Université Lumière Lyon 2

Faculté des langues

Ecole doctorale des Sciences Humaines

Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Lumière Lyon 2
Discipline : Linguistique, littérature et civilisation arabes

Sous la direction de Katia Zakharia

Les Stratégies narratives dans la recension damascène de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*

Présentée et soutenue publiquement par Francis Guinle

le 14 Septembre 2007

Devant un jury composé de :

M. Giovanni Canova, Professeur de l'Université de Naples L'Orientale

M. Jean-Patrick Guillaume, Professeur de l'Université de Paris III

M. Yves Gonzalez, Maître de Conférences HDR de l'Université Lumière Lyon 2

M. Peter Heath, Professeur de l'Université A.U.B., Beyrouth

Mme Katia Zakharia, Professeur de l'Université Lumière Lyon 2

Volume 1

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « Paternité – pas de modification » : : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer ni l'adapter.

A la mémoire de Juliette Guinle

Al-Malik al-Ẓáhir



Fascicule IFEAD 12

Le livre qu'il contemplait ne rapportait plus une histoire, une légende, mais quelque chose d'absolument inadmissible dans un livre : une réalité.

Orhan Pamuk, *Mon nom est Rouge*

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, il me faut remercier Katia Zakharia pour son amical soutien lors de la reprise des mes études d'arabe, et pour m'avoir incité à me lancer dans cette aventure baybarsienne. Sa direction attentive et scrupuleuse, sa générosité quant au temps, aux conseils, aux informations prodiguées tout au long de ces années constituent un modèle pour les directeurs de recherches.

Pendant quatre ans j'ai pu bénéficier d'un bureau à l'E.N.S., ainsi que de deux missions C.N.R.S pour me rendre à Damas, grâce à Georges Bohas qui m'a accueilli dans son équipe du centre de recherche I.C.A.R. Qu'il soit ici remercié. De même, je remercie Floréal Sanagustin, alors Directeur scientifique de l'I.F.P.O.-I.F.E.A.D., qui m'a accordé une bourse pour un séjour d'un mois à l'Institut. Grâce à l'accueil chaleureux de Moussa, l'intendant, de Kinda, de Lina et de l'équipe de la cellule de publication, j'ai toujours eu l'impression d'être un peu chez moi à l'Institut. Pendant mes nombreux séjours à Damas, j'ai pu apprécier la gentillesse et l'aide toujours chaleureuse des deux bibliothécaires qui se sont succédées, Geneviève Joly et Martine Gillet, ainsi que leur équipe, en particulier ʿIṣām et ʿAlī, mais aussi Maḥa Sālim Barakat qui a beaucoup contribué à mon initiation au dialecte de Damas, professeur dynamique et enthousiaste, toujours à la recherche de nouvelles idées. Cette recherche fut l'occasion de rencontrer des Syriens qui, depuis, sont devenus des amis. D'abord intrigués par mon intérêt pour la littérature populaire arabe, ils ont rapidement constitué un entourage indispensable à mon bien-être lors de mes séjours à Damas. Bachar al-Qazzāz, l'ami de longue date et sa femme Sawsan, Marie Elias, avec qui on ne se lasse pas de discuter théâtre et littérature, Wael ʿAlī, jeune dramaturge de talent, Ramzī Šūqayr qui m'a associé à son projet théâtral, *Al-Zīr Sālim et le prince Hamlet*.

Lectrices attentives, Michelle Lapierre et Catherine Bernard-Guinle ont su apporter le regard extérieur indispensable pour prendre le recul nécessaire par rapport au texte. Elles ont eu, toutes deux, la générosité de ne pas s'appesantir sur mes imperfections. Ce parcours d'études et de recherches, s'il fut souvent solitaire, n'a jamais manqué du soutien et de la chaleur de l'amitié qui m'ont permis de le mener à bon terme.

INTRODUCTION

L'intérêt pour la littérature populaire arabe n'est pas un phénomène récent. En effet, si la critique arabophone n'y prête vraiment attention que depuis les années 1970, depuis fort longtemps, les orientalistes occidentaux se sont penchés sur les divers genres qui la composent depuis le début du XIXe siècle. Pour des raisons qui tiennent à la fois de la sociologie, de l'histoire et de la littérature, c'est le corpus des contes, en particulier avec *Les Mille et une nuits*, qui a bénéficié de l'attention des chercheurs et des traducteurs depuis plus de trois siècles. La littérature populaire du genre *sīra* (pluriel : *siyar*) attire l'attention des orientalistes à la suite de cet engouement, et cela dès le début du XIXe siècle. Dans un article consacré à *Sīrat ʿAntar*, Peter Heath[1] explique comment la découverte fortuite de cette œuvre par J. von Hammer en 1801, a tout d'abord suscité une grande curiosité et un enthousiasme pour la qualité littéraire que von Hammer y décelait (enfin une « épopée » arabe de grand style, digne des plus grandes épopées occidentales, comme *L'Iliade* de Homère[2]), avant qu'elle ne soit disqualifiée et rejetée parmi les œuvres populaires sans grand intérêt littéraire. Dès la fin des années 1830, le texte est controversé quant à sa « valeur » littéraire. Voici par exemple l'opinion de Fulgence Fresnel, en 1836 :

---

1 Peter Heath, « A Critical Review of Modern Scholarship on *Sīrat 'Antar Ibn Šaddād* and the Popular *Sīra* », *Journal of Arabic Literature* XV (1984): 19-44.

2 Ainsi Peter Heath cite A. Caussin de Perceval dans une traduction anglaise parue dans *Asiatic Journal* (September 1838), 57, n. 2. : « A style, various and elegant, reaching sometimes to the sublime ; characters drawn with force and skillfully sustained, render this work eminently remarkable ; it may be termed the *Iliad* of the Arabians. »
(Un style varié et élégant, atteignant parfois le sublime : des personnages dessinés avec force, et adroitement soutenus, rendent cette oeuvre éminemment remarquable ; on peut dire que c'est l'*Iliade* des Arabes) (Ma traduction). Voir Peter Heath, « A Critical Review of Modern Scholarship on *Sīrat 'Antar Ibn Šaddād* and the Popular *Sīra* », 25.

> Comme le style en est plat, et la poésie informe, les lettrés de ce pays ne le comptent point parmi les ouvrages qui composent la littérature arabe[3].

Son jugement se fait encore plus dur lorsqu'il aborde la question du langage :

> Je n'en demande pas moins pardon ici à mes lecteurs d'avoir inséré dans un mémoire historique un extrait de l'épopée du Vulgaire ; ce n'est point que je partage l'intolérance des Oulamâ relativement aux contes qui se débitent dans les cafés, ou sous la tente des modernes Bédouins : loin de là ; je suis enchanté que le mob[4] arabe ait sa littérature, et je voudrais bien que le mob français eût la sienne. Mais, quand on a lu et compris les traditions originales d'Abû-Ubaydah, on ne saurait entendre sans dégoût la prose rimée de l'auteur de la vie d'Antar.[5]

Ce « dégoût » vient plus du fait qu'après quatre ans d'efforts, l'auteur de cette critique du *Roman de ʿAntar*, avoue avoir des difficultés avec l'arabe dit « littéral », ce qui le porte ainsi à mépriser l'arabe du « Vulgaire ». Alors qu'il annonce la traduction de *Lâmiyyat al-arab*, il dit :

> Je commence enfin à comprendre un peu ce qu'on appelle en France l'arabe littéral, cet arabe que le seul Mahomet (dit la tradition) a possédé en entier. Mais, quoique tous mes efforts, depuis quatre ans de séjour en Orient, aient été dirigés vers l'acquisition de cet idiome désespérant, qu'un seigneur anglais caractérise assez bien en le nommant « the impossible arabic », j'avoue qu'il me serait effectivement impossible, en cette année de grâce 1836, d'arriver à l'intelligence parfaite du texte que j'ai sous les yeux, n'était le recours quotidien au Shaykh Mouhammad Ayyâd de Tantah.[6]

Si l'enthousiasme des premiers jours retombe, en revanche l'intérêt perdure, mais dans une approche historique et sociologique, surtout à partir de la publication de *Manners and Customs of the Modern Egyptians* par Lane, qui étudie le phénomène des conteurs, et donne la traduction en anglais d'un fragment de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars*[7]. Dans son ouvrage, Lane distingue trois grands courants

---

[3] Peter Heath cite le jugement contraire de Fulgence Fresnel dans *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme* (Paris : T. Barrois & B. Duprat, 1836), 13, note 2, sa traduction en anglais : « as the style is flat, and the poetry homely, the literari of the country do not include it amongst the works which compose the literature of Arabia », Peter Heath, *Op. Cit.*, 26.

[4] En anglais dans le texte, i.e. "la populace".

[5] Fulgence Fresnel, *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, 42, note 1.

[6] Fulgence Fresnel, *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, 8.

[7] La recension cairote de Lane (ainsi que celle de la version imprimée du Caire) donne l'orthographe بيبرس. La recension damascène, l'objet de cette étude, utilise la forme dialectale « Baybarṣ », et non pas « Baybars » comme le font d'autres recensions. Dans les translittérations je conserve la différence Baybars/Baybarṣ pour distinguer la recension damascène des autres. Je garde également « Baybars » pour le personnage historique.

dans ce qu'il appelle romances, qu'il désigne selon le nom donné aux conteurs de chacune d'entre elles ; ainsi les « Shó'arà » (*šuʿarā'*) se spécialisent dans la récitation de *Abū Zayd* (*Sīrat Banī Hilāl*), les « Moḥadditeen » (*muḥaddiṯīn*) dans celles de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*, et les « Anátireh » ou « Antereeyeh » (*antarīya*) dans la récitation de *Sīrat ʿAntar*[8].

Cette approche, que Peter Heath qualifie de « historical philology », reste celle de la plupart des orientalistes du XXe siècle. Il la décrit ainsi :

> Le développement de la philologie historique est un des grands accomplissements de la recherche savante du XIXe siècle. La plupart des disciplines savantes comme la linguistique, le folklore, l'histoire, l'anthropologie, l'archéologie, l'étude comparée des religions, la littérature comparée, sont fondées sur les techniques de cette méthodologie. Les humanistes du XIXe siècle étaient obsédés par l'idée de retracer la formation et le développement historique des idées, des langues, des religions, des cultures, et des différents genres littéraires.[9]

Les différentes notices de *L'Encyclopédie de l'Islam* concernant les grandes *siyar* mentionnent, en général, la « langue » des *siyar*, en revanche, elles ne font aucun commentaire de type littéraire, ni même « folkloriste ». Les *siyar* sont, d'une part, traitées comme un objet d'étude pour les sociologues ou les anthropologues qui s'intéressent à l'organisation du tissu social, de la fonction des conteurs et de la transmission orale, de la fonction des lieux publics, comme les cafés, dans la ville et dans la société ; d'autre part, elles intéressent l'historien qui va chercher dans les textes le détail de la vie courante, ou encore la perception et la transformation de certains événements historiques. Dans son article et dans son ouvrage sur *Sīrat ʿAntar*, Peter Heath montre comment cette méthode d'analyse est insuffisante pour aborder les *siyar* :

---

[8] Edward Lane, *Manners and Customs of the Modern Egyptians* (Everyman's Library, London: Dent), 1966. La première édition est parue à Londres en 1936, et a connu depuis de nombreuses rééditions. Les translittérations de Lane suivent ses propres codes. A chaque fois, je donne sa translittération et celle du code *Arabica*.

[9] Peter Heath, *The Thirsty Sword,* Sīrat ʿAntar *and the Arabic Popular Epic* (Salt Lake City: University of Utah Press, 1996) 14. Il s'agit d'une reprise des idées déjà développées dans son article, « A Critical Review of Modern Scholarship... », 34.
(The development of historical philology was one of the great scholarly achievements of the nineteenth century. Most of the modern scholarly disciplines of linguistics, folklore, history, anthropology, archaeology, comparative religion, and comparative literature are founded upon the techniques of this methodology. Nineteenth century humanists were obsessed with the idea of tracing the genesis and historical development of ideas, languages, religions, cultures, and types of literature.)

> La philologie se fonde également sur l'idée de la découverte de la forme originale, dans le cas présent, la forme originale d'un texte [...] Inspirés, mais aussi envoûtés, par la méthodologie de la philologie historique – qui s'est développée jusqu'à devenir la méthodologie dominante au cours du siècle – les Orientalistes du XIXe siècle n'avaient pas vraiment à leur disposition une méthodologie adéquate pour l'étude d'un genre populaire comme la *Sīra*.[10]

Or, justement, dans le cas des manuscrits des *siyar*, non seulement il est impossible d'atteindre une forme qui serait celle d'origine, celle d'avant les ajouts et les transformations, mais cela n'a aucun intérêt, puisque la nature même du texte réside dans ces ajouts et ces transformations. L'absence d'auteur connu, clairement désignable ou désigné, ne fait qu'accroître le malaise de certains critiques qui considèrent qu'une œuvre littéraire se doit d'avoir un auteur[11] si possible identifiable. On cherche donc parfois, dans la genèse de l'œuvre, un auteur, et si possible un « grand » auteur. Ce fut le cas pour *Sīrat 'Antar* que l'on a diversement attribuée à 'Abd al-Malik Ibn Qurayb al-Aṣma'ī (c. 208/823), ou encore à Ibn al-Ṣā'iġ al-ʿAntarī (XIIe siècle)[12], dans une forme « originelle » qui aurait subi l'outrage des conteurs. Voici, par exemple ce que dit Ulfat al-Idlibī sur la genèse des siyar dans son livre sur *Alf layla wa layla* et *Sayf Ibn Ḏī Yazan*, :

> La plupart du temps, l'auteur est inconnu. Il est probable qu'à la création d'un de ces romans se mêle celle d'un grand nombre d'auteurs, chacun ajoutant quelque chose en harmonie avec l'original.[13]

Si l'auteur reconnaît bien le fait que les *siyar* sont le fruit d'une accrétion, elle voit bien, malgré tout, un auteur à l'origine, dont l'œuvre subit des transformations et des augmentations par le procédé de répétition de formules :

---

[10] Peter Heath, *The Thirsty Sword*, 14-15.
« Philology is also founded on the idea of discovering original form, in its case the original form of a text [...] Inspired, but also enthralled, by the methodology of historical philology – which developed and became more and more dominant as the century went on – nineteenth century Orientalists really had no methodological base from which to study a popular work such as the *Sīra*. »

[11] Cette attitude n'est pas propre aux critiques de la littérature arabe, elle est, au contraire, assez généralisée. Ainsi, certaines pièces de Shakespeare sont relativement peu étudiées pour des raisons d'attribution. *Pericles*, par exemple, se voit reléguée au statut de pièce « secondaire » ou « mineure », car il n'est pas clair qu'elle soit entièrement de la main de Shakespeare, ou du moins il est certain qu'il l'a écrite en collaboration. Dès lors, même si on l'inclut dans le corpus shakespearien, la pièce est comme « entachée » et ne suscite que peu d'intérêt.

[12] Voir l'exposé très clair de ces diverses attributions dans Peter Heath, *The Thirsty Sword*, 6-9.

[13] Ulfat al-Idlibī, *Naẓra fī adabinā al-šaʿbī*, (Damas : al-Šādī , 1974 [1992]), 77.
(وهي غالباً مجهولة المؤلف، قد يتضافر على إبداع الواحد منها عدد من المؤلفين، يضيف كل منهم شيئاً ينسجم مع الأصل.)

> Mais ce qui gêne le plus le lecteur, et le fait renoncer à poursuivre la lecture, ce sont les répétitions nombreuses et insupportables.
>
> Nous pensons que ces répétitions ne sont pas le fait des auteurs d'origine, car la sensibilité qui a inventé ces fictions, et conçu ces innovations avec cette excellence artistique, n'a pas pu tomber dans une telle trivialité.[14]

Passant en revue l'approche des orientalistes par rapport à *Sīrat ʿAntar*, Peter Heath cite, en particulier, trois ouvrages du XXe siècle de Bernhard Heller, ainsi que son article dans *L'Encyclopédie de l'Islam*[15]. En parlant des influences diverses, préislamiques, persanes, byzantines, occidentales que Heller note dans la *Sīra*, Heath déclare qu'elles ne doivent pas être perçues comme des strates chronologiques.

> Mais l'étude des influences est importante seulement dans la mesure où elle éclaire la synthèse qui en résulte. Heller examine la Sīra seulement du point de vue des influences externes, et non du point de vue de leur synthèse à l'intérieur même de l'œuvre. Par exemple, lorsque ʿAntar est confronté à un adversaire, ce dernier est identifié par sa nationalité, et souvent par sa religion. Dans leurs chants de bataille, le guerrier arabe jure par sa tribu, le guerrier perse par le feu, le byzantin ou le franc par la croix (parfois l'Arabe jure, de façon anachronique, par Muḥammad). Cela dénote-t-il une influence de ces différents groupes culturels ? On peut se poser la question. Le code d'action de chaque guerrier est fondamentalement le même, les descriptions des batailles qui suivent sont très semblables, l'attitude de ʿAntar envers ses adversaires est décrite de façon uniforme, quels qu'ils soient. [16]

De façon claire ici, ce qui se voulait analyse « historico-philologique » n'a aucun intérêt du point de vue du texte et des codes et conventions qui le régissent. Or ce sont bien ces codes qui construisent le texte, et non pas l'Histoire.

---

[14] Ulfat al-Idlibī, *Naẓra*, p. 125.
أما الذي يزعج القارئ تماماً، ويجعله يزهد في متابعة القراءة فهو كثرة التكرار إلى حد لا يطاق.في اعتقادنا أن هذا التكرار لم يأت من المؤلفين الأصليين، فالذوق الذي أبدع هذا الخيال، وألف هذه الأحداث ببراعة فنية ما كان ليقع في هذه التفاهة.

[15] ʿANTAR, B. Heller, vol. 1, 533-537.

[16] Peter Heath, « A Critical Review », p.34.
(But studying influences is only important to the extent that such study throws light upon the synthesis that emerges. Heller looks at the *Sīra* only from the point of view of external influences, not from the point of view of their synthesis within the work itself. For example, when ʻAntar faces an opponent, the latter is identified by nationality and often by religion. The Arab warrior swears by his tribe, the Persian by fire, the Byzantine or Frank by the cross (sometimes the Arab swears anachronically by Muḥammad) in their battle cries. Does that show the influence of these different culture groups? One wonders? The code of action of each warrior is basically the same, the descriptions of the ensuing battles are quite similar, Antar's attitude towards his opponents is depicted uniformaly, no matter who they are.)

Dans un autre ordre d'idée, la critique qui nie la « qualité » littéraire des siyar se fait souvent violente ou méprisante. Ainsi, en 1975, on trouve encore ce type de commentaire qui balaie tout un pan de la littérature arabe d'un coup de manchette :

> Ce sont des épopées populaires et elles sont en prose, aussi devraient-elles tomber dans les critères de cette communication. Mais je crains de devoir adopter le point de vue du littérateur arabe du Moyen Age, ce qui revient à dire qu'il manque à ces longs récits répétitifs la dignité qui justifierait mon attention, leur arabe est d'une simplicité évidente, voire défectueux, leurs images sont vulgaires, et la construction décousue.[17]

Peter Heath cite ce passage, avec le commentaire suivant :

> L'attitude du Professeur Grunebaum envers la *sīra* en arabe en dit plus sur ses jugements préconçus et ses préjugés – et ceux de la tradition académique dont il est le produit – que sur les œuvres elles-mêmes.[18]

Les préjugés ne sont pas le seul apanage des orientalistes, et on reconnaît là une attitude souvent adoptée par la critique littéraire des arabophones, qui ont eu tendance, dans le passé, à dénigrer tout ce qui est « populaire », c'est-à-dire appartenant à la *ʿāmma*, pour privilégier ce qui appartient à l'élite ou *ḫāṣṣa*. La critique de Grunebaum, comme celle des arabophones, porte sur le langage, marqué par une absence de recherche (« overtly simple ») et une expression défectueuse ou incorrecte (« defective »), mais aussi sur la technique narrative répétitive (« repetitious tales »), et l'absence de « poéticité » (« their images vulgar »). Que l'on parle de « dignité » et de hauteur (« dignity ») paraît tout à fait significatif d'une critique qui choisit ses textes pour les faire entrer dans ses critères d'analyse et d'appréciation, plutôt que de prendre les textes tels qu'ils sont. Cela peut paraître étrange venant de critiques reconnus, mais cette attitude est finalement assez répandue, et von Grunebaum n'échappe pas aux préjugés qui sont peut-être aussi la marque de son temps.

---

[17] G.E. von Grunebaum, « The Hero in Medieval Arabic Prose » in *Concepts of the Hero in the Middle Ages and the Rennaissance*, ed. T.N. Burns and C.J. Reagan (Albany: State University of New York Press, 1975), 84.
(There are popular epics and they are in prose, so these would fall under the specifications of this paper. But I am afraid I shall have to take the point of view of the medieval Arab *littérateur*, which is another way of saying that those lengthy and repetitious tales lack the dignity that would qualify them for my notice, the Arabic being overtly simple, not to say defective, their images vulgar, and their composition dishevelled.)

[18] Peter Heath, « A Critical Review », 42.
(Professor Grunebaum's attitude towards Arabic *sīra* says more about his literary preconceptions and prejudices - and those of the scholarly tradition that produced him - than it does about the works themselves.)

Traditionnellement, on a même reproché à ces textes qui tous, d'une manière ou d'une autre, se réfèrent à l'Histoire, de déformer la réalité historique. Pourtant, dans la nouvelle *Encyclopédie de l'Islam*[19], Charles Pellat ne souscrit pas au mépris souvent affiché envers la littérature populaire :

> Le dédain des classes cultivées pour les contes explique amplement que le folklore arabe ait connu une évolution tout à fait différente de ce qui s'est passé ailleurs, et que la phase de mise par écrit, à l'âge d'or de la culture arabe, ait été suivie d'un retour au domaine exlusivement oral, même si, dans les couches populaires, continue de circuler une littérature de colportage qui sert en quelque sorte d'aide-mémoire[20].

Par ailleurs, il souligne l'intérêt d'en faire l'étude :

> Il n'est pas possible, dans le cadre de ce bref article, d'étudier les contes populaires qui se ramènent en gros au culte des Mille et une nuits d'une part, aux grands romans de chevalerie d'autre part, et il conviendrait précisément de soumettre ceux qui ont été recueillis jusqu'ici et qui peuvent encore l'être à un examen au moins aussi poussé que celui auquel s'est livré H. Basset[21] pour le domaine berbère ; une telle étude ferait certainement apparaître des sources nouvelles et permettrait peut-être de résoudre les nombreux problèmes qui restent en suspens[22].

Depuis les années 1950, la critique arabophone s'est de plus en plus penchée sur la littérature populaire avec, cependant, le même type de préjugés et les mêmes critères de classification. On trouve des commentaires dénigreurs ou réprobateurs, même sous la plume de gens pourtant au départ bien disposés. Ainsi, Ulfat al-Idlibī, citée plus haut, exprime son admiration pour *Sīrat Sayf Ibn Ḏī Yazan* qui a bercé son enfance. Cependant, elle ne peut s'empêcher d'y voir de graves défauts, dont celui de la répétition. Nous sommes ici face à un paradoxe : d'une part, les *siyar* n'existent vraiment que par leur mode de transmission, et c'est bien oralement que l'histoire de Sayf est transmise à Ulfat al-Idlibī, d'autre part, elle reproche à ce mode

---

[19] Editée à partir de 1960 à Leyde : Brill. On notera que l'appréciation de la littérature populaire varie selon les auteurs des divers articles qui lui sont consacrés. Si l'opinion de Charles Pellat est plutôt encourageante, on ne peut en dire de même de celle de Rudi Paret, en particulier sur *Sīrat Baybars*.

[20] Charles Pellat, *I.E.*, ḤIKĀYA, vol. 3, 383.

[21] L'auteur fait référence à l'ouvrage de H. Basset, *Essai sur la littérature des Berbères* (Alger, 1920).

[22] Charles Pellat, 384. Dans son article sur *Sayf Ibn Ḏī Yazan* (*I.E.*, vol. IX, 105-106), Jean-Patrick Guillaume va dans le même sens que Charles Pellat, notant l'absence d'étude « narratologique fine » (p. 106), et parlant d'une « réelle élaboration littéraire » (p. 106). On notera, d'ailleurs, la différence d'approche sensible de cet article et celui paru dans la première *Encyclopédie de l'Islam*, par Rudi Paret (SAIF B. DHĪ YAZAN, vol. IV, 74-75).

de transmission ce qui justement le caractérise et ce sans quoi il n'a plus de raison d'être : la répétition du récit, et la répétition dans le récit. De façon significative, elle ne parle pas de l'auditeur, mais du lecteur, comme si, à l'origine des récits des conteurs, il y avait un livre que la transmission orale aurait déformé et qu'il faudrait s'efforcer de retrouver. Or les *siyar*, et tout particulièrement *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars/ṣ*, nous informent du contraire. Il est fréquent que l'on rencontre dans ces récits la mention d'un livre ; pour *Sayf*, il s'agit du « Livre du Nil », pour *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* il s'agit de deux livres de prédictions, le *Ğafr* des Ismaéliens, et le « Livre des Grecs » (*Kitāb al-Yunān*) ; à leur manière, ces livres de prédiction sont bien à l'origine de l'histoire qu'ils prédisent, et dont elle est la réalisation. Mais jamais ces livres ne disent comment les choses se passeront exactement, ils prédisent simplement le résultat, sans préciser le comment. Ainsi, Baybarṣ est « l'élu » et deviendra roi d'Egypte ; ainsi Šīḥa poursuivra Ğawān et finira par le mettre en pièces. Certaines étapes, certains passages obligés sont mentionnés, mais le livre ne précise pas comment se rendre de A à B : cette tâche revient au conteur. Ainsi, ce ne sont pas les prédictions qui constituent le récit, mais les moyens mis en œuvre pour qu'elles s'accomplissent, et ceux mis en œuvre pour tenter de les faire échouer. Reprocher aux conteurs de tracer et de retracer le chemin, c'est reprocher à Shakespeare d'avoir écrit *Roméo et Juliette* alors qu'en un seul sonnet le prologue nous raconte déjà toute l'histoire. Même si l'histoire est déjà « écrite », il faut encore la raconter.

Il faut attendre les grandes études entreprises par Fārūq Ḫūršīd sur la littérature populaire et sur les *siyar* pour comprendre l'attitude de la critique littéraire arabophone face à son propre patrimoine, et entrevoir des ouvertures pour pouvoir sortir de l'impasse[23]. Parmi ses écrits sur les *siyar* populaires, l'article intitulé : « *al-siyar al-šaʿbīya al-arabīya* » se présente presque comme un manifeste. On pourra en retenir des idées fortes, qui peuvent nous paraître à présent évidentes, mais qui, dans le contexte des études arabes, et surtout arabophones, avaient besoin d'être exprimées haut et fort. Dans ce contexte, positionner les *siyar* comme œuvres de fiction et de littérature, n'est pas un acte bénin :

> Les *siyar* populaires – celles qui nous sont parvenues jusqu'à présent – ne sont pas des enregistrements historiques de la vie d'un individu, ou d'une

[23] Fārūq Ḫūršīd a écrit plusieurs ouvrages consacrés à la littérature populaire, en particulier aux *siyar*. On pourra retenir, en particulier, « *Al-siyar al-šaʿbīya al-arabīya* » *ʿĀlam al-fikr*, vol. 19, 2 (1988) : 249-278 ; *Adab al-sīrat al-šaʿbīya*, (Beyrouth : maktabat lubnān nāširūn, 1994.).

tribu, ou d'un groupe, mais une œuvre créative qui s'appuie sur l'imagination[24].

Fārūq Ḫūršīd définit également le terme « *šaʿbī* », non plus seulement en fonction de la création de l'œuvre, mais aussi en fonction de sa réception. Alors qu'on a parfois voulu voir dans les *siyar* des œuvres de gens incultes pour des gens incultes, sa définition ouvre des perspectives tout autres, corroborées par certains faits :

> La littérature populaire n'est pas le produit des classes inférieures du peuple, elle n'est pas la littérature des classes inférieures, au contraire, elle est l'expression du peuple dans toutes ses classes sociales et culturelles d'une manière générale. [...] Le mot « populaire » ne désigne donc pas l'appartenance à une classe proprement dite, mais il désigne l'héritage partagé par toutes les classes du peuple[25].

La position de Fārūq Ḫūršīd quant à la langue des *siyar* est également sans équivoque :

> Et en conséquence, la littérature populaire n'est pas la littérature en dialecte, et elle n'est pas non plus la littérature en *fuṣḥā*, car le dialecte possède sa littérature et ses hommes de lettres, comme la *fuṣḥā* aussi possède sa littérature et ses hommes de lettres. Et les deux sont, dans un cas comme dans l'autre, des outils à travers lesquels chacun peut s'exprimer à merveille. [...] Le point où une œuvre commence à se libérer et à passer d'une littérature individuelle à une littérature populaire n'est pas généré par le dialecte ou par la *fuṣḥā*, mais se situe au moment où la conscience collective reprend l'œuvre à son compte, lui apporte le processus d'accumulation folklorique, et sa capacité de permanence dans l'existence collective, ainsi qu'au passage à la langue moyenne qui n'enfreint pas les règles de la *fuṣḥā* en général, et qui possède la caractéristique du dialecte, à savoir une vitalité constante, et la capacité de saisir tous les changements qui adviennent dans la vie des gens et de la société. Elle est ainsi comprise dans toutes les régions arabes. En même temps, elle possède la capacité de se développer avec les gens et par eux[26].

---

[24] Fārūq Ḫūršīd, « *Al-siyar al-šaʿbī al-arabīya* », 254.
(والسير الشعبية العربية - التي تحت أيدينا إلى الآن - ليست تسجيلا تاريخيا لحياة فرد أو لحياة قبيلة أو لحياة فئة، بل هي عمل إبداعي يعتمد على الخيال...)

[25] Fārūq Ḫūršīd, « *Al-siyar al-šaʿbī al-arabīya* », 257.
(فإن الأدب الشعبي ليس منتوج طبقة العامة من الشعب ، وليس هو أدب العوام. بل هو تعبير عن الشعب بكل طبقاته الاجتماعية والثقافية بوجه عام [...] فكلمة شعبي إذن لا تعني الانتماء إلى طبقة بعينها، وإنما هي تعني التراث المشترك لكل طبقات الشعب...)

[26] Fārūq Ḫūršīd, « *Al-siyar al-šaʿbī al-arabīya* », 256-257.

Plus clairement, on note ici plusieurs notions qui nous importent. D'une part l'utilisation d'une langue « moyenne » qui n'est ni le dialecte, ni la *fuṣḥā*, et possède donc ses propres règles[27] ; d'autre part les concepts de permanence et de changement : on pourrait peut-être dire qu'il s'agit-là d'une permanence grâce au changement.

Parallèlement, les grandes études narratologiques, inspirées par les travaux de Propp, Greimas, Genette, Brémond, et appliquées à la littérature arabe ont certainement contribué à l'intérêt nouveau porté aux *siyar*. En effet, le genre sīra ne pouvant être assimilé ni au conte merveilleux (même si parfois il s'en approche, ou s'il en utilise les éléments), ni au roman tel qu'on l'entend à l'époque moderne, il constitue un mode de récit qui ne pouvait échapper à l'attention des narratologues arabophones. Parmi les études les plus intéressantes, on notera celle de Saʿīd Yaqṭīn, au titre particulièrement évocateur : *Qāla al-rāwī*[28]. S'appuyant sur les grandes *siyar* comme *Sayf ibn Ḏī Yazan*, *Al-Amīra Ḏāt al-Himma*, *ʿAntar*, *Sīrat Ḥamza*, *Al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*, *Sīrat Banī Hilāl*, *Al-Zīr Sālim*..., l'auteur tente d'adapter le schéma actantiel, ainsi que celui des actions et des fonctions au genre *sīra*. Il en tire une grammaire du genre complexe, et établit ainsi un lien fort entre les différents textes. Son étude utilise essentiellement les textes imprimés des *siyar* mentionnées, et met en relief les similitudes de construction, des rapports entre les actions et les fonctions, entre les personnages qu'il étudie à travers les actants. Si l'analyse se sert de la méthodologie mise au point par la critique occidentale, en revanche elle ne cherche pas à établir des comparaisons entre les *siyar* et des textes produits en Occident. En ce sens, elle répond au souhait de Peter Heath qui appelait de ses vœux une comparaison des textes entre eux ; en effet, lorsqu'il critique l'approche comparatiste de Bernhard Heller, au sujet de *Sīrat ʿAntar*, il dit :

(ومن هنا أيضا فالأدب الشعبي ليس هو أدب العامية، وليس هو أدب الفصحى، فالعامية لها أدبها وأدباؤها، والفصحى أيضا لها أدبها وأدباؤها، وهذه وتلك عند الاثنين أداة تعبير يبرعون في التعبير عن أنفسهم بها. [...] ولن تكون نقطة الابتداء في انطلاقة العمل وتحوله من أدب فردي إلى أدب شعبي هو إنتاجه بالعامية أو إنتاجه بالفصحى، ولكن هذه النقطة تبدأ حين يشجن الضمير الجمعي العمل، ويحمله تراكمات الفولكلورية، وبقدرته على الاستمرار في الوجود الجمعي العام، وتحوله إلى اللغة الوسطى التي لا تخرج على قواعد الفصحى بشكل عام، والتي لها خاصية العامية في الحيوية المستمرة واستيعاب كل التغيرات الحياتية الطارئة على حياة الناس وعلى مجتمعهم، فهي بهذا مفهومه في المنطقة العربية كلها، وهي في نفس الوقت قادرة على التطور مع الناس وبالناس.)

[27] Jérôme Lentin, « Variétés d'arabe dans des manuscrits syriens du *Roman de Baybars* et histoire du texte », in *Lecture du Roman de Baybars*, éd. Jean-Claude Garcin (Marseille : Editions Parenthèse / MMSH, 2003), 95

[28] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*, *al-binyāt al-ḥikā'iya fī as-sīra aš-šaʿbīya* (al-markaz al-ṯaqāfī al-ʿarabī : Beyrouth, 1997). Saʿīd Yaqṭīn est l'auteur de plusieurs ouvrages de narratologie, dont *al-Kalām wa al-ḫabar, muqaddima li-l-sard al-ʿarabī* (al-markaz al-ṯaqāfī ah-ʿarabī : Beyrouth, 1997.).

> Heller, cependant, compare la *Sīra* sans se préoccuper des différences génériques, chronologiques ou culturelles. Bien qu'il lance très loin son filet, ses conclusions restent négatives. Il est très peu probable, conclut-il, que *Sīrat ʿAntar* et les exemples d'épopées ou de romans européens qu'il examine aient pu avoir une quelconque influence mutuelle. Les similarités concernant les motifs ou l'approche sont le simple résultat de l'utilisation des motifs folkloriques, et des thèmes et structures littéraires communs aux deux cultures. Les seuls textes narratifs auxquels Heller ne compare pas *Sīrat ʿAntar* sont justement ceux dont la comparaison aurait pu être profitable : les autres *sīra-s* arabes, et les textes narratifs populaires ou les épopées des traditions populaires de groupes qui leur sont culturellement rattachés comme les Perses et les Turcs.[29]

Il reste cependant qu'un texte ne saurait se réduire à la grammaire du genre auquel il appartient, fût-il un exemple type. Les quelques tentatives d'aborder la genèse d'une sīra ont eu au moins le mérite de faire ressortir la complexité de ces textes, dont la richesse reste encore à explorer.

Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ : aperçu de la critique

Les articles et ouvrages consacrés à cette *sīra*, objet de la présente étude, n'étant pas très nombreux, il m'a paru intéressant de les passer rapidement en revue, d'une part pour faire un état des lieux, d'autre part pour positionner ma propre recherche par rapport à eux. Je ne mentionnerai que brièvement l'article que lui consacre *L'Encyclopédie de l'Islam* ; en effet, Rudi Paret, qui s'est plus intéressé, il est vrai, à *Sayf Ibn Ḏī Yazan* dans ses recherches, ne considère pas vraiment *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* comme digne d'intérêt. Il nous donne des informations utiles, mais conclut de façon lapidaire :

> L'histoire de l'évolution de la *Sīra* pourrait sans doute être établie avec un peu plus de précision si l'on classait et si l'on comparait les différents manuscrits les uns avec les autres dans le détail. Toutefois, on peut se demander si cela en vaut la peine.[30]

---

[29] Peter Heath, *The Thirsty Sword*, 17.
(Heller, however, compares the *Sīra* without regard to generic, chronological, or cultural differences. Despite casting his net so wide, the conclusions he draws are negative. It is extremely unlikely, he concludes, that *Sīrat ʿAntar* and the examples of European epic or romance that he examined exerted any mutual influence. Any similarities of motif or outlook are merely the result of the use of folk motifs and literary themes and structures common to both cultures. The only narratives to which Heller does not compare *Sīrat ʿAntar*, however, are those with which comparison might have been beneficial: other Arabic *sīras* and popular narratives or the epics of the popular traditions of such culturally related groups as the Persians and the Turks.)

[30] Rudi Paret, *E.I.*, vol. IV, Sīrat BAYBARS.

Fort heureusement, quelques chercheurs ne se sont pas laissés décourager par ces propos, ni par la tâche monumentale que constitue la simple lecture d'un manuscrit complet de *hakawātī*, parfois même de plusieurs. Une des premières études sérieuses, car elle tient compte de la variété des manuscrits existants, est celle de Helmut Wangelin[31]. L'analyse de l'œuvre est assez succincte, elle suit un long résumé de 241 pages. Malgré le fait que H. Wangelin a évidemment consulté plusieurs grands manuscrits de la *Sīra* dans les bibliothèques allemandes, il choisit de résumer la version imprimée du Caire. Il précise d'ailleurs que cette version n'est pas, à proprement parler, une recension cairote :

> Nous ne voulons cependant pas affirmer contrairement aux autres que l'édition du Caire représente du début à la fin une recension égyptienne. Il semble plutôt que dans les livres plus tardifs l'édition se soit appuyée également sur des manuscrits syriens.[32]

On comprend vite que son intérêt ne réside pas dans l'analyse littéraire d'une version particulière, puisque qu'il considère que toutes se valent :

> Que la même histoire soit racontée ici et là de manière légèrement différente n'a aucun intérêt : au fond, c'est toujours la même chose[33].

Son choix de la version imprimée du Caire est donc un choix purement utilitaire :

> Si je me suis appuyé pour mon résumé sur l'édition du Caire, c'est tout d'abord par commodité.[34]

Dans son étude sur les *siyar*, M. C. Lyons lui aussi fait un résumé détaillé de la version imprimée du Caire. Dans une introduction générale, qui constitue le premier volume, il traite de différents aspects des *siyar*, comme le temps, l'espace,

---

[31] Helmut Wangelin, *Das Arabische Volksbuch vom König Aẓẓāhir Baybars* (Stuttgart : Verlag W. Kohlhammer, 1936.).

[32] Helmut Wangelin, IV, note 6. Ce que veut dire H. Wangelin par « livres plus tardifs » n'est pas très clair. Il s'agit, vraisemblablement de la dernière partie de la *Sīra*. Il se peut aussi qu'il fasse référence à des fascicules « tardifs », dans la mesure où les divers manuscrits sont composites, faits de fascicules d'époques différentes.
(Es soll aber nicht behauptet werden, daß der Kairiner Druck im Gegensatz dazu von Anfang bis zu Ende eine ägyptische Rezension darstelle. Vielmehr scheinen in den späteren Büchern auch syrische HSS. dem Druck zugrunde zu liegen.)

[33] Helmut Wangelin, VI.
(Es hat keinen Wert festzustellen, daß dieselbe Geschichte hier so und dort ein wenig anders erzählt wird; im Grunde ist es doch immer dasselbe.)

[34] Helmut Wangelin, VI.
(Daß ich meiner Inhaltsangabe den Kairiner Druck zugrunde legte, geschah zunächst nur um der bequemeren Benutzung willen.)

et certains traits narratifs, le tout suivi d'un index des personnages. Dans les volumes deux et trois, il donne une mise en formule selon les critères qui suivent parfois ceux, bien connus, des folkloristes, à savoir les motifs, ou les siens propres, en établissant ce qu'il appelle des « particles », qu'il met en rapport, dans un index comparatif, avec des analogues pris dans des textes aussi divers que *Huon de Bordeaux*, *Amadis de Gaule*, *La Chanson de Roland*, *Les Contes siciliens*, *L'Iliade*, *Kitāb al-Aġānī*, et bien d'autres, puis le résumé détaillé. Cette étude est un outil indispensable pour tout chercheur qui s'intéresse à la littérature populaire arabe, mais on n'y trouve aucune analyse textuelle d'ordre strictement littéraire[35].

En France, il paraît indéniable que la traduction de la recension d'Alep de *Sīrat al Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*, par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume[36], a relancé l'intérêt pour ce texte. Pour la première fois, en effet, les traducteurs mettaient à la disposition du grand public, non pas une version abrégée, mais un texte établi à partir des fascicules de conteurs. Avec l'édition en cours, en arabe cette fois-ci, de la recension damascène[37], le chercheur a à sa disposition un corpus varié, représentatif du genre dans son mode même de transmission. Un ouvrage attrayant comme celui de Jacqueline Sublet, *Les Trois vies du sultan Baïbars*[38], mettent sur un pied d'égalité le Baybars des chroniques historiques et celui de la *Sīra*. Les historiens, bien sûr, sont parmi les premiers à s'intéresser à cette dernière, et c'est ainsi que le séminaire organisé par Jean-Claude Garcin à l'Université d'Aix-en–Provence en 1998-1999 donna lieu à une publication en 2003[39]. Trois axes pour ces articles, « Le texte et son histoire », « Lectures », et « Le public des histoires ». Le premier axe s'intéresse au genre et à la genèse du texte, le deuxième analyse quelques thèmes, le troisième se préoccupe de la réception du texte.

Parmi les chercheurs qui ont contribué à ce volume d'essais, Thomas Herzog a consacré toute sa recherche, depuis la maîtrise jusqu'à la thèse, à *Sīrat Baybars*. Son intérêt a d'abord été orienté vers le phénomène des conteurs, en particulier à

---

35 M. C. Lyons, *The Arabian Epic. Heroic and oral story-telling* (Cambridge: C.U.P., 1995.). L'étude monumentale en trois volumes concerne dix *siyar*. Il semble, cependant, que l'édition utilisée ne soit pas tout à fait la même que celle utilisée par Wangelin.

36 *Le Roman de Baïbarṣ* (Paris : Sindbad, 1985-1998.). Dix volumes publiés à ce jour (sur 60 prévus à l'origine).

37 Georges Bohas et Katia Zakharia, éds. *Sīrat al Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* (Damas : IFPO-IFEAD, 2000-2006.). Six volumes parus à ce jour (sur 20 prévus). Dorénavant B/Z.

38 Jacqueline Sublet, *Les Trois vies du sultan Baybars* (Paris : Imprimerie Nationale, 1992.).

39 Jean-Claude Garcin, éd. *Lectures du Roman de Baybars* (Marseille : Editions Parenthèse / MMSH, 2003.). Jean-Claude Garcin avait déjà publié un article retraçant les diverses étapes de ce séminaire, « Récit d'une recherche sur les débuts du *Roman de Baybars*, in *L'Orient au coeur en l'honneur d'André Miquel*, ed. Floréal Sanagustin (Paris : Maisonneuve et Larose / Maison de l'Orient méditerranéen, 2001), 73-83.

Damas, spécialisés dans le récit de cette *Sīra*[40]. Sa thèse[41], beaucoup plus ambitieuse, tente de retracer la genèse de la *Sīra* et de la replacer dans son contexte socio-politique. Thomas Herzog utilise également l'analyse littéraire, en examinant de près un des épisodes clefs du début de la *Sīra*, « l'Enlèvement de Baybars à Gênes ». Il ne se contente pas d'utiliser la version imprimée du Caire, mais établit une comparaison de l'épisode, tel qu'il apparaît dans plusieurs manuscrits. S'appuyant sur les principes de narratologie instaurés par Gérard Genette dans *Figure III*, il commence par donner une traduction complète de l'épisode tel qu'il est raconté dans le manuscrit de Londres, puis procède à des comparaisons avec les manuscrits de Paris, Berlin, Gotha etc. Les annexes, essentiellement sous forme de tableaux, constituent un outil précieux dans la comparaison des différents manuscrits. Thomas Herzog, à sa manière et sur au moins une partie de la *Sīra*, entreprend la tâche dont Rudi Paret doutait du sens qu'elle pouvait avoir. Il démontre tout l'intérêt d'une telle entreprise.

En 2000, Ana Ruth Vidal Luengo publie sa thèse intitulée : *La dimensión mediadora en el mito árabe islámico : La Sirat Baybar*s[42]. L'ouvrage est un bon compromis entre une approche historique du texte et une approche littéraire. Le sujet même et son énoncé indiquent cet équilibre subtil entre le texte comme reflet et réflexion sur l'histoire et comme fiction littéraire. L'étude du concept de « médiation » dans un contexte à la fois historique et générique, dans les faits et l'écriture, est tout à fait appropriée à la nature du texte.

Le double volume de la revue *Arabica*[43], publié en 2004 sous la direction de Katia Zakharia est entièrement consacré à *Sīrat Baybars/ṣ*. Il permet, entre autres, de nouvelles approches inspirées par l'édition en arabe de la recension de Damas.

Si on ajoute le volume publié par *Oriente Moderno*[44], nous avons trois publications consacrées aux *siyar*, en l'espace de quelques mois, avec parfois les mêmes auteurs. Enfin, le colloque international sur la littérature populaire arabe, qui

---

[40] Voir Thomas Herzog, « Présentation de deux séances de *ḥakawātī* et de deux manuscrits de la Sīrat Baybars recueillis en Syrie en 1994 », Université de Provence, Aix-en-Provence, 1994.

[41] Thomas Herzog, « Entstehung, Überlieferung und Bedeutung der *Sīrat Baibars* in ihrem sozio-politischen Kontext » (thèse de doctorat, Aix-en-Provence, 2001). La thèse, en allemand, comporte un long résumé en français de l'argumentation de l'auteur. Elle a été faite sous une co-tutelle, Jean-Claude Garcin pour l'Université de Provence, et Stefan Leder pour l'Université de Halle.

[42] Ana Ruth Vidal Luengo, *La dimensión mediadora en el mito árabe islámico :* La Sirat Baybars. (Eirene, Instituto de la Paz y los Conflictos Universidad de Granada, Granada, 2000.).

[43] Katia Zakharia, éd. Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars/ṣ *: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script* , *Arabica* LI Fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004)

[44] Giovanni, Canova, éd. *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003).

s'est tenu à Damas, sous l'égide de l'IFPO-IFEAD, en avril 2005[45], comptait plusieurs communications sur *Sīrat Baybars/ṣ*.

Pour être complet, il faudrait ajouter les nombreux articles consacrés depuis une dizaine d'années à *Sīra Baybars/ṣ*, en particulier par Georges Bohas, Jean-Patrick Guillaume, Katia Zakharia, et Thomas Herzog.

Il me reste à présent à tenter de définir la position de la présente thèse par rapport à ce corpus critique qui, s'il est encore peu volumineux, recouvre cependant à peu près tous les champs d'investigation possibles du texte.

Nous avons remarqué que la plupart des études se fondent sur la version imprimée du Caire, soit celle de 1908-1909, réimprimée par Ǧamāl al-Ġīṭānī en 1996 en cinq volumes[46], soit une version non datée, elle aussi en cinq volumes[47]. Thomas Herzog utilise plusieurs manuscrits, à des fins comparatives, dont certaines versions longues de la *Sīra*, en particulier le manuscrit de Londres. L'intérêt de la version imprimée est indéniable, d'autant que Thomas Herzog souligne qu'elle est très proche du manuscrit de Paris[48], mais en l'absence de tout apparat critique[49], il est parfois assez difficile d'en cerner le véritable statut. L'objet de mon étude est la recension damascène de la *Sīra*, celle-là même qui fait l'objet d'une édition en arabe par Georges Bohas et Katia Zakharia[50]. Je n'exclus pas, bien sûr, la possibilité de comparer certains passages dans d'autres manuscrits, voire dans la version imprimée. Ces comparaisons peuvent, en effet, révéler la spécificité de la recension damascène, et c'est en cela que réside un des éléments essentiels de la thèse. L'étude porte donc sur la recension dasmacène, telle qu'elle nous est parvenue, et telle qu'elle fut utilisée par le conteur qui en a réuni les éléments et classé les fascicules selon une tradition damascène du récit. Sur certains points, cette recension diffère de celle d'Alep, par exemple, ou de celle de Lane, conservée à la British Library de Londres, ou encore de la version imprimée. Il n'est pas question de procéder de façon systématique à des comparaisons entre les grands manuscrits, encore moins de présenter un tableau exhaustif des différences, mais simplement d'étudier une

---

45 « Le Roman populaire arabe : tradition et perspectives d'avenir », 27-28 Avril 2005.

46 *Sīrat al-Ẓāhir Baybars*, ed. Ǧamāl al-Ġīṭānī (Le Caire : al-hay'a al-maṣrīya al-ʿāmma li-l-kitāb, 1996). Toutes les références à la version imprimée du Caire sont à cette édition.

47 Thomas Herzog souligne qu'il existe des différences entre la version datée qu'il utilise, et celle, non-datée, utilisée par M.C. Lyons. Voir Thomas Herzog, « Entstehung », 511, note 13.

48 Thomas Herzog, « Entstehung », 517, note 37. Il s'agit du manuscrit de la BN AR 4981-4997.

49 Je préfère le terme « différence » à celui de « variante », en effet, ce dernier terme impliquerait qu'il existe un original qui sert de parangon, et je ne pense pas que cela soit le cas. Pour la même raison, je préfère le terme « recension » à celui de « version » qui pourrait aussi donner l'impression qu'il existe un original puis différentes versions qui en découlent.

50 Voir ci-dessus, note 38.

recension particulière sous son aspect littéraire, et de tâcher d'en montrer certaines caractéristiques qu'elle peut partager, ou non, avec d'autres recensions.

L'angle d'approche choisi est celui des stratégies narratives. Si la comparaison, d'une part avec les différentes recensions d'un même texte, d'autre part avec des textes de même nature, appartenant au même genre, fait clairement apparaître une grammaire du genre, et peut-être une grammaire du récit en question, ce qui m'intéresse au premier chef, ce sont les variantes possibles à partir de la grammaire de base, et surtout le jeu qui s'instaure entre des structures conventionnelles, parce que partagées par l'ensemble des recensions ou des textes des autres *siyar*, et le récit que nous étudions. Il nous semble, en effet, qu'à bien des égards, le texte de la recension damascène joue avec les conventions du genre, peut-être même se joue de ces conventions.

Toute l'étude préliminaire de Thomas Herzog consistait à réunir des éléments pour expliquer la genèse du texte, explication qui est le but même de sa thèse :

> Parvenu à ce point de notre étude, nous pouvons considérer que nous avons exploré notre corpus, nous avons introduit le lecteur aux grandes lignes du roman, nous avons découpé le récit en trois grands groupes d'épisodes pour lesquels nous présumons des milieux d'origine différents et nous avons résolu la question des modalités de la transmission du texte. Après avoir ainsi préparé le terrain, nous avons consacré toute la troisième et dernière partie de notre étude (C.) à la question de la genèse du récit, interrogation fondamentale pour la juste compréhension de notre roman.[51]

Mon approche consiste plutôt à prendre le manuscrit comme un état du récit à un moment donné, état représentatif (autant que faire se peut) de la performance, et d'en étudier les stratégies narratives. On cherchera en vain dans mon travail une tentative d'établir les rapports que le texte entretient avec l'Histoire. La plupart des critiques qui s'intéressent à *Sīrat Baybars/ṣ* soulignent la richesse du texte en ce qui concerne l'histoire au quotidien. Ainsi, parlant de *Sīrat Baybars/ṣ*, les auteurs du dossier documentaire sur trois *siyar*[52] reflètent une opinion assez répandue et reprennent en le transformant le propos de Rudi Paret dans *L'Encyclopédie de l'Islam* :

> C'est dans le domaine de la sociologie, du folklore et de l'histoire littéraire que réside l'intérêt réel du roman. Il est largement ouvert sur la vie,

---

[51] Thomas Herzog, « Entstehung », 521-522.

[52] N. Sahili et A. El Chafei, *L'Imaginaire dans la littérature épique arabe.* Antar – Banu Hilal – Baibars (Paris : Institut du Monde Arabe, 1996.).

> les attitudes et les manières de penser du petit peuple du Caire : artisans, commerçants, boutiquiers et petits fonctionnaires plus ou moins véreux[53].

Rudi Paret, pour sa part, ajoute :

> C'est du point de vue du milieu petit bourgeois que sont regardés et présentés les événements historiques. Le roman a une prédilection pour les commerçants ou pour les artisans tombés dans la misère. Les scènes puisées dans la vie des rues du Caire sont originales[54].

Déjà, dans l'introduction de son ouvrage, Helmut Wangelin soulignait cet aspect :

> Ce qui est original dans la Sīra, à savoir la peinture de la vie du peuple, la figure unique en son genre du voleur de rue cairote et palefrenier ʿUṯmān, sur la tête duquel plane une auréole, assurément invisible à l'œil du profane, n'a besoin d'aucune explication[55].

En revanche, il est clair que le texte présente, à sa manière, des faits historiques, et l'étude de cette « manière » peut intéresser la critique littéraire. Il en va de même pour l'aspect linguistique du texte.

La langue de la *Sīra* a fait l'objet de critiques négatives dont on trouve trace, encore une fois, dans l'article de Rudi Paret. Ni les registres de langue, ni la forme, ni même les auditeurs ne sont épargnés :

> Au goût inculte des auditeurs (la Sīra en effet, était, à l'origine, destinée à la récitation et non à la lecture) répondent des plaisanteries et des jeux de mots lourds ainsi que des situations au comique primitif. [...] Quant à la forme de la langue, elle a une teinte vulgaire accusée, notamment dans les textes transmis par les manuscrits[56].

Même en admettant l'interprétation de « vulgaire » dans un sens linguistique signifiant, en fait, « dialectal », ou dérivant de l'utilisation du terme vulgate, le choix du mot est particulièrement significatif. Dans un article qui devrait mettre fin aux préjugés et aux a priori concernant la langue des *siyar*, Jérôme Lentin la classe comme du « moyen arabe », terme qu'il définit ainsi :

---

53 *L'Imaginaire dans la littérature épique arabe* (le dossier n'est pas paginé). La première phrase de cette citation reprend mot pour mot ce que dit Rudi Paret dans *L'Encyclopédie de l'Islam*.

54 Rudi Paret, *E.I.*, Sīrat BAYBARS.

55 Helmut Wangenin, *Das Arabische Volksbuch von König Aẓẓāhir Baybars*, VII.
(Das, was in der Sīra originell ist, nämlich die Bilder aus dem Volksleben, die einzigartige Figur des Kairiner Straßenraübers und Stallknechts ʿUṯmān, über dessen Haupt – dem profanen Auge freilich unsichtbar – ein Heiligenschein wächst, bedarf keiner Erläuterung.)

56 Rudi Paret, *E.I.* Sīrat BAYBARS

> Elle [la langue] relève – comme d'ailleurs celle de toutes les sīra-s – de ce qu'il est convenu d'appeler, d'un terme d'ailleurs ambigu et discutable, le moyen arabe. Plus précisément, il s'agit d'un registre, ou plutôt d'un ensemble de registres linguistiques, qui s'inscrivent dans le continuum linguistique arabe, borné par deux pôles de statut différent, la langue dialectale d'une part, la langue standard d'autre part, et qui se caractérisent par le fait qu'ils ne sont ni dialectaux, ni standard[57].

Une étude approfondie de l'ensemble de la *Sīra*, selon les principes établis par Jérôme Lentin, serait un outil appréciable pour le chercheur, quelle que soit son approche. Elle requiert cependant des compétences linguistiques particulières et ne saurait être conduite que par un spécialiste.

Nous nous permettrons cependant de faire quelques remarques sur la langue lorsque ces remarques viennent à l'appui d'une démonstration ou d'une analyse littéraire. Il nous apparaît, en effet, que certains changements de registre volontaires peuvent dénoter une véritable stratégie et faire sens dans un contexte et à un moment particuliers.

Pour que le lecteur puisse mieux comprendre notre démarche, et mieux cerner notre propos, il convient de définir ce que nous entendons par « stratégies narratives ». Partant des caractéristiques du genre, et en nous appuyant sur la grammaire du récit propre aux siyar, nous tentons d'apprécier comment le texte gère ces codes et conventions. Nous parlerons essentiellement du « texte », car il n'est pas question d'imputer les intentions à un auteur, ni au *rāwī* mentionné dans le texte selon l'expression récurrente « *qāla al-rāwī* », encore moins au *rāwī* mentionné soit par un nom, soit de façon anonyme dans certaines versions du texte, ni même aux *ḥakawātīyeh* qui, non seulement prennent ou ont pris en charge la récitation du texte, mais ont aussi très vraisemblablement contribué à son élaboration. Le lecteur ne devra pas s'attendre, pour autant, à une étude systématique des caractéristiques du récit dans le genre *sīra*. Cela a été fait[58], et nous ferons référence aux ouvrages qui se sont préoccupés d'établir la ou les structure(s) fondamentale(s) du genre. Nous nous intéresserons à ces structures dans la mesure où elles génèrent des stratégies narratives particulières, applicables soit au genre, soit au récit tel qu'il s'organise dans la recension damascène de *Sīrat Baybarṣ*. En ce qui concerne la grammaire du récit, j'examinerai ce que deviennent certains schémas actantiels, certaines fonctions, certains motifs, tels qu'ils peuvent être décrits par les différentes approches de la grammaire du récit (l'approche sémiotique, narratologique,

---

[57] Jérôme Lentin, « variétés d'arabe dans des manuscrits syriens du *Roman de Baybars* et histoire du texte », 95.

[58] Voir en particulier les ouvrages de Farūq Ḫūršīd, et celui de Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*.

folkloriste) ceci pour le premier exemple ; mais je voudrais aussi m'intéresser aux procédés narratifs qui peuvent être considérés comme une marque de fabrique du genre comme, par exemple, la répétition qui se combine le plus souvent avec celui de la variation, et confère ainsi un sens particulier à l'épisode qui fait l'objet de cette répétition, au-delà de la simple utilisation de ce que j'appellerai le « formulaire ».

Cette notion de « formulaire » et son application dans la *Sīra* feront l'objet d'un commentaire. En effet, comme il a été démontré, la littérature orale, ou dans le cas de *Sīrat Baybarṣ* semi-orale, se fonde sur l'utilisation d'un style formulaire qui comprend ce que la critique de la littérature orale nomme les « formules », les « thèmes », et les « types de scène », que l'on pourrait décrire comme des unités stylistiques et narratives dont la syntaxe sert de canevas pratique que le conteur peut activer à tout moment. Cette notion nous vient de la critique anglo-saxonne et s'applique, à l'origine, à la poésie orale. « Oral-formulaic Poetry » est le terme utilisé pour désigner des textes épiques, de l'Antiquité à la poésie orale du Moyen Age anglais[59]. Bien que les *siyar* ne puissent pas, à proprement parler, être assimilées au genre « épopée »[60], le texte s'organise bien, au moins en partie, autour des notions qui composent le style formulaire.

La première partie de ce travail sera consacrée au manuscrit de la recension damascène. En effet, il me paraît important que le lecteur sache de quoi il est vraiment question. Trop souvent les études sur les *siyar* restent vagues sur l'objet exact de l'étude. J'ai ainsi consulté des ouvrages dont je me suis aperçu, en fin de compte, qu'ils se fondaient sur des versions extrêmement abrégées, réécrites, et qui ne représentent en rien la tradition des conteurs[61]. Même lorsque la recension utilisée est bien référencée, la nature du manuscrit est rarement donnée. Ainsi, certaines études peuvent donner l'impression que le manuscrit utilisé est non seulement complet, mais d'une seule main, ce qui n'est, à notre connaissance, pratiquement jamais le cas. La plupart des manuscrits sont soit fragmentaires, soit composites. L'important pour notre travail est le fait que le manuscrit utilisé pour l'étude est bien la recension d'un conteur, même s'il recompose le récit à partir de manuscrits différents, mais appartenant à la même tradition. Les changements de main permettent, à l'occasion de chevauchements plus ou moins longs, des

---

[59] Voir par exemple Albert Bates Lord, *The Singer of Tales* (Cambridge Mass.: Harvard University Press, 1981) et, plus récemment : *Epic Singers and Oral Tradition* (Ithaca and London: Cornell University Press, 1991.).

[60] Cela a, bien sûr, été fait, et le titre de l'ouvrage de M.C. Lyons est révélateur : *The arabian Epic*.

[61] En l'absence de véritable référence, c'est le cas, semble-t-il de Ṭalāl Ḥarb dans son ouvrage *Bunyat as-sīra aš-šaʿbīya wa ḫiṭābu-ha al-malḥamī fī ʿaṣr al-mamālik* (Beyrouth : al-mu'assasa al-ğāmiʿīya li-l-dirāsāt wa-al-našr wa-al-tawzīʿ, 1999.).

comparaisons internes à la recension. J'en donnerai et analyserai quelques exemples qui permettront de cerner les différentes stratégies narratives. Les différentes mains apparaîtront sous forme de tableau, ainsi que les trous et les chevauchements. Comme nous le verrons, des fascicules « doubles », appartenant aux différentes mains de la recension, viendront renforcer l'idée d'une tradition damascène du récit[62].

Sans vouloir entrer dans une comparaison systématique des différents manuscrits entre eux et avec la version imprimée du Caire, travail qui, certes, ne serait pas dénué d'intérêt, mais qui n'est pas l'objet de mon étude, je procéderai cependant à des mises en parallèle ponctuelles afin de démontrer d'une part ce que les différentes recensions peuvent avoir en commun, et d'autre part ce en quoi elles diffèrent, cela en conservant la perspective des stratégies narratives. Je pourrai alors étudier, par exemple, la structure narrative d'un épisode entier, travaillant ainsi sur un grand ensemble ou, au contraire, étudier en détail un passage plus court. Dans un précédent travail, j'avais déjà mis en relief quelques différences dans le récit d'un passage bref (« ʿArnūs dans la Vallée du Feu »[63]), analyse que je reprendrai ici comme exemple type, en ajoutant certaines remarques. Le choix des passages peut paraître arbitraire, mais il répond, comme j'essaierai de l'établir, à certains critères ; par exemple, le fait qu'il s'agisse d'un moment important, à la fois pour l'épisode concerné et pour l'ensemble de la *Sīra,* me paraît une condition nécessaire. J'espère donner au lecteur une idée des différentes stratégies narratives possibles face à un même épisode, doté d'une même importance dans le récit quelle qu'en soit la recension.

Comme je l'ai annoncé, la « grammaire » du récit, les codes et les conventions sur lesquels il se fonde, feront l'objet d'un chapitre qui n'apportera pas vraiment de nouveaux éléments, mais servira de base aux analyses qui suivront. Si je suis d'accord sur l'importance du « squelette », et sur le fait qu'une bonne connaissance de ce « squelette » nous aide à prendre une certaine hauteur par rapport

---

[62] Le manuscrit a appartenu à un *ḥakawātī* de la région de Damas. Il comporte 183 fascicules classés, et douze « doubles » non-classés, plus trois liasses de photocopies de trois fasicules de la main B1 (voir la description du manuscrit dans la première partie) doublant des fascicules de la main A1 au début de la *Sīra* (ces trois liasses ont fait leur apparition fin 2005, sans que personne ne puisse m'en donner la provenance). J'ai pu, également, retrouver dix-sept fascicules manuscrits de différentes mains apparaissant dans la recension. Cet ensemble de trente fascicules doublant ceux de la recension n'est pas négligeable dans l'appréciation de la tradition.

[63] Voir mon mémoire de D.E.A. « *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* : quelques aspects du manuscrit de Damas » sous la direction de Katia Zakharia (Université Lumière-Lyon2, 2003), 12-20.

aux récits appartenant au même genre[64], ce qui, du coup, permet de les différencier, voire de les opposer à d'autres, il me paraît aussi important de nous intéresser à la chair qui entoure ce squelette et qui peut varier selon les recensions. On pourrait croire que le même squelette produit systématiquement le même corps, et que toutes les recensions d'une même *sīra*, voire de toutes les *siyar*, ne sont que des clones : c'est ce qui semble apparaître lorsqu'on établit une équivalence entre les couples « Šīḥa-Ǧawān » de *Sīrat Baybarṣ*, et le couple « al-Baṭṭāl-ʿUqba » dans *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma*[65], ou lorsqu'on voit en Ibrāhīm Ibn al-Hūrānī une « parodie de ʿAntar »[66]. Il me semble cependant, que si ces rapprochements sont parfaitement justifiés, les différences l'emportent sur les ressemblances. Un couple, ou un héros, inspire l'autre, les épisodes les concernant utilisent des ingrédients similaires (drogue, enlèvements, déguisements, ruses de part et d'autre pour les deux couples, combat avec le lion pour Ibrāhīm et ʿAntar)[67], mais au-delà des « fonctions » au sens où Propp utilise le terme[68], les personnages eux-mêmes développent leurs propres caractéristiques dans un contexte et un récit différents[69].

Dans un deuxième temps je parlerai de la structure par épisodes dont Thomas Herzog a montré comment elle apparaît dans différentes recensions sous forme de titres attribués aux épisodes[70]. Non seulement le nombre et le découpage de ces derniers peuvent varier d'une recension à l'autre, mais leur ordre peut être différent. Le fait que, dans un manuscrit composite, le *ḥakawātī* organise la séquence des fascicules en numérotant de nouveau le manuscrit, vraisemblablement en suivant une tradition donnée, est significatif. Cette structure par épisodes favorise un choix dans la manière de dévoiler les événements, dans l'utilisation des prolèpses et des

---

64 Ceci est l'écho de l'opinion de Jean-Patrick Guillaume dans une conversation que nous avons eue lors du colloque sur la littérature populaire arabe à l'IFPO de Damas le 28 avril 2005.

65 Conversation privée avec Jean-Patrick Guillaume, Damas le 28 avril 2005.

66 *Idem*

67 Le rapprochement entre Ibrāhīm et ʿAntar nous semble plus anecdotique que structurel, contrairement à celui des deux couples mentionnés, mais une investigation plus approfondie s'impose.

68 Vladimir Propp, *Morphologie du conte* (Paris : Point, Seuil, 1965 [1928]).

69 On notera surtout que le couple Šīḥa-Ǧawān fonctionne dans un contexte de relations au pouvoir beaucoup moins diffus que dans *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma*, où le couple évolue dans une constellation de « héros », et une hiérarchie plus complexe : Fāṭima, ʿAbd al-Wahhāb, Ẓālim, Hārūn... Les liens qui unissent Baybarṣ, Šīḥa et Ǧawān sont beaucoup plus forts et gouvernent le récit.

70 Certaines recensions, cependant, ne comportent pas de titre à l'origine. En effet, sur les quatre mains principales de la recension de Damas, deux proviennent de grands manuscrits qui sont écrits en continu, sans aucune interruption du texte, donc sans titre pour indiquer un nouvel épisode. La version imprimée du Caire ne comporte pas non plus de titres d'épisode, mais découpe le texte en plusieurs parties. Il reste, cependant, que des formules récurrentes indiquent le passage d'un épisode à un autre.

analepses, des ellipses, des reprises du récit des événements selon des points de vue différents, parfois même à travers des voix différentes[71].

Ce sont surtout les « variants » du récit qui retiendront mon attention. Ou plus exactement, comment ils apparaissent alors même que le texte prend en charge les invariants comme, par exemple, le procédé de répétition, par un système de substitutions et de variations ; ou comment le processus d'initiation est mis en œuvre à des degrés différents du récit – et comment il est lié au projet « avoué » de la *Sīra*. Je poursuivrai donc l'étude en analysant des procédés et des thèmes structurants du récit, en espérant faire ressortir à la fois la qualité littéraire et la spécificité de cette recension damascène.

Les concepts étudiés alors pourraient, bien évidemment, être mis en œuvre dans toutes les recensions. Pour certains, comme le temps et l'espace, ils appartiennent à toutes formes de récits ; pour d'autres, comme l'initiation, le voyage, l'errance, ils sont caractéristiques de nombreuses autres formes de récit. Enfin, certains concepts, comme la répétition, le double, la substitution, s'ils sont universels, caractérisent aussi plus particulièrement le genre *sīra*. Ce qui nous intéresse dans leur étude, c'est la forme qu'ils prennent dans la recension damascène, comment ils sont mis en œuvre et utilisés dans le récit comme une véritable stratégie narrative.

Pour compléter cette introduction il me reste à parler des annexes et de l'apparat critique, en particulier des choix faits pour les citations et les translittérations.

Plusieurs résumés de *Sīrat al-Malik Baybars* sont accessibles. Nous pouvons consulter celui de Helmut Wangelin et celui de Thomas Herzog en allemand[72], et celui de Lyons, en anglais[73], mais tous s'inspirent d'une version imprimée. Il m'a donc paru nécessaire de donner un résumé suffisamment détaillé de la recension damascène, d'une part à cause des spécificités de cette recension que je veux souligner, d'autre part parce qu'il s'agit d'un des grands manuscrits de conteur, qui a effectivement été utilisé pour la récitation. Cela permettra aussi de ne pas interrompre l'argumentation par de longs résumés d'épisodes, nécessaires à la bonne compréhension de mon propos.

---

[71] Ce procédé narratif nous permet d'ailleurs de reconstituer certains épisodes lorsque le manuscrit est lacunaire.

[72] Voir Helmut Wangelin, *Das Arabische Volksbuch von König Aẓẓāhir Baybars*, et Thomas Herzog, « Entstehung »

[73] Voir M.C. Lyons, *The Arabian Epic*, vol. 2 et 3.

On trouve chez Malcolm C. Lyons et Thomas Herzog des listes de personnages. J'ai également voulu adjoindre à cette étude une base de données de personnages, en précisant quelques éléments nécessaires pour bien les replacer dans le récit. Je signale, entre autre, leur première apparition significative dans la *Sīra*. Cette base générale de données permet d'extraire d'autres listes qui peuvent s'avérer intéressantes pour le lecteur ou pour les chercheurs qui désireraient poursuivre cette étude. J'ai donc fait figurer des tableaux de personnages par groupes, comme les *fidāwīyeh* ismaéliens, les *babbs*[74], les femmes et les fils de ʿArnūs, celles et ceux de Šīḥa.

Le langage de la *Sīra* est un médium complexe. Il s'agit d'un langage qui fluctue, d'une part, entre différentes formes, langue dite « littérale » ou « standard »[75] et langue dialectale, d'autre part entre différents dialectes. Cette langue, qui constitue ce que l'on appelle « l'arabe moyen », est utilisée par toute cette littérature populaire La recension de Damas est naturellement marquée par l'importance qu'y tient le dialecte syrien de Damas, mais on note des différences assez nettes selon les mains, certaines utilisant beaucoup plus fréquemment les formes littérales. Ceci pose, bien sûr, le problème de la translittération. On ne saurait translittérer le texte comme on le ferait pour un texte de la littérature de la *ḥāṣṣa* : même lorsque les poèmes sont empruntés à la tradition savante, ils mêlent différents registres, et parfois s'éloignent de la métrique convenue[76]. D'autre part, même lorsqu'il s'agit de formes de la langue littérale, le conteur, ou un lecteur damascène, les prend en charge avec son accent dialectal[77]. Mon choix est, d'abord, d'utiliser les translittérations le moins possible. Chaque fois que nécessaire, je citerai le texte en arabe et j'en donnerai la traduction. Lorsque j'utiliserai la translittération, je suivrai les indications du texte écrit. Si nous sommes dans un contexte dialectal, comportant les formes caractéristiques (préfixes verbaux, lexique et expressions, syntaxe) du dialecte, j'opterai pour une translittération dialectalisée, en conservant le plus

---

74 C'est ainsi que le texte nomme les princes et les rois francs.

75 Ces termes font référence à la langue admise comme celle de l'écriture, et plus généralement de la culture arabo-islamique. En français, on navigue entre des termes tels que « classique », « littéraire », « littéral ». L'anglais semble avoir résolu une partie du problème avec l'expression « Modern Standard Arabic ».

76 On pourrait sans doute établir une distinction entre les poèmes qui appartiennent à la *Sīra* comme ayant été composés pour elle, et ceux qui proviennent d'emprunts à des poètes plus ou moins célèbres. Voir à ce sujet l'article de Georges Bohas : « Métrique et inter-textualité dans le *Roman de Baybars* », *Arabica* LI Fascicules 1-2 (janvier / Avril 2004), 3-32.

77 En faisant lire des passages de la *Sīra* par un ami syrien, je me suis aperçu qu'il faisait malgré tout certaines distinctions. Par exemple (et contrairement à la pratique de Abū Šādī, le conteur du café al-Nawfara à Damas) il prononçait parfois le *qaf* comme [q], parfois comme [ʾ]. Ainsi dans la formule récurrente il prononçait *qāla al-rāwī*, mais lorsque le même verbe apparaissait dans le récit, il prononçait, par exemple, *ʾāl l-malik*.

possible les signes conventionnels utilisés pour la translittération de l'arabe littéral[78]. La solution n'est pas des plus satisfaisantes, mais chaque chercheur établissant lui-même ses propres critères en la matière, il est difficile de procéder autrement[79]. Les noms propres sont, sauf indication contraire, tranlittérés comme l'arabe littéral, le code utilisé étant « Arabica », sans *hamza* initiale et avec l'article « *al* » quelle que soit la consonne.

Ma remarque suivante porte sur la présentation choisie pour la traduction des citations. Celles-ci se divisent en deux catégories : d'une part les citations du texte lui-même, en arabe, d'autre part les citations de critiques arabes, anglais, et allemands. S'agissant du texte de la *Sīra,* j'ai choisi de donner l'original arabe dans le corps du texte et la traduction en note. La raison majeure étant que parfois je commente certains termes utilisés, et le lecteur devrait, de toute façon, se reporter aux notes si l'original arabe y figurait, ce qui me semble peu pratique. En revanche, afin de ne pas interrompre trop la lecture, toutes les citations de critiques sont données en français dans le corps du texte, et l'original en note. Une exception sera faite à la première règle : lorsque je présente deux textes en face à face pour en examiner les différences, j'ai choisi, pour des raisons purement pratiques et techniques, de conserver la traduction en face à face dans le corps du texte. Pour mémoire également, je souligne ici que les citations des manuscrits conservent toujours l'orthographe originale de ces manuscrits. Celle-ci peut varier d'une main à l'autre dans la même recension, mais toute modification serait un travestissement de l'original. Un des problèmes qui s'est posé pour les citations du texte est celui de la ponctuation. Comme il est d'usage, aucune ponctuation ne figure dans le manuscrit. Les éditeurs ont choisi d'ajouter une ponctuation appropriée pour rendre la lecture plus facile. Dans la mesure où je cite des passages du texte qui ont été imprimés, et d'autres qui ne le sont pas encore, il fallait que j'adopte un système ou l'autre. En effet, présenter, parfois sur la même page, des citations ponctuées et d'autres sans ponctuation me semble constituer une incohérence. Ici aussi, j'ai choisi de rester fidèle au manuscrit. En revanche, j'introduis la ponctuation qui convient dans les traductions.

---

[78] Il s'agit bien de translittération, et non pas de transcription phonétique qui ne pourrait se faire qu'à partir d'un locuteur donné.

[79] En effet, le système de transcription varie, selon que l'on prenne le dictionnaire de Barthélémy, le *Manuel du Parler Arabe Moderne au Moyen Orient* de Jean Kassab, les travaux de Jérôme Lentin sur le dialecte de Damas, « Remarques socio-linguistiques sur l'arabe parlé de Damas », thèse, Paris : Université Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1981 ; ou des ouvrages portant sur la syntaxe, comme celui de Michel Feghali, *Syntaxe des parlers Arabes actuels du Liban*, Paris : Imprimerie Nationale, 1928, ou celui de Mark W. Cowell, *A Reference Grammar of Syrian Arabic*, Washington D.C. Georgetown University Press, 1964.

Je n'ai pas fait le choix de donner une traduction « élégante » des citations du texte. En effet, trop souvent, ce que je désire commenter passerait inaperçu dans une traduction qui serait destinée à la publication. Sans faire un mot à mot qui paraîtrait lourd et insupportable, j'ai malgré tout conservé des éléments essentiels dont le français, il est vrai, s'accommode mal. Par exemple, les reprises systématiques de « Il dit » avant chaque réplique des personnages dans le dialogue devraient disparaître dans une traduction littéraire du texte, ou devraient au moins être déclinées en « Il répondit », « Il s'écria », « Il retorqua » etc. J'ai volontairement conservé la même traduction. Une des difficultés réside aussi dans la traduction d'expressions imagées, mais qui sont, en fait, lexicalisées. Selon le contexte et le but du commentaire de la citation, j'ai tantôt opté pour la banalisation de ces expressions, tantôt pour un équivalent, tantôt pour le maintien de l'image lorsqu'elle m'a paru suffisamment parlante en français. Le risque, dans ces cas-là, réside dans l'appauvrissement du texte, ou dans son adaptation dans la culture de la langue d'arrivée. Si cette dernière pratique peut se justifier dans une traduction commerciale, je pense qu'elle nuirait à l'analyse littéraire.

PREMIERE PARTIE

LA RECENSION DAMASCENE

Le nombre important de manuscrits d'origines diverses de *Sīrat al-Malik Baybars/ṣ* ne doit pas étonner. En effet, plusieurs pratiques sont en concurrence, multipliant les sources manuscrites. D'une part, les conteurs eux-mêmes ont eu intérêt à copier et recopier les divers épisodes, dans des reconstitutions de mémoire ou à partir de manuscrits déjà élaborés. D'autre part, des libraires se sont livrés à la copie de manuscrits dans des fascicules qu'ils louaient alors aux conteurs[80]. Il est possible que certains manuscrits aient été le résultat d'une commande. La tradition de semi-oralité, ou oralité mixte, a peut-être entraîné l'existence de deux types de manuscrits. Le premier concerne des manuscrits établis pour servir d'appui à la récitation : ils sont généralement d'une écriture large, souvent sur des fascicules de grande taille (16x21 ou 17x22,5) ; pour le second type il s'agit de fascicules de petites dimensions (11x16,5) dont on a de la peine à croire qu'ils auraient pu servir de la même manière, tant l'écriture est serrée. Bien sûr, on pourrait ici arguer du fait que ce type de manuscrit pouvait servir d'aide-mémoire pendant la *performance*. Je voudrais, cependant, émettre une autre hypothèse. Si l'on va écouter Abū Šādī, le conteur du café al-Nawfara de Damas[81], on s'aperçoit très vite qu'il lit le texte à partir du manuscrit, et qu'il reste assez tributaire de ce texte écrit. Or, plusieurs témoignages signalent que les conteurs « anciens », s'ils possédaient un manuscrit, ne l'utilisaient pas pendant la *performance*, et qu'ils connaissaient le texte par coeur. Ainsi, Thomas Herzog recueille deux témoignages allant dans ce sens, le premier, celui d'un habitué du café, Abū Ǧamīl (66 ans) :

> Les anciens gardaient leurs manuscrits à la maison, au café, il (*sic*) récitaient sans livre, d'une manière tellement entraînante qu'on croyait avoir la bataille directement sous les yeux [82].

---

[80] Voir Thomas Herzog, « Présentation de deux séances de *ḥakawātī* et de deux manuscrits de la *Sīrat Baybars* recueillis en Syrie en 1994 », (mémoire de maîtrise, Université de Provence, 1994.).

[81] Il s'agit du dernier conteur public de Damas, surtout spécialisé dans *Sīrat Baybarṣ*. Il ne s'agit pas vraiment d'un conteur professionnel, mais d'un commerçant du quartier à qui on a demandé de reprendre la tradition qui s'était interrompue après la mort du dernier conteur. Voir T. Herzog, « Présentation de deux séances séances de *ḥakawātī* ».

[82] Thomas Herzog, « Présentation de deux séances de *ḥakawātī* », 306.

Le second dont Thomas Herzog résume l'entrevue, est également un habitué du café, un commerçant à la retraite, Abū al-Qāsim (57 ans) qui considère qu'Abū Šādī n'est pas un vrai *ḥakawātī* :

> La différence fondamentale entre 'Abū Šādī et les anciens *ḥakawātīye* est que 'Abū Šādī lit son texte alors qu'eux le récitaient par coeur [83].

Ceci confirme ce que Lane dit dans sont ouvrage sur l'Egypte :

> Parmi les conteurs publics de romans, viennent tout de suite après les *šuʿarā'* , quant à leur nombre, ceux que l'on distingue particulièrement et uniquement par l'appellation "*Muḥaddiṯīn*", ou conteur d'histoires (au singulier "*Muḥaddiṯ*"). On dit qu'il y en a environ trente au Caire. Le sujet unique de leur narration est un ouvrage appelé « La Vie d'al-Ẓāhir » (*Sīrat al-Ẓāhir* ou *al-Sīra al-Ẓāhirīya*). Ils récitent sans livre [84].

Les manuscrits donc, jusqu'à une époque récente, étaient établis non pas pour être utilisés au moment de la récitation, mais pour servir à l'apprentissage par coeur du texte. Ils étaient destinés à la transmission du texte, et éventuellement à la lecture individuelle, pour le plaisir, et non à la *performance*. Il n'est cependant pas facile de déceler quand s'opère le changement, et quand apparaît véritablement la présence du manuscrit pendant la récitation. Dans la recension damascène, les différences d'écriture, de tailles des fascicules, de soin porté à la copie, sont nombreuses. On notera cependant la singularité des fascicules de la main B1, appartenant à un grand manuscrit recopié avec beaucoup de soin entre 1910 et 1912. La copie de chaque épisode étant datée, on peut aisément, malgré les grandes lacunes, en suivre la progression. La page titre de chaque fascicule, lorsqu'elle subsiste, comporte le sommaire des épisodes copiés. Les titres des épisodes sont calligraphiés, l'écriture est soignée et assez régulière, surtout si l'on compare avec les mains A et C. Cette dernière présente les caractéristiques inverses : écriture large, fascicule sans page-titre, sans pagination, sans titre d'épisode.

D'époques différentes et dispersés à travers les bibliothèques d'Europe et du Moyen Orient, sous une forme plus ou moins complète, ou plus ou moins fragmentaire, les manuscrits de la *Sīra* représentent des traditions diverses. Les

---

[83] Thomas Herzog, « Présentation de deux séances de *ḥakawātī* », 307.

[84] Edward Lane, *The Manners and Customs of the Modern Egyptians*, 406.
(Next in point of number to the Shó'arà, among the public reciters of romances, are those who are particularly and solely distinguished by the appelation of "Moḥadditeen", or Story-tellers (in the singular, "Moḥaddit"). There are said to be about thirty of them in Cairo. The exclusive subject of their narrations is a work called "the Life of Eẓ-Ẓàhir" ("Seeret Eẓ-Ẓàhir," or "Es-Seereh eẓ-Ẓàhireeyeh). They recite without book.)

chercheurs s'accordent pour voir trois foyers, et donc trois recensions principales : l'une, d'origine cairote, dont les manuscrits les plus représentatifs sont ceux de la Bibliothèque Nationale, Paris, et ceux de la British Library, Londres. D'après Helmut Wangelin, les manuscrits de Berlin et de Gotha seraient d'origine mixte certains d'Egypte, d'autre de Syrie. La recension alépine est celle qui a fait l'objet d'une traduction partielle par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume[85]. La recension damascène qui est l'objet de notre étude est celle qui, après avoir appartenu à un *ḥakawātī* de la région de Damas, a été vendue par lui à l'IFPO-IFEAD, au milieu des années 1990. C'est cette recension qui fait également l'objet d'une édition critique en arabe par Georges Bohas et Katia Zakharia[86].

[85] Les traducteurs nous apprennent que les fascicules ont été patiemment collectés par Šafiq Imām, ancien directeur du Musée des Arts et Traditions Populaire de Damas, pendant de longues années. Voir *Les Enfances de Baïbars* (Paris : Sindbad, 1985.).

[86] L'édition a commencé par la publication par l'IFPO-IFEAD des dix premiers fascicules en 2000. Elle se poursuit à raison d'un volume de dix fascicules chaque année.

CHAPITRE 1

Description du manuscrit

La recension de Damas est un manuscrit composite, rassemblé et ordonné par un conteur de la région de Damas. Il comprend un ensemble de 195 fascicules, dont 12 sont des doubles de mains variées, mais que l'on retrouve toutes dans le manuscrit principal. Ajoutons à cela 17 fascicules d'une collection privée, également doubles de mains variées du manuscrit principal. Ce que nous appelons ici le « manuscrit principal » est un ensemble de 180 fascicules, qui ont été renumérotés de 1 à 180 dans l'ordre du récit adopté par le conteur, plus 3 fascicules qui n'ont pas été inclus dans cette nouvelle numérotation, et qui étaient jusqu'en 2005 considérés comme des doubles. Or, au cours de ma lecture des doubles, en février 2005, je me suis aperçu qu'ils constituaient, en fait, la toute dernière fin de la *Sīra* et qu'il convenait donc de les inclure dans l'ensemble. En effet, le manuscrit, tel qu'il était répertorié, comportait bien le début et le milieu, malgré de nombreuses lacunes plus ou moins importantes, mais la fin en était totalement absente, puisque le fascicule 180 s'arrête au mariage de Šīḥa et Rūma. Or, nous savons, grâce à d'autres recensions, que le récit ne s'arrête pas là, comme il ne s'arrête pas non plus à la mort du héros éponyme, mais continue bien au-delà, jusqu'à la mort de ses divers successeurs sur le trône, y compris son rival et assassin, Qalawūn. D'après les divers résumés à notre disposition, on pouvait estimer qu'il manquait environ une dizaine de fascicules. Avec la découverte de ces trois fascicules[87], qui commencent à la mort de Abū ʿAlī al-Baṭarnī, Šīḥa, et Baybarṣ, et se poursuivent jusqu'à la mort violente de Qalawūn, le manuscrit acquiert une fin, même si elle reste lacunaire[88]. Il faut cependant noter que ces trois derniers fascicules comportent au moins une incohérence par rapport au reste de la recension : il s'agit de l'épisode qui raconte l'apparition dans le récit du fils de ʿArnūs et Salmā et la fin de ses aventures. Le fascicule 183 comporte un épisode intitulé « Le Capitaine Maʿrūf Ibn Ṭabar » qui raconte tout autre chose. C'est peut-être pour cette raison que le *ḥakawātī* avait

[87] Non inclus dans la nouvelle numérotation, ils portent les numéros d'origine du manuscrit dont ils proviennent. Je leur ai attribué les numéros [181], [182] et [183].

[88] Des fascicules de la recension font surface de façon irrégulière dans les *sūq-s* de Damas, et je ne désespère pas d'en trouver qui viendront combler les lacunes.

décidé de ne pas inclure ces trois derniers fascicules. Néanmoins, pour avoir une idée plus complète de l'ensemble, j'ai pensé que l'on pouvait les inclure dans l'analyse, en utilisant leurs données de façon parcimonieuse et éclairée.

A) Les différentes mains

Quatre mains principales constituent ce manuscrit, dont on peut affirmer qu'elles proviennent de grands manuscrits complets de la *Sīra*, copiés à des dates différentes, plus ou moins interdépendants. D'autres mains apparaissent, en nombre assez élevé, parfois sur quelques pages, pour combler un manque dans un fascicule, parfois constituant un fascicule complet comblant une lacune plus importante dans la séquence d'une même main. Chaque changement de main entre deux fascicules entraîne soit un trou, soit un chevauchement.

Si l'on se concentre simplement sur les quatre mains principales, on note que les fascicules ne sont pas de la même taille, ni du même volume de pages, et que l'écriture diffère à la fois dans le style, la taille, et l'espacement. Cela étant dit, on note une différence intéressante entre les fascicules des mains A[89] (A1 et A2) et B (B1 et B2), et ceux de la main C (C1 et C2). En effet, les fascicules de la main A peuvent être nettement identifiés (type de carnet, écriture, style, espacement sur la page, pagination, datation, etc.[90]) et se différencient clairement des fascicules de la main B, eux aussi aisément identifiables. En revanche, les fascicules des mains C1 et C2 sont semblables à bien des égards ; ils ont la même taille, les mains sont à peu près identiques, le support utilisé est semblable, le style, l'absence de titres, de pagination, autant d'éléments communs qui font qu'on pourrait aisément les confondre, si ce n'est que les doubles nous aident ici à identifier deux copies différentes. Il est, en revanche, évident que ces deux copies sont intimement liées ; en effet, le fascicule double 195 correspond à IFEAD 152B[91] ; il s'agit de l'épisode de Dāhīyat al-Rūm. Le texte commence au même endroit dans les deux fascicules, au moment où ʿArnūs descend sur le champ de bataille pour se battre contre Dāhīyat

[89] Voir le tableau. C'est moi qui donne aux mains les noms de A, B, C, D et Divers. La première moitié de la recension étant dominée par les mains A et B, la seconde par les mains B et C.

[90] Pour la main A, on note une différence de carnet entre les fascicules 1-3-4-5 qui forment un ensemble aussi par le style d'écriture, et le reste des fascicules de cette main que je considére comme identique. Malgré tout, pour noter ces différences, nous avons divisé cette main en A1 et A2 (voir tableau).

[91] Certains fascicules de la main C1 dans le manuscrit principal ont été collés les uns aux autres sous le même numéro. Ainsi le « fascicule » 152 est constitué de 2 fascicules d'origine. J'ai fait alors la distinction entre 152A et 152B. Certains « fascicules » se composent de trois, quatre et même cinq fascicules d'origine, comme c'est le cas pour le numéro 155.

al-Rūm, et se termine aussi au même endroit, c'est-à dire lorsque Baybarṣ nomme Šams al-Dīn sultan des forteresses à la place de Šīḥa. Cependant, il ne comporte pas tout à fait le même nombre de folios : d'une part, si l'écriture est similaire, elle n'est pas toujours disposée de la même manière sur la page[92] ; d'autre part, on note des différences minimes (parfois simplement l'ajout d'un mot ou d'une expression). La page de garde porte le même numéro d'origine (195), mais le nom qui y figure est différent[93]. Ainsi on trouve pour le fascicule de la main C1 :

من كتب محمد لطفى الرهونجى

et pour le fascicule de la main C2 :

من كتب عبد القادر الحفني

La datation des fascicules est aisée pour les mains A et B2 qui comportent des dates. Ainsi, les fascicules de la main A ont été copiés à partir de 1950 ; ceux de la main B2 comportent des dates précises après la plupart des épisodes. La copie s'étale de 1910 à 1912. Les fascicules de la main C ne comportent aucune date. Il semble, cependant, qu'ils soient les plus anciens. On peut, à en juger par le papier et l'usure, tenter l'hypothèse que la main C1 est plus ancienne, et que C2 en est une copie un peu plus récente, mais assez proche dans le temps, et que les deux datent du XIXe siècle. La main D concerne seulement les trois derniers fascicules, [181] – [182] – [183]. J'ai établi un tableau général des fascicules et des mains qui leur correspondent. Par « Divers », j'indique des mains diverses n'ayant qu'une incidence moindre sur la séquence, dont certaines proviennent de grands manuscrits couvrant vraisemblablement toute la *Sīra*, d'autres étant des mains épisodiques, ne faisant pas, à l'origine, partie de grands manuscrits, mais qui simplement comblent des lacunes[94].

Les chiffres de la première ligne représentent les dimensions de chaque fascicule. Lorsque pour une même main un fascicule présente une anomalie de taille, celle-ci est notée dans la cellule du fascicule, après le nombre de pages. Pour les fascicules « Divers », la taille est également notée dans la cellule du fascicule. Le nombre de pages est entre parenthèses, et suit le numéro du fascicule. Lorsque plusieurs fascicules d'origine sont reliés pour ne former qu'un seul fascicule dans la

---

92 Voir en annexe la photocopie de la première page de ces deux fascicules doubles.

93 Il s'agit du nom du propriétaire du manuscrit.

94 Certaines d'entre elles sont plus récentes, écrites au stylo à bille sur des cahiers portant sur la couverture la photo de Ḥafiẓ al-Asad.

numérotation IFPO-IFEAD, je le signale en notant le nombre de fascicules d'origine (x2, x3, x5).

TABLEAU DES MAINS

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
1 (158)							
				2 (44)			
3 (162)							
4 (158)							
5 (158)							
6 (102)							
7 (156)							
8 (158)							
9 (158)							
10 (152)							
11 (154)							
12 (138)							
	13 (154)						
	14 (155)						
	15 (146)						
	16 (158)						

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
	17 (183)						
	18 (180)						
	19 (178)						
	20 (158)						
	21 (166)						
		22 (225) x2					
	23 (165)						
	24 (158)						
	25 (159)						
	26 (152)						
	27 (151)						
	28 (163)						
	29 (156)						
	30 (150)						
	31 (146)						
	32 (146)						
	33 (162)						
	34 (158)						
	35 (150)						
	36 (154)						

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
	37 (150)						
	38 (158)						
	39 (155)						
	40 (156)						
	41 (154)						
	42 (178)						
	43 (154)						
	44 (154)						
	45 (158)						
	46 (157)						
	47 (159)						
	48 (151)						
	49 (151)						
	50 (157)						
	51 (152)						
	52 (161)						
	53 (152)						
	54 (162)						
	55 (158)						
	56 (154)						

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
	57 (158)						
	58 (147)						
	59 (153)						
	60 (152)						
	61 (158)						
	62 (139)						
	63 (146)						
	64 (174)						
	65 (176)						
	66 (156)						
							67 (95) 15x21
		68 (91)					
		69 (89)					
		70 (87)					
		71 (82)					
		72 (93)					
		73 (84)					
		74 (85)					
							75 (73) 15x22

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
				76 (112)			
				77 (92) (14x21)			
				78 (90)			
				79 (96) (15x20)			
		80 (91)					
		81 (95)					
		82 (93)					
		83 (84)					
		84 (94)					
		85 (73)					
		86 (94)					
		87 (94)					
							88 (100) 14x19,5
		89 (94)					
				90 (86)			
				91 (75) (15x21)			
				92 (113) (15x21)			

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
							93 (60) 16x21,5
							94 (12) 15x20
		95 (90)					
		96 (93)					
		97 (75)					
		98 (94)					
				99 (72) (15x20,5)			
				100 (111)			
				101 (68)			
				102 (94)			
				103 (74)			
							104 (46) 15x21
				105 (79)			
				106 (76)			
			107 (117)				
			108 (118)				
			109 (114)				

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
			110 (118)				
							111 (86) 11x17
							112 (156) 10x15
			113 (114)				
			114 (118)				
			115 (120)				
			116 (114)				
			117 (118)				
			118 (116)				
			119 (118)				
			120 (112)				
							121 (122) (11x17)
			122 (118)				
			123 (118)				
			124 (118)				
			125 (110)				
			126 (116)				
			127 (114)				

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
				128 (92)			
			129 (118)				
			130 (118)				
			131 (117)				
			132 (118)				
			133 (116)				
			134 (110)				
			135 (114)				
			136 (118)				
			137 (118)				
			138 (118)				
			139 (118)				
			140 (118)				
			141 (118)				
			142 (112)				
			143 (117)				
			144 (113)				
					145 (241) (x3)		

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
					146 (256) (x3)		
					147 (206) (x3)		
					148 (200) (x2)		
					149 (135) (x2)		
					150 (146) (x2)		
					151 (163) x2)		
					152 (164) (x2)		
					153 (179) (x2)		
			154 (103)				
							155 (278)

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
							14x19 (x5)
			156 (117)				
			157 (118)				
			158 (96)				
			159 (118)				
							160 (107) 10x15
			161 (110)				
			162 (111)				
			163 (114)				
			164 (114)				
			165 (114)				
			166 (112)				
			167 (113)				
			168 (114)				
			169 (112)				
			170 (108)				
					171 (89)		
					172 (86)		
					173 (98)		

A1 15x21	A2 12x17	B1 14x19	B2 11x16,5	C1 16x21,5	C2 16x21,5	D 11x16,5	Divers variable
					174 (100)		
					175 (100)		
					176 (94)		
					177 (98)		
					178 (80)		
							179 (38) 15x20,5
					180 (84)		
						[181] (98) 11x16,5	
						[182] (100) 11x16,5	
						[183] (120) 11x16,5	

Le manuscrit totalise 23002 pages.

Le tableau suivant donne une idée plus précise des solutions de continuité dans le manuscrit.

B) Les trous dans le manuscrit

Les chiffres de la première colonne correspondent à la numérotation I.F.E.A.D. des fascicules. Les chiffres des autres colonnes correspondent aux numéros des pages manquantes. Lorsque les fascicules sont bien paginés, on peut savoir combien de pages manquent au début. En revanche, il est parfois difficile de savoir combien manquent à la fin car le nombre de pages par fascicule varie selon la main, et même parfois lorsqu'il s'agit de la même main. Nous avons choisi de simplement déclarer les fascicules « incomplets » lorsqu'il manque quelques pages à la fin d'un fascicule. Nous avons réservé le terme « trou » aux manques importants qui empêchent la reconstitution du récit. Nous avons également noté ici les erreurs de pagination, bien qu'elles ne constituent pas une rupture. Signalons enfin que tous les fascicules ne sont pas paginés. Ceux des mains C, en particulier, ne le sont que partiellement ou pas du tout. Les changements de main ne sont signalés ici que s'ils présentent un chevauchement ou une discontinuité.

Fascicule	**Début**	**Milieu**	**Fin**
1 Main A			
2 : Changement de main			
3 : Changement de main			
4			
5			
6			
7			
8 : Manquent des pages			
9			
10			
11			
12			
13			
14			

Fascicule	Début	Milieu	Fin
15			
16			
17	Manquent 3 pages		
18			
19	Manquent 3 pages		Incomplet
20			
21			
22 : Changement de main. Chevauchement avec fasc. 21			
23 : Changement de main. Chevauchement Avec fasc. 22 Incomplet			
24			
25			
26			
27	2-3	70-71 / 80-81 / 110-111	Incomplet
28		Erreur de pagination (76-77) 125-126	
29			Incomplet
30			Incomplet
31	2-3		
32	1		Incomplet
33		112-113	Erreur de pagination (148-159
34			
35		38-39	Incomplet
36		116-117	Incomplet
37	1		
38			
39			
40			Incomplet

Fascicule	Début	Milieu	Fin
41	1		
42		Erreur de pagination (56/67) 40-41	
43	1	152-153 en partie déchirées	
44			152-153
45		34 ajoutée d'une main différente. 35 vierge	
46			
47			
48			
49		35-40	
50			
51		37-40 / 114-115	
52	1-2	123-124	
53			
54	1-2		
55	Erreur de pagination au folio 4		
56			
57			
58	1-2	57-60	
59			
60	1-2	37-38	
61			
62		Erreur de pagination à partir de 76 [58]	
63			Incomplet
64			

Fascicule	Début	Milieu	Fin
65	1-2	141-142	Incomplet
66			Incomplet
67			
68			Incomplet
69	Manquent des pages. Environ 10 entre les fasc. 68 et 69	2297-2298 2309-2312	Incomplet
70	On passe de 2366 à 2373		Incomplet
Problème entre les fascicules 70 et 71 : il s'agit de la même main qui utilise une numérotation continue. Or le fascicule 70 se termine page 2458, et le fascicule 71 commence à la page 3098. Ces manuscrits de la même main contiennent, en général, environ 90 pages. A ce compte, il manquerait 7 fascicules de cette main, la différence étant de 640 pages.			
71		3117-3168 Erreur de pagination (3185/3188)	
72			
73	Manquent quelques pages		Fin du fascicule p.3358
74	Début p. 3383 : il manque plusieurs pages. Puis de nouveau 17 pages manquantes entre 3384 et 3401		
Trou. L'histoire commencée dans 74 n'est pas terminée. Le fascicule 75 commence par des feuillets non reliés d'une autre main que le reste du fascicule. Nous sommes ici dans une autre histoire. Il est possible qu'il manque un fascicule entre 74 et 75.			
75	Mains différentes. Solution de continuité avec le fascicule 74		
76	1	36-37	
77			
78	4		
79			
80	Changement de main, chevauchement avec fasc. 79		

Fascicule	Début	Milieu	Fin
81			
82			Une page déchirée avant la fin.
83			Incomplet
84		4355-4372	
85	Le fasc. 84 se termine p. 4421. Le fasc. 85 commence p. 4445 ; il manque 23 pages		
86		4599-4604	
87			
88	1		
89			
Le changement de main entraîne un trou entre les fascicules 89 et 90. L'histoire commencée dans 89 n'est pas terminée, et on se trouve dans un épisode différent au début de 90. Il est possible que les manuscrits de la main C ne suivent pas exactement la même séquence narrative que ceux des mains A et B qui, eux, semblent bien respecter la même séquence.			
90			
91			
92			
93	Main différente : chevauchement avec fasc. 92		
94 : ce manuscrit est le plus bref de la série. Il ne comprend que 7 feuillets d'une main totalement différente de toutes les autres. L'histoire continue bien celle du manuscrit 93, mais avec une interruption.			
95 : Trou. Changement de main, et interruption dans le récit. Nous sommes ici dans un autre épisode			
96	5936		
97			
98			
99 : Changement de main. Chevauchement avec 98			
100			
101 : Changement de main : légère discontinuité avec 100			

Fascicule	Début	Milieu	Fin
102			Incomplet
103			
104			
Trou entre 104 et 105. Changement de main.			
105			
106			
107 : Changement de main. Chevauchement avec 106			
108			
109			
110			
111			
112 : Changement de main. Légère rupture dans la continuité.			
113 : Changement de main. Légère rupture dans la continuité			
114			
115			
116			
117			Folio 59
118			
119			Incomplet
120			
121		54-55	
122 : Changement de main. Légère rupture dans la continuité.			
123			
124			
125		Erreur de pagination (fol.54-fol.57)	
126			
127			
128 : Changement de main. Chevauchement			

Fascicule	Début	Milieu	Fin
129			
130			
131			
132			
133			
134			
135			Incomplet
136			
137			
138			
139		Manque folio 11	
140			
141			
142			Erreur de Pagination
143	Manque folio 2		
144			
145 : Changement de main			
146			
147			
148			
149			
150			
Trou entre 150 et 151 Il manque un fascicule			
151			
152			
153			
154 : Changement de main. Manquent les folios 1-2-3			
155 : Changement de main			

Fascicule	Début	Milieu	Fin
156 : Changement de main			
157			
158	Manquent les folios de 2 à 12		
159			
160 : Changement de main			
161 : Changement de main			
162			
163			
164			
165			
166			
167	Manque folio 1		
168			
169			
170			
171 : Changement de main			
172			
173			
174			
175			
176			
177			
178			
179 : Changement de main			
180 : Changement de main. Fin de la numérotation I.F.P.O.-I.F.E.A.D. Se termine sur le mariage de Šīḥa et Rūma (la fille de Ǧawān)			
[181] changement de main. Commence à la mort de ʿAlī al-Baṭarnī.			
[182]			
[183] Fin de la *Sīra*.			

On note que le manuscrit perd beaucoup de sa cohérence entre les fascicules 70 et 95. Il devient franchement lacunaire ; à part la série de 80 à 87, les changements de mains sont fréquents entraînant des manques. La lacune la plus importante se situe entre les fascicules 70 et 71. A cet endroit nous sommes dans une partie du manuscrit de la main B dont les fascicules sont paginés en continu. Il semble qu'il manque environ 7 fascicules que le *ḥakawātī* n'a pas pu retrouver, ni dans cette main, ni dans une autre[95]. Cela a certaines conséquences sur le récit. En effet, plus tard, et à plusieurs reprises, il est fait allusion à des épisodes absents de la recension. On peut légitimement penser qu'ils se situent dans cette partie absente. Il est fait mention, par exemple, de douze fils de ʿArnūs au fascicule, 167, (fol. 34), or à ce moment là nous n'en trouvons que dix[96] dans la recension.

[95] Aucun des fascicules doubles ne vient combler cette lacune, même pas de façon partielle.

[96] A ces douze fils viennent s'en ajouter deux plus tard, ce qui porte le nombre de fils de ʿArnūs à quatorze. Il s'agit là de ses véritables fils, et non de ses fils adoptifs que le récit nomme « les fils des rois des Balkans » (ou, dans certains fascicules « des rois du Portugal ») qui le suivent depuis qu'il a fait mettre à mort leurs pères respectifs, et qui se convertissent avec lui.

CHAPITRE 2

Variations du récit dans la recension damascène

Il m'a paru intéressant d'étudier quelques exemples de variations du récit en fonction des doubles et du chevauchement. Je vais donc présenter deux passages importants du récit, dans des versions différentes, mais appartenant à la même recension. J'introduirai dans mes analyses une comparaison avec un manuscrit d'une autre recension pour mieux montrer les ressemblances, malgré les différences, à l'intérieur de la même.

Le premier exemple se situe au début de la *Sīra*, à la fin du fascicule 12 et au début du fascicule 13, et s'intitule : « Le Martyr du capitaine Ǧamr »[97]. Je comparerai l'épisode dans les fascicules de la recension avec un double de ma collection particulière, qui porte le numéro 8[98]. Le deuxième passage concerne un tournant important dans l'itinéraire initiatique de ʿArnūs, et fait l'objet d'un chevauchement entre le fascicule 79 (main C2) et le fascicule 80 (main B)[99].

A) Le Martyr du capitaine Ǧamr

Pour comprendre l'importance de cet épisode, il faut situer le personnage et ce qu'il représente dans la *Sīra*. Chef des ismaéliens, il est en quelque sorte le premier de la lignée dans la *Sīra.* En effet, si le texte fait parfois allusion à ʿAlī Ibn Abī Ṭālib comme à l'origine du livre des prédictions ismaélien (*Ǧafr*), aucun chef ismaélien n'est mentionné dans la *Sīra*[100] avant Ǧamr. Père de Maʿrūf, qui lui succède, mais aussi d'Ismāʿīl, ainsi que de sept filles (dont la mère d'Ibrāhīm al-

---

97 « *Dīwān istišhād al-muqaddam Ǧamr* » (fascicule 12, p. 123).

98 Je possède trois fascicules consécutifs de ce manuscrit (numérotés 8-9-10). La main, assez différente des quatre mains principales, se trouve également dans la recension : c'est celle du fascicule 94. Ce dernier devait, à l'origine, faire partie d'un manuscrit unique ; celui de la recension porte la mention : « *al- ǧuz'* 110 ».

99 J'ai déjà présenté cette comparaison dans mon DEA, mais il me paraît intéressant de la reprendre ici, dans la mesure où il s'agit d'un épisode marquant dont j'aurai à reparler lorsque j'analyserai le thème de l'initiation et les parcours initiatiques.

100 Lorsque j'utilise l'expression « dans la *Sīra* », je fais uniquement référence au texte de la recension damascène, sans préjuger de ce qui peut se passer dans d'autres recensions.

Ḥūrānī, ʿAyša al-Šamṭā), sa disparition, puis sa mort, ouvre une brèche dans la continuité de la lignée, et dans la souveraineté des forteresses, qui sera exploitée jusqu'au bout par le récit. En effet, d'une part, sa disparition entraîne un « vide » dans la souveraineté, d'autre part sa succession est problématique puisque c'est son jeune fils, Maʿrūf qui lui succède, et non pas l'aîné, Ismāʿīl. Dans la mesure où, aucune véritable explication n'est donnée pour ce choix, et où il se place en écho du choix de Ǧamak, père de Maḥmūd/Baybarṣ[101], qui, après avoir fait passer un test à ses trois fils[102], confie le pouvoir au plus jeune, l'épisode de Ǧamr et ses fils revêt une importance capitale dans l'analyse des stratégies narratives, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Le fascicule double que nous désirons examiner en le comparant au fascicule de la recension commence après la décision de Ǧamr de léguer le sultanat des forteresses à Maʿrūf, et après le départ du Grand Vizir, Šāḥīn, qui retourne au Caire pour annoncer au roi al-Ṣāliḥ Ayyūb que Ǧamr va partir tenter de délivrer les prisonniers musulmans menacés par le roi de Yānisa.

Recension Damascène[103] Fascicule 13, pp. 5-9.	Fascicule double n° 8, pp. 1-2.
ونرجع بالكلام والنثر النظام، الى المقدم جمر فانه بعد ما راح الوزير شاهين **ودع بناته السبعه واولاده الاثنين** والاهل والاصحاب **وسار الى اللادقية** قعد **الى بعد العشاء** وقام طلع على زيق البحر **قراء الفاتحه وصرخ انت فين يا عبد الله يا مغاورى** واذا بالبحر هاج وماج **ونافد زورق من نحاس** اصفر وفيه **رجل بلحيه سوده مغربى وكان ذلك الرجل من المتدركين فى البحر** وهو من اولياء الله الصالحين	واما ما كان من المقدم جمر **ودع بناته السبعه واولاده الاثنين** وباقيه الاهالي والاحباب **وسار** وَحْدَه **الي اللادّقيه** فبرك **الي بعد العشى** وطلع لجنب البحر **وقرء الفاتحه وصَرَخ انة فين يا عبد الله يا مغاوري** ما لاقا الا **جايه زورق من نحاس** وطالع **رجَل بلحيه سوده** وَهُوَ **مغربي وكان هالرجل من المدّركين بالبحر** وهُوَ من اهل الله والذين يحفظ من تَوَالي اِسْمِ الاعظم ونَدَهُهْ يلبّيه **ولما حضر صرخ** اَهْلاَ

[101] Rappelons ici que Maḥmūd est le véritable nom de Baybarṣ, celui qu'il reçoit de ses parents, souverains du Ḫwārizm, état musulman du pays des *ʿagam* (Perse).

[102] On retrouve ce topique dans d'autres récits, bien sûr, dans les contes en particulier. Katia Zakharia me signale qu'il apparaît dans une des versions de la vie d'Imru' al-Qays. Voir Abū al-Faraǧ al-Aṣfahānī, *Kitāb al-aġānī*, vol. 9 (Beyrouth : Dār Aḥyā' at-turāṯ al-ʿarabī, s.d.), 77-107.

[103] L'orthographe suit celle du manuscrit.
Voir aussi B/Z, vol. 2, pp. 111-112. Le lecteur retrouvera plus facilement les passages dans l'édition imprimée du manuscrit de la recension de Damas pour les soixante premiers fascicules ; aussi, par commodité, je cite les pages et éventuellement les lignes dans cette édition. Je rappelle que chaque volume contient dix fascicules de la recension.

وسهلاً **بالمقدم جمر ايشْ تريد يَحْنوُني** قله **بدّي اصلي الصَبح علي اسْكلةْ يَاتسه**[104] **فقله عالباشْ يَحْنوني** فنزل معهْ وصرخ عبد الله يا قدرة الله وسار بهْ **ما شقّ الفجر** الا وهو **علي اسكلة يانسهْ** فطالعه وانصرف واما جمر لقاله مطرح كَنَّهْ **صلا الصبح وقرء اوارده** وصلا عالنبي صلى عليه وسلم الي ان تضحة الدِني فصارة الناس تروح وتجي ففز وصار يَسئَل فين درب لبلد يَدُلُوه فلما وصل **سئال عالديوان دَلّوه** فبارك ملك يانسه ومُحْتفله فيه اكابره واعيانه والجنانرات وقنطه اَناطْ وعساكر ورا كراسِ الاعايان مثل الجدار ما ينظر الملك **الا داخل عليه** هالرجل طويل الطوال عريض العراض **طول قصبه عرض مصطبه** كانه الاغوال فبقت العالم شاخِصَه فيه وجمعة نَظَرْها وصاروا متحيرين منين نبع عليهم فوقف بباب الديوان وصرخ صوط يُفلّق الاحجار ويُملّخ اغصان الاشجار بكلمة **قاصد ورسول وما علا الرسول الاّ البلاغ البين**[105] **سلامي علا من اتبع الهُدا وخشي عواقب الردا** واطاع الله الملك العَلَيُّ الاعْلا **واللعْنَةُ علي من كذّب وتولاّ** واتّخذا مع الله الاهً [...] جبينا محمدٌ البدر القمر وانطوه بالتُرُس ما بان وانفرد كانّه النمر الحَرْدان فتحيرة كل من كان وصرخ **صباح الخير يا بب**

ويحفظ اسم الله الاعظم وكل من كان يحفظ الاسم الاعظم اذا نده له بلبيه وكان المقدم جمر يحفظ الاسم ومتصل باهل الله **فلما حضر** المغاورى قال له اهلاً **بالمقدم جمر آش تريد يا حنونى** فقال له مرادى **اصلى الصبح على اسكله يانسه فقال له على الباش يا حنونى** تفضل يا سيدى انزل بالقايق قال فنزل جمر بالقايق وسار فيه الشيخ عبد الله ف**ما شق الفجر** الا وهم **على اسكله يانسه** قال فطلع المقدم جمر والشيخ راح بحاله والمقدم جمر **صلى الصبح وقرا اوراده** وقعد حتى تضاحا النهار وفز توجه قاصد يانسه الى ان **وصل فسئل على الديوان فدلوه** عليه فكان البب عبد الصليب قاعد بديوانه بين جنوده واعوانه ما شاف **الا داخل عليه** رجل **طول قصبه عرض مصطبه** بين البز والبز يبرك الادمى ويفز وهو كانه الاسد الكاسر فتعجبوا منه اهل الديوان من اين نبع ذلك الشخص مثل المارد فصرخ المقدم جمر صوت يملغ الاغصان وقال **قاصد ورسول وما على الرسول الا البلاغ** المبين السلام **على من اتبع الهدا وخشى عواقب الردى ولعنت الله على من كذب وتولا** وصار ينطوى تحت الترس لا يبان ينفرد كانه ثعبان حتى تحيرت منه الاعيان ووقف قدام البب وقال **صباح الخير يا باب**

Notons que, par le système d'omissions compensées par des ajouts, les deux textes couvrant exactement les mêmes épisodes, sont de longueur égale. J'ai noté en caractères gras les passages et expressions rigoureusement identiques, sans cependant tenir compte des variantes orthographiques. Les différences sont minimes, en ce qui concerne le récit. La langue, cependant, n'est pas tout à fait la même. Le fascicule double n° 8 comporte plus de graphies de formes dialectales, par exemple là où le fascicule 13 de la recension donne على الديوان, le fascicule 8 note

[104] يانسه
[105] المبين

عالديوان, ou encore ذلك الرجل dans le fascicule 13, et هالرجل pour le double, ce qui confère à cette version une oralité plus forte. Ce dernier utilise une vocalisation parfois utile, parfois inutile. Elle semble avoir été ajoutée après coup, vraisemblablement pour aider à la lecture, et seulement certains mots sont vocalisés. La main utilise assez fréquemment la *šadda* ce qui est loin d'être la règle dans les autres mains, le *tā' marbūṭa* à la place du *tā'maftūḥa*, et le *yā'* à la place du *alif maqṣūra.* Ces deux dernières caractéristiques sont fréquentes dans les manuscrits des *siyar,* et on les retrouve, ici ou là, dans les autres mains de la recension damascène. Je donne ici la traduction de ces deux versions du même épisode.

Recension damascène
Fascicule 13

Nous revenons au capitaine Ğamr, par le récit en prose et en vers. Après le départ du vizir Šāhīn, il pris congé de ses sept filles et de ses deux fils, ainsi que de ses parents et ses amis, et se mit en route pour Lattaquié. Il resta assis jusqu'à la prière du soir, puis se leva et se dirigea vers le rivage. Il récita la *fātiḥa* puis s'écria : « Où es-tu, ô ʿAbd Allah, O Muġāwirī ? » Alors la mer se mit à s'agiter, et un bateau de cuivre jaune arriva, dans lequel se trouvait un *maġribī* à la barbe noire . Cet homme faisait partie des loups de mer, parmi les hommes vertueux proches de Dieu, qui connaissent le nom caché de Dieu le Très Grand ; et lorsque tous ceux qui connaissent le nom du Très Grand l'appellent, Il répond à leur appel. Le capitaine Ğamr aussi connaissait le nom de Dieu et était proche des gens de Dieu. Aussi, lorsqu'al-Muġāwirī arriva, il lui dit : « Salut capitaine

Fascicule double n° 8

Quant au capitaine Ğamr, il prit congé de ses sept filles et de ses deux fils, ainsi que du reste de ses parents et amis et partit seul pour Lattaquié. Il resta assis jusqu'après la prière du soir, puis il se rendit au bord de la mer. Il récita la *fātiḥa* puis s'écria : « Où es-tu, ô ʿAbd Allah, O Muġāwirī ? », et il vit arriver un bateau de cuivre avec un *maġribī* à la barbe noire. Cet homme faisait partie des loups de mer, des gens de Dieu, et lorsque ceux qui connaissent le nom caché du Très Grand l'appellent, il répond à leur appel. Aussi lorsqu'il arriva, il s'écria : « Salut et bienvenue au capitaine Ğamr. Que désires-tu, mon ami ? » Il lui dit : « Je voudrais faire la prière du matin dans le port de Yānisa. » Il lui dit : « A tes ordres, mon ami ». Il monta avec lui, et ʿAbd Allah s'écria : « Par la puissance de Dieu ! », et il partit avec lui. Dès l'aube ils arrivèrent au

Ğamr ! Que désires-tu, mon ami ? » Il lui dit : « Je voudrais faire la prière du matin dans le port de Yānisa. » Il lui dit : « A tes ordres, mon ami. Je t'en prie, ami, monte dans le bateau. » Il [le transmetteur] dit. Ğamr monta alors dans le bateau avec le *šayḫ* ʿAbd Allah et, dès l'aube, ils se trouvèrent au port de Yānisa. Il [le transmetteur] dit : Le capitaine Ğamr descendit [du bateau] et le *šayḫ* poursuivit sa route. Le capitaine Ğamr fit la prière du matin et récita ses prières surérogatoires, et s'assit jusqu'au lever du jour. Alors il se leva et se dirigea vers Yānisa, où il arriva enfin. Il demanda où se trouvait le *dīwān*, et on lui montra le chemin. Le *babb* ʿAbd al-Ṣalīb était assis en son conseil, parmi ses soldats et ses dignitaires, lorsqu'il vit entrer un homme de grande taille, large d'épaules, un homme aurait pu s'asseoir et se lever entre ses tétons, comme un lion sauvage. Les regards s'arrêtèrent sur lui, et les gens du *dīwān* se demandaient d'où pouvait sortir un tel être, qui ressemblait à un démon. Le capitaine Ğamr se mit à crier d'une voix à fracasser les branches : « Messager, envoyé ! Et le messager ne peut apporter qu'un message de clarté ! Le Salut pour ceux qui se laissent guider, et qui craignent la destruction. Que Dieu maudisse ceux qui crient au mensonge et se détournent. » Puis il disparut sous son bouclier, se port de Yānisa. Il le fit descendre et le quitta. Quant à Ğamr, il trouva un endroit pour faire la prière du matin et pour réciter ses prières surérogatoires, et il pria pour le Prophète, le salut soit sur lui ! jusqu'à ce que le jour se lève. Comme les gens se mettaient à aller et venir, il se leva et demanda le chemin de la ville qu'on lui indiqua. Lorsqu'il y arriva, il demanda où se trouvait le *dīwān* et on l'y conduisit.

Le roi de Yānisa était assis parmi les Grands du royaume, les dignitaires, les généraux rassemblés, des soldats se tenant derrière les sièges des dignitaires [nombreux] comme des sauterelles, lorsqu'il vit entrer cet homme grand parmi les grands, large parmi les larges, grand de taille et large d'épaules, comme un *ġūl.* Tous l'examinaient et se demandaient d'où il pouvait sortir. Il s'arrêta à la porte du *dīwān* et s'écria d'une voix à briser les pierres et à arracher les branches des arbres : « Messager, envoyé ! Et le messager ne peut apporter qu'un message de clarté ! Le Salut pour ceux qui se laissent guider, et qui craignent la destruction et obéissent à Dieu, le Roi, le Très-Haut. Et la malédiction sur ceux qui crient au mensonge et se détournent, et qui associent à Dieu d'autres divinités. Baissons le front devant Muḥammad Beauté de la Pleine Lune. » Puis il disparut sous son bouclier, et il se déploya comme un

déployant comme le serpent, si bien que les dignitaires furent frappés de stupeur. Puis il se tint debout devant le *babb* et dit : « Bonjour à toi, ô *babb* ! »

tigre furieux, stupéfiant tous ceux qui étaient là, et il s'écria : « Bonjour à toi, ô *babb* ! »

La proximité de ces deux versions est, tout compte fait, assez remarquable, et on voit bien qu'elles appartiennent à une même tradition. Bien sûr, il faut faire la part des formules, en particulier des citations coraniques qui sont, la plupart du temps, reproduites de la même manière : dans le texte examiné ci-dessus, par exemple, la citation :

وما على الرسول الا البلاغ المبين [106]

ne subit qu'une légère modification : *al-bayyin*, à la place de *al-mubīn*, qui pourrait aussi bien être une erreur du scribe. Cependant, on notera que dans la version imprimée du Caire cet épisode est complètement absent, alors que dans la recension alépine, il est bien plus développé. Je ne citerai pas cette dernière version en entier, car ce serait trop long[107], mais je donnerai ici quelques exemples. Le premier concerne le début du passage choisi, avec le départ de Ğamr :

> Sans plus attendre, le capitaine Jamr s'en fut revêtir ses habits de voyage : il enfila sa cotte de maille et son armure, mit dans sa poche la toque que lui avait offerte El-Sâleh Ayyoub, prit congé de ses fils, de ses frères et de ses lieutenants, et sortit du château de Sahyoun.
>
> Ses enfants, garçons et filles, lui firent escorte ; lorsqu'ils se furent éloignés à plus de six heures de marche du château, Jamr leur fit signe de s'arrêter près d'une source qui se trouvait là, et leur fit ses adieux définitifs.
>
> - Capitaine, lui dit alors son premier lieutenant, Darrâj le Sourd, permets-moi de venir avec toi : je te servirai pendant ton voyage.
>
> - Que l'bon Dieu t'bénisse, fils de Hawlâ ! Tout ce que je te demande, c'est de prendre soin des garçons et de toute la maisonnée !

---

[106] *Coran*, XVI, 35 et XXIV, 54.

[107] Le lecteur pourra facilement se reporter à la traduction publiée par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume sous le titre *Roman de Baïbars*, *La chevauchée des fils d'Ismaïl*, vol. 4 (Paris : Sindbad, 1987. J'utilise ici la réédition chez Babel, Paris : Actes Sud, 1998.).

> Il fit la même recommandation à ses deux beaux-frères, Fakhr le Courtois et Hasan El-Horâni, et s'en fut sur sa route, le coeur léger, proclamant l'Unicité de Dieu, le Soutien de toutes les créatures [108].

Notons, dès à présent, les divers éléments qui composent l'expansion de la simple phrase de la recension damascène. Tout d'abord, un certain soin du détail : habillement, et mention de la toque qui, d'une part rappelle le passage précédent (arrivée du vizir Šāhīn avec ce cadeau de la part d'al-Ṣāliḥ Ayyūb), d'autre part souligne l'importance de cet objet qui se révèle plus tard être un « objet magique » ; ensuite une notion de distance et d'espace-temps, Ğamr est accompagné pendant six heures de marche, puis continue seul son chemin vers Lattaquié : ce détail revêt un intérêt particulier lorsqu'il franchit ensuite en une nuit la longue distance qui sépare Lattaquié de Yānisa[109] ; le passage comporte également un dialogue et la mention, par leur nom, de plusieurs personnages. Le contraste est frappant sur l'ensemble de l'épisode. On peut imputer de telles disparités à des traditions différentes, le récit ne prenant pas en charge l'épisode de la même manière ; ainsi, deux lieux différents (Damas, Alep), produisent des recensions divergentes. En revanche, deux mains d'époques différentes, dans un même lieu (Damas), produisent des versions quasi identiques, indiquant une constance dans la transmission. On peut donc commencer à parler de spécificité de chacune des recensions. Par exemple, une des spécificités de la recension alépine est bien ce souci du détail qui fait que l'on suit pas à pas ce que font les personnages. Au contraire, la recension damascène semble plus avare de ce type de détails, sauf lorsqu'ils revêtent une importance particulière ; du reste, il s'agit presque d'un signal pour l'auditeur/lecteur. L'exemple de la « toque » est assez caractéristique et nous permet de discerner deux stratégies narratives fondamentalement différentes. Dans la recension alépine, la toque est mentionnée à plusieurs reprises, en détaillant sa fonction : tout d'abord, lorsque le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb la confie au vizir Šāhīn pour qu'il la donne en cadeau à Ğamr :

> Et puis tu lui remettras cette toque et tu lui diras : « Ton frère El-Ṣāliḥ te fait dire de t'en coiffer chaque fois que tu seras en difficulté. » [110]

Ensuite, dans la lettre du roi à Ğamr, avec une description, puis un peu plus de détails sur sa fonction :

---

[108] *La Chevauché des fils d'Ismaïl*, 134-135. N'ayant pas accès au manuscrit, je ne cite que la traduction publiée.

[109] Les recensions consultées qui contiennent cet épisode insistent toutes sur la grande distance qui sépare le Caire de Yānisa. Dans l'une, Yānisa se situe aux confins de l'Inde (recension alépine), dans l'autre, il a fallu trois mois à un prisonnier musulman pour faire le voyage (recension damascène.).

[110] *La Chevauchée des fils d'Ismaïl*, 129.

D'autre part, nous avons confié au porteur de la présente un cadeau qui t'est destiné : c'est une toque en feuilles de palmiers tressées. Prends-la, car elle te sera utile : si jamais tu te trouves en difficulté au cours d'une bataille, coiffe-t'en et, par les charismes que portent les Noms de Dieu, aucun malheur ne pourra t'arriver. Salut. » [111]

Puis elle est à nouveau mentionnée, réactivée dans le récit, au moment du départ de Ğamr. On notera que, malgré les détails donnés à son sujet, le mystère qui l'entoure reste entier : on ne sait pas, dans le récit, quel est l'effet de cet « objet magique » ; bien sûr, il faut compter avec l'effet produit sur le récepteur qui peut facilement associer cet objet magique à la toque d'invisibilité qui lui est, par ailleurs, connue[112]. L'accumulation de détails, et les mentions de la toque qui jalonnent le récit, nous mettent dans une expectative certaine. Elles ont aussi un effet d'annonce, puisqu'on s'attend à ce que le capitaine Ğamr doive se battre une fois arrivé à Yānisa, et à se battre seul[113]. Les choses se passent différemment dans la recension damascène. Le texte attire notre attention sur la toque d'une autre manière. Alors que le vizir Šāhīn rassemble des cadeaux somptueux pour Ğamr, le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb, qui ne possède rien, cherche un cadeau qu'il pourrait lui faire remettre par Šāhīn. Voyant la toque, le vizir a honte et compte bien ne pas mentionner ce cadeau à Ğamr. Mais ce dernier la lui réclame, comme s'il savait, par avance, que le roi lui avait envoyé ce cadeau.

فقال له الملك عفرم الله يعطيك العافيه خلصت شغلك قال له نعم افندم قال له الملك احكيلى شو اخذت له هديه قال له والله يافندنا على قدر الحال قال له الملك بتعرف يا ابو الوزر الان انا شو رايح ابعث له هديه قال له امرك، افندم قال له خوذ اعطيه هذه الطاقيه لانه هذا الذى عندى ولا املك غيرها

[…]

فاخذها الوزير وضحك باطناً وقال فى باله شو هذه الهديه ونوى انه ما يعطى اياها[114]

---

[111] *La Chevauchée des fils d'Ismaïl*, p. 131.

[112] Je dois cette remarque à Katia Zakharia.

[113] Dans la traduction publiée, une partie de l'épisode s'intitule d'ailleurs, « seul contre tous » (p. 136).

[114] Fascicule 12, 128-129. Voir B/Z Vol. 2, 108.
(Le roi lui dit : « Très bien, que Dieu te donne la santé ! As-tu terminé tes préparatifs ? » Il lui dit : « Oui, monseigneur. » Le roi lui dit : « Dis-moi, que lui apportes-tu comme cadeau ? » Il lui dit : « Mon Dieu, monseigneur, ce que la situation impose. » Le roi lui dit : « Et moi, O père des vizirs, sais-tu ce que je vais lui envoyer ? » Il lui dit : « Ce que tu veux, monseigneur. » Il lui dit : « Tiens ! Donne-lui cette toque, car elle est à moi, et je ne possède rien d'autre. » [...] Le vizir la

Ğamr se révèle alors comme faisant partie du Monde du Secret lorsqu'il réclame ce cadeau au vizir ; en effet, après avoir, non pas accepté, mais échangé les cadeaux de Šāhīn, en lui faisant remettre des sacs de soieries, il réclame le cadeau du roi :

شو معك من الهدايا كمان يا ابو الوزر فقال له سلامتك لا تاخذنا قال له جمر وين هديه الصالح فصفن الوزير، فقال له لا تصفن يا ابو الوزير قال لك عقلك شيء ما بتحرز وعزة الله وراس جدى الامام الخصام اذا كان بيحصل لى انفاذ هذه الخطره انحق بكون ذلك من سر صاحب الطاقيه هات يا وزير هات لاتستحى قال فمد يده الوزير وناوله اياها وهو متعجب[115]

Les différences entre ces deux versions du même épisode ne relèvent pas de l'anecdotique. Il s'agit d'une autre manière de le raconter. Bien sûr, selon une analyse strictement structurale, on dirait que l'important réside dans l'acquisition de l'objet magique que le héros (Ğamr) reçoit du donneur d'ordre (al-Ṣāliḥ Ayyūb), et que, finalement, cette acquisition se fait, sinon de la même manière, du moins par le même truchement. Ceci est une indication importante en ce qui concerne le lien de parenté entre la recension damascène et la recension alépine. Quelle que soit l'histoire des deux recensions, elles appartiennent à la même tradition. En revanche, le fascicule de la recension damascène, de la main A, et son double d'une main différente, appartiennent à la même version. La grande similitude réside dans le faux suspense introduit par l'absence de la révélation du secret de la toque et de son effet. Il faut attendre le combat de Ğamr pour comprendre qu'elle rend invisible celui qui la porte. Ğamr lui-même, s'il sait que cette toque est un objet magique, ne semble pas en connaître les véritables pouvoirs : en effet, non seulement il ne les mentionne pas lorsqu'il reçoit la toque, mais il faut qu'al-Ṣāliḥ Ayyūb lui-même, grâce à son don d'ubiquité, vienne se battre à ses côtés et lui dise ce qu'il faut faire :

---

prit et rit sous cape, se disant en lui-même : « Qu'est-ce que c'est que ce cadeau ? », et il décida de ne pas la lui donner.).

[115] Fascicule 12, 134-135. Voir B/Z, vol. 2, 109.
(« Qu'as-tu encore comme cadeau, O père des vizirs ? » Alors il lui dit : « Puisses-tu demeurer sain et sauf et ne pas nous tenir rigueur » Ğamr lui dit « Où est le cadeau d'al-Ṣāliḥ ? » Le vizir se mit à réfléchir, et il [Ğamr] lui dit : « Ne réfléchis pas, Ô père des vizirs, ta raison te dit que ce n'est rien qui vaille la peine ; par la puissance de Dieu, et sur la tête de mon grand-père l'Imam al-Ḥaṣṣām, si je dois vaincre ce danger, ce sera par le secret du propriétaire de cette toque ! Donne, O vizir, donne, n'aie pas honte.).
Il [le transmetteur] dit : Le vizir tendit alors la main et la lui donna, tout étonné.).

واقام على ذلك الحال الى ان صار وقت الزوال ما شاف الا الصالح ايوب قدامه عمال يحاب[116] معه ولازالوا يحاربوا الاثنين حتى عتمت عليهم العين هنالك قال الصالح الى جمر البس الطاقيه واستريح الى بكره فحالا مد يده جمر وطالع الطاقيه لبسها ما عاد بان [117]

Ǧamr semble frappé d'amnésie, alors même que l'auditoire, ou le lecteur, sait qu'il peut très bien disparaître, et ainsi interrompre le combat, dès qu'il le désire. On pourrait penser que si al-Ṣāliḥ Ayyūb, au moment où Ǧamr flanche, ne lui rappelait pas qu'il possède un objet magique, c'est l'auditoire qui le ferait. Nous aurons l'occasion de revoir ce procédé à l'oeuvre de façon régulière dans le récit, l'ironie dramatique fonctionnant soit à partir de données inscrites dans le texte, soit à partir d'un code partagé par le récit et ses récepteurs.

Le manuscrit étant composite, il est naturel que l'on trouve les différences, somme toute minimes, que nous avons notées dans ce passage entre le fascicule 13 de la recension et son double, le fascicule 8. Mais ce type de manuscrit, reconstitué pour les besoins de la *performance* en l'absence de manuscrit complet d'une seule main, pose des difficultés plus importantes. Nous allons voir une d'entre elles en étudiant un passage qui fait l'objet d'un chevauchement lors d'un changement de main dans le manuscrit composite. Il s'agit d'un bref extrait qui concerne la traversée initiatique de la Vallée du Feu par ʿArnūs, et qui prélude à la confirmation de sa conversion[118]. Le passage se trouve à la fois dans le fascicule 79 de la recension (main C2) et dans le fascicule 80 (main B). Nous les donnons ici dans l'ordre où ils apparaissent dans la recension.

---

[116] يحارب

Fascicule 13, 15 ; B/Z, 114.

(Il persista dans cette situation jusqu'à l'heure du couchant où il vit alors al-Ṣāliḥ Ayyūb qui se battait à ses côtés. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus rien distinguer. Alors al-Ṣāliḥ dit à Ǧamr : mets la toque et repose-toi jusqu'à demain. Immédiatement Ǧamr tendit la main, prit la toque et la mit sur sa tête, et il devint invisible.).

[118] Je reprends ici, en la développant quelque peu, une analyse déjà entreprise dans mon D.E.A., « *Sīrat al-Malik Baybarṣ* : quelques aspects du manuscrit de Damas » (D.E.A., Université Lumière-Lyon2, Juin 2003). Dans ce travail, je donnais à titre d'exemple un passage tiré de la version imprimée du Caire de *Sīrat Baybars*, je n'avais pas alors remarqué que le texte de cette version imprimée avait déplacé plus loin cet épisode. La recension damascène resserre le récit qui combine, en fait, deux épisodes du texte cairote.

B) ʿArnūs et la Vallée du Feu

Recension Damascène Fascicule 80 (main B-pp. 3969-3971)	Recension DamascèneFascicule 79 (main C2 – pp. 37-39)
وقلنا ان عرنوس نام ذلك الليله بوادي النار **ولما اصبح الصباح** فز ركب جواده وسار **ما شاف الا جبال سوده وارض سوده** ولا فيها قطرة ماء فلما **تضاحا النهار** ما شاف الا الوادى عبق فيه الدخان مثل الغمام **وحميت الشمس** وصارت الجبال **تسيخ** وينزل منها شيء مثل الدمع **وله رائحه كريهه فتلمث عرنوس** حتى ما يشم ف**عبق** علي الشوب وحس ان النار لهبت بجسمه ف**حول عن ظهر الجواد** لقا **عيونه طمست** ولسانه تدلا ونظر الارض صارت تغلى فأراد ان يركب ما عاد حسن فالتقع بالارض وهو مثل النار وصار **يتشاهد** وقطع الأياس من نفسه فصار يدعى الى الله تعالى ويتفرع ويبكى ويتقلب على ذلك الارض ما شاف الا غيم طلعت بالسما وسبكت الغيث مثل افواه القرب هنالك اخذ عرنوس روح **وشم الهوى** وتروحن هو والجواد وقام ركب وسار ولا زال سائر والغيث فوقه الى المسا ما حول بل ثم ماشى على الرطوبه الى الصباح لقا قدامه طلعه بليغه فحول وصار يطلع شويه ويقعد شويه وهو ساحب الجواد على يده مقدار اربعة ساعات نفد للظاهره لقا **سهل واسع** ومرج اخضر وضيع وملك سبحان مالك الملك فاستقرب له ضيعه وطلع يركد اليه فشافوه الى عيان وهو نازلين للمرعا...	لما ان عرنوس بات تلك الليلة بالوادي كما شرحنا بين ايادي اسيادنا الكرام **ولما ان اصبح الصباح فما نظر الا ارض سوده والجبال سود** وحدوا الرب المعبود ولا وجد فى ذلك الوادي جرعة ماء ولا زال سائر الى ان **تضاحا النهار** فما وجد الا والدخان **عبق** فى ذلك الوادي شيء العياذ بالله وصار غير مظلم **وحميت علي الشمس** فما نظر الا الجبال **ساخت** وخرج منها ماء **له رائحه كريهه** مثل الكبريت **فتلمث عرنوس وحول عن ظهر الجاود** فوجده عدم **وطمست عيونه** وحس بروحه انه هلك هو وجواده **فتشاهد** وقال اللهم الي اسالك بمحمد صلى الله عليه وسلم و(بجاه) يجاه المجاهدين ان لا تعاملنى عملي يا ارحم الراحمين برحمتك عاملني يارحم الراحمين ما شاف الا الدنيا غيمت **وشم الهوا** هو والجواد فركب الجواد وسار والمطر صار ينزل عليه الى ان امسا المسا فبات بتلك الوادي وثاني يوم ركب وسار الى ان خرج من الوادي وصار براس الطلعه فكشف على **سهل واسع** ةرحمة الله اوسع فنظر ضيع وناس...

J’ai noté en gras les termes et expressions quasi-similaires, ainsi que les exemples commentés plus loin. Les différences sont, en apparence, nombreuses, et

touchent à diverses formes, linguistiques et narratives. Voici la traduction des deux passages :

Recension Damascène Fascicule 79 (main C2), 37-39)	Recension Damascène Fascicule 80 (main B), 3969-3971)
Comme nous l'avons expliqué, ʿArnūs dormit cette nuit-là sous la protection de nos vénérables Justes, et, au matin, il vit la terre noire et les montagnes noires proclamant l'unicité du Seigneur vénéré. Dans cette vallée, il ne trouva pas une seule gorgée d'eau. Il ne cessa d'avancer jusqu'au lever du jour, lorsqu'il vit soudain de la fumée qui envahissait la vallée tout entière de façon épouvantable. Alors la vallée s'éclaircit et le soleil l'embrasa. Soudain il vit les montagnes fondre, et il en jaillit une eau à l'odeur nauséabonde comme le soufre. ʿArnūs se voila le visage et descendit de son cheval. Il le trouva inerte, les yeux glauques, et il sentit au fond de son être que son cheval et lui étaient perdus. Il prononça la *šahāda* et dit : "Par l'intercession de Muḥammad - que la prière et le salut soient sur lui - et au nom de la gloire des combattants, ne me traite pas ainsi ô Toi le plus miséricordieux d'entre les miséricordieux, mais traite-moi avec toute ta miséricorde, ô Miséricordieux des miséricordieux. Il vit alors le ciel se couvrir, et lui et son cheval se mirent à respirer l'air. Il	Comme nous l'avons dit, ʿArnūs dormit cette nuit-là dans la vallée du feu. Au matin, il monta à cheval et se mit en route. Soudain, il vit des montagnes noires et une terre noire sans une seule goutte d'eau et, lorsque le jour parut, il vit de la fumée envahir la vallée tout entière comme un nuage, et le soleil qui s'embrasait. Puis les montagnes se mirent à fondre et à déverser comme des larmes à l'odeur nauséabonde. ʿArnūs se voila le visage pour ne pas la respirer. Il avait de plus en plus chaud et sentait le feu embraser son corps. Il descendit alors de cheval et vit que celui-ci avait le regard glauque et la langue pendante. Il s'aperçut que la terre s'était mise à bouillonner. Il voulut alors remonter à cheval, mais il en fut incapable et il s'étendit par terre, fiévreux. Il se mit alors à prononcer la *šahāda*, ayant perdu tout espoir, et pria Dieu le Très Haut ; il se dépouilla de ses vêtements et se mit à pleurer et à se rouler par terre. Soudain il vit un nuage apparaître dans le ciel, et une pluie abondante se déversa comme du goulot des outres. ʿArnūs reprit

monta à cheval et avança sous la pluie qui tombait sur lui, jusqu'au soir. Il dormit alors dans cette vallée et, le lendemain, chevaucha jusqu'à ce qu'il fût sorti de la vallée. Il arriva au sommet d'une hauteur et découvrit une vaste plaine (plus vaste est la miséricorde de Dieu), et vit des villages et des gens...

ses esprits et respira l'air. Le cheval et lui revinrent à la vie, et il se mit à chevaucher sous la pluie, sans s'arrêter et sans descendre de monture, jusqu'au soir. Il avança ainsi dans cette humidité jusqu'au matin. Il vit alors devant lui une montée considérable. Il descendit de cheval et se mit à grimper tantôt, tantôt se reposant, conduisant son cheval à la main, ceci quatre heures durant. Arrivé tout en haut, il découvrit une vaste plaine et une verte prairie, ainsi que des villages et une propriété magnifique - louange à celui qui est le propriétaire de toute propriété. Il se décida pour un des villages et les bergers l'aperçurent alors qui se dirigeait vers le pâturage.

Fondamentalement, la succession des actions reste la même, les éléments décrits étant aussi identiques : la vallée du feu, les montagnes, la sécheresse, la fumée, le soufre, la chaleur intense, l'épuisement du cheval et du cavalier, la prière, la pluie, la colline, la prairie ; la narration suit le même itinéraire. La différence quantitative n'est pas très significative en elle-même, mais nous verrons que les éléments un peu plus développés dans le fascicule 80 orientent différemment le récit. Cette séquence narrative pivote autour de la prière adressée par ʿArnūs, dans un contexte coranique qui s'applique à sa situation. Le contraste entre stérilité et fertilité s'articule de part et d'autre de ce contexte, même s'il n'y a pas de citation coranique au sens propre. D'une part, une terre aride, asséchée par un feu continu sous un soleil de plomb, d'autre part une vaste vallée aux verts pâturages, conduisant à un verger en fleurs. Le « sésame » ici est la *šahāda* et la prière, comme une confirmation nécessaire à la conversion de ʿArnūs. Rappelons qu'ayant finalement appris qu'il est le fils de Maʿrūf, chef des ismaéliens, ʿArnūs se convertit, mais, après un différend avec Aydamur, puis Baybarṣ, il rejoint une fois de plus le camp chrétien. A la mort de son père, au siège d'Antioche, ʿArnūs s'exile volontairement et subit cette épreuve initiatique de la traversée de la Vallée du Feu.

ʿArnūs, on s'en souvient, est le fruit de l'union d'un musulman et d'une chrétienne convertie (Maryam, fille du roi Ḥannā, le roi de Gênes). Elevé en milieu chrétien, sa conversion à la religion de son père est l'une des plus longues, des plus difficiles, et des plus riches en rebondissements de toute la *Sīra*. L'épisode présenté ici en est la dernière péripétie.

Le fascicule 79 insiste tout particulièrement sur l'apect religieux de cette épreuve ; la séquence abonde en références religieuses : aux Justes protecteurs, au prophète Muḥammad, à Dieu, aux مجاهدين (*sic*), avec une répétition lancinante de la miséricorde divine, déclinée sous plusieurs formes : « ارحم », « الراحمين », « برحمتك », « رحم », « الراحمين ». Ces références religieuses représentent 20% du texte, alors que celui-ci est plus court que son équivalent dans le fascicule 80. La forme « *ar-rāḥmīn* » est parfaitement adaptée au contexte, si l'on en croit Barthélémy qui en donne un usage dans la formule :

> « *lā 'ilāha 'Ellallāh, yā 'árḥam Errāḥmīn, 'En lám tErḥam mán yErḥam* ». « Il n'y a de Dieu que 'Allâh ! ô le plus miséricodieux des miséricordieux, si tu n'as pas de miséricorde (pour le défunt), qui donc en aura ? »[119]

Barthélémy ajoute qu'il s'agit d'une « formule que l'on récite d'un ton lugubre dans un cortège funèbre »[120]. Dans ce cas, ʿArnūs voit vraiment sa dernière heure arrivée et s'en remet complètement à Dieu.

Si les événements s'enchaînent de la même manière, une légère différence intervient qui, dans le fascicule 79, renforce la symétrie du passage, la *šahāda* et la prière fonctionnant comme le pivot, un axe de part et d'autre duquel les événements s'organisent :

- Nuit passée dans la vallée (بات تلك الليلة).
- Réveil au matin et description de la vallée (ولما ان اصبح الصباح).
- Epreuve de ʿArnūs, son épuisement et celui de son cheval.
- La šahāda et prière.
- La pluie bienfaitrice.
- Nuit passée dans la vallée (فبات بتلك الوادي).
- Réveil au matin et sortie de la vallée du feu, découverte des vertes prairies.

---

[119] J'ai essayé de conserver la translittération de Barthélémy.
[120] Barthélémy, 273.

On remarque cependant une forme de dissymétrie dans la longueur et le détail apporté à chacune de ces étapes. En effet, une fois la *šahāda* prononcée et les prières exécutées, les événements s'enchaînent avec l'impression d'une accélération : la pluie tombe, ʿArnūs chevauche sous la pluie jusqu'au soir, il dort, au matin il chevauche sa monture et sort de la Vallée du Feu. On comprend bien l'insistance sur les formules religieuses dans cette forme de narration qui ne recherche pas autre chose que la relation de cause à effet.

Les choses se passent différemment dans la version de la main B. Si on regarde le schéma, on s'aperçoit que cette nuit après la pluie, qui prélude au salut de ʿArnūs, est en fait, mais dans un nouveau contexte, la continuation de l'épreuve.

- Nuit passée dans la vallée (نام ذلك الليله بوادي النار).
- Réveil au matin et descritpion de la vallée (ولما اصبح الصباح).
- Epreuve de ʿArnūs, son épuisement et celui de son cheval.
- La *šahāda* et prière.
- La pluie bienfaitrice.
- Marche forcée le jour et la nuit, jusqu'au matin (الى الصباح).
- Découverte des vertes prairies.

Précédemment, après s'être emporté au *dīwān* du Caire et avoir tué le neveu de l'Empereur de Rome, Marīn, venu en ambassade (fascicule. 77), ʿArnūs avait libéré les prisonniers chrétiens (Ǧawān et al-Burṭuquš). Sur un malentendu, Ǧawān pense que Aydamur a tué Marīn, et que ʿArnūs a tenté de le protéger. Il l'emmène avec lui à Rome où ʿArnūs est reçu en grande pompe par l'Empereur. Il se joint alors à l'armée chrétienne et attaque l'Islam, provoquant, indirectement, la mort de son propre père, Maʿrūf (fascicule 78). C'est en apprenant sa mort que ʿArnūs se venge en tuant Dūmār, et part en exil. Si ʿArnūs rejette son père en l'humiliant au cours d'une ambassade (début du fascicule 78), et s'il va jusqu'à se battre contre Baybarṣ, en revanche, à aucun moment il ne renie l'Islam comme sa religion. Pendant la traversée de la Vallée du Feu, il s'agit pour lui de renouveler sa foi, qui se raffermit au cours de l'épreuve. Son exil est d'ailleurs volontaire et se produit après son retour effectif dans les rangs des musulmans. Le fascicule 80 prend mieux en compte, semble-t-il, la notion d'épreuve qui se traduit, non seulement par une traversée du désert de feu, mais par un avant-goût de la Géhenne. Le « retour » de ʿArnūs à la vie et aux vertes prairies ne se fait pas aussi facilement que le fascicule 79 ne le laisse entendre. La notion de *ǧihād*, au sens de la conquête de soi, fait partie du processus

qui ramène ʿArnūs dans le monde des vivants. On peut poursuivre l'analyse des deux textes, et en tirer quelques conclusions complémentaires.

Les énoncés identiques concernent en premier lieu les formules, telles que :

- ولما اصبح الصباح (80) / ولما ان اصبح الصباح (79) : notons ici une différence qui affecte une des caractéristiques du moyen arabe : dans un cas لما est suivi de ان, dans l'autre non. Remarquons, cependant, qu'il n'existe aucune véritable cohérence, ni dans une main, ni dans l'autre, les deux formes étant employées indifféremment.
- فلما تضاحا النهار (80) / الى ان تضاحا النهار (79).

Mais ils affectent aussi les diverses descriptions et les actions selon des expressions formulaires que l'on retrouve fréquemment dans la *Sīra*, telles que « لا زال سائر », ou encore des constructions également très employées dans la *Sīra* tout entière, telles que « ما + verbe + الا », qui introduisent ici la plupart des descriptions, et qui très souvent annoncent un événement présenté comme imprévu ou subit, mais qui, en réalité, était fort attendu. Ainsi dans notre passage : « فما نظر الا الجبل ساخت » (79), et « ما شاف الا جبال سوده » (80). En dehors de ce style formulaire, on trouve des correspondances dans le choix du vocabulaire :

- عبق
- تسيخ / ساخت
- رائحه كريهه
- عيونه طمست / طمست عيونه
- شم الهوا

Les différences dans la similitude sont particulièrement frappantes : par exemple les inversions de termes (جبال / ارض سوده والجبال سود ; عيونه طمست / طمست عيونه سوده وارض سوده). Il s'agit vraisemblablement d'un effet de la transmission, dans la mesure où un manuscrit reflète l'autre sans nécessairement s'y conformer, comme le ferait au contraire une copie servile. Ce genre de variation évoque également des actualisations différentes d'un texte semblable. Pour la même action ou description, le vocabulaire employé peut être plus ou moins riche et varié. Ainsi, dans le fascicule 79, la construction déjà notée, ما + verbe + الا, est déclinée sous plusieurs formes par le changement de verbe (« ما نظر الا », « ما وجد الا », « ما شاف الا », alors que le fascicule 80 se contente de répéter « ما شاف الا »).

Une lecture, même superficielle, des deux textes fait apparaître leur différence du point de vue littéraire. La richesse de l'écriture du fascicule 80 réside dans les descriptions évocatrices, les comparaisons plus nombreuses (une dans le fascicule 79 « مثل الكبريت », quatre dans le fascicule 80, « مثل الغمام » - « مثل الدمع » - « مثل النار » - « مثل افواه القرب »), les oppositions plus nettes ; tout dans le fascicule 80 tend à rendre compte de l'expérience de ʻArnūs comme un rite de passage, une mort métaphorique avant une renaissance. Bien sûr on retrouve cela dans le fascicule 79, mais de façon beaucoup plus sommaire. Prenons quelques exemples.

L'épreuve est décrite, dans les deux fascicules, comme une descente en enfer, avant une remontée vers le ciel. L'opposition qui donne le ton ici est « ماء / نار ». Cette opposition n'est pas déclarée nettement dans le fascicule 79 qui ne désigne pas la vallée comme la Vallée du Feu. Ainsi c'est seulement par l'expression « لا وجد فى ذلك الوادي جرعة ماء » (3-4) que l'idée de sécheresse, de chaleur et de feu est transmise, développée ensuite dans le champ sémantique du feu : « الدخان » (5) – « حميت علي الشمس » (6) - « ساخت » (6) – « مثل الكبريت » (7), auquel s'oppose par la suite le champ sémantique de l'eau : « الدنيا غيمت » (12) – « المطر » (13). Au contraire, le fascicule 80 introduit tout de suite l'opposition « ماء/ نار » en nommant la vallée, puis en la qualifiant par son absence d'eau : « وقانا ان عرنوس نام ذلك الليله بوادي المار » (1), puis « لا فها قطرة ماء » (3). Le champ sémantique du feu est beaucoup plus développé et suggère plus vivement l'idée de liquéfaction : « نار » (1) – « الدخان » (4) – « الغمام » (4) – « النار » (6) – « الشوب » (6) – «شيء مثل الدمع » (5) – « تسيخ » (5) - « حميت الشمس » (4) – « لهبت » (7) – « تغلى » - « هو مثل النار » (9). Par l'intermédiaire des comparaisons, c'est l'image d'un chaos total, d'un retour à un seul élément, le feu, qui régit un monde sans distinction : le solide devient liquide, la terre et les montagnes ne se distinguent plus dans cette liquéfaction, et le personnage lui-même participe de ce paysage infernal : « وحس ان النار لهبت بجسمه » (6-7) ; « وهو مثل النار » (9). Le retour à la vie est également plus explicite, avec d'une part trois expressions similaires qui se succèdent : « هنالك اخذ عرنوس روح وشم الهوى وتروحن هو والجواد » (12-13), alors que 79 se contente de « وشم الهوا هو والجواد » (12) ; d'autre part le champ sémantique de l'eau est également plus riche dans le fascicule 80 : « غيم » (11) – «سبكت الغيث والغيث » (12) – « الرطوبه » – « فوقه » (14). La comparaison de la pluie qui se déverse comme du goulot d'une outre (« مثل افواه القرب »[121]) renforce le contraste avec la Vallée du Feu : en effet, il ne s'agissait pas d'une simple canicule, et il ne s'agit pas non plus d'une simple averse ! L'interprétation symbolique est constamment soutenue ici (80) par le souci du détail, de l'évocation imagée.

[121] Notons ici l'utilisation du pluriel qui suggère l'abondance.

Ces différences, à l'intérieur, non seulement de la même tradition (syrienne), mais de la même recension (Damas), et du même manuscrit, tenant compte du fait que ce dernier est composite, soulèvent plusieurs questions. La première concerne la version qui, dans ce manuscrit composite, va être prise en compte par le conteur. Un choix s'offre à lui : soit il lit le fascicule 79 jusqu'au bout, puis il « raccroche » dans le fascicule 80 là où 79 s'arrête ; soit il s'arrête à un moment de 79 pour enchaîner sur 80. Libre de sa *performance*, il peut aussi donner une version de l'épisode qui mêle les deux. Il n'est pas non plus impossible que le conteur connaisse par coeur l'épisode en question par une autre voie/voix, un autre manuscrit, et qu'il l'utilise pour la réalisation du texte[122]. La deuxième question porte sur l'impact de ces différences sur le récit, et la façon dont elles peuvent l'infléchir. Certes, elles ne changent rien aux fondations même de ce récit, à sa grammaire et sa structure de base qui dépendent du schéma de l'initiation et de l'épreuve. Mais elles peuvent en changer le ton, et donc l'effet et la réception. La troisième question touche à la nature composite du manuscrit. A moins de travailler sur la version imprimée du Caire, le chercheur est sans cesse confronté à cette donnée particulière aujourd'hui des manuscrits fragmentaires ou/et composites. Ainsi, l'ensemble des manuscrits de la collection Lane de la British Library présente des caractéristiques analogues :

- La première séquence de fascicules comporte cinq volumes (or. 4644 – or. 4648) et date du début du XIXe siècle ; elle commence au début de la *Sīra*, et se termine avec le différend entre Baybars et son vizir Šāhīn au sujet de ʿAlāʾ al-Dīn que Baybars veut faire mettre à mort et pour qui Šāhīn intercède.

- La deuxième séquence comporte deux volumes de fascicules de la même main, mais rapportant des épisodes éloignés l'un de l'autre (or. 4649 et or. 4653) datant de 1764. Le premier volume de 130 fol. reprend le début de la *Sīra* et se termine sur la mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb ; le second de 53 fol. débute sur l'attaque de Tripoli par le roi Franc Martūn al-Abraš, et se termine sur une aventure de Šīḥa qui délivre Baybarṣ dans l'église de Constantinople, et fait prisonniers Ǧawān et al-Burṭuquš.

[122] Certains fasicules portent la marque de corrections. Le plus souvent il s'agit de mots barrés et remplacés par d'autres dans la marge. Cela concerne surtout les titres donnés aux différents souverains : en général on corrige en *babb* des termes tels que « Duc », mais également les noms de nationalités des armées ennemies (« Anglais », Allemands » etc. corrigés en simple « ennemis » (« *dušmān* »).

- La troisième séquence est constituée de trois volumes datant du XVIIIe siècle, comportant des fascicules de mains différentes (or. 4650 – or. 4652). Le premier de ces volumes se termine sur l'accession au pouvoir de Baybars et correspond au volume or 4645, pages 14-128. Le deuxième se termine sur la libération de Durr Mulk, soeur de Baybars (cf. or 4646, fol. 22). Le troisième volume date de 1820. D'une main différente il est en continuation du précédent, et se termine sur l'expédition de ʿAlī al-Baṭarnī pour aller délivrer sa femme et ses enfants, prisonniers à Gênes (cf. or. 4646, fol. 23 jusqu'à or. 4648, fol. 35).

- La dernière séquence est un double volume écrit dans des mains différentes, datées du XVIIe et du XVIIIe siècles. Le premier fascicule (numéroté « 9 ») commence par une campagne mitilaire de Baybars contre Halawūn, et se termine par le combat de ʿArnūs contre Malik Nuğūm. Le second fascicule raconte la mort de Baybars et se termine par la montée sur le trône de Muḥammad Ibn Qalawūn, c'est-à-dire la fin de la *Sīra* ; il porte la mention : « هذا الحرف العاشر وهو الحرف الأخير ».

Ce bref aperçu du contenu et des dates du manuscrit indique qu'il s'agit de fragments de manuscrits d'époques différentes à partir desquels on tente de reconstituer la *Sīra*, une séquence pouvant recouper les épisodes d'une autre. Cette recension cairote, plus incomplète que celle de Damas, est tout aussi hétéroclite.

L'intérêt d'étudier une seule recension, sans s'interdire de faire des incursions ponctuelles dans d'autres, réside dans le fait que chaque recension reflète une tradition narrative particulière. C'est du moins ce que nous voudrions tenter de démontrer. Pour cela, il faut comprendre le jeu qui s'instaure entre les invariants du récit et les variants. Entre ce qui est posé comme, d'une part la grammaire du genre *sīra*, et celle d'une *sīra* particulière, ici *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars/ṣ*, et d'autre part la manière dont une recension particulière, ici celle de Damas, gère cette grammaire à travers des « jeux » narratifs (parodie, attendu / inattendu, variations etc.).

CHAPITRE 3

La recension damascène et la grammaire du récit

Le but de ce chapitre est de montrer que, même si la *Sīra* appartient à un genre assez précis et partage des caractéristiques qui sont propres à ce genre avec les autres *siyar*, elle n'échappe cependant pas aux analyses que l'on peut faire à travers les diverses grilles de lecture et les théories sur la grammaire du récit. Il ne s'agit pas d'appliquer une grille ou plusieurs les unes à la suite des autres, mais d'utiliser au service du texte diverses grilles susceptibles de l'éclairer. L'étude de plusieurs séquences ou éléments du texte à l'aide des différentes approches permet, dans un premier temps, de voir comment le texte répond aux attentes de ces théories, et dans un second temps de montrer comment il ne se laisse pas enfermer dans une seule grille de lecture. Ces dernières nous aident à mieux cerner le texte et le mettre en lumière, aussi le choix de l'approche doit être au service du texte, et non pas l'inverse. La mise en évidence de la grammaire du récit, quelle que soit la nature du texte est toujours riche d'informations sur le texte lui-même, mais aussi sur la distance qu'il peut prendre par rapport à ce qui est convenu, et donc conventionnel. *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* est probablement la dernière en date des *siyar*, et il n'est pas étonnant de voir comment le texte a souvent conscience des codes qui le régissent, et comment il en joue.

La recension damascène, comme la recension alépine, entre de plein pied dans la période qui voit la fin des Ayyoubides et la montée des mamelouks. Contrairement aux recensions cairotes qui débutent par un vaste panorama historique conduisant jusqu'à cette période[123], le récit commence sur un déclencheur d'événements que l'on peut facilement analyser selon les catégories actantielles[124], ou encore la théorie des fonctions[125]. Si chaque épisode peut faire l'objet d'une étude selon la grammaire du récit, il en va de même pour la *Sīra* dans son ensemble.

---

[123] On notera cependant, que d'une recension à l'autre, l'espace attribué à ce panorama varie considérablement. Ainsi, il faut attendre la page 97 de la version imprimée du Caire pour rencontrer l'épisode initial des recensions damascène et alépine, alors que dans celle de la British Library, cet épisode apparaît dès la page 30.

[124] Voir A.J. Greimas, *Sémantique structurale* (Paris : Larousse, 1966.).

[125] Voir Vladimir Propp, *Morphologie du conte*.

Dans son étude sur la structure des *siyar,* Saʿīd Yaqṭīn[126] va plus loin et considère que l'ensemble des *siyar* constituent une sorte de « super *sīra* » :

> Il nous semble donc que chaque *sīra* en soi est un maillon parmi les maillons du grand texte, ou de la grande *sīra*, et qu'elle représente à travers ses traits propres des phrases narratives plus petites, contenant à leur tour des phrases narratives encore plus petites (principe d'accumulation).[127]

De façon significative, l'auteur utilise un vocabulaire volontairement grammatical pour décrire les structures générales de cette « grande *sīra* » théorique : par exemple *mubtada', ḫabar, ismī, fiʿlī, fāʿil*[128]. S'appuyant ensuite sur la théorie des fonctions de Propp (*al-waẓā'if*), puis la théorie des actants de Greimas (*naẓarīya li-l-ʿawāmil*)[129], il tente de cerner les structures narratives à travers une hiérarchisation des fonctions. Ainsi ce qu'il appelle « l'acte narratif » (*al-ʿamal al-ḥikā'ī*) se décompose en fontion centrale (*al-waẓīfa al-markazīya*), fonction fondamentale (*al-waẓīfa al-asāsīya*), et fonction secondaire (*al-waẓīfa al-farʿīya*). Mais l'essentiel pour lui est que ces fonctions sont sujettes à un élément déclencheur qu'il nomme « la mission » (*al-daʿwā*) :

> Chaque *sīra* populaire se fonde sur une mission particulière, et lorsque le temps de sa réalisation est arrivé, alors commence le récit.[130]

De toutes les études arabophones qui se préoccupent des structures narratives de la littérature populaire arabe, celle de Saʿīd Yaqṭīn est la plus approfondie. A travers les diverses approches de la grammaire du récit proposées par les chercheurs occidentaux, Saʿīd Yaqṭīn, tente à la fois de montrer comment les *siyar* partagent ces grammaires, et comment elles partagent entre elles des spécificités qui constituent finalement la « grande *sīra* ». C'est par l'assimilation de la fonction centrale à la mission que le passage se fait du maillon que constitue chaque *sīra* à la grande chaîne finale. Cette vision des choses ne va pas sans poser quelques problèmes. Sans le dire, elle suppose malgré tout une instance directrice qui aurait constitué un modèle auquel toutes les *siyar* se seraient conformées. Je pense, pour ma part, que les choses se passent de façon beaucoup plus empirique, et que c'est plus

---

[126] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī* (Beyrouth : markaz al-ṯaqāfī al-ʿarabī, 1997.).

[127] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*, 28 :

لذلك تبدو لنا كل سيرة بعينها وكأنها حلقة من حلقات النص الأكبر أو السيرة الكبرى، وهي بمواصفاتها النوعية تمثل جملا حكائية صغرى، تشتمل بدورها على جمل حكائية أصغر (مبدأ التراكم).

[128] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*, 31-32.

[129] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*, 32-33.

[130] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*, 37 :

إن كل سيرة شعبية تقوم على أساس دعوى معينة، وحينما يحين أوان تحقيقها يبدأ الحكي.

simplement par un processus d'imitation, d'emprunt et d'accrétion que le genre se développe. Ce sont essentiellement les procédés qui sont effectivement communs aux *siyar*, et non pas une structure modèle.

En ce qui concerne *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars/ṣ*, Saʿīd Yaqṭīn situe la « mission » dans la prière de Maḥmūd/Baybars pendant la Nuit du Destin sur le Mont Qāsyūn :

بحرمة هذه الليلة عندك أن تجلعني ملكا وسلطانا على مصر والشام وسائر بلاد السلام وان ترزقني النصر على الاعداء اللئام[131].

La mission est claire, et entièrement tournée vers l'avenir. Si l'on examine la prière de Maḥmūd/Baybarṣ dans la recension alépine, on voit clairement apparaître l'idée de vengeance, situant Baybarṣ entre un passé qu'il veut abolir, et un avenir déjà tracé :

اللهم اجعلني ملك مصر والشام، واجعل لي في جسدي قوت اربعين بطل، ولا تمتني حتى ارا اعمامي مذبوحين كام ضيعوني في بلاد الغربة.[132]

La recension damascène n'est pas très différente :

فدعا محمود كل من كان سبب غربته لا يموت الا قتل ولا يبان له عزيمه وان يعطيه قوة اربعين بطل في يده اليمين وجلوسه على كرسي نبي الله يوسف الصديق[133]

On notera des variantes quant à la présentation de ces voeux. D'une part, dans la recension alépine, Maḥmūd a trois compagnons d'infortune, alors que dans la recension damascène il n'en a que deux[134]. Les voeux des trois compagnons, ainsi

---

[131] *Sīrat al-Ẓāhir Baybars*, Le Caire, 1996, 160. Voir aussi Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*, 45.
La référence que donne Saʿīd Yaqṭīn se reporte à une édition antérieure, sans date, mais la citation est rigoureusement la même que dans la version imprimée du Caire de 1996.
(Par cette nuit sacrée, fais de moi le roi et le sultan de l'Egypte, la Syrie et de tous les autres pays de l'Islam, et accorde-moi la victoire sur les vils ennemis.).

[132] (Mon Dieu, dit à son tour Mahmoud, accorde-moi de devenir roi d'Egypte et de Syrie ; donne à mon corps la force de quarante Justes, et fais que je ne meure pas avant d'avoir vu mes oncles égorgés pour m'avoir abandonné en terre étrangère.). Traduction de Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume, *Les Enfances de Baïbars*, 114.

[133] F. 2, folio 21r. B/Z, vol. 1, 64.
(Maḥmūd demanda alors [à Dieu] que tous ceux qui avaient été la cause de son exil meurent assassinés, et qu'ils ne puissent faire montre de leur détermination, et qu'Il lui accorde la force de quarante héros dans sa main droite, et qu'Il le place sur le trône du prophète de Dieu, Yūsuf le Juste.).

[134] Il faut cependant signaler ici que beaucoup plus tard, dans la recension damascène, et dans une main différente, le texte mentionne trois compagnons d'infortune de Baybarṣ réfugiés avec lui sur le Mont Qāsyūn, et effectivement devenus des Justes, serviteurs de Dieu et qui, à ce moment-là du récit, lui viennent en aide ; voir fascicule 159, l'épisode de « Madīnat Šamsayn et Qamarayn ».

que celui de Maḥmūd sont donnés à la première personne, le conteur représentant tour à tour les voix des quatre personnages, ce qui lui laisse une latitude de jeu, de variation de ton, et de ritualisation. Dans la recension damascène, le fait que le conteur ne « représente » pas les voix, mais « raconte » à la troisième personne, donne un ton beaucoup plus factuel à l'épisode. Les voeux des compagnons de Baybarṣ, en particulier, sont résumés en une phrase lapidaire :

والاثنين دعوا ان يصيروا اولياء الله الصالحين[135]

Nous sommes loin de la répétition rituelle restituée ainsi par les traducteurs de la recension alépine :

> - Mon Dieu, dit le Hâjj Mohammad le Chamelier, rends-moi mon chameau et accorde-moi d'être au nombre de Tes serviteurs, les Justes.
>
> - Mon Dieu, dit le Hâjj Ahmad le palefrenier, rends-moi mon cheval et accorde-moi d'être au nombre de Tes serviteurs, les Justes.
>
> - Mon Dieu, fit Amer le fauconnier, rends-moi mon faucon, et accorde-moi d'être au nombre de Tes serviteurs, les Justes.[136]

Réduite à son expression la plus simple[137], celle préconisée par Greimas, la grammaire du récit s'applique autant à la « Grande *Sīra* » qu'aux *siyar* individuelles, mais aussi au moindre épisode d'une *sīra* particulière. Ainsi, pour la « Grande *Sīra* », on peut facilement dégager le schéma selon lequel un Sujet (le héros), mandé par un Destinataire de se mettre en quête d'un Objet, qui représente ce que Saʿīd Yaqṭīn appelle la « mission centrale », au profit d'un Destinataire (l'Islam et la communauté musulmane), un Adjuvant (qui peut prendre des formes différentes) aidant le héros à réaliser sa mission, et un Opposant (lui aussi multiforme), tentant de l'en empêcher. Si on prend le cas spécifique de *Sīrat Baybarṣ*, nous avons bien en Baybarṣ le héros (Sujet) qui se lance à la conquête du pouvoir pour faire triompher l'Islam (Objet), le Destinateur de la quête (Dieu) étant symbolisé ici par les deux livres complémentaires, le *Ǧafr* des Ismaéliens, et le *Kitāb al-Yunān*), ce en quoi il est aidé de différentes manières (Šīḥa, les Ismaéliens etc.), et empêché par un

---

Ceci, ajouté à d'autres indices sur lesquels nous reviendrons, pourrait indiquer que le manuscrit composite comprend des fascicules de mains que l'on retrouve dans d'autres recensions.

[135] Fascicule 2, folio 21r/v. B/Z, vol. 1, 65.
(Et les deux autres demandèrent de compter parmi les Justes et les serviteurs de Dieu.).

[136] Bohas et Guillaume, *Les Enfances de Baïbars*, 114.

[137] La plus simple au sens où le nombre de catégories employées est le plus réduit. Le schéma de récit utilisé par Greimas en compte six, alors que Propp, par exemple parle de sept « sphères d'action » et de trente-deux fonctions. Mais, il est bien évident que le « carré sémiotique » peut décrire des situations de récit fort complexes.

Opposant essentiel (Ǧawān doublé des rois Francs et des Adorateurs du feu). De même que l'actant Adjuvant peut prendre des formes différentes, l'actant Opposant dont le centre est Ǧawān, peut aussi se diversifier (par exemple les magiciens, dont certains semblent travailler pour leur propre compte). Cependant on note que dans la plupart des épisodes, l'aide et l'opposition procèdent toujours de Šīḥa pour l'un, de Ǧawān pour l'autre, le concept clef ici étant la manipulation. Face à ces invariants du récit, les variants retiennent notre attention car ce sont eux qui définissent la spécificité de telle ou telle *sīra*, et de telle ou telle recension de la même *sīra*. Lorsqu'on aborde le niveau de l'épisode, le schéma reste le même, d'autant qu'on peut y voir l'effet du style formulaire. L'exemple classique de la prise d'une ville (*fatḥ*) montre comment le récit utilise des programmes identiques. Par exemple : poussé par Ǧawān (Opposant) un roi chrétien provoque la guerre, Baybarṣ (Sujet) assiège sa ville, la ville est prise (Objet), grâce à l'aide de Šīḥa (Adjuvant), Destinateur et Destinataire restant toujours les mêmes. On pourrait aller encore plus loin dans la décomposition des épisodes et traiter chaque « scène » de la même manière : au cours des combats singuliers, les émirs ou les ismaéliens (Sujet) sont faits prisonniers (Opposant), puis une fois dans la ville, libérés (Adjuvant) pour ouvrir les portes de la ville (*fatḥ* - Objet). On remarque ici une utilisation particulière du couple Opposant / Adjuvant, puisqu'il y a une véritable transformation que l'on pourrait résumer en un paradoxe : c'est parce que les musulmans sont faits prisonniers que la ville peut être conquise. Le schéma subit une manipulation supplémentaire lorsque Šīḥa, qui fait partie de l'actant Adjuvant, joue un double rôle en faisant lui-même prisonnier un ou plusieurs ismaéliens (Adjuvant).

Ce type de manipulation du schéma caractérise l'ensemble du récit dans *Sīrat Baybarṣ*. En effet, le jeu sur la grammaire, sur les codes, est presque toujours présent, et visible. Au-delà du couple invariants / variants, inévitable si l'on veut que le récit ait un corps qui lui soit propre, le texte joue sur les notions d'attendu et d'inattendu, montrant ainsi une véritable maîtrise du genre.

Une rapide comparaison de ces différentes versions nous permet de dégager les stratégies narratives propres à chaque tradition. L'examen comparatif de deux versions de la recension égyptienne, manuscrite et imprimée, nous instruit sur le sens de cette « introduction ». Dans la version manuscrite de la British Library, cette introduction est assez brève puisqu'elle n'occupe que 30 pages. Elle est essentiellement « historique » au sens où elle explique l'arrivée au pouvoir des Ayyoubides[138]. L'histoire commence à l'époque du dernier calife fatimide, al-ʿĀḍiḍ

[138] Il s'agit, bien sûr, d'une fiction historique, même si, par certains aspects elle se donne comme une écriture de l'Histoire.

ʿAbd Allāh[139], et raconte comment, après la trahison du vizir Šāwar qui livre Alexandrie aux Francs, le calife ʿAbbaside al-Muqtadī Bi-llāh appelle les Kurdes à la rescousse. L'histoire de Maḥmūd [Baybarṣ] commence au folio 25, et le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb apparaît au folio 30. D'ailleurs, il est intéressant de noter que Lane ignore complètement cette « introduction » lorsqu'il résume le début de la *Ṣīra* :

> ... mais, en guise d'introduction, il me faut parler un peu du contenu du premier volume.
>
> On raconte comment une personne du nom de ʿAlī Ibn al-Warrāqa (*sic*), ayant reçu l'ordre du roi Al-Ṣāliḥ (célèbre Sultan d'Egypte et souverain renommé), de lui procurer des mamelouks venant de pays étrangers, acheta soixante-quinze mamelouks en Syrie, et ajouta à leur nombre, immédiatement après, le héros principal de ce roman, un jeune garçon du nom de Maḥmūd (par la suite nommé Baybars), le fils captif du Shah Jaqmaq (ou Gaqmaq), Roi du Ḫwārizm.)[140].

Dans la version imprimée du Caire, en revanche, cette « introduction » est beaucoup plus longue et développée puisqu'elle court sur 96 pages[141]. Elle débute par ce qui semble, au premier abord, une anecdote (une dispute entre le fils du sultan al-Muqtadī Bi-llah et le fils de son vizir al-ʻAlqamī, au sujet d'un pigeon), mais qui se transforme rapidement en une affaire d'Etat, menaçant la souveraineté du Sultan. Comme dans la version manuscrite de la British Library, dispute et trahison sont la source de l'arrivée au pouvoir des Ayyoubides. Le texte s'étend plus longuement sur Salāḥ al-Dīn (Saladin) puis, par un saut temporel, entre dans le règne d'al-Ṣāliḥ Ayyūb. Plus intéressant encore, il fait le récit de la naissance de Ǧawān, son éducation, son usurpation de l'identité du *šayḫ* Ṣalāḥ al-Dīn[142], après avoir assassiné ce dernier, et son arrivée au Caire, où il prend la fonction de *qāḍī* du *dīwān* du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. De la même façon, d'autres personnages-clefs de la *Ṣīra* sont introduits, le texte relatant leur trajet jusqu'à la cour du Caire : Sayf al-Rūm (al-

---

[139] Sa titulature complète est al-ʿĀḍid li-dīn Allāh

[140] Edward Lane, *The Manners And Customs Of The Modern Egyptians*, 407.
(but by way of introduction, I must say something of the contents of the first volume.).
(A person named ʿAlee Ibn-El-Warraḳah, being commissioned to procure memlooks from foreign countries, by El-Melik eṣ-Ṣáleh (a famous Sulṭán of Egypt, and a celebrated welee), is related to have purchased seventy-five memlooks in Syria ; and to have added to them, immediately after, the principal hero of this romance, a youth named Maḥmood (afterwards called Beybars, a captive son of Sháh Jaḳmaḳ (or Gaḳmaḳ) King of Khuwárezm.).
Dans ma traduction, j'ai rétabli certains signes de translittération, en particulier le [q] lorsque Lane utilise le [ḳ] qui pourrait prêter à confusion.

[141] Dans l'édition en cinq volumes de Ǧamāl al-Ġīṭānī (1996).

[142] Il s'agit d'un personnage autre que le sultan ayyoubide du même nom.

Burtuquš, compagnon et disciple de Ğawān), Aybak al-Turkmānī, Šağarat al-Durr etc.). Il s'établit ainsi un sens de la chronologie dans une narration linéaire, que la version manuscrite de Damas bouscule sans cesse dans sa narration friande de retours en arrière, inscrivant ainsi dans le récit une forme de circularité qui non seulement complète la narration linéaire, mais encore lui donne un sens métaphorique.

Dans les recensions damascène et alépine, le ton est donné dès le départ, et le récit entre de plein pied dans l'épisode finalement fondateur de la *Sīra*. La recension damascène se distingue par un mélange de sérieux (c'est dans cet épisode que la « mission » est définie) et de comique, mélange qui caractérise bien, d'ailleurs, le personnage même du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Examinons cet épisode. Je donnerai d'abord, comme simple point de comparaison, les éléments de la version manuscrite de Londres (British Librairy), puis celle de la version imprimée du Caire, celle de la recension d'Alep, enfin celle de la recension damascène avec une analyse.

- British Library Or. 4644 :
  - Le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb s'endort un soir et fait un rêve dans lequel il a une vision que le texte décrit alors.
  - Le roi se réveille, sa femme lui demande ce qui se passe, mais il ne dit rien.
  - Il fait la prière du matin, puis raconte son rêve à sa femme qui ne répond rien.
  - Il se rend au *dīwān* et raconte son rêve à la cour.
  - Un *šayḫ* lui conseille d'acheter des mamelouks[143].

Le rêve n'est pas vraiment décrypté, mais dès son premier réveil, le roi lui-même en donne une interprétation :

فقام السلطان من المنام وهو يقول يا ناصر المومنين انصرنا علي القوم الكافيرين[144].

- Version imprimée du Caire :
  - Le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb fait un rêve.
  - Il se réveille le matin, fait sa prière et se rend au *dīwān.*

---

[143] MS British Library Or. 4644 (collection Lane), fol. 14v.-15 r.

[22] MS BL Or. 4644, fol. 15v.
(Le sultan se réveilla de son rêve et dit : « O protecteur des croyants, fais-nous triompher du peuple des infidèles ! »)

- Il raconte son rêve aux dignitaires.
- Les *ʿulamā'* interprètent son rêve et lui conseillent d'acheter des mamelouks[145].

On remarque qu'il n'est pas du tout question de Šağarat al-Durr, femme d'al-Ṣāliḥ Ayyūb. Le texte est assez factuel, tout en comprenant de nombreuses formules religieuses. Comme je l'ai souligné, cet épisode n'apparaît qu'à la page 97 du premier volume, après une longue introduction « historique ».

- Recension alépine :
  - Le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb fait un rêve qui l'effraie.
  - Après la prière du matin, il se rend au *dīwān* et fait venir un *šayḫ* d'al-Azhar.
  - Il lui raconte son rêve.
  - Le *šayḫ* interprète le rêve et conseille au roi s'acheter des mamelouks[146].

Remarquons que la femme du roi n'est pas mentionnée. En revanche, il est longuement question du *šayḫ* d'al-Azhar, Muḥammad Ibn Daqīq al-ʿĪd, dont nous apprenons l'origine, l'éducation etc. D'autre part, le rêve lui-même est précédé d'un très bref résumé des dynasties conduisant aux kurdes ayyoubides, puis du gouvernement d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, enfin d'une brève description de la personnalité du roi.

- Recension Damascène :

قال الراوى يا ساده يا كرام صلوا على خير الأنام اما بعد فانه كان بقديم الزمان وسالف العصر والأوان ملك من ملوك الاسلام يقال له الصالح ايوب رحمة الله عليه وعلى من سبقنا الى رحمه الله و كان ذلك الملك من اهل الله ظاهراً وباطناً وكان كرسى ملكه في مصر العديه وله زوجه مثله على بركات الله فاتفق لذلك الملك ليله من احدى الليالى كانت ليلة الجمعة فنظر منام هائل الأحلام فلما انتبه من منامه ولذيذ احلامه نسي ما رآه ففز و صار يدور حواله الفرشه وينفض الشرشف وهو يقول لا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم وين راح المنام فانتبهت زوجته شجرة الدر لقته عمال يلوب ويتحول فظنت انه فاقد له شيء ففزت واثبه على الأقدام وقالت ما لك يا ملك الزمان فقال لها نظرت منام وشرد مني فها نظرتيلى اياه قالت له نعم نظرته وارسلته الى وزيرك الآغا شاهين قال فلما سمع الملك ذلك الكلام طاب خاطره وانبسط

[145] Version imprimée du Caire, ed. Ğamāl al-Ġīṭānī, 1996, 97-100.
[146] Voir *Roman de Baïbars*, trad. G. Boas et J.P. Guillaume,vol. 1, *Les Enfances de Baïbars*, 41-45.

وقام طلع على قاعة عرب سار[147] حتى يصلى الصبح ويقرا اوراده اما الملكه حالاً ارسلت خبر الى الوزير شاهين بانه الملك نظر منام وراح من باله فسئلنى عنه قلت له ارسلت لك اياه للوزير فانا حدفته عليك فاعرف كيف يكون جوابك له واما الملك فانه بعد ما صلى وقراء اوراده بعث طلب اللآغا شاهين فحضر الى بين يديه فدخل اخذ ايكه وصبح عليه فامر له الملك بالجلوس فجلس فقال له هل جبت لى تفسير المنام الذى ارسلته لك شجرة الدر قال له افندم وصلنى المنام ولكن ارسلته الى شيخ الأزهار الشيخ محمد دقيق العيد حتى يجيب لك شرحه قال له الملك عفرم وبعث طلب الشيخ محمد فقام الشيخ حضر الى بين يديه وسلم عليه فامر له الملك بالجلوس فجلس فقال له الملك جبت لنا شرح المنام فال له نعم افندم وكان يا ساده الوزير شاهين ارسل للشيخ محمد خبر بصورة الدعوى قبل حضوره لعند الملك فمد يده الشيخ لتحت باطه وطالع كتاب التفسير وقال للملك افندم سعادتك نظرت بنومك نار حواله مصر فصار لك منها رجه عظيمه وبعد ذلك اقبل من جهة بحر النيل طيور صاروا يغبوا من البحر ويرشوا على النار وبينهم غراب اسود وهو ساطى على جميع الطيور فانه لازال يطفئ بالنار حتى اخمد لهيبها فقال الملك اينعم وعزة الله هذا هو المنام بعينه ولكن ما يكون تفسيره...[148]

---

[147] Il s'agit, dans le roman, d'une salle dans le palais du Caire où le roi se retire et où il donne parfois des audiences privées.

[148] F. 1, pp. 2-7 , B/Z, vol. 1, 17-19.
(Le transmetteur dit : Mes chers seigneurs, priez sur le meilleurs des hommes ! Or donc, il y a fort longtemps, dans des temps très reculés, il était un roi parmi les rois de l'Islam qui s'appelait al-Ṣāliḥ Ayyūb – Que Dieu le prenne dans Sa miséricorde ainsi que tous ceux qui nous ont précédés auprès de Lui – et ce roi faisait partie des gens de Dieu dont la foi est manifeste mais vient aussi du coeur. Le trône de ce roi se trouvait au Caire, là où l'air est pur. Il avait une femme comme lui, brave jusqu'à en être simple. Or il arriva qu'une nuit de vendredi, ce roi fit un songe terrifiant. Lorsqu'il se réveilla de ce songe, et de la douceur des autres rêves, il oublia ce qu'il avait vu. Il se leva et se mit à chercher autour du lit, secouant les draps, en disant : « Il n'est de force et de puissance qu'en Dieu le Très-Haut, l'Exalté ! Où est passé le rêve ? » Sa femme Šağarat al-Durr se réveilla et le vit qui cherchait désespérément répétant la formule : « Il n'est de force et de puissance qu'en Dieu le Très-Haut, l'Exalté ! », et elle pensa qu'il avait perdu quelque chose. Elle se leva et lui dit : « Qu'y a-t-il, ô roi des temps ? » Il lui dit : « J'ai fait un songe, et il s'est enfui. Est-ce que tu l'as vu ? » Elle lui dit : « Oui, je l'ai vu, et je l'ai envoyé à ton vizir, Āġā Šāhīn. Il [le transmetteur] dit : Lorsque le roi entendit ces paroles, il se calma et se réjouit, et se rendit à la chambre ʿArab afin de faire la prière du matin, ainsi que ses prières superfétatoires. Quant à la reine, elle fit immédiatement prévenir le vizir Šāhīn que le roi avait fait un songe dont il ne se souvenait pas. « Il s'en est enquis auprès de moi. Je lui ai répondu : « Je l'ai fait parvenir à ton vizir », et je m'en suis déchargée sur toi pour que tu saches quoi lui répondre ». Quant au roi, après avoir fait sa prière du matin et ses prières superfétatoires, il fit venir Āġā Šāhīn qui se rendit auprès de lui, entra et le salua en lui souhaitant le bonjour. Le roi le pria de s'asseoir, il s'assit, puis le roi lui dit : « As-tu apporté l'explication du songe que Šağarat al-Durr t'a envoyé ? » Il dit : « Efendem, j'ai reçu le songe, mais je l'ai envoyé au *šayḫ* d'al-Azhar, le *šayḫ* Muḥammad Daqīq al-ʿĪd pour qu'il t'apporte son interprétation. » Le roi lui dit : « Tu as bien fait ! » Et il fit chercher le *šayḫ* Muḥammad. Le *šayḫ* se présenta devant lui et le salua. Le roi le pria de s'asseoir, et il s'assit. Le roi lui dit alors : « Nous as-tu apporté l'interprétation du songe ? » Il lui dit : « Oui, Efendem ! ». Or, ô mes seigneurs, le vizir Šāhīn avait fait prévenir le *šayḫ* Muḥammad de ce dont il s'agissait avant qu'il ne se présente devant le roi. Le *šayḫ* mit la main sous son bras et en tira un

Dans ce passage, le texte arabe passe de la narration au dialogue sans autre marque que les pronoms affixes. Le narrateur parle à la troisième personne en parlant de la reine, puis la reine elle-même prend la parole en s'adressant au vizir Šāhīn, le contexte suggérant qu'il s'agit du contenu d'une missive. Ce procédé est très courant dans la *Sīra*, le narrateur glissant de façon imperceptible d'une narration omnisciente au sujet d'un personnage, à la voix de ce même personnage.

La lecture de ce passage nous montre des différences assez importantes avec les versions précédentes. D'une part, la recension damascène ne comporte aucun préambule « historique », à l'inverse de toutes les autres versions[149] : ici, le récit nous plonge directement dans l'épisode du songe du roi.

- Le roi Al-Ṣāliḥ fait un rêve terrifiant.
- Au matin, il cherche son rêve sans le trouver.
- Sa femme, Šağarat al-Durr, lui dit qu'elle a envoyé le rêve au vizir Šáhīn.
- Le roi se rend au *dīwān* après avoir fait ses prières.
- Le vizir l'informe qu'il a envoyé le rêve au *šayḫ* d'al-Azhar, Muḥammad Daqīq al-ʿĪd.
- Le *šayḫ* arrive avec un livre de commentaires, il raconte au roi son propre rêve, et lui en donne l'interprétation.

قال صاحب التاريخ ان الوزير شاهين لما ارسل خبر للشيخ محمد بصورة الدعوى كما
قدمنا فتح الشيخ الكتاب وجد المنام على حاشية الكتاب وتفسيره تحته وهو لم يراه سابق [150]

Plusieurs éléments doivent attirer notre attention. D'abord, le fait que le roi considère son rêve comme un objet qu'il aurait perdu. Ensuite, le fait que l'entourage du roi, sa femme, le vizir, et le *šayḫ* acceptent la logique du roi ; le

---

livre de commentaires, et dit au roi : « Efendem, votre seigneurie a vu, pendant son sommeil, le feu entourant le Caire, et vous en avez éprouvé une grande émotion. Ensuite, venant du Nil, des oiseaux ont bu l'eau du fleuve qu'ils ont déversée sur le feu. Parmi eux se trouvait un corbeau noir qui commandait à tous les oiseaux. Il ne cessa d'éteindre le feu jusqu'à ce que toutes ses flammes soient étouffées. » Le roi lui dit : « Mais oui, par la gloire de Dieu ! C'est bien le songe ! Mais quelle en est l'interprétation ? »).

[149] La recension d'Alep offre un préambule très bref, retraçant le passage des dynasties, depuis les Omeyyades jusqu'aux Ayyoubides, donnant le nombre de sultans pour les Omeyyades et les Abbassides. Voir G. Bohas et J.P. Guillaume, *Les Enfances de Baïbars*, 39-40.

[150] F. 1, p. 8. B/Z, vol. 1, 19.
(Le détenteur de l'histoire dit que lorsque le vizir Šāhīn avait mis le *šayḫ* au courant, comme nous l'avons précédemment indiqué, ce dernier avait ouvert le livre et avait trouvé le rêve dans la marge et, en dessous, son interprétation.).

« rêve » fait alors « l'objet » d'une circulation qui le conduit à al-Azhar et au *šayḫ*. Le texte n'est pas clair quant à la nature du livre de commentaire (تفسير), qui peut aussi bien désigner un livre de commentaire du *Coran* qu'un livre d'interprétation des rêves (تفسير الاحلام). Dans la mesure où il s'agit d'un *šayḫ* d'al-Azhar, on peut imaginer la première solution ; du moins l'ambiguité est-elle entretenue par le texte. La « perte » du rêve est également son oubli, et le fait d'être retrouvé entraîne son récit et sa reconnaissance. En effet, comme s'il s'agissait d'un texte perdu, le rêve dévoile son contenu à celui qui le retrouve, et qui peut donc en faire le récit et en donner l'interprétation. Contrairement aux versions dans lesquelles le roi raconte lui-même son rêve, ici il le reconnaît lorsque le *šayḫ* le lui raconte. Le même processus de perte, de retrouvaille, et de reconnaissance s'applique à Maḥmūd, le mamelouk faible et malade, « perdu », dans le sens où il est « oublié », au *maristān*, à Damas chez Sitt al-Šām, puis au Caire chez Naǧm al-Dīn, pour être finalement « reconnu » comme le « corbeau » du rêve :

> قال له الملك الله الله والتفت للوزير شاهين وقال له انظر يابو الوزير الى هذا الغلام وشوف لمن يشبه قال له لمن شبهته افندم فقال له الملك وعزة الله كانه الغراب الذى شفته بالمنام لا راح ولا اجا[151]

Cet écho du rêve perdu, puis retrouvé, établit un parallèle entre le rêve et sa réalisation, encore partielle ici, par l'intermédiaire de l'interprétation. Le contexte de cette interprétation est religieux (le *šayḫ*, le *tafsīr*) et instaure un mouvement circulaire : le rêve passe du roi à sa femme, au vizir, puis au *šayḫ* pour revenir au roi. Le roi « reconnaît » son rêve au moment où on le lui raconte, comme il reconnaît, plus tard, le « corbeau » du rêve, lorsque Baybarṣ paraît devant lui, les invocations à Dieu établissant le même contexte de révélation. Ainsi, le rêve indique la mission, son objet, et le sujet qui doit s'en charger. Dans les deux épisodes, le contexte religieux signale le véritable donneur d'ordre, Dieu, et situe le roi comme son représentant sur terre. Ainsi, Dieu envoie le rêve qui désigne le héros de la *sīra*, et le roi donne l'ordre de partir à la recherche du héros. Dès le départ, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb est investi d'une fonction particulière. Présenté au tout début du récit comme un homme pieux, il paraît à l'auditeur comme l'homme de foi par excellence, puisque sa foi n'est pas seulement extérieure (*ẓāhir*), mais vraie, intérieure (*bāṭin*). Or son attitude comique par rapport à la perte de son rêve contraste avec le sérieux

---

[151] F. 7, p. 55. B/Z, vol. 1, 193.
(Le roi lui dit : « Dieu, Dieu ! ». Puis il se tourna vers le vizir Šāhīn et lui dit : « Regarde ce jeune homme, O père des vizirs, à qui ressemble-t-il ? » Il lui dit : « A qui donc ressemble-t-il, Efendem ? ». Le roi lui dit alors : « Par la grâce de Dieu, on dirait le corbeau même que j'ai vu en rêve ! »).

de cette présentation. Pourtant, son entourage le prend au sérieux et l'auditeur ne sait pas très bien si, par leur réaction, l'entourage du roi se prête simplement à son jeu, ou s'ils sont tout aussi sérieux que lui dans la quête du rêve. La présentation du roi par le narrateur fonctionne comme un avertissement : si le manifeste et le caché ne font qu'un et constituent une vérité, il n'en reste pas moins que l'apparence peut masquer cette vérité. Al-Ṣāliḥ Ayyūb n'est pas seulement un roi pieux, mais un agent du Monde du Secret (*ʿālam al-ġayb)*. La chaîne qui conduit le rêve du roi au *šayḫ* est constituée de maillons fiables, et la figure du cercle qui se dessine dans le parcours du rêve indique l'identité du point de départ et du point d'arrivée qui, bien sûr, se situe au-delà même de la personne du roi. La formule religieuse, dès la première mention du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb :

رحمة الله عليه وعلى من سبقنا الى رحمة الله[152]

indique bien l'identité de ces deux points.

Lorsque l'on passe de la quête du rêve à la quête du héros, une chaîne semblable s'établit, et le jeune mamelouk passe de main en main pour enfin arriver auprès de son « maître » : d'abord le derviche, puis ʿAlī ʿĀġā al-Warrāq, Sitt al-Šām, et enfin Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī. Bien sûr, le héros a déjà été trouvé, mais sa reconnaissance par al-Ṣālīḥ Ayyūb marque son entrée symbolique dans la *Sīra* en tant que tel. D'ailleurs, une rupture nette dans le récit vient interrompre l'action qui a conduit Baybarṣ au *dīwān* : son arrestation et sa mise en jugement pour meurtre. Le jugement est suspendu, et le récit se tourne vers celui qui est dès lors désigné comme actant opposant, Ǧawān. En quelques mots, il est dévoilé aux auditeurs :

وكان هذه الكلمه لها سبب هو ان ذلك القاضى نصرانى واسمه جوان[153]

Le récit entre alors dans un nouvel épisode qui donne l'origine et la vie du *qāḍī*, et raconte comment et pourquoi il s'est ainsi introduit au *dīwān*. L'entrée symbolique du héros dans la *Sīra,* et la mission dont il est chargé, telle qu'elle est révélée par le rêve, s'accompagne de l'entrée symbolique de l'actant opposant dont le texte nous avait déjà donné un avant-goût, en introduisant à plusieurs reprises, et comme des jalons conduisant à sa révélation, d'autres éléments de cet actant. Ainsi, Qalawūn, ʿĪsa al-Nāṣir, Sarǧawīl, et bien d'autres éléments trouvent leur cristallisation dans ce dévoilement.

---

[152] F. 1, p. 2. B/Z vol. 1, 17.
(Que la miséricorde d'Allāh soit sur lui et sur tous ceux qu'Allāh a accueillis dans sa miséricorde.).

[153] F. 7, p. 56. B/Z, vol. 1, 194.
(La raison de ces paroles est que ce *qāḍī* était chrétien et s'appelait Ǧawān.).

La première « scène » proposée par les conteurs de Damas, le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, fonctionne comme induction, à la fois au sens propre « opération mentale qui consiste à remonter des faits à la loi »[154], et au sens que le terme prend au théâtre, en particulier pour qualifier certaines scènes d'ouverture du théâtre élisabéthain[155]. En effet, cette induction se déroule sur deux plans simultanément, chacun étant signifié par des formes de récit différentes, l'une linéaire, l'autre circulaire. Les actions se déroulent donc sur un premier plan linéaire selon un schéma chronologique : on pourrait les résumer par une succession de verbes : le roi dort, il rêve, il se réveille, il cherche son rêve, on retrouve le rêve, on le raconte, on l'interprète etc. Mais la notion même de rêve-vision fait intervenir un autre plan, celui du Monde du Secret, avec son temps et son espace parallèles. Le trajet accompli par le rêve relève de la circularité. Cette induction fonctionne également sur le plan théâtral. Elle initie l'action, plante le décor, tout en nous indiquant la trajectoire. Elle place aussi le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb comme à la fois acteur et spectateur de l'histoire, un spectateur qui peut toujours intervenir en cas d'urgence, lorsque les choses tournent mal, et ceci, même après sa mort qui ne marque nullement sa disparition du récit.

On pourrait multiplier les exemples pour montrer comment la recension damascène reste bien conforme à la grammaire du récit, que l'on utilise les grilles de lecture des folkloristes (motifs), celles des spécialistes des contes (fonctions), celles des sémioticiens (actants), ou encore celles qui considèrent qu'il existe une grammaire particulière de la *sīra* en tant que genre. Mais, comme le montre l'exemple du rêve du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb, on se rend rapidement compte que le récit utilise cette grammaire, soit pour la mettre à distance en la parodiant ou en introduisant un élément comique, soit en lui donnant une fonction et un sens spécifique à *ce* récit. Ainsi, le rêve initial est un élément fréquent des *siyar*, mais dans notre recension il n'est pas seulement une prédiction, il est l'objet d'un épisode qui en fait un élément structurel du récit. Le linéaire et le circulaire ou cyclique se superposent et modifient ainsi la perception du temps et de l'espace. Entre l'épisode du rêve et celui de la « reconnaissance » publique de Baybarṣ par al-Ṣālīḥ Ayyūb, le récit a « avancé » se servant du chronologique et du linéaire, mais le rappel du rêve renvoie à une structure circulaire, comme une boucle, ou un cycle qui, en se fermant, ouvre cependant la voie à un autre cycle, permettant ainsi au linéaire d'assurer une continuité.

---

[154] *Induction*, *Petit Robert*, 1973.

[155] Parmi les plus célèbres « inductions » de ce type, qui d'ailleurs se servent aussi de l'élément onirique, nous citerons *La Mégère apprivoisée* de William Shakespeare, c.1594.

A) Gestion des invariants

Je voudrais examiner ici certains éléments de la grammaire du récit en me servant des différentes grilles selon les séquences analysées. Le but est de montrer comment le récit gère les invariants et les utilise à ses propres fins. Je commencerai par le schéma actanciel dont il a déjà été question, puis j'étudierai certains aspects de la *Sīra* selon les fonctions du conte merveilleux[156], enfin j'utiliserai la lecture folkloriste et les motifs dans l'analyse d'un épisode.

Il n'est pas question, bien sûr, de passer en revue toute la *Sīra*. Je serai amené à sélectionner un élément, passage, ou épisode à chaque fois. Or, toute sélection est subjective et prête le flanc à la critique. En effet, on pourrait objecter que je choisis les éléments qui m'arrangent et entrent dans ma démonstration. A cela je réponds de deux façons. D'une part, la sélection que j'opère est induite par la lecture et l'étude de l'ensemble de la *Sīra.* Le choix d'un élément particulier est d'ordre « pédagogique », car facilement repérable, et révélateur d'une stratégie narrative. D'autre part, pour chaque analyse, je citerai des éléments ou des passages analogues, laissant au lecteur le loisir de s'y reporter.

a) Le schéma actantiel

Le modèle actantiel tel que le définit Greimas[157] (Sujet – Objet – Destinateur – Destinataire – Opposant – Adjuvant) est le résultat d'une synthèse des catégories de V. Propp et de celles de E. Souriau[158]. Ce modèle peut s'appliquer à l'ensemble de la *Sīra*, comme à son plus bref épisode. Les actants étant de « pures fonctions *syntaxiques* »[159], ils ne sont pas nécessairement des personnages.

Si l'on considère l'ensemble de la *Sīra,* nous pouvons voir dans l'actant Sujet le héros éponyme. La quête de ce héros constitue une partie importante du début du récit et elle est liée au Destinateur, le donneur d'ordre premier, Dieu, comme le rêve-vision du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb le confirme. L'Objet est la mission, telle que Baybarṣ lui-même la définit au cours de la Nuit du Destin sur le Mont Qāsyūn, la victoire de l'Islam sur ses ennemis[160]. Le Destinataire est donc l'Islam et la communauté musulmane. Les Actants Opposant et Adjuvant pourraient être réduits à deux

---

[156] Voir V. Propp, *Morphologie du conte*.

[157] Voir Greimas, *Sémantique structurale*.

[158] Voir Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Paris : Seuil, 1972), 291. Voir également V. Propp, *op. cit.*, et E. Souriau, *Les 200 000 Situations dramatiques* (Paris : 1950).

[159] Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, 291.

[160] Historiquement, il s'agit d'une véritable reconquête puisque le règne de Baybars commence en 1260, deux ans après la chute de Bagdad.

personnages, Ğawān pour l'Opposant, et Šīḥa pour l'Adjuvant, mais cette réduction très schématique ne rend pas compte de la complexité du récit. D'une part, il est vrai que Ğawān est l'instigateur de la plupart des attaques contre l'Islam, entraînant derrière lui des rois et des princes chrétiens souvent réticents ; mais, d'autre part, le texte montre clairement la précarité de l'équilibre des relations entre les chrétiens et les musulmans. Le premier épisode concernant un affrontement entre un roi de la côte et Baybarṣ[161] n'a rien à voir avec Ğawān. Celui-ci profite d'une situation pour exacerber les conflits. Le danger venant de l'Est, avec les adorateurs du feu et le *qān* Halawūn n'a rien à voir non plus avec Ğawān, ni les conflits internes que Baybarṣ doit affronter, en particulier avec les émirs de la faction de Qalawūn, et les *fidāwīyeh* récalcitrants. L'isolement progressif de Ğawān, rejeté de toutes les cours chrétiennes, montre aussi que son opposition est toute personnelle. Il se sert des conflits déjà existants, mais latents, pour tenter d'échapper à son destin et tout simplement de sauver sa peau. A la suite d'une bataille qui tourne mal pour les chrétiens qu'il a embarqués, comme à son habitude, dans une aventure pour le moins hasardeuse, il confie à son acolyte, al-Burṭuquš, que son but est moins la victoire de la chrétienté sur l'Islam, que de semer la zizanie, et voir les gens s'entretuer :

لأنى لم انبسط ولم يدخل علىّ سرور اذ لم ارى الدم يجرى والرجال تقتل ونار الحرب تشعل والعيال تسبا[162]

Ğawān se présente plus comme un rôle, au sens où Propp l'emploie, que comme un actant. On pourrait dire la même chose de l'actant Adjuvant qui semble se cristalliser sur un personnage, Šīḥa, mais celui-ci remplit simplement un rôle opposé à celui de Ğawān. C'est au-delà des personnages qu'il faut chercher les actants ; ainsi l'Adjuvant est la foi en l'Islam, et l'Opposant est l'absence de cette foi et ce qui cherche à la détruire. L'importance des conversions à l'Islam est primordiale dans le récit, et c'est dans ces conversions que s'exprime l'actant Adjuvant, et leur valeur pour le récit est corroborée par un nombre important d'épisodes concernant de fausses conversions. Ainsi, l'obligation pour les femmes chrétiennes de se convertir à l'Islam pour que leur mariage avec un musulman soit possible est bien le fait de la *Sīra* qui gère ainsi ce que nous appelons aujourd'hui les « mariages mixtes », et une grande partie du récit tourne autour de ces conversions, de ces mariages alors rendus possibles, et de la progéniture qui en résulte. On peut d'ailleurs se poser la question de la nécessité absolue, semble-t-il, des conversion

---

[161] Voir « Baybarṣ et le *Babb* Sarğawīl al-Mahrī », fascicule 5, p. 13 ; B/Z, vol. 1, 127.

[162] Fascicule 26, 119-120, B/Z, vol. 3, 236.
(Car je ne me réjouis pas et n'éprouve aucun plaisir à moins de voir le sang couler, les hommes s'entretuer, le feu de la guerre tout embraser, et les gens faits prisonniers.).

des femmes chrétiennes avant d'épouser un musulman. De plus, si dans les faits un musulman peut sans aucune interdiction épouser une chrétienne et que l'enfant qu'elle lui donnera est, *de facto*, musulman, on peut aussi se poser la question de la conversion nécessaire des enfants issus de ces divers mariages. Ces conversions sont souvent le fait d'un rêve-vision qui incite la jeune chrétienne à se convertir, que cela corresponde ou non à un désir. La stratégie narrative mise en oeuvre ici, comme nous le verrons, est celle du cycle et de la répétition, le texte offrant des exemples et des contre-exemples, selon un schéma récurrent dans le récit. Comme souvent dans le système de répétition/variations adopté par le récit, l'accumulation tend vers un modèle exemplaire : ici il s'agit de la conversion de Rūma, fille de Ǧawān, qui permet son mariage avec Šīḥa, acte qui pourrait être symbolique de l'anéantissement de l'actant Opposant dans un schéma réducteur, mais qui, en l'occurrence, est présenté comme une piètre victoire, surtout après les maintes péripéties qui conduisent à cette conversion, et la réticence même de Rūma[163]. Ainsi, plusieurs cas sont présentés : dans le premier cas, la femme chrétienne est déjà convertie lorsqu'elle rencontre son époux musulman. Cette conversion s'est faite soit par choix, soit par révélation. Une des femmes de Šīḥa, par exemple, a étudié plusieurs religions avant de comprendre que l'Islam était la vraie religion, il s'agit d'une abbesse, Hīlāna :

> فانا طلعت مولعه بالعلوم وصرت افحص بالديانات فوجدت دين الأسلام هو الدين الصحيح فقمت اسلمت باطنا وقلت الى ابى بدى اترهبن فقام عمر لى هذا الدير وقعدت فيه بالظاهر راهبه وبالباطن اعبد الذى رفع السماوات...[164]

Cette conversion permet à Šīḥa d'épouser Hīlāna qui lui donnera un fils, Ṭuwīrid, dont il sera longuement question plus tard dans le récit. Elle fait également partie du jeu constant qui s'instaure entre le manifeste ou l'apparence (*al-ẓāhir*) et le secret ou le caché (*al-bāṭin*). Le mariage d'Hīlāna et de Šīḥa aura des répercussions beaucoup plus tard (fascicules 125 et 126), dans un épisode complexe qui entraînera la conversion de Ṭuwayrid, ainsi que celle de la nièce de Hīlāna, la princesse al-

---

[163] Voir fascicule 180. Le mariage de Rūma et de Šīḥa se situe après la mort de Ǧawān, et c'est son fils Aṣfūt qui prend la relève en tentant de marier sa soeur à un roi chrétien, pour pouvoir ainsi poursuivre l'oeuvre de son père. Il n'y parvient pas, mais même après sa mort, l'ombre de Ǧawān plane toujours sur la *Sīra*, et Šīḥa meurt empoisonné par un ancien serviteur de Ǧawān (voir fascicule 181).

[164] F. 59, p. 76. B/Z vol. 6, 324-325.
(Quant à moi, j'étais assoiffée de connaissance et je me suis mise à étudier les religions. J'ai trouvé que l'Islam était la vraie religion, et je me suis convertie en secret. J'ai dit à mon père que je désirais me faire nonne, et il me fit construire ce monastère. Je m'y suis alors installée, nonne en apparence, mais en secret, servante de Celui qui a créé les cieux...).

ʿAṣmīra, permettant aussi à Hīlāna de rejoindre la terre d'Islam, et son époux, et de mettre ainsi en conformité les apparences et la vérité jusque-là cachée. L'épisode, commencé en fait au fascicule 59 par le récit de la conversion d'Hīlāna, se termine par d'autres conversions au fascicule 126.

Le deuxième cas concerne la femme chrétienne qui se convertit lorsqu'elle apprend que celui qu'elle désire épouser est musulman. Un bon exemple est celui de Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd (fascicule 68, p. 2241 et suivantes). Le contexte est le suivant : alors que ʿArnūs, Maʿrūf et Šīḥa sont prisonniers du *babb*[165], ʿArnūs fait croire à ce dernier qu'il est revenu à la religion chrétienne et qu'il va l'aider à combattre l'Islam. Kātrīn, la fille du *babb*, conseille à son père de marier ʿArnūs à la fille d'un ministre pour consolider les liens avec lui. Doutant qu'un ministre accepte de donner ainsi sa fille à un étranger qui s'était converti à l'Islam, il demande à Kātrīn si elle serait prête à l'épouser. Kātrīn en meurt d'envie, mais fait mine de vouloir réfléchir avant d'accepter. La nuit de noces arrive et ʿArnūs lui paraît avoir un comportement curieux :

> واما عرنوس فانه بعد خلصوا الثلاثة ايام ادخلوه على الملكه كاترين ولما اختلا هو واياها لا حاكاها ولا اشتكل فيها وقعد قدر ساعه و فز حتى ينام ولا ناغشها ففار دمها وقالت له يا ديابره كأنني ما عجبتك قال لها ليش حتى ما تعجبيني فقالت له لكان هيك العوائد ما بين الحرمه وزوجها قال لها اعلمي يا ملكى انتى ما بتجوزيلى لأنك نجسه فقالت له من قال لك انا نجسه وقد صار لى ثلاثة ايام وانا كل يوم ادخل الحمام ووضب حالى الى ملاقاتك فقال لها النجاسه ما هى من هذا المعنى ولكن انتى نجسه القلب قالت له والقلب اشلون بيطهر يا روحى فقال لها طهارة القلب كلمتين خفيفتين على اللسان ثقيلتين بالميزان وهى قول اشهد ان لا اله الا الله واشهد ان محمد رسول الله قالت له ليش انت لساك مسلم فقال لها معلوم ولكن من ضيقة بالحبس عملت هذه الحركه ولما بعثو[166] لى خبر على زواجك قلت ما فى مانع ان اسلمت اجعلها ست نساء سرايتى وان ما اسلمت اتركها فى بلادها ولا بسئل عنها والآن ان اسلمتى فانتى عندى من اعز ما يكون وان ما حبيتى كمان انتى على خاطرك ما فى شئ بالزور فلما سمعت الملكه ذلك الكلام نطقت بالشهاده ...[167]

---

[165] Le terme désigne les rois francs dans la *Sīra*.

[166] بعثوا

[167] Fascicule 68, pp. 2253-2254.
(Quant à ʿArnūs, après que trois jours se furent écoulés, on le conduisit à la reine Kātrīn. Lorsqu'il se trouvèrent seuls, il ne lui dit mot, ni ne lui prêta aucune attention, mais il resta assis pendant une heure, puis alla se coucher, sans lui faire la conversation, si bien que le sang monta à la tête de la reine qui lui dit : « Diyābruh, on dirait que je ne te plais pas ». Il lui dit : « Comment cela, tu ne me plais pas ? » Elle lui dit : « Est-ce donc-là la coutume entre une femme et son époux ? » Il lui dit : « Sache, ma reine, que tu ne peux être ma femme car tu es impure. » Elle lui dit

Et ainsi la nuit de noces peut avoir lieu. Un enfant mâle naît de cette union, Mīrūn, dont on nous promet qu'il sera également question beaucoup plus tard. Or dans ce cas, la *Sīra* reste silencieuse, et à moins qu'il ne s'agisse d'un épisode manquant, tombé dans un des « trous » de la recension, il n'est plus fait mention de ce Mīrūn[168], ni de cette Kātrīn dans le récit. Etant donné l'importance du *babb* al-Mankubīrd et sa présence dans plusieurs fascicules, il paraîtrait étrange que ce cycle d'épisodes ne trouve pas de conclusion dans le récit, alors même que le texte l'annonce avec la formule consacrée :

فتروح منه حامل باذن مسير المحامل بولد ذكر يسما ميرون اذا وصلنا اليه نترجم عليه...[169]

Le fascicule 128 décrit la conversion de Billawra, fille d'un vizir *ʿağamī* qui a fait prisonnier Baybarṣ, Šīḥa, et ʿArnūs. Elle vient les délivrer et leur apprend qu'elle les attendait :

فقالت له انا بلوره بنت الوزير الساحر المجرم وانا عمال انتظرك مدت ايام لأني اسلمت وبالله (*sic*) امنت على يد ابوك شهيد باب انطاكيه وبشرني بزواجك وخلاص الجماعه على يدي.[170]

Les conversions par rêve-vision sont fréquentes dans le récit, elles sont toujours sincères lorsque l'agent médiateur est mentionné et reconnu comme étant

---

alors : « Qui t'a dit que j'étais impure ? Voilà trois jours que je vais au *hammām* tous les jours, et que je me prépare à cette rencontre avec toi. » Il lui dit : « Il ne s'agit pas de ce genre d'impureté. C'est ton coeur qui est impur ». Elle lui dit : « Mais comment rendre mon coeur pur, ô mon âme ? » Il lui dit : « Rendre le coeur pur ne pèse rien sur la langue mais pèse lourd dans la balance. Il suffit de dire : "Je témoigne qu'il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah et je témoigne que Muḥammad est le messager d'Allah." » Elle lui dit : « Tu es donc toujours musulman ? » Il lui dit : « Bien sûr, j'ai conçu ce projet du fond de ma prison oppressante, et lorsqu'ils ont annoncé notre mariage, je me suis dit : « Pas de problème, si elle se convertit j'en ferai la première des femmes de mon sérail. Si elle ne se convertit pas, je la laisserai dans son pays sans rien lui demander. » Et à présent, si tu te convertis, tu seras ce que j'ai de plus cher au monde, mais si tu ne le désires pas, c'est comme tu veux, je ne te forcerai pas. » En entendant ces paroles, la reine prononça la *šahāda*.).

[168] Aux fascicules 156-157, il est question d'un Mīrūn, fils du *babb* Mīrūniš, de Ğazīrat al-Manābiʿ, mais il n'a rien à voir avec le fils de ʿArnūs et Kātrīn.

[169] Fascicule 68, pp. 2254-2255.
(Et elle se trouva enceinte de lui par la grâce de Celui qui permet aux palanquins d'avancer et lui donna un fils appelé Mīrūn, nous reparlerons de lui lorsque nous y arriverons...).

[170] Le fascicule 128 est en deux parties, de deux mains différentes. Nous sommes ici dans la seconde partie, p. 8.
(Elle lui dit : « Je suis Billawra, la fille du vizir magicien al-Muğrim, et je t'attendais depuis des jours. C'est pourquoi je me suis convertie grâce à ton père, le martyr de la porte d'Antioche, qui m'a annoncé que je t'épouserai et que je vous libèrerai tous. »).

un personnage du monde du secret, ou un des héros de la *Sīra* mort en martyr, comme c'est ici le cas. Mais elles peuvent également être feintes, le personnage racontant simplement qu'il s'est converti à la suite d'un rêve. Le cas de Rūma reste problématique, ce qui, tout compte fait, n'est pas étonnant si l'on considère que par l'effet de l'onomastique, elle représente Rome. Pendant tout le fascicule 180, elle devient un enjeu entre un petit groupe de *fidāwīyeh* qui la veulent pour un des leurs, Aṣfūt, son frère, qui veut la marier à un *babb* chrétien (peu importe d'ailleurs lequel), et Šīḥa qui la veut pour lui-même. Protégée ainsi à la fois des *fidāwīyeh* et de son frère par Šīḥa, elle accepte d'épouser ce dernier, mais refuse de se convertir, jusqu'au jour où un rêve-vision la convainc. Il est difficile de savoir comment cette conversion est traitée par la suite car la recension damascène est lacunaire. La version imprimée du Caire montre Rūma à la fois fidèle à sa parole et distante, voire ironique dans son rapport à Šīḥa[171].

Une « vraie » fausse conversion est pleinement traitée dans l'épisode de la reine ʿAfrūna. Il s'agit d'un long épisode commencé au fascicule 150B[172], qui raconte la tentative du *babb* Dāhiyat al-Rūm et de ses fils, Dahā' al-Rūm et Muṣībat al-Rūm, ainsi que de sa fille ʿAfrūna, d'attaquer l'Islam, à l'instigation de Ǧawān. Faite prisonnière par Baybarṣ, celui-ci s'apprête à l'exécuter, à moins qu'elle ne se convertisse. Elle prononce alors la *šahāda*[173], et elle est demandée en mariage par un vieux vizir, Karāǧiq al-Aswad, lui-même un faux converti. Ces fausses conversions relancent l'épisode qui trouvera sa conclusion dans la mort de ʿAfrūna (f. 152A) et celle de Karāǧiq (f. 152B).

On pourrait multiplier les exemples, mais ils tombent tous dans l'une ou l'autre de ces catégories. La conversion des fils nés de ces unions est liée aux circonstances de leur naissance et au sort réservé à ces femmes qui, d'une manière ou d'une autre, se retrouvent toutes à élever leur enfant en pays franc et doivent cacher leur conversion[174]. Le cycle commencé par le mariage se termine par la conversion du fils après une épreuve qui le conduit généralement face à son père

---

[171] J'ai déjà parlé de cet épisode dans une communication au colloque international de Damas sur la littérature populaire arabe : « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn » (IFPO-IFEAD, avril 2005.).

[172] Je rappelle que certains fascicules de la numérotation IFPO-IFEAD sont en fait constitués de plusieurs fascicules d'origine. Ainsi, le fascicule 150 en comporte deux, que je nomme 150A et 150B. C'est la même chose pour les fascicules 151 et 152.

[173] Voir la dernière page du fascicule 151B et la première page de 152A.

[174] La raison invoquée peut varier : soit elles ont été enlevées, c'est cas du harem de ʿArnūs qui se trouve dispersé par magie, chacune de ses femmes se retrouvant dans son pays d'origine ; soit elles ont été sciemment laissées « en place », comme c'est la cas de Hīlāna, une des femmes de Šīḥa.

dans un combat opposant chrétiens et musulmans, et son intégration, avec sa mère, en terre d'Islam.

Si nous plaçons la conversion au coeur du schéma actantiel général de la *Sīra*, nous voyons comment ce modèle peut s'appliquer à une séquence au centre d'un épisode. Pour rester dans le familier, je reprends ici la traversée de la Vallée du Feu par ʿArnūs, séquence que le lecteur connaît bien à présent. J'ai déjà donné le contexte de cette séquence[175] qui peut être analysée de la façon suivante : si l'actant Sujet de la *Sīra* peut être défini comme l'ensemble des éléments mis en oeuvre pour l'accomplissement de la mission et l'atteinte de l'Objet, ici il est clairement représenté par ʿArnūs. L'Objet immédiat est donc sa conversion définitive à l'Islam. Les références religieuses nombreuses dans le passage indiquent le même destinateur, Dieu, et au vu de la fonction de cet épisode dans l'économie du texte on peut, à juste titre, voir l'Islam et la communauté musulmane comme Destinataire. L'actant Opposant est représenté par la Vallée du Feu, dépeinte comme une véritable géhenne menaçant la survie de ʿArnūs, aussi bien que, de manière métaphorique, son esprit. Le feu, le soufre, l'absence d'eau, donc de vie, contrastent avec la pluie et la verdure retrouvées à la sortie de la Vallée du Feu. Le passage est rendu possible par la *šahāda* qui exprime ici l'actant Adjuvant, conduisant à la conversion. Le passage peut-être vu comme une prolèpse, dans la mesure où cette conversion finale de ʿArnūs enclenche un processus similaire. En tant que « produit » du mariage d'un musulman et d'une chrétienne convertie, il va reproduire le même scénario en épousant dix-neuf femmes[176], dont dix-huit sont soit des chrétiennes, soit des *ʿağamīya*, et dont il aura quatorze fils et une fille[177] élevés hors de la terre d'Islam et qui, les uns après les autres, devront y être réintégrés. L'attitude de Maʿrūf envers son fils, alors que celui-ci ne sait pas qu'il est son père, puis son martyre à la porte d'Antioche représentent des éléments importants dans la conversion finale de ʿArnūs qui sera, plus tard, confronté au même dilemme que son père. La mort et le martyre transforment Maʿrūf en agent du Monde du Secret, et son influence sur les conversions se fait sentir tout au long du récit, comme nous l'avons vu avec la conversion de Billawra, par exemple.

Lorsque l'on comprend la complexité dans l'enchaînement des actions, ainsi que les répercutions, souvent à très long terme, d'un incident présenté parfois de

---

[175] Voir *supra*, Cahpitre 1, B ʿArnūs et la Vallée du Feu.

[176] Dans la recension damascène.

[177] La recension damascène parle effectivement des quatorze fils de ʿArnūs sans les nommer tous. En passant le texte au crible, j'ai pu en repérer treize, dont douze sont les produits de ses mariages mixtes. Les lacunes du manuscrit font que certains épisodes manquent et qu'il est impossible d'en reconstituer le récit.

façon purement factuelle, on se sent vite pris de vertige devant la maîtrise narrative du texte. Un schéma donné, d'apparence simple, trouve des niveaux d'application multiples, et on assiste à un véritable recyclage du schéma, sans jamais perdre de vue les liens et le réseau de connections qui se tissent à partir de ce schéma.

L'analyse actantielle, si elle permet de voir le fonctionnement des grandes structures du texte, aussi bien que celui de ses éléments constitutifs de base, n'exclut pas d'autres approches critiques, tout aussi formelles, qui peuvent mettre en évidence la complexité du texte, et les rapports qu'entretiennent des épisodes à première vue disjoints.

b) Les « sphères d'action »

De prime abord, il y a loin entre les contes merveilleux qui servent de corpus à Propp pour analyser les fonctions de ce type de récit, et les *siyar.* Cependant, dans la mesure où certains, comme Saʿīd Yaqṭīn, voient une sorte de projet commun aux *siyar*, on pourrait considérer que nous sommes en face d'un corpus suffisamment unifié pour entreprendre le même type d'analyse. Le merveilleux fait, d'ailleurs, indubitablement partie de ce projet, mais, il faut le reconnaître, dans des proportions très variables. *Sayf Ibn Ḏī Yazan* entre dans le cadre du genre *sīra* par de nombreux aspect formels, mais le texte peut être aussi vu comme un enchaînement d'épisodes plus merveilleux les uns que les autres. Tout l'attirail du conte merveilleux s'y trouve, en abondance, dans un contexte culturel spécifique, bien sûr, que l'on retrouve dans d'autres *siyar*. Ce contexte spécifique, d'ailleurs, n'entrave en rien l'analyse puisque cette dernière se préoccupe des fonctions, qui sont les mêmes, quel que soit le contexte culturel dans lequel elle s'exprime. Ainsi que l'on parle de bon génie ou de bonne fée, ou de mauvais génie ou de sorcière, leur fonction dans le récit reste la même.

Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ présente aussi un élément merveilleux, qu'elle tente d'intégrer dans le projet initial. On a pu voir dans cet élément merveilleux, beaucoup moins présent que dans d'autres *siyar*, une influence, en particulier, justement de *Sayf Ibn Dī Yazan*. Mon but ici, n'est pas de faire une étude d'intertextualité qui ne serait possible, d'ailleurs, que si la comparaison portait sur un objet identique, à savoir une recension manuscrite de *Sayf*, ou d'une autre *sīra*[178]. Je tenterai plutôt de montrer comment le récit utilise les fonctions telles que Propp les définit, et comment il répond effectivement au critère essentiel qui est qu'une même fonction est toujours suivie par une autre elle-même identique. Appliquer ce

[178] L'influence manifeste de *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma* pourrait aussi faire l'objet d'une étude.

que Propp définit comme les « sphères d'action » à l'ensemble de la *Sīra* nécessite une transposition. En effet, le corpus de Propp peut-être vu comme un ensemble cohérent constitué d'unités qui présentent un schéma commun. Les sept « sphères d'action » sont alors : l'agresseur, le donateur, l'auxiliaire, la princesse et son père, le héros et le faux héros. Ces sphères d'actions constituent des *rôles*, sachant qu'un de ces rôles peut être représenté par un personnage, ou par plusieurs personnages, ou encore qu'un personnage peut lui-même jouer plusieurs de ces rôles[179].

Revenons un instant sur le rêve du roi, en voici le texte, et son interprétation :

> فمد يده الشيخ لتحت باطه وطالع كتاب التفسير وقال للملك افندم سعادتك نظرت بنومك نار حواله مصر فصار لك منها رجّه عظيمه وبعد ذلك اقبل من جهة بحر النيل طيور صاروا يغبوا من البحر ويرشوا على النار وبينهم غراب اسود وهو ساطى على جميع الطيور فانه لازال يطفئ بالنار حتى اخمد لهيبها فقال الملك اينعم وعزة الله هذا هو المنام بعينه ولكن ما يكون تفسيره قال له الشيخ افندم سوف ينتشئ بدولتك وجاقات ويظهر بينهم شراق يكون نجمه عالى ويَخْدِمُه السعد وهو جبار وقته فيصير ضد الى اعداء الدين و يفتح فتوحات عظيمه ويُكتَب بديوان المغازيين فى سبيل الله ويصير له تِذكار وتاريخ وتترحم عليه العباد الى ابد الأبد ما قام قائم وقعد وهذا افندم تفسير المنام[180].

Ce rêve nous donne quelques clefs : d'une part le monde sur lequel règne le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb est en danger, et l'agresseur est représenté ici par le feu. Le corbeau qui vient chasser l'agresseur est le sauveur, le héros, instrument d'un retour de l'ordre, aidé par tous les autres oiseaux[181]. L'interprétation du rêve précise

---

[179] Voir V. Propp, *Morphologie du conte*. Voir aussi Ducrot et Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, 290.

[180] Fascicule 1, pp. 7-8. B/Z vol.1, 19.
(Le *šayḫ* mit la main sous son bras, en tira un livre de commentaires, et dit au roi : « Efendem, votre seigneurie a vu, pendant son sommeil, le feu entourant le Caire, et vous en avez éprouvé une grande émotion. Ensuite, venant du Nil, des oiseaux ont bu l'eau du fleuve qu'ils ont déversée sur le feu. Parmi eux se trouvait un corbeau noir qui commandait à tous les oiseaux. Il ne cessa d'éteindre le feu jusqu'à ce que toutes ses flammes soient étouffées. » Le roi lui dit : « Mais oui, par la gloire de Dieu ! C'est bien le songe ! Mais quelle en est l'interprétation ? » Il lui dit : « Efendem, pendant ton règne apparaîtra un régiment de mamelouks et, parmi eux, un jeune prodige dont l'étoile sera haute et que la bonne fortune servira. Il sera le colosse de son temps et combattra les ennemis de la religion. Il fera de grandes conquêtes, et entrera dans le registre des combattants qui suivent la voie de Dieu. On parlera de lui et de ses hauts faits. Les croyants prononceront sur lui la miséricorde de Dieu jusqu'à la fin des temps, tant qu'il y aura des hommes qui se lèvent et s'assoient. Voilà, Efendem, l'interprétation du rêve ».).

[181] Il semble qu'il y ait ici un contre-emploi de la symbolique du corbeau, généralement vu comme un oiseau du malheur, de séparation, comme le « *ġurāb al-bayn* » dans la poésie. Pour la *Sīra*, on pense aussi à une autre connotation positive avec le vaisseau d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī, « *al-ġurāb al-manṣūrī* ».

certains points : ce qui est en danger, c'est l'Islam dont le roi est le garant, et l'agresseur est l'ennemi de l'Islam (quel qu'il soit). Dans ce contexte, le mandataire ou donneur d'ordre, est Dieu dont le roi doit se faire le vicaire dans la *dunyā*. L'interprétation désigne les mamelouks comme le moyen de faire régner l'ordre islamique, et c'est al-Ṣāliḥ Ayyūb lui-même qui désigne le héros, comme le « mamelouk faible » qu'il désire attacher à sa personne, et qui se révèle être le corbeau de son rêve. L'auxiliaire est ici représenté par la chaîne qui conduit le roi à retrouver son rêve, sa femme, Šağarat al-Durr, son vizir Šāhīn, le *šayḫ* d'al-Azhar, la foi, symbolisée par l'acceptation du *tafsīr* par le *šayḫ*, et qui caractérise à la fois le roi et la reine dès l'ouverture du récit.

Le début du récit est caractérisé par un manque : celui du rêve, qui est également celui du héros. Comme le roi part à la recherche de son rêve dans le premier épisode, le récit part à la recherche de son héros. Et ce qu'il trouve ressemble, tout comme le roi lui-même, à un anti-héros. L'insistance du roi pour qu'on lui achète un « mamelouk faible, comme lui », sur ses propres deniers, et non pas sur l'argent des musulmans, crée un lien d'identité qui, non seulement dépasse la relation maître / esclave[182], mais tend à faire du « mamelouk faible » l'égal du roi.

La situation initiale étant posée, avec ses différentes « sphères d'action », elle entraîne une situation secondaire qui redistribue les mêmes rôles. Avant de retrouver l'Islam perdu il faut trouver le héros qui le sauvera, et pour cela il faut trouver celui qui trouvera le héros : en l'occurrence le maître en matière d'achat d'esclaves : ʿAlī Āġā al-Warrāq. Dans ce nouveau contexte, le roi devient le donneur d'ordre, ʿAlī Āġā al-Warrāq le « héros » chargé de la mission, le « mamelouk faible » est l'Objet de la quête. Plus que tout autre version, la recension damascène s'attarde longuement sur le personnage de ʿAlī Āġā al-Warrāq et sur ses vicissitudes, à la manière d'un récit dont il serait effectivement le héros. Le voyage de Brousse à Damas[183], une fois les mamelouks achetés, est riche en péripéties qui signalent déjà l'agresseur, représenté par plusieurs personnages : Qalawūn, le gouverneur de Hamāh et, bien sûr, le gouverneur de Damas, ʿĪsā al-Nāṣir ; mais également l'auxiliaire, représenté par le derviche, le lion, Aydamur, le gouverneur d'Alep, al-Muẓaffar et son fils ʿImād al-Dīn, le capitaine de la forteresse d'al-Maʿarra, Asad al-Dīn.

Cette quête du héros tient du voyage initiatique, et on assiste à une véritable « construction » du héros, qui passe de la faiblesse à la force, d'un mentor à un

---

[182] Rappelons ici que les mamelouks sont effectivement des esclaves, achetés et propriété de leur maître qui, dans certaines circonstances, peuvent être affranchis.

[183] Pour mieux comprendre les références, le lecteur pourra se reporter au résumé en annexe.

autre, faisant en chemin l'acquisition d'objets magiques, tout ceci régi par la révélation d'un texte secret, le *Ğafr*, jamais véritablement énoncé, mais dévoilé par les actes du héros : en d'autres termes, ce qu'il est (jusqu'à son apparence physique) et ce qu'il fait sont bien en conformité avec ce qui était écrit. La construction de l'anti-héros procède de la même manière avec, assez tôt dans le texte, la révélation d'un autre livre secret, celui des sages Grecs (*Kitāb al-Yūnān*), découvert par l'anti-héros, Ğawān lors de son séjour au monastère de son oncle Karsīmūn, puis par Šīḥa. A la différence du *Ğafr*, le *Kitāb al-Yūnān* est plus explicite, de même que les fresques qui le complètent, lesquelles désignent les rôles de Baybarṣ, Šīḥa, et Ğawān et scellent leurs destinées.

La structure par épisodes, fondamentale au genre *sīra,* et dont j'aurai l'occasion de reparler, superpose le linéaire et le cyclique, et induit une redéfinition constante des sphères d'action. Prenons l'exemple d'un type d'épisode récurrent, qui concerne l'enlèvement de Baybarṣ. Le texte compte en fait trente et un enlèvements du héros de la *Sīra*[184] : La liste indique d'abord l'épisode dans lequel l'enlèvement a lieu, puis le fascicule, enfin le personnage qui est à l'origine de l'enlèvement :

- [*Sīrat* Maḥmūd] f. 3 (Oncles)
- Baybarṣ et Šīḥa à Gênes f. 19 (Ğawān)
- [Enlèvement de Baybarṣ] f. 28 (Ğawān)
- [Ibrāhīm et Šīḥa] f. 29 (al-Falḥ)
- [Ibrāhīm et Šīḥa] f. 29 (Al-Maʿīq Ibn Yaḥrab)
- Al-Nisr Ibn ʿAğbūr f. 33 (Riyāḥ Ibn Mukāfiḥ)
- Saʿd Abā Rīyāḥ f. 36 (Ğawān)
- [Qawādīs al-Mālṭī] f. 40 (Qawādīs al-Mālṭī)
- La chute de Gênes f. 49 (Marīğa)
- [Qasṭūn al-Armānī] f. 58 (Ğawān)

[184] Il s'agit des épisodes dans les fascicules de la recension damascène tels qu'ils nous sont parvenus. La recension comporte des manques parfois importants ; il est donc vraisemblable que d'autres enlèvements se trouvent dans les épisodes manquants. La première colonne donne le titre de l'épisode, la deuxième le numéro du fascicule, la troisième, le nom du personnage qui enlève Baybarṣ. Les crochets autour du titre de certains épisodes signifient qu'il n'apparaît pas dans les fascicules ; pour les fascicules qui ont été publiés, j'ai suivi les titres attribués par les éditeurs, Georges Bohas et Katia Zakharia. Pour les autres, je les ai moi-même attribués en fonction du contenu des épisodes.

- [Šaraf al-Dīn] f. 59 (Abū Šanāʿa al-Yaḥūdī)
- Šihāb al-Dīn f. 71 (Sarkīs)
- La Rébellion de Manṣūr al-ʿUqāb f. 95 (*ʿağamī*)
- Le duc Qabṭāwīl le magicien f. 98 (Qabṭāwīl)
- [Yaʿqūb al-Hadīr] f. 111-112 (Yaʿqūb al-Hadīr)
- Le cheval enchanté f. 127 (al-Muğrim)
- Le Capitaine al-Ġuṣayb al-Ḥaytarī f. 135 (Ġuṣayb al-Ḥaytarī)
- Le Trésor de ʿAyn al-Damm f. 138 (Babb Rāfā'īl)
- Le *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl f. 141 (ʿAlī Ġuwayl)
- Le *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl f. 141 (Ḫālid al-Bazāʿī)
- La Chute de Ṣūr f. 142 (Ğawān)
- La Rebellion de ʿAlāy al-Dīn f. 145C (ʿAlāy al-Dīn)
- La Rebellion de ʿAlāy al-Dīn f. 146A (ʿAlāy al-Dīn)
- La Trahison de Nimr f. 147C (Nimr al-ʿĀmirī)
- [ʿAlī Bazdaġān] f. 149 (ʿAlī Bazdaġān)
- [Zanbīq al-Yašhabī] f. 153B (Zanbīq al-Yašhabī)
- [Marzūqa al-Hindī] f. 160 (Hindī Šār)
- Le vizir Abū al-ʿAyš f. 161 (Abū al-ʿAyš**)**
- Yānisa Ḏāt al-Arṣād f. 163 (Ğawān)
- [Al-ʿArfağ Ibn Ḍamīm al-Ğūnī] f. 172 (Al-ʿArfağ)
- [Al-Sayf al-Aḫfā fait sa réapparition]f. 176 (Ifranğūn)

Le premier de ces enlèvements se démarque des autres car il représente l'acte initial par lequel le héros entre dans le récit. Le deuxième en est le prolongement puisqu'il pourrait déboucher sur le retour du héros dans sa famille d'origine. Le moment est important car la décision lui appartient d'accepter ou non sa destinée, c'est-à-dire d'accepter ou non d'être effectivement le héros du récit. En effet, l'enlèvement a lieu alors que le héros n'a pas encore complètement achevé son parcours pour pouvoir pleinement accomplir sa mission : il est devenu le Baybarṣ éponyme, mais pas encore Malik al-Ẓāhir. Ensuite, l'épisode a une fonction

essentielle dans la structure générale du texte[185], et prélude à l'accession de Baybarṣ au trône, réalisant ainsi l'un des éléments de sa mission telle qu'il la définit lui-même sur le Mont Qāsyūn, dans la grotte, pendant la Nuit du Destin. L'épisode doit donc être analysé en tant que tel, mais aussi par rapport à la place qu'il occupe dans l'ensemble du récit.

Afin de mieux comprendre ce qui se passe, je voudrais donner ici l'essentiel de l'épisode en le résumant à grands traits.

Le roi est prévenu que des musulmans ont été victimes d'exactions à Alexandrie. Poussé par le *qāḍī*, qui n'est autre que Ǧawān, le roi mandate Baybarṣ comme gouverneur d'Alexandrie pour s'occuper de l'affaire. Baybarṣ fait pendre dix chrétiens, et mécontente ainsi la communauté chrétienne d'Alexandrie qui vient se plaindre aux dignitaires. Ǧawān s'arrange alors pour se faire nommer *qāḍī* d'Alexandrie. Accompagné de ʿUṯmān, Baybarṣ, cherchant à avoir le fin mot de l'affaire, suit un Franc qu'il soupçonne, et découvre, trop tard, que le *qāḍī* est en fait un chrétien, et responsable des exactions. Drogué par Ǧawān, alors que ʿUṯmān s'est attardé dans une échoppe, il est mis dans un coffre, puis embarqué pour Gênes. L'ancien gouverneur d'Alexandrie, en s'apercevant de la disparition de Baybarṣ, envoie Uṯmān prévenir le roi. En même temps, arrivent au Caire, le frère et le neveu de Baybarṣ, partis à sa recherche à la demande de son père, Ǧamak, qui a appris que son fils perdu, Maḥmūd, se trouvait auprès du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Le roi décide alors de partir pour Alexandrie. Là, l'enquête ayant conclu que Baybarṣ avait été enlevé par bateau pour Gênes, le roi fait appel au *šayḫ* de la mer, Abū ʿAlī al-Baṭarnī, en l'invoquant sur le rivage, et celui-ci arrive avec sa flotte et conduit le roi et son armée à Gênes.

Pendant ce temps, à Gênes, Baybarṣ est sauvé de l'exécution par le fils du *babb*, Ǧūnīt, qui demande à son père de le lui confier comme prisonnier. Or, ce Ǧūnīt est en fait Šīḥa qui a pris l'identité du fils du *babb*. Gênes est assiégée par l'armée musulmane, et le roi fait venir en renfort les *fidāwīyeh* qui tentent d'entrer dans la ville et ssont faits prisonniers un à un. Mais il s'agit d'une ruse de Šīḥa pour les faire entrer dans la place forte. Grâce à ses pouvoirs surnaturels, le roi accède aux remparts de la ville avec Sūlaymān al-Ǧāmūs, et entre dans la ville, où il est reçu par

[185] Thomas Herzog, dans sa thèse, a démontré l'importance de cet épisode comme élément charnière dans la genèse même de la *Sīra*. L'introduction de Šīḥa dans le texte, à ce moment-là, aurait donné une impulsion nouvelle et lancé le récit dans de nouvelles directions. Il se sert, pour sa démonstration, de divers manuscrits, dont celui de la British Library, ainsi que de la version imprimée du Caire. Les choses se passent un peu différemment dans la recension damascène qui introduit Šīḥa beaucoup plus tôt dans le récit. Il n'en reste pas moins que cet épisode joue un rôle pivot dans la structure du texte.

Šīḥa. Il procède au pacte entre Baybarṣ et Šīḥa, puis délivre les *fidāwīyeh* et emmène le *babb* de Gênes, drogué, dans le camp musulman. Le lendemain, Šīḥa/Ǧūnīt négocie l'échange entre Baybarṣ et le *babb*. De retour au Caire, Baybarṣ rencontre son frère et son neveu qui voudraient le ramener chez son père, mais Baybarṣ refuse car il désire rester auprès du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Son frère et son neveu décident alors de rester auprès de Baybarṣ[186].

Si l'on considère l'épisode en tant que tel, avec un début, un milieu, et une fin, les sphères d'action peuvent être définies comme suit : la situation initiale est celle d'une agression à Alexandrie, raison pour laquelle le roi, donneur d'ordre, mandate le héros, Baybarṣ, et son auxiliaire, Uṯmān. La « défaillance » de l'auxiliaire qui, en s'attardant pour satisfaire sa gourmandise, laisse le héros seul[187], entraîne alors une nouvelle situation initiale, dans laquelle le manque change d'objet, et c'est le héros qui disparaît. Nous observons alors un glissement dans les sphères d'action : Baybarṣ passe de la sphère du héros à celle de la « princesse »[188]. La relation père/fils que le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb entretient avec Baybarṣ complète d'ailleurs bien le tableau. L'agresseur est représenté par Ǧawān qui enlève Baybarṣ, mais nous nous rendons vite compte que l'identité de l'agresseur dans les deux situations signifie que le plan initial était bien l'enlèvement de Baybarṣ. Le glissement de la sphère du héros vers celle de la « princesse » (ici, par analogie, Baybarṣ) et de son père (ici al-Ṣāliḥ Ayyūb), entraîne des modifications substantielles du schéma. Où se trouve le héros dans l'épisode ? Il semble, encore une fois, que le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb cumule plusieurs rôles[189] ; il serait à la fois le héros qui part à la recherche de l'objet manquant, mais aussi le mandataire qui envoie le héros dans cette mission. L'aspect merveilleux est bien présent d'une part dans les pouvoirs surnaturels du roi, d'autre part dans l'arrivée comme par enchantement d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī, avec sa faculté de traverser les mers en un temps record[190]. L'auxiliaire serait alors représenté par Abū ʿAlī al-Baṭarnī, les *fidāwīyeh,* et Šīḥa. La charnière se trouve dans le pacte passé entre Baybarṣ et Šīḥa,

---

[186] Voir fasicules 19 et 20.

[187] Bien sûr, cette défaillance n'est probablement pas à prendre comme un véritable manque, mais comme un signe du Monde du Secret. Rappelons que les « erreurs » de ʿUṯmān ne se produisent jamais au hasard, mais toujours pour une bonne raison, et pour la bonne cause. C'est, en fait, grâce à cette « défaillance » que le héros découvre son destin à Gênes. Cela n'empêche pas ʿUṯmān d'être désespéré d'avoir perdu Baybarṣ.

[188] Je conserve la terminologie de Propp dont le corpus des contes merveilleux inclut la disparition ou l'enlèvement d'une princesse ; il s'agit, bien sûr d'une simple analogie.

[189] Rappelons que ce cumul n'est pas en contradiction avec la « grammaire » de Propp, puisque comme je l'ai dit, un personnage peut occuper plusieurs rôles.

[190] Par exemple il fait l'aller et retour Gênes-al-Maʿarra en quelques instants, lorsqu'il va chercher les *fidāwīyeh.*

sous l'égide du roi. Il y a là une véritable passation de rôle qui informe non seulement l'épisode lui-même, mais l'ensemble du récit.

En effet, si l'on considère l'épisode, non plus comme un ensemble autonome, ce qu'il est au regard d'un certaine grammaire du récit, mais comme un rouage dans un ensemble plus vaste, ce qui est le cas au regard de la structure caractéristique du genre *sīra*, cette passation de rôle fait partie d'un processus enclenché dès la « reconnaissance » de Baybarṣ par le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb comme le héros qui doit sauver l'Islam, et qui culmine immédiatement après l'épisode de Gênes, lorsque le roi fait de Baybarṣ son successeur légitime au cours d'une cérémonie au *dīwān*. Ce faisant, il écarte du trône sa propre progéniture, et met fin à la dynastie ayyoubide pour faire place à la dynastie mamelouke[191]. Dans la mesure où Baybarṣ ne succède pas directement à al-Ṣāliḥ Ayyūb, après la mort de ce dernier, la cérémonie prend un autre sens, et fait de Baybarṣ l'héritier spirituel du roi.

Quels que soient les glissements qui s'opèrent dans le schéma initial à l'intérieur d'un épisode donné, lorsque l'on replace cet épisode dans l'ensemble du récit, les rôles retrouvent leur place. J'ai essayé de démontrer que la conversion constitue l'actant Objet par excellence. Dans la grammaire proppienne, le manque tient une place de choix, et s'incarne dans les nombreuses disparitions qui jalonnent le récit. En effet, ces disparitions ne concernent pas seulement Baybarṣ, mais pratiquement tous les personnages principaux[192]. Certaines de ces disparitions, comme celle de Maʿrūf, ou encore celle du harem de ʿArnūs, se trouvent au coeur de la stratégie narrative, d'autres, comme celles de certains émirs, ou simplement des gens d'une ville, ou encore de princesses, sont plus épisodiques, mais toujours prises dans un cycle de répétitions et de variations.

c) Les motifs

Loin de s'exclure les unes des autres, les différentes grammaires et grilles de lecture, lorsque l'on prend soin de voir comment le récit les gère, se complètent et font ressortir des concepts fondamentaux de la stratégie narrative du texte en question. La grille d'analyse des folkloristes et des tenants de la « formule », que M.C. Lyons reprend lorsqu'il établit des tableaux comparatifs entre les différentes *siyar*, ainsi qu'avec de nombreuses autres oeuvres d'origines diverses, en s'appuyant

---

[191] Le texte reste cependant « fidèle » à l'Histoire, puisque Baybarṣ ne succède pas directement à al-Ṣāliḥ Ayyūb. Le récit justifie cela de deux manières : d'une part, Šīḥa fait promettre à Baybarṣ qu'il n'acceptera le trône que lorsqu'il l'aura rejoint. D'autre part, une prédiction a annoncé que les successeurs d'al-Ṣāliḥ Ayyūb mourront tous de mort violente, jusqu'à ce que Baybarṣ accède enfin au trône.

[192] La première disparition dans le texte est, bien sûr, celle du rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb.

sur ce qu'il appelle « particles »[193], peut également nous aider à comprendre comment le texte se construit, mais aussi comment il se sert parfois des motifs à ses propres fins. Chaque épisode peut être considéré comme un enchaînement de motifs plus ou moins bien repérables. Je voudrais donc analyser deux séquences types pour montrer comment d'un côté, le texte est conforme à ce genre de construction, et comment, d'un autre côté, il s'en démarque.

Voici la décomposition en « particules » d'une partie de l'épisode 20 de la version imprimée du Caire, telle que la présente M.C. Lyons dans *The Arabian Epic*[194], ainsi que le résumé qu'il donne de l'épisode en question :

> Le récit insère l'histoire concernant le contexte familial de Baibars. Son père, le Shāh Jamak, était le plus jeune des trois fils du roi du Khurasān et avait été choisi pour succéder à son père après un test au cours duquel chacun d'entre eux avait régné un jour.
>
> Plus tard, forcé de quitter le Khurasān par la jalousie de ses frères, il sauve la vie du roi du Khwarazm, menacé par un lion et, nommé vizir, il épouse la fille du roi. Il succède à son beau-père et engendre cinq fils, dont Baibars.
>
> Les oncles de Baibars sont chassés du Khurasān et se présentent à la cour de leur frère, où, par jalousie, ils enlèvent Baibars. L'un d'eux veut le tuer, mais l'autre l'en dissuade, et ils laissent Baibars dans une grotte, une pierre sur sa poitrine. Baibars prie pour survivre et pour voir un jour ses oncles tués. Il est ensuite délivré par le lutteur, Maḥmūd.[195]

---

[193] Ces « particles » ou « particules » ressemble parfois à des formules, telles que l'entendent Lord et Parry, parfois aux motifs des folkloristes. Voir Alan Bates Lord, *The Singer of Tales*, 1981, et Milman Parry, *Serbocroatian Heroic Songs* (Cambridge Mass.: Harvard University press, 1954) ainsi que *The Making of Homeric Verse* (Oxford : O.U.P., 1971) ; voir également Antti Aarne et Stith Thomson, *The Types of Folktales* (Helsinski : Academia Scientiarum Fennica, 1964).

[194] M.C. Lyons, *The Arabian Epic*, vol. 2, 51. Il n'est pas facile de trouver un épisode suffisamment identique dans les deux recensions. On pourra comparer le résumé de Lyons avec celui de la recension damascène donné en annexe.

[195] M. C. Lyons, *The Arabian Epic*, vol. 2, 51.
(The narrative inserts an account of Baibars's family background. His father, Shāh Jamak, was the youngest of the three sons of the king of Khurasān and had been chosen to succeed his father after a test in which each of them had been allowed to rule for a day.
He was later forced to leave Khurasān because of his brother's jealousy, but after he had saved the king of Khwarazm from a lion, he was appointed as vizier and married to the king's daughter. He succeeded her father on the throne and fathered five sons, one of whom was Baibars.
Baibars's uncles were driven out of Khurasān and came to their brother's court, where, in their jealousy, they kidnapped Baibars. One of them wanted to kill him, but was dissuaded by the other, after which Baibars was left in a cave with a stone on his chest. He prayed to live to see them killed ans was then freed by the wrestler, Maḥmūd.).

T11.2; K4.6; J2.2; L10.9; H7.37; C18.11; C11.5; C8.27; A.14[196].

L'index narratif donne les clefs suivantes pour les « particules » :

T11.2 : Three (princes test/quest). [Trois (princes test.quête).]

K4.6 : King/leader/prince (king for a day)[197]. [Roi/chef/prince (roi d'un jour).]

J2.2 : Jealousy (of brother). [Jalousie (d'un frère).]

L10.9 : Lion (hero rescues enemy/stranger from lion). [Lion (le héros sauve un ennemi/un étranger d'un lion).]

H7.37 : Hero/champion (exiled, etc. – appointed vizier – marries princess). [Héros/champion (exilé, etc. – nommé vizir – épouse la princesse).]

C18.11 : Child (kidnapped by uncles). [Enfant (enlevé par ses oncles).]

C11.5 : Cave (prison/trap). [Grotte (prison/piège)]

C8.27 : Captive (pinned beneath rock). [Captif (rivé sous un rocher).]

A.14 : Answer to prayer/curse. [Réponse à une prière/une malédiction.]

Nous retrouvons la plupart de ces éléments dans la version damascène[198], même si elle varie sensiblement sur certains points. Par exemple, la généalogie de Baybarṣ y est beaucoup plus complète, et remonte beaucoup plus loin que son grand-père ; ce n'est pas Ǧamak, mais son père Muḥammad qui fait la conquête du Ḫwārizm, et il n'est donc ni question d'exil pour Ǧamak, ni de combat contre un lion pour sauver le roi de son pays d'accueil et finir par épouser la princesse et succéder au trône. Le schéma se trouve simplifié :

- Un roi avait trois fils auxquels il fait subir une épreuve pour savoir qui lui succédera.
- Chacun devient roi pour une semaine, et c'est le plus jeune fils qui réussit l'épreuve.
- Les deux autres frères sont jaloux.
- A la mort du roi (le père), le plus jeune des trois fils devient roi et ses deux frères se vengent sur son héritier.

---

[196] Il s'agit des renvois à l'index des motifs.

[197] Dans la version qu'utilise M.C. Lyons, l'épreuve ne dure qu'un jour pour chacun des fils. Dans la recension damascène, l'épreuve dure une semaine.

[198] Voir fascicule 3, pp. 71-80 ; B/Z vol. 1, 79-81.

- Ils enlèvent leur neveu.
- Ils le conduisent dans une grotte.
- Ils le ligotent et lui mettent une pierre sur la poitrine.
- Le jeune garçon perd connaissance et, à son réveil, il se voit libéré par un derviche[199].

On voit bien comment l'épisode se construit autour de motifs que l'on peut, en effet retrouver dans de nombreux contes et récits. « Un père avait trois fils... » est presque aussi célèbre comme formule que « il était une fois... ». L'épreuve, la vengeance, l'enlèvement, le motif de la grotte... tout cela n'a, en effet, rien de bien original. Mais, encore une fois, replaçons l'épisode dans l'ensemble du récit, et voyons ce que nous « racontent » ces motifs, ou « particules ». Notons, tout d'abord que, contrairement à la version imprimée dont se sert M.C. Lyons, dans laquelle l'épisode apparaît au Caire, après que le roi l'a reconnu comme son mamelouk et adopté, c'est Baybarṣ, dans la version damascène, qui raconte lui-même son histoire à la Dame de Damas qui vient de l'adopter, ceci au tout début de la *Sīra*[200]. Or, ce récit est à mettre en parallèle, ou en opposition avec celui qui raconte la généalogie de Ğawān, les circonstances de sa naissance, son exil, et sa décision de prendre en main sa destinée. Le découpage de cette séquence pourrait être le suivant[201] :

- Un père avait trois fils auxquels il lègue à chacun une charge.
- Viol de la princesse par le plus jeune des fils et ses 40 compagnons.
- Naissance d'un enfant monstrueux, résultat de ce viol.
- Exil de l'enfant.
- Révélation de sa destinée.
- Retour d'exil.

Certains éléments offrent un parallèle frappant, d'autres contrastent avec l'épisode précédent[202].

---

[199] On note ici l'absence du motif de la prière exaucée.

[200] Voir fascicule 3.

[201] Voir résumé dans l'annexe. Ce récit apparaît au fascicule 7. Seule la première partie du récit nous intéresse ici, jusqu'au retour de Ğawān à Yaġra.

[202] On pourrait, bien sûr, affiner la décomposition en « particules », en particulier dans l'épisode concernant la révélation de la destinée de Ğawān.

La somme des « particules » du premier épisode nous montrent un personnage innocent, victime de circonstances dont il n'est pas responsable, et d'une injustice flagrante que la suite du texte s'efforce de réparer, tout comme le personnage, devenu héros du récit, s'efforce de réparer les injustices chaque fois qu'il en rencontre. La somme des motifs du second épisode montre un personnage né dans des circonstances monstrueuses, et qui ne fera jamais qu'agir dans le sens de cette monstruosité. Se posant très tôt comme redresseur de torts, Baybarṣ met cette qualité au service de la communauté toute entière. Ǧawān au contraire, s'enferme dans sa monstruosité, cachant ses vraies motivations sous l'aspect de la dévotion, à la fois en tant que prétendu *qāḍī* de l'Islam, et prétendu patriarche de l'Eglise.

Nous avons vu que le motif de l'enlèvement n'est pas à prendre de façon isolée dans un épisode donné, et comment il informe la structure narrative d'ensemble. Un lien très net peut être établi entre ce premier enlèvement, alors que Baybarṣ est encore Maḥmūd, et le deuxième, alors que Maḥmūd est devenu Baybarṣ, mais n'est pas encore al-Malik al-Ẓāhir. Le motif « un père avait trois fils » établit aussi un lien entre ce que le texte appelle « *Sīrat* Maḥmūd » et l'épisode intitulé « Origines et filiation du *qāḍī* Ǧawān », que l'on pourrait tout aussi bien nommer « *Sīrat* Ǧawān ». L'épreuve des fils du roi pour savoir qui succédera au père, et la victoire du plus jeune se retrouvent aussi dans la succession de Ǧamr : Maʿrūf, plus jeune que son frère Ismāʿīl succédera à Ǧamr. Cette succession aura des conséquences multiples sur le récit, son orientation, et sa structure. Le motif de la grotte trouve un prolongement et un écho dans l'épisode de Maḥmūd sur le Mont Qāsyūn, dans la mesure où le récit de Baybarṣ constitue une analepse[203] ; ici la grotte devient un refuge, et la prière de Baybarṣ fait référence aux oncles malveillants qu'il souhaite voir punis. Le lien créé entre les motifs, comme par exemple la jalousie et l'enlèvement, constitue pratiquement un lien de cause à effet qui fonctionne à travers tout le récit. La jalousie peut être motivée par l'ambition déçue, ou par le dépit amoureux, son corollaire est presque toujours l'enlèvement.

Le second exemple concerne l'épisode de la première apparition d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī dans le texte, et se situe au fascicule 6 de la recension damascène[204]. Notons dès à présent que la version qui sert de source à M.C. Lyons est très différente. Non seulement l'épisode que j'analyse ici n'y apparaît pas, mais le personnage d'Ibrāhīm n'est pas du tout introduit de la même manière, et sa généalogie est différente. Cet épisode ne se trouve pas non plus dans la version

[203] C'est après la Nuit du Destin sur le Mont Qāsyūn que Baybarṣ raconte son passé et sa vie à Sitt al-Šām.

[204] Voir résumé de l'épisode en annexe. Dans la recension damascène, l'épisode se trouve dans le fascicule 6, 76-97.

imprimée du Caire de la réédition de 1996. La recension de Lane (BL or. 4644) n'en fait pas non plus mention. De même, le voyage de Baybarṣ/s de Damas au Caire avec le vizir Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī varie énormément d'une recension à l'autre ; dans la recension alépine et dans celle de Damas, il occupe une place beaucoup plus importante que dans les autres recensions examinées. En cela, il fait pendant au voyage de Baybarṣ de Brousse à Damas, avec ʿAlī ʿĀġā al-Warrāq, et complète le cycle d'initiation.

Le texte revêt une grande importance mais, à cause de sa longueur, je ne le cite pas en entier ici[205]. On peut, bien entendu, décomposer le texte en « particules », selon les critères adoptés par M.C. Lyons[206] :

- Le Lion
- Le Courage
- L'Amazone
- L'Honneur
- La Disgrace
- La Mère/Le Fils
- Le Père/Le Fils
- L'Exécution
- L'Enterrement
- L'Arbitrage
- Le Serment
- L'Errance

Notons, tout d'abord, que l'épisode représente un récit dans le récit. En effet, le récit principal concerne ici le voyage de Baybarṣ de Damas au Caire. La rencontre fortuite avec Ḥasan et Ibrāhīm (ainsi que d'autres péripéties du voyage) rappelle la stratégie narrative du voyage de Brousse à Damas : dans les deux cas, il s'agit d'un voyage initiatique[207]. Le texte comporte des marques particulières à la mise en

[205] Le lecteur pourra le retrouver et le lire dans B/Z/, vol. 1, 174-179.

[206] L'épisode ne figurant pas dans le résumé de M.C. Lyons, j'ajoute les motifs qui me semblent faire fonctionner le texte.

[207] Nous verrons plus en détail dans la deuxième partie la signification des différents voyages intiatiques dans le récit.

abyme : d'une part, la narration est confiée à un personnage (Ḥasan al-Ḥūrānī), et les marqueurs de la première personne abondent (انا ; -نا ; -لي ; -ني ; marques verbales), d'autre part, le texte insiste sur la nécessité de « raconter » l'histoire tout en la faisant attendre. Ḥasan, en effet, craint la réaction de Baybarṣ qui insiste pour qu'on lui raconte l'histoire, et la répétition du verbe حكى (3 occurences p. 78 et 3 p. 79) annonce le récit dans le récit, de même que la formule :اعلم يا دولتلي... (p. 80). Les « particules » constituent un récit complet qui fait office d'*exemplum*[208]. Mais l'ensemble de l'épisode et le rôle attribué à Baybarṣ constituent un motif qui touche au trajet initiatique du héros. Le motif de l'Arbitrage s'insère dans celui du Jugement pour mettre en valeur une des fonctions du héros. Nous avons déjà vu le héros dans sa fonction de redresseur de torts, d'exécuteur du châtiment, et l'épisode suivant en est un autre exemple. Au début de l'épisode, Ḥasan craint la réaction de Baybarṣ en des termes qui laissent penser que le châtiment que Baybarṣ infligerait (la mort immédiate par le sabre ou le *litt*), serait bien plus léger que celui prévu par le clan pour la faute d'Ibrāhīm :

قال له والله يا دولتلى بخاف انى احكيلك تقوم تسحب سيفك تقطع راسه[209]

Or, le jugement de Baybarṣ est un véritable arbitrage entre la justice du clan et la justice « d'Etat ». Ce qui importe ici, au-delà de l'hyperbole, c'est la stratégie qui place Baybarṣ au coeur du système. Les ismaéliens ont leurs propres règles de conduite qui font d'eux une communauté indépendante. Une des stratégies narratives essentielles du récit consiste à amener cette communauté à servir le système de gouvernement que Baybarṣ instaure en tant que al-Malik al-Ẓāhir[210]. Baybarṣ sauve Ibrāhīm tout en le punissant de façon exemplaire, puisqu'il est exclu du clan en perdant le droit de porter le nom de son père, de sa mère, et même le sien propre, pour devenir « Le Chevalier Sans Nom » (*Ḍā'iᶜ al-ism*) et servir Baybarṣ *incognito*. Lorsqu'il retrouve son nom, Ibrāhīm devient un des traits d'union entre le système de la *Ẓāhirīya* et les ismaéliens.

L'épisode dépend aussi d'un autre motif général qu'il manipule à sa façon, et que l'on retrouve dans un grand nombre de contes et histoires populaires de provenances très variées : il s'agit du motif dit « du mort reconnaissant »[211]. Il

---

[208] Un de mes amis syriens, âgé de 75 ans, lorsqu'il apprit que je travaillais sur *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* m'a immédiatement cité cet épisode comme « exemple de courage ». Ceci va dans le sens d'une implantation syrienne de l'épisode.

[209] F. 6, 78.
(Il lui dit : « Par Dieu, mon Maître, j'ai peur que si je te raconte, tu vas tirer ton sabre et lui couper la tête. »).

[210] L'expression *al-dawlat al-Ẓāhirīya* est employée dans ce sens dans le texte.

[211] En anglais : « The Grateful Dead ».

concerne le héros qui, au cours de sa mission, rencontre des gens qui n'ont pas les moyens d'enterrer un des leurs. Le héros prend alors les frais de l'enterrement à sa charge. Plus tard, alors qu'il se trouve en difficulté, un homme arrive pour le tirer du mauvais pas, puis disparaît : il s'agissait du mort, revenu pour aider le héros. Ce motif peut prendre plusieurs formes, parfois le héros trouve un cadavre à qui il donne une sépulture, parfois le mort se présente ensuite au héros et l'accompagne sur son chemin et l'aide à franchir des obstacles, etc[212]. Le motif est ici inversé puisqu'il ne s'agit plus d'enterrer un mort, mais d'empêcher d'enterrer un vivant, et de remplacer la mort par une mort symbolique. Le Chevalier Sans Nom apparaît et disparaît ensuite, toujours de façon mystérieuse, un peu comme un fantôme, pour tirer d'affaire Baybarṣ et ses proches.

B) Les étapes du récit

La critique arabophone, lorsqu'elle ne suit pas les grilles de lecture occidentales, en les adaptant au genre[213] donne parfois une grammaire du récit spécifique au genre *sīra*. C'est le cas de Fārūq Ḫūršīd qui consacre plusieurs ouvrages aux *siyar*[214]. Voici comment il voit les grandes « étapes » du récit :

1 مرحلة التكوين : l'étape de la genèse qui donne les événements qui se sont produits avant la naissance du héros.

2 مرحلة التأصيلة : l'étape de l'ancrage généalogique du héros.

---

[212] On retrouve ce motif dans une pièce de Shakespeare intitulée (de façon significative) *Le Conte d'hiver*, lorsque le fils du berger ayant été témoin de la mort d'Antigonus à moitié dévoré par un ours, décide d'enterrer les restes de la malheureuse victime :
Clown: Go you the next way with your findings. I'll go see if the bear be gone from the gentleman, and how much he hath eaten. They are never curst but when they are hungry. If there be any of him left, I'll bury it.
Old Shepherd: That's a good deed. If thou mayst discern by that which is left of him what he is, fetch me to th' sight of him.
Clown: Marry will I; and you shall help to put him i' th' ground.
Old Shepherd: 'Tis a lucky day, boy, and we'll do good deeds on 't (*The Winter's Tale*, 3,3).
(*Clown:* Pars avec ce que tu as trouvé. Je vais voir si l'ours a laissé le gentilhomme, et ce qu'il en a mangé. Ils ne sont dangereux que lorsqu'ils ont faim. S'il en reste quelque chose, je l'enterrerai.
Le Vieux berger: C'est là une bonne action. Si tu peux voir, d'après ce qu'il en reste, de qui il s'agit, viens me chercher pour que je le vois.
Clown : Pour sûr, c'est ce que je ferai ; et tu m'aideras à le mettre en terre.
Le Vieux berger : C'est un jour de chance, mon garçon, et nous allons en tirer profit.).

[213] C'est le cas de Saʿīd Yaqṭīn, dont j'ai déjà parlé.

[214] Voir en particulier : *Adab al-sīrat al-šaʿbīya* (Beyrouth : maktabat lubnān nāširūn, 1994) ; *al-siyar al-šaʿbīya* (Le Caire : dār al muʿārifa, s.d.) ; et surtout un article qui résume très bien son approche : « al-siyar al-šaʿbīya al-ʿarabīya » *ʿĀlam al-fikr*, vol. 19, 2 (1988), 249-278.

3 ولادة البطل : la naissance du héros

4 مرحلة التراجيدية : l'étape de la « tragédie » qui raconte les vicissitudes personnelles du héros dont il doit s'affranchir avant de pouvoir devenir le véritable héros du récit.

5 المرحلة الملحمية : l'étape épique lorsque, débarrassé de tous les problèmes personnels qui ne touchent que sa personne, le héros peut se consacrer à la communauté dans ses aventures et ses hauts faits.

Il ajoute :

> De là, le héros sort de son individualité absolue telle que nous l'avons vue dans l'étape de la genèse, pour devenir un héros communautaire au sens propre, lorsqu'il dirige des hommes représentant tous les éléments de la *'Umma*, et au sens figuré, lorsqu'il devient un emblême vers lequel les peuples islamiques se tournent au moment de leurs batailles historiques[215].

Il considère que cette dernière étape est celle qui caractérise effectivement le genre *sīra :*

> Cette étape – je veux dire l'étape épique – est celle qui caractérise les *siyar* populaires arabes, car sans elle la *sīra* serait incomplète, il lui manquerait la maturité. Sans cette étape, nous perdons la dimension d'idéologie nationale, cette dimension étant essentielle à l'art de la *sīra* populaire[216].

En fait, le schéma peut être réduit à deux étapes, car dans le discours de Fārūq Ḫūršīd, il apparaît assez clairement que les étapes 2, 3 et 4 font en fait partie de cette première grande étape, qui est celle de la genèse. Il y aurait donc une vaste étape de « création » et de formation du héros, puis celle où, libéré des problèmes personnels, il devient ce héros mythique au service d'un idéal communautaire.

Ce schéma doit être adapté en ce qui concerne la recension damascène, mais il est utile pour faire apparaître certaines grandes stratégies narratives de cette recension. Si on prend le schéma à la lettre, il faut que les étapes se succèdent, ce qui est, bien sûr le cas des deux grandes étapes, mais qui l'est moins pour les sous-étapes. Nous avons déjà remarqué que, contrairement aux autres recensions, celle de Damas ne se préoccupe pas du tout du contexte historique conduisant à l'apparition

---

[215] Fārūq Ḫūršīd, « al-siyar al-šaʿbīya al-ʿarabīya », 277.
ومن هنا يخرج البطل من فرديته المطلقة التي رأيناها في مرحلة التكوين إلى أن يكون بطلا جمعيا بالمعنى الواقعي، إذ يقود الرجال الممثلين لكل مكونات الأمة، وبالمعنى الرمزي، إذ يصبح هو العلم الذي تلتف حوله الشعوب الإسلامية في معاركها التاريخية.

[216] Fārūq Ḫūršīd, « al-siyar al-šaʿbīya al-ʿarabīya », 277.
وهذه المرحلة – أعنى المرحلة الملحمية – مرحلة مميزة للسير الشعبية العربية، فبدونها تكون السيرة ناقصة لم يكتمل نضجها بعد، إذ نفقد من غيرها الهدف القومى العقائدي، وهو الهدف الأساسي في فن السيرة الشعبية نفسها.

du héros. Alors que la version imprimée du Caire développe ce contexte historique sur une centaine de pages, présentant ainsi la *sīra* comme un moment donné dans l'Histoire ; la recension damascène entre de plein pied dans le récit de fiction, donc dans l'histoire et, pourrait-on dire, dans l'ordre symbolique, avec le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Des éléments passés seront donnés, si nécessaire à la compréhension de la situation, au fur et à mesure des besoins, selon un processus d'analepse qui représente une des stratégies fondamentales de la recension[217]. De façon assez systématique, les faits sont donnés, puis les explications arrivent, impliquant ce que nous appellerions à présent un « flash-back », qui peut prendre différentes formes narratives : il peut s'agir d'un récit dans le récit, pris en charge par un des personnages, comme dans le cas de l'épisode d'Ibrāhīm analysé plus haut, ou de rétablir une chronologie dans les événements, la narration pouvant alors être prise en charge par le narrateur extradiégétique, ou encore, cas assez fréquent, une narration mixte, la voix du narrateur intradiégétique à la première personne passant imperceptiblement à celle du narrateur extradiégétique, à la troisième personne. En voici un des nombreux exemples qui se situe au fascicule 37 (pages 46-51)[218], lorsqu'un prisonnier musulman de Tripoli vient de chez les Francs avertir Baybarṣ que les prisonniers musulmans sont achetés et vendus dans un *sūq* de Tripoli, à l'instigation de Ğawān ; le discours du prisonnier finit par se confondre avec l'explication du narrateur. Le prisonnier explique d'abord à Baybarṣ qu'il vient de Tripoli où se trouve un *sūq* où l'on vend et achète les prisonniers musulmans :

> قال له يا افندينا نحن جملة يسرا كنا قاعيدين بطرابلس عند الكفره اللئام فذات يوم كنا قاعيدين ما سمعنا الا انتشا سوق فى البلد وسموه سنبل وصاروا ينزلوا اليسرا الى ذلك السوق للبيع والشرا مثل البهايم وكلما زاد واحد باليسير بضربه كف على رقبته ويبصق بوجهه ويقولو له هيك امر الريم بابا جوان...[219]

Puis le narrateur explique :

---

[217] J'ai conscience que les autres recensions utilisent également ce procédé, qui est peut-être une des marques du genre.

[218] Voir B/Z/, vol. 4, 214-215.

[219] Fascicule 37, 46 ; B/Z, vol. 4, 314.
(Il lui dit : « Mon Seigneur, nous sommes un groupe de prisonniers qui vivons à Tripoli chez les vils infidèles. Un jour, nous étions assis là, et nous avons entendu dire que l'on construisait un *sūq* dans la ville qu'ils ont appelé « sunbul », et ils ont commencé à faire venir les prisonniers dans ce *sūq* pour les vendre et les acheter comme des bêtes. Chaque fois qu'ils enchérissaient sur un prisonnier, les coups pleuvaient sur lui, et ils lui crachaient au visage, et lui disaient : « c'est ainsi que l'ordonne le roi, le pape Ğawān. »).

قال الراوى يا ساده وكان السبب يا ساده يا ذوى الادب بذلك هو انه كان بطرابلس بب يقال له البرنز...[220]

Le narrateur raconte toute l'affaire entre Ǧawān et le *babb*, jusqu'au moment où il « rattrape » le récit du prisonnier. A ce moment-là, il reprend les paroles du prisonnier à son propre compte, puis il fait basculer le texte pour réinstaurer le prisonnier comme narrateur :

وانزلوا اليسرا الى ذلك السوق يتذايدوا فيهم وكلما احد زاد بيسير بضربه كف ويبضق بوجهه هنالك اجمعت اليسرا ولموا من بعضهم **واشترونى يا امير المؤمنين وارسلونى حتى اخبرك بهذا الخبر**...[221]

Nous avons pu voir comment ce procédé peut-être utilisé sur des segments très longs, comme c'est le cas pour le récit de Baybarṣ à Sitt al-Šām (« *Sīrat* Maḥmūd »), où la « voix » de Baybarṣ encadre celle du narrateur, ou sur une séquence beaucoup plus brève, comme ici, mais avec le même phénomène d'encadrement.

L'épisode intitulé « *Sīrat* Maḥmūd »[222] dans la version imprimée de la recension damascène, et qui raconte la généalogie et la vie de Maḥmūd jusqu'à son apparition dans le récit est une analepse particulièrement intéressante au regard du schéma proposé plus haut. Tout d'abord, on remarque que le récit est enclenché par Maḥmūd lui-même qui raconte son histoire à Sitt al-Šām qui vient de le recueillir après la Nuit du Destin et son aventure malheureuse chez son frère et sa belle-soeur. Il précède l'adoption de Maḥmūd par Sitt al-Šām qui le rebaptise « Baybarṣ », du nom d'un fils qu'elle a perdu. L'analepse a donc un but symbolique, en plus d'informer l'auditeur/lecteur sur le passé de Maḥmūd et sur sa généalogie. Des traces de ce passé referont surface au cours du récit, mais il est symboliquement classé comme un impossible retour. Par la suite, même lorsqu'il sera proposé à

---

[220] Fascicule 37, 46-47 ; B/Z, vol. 4, 314.
(Le transmetteur dit ô mes seigneurs, la raison, ô mes aimables seigneurs, de ceci était qu'il était un *babb* à Tripoli que l'on appelait le Prince.) (*al-Brinz*/*al-Brinḍ*).

[221] Fascicule 37, 47 ; B/Z, vol. 4, 315. C'est moi qui souligne.
(Ils ont fait venir les prisonniers dans ce *sūq* pour les vendre aux enchères, et chaque fois qu'ils enchérissaient sur un prisonnier, les coups pleuvaient sur lui et ils lui crachaient au visage. Les prisonniers se sont alors rassemblés **et ils ont fait une collecte pour m'acheter, ô gouverneur des croyants, et ils m'ont envoyé te prévenir de ce qui se passe**...)

[222] Fascicule 3, p. 33. B/Z, vol. 1, 71.

Baybarṣ de retourner chez son père, il s'y refusera[223], imitant en cela ses nombreux ancêtres qui, après avoir quitté leur famille pour une vie d'errance, ne sont jamais retournés au pays. Toute la généalogie présentée, jusqu'à l'arrivée de Muḥammad, le grand-père de Maḥmūd, au pouvoir, est en fait une préparation à l'errance de Maḥmūd, et proleptique de son point d'arrivée. Qu'il s'agisse de l'Ancêtre fondateur, Muḥammad al-Adhamī, puis de son fils, Ibrāhīm, puis du fils de ce dernier, Maḥmūd, tous quittent leur famille pour terminer leur errance en pays d'Islam, avec la Mekke comme passage obligé, parfois comme dernière demeure.

Le récit de Maḥmūd, comme celui de Ḥasan dans l'épisode d'Ibrāhīm, commence à la première personne. Il prend aussi l'allure d'une « histoire » dont le personnage principal est le narrateur lui-même, Maḥmūd. Les marques rhétoriques du début du récit sont claires :

فقالت له احكيلى قصتك فقال لها اعلمى ايها الست انه كان فى بلاد العجم...[224]

Mais, comme dans l'épisode précédent, un élément déclenche le récit. Dans l'épisode d'Ibrāhīm, ce sont les circonstances qui intriguent Baybarṣ et le poussent à vouloir en savoir davantage. Il lui est insupportable de ne pas avoir l'explication de ce qu'il voit : un vieil homme creusant un trou dans la nuit, avec un jeune homme beau comme la lune, captif à ses côtés. Ici, c'est le comportement de Maḥmūd et son éducation qui intriguent Sitt al-Šām, et entraînent ses questions. Elle engage un *šayḫ* pour lui apprendre à lire, mais celui-ci s'enfuit devant les connaissances de son élève :

فرأى الشيخ بأن هذا الغلام قارى ماهر عارف بالتفسير احسن منه فقام نتع ترجيله تحت باطه وطلع يركد فنظرته الست من الشباك فقالت له الى اين رايح ما تقرى الغلام فقال لها مملوكك قارى حافظ ما شاء الله عليه ويقاء بالمعنى احسن منى...[225]

---

[223] Voir la fin de l'épisode de « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes », épisode qui, lui aussi, détermine la suite du récit (fascicule 19, p. 108. B/Z/, vol. 2, 299). J'aurai l'occasion de mettre en rapport ces deux épisodes.

[224] F. 3, p. 33 ; B/Z/, vol. 1, 73.
(Elle lui dit : « Raconte moi ton histoire ». Il lui dit : « Sache, ô Madame, qu'il y avait, au pays des *ʿağam*...)

[225] Fascicule 3, p. 30-31. B/Z/, vol. 1, 72.
(Le *šayḫ* vit alors que le jeune garçon récitait parfaitement le *Coran*, et connaissait le *tafsīr* mieux que lui ; il se leva, mit ses chaussures sous son bras, et se mit à courir. La dame le vit par la fenêtre, et lui dit : « Où vas-tu ? Tu n'enseignes pas au jeune garçon ? » Il lui dit alors : « Ton mamelouk lit et connaît par coeur le Coran, que Dieu le protège, et il lit en connaissant le sens mieux que moi ! »)

Ce qui est en cause ici, c'est la condition même de Maḥmūd, et tout conduit vers la révélation qui déclenche le récit :

فبكى محمود وتنهد وقال لها يا ستى ليش انا مملوك فقالت له لكان شو انت فقال لها والله انا ابن ملوك فقالت له شو السبب حتى وقعت تحت البيع و الشراء...[226]

Si, comme nous l'avons vu, c'est bien Maḥmūd qui raconte son histoire à Sitt Šām, la narration passe imperceptiblement à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'un narrateur extradiégétique. Le récit commence par l'histoire de l'Ancêtre fondateur, Muḥammad al-Adhamī, mais à aucun moment le narrateur n'utilise de marqueur de la première personne. Il ne fait pas référence aux personnages comme *mon* ancêtre, ou *mon* grand-père, ou *mon* père. Lorsque le récit atteint la naissance du héros, il est traité comme un récit à la troisième personne :

تزوج القان جمك فى بنت من بنات الملوك اسمها اياء خان فحملت منه بولد ولما مضت ايام حملها وضعت ولد ذكر فسموه محمود فربوه سنتين فحملت امه ايضاً جابت بنت سموها درى خان وبعدها جابت ولد سموه تختمر وبعدها جابت بنت سموها در ملك فصار للقان جمك اربعة اولاد اثنين ذكور وبنتين اما الذى اسمه محمود فانه تعلق على ركوب الخيل وصار فارس صنديد وبطلاً عنيد...[227]

La description du héros vu de l'extérieur, montre que le narrateur se distancie du personnage qu'il décrit ; l'adéquation entre héros et narrateur se fait de nouveau à la fin du récit lorsque Maḥmūd passe de la troisième à la première personne :

وهذا محمود هو انا بذاتي يا ستى[228]

L'affirmation de l'identité est renforcée par un doublement des signes : d'une part, *Maḥmūd / huwa*, d'autre part, *anā / bi-ḏātī.* Lors d'une *performance,* il est

---

[226] F. 3, p. 33 ; B/Z, vol. 1, 73.
(Maḥmūd se mit à pleurer et à soupirer et lui dit : « Parce que tu crois que je suis un mamelouk moi ? » Elle lui dit : « Mais alors qui es-tu ? » Il lui dit alors : « Par Dieu, je suis fils de roi. » Elle lui dit : « Pour quelle raison es-tu devenu esclave ? »)
Littéralement : « Pour quelle raison es-tu tombé sous le coup de la vente et de l'achat. »

[227] F. 3, p. 77 ; B/Z, vol. 1, 80.
(Le *qān* Ǧamak épousa une fille de roi, appelée Ayā' Ḫān, qui tomba enceinte de lui, et qui, lorsqu'arriva son terme, accoucha d'un enfant mâle qu'ils nommèrent Maḥmūd, et après l'avoir élevé pendant deux ans, elle tomba à nouveau enceinte, et donna naissance à une fille qu'ils nommèrent Durrī Ḫān, et après, elle donna naissance à un enfant mâle qu'ils nommèrent Tuḫtamur, puis à une fille qu'ils nommèrent Durr Mulk. Ainsi le *qān* Ǧamak eut quatre enfants, deux de sexe masculin, et deux filles. Quant à celui qui s'appelait Maḥmūd, il adorait monter à cheval et devint un brillant cavalier et un combattant obstiné...)

[228] F. 3, p. 81.
(Et ce Maḥmūd, c'est moi-même, Madame.)

vraisemblable que l'auditeur perd de vue (ou d'ouïe) le fait que c'est Maḥmūd qui parle. Tout laisse entendre que c'est, en fait le narrateur extradiégétique, y compris le fait que le héros se décrit comme exceptionnel. Le retour à la voix de Maḥmūd à la fin du récit apostrophe l'auditeur, autant que Sitt al-Šām.

Avec ce retour en arrière, et les parallèles établis grâce aux motifs, comme celui de l'errance, de la nomination etc., ce récit clot une étape et en prépare une autre. Le changement de statut, de celui de mamelouk à celui de fils de roi, annonce l'avènement du mamelouk-roi ; le changement de lieu marque l'approche de la fin de l'errance, un changement de statut lié au changement de nom, et une proximité avec la sphère du pouvoir[229].

C) La naissance du héros

La naissance proprement dite du héros n'est pas entourée de circonstances exceptionnelles. Elle est d'ailleurs racontée de façon très brève, sans aucun effet spectaculaire. En revanche, les circonstances qui ont conduit à cette naissance sont marquées par l'ascétisme et l'errance volontaire de l'Ancêtre fondateur[230]. Métaphoriquement, c'est là que se situe la véritable naissance. L'acte fondateur est symbolisé par la pomme que croque Muḥammad al-Adhamī[231] qui le force à abandonner son errance volontaire pour quelques temps et entrer dans le cercle social et familial. L'acte était prévu et attendu, faisant partie d'un plan divin, tel que l'atteste le rêve de la princesse :

ثم ان الملك دخل على الحرم لقاعة بنته فحين نظرته فزت على حيلها وباست يده فاحكا
لها عما ترجم الشيخ عن عضة التفاحه وهو يطلب السماح منكى قال فلما سمعت البنت كلام
ابوها ضحكت وفرحت بحالها وقالت له لا اسمح له وحيات راسك الا ان يتزوج بي فقال لها ابوها
من كل عقلك عمال تحكى فقالت اى وحيات راسك فقال لها ياللعجب ما رضيتى احد الا هذا

---

[229] Le texte passe du « mamelouk faible » ou « malade », à Maḥmūd, fils du *qān* Ğamak, à Baybarṣ. D'autres changements de nom marquent les diverses étapes de Baybarṣ vers le pouvoir : Rukn al-Dīn, al-Malik al-ʿĀdil, puis, finalement al-Malik al-Ẓāhir.
En ce qui concerne l'espace, il doit être traité de façon symbolique plus que géographique. Il ne s'agit pas d'une division manichéenne. Plutôt qu'une franche opposition entre deux espaces, nous avons à faire à une interpénétration des espaces, avec des effets de miroir, le reflet comportant autant de ressemblances que de différences avec l'image reflétée.

[230] Le récit de la naissance de Maḥmūd apparaît beaucoup plus tard dans la version cairote, après l'adoption de Baybarṣ par le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et sa femme, Šağarat al-Durr. Le récit commence avec le grand-père de Maḥmūd et l'épreuve de ses trois fils. Voir M. C. Lyons, *The Arabian Epic*.

[231] Le motif de la pomme remonte au moins au jardin des Hespérides, en passant par le jardin d'Eden. S'il détourne l'ascète de son chemin pour un temps, et le force à l'acte de chair, cela est présenté comme faisant partie du plan divin. Une fois l'enfant conçu, l'ascète reprend sa route.

المهبول فضحكت البنت وقالت يا ابي والله نظرته بنومى وانه ياخذنى ويجيبنى منه ولد يكون من احباب الله فهذا سبب زواجى به...[232]

Plus que la naissance de Maḥmūd lui-même, c'est celle d'une lignée qui conduit à lui qui est mise en valeur, ainsi que la combinaison de deux facteurs : le sang royal, et l'ascétisme religieux. Baybarṣ se montre le digne descendant de cette lignée.

L'étape des vicissitudes personnelles du héros offre un parallèle structurel intéressant avec celles de ʿAlī Āġā. On se souvient que ce dernier joue le rôle du « héros » chargé d'une mission qui consiste à trouver le vrai héros de la *Sīra*. La recension damascène expose longuement sa vie et ses vicissitudes, beaucoup plus longuement que tout autre version[233]. Le récit de ses mésaventures arrive avant celui des mésaventures de Maḥmūd et prépare l'auditeur/lecteur en lui donnant des clefs d'interprétation.

ʿAlī Āġā al-Warrāq fait partie d'une chaîne dans la quête du héros, chaîne dans laquelle chaque maillon se substitue à un autre. Si le donneur d'ordre premier est bien Dieu, celui qui exécute l'ordre en se chargeant de la mission, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, devient, à son tour donneur d'ordre, et ʿAlī Āġā prend, en quelque sorte, sa place dans la quête du héros. Le roi nous est présenté comme faisant partie des *ṣāliḥīn*, et comme tel, il est digne de la mission. Mais qu'en est-il de ʿAlī Āġā ? Une expression récurrente du texte lie les deux personnages. Tout comme le roi, ʿAlī Āġā utilise la citation coranique : « لا حول ولا قوة الى بالله العلى العظيم »[234]. La répétition de

---

[232] F. 3, pp. 41-43 ; B/Z, vol. 1, 74.
(Ensuite, le roi se rendit au harem, dans la chambre de sa fille. Lorsqu'elle le vit, elle se leva d'un bond et embrassa sa main ; il lui raconta alors ce que le *šayḫ* lui avait dit, comment il avait mordu dans la pomme et venait lui en demander pardon. Lorsque la fille entendit les paroles de son père, elle se mit à rire et se réjouit, puis lui dit : « Par ta tête, je ne lui pardonnerai que s'il m'épouse ». Son père lui dit : « As-tu bien toute ta raison pour parler ainsi ? » Elle lui dit : « Oui, par ta tête ! » Il lui dit alors : « Comme c'est étrange ! Tu n'en as accepté aucun à part ce fou ! » La fille se mit à rire et lui dit : « Mon père, par Dieu, je l'ai vu en rêve, et il m'a prise, et un enfant est né de lui, parmi les aimés de Dieu. Voilà pourquoi je veux qu'il m'épouse ».)
La recension alépine offre une version intéressante. Alors que dans la recension damascène, le derviche se rend compte par lui-même qu'il a peut-être commis une faute en mangeant la pomme, dans la recension d'Alep, c'est un ange qui le lui fait remarquer. En revanche il n'est pas question de rêve prémonitoire pour la princesse. Voir Georges Bohas, « L'autobiographie de Baïbars », *Le Muséon*, t. 104, fasc. 1-2 (1991), 125-140. Voir aussi la traduction du début de cette recension : Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume, *Les Enfances de Baïbars*, 119-120.

[233] La recension alépine ne donne aucune indication quant aux raisons pour lesquelles ʿAlī Āġā al-Warāq est tombé dans la misère ; le texte signale simplement : « il était, en fait, de bonne famille, mais la fortune l'avait trahi et il était tombé dans la misère » (*Les Enfances de Baïbars*, 47).

[234] La phrase caractérise le roi dès la page trois de la *Sīra* (B/Z, vol. 1, 17). ʿAlī Āġā la prononce par deux fois, fascicule 1, p. 34 et p. 61 (B/Z, vol. 1 26 et 32), et sa femme, p. 27 (B/Z/, vol. 1, 24).

cette expression ne porterait pas à conséquence si elle ne constituait pas une chaîne, à travers toute la *sīra*, qui relie certains personnages entre eux, en particulier certains des successeurs du roi sur le trône, comme ses fils, ainsi que ceux qui font justement partie des *ṣāliḥīn.* En ce qui concerne ʿAlī Āġā, il prononce cette phrase alors même qu'il a atteint le plus profond désespoir et n'a plus rien à attendre. Ses mésaventures sont autant d'épreuves qui viennent tester sa foi et sa capacité à accomplir la mission qui va lui être confiée. Elles constituent un véritable rite de passage au cours duquel le personnage doit faire table rase. Cette notion de *tabula rasa* est exprimée en terme de pertes matérielles : à deux reprises, à la suite de voyages malheureux, ʿAlī Āġā se retrouve sans rien, nu comme un vers, et l'expression qui désigne ce dénuement total, بالزلط, est utilisée à chaque fois[235]. Lorsque enfin, démuni de tout, sa femme se fait escroquer et perd le manteau (كرك) qu'elle était allée vendre au *sūq*, et qui leur servait aussi de couverture, ʿAlī Āġā touche le fond d'où il va très rapidement remonter. En fait, il s'agit d'une mise à nu métaphorique qui laisse au personnage, héros de l'épisode, mais non de la *Sīra*, une foi intacte, malgré toutes ces vicissitudes. Le fatalisme exprimé par l'expression :

وهكذا احوال الدنيا يوم لك ويوم عليك...[236]

fait place à une foi indestructible :

لأن الله – سبحانه وتعالى – لا يأخذ الا يعطى...[237]

La recension damascène s'étend longuement sur cet épisode des vicissitudes de ʿAlī Āġā. Le personnage étant un marchand, il est bien naturel qu'il voyage, mais ces voyages représentent un trajet initiatique nécessaire pour que le personnage puisse accomplir le voyage et la quête auxquels il est destiné. Une fois sa mission accomplie, il ne reparaît plus dans l'histoire, mais sa fonction, elle, se poursuit par un jeu de substitution.

Le motif de la faiblesse qui cache une grande force jalonne la montée au pouvoir, liée au thème du *ẓāhir/bāṭin*. Le mamelouk faible du *hammām* de Brousse s'inscrit dans une lignée : d'une part celle de son père, Ğamak, qui a été choisi pour succéder au roi, contre toute attente, justement parce qu'il admet sa faiblesse :

---

[235] Voir fascicule 1, p. 16 et 23. B/Z, vol. 1, 21-23.

[236] F. 1, p. 20 . B/Z/, vol. 1, 23.
(Ainsi va le monde, un jour pour toi, un jour contre toi.).

[237] F.1, p. 35 : B/Z, vol. 1, 26.
(Car Dieu – Gloire à Lui – ne prend pas sans donner.).

وبعد ان خلصت الجمعه طلبه ابوه وسئله كما سئل اخواته فقال له يا ابي تريد ان تحكنى بالرعايا وانا رجل ضعيف وعليم الله يا والدى لما انظر احد طالع الى عندى بدعوه فأظن كانه سبع رايح يبلعنى...[238]

Le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb lui-même se considère (et est considéré par certains des émirs ignorants) comme faible, et désigne le mamelouk qu'il désire acheter en ces termes :

فقال له يا رجل هذه الدراهم الذى دفعناهم الك هدول من بيت مال المسلمين ونحن انحق موكلين وكاله عليه ولكن مشتهى انا لآخر تجبلي معك مملوك يكون ضعيف مثلى[239]

Le choix de Ğamak comme futur roi est politique, dans la mesure où il répond à un critère particulier concernant l'idée du « bon » roi, mais ce choix est également déterminé par le plan divin. Ainsi le motif du plus jeune des fils comme l'élu, ou comme celui qui réussit, motif que l'on trouve fréquemment dans les contes[240], se trouve parfaitement justifié dans le récit.

Un autre motif très courant dans les histoires populaires concerne l'opposition du Roi et du Mendiant. « La tragique histoire de Maḥmūd » selon les termes de Georges Bohas[241], concerne une « chute » tragique de la condition de roi à celle d'esclave. Mais rien ne saurait effacer les marques de sa « royauté ». Comme son « élection » se trouve inscrite dans son corps[242], son lignage transparaît dans son éducation et ses connaissances. De mamelouk-roi, il devient roi-mamelouk. Mais il convient de rappeler la façon peu orthodoxe dont se passe l'achat de Maḥmūd[243]. En

---

[238] F. 3, 74-75 ; B/Z, vol. 1, 80.
(Lorsque la semaine fut terminée, son père lui posa la même question qu'à ses frères. Il lui répondit : « Mon père, tu voudrais me mettre à la tête de tes sujets, mais je ne suis qu'un homme faible. Dieu sait, mon père, que lorsque je vois quelqu'un s'approcher de moi avec une requête, j'ai l'impression que c'est un lion qui s'apprête à me dévorer. »).

[239] F. 1, 104 ; B/Z,vol. 1, 41.
(Il lui dit : « Cet argent que nous t'avons donné provient du trésor des musulmans et c'est nous qui en avons la charge. Mais je désirerais à mon tour que tu m'amènes un mamelouk qui soit faible comme moi. »)

[240] Ce motif, présent dans de nombreux contes occidentaux est également présent dans les contes moyen-orientaux. On le trouve dans *Les Mille et une nuit*, dans le conte du portefaix, où les fils sont remplacés ici par des filles ; on le trouve également dans un conte de Damas : « *Al-asfār maʿdin al-riğāl* », où il est question d'un roi qui teste ses trois fils pour savoir qui lui succèdera (voir *Al-hikāyāt al-šaʿbīya al-šāmīya*, vol. 3 (Damas : maktabat al-turāṯ al-šaʿbī, 2001), 117-121.

[241] Voir « L'autobiographie de Baibars », 125.

[242] Les ismaéliens, en particulier, reconnaissent en Maḥmūd celui qui est annoncé par le *Ğafr* grâce à des marques sur son visage.

[243] L'acquisition de Qalawūn et Aydamur se démarque aussi de celle des autres mamelouks, mais d'une manière différente.

effet, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb refuse que le mamelouk particulier qu'il désire pour lui-même soit acheté avec l'argent des musulmans. C'est avec une bourse qu'il détient de l'aumône des Quarante-et-un Justes (*aṣḥāb an-nawba*)[244], et dont personne ne connaît vraiment le contenu, que Maḥmūd est « acheté » au derviche :

فمد الملك يده الى عبه وطالع صره صغيره لونها ازراق وقال له خوذ هذه الصره واشترى لنا فيها المملوك لكن يا علي آغا لا تشوفها صغيره تستهزئ فيها وعزة الله شحدناها من اصحاب النوبه وهم واحد واربعين مصريه.[245]

Lorsque la transaction a lieu, le texte la présente comme un échange :

قال له الدرويش يا علي اغا هذا المملوك لا بيباع ولا يقاوم باموال ولكن انا اعطيك اياه وانت مد يدك لجيبة عبك فمهما حصل يدك اكرمني به فمد يده علي اغا بجيبة عبه فوقعت بيده الصرة الذي اعطاه اياها الملك الصالح ايوب الذي اخذه من اصحاب النوبه فاخذها الدرويش وقال له عزة الربوبيه بدها ترجع لاصحابها اهل النوبه...[246]

Comme on peut le voir, le derviche ne fait de référence explicite à de l'argent, ou même à une bourse, mais simplement à ce qui se trouve dans la poche de ʿAlī Āġā. Si les Quarante-et-un représentent les intercesseurs, comme dans la recension alépine, et que, comme le signale ici le texte, la bourse revient à ses premiers « maîtres », alors l'acte d'achat ou de vente n'est que ce qui apparaît en surface[247]. On remarque aussi l'effet de circularité, le retour au donneur d'ordre, comme dans le cas du rêve du roi.

La construction du Monde du secret (*ʿālam al-ġayb*) dans le texte, se fait par des détails distillés ça et là, dans ces objets qui parcourent un circuit pré-déterminé, ou dans des notes de passage qui ouvrent dans le récit un espace parallèle dans

---

[244] La recension alépine parle des « Quarante » que les traducteurs identifient comme les Quarante Justes qui apparaissent fréquemment dans le récit. Voir *Les Enfances de Baïbars*, 78, note 34.

[245] Fascicule 1, pp. 104-105 ; B/Z, vol. 1, 41.
(Le roi porta la main à sa poche et en tira une petite bourse de couleur bleue et lui dit : « Prends cette bourse et sers-t-en pour nous acheter le mamelouk. Mais, ʿAlī ʿĀġā, ne la juge pas si petite que tu la méprises, car par la grâce de Dieu, c'est le résultat de l'aumône des Justes, les quarante-et-un Egyptiens. »).

[246] Fascicule 2, fol. 5r.v. B/Z, vol. 1, p. 53.
(Le derviche lui dit : « ʿAlī Āġā, ce mamelouk n'est pas à vendre et son prix ne peut être fixé en argent, mais je te le donne, et toi mets la main dans ta poche et récompense-moi avec ce que tu y trouveras. » ʿAlī Āġā mit la main dans sa poche, et sa main tomba sur la bourse que lui avait donnée le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et qu'il tenait des Justes. Le derviche la prit et lui dit : « Par Dieu, elle veut retourner à ses maîtres, les gens de la *nawba.* »).

[247] On peut trouver des incidents analogues dans le reste du récit lorsque, par exemple, un marchand prend l'argent d'un objet, puis le rend comme « cadeau » à l'acheteur. Voir aussi l'exemple de Ṣafā' al-Wudd au fascicule 123.

lequel tout semble déjà réalisé de façon cachée, le récit lui-même se faisant alors la *manifestation* dans la *dunyā* de ce qui, d'une manière ou d'une autre doit se produire.

L'étude de la grammaire du récit est riche d'enseignement, quelle que soit la grille de lecture utilisée, et encore plus lorsque l'on accepte de ne pas enfermer le texte dans une seule de ces grilles. Non seulement elle permet de comprendre les structures fondamentales qui charpentent le récit, mais elle aide à saisir le jeu qui s'installe entre cette grammaire et le récit lui-même. Les variants deviennent alors le lieu où l'inattendu fait place à l'attendu des invariants, où les règles peuvent être bouleversées, parfois inversées, mises à distance, tout en étant toujours présentes.

Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ est la dernière *sīra* à avoir vu le jour. Il s'agit d'une *sīra* tardive qui bénéficie des apports des autres *siyar* au genre. Il serait présomptueux, ici, de tenter une étude intertextuelle[248], et on ne saurait, de toute façon, limiter le texte à une série d'emprunts et d'influences. Cependant, les conventions du genre étant bien établies au moment de la genèse du texte[249], on peut comprendre l'utilisation de ces conventions et les écarts par rapport à elles dans le récit.

Dans le chapitre qui suit, je voudrais examiner certains éléments structurels du récit. Je commencerai par la structure par épisodes, une des caractéristiques fondamentales des *sīyar*, et qui présente des traits spécifiques au genre. Cette structure est régie par de grands principes qui la rendent « auto-générative ». On pourrait la voir comme un arbre gigantesque dont les branches ne cessent de croître à partir d'un tronc dont elles sont toujours solidaires. Quels sont ces principes, et comment s'appliquent-ils dans le cas précis de la recension de Damas ? Voilà une des questions à laquelle je tenterai de répondre.

La gestion du temps et de l'espace dans le récit, est un autre point commun aux *siyar* qui trouve une expression particulière dans *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ.* Alors que l'on peut facilement reconnaître certains lieux, parfois décrits de façon précise, la géographie de la *Sīra* est surtout métaphorique. Les marqueurs temporels nombreux sont parfois contradictoires, et l'élaboration du récit de la

---

[248] Une véritable étude intertextuelle suppose que l'on compare des manuscrits de même nature. Comparer, pour y trouver des traces d'influence, des textes de natures aussi variées qu'une véritable recension de conteur et un texte imprimé réduit à un seul volume, par exemple, serait absurde. La comparaison des versions imprimées longues entre elles pourrait se concevoir, dans la mesure où ces versions datent à peu près de la même période, et où elles procèdent de la même pratique. On peut, cependant, de façon légitime, souligner des correspondances, des échos, ou des analogues, pas seulement d'ailleurs entre les *siyar*, mais également avec des textes de la *ḫāṣṣa*.

[249] Pour la genèse de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars/ṣ*, voir la thèse de Tomas Herzog, *op. cit.*

période mamelouke à la fin de la période ottomane donne à ces marqueurs une valeur instable[250].

Enfin, je voudrais examiner un aspect qui me semble essentiel dans la structuration du récit, et qui joue un rôle à travers la *Sīra* toute entière : il s'agit des schémas initiatiques, et de la ritualisation de certaines séquences.

[250] Je ne cherche pas ici les anachronismes dont l'étude seule pourrait constituer une thèse. Un travail sur les termes techniques, de guerre, d'habits, de fonctions etc. révèlerait certainement les diverses strates du texte, mais là n'est pas notre propos.

DEUXIEME PARTIE

LES ELEMENTS STRUCTURELS DU RECIT

La nécessité de limiter l'étude à certains éléments dans le cadre de ce travail semble évidente. Le choix peut paraître arbitraire, il est cependant déterminé par des critères internes au genre et à la recension qui nous occupent. Les trois grands aspects du récit que je vais présenter ont été choisis en fonction de ces critères, mais aussi parce que l'un conduit naturellement à l'autre. La pratique de titrer les épisodes varie d'un manuscrit à l'autre. Dans la recension damascène, certaines mains (A et B) titrent de façon assez scrupuleuse les divers épisodes[251], d'autres pas du tout. Même lorsque le texte est continu, et sans titre, certains marqueurs textuels indiquent assez clairement le début et la fin d'un épisode. A leur tour, ces épisodes ponctuent le texte en lui conférant une chronologie, même si celle-ci est rendue complexe par les nombreuses prolèpses[252] et analepses. Ces procédés rhétoriques temporels constituent d'ailleurs une des caractéristiques du récit des *siyar*, et la façon dont ils sont utilisés participe de la spécificité de telle ou telle recension. Les déplacements spatiaux et les diverses définitions de l'espace sont aussi largement tributaires de la structure par épisodes. La superposition des différents temps, et l'utilisation métaphorique de l'espace conduisent à se poser la question du temps et de l'espace rituels, et à définir des schémas initiatiques que le récit organise à travers la structure par épisodes. Les étapes dont parle Fārūq Ḫūršīd comme étant caractéristiques du genre, ont également un rôle à jouer.

---

[251] Voir le résumé. On peut voir, en comparant les titres d'origine et les différentes mains dans le tableau de la première partie, que les mains C, par exemple, n'utilisent jamais de titre. Le titrage n'est pas, non plus, systématique dans les mains A et B, mais suffisamment fréquent pour qu'on y voit un trait particulier. J'ai parfois ajouté des titres pour ces mains-là, suivant la pratique des éditeurs de la recension damascène. Voir également en annexe le tableau des épisodes. Dans d'autres recensions, comme, par exemple, les recensions égyptiennes de la Bibliothèque Nationale, Paris, les rubriques peuvent indiquer le début d'un épisode, mais elles sont également utilisées pour l'expression récurrente qui ponctue le récit : قال الراوي.

[252] Pour les prolèpses, il s'agit plus d'effets d'annonce que de narrations détaillées. Je reviendrai là-dessus avec des exemples et plus de détails.

CHAPITRE 1

La structure par épisodes

Il faut d'abord procéder à la définition de l'épisode tel qu'il se manifeste dans la *Sīra*. On pourrait, à première vue, le définir par le récit contenu entre deux titres ; par exemple « le *qān* Halawūn » et « La reine Maryam al-Zunnārīya », titres présents dans le manuscrit de la main A, et qui représentent les épisodes 35 et 36 dans les fascicules 16 et 17[253]. Plusieurs problèmes se posent pour cette définition. Tout d'abord, celui des titres. En effet, comme indiqué plus haut, les fascicules de la main A donnent des titres, mais de façon parfois aléatoire. Par exemple, aucun titre n'apparaît avant le fascicule 4 de la recension. Parfois certains titres couvrent des ensembles qui pourraient être divisés en plusieurs épisodes, dans la mesure où, à partir d'un certain moment, le récit ne concerne plus le personnage ou les événements mentionnés dans le titre. C'est le cas, par exemple de l'épisode 45, « La Conquête d'al-ʿArīš », au fascicule 26 : lorsque le titre suivant apparaît dans le manuscrit, c'est au fascicule 32. Entre-temps, la ville d'al-ʿArīš a été prise depuis longtemps, Baybarṣ a été enlevé, la ville de Sīs a été prise par les musulmans. Parfois, au contraire, les titres se multiplient à l'intérieur d'un même fascicule, donnant l'impression d'un grand morcellement ; ainsi le fascicule 4 comprend 5 titres d'épisodes, tous concernant l'initiation du héros. De plus, si l'on considère les fascicules de la main C, on s'aperçoit qu'ils ne mentionnent jamais les titres d'épisodes. Ainsi, si nous avions ce manuscrit complet, il nous serait impossible de définir les épisodes selon la méthode des titres. Il faut donc adopter une méthode différente. Le texte, bien sûr, doit être notre meilleur guide. De nombreux épisodes peuvent être déterminés par les formules que le récit utilise pour marquer le début et la fin d'un segment. Des formules telles que :

قال الراوى يا ساده الى يوم الملك كان جالس صدر مجالس...[254]

[253] Selon ma classification des épisodes et les numéros de fascicules IFEAD. Voir tableau en annexe.

[254] Celle-ci est tirée du fascicule 21, p. 99 ; B/Z, vol. 3, p. 55, et introduit le « *dīwān istišād al-malik al-Ġāzī* » (« Le Matyr du roi al-Ġāzī »). On pourrait en trouver de nombreuses formulées à peu près de la même manière.
(Le transmetteur dit : « Ô mes amis, jusqu'au jour où le roi était assis au centre de l'assemblée. »).

marquent fréquemment le début d'un segment, et d'autres en indiquent la fin :

> واما الملكه يا ساده من فرحها بالحليب صارت تفرق وتبخشش وتتصدق على الفقراء والمساكين واقامت بمصر على عز وجاه لها معنا كلام صلو[255] على النبى خير الانام ومصباح الظلام[256]

Elles peuvent définir un « épisode ». Ceci, en revanche, ne veut pas dire que l'épisode en question clôt définitivement l'action qui s'y déroule ; celle-ci peut avoir des conséquences, et la fin de l'épisode est alors une fin « suspendue », comme une cadence musicale suspendue, qui marque un terme au développement qui la précède, mais qui laisse entendre que la partition peut reprendre. Toutefois dans la mesure où nous avons là un début, un milieu, et une fin, selon les catégories simples définies par Aristote, nous pouvons considérer qu'il s'agit bien d'un épisode, susceptible d'être analysé pour lui-même, mais aussi dans son rapport avec le reste du texte. Ainsi, l'enchaînement des épisodes peut également revêtir une grande importance dans les stratégies narratives.

Dans un article sur les premières *siyar*, « Delimitation in the early *Sīrah* », Danuta Madeyska définit ce que j'appelle un épisode en parlant des « thèmes » qui les délimitent :

> Les thèmes n'ont pas de cadre qui leur sont propres, mais on peut facilement les détecter grâce à la répétition. Environ la moitié des contes étudiés (83), à la fois ceux qui possèdent un marqueur au début et ceux qui n'en ont pas, commencent le récit avec deux thèmes : l'Arrivée d'une nouvelle et le Départ. En général ces deux thèmes sont connectés et se succèdent dans l'ordre indiqué ci-dessus. Il peut arriver, cependant, qu'un conte débute par le second thème précédé par une déclaration du but recherché. Ces thèmes peuvent apparaître au début d'un conte ou à un moment spécifique, ou même au début d'un événement particulier, mais leur position fixe est un indice d'une fonction

---

[255] صلوا

[256] F. 26, p. 21 ; B/Z, vol. 3, 217.
(Quant à la reine, ô mes amis, elle se réjouit d'une montée de lait, et se mit à dispenser des bontés aux pauvres et aux démunis, et demeura au Caire dans la dignité de son rang, nous en avons fini avec elle pour l'instant. Priez pour le Prophète, le meilleur de l'Humanité et Lumière dans l'obscurité.).
Ici il s'agit de la reine Tāğ Baḫt, l'épouse de Baybarṣ et de son arrivée au Caire après une mésaventure près d'al-ʿArīš, mésaventure qui va déclencher les hostilités et conduire à la prise d'al-ʿArīš par Baybarṣ. Les formules de fin d'épisode comportent fréquemment, mais pas nécessairement, une formule religieuse. L'expression « *lahā/lahu/lahum maʿanā kalām* » y apparaît souvent, mais n'est pas réservée à la fin d'épisode ; on la trouve très fréquemment lorsque, à l'intérieur d'un même épisode, le narrateur passe d'un personnage à un autre. Je reviendrai sur cette expression dans l'étude sur le temps et l'espace.

> délimitatrice. Leur présence est un signe supplémentaire du début d'une histoire.[257].

La définition de « thèmes » (d'autres diraient « motifs ») pour délimiter les épisodes peut, en effet s'avérer efficace. L'auteur poursuit en donnant des exemples de « thèmes » comme éléments finaux :

> Les thèmes marqués comme éléments finaux arrivent souvent à la file, par exemple le Retour Triomphal et la Prise du Pouvoir sont généralement associés à des thèmes tels que Fêtes et Noces. Chacun d'eux peut conclure un seul événement, ou une partie distinctive du conte.[258]

Je traduis volontairement « tale » par « conte », sachant pertinemment que le terme est ambigu en anglais, et que ce n'est pas ce que l'auteur, vraisemblablement, veut dire. Le problème vient du fait que l'article porte non pas sur les contes (« tales ») mais sur les *siyar*. Ce que l'auteur entend par « tale », c'est un récit, la « relation » d'un événement, le mot venant du verbe « tell ». Mais traduire par « récit » ou « relation » est tout aussi équivoque. Le choix du mot « tale » me semble donc particulièrement malheureux, car ce que l'auteur tente de définir et de « délimiter » ici ce sont, justement, les épisodes. De la même manière, le glissement vers « story », ou « event » n'est pas plus heureux et on reste avec une impression de flou. Ce qui se dégage de ce discours cependant, une fois ces ambiguïtés levées, c'est l'impression que les « tales », ou dans mon vocabulaire « épisodes », sont juxtaposés et que chacun est indépendant de l'autre. Les délimitations par « thèmes » ne me paraissent donc pas fonctionner pour *Sīrat Baybarṣ,* car si on peut effectivement repérer ces thèmes, il n'est pas dit que ce qui commence soit le début d'un nouvel épisode, bien que ce puisse être le cas, mais parfois simplement le début d'une péripétie ; de même pour les thèmes finaux qui peuvent simplement marquer

---

[257] Danuta Madeyska, « Delimitation in the early *Sīrah* », *Oriento Moderno*, 83, 2 (2003), 269.
(Themes have no framework of their own, but they are easy to detect thanks to their repetitiveness. About half of the tales under study (83) both those with the markers at the beginning and the one without them, commence the narrative with two themes: Receiving news and Departure. As a rule these two themes are connected and delivered in the above order. It may so happen, however, that the tale begins with the second theme preceded by the statement of the goal. These themes may appear at the beginning of a tale or its distinct part or even an individual event, but their fixed position is indicative of a delimitation function. Their presence is an extra signal of the beginning of a story.).

[258] *Idem*., p. 269.
(Themes marked as final elements are often delivered in strings *e.g.* Triumphal return and Assumption of power are, as a rule, associated with such themes as Feast and Wedding. All of them may conclude a single event or a distinctive part of the tale.).

une pause dans un épisode donné. Ces délimitateurs ne rendent pas non plus compte des enchevêtrements d'épisodes, ni de la constitution de cycles d'épisodes[259]

En effet, on peut dégager du récit plusieurs grands cycles d'épisodes qui tous se rejoignent à un moment ou à un autre. Ces grands cycles se caractérisent souvent par des itinéraires qui se croisent. Ainsi, l'itinéraire de Baybarṣ et celui de Šīḥa, dont il convient de rappeler qu'il commence très tôt dans la recension damascène et qu'il est étroitement lié dans le récit à celui de Ǧawān[260]. Ces itinéraires convergent dans l'épisode de « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes » qui précède de peu la mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb[261], et dans le cycle d'épisodes consacré à la succession du roi. Mais l'itinéraire de Baybarṣ en a déjà croisé d'autres, en particulier ceux des ismaéliens comme Ibrāhīm et Maʿrūf. Dans l'ensemble, il s'agit d'une mise en place de réseaux qui seront exploités le moment venu. Si le lien entre les itinéraires de Baybarṣ et de Šīḥa passe par Ǧawān, celui entre les itinéraires des ismaéliens et de Baybarṣ passe par Šīḥa. Une chaîne s'établit donc entre les différents cycles. Ces points de départ, étroitement liés, donnent à leur tour naissance à d'autres cycles d'épisodes. L'absence de Maʿrūf entraîne le départ de nombreux ismaéliens qui se lancent à sa recherche, avec pour conséquence une série de retours problématiques qui s'échelonnent sur environ trente sept années[262], bien au-delà de la mort de Maʿrūf. Ce cycle d'épisodes concerne la succession de Maʿrūf à la tête des ismaéliens, et les ruses de Šīḥa pour s'imposer comme le souverain des forteresses ismaéliennes. Mais la quête de Maʿrūf donne aussi naissance à un cycle d'épisodes lié à son fils ʿArnūs. Reproduisant le scénario de ses parents, ʿArnūs épouse un grand nombre de princesses chrétiennes ou du pays des *ʿağam*, qu'il perd, comme son père avant lui avait perdu sa femme Maryam, fille du *babb* de Gênes, avec leur progéniture. A son tour, ce cycle est relié à l'ensemble par Ǧawān qui tente de monter contre l'Islam les fils de ʿArnūs, élevés en pays chrétien ou *ʿağamī* dans l'ignorance de leur ascendance ismaélienne. Ce cycle d'épisodes inclut des analogues qui concernent d'autres personnages comme Aydamur, Ibrāhīm, Saʿd, ou Šīḥa dont les fils dispersés finissent par rejoindre leur père respectif et l'Islam. Parallèlement, le thème des

---

[259] Il est vrai que Danuta Madeyska ne parle que des « premières » ou « anciennes » *siyar* (« *early* »). Ces délimitateurs fonctionnent sans doute mieux pour *al-Zīr Sālim* et *Sīrat ʿAntar* que pour *Sayf Ibn Ḏī Yazan*, *al-Amīra Ḏāt al-Himma*, ou encore *Sīrat Baybars/ṣ*

[260] Voir fascicule 7.

[261] Voir mes deux articles concernant l'itinéraire de Šīḥa : « Double et substitution dans *Sīrat Baybarṣ*, Le cas de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn », *Langues et Littératures du Monde Arabe* n° 5 (2004/2005), 209-230, et « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn »(Colloque international de Damas, «Le Roman populaire arabe : tradition et perspectives d'avenir », Avril 2005.).

[262] Le dernier personnage parti à la recherche de Maʿrūf à refaire surface dans le récit est ʿAlī Ṭuwayr, resté absent trente-sept années (fascicule 161).

ennemis de l'Islam et de la conquête organise des cycles pour la plupart liés à ceux déjà mentionnés. Toutes les attaques des rois francs peuvent se rattacher aux cycles précédents d'une manière ou d'une autre : soit qu'il s'agisse de révoltes ou de « croisades » fomentées par Ǧawān dont le destin est prédéterminé par la prédiction du *Kitāb al-Yūnān* : ces cycles représentent donc aussi ses tentatives de déjouer la prédiction ; soit qu'il s'agisse des adorateurs du feu, rois et magiciens, souvent à la solde du *qān* Halawūn. Ces cycles traitent tous, en partie au moins, de la succession, et sont souvent liés à des luttes intestines dont les germes ont été semés dès le départ : les diverses trahisons des émirs, menés par Aybak d'abord, puis par Qalawūn, qui n'hésitent pas à s'associer avec les ennemis de l'Islam, chrétiens ou adorateurs du feu, sont présentes dès les tous premiers épisodes de la *Sīra*[263].

Ces grands cycles forment une chaîne dont les maillons sont fortement solidaires. Ils définissent une des caractéristiques essentielles de la structure par épisodes : d'une part cette structure participe d'une construction linéaire, d'un mouvement chronologique du récit, d'autre part elle implique une construction circulaire, un mouvement cyclique, les deux étant, encore une fois, étroitement liés. Ainsi, le retour des ismaéliens partis à la recherche de Maʿrūf appartient à la fois à la construction chronologique du récit (ils partent, puis reviennent après qu'un certain temps, variable, se soit écoulé, avec les changements qui s'en suivent), et à la construction cyclique, puisqu'à chaque retour la même question de la succession à la souveraineté des forteresses se pose.

Le tableau présenté en annexe[264] montre la manière dont les épisodes s'enchaînent et s'enchevêtrent dans le récit. On peut voir à la fois l'aspect chronologique et linéaire des ensembles d'épisodes, aussi bien que leur aspect cyclique. On voit bien, en particulier, comment le début de la *Sīra* se concentre sur la quête du héros, son apparition dans le récit, son « apprentissage », en quelque sorte, de la fonction de héros. Dans cet itinéraire, qui représente à la fois une initiation et une montée en puissance, l'épisode [« Origines et filiation du *qāḍī* Ǧawān »] au fascicule 7 marque un temps dans le récit. J'ai déjà souligné qu'il fonctionne en contrepoint de l'épisode [« *Sīrat* Maḥmūd »] au fascicule 3. Les deux constituent une analepse, mais alors que [« *Sīrat* Maḥmūd »] ne se préoccupe que des faits du passé, [« Origines et filiation du *qāḍī* Ǧawān »], par le truchement du

[263] Voir Annexe 3 : les épisodes y sont présentés sous forme de tableau dans l'ordre de leur apparition dans le récit, avec le cycle auquel ils appartiennent, et les liens qu'ils entretiennent avec d'autres cycles et/ou avec les itinéraires des personnages.

[264] Pour ne pas trop encombrer le texte, je préfère mettre ce tableau en annexe. Le lecteur pourra facilement s'y référer au cours du commentaire, s'il le désire.

Kitāb al-Yūnān, est à la fois une analepse et une prolèpse[265]. La stratégie narrative commune aux deux épisodes (analepse à partir d'un contenu identique : origines et filiation), crée un lien entre le protagoniste et l'antagoniste, lien renforcé par la prédiction qui lie inexorablement leurs itinéraires. Dans ce schéma, Šīḥa apparaît comme le troisième terme qui vient s'interposer entre Ǧawān et Baybarṣ. L'épisode « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes » dans le fascicule 19, est l'aboutissement de ce cycle, et le début de la réalisation de la prédiction. Il constitue véritablement une charnière[266], au sens où il marque la fin attendue d'un cycle, et ouvre la voie à un autre cycle. Tout comme la prédiction avait été prise en main par Ǧawān, pour tenter de la contrecarrer, elle est à présent prise en main par Šīḥa pour qu'elle se réalise. Une analyse comparative des motifs structurels et de leur utilisation met en lumière à la fois les similitudes et les oppositions des deux épisodes qui s'insèrent dans le grand cycle de l'initiation du héros éponyme.

A) La structure en miroir

J'appelle structure en miroir la stratégie narrative qui consiste à mettre en parallèle des éléments du récit qui se répondent trait pour trait, faisant apparaître à la fois des similitudes et des différences. Cette structure peut concerner des ensembles plus ou moins longs, qui peuvent aller de la simple phrase à un cycle complet d'épisodes. Elle joue à la fois sur la répétition et la substitution, notions que j'aurai le loisir de développer dans la troisième partie. Pour prendre des exemples concrets, on peut noter une structure en miroir dans certaines biographies brèves comme par exemple l'enfance de Ǧawān et celle de ʿUṯmān, où une phrase répond à l'autre, entraînant un effet similaire : dans les deux cas, le comportement agressif du

---

[265] J'utilise ces termes au sens où Genette les emploie. On pourrait parler, de façon plus générale de rétro-récit pour l'analepse, et d'anticipation pour la prolèpse. Voir Gérard Genette, *Figures III*.

[266] C'est ainsi que Thomas Herzog perçoit cet épisode dans sa thèse. Son analyse renvoie plus à la genèse du récit qu'à sa structure narrative. Mais il voit bien que l'épisode « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes » fait prendre un tournant décisif à la *Sīra*, et surtout permet sa continuation et son développement. Il donne ainsi l'impression qu'il y avait un projet initial qui n'allait peut-être pas au-delà de l'arrivée de Baybarṣ au pouvoir, et que l'apparition de Šīḥa dans la *Sīra* a donné une nouvelle impulsion au récit permettant d'autres développements. Thomas Herzog tente ainsi le difficile exercice de l'étude diachronique de la *Sīra*. Mon approche est purement synchronique, à partir d'un récit reconstitué par un *ḥakawātī* du XXe siècle qui utilise des manuscrits plus ou moins récents (le plus ancien datant du XIXe siècle), et un état constitué de l'ensemble de la *Sīra* proche de la performance. Dans ce récit, Šīḥa arrive très tôt, bien avant son arrivée dans d'autre recensions (par exemple la version imprimée du Caire, ou encore le manuscrit de la British Library). Dans la recension damascène l'épisode « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes » est préparé depuis le tout début de la *Sīra* (fascicule 7). C'est donc plus pour des raisons purement structurelles que j'étudie cet épisode comme « charnière » du récit.

personnage envers ses compagnons de classe est noté presque de la même manière dans une simple phrase. Ainsi en ce qui concerne Ǧawān :

فحطه جده بالمدرسة صار يضرب هذا ويبعص هذا ويطرب هذا وابا الاولاد تشتكي عليه لبب مارياس فطالعه من المدرسه وحطه عنده بالسرايا[267]

Sa conduite au palais n'étant pas meilleure, on l'envoie chez son oncle paternel, Karsīmūn, au monastère al-ʿĀmūd, où il apprend son destin, et décide de consacrer sa vie à détourner la prédiction du *Kitāb al-Yūnān*. En faisant cela, c'est le chemin du mal qu'il choisit, et il suit ainsi les traces de son père Aṣfūt. Quant à ʿUṯmān, le truand, ce sont les enfants de sa rue qu'il martyrise depuis l'âge de quatre ans :

وصار يتبارد على اولاد الشارع وتجيني عليه الشكاوات ودا يقول لى ابنك ضربنى ودا يقول ابنك مدغنى ودا يقول ابنك تعرنى وانا اعجزت وانى انصحه[268]

La similarité dans la mauvaise conduite des deux personnages est annoncée par la même expression concernant leur petite enfance :

وصاروا يربو[269] جوان بحجر الدلال[270]

pour Ǧawān ; et pour ʿUṯmān :

وصرت اربيه بحجر الدلال[271]

Notons, dès à présent, la différence dans la manière de raconter l'événement : dans le récit sur Ǧawān, c'est le narrateur qui énumère ses méfaits. La scène racontée par la mère de ʿUṯmān, al-Ḥubla, est plus « présente » et vivante car elle prend en charge les voix des enfants qui viennent se plaindre à elle. On imagine les

---

[267] F. 7, p. 63 ; B/Z, vol. 1, 196.
(Son grand-père [le *babb* Māryās] le mit à l'école. Mais il se mit à frapper l'un, mettre son doigt dans le cul de l'autre, jeter de la terre sur un autre, si bien que les pères des enfants vinrent se plaindre au *babb* Māryās qui le sortit de l'école et le prit avec lui au palais.).

[268] F. 8, p. 41 ; B/Z, vol. 1, 227.
(« Et il se mit à se moquer des enfants dans la rue, si bien qu'ils venaient se plaindre à moi. Et celui-ci de me dire : « Ton fils m'a battu ! », et cet autre : « Ton fils m'a pincé ! » Et un autre : « Ton fils m'a donné un coup de poing ! » Et moi, je ne savais pas quoi faire pour qu'il suive mes conseils ».)

[269] يربوا

[270] F. 7, p. 63 ; B/Z, vol. 1, 196.
(Et ils élevèrent Ǧawān comme un enfant gâté.)

[271] F. 8, p. 41 ; B/Z, vol. 1, 226.
(Et je me mis à l'élever comme un enfant gâté.).

divers degrés de narration au cours de la performance, le conteur se faisant tour à tour al-Ḥubla, puis al-Ḥubla imitant les différentes voix des enfants. L'événement devient une scène, au sens quasi-théâtral, dans la mesure où, contrairement au récit de l'enfance de Ǧawān, l'émotion pointe. On ne peut, en effet, que compatir avec al-Ḥubla qui tente tout pour « sauver » son fils. Cette stratégie narrative prédispose l'auditeur en faveur de ʿUṯmān. Ǧawān, lui, est envoyé de l'école au palais, puis du palais au monastère, pour enfin retourner à Yaġra en maître des lieux ; ʿUṯmān, grâce aux efforts réitérés de sa mère, passe d'école en école, de maître en maître, jusqu'au jour où il trouve sa « double » voie : il se réfugie dans le sanctuaire de Zaynab qu'il désigne comme sa seule instructrice, puis il se fait truand :

انا دى معلمى واشار على السيده وقال لى بحيات النبى تسيبنى هنالك تركته يا بيه ورجعت ومن وقتها تعلق على الزعاره[272]

La révélation de ʿUṯmān procède du mystère, celle de Ǧawān se fait de façon différente, dans un autre sanctuaire, par la découverte des fresques relatant la destinée de Baybarṣ et son lien étroit avec celle de Šīḥa et celle de Ǧawān, puis par la lecture du *Kitāb al-Yūnān*. Dans un cas, on ne sait pas ce qui se passe, ni en quoi consiste « l'instruction » de la Dame du Caire. Dans l'autre l'auditeur/lecteur possède certains détails de la révélation.

De la même façon, la structure en miroir peut concerner deux épisodes complets, dépassant la phrase ou la scène.

a) « *Sīrat* Maḥmūd » et « *Sīrat* Ǧawān »

L'insertion de ces deux analepses importantes, l'une dans la partie du récit qui raconte l'enfance et l'initiation de Baybarṣ à Damas, l'autre dans son initiation au Caire, nous présente des images inversées, à la fois semblables et différentes, voire opposées. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment, malgré un manichéisme parfois affiché à travers diverses oppositions telles que l'Islam et la Chrétienté, la Vertu et le Vice etc., qui cristallisent l'opposition fondamentale entre le Bien et le Mal, le récit des origines suit des motifs similaires, les mêmes causes produisant parfois des effets différents. Il serait donc naïf de s'arrêter à ces oppositions de surface, même si elles informent une partie du récit[273].

---

[272] F. 8, p. 46 ; B/Z, 228.
(« C'est elle ma maîtresse », et il montra la Dame, puis il me dit : « par la vie du Prophète, laisse-moi ici. » Je l'ai laissé, mon *beh*, et suis rentrée. Dès ce moment-là, il a rejoint la truanderie. »).

[273] Le lecteur pourra se référer au résumé de ces deux épisodes, l'un apparaissant au fascicule 3, l'autre au fascicule 7. Je reprends ici en partie une étude ébauchée pour le DEA.

Dans les deux cas, nous avons affaire à une insertion assez longue. Celle de Ǧawān l'est un peu plus, mais leur « poids » dans le récit est sensiblement le même. Dans les deux cas aussi, nous observons un retour en arrière qui est un retour aux origines. Le mode d'insertion, en revanche est assez différent. En effet, « *Sīrat* Maḥmūd » nous est présentée comme un récit de Maḥmūd lui-même à Sitt al-Šām, comme nous l'avons vu plus haut[274], puis passe imperceptiblement à la troisième personne pour revenir à la fin du récit à la première personne. En revanche, en ce qui concerne Ǧawān, le *rāwī* se positionne clairement comme le narrateur omniscient de son histoire :

قال الراوى يا ساده كان فى جزاير الجوانيه دير عظيم تزوره الملوك من سائر الجهات اسمه دير العامود[275]

De toute évidence, nous avons affaire ici à un d'enchâssement. Ce procédé narratif, couramment utilisé dans la *Sīra*, peut prendre ces deux aspects : d'une part le récit d'un personnage-narrateur à un autre personnage, d'autre part le récit fait par le narrateur à l'intérieur de son propre récit. Mais souvent, à un moment ou à un autre du récit, et quelle que soit la forme de l'enchâssement, le narrateur finit par se substituer au personnage-narrateur. L'enchâssement est, en général, à un seul niveau[276]. La répétition de l'enchâssement d'une analepse, portant sur un segment identique - comme ici la vie passée d'un personnage central - est vécue par l'auditeur comme une variation sur un thème. Cette variation a un sens au regard des personnages qu'elle concerne. En effet, elle introduit une opposition entre le protagoniste (Maḥmūd/Baybarṣ) et l'antagoniste (Ǧawān). Elle situe le récit du protagoniste comme une révélation à un autre personnage et participe donc du manifeste (*ẓāhir*). En revanche, le récit concernant l'antagoniste reste au niveau du

---

[274] Voir Première partie, chapitre 3, B) Les étapes du récit.

[275] MS Damas, fascicule 7, p. 57 ; B / Z, vol. 1, 194. Le terme *al-ʿĀmūd* vient de la racine ع م د. Un des sens donnés par Kazimirski est « Etayer, appuyer, soutenir avec un pilier ». Puis, « chez les chrétiens, baptiser, administrer le sacrement du baptême à quelqu'un » . Pour *ʿāmūd* : « Fût, tige, partie principale » ou encore « Base, fondations d'un édifice, pierres qui forment les fondations ». (Le transmetteur dit : Messieurs, il y avait, dans la région génoise, un monastère somptueux, que des rois venus de toutes parts visitaient, et que l'on appelle le monastère al-ʻĀmūd.).

[276] On peut trouver dans le récit quelques passages avec un second niveau d'enchâssement. Par exemple, au fascicule 155B, l'épisode de « Šāhīn al-Ṭawīl » nécessite deux explications et donc trois niveaux de narration : celui de Baybarṣ découvrant Ḍā'iʿ al-Inṣāf, celui des explications au sujet de Ḍā'iʿ al-Inṣāf et sa mère, celui des explications au sujet de Šāhīn al-Ṭawīl. Cependant, s'il s'agit bien de récits dans le récit, les trois niveaux sont reliés, d'une part parce qu'ils participent du même récit dont ils sont des explications, d'autre part parce que le narrateur (*rāwī*) ramène toujours ces récits à son propre niveau de narration. L'enchâssement des récits prend alors le sens d'analepses successives nécessaires à la compréhension de la situation initiale.

narrateur pour le bénéfice de l'auditeur, mais il ne constitue pas une révélation pour les personnages ; en ce sens, il participe du caché (*bāṭin)*. Ce récit contribue à placer l'auditeur dans une position particulière : celle-là même de l'ironie dramatique qui consiste à lui faire partager la connaissance, et lui confère une supériorité sur certains personnages. Ce procédé permet à l'auditeur de décrypter les allusions et le comportement d'autres personnages avec lesquels il entre en complicité, par exemple le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, ou ʻUṯmān.

En mettant les deux épisodes en parallèle, on s'aperçoit que l'effet d'opposition qui se dégage correspond bien à la fonction de ces deux personnages dans la *Sīra*. Cette opposition est relayée par d'autres procédés narratifs :

- La structure

Structurellement, les deux récits sont à la fois similaires et différents. Similaires car ils reprennent les mêmes ingrédients, dans le même ordre :

- La généalogie.
- La naissance.
- L'éducation.
- Les errances.

Cependant, l'importance accordée à chacune de ces différentes étapes, en matière de volume, est inversée. Dans la « *Sīrat* Maḥmūd », un long récit expose son ascendance, puis on passe rapidement sur sa naissance et le récit de ses aventures jusqu'à son arrivée à Brousse. Au contraire, le récit des origines de Ǧawān est assez bref, mais le texte s'étend sur ses aventures avant de le retrouver *qāḍī* du *dīwān* au Caire. La différence vient du fait que « *Sīrat* Maḥmūd » ne couvre qu'une partie des éléments rapportés par « *Sīrat* Ǧawān », si bien que pour avoir l'ensemble des éléments de la seconde, il faut ajouter à « *Sīrat* Maḥmūd » l'ensemble des épisodes concernant Maḥmūd, jusqu'à ce qu'il devienne Baybarṣ.

- Les motifs

Chacun des deux récits s'appuie sur des motifs facilement reconnaissables. La liste que je donne ci-dessous n'est pas exhaustive, elle n'est pas non plus conforme à la chronologie du récit ; en effet, l'intérêt des motifs réside dans leurs déplacements qui permettent d'établir des liens entre divers personnages ou événements, à travers le temps et l'espace.

- La Princesse.

- Un père avait trois fils.
- L'exil.
- Le déguisement.

Il s'agit ici de motifs généraux, communs aux deux récits, mais qui engendrent d'autres motifs qui eux, au contraire, diffèrent.

Prenons d'abord le motif de la Princesse. Dans « *Sīrat* Maḥmūd », ce motif apparaît dès le début, au sujet de l'ancêtre, créateur de la lignée, Muḥammad al-Adhamī. Dans le cas de « *Sīrat* Ǧawān », nous constatons un premier déplacement : le motif ne concerne pas l'ancêtre, ici Bašrān, mais son fils, Aṣfūt, futur père de Ǧawān. De plus, alors que Muḥammad al-Adhamī se rend chez la Princesse, et l'épouse légitimement, selon une prédiction à elle annoncée, la Princesse, fille du *babb* Māryās, est envoyée à Aṣfūt par son père pour qu'elle entre dans les ordres ; elle est violée par Aṣfūt et les quarante moines du monastère. A travers ce motif se dégage l'opposition entre l'ascétisme réitéré de « *Sīrat* Maḥmūd » et la débauche débridée de « *Sīrat* Ǧawān ». Ainsi, on peut lire au sujet de l'ancêtre de Baybarṣ, Muḥammad al-Adhamī :

وموجود بذلك الأقليم رجل من احباب الله الزهاد...[277]

Quant à son fils, on le nomme Ibrāhīm al-Adham, nom qui fait référence à l'ascète Ibrāhīm Ibn al-Adham[278]. D'ailleurs, dès qu'il le peut, et à la suite d'un rêve-vision, il part sur les traces de son père ; sa propre mère et son fils feront de même. Par un effet de condensation, l'ascétisme qui se développe sur toutes les générations qui précèdent Ǧamak, est opposé à une débauche entièrement concentrée sur le père de Ǧawān. En effet, ce qui est dit de Bašrān ne laisse pas supposer une telle irruption de la débauche : d'abord légitimement marié, et ayant eu trois fils, ce n'est qu'à la mort de sa femme qu'il entre dans les ordres pour atteindre un haut rang parmi les dignitaires de l'Eglise. Mais l'irruption soudaine du mal n'est pas le privilège de la lignée de Ǧawan, et ceci nous conduit au second motif.

Le motif « Un père avait trois fils » concerne, dans les deux cas, l'ascendance directe du protagoniste et de l'antagoniste. C'est le grand-père qui a

---

[277] F. 3, p. 34 ; B/Z vol. 1, 73.
(Et dans cette région se trouvait un homme parmi les ascètes aimés d'Allah...).

[278] Voir B/Z/, vol. 1, p. 76, note 41. L'ascendance fictive de Maḥmūd/Baybarṣ ainsi définie peut nous inciter à voir des parallèles entre la vie d'Ibrāhīm Ibn al-Adham (m. 777) et certains aspects de la *Sīra*. Bien qu'ascète itinérant, il participe à des expéditions contre Byzance. Il est également associé à al-Ḫiḍr. Voir *E.I.* « Ibrahīm b. Adham b. Manṣūr b. Yazīd b. Ǧābir (Abū Isḥāq) al-Īǧlī, Russel Jones, vol. III, 985-986.

trois fils. Dans « *Sīrat* Maḥmūd », Muḥammad[279] donne naissance à Ṭal'a, Lam'a, et Ğamak. Dans la « *Sīrat* Ğawān », Bašrān donne naissance à Karsīmūn, Saqrāq et Aṣfūt. La succession de Bašrān se fait selon le droit d'aînesse, puisque c'est Karsīmūn qui lui succède à la tête du monastère al-ʿĀmūd, les deux autres fils héritant chacun d'un monastère. On peut voir dans ce partage à la fois une conformité à une coutume et une hiérarchisation selon l'espace : le plus jeune des trois fils, Aṣfūt, se trouve à la tête d'un monastère, mais dans un pays très éloigné du centre de la religion (dans la *Sīra,* il s'agit de Gênes et sa région avec le monastère al-ʿĀmūd et l'Eglise Dorée, mais aussi le Vatican, siège du Pape). Karsīmūn et Saqrāq ne sont pas représentés comme des suppôts de Satan. En revanche, Aṣfūt est décrit comme un dépravé et un hypocrite. Le destin de Ğawān est scellé au monastère de Karsīmūn, et, à travers ses errances, il n'aura de cesse de vouloir rejoindre ce lieu dont il a été chassé une première fois, et qui ne peut plus constituer pour lui un refuge. D'ailleurs, sa tentative de « récupérer » le lieu pour lui-même est claire quand, de façon métonymique, il se donne le nom « *ʿāmūd al-milla* »[280], ce qui parfois le sauve d'une pénible situation, comme lorsque le *babb* al-Brinḍ veut lui faire donner la bastonnade :

وصرخ على غلمانه ارموا هل خنيث جوان فحلاً رموه فى الارض وقام البب طرقه
[***][281] عصايه فقاموا [282][***] وترجوا فيه وقالو[283] له حاجه يا بب لا تغور فينا الارض
ونهلك على بعضنا البعض لأنه عامود المله وبلاه لم ندخل الجنه الحمرى[284]

La mention du « Paradis rouge » est une référence ironique à l'Enfer, tout comme les noms dont Ğawān est affublé, soit par le narrateur, soit par les dignitaires chrétiens qui l'annoncent aux *babbs* et l'accueillent. Ces noms reprennent le thème de l'Enfer dont Ğawān est désigné comme le représentant sur terre.

Ainsi, lorsqu'il arrive à Tibériade, il est annoncé au *babb* de cette manière :

---

[279] Il s'agit de la quatrième génération à partir de Muḥammad al-Adhamī.

[280] On trouve aussi l'expression « *ʿamūd al-dīn* » pour qualifier Ğawān.

[281] Le manuscrit est déchiré à cet endroit.

[282] Le manuscrit est déchiré à cet endroit.

[283] قالوا

[284] F. 37, pp. 149-149 ; B/Z, vol. 4, 233.
(Il cria à ses serviteurs « Jetez-moi à terre cet enculé ! » Sur le champ ils le jetèrent à terre, et le *babb* se leva pour le frapper (***) avec un bâton, mais les (*** dignitaires ?) se levèrent pour plaider sa cause et lui dirent : « C'est assez, ô *babb*. Si tu continues, la terre nous engloutira et nous mourrons tous entassés les uns sur les autres. C'est le pilier de la Religion, et sans lui nous n'entrerons pas au Paradis rouge.»).

اقبل عليك العرص القرنان والكلب الجربان خليفة ابليس الشيطان الرجيم الرين بابا جوان ابن اصفوت[285]

Et le narrateur lui-même le présente ainsi :

وما كان ذلك الشيخ يا ساده الا الخبيث التعيث النحيس الذى خليفه ابليس الكلب الأكلب والزئب الاجرب اللعين جوان ابن اصفوت وبشران[286]

En ce qui concerne l'espace métaphorique, le monastère de son père, qui représente le lieu du mal et de la débauche, reste son seul refuge. Voulant rejoindre un lieu sûr au moment où il sent que tous les signes sont réunis pour que la prédiction s'accomplisse, il se rend au monastère de son oncle Karsīmūn, où il sera arrêté.

La succession de Muḥammad, le grand-père de Maḥmūd/Baybarṣ, suit un tout autre cours et introduit le motif du test de royauté[287], dont j'ai déjà parlé dans la première partie. Le pouvoir revient à celui qui le mérite le plus, en l'occurrence, le plus jeune. Cela a pour conséquence l'hypocrisie des oncles et leur transformation en assassins. On peut donc voir clairement ici les effets de similitude et d'opposition. Les successions se déroulent différemment, mais ont un résultat commun, l'errance, dans des proportions de récit inversées. Face à l'hostilité de ses oncles envers Maḥmūd, la neutralité des oncles de Ǧawān paraît assez remarquable, car, bien qu'ayant été chassé du monastère de Karsīmūn, Ǧawān peut toujours y retourner.

L'exil de Maḥmūd et celui de Ǧawān ont donc des causes différentes, mais des effets similaires. Pour Maḥmūd, il s'agit d'un exil forcé (motif du « héros kidnappé »[288]), pour échapper à un péril, alors que lui-même est innocent de toute faute. Pour Ǧawān, en revanche, son exil est le résultat de son attitude malfaisante (motif du personnage éloigné pour son éducation). Ce rejet est déjà exprimé dans le

---

[285] F. 28, 60-61 ; B/Z, vol. 3, 291.
(Voici qu'arrive auprès de toi ce maquereau cornu, ce chien galeux, le vicaire du diable, de Satan le réprouvé, le pape suprême Ǧawān, fils d'Aṣfūt et de Bašrān.).
Cette introduction de Ǧawān dans la bouche de chrétiens est d'autant plus remarquable qu'ils utilisent une expression coranique : *aš-šayṭān ar-raǧīm* (s. 3, v. 36).

[286] F. 36, 5-6 ; B/Z, vol. 4, 177.
(Et ce *šayḫ*, ô mes amis, n'était autre que ce scélérat de malheur, ce suppôt de Satan, chien parmi les chiens, ce loup galeux, ce maudit Ǧawān, fils d'Aṣfūt et de Bašrān.). On remarquera le *saǧ*ᶜ dans cette formule (comme dans bien d'autres), toujours difficile à traduire. Ici, j'ai préféré m'en tenir à des expressions toutes faites.).

[287] Pour la liste non exhaustive des motifs, voir M.C. Lyons, *The Arabian Epic*.

[288] Ce motif finit par se généraliser dans le récit à tel point qu'on peut voir se développer un motif « enlèvement » qui peut prendre différents aspects.

texte dès la naissance de Ǧawān : son aspect physique le place au rang des monstres ou des démons, alors que rien de spécifique, ni de prémonitoire ne correspond à la naissance du héros :

ولما تكامل حملها وضعت غلام ذكر اغبر اللون افس[289] المنخر مثل عفاريت بنى منقر[290]

Son isolement résulte du fait qu'il rejette l'autre, ce qu'il exprime en maltraitant les enfants de la *madrasa*[291].

Cependant, dans les deux cas, c'est l'exil qui leur permet de connaître leur destinée. Rapidement après l'épisode de Brousse, Maḥmūd entend parler de la prédiction qui fait de lui l'Elu. Alors qu'il se trouve au monastère al-ʿĀmūd, Ǧawān découvre son destin dans le *Kitāb al-Yūnān*, qui fait pendant au livre détenu par les ismaéliens (*Ǧafr*).

Le déguisement est un des grands motifs de la *Sīra* et nous aurons à y revenir plus longuement. Il fait partie, bien sûr, de la problématique du *bāṭin* et du *ẓāhir*, et peut avoir plusieurs causes : il peut être dicté, d'une part, par le désir de tromper l'autre, d'autre part, par l'obligation de se protéger. Or, le déguisement de Ǧawān appartient au premier cas envisagé ici, il est précédé du meurtre du *šayḫ* Ṣalāḥ al-Dīn, dont Ǧawān prend les vêtements et l'identité, afin de devenir *qāḍī* du *dīwān* du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Le déguisement de Maḥmūd est une protection : en se faisant passer pour un mamelouk, il cache son origine royale, et ne craint plus les poursuites. Dans les deux cas, par la suite, ce qui est caché deviendra manifeste. Mais la découverte se fait à plusieurs vitesses : d'une part, l'auditeur connaît l'origine de Maḥmūd/Baybarṣ assez rapidement, alors qu'il est maintenu dans une incertitude toute relative concernant le *qāḍī*/Ǧawān. Cette incertitude est d'ailleurs plus un jeu dans le récit qui s'amuse à donner des indices jusqu'au moment de la révélation de la véritable identité du *qāḍī*, révélation qui s'effectue sur le mode du « on aura compris que... ».

Mais le déguisement a un autre intérêt ici : il concerne un troisième personnage pour lequel il réunit les deux causes : la duperie et la protection ; il s'agit du déguisement de Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'īl, c'est à dire Šīḥa. Or si ce surnom lui vient de Ǧawān lui-même qui, on nous le laisse entendre, le « baptise » ainsi car

---

[289] افطس

[290] F. 7, p. 62 ; B/Z, vol. 1, 195-196.
(Lorsque sa grossesse arriva à terme, elle accoucha d'un enfant mâle, au teint couleur de poussière, au nez plat, et qui ressemblait aux démons des *banī Munqar*.).

[291] On notera ici un parallèle intéressant avec l'enfance de ʿUṯmān.

Šaʿbān tentait de lui échapper en se cachant dans un bosquet d'armoise (*šīḥ*), le terme « *šīḥa* », signifiant « Protée »[292], le désigne tout naturellement comme le maître de la métamorphose. De fait, à peine nous a-t-on présenté le personnage que nous le voyons échanger ses vêtements et son identité avec son cousin Ibrāhīm ; plus tard, repris par Ǧawān, il prend les vêtements, puis l'identité de Ǧūnīt, le fils décédé du *babb* de Gênes. Dans les deux cas le texte insiste sur la ressemblance de Šīḥa avec ceux dont il prend l'identité, et en premier lieu, son cousin Ibrāhīm. Ayant échangé ses vêtements avec ceux de ce dernier, Šaʿbān/Šīḥa est enlevé par Ǧawān et caché sur un navire.

وكان الغلام عمال يبكى فطلع فيه جوان يراه شعبان ولكن لابس اواعى ابن عمه وكانوا الاثنين فرد خلقه[293]

Ensuite, c'est la ressemblance de Šaʿbān/Šīḥa avec le fils décédé du *babb* de Gênes qui donne à Ǧawān l'idée d'une ruse aussi morbide que spectaculaire :

ثم اخذه من يده ورجع ناح المينا فتصادف عمه سقراق الجنوى فتقد[294] سلم عليه فقال له سقراق وين رايح يا جوان انت وهذا الغلام قال له على يغره وقال له ولك يا جوان تعرف هذا الغلام لمن يشبه قال له لمن شبهته فقال له بيشبه ابن البب حنا ملك جنوه كانه هو لا راح ولا اجا ولولا يكون مات لقلت هو جونيت[295]

Plus que simplement les vêtements, Šīḥa prend véritablement l'apparence de ceux dont il usurpe ainsi l'identité. Pour lui aussi, l'épisode marque la découverte de sa destinée.

Les déplacements qui s'opèrent, grâce à ces motifs, nous permettent de repérer un réseau de liens narratifs qui relie les personnages entre eux. Il paraît clair,

---

[292] Voir Dozy, 808. Il est vraisemblable que ce sens vient du personnage, même si en l'absence de véritable dictionnaire étymologique on ne puisse l'affirmer. En effet, on peut penser que la popularité du personnage, dont une des caractéristiques essentielles est de pouvoir prendre n'importe quelle forme humaine, fait que son nom est étroitement associé à la métamorphose. L'important ici est que le nom finit par faire corps avec l'aptitude de Šīḥa à se métamorphoser, et ainsi le définit à travers ses identités multiples.

[293] F. 7, p. 94 ; B/Z, vol. 1, 201.
(Le jeune garçon pleurait, Ǧawān le regarda et vit que c'était Šaʿbān mais avec les vêtements de son cousin ; et ces deux-là se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.).

[294] فتقدم

[295] F. 7, pp. 104-105 ; B/Z/, vol. 1, 204.
(Puis il le prit par la main et revint en direction du port. En chemin il tomba sur son oncle Saqrāq le Génois. Il s'avança et le salua. Saqrāq lui dit : « Où vas-tu, Ǧawān, avec ce garçon ? » Il lui dit : « A Yaġra. » « Dis donc, Ǧawān, sais-tu à qui ressemble ce garçon ? » « A qui penses-tu qu'il ressemble ? » « Il ressemble au fils du *babb* Ḥannā, roi de Gênes, c'est son portrait tout craché. Et s'il n'était pas mort je dirais : c'est Ǧūnīt ! »).

par exemple, que Šīḥa est un lien crucial entre Baybarṣ et Ǧawān ; à la fois tourné vers l'un et vers l'autre, il constitue un double reflet. Au fil de la *Sīra*, il deviendra le véritable opposant à Ǧawān, le combattant avec ses propres armes, prenant son apparence, comme d'ailleurs Ǧawān lui-même prendra l'apparence de Šīḥa[296].

Une opposition centrale se profile dans le jeu des inversions qui caractérisent ces deux récits enchâssés : au cœur de la « *Sīrat* Maḥmūd » la quête, par l'errance volontaire, correspond à la réalisation de la prédiction. Dans la « *Sīrat* Ǧawān », la quête devient une errance forcée et une tentative désespérée de détourner la prédiction, d'en empêcher la réalisation. Dans le premier cas, l'errance conduit à la place désignée : ainsi, chacun des ancêtres ascètes de Maḥmūd trouve le lieu où son destin s'accomplit. Dans le second cas, l'errance est le résultat de rejets continuels. Le châtiment réservé à Ǧawān par le *Kitāb al-Yūnān* est, en cela, exemplaire : plus qu'un simple démembrement du corps, où chaque partie serait encore identifiable, il s'agit de neutraliser ce corps, de le rendre méconnaissable, en le découpant en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année.

لابد ان ياتى هذا الملك ويتقطع بترك اسمه جوان على زمانه بعدد ايام السَّنه والذى بده يقطعه اسمه شعبان ابن سيف القبائل وملقب بشيحه[297]

Tout au long de sa route, Baybarṣ accumule les agresseurs et les auxiliaires[298] :

Agresseurs	**Auxiliaires**
Les oncles de Maḥmūd	Le derviche
Qalawūn	Aydamur
ʿĪsā al-Nāṣir	Al-Muẓaffar
ʿAyša al-Qarʿa	Sitt al-Šām
Armes diverses	Les objets magiques (*litt*, arbalète)

[296] Je reviendrai plus longuement sur cet aspect lorsque je parlerai du double et de la substitution.

[297] F. 7, p. 69 ; B/Z, vol. 1, 197.
(Le règne de ce roi [Baybarṣ] viendra inéluctablement, et pendant ce règne, un patriarche nommé Ǧawān sera découpé en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année. Et celui qui le découpera s'appelle Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'īl, surnommé Šīḥa.).

[298] La liste n'est pas exhaustive. Je ne signale que les personnages ou les éléments principaux des actants Opposant et Adjuvant. Un personnage comme al-ʿArand, le palefrenier de ʿĪsā al-Nāṣir, par exemple, n'est qu'un avatar de son maître. Le texte manuscrit utilise le terme « *mubġiḍīn* » pour désigner ceux qui haïssent Baybarṣ et s'opposent à lui, et le terme « *muḥibbīn* » pour désigner ceux qui aiment Baybarṣ et viennent à son aide.

- Sarğawīl al-Mahrī — les *fidāwīyeh*
- ʿUqayrib — ʿUṯmān
- Le *qāḍī* (Ğawān) — Al-Ṣāliḥ Ayyūb

On pourra remarquer dans ces listes, une certaine concordance entre les agresseurs et les auxiliaires. A partir de la révélation de la véritable identité du *qāḍī*, on peut dire que l'actant Opposant se cristallise sur le personnage de Ğawān, comme l'actant Adjuvant se cristallise sur le personnage d'al-Ṣāliḥ Ayyūb. On pourrait établir une liste similaire pour les épisodes qui suivent, culminant dans l'enlèvement de Baybarṣ par Ğawān. Lorsqu'al-Ṣāliḥ Ayyūb vient pour délivrer Baybarṣ à Gênes, sa mission a déjà été accomplie par Šīḥa. Le pacte scellé entre Baybarṣ et Šīḥa, dirigé par le roi, indique non seulement une passation de pouvoir au niveau de la fable, mais aussi une passation de fonction dramatique, au niveau de la grammaire du récit. D'une certaine manière, bien sûr, al-Ṣāliḥ Ayyūb reste un élément important de l'actant Adjuvant, comme élément caché, appartenant, après sa mort, au Monde du Secret ; Šīḥa, pour sa part, en est l'élément manifeste, celui par lequel les choses arrivent dans la *dunyā*.

Une des caractéristiques les plus remarquables de la stratégie narrative de la recension de Damas est la rapidité avec laquelle le récit dévoile. Ainsi, l'auditeur /lecteur, n'est jamais laissé très longtemps dans le noir. En ce qui concerne Ğawān, par exemple, des indices très clairs sont donnés tout au long du récit, tels que son agressivité et son opposition systématiques vis à vis de Baybarṣ, jusqu'au moment où le narrateur semble se sentir contraint à révéler son identité.

b) De Damas au Caire

L'initiation du héros éponyme constitue le premier grand cycle d'épisodes qui non seulement s'enchaînent mais forment également des effets de construction en miroir. C'est à Damas que la première phase de l'éducation du héros prend place, après un premier voyage de Brousse à Damas, dont les étapes significatives constituent un axe géographique et métaphorique que l'on retrouve tout au long du récit. La seconde phase de l'initiation de Baybarṣ se situe au Caire, après un voyage non moins initiatique qui sert de transition entre les deux phases. Ce déplacement correspond à un changement spatio-temporel qui nous permet de voir une unité narrative dans la partie située pour l'essentiel à Damas et qui occupe cinq des onze fascicules qui constituent le cycle de l'initiation. Les six fascicules qui complètent le cycle de l'initiation se déroulent au Caire, alors que Baybarṣ se trouve sous la tutelle

de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī. La fin de ce cycle est marquée par un retour de Baybarṣ dans la sphère syrienne du récit, lorsque le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb lui confie une ambassade. Le déplacement de Damas au Caire marque une rupture dans la narration, car le héros se rapproche du centre du pouvoir et du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, son véritable « maître », et lance la seconde phase de l'initiation ; la rupture est cependant largement compensée par la mise en place de procédés qui assurent la continuité du récit, et établissent des liens très forts avec la première phase. Ce sont ces procédés que je voudrais examiner à présent.

A partir du moment où ʿAlī Āġā « découvre » Maḥmūd, le mamelouk malade qu'il désire acheter pour le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, comme celui-ci le lui avait demandé, le lecteur, comme l'auditeur, a conscience que l'histoire vient de trouver son héros. D'abord à cause des phénomènes surnaturels qui accompagnent cette découverte, comme le mystérieux derviche qui se transforme en lion pour protéger Maḥmūd au cours du voyage :

> وما سار علي اغا عشر دقايق الا وجد الغلام وسبع واقف فوق راسه يحرسه ويظله من الشمس فلما شاف علي اغا التفت السبع ناحه وهز براسه اشارة هذا سلامك وسار بعرض البر فتقدم علي اغا لعند الغلام وقال له يا ولدي اشلون السبع كان عندك وما اذاك قال له هذا ما هو سبع هذا درويش[299]

Ensuite parce que les diverses étapes, Alep, Hama, Homs, Damas, sont autant d'occasions pour Baybarṣ de compter ses futurs amis et ses futurs ennemis et font comprendre le rôle central qu'il aura à jouer ; ainsi certains gouverneurs, comme celui d'Alep, al-Muẓaffar, et le capitaine de la forteresse al-Maʿarra concluent un pacte avec lui, alors que d'autres, comme le gouverneur de Hamah ou celui de Damas, le rejettent. Le récit pose ainsi des jalons qui ne cesseront d'être exploités plus tard : [c'est al-Muẓaffar qui parle]

> يا ولدي ما اسمك قال له محمود قال له ومن اوصلك لهذه الارض قال له امر الله قال له صدقت وكان له ولد اسمه عماد الدين ابو الخيش فرجع لسرايته واحضره الى بين يديه وقال له خذ معك بدلتك الفلانيه وخمسماية قرش واخرج برات حلب تجد مماليك جاييهم علي اغا الوراق

[299] F. 2, fol. 5r.-6v. ; B/Z, vol. 1, 54.
(Après dix minutes seulement, 'Alī Āġā trouva le jeune garçon, un lion debout au-dessus de sa tête, le gardant et le protégeant du soleil. Lorsqu'il aperçut ʿAlī Āġā, le lion se tourna vers lui et fit un signe de la tête signifiant : « Voici ta charge ! ». Puis il s'éloigna. 'Alī Āġā s'approcha alors du jeune garçon et lui dit : « Mon fils, comment ce lion qui était près de toi ne t'a-t-il fait aucun mal ? » Il lui dit : « Ce n'était pas un lion, c'était un derviche ! »).

وموجود مملوك ضعيف سلم عليه ولبسه البدله واعطيه الدراهم وقل له انا ابن المظفر حاكم حلب وقل ارسلني اليك وانت اخي بعهد الله[300]

De même plus loin :

وكان المقدم اسد الدين له ولد اسمه سليمان الجاموس فاجرى العهد بينه وبين محمود[301]

Si, parmi les autres mamelouks achetés par ʻAlī Āġā, Maḥmūd se distingue par sa faiblesse, c'est sa force future que voient en lui les *fidāwīyeh*, gens de la montagne, et de la forteresse d'al-Maʻarra, ainsi que les gouverneurs d'Alep et de Homs, qui décident de s'affrérer avec lui. Pour eux, les signes sont clairs, il est leur maître désigné :

فقام الشال عن جبينه فنظر الجدريات[302]

Pourtant, à Damas, il est une nouvelle fois mis à l'écart, abandonné dans un milieu hostile. Cette mise à l'écart procède, bien sûr, du processus d'initiation dont elle constitue la première phase : la séparation. Cette phase liminaire et liminale est suivie de la phase des épreuves, puis de celle du mystère (séquence du Mont Qāsyūn), puis d'une intégration progressive qui passe par un apprentissage après que le héros a changé de nom :

وقد تخلفت من زوجها بولد ذكر اسمه بيبرص وكان جميل الصوره وعمره من جيل محمود وقد مات بأول شهر رمضان[303]

Pourtant, cette phase finale de l'intégration, qui culmine avec le premier combat de Baybarṣ contre les Francs[304], ne marque pas la fin de son initiation qui va

---

[300] F. 2, fol. 6v.-7r. ; B/Z, vol. 1, 55.
(« Mon fils, comment t'appelles-tu ? » Il lui dit : « Maḥmūd ». Il lui dit : « Et qui t'a conduit jusqu'ici ? » « La volonté de Dieu ! » Il lui dit : « Tu dis vrai ! ». Il avait un fils qui se nommait ʿImād al-Dīn Abū al-Ḫayš ; il retourna dans son palais, le fit venir devant lui et lui dit : « Prends tel de tes vêtements et cinq cents piastres, et sors d'Alep ; tu trouveras des mamelouks amenés par ʿAlī Āġā al-Warrāq, et parmi eux un mamelouk malade, salue-le et donne-lui le vêtement et l'argent. Puis dis-lui : « Je suis le fils d'al-Muẓaffar, gouverneur d'Alep », puis dis-lui : « Il m'envoie vers toi pour que tu sois mon frère selon le Pacte de Dieu ».).

[301] F. 2, fol. 9v. : B/Z, vol. 1, p. 57.
(Le capitaine Asad al-Dīn [al-ʻAbūs] avait un fils nommé Sulaymān al-Ǧāmūs, et il conclut le Pacte entre lui et Maḥmūd.).

[302] F. 2, fol. 9v. ; B/Z, vol. 1, p. 56
(Il [Asad al-Dīn al-ʻAbūs] releva le voile de son front et vit les marques de petite vérole.).

[303] F. 3, p. 3, B/Z, vol. 1, 67. C'est la première apparition du nom « Baybarṣ » dans le récit.
(Elle [Sitt al-Šām] avait eu, de son mari, un enfant mâle appelé Baybarṣ. Il était beau et du même âge que Maḥmūd, mais il était mort au début du mois de Ramaḍān.).

[304] Il s'agit de l'épisode contre le *babb* Sarǧawīl, roi de Ṣafad.

se poursuivre dans une seconde phase, cette fois-ci au Caire. La structure en miroir met en rapport des éléments importants, des événements forts de cette première partie de la vie de Baybarṣ, avec des éléments et des événements non moins importants de la deuxième phase de son initiation. Cette structure en miroir concerne des schémas d'ensemble, mais se retrouve aussi parfois dans des détails. Avant d'examiner plus avant certains points de cette double initiation pour en relever les similitudes, voyons comment les différents éléments se répondent.

1) La structure d'ensemble

Reprenons le schéma général de la première et de la seconde partie de l'initiation de Baybarṣ à Damas, puis au Caire, dans un tableau comparatif :

Voyage de Brousse à Damas au cours duquel Maḥmūd « engrange » des alliances et se fait quelques ennemis.	Voyage de Damas au Caire. Baybarṣ « engrange » des alliances et se fait des ennemis.
Mise à l'écart et épreuves. Maḥmūd justicier.	Mise à l'écart volontaire de Baybarṣ. Baybarṣ justicier.
Maḥmūd devient Baybarṣ.	Baybarṣ reconnu comme le Mamelouk du roi.
« *Sīrat* Maḥmūd ».	« *Sīrat* Ǧawān ».
Initiation de Baybarṣ aux sept degrés du *ḥakam*.	Formation de Baybarṣ comme mamelouk.
Le *litt* et l'arbalète (« objets magiques »).	Le palais de Bādīs (« objets magiques »).
Baybarṣ et Aḥmad Āġā Istīt Āġāt Bāb al-Salām.	Baybarṣ et ʻUṯmān Ibn al-Ḥubla.
L'ascension de Baybarṣ à Damas.	L'ascension de Baybarṣ au Caire.
Baybarṣ contre le *babb* Sarǧawīl.	Baybarṣ contre Aybak.
Trahison et coups fourrés de ʿĪsā al-Nāṣir et mise en accusation de Baybarṣ.	Trahison et coups fourrés de Ǧawān.
Départ de Baybarṣ pour Le Caire.	Départ de Baybarṣ pour al-Maḥalla.

Le tableau montre bien les correspondances entre les deux phases même si, bien sûr, la symétrie n'est pas parfaite, mais comment le serait-elle puisque par définition le miroir déforme l'image qu'il reflète ? J'ai arrêté cette deuxième partie de l'initiation de Baybarṣ à un autre déplacement du héros, qui marque une nouvelle victoire sur un ennemi double : d'une part les bédouins rebelles, dont Baybarṣ finira par se faire des alliés, et d'autre part Ǧawān et sa faction au sein du gouvernement ; en cela nous avons le reflet de l'association de ʻĪsā al-Nāṣir avec certains Francs.

Les deux schémas montrent clairement le parallèle entre les deux phases de l'initiation, et l'examen plus détaillé de certains éléments confirme ce parallèle. Je voudrai en étudier quelques-uns parmi les plus significatifs. Je passerai assez rapidement sur l'obtention par le héros des objets magiques, ou des éléments qui peuvent être considérés comme tels, pour m'attarder un peu plus sur l'association particulière de Baybarṣ avec des éléments de la société perçus comme répréhensibles ou marginaux, et sur le motif de la pédérastie.

2) Les objets magiques[305]

Parmi les éléments de l'actant Adjuvant, les objets magiques tiennent une place importante, tout au moins au début du récit, dans la mesure où c'est pendant le cycle des épisodes de l'initiation que le héros acquiert ces objets. Deux aspects seront explorés : d'une part l'acquisition des objets magiques dans la phase damascène de l'initiation et celle de la phase cairote, d'autre part la spécificité de ces objets magiques en relation avec le héros et son initiation. La liste des objets est assez brève pour être donnée ici dans l'ordre de leur acquisition:

Damas

- le *litt*
- L'arbalète à jalets

Le Caire

- Le disque de plomb
- La lance de Bādīs

[305] L'utilisation du terme « magique » pourra, dans certains cas, paraître abusive. Je l'emploie dans un sens large, plus comme une fonction, celle que ces objets occupent dans les contes fantastiques. Le but est aussi de montrer la spécificité de leur apparition et de leur utilisation dans le récit.

- Le poignard de Bādīs

Le mode d'acquisition de ces objets par le héros varie. Pour certains, il s'agit de véritables objets magiques, au sens où la magie a quelque chose à voir avec leur acquisition ou leur utilisation ; pour d'autres, l'expression est à prendre simplement dans le sens de la fonction de ces objets dans le récit. Dans tous les cas, ces objets participent d'un mystère.

C'est à Damas que Baybarṣ acquiert le *litt* et l'arbalète à jalets. Leur acquisition fait l'objet d'épisodes spécifiques qui insistent sur l'aspect particulier de ces objets. C'est au *sūq* de Damas qu'il achète les deux objets, après un marchandage inversé, au cours duquel Baybarṣ lui-même fait monter les enchères. Cette acquisition s'accompagne d'un acte de justice et de rétribution. En effet, le paysan qui a découvert ces objets s'est adressé à un courtier chargé de les vendre. Baybarṣ s'aperçoit que le courtier trompe et vole le paysan et il fait remettre au paysan son dû. Cette séquence initiale de l'épisode revêt un intérêt particulier pour deux raisons : d'une part la transaction doit être sans tache, d'autre part, l'acte initial de justice se reflète dans l'utilisation même des objets magiques ; ainsi le *litt*, comme l'arbalète, servent toujours à rétablir la justice. L'aspect « magique » des objets est lié, d'une part à leur découverte, d'autre part à leur association avec Baybarṣ. Voici le récit que fait le paysan de leur découverte :

فقال له والله يا سيدى انا كارى حرات فى بلد اسمها دُمّر فيوم وانا عمال احرت علقة السكه بالأرض طلّعت وجدت السكه علقانه فى حلقه فاخرت السكه الى الوراء تَخَلَّصتْ من الحلقه فمسكت الحلقه وقمت الطابقه وجدت درج نزلت الى تحت رأيت ليوان قبو عقد ورأيت هذا القوس ولت معلقين فاخذتهم وطلعت رجعت الطابقه مثل ما كانت وكَمَّلت حراتى[306]

En ce qui concerne le *litt*, le lien « magique » avec Baybarṣ est clairement exprimé dans la séquence du joaillier Maḥmūd dont voici le récit : alors que Baybarṣ lui apporte le *litt* pour qu'il le répare, le joaillier s'exclame :

اهلاً وسهلاً بالشاه محمود ابن القان جمك فتحير بيبرص من اين عرفه فقال له ومن اين تعرفنى يا اخى فقال له انا من خرزميه العَجَم واسمى محمود وكان ابي يعرف بضرب الرمل فضرب الرمل يوم من ذات الايام وجد ولد وهالولد موجود فى بطن امه وهو من الخرزم وعلى جبين ذلك

[306] F. 3, pp. 119-120 ; B/Z, vol. 1, 88.
(Il lui dit : « Par Dieu, mon seigneur, je suis un laboureur du village de Dummar. Un jour que je labourais un sillon, j'ai vu que le soc s'était accroché à un anneau. J'ai fait reculer le soc pour le libérer de l'anneau, j'ai attrapé l'anneau et soulevé la dalle. J'ai trouvé des marches et je suis descendu dans une salle voûtée, et j'ai vu cette arbalète et le *litt* entremêlés. Je les ai pris, puis je suis remonté. Ensuite j'ai replacé la dalle comme elle était, et j'ai terminé mon labour.»).

الولد سبع جدريات واسمه محمود وهو سوف يصير ملك فى بلاد العرب وكانت امى حامله بي فظن انى انا فلما وضعتنى سموني محمود فصار كلما ذهب وحضر يكشف عن جبيني بعدها سئلته عن ذلك فاخبرنى وبعد مده ضرب تحت الرمل على ان ينظر علامة مُلكِهِ فوجد لِت وقوس عمادى فهدول الذى يَمْلَك عليه يصير ملك وهم ينباعوا فى دمشق الشام فى السنه الفلانيه وفى الشهر الفلانى والبايع لايعلم شو باع والشارى لا يعلم شو اشترى فعلمنى ابي كار الجوهرجيه فلما اجت ايامه اخذنى ونزلنى معه طالب الشام ولما وصلنا الى حلب توفى ابي فواريته التراب وجئت على الشام وهذا قصتى وسبب معرفتى فيك[307]

En fait, le *litt* le « choisit », comme lui choisit le *litt.* Aucune filiation n'est donnée, il s'agit simplement du « *litt* de Damas » qui devient son arme de prédilection après la recommandation de sa « mère », Sitt al-Šām :

ورجع ارجاه الى امه ففرحت فيه وقالت له هذا خليه دأئماً بزنارك[308]

Même au Caire, c'est son arme distinctive. Découvert à Damas, il prend tout son sens au Caire. Baybarṣ s'en sert déjà pour soumettre Aḥmad Āġā à Damas, il s'en sert également pour soumettre ʿUṯmān au Caire. Celui-ci a d'ailleurs son propre mot dans son vocabulaire haut en couleurs, pour désigner cette arme qu'il craint par dessus tout : « *al-mkabkab* »

قال آه يامى ربنا خلق واحد اشقر بعين زرقه وياه مكبكب[309]

---

[307] F. 3, pp. 107-110 ; B/Z, vol. 1, 86-87
(« Bienvenue, Šāh Maḥmūd, fils du *qān* Ǧamak ». Baybarṣ se demanda d'où il le connaissait et lui dit : « D'où me connais-tu, mon frère ? » Il lui dit : « Je viens de Ḫwarzimīyat al-ʿAǧam et je m'appelle Mamḥūd. Mon père savait lire dans le sable. Un jour, il a lu dans le sable et il a vu un garçon qui était encore dans le ventre de sa mère, qui se trouvait dans le Ḫwārizm, et qui portait sur son front sept marques de petite vérole. Il s'appelle Maḥmūd et il deviendra roi au pays des Arabes. Ma mère était alors enceinte de moi, et il a cru que j'étais ce garçon. Aussi, lorsque ma mère a accouché, ils m'ont appelé Maḥmūd, et à tout bout de champ, il examinait mon front. Par la suite je lui ai demandé pourquoi, et il m'a tout appris. Quelques temps après, il a lu dans le sable que des attributs royaux allaient apparaître, et il a vu un *litt* et une arbalète à jalets ; celui qui les posséderait deviendrait roi. Ils seraient mis en vente à Damas, telle année et tel mois ; le vendeur ne saurait pas ce qu'il vendrait, et l'acheteur ne saurait pas ce qu'il achèterait. Mon père m'a alors appris le métier de joaillier et, le moment venu, il m'a emmené avec lui en route pour Damas. Lorsque nous sommes arrivés à Alep, mon père est mort. Je l'ai enterré et je suis venu à Damas. Voilà mon histoire, et voilà pourquoi je te connais. »).

[308] F. 3, p. 112 ; B/Z, vol. 1, 87.
(Puis il revint le montrer à sa mère. Elle en fut ravie et lui dit : « Porte-le toujours à ta ceinture. »).

[309] F. 8, p. 50 ; B/Z, vol. 1, 229.
(Il dit : « Ah, maman, le Seigneur a créé un blondinet aux yeux bleus, qui possède ce *mkabkab.* »).
« Boulette » dans la traduction de la version alépine par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume. Il s'agit du *litt* de Damas.

Le lien avec l'arbalète passe par l'adoption de Baybarṣ par Sitt al-Šām. En effet, l'apprentissage fulgurant de Baybarṣ dans le maniement de l'arbalète tisse un lien supplémentaire de filiation avec sa mère adoptive. De fait, le véritable nom de Sitt al-Šām est Fāṭima al-Aqwāsī, et elle se révèle elle-même experte au tir à l'arbalète lorsqu'elle se propose d'initier Baybarṣ à cet art :

فقالت له هل تعرف يا ولدى بآلات القوس فقال لها لا والله يا والدتى فقالت له انا بكره بعلمك فقال لها ليش انت تعرف فقالت له انا بنت الأقواسى لانه بزمان السابق كانت الدول تستعين بالقوس والنشاب فقليل مَن يعرف يركب آلاته مثل جدى وابي فهذا السبب بأسمنا بيت الأقواسى وكان والدى عليه رتبة وزاره من اجل هذه الصنعه[310]

Le parallèle est aussi clairement établit lorsque Baybarṣ se rend au Caire pour devenir le fils adoptif de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī[311]. C'est cette dernière association qui vaut au Baybars historique le surnom de « l'archer », et la *Sīra* renforce cette connotation par son adoption à Damas par les Aqwāsī[312].

Le disque de plomb, dont il apprend le maniement de façon aussi rapide que celui de l'arbalète ou du *litt*, lui est confié par la mère de ʿUṯmān pour qu'il puisse vaincre son fils. En effet, al-Ḥubla a eu la révélation en rêve que son fils rentrerait dans le droit chemin et servirait Baybarṣ. Elle se fait donc l'instrument du destin en enseignant à Baybarṣ le seul art qu'il ne connaît pas et qui constitue le niveau ultime dans le jeu du *ḥakam*, et dont seul ʿUṯmān et elle possèdent le secret :

عدلى جنابك الطوابق الذى بتعرفها لا يكون ناقصك شيء طابق ما بتعرفه يقوم يغدر فيك فقال لها طيب وعددها السبع طوابق الذى تعلمهم بالشام فقالت له ما شا الله ناقصك طابق واحد وهو ظرب الرغيف الرصاص قال لها نعم هذا ما بعرفه ولا سمعت فيه فقالت له صدقت ما فى احد بمصر بيعرفه غير ابنى عتمان وسبب ذلك هو انه كان يوجد بمصر ازعر قديم عمره كنايه مائة وعشرين عام واسمه الحاج سالم وهو بيعرف بطابق الرغيف الرصاص ولكن تاب عن الزعاره

---

[310] F. 3, p. 123-124 ; B/Z, vol. 1, 89.
(Elle lui dit : « Mon fils, est-ce que tu sais manier l'arbalète ? » Il lui dit : « Par Allah, ma mère, je ne sais pas. » Elle lui dit : « Demain, je t'apprendrai. » Il lui dit alors : « Pourquoi, tu sais, toi ? » Elle lui dit : « Je suis la fille d'al-Aqwāsī [l'Archer], car autrefois, les gens au pouvoir appréciaient l'arc et la flèche. Peu de gens savaient en fabriquer les instruments comme mon grand-père et mon père. C'est pourquoi on nous appelle la famille des archers, et grâce à ce talent, mon père a obtenu une charge de ministre.»).

[311] J'examinerai les implications de ces données lorsque je traiterai plus en détail des schémas initiatiques. Pour l'instant je me contente de montrer les parallèles structurels dans les deux phases de l'initiation de Baybarṣ.

[312] Baybarṣ se substitue au fils défunt de Sitt al-Šām, et celle-ci devient sa mère adoptive ; puis, Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī se substitue à elle en tant que père adoptif. Il est intéressant de noter que Naǧm al-Dīn est le beau-frère de Sitt al-Šām et n'a pas d'enfant mentionné dans la *Sīra*.

وانقطع الى العبادة ومع ذلك لا يمكن يفتحوا طابق اذ لم يقروا فاتحه بصحايفه فقالو له الزعر ايوه يا حاج سالم ما بتعلمنا دا الطابق احسن ما تموت ويموت معاك فقال لهم اذا مات معاى احسن ما بتعلمه واحد منكم لانى مالى شايف بينكم واحد ازعر عايق الى ان انتشا ابنى عتمان وطلع صيته بالزعارة بعث طلبه وامتحنه لقاه شاطر وقال له انت تستحق ان تتعلم دا الطابق فشده وعمله ابنه وعلمه ضرب رغيف الرصاص فصار ابنى يجى هنا يلعب فيه على شان التكرار ومع طولة الايام تعلمته منه[313]

Le repentir de *ḥāǧǧ* Sālim, le fait que l'on récite la *fātiḥa* avant d'entreprendre un des degrés, sont les signes que l'art de la guerre et du combat ne doivent pas servir de mauvaises causes, mais doivent, au contraire être au service de Dieu. Le texte ne précise pas que ʿUṯmān se plie aux exigences du maître, car les « épreuves » qu'il subit ne sont pas détaillées. Mais l'épisode est proleptique, et le repentir et la « conversion » de *ḥāǧǧ* Sālim annoncent le repentir de ʿUṯmān qui est, de toute façon déjà « consacré » puisque son lieu de prédilection est le sanctuaire de Zaynab, la Protectrice du Caire. Le parallèle avec l'apprentissage de l'arbalète à jalets est aussi frappant. Il semble que Baybarṣ apprenne autant par les femmes que par les hommes. Sitt al-Šām lui montre comment faire, et, très rapidement l'élève dépasse le maître. Il en va de même pour le disque de plomb. Pour vaincre ʿUṯmān, le *litt* seul, jusque-là efficace, n'est plus suffisant ; il doit être associé à la connaissance d'une nouvelle arme que possède ʿUṯmān, inconnue de Baybarṣ, mais dont il maîtrise rapidement le maniement grâce à l'enseignement d'al-Ḥubla :

والحبله راحت نزلت رغيف الرصاص فطلع بيبرص يراه مثل الصحن وله كنار احد من السيف وله سلاسل بحلقات ينحطوا بالاصابع فلما يضربه الراجل من يده يطلع يدوى مثل الكله

---

[313] F. 8, pp. 53-56 ; B/Z, vol. 1, 230-231.
(« Compte, mon seigneur, parmi les degrés [du *ḥakam*], il ne t'en manque pas un que tu ne connais pas, ou qui t'aurait échappé ? » Il lui dit : « Très bien ». Il énuméra les sept qu'il avait appris à Damas. Elle lui dit : « Par Allah, il te manque un degré ; c'est le lancement du disque de plomb ! » Il lui dit : « En effet, je ne le connais pas, et je n'en ai jamais entendu parler. » Elle lui dit : « Bien sûr ! Personne au Caire, à part mon fils ʿUṯmān, ne le connaît. En voici la raison : il y avait au Caire un vieux brigand, âgé de cent vingt ans, qui s'appelait *ḥāǧǧ* Sālim, et qui connaissait le lancement du disque de plomb. Mais il se repentit du brigandage pour se consacrer au service de Dieu. Malgré cela, on ne pouvait commencer un *ṭābiq* sans réciter d'abord la *fātiha* en son honneur. Les brigands lui dirent alors : « Dis-donc, *ḥāǧǧ* Sālim, si tu ne nous enseignes pas ce degré, il vaudrait mieux que tu ne meures pas, car il mourrait avec toi ! » Il leur répondit : « Il vaut mieux qu'il meure avec moi, plutôt que je l'enseigne à l'un de vous, car je ne vois parmi vous aucun brigand qui en soit digne. » Jusqu'au jour où mon fils ʿUṯmān est arrivé parmi eux, et où sa renommée s'est répandue. Il le fit venir, le mit à l'épreuve, vit qu'il était malin, et lui dit : « Tu mérites d'apprendre ce degré. » Il le lia à lui en l'adoptant comme son fils, et lui enseigna le lancement du disque de plomb. Puis mon fils vint ici, et il jouait avec pour s'entraîner, si bien qu'avec le temps, je l'ai appris de lui. »).

والذى يصيبه بيقطعه نصفين فصارت الحبله تعلمه ولما امسا المسا حتى تعلم بيبرص وصار من ارباب اهل العرف واحسن من اربابه[314]

Pourtant, Baybarṣ n'a pas à se servir de ce disque, mais doit simplement esquiver le coup que ʿUṯmān veut lui porter, et c'est avec le *litt* dont ʿUṯmān aura finalement si peur, qu'il le maîtrise.

L'acquisition des armes de Bādīs se fait dans un contexte beaucoup plus mystérieux et magique. Afin de réellement posséder le palais de Bādīs, Baybarṣ doit y passer une nuit en présence d'un génie qui lui fait passer des épreuves à la suite desquelles, non seulement le palais lui appartient, mais aussi tous les trésors qu'il contient, et les armes magiques que Baybarṣ a su maîtriser. Car là encore, les armes attendaient leur véritable « maître »[315]. Mais de la même manière, Baybarṣ n'en fait pratiquement jamais usage.

3) Aḥmad Āġā et ʿUṯmān

Dès lors qu'il a changé d'identité et qu'il s'est ainsi intégré à la famille des Aqwāsī comme l'héritier de Sitt al-Šām, Baybarṣ se constitue un groupe d'amis fidèles, une sorte de garde, voire d'armée personnelle, sur laquelle il s'appuie dans les moments difficiles, en particulier dans son opposition toujours renouvelée au gouverneur de Damas, ʿĪsā al-Nāṣir. La sournoiserie et les coups fourrés de ce dernier occupent une bonne partie de la formation du héros, mais aussi de sa notoriété grandissante. A chaque « victoire » contre ʿĪsā al-Nāṣir, le peuple de Damas, ainsi que les notables, voient leur affection et leur admiration pour Baybarṣ renforcées, cela malgré parfois quelques réticences dues aux gens peu fréquentables que Baybarṣ prend à sa suite. Joueurs de *ḥakam*, pédéraste repenti, c'est un équipage haut en couleurs qui provient des bas-fonds, ou tout au moins des marges de la société, et que Baybarṣ place au centre de sa force et de son pouvoir. Une des thématiques fortes de la *Sīrat*, celle du centre et de la marge, se met ainsi en place. On note d'ailleurs que ces « truands » présentent fréquemment un double aspect : à la fois craints et respectés, possesseurs d'arts et de secrets, mais ne les utilisant pas

---

[314] F. 8, p. 58 ; B/Z, vol.1, 231.
(Et al-Ḥubla alla chercher le disque de plomb. Baybarṣ le regarda et vit qu'il ressemblait à une assiette, avec un bord plus affilé qu'une épée, et des chaînes avec un anneau au bout de chacune dans lequel on passe les doigts ; et lorsqu'on le lance, il produit un sifflement, comme une bille, et celui qui en est frappé se retrouve coupé en deux. Alors al-Ḥubla se mit à lui enseigner sa pratique. Et avant que le soir ne tombât, Baybarṣ en avait maîtrisé l'art, mieux que les meilleurs de ses maîtres.).

[315] Comme dans le cas du *litt* qui finit par trouver son maître, on pense ici au roi Arthur et à l'épée Escalibur.

de façon utile à la société, ils doivent être intégrés tout en conservant leur « marginalité ». Ainsi, lorsqu'il s'installe au Caire en intégrant la maisonnée de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī, Baybarṣ se constitue un entourage tout aussi haut en couleurs, qui lui est propre et qui, d'une manière ou d'une autre, l'aide à combattre les menaces que font planer sur lui les faux musulmans comme Ǧawān, et les méchants émirs comme Qalawūn ou Aybak. On retrouve ici les mêmes dangers qu'à Damas, venant des mêmes quartiers, mais avec une différence notable car Baybarṣ, comme ses ennemis, est ici beaucoup plus proches du pouvoir. Le processus d'échange de fonction et de substitution, dont j'aurai à reparler beaucoup plus longuement, se met en place ici avec ses caractéristiques. Celles qui nous intéressent pour l'instant ont trait à des éléments qui participent de la structure en miroir, avec les similitudes et les différences qu'elle implique. Le parallèle que l'on peut établir entre Aḥmad Āġā et ʿUṯmān réside dans la fonction de compagnon inséparable, protecteur et initiateur qu'ils partagent vis à vis de Baybarṣ dans leur espace respectif. Mais il faut tout de suite noter la particularité de ce rapport, dans la mesure où l'initié devient à son tour initiateur, ce qui, finalement, place l'initié très rapidement au-dessus de son initiateur. Les mêmes effets se retrouvent ici que dans les rapports d'enseignant/enseigné qui s'instaurent entre Baybarṣ et le *šayḫ* censé lui enseigner le Coran à Damas, ou Sitt al-Šām qui se propose de lui apprendre le tir à l'arbalète, ou encore les joueurs de *ḥakam*, ou l'apprentissage du disque de plomb au Caire : à peine l'apprentissage est-il commencé que l'élève surpasse le maître. Dans une certaine mesure, tous ces enseignants ou maîtres servent de faire valoir, mais devant l'être exceptionnel qui les dépasse dans leur propre art, tous se rallient à lui et à ses principes et valeurs. Quelles que soient leurs origines et leurs coutumes ou tendances, soit ils les abandonnent pour suivre la voie de Baybarṣ, soit, si elles restent acceptables, ils les mettent à son service. La force de Baybarṣ réside dans la stratégie qui consiste à pénétrer le territoire de l'autre, et à le battre sur son propre terrain. Lorsque tous fuient devant Aḥmad Āġā qui terrorise Damas en s'en prenant à de jeunes garçons pour les emmener chez lui et les sodomiser, Baybarṣ fait mine de le suivre pour mieux pouvoir l'attaquer. D'un coup de *litt* l'affaire est entendue, mais le danger persiste car, selon Sitt al-Šām, Aḥmad Āġā est un homme puissant. Le tailleur du *sūq* de Damas chez qui Baybarṣ passe de longues heures le lui présente ainsi :

يا ولدى جايه احمد آغا استيت آغة باب السلام وهذا جميع زرباوات الشام تخاف منه
حتى الوزير حاكم الشام خصوصاً اذا كان سكران لا احد يقدر ان يقف بوجهه[316]

[316] F. 4, 38-39 ; B/Z, vol. 1, 103.

Le tailleur explique ensuite à Baybarṣ ce que Aḥmad Āġā va lui faire :

بابا يعنى واذا اجا شو بصير منه فقال له السيد محمد بياخذك على القناق ولا يقدر احد يخلصك فقال له بيبرص يعنى واذا اخذنى شو بيعمل معى قال له بشلحك اواعيك وبسخمك فان حب يقتلك وان حب يتركك ولا احد يقدر ان يسئل عنك[317]

La description de cet individu porte les marques de tout ce que Baybarṣ va s'employer à réformer : les mœurs (ivresse, sodomie) ; la tyrannie et l'oppression (Aḥmad Āġā sème la terreur et n'hésite pas à enlever les jeunes garçons de force). Aussi, la réaction de Sitt al-Šām a de quoi nous surprendre. Lorsque Baybarṣ le ramène au palais, prisonnier, et le jette dans un cachot, elle s'empresse d'aller le délivrer. Sa façon de présenter le personnage est ambiguë. D'une part, elle reconnaît ses méfaits, d'autre part elle y voit une sorte de fatalité, comme s'il s'agissait d'un type de personnage avec lequel il faut composer, comme faisant partie du système, et au-dessus des lois :

لانه بهذا العصر هيك واقع بجميع البلدان ما هو بس بالشام بكل بلد فيه اغوات قبضايات يبقوا معدودين الخاطر حتى الحكام بزاتهم تحسب حسابهم[318]

Ainsi, elle pousse Baybarṣ à s'en faire un ami, peut-être par peur, comme d'ailleurs Aḥmad Āġā le lui fait remarquer :

فقالت الست الى بيبرص وهي ورا باب القاعه قوم يا ولدى بوس يده ودقنه هذا عمك فقال لها احمد اغا ما هو لازم يا ست وانتى جنابك عمال تروقى بخاطرى وتظنى فى بالك خايفه على ابنك منى فوالله يا ست الواجب عليَّ انا ابوس يده من بعد ما جابنى مكتف[319]

(Mon fils, Aḥmad Āġā chef des Āġāt de Bāb al-Salām vient d'arriver ; tous les fanfarons de Damas le craignent, même le gouverneur de Damas, surtout quand il est ivre, personne ne peut lui tenir tête.).

[317] F. 3, p. 39-40 ; B/Z, vol. 1, 103.
(Baybarṣ lui dit alors : « Mon père, et s'il vient, que va-t-il se passer ? », Muḥammad lui dit alors : « Il t'emmènera dans son repaire, et personne ne pourra t'en délivrer. » Baybarṣ lui dit : « Et s'il m'emmène, que fera-t-il de moi ? » Il lui répondit : « Il te déshabillera et te violera, puis, s'il a envie de te tuer, il te tuera, sinon, il t'abandonnera, et personne n'osera demander de tes nouvelles. »).

[318] F. 4, p. 53-54 ; B/Z, vol. 1, 106.
(Car de nos jours, il en est ainsi dans tous les pays, et pas seulement à Damas. Dans tous les pays on rencontre de tels maîtres tyranniques avec lesquels il faut compter. Les gouverneurs eux-mêmes doivent compter avec eux.).

[319] F. 4, pp. 58-59; B/Z, vol. 1, 107.
(Se tenant derrière la porte de la salle, la Dame dit alors à Baybarṣ : « Lève-toi, mon fils, embrasse-lui la main et la barbe, c'est ton oncle. » Aḥmad Āġā lui dit : « Ce n'est pas la peine, Madame, votre Excellence êtes en train de chercher à apaiser ma colère. En votre for intérieur,

Si le terme آغا peut prendre différentes significations, le récit nous a, jusque-là, habitué à une interprétation plutôt positive. Il s'agit d'un titre qui semble distinguer certains individus, par leur position sociale, du commun des mortels. Le mot est d'origine turque et désigne un homme en position de commandement militaire. Mais il se généralise dans la *Sīra*, pour dépasser le contexte purement militaire, et désigne également tout homme que son rang place en position de commander à d'autres : ainsi, le vizir Šāhīn porte le titre de Āġā Šāhīn, mais le marchands de mamelouks, ʻAlī Āġā al-Warrāq, également. Les آغوات (pluriel de آغا font partie de l'entourage des gouverneurs et des rois. L'abus de pouvoir est marqué ici par l'emploi d'un qualificatif : اغوات قبضايات. Leur tyrannie est présentée comme une chose inéluctable, comme si elle faisait partie de l'ordre des choses. Toutes les couches de la société doivent la supporter : le peuple, les commerçants du souk, Sitt al-Šām, les gouverneurs eux-mêmes. La répétition insistante de l'expression بتحسب ينحسب حسابه / تحسب حسابهم / حساب (pp.106-107), les place au-dessus des lois dans un système tout aussi figé que l'expression employée par Sitt al-Šām qui marque une déférence mal placée et qui, par là même, perpétue la violence. On peut se demander jusqu'où Sitt al-Šām veut aller dans cette déférence. En délivrant Aḥmad Āġā de ses chaînes, et en demandant à Baybarṣ d'embrasser sa main et sa barbe, ne livre-t-elle pas son fils aux turpitudes et à la violence de Aḥmad Āġā ?

En fait, les choses sont beaucoup plus complexes que cette analyse de surface le laisse supposer. Nous assistons ici à un rituel de passage subtil car il fait intervenir trois personnages, dont deux sont à la fois initiateurs et initiés. Lorsque Baybarṣ suit librement Aḥmad Āġā, il se place volontairement dans la position de l'initié, et c'est bien dans ce rôle que Sitt al-Šām veut le placer lorsqu'elle le pousse sous la « protection » de Aḥmad Āġā. Mais, quand Baybarṣ le frappe avec le *litt* de Damas et l'enchaîne, les rôles sont inversés et c'est Baybarṣ qui devient l'initiateur, et Aḥmad Āġā l'initié. La mise à la marge, étape liminaire de tout rite de passage[320], est présente dans les deux cas : Aḥmad Āġā veut isoler Baybarṣ et l'emmener dans son palais : Baybarṣ isole Aḥmad Āġā en l'enchaînant et en le jetant dans un cachot. Délivré de ses chaînes par Sitt al-Šām, il se trouve libéré des liens qui l'attachaient au péché. L'acte de Baybarṣ entraîne une véritable purification qui passe par l'acte symbolique des ablutions :

---

vous craignez pour votre fils. Mais par Dieu, Madame, c'est à moi de baiser sa main, pour m'avoir emmené ainsi enchaîné. »).

[320] Voir Van Gennep, *Les Rites de passage* (1909) (Paris : Picard, 1981).

فطلع بيبرص لقاه عمال يغسل وجهه ويقول الحمد لله ان شاء الله هذا الماده سبب توبتنا[321]

La transformation est instantanée, et le repentir immédiatement mentionné. La forme « تاب » se déploie alors avec ses dérivés dans tout l'espace du texte :

- توبتنا (p. 107, l. 5)
- تاب علينا (p. 107, l. 5)
- توبتى (p. 107, l. 13)
- تايب (p. 107, l, 14)
- تبت (p. 107, l. 18)
- تاب (p. 107, l. 22)
- توبةً (p. 107, l. 22)
- توبة (p. 108, l. 2)
- تاب (p.108, l. 2)
- تاب (108, l. 6)[322]

Ces dix occurrences en quelques vingt lignes confèrent à ce repentir une aura particulière, celle d'une épiphanie. La récurrence du mot « Allāh » dépasse les simples formules habituelles, *al-ḥamdu li-llāh,* ou *'in šā'a Allāh* et indiquent comment le repentir inspiré par Dieu, s'effectue à travers l'intervention et la personne de Baybarṣ. Les expressions :

تكون توبتى عن المعاصى عن يد ابنك (107, l. 13)

et :

وتاب لوجه الله عن كل شيىء يغضب الله توبةً نصوحه (107, l. 22)

se trouvent combinées en une seule :

---

[321] F. 4, p. 57-58 ; B/Z, vol. 1, 107.
(Alors Baybarṣ sortit et le trouva en train de se laver le visage, « Dieu soit loué, dit-il [Aḥmad Āġā], si Dieu le veut cette histoire sera la cause de notre repentir. »).

[322] Ici, les références sont à l'édition imprimée B/Z.

انني تايب لوجه الله على يد ابنك (107,14-15)

et :

وانما الرجل تاب، يا اخى، لوجه الله على يد ولدى .(108, 6-7)

L'utilisation du *maf'ūl muṭlaq*, précisé par l'épithète نصوحه dans :

وتاب لوجه الله عن كل شيىء يغضب الله توبةً نصوحه (107, l. 22)[323]

ne fait qu'amplifier l'événement. Le revirement de Aḥmad Āġā est d'ailleurs si spectaculaire, que le frère de Sitt al-Šām, Aḥmad Bāšā, a de la peine à croire à son repentir pourtant sincère. Ce repentir n'enlève rien à sa brutalité. Simplement elle est détournée au profit du bien du peuple. Aḥmad Āġā, chef de gang, pédéraste, brute et tyran notoire, devient le compagnon de Baybarṣ dans son rôle de justicier, et met toute son énergie au service de Baybarṣ dans sa lutte contre les brutes et les tyrans. Une fois la phase initiatique de Damas terminée, Aḥmad Āġā disparaît du récit, mais sa fonction demeure et, dès l'arrivée au Caire, Baybarṣ se retrouve dans une situation identique à celle de Damas, situation qui requiert la présence d'un Adjuvant qui vient se substituer à Aḥmad Āġā. Tout comme Aḥmad Āġā, ʿUṯmān est un pêcheur qu'il faut conduire d'une part au repentir, d'autre part au service de Baybarṣ. Sa présence aux côtés de Baybarṣ durera beaucoup plus longtemps avant de s'estomper sans jamais totalement disparaître, et cette durée justifie une véritable expansion du récit de la rencontre et du repentir de ʿUṯmān[324].

La rencontre de Baybarṣ et de ʿUṯmān procède de l'indirection[325]. Elle résulte d'une quête qui doit passer par un détour, une épreuve et, par un renversement, l'initié qui pénètre dans la grotte des voleurs où se trouve ʿUṯmān, devient l'initiant. Ce renversement est marqué de façon comique dans l'épisode, à travers les rapports faussés au départ par l'incompréhension d'un terme, faux sésame ou mot de passe

---

[323] *Le Coran*, s. *at-taḥrīm*, 8. Dans le verset : نصوحاً

[324] Le passage est trop long pour être donné ici. Je renvoie le lecteur au résumé où il la trouvera aux fascicules 7 et 8.

[325] J'emprunte ce terme « indirection » à Shakespeare : "*Polonius:* With windlasses and with essays of bias, / By indirections find directions out." (« Par des détours, en attaquant de biais, / Par indirection, trouvons la bonne direction. » *Hamlet*, II, i, 64-65). Le recours à la ruse, aux chemins détournés, est un des moteurs dramatiques de la pièce qui ne saurait exister sans lui. Toutes les stratégies sont des stratégies dilatoires et il ne peut en être autrement car la vérité ne peut pas (encore) être rendue publique. La problématique du secret (le caché) et du révélé (le manifeste) entraîne ces stratégies que je regroupe sous le terme « indirection ». Au cœur du récit de la *Sīra* réside le « secret », même s'il s'agit souvent d'un secret de Polichinelle, la problématique du caché et du manifeste y est centrale et elle induit obligatoirement l'indirection.

qui conduit à un quiproquo. Lorsque Baybarṣ demande à ʿUqayrib où et comment il peut se procurer un palefrenier, ʿUqayrib lui répond :

بترح[326] من هون يابيه وبتسئل[327] على مسطبه ابو الخير والناس يدولك لما تصل تخش
جوه تلاقى الريس جالس تديه عرق اخضر وتقول له عايز واحد سايس يكون ضاجن خوند[328]

Le message que ʿUqayrib transmet ici par l'intermédiaire de Baybarṣ est codé. En effet, l'offrande du *ʿirq* participe du code de la drague et de la soûlerie sous les abbassides[329], et l'expression *ḍāğin ḫawand* est entendue dans son sens sexuel. L'onomastique peut aussi nous amener à entendre dans « ʿUqayrib » « accroche cœur » ce qui, en l'occurence devient ironique lorsque le nom est prononcé au cœur de la description du personnage :

وكان رائس السياس رجل اختيار دقنه حليق وشواربه بيض اسمه عقيرب وعايه ثلاثه
خصال الاولى افيون والثانيه حباب اولاد والثالثه خسيس[330]

En surface, ce quiproquo a pour origine la vengeance de ʿUqayrib, figure négative de Aḥmad Āġā. Pédéraste, comme lui, il se révèle incapable de repentir, et la substitution devient nécessaire. Palefrenier, comme le deviendra ʿUṯmān, il constitue le lieu de passage, le lien et la transition obligatoires pour que ʿUṯmān prenne, auprès de Baybarṣ, la place que tenait Aḥmad Āġā à Damas. Ainsi, le thème de la pédérastie et son corollaire, la sodomie, deviennent, de façon comique, la pierre de touche de la relation Baybarṣ / ʻUṯmān.

Devant l'attitude récalcitrante et dangereuse pour lui de ʿUqayrib, Baybarṣ se met en quête d'un palefrenier attaché à sa personne. Sans se douter de la perfidie de ʿUqayrib, il accepte le mot de passe que celui-ci lui donne. Or, ce mot correspond bien à la nature même de celui qui le donne et qui compte profiter de la situation en

---

[326] بتروح

[327] بتسئ

[328] F. 7, p. 153 ; B/Z, vol. 1, 215.
(Pars d'ici, mon *beh*, et demande où se trouve la *masṭaba* d'Abū al-Ḫayr, les gens t'y conduiront. Une fois arrivé là, entre et tu trouveras le chef, assis. Donne-lui une branche verte (*ʿirq*) et dis-lui : j'ai besoin d'un palefrenier « domestiqué ».).
L'expression « *ḍāğin ḫawand* vient de « *dāğin* » (domestiqué) et « *ḫawand* » (chef). Dans le contexte elle prend le sens de quelqu'un qui se laisse sodomiser.

[329] Je tiens cette information de Katia Zakharia.

[330] F. 7, p. ; B/Z, vol. 1, 182.
(Le chef des palefreniers était un vieillard à la barbe rasée et aux moustaches blanches. Son nom était ʿUqayrib. Il avait trois particularités : premièrement c'était un opiomane, deuxièmement il aimait les jeunes garçons, et troisièmement c'était un scélérat.).

la tournant à son avantage, et mettre le nouveau palefrenier dans son lit, mais il est contraire à la nature de celui qui le reçoit et qui doit s'en servir.

L'intégration de Baybarṣ doit donc, aussi, se faire par le langage. En tant qu'étranger, et de plus *ʿağamī*[331], Baybarṣ doit d'abord maîtriser le langage de ceux qui l'entourent, et plus tard, en tant que roi, le langage de tous ses sujets[332]. Même lorsqu'on lui présente trois éphèbes, Baybarṣ ne s'aperçoit pas de sa méprise. Cette méprise, ʿUṯmān la partage, ou fait semblant de la partager car Abū al-Ḫayr dissipe le malentendu lorsqu'il lui dit :

قال له يا عثمان دا البيه مغشوش عايز واحد سايس حر وبقولى ضاجن خوند[333]

Il croit, ou fait mine de croire, que Baybarṣ comprend ce qu'il dit lorsque ce dernier s'exclame :

فقال له عفرم بابا انت واحد ضاجن خود[334] طيب قال له عثمان العمه انا عجبتك يا بيه فقال له مليح بابا مليح[335]

Aussi tente-t-il sa chance avec lui :

---

[331] Rappelons, ici, que ce terme, qui désigne essentiellement les Persans dans la *Sīra*, comporte une connotation particulière par rapport au langage. Voici ce que dit Kazimirski : « Peuples non arabes, *spécialem.* Les Persans. (*Ce mot emporte une distinction défavorable sous le rapport du langage: c'est, pour ainsi dire,* peuples qui ne parlent qu'un jargon quelconque) ».

[332] Ce thème du langage maîtrisé, adéquat, réapparaît de façon constante dans ce début de la *Sīra*, pour disparaître par la suite. A plusieurs reprises, Baybarṣ sera « mécompris », en particulier par ʿUṯmān, lorsqu'il utilise des termes non arabes ; cette mécompréhension est cependant voulue puisque ʿUṯmān agit sous l'emprise du Monde du Secret et qu'il fait ce qui doit être fait. Baybarṣ doit aussi se faire (comme l'auditeur ou le lecteur), à l'étrange parler de ʿUṯmān.
Il s'agit d'un thème que l'on rencontre ailleurs, de façon quasi universelle. L'initiation passe par une maîtrise du langage, de certains mots, expressions, incantations par lesquels l'initié entre dans la communauté. Shakespeare en explore toute la portée dans l'initiation du souverain, en particulier dans *Henry IV-1e partie*, lorsque le Prince Hal fait son initiation en compagnie de Falstaff et de ses voleurs à la taverne. L'accent est mis, par le Prince lui-même, sur cet apprentissage de la langue de ses futurs sujets. Le rapprochement n'est pas fantaisiste : en effet, les rapports qu'entretiennent le Prince Hal et Falstaff sont singulièrement proches de ceux qu'entretiennent Baybarṣ et ʿUṯmān. La position sociale de Falstaff, chef des voleurs de grands chemins, celle du Prince Hal, qui n'apparaît jamais à la cour, si ce n'est pour se faire reprocher ses frasques, les reproches faits au Prince de s'acoquiner avec des voleurs, tout ceci nous incite à voir un analogue dans l'approche similaire du traitement de l'initiation, et de la réflexion sur le pouvoir.

[333] F.8, p. 5 ; B/Z, 1, 218.
(Ce *beh* a été dupé ; il a besoin d'un palefrenier libre, et il me dit un palefrenier « domestiqué ».).

[334] خوند

[335] F. 8, p. 6-7 ; B/Z, 1, 218.
(Il lui dit : « Parfait, mon vieux ! Tu es parfaitement bien domestiqué ! ʿUṯmān lui dit : « Alors comme ça je te plais, mon *beh* ? » Il lui dit : « Tu es très bien, mon vieux, très bien. »).

كندى رجلى واجعانى ودى الوقت فقست ما عمال احسن امشى فقال له طيب بابا اركب ورای فقمز عتمان وصار على ظهر الجواد ورا بيبرص وانحشر فيه وصار يضمه الى صدره[336]

Le retournement s'opère lorsque Baybarṣ, ayant « maîtrisé » ʿUṯmān, tente de le convertir. Tout comme dans l'épisode du *šayḫ* censé lui enseigner le Coran, ou l'épisode du repentir de Aḥmad Āġā, Baybarṣ passe de la fonction de l'initié à celle de l'initiant. A cause de la position imposée par la prière, ʿUṯmān pense que Baybarṣ veut profiter de lui. Or, s'il n'a pas d'objection à la pédérastie, en revanche, il a une peur bleue de se retrouver dans la position inversée du sodomisé.

فلما شافه عتمان ركع قطع الصلاه واجا لقدامه وقال له كندى كندى الذى يصلوا يتخنتوا كمان فقطع الصلاه بيبرص وقال ولك شوا يتخنتوا[337] قال له لكان ليش طوبزت ذى الذى يتخنتوا[338]

Le texte procède tout d'abord par euphémisme. Dans l'épisode d'Aḥmad Āġā, on nous parle d'enlèvement de garçons, et le terme utilisé par le tailleur qui explique à Baybarṣ ce qui lui arrivera s'il se fait prendre est سخم qui signifie « noircir », « déshonorer », « violer »[339] (B/Z, p. 103). Plus tard, on nous dit que ʿUqayrib est pédéraste : حباب اولاد, littéralement « qui aime les garçons » (B/Z, p. 182). L'expression que ʿUqayrib enseigne à Baybarṣ étant codée (ضاجن خوند), elle participe également de cette euphémisation. Il s'agit de maintenir une certaine apparence. En revanche, plus on avance dans l'épisode de ʿUṯmān et plus le texte devient explicite et le langage direct. Le terme تخنت[340] apparaît alors plusieurs fois, en particulier dans la scène de l'apprentissage de la prière. La méprise de ʿUṯmān en ce qui concerne la posture de la prière est également liée à la préparation nécessaire à travers les ablutions et l'*istinǧā'* (« purification des souillures ») que Baybarṣ lui

---

[336] F. 8, p. 8-9 ; B/Z, vol.1, 219.
(« Chef ! Ma cheville me fait mal, et maintenant elle est foulée, je peux plus marcher. » Il lui dit : « Très bien, mon vieux ! Monte derrière moi. » ʿUṯmān sauta en croupe, derrière Baybarṣ, se pressant tout contre lui et le serrant contre sa poitrine.).

[337] Soit Baybarṣ ne voit pas le rapport, et son exclamation est celle d'une incompréhension, soit il comprend et il s'agit d'une exclamation de colère.

[338] F. 8, p. ; B/Z, vol.1, 238.
(Lorsque ʿUṯmān le vit se mettre à genoux, il interrompit la prière ; il alla devant lui et lui dit : « Chef, chef, ceux qui font la prière, ils s'enfilent aussi ? » Baybarṣ interrompit la prière et lui dit : « Comment ça, "ils s'enfilent" ? Il lui dit : « Ben, ceux qui s'enfilent, ils se penchent pas avec le cul en l'air, peut-être ! »).

[339] Voir Barthélemy.

[340] تخنث : Comme souvent dans le manuscrit, mais pas de façon systématique ou cohérente, le /ṯ/ devient /t/.

enseigne. Dans la version d'Alep, cette préparation par l'*istinǧā'*, est explicitement perçue par ʿUṯmān comme une préparation à la sodomie :

> Eh qu'est-ce que c'est que ça ? C'est un truc de mômes qui vont se faire enfiler[341].

Le problème de la pollution majeure liée à la sodomie est d'ailleurs soulevé dans cette version d'Alep, qui s'étend beaucoup plus sur cette obsession de ʿUṯmān et qui se révèle encore plus directe et plus crue que dans la version de Damas ; en effet, tout un épisode comique est consacré à la peur de ʿUṯmān lorsqu'il doit partager la couche de Baybarṣ : celui-ci ayant eu une pollution dans la nuit, il doit se rendre au *ḥammān* le lendemain matin, et ʿUṯmān est persuadé qu'il s'est fait « enfiler »[342].

ʿUṯmān conçoit tout rapport comme un rapport de force. Il marque son défi et son égalité par rapport au pouvoir en faisant métaphoriquement tomber les têtes : en effet, un de ses principaux larcins est de faire tomber le couvre-chef des puissants : [C'est la mère de 'Uṯmān qui parle]

وراح يا بيه صار يوقف بطريق الّالّاى نهار الجمعه ويخطف قوايق الوزر[343]

Cet acte est un euphémisme de la décapitation, et l'on comprend mieux alors la crainte qu'il inspire et la fureur des notables.

Le repentir de Aḥmad Āġā était, d'une certaine manière, lié à l'intervention de Sitt al-Šām. Le repentir de ʿUṯmān s'effectue par l'intercession de la Protectrice du Caire, sous la protection de laquelle il se place, et par laquelle, ensuite, il ne cesse de jurer. C'est elle qui met Baybarṣ sur la voie par l'intermédiaire du rêve de la mère de ʿUṯmān, al-Ḥubla : [c'est la Dame du Caire - Sayyida Zaynab qui parle]

وقد آن الاوان ان يرجع عن ضلاله وينال الدرده العاليه على يد هذا بيبرص

وهو اصله من الخزم[344] والدربنات[345] واسمه الشاه محمود ابن القان جمك[346]

---

[341] *Le Roman de Baybars*, vol. 2, *Fleur de truands*, traduction Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume, (Paris : Sindbad, Babel, 1998), 88.

[342] *Idem*, p. 106-112.

[343] F. 8, p. 47 ; B/Z, vol.1, 229. *qāwuq et qāwūq, pl. qawāwīq*, selon Hans Wehr, « a kind of high headgear made of felt » (« Une sorte de haut couvre-chef en feutre »). Pour Dozy : « (turc) Bonnet sans poil, de forme cylindrique, au bas duquel est roulée une pièce de mousseline ; bonnet sans poil rembourré de coton ». A noter que le terme figure dans le *Supplément aux dictionnaires arabes* de Dozy, mais pas dans son *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes.* (Et alors, mon *beh*, il se mit à se poster sur le chemin de la procession du vendredi et à arracher les *qawāyiq* des vizirs.).

Ainsi, l'indirection s'exprime par une série de moyens détournés et de ruses, comme celle que Baybarṣ utilise pour se faire conduire à la demeure d'al-Ḥubla, ou encore à la grotte des voleurs. Cette quête lui fait traverser, symboliquement, le royaume des morts, car c'est au-delà des trois cimetières, musulman, chrétien, et juif que se situe l'antre du « démon » qu'il devra combattre, soumettre, et convertir.

Après avoir joué son rôle de transition entre Aḥmad Āġā et ʿUṯmān, ʿUqayrib disparaît de la *Sīra*, mais la substitution de ʿUqayrib par ʿUṯmān se fait par la violence. Violence de Baybarṣ envers ʿUqayrib, puis ʿUṯmān, violence de ʿUṯmān envers ʿUqayrib. Cette substitution violente est clairement signifiée dans le texte lorsque les deux palefreniers se retrouvent, tour à tour, attachés à un poteau, l'un prenant la place de l'autre, après avoir été roués de coups. Lorsque ʿUṯmān frappe ʿUqayrib et l'enchaîne, il prend aussi la place et la fonction de Baybarṣ, marquant ainsi une égalité qu'il ne cessera de revendiquer : à chaque fois que Baybarṣ monte en grade, ʿUṯmān insiste pour partager cette ascension. S'il met souvent son maître dans l'embarras par ses actions intempestives et ses interprétations erronées des ordres donnés, n'en faisant ainsi qu'à sa tête et se substituant à lui, il n'exécute, en fait, que ce qui doit être exécuté, permettant ainsi à Baybarṣ d'être débarrassé des gêneurs, mais de ne pas être tenu complètement pour responsable d'actions qui peuvent être considérées comme répréhensibles, mais dont, finalement, il tire profit. D'une certaine manière, ʿUṯmān *sait* ce qui doit être fait. Du reste, on ne compte plus les épisodes où Baybarṣ est tiré d'une mauvaise passe parce que ʿUṯmān soit est contrevenu à ses ordres, soit les a mal compris[347].

Lorsque ʿUṯmān se joint à Baybarṣ, il entraîne avec lui une force de quarante voleurs qui deviennent, peu ou prou des truands repentis. Cette troupe interlope n'est pas seulement le reflet cairote des truands de Damas, elle est également, à sa manière, le pendant terrestre des quarante Justes qui, eux aussi, se « battent » aux

---

[344] الخوارزم

[345] Vraisemblablement Derbent.

[346] F. 8, p. 51-52 ; B/Z, vol.1, 230.
(Le temps est venu qu'il revienne sur ses erreurs et qu'il accède à un degré supérieur grâce à ce Baybarṣ qui vient du Ḫwārizm et al-Darbānāt, et dont le nom est al-Šāh Maḥmūd Ibn al-Qān Ǧamak.).

[347] L'inverse est aussi vrai. C'est parce que ʿUṯmān n'a pas compris ce que Baybarṣ attendait de lui qu'il le laisse seul dans les rues d'Alexandrie et que Baybarṣ se fait enlever et conduire à Gênes par Ǧawān. La méprise sur le langage relance toujours le récit, soit dans le sens d'un dénouement, soit dans celui d'un rebondissement. Cela dit, on ne peut s'empêcher de penser que même cet épisode de la désaffection de ʿUṯmān est voulu puisqu'il conduit Baybarṣ à Gênes, vers la découverte de son destin.

côtés de Baybarṣ[348]. Appartenant à la fois à ce bas monde et au Monde du Secret, ʿUṯmān est un lien indispensable, jusqu'à ce qu'il lui soit trouvé un substitut. Ce lien est manifeste dans les rapports familiers, pleins de sous-entendus, qui s'instaurent entre ʿUṯmān et le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb qui doit souvent reprendre ʿUṯmān :

يا عتمان ولا تبيح بالسر وقيل

من باح بالسر كان القتل سيمته يصبح ويمسى بين الناس خجلانى[349]

ʿUṯmān représente ainsi une sorte d'oxymore vivant ; sa vie passée, son savoir faire de truand, la crainte qu'il inspire avec ses compagnons, sont autant de forces négatives qui se trouvent positivées par leur conversion, même si, fréquemment, ils doivent être rappelés à l'ordre. C'est ainsi que Baybarṣ peut combattre la corruption et la trahison qui se nichent à la cour même, au plus proche du pouvoir qu'il est censé conquérir : le *qāḍī* du *dīwān*, qui n'est autre que Ǧawān, mais aussi quelques grands émirs tels que Qalawūn ou Aybak.

Cette confrontation des deux phases de l'initiation de Baybarṣ montre bien les similitudes, sans pour cela qu'il y ait une simple répétition. Les différences notoires portent sur le degré initiatique. Le cycle des épisodes de l'initiation se constitue donc à la fois comme une structure en miroir et une structure en gradation, comme si l'image reflétée avait subi un grossissement. On trouve ce grossissement dans le procédé narratif qui relève de l'expansion, aussi bien que dans l'importance accrue des personnages par leur proximité avec le pouvoir ou avec le Monde du Secret. Si on parlait en terme d'âge, ce que le récit ne fait jamais en ce qui concerne Baybarṣ, on pourrait dire que les épisodes de Damas représentent le passage de l'enfance à la puberté et l'adolescence[350]. Sa position change quant à la sexualité, puisque d'objet de désir des pédérastes, il devient lui-même, potentiellement, celui qui pourrait désirer les éphèbes que le chef palefrenier lui présente ; et le rôle sexuel que ʿUṯmān l'imagine jouer est celui de l'actif. Le déplacement vers al-Maḥalla est tout aussi métaphorique que le déplacement de Brousse à Damas, ou celui de Damas

---

[348] Le chiffre « quarante » revêt une certaine importance dans le récit. Face aux « quarante Justes » et aux « quarante voleurs », qui font partie de l'actant Adjuvant, on trouve les « quarante moines débauchés » à la solde d'Aṣfūt du côté de l'actant Opposant.

[349] F. 8, p. 154-155 ; B/Z, vol.1, 252.
(« ʿUṯmān, ne divulgue pas le Secret ! On dit que :
Celui qui divulgue les Secrets, être tué est sa marque distinctive
Du matin au soir il traîne sa honte parmi les gens., "

[350] La mention de la pollution nocturne de Baybarṣ lors de l'épisode avec ʿUṯmān n'apparaît que dans la version alépine, mais elle est révélatrice.

au Caire. Le cycle de l'initiation est terminé, mais pas celui des rites de passage, comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin[351].

On se sera rendu compte qu'il est difficile de parler d'une seule chose à la fois, tant les éléments du récits sont imbriqués. Nous retrouverons cette difficulté tout au long de l'étude. Ainsi, plusieurs notions abordées ici dans le contexte de l'organisation structurelle du premier cycle d'épisodes de la *Sīra* seront à nouveau sollicitées pour un plus ample développement dans d'autres contextes. On peut difficilement parler d'un cycle d'épisodes qui concernent l'initiation sans parler de l'initiation elle-même, au risque de dévoiler prématurément (selon la technique narrative de la recension damascène !) certains aspects qui réapparaîtront ultérieurement. Démêler le tissu narratif complexe du récit n'est d'ailleurs peut-être pas la meilleure façon d'en rendre compte. En montrer la complexité et la spécificité des dessins qui s'y déploient dans leurs enchevêtrements reste sans doute le moyen le mieux adapté pour donner une image vivante du texte. Ainsi, on aura compris que la notion de cycle d'épisodes prédomine. A l'intérieur des cycles, les épisodes sont étroitement solidaires, comme j'ai pu le montrer pour le cycle de l'initiation de Baybarṣ ; il en va de même pour tous les cycles de la *Sīra* dans la mesure où chacun d'eux est toujours lié aux autres. Ne pouvant pas examiner tous les cycles dans le cadre de ce travail, j'ai sélectionné ceux qui me paraissent les plus importants à la fois par le volume qu'ils occupent dans le récit, et leur impact sur le sens même de ce récit.

B) Les cycles d'épisodes

Le choix des cycles présentés ici dépend en partie de l'organisation du récit dans la recension damascène. Si je commence, par exemple, par le cycle qui concerne les épisodes montrant le conflit entre Šīḥa et les *fidāwīyeh* ainsi que sa résolution, c'est parce que le personnage de Šīḥa apparaît très tôt dans le récit, comme nous l'avons vu, beaucoup plus tôt que dans n'importe quelle autre recension étudiée. L'ordre choisi est dicté par les liens que ces cycles entretiennent entre eux. L'imbrication est parfois extrêment complexe, et il paraît remarquable que le récit – comme les conteurs semble-t-il – ne perde jamais de vue les différents fils qui se nouent. Les trous dans le manuscrit ne facilitent pas la tâche, mais le récit est construit de telle manière que chaque fois qu'un personnage réapparaît, après une longue absence du récit, son histoire est brièvement rappelée. Ainsi, le lecteur peut

[351] Strictement parlant, les rites d'initiation sont ceux qui concernent le passage à la puberté. D'autres rites de passages prennent ensuite le relais. Voir Van Gennep, *Les Rites de passage*.

presque toujours suivre le déroulement de l'action et de l'intrigue, l'histoire étant peu à peu reconstituée[352]. La seule exception qui concerne notre recension est le trou beaucoup trop important entre les fascicules 70 et 71 où il manque probablement sept fascicules[353].

La *Sīra* toute entière pourrait être conçue comme un grand cycle d'épisodes montrant, dans un premier temps, la montée au pouvoir du héros éponyme, à travers son enfance, ses apprentissages et son initiation, les obstacles à franchir etc. ; puis son combat pour rester au pouvoir et faire triompher les valeurs qu'il défend, enfin la montée d'une génération nouvelle, plus ou moins prête à reprendre le flambeau, montée allant de pair avec la disparition de l'ancienne génération et du héros éponyme. A ce grand cycle se rattachent des cycles d'épisodes qui lui sont, en quelque sorte, subordonnés, si bien que l'on pourrait parfois y voir une hiérarchisation. Dans cette perspective, le cycle de Šīḥa et les *fidāwīyeh* tient une place importante, à la fois par le nombre d'épisodes qui lui sont consacrés et par les liens qu'il tisse avec d'autres épisodes qui lui sont également rattachés. Dans cette « hiérarchie », ce cycle se situe au degré immédiatement en-dessous du grand cycle qu'il contribue à enrichir.

a) Šīḥa et les *fidāwīyeh* : la succession de Maʿrūf

Avant d'étudier le cycle que constituent les épisodes concernant les rapports de Šīḥa et les *fidāwīyeh*, avec ses rebondissements et ses ramifications, je voudrais montrer à partir de quels éléments le cycle se met en place, car ce sont justement les éléments déclencheurs qui permettent les développements ultérieurs. On peut voir la genèse du cycle dans la rencontre, puis le mariage, de Maʿrūf avec Maryam al-Zunnārīya, fille du *babb* de Gênes, et même, avant cette rencontre, dans le choix de Maʿrūf pour succéder à son père Ǧamr à la souveraineté des forteresses[354]. En soi, le choix du plus jeune fils pose un problème, car l'aîné, Ismāʿīl ressentira cette décision comme un rejet. Dans la transmission du pouvoir ce choix est, comme nous l'avons vu avec celui de Ǧamak, un topique dans le récit ; il entraîne, dans le cas de Ǧamak, comme dans celui de Maʿrūf, des conséquences qui fondent véritablement la suite du récit. En effet, le récit utilise ce mode de succession par choix du père après un test

---

[352] On note un effet de prévisibilité dans la recension de Damas qui joue plus sur la connivence avec les auditeurs que sur le suspense. Les effets de surprise, qui existent malgré tout, sont d'autant plus intéressants et frappants.

[353] A partir du fascicule 71, on entre dans une partie assez instable de la recension, jusqu'au fascicule 113. Les changements de main y sont assez fréquents avec de nombreux trous.

[354] Le titre et la fonction dont hérite Maʿrūf est « *sulṭān al-qilāʿ wa l-ḥuṣūn* ». Parfois on trouve « *sulṭān al-ǧabal* ».

pour créer un espace, ouvrir une voie narrative et créer les fondations d'un nouveau cycle. La réaction des frères, dans le cas de Ǧamak, et de l'aîné dans celui de Maʿrūf, oriente le récit vers des choix qui le conditionnent de bout en bout, comme par exemple l'exil forcé de Maḥmūd/Baybarṣ. Ismāʿīl étant écarté d'emblée de la succession, par la voix et la loi du père, il pèse sur lui un barrage symbolique qui fait que lors de la disparition de Maʿrūf, un vide se crée qu'il ne saurait remplir, d'autant qu'Ismāʿīl se voit forcé de partir à la recherche de son frère[355]. Ce vide soulève deux questions : d'une part, la fonction doit être remplie et les *fidāwīyeh*, déjà bien enclins à faire sécession et à retourner dans leur forteresse à la moindre occasion, doivent avoir un chef ; d'autre part, il ne peut s'agir que d'un intérim puisque Maʿrūf, s'il a disparu, n'est pas mort. D'ailleurs, lorsqu'il est enfin retrouvé, Šīḥa est prêt à lui céder sa place [c'est Šīḥa qui parle, en s'adressant à Baybarṣ]

> وهذا الكرك والفرمان مناصب الجبل وانا اصلاً متمني عليك هالمنصب نيابتاً عن المقدم معروف ولله الفضل حضر صاحب المناصب وابن الأصاله وانا عندي مناصب كثير عند افندنا...[356]

Le refus de Maʿrūf et de ʿArnūs d'assumer cette tâche fait qu'elle revient de nouveau à Šīḥa, mais, cette fois-ci de façon permanente, car c'est Maʿrūf lui-même qui dispose de la charge et en investit Šīḥa, après s'être fait confirmer par les *fidāwīyeh* qu'ils accepteront son choix :

> فقال اكتبو لي مظبطه واختموها فحالاً عملو مظبطه وختموها واعطوها للمقدم معروف فأخذها وتقدم لقدام شيحه جمال الدين وناوله المظبطه وقام الكرك من على اكتافه وانبرم لورا شيحه ولبسه اياه بيده وانبرم تانى مره لقدام شيحه وصرخ ملات صوته الف طاعت خوند ومنازل السلامه وحيات راسى افندينا انا عدو لمن عاداك وصاحب لمن صاحبك فصرح[357] ابراهيم الطاعه يا بني اسماعيل[358]

---

[355] Rappelons ici que Maʿrūf disparaît après son mariage avec Maryam al-Zunnārīya. Maryam se fait enlever par son frère et Maʿrūf part à sa recherche. Il est alors fait prisonnier en Catalogne, et une partie des *fidāwīyeh* part à sa recherche.

[356] F. 67, p. 86-87.
(Et ce manteau, ainsi que ce *firmān* [indiquent] la charge de [sultan] des montagnes. Quant à moi, à l'origine, c'est à toi que j'ai demandé cette charge que je souhaitais, en remplacement du *muqaddam* Maʿrūf. Par la grâce d'Allah, le maître de cette charge, cet héritier d'une noble ascendance, est de retour. De plus, j'ai déjà de nombreuses charges auprès de notre maître...).

[357] صرخ

[358] F. 67, p. 89.
(Ecrivez-moi un acte et signez-le. Sur le champ ils écrivirent un acte et le signèrent, puis ils le donnèrent au *muqaddam* Maʿrūf. Il le prit et se présenta devant Šīḥa et lui donna l'acte. Il enleva le manteau de ses épaules, se plaça derrière Šīḥa et, de sa propre main, le revêtit du manteau. Il

Les *fidāwīyeh* partis à la recherche de Maʿrūf ne cessent de revenir contester cette décision, même longtemps après la mort de Maʿrūf. Le dernier *fidāwī* rebelle aura passé 37 ans à chercher Maʿrūf, alors que celui-ci est mort quelques temps après avoir été libéré d'une captivité qui elle-même avait duré 17 ans et demi[359]. La décision des *fidāwīyeh* de partir à sa recherche se fait d'un commun accord, et si certains *fidāwīyeh* sont désignés, par clan ou « maison » (*bayt*), d'autres doivent rester pour garder les forteresses. Le texte nous indique les six clans d'ismaéliens comme étant :

- Bayt Ğamr 29 *muqaddam-s*
- Bayt Šākir 24 *muqaddam-s*
- al-Maʿrrāwīya 12 *muqaddam-s*
- al-ʿAkākira 12 *muqaddam-s*
- al-Ḥumayrīya 5 *muqaddam-s*
- al-Nawābulsīya 4 *muqaddam-s*

Total de 86 *muqaddam-s*, pour 86 000 hommes[360].

Le tirage au sort donne le résultat suivant, désignant les *muqaddam-s* qui partiront à la recherche de Maʿrūf :

- Pour al-Nawābulsīya :
  - Ṣārim al-Dīn al-Nābulsī
- Pour al-Ḥumayrīya :
  - Badr al-Dīn al-Ḥumayrī
  - Alī Ibn Ibrāhīm al-Ḥumayrī
  - Ḥusām al-Dīn al-Ḥumayrī
- Pour al-ʿAkākira:

---

revint devant Šīḥa et s'écria à pleine voix : « Mille obéissances guerrier, gardien de la sécurité. Sur ma vie, mon Maître, je suis l'ennemi de tes ennemis et l'ami de tes amis ! » Ibrāhīm s'écria alors : « L'obéissance, *banī Ismāʿīl* ! »).

[359] Voir f. 19, pp. 35-36 ; B/Z, 288.

واقامته بذلك المكان يا اخوان ١٧ سبعة عشرة سنه ونصف.

(Et son séjour dans cet endroit, mes frères, dura 17 dix-sept ans et demi.).

[360] La liste complète des capitaines figure au f. 19, pp. 39-49 ; B/Z/ vol. 2 p. 288-290. Il semble que certains *muqaddam-s* partent seuls, d'autres emmènent leurs hommes avec eux.

- Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd
- Ṣaḫr Ibn ʿAlqam
- Ṣāliḥ Ibn ʿAlī
- ʿAbbās Abū al-Ḍawa'ib
- Ḫuwaylid Ibn Hammām
- Šaddād Ibn Maṣāʿib
- al-Ġaḍbān Ibn Yāsir

- Pour al-Maʿrāwīya :
  - Aucun[361]
- Pour Bayt Šákir :
  - Badr Ibn Šamsa
  - Saʿdūn al-Dabbāḥ
  - Nāṣir al-Dīn ʿAwn
  - ʿAlay al-Dīn Ibn Šákir
  - Ğamr Ibn ʿAmm Badr al-Ġafīr
  - Sawīd Ibn ʿĀmir
  - Ṣārim Ibn al-Ašhal
  - Aḥmad Badr Ibn Šákir
  - Nūr al-Dīn Ibn Aḥmad Ibn Ḥamdān
  - Marqab Ibn Baḫr Šákir
  - ʿUmar Šākir Ibn Faḫr
- Pour Bayt Ğamr :
  - ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl
  - ʿAlī Ġuwayl
  - ʿAlī Ġāb

[361] Le texte ne donne pas d'autre raison que le tirage au sort pour justifier l'absence d'un membre de ce clan.

- Sayf al-Māḍī
- ʿAlī Ṭuwayr
- ʿAlī Šaftūr
- Ǧabal Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab
- Ṣawwān Ibn al-Afʿā
- Ḥasan al-Nisr Ibn ʿAǧbūr
- Manṣūr al-ʿUqāb
- Asad al-Dīn al-Balāṭunusī
- ʿAmmār al-Qadmūsī
- Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī
- Naǧm al-Dīn al-Ġayūr
- Darrāǧ al-Aṣamm
- Šams al-Dīn Ibn Harim
- Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn
- Šihāb al-Dīn Ḥadīd
- ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī
- Suhayl Ibn Muhāǧir
- Ṣalāḥ al-Dīn al-Qaysarī

Certains de ces *muqaddam-s* disparaissent complètement du récit. Cependant, leur nombre est peu élévé. On aurait pu s'attendre à ce que tous fassent l'objet d'un récit particulier. Encore une fois, les trous dans la recension peuvent masquer ces manques car, si on regarde la liste des *muqaddam-s* de *bayt* Ǧamr, par exemple, tous font l'objet d'un épisode[362]. Parmi ceux dont la recension ne fait pas, ou presque pas, mention, ou qui ne bénéficient pas d'un épisode à eux consacré, on trouve :

- Alī Ibn Ibrāhīm al-Ḥumayrī et Ḥusām al-Dīn al-Ḥumayrī d'al-Ḥumayrīya.

[362] Le texte signale également que certains des capitaines ne reviendront pas, étant morts en terre franque.

- Ṣaḫr Ibn ʿAlqam, Ṣāliḥ Ibn ʿAlī, ʿAbbās Abū al-Ḍawa'ib, Ḫuwaylid Ibn Hammām, de *bayt* al-ʿAkākira.
- Ǧamr Ibn ʿAmm Badr al-Ġafīr, Sawīd Ibn ʿĀmir, Aḥmad Badr Ibn Šākir, Nūr al-Dīn Ibn Aḥmad Ibn Ḥamdān, ʿUmar Šākir Ibn Faḫr de *bayt* Šākir.

En l'état actuel de la recension, on voit que *bayt* Ǧamr bénéficie d'une certaine priorité dans le récit. D'une part, c'est le clan qui comporte le plus de *muqaddam-s*, d'autre part, aucun n'échappe au cycle de Šīḥa et des *fidāwīyeh*. Cela n'est guère étonnant, dans la mesure où *bayt* Ǧamr détient la souveraineté des forteresses, et où bon nombre d'entre eux sont unis à Maʿrūf par des liens de sang. Un incident intéressant préside au tirage au sort : comme tous les capitaines de la forteresse de Ṣahyūn sont désignés pour partir, on fait venir Ismāʿīl, le frère de Maʿrūf, pour qu'il garde la forteresse. Mais Ismāʿīl désire aussi partir, et c'est ʿImād qui doit se résigner à rester. Cependant, sa mère, *al-labwa* Zaʿra, sœur de Maʿrūf, lui fait changer d'avis, et il part avec ses hommes :

> واما ما كان من عماد الدين علقم ابن فخر الاصيل فانه رجع على قلعة صهيون وقعد يتعاطا الاحكام واما امه اللبوه زعره دخلت عليه وقالت له يا عماد بدى اسئلك سؤال هدول الذى راحو[363] يفتشوا على خالك كان له صديق بينهم مثلك او تعبان على احد قدك فقال لها لا والله يا امى قالت له كيف لكان انت تعقد وهم يروحوا يفتشوا فقال لها والله صحيح يا امى وحلف يمين انه ما عاد يعقد لو اندرست القلعه وفز ركب واخذ كواخيه الثلاثه واربعه وعشرين من رجاله وسار يفتش على خاله وبغيته يا اخوان بهذا المشوار غيابه يكون ١٥ خمسة عشره سنه تمام فمن خصوص المقدمين ناس ياتوا قبله وباس ياتوا بعده والبعض منهم يموت فى بلاد الافرنج والذى ياتوا فكل مقدم يوصل الى الجبل ينظر شيحه جمال الدين صاير سلطان الجبل فلا يرضى به فيعصى عليه ويجرى بين كل مقدم مع شيحه ديوان بطير العقول ويلذ للقارىء يا اخوان كل ما حضر واحد من المفتشين نعمل له ديوان ونترجم عليه[364]

---

[363] راحوا

[364] F. 19, pp. 57-61 ; B/Z, vol. 2, 291-292.
(Mais voici ce qu'il arriva à ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl. Il retourna dans la forteresse Ṣahyūn et se mit à gouverner. Mais sa mère la *labwa* Zaʿra, vint le trouver et lui dit : « ʿImād, je voudrais te poser une question. Parmi tous ceux qui sont partis à sa recherche, ton oncle avait-il un ami sincère comme toi ? De qui s'est-il occupé autant que de toi ? » Il lui dit : « Par Dieu, mère, non ! » Elle lui dit : « Comment se fait-il alors que toi tu restes ici, alors qu'ils sont partis à sa recherche ? » Il lui dit : « Par Dieu, c'est vrai, mère ! » Et il jura qu'il ne resterait pas, même si la forteresse devait s'effondrer. Il sauta sur son cheval et partit, avec ses trois lieutenants et vingt-quatre de ses hommes, à la recherche de son oncle. Bref, mes frères, son absence durera quinze années entières. Quant aux capitaines, certains reviendront avant lui, d'autres après lui, et certains d'entre eux mourront dans le pays des Francs. Quant à ceux qui reviendront, chacun d'entre eux retournera à la montagne, et apprendra que Šīḥa Ǧamāl al-Dīn est devenu sultan de la montagne.

Il est intéressant de voir comment le récit annonce les événements à venir, les répercussions sur le déroulement de l'histoire, et comment il va s'organiser autour des *fidāwīyeh* récalcitrants. La mention de Šīḥa comme sultan de la montagne, alors même que Baybarṣ et lui ne se sont pas encore rencontrés, va dans le même sens que l'interpolation de « *Sīrat* Ğawān » très tôt dans le récit, et la divulgation d'une partie du rôle de Šīḥa. Ici, c'est une autre partie de son rôle dans le récit qui est dévoilée, ainsi que l'ensemble du cyle de Šīḥa et les *fidāwīyeh*. D'emblée, on peut se rendre compte que le récit prendra des proportions gigantesques, étant donné le nombre de capitaines partis à la recherche de Maʿrūf, même si leur nombre est restreint par la mention de ceux qui meurent en terre franque.

1) Šīḥa et les *fidāwīyeh* récalcitrants

Au moment où tout cela se passe, nous sommes dans le fascicule 19 : Šīḥa se trouve toujours à Gênes, ayant pris la place de Ğūnīt, le fils décédé du *babb* Ḥannā, et Baybarṣ est au service du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb. Le fait que la recension place la rencontre de Šīḥa et Baybarṣ à Gênes dans le fascicule suivant (20) montre une volonté de mettre en place les éléments nécessaires aux futurs développements. Selon la prédiction (et l'Histoire), plusieurs rois vont succéder à al-Ṣālīḥ Ayyūb avant que Baybarṣ n'accède au trône. Les fascicules 21 à 26 sont consacrés à la succession d'al-Ṣālīḥ Ayyūb. Le texte trouve à cela une double justification : d'une part la prédiction qui veut que tous les rois qui succèdent à al-Ṣālīḥ Ayyūb, avant l'accession au pouvoir de Baybarṣ, meurent de mort violente :

> اما بعد يا اخوان ان الملك الصالح ايوب قال الى ركن الدين بيبرص وانا اءمّنك امانة الله ورسوله لو قعدو[365] قبلك على الكرسى لا تقتل احد منهم ولكن كلمن جلس قبلك ما بروح الا قتل[366]

D'autre part, lors de leur rencontre et du pacte que le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb scelle entre eux à Gênes, Šīḥa demande à Baybarṣ d'attendre son retour en terre

---

Ne l'acceptant pas, ils se rebelleront contre lui, et entre tous ces capitaines et Šīḥa se dérouleront des aventures à couper le souffle et délecter le lecteur, mes frères. Nous consacrerons un *dīwān* à chacun des capitaines qui reviendra et nous raconterons sa vie.).

[365] قعدا

[366] F. 21, pp.1-2 ; B/Z, vol. 3, 37.
(Ainsi donc, mes frères, le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb s'adressa à Rukn al-Dīn Baybarṣ : « Par Allah et son messager, je te conjure, s'ils accèdent au trône avant toi, de ne tuer aucun d'eux. Car tous ceux qui s'y assiéront avant toi mourront assassinés.»).
Rappelons que dans le récit, Rukn al-Dīn (pilier de la religion) est le nom que donne le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb à Baybarṣ lorsqu'il scelle le pacte entre lui et Šīḥa. De même, c'est lui qui donne à Šīḥa son nom « Ğamāl al-Dīn » (beauté de la religion) (voir « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes », f. 20, p. 82, B/Z, vol. 2, 324.

d'Islam et auprès de lui, avant d'accepter de monter sur le trône[367] [c'est Baybarṣ qui parle] :

قال له والله يا اخى اجا لعندى الوزير شاهين وهو اخونا واغظيته وما رضيت صير ملك لانك قلتلى لما كنت عندك سابق لا ارضا صير ملك الا بوجودك[368]

En effet, le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb ayant nommé Baybarṣ comme son successeur[369], le texte trouve un moyen pour « justifier » l'Histoire : à la suite de la mort d'al-Ṣālīḥ Ayyūb, le vizir Šāhīn lui propose le trône que Baybarṣ décline, comme il le décline à chaque fois qu'un des successeurs meurt, jusqu'au jour où Šīḥa fait son apparition à Damas sous le déguisement d'un derviche :

قال الراوى يا سادتى فلما فرغ الدرويش من ذلك الكلام امر له الملك العادل[370] بالجلوس فقال له افندم لا يمكن ان اجلس وانت لا تدرى من انا فقال له الملك طيب انت من تكون ومن اين دخلت فهل نصبت مفرد والا من الارض نبعت فقال له يا سيدى اعطاء الله لا ينكر ومن اطاع الله اطاعه كل شئى مانك عارفنى يا ركن الدين ويدى بيدك بعهد الله فقال له الملك ومتى كان هذا العهد قال له افندم بجنوى داخل الدير قال فعند ذلك افتكر الملك وفذ[371] واثب على الاقدام واخذه ملو الاحضان قال الراوى يا سادتى وما كان ذلك الدرويش الا شيحه جمال الدين[372]

Nous avons ici la constitution d'une scène type. Pour la première fois, mais certainement pas la dernière, Šīḥa fait son apparition au *dīwān* de Baybarṣ. Cette

---

367 Cette demande de Šīḥa ne figure pas dans l'épisode de « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes », mais elle est rappelée plus tard, comme ayant effectivement été faite à ce moment-là.

368 F. 25, p. 70 ; B/Z, vol. 3, 192.
(Il lui dit : « Par Dieu, mon frère, le vizir Šāhīn, notre frère, est venu me voir, et je l'ai contrarié, et j'ai refusé de devenir roi car tu m'as dit, lorsque j'étais auprès de toi auparavant, de ne pas accepter d'être roi tant que tu ne serais pas là. »).

369 C'est de retour au Caire, après l'enlèvement de Baybarṣ à Gênes, que le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb demande aux émirs et à tous les dignitaires de lui prêter serment d'allégeance. Voir fascicule 20, pp. 91-107 ; B/Z, vol. 2, 326-329.

370 Rappelons ici que c'est le titre que prend Baybarṣ lorsqu'il fait sécession, se rebellant contre Aybak et s'établissant comme roi à Damas.

371 Orthographe du manuscrit pour « فزّ ».

372 F. 25, p. 62-64 ; B/Z, vol. 3, 191.
(Le transmetteur dit : ô mes amis, lorsque le derviche eut terminé son discours, al-Malik al-ʿĀdil le pria de s'asseoir. Il lui dit : « Efendem, je ne peux pas m'asseoir tant que tu ne sais pas qui je suis. » Le roi lui dit : « Bien ! Qui es-tu, par où es-tu entré ? As-tu utilisé le passe-muraille, ou es-tu sorti de la terre ? » Il lui dit : « Mon Maître, les bienfaits de Dieu ne peuvent être niés, et toutes choses obéissent à celui qui obéit à Dieu. Tu ne me reconnais pas, Rukn al-Dīn, alors que nous allons la main dans la main selon le pacte de Dieu ? » Le roi lui dit : « Quand ce pacte a-t-il eu lieu ? » Il lui dit : « Efendem, à Gênes, dans le monastère. » Il [le transmetteur] dit. Là-dessus, le roi se souvint et se leva d'un bond, et il le serra sur son cœur. Le transmetteur dit : ṭ mes amis, et ce derviche, c'était Šīḥa Ǧamāl al-Dīn.).

scène constituée, elle subit, par la suite, des variations importantes. Dans la scène type, Šīḥa, fidèle au principe qu'il énonce lui-même, selon lequel ceux qui obéissent à Dieu se reconnaissent, tient à faire deviner son identité. Baybarṣ joue le jeu en posant les questions rituelles, mais qui prennent un sens particulier : d'une part il s'étonne que ce derviche ait pu entrer dans la citadelle qu'il avait fait complètement fermer, puis il mentionne l'utilisation du *maṭrad*, objet qui sert à escalader les murailles[373], essentiellement utilisé par les *fidāwīyeh* dans la *Sīra*[374], d'autre part, l'image de la source qui jaillit pour lui demander d'où il vient suggère que Baybarṣ voit cette apparition comme positive. L'association de Šīḥa à une source, ou à une plante, par l'intermédiaire de son nom est métaphorique d'un renouveau qui convient bien au regain du récit au moment de son entrée en fonction. Rappelons ici que l'origine même du nom de Šīḥa le fait « naître » à cette identité dans un bosquet d'armoise (*šīḥ*), « baptisé » ainsi par Ǧawān parce qu'il voulait lui échapper en se cachant dans ce bosquet[375]. Quant à la phrase rituelle qui conclut cette scène avec la mention du nom « Šīḥa Ǧamāl al-Dīn », elle est reprise maintes et maintes fois au cours du récit qu'elle ponctue comme une attente comblée ; d'ailleurs, pendant la *performance* les spectateurs accompagnent le *ḥakawātī* lorsqu'il prononce le nom[376].

La deuxième apparition de Šīḥa en derviche au *dīwān* de Baybarṣ a lieu dans son pavillon de guerre après la victoire d'al-ʿArīš. Šīḥa ayant contribué à la prise de la ville, il arrive déguisé et réclame la souveraineté des forteresses. La scène est longue et comprend des éléments identiques à la scène type, en particulier l'arrivée inattendue, le déguisement, les vers que chante le derviche. Mais cette fois-ci, il se garde bien de révéler son identité jusqu'à la fin de la scène[377]. Ce qui nous intéresse ici c'est la demande de ce derviche particulier qui utilise la formule rituelle des

---

[373] Il pourrait y avoir un lien entre cet objet et un corps d'élite chez les Ayyubides, appelé *maṭārida*. Information transmise à Katia Zakharia par Anne-Marie Eddé.

[374] Baybarṣ en avait appris le maniement dès le fascicule 5, grâce à l'enseignement de ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī.

[375] Au sujet des noms de Šīḥa, voir ma communication au colloque de Damas en Avril 2005 : « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn » (à paraître).

[376] Point fort de la performance, si l'on en croit Abū Šādī. Chaque fois que j'ai pu l'entendre réciter *Sīrat Baybarṣ*, au café al-Nawfara à Damas, il préparait soigneusement l'énoncé du nom, prenait le sabre d'une main et en frappait une petite table ronde en fer. L'auditoire généralement entonnait le nom avec lui. Abū Šādī se produit toujours au café al-Nawfara. Pendant l'été 2005, il se produisait aussi dans un café du quartier chrétien de la vieille ville, non loin de Bāb Tūma.

[377] F. 27, pp. 82-88 ; B/Z, vol. 3, 260-261. Cette scène revêt une grande importance sur plusieurs plans. D'abord, et c'est ici notre préoccupation première, c'est la première fois que Šīḥa réclame la souveraineté des forteresses, ensuite, il s'agit d'une scène type qui se reproduira avec des variations, le demandeur pouvant être un autre personnage que Šīḥa ; enfin, sa forme rappelle celle de certaines *maqāmāt*. J'ai déjà évoqué ce dernier point dans un article : « Double et substitution dans *Sīrat Baybarṣ* : le cas de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn » in *Langue et Littératures du Monde, Arabe*, 5 (2004/5) (Lyon : ENS Editions), 209-230.

derviches pour demander la charité[378] : هى بابا حق دوس, mais dont le but est tout autre. Ayant offert à Baybarṣ une lettre en forme de poème, il ravit le roi qui ne peut plus rien lui refuser :

وبعد ما خلص من قرائة الكتاب التفت الملك الى الدرويش وقال له ايها الرجل اللبيب والحاذق النجيب وحيات راسى ان تمنيت ملكى لاأودى[379] لك اياه ثمنا ما اردت واطلب ما هويت قال له افندم بتمنا على الله ثم على سعادتك ان تجعلنى سلطان بنى اسماعيل عيره مسترده الى ان يظهر سلطانهم معروف قال له الملك لك ذلك وحق واحد احد و لم ارجع بقولى ما دامت روحى فى الجسد فعند ذلك رفع الدرويش اللثام فتباين عن صاحب الشطاره والعياقه والرقه والحداقه مكيد الاعداء والمشركين ابو الهمم العليه شيحه جمال الدين قال فلما عرفه الملك فز واقف على الاقدام واخذه ملو الاحضان واجلسه جانبه وسلم عليه وامر له بالمشروب[380]

Les fascicules 19 et 20 concentrent une bonne partie des fils conducteurs de la *Sīra*. On y trouve l'origine du cycle des *fidāwīyeh* récalcitrants, mais aussi de celui de ʿArnūs, fils de Maʿrūf, puisque la disparition de ce dernier est liée à la recherche de son fils. Une quête en entraîne une autre, et celle des *fidāwīyeh* est déjà prévue au fascicule 19. En effet, une des traces laissées par Maʿrūf date de son passage à Gênes, où il se présente au *babb* Ḥannā comme son gendre :

فقال له معروف انا صهرك يا بب قال له شرفت سيدى وحق دينى ما عندى خبر بمجيئها ولكن القاضى الذى عندكم ملعون والدين هو الذى راح جابها وانا وحيات راسك ضربته الف عصايه وطردته من البلد فقال له معروف هلق امر الله نفد وكتب ورقه واعطا[381] اياها وقال له بلكى اجا احد من الفداويه وسئلك عنى ابقا ارجيه الورقه وقول له يفتش على وليده[382]

---

[378] Voir B/Z, vol. 3, 260, note 44.
Il s'agit de l'altération de la formule *ḥáqq ədōst* employée par les mendiants. Barthélémy donne la formule complète : *ḥáqq ədōst maɛ əʃʃābrīn karīm*, et la traduction « L'ami de la vérité (Dieu) est généreux avec ceux qui souffrent avec patience. » (p. 167).

[379] لأودي ; voir B/Z ,vol. 3, 261, note 47.

[380] F. 27, pp. 86-88 ; B/Z, vol. 3, 261.
(Après avoir lu la lettre, le roi se tourna vers le derviche et lui dit : « Ô toi, homme plein de bon sens, ingénieux et d'excellence, sur ma vie, si tu me demandais mon royaume, je te le donnerais. Demande-moi ce que tu veux, tout ce que tu désires. » Il lui dit : « *Efendem*, je demande à Allah, puis à ta seigneurie, de me nommer sultan des *banī Ismāʿīl*, par intérim, jusqu'au retour de leur sultan Maʿrūf. » Le roi lui dit : « C'est fait, et par la vérité de Celui qui est Seul dans son Unicité, je ne reviendrai pas sur ma parole tant que mon âme résidera dans mon corps. » Là-dessus, le derviche leva son voile et apparut le maître des ruses, de la filouterie, de la finesse et de l'ingéniosité, frayeur des ennemis et des associateurs, père du zèle suprême, Šīḥa Ğamāl al-Dīn. Il [le transmetteur] dit : Lorsque le roi l'eut reconnu, il se leva d'un bond et le serra contre son cœur. Il le fit s'asseoir à ses côtés, le salua, et ordonna que l'on apporte des boissons.).

[381] اعطاه

[382] F. 19, p. 4-6 ; B/Z, vol. 2, 283.

Cette scène a son importance pour plusieurs raisons. D'une part, la lettre n'est pratiquement plus mentionnée, car le récit ne montre pas les *fidāwīyeh* à la recherche de Maʿrūf, et on ne sait jamais comment ils s'y prennent pour tenter de retrouver sa trace ; cela n'a d'ailleurs pas d'importance, car les *dīwān-s* qui leur sont consacrés ne traitent pas de leurs aventures en pays francs, ou s'ils le font, ce n'est que de façon marginale. Leur rôle n'est justement pas de retrouver Maʿrūf, mais de revenir bredouilles de la quête, et de profiter du « vide » créé par l'absence de Maʿrūf. Pour cela, ils remettent en question la parole royale, ce qui s'accorde à la nature indépendante des *fidāwīyeh* qui, même s'ils acceptent Baybarṣ, veulent rester leurs propres maîtres. Il faudra attendre la véritable recherche de Maʿrūf par ʿImād al-Dīn[383], aidé par Šīḥa, pour avoir un réel jeu de piste, comme celui de Maʿrūf à la recherche de sa femme, puis de son fils.

La volonté de Šīḥa de devenir sultan des forteresses vient de la prédiction qu'il a lue dans le *Kitāb al-Yūnān* au monastère al-ʿĀmūd, lors de son premier séjour chez Karsīmūn avec Ǧawān. Tout comme Ǧawān s'efforce de détourner la prédiction, Šīḥa s'efforce qu'elle advienne. La conquête d'al-ʿArīš, puis celle de Yāfā qui en découle, lui permettent de tester sa stratégie. Ainsi, avant d'être nommé sultan, et de devoir affronter les *fidāwīyeh* récalcitrants, il aide le neveu de Sulaymān al-Ǧāmūs, Faḫr al-Dīn Ǧisr à prendre la ville de Yāfā et à tuer le *fidāwī* chrétien, Kafīr, qui fait des ravages dans l'armée musulmane. En échange de son aide, il lui demande de le reconnaître comme maître des forteresses :

فقال له العشى آه يا مفجوع لكان انت مسلم قال له نعم مسلم لله الحمد هلى هذه الديانه واسمى فخر الدين جسر شو بده يصير يعنى قال له العشى ما بصير الا الخير انشاء الله وما قدامك الا مسلم مثلك لاتخاف وانا مرادى افعل معك جميل ان كنت من اهله فقال له شو هل جميل قال له جمال الدين مرادى جيب لك راس كفير ابن متى وطالعك لبرات البلد ولكن بدى منك غرض واحد فقال له فخر الدين شو هل غرض قال له اعلم انا اسمى شيحه جمال الدين وطالب من افندينا سلطنة القلاع والحصون شو بتقول انت قال له والله يا شيحه هذا شيء محال

(Maʿrūf lui dit : « *babb*, je suis ton gendre ! » Il lui dit : « Je suis honoré, mon seigneur. Par ma religion, je ne savais pas qu'elle [Maryam] devait venir. Mais votre *qāḍī* est un misérable ! C'est lui qui l'a amenée, et moi, par ma vie, je lui ai fait donner mille coups de bâton et je l'ai chassé de la ville. Maʿrūf lui dit : « A présent la volonté d'Allah est faite. » Et il écrivit une lettre qu'il lui donna en disant : « Au cas où un *fidāwī* viendrait te demander où je suis, montre-lui ce papier. Dis-lui : « Il est parti à la recherche de son fils. »).

[383] Le *dīwān* de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr commence au fascicule 61, lorsque, revenu bredouille après seize années de recherche, il réclame la souveraineté des forteresses ismaéliennes. Il reprend avec succès sa recherche de Maʿrūf avec Šīḥa au fascicule 63.

ولكن انت بدك تفعل معى جميل وما جزاء الأحسان الا الأحسان لك على انى احلف لك يمين معظم انه اول واحد الذى يطيع بكون انا الثانى[384]

La quasi impossibilité de la tâche soulignée par Faḫr al-Dīn, va à l'encontre de la prédiction et, malgré cette restriction, Šīḥa l'aide à tuer Kafīr et à conquérir la ville. Ici aussi, nous avons la structure d'une scène type qui se met en place selon des étapes obligées, mais qui, naturellement, subiront des variations : le déguisement, l'enlèvement du *fidāwī* en le droguant avec le *banǧ*, la ruse pour ouvrir les portes de la ville, l'avertissement à l'armée musulmane pour quelle soit prête à envahir la ville, etc.

Le récit ne dit rien sur la réaction des *fidāwīyeh* lorsque Baybarṣ accorde son souhait à Šīḥa, et de fait, rien ne semble être réglé. Le serment de Baybarṣ revêt un caractère solennel, et, dès lors, on sait qu'il ne reviendra pas sur sa parole. Cependant, à plusieurs reprises, Baybarṣ promet la souveraineté des forteresses à qui prendra telle ville, ou qui ramènera Ǧawān et al-Burṭuquš prisonniers, comme s'il ne l'avait pas déjà attribuée. A chaque fois, la scène au *dīwān* révèle que le véritable instigateur est Šīḥa, et le *fidāwī* qui s'était imaginé le vaincre doit convenir qu'il est le plus fort, et lui prête allégeance. Ainsi un jeu s'instaure entre Baybarṣ et Šīḥa qui tend à installer une complicité entre eux, car d'une part Baybarṣ connaît la prédiction et sait que, quoi qu'il arrive, Šīḥa sera le maître des forteresses[385], d'autre part, il sait que Šīḥa est beaucoup plus rusé que les *fidāwīyeh* qui se frottent à lui. Il n'en reste pas moins que l'on peut voir une stratégie dans l'attitude de Baybarṣ : en promettant le sultanat des forteresses au vainqueur, il montre qu'il est toujours le maître, le décideur et donneur d'ordre, celui dont viennent les charges et les gratifications, mais il évite aussi une confrontation frontale avec un groupe, les ismaéliens, qu'il tente d'absorber dans son système de gouvernement. Son attitude peut cependant paraître paradoxale. En effet, ayant donné sa parole et attribué une

---

[384] F. 27, p. 47-49 ; B/Z, 3 253.
(L'aubergiste lui dit : « Ah, misérable, ainsi tu es musulman ? » Il lui dit : « Oui, je suis musulman, louange à Dieu qui nous a donné cette religion ! Et mon nom est Faḫr al-Dīn Ǧisr. Que va-t-il arriver ? » L'aubergiste lui dit : « Si Dieu le veut, il n'arrivera que du bien ! Tu as devant toi un musulman, comme toi. Ne crains rien, je veux te faire une faveur, si tu fais partie des gens de bien. » Il lui dit : « Quelle faveur ? » Ǧamāl al-Dīn lui dit : « Je veux t'apporter la tête de Kafīr Ibn Mattā, et te faire sortir de la ville. Mais j'ai une demande à te faire. » Faḫr al-Dīn lui dit : « Quelle est cette demande ? » Il lui dit : « Sache que je m'appelle Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, et que je vais demander à notre roi la souveraineté des forteresses et des citadelles. Qu'en dis-tu ? » Il lui dit : « Par Dieu, Šīḥa, c'est impossible ! Mais tu veux me faire une faveur, et il faut rendre le bien pour le bien. Je te jure, par tout ce que j'ai de plus cher, que s'il s'en trouve un pour te prêter le premier obéissance, je serai le second. »).

[385] Je reviendrai sur la question du temps, car la prédiction ne fixe pas un temps précis à sa réalisation.

première fois le sultanat à Šīḥa, on peut se demander pourquoi il remet le sultanat en jeu. Pour lui, comme pour les spectateurs, les jeux sont faits, mais il donne l'impression aux *fidāwīyeh* que tout est toujours possible. En faisant cela, avec la complicité de Šīḥa, car à aucun moment le récit ne donne l'impression que Baybarṣ cherche à redéfinir son pouvoir par rapport à lui, il permet à Šīḥa de gagner à sa cause tous les *fidāwīyeh*, les uns après les autres.

Comme le suggère Faḫr al-Dīn, il ne peut prendre la responsabilité de prêter allégeance à Šīḥa, sans qu'un autre ne l'ait fait avant lui. La position de Faḫr al-Dīn n'est pas des plus confortables, et si son rang dans son clan est élevé (c'est le neveu de Sulaymān al-Ğāmūs), il n'a pas le commandement de la forteresse d'al-Maʿarra. Son départ pour Yāfā est motivé par le besoin de faire ses preuves. Le texte nous dit que Faḫr est orphelin[386]. Aḥmad Bāšā, qui arrive avec une lettre de demande d'aide de la part de Baybarṣ, apprend qu'il s'agit d'un jour particulier qui doit marquer une étape dans l'initiation de Faḫr al-Dīn :

اليوم عندنا شد فخر الدين جسر لانه وليد يتيم وهو ابن اخت سليمان الجموس[387]

Après avoir entendu la lecture de la lettre de Baybarṣ, Faḫr al-Dīn se propose pour aller affronter Kafīr, un *fidāwī* chrétien, mais il est traité comme un enfant présompteux par son oncle qui le frappe, et l'humilie devant les autres, et par sa mère qui le frappe à son tour. Il se perçoit alors comme ʿAntar et dit à sa mère :

منكى كف ومن خالى كف وانا والله لاعمل بما قال عنتر بنو عبس

لاتسقنى كأس الحياة بمذلة بل بالعز اسقنى كأس الحنضل

جنه بالذل لارضى بها جهنم بالعز افخر منزلى[388]

Du succès de l'entreprise de Faḫr al-Dīn dépend son l'intégration dans le groupe. S'il se complaît dans sa comparaison avec ʿAntar[389], le texte fournit un autre

---

[386] Bien qu'il ait encore sa mère.

[387] F. 27, p. 20-21 ; B/Z, vol. 3, 248.
(Aujourd'hui c'est le jour de l'investiture de Faḫr al-Dīn Ğisr. Il est orphelin, et c'est le fils de la sœur de Sulaymān al-Ğāmūs.).

[388] F. 27, p. ; B/Z, vol. 3, 249. Les vers sont de ʿAntara Ibn Šaddād al-ʿAbsī, avec très peu de changements.
(Une gifle de toi, une gifle de mon oncle, et pour moi, par Dieu, c'est tout comme le dit ʿAntar Ibn ʿAbs :
Ne me verse pas l'humiliation dans le verre de la vie
mais dans le verre de coloquinte verse la gloire.
Je refuse le paradis fait d'humiliation
la géhenne pleine de gloire est ma plus belle demeure.).

rapprochement en établissant un lien avec Ibrāhīm. En effet, on se souvient que ce dernier, tout comme lui, avait été rejeté du système et devait faire ses preuves. Un parallèle s'établit entre lui et Ibrāhīm ; c'est d'ailleurs vers ce dernier que Šīḥa se tourne après son coup d'essai avec Faḫr al-Dīn, et la réponse d'Ibrāhīm est la même que celle de Faḫr al-Dīn. L'association Šīḥa / Ibrāhīm ne se fait pas sans heurt, et pendant quelque temps ils jouent au chat et à la souris. C'est au cours de la prise d'Antioche, puis de celle de Sīs, que l'affrontement se révèle inévitable. Baybarṣ, une nouvelle fois, offre la souveraineté des forteresses à qui sera l'artisan de la conquête d'Antioche, et fera prisonniers Ǧawān et le *babb*. L'annonce est beaucoup plus officielle, puisque Baybarṣ propose de donner un chef aux ismaéliens en l'absence de Maʿrūf :

> قال الراوى يا ساده واما ما كان من الملك الظاهر فانه لما طلع الضو ارسل طلب جميع بنى اسماعيل وجمع ايضا الوزر والاعيان وعمل ديوان عام وقال ايه يا بنى اسماعيل انتم من غير سلطان ما بيمشى حالكم وانا الان لى غرض فمن قضاه منكم بجعله سلطان عليكم فما تقولو[390] بذلك فقال له سليمان الجاموس شرفنا يا دولتلى ما هذا الغرض قال لهم اعلموا انه كل من فتح انطاكيه وخلص الوزر وكمش الملوك وجوان والبرطقش والمعيق ابن جبير منكم او من خلافكم وحياة راسى بعلمه سلطان على بنى اسماعيل[391]

Malgré le serment que Baybarṣ a déjà fait à Šīḥa, il présente la succession de Maʿrūf comme ouverte, dans ce que l'on pourrait appeler un véritable bras de fer entre lui et Šīḥa d'un côté, et les ismaéliens de l'autre. Les rôles joués par chacun deviennent alors essentiels et déterminants pour le reste du récit. Peut-être plus encore que dans l'épisode de « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes », c'est l'ensemble du récit qui est en jeu ici, et son futur développement. Baybarṣ se présente comme un roi juste dans la mesure où il donne leur chance aux ismaéliens de prouver qu'ils sont meilleurs que Šīḥa, et l'épreuve qui est proposée ici fonctionne comme un rappel de la nomination de Ǧamak, ou encore celle de Maʿrūf ; en effet, c'est, bien sûr, Šīḥa qui sortira vainqueur de l'épreuve. Baybarṣ propose d'inclure tous les *fidāwīyeh*

---

[389] Le texte, en effet, fait toujours référence à ʿAntar, et non pas à ʿAntara. La *Sīra* ne connaît que ʿAntar.

[390] تقولوا

[391] F. 30, p. 86-87 ; B/Z, vol. 3, 366-367.
(Le transmetteur dit : Ô mes amis, quant au Malik al-Ẓāhir, lorsque le jour se leva, il fit venir les *banī Ismāʿīl*, et rassembla aussi les vizirs et les dignitaires pour un conseil général, et dit : « *banī Ismāʿīl*, vous ne pouvez pas fonctionner sans sultan. A présent j'ai une affaire à vous proposer, et celui qui s'en chargera, je le ferai votre sultan. Qu'en dites-vous ? » Sulaymān al-Ǧāmūs lui dit alors : « Très honoré, mon Maître. Quelle est cette affaire ? » Il leur dit : « Sachez que celui d'entre vous ou de votre descendance qui prendra Antioche, libérera les vizirs et fera prisonniers les rois, Ǧawān, al-Burṭuquš et al-Muʿīq Ibn Ǧabīr, sur ma vie, je le ferai sultan des *banī Ismāʿīl*.).

partis à la recherche de Maʿrūf, à travers leurs lieutenants[392], et donne à chacun un billet pour lui rappeler sa promesse. Ibrāhīm se propose de partir le premier pour prendre la ville, mais on lui rétorque qu'il doit rester pour servir le roi :

فقال لهم سليمان ايه يا رجال من الذى بروح اول الكل فقال له ابراهيم انا بروح يا خوند قال له لا انت بلا روحتك لانك ملتزم خدمة الملك[393]

Dès lors, il apparaît qu'Ibrāhīm joue un rôle d'intermédiaire entre les *fidāwīyeh* et le roi, comme il le fera plus tard entre les *fidāwīyeh* et Šīḥa, puis entre Baybarṣ et les rois ennemis, lorsqu'il devient « l'ambassadeur » en titre de Baybarṣ[394]. Le statut d'Ibrāhīm restera ambigu presque tout au long de la *Sīra*, mais à partir de la mort de Maʿrūf, c'est lui qui reconnaît toujours Šīḥa sous ses déguisements, lors de ses apparitions au *dīwān*, et qui réclame l'obéissance et la soumission des ismaéliens. Pour l'instant, c'est une nouvelle fois Faḫr al-Dīn qui part à la conquête d'Antioche. La victoire de Šīḥa confirme sa nomination à la souveraineté, mais elle crée une menace de *fitna* entre Baybarṣ et les ismaéliens. Leur attitude équivoque ne peut masquer le conflit. D'une part, ils ont accepté l'arbitrage de Baybarṣ, mais d'autre part, lorsqu'ils sont confrontés au résultat, ils refusent de reconnaître Šīḥa comme souverain. Dans ce conflit, Ibrāhīm reste à l'écart. Homme de la marge, il vient à peine de retrouver un nom après une longue période d'errance[395] et n'a pas encore trouvé sa place au centre. L'épreuve de force s'intensifie entre le roi et les ismaéliens lorsque, non seulement la cérémonie d'approbation de Šīḥa chez les ismaéliens tourne court, mais que ces derniers complotent son assassinat. On sent très bien que le roi est pris entre deux feux : d'un côté, la reconnaissance du lien étroit qui lie sa destinée à celle Šīḥa, d'un autre côté, la nécessité de se concilier les ismaéliens qui sont devenus indispensables au bon équilibre des forces, en particulier pour contrecarrer l'inimitié et les complots de

---

[392] Le terme *kīḫya*, utilisé ici et fréquemment dans le texte, signifie « lieutenant » ou « secrétaire ». Dans le contexte de la *Sīra*, il s'agit d'un lieutenant dans la mesure où, en l'absence du capitaine de la forteresse, c'est lui qui prend sa place. Le terme apparaît pour la première fois au début du fascicule 10 (voir B/Z, vol. 1, 295).

[393] F. 30, p. 88-89 ; B/Z, vol. 3, 367.
(Sulaymān leur dit :« Eh bien, cavaliers, qui d'entre vous partira le premier ? » Ibrāhīm lui dit : « Moi, capitaine ! » Il lui dit : « Non, toi tu ne peux pas partir, car tu dois servir le roi.»).

[394] Voir mon article : « Repetition As Narrative Strategy: Ibrāhīm's Embassies », *Arabica*, LI, 1-2 (Janvier/Avril 2004), 77-102.

[395] On se souvient qu'après un conflit familial, et grâce à l'arbitrage de Baybarṣ, Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī avait gardé la vie sauve, mais avait dû abandonner son droit de porter le nom de son père. Devenu le Chevalier Sans Nom, il gagne, grâce à ses exploits, divers autres noms, dont « Rempart de Pucelle » (« Siyāğ al-ʿAḏārā »), lorsqu'il sauve la femme de Baybarṣ d'une ambuscade près d'al-ʿArīš. Voir fascicules 6 et 26.

certains émirs. Il ne peut que protéger Šīḥa, dans une certaine mesure, en proclamant un décret dans toutes les forteresses ismaéliennes :

فبرجو من مراحمك تكتب الى جميع القلاع والحصون انه وين ما بينزل من شيحه محجب دم[396] تخرب القلعه وتقتل اهلها وتتنهب اموالها وانا بعرف شغلى معهم فقال له الملك هذا شئى ساهل وبالحال كتب مكاتيب وفرقها الى جميع القلاع والحصون بانه بأى قلعه ظهر من شيحه محجب دم تخرب القلعه وتقتل اهلها وتنتهب اموالها[397]

Le premier épisode concernant un *fidāwī* récalcitrant commence immédiatement après[398].

Ce cycle d'épisodes s'étend sur pratiquement tout le texte de la *Sīra* jusqu'au fascicule 161, avec le retour de ʿAlī Ṭuwayr, un neveu de Maʿrūf[399] dont on nous dit qu'il est resté absent trente-sept ans :

قال الراوى يا ساده ان هذا المقدم على طوير هو من جمله اولاد اخوات معروف السبعة وهذا آخرهم وبذلك الوقت حضر من التفتيش وقد دار على خاله مدة سبعة وثلاثون سنه وما خبر عنه خبر[400]

De nouveau, le cycle repart, comme si rien ne s'était passé, et comme si la nomination de Šīḥa, depuis longtemps entérinée, était une nouvelle fois remise en question :

وطلع يركد قدامه الى الدكان وصرخ يا سلطان الحصون حضر حالك جايه واحد بده يرمى رقبتك كل يوم اربعة خمسة مرات حتى تعطيه سلطنة القلاع والحصون[401]

---

396 محجم دم voir B/Z, vol. 4, 56, note 159.

397 F. 31, p. 143-144 ; B/Z, vol. 4, 57.
(« Alors je demande que, dans ta mansuétude, tu écrives à toutes les forteresses et les citadelles que si un dé à coudre du sang de Šīḥa est versé par une des forteresses, elle sera rasée, ses habitants seront tués, et tous leurs biens confisqués, car moi je sais quoi faire de ces gens-là. » Le roi lui dit : « Rien de plus facile ! » Et, sur le champ, il écrivit des missives qu'il fit distribuer dans toutes les forteresses et les citadelles, disant que, quelle que soit la forteresse où sera versé un seul dé à coudre du sang de Šīḥa, elle sera rasée, ses habitants seront tués, et tous leurs biens confisqués.).

398 Voir fascicule 32 : « *dīwān al-Nisr Ibn ʿAğbūr* ».

399 Le texte nous rappelle à ce moment-là que Maʿrūf avait sept sœurs, dont les fils sont tous partis à sa recherche.

400 F. 162, fol. 2v.
(Le transmetteur dit : Ô mes amis, ce *muqaddam* ʿAlī Ṭuwayr était au nombre des neveux que Maʿrūf avait par ses sept sœurs. Au moment où il revint de sa quête, il avait cherché son oncle pendant trente-sept années sans qu'il n'eût aucune nouvelle de lui.»).

401 F. 161, 56-57.

Cependant, le seul fait qu'il s'agisse, comme au moment de la crise, de la prise d'Antioche[402] confère à l'épisode un effet de fermeture, la boucle étant bouclée, le cycle arrivé à sa fin. Il est cependant interrompu une fois, lorsque Šīḥa accepte de laisser la souveraineté à Šams al-Dīn Ibn Harim[403], mais celui-ci voit Ǧamr et Maʿrūf en rêve, qui lui demandent d'abandonner sa charge, et de la rendre à Šīḥa. Comme dans tous les cycles de la *Sīra*, les épisodes ne sont pas simplement répétés, mais se singularisent par des éléments spécifiques. Le mouvement n'est ni rectiligne, ni absolument continu. Le cycle peut être interrompu par un autre cycle d'épisodes, pour être repris par la suite. Mais la discontinuité n'est pas non plus totale puisque un ou plusieurs éléments du cycle premier enclenche des cycles secondaires. Il s'en suit un enchevêtrement qui met en rapport les cycles les uns avec les autres. Chaque cycle est également marqué par des points forts, soit parce que les ruses de Šīḥa prennent une ampleur particulière, soit parce que le spectaculaire domine, ou les deux, comme c'est le cas dans ce qui constitue vraisemblablement l'apogée du cycle de Šīḥa et les *fidāwīyeh*, et débouche, de façon tout à fait inattendue et exceptionnelle, sur la conversion de l'Empereur de Rome, même si la logique du récit tend à démontrer que l'Islam est la vérité absolue et que tout personnage sensé et digne doit, à un moment ou à un autre, s'en rendre compte. La ruse de Šīḥa consiste à se faire passer pour moine (*al-rāhib al-maẓlūm*[404]) qui devient cardinal et qui, après avoir épousé Nūria, la fille de l'Empereur, fait prisonniers dix *fidāwīyeh*, et les emmène avec l'Empereur[405] au Caire pour réclamer, en tant que cardinal de Rome la souveraineté des forteresses et citadelles ismaéliennes ! En effet, après la « disparition » de Šīḥa, Baybarṣ avait une nouvelle fois remis en jeu la succession de Maʿrūf à la souveraineté des forteresses[406]. Comme les *fidāwīyeh* présents avaient décliné l'offre, il avait envoyé dix d'entre eux à Rome afin de s'emparer de l'Empereur et le ramener au Caire. Celui qui réussirait dans cette tâche deviendrait alors sultan des ismaéliens. Arrivé au *dīwān* déguisé en cardinal avec les dix *fidāwīyeh* prisonniers et l'Empereur, Šīḥa rappelle sa promesse :

(Il [Saʿd] se mit à courir devant lui [ʿAlī Ṭuwayr] jusqu'à la boutique et se mit à crier : « Sultan des citadelles, tiens-toi prêt ! Il y en a un qui est venu pour te couper le cou quatre ou cinq fois par jour pour que tu lui donnes la souveraineté des forteresses et des citadelles. »).

[402] Il s'agit de la quatrième et dernière prise d'Antioche dans la *Sīra.*

[403] Voir F. 152B.

[404] C'est ainsi que les autres personnages le nomment.

[405] Selon les différentes mains, l'Empereur est appelé « al-Imbarāṭūr Frīdīrīk », « Frīdrīk », « Dardarīk », « Bāšāqirān », Bāšqirān ».

[406] F. 110, fols. 30r. - 31v.

وقد بلغنى انك حلفت براسك كل من اتاك به وآنسك فيه تعطيه السلطان على السراقين[407]

Le spectacle qui s'organise alors autour de Šīḥa montre qu'il s'agit d'une mise en scène pour impressionner l'Empereur, comme jadis son neveu Marīn, qu'il avait envoyé en ambassade au Caire :

فقال الملك اى وحيات راسى هكذا صار وانا لا ارجع عن ذلك المقال وصرخ هاتوا كرك سلطانى افرغوه على اكتافه حالاً صار على اكتافه وصرخت الشاويشيه مستاهل بايش قال الملك هذا سلطان القلاع والحصون فصرخ ابراهيم انا اول الطائعين قال فلما نظروا الفداويه ذلك الأمر ارادوا ان يتحركوا واذا بالمماليك الخاسقيه[408] داخلين وبايديهم مباخر الند والعنبر وضربوا حلقة كرسى الراهب المظلوم وتحركت التراكيب عن وجهه وبان عن الملبوس السلطانى والتاج المرصع بالجواهر وعليه اسم جمال الدين سيف الدوله الظاهريه هنالك فز الملك واثب على الاقدام وفزت الوزر والاعيان وقال الملك ما شاء الله كان يا سلطان الرجال يا ساعى بالخيرات ويامن يؤلف بين المخلوقات اهلا وسهلا باخى جمال الدين لا اساء الله فيك المسلمين وتصافح هو واياه وجلس الملك على كرسيه جانب باشقران وجلست الوزر والاعيان وكذلك شيحه جلس على

---

[407] F. 111, p. 22.
(« Et l'on m'a rapporté que tu avais juré sur ta tête que tu nommerais sultan des *sarrāqīn* celui qui te l'amènerait [l'Empereur] et te procurerait son agréable compagnie ».).
Le terme « *sarrāqīn* » est employé dans la *Sīra* par les chrétiens pour désigner les Ismaéliens. Dans le fasicule doublon n° 5 (main B2), on trouve la vocalisation « surrāqīn » à la page 373 : « (وكان اسم الفداويه عند الأفرنج سُرّاقِينَ) » (Chez les Francs on appelait les *fidāwīyeh*, *surrāqīn*). Katia Zakharia donne l'explication possible suivante de la vocalisation *surrāqīn* : « Cette vocalisation du pluriel usuel *sarrāqīn* en *surrāqīn* peut aussi résulter du télescopage des deux pluriels de *sarrāq, sarrāqūn* (dialecte) *et surrāq* (*fuṣḥa*). » *Sarrāq*, c'est-à-dire « voleur », vient peut-être du fait qu'ils sont considérés comme tels par les Francs, en particulier, des « voleurs » de femmes chrétiennes, ʿArnūs en étant l'exemple le plus frappant dans la *Sīra*. Si tel est le cas, il est amusant et ironique de voir que c'est Šīḥa, en tant que « cardinal » qui emploie ce terme alors même qu'il vient de « voler » la fille de l'Empereur, Nūria. Il est possible que le terme soit la déformation de « Sarrasin », lui-même la déformation de « *šarqiyīn* ».

[408] Parmi les régiments de mamelouks, on trouve les *Ḫāṣṣakīya*, dont *L'Encyclopédie de l'Islam* dit : « Les *khāṣṣakiyya* étaient considérés comme le corps le plus prestigieux de l'aristocratie militaire et le plus proche du sultan. » Ayalon David , « Khaṣṣakiyya » *E.I*, IV, p. 1130. Dans son ouvrage intitulé *Studies on the Mamulūks of Egypt*, David Ayalon dit des *Khaṣṣakiyya* : « They lead the ceremonial litter of the *ḥajj* (*maḥmil*), are charged with bringing to the governors the robes of honour confirming their appointment, and are sent out on political mission. » (Ils conduisent le palanquin de cérémonie du *ḥağğ* (*maḥmil*), sont chargés de porter aux gouverneurs leurs robes honorifiques pour confirmer leur nomination, et sont envoyés pour des missions politiques). Voir David Ayalon, *Studies on the Mamulūks of Egypt (1250-1517)* (London : Variorum reprints, 1977) I, 213. Il s'agit d'une collection d'articles publiés sous forme de livre, provenants de divers périodiques (la présentation et la pagination originales des périodiques ont été conservées.).

كرسيه وحط المصحف على ركبته وكروا الفداويه وصاروا يؤدوا الطاعه حتى انتهوا هذا والناس تتعجب من ذلك الأمور[409]

Il s'agit, en quelque sorte, d'une apothéose dans le cycle, marquée par un spectacle qui lui-même entraîne un événement non moins spectaculaire : la conversion de l'Empereur. La scène représente la somme de toutes les entrées impromptues de Šīḥa déguisé au *dīwān*, réclamant la souveraineté des forteresses ; elle les rassemble et en résume les éléments essentiels : le déguisement qui trompe tout le monde, au moins en apparence, la réaction de rejet des *fidāwīyeh*, la « reconnaissance » par Ibrāhīm qui s'annonce finalement comme le premier à prêter obéissance, rappelant ainsi le début du cycle, la révélation du nom de Šīḥa, l'étonnement réel ou feint, selon le cas. Encore une fois, l'attitude du roi peut paraître ambiguë. A aucun moment il n'est dit clairement que le roi participe de la ruse de Šīḥa. Cependant, une nouvelle fois, Baybarṣ *sait*, par la prédiction, que le vainqueur sera Šīḥa, comme nous l'avons vu, ce qui justifie qu'il remette en cause son titre en l'offrant au plus méritant. Par ce stratagème, Baybarṣ consolide à chaque fois la position de Šīḥa, les exploits étant de plus en plus spectaculaires. Avec les *fidāwīyeh* récalcitrants partis à la recherche de Maʿrūf, la stratégie consiste essentiellement à les aider à prendre les villes ou à satisfaire une requête de Baybarṣ.

Mais il est une autre catégorie de *fidāwīyeh*, dits « étrangers » qui, eux aussi, tentent de prendre le pouvoir sur les forteresses ismaéliennes. Šīḥa a également affaire à eux, mais d'une façon très différente. Leur « conquête » n'est pas liée à la prise d'une ville ou un exploit quelconque demandé par Baybarṣ, mais à une véritable chasse à l'homme, un jeu du chat et de la souris dans lequel Šīḥa, parfois aidé de ses fils, use de toute la panoplie de ses ruses. C'est le cas avec les Adraʿīyeh.

---

[409] F. 111, 23-25.
(Le roi dit alors : « Sur ma vie, il en est ainsi, et je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit. » Puis il s'écria : « Qu'on apporte un manteau de sultan et qu'on le mette sur ses épaules ! » Sur le champ on le mit sur ses épaules, et les huissiers s'écrièrent : « Quelle fonction mérite-t-il ? » Le roi dit : « Sultan des forteresses et des citadelles ! » Ibrāhīm s'écria alors : « Je suis le premier à lui prêter obéissance ! » Il [le transmetteur] dit : Lorsque les *fidāwīyeh* virent ce qui se passait, ils voulurent s'en aller, mais à ce moment-là les mamelouks de la *Ḫāssaqīya* entrèrent portant des encensoirs d'ambre, faisant des cercles autour du trône du moine al-Maẓlūm. Son maquillage se défit, et il apparut en habit de sultan, la couronne sertie de joyaux avec comme inscription le nom de Ǧamāl al-Dīn l'épée de l'Etat al-Ẓāhirīya (« Sayf al-Dawla al-Ẓāhirīya »). Sur ce, le roi se leva d'un bond, et les vizirs et les dignitaires se levèrent et le roi dit : « Par Allah, ô sultan des cavaliers, toi qui entreprends le bien, toi qui fais le lien entre les créatures, je te salue mon frère Ǧamāl al-Dīn ! Qu'Allah ne porte pas préjudice aux musulmans [par ta perte]. Puis ils se saluèrent en se serrant la main et le roi prit place à côté de Bāšqirān ; les vizirs et les dignitaires s'assirent, tout comme Šīḥa s'assit sur son trône. Les *fidāwīyeh* revinrent et ils prêtèrent obéissance jusqu'au dernier. Les gens s'étonnaient de toute cette affaire.).

2) Šīḥa et les Adraʿīyeh

La liste des clans répertoriés dans le fascicule 19 fait apparaître des clans « étrangers », bien que toujours considérés comme « ismaéliens » :

وكانت بنى اسماعيل يا اخوان مركبه على ستة طوايف خلاف طوايف الاجنبيه مثل الادرعيه واليشهبيه والعوامر واشاكلهم[410]

Parmi eux, les Adraʿīyeh vont donner du fil à retordre à Šīḥa[411]. Ce cycle s'étend sur une partie importante du récit. L'événement initial, déclencheur du cycle, se trouve au fascicule 18, lors du mariage de Maʿrūf et Maryam al-Zunnārīya dans la forteresse de Ṣahyūn. La notion d'événement initial et déclencheur d'un cycle d'épisodes est importante pour comprendre comment les cycles se forment et comment ils sont reliés les uns aux autres. L'événement initial est généralement un incident, une situation particulière qui se produit à un moment donné, au cours d'un autre cycle d'épisodes, et qui, par conséquent, n'est pas développé à ce moment-là. Il est simplement mentionné, même s'il peut faire l'objet d'une scène ou séquence[412]. Plus tard, il est rappelé à la mémoire du lecteur/auditeur, en le reprenant dans un autre mode de narration[413]. Dans le cas qui nous intéresse, l'événement initial constitue un épisode en soi qui met en place l'opposition entre les Adraʿīyeh et *bayt* Ǧamr[414]. A cette occasion, le texte signale que les Adraʿīyeh, bien que *fidāwīyeh*, sont en marge des clans ismaéliens, étant constamment en guerre avec eux[415] :

قال عرفته فانكسر ظهرها وارتعبت لانه هذا سلطان بيت الادرع هو والاسماعيلين دائما حرب وهم بالعدد مساويين بعضهم وهذا يعقوب يا اخوان كان بعادل المقدم جمر بعمره

---

[410] F. 19, p. 39 ; B/Z, vol. 2, 288.
(Les *banī Ismāʿīl*, ô mes frères, étaient composés de six clans, à part les clans étrangers comme les Adraʿīyeh ou les Yašhabīyeh, ou les ʿAwāmir et d'autres du même genre.).

[411] Šīḥa aura également maille à partir avec les ʿAwāmir, comme nous le verrons plus tard.

[412] J'utilise deux termes différents pour désigner des modes de narration différents. La scène comporte des éléments du texte dramatique, comme du dialogue, un effet spectaculaire, des formes dérivées du rituel etc. La séquence est un ensemble d'actions et d'événements « simplement » racontés par le narrateur, même si elle inclut des passages dialogués. On peut ainsi, dans le même passage basculer d'un mode à l'autre.

[413] Un événement initial narré sous forme de scène peut être repris sous forme de séquence. Dans ce cas, le mode de narration diffère, mais l'ensemble de l'événement initial est répété de façon complète.

[414] F. 13.

[415] Le texte fluctue quant à l'appartenance réelle des Adraʿīyeh. Tantôt ils sont mentionnés comme faisant partie des clans des *banī Ismāʿīl*, parfois le texte suggère qu'ils ne sont pas ismaéliens, parfois qu'ils ne sont même pas musulmans. Il semble que ce clan soit une invention de la *Sīra*.

ورجوليته وكان فارس شديد وقرم عنيد وقليل من يقدر يقف قدامه من الطوايف وكان المقدم جمر ياخذ غفاره من جميع الطوايف الا هذه الطايفه ما كان ياخذ منها[416]

Dans la scène dont est tiré cette citation, le personnage féminin est une *labwa*, Badra, fille d'Ismāʿīl, surprise par Yaʿqūb al-Adraʿī qui la prend pour un garçon. Un bref combat s'engage, et Badra fait tomber le bandeau de sa tête (« مسأر نم دشلا عقوف ») [417]. L'affront finira par être lavé dans le sang lorsque, plus tard, après avoir enlevé Badra, il la pendra à la porte de la forteresse d'Ismāʿīl. L'affaire prend une ampleur telle que non seulement ʿIsmāʿīl, mais aussi Maʿrūf s'en mêlent et tirent vengeance contre Yaʿqūb en lui coupant la tête. En un sens, Ismaʿīl réussit ce que son père Ǧamr n'avait jamais pu faire : soumettre les Adraʿī. Ou du moins, c'est ce que le récit veut faire croire à ce moment-là. Maʿrūf installe le fils aîné de Yaʿqūb à la tête des Adraʿīyeh et leur fait payer un tribut (fascicule 13).

Dans ce contexte, l'épisode suivant prend une signification toute particulière. Il concerne deux personnages, et fera l'objet de deux suites distinctes. Pour un des personnages, ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, lieutenant de Faḍl al-Dīn Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī, le récit en fera deux épisodes dans un autre cycle (« Les fausses conversions »)[418]. Celui de Faḍl al-Dīn Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī est beaucoup plus complexe et s'apparente à une forme particulière du cycle que j'appelle « Šīḥa et les *fidāwīyeh* » dont les épisodes consacrés à Al-Nisr Ibn ʿAǧbūr sont le prototype, et celui de Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd un autre exemple[419]. En effet, le cycle « Šīḥa et les *fidāwīyeh* » peut prendre plusieurs formes, toutes fondées sur la ruse :

---

[416] F. 13, p. 52-53 ; B/Z, vol. 2, 121.
(Il [le transmetteur] dit : Elle le reconnut, et elle eut les jambes coupées. Elle prit peur, car c'était le sultan de *bayt* al-Adraʿ. Lui et les ismaéliens étaient toujours en guerre, et ils comptaient le même nombre d'hommes. Et ce Yaʿqūb, mes frères, avait le même âge que le *muqaddam* Ǧamr et était son égal en virilité. C'était un cavalier redoutable, fort et obstiné. Ils étaient peu dans les clans à pouvoir lui tenir tête. Le *muqaddam* levait un droit de passage sur tous les clans sauf celui-là.).

[417] F. 13, p. 52 ; B/Z, vol . 2, 121.

[418] Voir fascicules 35 et 122. Le statut religieux des Adraʿīyeh est ambigu. Présentés comme ismaéliens « étrangers » au fascicule 19, le texte hésite à en faire des musulmans à part entière. Pourtant, ceux qui finissent par rejoindre le régime de la Ẓāhirīya n'ont pas à se convertir. En ce qui concerne ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, l'incertitude est clairement énoncée au fascicule 122 lorsque Ǧawān le rencontre dans une forteresse chrétienne. Le fait qu'il ait servi le *qān* Halawūn, puis qu'il serve Ǧawān et un *babb* chrétien, fait probablement de lui un apostat qui, à un certain moment et pour tromper Baybarṣ, se conduit en parfait musulman.

[419] Après l'élément déclencheur du cycle au fascicule 13, on retrouve les Adraʿīyeh aux fascicules 18, 136, 137, 138, 142, 143, 144, 145, 146, mais leur « souvenir » reste vivace grâce aux épisodes consacrés au lieutenant de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš (fascicules 35 et 122) ; le cycle fait aussi l'objet d'un codicile qui le relie au premier affrontement dans la *Sīra* entre les Adraʿīyeh et *bayt* Ǧamr (épisode de Yaʿqūb al-Adraʿī, fascicule 13) dans l'épisode de Zanbīq (fascicule 153).

d'une part Šīḥa aide un *fidāwī* récalcitrant dans un exploit (généralement la prise d'une ville), et finit par convaincre le *fidāwī* de lui prêter obéissance, soit il entreprend une chasse à l'homme, poussant le *fidāwī* récalcitrant dans ses derniers retranchements, comme pour Al-Nisr Ibn ʿAğbūr.

Comme souvent dans la *Sīra*, ce deuxième épisode comprend deux aspects, l'un comique, et l'autre sérieux. La scène, haute en couleurs, se déroule dans la forteresse de Ṣahyūn, à l'occasion du mariage de Maʿrūf. La présence des divers clans est attestée dans le texte, lorsque Maʿrūf désire passer en revue les femmes qui ont été invitées, parce qu'il pressent une anomalie. L'ambiguité des clans marginaux est de nouveau soulignée ici, et le texte semble même en contradiction avec ce qu'il énonce plus tard, lors du tirage au sort des hommes qui partent à la recherche de Maʿrūf :

وعزم السبع طوايف وصار فرح ما له مثال[420]

Le texte poursuit en nommant les sept clans, et parmi eux trois des clans déclarés « étrangers » dans le fascicule 19 :

ولما كان ليله العرس لبسوا المقدم معروف ومشيوا الرجال قدامه بالعراضه ولعب السلاح وهو باثناء الطريق اجته دعسه على رجله غريبه فلما شاهد ذلك حالاً اصرف العراضه ودخل على السرايه ووقف على الباب وبعث طلب اخته ام عماد وقال لها نبهى على جميع اللبوات الذى بالعرس ان يعرضو[421] على طائفه بعد طائفه لاجل ان اكافيهم فدخلت اللبوه ونبهت كما امرها اخوها وهو حط كرسى وقعد على باب الوسطانى وطلعوا اخواته اللبوات وقفو[422] قدامه حتى يعرفوه بالطوائف فطلع بالاول طايفه العكاكره وبعدها طايفة المعروايه وبعدها طايفة العوامره وبعده طايفة اليشهبيه وطايفة الحميريه وبعدها بيت شاكر هذا ومعروف عمال يحقق فيهم النظر وياكد الى ان وصلت طايفة الادرعيه فنظر معروف الى لبوتين صايرين مشيتهم غير شكل فقام وسحبهم على طرف وكشف الغطا عنهم يراهم رجال الواحد فضل الدين ابن يعقوب الادرعي والثانى كيخيته عبد الرحمن قطاعش[423]

---

[420] F. 18, p. 32 ; B/Z, vol. 2, 259.
(Il invita les sept clans, et il y eut une fête comme on n'en a jamais vue.).

[421] يعرضوا

[422] وقفوا

[423] F. 18, p. 32-36 ; B/Z, vol. 2, 259-260.
(Et lorsque le soir des noces arriva, ils habillèrent le *muqaddam* Maʿrūf et marchèrent en procession devant lui faisant des passes d'armes. Sur son chemin, quelqu'un lui marcha sur le pied d'une étrange façon. Dès qu'il vit cela, il dispersa la procession et entra dans le palais, puis s'arrêta à la porte et fit venir sa sœur, la mère de ʿĪmād et lui dit : « Fais dire à toutes les *labwa-s*

Comme le premier incident avec Yaʿqūb al-Adraʿī, celui-ci se termine mal pour les deux intrus : Maʿrūf châtre ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, coupe le lobe d'une oreille de Faḍl al-Dīn et les chasse de la forteresse, et, par crainte de Maʿrūf, ils vont en pays *ʿağamī* servir le *qān* Halawūn.

Plusieurs éléments peuvent être relevés dans cette séquence : tout d'abord, l'occasion : non seulement il s'agit d'une fête, mais d'une des plus importantes pour la suite du récit. A ce moment de l'histoire, tous les « héros » n'ont pas encore fait leur apparition ; Šīḥa a été mentionné, mais il est, en quelque sorte, gardé en réserve, Abū ʿAlī al-Baṭarnī fera son apparition dans l'épisode de « Baybarṣ et Šīḥa à Gênes »[424], Ibrāhīm est toujours en errance et, en tant que Chevalier Sans Nom, fait quelques apparitions rapides pour disparaître à nouveau. Face à Baybarṣ, et mis à part le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, Maʿrūf est le personnage le plus important. Ensuite, il a déjà pris part à la querelle entre son clan et les Adraʿīyeh, et, comme nous l'avons vu, a réussi à les soumettre. Par ailleurs, l'outrage perpétré par Faḍl al-Dīn et son lieutenant n'est pas sans rapport avec le premier incident qui faisait intervenir une *labwa*. Si l'élément central participe du comique (on imagine deux *fidāwīyeh*, généralement représentés comme des colosses, habillés en femme et défilant avec les autres devant Maʿrūf), plusieurs éléments, tout au long de la séquence, annoncent qu'un événement sérieux vient de se dérouler. L'annonce d'une fête sans pareille (« ما لها مثال ») devient ironique au vu des châtiments spectaculaires, au moment où la séquence bascule vers une scène à la fois horrifiante et cocasse dans laquelle Maʿrūf se place comme juge et bourreau. L'interruption de la parade lorsque Maʿrūf sent qu'on lui marche sur le pied, est suivie d'une autre parade, celles des femmes des divers clans devant Maʿrūf, parade qui peut également paraître incongrue. Le geste de Maʿrūf qui dévoile les deux « femmes » participe aussi de la transgression, même

---

qui sont à la noce de défiler clan par clan pour que je les récompense. » La *labwa* entra les prévenir comme son frère l'avait ordonné et lui, il plaça une chaise à la porte de la pièce centrale et s'assit. Ses sœurs, les *labwa-s* arrivèrent et se tinrent près de lui pour lui indiquer les clans. Vint en premier le clan des ʿAkākireh, ensuite le clan des Maʿarrāwīyeh, puis le clan des ʿAwāmir, puis le clan des Yašhabīyeh, puis le clan des Ḥumayrīyeh, puis *bayt* Šākir. Pendant ce temps, Maʿrūf les examinait du regard pour les identifier, lorsqu'arriva le clan des Adraʿīyeh. Maʿrūf vit alors deux *labwa-s* qui avançaient d'une allure différente de celle des autres. Il les tira de côté et ôta le voile qui les recouvrait. Il vit alors que c'était des hommes, le premier était Faḍl al-Dīn Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī, le second son lieutenant ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš.).

[424] Il fait partie des « quatre frères » selon le pacte, désignés par le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb à Gênes. Ces « quatre frères » sont : Baybarṣ, Šīḥa, Abū Bakr (al-Baṭarnī) et le vizir Šāhīn. Voir fascicule 20. Dans ce passage, le roi « renomme » Abū Bakr, « Abū ʿAlī », comme il le fait pour Baybarṣ et Šīḥa.

s'il se trouve justifié après coup[425] ; d'ailleurs ce type de geste apparaît de façon assez fréquente dans le texte, en particulier lorsqu'en plein conseil, et devant le roi, un *fidāwī* tire son épée et tue un homme qu'il a repéré, le geste répréhensible en soi est alors justifié par la révélation que l'homme en question était un chrétien, par exemple, venu pour tuer le roi. L'impression donnée par le récit dans cette séquence est celle d'une attente, d'un temps suspendu à l'action de Maʿrūf ; les actions se succèdent sans être décrites en détail : on habille Maʿrūf et la parade se met en place, les *fidāwīyeh* font des passes avec leurs armes, Maʿrūf se fait marcher sur le pied, il quitte la parade, il entre dans le palais, il s'arrête à la porte, il envoie sa sœur chercher les *labwa-s*, elle sort, il s'installe sur un siège, les *labwa-s* entrent et défilent, tout ceci en à peine quelques lignes. Les actions qui se suivent ainsi créent un suspense récompensé par la découverte de Maʿrūf. Le sentiment qui se dégage aussi de la narration est que Maʿrūf sait ce qu'il cherche.

Bien que les deux personnages châtiés pour leur impudence disparaissent pour un temps du récit, le texte annonce déjà leur retour par la formule consacrée :

له معنا كلام اذا وصلنا اليه نترجم علي[426] وعاشق جمال المصطفى لا يبخل بالصلاة عليه وكذلك عبد الرحمن قطاعش يا اخوان سوف يطيب ويخدم عند القان هلوون والاخر يا اخوان له معنا الكلام[427]

L'absence de Faḍl al-Dīn, qui avait été mis à la tête des Adraʿīyeh par Maʿrūf, ne constitue cependant pas leur disparition du récit jusqu'à son retour. En effet, un de ses frères, ʿĀṣim, devient leur chef et dirige la forteresse al-Ṣabība à sa place. Le cycle va donc rebondir avec ʿĀṣim, et un rappel du premier différend entre les Adraʿīyeh et *bayt* Ǧamr, récit pris en charge par Ismāʿīl :

فقال له عرنوس وهدول ما هم فداويه قال له بلى ولكن ادرعيه وهم بالظاهر اسلام وفى الباطن مالهم ديانه معلومه ويذبحوا المسلم السنى من نقرته فقال له عرنوس وكثار هدول يا عمى قال له قدر بنى اسماعيل وكان لهم سلطنه مخصوصه ولكن بيّك شتت شمل المقدمين اولاد سلطان بيت الأدرع وحرج عليهم انهم ما يدوسوا هذه الأرض من يوم عرسه على امك وقد انهزموا من

---

[425] Dans la mesure où les *labwa-s* ne sont pas systématiquement voilées, il y a une double transgression : dans le geste de Maʿrūf, et dans le choix du voile comme déguisement et dissimulation.

[426] عليه

[427] F. 18, p. 39 ; B/Z, vol. 2, 260.
(Nous avons des choses à en dire encore. Lorsque nous y arriverons nous les raconterons (celui qui aime la beauté du Prophète n'est pas avare de prière sur lui !), de même pour ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, mes frères, il ira mieux et servira le *qān* Halawūn, et de lui aussi, nous avons encore des choses à dire.).

الجبل كما اخبرناك سابق وهم سبعة اولاد وابوهم يعقوب سلطان بيت الأدرع انا قتلته بثار بنتي اللبوه بدره[428]

C'est à ce moment-là que Šīḥa intervient, avec un avant-goût de la chasse à l'homme qui prendra beaucoup plus d'ampleur avec le retour de Faḍl al-Dīn. Le cycle de ʿĀṣim se développe sur plusieurs fascicules (135-138) mais reste en suspend, si bien que l'on ne sait pas, à ce moment-là du récit, ce qu'il advient de ʿĀṣim, sinon que Ġuṣayb est envoyé au Caire pour le mettre en prison. Cependant, le titre de l'épisode que l'on trouve dans le fascicule 136 : « La chute des Adraʿīyeh », laisse présager que la forteresse et le clan sont soumis. Lorsque Faḍl al-Dīn rentre finalement dans la forteresse al-Ṣabība[429], ʿĀṣim l'y reçoit, ce qui indique qu'entre-temps, il a été libéré et que la situation est revenue à un *statu quo*. L'équilibre toujours fragile entre les clans, mais aussi entre les Adraʿīyeh et le pouvoir du Caire, est alors une nouvelle fois remis en question. L'intervention de Šīḥa implique la participation de Baybarṣ dans la querelle qui prend, avec Faḍl, une autre dimension. L'enchevêtrement des cycles est particulièrement complexe et inclut des épisodes du cycle des fils de ʿArnūs, du cyle des femmes de ʿArnūs, des épisodes des fils des héros, un épisode du cycle des rebellions, un épisode du cycle des chevauchées des Francs contre l'Islam.

L'épisode de la rebellion d'Iskandarūn, fils du vizir Šāhīn, établit le lien à la fois entre le cycle des chevauchées des Francs contre l'Islam et le cycle des Adraʿīyeh. En effet, Iskandarūn est le petit-fils de Ǧūnīt, roi de Balġrād (Belgrade), dont la fille Mārīna s'est convertie et a épousé Šāhīn[430], et dans sa rebellion, il rejoint son grand-père dans sa chevauchée contre l'Islam. Le lien avec le cycle des Adraʿīyeh se fait par l'intermédiaire d'une ruse employée par Šīḥa pour sauver Iskandarūn : il fait enlever Baybarṣ par des *fidāwīyeh* déguisés pour ressembler à des

---

[428] F. 135, fol. 52v.-53r.
(ʿArnūs lui dit : « Et ceux-là, ce ne sont pas des *fidāwīyeh* ? » Il lui dit : « Si, mais ce sont des Adraʿī. Ils prétendent être musulmans, mais au fond, ils ne sont d'aucune religion connue. Ils égorgent les musulmans sunnites. » ʿArnūs lui dit : « Et ils sont nombreux ceux-là, mon oncle ? » Il lui dit : « Aussi nombreux que les *banī Ismāʿīl*. Ils avaient un sultan particulier, mais ton père a dispersé l'ensemble des *muqaddam-s*, fils du sultan des Adraʿ et leur a interdit de remettre les pieds sur ce sol depuis le jour de ses noces avec ta mère, et ils ont été chassés de la montagne, comme nous l'avons déjà expliqué. Ils sont sept fils, et c'est moi qui ai tué leur père, Yaʿqūb, le sultan des Adraʿ pour venger ma fille, la *labwa* Badra.»).

[429] F. 142.

[430] La recension de Damas ne dit rien de cela avant cet épisode. On l'apprend par Ǧawān alors qu'il tente de profiter de la situation et de réunir grand-père et petit-fils dans une attaque contre Baybarṣ. Dans la mesure où il est aussi question d'une des femmes de ʿArnūs, al-Manǧīkīya, qui est également la sœur de Mārīna, la femme de Šāhīn, et dont la recension ne fait pas état avant ce moment-là, il est possible que ces détails fassent partie d'épisodes manquants dans la recension.

Adraʿīyeh décidés à délivrer ʿĀṣim, puis il fait en sorte qu'Iskandarūn délivre le roi. Si le sort de ʿĀṣim n'est pas réglé, c'est peut-être que les cycles s'enchevêtrent tellement, que l'un finit par prendre le pas sur les autres, par l'intermédiaire de l'épisode de la rebellion d'Iskandarūn.

Lorsque Faḍl al-Dīn refait son apparition, c'est Šīḥa qui décide de se charger de lui, pour la simple raison que cette fois-ci, le retour de Faḍl al-Dīn est lié à la souveraineté des forteresses. En effet, lorsqu'il retrouve ses six frères (dont ʿĀṣim) dans la forteresse des Adraʿīyeh, al-Ṣabība, il leur déclare qu'il va réclamer la souveraineté :

> الى ان وصل الى قعلته وعمل ديوان باكابر القلعه وكانوا اخواته السته حاضرين فقال ايه الرجال شو بتقولوا عجب الضويهر[431] بيبعثلى الكرك والفرمان بالسلطنه قال له اخوه عاصم الذى كان محبوس عند الملك ياخى فضل هذا شيء نزّه فؤادك عنه ونجم السما اقرب لك منه لأنه فيه احق منك وما نالوها[432]

Un intérêt supplémentaire réside dans le fait que c'est au cours de la prise d'une ville (Ṣūr) que Faḍl al-Dīn se manisfeste en ouvrant la porte et en délivrant Baybarṣ, établissant ainsi un lien avec les épisodes des prises des villes par les *fidāwīyeh* récalcitrants. En fait, Faḍl al-Dīn se comporte comme eux : absent depuis avant la disparition de Maʿrūf, il estime qu'il y a un vide et que Šīḥa ne fait pas l'affaire. La question du droit est justement posée par ʿĀṣim qui, lui, n'a jamais réclamé la souveraineté des forteresses. Dans la liste des gens qui ont « plus de droits » que Faḍl al-Dīn, il cite al-ʿUqāb, Naǧm al-Dīn al-Ġayūr, al-Balāṭunusī, Ǧabal... Tous, à part al-ʿUqāb, ont été des *fidāwīyeh* récalcitrants réclamant la souveraineté. Quant à al-ʿUqāb, il a eu maille à partir avec Šīḥa au cours d'un épisode où il se rebelle contre Baybarṣ[433].

L'attitude de Faḍl al-Dīn, pour être téméraire, n'en est pas moins stupide. Elle dénote un degré de folie qui ira en s'amplifiant au fur et à mesure du récit. Personnage démesuré par son orgueil qui l'aveugle complètement quant au caractère

---

[431] Nom donné par les *fidāwīyeh* à Baybarṣ (diminutif d'al-Ẓāhir).

[432] F. 142, fol. 52v.
(Lorsqu'il arriva dans sa forteresse il réunit un *dīwān* avec les chefs de la forteresse, et ses six frères étaient présents. Il dit : « Eh bien cavaliers, qu'en dites-vous, diriez-vous qu'il serait surprenant que Ḍuwayhir m'envoie le manteau et le *firmān* du sultanat ? » Son frère ʿĀṣim, qui avait été emprisonné par Baybarṣ, lui dit : « Mon frère Faḍl, place ton cœur au-dessus de cela, car les étoiles du ciel sont plus proches de toi que cette chose-là, car il en est qui y ont plus droit que toi, et qui ne l'ont pas obtenu.»).

[433] Voir fasicucle 95.

infondé de sa demande, il est ainsi présenté par les *fidāwīyeh* à Baybarṣ qui, après la prise de Ṣūr, s'étonne de ne pas le voir :

فقالوا له افندم هذا واحد شارد ما بليق على حاله ان يضيف عند واحد منا فقال الملك انا ما فهمت هذه الحكايه من ايش شارد قالوا له افندم هذا مغضوب المقدم معروف ومطرود من جميع القلاع وهو سلطان بيت الأدرع ما هو مقدم مثلنا[434]

Marqué par sa « faute » première, qui n'est plus détaillée dans le récit, il tombe sous le coup de l'opprobre générale, liée au châtiment infligé par Maʿrūf. Il porte d'ailleurs la marque de cette opprobre dans sa chair, puisqu'il est toujours reconnaissable comme celui qui a « encouru la colère de Maʿrūf ». L'ombre de ce dernier plane constamment sur le récit, soit qu'il apparaisse en vision à divers personnages pour les guider dans leur choix, soit, comme ici, parce que sa parole fait encore foi. Apprenant que le roi n'a aucune intention de lui accorder la souveraineté des forteresses, Faḍl se lance dans une aventure risquée qui le conduira de violence en violence. Ses actes participent toujours de la transgression. Parce qu'il est à la marge d'une société dont il voudrait être le centre, *fidāwī* sans être ismaélien[435], faisant partie d'un clan dit « étranger », sa violence transgresse toujours les règles qui régissent les clans et leurs rapports avec le pouvoir du Caire. Il en est ainsi lorsqu'il pénètre dans la chambre du roi et le menace s'il ne lui envoie pas un fourreau de poignard orné de pierres précieuses et un *firmān* le nommant souverain des forteresses[436] ; ou lorsqu'il tend un piège à Baybarṣ après l'avoir attiré près de sa forteresse[437]. A partir de là, Šīḥa s'en mêle, et la chasse à l'homme peut commencer. Elle se développe sur plusieurs étapes :

- Dans la première étape, Šīḥa poursuit Faḍl dans sa propre forteresse, al-Ṣabība. Cette phase comporte, entre autres, l'élimination des trois membres d'une famille au service de Faḍl : Abū ʿUrqūb, Umm ʿUrqūb et ʿUrqūb, dont Šīḥa prend successivement les identités, après les avoir éliminés un par un. Une nouvelle fois, le doute est jeté sur la véritable religion de Faḍl al-Dīn,

---

434 F. 142, fol. 56.
(Ils lui dirent : « *Efendem*, celui-là c'est un fugitif, et sa condition ne permet pas qu'il trouve l'hospitalité chez l'un d'entre nous. » Le roi dit : « Je ne comprends pas cette histoire. Pourquoi est-il en fuite ? » Ils lui dirent : « Il a encouru la colère du *muqaddam* Maʿrūf, et il a été chassé de toutes les forteresses. C'est le sultan des Adraʿ ; ce n'est pas un *muqaddam* comme nous. »).

435 Le texte revient sur ce problème lorsque le roi finit par saisir la situation :
فهمت واعتلم انه هذا الزلمه ما هو من بنى اسماعيل
184 F. 142, fol. 57r.
(« J'ai compris », et il sut que cet homme n'était pas des *banī Ismāʿīl*.).
F. 143, fol. 4r.

437 F. 143, fol. 16-17.

car Abū Urqūb est présenté comme un « mage » adorateur des étoiles (*maǧūs ʿābid naǧm*)[438], ce qui, entre autres choses, justifie que Šīḥa puisse disposer de lui et de sa famille à sa guise.

- La deuxième étape marque un temps de répit, dans la mesure où Baybarṣ accorde une trêve aux hostilités. La justice veut que Faḍl soit récompensé pour son haut fait lors de la prise de Ṣūr, et Baybarṣ accède au moins à une de ses demandes : il lui fait faire un fourreau de poignard orné de pierres précieuses. Cette étape est également l'occasion d'une grande parade, qui constitue un des moments les plus spectaculaires du récit, sous le titre « La Parade prestigieuse »[439]. Cette parade marque une véritable trêve dans la mesure où tous les personnages importants de la *Sīra* sont invités à y participer, y compris les pires ennemis, comme Ǧawān qui a préparé un somptueux défilé et qui offre un manteau d'apparât à Šīḥa[440]. La présence du *qān* Halawūn et de son fils Abrahā qui offre un poignard à Faḍl al-Dīn ne laisse rien présager de bon :

وطالع خنجر مؤلمس لم تتفتح به الأبصار وشكله الى فضل فغطسى عليه وحده لأنه ما بينقسم[441]

La parade se termine mal pour Faḍl al-Dīn qui, après avoir attaqué Šīḥa avec le poignard, manque de se faire dépecer. Libéré par un de ses frères, il s'enfuit et la chasse à l'homme peut continuer.

- La troisième étape voit des attaques et des contre-attaques, des enlèvements et des contre-enlèvements, ainsi que l'implication d'un autre clan « étranger », les ʿAwāmir (*fidāwīyeh* du pays des *ʿaǧam*) qui auront à souffrir de leur implication et de l'asile accordé à Faḍl al-Dīn. Cette étape se termine par la mort de Faḍl al-Dīn par dépeçage.

- Une quatrième étape vient clôre le cycle et ramène les deux clans étrangers, Adraʿīyeh et ʿAwāmir dans le giron de l'Islam. Afin de mieux comprendre ce qui se passe dans cette quatrième étape, il faut tenter de brièvement résumer

---

438 F. 143, fol. 18v.

439 « *Al-ʿarāḍa l-mašhūra* », f. 143, 43r.

440 F. 144, fol. 12r.-13v. Je reviendrai sur cette parade lorsque je parlerai du temps et le l'espace.

441 F. 144, fol. 12v.
(Il sortit un poignard orné de diamants à en perdre la vue, et il le présenta à Faḍl sous le prétexte qu'il était indivisible, ne voulant pas que son cadeau soit partagé).
On ne peut comprendre le sens que dans le contexte : lorsque les rois présentent des cadeaux, ils les donnent à Šīḥa qui en garde la moitié et donne l'autre moitié à Faḍl. Abrahā ne voulant pas que son cadeau aille en partie à Šīḥa offre directement à Faḍl un cadeau qu'on ne peut pas diviser.

les faits. Après la mort de Faḍl al-Dīn, son fils, Sayf al-Ġaḍbān prête allégeance à Šīḥa et à Baybarṣ. Mais Laylā, la fille de Faḍl se tourne vers Nimr al-ʿĀmirī et lui promet de l'épouser s'il l'aide à venger son père. Nimr al-ʿĀmirī se lance alors dans l'aventure (voir résumé fascicule 147B). Il laisse sa propre fille, Numayra, dans sa forteresse ; mais celle-ci est amoureuse de son cousin, Ḥasan Ḏāt al-Numūr[442], qui va trahir Nimr al-ʿĀmirī pour pouvoir épouser Numayra et hériter la forteresse dont il avait été dépossédé par Nimr al-ʿĀmirī. L'implication plus active de Nimr al-ʿĀmirī dans le conflit vient donc de Laylā, la fille de Faḍl al-Dīn. Finalement, les Adraʿīyeh rejoignent l'Islam par l'intermédiaire de Sayf al-Ġaḍbān, fils de Faḍl al-Dīn, et les ʿAwāmir par l'intermédiaire du neveu de Nimr, à qui la forteresse aurait dû revenir si Nimr ne l'avait pas prise de force à son frère. Cette quatrième étape voit réapparaître plusieurs éléments du cyle : d'une part la chasse à l'homme qui se déplace sur Nimr et son lieutenant, poursuivis par Šīḥa ; d'autre part, l'enchevêtrement avec d'autres cycles comme les chevauchées des Francs contre l'Islam (La Reine Baḥrūma), et les fausses conversions (Nimr). Le cycle prend fin avec le dépeçage de Nimr et de son lieutenant, et le mariage de Ḥasan Ḏāt al-Numūr, neveu de Nimr, et Numayra, fille de ce dernier, à la fin du fascicule 147.

Les liens qui s'établissent entre les cycles, comme ici lorsque Nimr va rejoindre les Francs et fait cause commune avec eux contre l'Islam, ou encore lorsque son neveu dévoile sa fausse conversion à Baybarṣ, permettent une grande fluidité du récit qui ne donne que très rarement l'impression que les épisodes, ou les cycles d'épisodes, sont simplement juxtaposés. L'effet produit est celui d'une continuité du récit dans lequel tous les éléments sont plus ou moins tributaires. Dans la mesure où la *Sīra* emprunte beaucoup de ses éléments à d'autres textes, *siyar* ou contes, Histoire, poésie etc., dans une intertextualité complexe, cette stratégie d'imbrication permet d'éviter le sentiment de collage qui pourrait résulter si à chaque fois le récit se concentrait sur un seul cycle ou type d'épisode avec son début, son milieu et sa fin, sans interférence avec les autres cycles ou les épisodes de liaison.

J'introduis ici cette notion « d'épisode de liaison » qui permet d'isoler, par exemple, des épisodes qui établissent le lien entre divers grands cycles. Ces épisodes de liaison sont souvent des passages qui reviennent en arrière pour expliquer l'apparition d'un personnage nouveau, à un moment du cyle, comme ici avec le

[442] Le féminin « Ḏāt » semble indiquer un emploi figé et neutre de cette particule.

neveu de Nimr. Le récit nous apprend certains événements qui ne font pas l'objet d'un épisode, comme les circonstances par lesquelles Ḥasan Ḏāt al-Numūr s'est trouvé dépossédé par son oncle, mais qui favorisent un passage d'un cycle à un autre, ou l'intégration dans un autre cycle. L'expression peut aussi désigner des épisodes qui, en apparence au moins, ne semblent pas liés à un cycle particulier, mais qui, finalement, s'insèrent dans des cycles sous-jacents qui courent à travers l'ensemble du texte. Pour prendre un exemple frappant : le cycle de l'initiation du héros fait intervenir des épisodes, en apparence indépendants, qui concernent ce que l'on pourrait appeler « le héros redresseur de torts ». Ces épisodes font effectivement partie du cycle de l'initiation, dans la mesure où, d'une part, le héros fait son apprentissage de la vie et acquiert les valeurs nécessaires à l'accomplissement de son destin, et où, d'autre part, il prend conscience de la nature de ses amis comme de ses ennemis. Ces épisodes spécifiques participent de l'apprentissage du héros, et constituent un fondement pour des développements ultérieurs. Mais, ils apparaissent aussi en dehors du cycle de l'initiation, puisqu'une des fonctions du héros est de remodeler la société dans laquelle il vit. Ainsi, de façon parfois inopinée, et en chemin pour une autre mission, Baybarṣ redresse un tort, comme « au passage », avant de continuer sa route. C'est le cas de l'épisode de Muḥammad Manǧak, l'aubergiste de Ġazza, aux fascicules 27 et 28. Baybarṣ a été prévenu de troubles à Jérusalem, il s'y rend sous un déguisement. En route, il est détourné de sa mission par l'apparition de ses trois « frères » du Mont Qāsyūn, Muḥammad al-Ǧammāl, Aḥmad al-Fawwāl et Muḥammad al-Ṣaqqār, qui le conduisent dans le *ḫān* de Ġazza où il doit redresser les torts faits à Muḥammad Manǧak. L'insertion de cet épisode par l'intermédiaire des trois « frères » qui sont devenus des « amis de Dieu », nous ramène au tout début de la *Sīra*, et donc au début de l'initiation, au moment même où la « mission », au sens où Saʿīd Yaqṭīn l'entend, de Baybarṣ est définie. Avant de se préoccuper des grandes affaires du monde, Baybarṣ s'était préoccupé des affaires des petites gens, dans leur vie quotidienne. Sa prédilection marquée pour les boutiquiers du *sūq* de Damas, puis de celui du Caire fait l'objet de plusieurs épisodes dans les treize premiers fascicules. L'intervention des trois personnages du Mont Qāsyūn fonctionne comme un rappel : finalement, pour le héros, il n'y a pas de petite cause pourvu qu'elle soit juste, et chacun de ses actes, qu'il concerne les petites gens ou les grands de ce monde, est un acte de justicier.

Lorsque le cycle des Adraʿīyeh rebondit avec l'épisode de ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī aux fascicules 135-136, le personnage visé est ʿArnūs dont ʿĀṣim observait les allées et venues pour le piéger. C'est d'ailleurs pour le bénéfice de ʿArnūs, comme nous l'avons vu, qu'Ismāʿīl rappelle l'histoire des Adraʿīyeh. Il paraît donc

naturel que le cycle de ʿArnūs, ses femmes et ses fils, refasse surface à cette occasion.

b) Le cycle de ʿArnūs (femmes et fils)

Comme pour le cycle des Adraʿīyeh, le cycle de ʿArnūs débute par un événement initial qui apparaît dans un autre cycle mais qui n'a, au départ, aucune conséquence immédiate[443]. Il s'agit d'une mise en place, encore une fois, en passant, à laquelle le lecteur/auditeur ne porterait pas une grande attention si le récit ne la dirigeait pas par quelques éléments. Cet événement se situe au fascicule 45. Voici le contexte : au retour d'une ambassade à Rome, Ibrāhīm et sa suite sont poursuivis par Dūfuš, le fils de l'Empereur. Ils arrivent sur le territoire d'al-Dīyābruh ʿArnūs qui, bien que chrétien, leur accorde sa protection jusqu'aux limites des terres de son père le *babb* al-Maġlawīn. Notons d'abord l'arrivée de ʿArnūs et l'effet produit sur l'armée de Dūfuš[444] :

> واذا بغبار ظهر ناح الشمال سد منافس الأقطار وانكشف وبان عن عسكر غريب الشكل وهم لابسين تنانير بيض وانفرد منهم فارس وصرخ صوت ادوت له الجبال وغار وهو يقول يا عسكر الروس اتاكم الديابره عرنوس ما نظر ابراهيم الا عسكر الروس صارت تتنافر متل الغنم اذا اتاها الديب[445]

Le simple nom de « al-Diyābruh ʿArnūs » rappelle au lecteur/auditeur l'illustre ascendance du personnage et l'épisode de sa naissance[446]. L'explication du double nom de ʿArnūs est suffisamment spectaculaire au fascicule 19 pour que le lecteur/auditeur s'en souvienne et fasse le lien avec le fils de Maʿrūf. A la recherche de pierres précieuses, le capitaine Kinyār al-Qayṭalānī aborde l'île de Ğūn où Maryam a donné naissance à l'enfant qu'elle doit abandonner là, avec comme protection une phrase écrite de son sang sur la porte du monastère déserté, disant que seul un homme prononçant le nom de Maʿrūf pourra s'emparer de l'enfant. Ce capitaine vient de se débarrasser de l'enfant d'une prisonnière musulmane qui n'arrête pas de pleurer car elle ne peut plus l'allaiter, en le jettant à la mer. Lorsqu'il voit un enfant sur l'île, il s'imagine qu'il s'agit du même, d'autant qu'il est saoul :

---

443 Mise à part les circonstances de sa naissance qui participent de la naissance des héros.

444 L'armée de Dūfuš est nommée *ʿaskar al-rūs*. Voir f. 45, p. 23 ; B/Z, vol. 5, 170.

445 F. 45, p. 22-23 ; B/Z, vol. 5, 170.
(Alors un nuage de poussière apparut voilant toute la région, puis il se dispersa et laissa apparaître une armée à l'aspect étrange, avec des soldats vêtus de jupes blanches. Un cavalier s'en détacha et s'écria, en passant à l'attaque, d'une voix qui résonnait à travers les montagnes : « Ô vous soldats de l'armée russe, le Diyābruh ʿArnūs arrive vers vous ! » Ibrāhīm vit alors l'armée russe s'enfuir comme les moutons à l'approche du loup.).

446 Voir fascicules 18 et 19.

وصار يدور الى ان وصل للدير وهو سكران دخل وجد الغلام بالجرن عمال يرضع اصابعه فقال واى الديابرون جابوه لهون وظن انه ابن الحرمه الذى رماه فى البحر فتقدم حتى يحمله وكف اجاه على خلقته مثل يوم الفراق فصرخ اخ على الحساب الحساب[447] انا معروف هديك الساعه رميته فى البحر وهلق بدى اخذ[448] لعند امه ومد يده تانى مره واخذه ما احد قارشه وطلع فيه من باب الدير وهو ملهوج من الكف الذى اكله فانطرقت رجله بالبرطاش انكسر ظفره واسم الظفر عند الاقرنج عرنوس فلما وصل للمركب صرخ على الحرمه تعالى يا طرسخانه[449] خذى فليونك جابوه الديابره والعرنوس انكسر من شانته فظنت الحرمه انه اسم الولد الديابره عرنوس لانه لقيته ما هو ابنها وظنت انها انه جابه لها ترضعه فاخذته وحطته على ابزازها فاتاها الحليب بقدرة الله وصارت ترضعه وتربيه ولبسته من اواعى ابنها[450]

Ce récit s'insère dans celui de la recherche de son fils par Maʿrūf, si bien que l'histoire de ʿArnūs est constamment reconstruite par des séquences incises dans d'autres épisodes. Lorsque Maʿrūf retrouve son fils, il ne lui révèle pas qui il est, mais s'arrange pour entrer au service de Kinyār qui a adopté l'enfant, et commence son éducation. Lorsque Kinyār découvre que Maʿrūf est le père de l'enfant, il le jette en prison[451]. A partir de là, le récit ne se préoccupe plus de ʿArnūs jusqu'à sa rencontre avec Ibrāhīm. Laissé en Catalogne, on le retrouve dans les Balkans. Son

---

[447] Le mot apparaît bien deux fois dans le manuscrit.

[448] اخذه

[449] Une note dans l'édition B/Z donne l'équivalent « chrétienne » pour ce terme (voir vol 2, p. 284, note 8). Cette note est problèmatique. Le terme signifie « prisonnière » et le texte désigne plutôt la femme comme musulmane. Elle se trouvait sur un bateau musulman capturé par Kinyār qui tue tous les passagers et l'équipage, sauf cette femme et son fils. Aucune explication n'est donnée quant à savoir pourquoi elle est ainsi épargnée. Du reste, Kinyār semble utiliser le terme comme une insulte et n'a aucun scrupule à jeter son bébé à la mer. Par ailleurs, cette femme devient la nourrice de ʿArnūs par la grâce de Dieu. Plus tard, cependant, Aydamur insultera ʿArnūs en lui disant qu'il a été élevé avec du lait de chrétien.

[450] F. 19, pp. 13-16 ; B/Z, vol . 2, 284-285.
(Il était saoul, et il se mit à tourner dans l'île. Puis il arriva au monastère, il entra et trouva l'enfant dans les fonts baptismaux qui suçait son pouce, et il dit : « Ah ! Les diables [*diyābrūn*] t'ont amené ici ! » Croyant qu'il s'agissait de l'enfant qu'il avait jeté par dessus bord. Il s'avança pour le prendre et il reçut une claque aussi douloureuse que le jour de [l'ultime] séparation en pleine figure. Il s'écria : « Ah, je sais bien (i.e. *ma'rûf*) que je l'ai jeté à la mer tout à l'heure, et à présent je veux le ramener à sa mère. » Il tendit la main une seconde fois et il le prit sans que personne ne le frappe. Il sortit avec lui par la porte du monastère, mais il chancelait à cause du coup qu'il avait reçu, et son pied buta contre le pas de porte et il se cassa l'ongle [d'un orteil], et en langue franque l'ongle s'appelle « *ʿarnūs* », si bien que lorsqu'il arriva au navire, il cria à la femme, viens, prisonnière, prend ton fils ! Les Diyābruh l'ont apporté et l'ongle s'est cassé à cause de lui ! » La femme crut que le nom de l'enfant était al-Diyābruh ʿArnūs, car elle s'était rendu compte que ce n'était pas son fils. Elle pensa qu'il [Kinyār] le lui avait amené pour qu'elle l'allaite. Elle le prit et le porta à son sein, et elle eut une montée de lait, par la puissance d'Allah. Elle continua de l'allaiter et de l'élever, et elle l'habilla avec les vêtements de son fils.).

[451] Voir fascicule 19.

histoire est reprise plus tard, lorsqu'il fait sa réapparition[452], cette fois-ci comme le personnage principal d'un cycle qui ne cessera de se renouveler jusqu'à sa mort[453].

D'autres signes marquent la singularité de l'épisode ʿArnūs et Ibrāhīm. La situation apparaît comme peu banale, puisque ʿArnūs, un chrétien, protège des musulmans contre une armée chrétienne, et pas des moindres puisqu'il s'agit de l'armée du fils de l'Empereur de Rome, et la panique qu'il crée parmi les soldats de Dūfuš est également éloquente. Même si Ibrāhīm n'a pas encore les pouvoirs qu'il détiendra après sa « mort » et « résurrection », les signes ne trompent pas, et il reconnaît en ʿArnūs une ressemblance troublante avec les membres de *bayt* Ğamr :

وقاعد بالصد[454] غلام كأنه البدر التمام وله على كرسى خده خال اخضر كأنه قرص عنبر[455] كما قال فى حقه الشاعر

له خال على صفحات خد كنقطه عنبر فى صحن مرمر

والحاظ كأسياف تنادى على عاصى الهوى الله اكبر

والشجاعه لايحه بين عينيه تشهد له ولا تشهد عليه فصار ابراهيم يتمايزه قبل ما يصل وقال الى سعد شوف ولك يا ابا رياح هذه المحاسن والشجاعه كيف لايحه على وجهه قال سعد اى والله ظريف فقال له ابراهيم هل تعلم هذه الشجاعه واللاحه لمن تشبه قال له سعد لمن شبهتها فقال له لبيت جمر وان صدقنى حزرى هذا وليد لبيت جمر يا ابن العقاب يا ابن ابو السباع يا ابن معروف[456]

---

[452] Voir fascicule 64.

[453] Voir fascicule 168.

[454] بالصدر

[455] Il s'agit d'un signe distinctif de la famille de Ğamr. On trouve ce même signe chez Sayf, le héros de *Sīrat Sayf Ibn Ḏī Yazan*, et sa compagne, Šāma.

[456] F. 45, pp. 25-27 ; B/Z, vol. 5, p. 171.
(Au centre était assis un jeune homme beau comme la pleine lune, avec un grain de beauté vert sur la pommette comme un grain d'ambre, comme dit le poète en parlant de lui :
Il a une marque sur la pommette
comme un grain d'ambre sur une assiette de marbre,
Et un regard acéré comme l'épée, qui s'attaque
au rebelle de l'amour au cri de « Allah est grand !
Et la bravoure qui brillait dans ses yeux parlait pour lui et non pas contre lui. Ibrāhīm le dévisagea avant d'approcher, et dit à Saʿd : « Regarde donc, Abā al-Riyāḥ, vois comme la bienveillance et la bravoure brillent dans ses yeux ! » Saʿd dit : « Ah, par Allah, il est plein de cHarime ! » Ibrāhīm lui dit : « Sais-tu à qui me font penser cette bravoure et cet éclat ? » Saʿd lui dit : « A qui ? » Ibrāhīm lui dit : « A *bayt* Ğamr. Et si je ne me trompe pas, c'est un fils de *bayt* Ğamr, soit le fils d'al-ʿUqāb, soit le fils d'Abū al-Sibāʿ, soit le fils de Maʿrūf.»).

La générosité et l'hospitalité de ʿArnūs qui leur accorde une protection rapprochée (par douze fois il doit intervenir pour empêcher l'armée de Dūfuš d'attaquer Ibrāhīm et sa suite) leur procurent un temps de répit avant la tempête qui va éclater aux abords d'Ankubār et qui conduit à la « mort » d'Ibrāhīm, et la disparition d'Aydamur blessé. L'épisode de ʿArnūs ici, est donc un temps dans un cycle qui, pour l'instant, ne le concerne pas. Le fait que le récit ne donne pas plus de détail sur lui, puisqu'il n'est pas question de son passé, ni du comment ou pourquoi il se trouve là, en fait un incident de parcours pourtant significatif. Encore une fois, des éléments sont mis en place, qui serviront ultérieurement.

Après cet événement initial, ʿArnūs disparaît du récit jusqu'à ce que le texte annonce son *dīwān* au fascicule 64. Le cycle commence comme une partie du grand cycle des chevauchées franques contre l'Islam et représente aussi le prototype du cycle des conversions des enfants nés de pères musulmans et de mères chrétiennes, élevés dans la religion chrétienne. L'origine se trouve dans le premier mariage « mixte » de la *Sīra*, celui de Maʿrūf et Maryam al-Zunnārīya, et la conversion de Maryam est aussi le prototype du cycle des conversions de femmes chrétiennes et leur mariage avec un musulman. Le long processus qui conduit à la conversion finale de ʿArnūs met en place des éléments qui seront repris, transformés, avec d'innombrables variations dans la suite du récit. Ce processus implique des rapports conflictuels, dont l'expression la plus évidente se trouve dans les chevauchées et les combats entre chrétiens et musulmans, mais aussi dans les rapports plus particuliers et intimes entre les pères et les fils (sans oublier les mères souvent présumées mortes par leur fils, et les pères adoptifs). Le récit se plaît, à un certain moment, à mettre en parallèle la situation à laquelle Maʿrūf est confronté face à ce fils qui ne le connaît plus, et celle à laquelle ʿArnūs lui-même doit faire face lorsqu'un de ses fils chevauche contre l'Islam[457].

En épousant une chrétienne, Maʿrūf trace un chemin qui sera emprunté par d'autres personnages. Ayant été emprisonné pendant dix-sept ans et demi, puis étant mort peu après sa libération[458], un seul mariage et un seul fils résument ses aventures. Il peut paraître surprenant qu'un tel personnage qui hérite d'un titre suprême alors qu'il est le fils cadet, et qui finalement ne fait rien pour séduire la femme qu'il épouse, soit l'élément déclencheur de tant d'événements dans le récit. On peut voir là une véritable volonté de marquer certains personnages en dépit de leur situation initiale ou de leur désir propre. Le héros désigné doit se conformer au

[457] Il s'agit de la chevauchée de Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs et de Mārīna, la fille du *babb* al-Maġlawīn. Voir fascicule 117.
[458] Voir fascicule 78.

rôle qui lui est assigné, et c'est en s'acquittant de leurs tâches qu'ils deviennent vraiment des héros. De façon très caractéristique, les personnages vont à la rencontre de leur destin. Ainsi, lors de sa rencontre avec Maryam al-Zunnārīya, Maʿrūf reste passif alors qu'elle fait tout pour le séduire et c'est presque contraint et forcé qu'il l'épouse. De fait, si l'on remonte un peu plus haut dans le récit, Maʿrūf n'était pas du tout satisfait de la tâche que le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb voulait lui confier. Mais des forces sont à l'oeuvre qui le dépassent largement. Lorsqu'il reçoit l'ordre de se rendre à Yāfā pour escorter Maryam al-Zunnārīya, il fait ce qui, plus tard coûtera la vie à certains *babb*, il déchire la lettre du roi[459] :

وبعد ذلك مد يده بيبرص وطالع الكتاب واعطاه الى معروف فاخذه من يده فضه وقراه يرا فيه هذا البيت

ملك جنوه للقدس ارسل بنته امرتك ان تغفرها وانت المقدم

قال فلما فهم معروف ذلك الكلام انقهر من كلمة امرتك وغضب ومزق الكتاب ورماه قال فاراد ان يحكى معه الامير بيبرص كلام يازيه[460] ما شافه الا غشى عليه حصه من الزمان وفتح عينه وقال لاحول ولا قوه الا بالله اصبحت على ما قد جرا منى نادماً ارجو رضا الرحمن والعفو منكم وكان يا اخوان لما مزق الكتاب معروف ما نظر الا الملك الصالح انتصب قدامه وصرخ عليه صوت وقال له ليش هيك مزقت الكتاب الله يبليك بسجن على عدد قطعه ولا يبان لك قرار قال الناقل يا اخوان ان عدد القطع الذى ارماها معرف[461] الى الارض كانو سبة[462] عشره قطعه وهو سوف يحبس على عدد القطع وشهر الثامن عشر يكون خلاصه[463]

---

459 Voir mon article : « Repetition As Narrative Strategy: Ibrāhīm's Embassies », 77-102.

460 يؤذيه. Voir B/Z, vol. 2, 341, note 55.

461 معروف

462 كانوا سبعة

463 F. 17, p. 98-101 ; B/Z, vol. 2, 240-241. Le mot « عشر » semble en trop ici. En effet, il faut attendre le huitième mois après les dix-sept ans écoulés, pour que Maʿrūf puisse être libéré.
(Après cela, Baybarṣ tendit la main et sortit la lettre et la donna à Maʿrūf. Celui-ci la prit, l'ouvrit et lut ce vers :
Le roi de Gênes a envoyé sa fille à Jérusalem
Je t'ordonne, à toi capitaine, de la protéger.
Il [le transmetteur] dit. Lorsque Maʿrūf comprit ces paroles, il s'offensa des mots « je t'ordonne », se mit en colère et déchira la lettre et jeta les morceaux par terre. Il [le transmetteur] dit. L'émir Baybarṣ voulut lui parler, mais il vit qu'il s'était évanoui pendant un instant. Il ouvrit les yeux et dit : « Il n'est de puissance et de force qu'en Allah. Je me repens de ce que j'ai fait, je supplie le Miséricordieux d'être satisfait, et vous, je vous prie de me pardonner. » Ô mes frères, lorsque Maʿrūf déchira la lettre, il vit le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb debout devant lui, lui criant d'une voix forte : « Pourquoi as-tu déchiré la lettre ? Que Dieu t'afflige d'autant d'années d'emprisonnement qu'il y a de morceaux, et qu'il ne t'apporte aucun repos. » Le transmetteur dit : mes frères, le nombre de morceaux que Maʿrūf avait jetés par terre était de dix-sept, et il allait rester en prison le même nombre d'années, le huitième mois, il serait libéré.).

L'apparition du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et la condamnation rappellent Maʿrūf à son devoir. De la même façon, son mariage est le résultat d'une prédiction faite à Maryam al-Zunnārīya, ce qui justifie son acharnement lorsqu'elle reconnaît en Maʿrūf l'homme qu'elle a vu en rêve et qui doit devenir son époux[464]. Le texte nous donne d'abord le rêve, puis l'interprétation qu'en fait pour Maryam un prisonnier musulman :

واما الملكه مريم يا اخوان فانها راحت نامت وهى مقهوره من اليسير فشافت بنومها رايا كانها بجزيره ودايرها نار فخرج من تحت ازيالها ماء وصا[465] يطفى النار فارادت الملكه ان تطلع من الجزيره ما حسنت لانه لسع موجود اثر النار وبعض مطارح صارة خراب فما كانت تقدر الخروج ما شافت الا اجا رجل وقال لها هاتى يدك وضمها الى صدره وقطع بها الى غير جزيره فوجدت ذلك الجزيره خضرة مثل الزمرد ذات انهار واسجار[466] واثمار عمال توحد خالقها قال فصارت الملكه تحقق بالذى مرقها من ذلك الجزيره لقيته لابس بدله بيضه بلحيه سوده وله خال اخضر على راس خده كانه قرص عنبر وهى عمال تنظر اليه ما شافت الا اجا طير ابيض وقف على كتفه فطلبت نفسها ذلك الطير فمدت يدها حتى تكمشه ما شافته الا نزل فى بطنها وانخبطت معدتها وتقايت شى اسود مثل اعطاب وفاقت من نومها لقت صدرها مشروح وقلبها مفتوح والرجال متصور بين عيونها كانه بليقظه[467]

L'interprétation des symboles par le prisonnier musulman, Muḥammad ʿAlī[468], nous permet de nous repérer dans le rêve, comme dans d'autres qui suivront

---

[464] L'épisode de la conversion de Maryam al-Zunnārīya est, bien sûr, également un événement initial du cycle des femmes chrétiennes se convertissant pour épouser un musulman. Voir fascicule 17.

[465] صار

[466] اشجار

[467] F. 17, pp. 116-119 ; B/Z, vol. 2, pp. 243-244.
(Quant à la reine Maryam, ô mes frères, elle s'endormit contrariée de ce que le prisonnier lui avait dit. Elle se vit alors en rêve sur une île, et autour d'elle du feu. De l'eau jaillit de dessous sa robe pour éteindre le feu. La reine voulut s'échapper de l'île, mais elle ne pouvait pas à cause des restes de feu et de certains endroits en ruine. Elle ne pouvait pas sortir. Elle vit alors un homme s'approcher et lui dire : « Donne-moi la main. » Et il la serra sur sa poitrine et traversa avec elle sur une autre île. Elle vit que cette île était verte comme une émeraude, avec des rivières, des arbres, et des fruits qui proclamaient l'Unicité de leur Créateur. Il [le transmetteur] dit. La reine examina celui qui l'avait emmenée sur cette île. Elle vit qu'il portait un vêtement blanc, une barbe noire, et qu'il avait un grain de beauté vert sur la pommette, comme un grain d'ambre. Alors qu'elle le regardait, elle vit un oiseau blanc se poser sur son épaule. Elle eut envie de cet oiseau, et elle tendit la main pour l'attraper. Mais il vint se poser sur son ventre. Son estomac se retourna et elle vomit quelque chose de noir comme du tissu calciné. Elle se réveilla et se sentit heureuse, le cœur léger. L'image de l'homme restait imprimée devant ses yeux, comme s'il veillait sur elle.).

[468] De façon ironique, le texte nous dit que pour les Francs, tous les prisonniers musulmans s'appellent Muḥammad ʿAlī :
وكان يا اخوان عندهم كل اسير مسلم يسموه محمد على
F. 17, p. 120 ; B/Z, vol. 2, 244.

lors de certaines conversions. Ainsi, le feu éteint représente l'extinction des non-croyants (*nār al-kufr*). Le feu, qui rappelle l'enfer, l'eau bénéfique qui l'éteint, nous sommes dans le même champ symbolique que dans la traversée de la Vallée du Feu par ʿArnūs, ce fils déjà mentionné ici comme promesse d'un glorieux avenir :

فقال لها انتى اسلمتى والرجل الذى شفتيه ضمك الى صدره فهو سوف يتزوجك ويأتيكى منه ولد ذكر ويطلع ذلك الولد مغازه مجاهد فى سبيل الله ويطفى نار الكفر وهو الماء الذى شفته[469] طلع من تحت ازيالك[470]

Dans le rêve, comme dans l'interprétation, Maryam est au centre du processus narratif : entourée par le feu, elle devient la source qui va l'éteindre, et Maʿrūf la conduit vers cette île verte qui représente la terre de l'Islam. Le reste de l'épisode montre bien que c'est elle qui « réalise » le rêve. En effet, une fois à Jérusalem, elle prend la direction des opérations, et lui ne fait qu'accepter la situation :

انا الان اخترت المقدم معروف يكون لى بعلا وانا اكون له اهلاً فقال لها القاضى والله يابنتى نظرك ما تاه واذا ما اخذك هذا ارجعى الى بلدك لانه ما فى مين يحميك غيره وحضرة اعيان القدس وعلى اغا القيمرى وعلمو[471] لها حجة باسلامها وسلموها للمقدم معروف وقالو[472] له استلم بنت الناس يا ابن الناس ويا صاحب النخوه وصاروا ينخوه فصار قبولها غصباً عنه[473]

Cette passivité de Maʿrūf peut être mise sur le compte de son expérience avec le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb ; toujours est-il qu'à partir du moment où il se charge de Maryam, plus rien ne compte qu'elle et l'enfant qu'elle porte. Les choses sont assez différentes avec ʿArnūs. Contrairement à son père qui subit les avances de Maryam, ʿArnūs provoque fréquemment les rencontres. Elles ne se déroulent pas toutes sur le

---

469 شفتيه

470 F. 17, pp. 122-123 ; B/Z, vol ; 2, 244.
(Il lui dit : « Tu t'es convertie à l'Islam. Et l'homme que tu as vu te serrer contre sa poitrine t'épousera, et tu lui donneras un enfant mâle, et cet enfant deviendra un grand combattant dans la voie de Dieu, et éteindra le feu de l'impiété. C'est l'eau que tu as vu sortir de dessous ta robe.).

471 وعلموا

472 وقالوا

473 F. 17, p. 170-171 ; B/Z, vol. 2, 252.
(« A présent, j'ai choisi le *muqaddam* Maʿrūf et il sera mon époux, et je serai sa femme. » Le *qāḍī* lui dit : « Par Dieu, ma fille, ton idée est bonne. Si celui-là ne veut pas de toi, retourne dans ton pays, car personne d'autre que lui ne te protègera. » Les dignitaires de Jérusalem arrivèrent, ainsi que ʿAlī ʿĀġā al-Qaymarī, et ils lui firent un document prouvant sa conversion. Puis ils la confièrent au *muqaddam* Maʿrūf en lui disant : « Reçois la fille de gens biens, ô fils de gens biens, toi le généreux. » Ils le flattèrent, et il l'accepta contre son gré.).

même mode, car le récit tient aussi à varier les plaisirs[474]. Cependant, un modèle se met en place, qui comprend plusieurs phases que l'on retrouve plus ou moins à chaque fois. Ce modèle est particulièrement intéressant car il met en relief le caractère très différent de ʿArnūs par rapport à son père, mais aussi parce qu'il conduit à une scène qui marque un tournant dans son attitude[475].

Le cycle de ʿArnūs et ses épouses est, bien sûr, étroitement lié à celui de ses fils. Il fonctionne sur le mode de la rencontre, la séparation et les retrouvailles. Le schéma est toujours présent, mais il subit des variations, comme par exemple le mode de chacune des phases. D'une certaine manière, ce schéma reproduit celui du cycle de Maʿrūf, dans la mesure où l'on y retrouve les mêmes phases : la rencontre, le mariage, la séparation, la naissance d'un fils élevé en terre étrangère, les retrouvailles entre les époux et le fils, la ou les conversions. A l'intérieur de chaque étape, on retrouve aussi une trame identique : la mère écartée et prétendue morte, le fils élevé par un roi étranger qui prétend être son père, le fils succédant à ce « père » (qui est souvent son propre grand-père), etc. L'histoire de ʿArnūs est contée par bribes, avec des indices ici et là, insérés dans divers épisodes, jusqu'au moment où le récit se préoccupe plus spécifiquement de lui et que son cycle débute réellement. Ainsi sa naissance fait partie du cycle de Maʿrūf et de sa disparition, la rencontre avec Ibrāhīm, qui donne quelques indices suplémentaires, se produit dans un autre cycle et elle laisse le lecteur/auditeur sur sa faim, puisque le récit, à ce moment-là, ne donne aucune indication sur sa présence en ces lieux. En effet, nous l'avons laissé en Catalogne, et on le retrouve chef de l'armée des Balkans. C'est à la fin du fascicule 64 que l'amiral Kinyār qui avait trouvé ʿArnūs sur l'île de Ǧūn et l'avait recueilli en Catalogne, donne l'explication et vient combler un des hiatus dans son histoire : le passage de ʿArnūs de la Catalogne aux Balkans ; puis le narrateur prend le relais pour raconter la vie de ʿArnūs auprès du *babb* al-Maġlawīn qu'il croit être son père[476]. A partir de ce moment-là, le récit peut suivre son cours et véritablement commencer le cycle. Le lien entre les deux cycles (Maʿrūf et ʿArnūs) se fait par l'intermédiaire de la conversion. Le cycle de Maʿrūf entre dans sa dernière phase avec la conversion de ʿArnūs qui inaugure le nouveau cycle. Cette conversion est une des plus laborieuses de toute la *Sīra*[477]. Dans un premier temps ʿArnūs découvre sa véritable ascendance, mais n'y prête pas vraiment attention (épisode de la grotte,

---

[474] Dans la recension damascène, ʿArnūs a vingt femmes, la plupart des chrétiennes converties, mais aussi certaines musulmanes « récoltées » au cours de missions en pays *ʿağamī*.

[475] Il s'agit de sa rivalité avec son fils Qaṭlūniğ au sujet de la princesse al-ʿAṣmīra au fascicule 125. Je reviendrai sur cet épisode lorsque je traiterai plus spécifiquement de la répétition et des variations.

[476] F. 65.

[477] L'autre conversion problématique est celle de Rūma, fille de Ǧawān.

fascicule 65, pp. 27-30) ; puis il part en guerre contre l'Islam, croyant qu'il est le fils du *babb* al-Maġlawīn, et là, il rencontre son vrai père, Maʿrūf (fascicule 65, pp. 78-81) ; ensuite il retrouve sa mère et reconnaît finalement Maʿrūf comme son vrai père, ce qui le conduit à se convertir (fascicule 67) ; mais il se rebelle et rejoint le camp chrétien (fascicule 77) ; finalement, ayant appris la mort de son père Maʿrūf, il le venge et part seul dans la Vallée du Feu dont il ressort purifié et réintégré au sein de l'Islam (fascicules 79-80). La conversion de ʿArnūs ne se fait donc pas de façon immédiate, mais prend un certain temps et passe par diverses étapes dont certaines ne seront reconnues par le personnage qu'après sa conversion :

- L'indice : afin d'entrer dans une grotte qui recèle une armure et des armes qui lui sont destinées, ʿArnūs doit décliner son identité :

وعرنوس قام حتى ينام قلق وما اجاه نوم فقام اخذ فوقانى على اكتافه وطلع صار يدور برات الخيام فوجد بصفح الجبل شيء عمال يضوى فسار ناحه لقا مغاره وداخلها باب من النحاس السبيدرى الاصفر عمال يوج فدخل عرنوس حط يده على الباب لقاه مسكر ما يسمع الا هاتف يقول يا عرنوس اقرا حسبك ونسبك ينفتح لك الباب ادخل خوذ نصيبك فقال انا عرنوس ابن البب المغلوين ابن الملك فريديريك ابن الملك غيليوم ما انفتح الباب فتعجب فقال انا ابن كنيار ابن كتريد ما انفتح ابن هاتريت كذلك ما انفتح فقال واى واى عجب لا بهذا انفتح ولا بهذا انفتح ما يسمع الا الهاتف يقول له عرنوس اقرا شو مكتوب فوق الباب قال فرفع راسه عرنوس يرى مكتوب سطرين بماء الذهب ان كنت عرنوس ابن معروف ابن جمر ابن الجمور ابن فلاق الجماجم ابن محمد اسد الفلا ابن اسماعيل الفلك ابن محمد الحنيفه ابن الأمام على حط يدك على الباب ينفتح ادخل وخوذ نصيبك قال فقراه عرنوس وحط يده على الباب انفتح فقال عرنوس من يكون هذا معروف على الحساب انا ابن الملك المغلوين[478]

[478] F. 65, pp. 27-30.
(ʿArnūs se leva pour aller se coucher, mais le sommeil le fuyait. Il se leva et mit son manteau sur ses épaules, et sortit de la tente pour faire un tour. Sur le flanc de la montagne, il vit quelque chose qui brillait. Il s'approcha et vit une grotte et, à l'intérieur, une porte en cuivre jaune qui luisait. ʿArnūs entra et posa la main sur la porte qu'il trouva fermée. C'est alors qu'il entendit une voix dire : « ʿArnūs, récite ta généalogie et ton ascendance, et la porte s'ouvrira pour toi ; entre et prends ce qui te revient. » Il dit : « Je suis ʿArnūs fils du *babb* al-Maġlawīn fils du roi Frīdīrīk fils du roi Ġīlyūm. » Mais la porte ne s'ouvrit pas. Il dit alors : « Je suis le fils de Kinyār fils de Katrīd. » la porte ne s'ouvrit pas. « Fils de Hatrīt. » La porte ne s'ouvrit toujours pas. Il dit : « Tiens donc, c'est curieux que la porte ne s'ouvre pas avec ça, ni avec ça. » Il entendit alors la voix qui lui dit : « ʿArnūs, lis ce qui est écrit au-dessus de la porte. » Il [le transmetteur] dit. ʿArnūs leva la tête et vit deux lignes écrites en lettres d'or : « Si tu es ʿArnūs fils de Maʿrūf fils de Ğamr fils d'al-Ğumūr fils de Fallāq al-Ğamāğim fils de Muḥammad Asad al-Falā fils d'Ismāʿīl al-Falak fils de Muḥammad al-Ḥanīfa (*sic*) fils de l'Imām ʿAlī, pose ta main sur la porte et elle s'ouvrira, entre et prends ce qui te revient. Il dit. ʿArnūs lut et posa la main sur la porte qui s'ouvrit. ʿArnūs dit alors : « Qui est ce Maʿrūf ? Je croyais être le fils du roi al-Maġlawīn. »).

- La rencontre avec Maʿrūf qui ne cesse de lui répéter qu'il est son père, de façon indirecte, mais ʿArnūs ne l'entend même pas :

فقال له البرطقش ولك يا جوان انت من طول عمرك مؤذى الى الأسلام ما بتسمع منى تعمل معهم مليحه يشكروك عليها قوم عرف عرنوس بابوه معروف فقال له جوان المسيح يقصف عمرك ودينى عرنوس ان اسلم حتى يحرق درادير كل من اشرك بالله وهم بالكلام ونافد[479] معروف من باب الصيوان وصرخ صباح الخير يا وليدى فقال له عرنوس اهلاً و سهلاً تفضل يا بيجه[480] فقال له والله انت وليدى خوز[481] كول هذا القلب حتى يقوى قلبك على صيد قطاط البر[482] فضحك عرنوس واخذ القلب من يده ولحشه لوراه وامر الى معروف بكرسى جلس مثل الجمل العبدلاوى ثم امر له بالطعام فجابو له سفره ملوكيه حطوها قدامه فمد يده معروف وصار بدربل ويبلع وزراديمه تتفرقع كانها المدفع وعرنوس يتفرج عليه ويضحك فقال له معروف والله يا وليدي من سبعة عشره سنه ونصف ما استلذيت بمثل هذه الأكله قال له عرنوس صحه وهنا يا بيجه والتفت الى جوان وقال له ابونا بتعرف هذا البيجه قال له البرطقش نعم هذا سلطان السراقين وكانوا الأسلام قاطعين منه الأياس وظنوه صار مورته بقا تخمين كان مستيسر والان متخلص وحكم دربه من هون فقال عرنوس ودينى هذا البيجه بينحب[483]

Au cours de leur première rencontre, Maʿrūf prononcera dix-sept fois le mot : *wlīdī* en s'adressant à ʿArnūs. Si ʿArnūs ne comprend pas que Maʿrūf est réellement son père, c'est que le terme وليدى peut-être couramment employé par une personne

---

Cet épisode trouve un écho dans celui de Ṭūfrīn, fils d'Aydamur, au fascicule 113.

479 نافذ

480 C'est ainsi que ʿArnūs a surnommé Maʿrūf.

481 خوذ

482 Les *fidāwīyeh* appellent les lions « chatons ».

483 F. 65, pp. 78-81.
(Al-Burṭuquš dit : « Dis-donc Ǧawān, toute ta vie tu as fait du tort à l'Islam. Tu ne veux pas m'écouter et faire quelque chose de bien pour laquelle ils te remercieraient.Va dire à ʿArnūs que Maʿrūf est son père. » Ǧawān lui dit : « Que le Christ t'extermine ! Si ʿArnūs se convertit à l'Islam, il brûlera les Ancêtres, tous les associateurs. » Ils parlaient ainsi lorsque Maʿrūf entra par la porte du pavillon et s'écria : « Salut, fiston ! » ʿArnūs lui dit : « Sois le bienvenu ! Je t'en prie, animal. » Il lui dit : « Par Dieu, tu es mon fils. Prends, mange ce cœur pour qu'il rende ton cœur plus fort pour chasser les lions. » ʿArnūs se mit à rire et il lui prit le cœur des mains et le jeta derrière lui. Il ordonna qu'on apporte un siège pour Maʿrūf qui s'assit comme le chameau *al-ʿabdallāwī*. Puis il lui fit préparer un repas. On lui apporta une table de mets somptueuse que l'on posa devant lui. Maʿrūf tendit la main et il se mit à rouler les aliments en boule et à avaler, et son gosier vrombissait comme le canon. ʿArnūs le regardait en riant. Maʿrūf lui dit : « Par Dieu, fiston, je ne me suis pas régalé d'un repas comme celui-ci depuis dix-sept ans et demi. » ʿArnūs lui dit : « Santé, et bon appétit, animal ! » et il se tourna vers Ǧawān et lui dit : « Mon père, connaîs-tu cet animal ? » Al-Burṭuquš lui dit : « Oui, c'est le sultan des *sarrāqīn*. Les musulmans avaient renoncé à tout espoir de le retrouver car ils le croyaient mort, mais sans doute était-il prisonnier, et à présent il est libéré et son chemin l'a conduit ici. » ʿArnūs dit : « Par Dieu, j'aime bien cet animal. »).

plus âgée envers une personne plus jeune. Le contraste avec le mot utilisé par ʿArnūs pour s'adresser à Maʿrūf (بيجه – animal) indique que ʿArnūs ne peut pas vraiment entendre ce que lui dit son père. Sa perception de cet homme en face de lui – perception accentuée par la manière de se comporter de Maʿrūf – l'empêche d'interpréter correctement ce terme وليدى. ʿArnūs a aussi l'habitude de s'entendre appeler فليونى par Ğawān à qui il s'adresse comme ابونا ; même si cette dernière relation est due au statut religieux de Ğawān, elle peut jouer un rôle. A plusieurs reprises, ʿArnūs semble bien entendre le véritable sens de وليدى, mais la différence de religion l'empêche d'y voir clair :

وفز الى قدام معروف وقال له يا بيجه قال له شو بتريد يا عيون البيجه فقال له **انت مسلم وانا كرستيان**[484] وقد سبق لى منك جميل وشويحات[485] داعس العرضى من شانك بقا بدى شاورك ان بتريد تروح على بلادك روح مع السلامه وان كان بتريد تروح معى بدى حطك بقفص حديد[486]

Il répète cette formule à la page 155 du fascicule, lorsqu'après avoir été maintes fois délivré par Šīḥa, puis repris, il annonce une nouvelle fois à Maʿrūf qu'il doit le mettre aux fers :

وقال له يا بيجه انا مسلم وانا كرستيان[487]

- La conversion après le récit de Maryam al-Zunnārīyeh et celui de Maʿrūf.

Cette conversion est officiellement scellée par la circoncision de ʿArnūs, pourtant elle va subir un revirement : ʿArnūs se rebelle et rejoint le camp chrétien en suivant Ğawān à Rome et en devenant chef de l'armée de l'Empereur. D'une certaine manière, ʿArnūs est responsable de la mort de son père, et c'est en apprenant cette mort qu'il revient à l'Islam après son passage symbolique dans la Vallée du Feu, véritable descente aux Enfers. L'obstination de ʿArnūs est claire dans ces différentes étapes, en particulier dans son aveuglement à ne pas « reconnaître » son père en Maʿrūf. La présence de Ğawān à ses côtés n'est pas étrangère à cet

---

[484] C'est moi qui souligne.

[485] C'est ainsi que les Francs nomment Šīḥa.

[486] F. 65, pp. 100-101.
(D'un bond il vint devant Maʿrūf et lui dit : «Animal ! » Il lui dit : « Qu'y-a-t-il, prunelle de mes yeux ? » Il lui dit : « Tu es musulman, et moi je suis chrétien. Tu m'as déjà rendu service, mais Šwīḥāt a piétiné le camp, à cause de toi. Alors voilà : si tu veux partir dans ton pays, va en paix, mais si tu veux venir avec moi, je dois te mettre dans une cage de fer. »).

[487] F. 65, p.155.
(Il lui dit : « Animal, je suis (*sic*) musulman et je suis chrétien. »).
L'erreur de pronom est vraisemblablement due au scribe, qui écrit deux fois انا au lieu de انت... وانا, elle n'en reste pas moins significative.

aveuglement, mais il semble, à ce moment-là, que son nom « al-Diyābruh » prenne une signification particulière. Aveuglé par la mauvaise religion et ses fausses croyances, il tombe sous l'emprise du diable, à travers son représentant Ǧawān (خليفة ابليس). Les effets comiques produits par les sauvetages à répétition de Maʿrūf par Šīḥa sont nuancés par le pathétique qui se dégage de l'attitude de Maʿrūf qui veut suivre son fils partout, sans jamais pouvoir ouvertement lui dire qui il est[488], et qui préfère rester prisonnier pour être près de lui, plutôt que d'en être séparé. L'épisode qui met en scène Maʿrūf à la recherche et à la poursuite de son fils se conclut sur une fin heureuse avec la conversion et la circoncision de ʿArnūs et l'attribution d'un nouveau nom : Sayf al-Dīn.

La rebellion de ʿArnūs[489] remet tout en question et il tombe une nouvelle fois sous la coupe de Ǧawān en prenant fait et cause pour l'Empereur. Ce revirement pose le problème de l'apostasie qui pourrait faire l'objet d'une condamnation à mort. De fait, les *fidāwīyeh* doivent être maîtrisés et calmés après la mort de Maʿrūf et c'est Baybarṣ qui les retient en annonçant que ʿArnūs sera épargné s'il se repent et s'il venge la mort de son père [c'est Ibrāhīm qui parle au roi] :

> وقال له امان امير المؤمنين جميع الرجال تحملوا الاحقاد على عرنوس ولا منهم الا من تكنى يقطع راسه وعرنوس وحيات راسك لا يهون عليه بوالده وانا خايف عليه من الرجال ان يبطشوا به فقال له صدقت يابن حسن وامضي على العرضي اخبر الرجال فادا[490] وجدتوه ما سال عن ابوه ارموا رقبته ولا تدعوا يطلع من عرضيهم ديار واذا وجدتوه تندم واخذ تار[491] ابوه اتركوه اكراما الى خاطر ابوه المقدم معروف[492]

L'intérêt de cette longue et douloureuse conversion, puisqu'elle ne prend véritablement effet qu'avec le martyre de Maʿrūf, ne réside pas seulement dans le fait qu'elle concerne un des personnages essentiels de la *Sīra*. D'une part elle enclenche un cycle, celui des conversions futures des fils de ʿArnūs, d'autre part, elle trace une voie qui les rendra beaucoup plus faciles. Si à chaque fois le schéma de la

---

[488] Afin de le protéger, Šīḥa lui a fait promettre de ne pas révéler qu'il est le père de ʿArnūs.

[489] F. 77.

[490] إذا

[491] ثار

[492] F. 78, fol. 17v.
(Il lui dit : « Avec ta permission, Commandeur des croyants, tous les hommes ressentent de la haine envers ʿArnūs, et chacun s'est déjà vanté d'être celui qui va lui couper la tête. Sur ta vie, qu'il se garde de traiter [la mort de] son père à la légère ! Quant à moi, je crains que les hommes ne s'attaquent à lui. » Il lui dit : « Tu as raison, fils de Ḥasan. Vas au camp et dis aux hommes que s'ils voient qu'il ne se soucie pas de son père, qu'ils lui coupent la tête, et qu'ils ne laissent pas âme qui vive dans le camp. Mais s'ils voient qu'il se repent et qu'il venge son père, alors qu'ils le laissent, au nom du *muqaddam* Maʿrūf. »).

conversion est répété, c'est toujours celui de la première phase, après l'énoncé de la lignée qui situe le personnage à sa vraie place. Les doutes et les affres qui accompagnent la conversion de ʿArnūs sont épargnés à sa descendance, comme si ʿArnūs avait pris sur lui-même toute l'épreuve que constitue la conversion. Contrairement à d'autres conversions « instantanées » qui se produisent par l'intervention d'un songe et d'un intermédiaire (le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, Maʿrūf après sa mort etc.), celle de ʿArnūs se fait par l'énoncé et la confirmation de sa propre foi dans l'épreuve et la souffrance[493].

La stratégie narrative, constamment employée dans la *Sīra*, qui consiste à fragmenter le récit au sujet d'un personnage, à briser la chronologie et à rejeter tout tracé purement linéaire, au moins jusqu'à un certain point de son histoire, incite à voir dans chacune des étapes présentées un fondement pour des épisodes futurs. Si chaque étape de la vie et de la conversion de ʿArnūs est aussi détaillée, c'est parce qu'elle représente un sujet qui subit de multiples variations dans un processus d'imitation[494]. Cette stratégie permet aussi de lancer le cycle des femmes de ʿArnūs bien avant sa conversion. On se souvient que sa première apparition dans le récit se trouve au fascicule 45, dans l'épisode du retour d'Ibrāhīm de son ambassade à Rome auprès de l'Empereur, et que son *dīwān* et son cycle commencent au fascicule 64. Ainsi, il épouse deux femmes en tant que chrétien, ce qui, en soi, n'est pas dans la norme, mais qui caractérise déjà ce personnage qui, au fil du récit, glanera vingt femmes. Le fait qu'encore chrétien il ait été bigame n'est pas commenté dans le texte alors qu'ailleurs les différences entre l'Islam et le Christianisme en matière de mariage sont l'objet de remarques, comme nous le verrons[495]. Lors d'un périple parmi les rois des Balkans pour encaisser le tribut qu'ils doivent au *babb* al-Maġlawīn[496], ʿArnūs épouse Kātrīn[497], la fille d'un de ces rois, puis il épouse la fille du *babb* al-Maġlawīn, qu'il croyait être sa sœur, et dont il était amoureux, lorsqu'il apprend d'elle qu'en fait al-Maġlawīn n'est pas son vrai père. Dans les deux cas, il s'agit de mariages chrétiens, et les deux épouses ne se convertiront que plus tard,

---

493 Voir l'explication du passage de la Vallée du Feu dans la première partie.

494 L'utilisation de ces termes musicaux qui se rapportent au contrepoint, et, en fin de compte, à la fugue, n'est pas gratuite. Le processus d'imitation qui caractèrise toute sorte de compositions, narratives, dramatiques, musicales, peut être analysé dans les mêmes termes. C'est un des cas où la musique fournit des outils précieux dans la mesure où elle s'est consciemment penchée sur ce processus et en a fait une de ses caractéristiques essentielles pendant presque dix siècles.

495 Le prêtre qui est forcé de marier ʿArnūs à sa deuxième femme, Mārīna, le fait contre son gré, non pas parce qu'il sait que ʿArnūs est déjà marié, mais parce que le père de Mārīna, le *babb* al-Maġlawīn, n'est pas d'accord avec ce mariage.

496 Après sa conversion à l'Islam, ʿArnūs occupe la même fonction auprès de Baybarṣ : il collecte les tributs des rois de la côte.

497 F. 65.

après la conversion de ʿArnūs lui-même. En revanche, après sa conversion, et avant sa rebellion, ʿArnūs épouse une troisième femme, en tant que musulman : il s'agit de Kātrīn, la fille du *babb* al-Mankubīrd. Pour cela, il utilise un stratagème qu'il répètera à de nombreuses reprises, en se faisant passer pour chrétien et en prétendant vouloir aider le *babb* dans sa lutte contre l'Islam. Ainsi, des incidents séparés préparent la constitution d'une scène type que l'on retrouve tout au long de la *Sīra*, puisque ʿArnūs épouse sa dernière femme au fascicule 157 (Biyātrīs)[498] et que ce cycle des épouses de ʿArnūs aura des répercussions sur le cycle de ses fils et sur celui des conversions jusqu'au fascicule 171, bien après sa mort.[499].

Le cycle des épouses de ʿArnūs ne suit pas toujours un schéma rigoureusement identique. En fait, on peut y voir trois groupes :

- Les femmes chrétiennes épousées avant la conversion de ʿArnūs, Kātrīn et Mārīna.
- Les femmes chrétiennes épousées après sa conversion.
- Les femmes *ʿağamīya*.

Je ne reviendrai pas sur le premier groupe. Le second, de loin le plus important, suit à peu près la même trame. Pour une raison ou pour une autre, ʿArnūs se retrouve en pays franc et, se faisant passer pour un chrétien, il courtise la fille d'un *babb* qu'il finit par convertir à l'Islam avant de l'épouser, sans que le *babb* ne se doute de quoi que ce soit. Découvert et forcé, en fin de compte, de retourner en terre d'Islam, ʿArnūs soit laisse sa femme, enceinte de leur fils[500] en pays franc, soit il la ramène. Cependant, à cause d'un magicien, tout le harem de ʿArnūs se trouve dispersé et femmes et enfants renvoyés dans leur pays d'origine[501]. Le mode de rencontre peut varier, car ʿArnūs se retrouve parfois dans tel ou tel pays franc par accident, ou il provoque lui-même la rencontre. Dans le cas de Kātrīn fille d'al-Mankubīrd[502], sa première femme en tant que musulman, la rencontre n'est qu'un dérivé de l'intention première qui était de tromper le *babb* en lui faisant croire qu'il était chrétien. Plus tard, un épisode type se met en place, d'abord avec la

---

498 Voir Annexe 4 (tableau des femmes et des fils de ʿarnūs).

499 La mort de ʿArnūs a lieu au fascicule 167.

500 Le lecteur/auditeur n'est pas surpris qu'il s'agisse d'un enfant mâle, bien sûr, cependant une des variations intéressantes dans le cycle, est la naissance d'une fille, Maryam al-Ḥamqā. Les épisodes qui lui sont consacrés ressemblent en tous points à ceux qui sont consacrés aux fils de ʿArnūs, car, bien sûr, il s'agit d'une femme guerrière. Dans une des recensions cairotes (Paris MS BN Arabe 3908), datant du XVIIe siècle, l'histoire d'al-Ḥamqā est beaucoup plus longuement développée.

501 Voir fasc. 92.

502 F. 68.

participation d'Ismāʿīl qui décrit à ʿArnūs la beauté d'une princesse, puis avec celle de Badr al-Ġafīr dont le rôle officiel est de patrouiller les pays étrangers, et de rapporter à Baybarṣ les mouvements des armées et les intentions belliqueuses des rois francs ou *ʿağam*, mais dont le rôle officieux, qu'il s'attribue lui-même, est de faire à ʿArnūs la description de la beauté des princesses étrangères qu'il rencontre au cours de ses voyages. La première de ces descriptions est celle de la princesse Mīrūna al-Šamsīya par Ismāʿīl :

> ولما وصل دخل على عرنوس سلم عليه وسئله عن وصول المال قال له وصل ولكن انت ليش تعوقت فقال له والله يا وليدى قعدتلى كام يوم لأجل الراحه ولكن شفت لك بنت البب الصهيج وهى بديعه بالحسن والجمال شيء زايد الوصف عن المقال والله اشتهيت لك اياها يا وليدى وانا درت بلاد كثيره ما شافت عينى اختها بالحسن والجمال[503]

De fait, lorsque Badr al-Ġafīr, de retour de Basandīd décrit à ʿArnūs la princesse Al-ʿAṣmīra[504], cette description déclenche le désir de ʿArnūs qui s'empresse d'aller conquérir la belle, mais elle déclenche aussi une chevauchée et une guerre que, normalement, les rapports de Badr al-Ġafīr auraient dû prévenir. De façon ironique, c'est Ismāʿīl qui blâme Badr al-Ġafīr pour le rôle incongru qu'il s'est accordé, et menace de détruire les forteresses du clan Šākir s'il arrive malheur à ʿArnūs :

> واسماعيل عمال يدردش ويقول والله ان جرا شيء على عرنوس فى بسنديد لأخرب قلاع بيت شاكر ولا قيم دعوى الا قدام افندينا الضويهر شو مناسبة حتى يجى بدر يوصف بنات الملوك قدام اسود الغاب مثل عرنوس وابنه[505]

Le parallèle qui s'établit entre ʿArnūs et son père est renforcé par un épisode au cours duquel ʿArnūs escorte une princesse qui désire se rendre en pélerinage à Jérusalem. La situation est identique à celle de Maʿrūf et Maryam, à ceci près qu'une fois encore l'attitude de ʿArnūs diffère de celle de son père. En effet, nous avons vu

---

[503] F. 85, p. 4506.
(Lorsqu'il arriva, il se présenta devant ʿArnūs, le salua et lui demanda si l'argent était bien arrivé. Il lui dit : « Oui, mais toi, qu'est-ce qui t'a retenu ? » Il lui dit : « Par Dieu, mon fils, je suis resté quelques jours pour me reposer, mais j'ai vu la fille du *babb* al-Ṣahīğ, remarquable de splendeur et de beauté, dépassant tout ce que l'on peut en dire. Par Dieu, j'ai eu envie qu'elle soit à toi ! J'ai parcouru de nombreux pays, jamais mes yeux n'ont vu pareille splendeur et beauté. »).

[504] F. 125, pp. 42-45.

[505] F. 126, fol. 5r.
(Ismāʿīl se mit à déblatérer et dit : « Par Dieu, s'il arrive quoi que ce soit à ʿArnūs à Bassandīd, je détruirai les forteresses de *bayt* Šākir et j'engagerai une procédure devant al-Ḍuwayhir. Est-il convenable que Badr décrive les filles des rois devant des lions de la forêt comme ʿArnūs et son fils ? »).

que ce dernier ne tenait pas vraiment à s'acquitter de la tâche, et qu'après l'intervention surnaturelle du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, il semblait s'être résigné à son sort. Or, Baybarṣ connaissant ʿArnūs et son comportement de séducteur envers les femmes, se souvenant probablement aussi des conséquences du mariage entre Maʿrūf et Maryam, décide de ne pas l'envoyer comme escorte, mais charge Šaraf al-Dīn de la protection de la reine al-Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn[506]. Mais ʿArnūs apprend la nouvelle et se rend à Yāfā où il renvoie Šaraf al-Dīn au Caire et prend sa place. Le parallèle s'arrête là, car l'histoire d'al-Ranqīs est liée à celle d'un magicien qui la veut pour femme[507] ; en se convertissant et en épousant ʿArnūs qui le lui propose, elle se met sous la protection de l'Islam. Comme prévu, les conséquences catastrophiques ne se font pas attendre, chevauchée du *babb* et de ses trois fils, vengeance du magicien qui disperse le harem de ʿArnūs, et finalement, disparition mystérieuse d'al-Ranqīs du bateau qui la ramène à Alexandrie[508].

Le troisième groupe d'épouses concerne des femmes rencontrées par ʿArnūs au cours d'expéditions en pays *ʿağamī.* La recension damascène étant lacunaire, certaines de ces conquêtes n'y figurent que par les épisodes des fils de ʿArnūs, c'est-à-dire l'étape des retrouvailles. C'est le cas, en particulier de Ğawāhir Ḫān, fille de Šāh Baḫrmān, dont l'épisode n'est connu qu'à partir de ce que le récit en dit lors de l'épisode de leur fils, Ḫasqān Šāh[509], ou encore Zahzahān, fille de Halawūn, dont le récit fait état lors de l'épisode de leur fils ʿUṯmān Šāh[510].

---

[506] Voir fascicule 91.

[507] L'épisode d'al-Ranqīs se trouve aux fascicules 91-94.

[508] La disparition d'al-Ranqīs se trouve au fascicule 94, d'une main unique dans le manuscrit IFPO-IFEAD (bien qu'elle appartienne, à l'origine, à un manuscrit complet dont je possède trois fascicules consécutifs commençant par l'épisode du « Martyre du capitaine Ğamr »). Le fascicule 94 est très court et, au changement de main du fascicule 95, nous sommes dans un épisode totalement différent, laissant l'histoire d'al-Ranqīs en suspens.

Un autre fascicule de ma collection, de la main C2, portant une double numérotation : 115 et 135, reprend la disparition d'al-Ranqīs et continue l'histoire. Il se passe tout de même une chose surprenante : dans ce fascicule, il ne s'agit pas d'al-Ranqīs mais de la princesse al-ʿAṣmīra, et le magicien n'est pas al-Armānīya, mais Aṣṭalūt. Cependant, lorsque ʿArnūs et elle montent sur le bateau, le texte mentionne la princesse comme étant « Ranqīs » :

وساروا لاسكندريه وعرنوس نسي الملكه رنقيس

(Ils partirent pour Alexandrie, et ʿArnūs oublia la reine Ranqīs.).

Le grand manuscrit dont proviennent les fascicules de la main C2 comporte des différences notoires avec les manuscrits d'origine des mains A et B. Ces différences portent souvent sur les noms de certains personnages, leurs titres, mais aussi, comme nous l'avons vu avec le passage de ʿArnūs dans la Vallée du Feu, des différences dans la narration. L'histoire de la princesse al-ʿAṣmīra figure bien dans le manuscrit IFPO-IFEAD, mais dans les fascicules de la main B2 (125-126), et elle n'a rien à voir avec l'histoire d'al-Ranqīs. Il semble que dans le fascicule 115/135 de la main C2, les deux traditions se mêlent, et l'une resurgit dans l'autre.

[509] F. 133.

[510] F. 167.

La seule exception du cycle concerne une musulmane, Salmā al-Biqāʿīya, fille du Muqaddam Sulṭān al-Biqāʿī, de la forteresse al-Biqāʿ[511]. Celle-ci fait l'objet d'un enlèvement et d'une aventure rocambolesque qui finalement la ramène dans le harem de ʿArnūs qui semble complètement s'en désintéresser, si bien qu'elle finit par retourner chez son père, où elle donne naissance à un enfant mâle, Maʿrūf. Cet enfant est le seul parmi les nombreux enfants de ʿArnūs à naître d'un père et d'une mère musulmans, en terre d'Islam. Il porte symboliquement le nom de son grand père, alors que tous les autres portent des noms qui leur ont été donnés en terre étrangère, d'où le retour de l'épouse chez les Ismaéliens et la naissance de ce fils parmi eux. La série d'épisodes qui sont consacrés à Maʿrūf Abū Ṭabar Ibn ʿArnūs commence au fascicule 123. Il réapparaît au fascicule [183] dans une aventure qui est la dernière réservée aux fils de ʿArnūs, et concerne son mariage avec al-Mayyāsa bint al-Muhallab[512]. Le problème de la conversion ne se pose pas dans son cas et son cycle s'apparente plutôt aux cycles des fils amoureux des émirs.

Un des événements clefs du cycle des épouses, puis des fils de ʿArnūs, est la dispersion de son harem, femmes et enfants, par le magicien Armanīya qui les renvoie dans leurs pays d'origine[513]. Une tentative d'enlever le harem de ʿArnūs avait déjà eu lieu, à l'instigation de Ǧawān[514]. Cette dispersion du harem est une variation soit du désintéressement de ʿArnūs par rapport à ses épouses, soit de l'impossibilité de ramener certaines d'entre elles en terre d'Islam. Pour que le cycle de ʿArnūs engendre le cycle des fils de ʿArnūs, lié aux chevauchées contre l'Islam et aux cycles des conversions, il faut que toutes ses femmes et tous ses enfants soient séparés de lui à un moment du récit. Le processus de répétition et de variation génère une circularité dans le récit, qui se superpose à la linéarité produite par la succession des générations.

Selon le processus de l'imitation, des cycles d'importance quantitative moindre, mais tout aussi primordiaux pour le récit et ses stratégies narratives, forment des branches associées. Parmi eux, il faut signaler le cycle des épouses de Šīḥa, puis celui des épouses d'autres personnages comme Aydamur. Ces deux

---

511 Voir fascicules 90 et 91.

512 Le statut des trois derniers fascicules est ambigu. Le récit qui est fait de l'enfance de Maʿrūf n'est pas conforme avec celui qui paraît au fascicule 123. D'autre part, il n'est fait aucune mention de sa femme al-Mayyāsa bint al-Muhallab avant le fascicule [183]. Il est vraisemblable que l'épisode commence après le fascicule 180 de la recension. Une lacune importante, entre ce fascicule et le fascicule [181], justifie l'absence dans la recension du début du *dīwān* de Maʿrūf Abū Ṭabar Ibn ʿArnūs. Je rappelle que les fascicules [181], [182] et [183], à l'origine non classés par l'IFEAD et considérés à tort comme doublons, sont de la même main, et portent les numéros 170, 171 et 172.

513 F. 92.

514 F. 79.

cycles, épouses de Šīḥa et épouses d'Aydamur, sont d'ailleurs étroitement liés, puisque la « découverte » et la conversion d'un des fils de Šīḥa sont directement liées à celles du fils d'Aydamur. Les circonstances de leur naissance diffèrent entre elles, mais aussi par rapport au cycle des épouses et des fils de ʿArnūs, mais les stratégies narratives restent identiques. Je traiterai donc les épisodes qui concernent al-Ṭūfrīn, fils d'Aydamur en relation avec ceux qui concernent Nuwayrid, fils de Šīḥa.

1) Les cycles associés : Šīḥa, ses femmes et ses fils, Aydamur

Il est plus difficile de repérer un cycle à proprement parler des épouses de Šīḥa, dans la mesure où elles sont beaucoup moins nombreuses que celles de ʿArnūs et où, de fait, les épisodes concernant ses mariages sont plus dispersés dans le récit. En revanche, les conséquences sur le récit de ces mariages, ou de certains d'entre eux, étant assez comparables, on peut parler de « cycle associé ». Les origines, circonstances et motivations de ces mariages peuvent varier, mais le choix des épouses est toujours lié à une stratégie et non pas, comme avec ʿArnūs, une impulsion, un désir. Parmi ces épouses, on trouve : la fille d'un capitaine chrétien, deux abbesses, une des filles de l'Empereur Frīdīrīk[515], une magicienne, une *ǧinnīya*, et la fille de Ǧawān. La première épouse de Šīḥa est la fille d'Urǧuwān le capitaine de la forteresse de Gênes, que Šīḥa épousa en tant que Ǧūnīt, « fils » du *babb* Ḥannā. Les circonstances de ce mariage ne sont révélées que lorsqu'il est question de leur fils, Naṣrūn Sābiq (qui deviendra Muḥammad Sābiq Šīḥīn)[516]. La scène dans laquelle Naṣrūn découvre l'identité de sa mère, qu'il croyait morte, contient tous les éléments de scènes quasiment identiques à l'occasion des découvertes des femmes de ʿArnūs prétendues mortes, mais en fait emprisonnées par leur père. Le lien entre cet épisode des femmes de Šīḥa et le cycle des femmes de ʿArnūs, ou d'autres personnages importants de la *Sīra,* est renforcé par le fait que dans les autres cas, c'est fréquemment Šīḥa qui découvre la femme emprisonnée.

Dans le cas des deux abbesses, les rencontres et les mariages se font dans deux des lieux importants par le rôle qu'ils jouent dans la *Sīra* : la première abbesse est la fille d'al-Damkīn, *babb* de Yaġra[517]. Or Yaġra est le fief de Ǧawān, son refuge chaque fois qu'il doit s'enfuir d'une ville après une défaite. La rencontre de Šīḥa avec elle se fait par l'intermédiaire d'une des fonctions de Šīḥa dans la *Sīra* ; en

[515] Parfois orthographié « Frīdrīk ».
[516] F. 51.
[517] Voir fascicule 54.

effet, c'est en tant que médecin qu'il la guérit puis l'épouse[518]. La seconde abbesse est Hīlāna, fille de Ǧamhīr, roi de Basandīd, et sœur du *babb* al-ʿAṣmīr, et son pays est l'Espagne. Or, toute cette région joue un rôle capital dans le récit, que ce soit l'Espagne et les îles qui lui sont rattachées, ou plus précisément la Catalogne, ou encore le Portugal. On se souvient, entre autre, que ʿArnūs a été élevé en Catalogne chez l'amiral Kinyār, et que Maʿrūf y a été prisonnier dix-sept ans et demi. Le lien avec le cycle de ʿArnūs n'est pas seulement géographique ; il est également renforcé par le fait que ʿArnūs et son fils Qaṭlūniǧ rivalisent pour l'amour d'une princesse qui n'est autre que la nièce d'Hīlāna, la princesse al-ʿAṣmīra, qui finira par épouser Ṭuwayrid, le fils d'Hīlāna et de Šīḥa. Leur rencontre est une version préalable aux rencontres de ʿArnūs et certaines de ses épouses franques, mais avec une différence intéressante : avant même de rencontrer Šīḥa, Hīlāna était déjà convertie à l'Islam[519] :

فقال شيحه فى باله هذه الراهبه بلا شك مسلمه فقالت له لا تصفن انى مؤمنه بالله وبما نزل من عند الله قال لها وانا هذا الذى اجا فى بالى[520]

Elle lui apprend ainsi sa conversion, après avoir étudié plusieurs religions :

فوجدت دين الأسلام هو الدين الصحيح فقمت اسلمت باطنا وقلت الى ابى بدى اترهبن[521]

Le mariage de Šīḥa avec la magicienne convertie Tāǧ Nās, et celui avec la *ǧinnīya*, al-Maṭrada, fonctionnent comme de véritables associations. D'une certaine façon, Šīḥa est le lieu de passage entre l'Islam et le monde merveilleux et surnaturel. Ces mariages rendent possible l'intervention de la magie en faveur de l'Islam, alors même que le texte dit à plusieurs reprises que l'Islam n'admet ni magie, ni magicien. Ainsi, au cours d'une chevauchée franque contre l'Islam, Ǧawān et le *babb* se servent d'une magicienne, mais ils sont confrontés à un obstacle sur la route de Homs et la magicienne pose la question :

---

[518] Non seulement Šīḥa est le médecin attitré de Baybarṣ, parfois aidé par un moine qui finira par se convertir, mais il apparaît fréquemment sous les traits d'un médecin maghrébin, chaque fois qu'il s'agit de soigner un des personnages importants de la *Sīra*.

[519] Voir f. 59.

[520] F. 59, p. 73.
(Šīḥa se dit : « Il n'y a aucun doute, cette nonne est musulmane. » Elle lui dit : « Arrête de réfléchir : je crois en Allah et à ce qu'il a révélé. » Il lui dit : « C'est bien ce qui m'est venu à l'esprit. »).

[521] F. 59, p. 76.
(« J'ai vu que l'Islam était la vraie religion. Je me suis convertie secrètement, et j'ai dit à mon père que je voulais me faire nonne. »).

قالت له فيه عند الاسلام سحر قال لها ما فيه يا فليونتي عند الاسلام سحراً فضحك البرطقش وقال عندهم الملكه تاج ناس بنت قبطاويل الساحر[522]

De la même manière, le monde des djinns n'est pas neutre dans la guerre contre l'envahisseur franc ou *ʿağamī* et al-Maṭrada[523] fait partie de ce que Fārūq Ḫūršīd nomme les « *ğinn-s* musulmans » :

إلا أننا سنلاحظ دئماً وجود الجنِّ المؤمن إلى جوار الجنِّ الكافر ووجود العداوة المتأصِّلة بين هذين العنصرين من الجنِّ : عنصري الجنِّ الكافر و الجنِّ المؤمن ؛ ففي دُنْيا الله لا بد أن ينتصر الخير والإيمان على الشَّر والكفر[524]

Clairement, ces deux mariages-là sont liés à d'autres cycles, tels que les chevauchées des puissances étrangères contre l'Islam, mais le résultat est toujours identique dans le ralliement de toutes les forces possibles, naturelles ou surnaturelles, pour protéger l'Islam et renforcer ses défenses. Car l'Islam n'est jamais présenté comme l'agresseur et les fils de ʿArnūs, comme ceux de Šīḥa, passent de la position d'agresseur à celle de défenseur. Deux des fils de Šīḥa, Muḥammad Sābiq Šīḥīn et Nuwayrid, lui servent d'acolytes et possèdent les mêmes pouvoirs transformistes que lui. Cependant, lorsqu'il s'agit de choisir un successeur à Šīḥa, c'est Ğulquš al-Ṭayyār[525], fils de Šīḥa et Tāğ Nās qui prend sa place.

La dernière femme de Šīḥa, Rūma, fille de Ğawān, représente l'ultime victoire de Šīḥa sur son adversaire, une victoire qu'il gagne de haute main sur les *fidāwīyeh* d'une part, et sur Aṣfūt, fils de Ğawān et frère de Rūma, d'autre part, dans un épisode rocambolesque plein de revirements. Avec son nom qui ne peut que faire

---

[522] F. 151A, 27r.
(Elle dit : « Y-a-t-il de la magie dans l'Islam ? » Il dit : « Non, ma fille, dans l'Islam il n'y a pas de magie. » Al-Burṭuquš se mit à rire et dit : « Ils ont la reine Tāğ Nās, la fille du magicien Qabṭāwīl. »).

[523] La recension est lacunaire en ce qui concerne la rencontre de Šīḥa et al-Maṭrada. Cette dernière apparaît pour la première fois dans la *Sīra* dans le fascicule 95 où elle aide Šīḥa à s'emparer de reliques à Constantinople. On la retrouve ensuite dans le fascicule 98, où l'on apprend qu'elle est l'épouse de Šīḥa. La discontinuité entre les fascicules 94 et 95 est vraisemblablement la cause de l'absence du récit de la rencontre entre Šīḥa et al-Maṭrada.

[524] Fārūq Ḫūršīd, *Adab al-sīrat al-šaʿbīya*, 73.
(Cependant, nous remarquerons toujours la présence de *ğinn-s* croyants à proximité de *ğinn-s* impies, ainsi que la présence de l'antagonisme bien enraciné des deux catégories de *ginn-s* : les *ğinn-s* impies, et les *ğinn-s* croyants. Car dans l'univers d'Allah, il faut que le bien et la foi triomphent du mal et de l'impiété.).
Sur Šīḥa et la magie, voir ma communication au colloque international de Damas sur la littérature populaire arabe : « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ğamāl al-Dīn. » (à paraître).

[525] La recension damascène est lacunaire en ce qui concerne la naissance de ce fils qui n'apparaît qu'au fascicule 144.

penser à Rome (déjà symboliquement ébranlée par la conversion de l'Empereur et le mariage de deux de ses filles avec des musulmans – ʿArnūs et Šīḥa), Rūma est un enjeu depuis le début du récit car Ǧawān se sert d'elle pour se faire des alliés, en la promettant à plusieurs reprises à qui l'aidera. Tout commence avec al-Burṭuquš dont la présence constante aux côtés de Ǧawān est liée à la promesse de ce dernier, dès leur première rencontre, qu'il la lui donnera en mariage :

فاخذه جوان الى بيته وضافه ذلك الليله فشاف روما بنت جوان فوقع بحبها فقال الى جوان يا جوان ما تزوجنى فليونتك وانا بتنازل عن البغاظ وبخدمك خدامت العبد للسيد ولا افارقك طرفت عين قال له جوان وديني بتمنا ولكن على شرط فقال له ما هذا الشرط فحكا له حكايه الذى قراها بكتاب اليونان وقال له بدى تعاونني على تفتيش على هل غلامين شعبان ومحمود مرادى اقتلهم واتغدا فيهم قبل ما يتعشو[526] فى فان ساعدتنى على مرادى ازوجك فليونتي[527]

Monnaie d'échange, prête à être « vendue » au plus offrant, elle finit par accepter la protection de Šīḥa et, après une longue résistance, elle se convertit et l'épouse. Contrairement à d'autres recensions où sa conversion se fait par l'intermédiaire du Monde du Secret[528], dans notre recension, elle est tout juste mentionnée. Envoyée au Caire par Šīḥa, celui-ci la rejoint et la retrouve convertie :

وهى مسلمه مؤمنه بالله ورسوله ففرح جمال الدين باسلامها[529]

En revanche, on ne sait pas ce qu'il advient de ce couple dans la recension damascène car Rūma n'apparaît plus après le fascicule 180[530].

---

[526] يتعشوا

[527] F. 7, p. 78-79 ; B/Z, vol. 1, 199-200.
(Ǧawān le conduisit chez lui et l'invita cette nuit-là. Il vit Rūmā, la fille de Ǧawān, et tomba amoureux d'elle. Il dit à Ǧawān : « Ǧawān, donne-moi ta fille en mariage et j'abandonnerai le passage pour te servir comme un serviteur sert son maître, et je ne te quitterai pas un instant. » Ǧawān lui dit : « Par Dieu, c'est d'accord, mais à une condition. » Il lui dit : « Et quelle est cette condition ? » Il lui raconta l'histoire qu'il avait lue dans le *Livre des Grecs* et lui dit : « Je veux que tu m'aides à retrouver ces deux garçons, Šaʿbān et Maḥmūd. Je veux les tuer et les devancer [m'en faire le déjeuner avant qu'ils ne fassent de moi leur dîner]. Si tu m'aides à faire ce que je veux, je te donnerai ma fille en mariage. »).

[528] C'est le cas dans la version imprimée du Caire.

[529] F. 180, fol. 42v.
(Et elle était musulmane, croyante en Allah et son Prophète. Ǧamāl al-Dīn se réjouit qu'elle se soit convertie.).
A ce moment du récit, le manuscrit est mutilé, avec des parties de pages déchirées, mais rien n'indique qu'il soit dit autre chose que cela de sa conversion.

[530] Il manque plusieurs fascicules entre le numéro 180 et le [181], peut-être une dizaine.

L'épisode concernant le mariage d'Aydamur avec la sœur de Baybarṣ Durr Mulk, et la naissance de son fils al-Ṭūfrīn, entretient un lien particulier avec le cycle des femmes et des fils de ʿArnūs. En effet, la disparition par enlèvement de Durr Mulk la place dans la même situation que la plupart des épouses chrétiennes de ʿArnūs. Elle est d'abord le sujet d'une construction en miroir, puisqu'avant son mariage avec Aydamur, elle est courtisée par un faux musulman, Qasṭūn, à l'instigation de Ǧawān. Le récit décrit une situation analogue à celle de ʿArnūs et Kātrīn, la première femme de ʿArnūs en tant que musulman, lorsqu'il reste une heure auprès d'elle sans la toucher. Mais ici nous avons affaire à un autre type de femme : en effet, Durr Mulk est une amazone qui ne se laisse pas faire et qui prend les devants. Ainsi elle découvre le complot de Qasṭūn et Ǧawān. Rescapée d'un premier enlèvement, elle est vicitme d'un second après son mariage avec Aydamur et se retrouve dans une lointaine contrée, Ṣūrdīn, dont le texte dit qu'elle se situe en Angleterre, et où elle donne naissance à al-Ṭūfrīn. Elle subit là le sort de la plupart des épouses chrétiennes de ʿArnūs, jusqu'à ce que Šīḥa la découvre et la délivre. Les bases de cet épisode sont jetées au fascicule 58, mais il ne trouve sa conclusion qu'au fascicule 117, et c'est lors d'une fête de mariage à laquelle la reine Tāǧ Baḫt, épouse de Baybarṣ, refuse de se rendre, comme elle refuse de se rendre à toutes les fêtes tant que Durr Mulk ne sera pas retrouvée[531], que l'épisode est relancé. Il suit alors le même tracé que les chevauchées, conversions, retrouvailles des fils de ʿArnūs. Si le schéma de base est identique, on remarque aussi que cet épisode est rélié aux cyles des enlèvements, à celui des femmes de Šīḥa (car c'est en allant à la recherche de Durr Mulk pour la première fois que Šīḥa rencontre et épouse Hīlāna), puis au cycle des fils de Šīḥa, puisque sa conversion est liée à celle de Nuwayrid.

A travers cette analyse des cycles des épouses et des fils de ʿArnūs, Šīḥa et Aydamur, nous avons pu voir comment ils sont reliés à d'autres cycles importants de la *Sīra*, et comment un réseau de correspondances s'établit entre eux. La plupart des conversions sont rattachées à eux, mais il s'agit toujours de vraies conversions, sur le modèle de celle de ʿArnūs. En revanche, le récit propose également un cycle de fausses conversions, dont un exemple nous est donné par celle de Qasṭūn dans l'épisode du premier enlèvement de Durr Mulk.

c) Les fausses conversions

Les fausses conversions constituent un cycle qui, pour certains épisodes, emprunte des voies tracées par celui des conversions sincères. Parfois, en revanche, les épisodes fonctionnent sur des schémas qui leur sont propres et que le cycle

[531] F. 112.

reprend de temps à autre. On peut compter 52 épisodes concernant les conversions, parmi eux 11 seulement concernent les fausses conversions. Encore une fois, il s'agit d'un cycle qui s'étend sur l'ensemble de la *Sīra* : en effet, le premier exemple se trouve au fascicule 39, le dernier au fascicule [182]. Voici la liste dans l'ordre :

1. Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn (35)
2. Al-Timur Šāh al-Halāwī (39)
3. Qasṭūn al-Armanī (58)
4. Marīn, vizir du *babb* al-Mankubīrd (72)
5. Mīrūniš (84-85)
6. Sabʿ Ḫayr Allah (86)
7. al-Maġlawīn (103)
8. ʿAbd al-Rahmān Qaṭāʿiš (122)
9. La reine Baḥrūma (146B)
10. Nimr al-ʿĀmirī (147B)
11. La reine Afrūna (152A)
12. Al-ʿArfīd Ibn Hadīr (170)
13. Rīzū Ibn Sarğawīl (182)

La classification peut se faire par association avec d'autres cycles : par exemple le cycle des chevauchées franques contre l'Islam, avec comme caractéristique les interventions de Ğawān (1-3-4-5-7-9-11-12-13), ou encore le cycle *ʿağamī* (2-6), ou le cycle des Adraʿīyeh (8-10). Les proportions penchent largement en faveur du cycle des chevauchées franques. En un sens, même si l'écart paraît élevé, il reflète assez bien le déséquilibre dans la *Sīra* entre l'opposition aux Francs et l'opposition aux *ʿağam*. Selon mon calcul, il y aurait 70 épisodes de chevauchées franques contre l'Islam. Quant au cycle *ʿağamī*, du moins celui lié aux attaques du *qān* Halawūn, le texte lui-même en relève 17. En effet, alors qu'il a réuni une armée, et s'apprête une nouvelle fois à envahir les terres d'Islam, Baybarṣ en a assez de ses méfaits et il demande que l'on fasse une liste de tous ses forfaits :

[السبعة عشر اذيه]

الأول ارسال اخوه التمر شاه الهلاوى بدسيسه الى مصر واخذ الملك

الثانى ركوب عقب ذلك

الثالث	ارسال ايدمر وسعد بعرضى
الرابع	تعرضه الى در ملك اخت الملك الظاهر بعرضى على توريز
الخامس	حضوره بعرضى للسويديه واخذه للملك وهو مجروح
السادس	ارسال تفاصيل مسمومه الى اولاد الملك
السابع	تعرضه الى ايدمر عند توريز وهو سائر الى بلاد ابوه
الثامن	ارساله اولاد الزوانى الى مصر
التاسع	ارسال علاى الدين البيسرى بعرضى
العاشر	حبس عرنوس عنده
الحادى عشر	تعرضه للملك بختايات العجم يوم دعوة قبطاويل الساحر
الثانى عشر	تعرضه للملك ببلاد العجم لما كان لاحق ابنه احمد بدر الدين شلامش فى ديوان فاطمه الخرزميه
الثالث عشر	غدره بسنقل الأشقر
الرابع عشر	تعرضه الى ابراهيم لما تسلطن على مدينه شمسين يوم فقد صفاء الود
الخامس عشر	ارسال العجوز وولديها لأستخراج سميات بيض الألوان من بنات مصر
السادس عشر	اعتراضه الى ابراهيم بعد رجوعه من مدينة كوخ العجم بديوان اخوه سعيد الجارح
السابع عشر	ركوب بثمانية كرات على بلاد العرب وهي هذه الذى نحن بصددها[532]

[532] F. 165, fols. 14v.-16r.
([Les dix-sept forfaits] : 1) Il a envoyé son frère al-Timur Šāh al-Halāwī avec un complot au Caire pour enlever le roi. 2) La chevauchée qui a suivi. 3) Il a envoyé Aydamur et Saʿd avec une armée. 4) Il a attaqué Durr Mulk, la sœur du roi al-Ẓáhir, avec une armée à Tūrīz. 5) Il est arrivé avec une armée à al-Swaydīya, et a enlevé le roi alors qu'il était blessé. 6) Il a envoyé un tissu empoisonné aux fils du roi. 7) Il a attaqué Aydamur à Tūrīz lorsque celui-ci se rendait chez son père. 8) Il a envoyé les Ulād al-Zawānī au Caire. 9) Il a envoyé ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī avec une armée. 10) Il a emprisonné ʿArnūs. 11) Il a attaqué le roi à Ḫatāyāt al-ʿAğam lorsque Qabṭawīl l'a fait venir. 12) Il a attaqué le roi en pays ʿAğam lorsqu'il suivait son fils Aḥmad Badr al-Dīn Šalāmīš au *dīwān* de Fāṭima al-Ḫurazmīya. 13) Il a trahi Sanqal al-Ašqar. 14) Il a attaqué Ibrāhīm quand celui-ci était sultan de Šamsayn lors de la disparition de Ṣafā' al-Wudd. 15) Il a envoyé une vieille femme et ses deux fils pour enlever des jeunes filles nobles du Caire à la peau blanche. 16) Il a attaqué

Il faut préciser que les attaques du Qān Halawūn contre l'Islam ne constituent pas, à elles seules, le cycle *ʿağamī* qui comprend des épisodes où il n'est pas question de lui. Ces épisodes sont souvent liés à la magie et aux enlèvements. Mais même en tenant compte de ces derniers, nous sommes loin du nombre d'épisodes qui forment le cycle des chevauchées franques contre l'Islam.

Une autre façon de répartir ces fausses conversions consiste à examiner leur mode opératoire. Le récit utilise deux stratégies narratives qui parfois se rejoignent. La première consiste à débuter un épisode par la fausse conversion, ou plus exactement, la prétendue conversion d'un personnage. Ce personnage est reçu au *dīwān*, reçoit une charge et un palais[533]. Il profite de sa situation pour commettre des méfaits, et un affrontement s'ensuit. Ce schéma de base subit, bien sûr, des transformations et des ajouts qui vont dans le sens d'une aggravation de la situation, avec la disparition de Baybarṣ, la prise de pouvoir de l'imposteur, et une *fitna* entre les diverses factions du pouvoir. L'aveuglement de Baybarṣ qui ne se fie qu'à la parole de l'imposteur et refuse d'entendre les objections, crée également une *fitna* entre lui et Ibrāhīm[534], et parfois avec l'ensemble des *fidāwīyeh*. Les fausses conversions 1-2-3-5-7 font partie de cette stratégie.

La seconde stratégie consiste à faire intervenir la fausse conversion comme résultat de la défaite : le personnage concerné a alors la possiblilité de sauver sa vie en se convertissant. C'est le cas pour les conversions 4-6-9-10.

La fausse conversion de la reine Baḥrūma (8) reste un cas à part. Elle arrive au beau milieu du conflit entre Francs et Musulmans, et il s'agit d'une feinte pour

---

Ibrāhīm à son retour de Kūḫ al-ʿAğam au *dīwān* de son frère Saʿīd al-Ğāriḥ. 17) Il a attaqué le pays des Arabes avec huit régiments, et c'est cette attaque qui nous occupe à présent.).
Dans la recension damascène, ce qui est probablement dû aux lacunes dans certaines sections avant le fascicule 165, il manque le numéro 12.

533 Le plus souvent c'est le palais de Bādīs qui est alloué au nouveau venu, ce qui souligne la haute estime dans laquelle on le tient, puisqu'il s'agit d'un palais sompteux, et la première possession de Baybarṣ au Caire.

534 L'attitude de Baybarṣ peut paraître curieuse dans la mesure où il sait qu'Ibrāhīm a un don et qu'il peut faire la distinction entre un vrai musulman, même s'il n'est pas encore converti, car il porte déjà en lui la lumière de l'Islam, et un faux. Bien entendu, on pourrait simplement mettre ceci sur le compte de la nécessité du récit, dans une séquence immuable : l'imposteur se présente, Baybarṣ le croit et l'accueille, Ibrāhīm objecte, Baybarṣ se fâche avec lui, Ibrāhīm quitte le *dīwān*, le roi se fait enlever, Ibrāhīm revient et le sauve. Cependant, je pense qu'il y a autre chose dans la relation Baybarṣ/Ibrāhīm, qui dépasse la simple logique du récit et sa répétition. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Baybarṣ n'est pas le héros parfait que l'on représente parfois. Comme tous les personnages de la *Sīra,* y compris Ibrāhīm ou Šīḥa, il y a en lui une faille, une vulnérabilité qui ne le quitte pas. Elle est en grande partie due à une certaine naïveté, revers de la médaille de sa piété et sa droiture, mais aussi à une non moins certaine arrogance, qui font que, parfois, il faut le manipuler pour éviter le pire.

tromper ʿArnūs et son fils Qaṭlūniğ qui, forts de leur expérience passée, ont cru pouvoir la séduire. Cependant, elle donne aussi la trame de la fausse conversion suivante (la reine ʿAfrūna) qui assemble plusieurs éléments des deux stratégies, tout comme, d'ailleurs la fausse conversion de Al-ʿArfīd Ibn Hadīr (10). L'intérêt de cette dernière classification, selon deux stratégies narratives fondamentales, c'est de voir comment certaines combinent ces deux stratégies.

Afin d'illustrer mon propos, je suggère d'analyser une des fausses conversions qui se développe selon la première stratégie, puis une qui se développe selon la seconde, enfin une qui mêle les deux. Le premier exemple concerne la fausse conversion d'al-Timur Šāh al-Halāwī.

Lorsqu'il se présente en terre d'Islam, al-Timur Šāh al-Halāwī suit un itinéraire bien connu dans la *Sīra*. Venant du pays *ʿağamī*, il arrive d'abord à Alep où il déclare s'être converti ainsi que son fils Sālim, et il est pris en charge après que ʿImād al-Dīn a reçu l'accord de Baybarṣ. Avant de donner cet accord, Baybarṣ prend des assurances : d'une part il s'adresse à sa femme, car il s'agit de son oncle, d'autre part il envoie Aydamur avec mille hommes pour voir de quoi il retourne. La réponse de Tāğ Baḫt n'est guère encourageante, mais Aydamur n'a rien à reprocher à al-Timur Šāh al-Halāwī. Le scénario est le suivant :

- Al-Timur Šāh est reçu en grande pompe par Baybarṣ qui lui accorde les mêmes fonctions que celles dont il jouissait chez son frère le *qān* Halawūn, et il l'installe dans le palais de Bādīs.
- Al-Timur Šāh commence à se faire une réputation en donnant régulièrement l'aumône aux nécessiteux, et en se comportant comme un homme pieux.
- Baybarṣ, curieux de voir ce qui se passe, se déguise en derviche et va faire un tour du côté du palais. Al-Timur Šāh l'invite à manger et le drogue, puis l'enferme dans un coffre.
- Al-Timur Šāh prend le pouvoir en produisant un faux document « signé » du roi qui lui confie le royaume en son absence.
- Le vizir Šāhīn, méfiant, écrit aux forteresses. Ibrāhīm s'émeut de la nouvelle et comprend toute l'affaire. Il se rend au Caire, fouille partout dans le palais Bādīs, mais au moment où il veut ouvrir un coffre sur lequel al-Timur Šāh est assis, il reçoit un message de la reine qui le réprimande pour son attitude hostile envers al-Timur Šāh. Ibrāhīm s'en va.

- Halawūn se prépare à envahir l'Islam. Al-Timur Šāh confie Baybarṣ à son fils qui doit le remettre à Halawūn, tout en prétendant être du côté d'al-Saʿīd, qui dirige l'armée et avec qui il entretient une amitié.

- Šīḥa dévoile le plan à Ibrāhīm et finalement celui-ci délivre Baybarṣ qui veut mettre son fils et sa femme à mort pour avoir soutenu al-Timur Šāh. De retour au Caire, il se rend au harem, et sa femme effrayée découvre son erreur. Elle imagine un plan.

- Tāğ Baḫt cache Baybarṣ, fait venir son oncle al-Timur Šāh et prétend que Baybarṣ l'a prise de force. Al-Timur Šāh lui révèle alors toute l'affaire. Elle lui offre un poignard mais il n'arrive pas à le retirer du fourreau. Elle s'en empare pour lui montrer, dégage le mécanisme, lui tranche la gorge, et fait envoyer sa tête au *dīwān* sur un plateau.

- Baybarṣ la réconcilie avec Ibrāhīm.

Certaines de ces étapes se retrouvent dans d'autres fausses conversions du même type. D'autres sont spécifiques à cet épisode et prennent une signification particulière. De même, le schéma va subir des transformations au cours de ses répétitions, mais les germes sont déjà plantés. Parmi les invariants, on note l'arrivée de l'imposteur avec ce que j'appelle des « lettres de crédit ». La position d'al-Timur Šāh, son rang, le fait qu'il soit parent de Tāğ Baḫt, qu'il se présente de façon très protocolaire, pour ainsi dire aux portes de l'Islam, son comportement pendant tout le voyage d'Alep au Caire, en passant par Damas, constituent ces « lettres de crédit ». Dans le cas de Qasṭūn, par exemple, ce qui lui vaut l'accueil et la candeur de Baybarṣ c'est le fait que dans un épisode précédent il a sauvé Aydamur blessé dans la bataille d'Ankubār[535]. Le second élément parmi les invariants est l'installation de l'imposteur à la fois au *dīwān* et au palais de Bādīs. Le troisième élément concerne l'attitude pieuse de l'imposteur qui suscite la curiosité par la renommée qu'il acquiert ainsi. Ensuite vient l'enlèvement de Baybarṣ et la prise du pouvoir par l'imposteur ; enfin la guerre alors que le roi est absent et que l'imposteur gouverne à sa place, et l'intervention de Šīḥa et des *fidāwīyeh,* qui viennent régler toute l'affaire. Ainsi, que la fausse conversion fasse partie du cycle *ʿağamī*, comme dans le cas d'al-Timur Šāh, ou du cycle des chevauchées franques contre l'Islam, comme dans le cas de Qasṭūn, le scénario de base est identique.

En revanche, les variants présentent des traits qui renforcent certains thèmes, où encore jettent des ponts vers d'autres cycles. C'est tout particulièrement dans les

[535] Celle-là même où Ibrāhīm est « mort ». Voir fascicule 45.

variants que l'on trouve aussi les germes de variations possibles dans le cycle. Par exemple ici, l'attitude un peu ambiguë de la reine qui, d'une part semble se désintéresser de l'affaire :

واخذ الكتاب ودخل الحرم فلاقت له الملكه فاخذها ودخل الى احد المخادع وجلس هو وایاها وطالع الكتاب واعطاه الى الملكه فاخذته الملكه قرته وصفنت حصة زمان فقال لها الملك لا تصفنی هذا التمر شاه عمك اخو ابوکی فقالت له فداك امی وابی یا امیر المؤمنین فانا لیس لی ام ولا اب ولا عم ولا خال ولا اخت ولا اخ ولا لی احد غیر الله وانت یا خادم الحرمین وسعادتك افعل برایك ولا تشاورنی فان شئت خدمه وان شئت اطرده الی برات بلادك لأنه ملة الكفر لا امان لها خصوصاً عبادین النار بقا افعل مرادك فالحرمه لا تستشار[536]

Plus tard, elle semble prendre fait et cause pour son oncle contre Ibrāhīm. La scène de décapitation peut paraître surprenante de la part d'un personnage somme toute assez peu présent dans le récit, mais dont l'influence est indéniable[537]. Son différend avec Ibrāhīm est particulièrement riche en résonances, car il rappelle le double lien qui unit ce personnage au couple royal. Ibrāhīm, en tant que Chevalier Sans Nom, est surnommé Siyāğ al-ʿAḍārā par la reine lorsqu'il la sauve [c'est la reine qui parle] :

فقالت له لا یمکن ادعك تسیر اذ لم اکافیك علی فعلك الجمیل فقال لها لا اقدر علی الاقامه بل اذا کان مرادك تنعمی علی اعطینی شققه وریقه من یدك اتشرف فیها قدام امیر المؤمنین قالت له طیب وکتبت له اعطینا وما منعنا الی اخینا صاحب الجمیل صایع[538] الأسم الذی یحق له ان یکون سیاج للعذاره تمنیه لا ترد لانه غفرنا من العریش الی مصر وانقذنا من ید الاعداء[539]

---

[536] F. 39, pp. 14-16 ; B/Z vol. 4, 269-270.
(Il prit la lettre et entra dans le harem. La reine le reçut et il l'emmena dans une des petites chambres, et ils s'assirent. Il sortit la lettre et la donna à la reine. Elle la prit et la lut, puis elle réfléchit un moment. Le roi lui dit : « Ne réfléchis pas trop longuement. Cet al-Tīmur Šāh, c'est ton oncle, le frère de ton père.» Elle lui dit : « Je t'ai sacrifié ma mère et mon père, Commandeur des croyants. Je n'ai ni mère, ni père, ni oncle paternel, ni oncle maternel, ni sœur, ni frère, personne à part Dieu et toi, serviteur des lieux sacrés. Que ta seigneurie fasse ce qu'elle veut, et ne me demande pas conseil. Si tu le veux, prends-le à ton service, et si tu le veux, chasse-le de ton pays. Car il n'y a aucune garantie dans la religion des infidèles, surtout chez les adorateurs du feu. Fais ce que tu veux, car on ne saurait demander conseil à une femme.»).

[537] Tout en restant dans le harem, elle donne parfois une impulsion qui fait prendre certaines décisions à Baybarṣ. C'est le cas, par exemple pour l'épisode de Durr Mulk qui, après son enlèvement, semble un peu oubliée de tous. Grâce à son obstination, elle réussit à faire bouger les choses.

[538] ضایع

[539] F. 26, pp. 9-10 ; B/Z vol. 3, 214.
(Elle lui dit : « Je ne peux pas te laisser partir sans t'avoir récompensé pour tes bonnes actions ! » Il lui dit : « Je ne puis rester, mais si tu veux me faire une faveur, donne-moi un bout de papier de ta main que je puisse m'en prévaloir auprès du Commandeur des Croyants. » Elle lui dit : « Très

Mais le texte se charge aussi de nous rappeler le lien qui unit Baybarṣ et Ibrāhīm, puisque, dans l'épisode d'al-Tīmur Šāh, Ibrāhīm sauve Baybarṣ sur le lieu même où, jadis, Baybarṣ avait sauvé Ibrāhīm lorsque son père Ḥasan al-Ḥūrānī voulait l'enterrer vivant[540]. La dissention entre Ibrāhīm et la reine s'étend aussi sur le fils de Baybarṣ, al-Saʿīd qui, on le verra plus tard, n'aime pas beaucoup les *fidāwīyeh*[541] ; cette dissention prendra un tour tout à fait singulier lorsque Baybarṣ lui-même, contre son meilleur jugement, se fâchera avec Ibrāhīm au sujet d'un de ces imposteurs. Cet épisode met aussi en valeur le dévouement sans faille de Tāğ Baḫt, qui a pu faire une erreur, mais qui n'a jamais voulu tromper Baybarṣ. Nièce du *qān* Halawūn, convertie à l'Islam de son plein gré, elle se donne entièrement à la cause de l'Islam. Figure discrète de la *Sīra*, c'est aussi par les égards que l'on a pour elle que l'on mesure son importance. Baybarṣ lui promet de ne jamais prendre d'autre épouse qu'elle, et il se tient à cette promesse :

وقال لها يا تاج بخت ما دام انكى ما غدرتى واستخرتينى ان اكون لكى بعلاً فانا وحيات راسى وراس جدى ابراهيم الادهم ما دامك بتغارى فلا عدت اركب خيل الاناث لاجلك وتحرم علىَّ جميع النساء من بعدك[542]

Son exil avec son plus jeune fils, après la mort de Baybarṣ, puis ses retrouvailles avec Ibrāhīm aveugle, après la mort de Tāğ al-Dīn, sont parmi les moments les plus pathétiques de la *Sīra*, mais montrent aussi sa détermination, puisqu'elle aide Ibrāhīm à venger Baybarṣ, et qu'elle meurt auprès de lui, sur le chemin de Damas.

Dans l'épisode de Mīrūniš[543], c'est après avoir été vaincu et fait prisonnier que ce dernier se convertit pour échapper à la mort. Non seulement il est grâcié, mais il obtient des faveurs, dont celle de récupérer sa hache magique, dont ʿArnūs s'était emparé, et, bien entendu, de bénéficier d'un rang au *dīwān*, ainsi que du palais de Bādīs. Comme à chaque fois après une conversion masculine, on procède à

---

bien. Et elle écrivit : « Nous donnons à notre frère, à qui nous sommes redevable, le Chevalier Sans Nom, qui peut se prévaloir du nom de Rempart des Pucelles, une faveur qui ne pourra lui être refusée. Car il nous a protégée depuis al-ʿArīš jusqu'au Caire, et il nous a sauvée de nos ennemis. »).

[540] Voir fascicule 6.

[541] Baybarṣ a trois fils de son mariage avec Tāğ Baḫt, dont deux ont un rôle significatif dans la *Sīra.* L'aîné, al-Saʿīd ne cache pas son penchant pour les émirs aux dépens des *fidāwīyeh*, alors que Aḥmad Šalāmiš favorise ces derniers.

[542] F. 24, p. 42-43 ; B/Z, vol. 3, p. 151.
(Il lui dit : « Tāğ Baḫt, puisque tu ne m'as pas trahi, et puisque tu m'as choisi pour époux, sur ma vie et sur la tête de mon grand père Ibrāhīm al-Adham, puisque tu es jalouse, pour l'amour de toi je ne monterai plus jamais de jument, et je m'interdirai toutes les femmes après toi. »).

[543] Voir fascicules 84-85.

la circoncision. Dans ce cas, la fausse conversion est révélée au lecteur/auditeur par le fait que Mīrūniš paie le médecin pour qu'il mente et dise que Mīrūniš a bien été circoncis alors qu'il n'a pas pratiqué la circoncision :

فلما وصلوا لمصر نزل بسراية باديس وامر الجراح ان يطهره فبرطله ميرونش بشوية ذهب وقال له اذا سئلك الملك قول له طهرته[544]

C'est alors que Ǧawān se présente à lui et que Mīrūniš lui expose sa ruse et son plan. L'épisode reprend ici la scène type en la modifiant et en combinant les formules déjà utilisées dans l'épisode de la fausse conversion de Qasṭūn et dans celui de Mārīn. Dans l'épisode de Qasṭūn, celui-ci ne s'est pas encore converti avant l'arrivée de Ǧawān qui le pousse à cette fausse conversion. Qasṭūn reçoit une charge, et il demande la main de Durr Mulk, mais il n'est pas question de circoncision. En revanche, dans le cas de Mārīn, il s'agit, au départ d'une vraie conversion, et ce n'est qu'après avoir été circoncis qu'il rencontre Ǧawān qui le pousse à trahir Baybarṣ. La fausse conversion de Mīrūniš entraîne une *fitna* avec le départ de ʿArnūs et des *fidāwīyeh*, ce qui facilite la tâche de Ǧawān et Mīrūniš lorsque Ardūniš et son armée se mettent en route pour al-Swaydīya. Comme dans l'épisode d'al-Timur Šāh, Mīrūniš se fait nommer à la tête d'une armée auprès d'al-Saʿīd.

Un des épisodes les plus complexes du cycle rassemble des éléments des différents épisodes qui le précèdent, comme c'est souvent le cas dans les grands cycles. Il s'agit de la fausse conversion d'al-ʿArfīd Ibn Hadīr. Afin de mieux comprendre ce qui se passe, il faut rappeler le contexte. Al-ʿArfīd Ibn Hadīr est le fils de Yaʿqūb al-Hadīr, un *fidāwī* chrétien qui s'était converti à l'Islam[545], alors que son frère Hadīr al-Ruʿūd ne s'est pas converti. Au moment où l'épisode d'al-ʿArfīd Ibn Hadīr commence, Yaʿqūb s'est rendu dans son ancienne forteresse pour convaincre sa femme, ses fils et tous ses gens de se convertir à l'Islam et de le suivre. Mais devant l'opposition de ses fils et de sa femme, il les tue tous. Lorsqu'al-ʿArfīd, l'aîné, revient de collecter les tributs des autres forteresses sous sa coupe, il découvre le massacre et suit Ǧawān qui l'incite à la guerre contre l'Islam. A partir de

---

[544] F. 85, p. 4453.
(Quand ils arrivèrent au Caire, ils descendirent au palais Bādīs et il [Baybarṣ] demanda au chirurgien de le circoncire. Mais Mīrūniš suborna le chirurgien avec un peu d'or et lui dit : « Si le roi te le demande, dis-lui que tu m'as circoncis. »).

[545] Voir fascicules 11-112. Le récit de la conversion de Yaʿqūb al-Hadīr et de ses conséquences subit une suspension caractéristique de certains épisodes ou cycles d'épisodes : un personnage accomplit son destin dans un premier temps, puis poursuit la voie qu'il s'est choisie. Lorsque son fils ou ses enfants sont en âge de faire leurs propres choix, le cycle qui s'était mis en veilleuse repart de plus belle.

là nous avons une combinatoire des éléments appartenant aux divers autres épisodes :

- Chevauchée contre l'Islam au côté de Ǧawān et Mīrūniš.
- Prise d'al-ʿArfīd qui se convertit pour sauver sa peau.
- Circoncision d'al-ʿArfīd et attribution d'un palais.
- Lettre de Ǧawān se plaignant de sa conversion. Réponse d'al-ʿArfīd avouant une fausse conversion.
- Enlèvement de Yaʿqūb al-Hadīr ainsi que des quatorze fils de ʿArnūs, envoyés à Ṣafrīn, à Rome pour qu'il les excécute.
- Révélation que Ṣafrīn, le petit-fils de l'Empereur, est en fait le fils de ʿArnūs.
- Libération des prisonniers, emprisonnement d'al-ʿArfīd et de Ǧawān.
- « Evasion » de Ṣafrīn de Rome pour rejoindre la terre d'Islam avec sa mère, Ṣafrīna, une autre femme de ʿArnūs, ʿAyn al-Ġazāla, et Nūria, femme de Šīḥa, et tous les prisonniers, les vrais, comme les faux.
- Mort d'al-ʿArfīd, décapité par son père.
- Conversion et circoncision de Ṣafrīn.

Ce schéma montre à la fois l'association des divers éléments qui composent le cycle des fausses conversions, et lien avec le cycle des vraies conversions, ainsi que celui des fils de ʿArnūs. On pourrait également voir dans cet épisode un moment dans un cycle qui serait celui du clan al-Hadīr de la forteresse al-Nār, qui commence au fascicule 109 pour se terminer au fascicule 170, avec des rebondissements aux fascicules 111, 112 et 168. Yaʿqūb al-Hadīr se montre fidèle à l'Islam (il participe à de nombreuses expéditions aux côtés des *fidāwīyeh*), mais cette fidélité est fatale à son clan. Lorsqu'il coupe la tête de son fils aîné, il ne lui reste plus aucun parent, plus aucune descendance. Une certaine ironie se profile dans le fait qu'au même moment, la descendance de ʿArnūs s'enrichit, et ne cesse de croître, alors que lui-même est mort. Les quatorze fils de ʿArnūs mentionnés dans le fascicule 170 deviennent quinze lorsque l'on découvre que Ṣafrīn est également son fils[546].

Episodes à l'intérieur d'épisodes, cycles à l'intérieur des cycles, nous sommes face à une stratégie d'enchevêtrements, de liens qui se tissent entre les

[546] Pour les femmes et les fils de ʿArnūs, sans oublier sa fille Maryam al-Ḥamqā, voir les tableaux en annexe.

divers événements et les différents personnages. Il ne s'agit pas, comme dans *Les Mille et une nuits* d'enchâssement avec un conte/épisode cadre dans lequel viennent s'insérer d'autres contes/épisodes, dans une mise en abyme vertigineuse. On pourrait mieux se figurer ce qui se passe avec l'image d'un arbre et ses ramifications, ses racines multiples aussi, ou qui se divisent. Peut-être l'analogie la meilleure est-elle l'image qu'utilise Calvino dans son roman *Le Château des destins croisés*, où chaque convive du château, privé de parole, raconte son histoire à partir de celle d'un autre convive qui, à l'aide d'un jeu de cartes de Tarot, trace sur la table la ligne de son récit[547]. Chaque ligne croisant une autre, tout, finalement, revient au même temps et au même espace.

Le récit se déroule selon des cycles, et dans cette expression même nous avons à la fois ce qui se déroule, selon une ligne, une chronologie, et ce qui revient, selon un cycle, une circularité du récit. Qu'il s'agisse de temps ou d'espace, nous sommes confrontés à la même superposition du linéraire et du circulaire. Dans le chapitre qui suit, je voudrais explorer certaines données concernant le temps et l'espace, et voir comment ces notions participent de la stratégie narrative.

[547] Italo Calvino, *Le château des destins croisés* (Paris : Seuil, 1998) (*Il Castello dei destini incrociati*, 1973).

CHAPITRE 2

Temps et espace

Dans tout récit, les notions de temps et d'espace tiennent une place importante dans la stratégie narrative. Le récit peut être parfaitement linéaire et chronologique, parfois même sans jamais se référer à un autre temps que le présent de l'action narrée, mais il peut également subir une « fragmentation temporelle » renvoyant à tel ou tel moment du passé, revenant au présent, se projetant dans l'avenir etc. Quant à l'espace, il est le plus souvent non seulement géographique, mais également métaphorique, parfois exclusivement, même lorsqu'il est décrit de façon très détaillée[548]. Dans la littérature populaire, les contes jouent de façon caractéristique avec le temps et l'espace. La notion de temps renvoie à un temps universel, passé éternel du « il était une fois », qui peut très bien devenir « il était deux fois », dans le sens où la répétition fait partie du jeu du conte. D'ailleurs ce « il était une fois » n'a de passé que le temps grammatical puisqu'on peut très bien imaginer que l'histoire se déroule dans un temps qui n'est pas encore advenu[549]. L'espace est à la fois reconnaissable, donc distinct, et indifférencié. C'est le château et ses détails, la forêt et ses habitants, ses chaumières, la ville, l'île etc. C'est ici, mais c'est aussi un ailleurs, et chacun de ces éléments est susceptible de véhiculer un symbole, permettant ainsi une interprétation qui n'a rien de géographique. Parallèlement aux lieux définis, parfois nommés, une autre carte se dessine[550]. Les

---

[548] C'est le cas, par exemple des Utopies. Le terme « Utopie » vient du livre de Thomas More, *Utopia*, dans lequel la cité est parfaitement décrite. Voir Thomas More, *Utopia* (London : Norton, 1975, rpt. 1992) ; je cite cette édition, car elle comporte la carte d'Utopia, publiée dans l'édition de Bâle en 1518, la gravure sur bois étant d'Ambrosius Holbein, le frère du célèbre Hans Holbein. Dans les distopies du genre de *Brave New World* d'Aldous Huxley, ou *1984* de George Orwell, les lieux donnent souvent une impression de réalité, voire d'hyperréalité. A cet égard, certains lieux de la *Sīra* peuvent provoquer un effet similaire de celui de l'Utopie.

[549] Toute la littérature de science fiction fonctionne sur ce principe : « j'accepte que l'action a lieu dans un futur par rapport à l'époque dans laquelle je vis, mais j'accepte aussi que cette histoire appartient à un passé, qu'elle est, en fin de compte, révolue, et bien sûr je comprends que ce qui se passe dans ce futur-passé a un rapport avec le temps présent ». Les voyages dans le temps dont sont friands les récits de science-fiction mettent particulièrement bien cela en valeur.

[550] Je pense, par exemple, au voyage de la jeune sœur dans le *Conte du portefaix* des *Mille et une nuits*, où l'espace se rétrécit, pour arriver au coffre qui contient le Coran, en passant par la mer, la ville, le palais, la chambre. Voir *Les Mille et une nuits*, , « L'Histoire de la maîtresse de maison. ».

siyar utilisent le temps et l'espace d'une façon particulière qui correspond au dessein du récit. La longueur d'un texte comme celui de *Sīrat Baybarṣ*, son mode d'élaboration par accrétion[551], ses stratégies narratives contribuent à une utilisation spécifique des éléments spatio-temporels.

Il est parfois assez difficile de séparer les deux notions qui sont irrémédiablement liées dans le vocabulaire. Ne parle-t-on pas de temps « longs » et de temps « courts », ne dit-on pas « l'espace d'un instant » ? Aussi, n'ai je pas l'intention de toujours les traiter séparément mais plutôt d'aborder des aspects qui les affectent soit l'un, soit l'autre, soit les deux.

A) L'organisation de l'espace

Mon propos n'est pas de faire des repérages « réalistes » concernant l'espace et le temps, ni de confronter la réalité géographique et historique à la fiction, mais de donner un aperçu des mondes spatio-temporels présents dans le récit, et leur utilisation. Il n'échappera à personne que certaines données sont parfaitement conformes à la géographie et à l'organisation « historique » de l'espace, comme par exemple lorsqu'il est fait référence aux royaumes de la côte[552], ou du temps, lorsque le texte indique la succession des sultans sur le trône d'Egypte[553]. Cependant, la *Sīra* ne saurait être perçue comme un texte historique, même si le récit puise dans l'histoire, d'autant qu'il a été démontré que certains des événements « sources », pour des batailles ou pour des personnages, ont pris place bien après le règne de Baybars. On pourrait, malgré tout, s'attendre à ce que des temps forts de l'Histoire, comme la chute de Bagdad en 1258, fassent l'objet d'une mention particulière, plus précise. Or, il n'en est rien. Le fait que la recension de Damas se dispense de l'introduction pseudo historique de la plupart des versions égyptiennes, montre que l'intérêt est ailleurs. Lorsque le récit commence, avec le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, l'impression donnée est celle d'un danger grandissant, d'un royaume islamique menacé de toutes parts, littéralement entouré d'ennemis.

Voir aussi Katia Zakharia, « L'histoire de la maîtresse de maison : lecture d'un conte des *Mille et Une Nuits* ». In *Voyages mythiques et mythes voyageurs*, Lyon : Université Lumière-Lyon2, 2000, 7-29.

[551] Voir l'article de Georges Bohas ; « Comment grandissent les romans populaires ? », *Studia Islamica* 83 (1996/1,février), 89-99.

[552] Par exemple, Antioche (fascicules 13-14 ; 29-30, 96 ; 161), Tripoli (37-38 ; 108), pour ne citer que ces deux villes, font l'objet de diverses aventures et de sièges.

[553] Ceci concerne essentiellement les fascicules 21 à 27.

De fait, l'espace islamique est réduit à très peu de choses[554]. Si le Caire est le centre du pouvoir, Damas est le centre géographique du récit. Ce « centre » se situe sur une ligne Nord-Sud qui va de Brousse (Turquie) au saʿīd (sud de l'Egypte), selon un itinéraire fréquemment mentionné : le Ṣaʿīd, Le Caire, Gaza, al-Quds, Damas, Homs, Hama, Alep, Brousse, Madīnat al-Ruḫām, cette dernière ville étant imaginaire, contrairement aux autres. Mais Damas est aussi au coeur d'une région, *bilād aš-šām*, convoitée à la fois par les Francs et par les *ʿağam*, et qui est également le coeur du *dār al-Islām*. C'est à partir de ce centre, et par rayonnement, que l'univers de la *Sīra* se construit. A l'Ouest, les zones proches sont constituées par les royaumes de la côte, désignés par leur ville principale, comme al-ʿArīš, Ṣūr, ʿAsqalūn, Tripoli, Antioche ou Sīs ; ces zones, bien que gouvernées par des rois francs (*babb-s* dans la *Sīra*), doivent verser un tribut au pouvoir musulman. Les zones éloignées sont désignées comme *bilād al-afrānğ* (*sic.*) ; certaines sont signalées par le nom d'une ville (Gênes, Rome, Constantinople), d'autres confondent le nom du pays avec le nom de la capitale, selon ce qui semble être une coutume dans les pays arabes[555] : ainsi le Portugal est à la fois la région et la ville dont Qaṭlūniğ est le seigneur.

Certaines mains, donnent des noms de pays et de ville, par exemple Sofia, comme capitale d'al-Burtuqān[556], ce qui parfois pourrait poser problème, comme dans ce cas précis, si l'on voulait voir là une quelconque vraisemblance. Ainsi, à la page 9 du fasicule 65, trois noms sont associés qui représentent les grandes régions et peuples sur lesquels le *babb* al-Maġlawīn règne :

وكان الملك المغلوين يحكم على ستة وثلاثين بلد من بلاد البلغار والبلقان والبردقان[557]

On pourrait penser que « برتقان », qui est une altération de « برتقال », désigne donc le Portugal, avec l'anomalie de Sofia comme capitale. Mais, plus tard (fascicule 117), on apprend que Qaṭlūniğ, prétendu fils d'al-Maġlawīn, mais en fait le fils de ʿArnūs, a conquis une ville/pays avec l'aide de Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī, qui porte le nom « al-Būrtuġāl »[558]. Dans la séquence donnée au fascicule 65, l'effet de

---

[554] Il comprend essentiellement des zones qui couvrent le sud de la Turquie, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, mais il faut tenir compte des royaumes francs de la côte qui empiètent sur les trois premières zones géographiques.

[555] Par exemple : تونس ou رصم.

[556] Voir fascicule 65, p. 33 (صوفيا عاصمة البردقان).

[557] F. 65, p. 9
(Le roi al-Maġlawīn régnait sur trente-six villes du pays des *bulġār*, al-Balqān, et al-Burduqān.).

[558] Voir fasc. 117, fol. 11r. Il est vrai qu'il s'agit de deux mains différentes, le fascicule 65 étant de la main A, et le 117 de la main B.

paronomase, d'allitération et de rime est vraisemblablement plus important qu'une nomination et une localisation précise.

Il est évident que les coutumes ont pu varier, en ce qui concerne la nomination explicite de l'ennemi, par exemple. Ainsi, il me semble tout à fait significatif que la main B1, qui porte les dates précises de la copie de chaque épisode du manuscrit (entre 1910 et 1912), nomme les différentes nations auxquelles, du vivant du copiste, l'Empire Ottoman doit faire face et qui, en ce début du XXe siècle sont parfaitement constituées en Etat. Le fait que le *ḥakawātī*, qui plus tard hérite de ces fascicules, raye ces noms pour rester dans le vague et les aligner sur d'autres fascicules provenant de manuscrits différents dont la copie est plus récente (comme la main A) montre que les préoccupations ne sont plus dans cette désignation précise. Il en va de même pour les titres des seigneurs des pays étrangers. Le manuscrit de la main B1 donne des titres précis tels que « empereur » (« *imbarāṭūr* »), « marquis » (« *markīz* »), « duc » (« *dūq* »). Le titre de « comte », en revanche, semble comme attaché à certains noms et se retrouve dans toutes les mains, comme par exemple pour le personnage nommé « al-Kūnd Farūn ». De même, le *babb* de Tripoli porte le nom de « al-Brinḍ » qui peut-être une référence à un roi franc nommé « Le Prince », tué par Nūr al-Dīn[559]. La plupart de ces titres sont rayés par le *ḥakawātī* qui les remplace par « *babb* » et ne conserve que le titre « *malik* » lorsque celui-ci est présent. *Malik* et *babb* semblent d'ailleurs interchangeables.

Un des termes « géographiques » qui revient très souvent est celui de « *ǧazīra* », ainsi que son pluriel « *ǧazāyir* »[560]. Le texte n'est pas clair sur ce que le terme désigne. Parfois il s'agit effectivement d'une île ou d'îles, parfois d'une région[561].

Vers l'Est, les choses semblent encore plus incertaines. Le terme *bilād al-ʿaǧam* désigne tout ce qui se situe entre Bagdad et l'Inde, au-delà de laquelle le

---

[559] Voir Lyons, M. C. *Ayyubids, Mamlukes and Crusaders,* vol. 1, 151 pour l'arabe (tiré de *Tāriḫ al-duwal wa al-mulūk* de Ibn al-Furāt), et vol. 2, 120 pour la traduction anglaise.

وملك بعده أنطاكية الابرنس وأقام بها فى قوّة واقدار ولقى الملك العادل نور الدين محمود بن زنكى الشهيد على حصن الاكراد فى شهر رجب سنة ثلاث وأربعين وخمسمائة.

(Antioch was then ruled by the Prince (Raymond of Poiters) who maintained a strong and powerful position there. He met Nūr al-Dīn at Ḥiṣn al-Akrād (Crac des Chevaliers) in the month of Rajab in the year 543 (15 November – 14 November 1148.).

(Antioche fut alors gouvernée par le Prince qui y maintint une position forte. Il affronta Nūr al-Dīn Maḥmūd Ibn Zinkī al-Šahīd au Crac des Chevaliers pendant le mois de Rajab 543.).

[560] Le plus souvent orthographié ainsi : جزاير, parfois, mais très rarement : جزائر.

[561] Il est vraisemblable que le terme désigne aussi parfois l'Algérie. Les pays du Maghreb ne sont jamais clairement mentionnés par leur nom, et l'adjectif « *maġribī* » fait référence à toute la région.

monde de la *Sīra* s'étend, de façon plus anecdotique, vers la Sibérie (fasicule 142). Si Bagdad est bien sous la coupe du *qān* Halawūn, la capitale de ce dernier et le centre du pouvoir *ʿağamī* est Tūrīz (Tabriz). Le *bilād al-ʿağam*, par son importance dans le récit, fait pendant au *bilād al-afrānǧ*. Pour des raisons particulières, certaines régions sont mentionnées, comme le Ḫwārizm, dont Baybarṣ est originaire. Comme pour les pays francs, les villes et les régions se confondent souvent.

Dans l'ensemble, à part certaines contrées lointaines, les mondes de la *Sīra* se définissent surtout par leur appartenance religieuse : à l'Ouest les chrétiens (*naṣrānī/naṣārā* ou *kristyān*), à l'Est les adorateurs du feu (*ʿabīd al-nār*). Dans cette configuration, l'Islam tient le milieu. Cependant, il serait faux de croire qu'il s'agit d'une simple opposition et que ces régions sont complètement différenciées. Au contraire, les mondes s'interpénètrent et produisent des images en miroir, avec des effets d'inversion. La présence des chrétiens dans le monde musulman est attestée de différentes manières. Les quartiers chrétiens de certaines villes sont fréquemment mentionnés, ainsi que les églises et les monastères qui se nichent au coeur même des cités islamiques comme Damas, avec l'église de Marie, ou al-Quds, avec l'église du Saint Sépulcre. Les nombreux monastères se situent souvent à proximité des grandes villes et constituent un refuge pour les espions, et pour Ǧawān à partir du moment où il doit abandonner sa « couverture » en tant que grand *qāḍī*. Il semble d'ailleurs entendu que Baybarṣ, comme ses prédécesseurs, respecte ces lieux, et le scandale est grand lorsque, en représailles, il menace de détruire tous les lieux de cultes chrétiens[562]. Ainsi, lorsque, au fascicule 170, Aḥmad Šalāmīš ordonne effectivement la destruction de tous les lieux de culte chrétiens, même Qalawūn s'en émeut, lui rappelant que Baybarṣ avait toujours été contre cela. Mais l'inverse est vrai, et les musulmans ne sont pas absents des pays francs. Ils sont particulièrement présents, bien sûr, dans les royaumes de la côte, et une ville comme Antioche possède un quartier musulman, tout comme le Caire, Alexandrie, Damas, Alep possèdent un quartier chrétien. Au-delà des pays de la côte, en revanche, on parle plutôt de prisonniers musulmans, et ceux qui y vivent libres le font souvent déguisés. A l'Est, au *bilād al-ʿağam*, l'image est quelque peu inversée : en effet, si les rois de la côte paient un tribut à l'Islam, ici ce sont les royaumes ou les villes musulmanes qui paient un tribut à Halawūn. Les musulmans sont d'ailleurs représentés au *dīwān* de Halawūn par un vizir, Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla qui apparaît dans le récit dès le fascicule 17. A l'Ouest, le jeu consiste à soumettre les royaumes francs qui attaquent l'Islam et à les astreindre à un tribut ; à l'Est, il s'agit de libérer les villes musulmanes de la tutelle de Halawūn. Une fois le coup fatal porté à Halawūn, son

[562] Voir, par exemple fascicule 42.

fils lui succède, mais avec l'accord de Baybarṣ à qui il doit se soumettre. En contrepoint de Halawūn, à l'Ouest, l'Empereur de Rome est présenté comme le chef suprême des rois francs (*bāšā qirān* ou *bāšqirān*)[563], et Rome constitue le haut lieu politique de la chrétienté[564]. On note, cependant, que l'influence de l'Empereur n'est pas aussi forte que celle de Halawūn, et les rois francs possèdent une autonomie plus grande que celles des *qān-s* et *šāh-s ʿağam*. Lorsque le récit bascule dans le fantastique et le merveilleux, les lieux n'ont plus aucune appartenance géographique précise, en revanche, ils sont reliés à un des trois mondes géographiques de la *Sīra* par leur appartenance religieuse ; la ville de Šamsayn et Qamarayn est entièrement convertie à l'Islam, alors que Yānisa Ḏāt al-Arṣād, qui comporte quarante monastères, est entièrement chrétienne.

Cet aperçu ne serait pas complet sans la mention toute spéciale des forteresses et des *fidāwīyeh* : les ismaéliens ont leur propre territoire, à tel point qu'ils peuvent parfois réclamer un droit de passage. Lorsqu'ils se retirent dans leur fief, ils semblent en être les maîtres, même si, théoriquement, ils acceptent Baybarṣ comme l'élu. Ils sont un espace dans l'espace musulman sans être jamais vraiment absorbés. Šīḥa est le trait d'union : arabe, non ismaélien, alors que Baybarṣ n'est ni arabe, ni ismaélien. Mais on doit remarquer que l'on trouve des *fidāwīyeh* chrétiens, avec leurs propres forteresses, qui jouissent de la même indépendance par rapport au pouvoir.

Le tableau est donc beaucoup plus complexe qu'on ne pourrait le croire à première vue et s'engager dans une opposition manichéenne de l'espace risque fort d'entraîner des conclusions erronées.

Tout fonctionne, en fait, comme s'il s'agissait de plans différents, à la fois horizontaux et verticaux, dont les frontières sont perméables et tous les échanges possibles. L'horizontalité s'exprime dans ces trois mondes géographiques de la *dunyā* qui s'interpénètrent constamment ; quant à la verticalité, elle est constituée de deux plans dont l'un est la *dunyā*, et l'autre le Monde du Secret, mais de la même manière, les frontières entre les deux plans sont perméables et les échanges constants. L'intervention du Monde du Secret dans la *dunyā* est un des facteurs qui

---

[563] Le terme *qirān* désigne certains rois importants comme l'Empereur de Rome ou Mīḫā'il, roi de Constantinople.

[17] Le terme « *al-fātīkān* » (le Vatican) est employé dans le fascicule 7, p. 57 (B/Z vol. 1, p. 194), mais n'est plus utilisé par la suite. Il semble, en fait, que le monastère « al-ʿAmūd » sur lequel règnait Bašrān, le grand père de Ğawān, puis Karsīmūn, fils de Bašrān et oncle de Ğawān, représente le Vatican, même s'il n'est pas expressément situé à Rome, mais en bord de mer, et Bašrān apparaît comme le pape des chrétiens.

relient le temps et l'espace puisque les distances prennent alors des valeurs différentes et, sous le prétexte du divertissement, le récit frôle parfois l'interdit dans une utilisation ludique de la magie qui, le temps d'une illusion, reconstruit l'espace et le temps. Le récit prend alors tous les aspects de l'allégorie : le temps de la *dunyā* peut être perçu comme la réalisation d'un temps déjà accompli, de toute éternité, comme un temps qui rattrape celui de la prédiction, dans lequel tout est à la fois annoncé comme futur et déjà réalisé ; de la même façon, l'espace entier est donné comme celui de l'Islam, même si sur le plan de la *dunyā*, il reste à conquérir.

Les stratégies narratives dans la gestion du temps et de l'espace passent par des notions qui sont liées aux structures d'ensemble que j'ai tenté de décrire dans le premier chapitre de cette deuxième partie. Ce sont ces notions que je voudrais examiner à présent.

B) Le linéaire et le circulaire

La structure par épisodes que nous avons examinée dans le chapitre précédent donne une idée de la stratégie narrative qui consiste à superposer deux types de chronologie. Pour faire simple, le linéaire se préoccupe de la succession des événements, qu'ils soient présentés de façon strictement chronologique, sans aucun retour en arrière, ou que des éléments antérieurs à l'action présente soient introduits, comme explication ou justification. Dans ce dernier cas, on peut facilement « reconstruire » la chronologie des événements, et l'analepse ne vient pas radicalement bousculer notre perception du temps. La plupart de ces analepses sont clairement délimitées, soit parce qu'elles sont prises en charge par un personnage qui donne à un autre personnage des informations sur son passé, comme c'est le cas pour « Sīrat Maḥmūd » dont il a déjà été question, soit parce que le récit utilise une formule de délimitation, qui introduit une explication et donc un retour en arrière, comme par exemple :

وكان السبب بذلك الحرب هو ان البب صاطرس...[565]

De fait, ce type de retour en arrière explicatif est généralement annoncé par la formule « ...وكان السبب ب... » ou une de ses variantes. Dans ce cas, les retours en arrière sont dans une logique de cause à effet. D'une manière ou d'une autre, on peut considérer que c'est cette logique qui préside à la plupart des analepses, même lorsque la formule est absente.

---

[565] F. 68, p. 2193.
(Et la raison de cette guerre est que le *babb* Ṣāṭrus...).

L'autre type de retour en arrière concerne l'effet de simultanéité des événements. Par exemple lorsque, après la prise d'une ville, on suit les agissements de tel groupe de personnages, à partir de tel moment, puis on revient en arrière pour poursuivre les agissements d'un autre groupe de personnages. Dans ce cas c'est une formule du type : « يرجع الكلام الى ... فلما….[566] ». C'est l'effet « pendant ce temps... ».

Dans le cas d'une insertion longue de type bographique, où un personnage donne des informations sur sa vie passée, les raisons de sa présence dans tel ou tel endroit etc., la voix narrative subit parfois un glissement du personnage au narrateur omniscient, à tel point que le récit donne des indications qui ne peuvent pas être connues du personnage qui commence le récit, car les événements auxquels il est fait référence ont eu lieu en dehors de sa présence. Dans « *Sīrat* Maḥmūd », par exemple, le récit, d'abord pris en charge par Maḥmūd, vire rapidement à la troisième personne, et tous les événements relatant les tribulations des ancêtres, de façon assez détaillée, appartiennent à narrateur omniscient[567]. Cependant, ce récit est également présenté comme celui de Maḥmūd puisque à la fin, il reprend la main par une formule qui indique que c'est par choix que Maḥmūd, en tant que narrateur de sa propre histoire et de celle de ses ancêtres, s'est présenté comme narrateur omniscient : « وهذا محمود هو انا بذاتى »[568]

En revanche, un long récit peut être entièrement raconté par un personnage à un autre à la première personne. Au fascicule 28, Ibrāhīm raconte ses aventures à Baybarṣ depuis le jour où celui-ci l'a sauvé de son père qui voulait le mettre à mort :

ومن تكون من الرجال فقال له اعلم يا دولتلى انى انا ابراهيم وليد حسن الحوران وامى عيشه الشمطا الذى جنابك خلصتنى من ابى حسن لما كان بده يدفنى بالحيات[569]

Dans l'ensemble, le récit est pris en charge à la première personne, par Ibrāhīm, exceptées quelques incises qui le font basculer vers la troisième personne, et où l'on a l'impression que le narrateur reprend la main :

---

[566] Les exemples sont nombreux. Voir fascicule 166, foL. 46v.
(Le récit revient à... car lorsque...).

[567] Voir fascicule 3, pp 34-81. ; B/Z, vol. 1, 73-81

[568] F. 3, p. 81

[569] F. 28, p. 91 ; B/Z, vol. 3, 295.
(« Et qui es-tu parmi les cavaliers ? » Il lui dit : « Sache, ô mon Maître, que c'est moi Ibrāhīm fils de Ḥasan al-Ḥūrānī et que ma mère est ʿAyša al-Šamṭā, et que ta seigneurie m'a sauvé de mon père lorsque celui-ci voulait m'enterrer vivant. »).

اسمع الى واحد منهم فانه لما نظر ذلك البخل من السيد منفاخ اعتلم انه هذه الدوره والبرمه كلها **لاجل ابراهيم** فاصطبر الى تانى يوم وراح الى بحرة المدوره **وجدنى قاعد فقال لى** تفضل يا شاب روح معنا[570]

Dans cet exemple, on voit bien le passage de la troisième personne à la première. Même si on admet qu'Ibrāhīm ait pu se faire raconter certains événements, il est évident que pour d'autres, n'étant pas présent, il ne pourrait les raconter, il se pose donc lui-même comme narrateur omniscient. La stratégie narrative exige de nombreux marqueurs pour qu'il ne subsiste aucune ambiguïté. Ainsi, en plus des verbes à la première personne, des pronoms personnels libres ou affixes, le texte rappelle sans cesse qu'Ibrāhīm raconte son histoire à Baybarṣ : l'adresse « يا دولتلى » figure 78 fois dans le récit d'Ibrāhīm à Baybarṣ[571]. Les délimitateurs du récit sont toujours clairs, si bien que le lecteur/auditeur sait que ce qui est raconté est pris dans une incise temporelle ; la situation initiale est rétablie par la formule :

فلما سمع الملك من ابراهيم ذلك الكلام...[572]

Dans l'ensemble, les formules qui délimitent les incises temporelles sont toujours suffisamment présentes et claires pour que le sens de la chronologie et du linéaire ne soit pas affecté. Il peut arriver, cependant, qu'un enchâssement d'incises rende le récit plus difficilement reconstructible. C'est le cas lorsqu'un épisode s'insère dans un épisode déjà inséré, ou lorsque les cycles s'entremêlent. Plus on avance dans le récit, plus les lignes narratives ont l'occasion de se croiser, car plus elles sont nombreuses, et c'est donc plutôt à partir de la moitié, voire des deux tiers de la *Sīra*, que l'on rencontre de tels enchâssements. Ils sont, en fait, rarement d'une telle complexité que le lecteur ne puisse s'y retrouver. Un cas particulier peut nous intéresser ici, car il concerne une convergence du temps et de l'espace qui illustre bien ce qui se passe ailleurs dans le récit, mais de façon moins évidente peut-être. Il s'agit des épisodes de ʿĪsā al-Ǧamāhirī, fils d'Ibrāhīm, et de Naṣrūn al-Ṭayyār, fils de Saʿd[573].

---

[570] F. 28, pp. 99-100 ;B/Z, vol. 3, 298.
(Ecoutez l'un d'eux qui, lorsqu'il vit l'avarice du sieur Manfāḫ, se rendit compte que toute l'affaire concernait **Ibrāhīm**. Il patienta jusqu'au lendemain, puis se rendit à Baḥra al-mdawwra et **me trouva assis et me dit** : « S'il te plaît, jeune homme, viens avec nous. »).
C'est moi qui souligne.

[571] Ce récit occupe 72 pages dans le fascicule 28.

[572] F. 29, p. 1 ; B/Z, vol. 3, 313.
(Et lorsque le roi eut entendu ce récit de la bouche d'Ibrāhīm...).

[573] Voir fascicules 107-108.

L'épisode commence par un incident qui provoque la chevauchée du *babb* Sarğawīl contre Baybarṣ. L'incident concerne Falak qui, sous prétexte d'encaisser de l'argent dû par le *babb* Sarğawīl, s'arrête à Ṣafad à son retour de Constantinople. En fait, il avait aperçu la fille du *babb*, Marġarīt, et en était tombé amoureux, si bien qu'il décide de l'enlever. Elle lui joue un mauvais tour, et il échoue dans sa tentative, mais le *babb*, poussé par son fils le prince Ğūrğ, décide de partir en guerre. Il fait alors appel à ʿĪsā al-Ğamāhirī. Une première incise temporelle informe qu'il s'agit, en fait, du fils d'Ibrāhīm et de Nāfila. Ayant besoin de renfort, ʿĪsā al-Ğamāhirī fait appel à un ami, Naṣrūn, dont une seconde incise temporelle indique qu'il s'agit du fils de Saʿd. Une troisième incise raconte comment ces deux personnages sont devenus amis. Lorsque le récit revient à la situation « présente », celle de la chevauchée du *babb* Sarğawīl dans laquelle les deux amis s'engagent, et que tous les deux se retrouvent blessés, c'est à Šīḥa de résoudre le problème et de réunir tous les éléments des deux histoires pour les conduire de front à la même conclusion heureuse ; la nécessité de faire saisir au lecteur/auditeur la simultanéité d'événements présentés forcément l'un après l'autre se fait alors sentir.

Si l'on considère l'ensemble de l'épisode, on s'aperçoit qu'il est étroitement lié, dans le récit, à l'épisode qui précède. En fait, on assiste à un effet de tuilage entre la fin de l'épisode de Kāmil, et le début de celui de Falak[574]. Ici, la fête qui conclut l'épisode de Kāmil, ouvre sur l'épisode de Falak, non seulement parce que le départ de Falak pour Constantinople est lié au dénouement heureux de l'épisode précédent (il doit ramener le Qirān Mīḫā'īl à Constantinople et récupérer sa rançon), mais aussi parce que les noces de Kāmil suscitent chez Falak le désir de se marier lui aussi :

> وهو بذلك الأفكار وداخله لعنده امه رياحيه فقالت له ما لك صافن يا وليدى قال لها والله يا اماه اخذت على خاطرى لأنه صار لى هل قدر خادم الدوله ما فرحت بحالى فقالت له من هو الذى مانعك والا مالك جاه عند احد بكره لما تصل الى مصر قول الى بيّك ابراهيم بدى اتزوج فأىّ مقدم كان بيعطيك بنته قال لها ان شاء الله لابد ما اعمل مذاكره مع ابى بهذا الخصوص[575]

[574] Voir fascicule 107, fols. 35-38.

[575] F. 107, fol. 38v.-39r.
(Il en était là de ses pensées lorsque sa mère Riyāḥīya entra et lui dit : « A quoi penses-tu, mon fils ? » Il lui dit : « Par Allah, mère, je suis contrarié parce que tout ce temps que j'ai servi l'Etat, je n'ai pas eu de noces. » Elle lui dit : « Et qui t'en empêche ? Sauf si personne ne te tient [suffisamment] en estime [pour te donner sa fille], demain, lorsque tu arriveras au Caire, dis à ton père Ibrāhīm que tu veux te marier. N'importe quel *muqaddam* te donnera sa fille. » Il lui dit : « Je dois avoir une discussion avec mon père à ce sujet-là. »).

La scène se passe au retour de Falak de Constantinople, et il a déjà une idée de qui il veut épouser, et ce n'est pas la fille d'un *muqaddam* ! En effet, c'est en se rendant à Constantinople avec Mīḫā'īl, et en faisant une halte à Ṣafad, que Falak a aperçu la fille du *babb* Sarǧawīl, Marġarīt. La simultanéité des actions – la fête chez Kāmil et le voyage à Constantinople de Falak – brouille les marqueurs d'épisodes[576], la fête et le départ, qui finissent par se dédoubler : le départ pour Constantinople n'étant qu'un prélude au départ de Falak pour Ṣafad, et les noces de Kāmil, le prélude aux noces de Falak. Le linéaire (départ – retour) et le circulaire (faux départ – faux retour / noces – noces) fonctionnent bien ensemble.

Les incises temporelles participent de cette superposition des temps, car elles concernent tous les éléments de l'épisode. D'abord, elles concernent Falak lui-même, dont il a été longuement question au fascicule 75[577]. Sa plainte que le temps au service de Baybarṣ ne lui ait pas apporté la récompense que d'autres ont pu obtenir est aussi un clin d'oeil au récit qui ne s'est plus du tout occupé de lui depuis le moment où il a reconquis la forteresse de son père musulman et de son grand-père chrétien. Son histoire était déjà enchevêtrée dans celle de Naṣīr al-Nimr, et on comprend que le personnage se sente lésé par le récit ! La mise en place de l'épisode de Falak produit une distance par rapport aux stratégies narratives, et place le temps du récit en première ligne, insistant sur la nécessité du retour des éléments du récit (retour de Constantinople / retour en arrière). Ensuite, les incises temporelles concernent deux autres personnages de l'épisode qui vont prendre le pas sur Falak lui-même. Ici, le retour du récit sur lui-même s'opère par le dédoublement du couple Ibrāhīm / Saʿd, en ʿĪsā / Naṣrūn. L'incise concernant Falak réside dans une seule proposition qui déclenche la mémoire du lecteur/auditeur (« صار لى هل قدر خادم الدوله »), pour les autres incises, elles sont prises en charge car elles correspondent à des moments qui n'ont pas encore fait l'objet d'une relation. En revanche, en ce qui concerne ʿĪsā al-Ǧamāhirī, le récit bascule dans le passé pour faire un pont entre la naissance de ce dernier, et la raison de sa présence dans le conflit provoqué par l'enlèvement de la princesse Marġarīt par Falak. Le lien entre ʿĪsā et le *babb* Sarǧawīl est éclairé par le passé immédiat, car ʿĪsā est un prétendant de la princesse rejeté par son père :

[576] La fête est un des marqueurs de la fin d'un épisode (noces, circoncision etc.), comme le départ (quête, aventure, guerre etc.) est un des marqueurs du début d'un épisode.

[577] Falak est le fils d'un musulman et d'une chrétienne, élevé par un émir arabe qui le considère comme son fils.

فقال واحد من الوزر انا عندى راى يا سمو الدوق[578] قال له قول لشوف فقال له بالعام الماضى كان اجاك كيخيه من عند المقدم عيسى الجماهرى وجاب لك مكاتبه وهدايا وخطب فليونتك وانت رجعته خائب والآن احسن ما ياخذها واحد مسلم قدمها الى الجماهرى هديه واكتب له كتاب وقول نحن هلق واقفين بزمامك واخبره بما جرى[579]

C'est la princesse elle-même qui porte la lettre qui la présente comme un « cadeau », mais ʿĪsā s'offusque de la situation :

وناولته الكتاب فأخذه قراه وفهم رموزه ومعناه فتبحلقت عينيه ورقصت شواربه وشق الكتاب ورماه وقال يلعن سرجويل شو قليل مرؤه اذا كان بده يستجير فىّ ليش حتى يبعثلى فليونته كأنه عمل لى اياها مرايه حتى انجده[580]

Il s'agit d'une stratégie fréquente dans la *Sīra* : au lieu de simplement « décrire » le personnage et d'énoncer ses qualités, ou ses défauts, c'est sa réaction et son discours qui le définissent. La qualité qui se dégage de sa diatribe contre Sarğawīl est la *murū'a*, idéal chevaleresque qui combine courage et intégrité. Afin de calmer ʿĪsā, Marġarīt use de la ruse et donne une version des faits sans rapport avec la lettre. La mise en place du personnage permet d'introduire l'incise dont voici le texte :

وكان الجماهرى بالظاهر ابن صاحب الحصن مركنطين الجمهرى[581] وقد سماه عيسى واما باطناً هو ابن ابراهيم سياج العذاره وامه نافلة الحصون وكنا شرحنا[582] عن سبب مجيئها الى هذا الحصن من ابن عمها المقدم دم وكانت حامل بهذا الغلام ووضعته بهذا المكان وتربا فيه وطلع

---

[578] Cette main (B1) est la seule à donner systématiquement les titres « occidentaux » pour les *babb-s,* tel que *dūq* (Duc), ainsi que les nationalités des peuples francs. Dans certains des fascicules de cette main, le *hakawātī* a rayé ces titres pour les remplacer par *babb* au crayon, et les nationalités par *dušmān*, mot d'origine persane : *dušman* (ennemi). Dans les citations, je conserve l'original, sans tenir compte des modifications du *ḥakawātī*.

[579] F. 107, Fol. 54r.
(Un des vizirs dit : « J'ai une idée, mon seigneur le Duc. » Il lui dit : « Dis voir. » Il lui dit alors : « L'an dernier, un intendant du *muqaddam* ʿĪsā al-Ğamāhirī est venu te voir avec une lettre et un cadeau [de sa part] pour demander la main de ta fille. Tu l'as renvoyé sans rien. A présent, plutôt qu'elle ne soit prise par un musulman, donne-la en cadeau à al-Ğamāhirī, et écris-lui une lettre disant : « Nous nous mettons sous ta gouverne », et raconte-lui ce qui s'est passé. »).

[580] F. 107, fol. 55r.
(Elle lui donna la lettre, il la prit, la lut, et en comprit le message et le sens. Ses yeux lui sortirent de la tête, et sa moustache trembla ; il déchira la lettre, la jeta par terre et dit : « Maudit Sarğawīl, quel manque de vertu chevaleresque ! S'il voulait trouver refuge chez moi, pourquoi m'envoyer sa fille comme s'il voulait que je l'épouse et que je le sauve ? »).

[581] Orthographe du manuscrit.

[582] Voir fascicule 47.

فارس من الفرسان واخفوا امه عنه حتى ما تخبره عن ابوه واصله وقالو[583] له صارت مورته وبعدها مات مركنطين الجمهرى واستولى هذا مطرحه ووضع يده على القلاع وضرب سيطه فى جميع البقاع[584]

La présentation est simple et directe, avec un rappel selon la formule « كما شرحنا ». Le bref résumé d'un épisode qui a occupé toute une partie d'un fascicule, se résume à l'enlèvement de Nāfila par son cousin et leur arrivée dans la forteresse d'al-Ǧamāhirī. L'enfance et l'éducation de ʿĪsā ne sont, ici, qu'une série d'actions ou d'événements brièvement relatés. On retrouve les éléments qui caractérisent ce genre d'incise temporelle qui rapporte l'enfance des fils des héros de la *Sīra*, élevés en terre étrangère. D'une certaine manière, ce récit fournit les invariants de ces épisodes :

- Le rappel des circonstances.
- L'éducation guerrière de l'enfant.
- La mère prétendue morte.
- La mort du « père ».
- La succession du « père » par l'enfant.

Le récit suit un canevas simple, ce qui n'est pas toujours le cas. En ce qui concerne ʿArnūs, par exemple, l'incise temporelle qui correspond au récit de Kinyār sur l'enfance de ʿArnūs, constitue un véritable épisode inséré, avec diverses péripéties[585].

Convaincu par Marġarīt, ʿĪsā accepte d'aider Sarğawīl et son premier acte de guerre est d'aller dévaster la forteresse des Ḥūrānī, de faire prisonnier Ḥasan et de s'emparer du trésor d'Ibrāhīm. On comprend alors pourquoi le récit insère l'histoire de Nāfila et ʿĪsā avant cet acte. L'ordre des épisodes, la façon d'insérer des incises temporelles a un effet sur la réception du récit qui, dans la recension damascène, va

---

583 قالوا

584 F. 107, fol. 56v.-57r.
(Al-Ǧamāhirī était notoirement le fils du maître de la forteresse, Markanṭīn al-Ǧamhirī qui l'avait appelé ʿĪsā, mais, en secret, c'était le fils d'Ibrāhīm, le Rempart des Pucelles, et sa mère était Nāfila al-Ḥaṣūn, et nous avions expliqué comment elle avait été amenée dans cette forteresse par son cousin le *muqaddam* Damm, alors qu'elle était enceinte de ce garçon. Elle avait accouché dans ce lieu, et il y avait été élevé. Devenu un grand cavalier parmi les cavaliers, on lui avait caché sa mère de peur qu'elle ne lui apprenne qui était son père et son origine, et on lui avait dit qu'elle était morte. Ensuite Markanṭīn al-Ǧamhirī était mort, il [ʿĪsā] lui avait succédé au pouvoir, avait mis la main sur les forteresses, et il était devenu très célèbre dans toutes les contrées .).

585 Voir fascicule 64.

toujours dans le même sens. L'impression de surface est que le narrateur « profite » d'un moment (ici la visite de Marġarīt) pour nous donner des informations sur le personnage en question. Mais à y regarder de près, cette incise pourrait très bien s'insérer ailleurs, par exemple dès que le vizir a fait sa suggestion et que le nom de ʿĪsā al-Ǧamāhirī a été prononcé. Dans ce cas, nous serions dans une situation où, de façon claire, le récit rejette le suspense, veut mettre le lecteur/auditeur au courant immédiatement, pour qu'il réagisse et interprète la situation en fonction des informations qui lui sont données. On pourrait tout aussi bien imaginer l'insertion de l'incise plus tard, après la mise à sac de la forteresse Azruʿ, ce qui changerait notre point de vue sur le personnage, et ne produirait pas le même effet d'ironie dramatique[586]. Le choix qui est fait ici implique une découverte simultanée de la nature du personnage et de sa réelle identité. De plus, elle amplifie la réception de la mise à sac de la forteresse, et en particulier du dialogue qui s'instaure entre ʿĪsā et ʿAyša al-Šamṭā, en fait sa grand-mère. On note également un trait particulièrement savoureux dans cette scène. Alors que ʿĪsā s'empare à la fois de Ḥasan al-Ḥūrānī et du trésor d'Ibrāhīm, l'objection de ʿAyša al-Šamṭā ne concerne que le trésor :

> وفى ذلك الوقت كانت عيشه الشمطا مريضه فقامت طلعت لباب السرايا نظرت الرجال وهم عمال يحملوا الأموال فقالت ولك يا جماهري هذا مال ابراهيم سياج العذاره خسى باطك عنه فقال لها يا ام الرجال المال ما عليه مقدره ولكن تحريك شر لأبنك يا بدى اطفى سيطه يا هو يطفى سيطى[587]

Or on sait bien qu'une des caractéristiques d'Ibrāhīm est d'accumuler l'argent et d'y tenir. Le récit met ceci en place assez tôt, et c'est lui qui instaure la coutume de faire payer ses « frais de route » par les rois chez qui il est envoyé en ambassade par Baybarṣ[588]. Comme l'indique ʿĪsā, c'est bien pour faire enrager Ibrāhīm qu'il lui vole son argent ! L'affrontement qui se profile est annoncé ici, comme s'il ne pouvait y avoir sur terre à la fois Ibrāhīm et ʿĪsā. Bien sûr, le récit fait

---

[586] J'emploie ici volontairement un terme surtout utilisé au théâtre pour signifier le fait que les spectateurs sont au courant de choses que certains personnages, parfois tous les personnages, ignorent. L'ironie dramatique a deux effets simultanés : d'une part elle installe une distance, comme toute ironie, d'autre part elle rétablit la primauté du spectateur comme destinataire du dialogue et, de fait, le spectateur est intégré dans le projet dramatique. On pourrait remplacer « dramatique » par « narratif » avec un résultat similaire, si ce n'est que pendant la *performance,* le spectateur participe d'un acte qui est à la fois narratif et dramatique.

[587] F. 107, fol. 58.
(A ce moment là, ʿAyša al-Šamṭā était malade. Elle se leva et alla jusqu'à la porte du palais et vit les hommes qui transportaient le trésor. Elle dit : « Dis-donc, Ǧamāhirī, c'est le trésor d'Ibrāhīm, Rempart des Pucelles, ôte tes pattes ! » Il lui dit : « Mère des cavaliers, l'argent ne se contrôle pas, mais cela attisera la colère de ton fils, soit j'éteindrai sa réputation, soit il éteindra la mienne. »).

[588] Voir mon article : « Repetition As Narrative Strategy: Ibrāhīm's Embassies ».

en sorte que la confrontation entre Francs et Musulmans passe par Ibrāhīm qui, pour des raisons qui ne sont pas vraiment expliquées, avait demandé à Baybarṣ l'autorisation de s'occuper de l'affaire Sarğawīl[589]. Ici, c'est la nécessité du récit qui prime.

L'épisode concernant Naṣrūn est motivé par le siège de Ṣafad. Al-Ğamāhirī ayant été blessé par Saʿd, il a besoin d'un allié en dehors de la ville et il fait appel à son ami Naṣrūn. ʿĪsā, désire que Naṣrūn le venge, ce qui implique une confrontation entre ce dernier et Saʿd :

هاتلى ورقه ودوايه يا دوق حتى ابعث جيب لك فارس يحمى الميدان وياخذ ثار ضربى[590]

Le récit est alors confronté à la nécessité de deux incises temporelles : d'une part la révélation de la véritable identité de Saʿd, d'autre part l'explication de l'amitié entre ʿĪsā et Naṣrūn[591]. A partir de là, les parallèles s'enchaînent. Le lecteur/auditeur sait par la brève incise que Naṣra, la femme de Saʿd, a donné naissance à Naṣrūn. L'amitié de ʿĪsā et Naṣrūn commence par une querelle qui se termine par une amitié scellée par un pacte [c'est ʿĪsā qui parle] :

قال له ولك يا نصرون انت اخى على العذرا والمسيح فقال له ولك يا جماهري وديني انا قبلت للممات ما بفارقك وقاموا اتفقوا الأثنين مع بعضهم اتفاق عجيب وصار معهم مثل ما قال المثل محبة بالأباء متصلة بالأبناء[592]

Cette dernière réflexion met en exergue le parallèle entre les deux « couples », puisque l'amitié entre Ibrāhīm et Saʿd commence, elle aussi, par un conflit, et qu'ils finissent par être inséparables. Un moment très émouvant de la *Sīra*

---

589 L'implication d'Ibrāhīm dans l'affaire est justifiée dans le récit par le fait que Falak et sa mère se réfugient dans la forteresse Azruʿ, pour fuir la vindicte du *babb* Sarğawīl.

590 F. 108, fol. 10v.
(« *Babb*, apporte-moi une feuille et un encrier, pour que j'envoie chercher un cavalier qui défendra le champ de bataille et vengera le coup que l'on m'a porté. »).

591 A ce point du récit, il manque le folio 10, ce qui nous empêche de faire une stricte comparaison : le récit est interrompu au moment où Qirṭās signe la lettre qu'un messager doit remettre à Naṣrūn. Il reprend au moment où Naṣra, la fille du *babb* Iṣṭfanūs, en fait la femme de Saʿd (voir fascicule 40), entre en scène en rejoignant Saʿd et Ibrāhīm pour leur apprendre qui est Naṣrūn. Lorsque, précédemment, Ibrāhīm s'était battu contre ʿĪsā sur le champ de bataille devant Ṣafad, il ne savait pas que ʿĪsā était son fils. Saʿd, au contraire, le sait.

592 F. 108, fols. 12v.-13r.
(Il lui dit : « Eh bien, Naṣrūn, par la Vierge et le Christ, tu es mon frère ! » Il lui dit : « Eh bien, Ğamāhirī, par Dieu, je t'assure que jusqu'à la mort je ne te quitterai pas ! » Et ces deux s'accordèrent de manière remarquable, et comme le dit le proverbe : « L'amour des pères se transmet aux fils. »).

montre les fils remplaçant leur père respectif dans leur rôle au cours d'une ambassade[593].

De façon claire ici, les lignes temporelles chronologiques, par l'effet des différentes incises, rendent compte d'un mouvement cyclique. La notion de régénération est à l'oeuvre, et elle implique deux sortes de temps : le temps chronologique de la succession, une génération suit l'autre et finit par la remplacer, et le temps périodique, de la répétition, qui lui, fait référence au temps éternel et suspendu, qui convient bien au temps de la fiction. On se souvient, par ailleurs, que le premier conflit de la *Sīra* entre les Francs et les Musulmans concernait justement le *babb* Sarğawīl et l'opposait à Baybarṣ, il s'agissait aussi du premier combat réel de Baybarṣ[594]. Or, au cours de ce conflit Baybarṣ s'en sort grâce à l'arrivée de Ḥasan al-Ḥūrānī, le père d'Ibrāhīm, et Dibl al-Baysānī, le père de Saʿd. La rancoeur du *babb* est due à plusieurs choses : d'abord il a perdu son petit-fils tué par Baybarṣ avant même le combat au cours duquel il perd son pavillon royal que Baybarṣ récupère comme trésor de guerre[595]. Poussé par Ğawān il fera plusieurs tentatives pour nuire à Baybarṣ, comme celle de prendre Jérusalem, ou d'enlever Durr Mulk. Dans l'épisode qui nous occupe, Baybarṣ se tient en retrait et laisse Ibrāhīm et Saʿd mener l'affaire. Non seulement ils sont concernés au premier chef car il s'agit de leurs fils respectifs, mais ils prennent aussi la place de leurs propres pères dans le conflit. Les épisodes qui impliquent le *babb* Sarğawīl donnent bien l'impression du temps des générations qui se succèdent dans une triade symbolique (père, fils, petits-fils), et celle de la permanence du conflit et du mouvement cyclique (présence constante de Sarğawīl). Ce traitement du temps se poursuit avec le conflit qui oppose, à la toute fin de la *Sīra*, Rizū, le fils de Sarğawīl, à al-Saʿīd le fils de Baybarṣ[596].

Les épisodes concernant ʿĪsā et Naṣrūn, comme tous ceux qui concernent le *babb* Sarğawīl, permettent un recentrage sur une aire géographique particulière de la *Sīra* : Damas, le Ḥūrān et le Sāḥil. Cette région est très souvent sollicitée pour plusieurs raisons. D'abord, il s'agit, en quelque sorte, du « berceau » symbolique de la *Sīra*, en tout les cas, de la recension damascène. Il est évident que dans ce texte les lieux de Damas, par exemple, sont parfaitement bien identifiés, même si la géographie n'a pas une importance capitale en tant que référent. Le pouvoir est au Caire (Al-Ṣāliḥ Ayyūb, puis plus tard Baybarṣ), Damas reste le centre symbolique

---

[593] Voir Francis Guinle, « Repetition As Narrative Strategy: Ibrāhīm's Embassies ».
[594] Voir fascicule 5.
[595] Le texte donne franchement l'impression qu'il regrette plus la perte de son pavillon que celle de son petit-fils.
[596] Voir fascicule [181].

de la *Sīra*. Sa position entre Alep et le Caire, la place au milieu d'une ligne qui s'étend du Sud de l'Egypte avec al-Ṣaʿīd, région sous la gouverne du fils cadet de Baybarṣ Aḥmad Badr al-Dīn Šalāmiš, et le Sud de la Turquie avec Brousse, sous la gouverne de Masʿūd Bayk et son gendre al-Qara Aṣlān[597]. Le Ḥūrān, au sud de Damas est un des hauts lieux des *fidāwīyeh* avec la forteresse de Ḥasan al-Ḥūrānī, et celle de son frère Dibl al-Baysānī. Toute cette région sous la gouverne de l'Islam est mitoyenne avec le Sāḥil, dominé par « les rois de la côte », tous Francs, mais qui, en principe, paient un tribut à l'Islam. Cette région fait également figure de centre dans la mesure où les itinéraires qui s'éloignent d'elle conduisent soit vers l'Ouest, soit vers l'Est, Nord et Sud y compris. Les diverses aventures des héros les conduiront jusqu'aux confins de l'Espagne et du Maghreb, du Nord de l'Angleterre, avec une île que l'on peut identifier comme l'île de Man, en Abyssinie, aussi bien qu'en Sibérie. Dans la recension damascène, comme nous l'avons déjà vu, les lieux étrangers ne sont pas toujours précisément identifiés. Il y a en fait trois attitudes, selon les mains. La main A en identifie certains, et pas d'autres, la main B les identifie toujours précisément, et la main C presque jamais. En d'autres termes, cela veut dire que la main C, par exemple, ne parle jamais, ou presque jamais, de la nationalité des agresseurs et reste vague, avec des termes comme *aʿdā'* ou *dušmān*, alors que la main B précise s'il s'agit de Français, d'Allemands, d'Anglais, d'Italiens, d'Espagnols, et même de « Russes », ces derniers dans un contexte géographique qui n'a rien à voir avec la réalité. Dans les autres mains, plus on s'éloigne du centre géographique de l'Islam, moins le récit est précis à ce sujet. Toutes les mains, par exemple, sont précises sur les itinéraires du Ṣaʿīd à Brousse ; toutes parlent bien aussi des régions frontalières comme l'Abyssinie ou les royaumes de la côte ; certaines grandes villes étrangères comme Constantinople, Gênes, Rome figurent dans toutes les mains. Il s'agit certainement d'un fonds commun de connaissances. Il en va de même pour ce qui est à l'Est, qualifié de *bilād al-ʿağam* la plupart du temps, mais avec les mêmes précisions concernant certaines régions, comme le Ḫwārizm, pays natal de Baybarṣ dans la *Sīra*. Cela n'est pas surprenant dans la mesure où la *Sīra* est en formation pendant la période mamelouke, or les premiers « immigrants »[598] sont ceux appelés les « *Khwarizmiya* ». Voici ce qu'en dit David Ayalon :

---

[597] Le nom, d'origine turque, signifie « Lion noir », de « *qara* » = noir et « *ārslān* » = lion. Dans la recension de Damas, l'orthographe est modifiée en « *Aṣlān* ». Voir fascicule 51 : واسمه القره اصلان .

[598] Les *wafidīya* sont les immigrants cherchant refuge en terre d'Islam à la suite des invasions mongoles, ou encore des Mongols fuyant leur territoire à la suite de conflits avec d'autres tribus mongoles. Voir David Ayalon, « The Wafidiya in the Mamluk Kingdom », in *Studies on the Mamlūks of Egypt (1250-1517)* (London: Variorum Reprints, 1977, III (II)), 89-104. « They

> La Khwarizmiya fut la première Wafidiya à entrer dans le Bilad ash-shamiya, et on essaya de les installer sur la côte. Ils avaient été battus par Jinghis Khan et s'étaient rendus à l'Ouest en Mésopotamie. En 641 al-Salih Najm al-Din Ayyub, le fondateur des Mamelouks de la Bahriya, les invita à venir en Egypte pour l'aider dans ses guerres contre les Ayyubides de Syrie et de Palestine, et contre les Francs. Ils acceptèrent l'invitation, et plus de 10 000 cavaliers khwarizmi, menés par quatre de leurs chefs, dont le plus important était l'émir Husam al-Din Berke Khan al-Khwarizmi, vinrent en aide à al-Malk as-Salih (*sic*)[599].

Le Baybars historique a, en fait, épousé la fille de ce chef des *Khwarizmiya*. Corrigeant une erreur commise par de nombreux historiens, David Ayalon précise :

> Les [sources mameloukes] ne laissent aucun doute en ce qui concerne l'identité exacte du grand-père d'al-Malik as-Saʿid Berke Khan[600]. Toutes les sources qui donnent le nom de ce grand-père – et leur nombre n'est pas moindre – affirment qu'il s'agit de l'émir Husam ad-Din Berke Khan b. Dawlat Khan al-Khwarizmi, le commandant de la Khawarizmiya mentionnée dans cette section[601].

Pourtant, malgré ces effets de réalisme historique et géographique, il n'est pas vraiment question de traiter les différents espaces séparément, et de dire, par exemple, que tout ce qui est proche du centre représente une réalité, et tout ce qui s'en éloigne relève de l'imagination. Dans *Sīrat Baybarṣ,* et malgré tous les rapprochements historiques que l'on peut, ou veut, faire, tout relève de la fiction et dépend des exigences du récit, et non pas d'exigences historiques ou géographiques.

Le fait que les épisodes soient organisés en cycle favorise la notion de superposition du linéaire et du circulaire ou cyclique. Le linéaire implique une

---

entered the Mamluk state as *free* men and *remained* free. » (« Ils entraient dans l'Etat mamelouk *libres* et ils *restaient* libres. »).

599 Voir David Ayalon, « The Wafidiya in the Mamluk Kingdom », p. 94.
(The Khwarizmiya were the first Wafidiya to enter the Bilad ash-Shamiya, and an attempt was made to settle them on the coast. They had been smitten by Jinghis Khan, and moved westward to Mesopotamia. In 641 they were invited by as-Salih Najm ad-Din Ayyub, the founder of the Bahriya mamluk regiment, to come to Egypt in order to assist him in his wars against the Ayyubids of Syria and Palestine and against the Franks. The invitation was accepted, and over 10,000 Khwarizmi horse-men, headed by four of their chiefs, of whom the most important was the amir Husam al-Din Berke Khan al-Khwarizmi, came to the aid of al-Malk as-Salih.).

600 Al-Saʿīd dans la *Sīra.*

601 David Ayalon, « The Wafidiya in the Mamluk Kingdom », p. 95.
(They [the mamluk sources] leave no shadow of doubt with respect to the correct identity of the grandfather of al-Malik as-Saʿid Berke Khan. All the sources which give the full name of that grandfather – and their number is by no means small – state that he was the amir Husam ad-Din Berke Khan b. Dawlat Khan al-Khwarizmi, the commander of the Khawarizmiya mentioned in this section.).

narration chronologique avec des marqueurs de temps plus ou moins précis. Le circulaire suppose un retour au point de départ, à l'identique, alors que le cyclique suppose la récurrence périodique des événements, mais avec des changements possibles. Cependant, lorsque l'on observe les marqueurs de temps, on s'aperçoit qu'ils font aussi bien référence à autre chose qu'à l'aspect chronologique des événements. Prenons quelques exemples. Lorsque le récit mentionne la durée de l'emprisonnement de Maʿrūf, il donne une période de temps précise : dix-sept ans, avec une libération dans la dix-huitième année, ce qui, dans le texte devient « dix-sept ans et demi »[602]. Cependant, deux éléments situent cette précision chronologique au-delà de la structure temporelle linéaire de la *Sīra* : d'une part cette durée est symbolique puisque elle est liée aux morceaux de la lettre déchirée[603] et qu'il y a un pacte tacite entre al-Ṣāliḥ Ayyūb et Maʿrūf, pacte qui d'ailleurs explique l'attitude « fataliste » de Maʿrūf qui, ayant eu la vision d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, accepte son sort. D'autre part, cet emprisonnement ouvre un espace dans lequel le cycle des *fidāwīyeh* partis à la recherche de Maʿrūf peut s'installer. Le débordement chronologique induit par le prolongement du cycle longtemps après le retour, puis la mort de Maʿrūf, au mépris de tout respect de l'Histoire[604], entraîne la primauté du cyclique sur le linéaire. L'emprisonnement de Maʿrūf représente à la fois le châtiment et l'épreuve nécessaire pour que le destin puisse s'accomplir. Dans le rêve de Maryam al-Zunnārīya, Maʿrūf joue un rôle important dans la séquence chronologique car il doit emmener Maryam d'une île (le monde chrétien) à une autre (le monde musulman), mais il n'est que le premier rouage d'un plus vaste dessein, et il s'efface devant l'eau (ʿArnūs) qui doit éteindre le feu de l'impiété. Maʿrūf et Maryam sont des lieux de passage obligés, à son tour ʿArnūs s'effacera devant ses fils ; ainsi le cycle de Maʿrūf fait place à celui de ʿArnūs qui fait place à celui des ses propres fils. Au passage, on assiste à un processus d'amplification puisque l'effet Maʿrūf est multiplié par quinze : un fils pour Maʿrūf, quatorze fils et une fille pour ʿArnūs[605]. On peut donc voir dans cette eau non seulement ʿArnūs, mais toute la descendance de Maʿrūf. L'espace symbolique de l'île est d'autant plus présent que de nombreuses régions, qu'il s'agisse d'îles ou non, sont dénommées « *ǧazīra* » ou « *ǧazāyir* », et que ʿArnūs naît dans une île. Son trajet reproduit l'espace symbolique représenté dans le rêve de Maryam : né dans l'île de Ǧūn, élevé par une nourrice au

---

602 Voir plus haut

603 « Symbole : d'abord morceau d'un objet partagé entre deux personnes pour servir entre elles de signe de reconnaissance » *Le Petit Robert.* Dans ce sens, le symbole est de la nature du pacte.

604 Historiquement, le règne de Baybarṣ a duré 17 ans (1260-1277). Le dernier *fidāwī* de retour de la quête, ʿAlī Ṭuwayr, est resté 37 ans à chercher Maʿrūf (voir fascicule 162).

605 Dans la mesure où il s'agit d'une guerrière qui lance une chevauchée contre l'Islam au même titre que les autres fils de ʿArnūs, sa fonction dramatique est identique à celle des fils.

statut ambigu dans le texte[606], puis par Maʿrūf lui-même qui entre incognito au service de Kinyār, puis adopté par le *babb* al-Maġlawīn, il finit par revenir au sein de l'Islam. L'insulte d'Aydamur envers lui est un raccourci qui va à l'encontre de l'itinéraire tortueux de ʿArnūs :

فتخلق الوزير ايدمر وقال يا عرنوس يا حينك والله صاحب اصل وجدك الامام علي
ولكن حليب النصارى يردي عليك[607]

En effet, même si Maryam est, à l'origine, chrétienne, elle s'est convertie ; la nourrice de Arnūs est sinon musulmane, du moins « approuvée » par Allah qui provoque une montée de lait pour qu'elle puisse nourrir ʿArnūs, alors qu'elle n'en avait pas pour nourrir son propre fils. Après la mort de cette nourrice, c'est Maʿrūf qui prend la relève de son éducation. Selon la structure circulaire, le retour de Maʿrūf implique le retour de ʿArnūs, et l'épreuve de Maʿrūf implique celle de ʿArnūs. Mais cette structure va plus loin dans le parallèle entre le père et le fils : en effet, ce que Maʿrūf subit au moment de sa rencontre avec ʿArnūs, ce dernier le subit dans sa rencontre avec son propre fils Qaṭlūniğ.

Qaṭlūniğ est le premier des fils de ʿArnūs à revenir au sein de l'Islam. C'est le fruit de son premier amour[608], Mārīna, la fille du *babb* al-Maġlawīn, qu'il a d'abord cru être sa sœur. Dès qu'il apprend qu'al-Maġlawīn n'est pas son vrai père, il l'épouse[609].

وقام نزل هو واياه بالقايق وسار الى الجزيره طلع دخل الى الدير وجد مارينه قاعده ولما
شافته فزت واقفه على الأقدام وركدت عانقته وصاروا يقبلوا بعضهم ثم قال لها يا مارينه ليش
قاعده هون وابوكى طالع سيط انك مورته قالت له من خوفه عليّ لا تقوم تتزوج بيّ فضحك

---

606 Voir chapitre précédent, note 199.

607 F. 77, fol. 21r.-v.
(Alors le vizir Aydamur se mit en colère et dit : « Ô ʿArnūs, pauvre de toi ! Par Dieu, tu es d'une noble lignée et ton grand père était l'Imam ʿAlī, mais le lait des chrétiens t'a rendu méchant. »)
Connaissant le penchant de ʿArnūs pour le vin, l'auditeur/lecteur pourrait prendre cette remarque d'Aydamur comme ironique.

608 Son premier amour, mais pas son premier mariage, puisqu'il épouse en premières noces Kātrīn, la fille du trente-sixième roi des Balkans lors d'une expédition pour recueillir le tribut de ces rois.

609 Ce qui fait de lui un bigame selon la loi chrétienne. Ce problème de la polygamie est soulevé dans le récit au même titre que celui de l'inceste. A un certain moment, un personnage chrétien est prêt à se convertir pour pouvoir épouser sa cousine (voir fascicule 75). Il s'agit d'al-Tūd, neveu du *babb* al-Ṣadīm roi de Ṣayda, et de sa cousine Nūria. On retrouve la même situation entre Mīrūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīğ, qui tombe amoureux de sa cousine, Mīrūna al-Šamsīya et la demande en mariage (voir fascicule 84). Le récit mentionne ce qui est possible dans une religion et ce qui ne l'est pas dans l'autre. En ce qui concerne ʿArnūs, le texte suggère qu'il est, de toute façon musulman, et que son appartenance à la religion chrétienne n'est qu'apparence. Sa conversion reste nécessaire, et douloureuse comme nous l'avons vu.

عرنوس وقال لها باسطه ليش جرت بالعوايدال أخ يز وج ختة فضحكت وقالت له يا ديابره انت مانك اخى انت ابن كنيار وجابوك لعندنا من خوفهم عليك من الملك عبد الصلي كأنك قتلت ابنه فقال لها اى وديني صحيح وصرخ على الخورى وقال له كلل اكليلى عليها فغصباً عنه كلل له واختلا عرنوس هو واياها ومتلأ من حسنها وجمالها فقاموا الى الفراش واشتغل بينهم الهراش فرفع عرنوس العامودين وركب المدفع على الصور وقوس الشحرور واجرى الدم سيول فاصابها دره ما ثقبت ومطيه لغيره ما ركبت فتروح منه حامل باذن مسير المحامل بولد زكر يسمى قطلونج المصفح جمال الخيل اذا وصلنا اليه نترجم عليه والعاشق جمال المصطفى لا يبخلب الصلاة عليه[610]

Il s'agit donc d'un mariage chrétien, puisqu'il pense, à ce moment-là, être le fils de Kinyār. La conversion de Mārīna se fera *a posteriori*[611], si l'on s'en tient au récit fait dans le fascicule 177. En effet, elle déclare au *muqaddam* Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī qui l'emmène en pays d'Islam que depuis la conversion de ʿArnūs, elle ne l'a pas revu :

وهو كان سابق عندنا سارى عسكر وربنا كتب نصيبى عليه وتزوجنى وبعدها راح على بلاد الأسلام واسلم ولاعاد سئل عنى سؤال[612]

Sa conversion se fait devant le *muqaddam* Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī qui l'instruit dans les préceptes de l'Islam :

---

[610] F. 65, pp. 37-40.
(Ils s'embarquèrent tous les deux et prirent le chemin d'al-Ǧazīra. En arrivant il [ʿArnūs] entra dans le monastère et y trouva Mārīna. Lorsqu'elle le vit elle se leva d'un bond et se précipita dans ses bras. Ils s'embrassèrent, puis il lui dit : « Comment se fait-il que tu sois là alors que ton père a fait savoir partout que tu étais morte ? » Elle lui dit : « Il craignait que tu ne m'épouses. » ʿArnūs se mit à rire et lui dit : « Depuis quand le frère épouse-t-il sa sœur ? » Elle rit alors et lui dit : « Ô Diyabruh, tu n'es pas mon frère ; tu es le fils de Kinyār. Il t'a amené chez nous car il avait peur pour toi du roi al-Ṣalīb dont tu avais tué le fils. » Il lui dit : « Par Dieu, c'est vrai. » Puis il appela le prêtre et lui dit : « Marie-nous ! » Le prêtre les maria contre son gré. ʿArnūs et elle se retirèrent et il jouit de sa beauté et de sa splendeur. Ils se couchèrent et engagèrent le combat. ʿArnūs souleva les deux piliers et partit à l'assaut de la muraille en tirant l'oiseau de sa flèche. Alors le sang se mit à couler à flots, et il la trouva comme une perle qui n'a pas été percée, et une monture que nul n'avait montée avant lui. Elle tomba alors enceinte d'un enfant mâle qui sera appelé Qaṭluniğ al-Muṣaffaḥ Ğamāl al-Ḫayr, lorsque nous arriverons à lui, nous parlerons de lui. Que ceux qui aiment le Prophète ne soient pas avares de prières pour lui.).

[611] Je me réfère ici aux données du fascicule 177. En effet, à cause du trou entre les fascicules 70 et 71, l'histoire de Mārīna reste en plan. Ce n'est qu'à travers le récit qu'elle fait au *muqaddam* Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī, récit qu'il rapporte au roi et à ʿArnūs, que l'on a une idée de ce qui s'est passé.

[612] F. 117, fol. 32v.
(Il avait été le chef de notre armée. Notre Seigneur m'avait destinée à lui, et il m'avait épousée. Ensuite, il est parti pour le pays d'Islam et s'est converti. Il n'a plus jamais demandé de mes nouvelles.).

فحالاً اسلمت الحرمه يا خادم الحرمين وصرت علمها شروط الديانه طول ماننا ماشين بظهر البحر الى ان قاربنا اللادقيه[613]

Alors même que Qaṭlūniğ chevauche contre l'Islam, ʿArnūs sait qu'il s'agit de son fils. Après avoir entendu les informations données par Badr al-Ġafīr, le roi s'adresse à ʿArnūs :

فقال الملك الى عرنوس من هل شيء قلت لى بدى روح معك انا وعسكرى لكان عندك معلوم المادە قال له نعم افندم ولكن يا افندينا انا هل مادە دوختنى لأننى بعرف المغلوين ما له اولاد ذكور وايضا فى بلاد البورتقال ما فى جبابره على هذا الوصف فقال له الملك وليش حتى تندوخ وتزعل ليش ما فيه عندنا جبابره يأسروه قال له افندم ما هو من هذا القبيل ولكن انا بعرف انه ولد من بنت المغلوين بقا عمال اتحذر عجب هذا هو ولا غيره قال الملك نور على نور[614] ان شاء الله يكون ابنك[615]

A partir de ce moment-là, il n'a plus aucun moment de répit, et lorsque, finalement, le roi lui-même descend au combat, ʿArnūs ne peut que le supplier, comme l'avait fait Maʿrūf avant lui, et le souvenir de cet épisode revient à la mémoire de Baybarṣ :

فلما سمع الملك ذلك الكلام غرغرت الدمعه بعينه وقال عليك رحمة الله يا معروف والله هذه كلمته بعينها[616]

Les marqueurs de temps liés à l'espace subissent constamment des transformations liées à d'autres considérations que la simple chronologie. Les distances sont rarement évaluées de façon exacte. La notion de temps et d'espace

---

[613] F. 117, fols. 33v.-34r.
(« La femme se convertit sur le champ, ô gardien des deux lieux sacrés, et je lui enseignai les préceptes de la religion pendant que nous voyagions par mer, jusqu'au jour où nous arrivâmes près de Lattaquié. »).

[614] *Le Coran*, s. 24, *al-Nūr* (« La Lumière »), v. 35.

[615] F. 117, fols. 16v.-17r.
(Le roi dit alors à ʿArnūs : « C'est en raison de cela que tu m'as dit : « Je veux venir avec toi, moi et mon armée », alors que tu savais de quoi il retournait ? » Il lui dit : « Oui, mon seigneur, mais cette affaire m'a beaucoup troublé car je sais qu'al-Maġlawīn n'a pas d'enfant mâle. De plus, il n'y a pas au Portugal de colosse de cette description. » Le roi lui dit : « Pourquoi es-tu si troublé, et pourquoi est-ce que tu t'inquiètes ? Pourquoi n'y a-t-il pas parmi nous des colosses pour le faire prisonnier ? » Il lui dit : « Mon seigneur, pas de cette trempe. Mais je sais qu'il s'agit du fils de la fille d'al-Maġlawīn. C'est pourquoi je m'interroge. Est-ce vraiment lui ? » Le roi lui dit : « Lumière sur lumière ! Dieu veuille que ce soit ton fils. »).

[616] F. 117, fol. 39r.
(Lorsque le roi entendit ces paroles, les larmes lui montèrent aux yeux et il dit : « La miséricorde d'Allah sur toi, Maʿrūf ! Par Allah ce sont ses propres mots. »).

franchis est le plus souvent donnée par l'enchaînement des actions marquant le déplacement, ou la succession des villes qui jalonnent le parcours. L'itinéraire Damas–Le Caire fait l'objet de nombreux allers et retours, si bien que l'on a l'impression que les deux villes ne sont qu'à très peu de distance. A quelques reprises, cependant, on annonce le temps qu'il faut pour se rendre d'une ville à l'autre. Ces précisions viennent peut-être du fait que l'Histoire a toujours mis en valeur l'importance accordée par Baybars à la nécessité de bonnes et rapides communications avec les centres clef du pouvoir, comme Damas et Alep, et que le système de poste, ainsi que celui des pigeons voyageurs, ont été soit créés, soit améliorés par lui. Les messagers royaux pouvaient, dit-on, relier le Caire et Damas en quatre jours. Dans la *Sīra*, ce temps de parcours peut être encore amélioré grâce à la magie : ainsi, ʿAlī Bazdaġān, grâce au génie d'une bague magique, fait le voyage Le Caire–Damas en moins d'une nuit, règle les problèmes de Damas dans la journée, et retourne au Caire, non sans avoir demandé au notable du Caire de lui écrire un document prouvant qu'il a bien fait tout ce qu'il raconte[617].

C) Les mondes parallèles

L'utilisation de la magie ouvre des portes sur des mondes lointains dont on a parfois l'impression qu'ils appartiennent à des univers parallèles. Le cas le plus spectaculaire de la *Sīra* concerne l'épisode de la ville Šamsayn-Qamarayn : elle se trouve à quatre années de marche par voie terrestre, car il n'y a pas de voie maritime y conduisant.

فلما سمع الملك قال له اسئلك بالله يا درويش الخير جنابك من اى بلاد قال له افندم من مدينة شمسين وقمرين فقال له الملك فيه بالدنيا بلاد فيها شمسين وقمرين والا هذا اسم من غير جسم قال له وحيات راسك يا افندينا بيطلع فيها شمس من الشرق وشمس من الغرب وكذلك القمر فقال الملك واين بتحكم هذه البلاد قال له افندم باقليم الديباج والمقابس فقال الملك والله شيء عجيب ذلك البلاد تخمين انها بعيده عن بلادنا لأننا عمرنا ما سمعنا فيها فقال له افندم لا يقدر احد ان يصل الى بلادكم منها لأنه مسافتها بطريق البر اربعة سنوات وفى البحر ما لها طريق مواصل الى بلادك[618]

---

[617] F. 149 A et B.

[618] F. 159, fols. 39v.-40r.
(Lorsque le roi entendit cela il lui dit : « Par Allah, bon Derviche, je voudrais te poser une question, ton excellence, de quel pays viens-tu ? » Il lui dit : « Efendem, de la ville aux Deux Soleils et aux Deux Lunes. » Le roi lui dit : « Il existe sur cette terre une ville avec deux soleils et deux lunes ? A moins que le nom n'ait rien à voir avec ce qu'il désigne ? » Il lui dit : « Sur ta vie,

Le derviche raconte son voyage de quatre années à travers des contrées désertiques dont on ne sait rien sinon qu'il a dû se nourrir de plantes et d'eau de pluie en les traversant[619], jusqu'à ce qu'il arrive au monde connu, qu'il mentionne dans l'ordre :

فطلعت وصرت امشى مدة سنتين ونصف وانا آكل من نبات الأرض واشرب من متحصلات الأمطار الى ان نفدت من شرقى بلاد العجم فصرت اتنقل فى بلاد الفرس الى ان وصلت الى ديرة عربستان وهى ديرة الهشاميه فقلت لحالى يا رجل ما دام انك وصلت الى هذه الديار روح زور بيت زاره الخليل ومحمد عليهم الصلاة والسلام فصرت اتنقل الى ان وصلت الى ديرة المصريه ودخلت الى هذه البلد العامرة وهى مصر القاهرة[620]

Or, lorsque Baybarṣ décide de se rendre à Šamsayn-Qamarayn, les trois « frères » de Baybarṣ de la nuit du Destin du Mont Qāsyūn[621] lui font franchir les distances en quelques jours. La contrée sauvage dont la traversée est la seule à être quantifiée ici, représente un no man's land, une frontière symbolique entre des mondes parallèles. En effet, le lecteur/auditeur a l'impression d'entrer dans la quatrième dimension lorsque le derviche décrit le gouvernement de la ville de Šamsayn et Qamarayn :

وقال له من يكون الحاكم فى بلادكم فقال له افندم ملكنا يقال له الملك الظاهر وعنده وزير صداره محضر خير اسمه شاهين وعنده اثنين سلحداريه الواحد اسمه ابراهيم الحورانى والثانى اسمه سعد ابن دبل[622]

---

notre maître, il s'y lève un soleil à l'Est et un soleil à l'Ouest, et pareil pour les lunes. » Le roi lui dit : « Et où se trouve ce pays ? » Il lui dit : « Efendem dans la région d'al-Dībāğ et d'al-Maqābis (de l'Or et des Faisceaux de lumière). » Le roi lui dit : « Par Allah, ce pays est bien étrange, il doit être loin de notre pays car de toute notre vie nous n'en avons jamais entendu parler. » Il lui dit : « Efendem, personne ne peut venir de cette ville jusqu'à votre pays car la distance par terre est de quatre années, et il n'y a aucune voie maritime qui conduise jusqu'à ton pays. »).

619 En soi, la traversée de contrées hostiles n'a rien de nouveau, il s'agit d'un topos du genre *sīra*. Elle représente à la fois la distance géographique et l'épreuve initiatique.

620 F. 159, fol. 41r.
(« Je me suis mis en route et j'ai marché pendant deux ans et demi. Je mangeais les plantes et je buvais l'eau de pluie, jusqu'à ce que je parvienne à l'Est du pays des *ʿağam*. Alors j'ai traversé la Perse jusqu'à ce que j'arrive dans la région du ʿArabstān qui est le pays *hašāmīya*. Alors je me suis dit : « Puisque tu es arrivé jusque dans cette région, va visiter la maison que visitèrent al-Ḫalīl et Muḥammad, sur eux la prière et le salut », et j'ai continué jusqu'à ce que j'arrive en Egypte. Je suis entré dans cette ville prospère, Le Caire. »).

621 Voir fin du fascicule 2.

622 F ; 159, fol. 41v.
(Il lui dit : « Qui est le gouverneur de votre pays ? » Il lui dit : « Mon seigneur, notre roi s'appelle al-Malik al-Ẓāhir. Son Grand Vizir, un homme bon, se nomme Šāhīn, et il a deux écuyers, le premier s'appelle Ibrāhīm al-Ḥūrānī, et le second Saʿd Ibn Dibl. »).

L'épisode participe de la structure en miroir et fonctionne comme un commentaire sur cette structure souvent utilisée dans la *Sīra*. La ville de Šamsayn et Qamarayn est une image du Caire, mais une image déformée. L'idée de l'image-imitation fait partie du projet d'origine d'une magicienne[623] et lorsque sa fille, Bahā' al-Nūr, meurt, elle cherche une jeune fille qui lui ressemble pour l'enlever :

وقالت الى الاربعين مارد اريد منكم ينت تشابه بنتي قالو لها يا ملكه فيه بأرض الصعيد قاضي يقال له نور الدين له بنت تشابه بنتك ولكن متزوجة وهى لسع عروسة اربعين يوم فقالت لهم هاتوها هي وزوجها[624]

Après avoir tué la magicienne, Ḫadīğa et son époux renversent le processus d'imitation en convertissant les habitants, et en transformant la ville à l'image du Caire et leur gouvernement à l'image de celui de Baybarṣ. L'illusion d'optique règne encore et c'est Baybarṣ qui doit la détruire afin que la vérité jaillisse. Le miroir brisé, ce qui était faux disparaît, et il ne reste plus qu'un soleil, une lune, et une ville et ses habitants réintégrés dans la *dunyā* et dans la vraie religion [c'est Ḫadīğa qui parle] :

اتاني هاتف بالمنام وامرني ان اقتلها وادعي الناس الى دين الاسلام فما انتم قائلين قالوا نحن اول الطائعين وهذا هو الدين الصحيح وبالحال اسلموا وبالله امنوا وحرقنا العجوز واشهدنا دين الاسلام وصرنا نعمر المساجد والمعابد[625]

Le traitement métaphorique du temps et de l'espace est conditionné ici par le combat que se livrent le Bien et le Mal, les magiciens et les *awliyā'*. En effet, la ville est le résultat d'un tour de magie, qui perdure bien que la magicienne soit morte. La mission de Baybarṣ est de contrecarrer cette magie, et de résoudre le problème des deux soleils et des deux lunes. Dans ce combat, les *ğinn-s* sont neutres : ils aident la magicienne, mais lorsque la ville est convertie à l'Islam, ils viennent en aide aux nouveaux gouverneurs. Si le voyage d'aller est favorisé par les trois « frères » de Baybarṣ, leur intervention est également nécessaire au retour, car Baybarṣ et ses

---

623 Le texte ne lui donne pas de nom.

624 F. 160, fol. 2r.
(Elle dit alors aux quarante génies : « Je veux que vous m'ameniez une fille qui ressemble à ma fille. » Ils lui dirent : « Ô reine, dans la région du Ṣaʿīd il est un *qāḍī* qui se nomme Nūr al-Dīn et qui a une fille qui ressemble à la tienne ; mais elle est mariée depuis seulement quarante jours. » Elle leur dit : « Amenez-la avec son époux. »).

625 F. 160, fol. 4v.
(« Une voix m'a parlé en rêve et m'a ordonné de la tuer et de conduire le peuple à l'Islam, alors qu'en dites-vous ? » Ils ont répondu : « Nous sommes les premiers à obéir, car c'est la vraie religion. » Sur le champ ils se sont convertis dans la foi d'Allah, et nous avons brûlé la vieille et prononcé la *šahāda*, puis nous avons construit des mosquées et des lieux de culte.)

amis sont menacés par deux magiciens. Quant à al-Ḫiḍr, c'est grâce à lui que la magicienne a pu être tuée. En effet, la jeune femme qu'elle a fait enlever pour remplacer sa propre fille morte, le voit en rêve et il lui dit ce qu'il faut faire, elle lui demande alors qui il est :

فقلت له يا سيدي جنابك من تكون قال لي انا الخضر ابا العباس نقيب الرجال[626]

Chacun des personnages est un instrument entre les mains de forces qui le dépassent et répondent à une prédiction qui a, comme à l'ordinaire, trait au temps. C'est parce que le temps est venu que les événements se précipitent et que les eaux dormantes se réveillent. L'expression : آن الاوان utilisée par al-Ḫiḍr[627] est fréquemment reprise pour indiquer que le temps de la réalisation de la prédiction est arrivé. Dans le cas étudié ici, trois temps sont à prendre en considération pour la même distance : d'une part, le voyage du derviche jusqu'au Caire, puis celui de Baybarṣ et ses compagnons du Caire à Šamsayn et Qamarayn, et enfin leur retour. Des trois, seul le deuxième se fait sans encombre. Le retour expose les voyageurs au danger, et la présence du Monde du Secret se fait sentir jusqu'au Caire.

Le texte propose des variantes de ce schéma, en particulier lorsque Baybarṣ se fait enlever par un génie à la solde du magicien, Qabṭāwīl[628]. Baybarṣ se retrouve instantanément dans une lointaine contrée, al-Rubʿ al-Ḫarāb[629] :

قال الراوى يرجع الكلام الى الملك الظاهر فانه لما وضعه الرهط بالربع الخراب بالليل وراح بات ذلك الليله وهو طول الليل يقراء القرآن الى ان طلع الصبح فقام دور على ماء ما وجد فتيمم وصلى الصبح ففز طلّع يمين وشمال ما شاف الا ارض سود وجبال سود موحشه ولا فيها حس حسيس ولا انس انيس سوى ارض قفرا نفره ما فيها حشيش خضرا لا طيرا يطير ولا وحشا يسير[630]

---

626 F. 160, fol. 3v.
(Je lui dis : « Votre excellence, qui êtes-vous ? » Il me dit : « Je suis al-Ḫiḍr Abā al-ʿAbbas, Chef des hommes.»)
Le terme *naqīb al-riğāl* rappelle l'expression *naqīb al-ašrāf* (« Chef des descendants du Prophète »)

627 F. 160, fol. 3v.

628 F. 98, p. 6194. Il s'agit de l'épisode intitulé dans le manuscrit : « *Bandar Ḫān al-ʿAğam* »

629 Il s'agit peut-être d'une allusion au Rubʿ al-Ḫālī d'Arabie. Comme pour la mention de ʿArabstān plus haut, ces noms et les régions qu'ils désignent fonctionnent en contrepoint avec des régions existantes et fortement symboliques.

630 F. 98, p. 6194.
(Le transmetteur dit. Le récit revient au Malik al-Ẓāhir. Lorsque le génie l'eut déposé à al-Rubʿ al-Ḫarāb la nuit et s'en fut, il passa toute cette nuit-là à lire le *Coran* jusqu'au lever du jour. Alors il se leva et chercha de l'eau en vain. Il fit les gestes des ablutions et fit la prière du matin. Il regarda à droite et à gauche et ne vit qu'une contrée noire et des montagnes noires et désertes, sans aucun

Baybarṣ se met à errer, tout en priant Dieu. Une tente garnie de nourriture et un cheval apparaissent et, en quelques étapes, il se retrouve à Tūrīz. Puis arrive Abū Ǧābir al-Qayrawānī qui lui dit qu'il ne pourra pas retourner au Caire avant deux ans, le temps que la volonté de Dieu soit faite :

فقال له انت الآن بأرض توريز وقد جبناك لهون حيث لا نقدر ناخذك الى بلادك حتى يتم امر الله[631]

Cette contrée déserte, qui se trouve à trois cents années de tout lieu habité (كيف قال الرهط انه بينى وبين العمار ثلاثمائة عام)[632] fera l'objet d'un second enlèvement de Baybarṣ par un génie à la solde de ʿAlī Bazdaġān[633] : transporté instantanément, il mettra des mois à en revenir, après maintes aventures. Cette fois-ci, c'est al-Ḫiḍr qui lui vient en aide ; il lui donne à boire et le conduit à Alep où il lui dit qu'il doit passer un an, jusqu'à ce que la volonté de Dieu soit faite[634]. Dans le passage cité, certaines formulations rappellent l'épreuve de ʿArnūs dans la Vallée du Feu. Les images de désolation abondent, mais l'absence d'eau n'est pas un obstacle pour les « ablutions » puisque la gestuelle de la purification suffit ici (فتيمم)[635].

Dans tous ces cas, ni les distances, ni le temps que les personnages mettent pour les franchir n'ont de valeur réelle. Les marqueurs de temps ne servent qu'à montrer la différence entre la *dunyā* et le Monde du Secret dans lequel tout est révélé, déjà arrivé, où l'espace et le temps ne font qu'un, et qui s'apparente au temps narratif grâce auquel on peut franchir les distances « en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ». Ainsi, temps et distances sont abolis grâce, soit à la magie (des mages ou des magiciens chrétiens, des génies, des objets magiques) soit aux représentants du Monde du Secret, comme les trois « frères » de Baybarṣ, ou encore ces deux figures récurrentes du récit, dont la fonction dramatique est la même : ʿAbd Allah al-Muġāwirī, et al-Ḫiḍr[636].

---

son, sans aucun être humain, rien qu'une terre désolée sans herbe verte, sans aucun oiseau qui vole, parcourue par aucun animal.).

631 F. 98, p. 6201.
(Il lui dit : « Te voilà à présent dans la région de Tūrīz. Nous t'avons conduit ici car nous ne pouvons pas t'amener dans ton pays avant que ne soit faite la volonté de Dieu. »).

632 F. 98, p. 6196.
(« Comment ? dit le génie, Entre moi et le monde habité il y a trois cents années ».).
La distance est fréquemment exprimée en temps.

633 F. 150A

634 F. 150A, pp. 11-16.

635 Il est possible qu'il s'agisse ici des ablutions autorisées avec le sable, en l'absence d'eau. Le texte ne mentionne pas le sable.

636 Alors que dans la tradition c'est al-Ḫiḍr qui est associé à la mer et l'eau en général, dans la *Sīra* on fait appel à ʿAbd Allah al-Muġāwirī pour franchir les mers rapidement. Voir Ana Ruth Vidal-

Certains personnages comme al-Ḫiḍr et les trois frères de Baybarṣ, apparaissent de manière inopinée, sans avoir été sollicités, si ce n'est par la situation. Ce sont eux qui décident du moment opportun pour venir en aide aux personnages. Parmi eux, le cas d'al-Ṣāliḥ Ayyūb est particulièrement intéressant, puisqu'il possède le don d'ubiquité. Le texte insiste sur cette ubiquité en montrant le roi dans les deux endroits : d'une part il est assis sur son trône au *dīwān*, d'autre part il participe, par exemple, à un combat. Dans ce cas, son attitude au *dīwān* intrigue le vizir et les dignitaires car il s'agite sur son trône, puis tourne autour, comme s'il était au combat. La première de ces scènes concerne le voyage de Ǧamr à Yānisa, épisode que nous avons déjà évoqué dans la première partie. Le don d'ubiquité abolit le temps et l'espace de la *dunyā*, comme les rêves-visions abolissent la frontière entre la *dunyā* et le Monde du Secret :

ولا يوم الا وينظر الملك الصالح قدامه وكانوا اعيان مصر يشوفوا الملك ياخذ بيده سيف خشب ويندار يلوح فيه بالديوان والدم ينزل منه[637]

En revanche, d'autres personnages doivent être sollicités. C'est le cas de ʿAbd Allah al-Muġāwirī, le passeur des mers, que l'on doit appeler pour qu'il arrive sur sa barque. Le rituel est toujours le même et la demande toujours formulée de la même manière :

انت فين يا عبد الله يا مغاورى واذا بالبحر هاج وماج ونافد زورق من نحاس اصفر وفيه رجل بلحيه سوده مغربى وكان ذلك الرجل من المتدركين فى البحر وهو من اولياء الله الصالحين ويحفظ اسم الله الاعظم وكل من كان يحفظ الاسم الاعظم اذا نده له بلبيه وكان المقدم جمر يحفظ الاسم ومتصل باهل الله فلما حضر المغاورى قال له اهلاً بالمقدم جمر آش تريد يا حنون فقال له **مرادى اصلى الصبح على** اسكلة يانسه فقال له على الباش يا حنون تفضل يا سيدى انزل بالفايف[638]

Luengo: « L'élément maghrébin dans *Sīrat Baybars* », *Arabica* LI 1-2 (Février 2004), 162-188.. Pour al-Ḫiḍr, voir A. J. Wensinck, AL-KHAḌIR, *E.I.*, vol. IV, pp. 935-938. Voir aussi M. Longworth Dames, KH^{w}ĀḌJA KHIḌR, *E.I.*, vol. IV, 941.

637 F. 13, pp. 17-18 ; B/Z, vol. 2, 114.
(Aucun jour ne passa sans qu'il vit le roi al-Ṣāliḥ devant lui ; et au *dīwān,* les dignitaires du Caire voyaient le roi tenant dans sa main un sabre de bois qu'il faisait tournoyer, et du sang qui en jaillissait.)

638 F. 13, pp. 5-7 ; B/Z, vol. 2, 111-112. C'est moi qui souligne.
(« **Où es-tu, ô ʿAbd Allah, ô Muġāwirī**? » Alors la mer se mit à s'agiter, et un bateau de cuivre jaune arriva, dans lequel se trouvait un *maġribī* à la barbe noire. Cet homme était un loup de mer et il faisait partie des hommes vertueux proches de Dieu, qui connaissent le nom caché de Dieu le Très Grand ; et lorsque quiconque connaît le nom du Très Grand et l'appelle, il répond à son appel. Le capitaine Ǧamr aussi connaissait le nom de Dieu et était proche des gens de Dieu.

Sa première apparition dans le récit concerne également l'épisode de Ğamr à Yānisa. Ce motif des appels est repris dans de nombreuses circonstances, mais pas seulement pour faire venir des personnages du Monde du Secret. Ainsi, la première évocation de Abū ʿAlī al-Baṭarnī établit un lien entre ce capitaine de la flotte musulmane et le Monde du Secret. Lorsque le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb se rend à Alexandrie pour tenter de délivrer Baybarṣ retenu prisonnier à Gênes, il compte traverser la mer avec l'aide d'Abū Bakr[639]. Comme d'habitude lorsque le Monde du Secret se manifeste à travers al-Ṣāliḥ Ayyūb, la plupart des émirs et des dignitaires croit qu'il a l'esprit dérangé :

وقال الملك قوم يا حاج شاهين حتى نطلع على شاطىء البحر نصرخ للريس واخذو[640]
وسار على شط البحر ووقف الملك وصرخ يا شيخ بحير هات مراكب واصطبروا قدر نصف ساعه ما اتا احد فقال الملك بكون اليوم مشغول والا يكون ما سمعنا يا حاج شاهين قال له افندم سعادتك اعرف قال له الملك قوم يا حاج شاهين حتى نرجع من هون الى بكره نصرخ له تانى مره ورجع على الصيوان وقعد واما الاعيان والمماليك يا اخوان صاروا يضحكوا على كلام الملك ويقلدوه ويصرخوا يا شيخ بحير هات مراكب ويقولو[641] والله ملكنا مجدوب يا هو وباتوا ذلك الليل وقام الملك تانى يوم كذلك اخذ الوزير شاهين وطلع على حفة البحر وصرخ يا شيخ بحير هات مراكب واطبر قدر نصف ساعه ما احد جاوبه فقال الملك العلم عند الله يا حاج شاهين انه هذا الشيخ بحير بده يكون عند[642] شغل حتى ما جاوبنا ورجع هو والوزير على الصيوان فصاروا المماليك يصرخوا يا شيخ بحير هات مراكب ويقلدوا الملك فسمع الملك صراخهم فسكت ما جاوبهم وعمل حاله ما عنده خبر وبات ذلك الليله وهو متعجب من كلام الاعيان وقام تانى يوم صلى الصبح وقعد يقراء اوراده بنفده الوزير شاهين فقال له يا حاج شاهين هدول المماليك عمال يعملونا مصخره وعزة الله اذا ما جاب اليوم مراكب لاضربه روح هاتلى جريده ناخذها معنا قال له حاضر وراح الوزير جاب جريده واجا اخذ الملك وتوجه ناح البحر وصرخ يا شيخ بحير هات مراكب وضرب الجريده فى البحر ما شافوا الا بعد ساعه الموج اشتغل وصار يضرب الابراج وبان عن حمله مراكب حربجيه وقدامهم مركب ثلا[643] بطاريات بثلاثمائة مدفع وربطوا على المينا ونزل من وسطه ولد مغربى وملفوف بحرام احمر وهو القبطان باشى بتاع المركب وطلع على البر دغرى لقدام الملك والجريده بيده وركد اخذ اتك الملك وقال له الامان يا ملك الزمان وحيات راسك

Aussi, lorsqu'al-Muġāwirī arriva, il lui dit : « Salut capitaine Ğamr ! Que désires-tu, mon ami ? » Il lui dit : « **Je voudrais faire la prière du matin dans** le port de Yānisa. » Il lui dit : « A tes ordres, mon ami. Je t'en prie, ami, monte dans le bateau. »).

639 La naissance et la biographie de Abū Bakr, par la suite Abū ʿAlī al-Baṭarnī, sont liées au Monde du Secret. Voir fascicule 20, pp. 26-36 ; B/Z, vol. 2, 215-217.

640 اخذوه

641 يقولوا

642 عنده

643 ثلاث

صار لى ثلاثة ايام عمال اسمع صوتك ولكن صاير فى البحر ضباب يعنى غطيطه ما كنت اسهدى[644] على الدرب ولو لا هذه النشابه بتاعتك ما كنت حست[645] اصل لهون فقال له الملك الله يعطيك العافيه يا ولدى وامر الوزير شاهين ان يامر العسكر بالنزول الى المراكب فراح الوزير وامر العسكر ان تنزل الى المراكب فقالو[646] المماليك والله ملكنا اولياء يا هو من اهل الكشف ونزلوا بالمراكب وساروا طالبين جنوه[647]

La citation est un peu longue, mais elle nous renseigne sur la façon dont le récit prend en charge le motif des appels, et même ici le motif des trois appels, selon une variation comique. Le jeu sur le comique et le sérieux fonctionne constamment dans la *Sīra* à partir de ces variations. L'enjeu est éminemment sérieux puisqu'il

---

644 استشرد

645 حسنت

646 فقالوا

647 F. 20, pp. 18-26 ; B/Z, vol. 2, p. 313-314.
(Le roi lui dit : « Viens, *ḥāǧǧ* Šāhīn, allons au bord de la mer pour appeler le capitaine. » Et il l'amena avec lui au bord de la mer. Le roi s'arrêta et appela : « Holà, Maître des mers ! Amène des navires ! » Puis il attendit une demi-heure, mais personne ne vint. Le roi dit alors : « Il est occupé aujourd'hui ou alors il ne nous a pas entendu, *ḥāǧǧ* Šāhīn. » Il lui dit : « Mon Seigneur, votre excellence sait mieux que quiconque. » Le roi lui dit : « Viens, *ḥāǧǧ* Šāhīn, rentrons et demain nous reviendrons pour l'appeler une nouvelle fois. » Et il retourna dans son pavillon et y resta. Mais les dignitaires et les mamelouks, ô mes frères, se mirent à rire des paroles du roi, et ils se mirent à l'imiter en appelant : « Holà, Maître des mers ! Amène des navires ! » et ils disaient : « Par Dieu, notre roi est dérangé ! » Puis ils se couchèrent, et le jour suivant, le roi se leva et, comme la veille, il amena le vizir Šāhīn avec lui et se rendit sur le rivage et appela : « Holà, Maître des mers ! Amène des navires ! » Puis il attendit une demi-heure, mais personne ne lui répondit. Le roi dit : « Dieu seul sait, *ḥāǧǧ* Šāhīn, ce Maître des mers doit être occupé pour qu'il ne nous réponde pas.» Puis, lui et le vizir rentrèrent au pavillon. Les mamelouks se mirent à appeler : « Holà, Maître des mers ! Amène des navires ! » en imitant le roi. Le roi entendit leurs appels mais ne dit rien et ne leur répondit pas, faisant comme si de rien n'était. Il se coucha, tout étonné des paroles des dignitaires. Le lendemain il se leva, fit la prière du matin, et resta à lire le Coran et à faire des prières superfétatoires. Le vizir Šāhīn entra et il lui dit : « *Ḥāǧǧ* Šāhīn, ces mamelouks se moquent de moi. Par la grâce de Dieu, si les navires n'arrivent pas aujourd'hui il me faudra la frapper [e.i. la mer]. Apporte-moi une branche de palmier, nous l'emporterons avec nous. » Il lui dit : « A vos ordres. » Et il partit chercher une branche de palmier, puis lui et le roi se dirigèrent vers le rivage, et il appela : « Holà, Maître des mers ! Amène des navires ! » Et il frappa la mer avec la branche de palmier, et voilà qu'au bout d'une heure, ils virent les vagues remuer et venir frapper les tours, et apparurent sur les flots des vaisseaux de guerre avec, à leur tête trois batteries de trois cents canons, qui jetèrent l'ancre dans le port. Un jeune homme maghrébin en descendit, enveloppé d'une houppelande de laine rouge : c'était le capitaine de toute la flotte. Une fois à terre, il alla tout droit se présenter au roi qui tenait la branche de palmier dans la main, et il se précipita pour le saluer, et lui dit : « Pardonne-moi, roi des temps ! Sur ta vie, voilà trois jours que j'entends ta voix, mais j'étais sur une mer brumeuse, une mer de brouillard, et je ne trouvais pas le chemin, et sans tes flèches de bois, je ne serais pas arrivé jusqu'ici. » Le roi lui dit : « Dieu te garde, mon fils ! » Et il ordonna au vizir Šāhīn de faire monter l'armée sur les navires. Le vizir s'en alla commander à l'armée de monter sur les navires. Le mamelouks disaient : « Par Allah, notre roi est un des amis de Dieu, des illuminés ». Puis ils embarquèrent et partirent pour Gênes.).

s'agit d'aller délivrer Baybarṣ, et que le roi lui-même se déplace. La confrontation avec Ǧawān exige cette participation. Le récit joue sur le temps dans le sens où, jusqu'à présent, le roi n'a rien entrepris contre son *qāḍī*, alors qu'il savait très bien qu'il s'agissait de Ǧawān, prêtre chrétien déguisé. Tout comme ʿUṯmān, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb appartient au Monde du Secret, mais contrairement à lui, il tient à ce que le Secret ne soit pas révélé avant son temps. A plusieurs reprises, il réprimande ʿUṯmān qui laisse entrevoir le Secret, par ses propos :

فقال الملك ارزن يا عتمان ولا تبيح بالسر وقيل

من باح بالسر كان القتل سيمته يصبح ويمسى بين الناس خجلانى[648]

Mais le temps est venu d'agir, et c'est bien pour cela que l'on peut voir l'épisode de Gênes comme une véritable charnière dans le récit. Du reste, al-Ṣāliḥ Ayyūb met tout son poids dans la bataille et fait constamment intervenir les forces du Monde du Secret, bravant temps et espace. Rien ne lui résiste, ni les mers, ni le manque de ravitaillement, ni les murailles : il envoie Abū Bakr à al-Maʿarra, alors que la forteresse se trouve à cinq jours de la mer ; Abū Bakr se trouve instantanément à la forteresse, et donne une lettre du roi à Sulaymān al-Ǧāmūs qui l'accompagne à Gênes avec ses hommes ; puis il nourrit son armée avec quelques grains d'orge, de riz et un peu de *samn*[649]. Enfin, il monte d'un bond sur les murailles de Gênes, avec Abū Bakr et Šāhīn, sans aide du *mafrad* :

فقال المل للوزير هات حتى نشوف طالع مفردك انصبه فقال له امان افندم والله ما بعرف كيف بصير ولا عمرى شفته فقال الملك وانت يا ابو بكر وين مفردك قال له آش يكون هذا المفرد يا حنوى فقال لهم الملك آه، يا مساكين انتم مانكم نافعين الى شئ لكان غمضوا عيونكم وقولوا بسم الله الرحمن الرحيم ولكن بدكم ما تفضحونا خلوها سريه بينكم وبينى فغمضوا عيونهم ومسكهم الملك من زنارهم وقال يا قدرة الله ما شافوا حالهم الى فوق الصور[650]

---

[648] F. 8, pp. 154-155 ; B/Z, vol. 1, 252.
(Le roi dit : « Sois avisé, 'Uṯmān, ne divulgue pas le Secret ! On dit que :
Celui qui divulgue les Secrets, être tué est sa marque distinctive
Du matin au soir il traîne sa honte parmi les gens. »)

[649] F. 20, pp. 57-61 :B/Z, vol ; 2, 320-321.

[650] F. 20, pp. 75-76 ;B/Z, vol. 2, 323.
(Le roi dit au vizir : « Fais-nous voir ton *mafrad* que je l'installe. » Il lui dit : « Pardonnez-moi, mon seigneur, je ne sais pas m'en servir, et je n'en ai jamais vu de ma vie. » Le roi dit alors : « Et toi, Abū Bakr, où est ton *mafrad* ? » Il lui dit : « Qu'est-ce que ce *mafrad*, mon ami ? » Le roi dit : « Mes pauvres ! vous ne servez pas à grand' chose ! Aussi, fermez les yeux et dites : « Au Nom de Dieu Celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux. » Mais que cela reste un secret entre vous et moi. » Ils fermèrent les yeux et le roi les prit par la ceinture et dit : « Par la puissance de Dieu ! » Et ils se retrouvèrent sur les murailles.).

L'accumulation des « miracles » accomplis par le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb rassure, si cela était nécessaire, sur le dénouement heureux de l'épisode, et le comique peut donc s'installer. Ce ne sont pas les moqueries des mamelouks qui provoquent ce comique, au contraire, elles sont l'expression de leur ignorance, et d'une certaine manière, de leur peu de foi. C'est l'attitude même du roi pour qui ces choses-là semblent « naturelles » qui donne à la scène sa forme comique : si Abū Bakr ne vient pas tout de suite, c'est qu'il doit être occupé, et qu'il n'a pas entendu l'appel etc. Ceci dit, au troisième jour, le roi montre un certain agacement, mais pour le lecteur/auditeur, le motif des trois appels déclenche celui de l'attente comblée, avec, en plus, le plaisir de voir la déconfiture des mamelouks. En même temps, l'épisode prélude au pacte scellé par al-Ṣāliḥ Ayyūb entre Baybarṣ, Šīḥa, Šāhīn et Abū Bakr al-Baṭarnī.

Dans l'épisode de ʿAlī Bazdaġān et l'enlèvement de Baybarṣ, al-Ḫiḍr nomme l'endroit où il conduit Baybarṣ pour qu'il puisse rejoindre Alep :

ولا زال ماشي الى بعد العصر واذا بالشيخ وقف ونادى وقال يا ظاهر هذا المحل اسمه مشرع باب الله وهذه قدامك مدينة حلب[651]

Le nom utilisé par al-Ḫiḍr qui ne va pas plus loin, fait référence à un toponyme existant (la porte du pélerinage), et fait ici penser à une porte entre deux mondes, un seuil que Baybarṣ doit franchir pour retourner dans le monde des vivants. L'image de la « porte » qui conduit dans une autre dimension se retrouve dans un autre épisode où le franchissement des portes abolit les notions de temps et d'espace : il s'agit de l'épisode de la parade prestigieuse (العراضة المشهورة)[652].

Cette parade est organisée pour Faḍl al-Dīn al-Adraʿī et Šīḥa, ou du moins en sont-ils le prétexte. Baybarṣ désire s'acquitter de sa dette envers Faḍl, puisque avant de le menacer et de réclamer la souveraineté des forteresses, Faḍl a aidé à la prise de Ṣūr.

---

[651] F. 150A, p. 15.
(Il continua de marcher jusqu'au couchant, lorsqu'apparut le *šayḫ* qui l'appelait et dit : « Ô Ẓāhir, cet endroit s'appelle Mašraʿ Bāb Allah, et devant toi se trouve la ville d'Alep.»).

[652] F. 143.

D) Les itinéraires spatio-temporels, la géographie métaphorique

a) La Parade prestigieuse

L'itinéraire de la parade est fixé par Baybarṣ. Tous les invités se réuniront à Šaṭṭ al-Furāt (les rives de l'Euphrate) et marcheront en procession jusqu'à ʿArīš Maṣr. Cet itinéraire représente le grand axe, l'épine dorsale du monde musulman dans la *Sīra.* Prestigieuse, la parade l'est pour diverses raisons. D'abord, elle réunit l'ensemble des régiments musulmans, émirs et mamelouks, ainsi que les *fidāwīyeh*, chaque régiment étant conduit par son chef en grand apparat. Mais elle l'est également par le prestige que lui confèrent les invités illustres qui y participent. Tout ce que la *Sīra* compte d'Empereur, de rois, de princes, amis ou ennemis, sont présents. Le prétexte de cette parade est de faire honneur à Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, et de faire en sorte qu'il rejoigne effectivement les rangs de l'Islam et accepte Šīḥa comme le maître des forteresses. Il s'agit aussi de l'impressionner, et un des buts de la parade est la démonstration du prestige dont bénéficient Baybarṣ et l'Islam, puisque tous se rendent à l'appel. Le rôle de Šīḥa est particulièrement mis en valeur puisqu'il refuse de conduire les *fidāwīyeh*, laissant ce rôle à ʿArnūs, tout en déclarant que tout ce qu'il fait est pour leur gloire : ainsi toute intervention de Šīḥa se veut au service des *fidāwīyeh* et, à partir de ce moment, il devient l'attraction principale de la parade. Son arrivée spectaculaire auprès de ʿArnūs relève plus d'une apparition, et lorsqu'il se montre aux côtés de Baybarṣ, les rois se demandent comment il est arrivé là :

> فأمر الملك ان يطالعوا الكراسى لقدام باب الصيوان وقام جلس بره وطلعت جميع الملوك والنياب والأعيان فطلعوا القرانات والملوك لقوا شيحه جالس جانب الملك فقالوا لحالهم يفجعه بعمره ايمتا اجا هذا فهل نبع من الأرض ام نزل من السماء[653]

L'intervention de ses femmes, Tāğ Nās, la magicienne, et al-Maṭrada, la *ğinnīya*, dans un pavillon perché sur un sommet, venant lui offrir des cadeaux, sa position à la droite de Baybarṣ[654], et le fait même que Ğawān lui offre un présent,

---

[653] F. 144, fol. 10r.
(Le roi ordonna alors de placer les chaises devant le pavillon et alla s'asseoir dehors. Alors tous les rois s'approchèrent, ainsi que les vice-rois, les dignitaires, les *qirān-s* et les rois, et ils virent Šīḥa assis à côté du roi. Ils se dirent : « Que Dieu l'anéantisse ! Quand est-il arrivé ? Est-il sorti de terre, ou est-il tombé du ciel ? »).

[654] Le texte donne l'ordre protocolaire : au centre, le roi, à sa droite Halawūn, à sa gauche l'Empereur de Rome, puis à droite Šīḥa et les *fidāwīyeh*, à gauche Faḍl et les *Adraʿīyeh* :
وجلس على يمين الملك القان هلوون وعلى الشمال باشقران وبعدهم كل واحد على هوى رتبته وكراسى شيحه وقومه على الميمنه وكراسى فضل وقومه على الميسره

tous ces éléments le placent au centre de la parade, « détrônant » ainsi Faḍl al-Dīn. Aussi, lorsque Abrahā, le fils de Halawūn offre un poignard à Faḍl, on se souvient de l'association de ce dernier avec les *ʿağamī* : c'est, en effet, auprès de Halawūn que Faḍl s'était réfugié après avoir été chassé par Maʿrūf. Cette connivence ne laisse rien présager de bon.

La parade prestigieuse veut à la fois faire une démonstration de pouvoir et affirmer la cohésion interne du monde musulman. Ainsi, les forces réunies sont convoquées pour montrer la maîtrise du temps et de l'espace. Les femmes de Šīḥa ont imaginé un mécanisme complexe de portes, manipulé par les « fils » d'Ibrāhīm commandés par Ḥarb[655] : les longues explications de Tāğ Nās nécessitent treize pages du récit. En voici un passage :

> وقالت له افهم يا اخى شو بدى قول لك فقال لها تفضلى قالت له ليلة المشى بتطلع الساعة ثلاثه بالليل وابعد عن الخيام قدر عشرة دقايق وامسك هذا الباب واركزه بالأرض فأنه يقف لحاله ويصير باب كبير واسع قدر باب بلد شاهرليه ثم بتاخذ هل اوتاد وبتندار تغرزهم كل عشرة دقايق وتد واحد ميمنه وواحد ميسرة وبتحط جانب كل وتد قضيب من هدول ما بتلاقى الا صار درابزين على الطرفين وبصير الدرب باوسط ما بيحسن احد يروح لا هيك ولا هيك بعده ما بتشوف الا عريش فوق راسك دوالى وحامله عنب ملون ثم علق بكل عامود قفص بين الواحد والواحد عشرة دقايق وبعدها بتاخذ هذا الحنجور وبتنقط نقطتين من على الميسره ومن على الميمنه ما بتشوف الا صار بحر من هون وبحر من هون وكلما مشيت عشرة دقايق بتحط مركب ولا تزال تفعل كذلك حتى تخلص جميع القطع ثم بتنصب الباب الثانى فينحبك جميع الذى شرحناه فى بعضه البعض ثم بترجع وبتفرش هذه الشريط الجوخ على الأرض من عند اول باب الى الثانى ما بتلاقيها الا عرضت وحبكت من الدرابزين للدرابزين وبعدها بتنبه على المهتار باشى وقت الذى بينضرب مدفع الشيع ان يقلع الخيام ويمشى قدام ويدخل من اول باب ويخرج من النانى وينصب الخيام قدامه وبعده بتمشى العالم ولما يخلص النهار بتصبر الى الساعة ثلاثه بالليل بترجع بتقلع اول باب والأوتاد وبتلف الجوخه حتى تصل الى ثانى باب وبتاخذهم وبتروح بتنصبهم من ثانى ناح قاطع الخيام وعلى ذلك فقس وكل يوم العالم بتمشى بفى ومى وبيدخلوا من باب بيخرجوا من باب الى ان تصلوا للعريش[656]

Voir f 144, fol. 11v.

[655] Il s'agit de ses fils « adoptifs », par le pacte. Chaque fois qu'un non-ismaélien veut s'affilier aux *fidāwīyeh*, il doit se choisir un « père » parmi eux. A part quelques exceptions, ils choisissent, en général, Ibrāhīm.

[656] F. 144, fols. 22-23r.
Elle lui dit : « Ecoute, mon frère, ce que je vais te dire. » Il lui dit : « Je t'en prie. » Elle lui dit : « La nuit de la marche, tu vas te lever à trois heures et tu t'éloigneras à dix minutes des tentes. Tu prendras cette porte, et tu la planteras dans la terre. Elle s'installera toute seule et deviendra une grande et large porte comme la porte d'une ville immense. Puis, tu prendras ces

Grâce à ce stratagème, le temps et l'espace sont maîtrisés car chaque porte semble conduire dans un autre temps et un autre espace, réduisant ainsi les distances spatio-temporelles. Les distances sont exprimées en terme de minutes, et si tout est fait pour que le chemin paraisse plus court, les éléments renvoient aussi à une vision paradisiaque avec l'ombre et l'eau (وكل يوم العالم بتمشى بفى ومى). Lorsque, prenant ombrage de Šīḥa, Faḍl tire de son fourreau le poignard d'Abrahā pour l'attaquer, une bataille s'en suit pour laquelle l'espace du mécanisme est insuffisant. Ibrāhīm fait alors appel à Ḥarb :

> واشتغل ضرب السيف بين الفريقين فصرخ ابراهيم على حرب وقال له اقلع الأوتاد يا وليدى لأنه المطرح ضيق والخيل دعوسة بعضها فحالاً ركد قلع الأوتاد ورفع العمليه فصار السهل واسع وتخربطت العراضه[657]

Une telle maîtrise est symbolique de l'universalité de l'Islam. Cependant, le chemin est encore long pour faire coïncider les temps de la *dunyā*, où tout est encore inachevé, et celui du Monde du Secret, où tout est déjà réalisé. La parade prestigieuse est comme une fenêtre ouverte sur le Monde du Secret, mais la réalité de la *dunyā* reprend vite ses droits et la fenêtre se referme brutalement sur un coup de poignard. En effet, il y a encore quelques « électrons libres », comme Faḍl ou Halawūn représenté ici par son fils, Abrahā. Faḍl est finalement poursuivi, traqué, et

---

piquets et tu commenceras à les planter chacun à dix minutes de l'autre, un à droite et un à gauche. A côté de chaque piquet, tu placeras un de ces bâtonnets, et tu verras apparaître une rampe de chaque côté, avec le chemin au centre, si bien que personne ne pourra aller ni d'un côté, ni de l'autre. Ensuite, tu verras une vigne au dessus de ta tête, avec des grappes de raisin colorées. Puis, tu accrocheras une cage à chaque pilier, en les espaçant de dix minutes. Ensuite, tu prendras ce petit flacon et tu en verseras deux gouttes à gauche et à droite, et tu les verras devenir une mer de chaque côté ; et chaque fois que tu auras marché pendant dix minutes, tu placeras un bateau. Tu continueras de faire ceci jusqu'à ce que tu aies utilisé tous les éléments. Ensuite, tu planteras la deuxième porte, et tout ce que nous t'avons expliqué se mettra en place**.** Puis, tu reviendras sur tes pas, et tu dérouleras ce ruban de feutre sur le sol, entre la première porte et la seconde, et tu le verras s'élargir jusqu'à relier les deux rampes. Ensuite, tu noteras le moment où le Muhtār Bāšī fait tirer le canon pour le départ du cortège, et tu signaleras à tes compagnons de démonter les tentes et de marcher en avant-garde pour entrer par la première porte et sortir par la seconde, pour monter les tentes devant elle. Ensuite, tout le monde se mettra en route et, à la fin du jour, tu attendras jusqu'à la troisième heure de la nuit, et tu iras démonter la première porte avec les piquets, tu enrouleras le ruban de feutre, jusqu'à ce que tu arrives à la seconde porte, et tu monteras le tout une deuxième fois, de l'autre coté des tentes, et ainsi de suite. Ainsi, chaque jour, tout le monde marchera à l'ombre et près de l'eau ; ils entreront par une porte et sortiront par l'autre jusqu'à ce que vous arriviez à al-ʿArīš.»).

[657] F. 144, fol. 31v.
(Des coups de sabres s'échangèrent entre les deux factions. Puis Ibrāhīm cria à Ḥarb : « Arrache les piquets, mon fils. L'endroit est trop étroit, et les chevaux se marchent dessus. » Immédiatement il [Ḥarb] accourut pour arracher les piquets et supprimer la magie. Et la route devint une vaste plaine dans laquelle la procession se dispersa.)

enfin mis à mort au fascicule 145A ; Halawūn est fait prisonnier, puis exécuté au fascicule 165 ; la conversion de l'Empereur a eu lieu au fascicule 138, mais elle reste secrète à Rome, et il est assassiné par son propre fils, Dūfuš, au fascicule 166 ; Dūfuš, à son tour est tué au combat par ʿArnūs, et le petit-fils de Frīdīrīk, Ṣafrīn, lui succède et se révèle être le fils de ʿArnūs et de Ṣafrīna, la fille de l'Empereur (facicule 171) ; enfin Ǧawān est exécuté par Šīḥa au fascicule 178.

b) Opposition et infiltration

L'harmonie artificielle de la parade prestigieuse ne dure qu'un temps et apparaît alors comme factice. Qu'un seul homme puisse de façon aussi spectaculaire remettre tout en question et provoquer ainsi le pouvoir dans son propre espace souligne le combat incessant qui doit être mené. Cela montre également l'importance de la métaphorisation de l'espace, toujours à la fois un et divisé, infiltré et, parfois même, envahi, nous renvoyant au tout début du récit, lorsque l'on apprend que le grand *qāḍī* du Caire est en fait un chrétien, où encore au même itinéraire de l'Euphratre à l'Egypte, déjà métaphorisé comme l'axe principal qui organise l'espace du récit, et dont Maḥmūd/Baybarṣ prend en quelque sorte possession au cours de son voyage de Brousse à Damas, puis de Damas au Caire. Cet axe lui-même est montré comme « inflitré », désuni, Baybarṣ y rencontrant des amis comme des ennemis. Ainsi, le monde musulman est divisé en zones stratégiques occupées par des agents sûrs, gardiens de ses frontières ou de ses places fortes. Au nord, et à l'extrême limite du monde musulman, Madinat al-Ruḫām, tenue par ʿArnūs, est une des voies principales d'invasion franque ; puis Brousse, tenu par Masʿūd Bayk et al-Qara Aṣlān ; au sud, le Ṣaʿīd est sous la coupe d'Aḥmad Šalāmiš, fils de Baybarṣ, affilié aux *fidāwīyeh*. Mais à l'intérieur, à l'Est et à l'Ouest, les choses sont plus complexes, moins bien définies. Certaines grandes villes comme Alep, Alexandrie, sont tenues par des hommes fidèles, mais constamment en proie aux attaques ennemies. Alep se trouve au coeur de nombreux conflits, car elle subit soit les attaques directes des *ʿaǧam*, étant la première ville musulmane avant la reconquête de Bagdad[658], soit celles des Francs, une fois al-Ruḫām et Brousse prises. Quant à Damas, sa position est doublement fragile : objet de toutes les convoitises, franques et *ʿaǧam*, elle est aussi, pendant une partie du récit, sous la gouverne d'un fourbe, ʿĪsā al-Nāṣir, qui n'hésite pas à s'allier avec les rois francs de la côte, ne suivant que son propre intérêt et sa haine pour Baybarṣ[659]. En revanche,

[658] Voir fascicule 155E.

[659] ʿĪsā al-Nāṣir meurt au fascicule 37 et il est remplacé par un homme sûr, Uquš al-Naǧībī.

elle bénéficie d'une double protection : celle du « Saint » de Homs, Ḫālid[660], et celle de Yaḥyā[661] dont le sanctuaire se trouve dans la mosquée des Omeyyades.

Mais l'inverse est tout aussi vrai et les espaces en dehors du monde musulman se trouvent également infiltrés. Avant que Rome ne tombe symboliquement par la conversion de Rūmā, celle de l'Empereur établit une enclave musulmane au sein même de la chrétienté. Ce lieu de culte musulman au coeur du château impérial est découvert par Dūfuš et Ǧawān, alors que l'Empereur Frīdīrīk est en train de prier[662]. Auparavant, le neveu de *babb* Martīn al-Abraš, Ulīfīeh (Olivier), chrétien converti, avait fait également construire une mosquée dans son palais de Maršūnīya[663]. Les lieux sacrés sont aussi investis par l'Islam : ainsi deux des femmes de Šīḥa sont des abbesses qui restent en place après leur conversion ; stratégie d'infiltration, à laquelle on peut ajouter les princesses chrétiennes converties et épouses de musulmans et leurs fils. Les « infiltrations » se font aussi par l'intermédiaire des déguisements : non seulement les individus ou groupes d'individus se déguisent afin de pénétrer plus avant en territoire étranger et ennemi, et d'y circuler librement, mais des armées entières peuvent aussi être dissimulées sous l'uniforme de l'armée ennemie. Les différences tiennent souvent à des marques extérieures, et passent par un « habillement », ainsi, les bateaux aussi peuvent être « déguisés ».

Cette structuration en miroir de l'espace souligne l'ambiguïté des oppositions dans la *Sīra* et permet des échanges entre les divers espaces. Ainsi, les fils des héros, élevés en pays chrétiens ou *ʿaǧamī*, passent d'un lieu à un autre, ou créent des enclaves musulmanes indépendantes dans ces pays. Dans cette structure en miroir, le cas de Ǧawān et de Šīḥa joue un rôle particulier dans la mesure où leur opposition et leur similitude apparaissent très tôt dans la *Sīra* et informent l'ensemble du récit. Dans le déroulement du récit, l'auditeur est d'abord confronté à un grand *qāḍī* au Caire, dont il apprend assez vite qu'il s'agit, en fait, d'un chrétien, Ǧawān. Le récit opère alors un retour en arrière où l'auditeur apprend qu'un musulman, Šīḥa, se fait passer pour un chrétien, Ǧūnīt, fils du roi de Gênes (fascicule 7). Dans la stricte chronologie des événements, c'est donc d'abord Šīḥa qui, avec la complicité forcée de Ǧawān, infiltre, en tant que prêtre, le monde chrétien. Ǧawān décide alors de retourner en terre d'Islam et, après avoir tué un *šayḫ* dont il prend l'identité, infiltre, en tant que *qāḍī*, le monde musulman.

---

[660] Ḫālid Ibn al-Walīd.
[661] Il s'agit de Saint Jean-Baptiste.
[662] Voir fascicule 166.
[663] Voir fascicule 158.

La métaphorisation du temps et de l'espace renvoie très fréquemment à l'espace et au temps du voyage initiatique. Qu'il s'agisse d'enlèvement et/ou de translation d'un lieu à un autre, comme c'est le cas pour Šīḥa ou pour Maḥmūd/Baybarṣ, l'espace n'est plus un simple itinéraire géographique, mais il contient des éléments qui jalonnent le parcours initiatique des personnages. Les schémas initiatiques constituent donc un élément essentiel dans la structure du récit.

CHAPITRE 3

Les schémas initiatiques

L'organisation métaphorique de l'espace et du temps nous incite à interpréter tout voyage comme trajet initiatique. Nous aurons l'occasion d'examiner les rapports entre répétition et ritualisation, pour l'instant notre attention va se porter sur la structuration du récit à travers les divers schémas initiatiques. On comprend bien, et divers critiques ont pu le relever, que le récit se penche sur les vicissitudes du héros dans son enfance et son adolescence à un moment proche du début du récit[664]. Cependant, le héros éponyme n'est pas le seul à subir une initiation, c'est le cas de la plupart des personnages principaux qui, à un moment de leur vie et de leurs aventures, sont confrontés à une épreuve qui évoque un rite de passage. Ainsi, Ibrāhīm, Šīḥa, ʿArnūs, Aydamur, ʿUṯmān sont, à un moment ou un autre du récit, confrontés à eux-mêmes, séparés de la communauté, mis à l'épreuve, pour mieux la réintégrer. L'initiation n'est qu'un des nombreux rites de passages que les personnages peuvent subir[665], et ces rites sont souvent marqués par un voyage initiatique. La mise à la marge, le dépouillement, puis le nouvel accoutrement, l'épreuve, la mort métaphorique, le retour dans la communauté sont autant d'étapes qui jalonnent le voyage initiatique. La notion de tabula rasa, voire de « purification », avant de pouvoir accomplir la mission imposée par le donneur d'ordre fait souvent partie de ce schéma, et c'est souvent le sens que prend la mort métaphorique du personnage.

J'ai déjà analysé le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb qui débute le récit dans la recension damascène, et montré comment le donneur d'ordre initial, Allah, même s'il n'est pas explicitement nommé dans le texte, s'exprime par l'intermédiaire d'un donneur d'ordre secondaire, al-Ṣāliḥ Ayyūb. Le choix pour la mission d'acheter les

---

[664] C'est ce que Fārūq Ḫūršīd exprime dans *Al-siyar al-šaʿbī al-ʿarabīya* lorsqu'il parle de *marḥalat al-trāǧīdīya* : étape qui raconte les vicissitudes personnelles du héros et dont il doit s'affranchir avant de pouvoir devenir le véritable héros du récit.
L'initiation du jeune héros peut être comprise implicitement, dans le titre que donnent Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume au premier volume de la traduction de la recension d'Alep : *Les Enfances de Baïbars*.

[665] Voir Van Gennep, *Les Rites de passage*.

mamelouks nécessaires à la survie de l'Islam se porte sur un marchand, ʿAlī Āġā al-Warrāq, dans un épisode intitulé « Les vicissitudes de ʿAlī Āġā al-Warrāq » par les éditeurs du manuscrit[666]. Cet épisode me paraît tout à fait exemplaire du schéma des rites de passage, et bien que déjà brièvement abordé dans la première partie[667], je voudrais y revenir plus en détail, d'autant qu'il n'est pas représenté de façon aussi significative et détaillée dans les autres recensions. Je reviendrai ensuite sur l'initiation du héros éponyme, ainsi que sur celle de son futur bras droit, Šīḥa, dans la mesure où, encore une fois, la recension damascène diffère des autres, en particulier dans la présentation de ces initiations. En effet, l'histoire de Šīḥa, jusqu'au fascicule 27, est comme une rivière souterraine qui resurgit, de temps à autre, à la surface. A ces récits d'initiations s'ajoute celle, inversée et satanique, de Ǧawān qui fonctionne en contrepoint des autres. Il sera temps ensuite d'examiner les rites de passages subis par différents personnages sur le mode de tribulations, d'expiation, d'occultation. La quête, notion fondamentale des rites de passage, montre que parfois le détour vaut la peine, et qu'il faut en passer par là pour atteindre son but. Du reste, parfois c'est bien au détour du chemin que les personnages trouvent ce qu'ils cherchent. Ainsi, Baybarṣ part à la recherche d'un palefrenier, mais c'est finalement un « frère » qu'il trouve en ʿUṯmān. Il faudra aussi à ʿAlī Āġā bien des tours et des détours avant d'être prêt à accomplir sa mission dans le récit.

A) Les tribulations de ʿAlī Āġā al-Warrāq

De toutes les recensions, celle de Damas consacre une place très importante à ce personnage au début du récit. Si l'on compare l'espace qui lui est imparti dans les trois recensions principales, Alep, Le Caire (version imprimée[668]), Damas, les proportions sont les suivantes :

---

666 Voir B/Z, vol. 1, p. 21. Rappelons ici que la pratique de titrer les épisodes n'est pas uniforme dans le manuscrit. La main C, en particulier, ne donne jamais de titre. Les éditeurs ont donc introduit à certains endroits des titres entre crochets. J'ai fait de même pour la suite du manuscrit pour permettre un repérage plus facile (voir annexes : résumé et tableau des épisodes).

667 Voir *supra*, Première partie, chapitre 3.

668 La Bibliothèque Nationale de France possède 40 volumes manuscrits de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybars*, provenant de recensions diverses. Parmi eux, deux ensembles cohérents et continus couvrent la totalité du récit, sans faille. Ces deux ensembles, bien que de mains différentes, proviennent vraisemblablement de la même recension et reproduisent le récit pratiquement à l'identique, jusqu'aux divisions en 36 parties. Si l'on compare ces deux recensions à la version imprimée du Caire, leur rapport paraît immédiatement évident. L'une d'elles a pu être à l'origine de la version imprimée. Il faudrait, bien sûr y regarder de plus près, mais il est aussi possible que les quelques différences que l'on peut noter entre la version imprimée du Caire telle qu'elle nous

- Alep : 2 pages[669].
- Le Caire : 7 pages imprimées (102-108).
- Damas : 73 pages dans le fascicule 1 (B/Z/ : 18 pages).

Autre point important : le déplacement spatial de l'épisode. Alors que dans les autres recensions ʿAlī Āġā est un marchand du Caire, dans la recension damascène il vit à Damas où il entre en contact avec Aḥmad Bāšā, le beau-frère de Sitt al-Šām. Le recentrage sur Damas est d'autant plus intéressant qu'il permet d'entrer dans le monde des marchands de Damas, comme dans celui du *sūq*[670], dans l'intimité d'un couple et dans leurs rapports avec les voisins et les autres marchands ; il permet également de mesurer la précarité de leur vie et l'imprévisible qui peut surgir à tout moment.

L'épisode pose aussi le motif des opposants et des adjuvants au niveau du petit peuple : on peut, en effet, voir l'épicier-créancier implacable ʿAbū Šaḥāda comme un précurseur de ʿĪsā al-Nāṣir. Dans ce parallèle entre les tribulations de ʿAlī Āġā et celles de Maḥmūd/Baybarṣ, Aḥmad Bāšā fait office d'intermédiaire puisqu'il accueille ʿAlī Āġā, comme il recueille, plus tard, Maḥmūd/Baybarṣ.

Le « choix » de ʿAlī Āġā pour mener à bien la mission confiée par al-Ṣāliḥ Ayyūb est un choix par élimination. En effet, c'est parce que tous les marchands du Caire rechignent devant la demande du roi, prétextant qu'ils ne connaissent rien au marché d'esclaves que ʿAlī Āġā est finalement choisi. Il est ainsi désigné par les marchands :

فقالو[671] له افندم هذه المصلحه لا نعرف فى تجارتها نحن جماعه تجار قماش وحرير وما اشبه ذلك اما اذا كان بدك من يعرف بهذه المصلحه فيه بالشام رجل تاجر يقال له على آغا الوراق من محلة القنوات له عرف بمشترات الرقيق وهو رَيِّس ما بعده تاجر[672]

---

est parvenue par l'intermédiaire de Ǧamāl al-Ġiṭānī en 1996 (elle-même une réimpression d'une version antérieure de la fin du XIXe ou du début du XXe siècle), et le résumé de M. C. Lyons, proviennent de ces deux recensions ou de recensions apparentées.

669 Dans la traduction de Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume, *Les Enfances de Baïbars*, 50-51. En fait, le récit de cette recension ne mentionne que la toute fin des aventures d'ʿAlī ʿĀġā, depuis le moment où, ruiné, il décide de ne plus sortir de chez lui, et que les envoyés du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb vont le faire chercher.

670 Voir la séquence dans le souk lorsque la femme de ʿAlī Āġā tente de vendre le *kurk* et se fait gruger.

671 قالوا

672 F. 1, pp. 13-14 ; B/Z, vol., p. 20.
(Ils lui dirent : « Mon seigneur, nous ne connaissons rien de ce commerce. Nous sommes tous des marchands de tissu, de soie, et d'articles de ce genre. Mais si tu veux quelqu'un qui s'y connaisse,

Par un retour en arrière, le récit donne les raisons de la pauvreté de ʿAlī Āġā, et raconte ses tribulations jusqu'au moment où l'on revient au « temps présent », lorsqu'il est contacté par l'émissaire du roi. Le déplacement du Caire à Damas s'accompagne d'un changement de focalisation, les événements étant alors perçus du point de vue de ʿAlī Āġā et le retour en arrière s'enclenche ainsi :

فاسمع ما جرى وصلى على خير الورى بان هذا الرجل على آغا الوراق كان تاجر عُمده ما فوق يده يد بالتاجاره وكان سخي الكف بشوش الوجه محضرهُ خير حَسِن الأخلاق ولكن كان بذلك الوقت مكسور وجاير عليه الزمان وقعد فى بيته لا شغل ولا عمل وكان السبب بكسره هو انه مره من احدى المرات شد متجر بليغ وسافر به على الساحل[673]

Le récit des tribulations de ʿAlī Āġā comprend plusieurs étapes :

- Au cours d'un premier voyage en mer, il essuie une tempête qui le rejette, naufragé nu, sur le rivage. A la suite d'une errance il retourne à Damas, mais les marchands qui lui avaient confié de l'argent, loin de s'en prendre à lui, lui donnent de quoi repartir d'un bon pied.
- Au cours d'un second voyage, par voie terrestre, il se fait attaquer et dépouiller par des bédouins qui le laissent nu. De retour à Damas, après une nouvelle errance, honteux, il s'enferme chez lui.
- Harcelé par un de ses créanciers, il vend tous ses biens jusqu'au dernier, puis il est tiré d'affaire par Aḥmad Bāšā qui lui donne un habit et de l'argent.
- ʿAlī Āġā sombre cependant de nouveau dans la misère et, lorsque la police frappe à sa porte, il pense qu'on est venu l'arrêter. En fait, on vient le chercher pour qu'il remplisse la mission confiée par al-Ṣāliḥ Ayyūb. Comblé de présents, il retourne chez lui pour voir sa maison entièrement remeublée.

Chaque étape de ces tribulations est marquée par une forme d'acharnement du destin : tempête, voleurs, créanciers, qui mettent le personnage à nu. L'expression « بالزلط » est répétée à différentes étapes :

---

il y a un homme à Damas qui s'appelle ʿAlī Āġā al-Warrāq, dans le quartier du canal, et qui connaît la vente d'esclaves. C'est le chef des marchands, il n'en est pas de meilleur.»).

673 F. 1, p. 14-15 ; B/Z, vol. 1, 21.
(Ecoutez ce qui arriva et priez sur le Meilleur des hommes. Cet homme, Ālī Āġā al-Warrāq, était le chef des marchands et personne ne le surpassait dans ce commerce. C'était un homme généreux, au visage souriant, sociable, de bonne moralité. Cependant, dans ce temps-là, il était ruiné et le sort s'acharnait sur lui, et il restait dans sa maison, sans aucun travail ni aucune occupation. La raison de sa ruine est qu'un jour, ayant apprêté une importante cargaison, il se mit en route pour la côte.).

وصل الى بيروت ونزل فى البحر وسار فما قطع شيء قليل الا فرتن البحر وغرق المركب فتعلق على آغا على شقفة دفه وقذفته الأمواج على البر وهو بالزلط [674]

[…]

فلما وصل الى ارض قاره لعند عيون العَلَق طلعوا عليه عُربان شلحوه عَلَى نْضيفْ مثل ما جابته امُّه وصفى بالزلط[675]

[…]

ولكن على آغا ماشى وجميع افكاره مشغوله لأنه بيته بالزَّلْطْ[676]

La mise à la marge du personnage par son « dénuement » et son errance correspondent à la phase liminaire du rite de passage et à un processus de tabula rasa qui passe par l'expérience métaphorique de la mort (naufrage, attaque). L'enfermement volontaire de ʿAlī Āġā dans sa demeure dont il ne veut plus sortir marque aussi une phase d'isolement, de coupure avec le monde extérieur pendant laquelle il subit l'épreuve du dénuement complet, des privations ainsi que de la faim. La mort proche mentionnée dans le texte rappelle, encore une fois l'expérience de mort métaphorique subie par l'initié :

فقال لها قومى بقا روحى بيعيه حيث بدنا نأكل وكل شيىء اهون من الجوع وثانياً ما بقي عندنا غيره وَمَتى خلص ثمنه يا اننا نموت يا اها تفرج علينا لانه الأنسان اذا خلص رزقه يخلص عمره[677]

L'épisode du *kurk* (sorte de manteau), leur dernière possession que la femme de ʿAlī Āġā doit aller vendre au souk et qu'elle se fait voler, marque l'ultime étape de leur dénuement. La perte de ce vêtement est symbolique :

---

[674] F. 1, p. 16 ; B/Z, vol. 1, p. 21
(Il arriva à Beyrouth, se rendit jusqu'à la mer et s'embarqua. Il faisait route depuis peu lorsqu'une tempête fit couler le navire. ʿAlī Āġā s'accrocha à un bout de planche, et les vagues le jetèrent nu sur la rive.).

[675] F. 1, p. 23 ; B/Z, vol. 1, 23.
(Lorsqu'il arriva à Qāra, près de ʿUyūn al-ʿAlaq, les bédouins l'attaquèrent et le dépouillèrent de tous ses biens et il se retrouva nu comme un ver, comme sa mère l'avait mis au monde.).

[676] F. 1, p. 73 ; B/Z, vol. 1, 35.
(Mais ʿAlī Āġā partit l'esprit préoccupé car sa maison était complètement dépouillée.).

[677] F. 1, p. 30-31 ; B/Z, vol. 1, 25.
(Lève- toi donc et va le vendre car il nous faut manger, et tout est plus facile que la faim ! De toute façon, il ne nous reste que ça [le *kurk*] et lorsque nous aurons dépensé son prix, ou bien nous mourrons, ou bien la vie y pourvoira. Car lorsque l'être humain a épuisé ce dont il a été pourvu, il ne lui reste plus qu'à mourir.).

فقام على آغا وصار يحوص فى البيت على شيىء يبعث يبيعه ما وجد غير الكُرك الذي عمال يناموا فيه فقال لزوجته قومى خذى هذا الكُرك وروحى بيعيه فقالت له يا ويلى كيف بدنا نبيعه ونحنا ننام فيه والدنيا بَرد وشتاء وهو صاير فراشنا ولحافنا[678]

Outre le fait que sa fonction a déjà été détournée, puisqu'il leur sert de couverture pour dormir, il s'agit aussi[679] dans la *Sīra*, d'un symbole d'appartenance au système et à la communauté : en effet, le terme n'est en général mentionné dans le récit qu'au moment des cérémonies d'investiture d'un personnage dans une nouvelle fonction ; manteau d'apparat jeté sur les épaules de l'impétrant, il marque son entrée ou sa confirmation dans le système et la communauté. Aussi, lorsque Aḥmad Bāšā le reçoit chez lui et lui offre son propre *kurk,* la phase finale de réintégration est amorcée :

واما على آغا لما صار قدام احمد باشا كان يفز له الباشا واثب على الأقدام وقال له اهلاً وسهلاً وقام الكرك من على اكتافه والبَسه ايَّاه[680]

Cette phase se termine par l'arrivée de l'émissaire du roi et le retour triomphal de ʿAlī Āġā chez lui en sa compagnie, ayant tout retrouvé, argent, meubles, mission et dignité.

Les tribulations de ʿAlī Āġā suivent un mouvement de haut en bas répété, mais les répétitions s'accompagnent de variations significatives. Son premier voyage opère une première épreuve et une première mise à nu, mais la solidarité des marchands, due au fait que ʿAlī Āġā est un homme aimé et considéré comme intègre par tous, lui permet de repartir à zéro. Si la mer lui a été défavorable, la terre ne lui réserve pas mieux, et il reste chez lui après son second voyage car il n'a plus où aller. Les éléments sont contre lui, représentés dans le texte par les termes « زمان » (« وجاير عليه الزمان[681] ») ou :

لإن جَارَ الزمانُ عليَّ حتَّى رَمَاني منه في ضنك وضيقِ

---

[678] F. 1, p. 30 ; B/Z, vol. 1, 25.
(ʿAlī Āġā se leva et se mit à chercher quelque chose à vendre dans la maison. Il ne trouva que le manteau (*kurk*) qui leur servait de couverture pour dormir. Il dit à sa femme : « lève-toi, prend ce manteau et va le vendre. » Elle lui dit : « Pauvre de moi ! Comment pourrait-on vendre ce qui nous sert pour dormir, alors qu'il fait froid et que c'est l'hiver, et que ce manteau nous sert de couverture et de matelas ? »).

[679] Nous verrons plus tard quelques exemples frappants de l'utilisation du *kurk* comme manteau d'apparat, et la ritualisation par la formule « هاتوا كرك ».

[680] F. 1, p. 49 ; B/Z, vol. 1, p. 30.
(Mais lorsque ʿAlī Āġā se trouva devant Aḥmad Bāšā, celui-ci se leva d'un bond et lui dit : « Sois le bienvenu ! » Et il ôta le manteau de ses [propres] épaules et il l'en vêtit.).

[681] F. 1, p. 15 . B/Z, vol. 1, p. 21

فانى قد حمدتُّ له صروفاً عَرِفتُ بها العدوَّ من الصديقى[682]

« قدر », « دنيا » et « دهر »[683]. La soumission à l'épreuve s'exprime par des expressions telles que : « كل شيىء بقضاءٍ وقدر[684] », ou encore :

وهكذا احوال الدنى يومٌ لَكَ ويومٌ عَلَيْك، لا تزعل ولا تنقهر[685]

Les tribulations du personnage en font une sorte de matière première[686] qui, une fois remodelée, est prête pour la mission qui va lui être confiée. On pourrait voir dans les épreuves une purification liée à la soumission du personnage qui exprime sa foi dans la formule coranique « لا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم ». En cela, comme sa femme qui la prononce également, et comme le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, il fait partie des gens qui n'ont pas « honte » de telles formules :

فقال كلمة لا يخجل قائلها وهي لا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم[687]

ʿAlī Āġā interprète lui-même ainsi ses tribulations en s'adressant à sa femme pour la rassurer :

لا تزعلى ان شاء الله قرب الفرج لأن الله سبحانه وتعالى لا يأخذ الا حتى يَعطى[688]

On ne peut s'empêcher de voir dans cet épisode un prélude aux tribulations de Maḥmūd/Baybarṣ qui reprennent les différentes étapes de l'initiation. La quête de ʿAlī Āġā est de partir à la recherche du héros du récit. La recension damascène lui accorde une place importante car sa fonction narrative est essentielle. Cette fonction disparaît en même temps que le personnage, une fois que le héros est arrivé à bon port, c'est-à-dire à la cour du roi Al-Ṣāliḥ Ayyūb. Ainsi la *Sīra* cherche son héros

---

[682] F. 1, p. 78 ; B/Z, vol. 1, 36. Ces vers, prononcés par ʿAlī Āġā pendant le festin en l'honneur de l'émissaire du roi concluent les tribulations du personnage.
(Car le sort s'est acharné sur moi jusqu'à me précipiter dans la misère et la pauvreté
Mais je l'ai loué pour cette adversité grâce à laquelle j'ai distingué les amis des ennemis.).

[683] F. 1, p. 76 ; B/Z, vol. 1, 35.

[684] F. 1, p. 26 ; B/Z, vol. 1, 24.
(Tout n'est que décret divin.).

[685] F. 1, p. 20 ; B/Z, vol. 1, 23. Ce sont les marchands qui s'adressent ainsi à ʿAlī Āġā. L'expression « هكذا احوال الدنيا » est reprise par Aḥmad Bāšā plus loin (F. 1, p. 54 ; B/Z, vol. 1, 31.).
(Ainsi vont les choses dans ce bas-monde, un jour pour toi, un jour contre toi. Ne t'inquiète pas et ne te tracasse pas).

[686] L'anglais utilise l'expression « raw material », évoquant une matière brute, crue, mise à nu.

[687] F. 1, p. 34 ; B/Z, vol. 1, 26.
(Et il prononça les mots dont on ne doit pas avoir honte : « Il n'est de force et de puissance qu'en Dieu le Très Haut, le Très Puissant. »).

[688] F. 1, p. 34-35 ; B/Z, vol. 1, 26.
(Ne t'inquiète pas. Si Dieu le veut, le soulagement de nos souffrances approche ; car Dieu – qu'Il soit loué et exalté – ne prend que pour mieux donner.).

comme le roi cherche son rêve. Comme le rêve se substitue à la réalité à venir, le roi se substitue au donneur d'ordre et, pour un temps, ʿAlī Āġā devient le « héros » du récit, le sujet de la quête, l'objet étant le vrai héros qui, une fois trouvé, devient le sujet d'un discours qui reprend les grandes lignes du schéma initiatique.

B) Les tribulations et l'initiation du héros

Nous avons vu comment l'épisode « *Sīrat* Maḥmūd » constituait une analepse dans le récit. Ce retour en arrière est pris en charge, en partie par le personnage, en partie par le narrateur. Si nous rétablissons la chronologie à partir de la naissance du héros, nous obtenons la séquence suivante :

- Naissance de Maḥmūd.
- Tentative de meurtre sur sa personne par ses oncles.
- Découverte de Maḥmūd dans la grotte par le derviche.
- Maḥmūd se fait passer pour un mamelouk.
- Voyage à Brousse.
- Maḥmūd faible et malade est laissé par le derviche dans le hammam de Brousse.
- Découverte de Maḥmūd, le « mamelouk faible » qu'il recherche, par ʿAlī Āġā.
- ʿAlī Āġā achète Maḥmūd au derviche.
- Voyage de Brousse à Damas.
- ʿAlī Āġā laisse Maḥmūd malade dans le *maristān* de Damas.
- Maḥmūd guérit.
- Maḥmūd est recueilli par Aḥmad Bāšā.
- Maḥmūd s'enfuit sur le mont Qāsyūn. Révélation.
- Maḥmūd est adopté par Sitt al-Šām et devient Baybarṣ.
- Initiation de Baybarṣ à Damas.
- Voyage de Damas au Caire.

- Initiation de Baybarṣ au Caire.

Les différentes étapes des tribulations du héros sont jalonnées par trois voyages qui, chacun à leur manière, contribuent à son initiation. La première grande étape, marquée par le voyage à Brousse, concerne la « chute » du héros de l'état de prince libre à celui de mamelouk. Il s'agit d'une étape préparatoire qui met le héros en condition et en adéquation avec sa description par le donneur d'ordre, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb (un mamelouk faible, « comme lui »). Il s'agit aussi de l'étape liminaire du rite d'initiation, comme si le héros devait être « initié » à l'entrée dans le récit. Mis à la marge (la grotte), faisant l'expérience d'une mort métaphorique (il est ligoté par ses oncles qui placent une pierre sur sa poitrine), changeant d'état (et vraisemblablement de vêtement), puis laissé, malade dans le hammam de Brousse, encore une fois marginalisé.

Le passage à la deuxième étape, marquée par le voyage de Brousse à Damas, se fait par la transaction, l'échange de la bourse donnée par le roi pour acheter le mamelouk faible. Cette transaction est à double sens : d'une part, elle confirme le nouveau statut du héros comme mamelouk, susceptible d'être acheté et vendu, d'autre part, elle le désigne comme le héros attendu et recherché. Doté de cette double « nature », Maḥmūd entreprend un voyage au cours duquel il apparaît à ceux qui sont capables de le voir comme l'élu, et à ceux qui ne voient pas au-delà des apparences, comme un simple mamelouk faible, malade, voire répugnant. L'épisode du *maristān* où s'opère sa guérison miraculeuse (par l'intervention de trois *awliyā'*) l'intègre un peu plus dans la communauté.

Découvert d'abord par le derviche, puis par ʿAlī Āġā, il est à présent découvert par Sitt al-Šām qui l'adopte et lui donne le nom de son fils défunt, Baybarṣ. Ce changement d'identité, qui met le personnage en conformité avec le nom du héros de la *Sīra*, suit l'événement important de la révélation dans la grotte du mont Qāsyūn où, une nouvelle fois, le héros se trouve mis à la marge de la communauté pour être initié au mystère et être réintégré. A chaque étape, la réintégration prend la forme d'une ascension sociale, de mamelouk-serviteur à maître de la fortune de Sitt al-Šām. Tout comme ʿAlī Āġā, il a dû passer par le dénuement le plus total avant de pouvoir être reconstruit, façonné pour remplir la mission que l'on attend de lui. Cette reconstruction est à la fois mystérieuse, au sens premier du terme, c'est-à-dire inhérente aux rites initiatiques, et pragmatique dans l'apprentissage des armes par exemple, mais un pragmatisme lui-aussi emprunt de mystère puisque la maîtrise de ces armes est innée chez le héros.

La troisième étape débute par un nouveau voyage, de Damas au Caire. En un sens, elle n'est que la prolongation de la seconde. Pendant le voyage lui-même,

Baybarṣ fait une série d'expériences qui se rapportent à celles qu'il a pu vivre pendant le voyage de Brousse à Damas. Ces expériences déterminent déjà les deux factions : celle qui suivra Baybarṣ et celle qui s'opposera sans cesse à lui. Pendant le voyage de Brousse à Damas, confronté au danger et à la mort, Maḥmūd/Baybarṣ est passif, il subit ce qui lui arrive et se laisse porter par les événements. En revanche, pendant le voyage de Damas au Caire, il est actif : confronté au danger et à la mort, il agit, d'une part pour sauver (Ibrāhīm), d'autre part pour tuer (le fils du *babb* d'al-ʿArīš), faisant ainsi lui-même la part des choses entre ses amis et ses ennemis.

Les rites d'initiation marquent les passages d'un état à l'autre, et il semble clair que pour Baybarṣ le déplacement de Damas au Caire indique le passage de l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge adulte. La sexualité n'en est pas absente. Alors qu'à Damas Baybarṣ est convoité par un pédéraste, Āḥmad Āġā, au Caire il passe pour sexuellement actif lorsque le chef des palefreniers du Caire pense qu'il recherche un éphèbe pour son plaisir[689]. Le plus remarquable dans cette troisième étape est l'ascension irrésistible du héros vers le pouvoir. Cette ascension se caractérise par divers mouvements de la marge au centre. La double nature de Baybarṣ fait qu'il est à la fois à la marge (mamelouk) et au centre (héros) ; cette double nature s'explique aussi par le fait que c'est un « faux » mamelouk, qu'il s'agit d'un déguisement, puisqu'en fait c'est un prince[690]. Etant donc à la marge, il s'en sert pour mieux réintégrer le centre. Outre le fait que ses aventures parmi les truands s'inspirent peut-être de ce que ʿAbd al-Ḥamīd Yūnus décrit comme « *ḥikāyāt al-šuṭṭār* »[691], elles prennent un sens métaphorique dans le processus de réintégration. Pour Baybarṣ il ne s'agit plus de trouver sa place, mais de retrouver une place qui lui est assignée d'emblée par le récit, son histoire étant, dans tous les sens du terme, déjà écrite.

Au Caire, Baybarṣ subit une série d'épreuves qui tiennent à la fois de l'ascension vers le pouvoir et des rites de passage. Du moins peut-on dire que les diverses étapes de son ascension sont représentées comme autant de rites de passage.

---

[689] Voir fascicules 7 et 8. La recension d'Alep est plus explicite sur la sexualité. Elle mentionne, par exemple, qu'au matin, Baybarṣ doit se rendre au hammam à cause d'une pollution nocturne, ce qui donne à penser à ʿUṯmān que Baybarṣ a profité de son sommeil pour le sodomiser.

[690] Le motif du déguisement est fréquemment utilisé dans les récits d'initiation. D'une part, il correspond au vêtement que l'initié doit revêtir avant son entrée dans le lieu de l'initiation et sa mise à la marge, d'autre part, au niveau de la fable, il est justifié par le danger encouru par le héros qui doit cacher sa véritable identité.

[691] Il s'agit de récits de personnages rusés, voire de brigands. ʿAbd al-Ḥamīd Yūnus, *Al-ḥikāya al-šaʿbīya* (Bagdad : Dār al-šuʿūn al-ṯaqāfīya al-ʿāmīya, s.d.).

Prenons deux épisodes caractéristiques : « Baybarṣ à la caserne »[692] et « Le palais de Bādīs »[693].

a) « Baybarṣ à la caserne »

La caserne des mamelouks est le lieu où les jeunes gens pressentis pour la carrière militaire font leur apprentissage. Isolée du reste de la société, à l'écart de la ville, elle représente bien l'espace du rite de passage dans sa première phase. Tous les aspirants sont ainsi mis à la marge. Mais la place de Baybarṣ représente un double isolement, le marquant comme initié particulier parmi les autres.

Voici le schéma de l'épisode, interprété selon les phases du rite de passage[694] :

- Baybarṣ est envoyé à la caserne des mamelouks pour son apprentissage.
- Isolé des autres, il subit l'épreuve de la faim car les mamelouks lui volent sa nourriture sans qu'il le sache.
- Il lit un verset du Coran sur les agresseurs et la loi du talion[695].
- ʿUṯmān le tire d'affaire avec l'aide du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb.

On pourrait, bien sûr ne voir là qu'un simple épisode de bizutage du « bleu » arrivant à la caserne[696]. Certains éléments, cependant, nous incitent à aller plus loin que cet incident de surface. Le texte souligne l'isolement de Baybarṣ dans sa chambre par rapport aux autres mamelouks ; ainsi, lorsque ʿUṯmān part à sa recherche dans la caserne, armé d'un laissez-passer du roi, il trouve Baybarṣ seul alors que les autres sont en compagnie de Qalawūn :

---

692 F. 9, p. 82 ; B/Z, vol. 1, 275.

693 F. 9, p. 155 ; B/Z, vol. 1, 293.

694 Pour un résumé plus détaillé de l'épisode, le lecteur pourra se reporter en annexe.

695 F. 9, p. 100 ; B/Z, vol. 1, 279.

(ومن اعتدا عليكم فاعتدوا عليه بمثل ما اعتدا عليكم ان الله لا يحب المعتدين).

Voir *Coran*, s. 2, « La Génisse », v. 194 et 190. Il s'agit, en fait, du rapprochement de deux versets.

(Car quiconque vous agresse, agressez-le comme il vous a agressé. Dieu n'aime pas les agresseurs.)

696 Le bizutage est, bien sûr, un avatar des rites de passage par lequel ceux qui ont déjà été initiés soumettent le nouvel arrivant à des rites d'initiation qui comportent souvent des épreuves d'humiliation, de privation et d'isolement. Il se pratique entre initiés et échappe à l'autorité initiante de l'institution.

فشلح بيبرص واتكا ونام قام عتمان انسرق شويه شويه وطلع لبرات الاوضه وطلّع على المماليك يراهم سهرانين عند قلون وعمال يتحدثوا هذا يقول انا اخذت صحن الباميه هذا يقول انا اخذت صحن الرز هذا يقول انا اخذت البيساره[697] عمال يضربوا حديث مصاحبه[698]

Alors que les ordres du vizir Šāḥīn sont de nourrir Baybarṣ comme un prince, il ne lui reste qu'une maigre soupe à chaque repas. L'épreuve de la faim rappelle celle de ʿAlī Āġā, et c'est la lecture du Coran qui déclenche la solution. Le choix des versets sur le talion et les agresseurs récités par Baybarṣ incite ʿUṯmān à prendre l'affaire en main et à rendre aux mamelouks la monnaie de leur pièce. L'intervention du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb dote l'épisode du mystère inhérent aux rites de passage. En effet, inquiet et ne trouvant pas le sommeil, ʿUṯmān empêche le vizir de dormir car il veut aller voir Baybarṣ. Le roi apparaît alors sur leur chemin et donne à ʿUṯmān le laissez-passer dont il a besoin pour pénétrer dans la caserne.

Bien entendu, on peut également voir dans l'épisode de la caserne une des étapes qui conduisent Baybarṣ vers l'âge adulte. Depuis son arrivée à Damas, il a toujours vécu chez des parents adoptifs : Sitt al-Šām à Damas, et Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī au Caire. Le passage à la caserne est une séparation du milieu « familial » qui prélude à l'installation du héros dans son propre palais. C'est à la suite d'un incident provoqué par ʿUṯmān, lors d'une visite de deux *fidāwīyeh* à Baybarṣ qui les reçoit chez son oncle Naǧm al-Dīn, que le roi l'incite à acheter une demeure bien à lui :

وطلع صرخ لعتمان وقال له تعشيت والا لسع قال له لا والله جوعان بعد فقال له الوزير تعال فوت حتى نتعشا قال له لا والله ما خش جوه قال له الوزير ليش قال له ايه ينقرنى الكندى بالمكبكب فضحك الوزير قال له فوت لا تخاف فدخل ووقف من بعيد وصار يتطلع فى بيبرص قال له بيبرص قدم لهون قال له ايوه ما تنقرنش بالمكبكب فضحك بيبرص وقال له لا لا قدم فقدم عتمان لعنده قال له بيبرص ولك ليش هيك عملت فقال له كندى انت حيوان ما تفهم شى قال له ليش حتى اكون حيوان قال له عتمان عجب يا خوى ما تاخذ لك بيت وحدك فالانسان حر فى بيته يجى عندك ضيف او واحد او احد قال له نجم الدين ولك هذا بيته مادمت انا طيب ولا يطلع من هون قال له بيبرص بارك الله فيك يا عمى ولكن اثر معه كلام عتمان ثم قدموا تعشوا وسهروا لحكم الساعه ه خمسه وقاموا ناموا الى تانى الايام ما فاق بيبرص الى ضحاء النهار

---

[697] Selon Dozy, بيصار ou بيسار désigne un plat à base de fèves.

[698] F. 9, p. 101 ; B/Z, vol. 1, 279-280.
(Baybarṣ se déshabilla, se coucha et s'endormit. ʿUṯmān se leva, se faufila peu à peu à l'extérieur de la chambre et se mit à chercher les mamelouks. Il les trouva passant la soirée à discuter chez Qalawūn. Celui-ci disait : « Moi, j'ai pris l'assiette de gombo » ; celui-là disait : « Moi, j'ai pris l'assiette de riz » ; l'autre disait : « Moi, j'ai pris l'assiette de fèves », et ils discutaient amicalement.).

ففز مثل الملاطيش توضا وصلى الصبح قضا وطلع يركد على الديوان شاف الملك طالع والديوان مكتمل بالوزر والاعيان فقال له الملك الله يعطيك العافيه بلاقيك اليوم متضحى قال له افندم كنت سهران غطيت بالنومه فقال الملك انت ومين سهران قال له افندم انا وعمى نجم الدين قال له الملك انت رحت لعنده والا هو اجا لعندك قال له افندم انا واياه سوى بفرد سرايه قال الملك ليش انت ما لك سرايه وحدك قال له لا والله يا سيدى من وقت الذى جيت معه من الشام نزلنى عنده وهذه قعده فقال له الملك لا يا ولدى هيك ما بصير بلكى الانسان اجا عنده ضيف او واحد بده حكايه اوله مصلحه معه يبقا عند الناس ما هى ظريفه يبقا الانسان بشقه بيته يالله انزل دور لك على بيت اشتريه وحيات راسى ما تواجهنى الى تكون اخذ سرايه احسن ما فى بمصر قال له امرك افندم واخذ اتكه[699]

La perspicacité du roi, qui reprend les arguments de ʿUṯmān est due au fait que, comme ce dernier, il appartient au Monde du Secret. Sans avoir l'air de rien, il pose les questions qui conduisent à la conclusion. Les paroles de ʿUṯmān ayant déjà fait leur chemin (ولكن اثر معه كلام عتمان), Baybarṣ doit se rendre à la raison. Du reste, c'est par un ordre amical que le roi l'enjoint à se chercher une demeure.

---

[699] F. 10, p. 19-23 ; B/Z, vol. 1, 300-301.
(Il se tourna vers ʿUṯmān et lui dit : « Tu as dîné ou pas encore ? » Il lui dit : « Non, par Dieu, j'ai encore faim. » Le vizir lui dit : « Entre et dînons ensemble. » Il lui dit : « Non, par Dieu, je n'entrerai pas. » Le vizir lui dit : « Pourquoi ? » Il lui dit : « Parce que le *Kundī* va me frapper avec sa boulette. » Le vizir se mit à rire et lui dit : « Entre et n'aie pas peur ! » Il entra et se tint à distance en regardant Baybarṣ. Celui-ci lui dit : « Avance ici ! » Il lui dit : « Tu ne vas pas me frapper avec ta boulette ? » Baybarṣ se mit à rire et lui dit : « Non, non, approche ! » ʿUṯmān s'approcha de lui et Baybarṣ lui dit : « Pourquoi as-tu fait ça ? » Il lui dit : « *Kundī*, tu n'es qu'un imbécile, et tu ne comprends rien. » Il lui dit : « Comment ça, je ne suis qu'un imbécile ? » ʿUṯmān lui dit : « C'est quand même bizarre que tu ne te prennes pas une maison à toi tout seul, mon frère. Dans sa propre maison, on est libre de recevoir un invité, celui-ci ou celui-là. » Naǧm al-Dīn lui dit : « Mais c'est sa maison, aussi longtemps que je serai en vie, et il ne s'en ira pas d'ici. » Baybarṣ lui dit : « La bénédiction de Dieu sur toi, mon oncle ». Mais les paroles de ʿUṯmām le firent réfléchir. Ils dînèrent et veillèrent jusqu'à la cinquième heure de la nuit, puis ils allèrent se coucher. Mais lorsque Baybarṣ se réveilla, le jour était déjà levé. Il fit un bond comme un possédé, fit ses ablutions et la prière du matin, puis il se mit à courir au *dīwān*. Il vit que le roi était déjà là, et le *dīwān* au grand complet avec tous les vizirs et les dignitaires. Le roi lui dit : « Que Dieu te donne la santé ! Tu t'es levé bien tard ! » Il lui dit : « Efendem, j'ai veillé tard, et je me suis abandonné au sommeil ! » Le roi dit : « Avec qui as-tu passé la soirée ? » Il lui dit : « Efendem, avec mon oncle Naǧm al-Dīn. » Le roi lui dit : « Tu es allé chez lui, ou c'est lui qui est venu chez toi ? » Il lui dit : « Efendem, lui et moi habitons le même palais. » Le roi lui dit : « Comment cela, tu n'as pas ton propre palais ? » Il lui dit : « Non, par Dieu, mon seigneur. Depuis que je suis arrivé de Damas avec lui, il m'a fait habiter chez lui, et j'y suis toujours. » Le roi lui dit : « Non, mon fils, cela ne va pas ! Imagine qu'un homme qui habite chez un autre reçoive un invité, ou quelqu'un qui a besoin de demander une chose ou une autre, il se sentira gêné ! Chacun est mieux chez lui. Va, cherche une maison et achète-la, et par ma vie, ne te présente pas devant moi avant d'avoir acquis le plus beau des palais du Caire ! » Il lui dit : « A tes ordres, Efendem ! » et il le salua.).

b) « Le palais de Bādīs »

L'épisode se déroule ainsi :

- Baybarṣ entend un courtier vanter les mérites d'un palais. Il suffit d'y passer une nuit seul pour l'acquérir pour une somme dérisoire.
- ʿUṯmān le prévient que ce palais est maudit. Tous ceux qui y ont passé une nuit ont été retrouvés mort le lendemain matin.
- Baybarṣ décide de tenter sa chance.
- Pendant la nuit, un génie lui apparaît qui le reconnaît comme étant l'élu à qui le palais est destiné. Il le met à l'épreuve et, Baybarṣ ayant réussi le test, lui raconte l'histoire de Bādīs al-Sabkī.

Ici encore, il s'agit d'un épisode sur le modèle courant de l'épreuve que le héros doit surmonter. Mais le « danger » que court Baybarṣ n'est que pure illusion. En fait, il s'agit bien encore d'un rite de passage. L'entrée solitaire dans le palais représente l'entrée de l'initié dans le temple ou le lieu sacré de l'épreuve. L'initiant, ici le génie, sait déjà de qui il s'agit et les épreuves ne sont là que pour confirmer le savoir, comme les secrets initiatiques. Le dialogue qui s'engage entre le génie et Baybarṣ ne laisse aucun doute sur l'issue de l'épreuve :

الى ان صار الوقت حكم الساعه (ه) خمسه ما شاف الا انتصب قدامه شخص بالعتبه رجليه بالأرض ورائسه بالسقف فقال له الله بنبلا ورسن كرته انت بدك تخوفنى وانا بحول الله ما بخاف فان كنت يهودى اقسمت عليك بموسى الكليم وان كنت نصرانى اقسمت عليك بعيسى وامه مريم الطاهره وان كنت مسلم اقسمت عليك بمحمد صلى الله عليه وسلم وبحق اهيا شراهيا ادونادى اصباؤت الاشداى[700] الا ما اجبتنى واتيتنى بصفة انسى بحق آله العزه والجبروت فاننى لا خاف[701] منك لأنك انت مخلوق وانا مخلوق قال فما اتم كلامه الا وقائل يقول لا اله الا الله محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم وصار ذلك الشخص يصغر حتى صار بصفة انسى وراح جاب الشمعدان والمصحف وحطهم مطرحهم وقال السلام عليكم قال له بيبرص وعليكم السلام ورحمة الله وبركاته فقال له الرهط ما اسمك يا اخا الانس قال له بيبرص قال واسم ابوك قال له القان جمك، ابن الشاه محمود ابن السلطان ابراهيم الادهم فقال الرهط ما شاء الله آن الاوان وانت صاحب النصيب اكشفلى يا سيدى عن جبينك فكشف له بيبرص عن جبينه نظر السبع جدريات

[700] Probablement une altération de l'hébreux : «Seigneur des cieux le Puissant. »
[701] أخاف

على جبينه فقال له الرهط انت صاحب النصيب ورب الكعبه ولكن باقى عليك اشاره واحده فان جئت بها فانك تملك هذه السرايه بما فيها[702]

La nature de l'épreuve rappelle celle des contes où le héros est le seul à pouvoir accomplir une tâche, comme par exemple le roi Arthur et l'épée Escalibur qu'il doit retirer d'un rocher dans lequel elle est figée. Ici il s'agit d'une poutre en métal :

فقا له بيبرص طيب وايش هذه الأشاره فقال له ارفع راسك الى قوس القاعه فرفع راسه بيبرص نظر حلقه من ذهب وبوسطها قنطارية فقال له الرهط انا برفعك على يدى، حتى تصل الى هذه القنطاريه فان سحبتها من الحلقه فتكون انت صاحب النصيب انزلك انت وهى للأرض واحاكى لك حكايتها وان ما حسنت تسحبها فانى بخلى من تحتك فتقع تنقصف رقبتك فاقيمك والحشك على الباب[703]

Comme le secret doit être gardé car seul Baybarṣ peut avoir accès au palais et à ses trésors, le génie propose de rester auprès de lui pendant une année. Le génie partage alors l'histoire du palais, de sa construction par Bādīs al-Sabkī, pour qu'il accueille un jour Baybarṣ, de la vision de Bādīs al-Sabkī montrant que le palais

---

[702] F. 10, p. 41-44 ; B/Z, vol. 1, 306-307.
(Lorsque cinq heures arriva, il vit un être s'élever devant lui sur le seuil, ses pieds touchant le sol et sa tête touchant le plafond. Il lui dit : « Dieu ! Malheur à toi, maquereau ! Tu veux me faire peur, mais par la puissance de Dieu, je n'ai pas peur. Si tu es juif je te conjure au nom de Moïse, l'Interlocuteur [de Dieu], si tu es chrétien, je te conjure au nom de Jésus et de sa mère Marie la Pure, et si tu es musulman, je te conjure au nom de Muḥammad, la prière de Dieu soit sur lui. Par la vérité d'Ahyā Šarāhyā Adūnādī Aṣbā'ūt al-Ašdāy tu dois absolument me répondre et te présenter à moi sous une forme humaine, par le Dieu de la Puissance et du Pouvoir ; je n'ai pas peur de toi, car comme moi tu es une créature [de Dieu]. » Il le [transmetteur] dit. A peine eut-il finit de parler que celui qui avait parlé dit : « Il n'y de Dieu qu'Allah et Muḥammad est le messager d'Allah, que la prière et le salut soient sur lui ! » Et ce personnage se mit à rapetisser pour prendre taille humaine. Puis il apporta un chandelier et le Coran et les mit à leur place, puis il dit : « Salut à toi ! » Baybarṣ lui dit : « Et salut à toi, que Dieu t'accorde miséricorde et bénédiction ! » La créature lui dit alors : « Comment te nommes-tu, ô frère des hommes ? » Il lui dit : « Baybarṣ ». Il lui dit : « Et le nom de ton père ? » Il lui dit : « Le *qān* Ğamak Ibn al-Šāh Maḥmūd Ibn al-Sulṭān Ibrāhīm al-Adham. » La créature lui dit : « La volonté de Dieu soit faite ! Le temps est arrivé ! Et tu es l'Elu ! Ô mon Maître, dévoile-moi ton front. » Baybarṣ dévoila son front et il vit les sept marques de petite vérole sur son front. La créature lui dit : « Tu es l'Elu, par le seigneur de la Kaʿba ! Mais il reste encore un signe. Si tu arrives à le faire, alors le palais est à toi ainsi que tout ce qu'il contient.)

[703] F. 10, p. 45-46 ; B/Z , vol. 1, p. 307.
(Baybarṣ lui dit : « Bien ! Et quel est ce signe ? » Il lui dit : « Regarde le plafond de la salle. » Baybarṣ leva la tête et vit un anneau d'or, avec en son centre une poutre en métal. La créature lui dit : « Je vais te mettre dans ma main et t'élever jusqu'à ce que tu atteignes cette poutre. Si tu parviens à la retirer de l'anneau, alors tu seras effectivement l'Elu. Je te descendrai avec la poutre jusqu'au sol, et je te raconterai son histoire. Mais si tu ne parviens pas à la retirer, je m'enlèverai de dessous toi, tu tomberas et tu te briseras le cou. Alors je te soulèverai et je te jetterai dehors. »)

« attendait » son propriétaire, et il livre ses secrets à Baybarṣ. Une fois le rite accompli, l'initiation terminée, Baybarṣ réintègre l'espace-temps social. Cette réintégration passe par la contestation par le *qāḍī* de l'acquisition du palais par Baybarṣ, et la confirmation de cette acquisition par la descendante de Bādīs al-Sabkī :

> فالان اشهدوا عليا يا من حضر بهذا الديوان وانت يا ملك الزمان بانني قد بعت هذه السرايه المذكوره الذى هى ملكى، بما فيها من قليل ومن كثير، للاغا بيبرص امين القصص بمات قنطره عشره الف قرش من فوق الارض باربعين ذراع، لتحت الارض باربعين ذراع بيعاً شرعياً خالى عن كل قيد مبطل الصحه والبيع وانا بكمل الاوصاف الشرعيه ليس لى علقه تفسخ[704]

On pourrait multiplier les exemples car chacune des aventures de Baybarṣ au Caire, pendant son ascension vers le pouvoir, peut être analysée comme un rite de passage et s'inscrit dans un ensemble de schémas initiatiques. Ainsi son éloignement lorsque, à l'instigation du *qāḍī*, le roi l'envoie à al-Maḥalla où il rencontre le *šayḫ* Muḥammad al-Fawwāl qui provoque une rencontre mystique avec Aḥmad al-Badawī[705].

C) L'itinéraire de Šīḥa

Dans deux articles consacrés à Šīḥa, j'ai déjà parlé de l'itinéraire de ce personnage aussi essentiel qu'énigmatique[706]. Je voudrais reprendre ici plus particulièrement l'épisode de Gênes, lorsque Ǧawān veut faire passer Šīḥa pour le fils du *babb* Ḥanā. L'épisode se situe au fascicule 7, dans l'analepse qui raconte le passé de Ǧawān, depuis sa naissance jusqu'à sa nomination comme grand *qāḍī* au Caire. L'analyse de cet épisode est primordiale pour la compréhension des rapports

---

[704] F. 10, p. 80-81 ; B/Z, vol. 1, 315-316.
(Et à présent vous êtes tous témoins, vous tous qui siégez à ce *dīwān*, et toi, ô roi des temps, que je vends le dit palais qui est ma possession, ainsi que tout ce qu'il contient, à l'Āǧā Baybarṣ l'Amīn al-Qaṣaṣ, pour cent *quanṭara*, soit dix mille piastres, de 40 coudées sur terre et 40 coudées sous terre. Et cette vente est légale, libre de toute contrainte qui puisse l'annuler. La vente et moi-même sommes dans toute la légalité, et je ne suis engagée dans rien qui justifierait l'annulation de cette vente.).

[705] F. 12.

[706] Voir Francis Guinle, « Double et substitution dans *Sīrat Baybarṣ* : le cas de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn », et « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn ».

qui s'instaurent entre Šīḥa et Ǧawān, mais aussi entre Šīḥa et Baybarṣ, et Baybarṣ et Ǧawān.[707]

Le contexte est le suivant : Ǧawān, prêtre chrétien, ayant lu dans le *Kitāb al-Yūnān* qu'il serait mis en pièce par un dénommé Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il, dit Šīḥa, enlève ce dernier qu'il emmène avec lui auprès de son oncle Karsīmūn, dans un monastère près de Gênes. Là, Šīḥa prend connaissance du *Kitāb al-Yūnān* et de la prédiction. Chassés du monastère par Karsīmūn, Ǧawān et Šīḥa s'embarquent sur un navire qui essuie une tempête. Lorsque la mer se calme, Ǧawān demande au capitaine de les débarquer. En se rendant à Gênes, ils rencontrent un des oncles de Ǧawān, Saqrāq qui remarque une ressemblance entre Šīḥa et le fils du *babb* de Gênes, Ǧūnīt, qui vient de mourir :

> واما جوان فانه فاق من منامه، طلّع على شعبان، ما لقاه فصار يدور عليه، لقاه مخبا بين الشيح فقال له يفجعك بعمرك انت شيحه حتى مخبا بين الشيح[708] ومن ذلك الوقت مشى عليه لقب شيحه ثم اخذه من يده، ورجع ناح المينا فتصادف عمه سقراق الجنوى، فتقد[709] سلم عليه فقال له سقراق وين رايح يا جوان انت وهذا الغلام قال له على يغره وقال له ولك يا جوان تعرف هذا الغلام لمن يشبه قال له لمن شبهته فقال له بيشبه ابن البب حنا ملك جنوه كانه هو لا راح ولا اجا ولو لا يكون مات لقلت هو جونيت قال له جوان مات يا عمى فقال له اول البارح، والبارح احتفلوا بجنازته ودفنوه بمدفن الملوك ثم ودعه وسار وبعد ما راح التفت جوان الى شعبان وقال له ولك يا ولد تطيعنى بصرلك عز وشان عظيم وان ما طاوعتنى اقتلك وبخلص من همك قال له مثل ايش بدى طاوعك يعنى فقال له مرادى اخذك الى مدفن جنوه، وافتح المدفن، وادخل شلح ابن البب بدلته ولبسك اياها وانا اطلع على الديوان، واقول للبب اننى انا بحى لك فليونك وبجى انا واياه لهون وبوقف على باب المدفن وبقر قداس، وبقول لك قوم يا فيلون جونيت يا بن حنا قلى نعم يا ابونا وبعدها تفرج على العز والشان الذى بصير لك، وبتصير ابن البب وحواجبك تقضى حوائجك[710]

---

[707] Je reviendrai plus longuement sur ces rapports dans la troisième partie lorsque je parlerai du double et de la substitution.

[708] Il s'agit ici de l'explication que donne le texte du surnom de Šīḥa. Les diverses recensions donnent des explications différentes. Un des sens de Šīḥa est « Protée » (voir deuxième partie, chapitre 1, note 280). Dans la mesure où une des caractéristiques essentielles du personnage est de se transformer, ce sens est parfaitement approprié. On peut, cependant, penser que c'est justement le personnage de la *Sīra* qui a donné au nom « Šīḥa » le sens de « Protée ». Le plus intéressant ici c'est le fait que Ǧawān lui-même lui donne le nom de Šīḥa.

[709] فتقدم

[710] F. 7, pp. 104-107 ; B/Z, vol 1, 204.
(Quant à Ǧawān, il se réveilla de son sommeil et chercha des yeux Šaʿbān. Ne le voyant pas, il se mit à le chercher et le trouva caché dans un bosquet d'armoise. Il lui dit : « Que Dieu t'anéantisse ! Tu es un plant d'armoise, toi qui te caches dans l'armoise ! » Et à partir de ce

Nous pouvons observer ici un des procédés narratifs courants dans la *Sīra* : premier récit : un personnage raconte à un autre personnage ce qui va se passer ; second récit : le narrateur raconte les événements tels qu'ils se déroulent. Le second récit est plus détaillé, et plus animé car il comprend les dialogues et la description de la gestuelle. Le premier récit cité plus haut, de Ǧawān à Šīḥa, constitue une hypotypose, le second est la « matérialisation » dans la narration de cette hypotypose. L'hypotypose nous intéresse ici car elle trace les grandes lignes du plan de Ǧawān et distribue les rôles de l'initiant et de l'initié. L'enlèvement de Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il par Ǧawān représente la séparation liminaire et l'isolement de l'initié ; cette séparation s'accompagne d'un changement d'habit, puisque Šaʿbān échange ses vêtements avec ceux de son cousin Ibrāhīm[711] avant son enlèvement. L'initiant, Ǧawān procède alors à une renomination : celle-ci est d'ailleurs nécessaire puisque Ǧawān n'est pas certain qu'il s'agit de Šaʿbān qui pourrait, après tout, bien être son cousin Ibrāhīm. La confusion, voire la perte des identités fait partie d'un processus d'initiation avec un effet de tabula rasa qui permet ensuite une reconstruction. Cette reconstruction commence par le nouveau nom, le nom d'initié en quelque sorte, et celui qui figure déjà sur les fresques ou tableaux (le texte n'est pas très précis à ce sujet) que Ǧawān a découvertes dans le monastère de son oncle Karsīmūn :

---

moment-là, on lui donna le surnom de Šīḥa. Puis il le prit par la main et retourna vers le port. Il tomba sur son oncle Saqrāq le Gênois et s'approcha pour le saluer. Saqrāq lui dit : « Où vas-tu, Ǧawān, toi et ce garçon ? » Il lui dit : « Je vais à Yaġra. » Il lui dit : « Dis-donc, Ǧawān, tu sais à qui ressemble ce garçon ? » Il lui dit : « A qui ressemble-t-il, selon toi ? » Il lui dit : « Il ressemble au fils du *babb* Ḥannā, le roi de Gênes. C'est son portrait tout craché. Et s'il n'était pas mort, je dirais : "C'est Ǧūnīt. " » Ǧawān lui dit : « Il est mort, mon oncle ? » Il lui dit : « Avant hier matin, et hier ils ont célébré ses funérailles et ils l'ont enterré dans un tombeau royal. » Puis il pris congé et s'en alla. Après son départ, Ǧawān se tourna vers Šaʿbān et lui dit : « Viens-voir, mon garçon : obéis-moi et il t'arrivera de grandes choses. Mais si tu ne m'obéis pas, je te tuerai et me débarrasserai de ce poids. » Il lui dit : « En quoi veux-tu que je t'obéisse ? » Il lui dit : « Je veux te conduire au mausolée de Gênes, ouvrir le tombeau et entrer pour lui enlever son habit et te le faire porter à sa place. Puis j'irai au *dīwān*, et je dirai au *babb* : « Je vais ressuciter ton fils. » Puis lui et moi viendrons ici, et nous nous tiendrons à la porte du mausolée. Je dirai une messe, et je te dirai : « Lève-toi ô mon fils Ǧūnīt, ô fils de Ḥannā ! » et tu me diras : « Oui, ô mon père ! » Et après cela tu verras la gloire et le prestige dont tu bénéficieras. Tu deviendras le fils du *babb* et il te suffira de hausser les sourcils pour obtenir ce que tu veux. »).

[711] Il ne s'agit pas d'Ibrāhīm Ibn al-Hūrānī, dont nous avons déjà beaucoup parlé, et qui est un des personnages les plus importants de la *Sīra*. Le cousin de Šaʿbān, lui, n'apparaît que dans cet épisode. Sa seule fonction est d'échanger ses vêtements avec Šaʿbān, mais l'homonymie peut se révéler intéressante. Pour en cerner l'intérêt, il faudrait faire une étude systématique des noms des personnages de la *Sīra*.

ومكتوب على البترك اسم جوان وعلى الذى عمال يقطعه اسم شعبان ابن سيف القبائل وملقب بشيحه[712]

La ruse de Ğawān consiste à faire passer Šīḥa pour le fils défunt du roi de Gênes. Cette ruse emprunte aux rites de passage l'élément central de la mort métaphorique. En prenant la place et l'habit du mort, Šīḥa prend l'identité du défunt et « devient » Ğūnīt. « Ressuscité » par Ğawān, il renaît à la vie avec une nouvelle identité. Mais sous le nom de Ğūnīt, cette identité est bien celle de Šīḥa, personnage transformiste et protéiforme qui ira, plus tard, jusqu'à se « transformer » en Ğawān. Possédant le secret, il peut alors déjouer les plans de son « maître » et « devenir » Šīḥa, celui qui mettra Ğawān en pièce : [c'est Ğawān qui parle]

و الان بدى اسالك سأل فش قلبى فيه مانك شعبان قال له جونيت انا بدى اسألك هل تقدر الان تقول للبب هذا ما هو ابنك فقال له لا وديني قال له وانا شعبان ابن سيف القبائل وقال له ويوم الذى راياك على ظهر الدير وبيدك كتاب شو كنت عمال تقرا قال له كتاب اليونان فقال له شوا ظهر لك فيه قال له ظهر لى انك انت بزمانك يصير لك سيط وسمعه وجميع ملوك الافرنج تطيعك وياتى ملك الى بلاد الاسلام اصله من العجم اسمه محمود ويلقب الملك الظاهر وانا بصير لى على زمانه شهره وبصير سطان[713] الجبل وبعدها بمسكك وبقطعك بديوان ملك الظاهر على عدد ايام السنه[714]

Le rite de passage étant accompli, Šīḥa/Ğūnīt doit se préparer à son rôle. D'une certaine manière, son initiation se poursuit par divers apprentissages, en particulier par l'approfondissement de ses connaissances en matière de religion chrétienne, ce qui, plus tard, lui permettra de se faire passer pour prêtre, moine, voire cardinal. Cet apprentissage nécessite l'éloignement, la séparation et, encore une fois, l'isolement marqué ici par le fait que Šīḥa/Ğūnīt se retire dans un

---

[712] F. 7, p. 69 ; B/Z, vol. 1, 197.
(Et sur le patriarche était écrit le nom de Ğawān, et sur celui qui découpait ce patriarche le nom de Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il dit Šīḥa.).

[713] سلطان

[714] F. 7, p. 115-117, B/Z, vol. 1, 206-207.
(« Et à présent, je veux te poser une question qui me tient à cœur : n'es-tu pas Šaʿbān ? » Ğūnīt lui dit : « Et moi je veux te poser une question : peux-tu maintenant dire au *babb* "Ce n'est pas ton fils" ? » Il lui dit : « Non, par ma religion ! » Il lui dit : « Je suis Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il. » Il lui dit : « Le jour où nous t'avons vu derrière le monastère, avec un livre entre tes mains, que lisais-tu ? » Il lui dit : « *Kitāb al-Yūnān.* » Il lui dit alors : « Et que t'a-t-il révélé ? » Il lui dit : « Il m'a révélé que, le temps venu, tu deviendras puissant et renommé, et tous les rois francs t'obéiront. Un roi viendra en pays d'Islam, il sera d'origine *ʿağamī* et son nom est Maḥmūd, dit al-Malik al-Ẓāhir. Lorsque son temps viendra, j'atteindrai la renommée et je deviendrai le sultan de la montagne. Ensuite, je t'attraperai et je te découperai au *dīwān* d'al-Malik al-Ẓāhir en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année. »).

monastère pendant plusieurs années pour l'étude et la méditation ; c'est pour cela qu'il continue de jouer le rôle de Ǧūnīt. Les deux processus d'initiation, celui de Baybarṣ et celui de Šīḥa, prennent fin au même moment, lors de leur première rencontre à Gênes, dans l'épisode de l'enlèvement de Baybarṣ par Ǧawān. Cet épisode coïncide avec un autre élément important : le dévoilement de Ǧawān qui reprend son identité première, après s'être fait passer pour Ṣalāḥ al-Dīn, grand *qāḍī* du Caire. La rencontre de Šīḥa et Baybarṣ prend la forme d'un rituel et se déroule sous le sceau de la marginalité, puisque c'est au cours de l'enlèvement de Baybarṣ à Gênes que Baybarṣ rencontre Šīḥa et se lie avec lui ; de plus Šīḥa lui-même, sous le déguisement de Ǧūnīt, le fils du *babb* de Gênes, se trouve à la marge de l'Islam, se faisant passer pour un patriarche chrétien :

وقاموا توضوا فطلع بيبرص يرى البترك عمال يتوضاء وضوء شرعى على الاربع

مذاهب ثم قاموا للصلاه لقا صلاته على الشريعه المحمديه[715]

Les précisions du texte concernant le rituel de la prière (عمال يتوضاء وضوء / شرعى على الاربع مذاهب على الشريعه المحمديه) font partie de la ritualisation du moment de la révélation : en effet, en lui démontrant son appartenance réelle à l'Islam, Šīḥa ouvre les yeux de Baybarṣ sur les circonstances de son enlèvement et sur les différents rôles joués par les acteurs de cet épisode. Lorsque le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb arrive pour délivrer Baybarṣ, il scelle le pacte entre les deux personnages[716] ainsi qu'entre eux et al-Baṭarnī et le vizir Šāhīn :

فقال الملك يا حاج شاهين انتم هلق موجودين هون اربعة انفار وانتم الاربعه اركان الاسلام وانا رايح اجرى عهد الله بينكم واسميكم اسماء من عندى فقالو[717] له امرك افندم فقال الملك بسم الله وقرا شيء من القران واجرى العهد بينهم وقال الى بيبرص انت اسمك محمود ولبقتك[718] ست الشام بيبرص والان انا سميك ركن الدين لانه وحيات راسى على زمانك يتركن الدين وانت يا شيحه اسمك شعبان وملقب بشيحه وهلى زمانك يتجمل الدين فانا الآن بسميك جمال الدين وانت يا ابو بكر ابشرك بهذه السنه تاتيك غلام[719]سميه على واسمك ابو على وقال الى

---

[715] F. 20, p. 49 ; B/Z, vol. 2, 319.
(Ils se levèrent et firent leurs ablutions ; Baybarṣ vit que le patriarche faisait les ablutions légales selon les quatre rites ; puis ils firent la prière et il [Baybarṣ] vit qu'il la faisait selon la loi de Muḥammad.).

[716] Voir Francis Guinle, « Double et substitution dans *Sīrat Baybarṣ* : le cas de Šīḥa Ǧamāl a-Dīn ».

[717] قالوا

[718] لقبتك

[719] بغلام

الوزير شاهين فاءنربك والملكه شجرة الدر لبقتك[720] بشاهين وانا لبقتك[721] بالافرم ثم قال سمعونا الفاتحه واهدوها الى سيد المرسلين وبعدها قال لهم الملك انتم الاربعه اخوان بالله ورسوله وشرط الناجى لا يتخلا عن اخاه فقالو[722] الجميع الله يطول لنا عمرك وقبلوا ايادیه[723]

La réintégration complète de Šīḥa dans la communauté musulmane se fera au moment de l'avènement du règne de Baybarṣ.

L'enlèvement de Baybarṣ à Gênes constitue un élément important de son initiation. Celle-ci prend, dans le récit, une forme particulière qui marque le mouvement général d'alternance entre exclusion et intégration. Mis à la marge par leur enlèvement respectif, les deux initiés forment leur propre pacte, définissant ainsi le cadre de leur relation, et leur position par rapport à l'expansion du centre. Ainsi, l'intégration de l'un est mise en oeuvre par l'autre : lorsque Baybarṣ se retire volontairement du centre du pouvoir en s'enfermant dans la citadelle de Damas, ayant à plusieurs reprises refusé le trône, Šīḥa arrive et lui dit d'accepter. En effet, le pacte entre eux stipulait que Baybarṣ refuserait le trône jusqu'à ce que Šīḥa le rejoigne :

والله يا اخى اجا لعندى الوزير شاهين وهو اخونا واغظيته وما رضيت صير ملك لانك قلتلى لما كنت عندك سابق لارضا صير ملك الا بوجودك والان يا اخى تم الأمر وحضرت جنابك شوف كيف بتريد[724]

---

[720] لقبتك

[721] لقبتك

[722] قالوا

[723] F. 20, pp. 81-84 ; B/Z, vol. 2, 324-325
(Le roi dit : « *Ḥāğğ* Šāhīn, maintenant vous êtes quatre guerriers présents ici, et vous êtes les quatre piliers de l'Islam. Je vais établir le pacte de Dieu entre vous, et vous attribuer des noms. » Ils lui dirent : « A tes ordres, Efendem ! » Le roi dit alors : « Au Nom de Dieu », puis il lut un passage du Coran, et conclut le pacte entre eux. Puis il dit à Baybarṣ : « Ton nom est Maḥmūd, et la Dame de Damas t'a donné le nom de Baybarṣ. A présent, je te nomme Rukn al-Dīn car, sur ma vie et ma tête, le temps venu, tu seras le pilier de la religion ; quant à toi, Šīḥa, ton nom est Ša'bān, et ton surnom Šīḥa, le temps venu tu donneras à la religion toute sa splendeur, en conséquence, je te nomme à présent Ğamāl al-Dīn. Et toi, Abū Bakr, je t'apporte cette bonne nouvelle : cette année tu auras un fils nommé ʿAlī, et ton nom est Abū ʿAlī. » Puis il dit au vizir Šāhīn : « La reine Šağarat al-Durr t'a nommé Šāhīn, et moi je te nomme al-Afram. » Puis il dit : « Récitons la *fātiḥa*, et offrons-la au Prophète des prophètes. » Après cela, le roi leur dit : « Vous êtes quatre frères en Dieu et son Prophète, et celui qui est sauvé ne doit pas abandonner ses frères ». Tous lui dirent : « Que Dieu prolonge ta vie ! » Et ils lui embrassèrent les mains.).

[724] F. 25, p. 70 ; B/Z, vol. 3, 192.
(« Par Dieu, mon frère, notre frère le vizir Šāhīn est venu me voir, et je l'ai mis en colère ; j'ai refusé de devenir roi car lorsque j'étais chez toi auparavant, tu m'as dit de n'accepter de devenir roi qu'en ta présence. Et maintenant la chose est faite, et tu es là, Excellence. Dis-moi ce que tu veux. »).

Quant à l'intégration de Šīḥa, elle se fait par la volonté de Baybarṣ qui le nomme, envers et contre tous, sultan des forteresses ismaéliennes.

Les rites de passages de Šīḥa et Baybarṣ les préparent à accomplir la mission que la prophétie leur a assignée. Le processus de nomination successive des personnages va dans le sens de la construction de leur identité et de leur identification avec le rôle qui leur est imparti. Le « gain » du nom renvoie à la place qu'ils occupent finalement dans le récit. Pour un personnage comme Ibrāhīm, c'est la perte du nom du père qui est significative. Là aussi, on peut voir un processus d'initiation qui consiste à « laver » le personnage de tout passé pour qu'il construise sa propre histoire dans le lien qu'elle doit entretenir avec celle du héros éponyme.

D) La perte du nom et la prolifération des noms

Dans la recension damascène, l'histoire d'Ibrāhīm Ibn al-Hūrānī commence dès le fascicule 6. Rappelons ici brièvement les circonstances de la perte de son nom : Ibrāhīm est sorti vainqueur d'un combat contre un lion, mais sa manche a été déchirée par le lion. Il rentre chez lui, fier de son exploit, mais lorsque sa mère voit la manche déchirée, elle se met en colère et demande à son époux d'enterrer Ibrāhīm vivant. C'est au cours de son voyage de Damas au Caire que Baybarṣ découvre l'affaire et qu'il intercède auprès de Ḥasan al-Hūrānī. Il est alors décidé qu'Ibrāhīm vivra, mais qu'il ne pourra porter ni le nom de son père, ni celui de sa mère :

فتقدم بيبرص لعند ابراهيم وقال له اشلون يا ولدى هل ترضا بما قلت قال له اشهد علي
يا دولتلى والله خير الشاهدين انى فلا اتكنا بهم ولا اقول انى ابراهيم ابن حسن او ابن الشمطا ابدا[725]

Son nom devient alors une absence de nom :

وصار في البرارى والقفار وهو يسمى حاله ضايع الاسم[726]

Au delà des exigences cruelles du code de l'honneur, la déchirure prend un sens particulier. Elle est le signe d'un manque que l'on ne cesse de rappeler ; ce manque est lié avec le père qui, s'il a épousé une *labwa* ismaélienne, puisqu'elle est

---

[725] F. 6, p. 96 ; B/Z, vol.1, 178.
(Baybarṣ se tourna vers Ibrāhīm et lui dit : « Qu'en dis-tu, mon fils, acceptes-tu ce que j'ai dit ? » Il lui dit : « Sur ma foi, mon seigneur, et Dieu est le meilleur des témoins, jamais je ne revendiquerai leur nom, et jamais je ne dirai que je suis Ibrāhīm, fils de Ḥasan ou fils d'al-Šamṭā. »).

[726] F. 6, p. 97 ; B/Z, vol. 1, 179.
(Puis il s'en alla parcourir les steppes et les déserts se faisant appeler le Chevalier Sans Nom.).

la sœur de Ğamr, est lui-même un *ʿağamī*[727]. Cette révélation est faite à Saʿd (fascicule 28), lorsqu'il apprend qu'Ibrāhīm a volé sa chèvre préférée et le bétail de son père ; la faute d'Ibrāhīm est alors rejetée sur son père Ḥasan et son ascendance *ʿağamī* :

وكانت هذه المعزايه الى سعد خاصه وكان يحبها كثير فسئل عنها قالو[728] له الرعيان اخذها سراق البوش فقال الى ابوه من هذا سراق البوش يا دبب[729] هل ابن الكلب فقال له دبل يا وليدى هذا وليد عمك حسن الحورانى وعصيان على ابوه فالتفت واحد من القاعدين وقال كل شيء عائد الى اصله وهذا اصله عجمى فقال له سعد لكان هذا رافضى والله لالحقه واحرق ابوه هل شقفه العجمى فقام لحقنى يا دولتلى حتى حصلنى وصرخ علىَ وقف ولك يا شقفه عجمى[730]

Cette ascendance *ʿağamī* d'Ibrāhīm est reprise plus tard, au fascicule 125 dans l'épisode intitulé « Ibrāhīm roi de Šams » lorsque Ṣafā' al-Wudd le révèle à la reine Šamsa, mais, à partir de ce moment-là, elle sera rendue positive dans le récit.

Le châtiment que lui réservent son père et sa mère représente une mort métaphorique que vient renforcer la perte du nom. Le personnage se trouve alors à la marge de toute communauté, puisqu'il n'a plus aucun lien nominal. C'est là le sens de son errance. Il doit se reconstruire pour retrouver un nom et une place, et la quête initiatique devient alors la quête du nom. A partir de là, l'absence du nom crée une prolifération de la nomination. Tout d'abord l'absence du nom devient elle-même un nom : ضايع الاسم (Le Chevalier Sans Nom), puis ses exploits lui valent d'autres noms : « le Rempart des pucelles[731] » (سياج العذاره)[732], « le Voleur de bétail fou »

---

[727] Au fascicule 141, le *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl conteste le droit d'Ibrāhīm sur Ḏū al-Ḥayāt (l'épée dont il a hérité de Maʿrūf), car il est fils de *ʿağamī*, et l'épée aurait dû revenir à un ismaélien de la lignée de Maʿrūf.

[728] قالوا

[729] دبل

[730] F. 28, p. ; 118-119 B/Z, vol. 3, 302.
(Et cette chèvre appartenait à Saʿd qui l'aimait beaucoup. Il demanda où elle était, et les bergers lui dirent que Sarrāq al-Būš l'avait prise. Il dit à son père : « Ô Dibab, qu'est ce que c'est que Sarrāq al-Būš, ce fils de chien ? » Dibl lui dit : « Mon fils, c'est le fils de ton oncle Ḥasan al-Ḥūrānī, qui s'est rebellé contre son père. » Un de ceux qui étaient assis là se tourna alors et dit : « Tout ça remonte à son origine, car il est de souche *ʿağamī*. » Saʿd lui dit : « Donc, ce renégat, par Dieu, je vais le poursuivre et envoyer brûler son père [en enfer], cette portion *ʿağamī* ! » Puis il se mit à me poursuivre, mon seigneur, jusqu'à ce qu'il me trouve, et il me cria : « Halte-là, demi-portion de *ʿağamī* ! »).
Pour ce passage voir aussi Katia Zakharia, « Saʿd Abā al-Riyāḥ, le nigaud inspiré ».

[731] Je choisis ici la traduction de Georges Bohas et Jean Patrick Guillaume dans *Le Roman de Baïbars.*

[732] Voir fascicule 26.

(سراق البوش المهبول)[733]. Dans sa tentative de se reconstruire, il devient également le fils adoptif de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, un *fidāwī* ismalélien[734], mais aussi le père adoptif de ʿAlī al-Ṣālḥānī Ibn al-Šiyāḥ[735]. Cependant, malgré tous ces « surnoms », le nom reste perdu. Ainsi, lorsqu'Ibrāhīm, après avoir rencontré Nāfila al-Ḥaṣūn Bint Šāhīn al-Masyātī auprès d'une source, et étant tombé amoureux d'elle, il la demande en mariage à son père, celui-ci lui demande une dot :

هذه مهرها غالى عليك يا وليدى فقلت له اطلب مهما تريد ما قدامك الا سراق البوش المهبول فقال لى هذا اسمك والا لقبك قلت له لا ما هو اسمى بل لقبى اسمى ضايع يا مقدم قال له[736] يا ضايع الاسم بدنا منك مهرها مائه فرس ومائه جمل ومائه راس معز ومثلها غنم وبقر وجاموس[737]

La dot élévée peut être comprise comme une compensation pour l'absence de nom, malgré ceux que cite Ibrāhīm qui deviennent comme un indice de cette absence.

Les tribulations d'Ibrāhīm sont donc autant d'étapes dans la reconstruction de son identité. Les liens avec la famille ne sont pas complètement coupés, et une de ses aventures le conduit à la forteresse de Ṣahyūn où il retrouve son père et sa mère. Celle-ci le confie à Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār à qui elle remet un poignard qu'elle avait obtenu de son époux. Ce poignard fait l'objet d'une sorte de parabole. En effet, Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār envoie Ibrāhīm auprès d'un joaillier d'Alep, al-Ḥarṯ al-Ašğaʿī, pour qu'il lui dise si le poignard possède de vrais joyaux ou non. Après plusieurs péripéties et rencontres mystérieuses, dont un combat avec un esclave noir, Ibrāhīm est renvoyé par al-Ḥarṯ al-Ašğaʿī à Mūsā avec le poignard remis à neuf, dans un nouveau fourreau. Mūsā lui explique alors qu'il s'agissait d'une épreuve pour tester son propre métal :

وقال لى روح سلم على ابوك موسى وقول له احفظ على هذا الخنجر لانه عديم المثال وناولنى اياه وقال روح بحفظ الله فقبلت يده يا دولتلى وطلبت المسير الى ان وصلت لعند بى

---

[733] Voir fascicule 28. Pour « *al-būš* », Barthélémy donne : « Petit bétail, moutons, paissant en liberté ».

[734] Voir fascicule 28.

[735] Voir fascicule 28.

[736] قال لى

[737] F. 28, p. 114-115 ; B/Z, vol. 3, 301.
(« Sa dot est très élevée pour toi, mon fils. » Je lui dis : « Demande ce que tu voudras. Tu as devant toi Sarrāq al-Būš al-Mahbūl. » Il me dit : « C'est ton nom ou ton surnom ? » Je lui dis : « Ce n'est pas mon nom, mais mon surnom. J'ai perdu mon nom, capitaine. » Il me dit : « Eh bien, Chevalier Sans Nom, nous voulons de toi une dot de cent juments, cent chameaux et cent chèvres, et de même cent moutons, cent vaches et cent buffles. »).

موسى القصار واعطيته الخنجر وقلت له بسلم عليك ابوك الحرث وبقول لك احفظ على هذا الخنجر فانه قليل من امثاله ما شفته يا دولتلى الا صار يضحك وقال لى يا وليدى هل تعلم ذلك العبد من يكون فقلت له لا والله يا ابى قال له[738] هذا ابى الحرث الاشجعى الذى نظرته وهو بى بالعهد وانا مشدود له لانه رجل اوحد زمانه وفريد عصره ومشهور بسائر البلدان وهو يا وليد شيخ الفرسان ونتيجة هذا الزمان والخنجر انت وهذا الذى فعلته معك كان امتحان لاجل شدك[739]

C'est à la suite de ce test que Mūsā l'envoie payer sa dette envers Baybarṣ et qu'Ibrāhīm se met à suivre Baybarṣ dans tous ses déplacements, surgissant toujours à point nommé pour le tirer d'affaire. Malgré toutes ces errances, Ibrāhīm ne perd cependant jamais le nord et à chaque fois il réclame un reçu signé, en témoignage de ce qu'il a fait. Ainsi, lorsqu'il sauve la reine Tāğ Baḫt, toute jeune épousée, de l'embuscade tendue par Kafrīn, le fils du *babb* d'al-ʿArīš :

وقال الى الملكه خاطرك يا اختى فها قد وصلتى الى محلك وزال همك وغمك والحمد لله على السلامه فقالت له لا يمكن ادعك تسير اذ لم اكافيك على فعلك الجميل فقال لها لا اقدر على الاقامه بل اذا كان مرادك تنعمى على اعطينى شقفه وريقه من يدك اتشرف فيها قدام امير امؤمين قالت له طيب وكتبت له اعطينا وما منعنا الى اخينا صاحب الجميل صايع[740] الأسم الذى يحق له ان يكون سياج للعذاره تمنيه لا ترد لانه غفرنا من العريش الى مصر وانقذنا من يد الاعداء و ختمتها واعطته اياها ومدت يدها الى صدرها وقامت بردش الماس يسوى بدرة من المال[741]

---

738 قال لى

739 F. 28, pp. 159-161 ; B/Z, vol. 3, 311.
(Il me dit : « Va saluer ton père Mūsā, et dis-lui de garder ce poignard car il n'a pas son pareil. » Et il me le donna et dit : « Va, que Dieu te garde ! » J'embrassai sa main, mon seigneur, et je me mis en route jusqu'à ce que j'arrive chez mon père Mūsā al-Qaṣṣār. Je lui donnai le poignard et lui dis : « Ton père al-Ḥarṯ te salue et te fait dire de garder ce poignard car il n'en est que peu de semblables. » C'est alors que je le vis qui se mit à rire, mon seigneur, et il me dit : « Mon fils, sais-tu qui est cet esclave ? » Je lui dis : « Non, par Dieu, mon père. » Il me dit : « C'est mon père al-Ḥarṯ al-Ašğaʿī que tu as vu. Il est mon père par le pacte et je suis lié à lui car c'est l'homme le plus exceptionnel de son temps et son époque, connu dans tous les pays. C'est le maître des cavaliers, et le joyau de son époque. Quant au poignard, c'est toi. Et ce que je t'ai fait était une épreuve pour ton alliance. »).

740 ضايع

741 F. 26, p. 9-11 ; B/Z, vol. 3, 214.
(Il dit à la reine : « Adieu, ma soeur. Je t'ai ramenée chez toi, et tes ennuis et tes peines sont terminés. Dieu soit loué pour ton salut ! » Elle lui dit : « Je ne peux pas te laisser partir sans t'avoir récompensé pour tes bonnes actions ! » Il lui dit : « Je ne puis rester, mais si tu veux me faire une faveur, donne-moi un bout de papier de ta main que je puisse m'en prévaloir auprès du Commandeur des Croyants. » Elle lui dit : « Très bien. Et elle écrivit : « Nous donnons à notre frère, à qui je suis redevable, le Chevalier Sans Nom, qui peut se prévaloir du nom de Rempart des Pucelles, une faveur qui ne pourra lui être refusée. Car il nous a protégée depuis al-ʿArīš

Ayant accumulé ces petits papiers signés, il les présente à Baybarṣ une fois celui-ci installé sur le trône. Comme toutes les aventures du Chevalier Sans Nom, celle-ci est rapportée avant le fascicule 28, puisque c'est là qu'Ibrāhīm raconte son histoire à Baybarṣ. Le récit d'Ibrāhīm boucle le cycle de son initiation et le texte le signifie lorsqu'il répond à la question de Baybarṣ sur son nom :

فقال له يا سياج العذاره بتخبرنى عن اسمك والا اجازيك على فعلك قال له كيف بدك تجازينى على فعلى فقال له الملك[742] وقف لما ورجيك فمد يده على حزامه ونتعه على راحة زنده مثل العصفور بيد الباشق الجسور فصار ضايع الأسم يلعبط بيد الملك مثل فرخ الحمام وقال له نزلنى يا دولتلى وصغرت نفسه عنده واعتلم انه فى الدنيا افرس منه فقال له الملك ومدد جدى السلطان ابراهيم ما بنزلك حتى تفول لى على اسمك الصحيح ومن تكون من الرجال فقال له اعلم يا دولتلى اننى انا ابراهيم وليد حسن الحورانى وامى عيشه الشمطا الذى خصلتنى من ابى حسن لما كان بده يدفنى بالحيات بغابة على ومرج بنى عامر[743]

Baybarṣ, on le voit, le force à décliner son identité complète et brise ainsi le vœu qu'avait fait Ibrāhīm de ne jamais se réclamer du nom de son père ou de sa mère.

Si l'on peut estimer qu'à ce moment-là Ibrāhīm a fait ses preuves et peut réintégrer le système et la communauté, d'autres épreuves l'attendent comme autant de rites de passage avant d'acquérir le statut particulier qui est le sien dans le récit. Bien que Šīḥa soit le bras droit de Baybarṣ et le sultan des forteresses ismaéliennes, c'est finalement Ibrāhīm qui devient leur véritable chef dans l'action. Le fait que Maʿrūf lui lègue son épée le désigne comme héritier, au même titre que ʿArnūs. Les deux héros rapprochent d'ailleurs tous les espaces de conflit de la *Sīra* : si le père

---

jusqu'au Caire, et il nous a sauvée de nos ennemis. » Elle le signa et le lui donna, puis elle porta la main à sa poitrine et enleva une broche de diamants de grande valeur et la lui donna.).

[742] Baybarṣ n'est pas encore « al-Malik al-Ẓāhir », mais il s'est nommé « al-Malik al-ʿĀdil » à Damas.

[743] F. 28, pp. 89-9 ; B/Z, vol. 3, 295.
(Il lui dit : « Rempart des Pucelles, dis-moi ton nom, que je te récompense pour ce que tu as fait. » Il lui dit : « Comment veux-tu me récompenser pour ce que j'ai fait ? » Le roi lui dit : « Ne bouge pas, je vais te montrer ! » Puis il porta la main à sa ceinture et le souleva à bout de bras, comme un oiseau dans les serres du faucon intrépide. Le Chevalier Sans Nom se débattait dans la main du roi comme un pigeonneau et lui dit : « Fais-moi descendre, mon seigneur ! » Et il se sentit comme moins que rien, et se rendit compte qu'il y avait en ce bas-monde cavalier plus fort que lui. Le roi lui dit : « Que mon grand-père le sultan Ibrāhīm me vienne en aide, je ne te ferai pas descendre avant que tu ne me dises ton vrai nom, et qui tu es parmi les cavaliers ! » Il lui dit : « Sache, mon seigneur, que je suis Ibrāhīm, fils de Ḥasan al-Ḥūrānī, et que ma mère est ʿAyša al-Šamṭā, celui-là même que tu as sauvé de mon père Ḥasan lorsqu'il voulait m'enterrer vivant dans la forêt de ʿAlī et la prairie des Banī ʿĀmir. »).

d'Ibrāhīm est de souche *ʿağamī*, la mère de ʿArnūs est de souche franque. Un des rites de passage qu'Ibrāhīm doit subir le fait basculer du côté du Monde du Secret. Lorsque, revenant d'ambassade à Rome, il est attaqué par l'armée de Dūfuš, le fils de l'Empereur, Ibrāhīm « meurt » pendant la bataille en essayant de tenir le pont d'Ankubār[744]. De façon significative, le texte ne dit jamais clairement qu'Ibrāhīm est mort. Le titre même de l'épisode laisse planer une doute : « ديوان تقطيعة ابراهيم بجسر الانكبار », le terme « تقطيعة » est expliqué dans une note de l'édition comme « تعذيب » (« tourment », « torture »)[745], alors que d'ordinaire le titre annonçant la mort d'un personnage comprend le terme « استشهاد » (martyre), comme par exemple au fascicule 12 : « ديوان استشهاد المقدم جمر », ou bien au fascicule 167 : « ديوان استشهاد عرنوس ». De plus, même si tous les soldats ennemis se jettent sur lui et le transpercent de toutes parts, il n'est pas clairement déclaré mort :

فنزلوا الكفار بابراهيم وكل من صار يجرب سلاحه فيه لأنه اذا وقعت الغنمه بتكثر سكاكينها ولازالوا يضربوه حتى تجرح جميع جسده وما عاد تحرك فظنوه مات[746]

L'utilisation du terme « ظنوه » implique une incertitude qui s'accentuera lorsque l'on apprend qu'Aydamur, lui aussi laissé pour mort, est en fait encore vivant. Un autre indice laisse penser qu'il ne s'agit pas d'une véritable mort : lorsque Ğawān triomphant demande au *babb* de brûler les corps d'Ibrāhīm et d'Aydamur, al-Burṭuquš s'y oppose, mais alors que Dūfuš s'apprête à mettre le feu au bûcher, arrive un patriarche qui lui dit de remettre cela au lendemain :

ثم قال له يا فليون ليش هذا الحطب قال له بدنا نحرق المسلمين قال له البترك اصبت يا فليون ولكن ابقيهم الى بكره لأنه اليوم فيه عيد اسمه عيد الثلج ما بصير يتعلق فيه نار[747]

On apprend bientôt que le patriarche n'est autre que Šīḥa, et même si ce dernier semble persuadé qu'Ibrāhīm est mort et qu'il désire lui donner une sépulture décente, pour le lecteur/auditeur cette « mort » ne peut être que métaphorique, un passage obligé pour que, la magie aidant, il « renaisse » au récit d'un manière

---

[744] Voir fascicule 45.

[745] Si l'on retient les divers sens possibles, tel que « démembrement », on peut établir un parallèle avec de découpage de Ğawān par Šīḥa. Mais la notion de passage, de traversée, peut aussi se révéler intéressante dans ce contexte.

[746] F. 45, p. 74 ; B/Z, vol. 5, 182-183.
(Alors tous les infidèles se jetèrent sur Ibrāhīm et tous se mirent à essayer leurs armes sur lui, car lorsque l'agneau est tombé, les couteaux pleuvent sur lui, et ils ne cessèrent de le frapper jusqu'à ce que son corps ne soit qu'une plaie. Et lorsqu'il ne bougea plus, ils le laissèrent pour mort. »).

[747] F. 45, p. 78 ; B/Z, vol. 5, 182-183.
(Puis il lui dit : « Mon fils, que vas-tu faire de ce bois ? » Il lui dit : « Je veux brûler les musulmans. » Le patriarche lui dit : « C'est très bien, mon fils. Mais laisse-les jusqu'à demain, car aujourd'hui c'est la fête de la neige, et [pendant cette fête] il ne convient pas d'allumer du feu. »).

différente. Elle s'accompagne d'une mise au tombeau et d'une résurrection, puisque Šīḥa découvre un coffre-cercueil dans une grotte, qui semble fait pour Ibrāhīm, mais qui a le pouvoir de lui redonner la vie :

واما شيحه جمال الدين، فانه لما رجع حتى يدفن ابراهيم وقصد ان يعمل له قبر داخل المغاره فلما دخل يرا شئى عمال يلمع فى الصدر، فقدم يرا باب من النحاس الأصفر ومكتوب عليه سطر بماء الذهب يا داخل لهذا المكان ان كنت شعبان ابن سيف القبائل اقرا حسبك ونسبك فينفتح لك الباب ادخل وطالع الامانه الذى لك فقرا شيحه حسبه ونسبه انفتح له الباب دخل وجد صندوق بيطلع على طول ابراهيم وهو من الحجر الرخام الصافى وكله مكتوب اسماء وطلاسم مثل دبيب النمل[748]

Le rite de passage commence au moment même où Ibrāhīm se retrouve seul, isolé sur le pont, coupé du renfort que Saʿd pourrait lui apporter. Cet isolement, et l'épreuve de l'endurance sont soulignés par al-Burṭuquš dans sa diatribe contre Ğawān, diatribe dans laquelle il invoque Saint Jean-Baptiste :

فقال له بدى العن ابوك ملعون ابن الكلاب هذا يحق له ان يحرق بعد ان حارب هذه العساكر ليلتين وثلاثه نهارات بدون اكل ولا شرب ودينى وما اعتقد عليه من الأديان وماری حنا المعمدان ان جرقتم ابراهيم لخلى الراقد منكم اكثر من الواقع بهذا العرضى واحرق ابوك من بين الرهبان يا عرص يا قرنان[749]

Le choix du saint peut paraître significatif, puisqu'il s'agit d'un saint également vénéré par l'Islam, dont la tête repose dans la salle des prières de la mosquée des Omeyyades, et qui, dans la *Sīra*, est le saint protecteur de Damas. Le passage d'Ibrāhīm dans le coffre-cercueil est ambivalent : d'une part il s'agit d'une expérience de la mort, et le coffre fonctionne bien comme un cercueil accueillant la dépouille mortelle, d'autre part, il s'agit d'un coffre de vie censé ressusciter et régénérer le corps et l'esprit. Le récit fait remonter l'origine de ce coffre à un

---

[748] F. 45, p. 90-91 ; B/Z, vol. 5, 186.
(Lorsque Ğamāl al-Dīn revint pour enterrer Ibrāhīm, avec l'intention de lui faire un tombeau dans la grotte, il entra et vit quelque chose qui brillait au centre [de la grotte]. Il s'approcha et vit une porte en cuivre jaune sur laquelle une phrase était écrite en lettres d'or : « Ô, toi qui entres en ce lieu ! Si tu es Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il, décline ton identité et ton lignage et la porte s'ouvrira pour toi ; entre et prends ce qui te revient ! » Šīḥa déclina alors son identité et son lignage, la porte s'ouvrit, et il entra. Il trouva un coffre de marbre pur de la taille d'Ibāhīm, couvert d'inscriptions de noms et de signes, comme des pattes de mouche.).

[749] F. 45, p. 76-77 ; B/Z, vol. 5, 183.
(Il lui dit : « Maudit soit ton père, maudit fils de chien. Est-ce lui rendre justice que de le brûler, lui qui a combattu cette armée deux nuits et trois jours, sans manger et sans boire ? Par ma religion, et par toutes les religions et par Saint Jean-Baptiste, si vous brûlez Ibrāhīm, j'en laisserai plus à terre que debout dans votre camp. Et je m'en prendrai à toi, espèce de salaud cornu ! »).

médecin-magicien grec, Mahūd qui l'avait conçu pour son fils. Cette histoire est enchâssée dans celle d'Ibrāhīm, mais elle introduit un lien entre les deux, car elle signifie que les objets, comme les êtres humains, ont un destin et qu'on ne peut pas les en détourner. Le coffre avait été fabriqué par le médecin pour protéger son fils d'une prédiction qui disait qu'il mourrait d'une piqûre de serpent. Or le fils meurt effectivement de cette façon. Mais le coffre a deux vertus :

وكان الصندوق له ماذيتين الواحد كل من قعد فيه يرا حاله عمال يعمل مثل ما بيعمل على وجه الأرض من جميع الحركات والثانيه اذا تسطح فيه مجروح او مريض مدة سنه كامله فانه يبرا من جميع الدائات[750]

On apprend donc que le coffre est, en fait, destiné à servir deux fois : la première pour protéger le roi al-Damarīyāṭ de ses ennemis (de fait il se cache dans ce coffre pour leur échapper), la seconde pour sauver Ibrāhīm :

فضرب [الحكيم] تخت رمل هل يحتاج ذلك الصندوق احد فظهر معه انه يحتاجوه شخصين الواحد ملك يسما الدمرياط والثانى رجل مغازه مجاهد فى سبيل الله اسمه ابراهيم ابن عيشه فقام رسمه الى الاثنين وحط لهم خادم وحط ايضا بالمحل الذى يحتاجه فيه الملك الدمرياط وتوفى الحكيم الى رحمة الله وبعدها وقع الصندوق بيد الدمرياط وتخبا فيه من الدشمان ولما قضا حاجته ضرب رمل يراه يحتاجه ابراهيم و بكون الواسطه شعبان فحرر باى ارض يحتاجه فبان معه بأرض الأفلاق جانب نهر سيحون فبعث حطه بذلك المغاره ورسم له خدام يظهروه على شعبان ابن سيف القبائل وهو شيحه وهذا تأصيل الصندوق[751]

Le destinataire ultime du coffre est donc bien Ibrāhīm, par l'intermédiaire de Šīḥa. Ce passage « obligé » d'Ibrāhīm dans le coffre de la « mort vivante » est la dernière étape de son initiation qui le fait basculer dans le Monde du Secret. Sorti du

---

[750] F. 45, p. 93 ; B/Z, vol. 5, 187.
(Ce coffre avait deux particularités. La première était que quiconque s'y allongeait se voyait vivre tout comme s'il était sur terre, dans tous ses mouvements. Quant à la seconde, si on y mettait un blessé ou un malade pendant une année entière, il guérissait de tous ses maux.).

[751] F. 45, p. 96-97 ; B/Z, vol. 5, 187-188.
([Le magicien] lut alors dans le sable pour savoir qui aurait besoin de ce coffre. Il lui apparut alors que deux personnes en auraient besoin. La première était un roi nommé al-Damrayāṭ, et la seconde un combattant de Dieu, nommé Ibrāhīm Ibn ʿAyša. Il conçut alors des signes pour les deux et leur assigna des serviteurs, ainsi que le lieu où le roi al-Damrayāṭ en aurait besoin. Le magicien mourut et, après sa mort le coffre se retrouva entre les mains du roi al-Damrayān qui l'utilisa pour se cacher et échapper à ses ennemis. Puis, son affaire terminée, il lut dans le sable qu'Ibrāhīm en aurait besoin par l'intermédiaire de Šaʿbān. Il découvrit par magie dans le sable l'endroit où il en aurait besoin, et il lui apparut que ce serait à al-Aflāq, près du fleuve Sayḥūn, aussi il le fit mettre dans cette grotte. Il lui assigna des serviteurs qui le feraient apparaître à Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il, c'est-à-dire Šīḥa. Et voilà toute l'histoire du coffre.).

coffre avant la période prescrite, il subit un temps de désorientation qui s'apparente à la folie et à la transe[752]. De plus, ses blessures ne sont toujours pas guéries, et il faut l'intervention d'un *walī*. Il n'est alors plus le même et a acquis des dons qui lui serviront tout au long de la *Sīra* :

> واما ابراهيم فانه بذلك الصوت طلع على لسانه مددك ابا العباس كرم الله وجهه ما شاف الا يد انحطت عليه، اطرا من الورد الندى وقائل يقول بسم الله الرحمن الرحيم عزمت وعلى الله توكلت وصار يرفع يده عن الجرح يطلع تحتها لحم طيب نقى مثل الفضه الروباص ولازال حتى لمس له على جميع الجراحات وما بقا فيه شئى فاجلسه وقال له شو يوجعك كمان قال له ابراهيم ما تم شئى ابدا فقط يا سيدى عينى اليمين مانى شايف فيها فقال له انا بكحلك فقط بدك تحفظ السر قال له ابراهيم المستعان بالله ما هذا السر قال له اعلم يا ولدى ما بعود بيدخل عليك البنج ولا السم واذا واحد اسلم كذب بتعرفه فقط بدك تحفظ السر وغازى وجاهد ولا تخشا من شئى فانك لا تموت الا على فراش الحلال هكذا قدر ذو الجلال وريق يده الشريفه وكحل له عينه بريقه ولمس له على وجهه وصدره وقال له قم على بركات الله ففز ابراهيم واراد ان يبوس يده طلبه ما وجده فصار ينظر الى جسمه فلقاه صار مثل الفضه ووجهه عمال يقد مثل طبق ورد الجورى وصار له عين مثل عين المها فحمد الله وصار يكزدر بين الأسجار ويرفع يديه، ويتمايز نفسه وفرح بحاله فرحاً شديد ما عليه من مزيد[753]

Depuis le moment où sa sœur, Fāṭima, le sort prématurément du coffre, jusqu'à sa guérison par le *walī*, l'épisode prend un tour franchement comique. Fāṭima ne pouvant résister à la tentation d'ouvrir le coffre, le « cadavre » ouvre un

---

[752] On pense ici à la folie furieuse de Roland ou encore à celle d'Hercule.

[753] F. 46, p. 140-143 ; B/Z, vol. 5, 238-239.
(Mais soudain Ibrāhīm s'entendit prononcer : « A l'aide, Abā al-ʿAbbas, que Dieu le récompense ! » Il vit alors une main se poser sur lui, plus fraîche que la rose humide de rosée, et il entendit quelqu'un dire : « Tu as pris ta décision au nom de Dieu, Celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux ! En Dieu tu as mis ta confiance ». Il leva la main de la blessure et la chair en dessous apparut guérie, purifiée comme l'argent le plus pur. Il continua jusqu'à ce qu'il ait touché toutes les blessures et qu'il n'en reste aucune. Il le fit asseoir et lui dit : « Où as-tu encore mal ? » Ibrāhīm lui dit : « Plus rien ne me fait mal, si ce n'est, mon maître, que je ne vois pas de l'œil droit. » Il lui dit : « Je vais l'oindre, mais tu dois garder le secret. » Ibrāhīm lui dit : « Dieu nous vienne en aide ! Quel est ce secret ? » Il lui dit : « Sache, ô mon fils, que le *bang*, ni le poison n'auront plus d'effet sur toi. Et si quelqu'un se convertit faussement, tu le sauras. Mais il faut que tu gardes le secret, que tu sois un champion et combattant [de l'Islam], que tu sois sans peur, car tu mourras de ta belle mort. Tel est le dessein de Dieu.» Sa noble main se mit à briller, et il lui passa de la salive sur l'œil ; puis il lui toucha le visage et la poitrine et lui dit : « Lève-toi et va dans la bénédiction de Dieu ! » Ibrāhīm se leva d'un bond et voulut lui embrasser la main, mais il avait disparu. Il examina son corps et vit qu'il était devenu comme l'argent, et que son visage brillait comme un plateau de roses de Ǧūr ; son œil était comme l'œil d'une génisse. Il rendit louange à Dieu, et se mit à se promener parmi les arbres, à lever ses mains et s'examiner, en se réjouissant de son état plus qu'on ne saurait le dire.).

œil, puis une fois sorti du coffre, perd à nouveau connaissance. Les péripéties se poursuivent, nécessitant l'intervention de Šīḥa et même de Ǧawān, jusqu'au moment où Ibrāhīm devient incontrôlable, et se bat contre sa sœur. Mais le secret que le walī demande à Ibrāhīm de garder aura des conséquences dans de nombreux épisodes : en effet, s'il reconnaît immédiatement les vrais convertis des faux, il ne peut pas le déclarer ouvertement, ni en donner la vraie raison. Il ne peut qu'émettre des doutes que Baybarṣ, en général, ne prend pas au sérieux. Il a rejoint, dans le Secret, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et ʿUṯmān, et on se souvient de la mise en garde du roi à ce dernier lorsque son discours s'approche trop des révélations du secret :

يا عتمان ولا تبيح بالسر وقيل

من باح بالسر كان القتل سيمته يصبح ويمسى بين الناس خجلانى[754]

L'inscription du nom et de l'ascendance d'un personnage sur un objet, une porte, permettant son identification dans une lignée est un des motifs récurrents de la *Sīra*, comme de beaucoup de contes[755]. Souvent lié à une prédiction, il permet au sujet de retrouver sa place dans la communauté. Ici, c'est par l'intermédiaire de Šīḥa, dont le nom est décliné en entier, qu'Ibrāhīm peut revenir dans le monde des vivants. Ailleurs, comme dans le cas de ʿArnūs[756], ou d'al-Ṭūfrīn, fils d'Aydamur[757], le personnage doit décliner son identité pour que la porte s'ouvre et qu'il puisse retirer de la grotte des objets, souvent des armes, qui lui reviennent. A partir de ce moment, le personnage erre dans un entre-deux. Il ne se reconnaît pas encore dans l'identité qu'il a dû décliner pour ouvrir la porte, et qui lui est généralement suggérée par une voix mystérieuse. Le passage par la grotte lui confère ainsi sa vraie identité, son vrai nom, mais les autres noms ne sont pas encore effacés ; il est d'autant plus à la marge que son combat a changé de sens sans qu'il s'en aperçoive. Les affinités que les personnages ressentent les uns pour les autres dépassent le clivage religieux et culturel aussi bien que la distance spatio-temporelle qui les sépare, et contribue au mystère du rite de passage. Ainsi al-Ṭūfrīn « s'éprend » de ʿArnūs qui le rencontre et lui enseigne l'art de la hache, et Aydamur « s'éprend » d'al-Ṭūfrīn. Ici, comme dans tous les cas des fils de musulmans, perdus puis retrouvés, la véritable intégration se fait par l'intermédiaire de la nomination du père

---

[754] F. 8, p. 154-155 ; B/Z, vol.1, 252.
('Uṯmān, ne divulgue pas le Secret ! On dit que :
Celui qui divulgue les Secrets, être tué est sa marque distinctive
Du matin au soir il traîne sa honte parmi les gens.)

[755] Voir Lyons, *The Arabian Epic.*

[756] Voir fascicule 65.

[757] Voir fasicule 113.

par la mère, elle-même « ressuscitée » puisque tous la croyaient morte, et par la conversion du fils en question.

E) Les « traversées du désert »

L'expression, souvent banalisée dans le langage courant, « traversée du désert » prend tout son sens dans la *Sīra* lorsqu'on se reporte au schéma de l'initiation. La « traversée du désert » est représentée par un véritable lieu désertique que le personnage doit affronter pour achever son parcours initiatique. Les raisons de cette traversée peuvent être multiples, mais elles sont souvent liées à l'expiation d'une faute et à l'errance. Erreur et errance sont alors souvent deux aspects d'un même rite, et la contrée désertique, lieu de l'expiation, devient un espace métaphorique. Nous avons déjà vu en détail la traversée de la Vallée du Feu par ʿArnūs, qui représente ce type d'espace métaphorique. Par ailleurs, Baybarṣ est enlevé deux fois par magie et abandonné dans la même contrée désertique, al-Rubʿ al-Ḫarāb[758] ; dans ces deux cas, l'enlèvement de Baybarṣ est suivi d'une période d'occultation du héros qui doit attendre le moment propice décrété par Dieu pour réintégrer sa place dans la communauté.

Les phénomènes d'occultation se multiplient lorsqu'il s'agit du cycle des fils des héros. En effet, à chaque fois, les épouses et mères disparaissent, soit par enlèvement, soit par véritable occultation magique, comme dans le cas du harem de ʿArnūs[759] :

> ثم انه عمل باب سحر قوي وجاب جميع حرم عرنوس ومعهم الملكه رنقيس ثم انه سال اول واحده منهم وقال لها انت بنت من قالت له انا بنت البب المنكبير[760] ملك الانكبار وكان لها ولد من عرنوس عمره اربع سنوات فارسلها هي وابنها الى اهلها وصار يفرقهم على اهاليهم والذى لها ولد يرسله معها وهذا السبب في تربية اولاد عرنوس في بلاد الافرنج وكل منهم له معنا كلام[761]

---

[758] Voir deuxième partie, chapitre 2. Les épisodes concernés sont : « Bandar Ḫān al-ʿAğam », fascicule 98, et l'épisode « [ʿAlī Bazdağān] », au fascicule 150A.

[759] Le harem de ʿArnūs subit deux disparitions. La première fois il est enlevé par un *fidāwī* chrétien qui veut conduire les femmes à Rome (voir fascicule 79) ; la seconde fois, il s'agit du magicien Armanīya qui fait venir par magie le harem de ʿArnūs et renvoie toutes ses femmes et ses enfants dans leurs pays d'origine (voir fascicule 92).

[760] المنكبيرد

[761] F. 92, fol. 4r.-v. A la suite d'un changement de main au fascicule 93, il se produit un chevauchement ; on retrouve le même passage avec quelques différences de détails dans ce fascicule 93, au folio 12v.

Elles subissent une mort métaphorique dans le sens où, la plupart du temps écartées du monde et emprisonnées soit dans une forteresse, soit dans un couvent, elles sont déclarées mortes. Cette occultation permet la constitution du cycle.

Un épisode caractéristique des errances expiatoires est celui d'Aydamur après son mariage secret avec la fille de l'émir Zāhid et ce qu'il croit être sa disgrâce[762]. En effet, Aydamur a épousé en premières noces la sœur de Baybarṣ, Durr Mulk, mais celle-ci a été enlevée après la nuit de noces et n'a jamais été retrouvée. Lorsqu'il épouse secrètement la fille de l'émir Zāhid, et qu'il se rend compte que Baybarṣ a compris toute l'affaire, il culpabilise :

واما الوزير ايدمر فأنه بعد ما راح ابراهيم قال لحاله هلق بدك تطلع على الديوان باى وجه بدك تقعد جانب الملك واسمك تزوجت اخته ولك يا ايدمر انت تمت توهه قويه قمت بنت زاهد بسعر بنت القان جمك فأن اطلع فيك الملك وقال لك جعل الله مبارك على النصت شو بدك تقول له[763]

Le raisonnement du roi est parfaitement juste lorsqu'il fait la remarque à Ibrāhīm :

فقال له الملك العلم عند الله ايدمر آخذ البنت ولكن عاملها سراً لسبب انه آخذ اختى فلا يقدر ان يتزوج عليها قال له والله نكشتها فقال له الملك هذه كمالتها عليك بقا بدنا نطمن ابوها والآغا ايدمر لا يروح يغلب عليه الحيا منى وما يقر وانا من طرفى يكثر خيره الذى صابر الى الآن بدون زواج وحرمته صار لها مفقوده سبعة عشر سنه[764]

(Et par un tour de magie puissant, il emporta tout le harem de ʿArnūs, parmi lequel se trouvait la reine Ranqīs. Puis il demanda à l'une d'entre elles : « De qui es-tu la fille ? » Elle répondit : « Je suis la fille du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār. » Elle avait avec elle son fils qu'elle avait eu de ʿArnūs et qui avait quatre ans ; il l'envoya avec son fils chez ses parents. Il fit de même avec toutes les femmes et leur fils si elles en avait un. C'est pour cette raison que tous les fils de ʿArnūs furent élevés chez les Francs. Pour chacun d'entre eux, nous avons une histoire.).

762 Voir fasicules 83 et 84. Cet épisode est à relier à celui de la première errance d'Aydamur qui lui est « imposée » par Saʿd après qu'Aydamur est tombé en disgrâce. Saʿd l'entraîne alors jusqu'à Bagdad et à la cour du *qān* Halawūn. L'épisode se termine de façon comique. Voir l'article de Katia Zakharia dans lequel cet épisode est traité en détail : « Saʿd Abā Riyāḥ, le nigaud inspiré » in *Langues et littératures du Monde Arabe* 5 (2004-2005) (Lyon : ENS éditions) 159-208.

763 F. 84, pp. 4337-4338.
(Après le départ d'Ibrāhīm, le vizir Aydamur se dit : « A présent il te faut aller au *dīwān*, mais comment pourras-tu t'asseoir près du roi alors que tu as épousé sa soeur. Aydamur, tu as commis une grave faute en prenant la fille de Zāhid en remplacement de la fille du *qān* Ğamak, car si le roi te regarde et te félicite, que lui diras-tu ? »).

764 F. 84, pp. 4333-4334.
(Le roi lui dit : « Dieu sait si Aydamur a pris la fille de façon secrète et, étant marié à ma soeur, il ne se sentait pas le droit pas l'épouser. » Il lui dit : « Par Dieu, tu as tout découvert ! » Le roi lui dit : « Et c'est à toi de terminer cette affaire. A présent il faut rassurer son père. Quant à Aydamur,

La « faute » d'Aydamur est peut-être tout simplement de ne pas faire suffisamment confiance au roi. Son errance le conduit chez ʿArnūs qui comprend mal pourquoi Aydamur se fait tant de souci pour un mariage. Il est vrai que lui en est déjà à son septième ! L'errance d'Aydamur le place à la marge des événements qui continuent de se produire à la cour et n'est que le prélude à une intégration du personnage beaucoup plus forte dans le système et la communauté. En effet, pendant qu'il se morfond chez ʿArnūs, son père est à sa recherche et arrive chez Baybarṣ. Le récit s'engage alors dans une analepse qui nous raconte l'histoire d'Aydamur qui se trouve être, en fait, le fils d'un roi musulman *ʿağamī*, dont le royaume est sous la coupe du *qān* Halawūn. Les retrouvailles entre le père et le fils auront lieu, mais elles ont un prix : la mort du père, qui permet à Aydamur de reconquérir son royaume. Une fois roi, il peut revenir à la cour de Baybarṣ et épouser la fille de l'émir Zāhid en justes noces, les apparences ayant été sauvées par Baybarṣ qui avait déclaré au père et à la famille que la fille était dans son harem, promise à son propre fils, Aḥmad Šalāmiš. Le parallèle avec la situation de Baybarṣ, d'origine *ʿağamī* également, et qui lui aussi fait un retour dans son pays natal pour retrouver son père et sa famille, n'est pas étranger à cet épisode.

F) Au détour du chemin

Le droit chemin apparaît donc comme un chemin détourné, avec un passage obligé dans des lieux excentrés ou marginaux. L'association de Baybarṣ avec le monde interlope d'abord de Damas, puis du Caire, nous offre des exemples intéressants dans la mesure où, comme dans les schémas initiatiques, le passage à la marge n'est qu'une étape vers le centre. L'épisode du cimetière et de la grotte des voleurs semble conduire Baybarṣ au-delà de tout système.

Rappelons les circonstances de cet épisode : Baybarṣ est à la recherche de ʿUṯmān qui a réussi à lui échapper et qui s'est réfugié dans une grotte avec une armée de brigands. Il découvre sa cachette grâce à la mère de ʿUṯmān, al-Ḥubla qui, ayant vu en rêve la protectrice du Caire, sait que le destin de son fils est lié à celui de Baybarṣ. L'intervention du Monde du Secret nous met sur la voie d'une interprétation métaphorique de l'épisode. Trouver son chemin s'avère difficile : Baybarṣ a d'abord du mal à se faire guider jusqu'à la maison d'al-Ḥubla, puis

---

espérons qu'il ne sera pas trop honteux pour l'avouer. Celui qui a patienté jusqu'à présent sans se marier alors que sa femme a disparu depuis dix-sept ans, il en a déjà fait bien assez et je lui en sais gré »).

ensuite jusqu'à la grotte. Il doit, à chaque fois, ruser avec les habitants. Ainsi, pour trouver la maison d'al-Ḥubla, il s'adresse d'abord à un épicier qui ne lui répond pas :

وسار الى ان وصل لدكانه عطار تقدم ناحه وقال له السلام عليكم يا بابا قال له وعليكم السلام ورحمه الله وبركاته تفضل يا بيه نهارك سعيد نهارك زبده على عيش وكانوا جميع اهل مصر يحبوا الشكل وبيبرص كان جميل الصوره فتقدم جلس على حفه الدكان وصار يتناغش هو والعطار ثم قال له يا بابا انت من اهل هذا الشارع قال له نعم يا بيه تعوز ايه قال له بتعرفلى بيت عتمان ابن الحبله فصفر وجهه العطار عند ذلك السؤال وتركه وصار يناغش جاره بغير كلام حصه وبيبرص عمال يستنا الجواب ثم قال يا بابا انا سئلتك عن بيت عثمان ابن الحبله وانت ما رديت لى جواب فقال له يا بيه احنا ما عندنا حبله ولا حبله بتلتقا عند الحبوباتيه قال له بابا انا ما بدى حبله انا بدى بيت عتمان ابن الحبله ما شافه الا اخذ المروحه وصار ينفض القطرميزات وطالع الغبره على بيبرص وهذا عادت العطارين اذا ما عجبهم الزبون بينداوا بغروا[765] عليه[766]

L'accueil de Baybarṣ est chaleureux, comme l'indique le texte, les salutations de l'épicier étant une réaction à son physique avenant. En revanche, son attitude change du tout au tout lorsque Baybarṣ lui pose la question et mentionne ʿUṯmān. L'épicier se détourne alors et le jeu de mots sur le nom de la mère de ʿUṯmān, « al-Ḥubla » (« La Grosse » ou « Enceinte »), portant en dialectal sur *ḥebleh* (« grosse ») et *ḥableh* (« corde »), tient du refus d'indiquer, et de l'indirection. Il en va de même avec le tailleur qui accueille Baybarṣ avec la même chaleur, puis qui se détourne de lui dès que la question est posée. Son commentaire tient aussi de l'indirection lorsqu'il fait le même jeu de mots sur « al-Ḥubla » :

وبعدها قال يا بابا سئلتك عن بيت عتمان ابن الحبله ما جاوبيتنى ما شافه الا قام وطرق الاجير كف مثل الجمر وقال له واك يا علق ليه مبارح كبيت اللحمه قال له وسر السيده ما

---

[765] بيندروا بغبروا

[766] F. 8, pp. 22-24 ; B/Z, vol. 1, 223.
(Puis il arriva à la boutique d'un apothicaire et s'en approcha. Il dit : « Salut à toi, mon père ! » Il lui dit : « Et à toi le salut, la miséricorde de Dieu et sa bénédiction ! Mon *beh,* que ce jour te soit propice et t'apporte du beurre pour ton pain ! » Les gens du Caire aimaient bien la beauté, et Baybarṣ était beau. Il s'approcha et s'assit devant la boutique, et l'épicier et lui se mirent à échanger des mots plaisants. Puis il lui dit : « Mon père, tu fais partie des gens de cette rue ? » Il lui dit : « Oui, mon *beh*, de quoi as-tu besoin ? ». Il lui dit : « Indique-moi la maison de ʿUṯmān Ibn al-Ḥubla. » A cette question, le visage de l'épicier se mit à pâlir ; il le laissa et se mit à bavarder avec son voisin, sans lui répondre. Baybarṣ, qui attendait la réponse, lui dit : « Mon père, je t'ai demandé où se trouvait la maison de ʿUṯmān Ibn al-Ḥubla, et tu ne m'as pas répondu. » Il lui dit : « Mon *beh*, nous n'avons ni brosse, ni grosse. Va chez le marchand de grains ! » Il lui dit : « Mon père, je ne veux pas de brosse, je veux la maison de ʿUṯmān Ibn al-Ḥubla. » Il le vit alors prendre le plumeau et se mettre à épousseter les bocaux, et la poussière recouvrit Baybarṣ. Car c'est ce que font les épiciers lorsqu'ils n'aiment pas un client : ils le chassent en le couvrant de poussière.).

كبيتها شي اسئل معملتي واخذ الهندازه ونزل فيه سلخ وصار يخبطه خبطه ويضرب على الدف خبطه ويقول له اليوم اخر ايامك يا معرص فندار بيبرص وصار يترجا الخياط بالغلام حتى دشره وقال له بابا ليش كلما سئلتك عن بيت عتمان تبطر الاخير فقال له والله يا بيه الناس قمسين قسم اغنياء وقسم فقراء الغنى بيتزنر بشال كشمير والفقير بيتزنر بحبله قال له بابا شو كشمير شو حبله انا عمال اسئلك عن بيت عثمان ابن الحبله قال له والله يا بيه جنابك طرشى[767] وانا بطرشى ما افهمش ودى الوقت صاير صخره[768] يسخرو[769] لك الرهوان[770]

L'absence de réponse et de direction s'accompagne d'un geste violent. Pour l'épicier, le geste « coutumier » pour se débarrasser d'un client gênant, pour le tailleur, la violence est détournée du sujet puisqu'elle concerne l'employé qu'il se met à frapper à chaque question de Baybarṣ. Ce dernier doit donc, lui aussi pratiquer l'indirection en employant la ruse pour être conduit jusqu'à la demeure de ʿUṯmān. Il commence par repérer la boutique d'un pauvre barbier à qui il donne trois dinars, puis il lui pose la question. Cette fois-ci il obtient une réponse qui explique pourquoi les autres refusaient de lui répondre ou même de prononcer le nom de ʿUṯmān :

دا عتمان ابن الحبله قاتل سبعه ولايا ظهر الحمرا وحاطط حرشه للدوله وما حاسنين يحوشوه بقا كيف بدى دلك على بيته فالذى باصبعه بتنقطع والذى بدلك بعينه بتنقلع والذى بدلك بلسانه بينقطع راسه بقا روح عنا غنانا الله فمد يده بيبرص وطالع دينارين كمان حطهم فوق الاوليات وقال له يا بابا انت دلنى وخذ هذه الخمس دنانير[771]

---

[767] تركي

[768] سخرة

[769] يسخروا

[770] F. 8, p. 28 ; B/Z, vol. 1, 224.
(Ensuite il lui dit : « Bābā, je t'ai demandé où se trouve la maison de ʿUṭmān Ibn al-Ḥubla, et tu ne m'as pas répondu. » Il le vit alors lever la main et frapper l'employé d'une grande claque et lui dire : « Espèce de dépravé ! Pourquoi as-tu fait tomber la viande, hier ? » Il lui dit : « Par le Secret de la Dame ! Je n'ai rien fait tomber, demande à ma maîtresse ! » Il [le tailleur] prit un bâton de mesure et se mit à le frapper d'un coup, puis à frapper l'étal, en lui disant : « Aujourd'hui c'est ton dernier jour, misérable ! » Baybarṣ se retourna et se mit à supplier le tailleur d'épargner le jeune homme. Il lui dit : « Pourquoi à chaque fois que je te demande où se trouve la maison de ʿUṭmān tu frappes l'apprenti ? » Il lui dit : « Par Dieu, mon *beh*, les gens sont de deux sortes, les riches et les pauvres. Les riches portent des ceintures de cachemire, et les pauvres des ceintures de corde. » Il lui dit : « Mon père, que veux-tu dire avec ton cachemire et ta corde ? Je t'ai demandé où se trouve la maison de ʿUṭmān Ibn al-Ḥubla. » Il lui dit : « Par Dieu, mon *beh*, ton excellence est turque, et moi je ne comprends pas le turc. Les temps sont durs et [si tu ne pars pas] ils vont réquisitionner ton cheval. »).

[771] F. 8, p. 32 ; B/Z, vol. 1, p. 225.
(« Ce ʿUṭmān Ibn al-Ḥubla a tué sept *wālī-s* en plein jour et a déclaré la guerre au gouvernement, et ils ne peuvent pas l'arrêter. Comment donc veux-tu que je te conduise chez lui. Celui qui te montrera sa maison du doigt, il le lui coupera, et celui qui te la montrera du regard, il lui arrachera l'œil, et celui qui te l'indiquera par la langue, il lui coupera la tête. Pars loin de nous, que Dieu

Sans le conduire vraiment à la demeure de ʿUṯmān, le barbier lui « montre le chemin » lorsqu'il lui indique comment faire pour s'y rendre. La ruse consiste à faire croire au boulanger que la commande faite par ʿUṯmān n'a pas été effectuée correctement. Le boulanger envoie son apprenti avec le reste de la commande et Baybarṣ le suit.

Lorsque, finalement, Baybarṣ obtient d'al-Ḥubla l'adresse du repaire de ʿUṯmān, chacun sait bien que personne ne voudra l'y conduire. Al-Ḥubla lui indique donc une autre ruse. Ayant fait cuire un agneau, il demande à un porteur de le conduire au cimetière où il veut en faire la distribution. Or, le repaire de ʿUṯmān se situe dans une grotte, au-delà des trois cimetières. Arrivé au cimetière musulman, Baybarṣ demande au porteur de le conduire plus haut, et l'autre pense que Baybarṣ veut se rendre au cimetière chrétien. Là, il lui demande d'aller plus loin, au cimetière juif. Enfin, il lui demande de le conduire à la grotte. Le porteur avance dans la direction, mais son âne tombe raide mort et Baybarṣ lui donne de l'argent et l'agneau. Le porteur lui montre le chemin, puis s'enfuit. Lorsque Baybarṣ se retourne, il voit le porteur chevauchant son âne en parfaite santé, ce qui lui vaut la réflexion suivante :« كمان حمار يعمل ملاعيب »[772]. La distance ironique prise par l'aspect comique de la situation renforce l'idée de l'indirection pour trouver le bon chemin.

Si le droit chemin passe par un chemin détourné, c'est aussi parce que les lieux comme ici la grotte des brigands, sont excentrés. Située au-delà des cimetières, au-delà des vivants et des morts (souvenons-nous que le cimetière du Caire, al-Qarāfa, est habité de longue date), la grotte se trouve au-delà de la marge. Le chemin du retour se fait également par étapes, et c'est ʿUṯmān cette fois-ci qui utilise la ruse et le détour pour échapper à Baybarṣ. Ce détour le conduit au sanctuaire de la Protectrice du Caire dans lequel il se réfugie ; mais il perd connaissance sur le tombeau de la protectrice et lorsqu'il revient à lui, il prononce la *šahāda* et comprend toute la situation. C'est à ce moment que ʿUṯmān rejoint, en quelque sorte, le Monde du Secret. La recherche de ʿUṯmān par Baybarṣ à travers les quartiers et les cimetières du Caire devient une quête qui aboutit à une révélation. Les scènes comiques qui jalonnent ce parcours sont autant de détours qui conduisent vers le but plus sérieux de la quête. L'apprentissage de ʿUṯmān en matière de rituel religieux prend le même détour comique, et le personnage de ʿUṯmān conserve jusqu'au bout dans le récit à la fois son aspect comique de la marge, et son aspect sérieux du centre.

---

nous protège ! » Baybarṣ tendit la main et prit deux autres dinars qu'il plaça avec les premiers et il lui dit : « Mon père, conduis-moi, et prends ces cinq dinars. »).

[772] F. 8, p. 67 ; B/Z, vol. 1, 233.
(« Même l'âne joue des tours »)

TROISIEME PARTIE

Ritualisation et procédés narratifs

Une des caractéristiques marquantes de la *Sīra* pour le lecteur est l'effet quasi constant de ritualisation des événements du récit. Cette ritualisation est liée, notamment, aux schémas initiatiques décrits dans la partie précédente, ou encore à la structuration des épisodes en cycles, ou à la métaphorisation de l'espace et du temps, mais aussi à des procédés narratifs tels que la répétition, l'utilisation du style formulaire[773], et à l'utilisation de fonctions dramatiques opèrant par doubles et substitutions.

Le thème de la marge et du centre, déjà abordé dans la partie précédente, permettra d'approfondir des notions telles que le manifeste (*al-ẓāhir*) et le caché (*al-bāṭin*). Il faudra, à cette occasion, reprendre certains épisodes déjà mentionnés pour montrer comment ils fonctionnent dans ce contexte. Je reviendrai sur la notion d'indirection en particulier dans l'utilisation du déguisement et de la ruse.

Tout rituel reposant sur la répétition, celle-ci sera considérée comme une stratégie narrative qui s'inspire à la fois du style formulaire et de la construction en scène type, et des variations qui font apparaître les failles. Nous nous intéresserons, à ce moment-là, tout particulièrement à la séquence narrative Maʿrūf – ʿArnūs – les fils de ʿArnūs. L'analyse d'un des schémas constitutifs des cycles d'épisodes, et toujours remis en jeu dans le récit, permettra d'aborder les composants de la ritualisation : il s'agit de l'ensemble des épisodes et des cycles qui traitent de l'éloignement et la séparation d'un fils, puis sa réintégration dans la communauté par l'intermédiaire de la conversion. Enfin, l'apparition successive de différents personnages qui viennent prendre des fonctions identiques à d'autres nous incitera à voir une stratégie qui utilise les personnages comme autant de fonctions dramatiques.

[773] J'aurai l'occasion de revenir sur cette expression et sa définition.

CHAPITRE 1

De la marge au centre

Une des traductions possibles du terme *sīra* est « itinéraire de vie ». Le mot « itinéraire » me semble tout à fait approprié car il peut s'appliquer à plusieurs aspects du récit : les itinéraires géographiques, qu'ils soient pris au sens propre ou au sens métaphorique, les itinéraires de la quête initiatique, les itinéraires que suivent certains cycles d'épisodes pour s'imbriquer les uns dans les autres, les itinéraires détournés, etc. Qu'il s'agisse de l'itinéraire de Baybarṣ dans sa montée au pouvoir, ou de celui de Šīḥa dans sa prise de possession de la souveraineté des forteresses ismaéliennes, leur caractéristique principale est qu'ils conduisent les protagonistes de la marge au centre[774]. Pour Baybarṣ, le trajet est sans cesse détourné. Venant d'un pays à la marge de Dār al-Islām, du moins tel qu'il est défini dans le texte, à un moment où le centre est de plus en plus rétréci, avec les invasions mongoles d'un côté et la pression franque de l'autre, son itinéraire est jonché d'obstacles et de mises à la marge : grotte et menace de mort, hammam et *maristān* (maladie), il navigue sans cesse entre amis et ennemis (Aydamur *vs* Qalawūn, gouverneur d'Alep *vs* gouverneur de Damas, Šāhīn *vs* Aybak, Al-Ṣāliḥ Ayyūb *vs* Ǧawān, etc.). Son enlèvement à Gênes, par Ǧawān lui fait rejoindre Šīḥa, lui aussi maintenu à la marge, jusqu'à ce que le temps propice arrive pour qu'il puisse rejoindre le centre. Le pacte passé entre Baybarṣ et Šīḥa stipule que Baybarṣ doit attendre que Šīḥa le rejoigne avant d'accepter le trône. Ainsi, sous le règne d'Aybak, Baybarṣ se met volontairement à la marge en se déclarant roi à Damas (al-Malik al-ʿĀdil). Cet itinéraire détourné est symbolisé dans le texte par le trajet des pièces de monnaie frappées à l'effigie de Baybarṣ et qui, après un passage à la Mekke, se retrouvent au Caire :

واما بيلبك اللكام فانه لما قارب مصر كتب كتاب وشرح فيه جميع الذى جرى وحط
جواته ذهب عادلى وبعثه الى الملك المعز ايبك مع الجوخدار فلما وصل ليد الملك فضه وقراه وفهم

[774] Dans ma communication au colloque international de Damas sur la littérature populaire, j'ai déjà ébauché l'itinéraire de Šīḥa. Voir Francis Guinle, « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn ». J'y reviens ici en développant les idées.

رموزه ومعناه واخذ الذهب وتفرج عليه والتفت للوزير شاهين وقال له ركن الدين عاملتك ملك بالشام[775]

Le chemin de Damas au Caire, que Baybarṣ fait une nouvelle fois, est un entre-deux qui lui permet de mettre au point certaines stratégies et d'affirmer son pouvoir auprès des dignitaires. En effet, Baybarṣ a accepté de devenir roi et de succéder à Aybak, sous certaines conditions, mais il n'a pas encore été intronisé[776]. Son intronisation ne peut avoir lieu qu'au Caire. Ce voyage comporte des points communs avec son premier voyage de Damas au Caire en compagnie du vizir Nağm al-Dīn al-Bunduqdārī[777]. On se souvient en effet de deux incidents au cours de ce voyage qui, à plus d'un égard, montrent que la position marginale de Baybarṣ par rapport au vizir, n'est que temporaire. Déjà il prend des initiatives qui le désignent comme le véritable « chef » : son arbitrage dans l'affaire d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī est accepté par les deux *fidāwīyeh* qui s'adressent à lui en utilisant le terme « *dawlatlī* [778]». Sa décision de régler l'affaire du droit de passage réclamé par le *babb* d'al-ʿArīš, par l'intermédiaire de son fils, est celle d'un chef de guerre : il se rend auprès du fils du *babb* et lui coupe la tête, alors que l'attitude du vizir Nağm al-Dīn relevait d'une diplomatie qui tendait à maintenir un *statu quo* supposant l'impuissance du pouvoir des Musulmans face aux Francs. Lorsque Baybarṣ s'étonne de ce droit de passage, le vizir lui explique :

والتفت بيربص الى الوزير وقال له شى هل غفاره يا عمى قال له يا ولدى ملك العريش بياكل غفارة هذه الارض ولا يدع احد يمرق الا ياخذ منه غفاره فقال له وافندينا الملك ما هو دريان بذلك بقا اشلون حتى ساكت لهم قال له يا ولدى افندينا رجل على البركه وقوات ما عنده وبلاد الاسلام قليله والسواحل كله بيد الروم ولهم نفوس وصوله ودوله وبياخذوا غفارات البلاد بالسيف[779]

---

[775] F. 24, pp. 109-110 ; B/Z, vol. 3, 166.
(Lorsque Baylabakk al-Lakkām [le Lutteur] arriva près du Caire, il écrivit une lettre pour expliquer tout ce qui s'était passé, et il y joignit de la monnaie en or, frappée au nom d'al-ʿĀdil, puis il la fit parvenir à al-Malik al-Muʿizz Aybak par son écuyer. Il [Aybak] brisa le sceau et la lut, il en comprit le sens, prit les pièces d'or et les examina. Puis il se tourna vers le vizir Šāhīn et lui dit : « Ce Rukn al-Dīn, il s'est fait lui roi à Damas ! »).

[776] Voir fasc. 26.

[777] Voir fasc. 6.

[778] C'est ainsi que les *fidāwīyeh* s'adressent à Baybarṣ en tant que leur souverain.

[779] F. 6, pp. 98-99 ; B/Z, vol.1, 179.
(Et Baybarṣ se tourna vers le vizir et lui dit : « Qu'est-ce que ce droit de protection, mon oncle ? » Il lui dit : « Ô mon fils, le roi d'al-ʿArīš tire profit de la protection de cette contrée, et il ne laisse personne y passer sans lui prendre un droit de protection. » Il lui dit : « Puisque notre seigneur le roi est au courant de cela, comment laisse-t-il faire ? » Il lui dit : « Ô mon fils, notre seigneur est

Le lien entre les deux voyages de Damas au Caire est fourni par un nouvel affrontement avec le *babb* d'al-ʿArīš, al-Farānhīš, et son second fils. D'une part, Baybarṣ veut venger l'attaque contre sa femme et son escorte alors qu'elle se rendait au Caire, d'autre part, le *babb* veut venger la mort de son premier fils. Ce détour par al-ʿArīš permet à Baybarṣ de rappeler aux émirs les conditions qu'ils ont acceptées, et de tester son pouvoir. En effet, les émirs se plaignent car ils pensaient rentrer directement au Caire et non pas s'arrêter pour faire des conquêtes :

> وبعدها قال لهم الوزير شاهين يا قلوون نسيت الذى جرا بالشام وغلبتونى هديك الغلبه حتى رضى افندينا يصير ملك واللآن نقضتو[780] الشروط وسهرتو[781] عند بعضكم ففز قلوون وقال معلوم ياه نحنا رايحين الى مصر والا نفتح فتوحات سيدنا عمر فقال الملك يا قلوون اعلم انه الذى له خاطر يخدمنى بده يمتثل امرى والذى ما له خاطر فهمونى عنه حتى اقتله بهذا الوقت انا مانى من تحت امركم ولا عاجز عنكم[782]

Cet entre-deux est une épreuve supplémentaire pour Baybarṣ, dont il ne sort pas complètement indemne. L'épreuve de la mort métaphorique en particulier, marquant le passage d'un état à un autre, est encore une fois présente sous deux formes : d'une part Baybarṣ laisse croire à tous qu'il a été décapité par Zīnittū, un *fidāwī* chrétien envoyé par le *babb* al-Farānhīš pour le tuer, alors qu'en fait c'est Baybarṣ qui tue le *fidāwī* et qui prend sa place. Il se retrouve alors infiltré dans le camp adverse et descend sur le champ de bataille où il fait prisonniers les émirs les uns après les autres, selon une stratégie qui se répètera de nombreuses fois au cours du récit. Cette stratégie est intéressante dans le processus d'intégration car lorsqu'il endosse l'identité d'un ennemi pour faire prisonniers ses propres émirs, et finalement les conduire à la victoire « de l'intérieur », il se place en manipulateur

---

un homme un peu simple, et sans puissance, et le pays d'Islam est petit, alors que toute la côte est entre les mains des Francs ; et ils ont pour eux le pouvoir, la force et la puissance. Ils prennent le droit de protection par l'épée ! »).

Dans cette citation j'ai traduit « روم » par « Francs » car il s'agit des rois de la côte. Le terme signifie normalement « byzantins ». Selon les mains on trouvera « مور » ou « افرانج ».

[780] نقضتوا

[781] سهرتوا. Une des conditions posées par Baybarṣ pour accepter le trône était l'interdiction aux émirs de se réunir en dehors de sa présence, ceci pour éviter les complots.

[782] F. 26, pp. 112-113 ; B/Z, vol. 3, 235.

(Ensuite le vizir Šāhīn leur dit : « Ah Qalawūn ! Tu as oublié ce qui s'est passé à Damas. Vous m'avez forcé à faire en sorte que notre seigneur accepte de devenir roi, et à présent vous violez les conditions en vous réunissant pour passer la soirée. » Qalawūn se leva d'un bond et dit : « Eh bien sûr ! On rentre au Caire ou bien on fait des conquêtes comme celles de Saydnā ʿUmar [Ibn al-Ḫaṭṭāb] ? » Le roi dit alors : « Ô Qalawūn ! Sache que celui qui a l'intention de me servir doit suivre mes ordres ; et celui qui n'en a pas l'intention, fais-moi savoir qui c'est que je le tue sur le champ. Je ne suis pas sous vos ordres, et je suis plus fort que vous ! »).

des deux camps, dirigeant toutes les opérations, et soumettant à la fois amis et ennemis[783]. D'autre part, après la prise d'al-ʿArīš, Ǧawān envoie un autre *fidāwī* chrétien, Kafīr Ibn Mattā qui parvient à blesser Baybarṣ au milieu des siens. Baybarṣ mis hors jeu, les émirs ne parviennent pas à vaincre seuls les Francs qui, sous les ordres de Ǧawān et du *babb* al-Ġayṭafūr de Yāfā prennent le dessus. Il faudra l'aide des *fidāwīyeh*, et en particulier Faḫr al-Dīn, pour mettre Kafīr hors d'état de nuire et prendre la ville.

Cet épisode instaure en partie un rituel de guerre que l'on retrouve avec des ajouts et des variations tout au long du récit. Il établit également des liens entres des thèmes récurrents de la *Sīra*, tel que l'opposition entre émirs et *fidāwīyeh*, ou encore donne le fondement de scènes type comme la prise d'une ville. La ritualisation des scènes de bataille était déjà apparue de façon embryonnaire dans la première bataille de Baybarṣ contre les Francs, au tout début du récit[784], elle se poursuit ici où les chants de bataille envahissent le champ de bataille[785].

Ce détour par al-ʿArīš et Yāfā aura pris un an et trois mois, entre le moment où Baybarṣ quitte Damas et celui où il arrive à al-Ḫānka, près du Caire :

> وتانى يوم فز الملك العادل جلس بالصيوان وما تضاحا النهار الا ومقبل عليه ولده محمد السعيد وهو راكب على جواد ومحتاطين فيه الركبداريه وكان صار عمره ثلاثه سنوات لانه غاب فى ذلك الركبه مقدار سنه وثلاثه اشهر[786]

Mais l'épisode a un autre intérêt : celui de mettre en valeur le rôle de Šīḥa comme éminence grise auprès de Baybarṣ. Comme nous l'avons déjà vu, Baybarṣ accepte de devenir roi au moment précis où Šīḥa le rejoint, conformément au pacte qui les unit[787]. C'est également à l'instigation de Šīḥa que Baybarṣ pose les conditions qui fondent son pouvoir et qui établissent les liens entre lui et les émirs. Le non-respect de ces conditions, en particulier par les dix émirs de la faction de Qalawūn, entraîne un cycle de trahisons qui se poursuit jusqu'au meurtre de Baybarṣ

---

[783] Cette stratégie participe d'une scène-type que l'on pourrait reconstituer à partir des nombreux exemples. Elle n'est pas étudiée en tant que telle dans le cadre de ce travail car d'autres choix s'imposaient.

[784] Voir fascicule 6. Il s'agit de la bataille contre Sarǧawīl.

[785] Les scènes de batailles de *Sīrat Baybarṣ*, dans la recension alépine, ont été étudiées par Jean-Patrick Guillaume dans un article intitulé : « Les scènes de bataille dans le *Roman de Baybars* : Considérations sur le « style formulaire » dans la tradition épique arabe ». *Arabica* LI fascicules 1-2 (Janvier/Avril 2004), 55-76.

[786] F. 27, pp. 90-91 ; B/Z, vol. 3, 262.
(Le lendemain al-Malik al-Ādil se leva et pris sa place au *dīwān.* Le jour était à peine levé que son fils Muḥammad al-Saʿīd s'approcha monté à cheval, les écuyers à leur poste près de lui. Il avait trois ans, car il [le roi] avait été absent à cause de cette chevauchée pendant un an et trois mois.).

[787] Voir Deuxième Partie, chapitre 1 (« Šīḥa et les *fidāwīyeh* récalcitrants »).

par Qalawūn lui-même[788]. Pour l'heure, l'épisode de la prise d'al-ʿArīš, puis de Yāfā, fonde les prétentions de Šīḥa à la souveraineté des forteresses.

L'itinéraire de Šīḥa procède par une série de détours et de détournements dont l'épisode de Gênes est autant un aboutissement qu'un point de départ. Le détournement d'identité étant la marque fondamentale du personnage, il est bien difficile de déterminer qui est au centre, lui-même se considérant finalement comme toujours à la marge. Son premier acte dans la *Sīra* est une ruse gratuite, un détournement d'identité qui prend toute sa signification lorsqu'il est enlevé par Ǧawān. En effet, c'est sans raison apparente que Šaʿbān, tel qu'il est connu alors, échange ses vêtements avec son cousin Ibrāhīm. Ce premier fait détermine l'ensemble des actions du personnage qui avance toujours masqué, et pose le problème de l'identité et de l'identification. Ǧawān, perturbé par le déguisement, ne sait plus s'il s'agit de Šaʿbān ou d'Ibrāhīm. Šaʿbān feint l'ignorance et la stupidité de son cousin, et le texte nous dit alors : « Ceci est la première ruse de Šīḥa envers Ǧawān »[789]. Lorsque Ǧawān lui-même le « baptise » Šīḥa, c'est d'une identité fluctuante qu'hérite le personnage dont le nom devient synonyme de Protée. Le fait même que le nom subit des transformations selon les locuteurs (*Šūḥa*, *Šūwayāt*), avec d'autre étymologies possibles (*milan*), renforce cette notion d'identité floue et changeante. Presque immédiatement après, il prend l'apparence et l'identité de Ǧūnīt, le fils décédé du *babb* de Gênes. En revanche, lorsque le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb lui confère le nom de Ǧamāl al-Dīn, il le confirme dans son identité symbolique, celle qui le ramène au centre, au cœur de la communauté qu'il sert. Issu d'une tribu arabe de Yāfā, il revendique la souveraineté des forteresses ismaéliennes après le vide laissé par la disparition de Maʿrūf. Cet événement, constitue l'assise principale du cycle « Šīḥa et les ismaéliens », mais il marginalise considérablement le personnage dont le « droit » est sans cesse remis en cause et qui doit toujours faire ses preuves et renouveler ses exploits. Cette mise à la marge du personnage est d'autant plus claire qu'il ne correspond pas du tout physiquement aux personnages sur lesquels il désire exercer son autorité. En effet, le texte insiste sur sa petite taille. Petit par la taille, mais grand par l'esprit, son physique finit par se noyer dans le flot et le flou de ses transformations, si bien qu'il est difficile de s'en faire une image. Celle-ci, lorsqu'on tente de la fixer, n'apparaît qu'à la périphérie de la vision, échappant toujours à la définition claire. Pourtant, cette marginalité même le place au centre d'une des préoccupations essentielles de la *Sīra* : le rattachement des

---

[788] Voir fascicule [181].

[789] هذا اول ملعوب الذي لعبه معه شيحه (fascicule 7, p. 95-96 ; voir version imprimée B/Z,201). Cet épisode ne figure ni dans la version imprimée du Caire, ni dans la recension alépine.

ismaéliens, force de nature indépendante, au pouvoir. La nomination problématique de Šīḥa au sultanat des forteresses ismaéliennes détermine la quasi totalité de l'itinéraire du personnage, ainsi qu'une partie importante du récit. Deux marginalités se superposent : d'une part Šīḥa n'est pas un ismaélien, il ne fait pas partie des « gens de la montagne », d'autre part, les « *banū ismāʿīl* » constituent un groupe marginal, jaloux de son indépendance. Sa nomination comble un vide, car en l'absence de leur chef désigné, Maʿrūf, la succession au sultanat est problématique : Maʿrūf a disparu, mais il n'est pas mort, et tant qu'il n'a pas été retrouvé, aucun ismaélien ne peut véritablement lui succéder, même si plusieurs réclament la succession à divers titres, menaçant ainsi l'intégrité du groupe. De plus, Maʿrūf n'a pas de progéniture ismaélienne, puisque la naissance de son fils, né de son mariage avec une chrétienne convertie, n'est pas connue des ismaéliens, et que l'enfant est élevé parmi les chrétiens. La situation offre une chance unique au pouvoir de rallier la communauté ismaélienne au centre. La marginalité même de Šīḥa et son alliance avec le pouvoir, le placent au cœur du récit de l'intégration des ismaéliens. Pourtant, malgré son acharnement à revendiquer la souveraineté, il ne se considère jamais que comme un dépositaire de l'autorité, un souverain par intérim, en quelque sorte[790].

Maître des ruses, mais aussi maître des souterrains qu'il utilise pour aider les *fidāwīyeh* à prendre les villes franques, Šīḥa agit dans l'ombre et dans la marge. Pourtant il est un élément fondamental du système car il ramène toujours tout au centre. Ses divers mariages participent encore une fois de cet itinéraire. En effet, il épouse la fille d'un capitaine chrétien, la fille de l'Empereur de Rome, deux abbesses chrétiennes, une reine des *ǧinn-s*, une magicienne chrétienne, et pour finir Rūmā, la fille de Ǧawān. Toutes sont converties à l'Islam et représentent autant de voies de passages entre les divers mondes et univers dont elles sont issues et le monde musulman. Le passage obligé par le rituel de la conversion, alors même qu'il n'est pas imposé ici par la loi, signifie cet itinéraire de la marge vers le centre. Dans le cas de la conversion de Tāǧ Nās, la fille du magicien Qabṭāwīl, le rôle de Šīḥa peut paraître passif, pourtant c'est à travers lui que se manifeste l'agent de la conversion de Tāǧ Nās : en effet, elle fait un rêve pendant lequel al-Ḥasan et al-Ḥusayn lui font réciter la *šahāda* et lui assignent comme première tâche de délivrer celui qui deviendra son époux, Šīḥa ; ainsi ce dernier est le motif avoué, manifeste (*ẓāhir*) de la conversion, le véritable agent appartenant au Monde du Secret[791]. Agent du secret et du caché, il les rend manifeste dans une série de révélations qui

[790] Voir fasc. 67.
[791] Voir fascicule 100.

prennent valeur de rituel lorsqu'il arrive déguisé au *dīwān* et que son « identité » est révélée.

L'épisode de la prise d'al-ʿArīš et de Yāfā se conclut sur une telle révélation et instaure ce rituel. Première des apparitions de Šīḥa déguisé au *dīwān* de Baybarṣ, elle se situe à une charnière du début de la *Sīra*. Šīḥa a joué un rôle important dans la prise d'al-ʿArīš, utilisant la ruse et les déguisements[792]. Il arrive dans la tente du roi, déguisé en derviche et dit un poème, puis tend à Baybarṣ une lettre en forme de poème. Le roi se réjouit car il apprécie fort la poésie. Il promet au derviche de lui accorder tout ce qu'il désire, et le derviche répond qu'il veut devenir le maître des *fidāwīyeh*. Baybarṣ, apparemment sans savoir de qui il s'agit, lui promet cette charge. Le derviche se fait reconnaître comme étant Šīḥa. Le roi l'accueille les bras ouverts, lui offre à boire, puis ils se séparent, le roi retournant au Caire et Šīḥa à la poursuite de Ğawān. Cette saynète (que l'on pourrait tout aussi bien nommer « séance »[793]) établit un motif que l'on retrouvera tout au long de la *Sīra*, souvent, comme ici, à la fin d'un épisode, avec des variations. La « grammaire » de ce motif reste toujours la même : apparition non annoncée d'un homme déguisé dans l'assemblée, plainte ou demande en forme de poème, attribution ou promesse d'une récompense, révélation de l'identité, soit par le personnage lui-même, soit par un autre personnage[794]. C'est au cours de cette première saynète que Šīḥa reçoit, de la part du *rāwī* son nom de « Maître des ruses » (صاحب الشطارة)[795].

De retour au Caire, Baybarṣ fait construire un nouveau *dīwān* dans lequel le siège de Šīḥa occupe une place d'honneur :

ووجدو[796] ايضاً كل كرسى مكتوب عليه اسم صاحبه وبالجمله كرسى مقابل كرسى الملك مكتوب عليه العاصى لنا والطائع لك وانا عبد الباب وخادم امير المؤمنين شيحه جمال الدين ابن سيف القبائل ابن ثعلبه ابن عامر ابن سعيد ابن صعصعه ابن الحارث ابن ابو محمد البطال[797]

---

[792] Voir fascicules 26-27.

[793] Dans un article intitulé « Double et substitution dans *Sīrat Baybarṣ*, le cas de Šīḥa Ğamāl al-Dīn », j'ai risqué la comparaison avec les *maqāmāt*, mais seulement comme analogue.

[794] Cette révélation est toujours un moment fort de la « performance » : en effet, lorsque le *ḥakawātī* révèle l'identité de Šīḥa, il frappe de son sabre une table en métal, pour souligner le « coup de théâtre ».

[795] F. 27, p. 82-88 ; B/Z, vol. 3, 260-261.

[796] وجدوا

[797] F. 27, p. 121-122 ; B/Z, vol. 3, 268.
(Et ils trouvèrent aussi inscrit sur chaque siège le nom de celui à qui il était attribué, et parmi eux un siège situé en face de celui du roi, sur lequel était écrit : « A moi la rébellion, à toi l'obéissance, je suis l'esclave de la Porte et le serviteur du Prince des Croyants, Šīḥa Ğamāl al-Dīn Ibn Sayf al-Qabā'il Ibn Ṯaʿlaba Ibn ʿĀmir Ibn Saʿīd Ibn Ṣaʿṣaʿa Ibn al-Ḥāriṯ Ibn Abū Muḥammad al-Baṭṭāl ».).

Le texte fait remonter la lignée de Šīḥa à ʿAbd Allah Abī Muḥammad al-Baṭṭāl. Plus que le personnage historique[798], c'est le personnage légendaire qui apparaît dans *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma* qui peut nous intéresser. En effet, il semble que le récit indique clairement la filiation littéraire des deux héros, Šīḥa et al-Baṭṭāl, révélant ce qui était à peine caché, dans la mesure où le couple formé par Šīḥa et Ǧawān dans *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir* est largement inspiré de celui formé par al-Baṭṭāl et ʿUqba dans *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma*[799].

Bien que les émirs et tous les dignitaires lui aient déjà prêté allégeance, la consécration de Baybarṣ est marquée par un rituel qui consiste à se rendre dans le trésor des Fatimides et d'en ressortir avec une arme portant le nom de règne du nouveau souverain :

ولما تكامل الديوان بالخاص والعام اراد الشاويش ان يقراء ترجمة الديوان صرخ عليه الوزير شاهين اصبر وقام قبل الارض قدام الملك وقال له افندم هل تأذنلى ان تكلم[800] بما فى ضميرى قال له الملك احكى ما اردت يا ابو الوزر قال له افندم سعادتك مبايع سابقاً على الملك ولكن اذا جددت هل مبايعه بكون احسن ويذداد بها وجهك الشريف قال له الملك اجبت يا ابو الوزر وبالحال طلب المنلاخنكار والعلماء ومدو[801] البسط وبايعوه على الملك بالأمر بالمعروف والنهى على المنكر[802] واتباع الشرع الشريف المطهر وعصبو[803] عيونه ونزلوه الى خزينة الفاطميون مد يده وسحب نمشه طلعت باسم ملك الظاهر ودقت السكه بائسمه واطلق من فى الحبوس واصلح كل شيء معكوس[804]

---

798 ʿAbd Allah Abī Muḥammad al-Baṭṭāl est un combattant dans les guerre arabo-byzantines du 8e siècle (1er et 2e siècles de l'Hégire), mort autour de 123/740. Il apparaît dans deux « romans », *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma* et un roman turc, *Sayyid Baṭṭāl*.

799 L'intertextualité est un problème complexe qui demanderait une étude à part. Ce qui nous intéresse ici n'est pas d'établir des correspondances, mais de voir comment des éléments qui, par ailleurs, peuvent se retrouver dans d'autres textes, sont traités dans un récit particulier.

800 اتكلم

801 مدوا

802 Citation coranique (S. 3, « La famille de ʿImrān », v. 104).

803 عصبوا

804 F. 27, p. 95-97 ; B/Z, vol. 3, 263.
(Lorsque le *dīwān* fut au complet, avec tous les dignitaires et tout le public, l'officier voulut lire les intitulés du conseil, mais le vizir Šāhīn lui cria : « Attends ! » Puis il se leva et baisa le sol devant le roi et lui dit : « Efendem, m'autorises-tu à dire ce que j'ai à l'esprit ? » Le roi lui dit : « Dis ce que tu voudras, ô père des vizirs ! » Il lui dit : « Efendem, on t'a déjà prêté allégeance comme notre roi, mais il serait mieux de renouveler cette allégeance, et que ton noble visage en soit plus honoré. » Le roi lui dit : «Tu as dit ce qu'il fallait, ô père des vizirs ! » Et sur le champ on fit chercher le *qāḍī* et les *ʿulamā'*, on déroula le tapis, et ils prêtèrent allégeance au roi, ordonnant ce qui est convenable et interdisant ce qui est blâmable, et enjoignant de suivre la loi religieuse pure ; puis on lui banda les yeux et on le fit descendre au trésor des Fatimides. Il tendit la main et en tira un poignard sur lequel apparaissait le nom « Malik al-Ẓāhir ». On fit frapper la

On peut noter ici que, comme dans beaucoup de passages faisant référence aux rituels, la prose s'agrémente de rimes. Un des procédés de ritualisation du discours est d'ailleurs souvent d'augmenter l'effet par les rimes.

Le nom de règne de Baybarṣ, al-Malik al-Ẓāhir, peut aussi être lu comme une référence à un des thèmes fondamentaux de la *Sīra*, le manifeste et le caché.

A) Le manifeste (*ẓāhir*) et le caché (*bāṭin*)

Si l'on se pose la question du « pourquoi » du récit, du sens, en tant que signification et direction, plusieurs réponses peuvent apparaître, selon que l'on s'intéresse à la grammaire du récit, ou plus superficiellement à la fable. Si l'on accepte la proposition de Saʿīd Yaqṭīn[805], chaque *sīra* possède une « mission ». Dans le cas de *Sīrat Baybarṣ*, cette « mission » pourrait se définir comme la nécessité de faire apparaître dans la *dunyā* ce qui est déjà inscrit dans le Monde du Secret. Elle informe l'ensemble des éléments du récit, qu'il s'agisse des personnages ou des actions qu'ils entreprennent, ainsi que la stratégie fondamentale de la recension damascène qui consiste à révéler ce que l'on savait déjà, d'une manière ou d'une autre.

Les personnages se définissent par rapport aux deux concepts. Certains n'ont pas accès directement à ce qui est caché, et pour eux la révélation est essentielle ; mais leur attitude par rapport à elle n'est pas nécessairement la même. Aydamur et Qalawūn, par exemple, s'opposent dans leur réaction par rapport à la manifestation du caché : le premier l'accepte comme telle, l'autre veut à tout prix l'ignorer. Pour d'autres personnages, la révélation est incontournable : c'est le sens de l'épisode de Ğawān chez son oncle Karsīmūn, lorsqu'il découvre le *Kitāb al-Yūnān* et que sa destinée lui est révélée. Il se donne alors pour mission d'empêcher la manifestation de la prédiciton dans la *dunyā*, alors que Šīḥa, au contraire, s'efforce de l'accomplir. Dans la recension damascène, Baybarṣ n'a pas une connaissance directe de la prédiction mais, d'une certaine manière, il est l'auteur de sa propre mission, car son contact avec le Monde du Secret dans la grotte du Mont Qāsyūn lui fait prononcer les termes même de cette mission.

Dans ce contexte, les ismaéliens occupent une place particulière, puisqu'ils possèdent un livre de prédictions, le *Ğafr*, qui rejoint celui des Grecs, et qui en font les dépositaires du Secret, qu'ils acceptent de partager avec al-Muẓaffar, le

---

monnaie à son nom, on libéra ceux qui étaient en prison, et on réforma tout ce qui était corrompu.).

[805] Saʿīd Yaqṭīn, *Qāla al-rāwī*.

gouverneur d'Alep, le préparant ainsi à accueillir Baybarṣ comme l'Elu[806]. Il y aurait beaucoup à dire sur ce groupe et la vision qu'en donne la *Sīra*, mais cela nous entraînerait au-delà d'une étude strictement littéraire du texte. Pour autant, il nous faut noter que leur spécificité n'est pas vraiment traitée comme un clivage entre sunnisme et shiisme. Même si les références à l'*imām* ʿAlī sont nombreuses, rien d'autre ne semble les différencier des autres groupes, si ce n'est la mention d'un rituel (شد) qui n'est jamais nettement décrit, mais qui, dans la *Sīra*, permet à différents personnages de s'affilier à eux. Le texte n'est pas toujours clair quant à savoir si ces personnages *deviennent* des ismaéliens, mais ils ont un statut particulier, puisque des ismaéliens peuvent les choisir comme « père » au moment de leur affiliation et les servir. C'est le cas, par exemple, d'Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ qui a pour charge de gouverner au Ṣaʿīd, et qui prend sous sa coupe certains des fils des chefs ismaéliens. En ce qui concerne le thème du manifeste et du caché, la *Sīra* est peut-être influencée par une tradition apocryphe[807], mis à part les mentions dans le Coran[808], que al-Nuʿmān rapporte ainsi :

وقال رسول الله (صلعم) :

« ما نزلت عليَّ من القرآن آية الا ولها ظهر وبطن »[809]

Pour les ismaéliens « historiques », ces notions revêtent une grande importance puisqu'il voient deux aspects dans la révélation : le *tanzīl* qui fait référence au sens exotérique du texte, et le *ta'wīl*, en référence à son sens ésotérique[810]. Même si le texte de la *Sīra* n'est pas explicite à ce sujet, certains éléments y font indirectement référence. Lorsque, par exemple, Mūsā envoie Ibrāhīm vérifier auprès d'al-Ḥarṯ al-Ašğaʿī si les joyaux du poignard que lui a donné la *labwa* al-Šamṭā, mère d'Ibrāhīm, sont vrais, tout l'épisode fonctionne comme une allégorie finalement expliquée à Ibrāhīm par Mūsā[811]. A ce moment-là, Ibrāhīm étant au centre de l'action, il participe activement à la manifestation du caché.

---

[806] Voir fasc. 2.

[807] Au sens où elle ne figure pas dans les ouvrages canoniques du *hadīṯ*, Muslim et Buḫārī.

[808] *Le Coran* VI, 120 ; XXXI, 20 ; LVII, 3 ; LVII, 13.

[809] Voir al-Nuʿmān Ibn Ḥayyūn al-Tamīmī al-Maġribī, *Asās al-Ta'wīl*, ed. A. Tāmir, Collection des manuscrits arabes 2 (Beyrouth : Dār aṯ-ṯaqāfa, 1960), 30.
(Le Messager de Dieu dit : « Il ne m'a été révélé aucun verset du Coran qui ne possède [un sens] manisfeste et [un sens] caché. »).

[810] Voir l'article « Al-Ẓāhir wa 'l-Bāṭin » de I. Poonawala dans *E.I.*, vol. XI, 389-390.

[811] Voir fasc. 28. Al-Ḥarṯ al-Ašğaʿī est en fait le père par le pacte de Mūsā.

Bien qu'il ne soit pas ismaélien, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb se définit aussi par rapport à ces notions. Lorsque, par exemple, il déclare qu'il veut qu'on lui achète un « mamelouk faible comme lui » :

ولكن مشتهى انا الآخر تجبلى معك مملوك يكون ضعيف مثلى[812]

Ses paroles ont un sens apparent et un sens caché. En apparence le roi est « faible », mais sa force appartient au Monde du Secret et peut, à tout instant, être révélée, comme lorsqu'il se sert de son don d'ubiquité. De plus, en associant sa personne à celle d'un « mamelouk », il se déclare esclave, et non maître, mais s'il est esclave, ce n'est que de Dieu. Ainsi un « mamelouk faible comme lui », signifie qu'en apparence ce sera un mamelouk, mais qu'en fait il s'agit d'un roi, et qu'en apparence il sera faible, alors qu'il possède une force intérieure qui finira par apparaître dans sa force physique. Maḥmūd, fils de roi et destiné à être roi, entre dans le récit comme un mamelouk faible et malade, mais après la « révélation » du Mont Qāsyūn, il a la force de quarante Justes. Du reste, ceux qui sont capables de « voir » ne s'y trompent pas. Lorsque ʿAlī Āġā, impressionné par le roi, s'exclame :

ما شاء الله على هذا الملك ونفوسه[813]

Al-Qubaǧī Bāšā lui répond :

والله يا آغا قليل مثاله لانه سلطان ظاهراً وباطنا[814]

Cette traversée des apparences, naturelle et immédiate pour les uns, est impossible pour les autres. C'est là une manière d'expliquer comment certains voient immédiatement l'Elu, alors que d'autres ne voient que le mamelouk malade. Cela dit, le caché se manifeste aussi souvent par des signes extérieurs qu'il faut savoir interpréter. Certains de ces signes peuvent aussi être à double sens. Ce que les mamelouks prennent pour de la folie de la part du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb, dans l'épisode de l'enlèvement de Baybarṣ à Gênes[815], lorsqu'il appelle Abū ʿAlī au bord de la mer, est en fait une manifestation du Monde du Secret ; et lorsque la flotte musulmane arrive finalement à cet appel, ils doivent bien se rendre à l'évidence.

---

[812] F. 1, p. 104 ; B/Z, vol. 1, 41.
(« Mais je désirerais à mon tour que tu m'amènes un mamelouk qui soit faible comme moi. »).

[813] F. 1, p. 95 ; B/Z, vol. 1, 49.
(« Dieu ! Quel roi et quelle grandeur d'âme ! »).

[814] F. 1, p. 95 ; B/Z, vol. 1, 49.
(« Par Dieu, ô Āġā, il en est peu comme lui, car il est sultan en apparence et au plus profond de lui. »).

[815] Voir fasc. 20.

a) La nomination

Les itinéraires métaphoriques, les schémas initiatiques, la marginalisation pour mieux retrouver le centre, tout ce que nous avons pu étudier jusqu'à présent peut se rattacher, d'une façon ou d'une autre à un processus de dévoilement et de révélation qui tend à rendre manifeste ce qui est caché. Le temps de la prédiction, pour ne pas dire de la prophétie, est un temps qui conduit toujours à la révélation. Comme nous l'avons vu, tout doit arriver en son temps. Les personnages sont, en grande partie, les instruments de cette révélation et de ce temps qu'ils parcourent par des actions qui, dans la *dunyā*, ont un début, un milieu et une fin, mais qui, parce qu'elles appartiennent aussi au temps de la prédiction, sont à la fois déjà accomplies et continuellement répétées. Les cycles ne se terminent que pour pouvoir mieux recommencer. Le dévoilement est perpétuel, la révélation n'en finit pas d'être révélée. A partir du moment où un rituel de manifestation s'est élaboré, il ne peut que se répéter. C'est ainsi que les actions souterraines de Šīḥa sont toujours divulguées en même temps que son identité. Le dévoilement, au sens propre, du personnage, est celui d'une vérité profonde que tous s'accordent finalement à reconnaître. La « reconnaissance » de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn par Ibrāhīm, lorsqu'il avance masqué au *dīwān* après un coup de maître qui porte toutes ses marques, mais que personne jusque-là n'a identifié comme venant de lui, s'accompagne toujours du rituel d'obéissance dans le récit[816], et de l'identité déclinée que le *ḥakawātī* annonce comme un secret de Polichinelle, et que les auditeurs reprennent en choeur.

Le rituel de nomination révèle ce qui est caché, parfois au personnage lui-même, comme c'est le cas pour ʿArnūs, ou al-Ṭūfrīn, en l'occurrence, la lignée dans laquelle ils s'inscrivent, mais aussi le rôle qui leur est assigné par la prédiction. En ce sens ils doivent appartenir à la « bonne » lignée qui doit leur être révélée, mais une fois ce fait vérifié, c'est le nom qu'on leur a donné, ou celui qu'ils se sont forgés, qui prend le pas sur la filiation. Le nom de Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il est important car il le situe dans sa propre ascendance, mais celui de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn révèle beaucoup plus ce qui est caché : la nature même du personnage, Šīḥa le maître des ruses et des métamorphoses, et sa fonction dans l'avènement victorieux de l'Islam face à l'adversité : Ǧamāl al-Dīn.

Pour ʿArnūs, le processus de révélation se fait en deux temps. Il est vrai que son histoire est beaucoup plus complexe. D'abord il apprend qu'il n'est pas le fils du *babb* al-Maġlawīn, comme il le croyait (ce qui lui permet d'épouser Mārīna qu'il croyait être sa soeur), mais le fils de Kinyār ; puis il apprend qu'il n'est pas le fils de

[816] Voir par exemple fasc. 111.

Kinyār, mais de Maʿrūf. Les deux révélations sont ritualisées : la première parce qu'elle aboutit au rite du mariage, la seconde parce qu'elle est formalisée par l'effet de « sésame ouvre-toi » et qu'elle permet l'ouverture d'une porte donnant accès au Monde du Secret[817]. Tout comme Šīḥa, qui devient Ǧamāl al-Dīn, ou Baybarṣ qui devient Rukn al-Dīn, ʿArnūs est renommé Sayf al-Dīn, mais le nom qui lui « colle à la peau » est celui qu'il s'est forgé à travers ses aventures et ses exploits : al-Diyabruh ʿArnūs. L'origine de ce nom, telle qu'elle est donnée dans le texte, est comique, pourtant l'épisode où le personnage, encore bébé, est ainsi « baptisé » par Kinyār, porte les marques d'un destin qui font de lui un véritable changeon[818].

Nous avons vu, bien sûr, le parcours d'Ibrāhīm qui, perdant son nom, finit par le retrouver après des péripéties qui le conduisent de nom en nom. Mais les choses ne peuvent s'arrêter à ce nom retrouvé, qui n'est, après tout que celui de son père, et une définition du personnage uniquement par rapport à sa lignée : Ibn al-Ḥūrānī. Il semble, en fait, que lui aussi se « forge » un nom qui le singularise. Sa réputation en tant qu'ambassadeur de Baybarṣ au moment des déclarations de guerre le transforme en « Ibn al-Kūrānī », selon la prononciation des Francs. Bien sûr, on pourrait mettre cette différenciation sur le compte d'une simple déformation phonétique, les Occidentaux étant réputés incapables de prononcer correctement le /ḥ/[819], mais il s'agit-là aussi d'une différence qui confère au personnage une identité qui ne dépend que de lui et de ses hauts faits. D'ailleurs, Katia Zakharia, dans un article des Annales de l'Université tunisienne, donne une explication de cette transformation du /ḥ/ en /k/ dans ce cas précis :

> Un seul mot contenant la même consonne subit également une altération, mais elle est d'une autre nature : *ḥūrānī, kunya* d'Ibrāhīm, l'un des plus remarquables guerriers musulmans et des pires ennemis des Francs, est régulièrement transformé par eux en *kūrānī*. On peut expliquer ce dernier glissement en considérant que, devant leur difficulté à prononcer le *ḥ* les Francs optent pour un terme proche, facile à prononcer, et qui leur est connu. *Ḥūrānī*

---

[817] Voir fascicule 64.

[818] Ce terme est la traduction de l'anglais « Changeling ». Il s'agit d'un enfant qui a été échangé par les fées. A la place d'un bel enfant qu'elles emportent, elles laissent un enfant laid ou imparfait. La substitution de l'enfant de la prisonnière musulmane sur le bateau de Kinyār relève de cet échange. Pour Kinyār, l'enfant qu'il a jeté à la mer réapparaît sous les traits de ʿArnūs, comme mystérieusement amené par les démons.

[819] Même cette simple déformation peut poser un problème dans l'interprétation : en effet, le /ḥ/ est plus souvent déformé en /r/ qu'en /k/, comme par exemple les anglo-saxons, les Français, les Espagnols qui prononcent /ramasse/ au lieu de /ḥamās/ ; en revanche le /q/ (qāf - ق) est fréquemment rendu par /k/, comme dans « le *Coran* ». Peut-être peut-on trouver une interprétation de ce côté-là, si l'on considère aussi que le /aw/ devient parfois /ū/, d'où Ibn al-Kūrānī. Dans ce contexte, l'explication de Katia Zakharia devient particulièrement pertinente.

(de la région du Ḥūrān) devient *kūrānī* (de la région de Kūra). Mais on peutraussi se demander pourquoi les Francs n'appliquent pas ici la même déformation que celle évoquée ci-dessus, qui consiste à transformer le *ḥ* en *ẖ* et qui est, au demeurant, plus logique phonétiquement. *Ḥūrānī* deviendrait alors *H̱ūrānī*. C'est là qu'on peut se risquer à proposer une autre explication de ce glissement, unique dans le corpus : *ẖūrānī* pourrait apparaître comme la *nisba* forgée à partir de *ẖūrī* (prêtre en syro-libanais). Une telle confusion serait doublement irrecevable : irrecevable pour les Francs du roman, dont on voit mal comment ils accepteraient qu'un tel nom vienne qualifier l'un de leurs pires ennemis ; irrecevable pour le conteur, dont on voit mal comment il parerait l'un des ténors de l'Islam dans le roman d'un qualificatif qui pourrait laisser à penser qu'il est chrétien ou descendant de chrétien[820].

Ces divers personnages sont donc nommés par rapport à ce qu'ils manifestent de leur nature et de leur fonction dans le récit, le nom d'origine étant un voile qu'il faut lever pour que se manifeste le nom caché. Ainsi derrière Maḥmūd Ibn al-Qān Ǧamak se cache Baybarṣ que les autres personnages sont invités à reconnaître. Lorsque la Protectrice du Caire apparaît en songe à al-Ḥubla, elle lui apprend la venue de Baybarṣ en ces termes :

وقد آن الاوان ان يرجع عن ضلاله وينال الدرجه العاليه على يد هذا بيبرص وهو اصله
من الخزم[821] والدربنات واسمه الشاه محمود ابن القان جمك ولابد ما يجلس على كرسى مصر[822]

Ce qui se révèle alors à elle, est que Baybarṣ est bien Maḥmūd Ibn al-Qān Ǧamak, et que ce Baybarṣ est aussi al-Malik al-Ẓāhir, celui dont on attend qu'il se manifeste. De la même manière, la prédiction des fresques ou des « tableaux » dans le monastère de Karsīmūn, doublée de celle du *Kitāb al-Yūnān*, révèle un nom qu'il faudra lever pour savoir quel nom il cache :

وهذا الملك اصله من بلاد العجم اسمه محمود ابن القان جمك وموصوف بجميع اوصافه
وهو ينباع بيع المماليك ويوصل الى مصر ويجلس على كرسى نبى الله يوسف[823]

---

[820] Katia Zakharia, « Quelques aspects des échanges culturels, à travers le prisme de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya* » in *Annales de l'Université Tunisienne*, n° 50 (2005), 118-119.

[821] الخوارزم

[822] F. 8, p. 51-52 ; B/Z, vol. 1, 230.
(« Et le temps est venu qu'il revienne de ses méfaits, et qu'il atteigne le degré supérieur grâce à ce Baybarṣ qui vient du Ḫwārizm et d'al-Darbanāt, et dont le nom est al-Šāh Maḥmūd Ibn al-Qān Ǧamak, et qui s'assoiera sur le trône d'Egypte. »).

[823] F. 7, p. 70-71 ; B/Z, vol. 1, 197-198.

Ainsi Maḥmūd cache Baybarṣ qui cache al-Malik al-Ẓāhir, comme Ibrāhīm cache Ša'bān qui cache Šīḥa. Mais Ğawān a beau vouloir se cacher derrière Ṣalāḥ al-Dīn, grand *qāḍī* du Caire, il ne peut échapper à son nom, comme son oncle le laisse entendre :

فقال له يا عمى فى احد غيرى اسمه جوان قال له ما بعرف لربما تكون انت[824]

Et c'est bien ce que Ğawān comprend lorsqu'il lit le *Kitāb al-Yūnān* :

الى يوم هو واقف عمال يتفرج بالباب السابع لقا رف محطوط عليه كتاب كبير فاخذه فتحه يراه مكتوب يونانى وهو تاليف حكماء اليونان فقراه منه بعض صحايف يرا فيه قصت ذلك الملك فاخذه وطلع خباه بمصلبه وصار كل يوم يقرا فيه شويه حتى قراه كله وتباين معه انه هو نفس جوان المطلوب[825]

Il n'est pas signifié dans le texte qu'un indice, tel que le lignage, par exemple « Ğawān Ibn Aṣfūt », lui soit donné.

Le rituel est toujours au cœur de la nomination car d'une certaine manière la nomination est liée à la création. Nommer, c'est créer et, au-delà même de l'onomastique, nommer les personnages ce n'est pas seulement leur donner une place dans les divers espaces socio-culturels représentés dans le texte, c'est aussi révéler ce qui se manifeste à travers eux.

b) Les signes

1) Les signes extérieurs

Le texte fait état de deux livres de prédictions : le *Ğafr*[826] des ismaéliens, préservé dans la forteresse al-Ṣahyūn par *bayt* Ğamr, et le *Kitāb al-Yūnān*, préservé

(Et ce roi vient du pays des *ʿağam,* son nom est Maḥmūd Ibn al-Qān Ğamak. Il est parfaitement bien décrit dans la fresque, et il sera vendu comme mamelouk et arrivera jusqu'au Caire. Il s'assoiera sur le trône de Joseph, le prophète de Dieu.).

[824] F. 7, p. 69 ; B/Z, vol. 1, 197.
(Il lui dit : « Ô mon oncle, existe-t-il quelqu'un d'autre que moi qui s'appelle Ğawān ? » Il lui dit : « Je ne sais pas. Peut-être bien que c'est toi. »).

[825] F. 7, p. 70 ; B/Z, vol. 1, 197.
(Jusqu'au jour où, se tenant là à regarder par la septième porte, il aperçut une étagère sur laquelle était posé un grand livre. Il le prit et l'ouvrit, et vit qu'il était écrit en grec, par des sages grecs. Il en lut quelques pages, et vit qu'il s'agissait de l'histoire de ce roi. Il l'emporta et le cacha dans sa cellule. Et tous les jours il en lisait un peu, jusqu'à ce qu'il ait tout lu. Il lui apparut alors que c'était bien lui ce Ğawān mentionné.).

[826] Il s'agit du *Ğafr*, attribué dans la *Sīra* à l'Imām ʿAlī et qui contient la connaissance du Monde du Secret. Pour *Kitāb al-Ğafr* voir l'article de T. Fahd, *EI*, vol. II, 375-377.

par Karsīmūn dans son monastère. Un fait intéressant est relaté au début de la *Sīra*, concernant le *Ǧafr* : bien qu'il s'agisse d'un livre dont la lecture est faite au cours de rituels, il est partiellement révélé à un non-ismaélien, al-Muẓaffar, gouverneur d'Alep. La raison manifeste de cette révélation du Secret à un non-initié remonte à une rencontre entre al-Muẓaffar et Ǧamr au cours du pèlerinage de la Mekke :

> وكان السبب في معرفة المظفر الى ذلك الغلام محمود كان في بعض السنين حج الى بيت الله الحرام وعما يشرب على ماء زمزم واذا بالمقدم جمر فملاء الدلو وناوله اياه فاخذ جمر الدلو من المظفر وشرب فقال له جمر انت من تكون قال له انا المظفر حاكم حلب فقال له ما شاء الله يلزم ان تكون اخي بعهد الله[827]

La conséquence de ce pacte est une invitation de Ǧamr à al-Muẓaffar pour se rendre à la cérémonie du mariage de sa fille, al-Zaʿra, avec le *muqaddam* Faḫr al-Aṣīl, à la forteresse Ṣahyūn. C'est au cours de cette cérémonie que les isaméliens proposent d'inclure al-Muẓaffar dans le rituel de la lecture du *Ǧafr* bien qu'il ne soit pas initié :

> فلما حضر المظفر تمايزوه الرجال وقالوا الى المقدم جمر يا خاونده بحيث هذا اخوك بالعهد يقتضي ان يحضر معنا قرأة جفر سيدنا علي فقال مناسب وهكذا خطر ببالي ولما صارت قراءة الجفر قروه بحضوره فسمع باسم ذلك الغلام محمود بانه يظهر من بلاد العجم من اقليم الخرزم[828] والدربندات وانه يصير ملك ويسمى بالظاهر وتخضع له جميع ملوك الارض بالطول والعرض ويفتح فتوحات ويكون له تواريخ وله اشائر على جبينه سبع جدريات فقال المظفر هذا هو صاحب البند والعلم[829]

---

[827] F. 2, fol. 7v. ; B/Z, vol. 1, 55.
(Et voici la raison pour laquelle al-Muẓaffar connaissait le jeune Maḥmūd : quelques années auparavant, il faisait le pèlerinage à la maison sacrée de Dieu, et il était en train de boire l'eau du puits de Zamzam, lorsque le *muqaddam* Ǧamr arriva. Il [al-Muẓaffar] remplit le seau et le lui tendit. Ǧamr pris le seau et but. Puis Ǧamr lui dit : « Qui es-tu ? » Il lui dit : « Je suis al-Muẓaffar, gouverneur d'Alep. » Il lui dit : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Il faut que tu sois mon frère par le pacte de Dieu. »).

[828] الخوارزم

[829] F. 2, p. 8 ; B/Z, vol. 1, 55-56.
(Lorsque al-Muẓaffar se présenta, les cavaliers l'examinèrent, et ils dirent au *muqaddam* Ǧamr : « Seigneur , puisque c'est ton frère par le pacte, il faut qu'il soit présent avec nous pour la lecture du *Ǧafr* de notre seigneur ʿAlī. » Il dit : « C'est bien ! C'est ce que j'avais pensé. » Et lorsqu'ils firent la lecture du *Ǧafr*, ils la firent en sa présence, et il entendit prononcer le nom de ce jeune homme, Maḥmūd, et dire qu'il viendrait du pays des *ʿaǧam*, de la région du Ḫwārizm et d'al-Darbanāt, qu'il deviendrait roi, qu'on le nommerait al-Ẓāhir, et que tous les rois de la terre, de tous côtés, se soumettraient à lui, qu'il ferait des conquêtes, qu'il accomplirait des faits mémorables, et qu'il porterait sur son front sept marques de petite vérole. Al-Muẓaffar dit alors [en voyant Maḥmūd] : « Le voilà, le maître de la connaissance et du savoir ! »).

En apparence, comme le soulignent les cavaliers, c'est parce que Ǧamr et al-Muẓaffar se sont affrérés que ce dernier peut assister à la lecture, mais le dessein caché est que al-Muẓaffar puisse reconnaître les signes et les « décoder » lorsque Maḥmūd se présente devant lui. Pour le capitaine ismaélien de la forteresse d'al-Maʿarra, les choses sont encore plus manifestes : il attend l'élu, et il s'attend à le trouver parmi les mamelouks de ʿAlī Āġā :

اما علي آغا ركب وسار الى ان قارب قلعة المعره ما شاف الا المقدم اسد الدين العبوس لاقا له وصرخ عليه ولاه يا وليد الوراق اين اخذ سلطان الدنيا وهارب فيه قال له علي آغا وراس جدك يا مقدم ما عندي سلاطين الا كلهم مماليك[830]

Après avoir examiné les mamelouks, en promettant que si l'Elu se trouve parmi eux il leur fera grâce du droit de passage, al-ʿAbūs s'approche de Maḥmūd :

اما العبوس وصل لعند الغلام الضعيف فقام الشال هن جبينه فنظر الجدريات فقال اللهم لك الحمد[831]

Ainsi, al-Muẓaffar est le premier à « reconnaître » le mamelouk faible comme l'élu, ceci grâce à son « initiation » au *Ǧafr*, puis tout de suite après lui, c'est un *muqaddam* ismaélien qui procède à son identification. La protection instinctive qu'Aydamur, un des mamelouks, accorde à Maḥmūd peut aussi s'interpréter à partir du manifeste et du caché. Des affinités électives se produisent, qui dépendent soit d'une connaissance du Secret, soit d'une intuition qui révèle la nature d'un personnage tel qu'Aydamur. On apprend beaucoup plus tard que lui aussi n'est pas un « vrai » mamelouk, mais le fils d'un roi[832]. De façon significative cependant, le « Secret » n'est pas directement révélé à Maḥmūd, au sens où rien ne lui est clairement expliqué, et il semble simplement subir, sans vraiment les comprendre, les attentions des gens qui l'entourent.

---

[830] F. 2, p. 9 ; B/Z, vol. 1, p. 56.
(Quant à ʿAlī Āġā, il poursuivit sa chevauchée jusqu'à ce qu'il arrive près de la forteresse d'al-Maʿarra . Il vit alors le *muqaddam* Asad al-Dīn al-ʿAbūs venant à sa rencontre lui criant : « Holà, fils d'al-Warrāq, où emmènes-tu le sultan de ce bas-monde et où t'enfuis-tu avec lui ? » ʿAlī Āġā lui dit : « Sur la tête de ton grand-père, ô *muqaddam*, je n'ai pas de sultan, ce sont tous des mamelouks. »).

[831] *Idem*.
(Mais al-ʿAbūs arriva près du jeune homme faible. Il leva le voile de son front et vit les marques de petite vérole. Il s'écria : « Louange à toi Seigneur ! »).

[832] Voir fascicule 84.

Le *Kitāb al-Yūnān* reprend les mêmes prédictions et informations en ce qui le concerne, et ajoute celles qui concernent Ǧawān et Šīḥa[833]. Mais ces prédictions sont révélées à ces derniers, et non pas à Baybarṣ. En revanche, dans l'épisode de la grotte du mont Qāsyūn pendant la Nuit du Destin, c'est Maḥmūd lui-même qui demande à Dieu de lui accorder ce que lui accorde déjà la prédiction :

فدعا محمود كل من كان سبب غربته لا يموت الا قتل ولا يبان له عزيمه وان يعطيه قوة اربعين بطل في يده اليمين وجلوسه على كرسي نبي الله يوسف الصديق[834]

Contrairement à ce qui se passe dans la recension alépine où le vizir Šāhīn invite Baybarṣ chez lui pour qu'il contemple les fresques-tableaux qui racontent son histoire passée et à venir et comprenne le rôle qu'il tient dans l'ordre des choses[835], la recension damascène ne propose aucune scène d'explication claire faite au héros sur son rôle. Bien sûr, il reçoit de nombreux indices qui lui font comprendre qu'il est quelqu'un hors du commun et qu'un grand destin l'attend[836], mais l'impression qui en ressort est qu'il s'est aussi lui-même tracé une ligne de conduite. Les indices le confortent dans ce qu'il pense être le droit chemin, et dans la conviction que de sa conduite dépend la réalisation de la prédiction.

Ǧawān et Šīḥa, en revanche, sont confrontés à la prédiction dans ses moindres détails, puisqu'ils ont tous les deux lu et appris par cœur le *Kitāb al-Yūnān*. La vision des fresques-tableaux présentés à Baybarṣ par Šāhīn dans la recension alépine subit, dans la recension damascène, un déplacement spacio-temporel, alors que le « couple » Ǧawān/Šīḥa s'est déjà formé. Ǧawān découvre la prédiction « par hasard », en cherchant le trésor que son oncle pourrait bien cacher dans le monastère. En revanche, Šīḥa est guidé vers le *Kitāb al-Yūnān* :

واقاموا بالدير مده ايام الى ليله قاعد شعبان وحده عمال يتفكر بحاله وغربته اجا على باله امه وابوه ووطنه وصار يبكى ما شاف الا الحيط انشق وطالع منه رجل لابس حله خضرة عمال يوحد عالم القدره[837] وقال له لا باس عليك يا ولدى انت تلميذى وسوف يصير لك شان

---

[833] On apprend plus tard, mais de la bouche de Šīḥa, que le *Ǧafr* contient aussi des informations le concernant.

[834] F. 2, fol. 21r. ; B/Z, vol. 1, 64-65.
(Maḥmūd demanda alors [à Dieu] que tous ceux qui avaient été la cause de son exil meurent assassinés, et qu'ils ne puissent faire montre de leur détermination, et qu'Il lui accorde la force de quarante héros dans sa main droite, et qu'Il le place sur le trône du prophète de Dieu, Joseph le Juste.).
voir aussi Première Partie, Chapitre 3 « La recension damascène et la grammaire du récit ».

[835] Voir l'épisode « La Salle mystérieuse », *Roman de Baïbars, Fleur des Truands*, trad. Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume (Paris : Sindbad, 1986).

[836] On pense, en particulier, à sa rencontre avec Aḥmad al-Badawī au fascicule 12.

[837] Citation coranique (S. 65 « La Répudiation », v. 12).

واى شان وتطيعك الفداويه اهل الجبل تصير عليهم سلطان ولكن عليك بالصبر ومن صبر وتانا نال ما تمنا خذ يا ولدى هذا الكتاب واقرا تعلم ما يجري عليك من خير ومن شر وشو فيه قدامك من عز وشان وكان هذا الكتاب كتاب اليونان الذى قراه جوان فاخذه شعبان وفتحه يراه مكتوب بقلم اليونانى فقال له يا سيدى ما بعرف اقراء هذه الكتابه قال له يا ولدى انت قول يا مدد[838] استاذى ابا العباس فانه يهون عليك ولمس بيده الشريفه على وجهه وغاب عن نظره فاخذ شعبان الكتاب فتحه وصار يقراء فيه كانه يونانى وعارف بلغة اليونان وذلك من بركات الخضر عليه افضل السلام[839]

L'intervention directe d'al-Ḫiḍr, la transformation qui s'opère en Šaʿbān qui peut à présent lire une langue qu'il ne connaissait pas, les prédictions qui lui sont faites, non pas seulement par l'intermédiaire du Livre, mais de vive voix par l'envoyé du Monde du Secret qui lui apparaît de façon mystérieuse, les signes qui accompagnent cette apparition, tels que son habit vert, le désignant comme un de ceux pour qui les jardins du Paradis sont destinés[840], ses paroles tirées du Coran, en particulier sur l'endurance[841], tous ces éléments créent le contexte dans lequel la destinée de Šīḥa lui est montrée. Son rôle lui est révélé : il doit faire en sorte que la prédiction se réalise. De la même manière, lorsque Ǧawān se rend compte qu'il ne peut s'agir que de lui dans la prédiction, son rôle lui apparaît clairement : il doit tout faire pour que la prédiction ne se réalise pas. C'est en cela que, au-delà de ce qui oppose Ǧawān et Baybarṣ, le véritable combat se livre entre Ǧawān et Šīḥa. Le Livre ayant fait son office, il peut disparaître et, surpris dans sa troisième lecture, Šaʿbān le jette à la mer.

---

[838] مدد

[839] F. 7, p. 98-100 ; B/Z, vol. 1, 202-203.
(Ils restèrent au monastère plusieurs jours, jusqu'à ce qu'une nuit, alors que Šaʿbān était assis seul, il se mit à réfléchir à sa situation et son exil. Il songea à sa mère et son père et à son pays, et il se mit à pleurer. Il vit alors le mur se fendre et un homme vêtu d'un habit vert en sortir, qui prononçait l'unicité de Celui qui sait tout de la puissance, et qui lui dit : « Ne t'inquiète pas, mon fils ! Tu es mon disciple, et tu deviendras puissant, et de quelle puissance ! Les *fidāwīyeh*, gens de la montagne, te prêteront obéissance, et tu deviendras leur sultan. Mais tu dois être patient ! Celui qui patiente sans prendre de décision hâtive obtient ce qu'il désire. Prends ce livre, mon fils, et lis-le. Tu sauras ce qui t'arrivera, en bien ou en mal, et la gloire et la puissance qui t'attendent. » Ce livre était le livre des Grecs, celui que Ǧawān avait lu. Šaʿbān le prit, l'ouvrit, et vit qu'il était écrit en grec. Il lui dit : « Ô maître ! Je ne sais pas lire cette écriture. » Il lui dit : « Ô mon fils, dis : « Que mon Maître Abā al-ʿAbbās me vienne en aide ! » et la lecture te sera facile. » Puis il passa sa noble main sur son visage et il disparut de sa vue. Šaʿbān prit alors le livre, l'ouvrit, et se mit à lire comme s'il était lui-même Grec et connaissait la langue grecque. Cela grâce à la bénédiction d'al-Ḫiḍr, que le meilleur des saluts soit sur lui !).

[840] *Le Coran*, s. 18 (al-Kahf), v. 31.

[841] *Le Coran*, s. 2 (al-Baqara), v. 153-156.

Ce que Ǧawān a lu dans le Livre, c'est non seulement la manière dont il sera mis à mort par Šīḥa, mais aussi les signes manifestes de sa chute. Ces signes (دلائل) sont au nombre de sept. Nommés dans le fascicule 7, ils ne sont plus désignés de façon évidente comme signes dans le reste du texte[842], même lorsqu'ils se produisent, sauf pour les derniers, au moment où la date fatidique se rapproche. Voici ceux que Ǧawān découvre :

وتقطيع جوان له سبعه دلائل الاوال خراب دير الهبا وقبه الناسوت الثانى حلق دقن جوان الثالث قتل اربعه ملوك خاصات اثنين من الاسلام وواحد من الروس[843] وواحد من العجم الدليل الرابع خراب دير الطور الدليل الخامس كسر يد جوان الدليل السادس خراب دير التماثيل الدليل السابع خراب دير العامود وبعد دير العامود المسما بالفاتيكان باربعه اشهر تكون تقطيعه البابا جوان بديوان مصر على عدد ايام السنه على يد شعبان ابن سيف القبائل[844]

Lorsque le moment approche, en particulier lors de la prise de Constantinople, qui semble constituer, à ce moment-là du récit, l'avant-dernier signe[845], Ǧawān commence à paniquer et à avoir des sueurs froides :

فبيما القرنان جوان نائم واذا قد نظر بمنامه ولذيذ احلامه كان جمال الدين ماسكه ومعلقه على السيبه بقلعة الجبل ويريد يقطعه على عدد ايام السنه كما هو مرسوم بكتاب اليونان وشيحه قطع عضو من اعضاء جوان وقام يصرخ جوان صوت من صمم[846] فؤاده انا فى جيرتك يا اسلام فارتجت القاعه الذى هو بها وكان البرطقش لساه ما غفل ولما ان سمع صوت جوان فز واثبا على الاقدام ووقف على راس جوان وجده عما يبحث بيديه ورجليه ودموعه نازله على عرضى الخدود فتعجب البرطقش من ذلك مقدار ساعه من الزمان[847]

---

[842] La recension damascène, je le rappelle, est composée de fragments plus ou moins importants provenant de manuscrits différents, composés à des périodes différentes ; il est possible que les variantes de la recension ne reprennent pas les même signes.

[843] Le terme « روس » semble parfois remplacer « روم » dans le texte.

[844] F. 7, p. 71-72 ; B/Z vol. 1, 198.
(Le démembrement de Ǧawān s'accompagnera de sept signes. Le premier est la destruction du monastère al-Habā et de la coupole de l'Humanité ; le second, la barbe rasée de Ǧawān ; le troisième, le meurtre de quatre rois de haut rang, deux parmi les musulmans, un parmi les Byzantins, et un du pays des *ʿağam* ; le quatrième signe est la destruction du monastère al-Ṭūr ; le cinquième signe, la main cassée de Ǧawān ; le sixième, la destrution du monastère al-Tamāṯīl ; le septième signe, la destruction du monastère al-ʿĀmūd. Puis, après le monastère al-ʿĀmūd, qu'on appelle le Vatican, quatre mois s'écouleront avant le démembrement du *Bābā* Ǧawān au *dīwān* du Caire, en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année, par Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il.).

[845] On peut voir que ce signe n'est pas mentionné dans la citation précédente. Ici, il s'agit d'une autre main, et donc d'une variante possible.

[846] صميم

[847] F. 177, p. 5-6.

Ayant jusqu'à présent tout tenté pour déjouer la prédiction, tous ses actes finissent par le trahir et aller dans le sens même de son destin. Il se rend chez son oncle, Karsīmūn au monastère al-ʿĀmūd qui est assiégé par Baybarṣ et détruit. Plus que son « découpage » attendu depuis le début de la *Sīra*, la découverte de Ǧawān ivre dans une des salles secrètes du monastère est un des grands moments du récit :

واما طود البحر[848] فانه كتب ورقه وهمهم عليها بشفتيه ورماها بالارض فسارت على وجه الارض وطود البحر لاحقها هو والملك الظاهر واعيان دولته وجمال الدين ولا زالت الورقه تسعا والاسلام وراها الى ان وصلت الى الجنينه وقفت على فم البير فقال طود البحر يا معشر الاسلام ارفعوا هذا الطابق فرفعوه فبان لهم عن فم البير فقال لهم طود البحر من ينزل لهون ويطالع جوان فقال له جمال الدين ليش يا ولدي جوان هون قال له طود البحر نعم يا والدي فقال جمال الدين انا انزل ونزل جمال الدين وتبعه ابراهيم والملك وطود البحر الى ان صاروا بارض البير نظروا الباب الذي قدمنا ذكره بان القاعه الذي هي رصد الحكماء فاوما طود البحر على الباب انفتح دخلوا بالدهليز الى ان انتهوا الى القاعه نظروا جوان جالس بصدر القاعه وقدامه تلك البحره وصافف داير ما يدور البحره جواهر ومعادن وقاعد عما يسكر ويغنى بلسان الرومي فلما راه الملك ضحك وقال هي ابراهيم امسك هذا الكافر فالتحش ابراهيم لقدام جوان وكان يفز جوان صاحي واخذ سكين من جانبه جوهر وصرخ واي يفجعكم باعماركم يا مسلمين من اين نبعتوا مثل الجان واراد جوان يضرب حاله بالسكين كان ابراهيم مسك يده وخلصه السكين وضربه كف خفيف اربعماية اقه[849] مشفايه رماه بالارض وكتفه ومال ابراهيم على الجواهر الذي صافهم على حفة البحره لملم الجميع وطود البحر اخذ الكتب اليونانيه الذي كانت على الرفوف[850]

(Pendant que Ǧawān le cornu dormait, il vit dans son sommeil et ses rêves délicieux que Ǧamāl al-Dīn l'attrapait et l'attachait au gibet dans la forteresse al-Ǧabal, et qu'il voulait le découper en autant de morceaux qu'il y a de jours dans l'année, comme il était écrit dans le *Livre des Grecs*. Šīḥa découpa un des membres de Ǧawān, et celui-ci se leva en criant du fond du cœur : « Je demande ta protection, ô Islam ! » Et son cri fit vibrer la pièce dans laquelle il se trouvait. Al-Burṭuquš n'avait pas encore fermé l'œil et, lorsqu'il entendit la voix de Ǧawān, il se leva d'un bond et se tint debout près de Ǧawān qu'il trouva en train de remuer des mains et des pieds, les larmes coulant sur ses joues, et il resta là, étonné, pendant une heure.).

848 Il s'agit du fils de Šīḥa et d'al-Maṭrada al-ǧinnīya venu à la rescousse pour prendre le monastère al-ʿĀmūd et trouver Ǧawān.

849 *uqqa* : unité de poids qui vaut 1kg.282 en Syrie.

850 F. 178, fol. 36v-38v.

(Mais Tūd al-Baḥr écrivit sur une feuille et murmura dessus avec ses lèvres, puis il la jeta à terre. Elle se mit à avancer sur le sol, et Ṭūd al-Baḥr la suivit avec al-Malik al-Ẓāhir, les dignitaires de l'Etat et Ǧamāl al-Dīn. La feuille ne cessait d'avancer, avec les musulmans qui la suivaient, jusqu'à ce qu'elle arrive dans le jardin où elle s'arrêta au bord du puits. Ṭūd al-Baḥr dit alors : « Ô compagnons de l'Islam, soulevez cette dalle ! » Ils la soulevèrent et ils découvrirent l'ouverture du puits. Ṭūd al-Baḥr leur dit : « Qui va descendre par ici et chercher Ǧawān ? » Ǧamāl al-Dīn lui dit : « Pourquoi, mon fils, Ǧawān se trouve là ? » Ṭūd al-Baḥr lui dit : « Oui, mon père. » Ǧamāl

La « magie » de Ǧawān n'opère plus ; elle n'est que pure illusion. En venant s'enfermer dans cette salle au fond du puits, croyant être protégé des regards, il se prive de porte de sortie. A plusieurs reprises, il a « disparu » pour faire croire que les « ancêtres » l'avaient rappelé à eux. Dans cette salle, construite par les sages grecs qui ont également écrit le livre des prédictions, il rejoint sa destinée. La magie de Ṭūd, au service de l'Islam, fait apparaître (بان) la vérité. Le suspense comporte un élément comique. La scène de la feuille suivie à la queue leu leu par Baybarṣ et toute la cour, est de la pure comédie, d'autant qu'ils doivent tous se faufiler d'abord à l'intérieur du puits, ensuite le long du couloir, pour enfin déboucher sur le spectacle que leur offre Ǧawān. Sa dernière tentative pathétique et son arrestation contrastent avec l'image de cet homme qui a soulevé des armées, a fait mettre des villes entières à feu et à sang, et s'est toujours tiré d'affaire au dernier moment. Ǧawān n'est plus qu'une caricature de lui-même. Quant à Ibrāhīm, fidèle à lui-même, il pense bien à récupérer les joyaux !

Une des stratégies du récit consiste à ne pas rappeler de façon systématique l'avènement des signes qui rapprochent de la fin. Le lecteur/auditeur ne peut pas les avoir vraiment retenus et, s'ils ponctuent la narration de façon discrète, il arrive parfois qu'un rappel spectaculaire les remette en mémoire. Ainsi, alors même qu'il se trouve dans une situation inextricable, Ǧawān sait qu'il va en réchapper car son temps n'est pas encore venu. Dans l'épisode intitulé « Le Duc Qabṭāwīl le magicien », Qalawūn fait proclamer une *fatwa* contre Ǧawān pour qu'on le mette à mort. Baybarṣ fait alors venir Šīḥa pour qu'il l'exécute, mais ce dernier demande aux émirs de lui signer une lettre pour dégager sa responsabilité au cas où il arriverait quoi que ce soit, car les signes pour la mort de Ǧawān n'ont pas été réunis :

---

al-Dīn dit alors : « C'est moi qui vais descendre. » Et Ǧamāl al-Dīn descendit, suivit par Ibrāhīm, le roi et Ṭūd al-Baḥr, jusqu'à ce qu'ils atteignent le fond du puits. Ils virent alors la porte que nous avons mentionnée, et la salle d'observation des sages leur apparut. Ṭūd al-Baḥr indiqua la porte qui s'ouvrit, et ils entrèrent dans le couloir pour aboutir à la pièce où ils virent Ǧawān assis au centre de la pièce, avec, devant lui, cette mare, rangeant autour d'elle des joyaux et des métaux précieux, en train de se saouler et de chanter dans la langue des Francs. Lorsque le roi le vit, il se mit à rire et dit : « Holà, Ibrāhīm ! Saisis-toi de cet infidèle ! » Ibrāhīm se jeta sur Ǧawān qui tout d'un coup dégrisé, prit un couteau serti de joyaux et s'écria : « Soyez maudits ô musulmans ! D'où sortez-vous comme des *ginn-s* ? » Et Ǧawān voulut se porter un coup de couteau. Ibrāhīm lui prit la main et lui enleva le couteau et lui administra une claque d'à peine un sac de charbon, qui l'envoya à terre, et il le ligota. Ibrāhīm se pencha sur les joyaux que Ǧawān avait rangés sur le bord de la mare, et s'empara d'eux, et Ṭūd al-Baḥr s'empara des livres grecs qui se trouvaient sur l'étagère.).

فقط اكتبو لى مظبطه مثلها واختموها واعطونى اياها بناءً عليه اذا صار لهم عاهه او حصل ندم او وقع امر من الأمور انهم لا يلومونى ويقولوا شيحه ما نصحنا ولا اخبرنا فقال الملك من اى وجه قال له افندم حيث الرجل وحيات راسك ما آن اوانه لأنه له اشاير والأشاير ما ظهر منها شيء[851]

Comme les dignitaires insistent, ils signent la lettre que demande Šīḥa, et celui-ci s'apprête à exécuter Ğawān. L'intérêt du passage réside plus dans la description du rituel qui précède l'exécution, que dans un suspense rapidement déjoué par les dires de Šīḥa et l'assurance de Ğawān :

ويوم الثالث طلع الأعيان على قلعة الجبل نظروا التخوت منصوبه وسيبه بالوسط ومحطوط على الميمنه اسكمله وعلى الميسره اسكمله فقالوا هدول ليش بده يساوى عليهم سماط ثم جلسوا بمراتبهم وبعد حصه ما شافوا الا الفداويه طالعين وهم تحت السلاح الكامل ومعهم اربعه مماليك من مماليك شيحه وهم حاملين طبق نحاس ملان ماء ووراهم اربعه ايضا حاملين مرطبانات وفيهم آلة الجراحه وحطوهم على الأسكملات ثم طلع الملك جلس وكان من قبل بأربعة ايام وصل الخبر الى جوان انه يوم الفلانى رايحين يقطعوه فضحك الملعون وما قطع عقله قال له البرطقش تضرب عمال تضحك ودينى انا قلبى قمط فقال له ولك فليونى انا لا بد ما اتقطع بديوان مصر ولكن لسع ما آن الأوان ودينى ما بتقطع حتى يروح اربعة ملوك الخاصات ويخرب اربعة معابد كبار بقا اقعد وانبسط لا ترتعش من شيء والذى انا بعرفه انت ما بعرفه[852]

(...)

---

[851] F. 97, p. 6101.
(« Ecrivez-moi simplement un document comme celui-ci, signez-le et donnez-le moi, selon lequel s'ils leur arrive malheur, ou s'il leur vient des regrets, ou s'il se passe quelque chose de grave, ils ne me blâmeront pas, et ne diront pas : « Šīḥa ne nous a pas conseillés, ni avertis. » Le roi lui dit alors : « Pour quelle raison ? » Il lui dit : « Efendem, parce que, sur ta tête, le temps de cet homme n'est pas venu. Car des signes doivent l'accompagner et ils ne se sont pas montrés. »).

[852] F. 97, p. 6106-6107.
(Le troisième jour, les dignitaires arrivèrent à la forteresse al-Ğabal, et ils virent que les banquettes étaient dressées, avec au centre un gibet et, posé à droite une table et à gauche une table. Ils dirent : « Il veut donner un repas ? » Puis ils s'assirent selon leur rang. Après un moment, ils virent les *fidāwīyeh* arriver tout en armes, accompagnés de quatre mamelouks de ceux qui appartenaient à Šīḥa, et qui portaient un récipient de cuivre plein d'eau, et derrière eux quatre autres qui portaient des pots dans lesquels se trouvaient des instruments de chirurgie qu'ils posèrent sur les tabourets. Puis le roi arriva et s'assit. Depuis quatre jours on avait appris à Ğawān que tel jour on allait le découper en morceaux. Le maudit s'était mis à rire et n'y avait pas attaché d'importance. Al-Burṭuquš lui dit : « Malheur à toi ! Tu ris ! Moi par la religion, mon cœur est oppressé. » Il lui dit : « Allons, mon fils. C'est bien au *dīwān* du Caire que je dois être découpé, mais le temps n'est pas encore venu. Par ma religion, je ne serai pas découpé avant que ne soient tués quatre rois particuliers, et que quatre grands monastères ne soient détruits. Aussi, assieds-toi et prends du bon temps, ne t'inquiète de rien. Ce que je sais, toi tu ne le sais pas. »).

ما شافوا الى جمال الدين داخل هو وابنه محمد السابق وحواليه المماليك وهو لابس بدلة جلد سرداقى وصايره هيئته بتقشعر الجلود وتقدم اخذ اتك الملك وطلب الأذن بتقطيع جوان[853]

La ritualisation du moment avec la description de l'équipement qui servira au découpage, les *fidāwīyeh* en armes, le costume de Šīḥa, tout ressemble à une mise en scène spectaculaire, mais le spectacle qui a lieu n'est pas celui que les dignitaires attendent. Alors qu'on énonce les charges contre Ğawān, « l'inattendu » se produit :

ما شافوا الا شيء فقع بارض السرايه وعبق دخان والعياذ بالله وتلاطم على وجوه العالم نار واحجار وشرار واهوال شيء بياخذ العقل فانطبت العالم على وجوهها بالأرض وصار ظلمه لو رفع الأنسان اصبعه لعينه ما بشوفها وبعد عشرة دقايق راح الدخان وانجلت الظلمه وبطل الشرار والنار وظهرت الدنيا للأبصار وصحيت الناس على ارواحهم طلبوا جوان ما وجدوه على السيبه هنالك تقدم شيحه لقدام الملك وقال له افندم لما قلت لكم ما آن الأوان لامونى الوزر والأعيان وقد سمعت منهم عمال يقولوا بحقى هذا شيحه له خاطر دائماً يصير فتن من شان المناصب بقا بدى تشوفوا شيء بعينكم وتصدقوا على كلامى والملعون جوان بيعرف انه ما آن الأوان ولما شبحته على السيبه ذكرنى بهذا الكلام وقال لى ودينى لسع ما آن الأوان[854]

« L'inattendu » pour les personnages, bien sûr, car le lecteur/auditeur lui, s'attend bien à un coup de théâtre. Sans savoir exactement ce qui va se passer, il sait que Ğawān sera délivré. La répétition de l'expression « ما آن الأوان », ainsi que celle des signes à venir, permet de s'assurer que le lecteur/auditeur prêtera plus d'attention à leur éventuelle apparition. La scène fonctionne comme une répétition, au sens théâtral du terme, de l'exécution de Ğawān. Finalement, les signes se produisent, les conditions sont réunies, mais c'est surtout la panique et l'agitation de

---

[853] F. 97, p. 6112.
(Ils virent entrer Šīḥa et son fils Muḥammad Sābiq, entourés de mamelouks. Šīḥa était vêtu d'un manteau de cuir brun, et il vous donnait la chair de poule. Il s'avança, salua le roi, et lui demanda la permission de découper Ğawān.).

[854] F. 97, pp. 6114-6115.
(Ils virent alors quelque chose exploser sur le sol du palais, et une fumée s'exhala de façon épouvantable, et du feu, des pierres et des étincelles vinrent frapper le visage des gens, et des choses pires encore, à vous rendre fou. Les gens s'aplatirent face contre terre, et l'obscurité fut telle que si l'on tendait son doigt devant son œil, on ne le voyait pas. Après dix minutes, la fumée partit, l'obscurité se leva, les étincelles et le feu cessèrent, et le monde apparut au regard. Les gens reprirent conscience, ils cherchèrent Ğawān mais virent qu'il n'était pas sur le gibet. Šīḥa s'avança devant le roi et lui dit : « Efendem, lorsque je vous ai dit que le temps n'était pas venu, les vizirs et les dignitaires m'ont blâmé, et je les ai entendus dire : « En ce qui concerne ce Šīḥa, il a toujours envie de semer la zizanie pour obtenir de hautes fonctions. » Aussi j'ai voulu vous faire voir de vos propresz yeux pour que vous croyiez mes paroles. Le maudit Ğawān sait que son temps n'est pas venu, et lorsque je l'ai attaché au gibet, il m'a rappelé ce que je viens de vous dire, et m'a dit : « Par ma religion, le temps n'est pas encore venu. »).

Ğawān qui frappent le lecteur/auditeur, comme le signe le plus sûr que sa fin approche.

2) Les signes distinctifs

Les signes annonciateurs sont des signes extérieurs, ils ne marquent pas le personnage dans son corps. Le récit fait aussi appel à des signes corporels qui servent de reconnaissance. Comme nous l'avons vu, les marques de petite vérole sur le front de Baybarṣ sont d'emblée désignées comme le signe le plus certain qu'il est bien l'élu. D'autres personnages sont aussi marqués dans leur chair, et ne peuvent ainsi pas échapper à leur destin. L'utilisation qu'en fait le récit est parfois ludique, comme c'est le cas avec la marque de naissance de ʿArnūs. Ce grain de beauté est le signe distinctif de *bayt* Ğamr, comme le signale Ibrāhīm lors de sa première rencontre avec ʿArnūs[855], mais c'est surtout pour ce dernier et sa descendance qu'elle revêt une importance capitale dans le récit.

La première description de ʿArnūs, si elle n'évite pas les clichés du genre, renferme plusieurs indices sur le devenir du personnage dans le récit[856]. D'abord l'aspect « poétique » de la description, avec les lieux communs habituels, comme la comparaison du visage à la pleine lune, les qualités mises en valeur par Ibrāhīm et Saʿd : bienveillance, bravoure, charme, les vers cités d'un poète, annoncés par l'expression « كما قال فى حقه الشاعر », comme si ʿArnūs faisait déjà l'objet d'une célébration poétique, tout ici pousse à voir en lui un héros, voire le héros d'aventures amoureuses qui, il faut bien le dire, ont cruellement manqué jusque-là dans le récit[857]. Ensuite, sa possible appartenance à *bayt* Ğamr, couplée à son attitude envers Ibrāhīm et sa troupe, est un indice que le récit devra revenir sur ce personnage qui joue, par la suite, un rôle primordial dans le déroulement de l'histoire. Sa sympathie va naturellement vers Ibrāhīm, alors qu'il semble mépriser Dūfuš, le fils de l'Empereur. Lorsqu'il prend sur lui d'accorder l'hospitalité et sa protection à Ibrāhīm, sans en référer à son « père », le *babb* al-Maġlawīn, il fait preuve d'une indépendance et d'une autonomie qu'il ne cessera d'exercer par la suite.

Le signe distinctif, représenté ici par le grain de beauté vert sur sa pommette, joue sur deux plans étroitement liés dans le récit. D'abord, il joue un rôle dans ses nombreuses conquêtes amoureuses. Ainsi, c'est grâce à lui que les jeunes filles

---

[855] Voir F. 45, p. 25-27 ; B/Z, vol. 5, 171.

[856] Ce passage a déjà été cité, voir deuxième partie, chapitre 1, b) Le cycle de ʿArnūs (femmes et fils).

[857] Le mariage de Baybarṣ avec Tāğ Baḫt est présenté de façon purement factuelle, et ce qui compte le plus, c'est le contexte dans lequel il se déroule. Quant à l'aventure de Maʿrūf et Maryam, nous avons vu que la réticence de Maʿrūf et la façon dont il est « forcé » de l'épouser et d'accepter son destin sont plus l'expression d'une nécessité du récit que celle d'une aventure chevaleresque et amoureuse.

chrétiennes qui ont, non seulement entendu parlé de lui, mais aussi de sa conversion à l'Islam, et qui parfois possèdent même son portrait, le reconnaissent, badinant avec lui et se prêtant au jeu de la séduction. Deux épisodes reprennent une scène similaire, les mêmes causes produisant des effets identiques.

Le premier épisode concerne al-Ṣafīra, la fille de l'Empereur[858]. En rétablissant la chronologie, on obtient le schéma suivant :

- La fille de l'Empereur apprend que Mārīna, la fille du *babb* al-Maġlawīn, a épousé ʿArnūs sans le consentement de son père.
- Elle lui écrit une lettre de reproche.
- Mārīna lui envoie le portrait de ʿArnūs.
- Al-Ṣafīra tombe amoureuse du portrait et tombe malade.
- L'Empereur lui fait construire un palais au bord de la mer pour qu'elle se rétablisse.
- ʿArnūs participe à une fête sur le bateau de Abū ʿAlī al-Baṭarnī.
- Pendant la nuit le bateau dérive et ʿArnūs se retrouve au large du palais d'al-Ṣafīra.
- Al-Ṣafīra l'invite dans le palais. Il se présente sous un faux nom, et elle lui raconte son histoire.
- Elle lui montre le portrait disant qu'il lui ressemble trait pour trait, et fait référence à la marque sur sa joue.

Le récit enchevêtre les événements dans une chronologie différente, avec des analepses. Le point de départ est la fête sur le bateau d'Abū ʿAlī, puis la dérive vers le palais. L'apparition du palais justifie l'analepse qui explique pourquoi le palais se trouve là. Enfin les deux « histoires » se combinent lorsqu'al-Ṣafīra invite ʿArnūs à la rejoindre. Cette dernière partie se présente comme un rituel amoureux dans lequel le galant se laisse mener au gré de la dame. Personne n'est dupe, mais chacun joue le jeu. Tout d'abord la princesse lui offre à boire du vin et ils échangent des poèmes (*ḫamrīyāt*), puis l'humeur de la princesse change et elle lui fait jurer de garder le secret qu'elle s'apprête à lui révéler. Elle lui parle alors de Mārīna :

[858] Voir fascicule 73 : « ديوان الصفيره بنت الباشقران », p. 3345-3358.

فقالت له اعلم انى سمعت بالملكه مارينه بنت الملك المغلوين انها سلمت حالها لواحد اسمه الديابره عرنوس من دون اذن ابوها فحصل عندى غيظ عظيم وقلت هذه الخاينه سودت شاش ابوها ونزعت سيط بنات الملوك قمت كتبت لها كتاب بالعتاب وارسلت لها اياه فردت لى الجواب وضمنه تصويرة الديابره يحرق قلبها مثل ما حرقت قلبى ففتحت الكتاب لقيت كاتبتلى يا ملكه صفيره انا صحيح سلمت حالى للديابره وبلغت مرامى منه ولكن انتى شوفى تصويرته وموتى بحسرته ففتحت التصويره حسيت كانه سهم صاب قلبى فقلت آه ومن ساعتها تغيرت احوالى ولا عدت اعرف يمين من شمال[859]

Il s'agit là, ni plus, ni moins que d'une déclaration d'amour. Or, au jeu de l'amour et du hasard, ces deux-là excellent, comme le montre la suite :

فقالت له والله التصويره بتشابهك ولو كان فيه خال على خدك اليمين لقلت انت الديابره ومدت يدها وطالعت رق غزال واعطته اياه ففتحه عرنوس وتفرج على الصوره قال لعنة الله على كل من اشرك بالله والله كأنها انا والملكه صارت تنظر الى التصويره وتطلع بعرنوس وقالت واى يا روحى العيون مثل عيونك والخدود مثل خدودك وكلها بتشابهك ما ناقص غير الخال قال لها يا ملكه هذا الخال صنعت صانع فرجيكى على خال صنعت خالق وريق اصبعه وصار يحك مطرح الخال حتى بان عن خال اخضر كانه قرص عنبر قال لها هذا اظرف ولا هذا اظرف قالت له لا ودينى هذا اظرف[860]

---

[859] F. 73, p. 3355-3356.
(« Sache que j'ai entendu dire que Mārīna, la fille du roi al-Maġlawīn s'était donnée à un certain al-Diyābruh ʿArnūs, sans la permission de son père. Cela m'a mise dans une colère folle. J'ai dit que cette traîtresse avait terni l'honneur de son père et corrompu la réputation des filles de roi. Je lui ai alors écrit une lettre de reproche que je lui ai envoyée. Elle m'a répondu en joignant un portrait d'al-Diyābruh – que son cœur brûle [de douleur] comme elle a fait brûler le mien ! J'ai ouvert la lettre et j'ai lu qu'elle m'avait écrit : « Ô reine Ṣafīra, il est vrai que j'ai confié ma personne à al-Diyābruh, et que j'ai eu de lui ce que je désirais ; mais regarde ce portrait et meurs de chagrin pour lui ! » J'ai découvert le portrait, et ce fut comme si une flèche m'avait transpercé le cœur. J'ai dit : « Ah ! » Et depuis cet instant mon état a changé et je ne peux plus reconnaître ma droite de ma gauche. »).

[860] F. 73, p. 3357-3358.
(Puis elle lui dit : « Par Dieu, le portrait te ressemble ! Et si tu avais un grain de beauté sur la joue droite, je dirais que tu es al-Diyābruh. Elle tendit la main et sortit un parchemin en peau de gazelle qu'elle lui donna. ʿArnūs l'ouvrit et contempla le portrait. Il se dit : « Que Dieu maudisse tous les associateurs ! Par Dieu, on dirait que c'est moi ! » Et la reine regardait le portrait, puis elle contemplait ʿArnūs. Elle dit : « Ah, mon cher cœur ! Les yeux sont comme tes yeux, et les joues comme tes joues, et tout est pareil. Il ne manque que la marque. » Il lui dit : « Ô reine ! Cette marque-là a été faite artificiellement, mais regarde la marque faite par le Créateur ! » Il mouilla son doigt et se mit à gratter à l'endroit de la marque jusqu'à ce qu'apparaisse sur sa joue une marque verte comme un disque d'ambre. Il lui dit : « Celle-là est-elle plus séduisante ou non ? » Elle lui dit : « Par ma religion, bien plus séduisante ! »).

L'explication de ʿArnūs est malheureusement perdue dans un trou du manuscrit, plusieurs pages du fascicule 73 étant manquantes. Ce qui nous intéresse ici, cependant, c'est la révélation de la marque qui rend le personnage « en chair et en os » conforme au portrait dont la jeune fille est tombée amoureuse. La ritualisation du moment passe par le changement de mode de récit, alternant prose et vers, le jeu amoureux autour du vin et l'échange des poèmes, l'annonce du secret, et sa révélation en deux temps. D'abord la révélation que la princesse est amoureuse de ʿArnūs, ensuite, celle de la vraie identité de son hôte. La révélation du secret d'al-Ṣafīra entraîne celle du grain de beauté, marque d'identification et d'authentification, et ce qui était caché devient visible à tous. Le geste de ʿArnūs qui consiste à se mouiller le doigt puis à se frotter la joue à l'endroit du grain de beauté est une métaphore de la levée d'un masque qu'il s'est forgé en prenant le nom de Yatmūrid, et révèle sa véritable ascendance. Les mensonges de ʿArnūs au sujet de son identité s'inspirent de son passé, et le personnage représente alors un entre-deux, un lieu de passage symbolique entre les deux mondes, chrétien et musulman. Comme il le signalait lors de son épreuve face à la porte fermée de la grotte, il est « connu » comme le fils d'al-Maġlawīn, puis de Kinyār, alors qu'il est le fils de Maʿrūf. La mention de Mārīna, fille d'al-Maġlawīn rappelle ce passé, la marque rappelle sa vraie lignée.

Le second épisode reprend les mêmes éléments. Il s'agit de « *Dīwān* Ibrīza al-Qannāṣa » qui débute le fascicule 81. Les deux épisodes étant de la même main, les variations peuvent être considérées comme signifiantes, et la comparaison montre bien comment la répétition est gérée dans la narration. Il est aussi intéressant de noter dès à présent que les deux épisodes mentionnés se situent de part et d'autre de la traversée de la Vallée du Feu. Nous verrons quelles en sont les implications et quelles conclusions nous pouvons en tirer. Voici le découpage chronologique de l'épisode.

- La fille du *babb* Baḫtrīn, Ibrīza al-Qannāṣa, ayant refusé de nombreux prétendants, tombe soudain malade.
- Son père lui fait construire un jardin avec un palais où elle se retire avec plusieurs dames d'honneur et une nourrice.
- Après l'épisode de Ǧazahīl[861], lorsque remis de sa traversée de la Vallée du Feu il finit par épouser al-Ranṭā, la fille du *babb* Ranṭā'il, ʿArnūs quitte subrepticement Baybarṣ, et se met à errer de nouveau.

[861] Voir résumé de l'épisode, fasc. 79.

- Il entre dans le jardin d'Ibrīza al-Qannāṣa pour se reposer.
- La reine voit ʿArnūs dormant dans le jardin, et elle envoie la nourrice, puis ses sept suivantes auprès de lui. La nourrice, une vieille femme, impressionnée et aguichée par ʿArnūs tente de l'embrasser. ʿArnūs se réveille et insulte la nourrice. Les femmes emmènent ʿArnūs auprès de la reine qui lui demande qui il est.
- ʿArnūs se présente sous un faux nom et prétend être fils de vizir. La reine lui propose de boire du vin. Ils échangent des poèmes, puis elle lui raconte son histoire.
- Elle lui montre le portrait disant qu'il lui ressemble trait pour trait, et fait référence à la marque sur sa joue.

Le contexte est sensiblement le même que dans l'épisode d'al-Ṣafīra. L'errance de ʿArnūs qui se retrouve dans un lieu inconnu, la jeune femme et le palais, le vin et les poèmes, le secret, le portrait, tous les éléments sont présents, et on assiste à la même ritualisation de l'épisode, à travers des procédés identiques. L'effet de répétition et de similitude est renforcé par certains aspects du récit. Par exemple, lorsque la reine déclare qu'elle a un secret à lui confier, ʿArnūs prononce exactement le même poème :

لا يحفظ السر الا كل ذى[862] ثقةٍ والسر عند خيار الناس مكتومُ

السر عندى فى بيت له غلق قد ضاع مفتاحه والباب مختومُ[863]

Le faux nom que donne ʿArnūs est le même lorsqu'il se présente à elle comme Yatmūrid, fils du vizir ʿAṭfanṭūraz de la cour du roi des Balkans (al-Maġlawīn), peut-être selon le bon principe qu'il vaut mieux toujours s'en tenir au même mensonge pour ne pas risquer de se couper ! Le manuscrit comporte quelques *marginalia*, en particulier une qui concerne le lieu. Alors que le scribe donne :

---

[862] Le fascicule 73 donne « ذو ».

[863] F. 81, p. 4054.
(Le secret n'est gardé que de tous ceux qui sont dignes de confiance,
Et chez les meilleurs des hommes le secret est bien gardé
Chez moi le secret est dans une salle fermée
La clef en est perdue, et la porte scellée.).
Ces deux vers sont attribués à ʿAlī Ibn Abī Ṭālib par la tradition. On les trouve aussi au début de la 370e nuit des *Mille et une nuits* avec une variante :
لا يكتم السر إلا كل ذي ثقة والسر عند خيار الناس مكتوم
قد صنت سري في بيت له غلق وقد ضاع مفتاحه والبيت مختوم

« وصل الى اقليم البشقاط وهو من اعمال الروس »[864], les termes « اعمال الروس » sont rayés et une inscription au crayon rouge dans la marge donne « اقاليم رومة المداين », ce qui revient à situer l'épisode dans la même contrée que celle d'al-Ṣafīra[865]. De même, à un endroit, le nom de la reine « ابريزه » est rayé et remplacé par « مرينه ». Ces changements proviennent probablement du *ḥakawātī* qui voit bien les ressemblances entre les épisodes et, peut-être, les confond, ou qui se laisse gagner par l'effet de formule et de répétition.

En revanche les variations apportées dans la narration retiennent d'autant plus l'attention qu'elles sont inattendues. Ce qui est fondamentalement ludique dans l'épisode devient franchement comique. La scène de la nourrice dans le jardin se penchant sur ʿArnūs pour lui voler un baiser contraste de façon grotesque avec les poèmes descriptifs de la beauté de l'un ou de l'autre des amants, d'autant plus que le narrateur introduit aussi un poème au sujet de la nourrice :

وام جويل تقدمت لعند عرنوس وقالت ودينى حتى آخذلى منه بوسه واجعلها عافيه الى بدنى وتقدمت وهى كانت كبيره بالعمر عجوز شمطاء ونفسها بيحرق الأخضرين ولها تم كأنه كور حداد اذا نفخت بتيبس الفواكى كما قيل فى حقها

عجوز لا تصوم ولا تصلى ولا يغفر لها يوم تموت

اذا رأت ذكراً برأس حوره تعلقت عليه بخيط العنكبوت

ثم حطت تمها على خد عرنوس وهو نايم ما حس الا شيء سخن اجا عليه مثل هبلة الحمام ففز من احلا نومه يرى ذلك العجوز وهى ذات وجه اغبر ومنخار افطس واحناك مفختة فقال اعوذ بكلمات الله التامه من شر ما خلق الله يلعنك على هذه الفيقه يا بنت الكلب[866]

---

[864] F. 81, p. 4041.

[865] Une autre marginalia remplace le nom de la nourrice « ام جويل » par « ام صليب » ou « ام صليب الروم »

[866] F. 81, p. 4046-4047.
(Umm Ǧawīl s'avança vers ʿArnūs et dit : « Par ma religion, si je pouvais lui prendre un baiser ! Ça me rendrait des forces ! » Et elle s'avança. Or, c'était une vieille femme au cheveux gris, avec une haleine à embraser les prairies, et une bouche comme le four d'un forgeron, en soufflant elle dessècherait les fruits, comme il est dit en vérité :

Une vieille qui ne jeûne pas et ne prie pas
Elle n'obtient pas le pardon le jour de sa mort
Lorsqu'elle voit un mâle beau comme un ange
Elle s'accroche à lui par un fil d'araignée.

Puis elle posa sa bouche sur la joue de ʿArnūs. Il dormait et sentit sur lui quelque chose de chaud comme la vapeur du hammam. Il se réveilla en sursaut de son plus doux sommeil, et il vit cette vieille au visage gris, au nez plat et la mâchoire édentée. Il dit : « Que toutes les paroles parfaites de Dieu me protègent du mal créé par Dieu ! Maudite sois-tu pour réveiller les gens de cette manière, fille de chien ! »).

La raison de la maladie de la reine n'est pas mentionnée et ce n'est qu'en l'écoutant raconter son histoire à ʿArnūs qu'elle apparaît. Il est vrai que la seule mention de la maladie et du jardin construit spécialement pour elle ravive la mémoire du lecteur/auditeur qui comprend ce qui se passe et sait à quoi s'attendre. La scène de la nourrice arrive de façon inattendue, développant le potentiel comique de l'épisode. Après cette scène, le récit est nécessairement perçu comme une parodie de lui-même. La révélation de l'identité de ʿArnūs suit exactement le même chemin que dans le récit précédent..

Les deux épisodes sont construits de manière identique, autour d'un rituel de l'amour courtois, dans lequel les rôles paraissent inversés. Il est vrai que dans le second cas, la reine porte un nom qui laisse présager un rôle de chasseresse, voire de prédatrice, et non pas de gibier[867]. Sa description n'est pas exactement le blason que l'on attend, car même lorsqu'il décrit une *labwa* il reste plus conventionnel qu'ici. C'est, en fait, une amazone qui a déjà écarté de nombreux prétendants :

وذلك سموها القناصه وما تم احد بذلك الاقليم الا خطبها وهى تقول ما بتزوج الا بمن
يقهرنى بحومة الميدان فما كان احد يحسن يقهرها ثم ترفعت عنها الخطابين[868]

La description physique est plus détaillée que d'ordinaire, et n'utilise pas les clichés, du moins pas ceux qui sont monnaie courante dans la *Sīra* :

وهى معتدلة القوام قائمة النهد موردة الخد ذات جبهه هلاليه وقامه الفيه وعيون بابليه
وشفف عقيقيه وبطن طيه على طيه كما قال فى حقها الشاعر ابو اللبنيه

توارت من الواشى بليل ذوائب لها جبين واضح تحته فجرُ
فدل عليها شعرها بظلامه وفى الليلة الظلماء يفتقد البدرُ[869]

---

[867] La « chasse » amoureuse est un lieu-commun qui utilise les termes de la chasse comme métaphore du jeu de l'amour.

[868] F. 81, p. 4043.
(Et pas un seul dans cette région qui ne voulait se fiancer à cette princesse al-Qanāṣṣa. Et elle disait : « Je n'épouserai que celui qui pourra me vaincre sur le champ de bataille ! » Mais personne n'avait pu la vaincre, si bien que les prétendants la délaissèrent.).

[869] F. 81, p. 4048. Sa taille était bien proportionnée, sa poitrine avantageuse, la joue rose, le front comme un croissant de lune, et la taille élancée comme un alif, les yeux babyloniens, les lèvres cornalines, le ventre allant de pli en pli, comme le dit si bien le poète Abū al-Labanīya :
Elle se cachait des calomniateurs avec la nuit de ses mèches,
son front clair et dessous l'aube
C'est par leur obscurité que ses cheveux la désignent.
Quand la nuit est noire, la pleine lune vient à manquer.).
On trouve le dernier hémistiche chez Abū Firās al-Ḥāriṯ Ibn Saʿīd al-Ḥamdānī, cité par Al-Ǧarāwī dans *Al-Ḥamāsa al-Maġribīya* (voir al-Warrāq). Ce dernier hémistiche est un emprunt à un poème

Les poèmes mentionnés ou prononcés par les personnages sont plus longs que dans la séquence précédente, et le second épisode apparaît comme une construction à partir du premier qui en serait une sorte d'ébauche. On remarque, cependant que les parties fortement ritualisées sont pratiquement identiques dans leur formulation et dans les détails. Ceci est particulièrement valable pour la révélation de l'identité de ʿArnūs. Comparons les deux passages :

Fascicule 73

ومدت يدها وطالعت **رق غزال** واعطته اياه ففتحه عرنوس وتفرج على الصوره قال لعنته الله على كل من اشرك بالله والله كأنها انا والملكه صارت تنظر الى التصويره وتطلع بعرنوس وقالت واى **يا روخى العيون مثل عيونك والخدود مثل خدودك وكلها بتشابها ما ناقص غير الخال** قال لها يا ملكه **هذا الخال صنعت صانع فرجيكى على خال** صنعته **خالق** وريق اصبعه **وصار يحك مطرح الخال** حتى بان عن خال اخضر كانه قرص عنبر قال له هذا اظرف ولا هذا اظرف قالت له **لا ودينى هذا اظرف**

Fascicule 81, pp. 4059-4060

وقامت جابت له اياها فاخذها عرنوس وفتحها وصار يتفرج عليها **وقال بباله** لعنته الله على كل من اشرك بالله **صحيح الأفرنج عقلهم بكفهم** والله كأنها انا واما القناصه فانها صارت تطلع بعرنوس وتطلع بالتصويره وقالت له **ودينى كأنها انت** وله **كان لك خال لقلت عنك انك الديابره** فقال لها عرنوس يا ملكه **هذا الخال صبغه ولكن بتحبى فرجيكى على خال خلقه** وريق اصبعه **ودهك على كرسى خده** فبان عن خال اخضر كانه قرص عنبر **كما قيل فيه**

له خال على صفحات خد كنقطه عنبر فى صحن مرمر

والحاظ كأسياف تنادى على عاصى الهوى الله اكبر

قال لها هذا اظرف ولا هذا اظرف قالت له **لا واى بدينك انت الديابره**[870]

---

de ʿAntar. Abû Firâs a pu le reprendre. Le poète dit ici Abû al-Labaniyya est peut-être Ibn al-Labbâna.

[870] F. 81, p. 4059-4060. Pour l'extrait du fascicule 73, voir la traduction plus haut. Je mets en caractères gras soulignés et police identique, les expressions qui figurent dans l'un, mais pas dans l'autre ; en caractère gras et police plus grande, les formulations différentes de la même idée.
(Elle se leva pour la lui apporter. ʿArnūs la prit, l'ouvrit, et la regarda. Il se dit : « Que Dieu maudisse tous les associateurs. C'est vrai que les Francs ont un cerveau de la taille d'une noix. Par Dieu, on dirait que c'est moi ! » Quant à al-Qannāṣa, elle regardait ʿArnūs, puis regardait le

Notons de quelle manière subtile le texte dit la même chose en variant les expressions. Le jeu de la séduction est un rituel qui s'accommode des formules, mais les varie au gré des femmes que ʿArnūs finit par épouser. La seconde séquence paraît plus directe dans l'attitude d'al-Qannāṣa qui finit simplement par se rendre à l'évidence de l'identité du portrait avec ʿArnūs. Le poème introduit dans la seconde séquence replace ʿArnūs au centre de l'échange amoureux, renforçant sa présence quasi magnétique, en tout lieu. Il est non seulement là, présent auprès de la reine al-Qannāṣa, mais aussi auprès de Mārīna et de toutes les femmes auxquelles elle a envoyé le portrait, et finalement dans l'espace poétique ouvert par le poème cité à plusieurs reprises dans le texte[871]. Mis à part quelques variations, comme « على الخد » / « على كرسى خده » / « على صفحات الخد », on note certains détails comme par exemple, dans la première séquence, le parchemin en peau de gazelle qui renferme le portrait, peut-être annonçant sa beauté dans un contexte qui mêle le féminin[872] au masculin, et qui, d'une certaine manière inverse les rôles, ʿArnūs devenant le « gibier ». L'inspection du portrait par al-Ṣafīra vire au comique lorsqu'elle détaille les ressemblances, et sa soumission à l'évidence plus claire, mais aussi plus finaude, lorsqu'elle reprend les termes de ʿArnūs, montrant qu'ils se sont bien compris.

L'histoire d'al-Qannāṣa diffère forcément de celle d'al-Ṣafīra, et les détails de cette histoire nous sont donnés car ils sont importants par rapport à la suite de l'épisode, mais aussi parce qu'ils apportent l'élément variant dans la répétition. Si l'on regarde quantitativement, on s'aperçoit que le second épisode est beaucoup plus long que le premier : 14 pages contre 20 pages. Si l'on ajoute à cela que dans le premier épisode, la mise en route est plus longue, et si l'on considère les épisodes seulement à partir du moment où la jeune femme remarque ʿArnūs, l'écart est encore plus grand : 9 pages contre 17.

---

portrait, puis elle lui dit : « Par ma religion, on dirait que c'est toi, et si tu avais une marque je dirais de toi que tu es al-Diyābruh ! » ʿArnūs lui dit : « Cette marque-là c'est de la peinture, mais regarde si tu veux voir la marque du Créateur ! » Il mouilla son doigt et frotta sa pommette, et une marque verte apparut, comme un grain d'ambre, dont on dit :

Il a une marque sur la pommette
comme un grain d'ambre sur une assiette de marbre,
Et un regard acéré comme l'épée, qui s'attaque
au rebelle de l'amour au cri de « Dieu est grand ! »

Il lui dit : « Celle-là est-elle plus séduisante ou non ? » Elle lui dit : « Par ta religion, c'est toi al-Diyābruh ! »).

[871] Ces deux vers sont mentionnés pour la première fois lors que l'apparition de ʿArnūs dans le récit. Voir fasc. 45, p. 25-27 ; B/Z, vol. 5, 171.

[872] Comme celle qu'Aybak poursuit, par exemple, lorsqu'il rencontre sa future épouse (voir fasc. 25.).

La répétition d'une telle séquence hautement ritualisée pourrait suggérer que d'autres participent de la construction de cette scène. La séquence ne réapparaît qu'une fois dans le récit après l'épisode d'Ibrīza al-Qannāṣa, bien que ʿArnūs fasse encore de nombreuses conquêtes féminines[873]. En revanche, l'épisode d'al-Ṣafīra pourrait bien ne pas être le premier. Le trou important dans le manuscrit (probablement sept fascicules) entre les fascicules 70 et 71 (toujours de la même main), laisse à penser que cela est tout à fait possible. La circoncision de ʿArnūs a lieu au début du fascicule 68, son retour dans les rangs des chrétiens et sa traversée de la Vallée du Feu se trouvent dans les fascicules 77-78-79. Si l'on ajoute les sept fascicules manquants, on atteint 17 fascicules, soit environ 1530 pages pendant lesquelles ʿArnūs peut faire tomber bien des cœurs ; d'autant que, par la suite, il est question de femmes et de fils de ʿArnūs sur lesquels la recension ne donne aucune explication.

La marque que ʿArnūs partage avec ses ancêtres ismaéliens et avec ses propres fils révèle une identité qu'il tient parfois à masquer par un maquillage, mais que ses fils arborent comme un signe de reconnaissance sans même le savoir. Une fois la marque vue, leur fausse identité de chrétiens tombe pour révéler leur lignage. Un scénario identique se déroule à quatre reprises lorsqu'apparaît un des fils de ʿArnūs, alors qu'il s'apprête à chevaucher contre l'Islam : un des héros musulmans observe cette marque verte sur sa pommette droite. Lors de l'apparition de Kirğīn par exemple[874], Šalāmiš croit voir ʿArnūs :

> ولما صار قدام البب كرجين ميّل له التاج حيث هيك سلام الملوك فأعتلم احمد انه هو البب ونظر له وجه كأنه القمر المنير وله خال اخضر على خده اليمين كانه قرص عنبر فقال شلامش سبحان الله العظيم جل الذى ما له شبيه والله هذا الغلام كأنه عرنوس[875]

Les quatre fils en question mentionnés dans le texte sont Dūmār, fils de ʿArnūs et de la princesse Ibrīza al-Qannāṣa, fille du Bab Baḫtrīn (fasc. 157), Qaṭmūriğ, fils de ʿArnūs et de Kātrīn, fille d'un roi des Balkans (fasc. 166), Ṣamṣam al-Ḥabašī, fils de ʿArnūs et d'al-Amīra Tāğ Mīrūn, fille de Ṭamṭīm roi de Dūr (fasc.

---

[873] Il s'agit de l'épisode « La Princesse Biyātrīs », au fascicule 57. Je traiterai de cette troisième séquence dans le chapitre suivant car il concerne une variation tragique de la scène-type.

[874] Voir l'épisode « كرجين ابن عرنوس », fascicule 119.

[875] F. 119, fol. 42v.
(Et lorsqu'il arriva devant le *babb* Kirğīn, celui-ci inclina vers lui sa couronne, car c'est ainsi que saluent les rois, et de cette façon Aḥmad sut que c'était le *babb*. Il vit que son visage était comme la lune resplendissante, et qu'il avait un grain de beauté vert sur la joue droite comme un grain d'ambre. Šalāmiš dit : « Que Dieu tout puissant qui n'a pas de semblable soit loué ! Par Dieu, ce jeune homme, on dirait ʿArnūs ! »).

169), et Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et de Ṣafrīna[876], fille de l'Empereur Frīdrīk. Tous les fils de ʿArnūs, cependant, portent cette marque, comme le laisse entendre le récit des sept filles du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb qui reconnaissent, à leur marque verte, sept des fils de ʿArnūs, qu'elles finissent par épouser :

فنظرت اليهم الدومرينه واخوتها يروهم كانهم الاقمار في دياجي الاعتكار وكل واحد له
خال على خده مثل قرص العنبر فلما نظروهم البنات مالوا طرب فقالوا الى الدومرينه والمسيح
هؤلاء الغنادره لايخلوا الا ان يكونوا اولاد الديابره عرنوس[877]

La première apparition de ce signe dans le récit concerne le rêve de Maryam dans lequel elle voit un homme vêtu de blanc et portant barbe noire, avec un grain de beauté vert sur la pommette. On se souvient que, dans l'interprétation du rêve, cet homme est Maʿrūf[878].

Si ʿArnūs, comme ses ancêtres ismaéliens et ses fils, porte une marque corporelle, celle d'Ibrāhīm concerne son âme et son esprit. Nous avons vu qu'après son expérience de la mort, il sort du coffre non seulement régénéré, mais avec un don qui lui permet de voir au-delà des apparences. Le rituel par lequel ce don lui est transmis s'apparente, comme nous l'avons dit, au mystère des rites initiatiques. Le jeu du mystère et du secret que jouent ʿArnūs et ses conquêtes paraît bien anodin en comparaison du le Secret qu'Ibrāhīm doit garder. Le premier est fait pour être révélé, le second doit rester tu, au risque de créer une *fitna*, car il appartient au Monde du Secret. La vérité est donc censée apparaître d'une autre manière, sans que le Secret ne soit révélé. Le récit fait état de cinq insoumissions d'Ibrāhīm, dont trois sont liées à des femmes convoitées par plusieurs personnages[879], et deux à des fausses conversions. A cela s'ajoutent plusieurs épisodes dans lesquels Ibrāhīm exprime son désaccord avec Baybarṣ qui octroie des charges à des personnages prétendument convertis[880]. La rupture qui se produit alors entre Ibrāhīm et Baybarṣ peut aller d'un simple désaccord, Ibrāhīm menant son enquête de son côté, sans en parler au roi, jusqu'à une véritable insoumission, le roi chassant Ibrāhīm du *dīwān* et donnant sa charge au nouveau converti. L'attitude de Baybarṣ peut, bien sûr, être

---

[876] Il est vraisemblable qu'il s'agisse d'al-Ṣafīra qui aura « changé » de nom au cours d'un changement de main, car à aucun moment il n'est fait allusion à un fils de ʿArnūs et al-Ṣafīra.

[877] Voir fasc. 173 fol. 25v.-26r.
(Al-Dūmarīna et ses soeurs les regardèrent et virent qu'ils étaient comme des lunes dans l'obscurité trouble de la nuit. Chacun d'entre eux avait un grain de beauté sur la joue droite, comme un grain d'ambre. Lorsque les jeunes filles les virent, elles furent charmées et dirent à al-Dūmarīna : « Par le Messie ! Ces galants ne peuvent être que les fils d'al-Diyābruh ʿArnūs ! »).

[878] Voir fasc. 17.

[879] Voir fascicules 124, 130, 164.

[880] Voir fascicules 85, 103, 147B, 153B.

suggérée et justifiée par le fait qu'Ibrāhīm doit garder le secret du don qui fait qu'il peut reconnaître la sincérité ou le mensonge chez le converti. Cependant, elle peut aussi avoir d'autres fondements. En effet, d'autres personnages, comme ʿArnūs ou Šāhīn, sont au courant de ce don secret, ou du moins semblent l'être, car le texte le laisse simplement entendre sans confirmation explicite. Ainsi, au fascicule 128, lorsqu'un vizir d'al-Ṣīn arrive à Alexandrie, ʿArnūs envoie Ibrāhīm pour s'assurer qu'il s'agit bien d'un musulman[881] :

فقال ابراهيم اول مره اتانا وزير وطار افندنا على ظهر الجواد والآن يا هل ترى من بده يطير منا فقال عرنوس يابن العمه جرى الامر هكذا فقال له نعم يابن الخال اتانا وزير ومعه اثنين شاه زادات ولعبوا علينا ملعوب عسى الاخر مراده يلعب معنا ملعوب اخر ويأخذنا فقال عرنوس الواجب يابن العمه تروح تحضر ذلك الوزير من اسكندريه فسار ابراهيم لاسكندريه دخل على يوسف اغا ايدغمش فلاقا له فنظر ابراهيم الى الوزير وجد له وجه منور وقنديل الاسلام بين عينيه[882]

En revanche, Baybarṣ ne semble attribuer les réticences d'Ibrāhīm qu'à son humeur. Lorsque, pour sauver sa peau et récupérer une hache magique que ʿArnūs lui a prise pendant un combat, Mīrūniš se convertit, ʿArnūs est furieux car il sait qu'à présent il va réclamer sa hache, mais Ibrāhīm, lui, sait que sa conversion est feinte. Baybarṣ ne pense pas un instant à demander à Ibrāhīm ce qu'il en pense, au contraire, il se tourne vers le *qāḍī* pour connaître la sincérité de cette conversion :

والتفت الى القاضى وقال له شو بتقول باسلامه قال له افندم لنا الظاهر والله بتولى السرائر والآن صار له ما لنا وعليه ما علينا[883]

---

[881] A ce moment du récit, Baybarṣ ayant été enlevé (voir « Le Cheval enchanté », f. 127), et Qalawūn ayant tenté un coup d'Etat, tous sont sur leurs gardes. Ibrāhīm n'est pas le seul à posséder ce don. Son père adoptif, Mūsā peut, lui aussi, voir la « lumière de l'Islam » dans les yeux d'un personnage. C'est ainsi qu'il « reconnaît » al-Ṭūfrīn comme musulman dès leur première rencontre (voir fascicule 114).

[882] F. 128, p. 27-28.
(Ibrāhīm dit : « La première fois qu'un vizir est venu, notre seigneur s'est envolé sur le dos d'un cheval. A présent, voyons qui parmi nous va s'envoler ! » ʿArnūs dit : « Ô fils de ma tante paternelle, la chose s'est passée ainsi ? » Il lui dit : « Oui, ô fils de mon oncle maternel, un vizir accompagné de deux fils de roi sont venus, et nous ont joué un tour. Il se peut que l'autre veuille aussi nous jouer un tour, et nous enlever. » ʿArnūs dit : « Ô fils de ma tante maternelle, il faut que tu ailles chercher ce vizir à Alexandrie. » Ibrāhīm se rendit à Alexandrie, alla chez Yūsuf Āġā Ayduġmiš qui le reçut. Ibrāhīm examina le vizir et vit que son visage rayonnait et que la lumière de l'Islam brillait sur son front.).

[883] F. 85, p. 4451.
(Il se tourna vers le *qāḍī* et lui dit : « Que penses-tu de sa conversion ? » Il lui dit : « Efendem, nous ne voyons que l'apparence, et Dieu est maître du secret des cœurs. Il a désormais les mêmes droits que nous, et les mêmes obligations. »).

Devant ces paroles qui laissent les choses entre les mains de Dieu, Baybarṣ n'hésite pas à confirmer cette conversion et, malgré les avertissements d'Ibrāhīm, tombe dans le panneau :

واما ابراهيم فانه رجع نقل الطبر ووقف مطرحه وصار يؤكد بميرونش لقا اسلامه ما هو صحيح والملك امر له بالكرك ولبسه وزير وقال له صافح اخوانك المسلمين فانبرم ميرونش وصار يصافحهم واما الفداويه فانهم لما لقوه اخذ الطبر غضبوا غضبا شديد ولكن ما هو صاير لهم حكى فلما وصل ميرونش لقدام ابراهيم اراد ان يصافحه ما اعطاه يده فقال له عجب يا سيدى كل الناس قبلتنى الا جنابك ما قبلتنى قال له امشى بدربك سيف يرمى رقبتك فما هان على الملك بذلك وقال ليش ما صافحته يا ابراهيم قال له والله يا امير المؤمنين ما له عندى مصافحه الا بذو الحيات[884] اذا كنت بتأمر حتى صاحفه فيها فقال له الملك الله الله يا ابراهيم انت ما احد بيعجبك والله سبحانه وتعالى ما اعطا علمه لأحد ولكن قول لى حامل حموله مع عرنوس فقال له افندم انا ما بعلم الغيب ولكن المؤمن ينظر بنور الله والآن وحيات راسك ما دام هذا بهل صيوان ما لى وقفه انا فيه فقال الملك ايضا ولا فى البلاد قال له مع السلامه وانتتر وطلع وراح على خيام عرنوس[885]

Ceci n'est qu'un exemple de ce qui se produit à chaque fois qu'Ibrāhīm tente de mettre Baybarṣ en garde. Le texte flirte avec le secret qui affleure ici lorsqu'Ibrāhīm parle de « la lumière d'Allah »[886] ou encore du Monde du Secret, et l'ironie pointe lorsque Baybarṣ affirme qu'Allah « ne donne Son savoir à personne ». L'aveuglement de Baybarṣ peut alors paraître incompréhensible. En

---

[884] Il s'agit du nom de l'épée d'Ibrāhīm.

[885] F. 85, pp. 4451-4452.
(Quant à Ibrāhīm, il revint porter la hache, et se tint à sa place. Il se mit à examiner Mīrūniš et s'aperçut que sa conversion n'était pas sincère. Le roi ordonna qu'on lui apporte un manteau d'apparat et lui donna la charge de vizir. Puis il lui dit : « Serre la main de tes frères musulmans ! » Mīrūniš fit le tour [des dignitaires] et se mit à leur serrer la main. Mais lorsque les *fidāwīyeh* le virent prendre la hache, ils se mirent dans une grande colère, mais ce n'était pas à eux de parler. Lorsque Mīrūniš arriva devant Ibrāhīm et voulu le saluer, celui-ci ne lui tendit pas la main. Il lui dit : « Je m'étonne, mon seigneur, tous m'ont accueilli, sauf ton excellence ! » Il lui dit : « Passe ton chemin. Qu'un sabre fasse tomber ta tête ! » Mais le roi ne put le supporter et lui dit : « Pourquoi ne lui as-tu pas serré la main, Ibrāhīm ? » Il lui dit : « Par Dieu, ô Commandeur des Croyants, je ne le saluerai qu'avec Ḏū al-Hayāt si tu me donnes l'ordre de le saluer ainsi ! » Le roi lui dit : « Seigneur ! Seigneur ! Personne ne trouve grâce à tes yeux, Ibrāhīm ! Dieu, loué soit-Il, ne donne Son savoir à personne. Mais dis-moi, tu prends parti pour ʿArnūs ? » Il lui dit : « Efendem, je n'ai pas la connaissance du Secret, mais le croyant voit grâce à la lumière de Dieu. A présent, par ta tête, tant qu'il est dans ce pavillon, je n'ai pas ma place ici. » Le roi lui dit : « Ni dans le pays. » Il lui dit : « Adieu ! » Puis il sortit brusquement, et se rendit vers le campement de ʿArnūs.).

[886] Voir *Le Coran,* s. 24 « al-Nūr », v. 40.

effet, le texte montre assez clairement l'opportunisme de Mīrūniš. qui s'empresse de réclamer sa hache dès qu'il s'est converti :

قال له ميرونش افندم انا سمعت عن سعادتك انه اذا واحد اسلم تعطيه تمنيه فقال له الملك اطلب مرادك قال له افندم بتمنا على جلالتك ان تامر سيف الدين يعطيني الطرب[887]

La formulation est adroite car il demande au roi « d'ordonner » à ʿArnūs. Le roi ne peut que s'exécuter, puisque la demande est conforme à la règle, et si ʿArnūs refuse d'obéir, alors il s'agit d'une insulte publique au roi. Non seulement Mīrūniš récupère la hache, mais il crée une rupture entre le roi et les *fidāwīyeh.* Cependant cette formulation est également fautive car elle ne respecte pas la formule rituelle qui est : بتمنا على الله ثم على سعادتك[888]. Pour la première fois dans une demande formelle au roi pendant le *dīwān*, la formule n'est pas respectée. C'est aussi la première fois qu'un imposteur en use pour obtenir quelque chose sur la foi de sa conversion. Baybarṣ, tout simplement n'entend pas ce qui est réellement dit, ne voit pas ce qui se passe vraiment. En écartant ʿArnūs et Ibrāhīm du centre, en les marginalisant pour les renvoyer dans leurs forteresses, il s'aliène tous les *fidāwiyeh*, et place au centre du pouvoir un imposteur.

Auparavant, Baybarṣ avait la même attitude envers ʿUṯmān, n'écoutant jamais ses mises en garde alors qu'elles procédaient du Monde du Secret. Dans un épisode du début du récit, après la bataille de Jérusalem, ʿUṯmān tente de prévenir Baybarṣ à plusieurs reprises de la fausse conversion du patriarche Afrīmūn, mais Baybarṣ ne ne fie qu'aux apparences et ne l'écoute pas :

قال له يا عتمان ولك تعال تفرج على افريمون قال له كندى ما له قال له بيبرص ولك اسلم وفتح زاويه وصار من اهل الله فركد عثمان لجوه طلع على افريمون ورجع وقال لبيبرص يكذب وحق النبى كندى طقه وحطه برقبتى فقال له بيبرص والله انت حجابك ثقيل ما يتعتقد على احد[889]

---

[887] F. 85, 4450.
(Mīrūniš lui dit : « Efendem, j'ai entendu dire que ton Excellence, lorsque quelqu'un se convertissait, lui accordait une faveur. » Le roi lui dit : « Demande ce que tu veux. » Il lui dit : « Efendem, je demande à ton Excellence d'ordonner à Sayf al-Dīn de me remettre la hache. »).

[888] « بتمنا » devient parfois « اتمنا », et plus rarement, « سعادتك » devient « جلالتك ». La formule rituelle est toujours complète dans une demande formelle faite à Baybarṣ au *dīwān.* Entre les fascicules 35 et 70, par exemple, elle apparaît 14 fois.

[889] F. 16, pp. 52-53 ; B/Z, vol. 2, p. 206.
(« Tiens ʿUṯmān, vient donc voir Afrīmūn ! » Il lui dit : « *Kundī*, qu'est-ce qu'il a ? » Baybarṣ lui dit : « Eh bien, mais il s'est converti, il a ouvert une *zāwiya*, et il a rejoint les gens de Dieu ! » ʿUṯmān courut à l'intérieur et observa Afrīmūn, puis il revint et dit à Baybarṣ : « Il ment ! Par la

(...)

فقال له كندى دا معرص لابس الصوف على نجاسه طقه وحطه برقبتى والنبى دا منقرش ذى القاضى لا تؤمن له فقال له ولك انت عقلك صغير اما تعلم انه بلمحه تقع الصلحه قال له ايوه كيفك اديني انا نصحتك وانت تعرف شغلك[890]

La manifestation du Monde du Secret à travers ʿUṯmān et Ibrāhīm est donc problématique, d'une part parce qu'ils ne peuvent pas divulguer le Secret, d'autre part, parce qu'il n'est pas certain que Baybarṣ les croirait de toute façon. L'attitude de Baybarṣ envers eux, comme envers ʿArnūs, est fréquemment teintée par sa connaissance de leurs faiblesses. Il semble s'être fait une opinion sur eux une fois pour toutes et, quels que soient leurs exploits, leurs intuitions toujours vérifiées, il ne les considère pas comme totalement fiables. Alors qu'il fait parfaitement confiance à Ibrāhīm pour exécuter ses ordres lorsque, par exemple, il fait de lui son envoyé auprès des rois étrangers lors des déclarations de guerre, il n'a pas vraiment confiance en son jugement lorsqu'il s'agit de distinguer entre le vrai et le faux. Entre les émirs d'un côté, toujours prêts à critiquer et à trahir, et les *fidāwīyeh* de l'autre, toujours prêts à rentrer dans leurs forteresses, laissant tout en plan, Baybarṣ a parfois du mal à naviguer et à maintenir l'équilibre fragile entre la marge et le centre. Le tiraillement entre les différents groupes qui constituent le fondement du système de la *Ẓāhirīya*[891] s'exprime dans les choix de ses fils : d'un côté Aḥmad Šalāmiš, le fils cadet de Baybarṣ, opte pour les *fidāwīyeh* « contre » les émirs, de l'autre al-Saʿīd, son fils aîné, opte pour les émirs « contre » les *fidāwīyeh.* L'effort constant de Šīḥa de ramener ces derniers de la marge au centre est donc souvent compromis.

---

vérité du Prophète, *kundī*, frappe-le, et mets-le sur mon compte ! » Baybarṣ lui dit : « Par Dieu ! Tu es difficile à convaincre, tu ne crois personne ! »).

[890] F. 16, pp. 58-59 ; B/Z, vol. 2, p. 207.
(Il lui dit : « *Kundī*, ce scélérat porte la laine sur son impureté. Frappe-le, j'en prends la responsabilité ! Par le Prophète, il est encapuchonné, comme le *qāḍī*, ne le crois pas ! » Il lui dit : « Tu as vraiment un petit esprit ! Ne sais-tu pas que la réconciliation vient en un clin d'œil ? » Il lui dit : « Fais ce que tu veux. Je t'ai donné un conseil et tu sais ce que tu as à faire. »).

[891] Je rappelle ici qu'il s'agit du nom donné dans le manuscrit au système de gouvernement instauré par Baybarṣ : « *al-dawla al-Ẓāhirīya* ».

B) Ritualisation et processus d'intégration :

a) « *hātū kurk* ! »

Chaque fois que Šīḥa parvient à ramener un *fidāwī* récalcitrant dans le giron de l'Etat, il s'en suit un rituel d'intégration. Non seulement ces *fidāwīyeh* se trouvaient marginalisés par rapport au pouvoir du fait de leur absence, puisqu'il s'agit toujours de *fidāwīyeh* partis à la recherche de Maʿrūf en terre étrangère, mais leur refus d'accepter Šīḥa comme leur maître entraîne souvent sinon un refus d'accepter Baybarṣ comme roi, du moins une remise en question, et donc une rébellion. Le terme « عصاوة » est celui généralement utilisé pour qualifier les rébellions. Une partie du rituel consiste en une épreuve que doit subir le *fidāwī* récalcitrant. Cette épreuve est ordonnée par le roi et organisée par Šīḥa. La prise des villes franques qui s'opposent à l'Islam est une épreuve, dont le but manifeste et apparent est présenté au *fidāwī* récalcitrant comme la souveraineté des forteresses ismaéliennes, alors que l'intégration du *fidāwī* dans le système, par sa soumission à Šīḥa, et donc au roi, est le but caché. Ceci explique, du moins en partie, le fait que Baybarṣ, ayant promis, puis accordé à Šīḥa la souveraineté des forteresses ismaéliennes, remet sans cesse ce titre en jeu. L'épisode type se déroule ainsi :

- Un *fidāwī* rentre au pays après avoir passé plusieurs années en terre franque à la recherche de Maʿrūf. Il apprend l'avènement de Baybarṣ et la nomination de Šīḥa à la souveraineté des forteresses.
- Il va trouver le roi et réclame cette souveraineté.
- Baybarṣ déclare qu'il accordera la souveraineté des forteresses à celui qui prendra telle ville franque.
- Šīḥa, déguisé, joue alors quelques tours de sa façon au *fidāwī*, puis l'aide à prendre la ville.
- Le roi veut récompenser le *fidāwī*, mais Šīḥa révèle son rôle dans l'affaire, et le *fidāwī* s'incline et lui prête obéissance.
- Le roi donne une charge au *fidāwī*, le plus souvent il le confirme simplement à la tête de sa forteresse.

Le texte donne parfois l'impression que le *fidāwī* est seul à se lancer dans l'aventure, mais c'est bien de tous ses gens qu'il s'agit. Sa forteresse entière est en jeu, même si, par ailleurs, son groupe s'est déjà en grande partie rallié. De façon ironique, la cérémonie d'intégration du *fidāwī* n'est que la confirmation d'une charge qu'il détenait déjà. Baybarṣ, en octroyant au *fidāwī* la forteresse dont ce

dernier était déjà le maître, le ramène au centre du pouvoir, sous son contrôle. Ainsi, lorsqu'il s'agit de « récompenser » le *muqaddam* Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, on le nomme capitaine de sa propre forteresse :

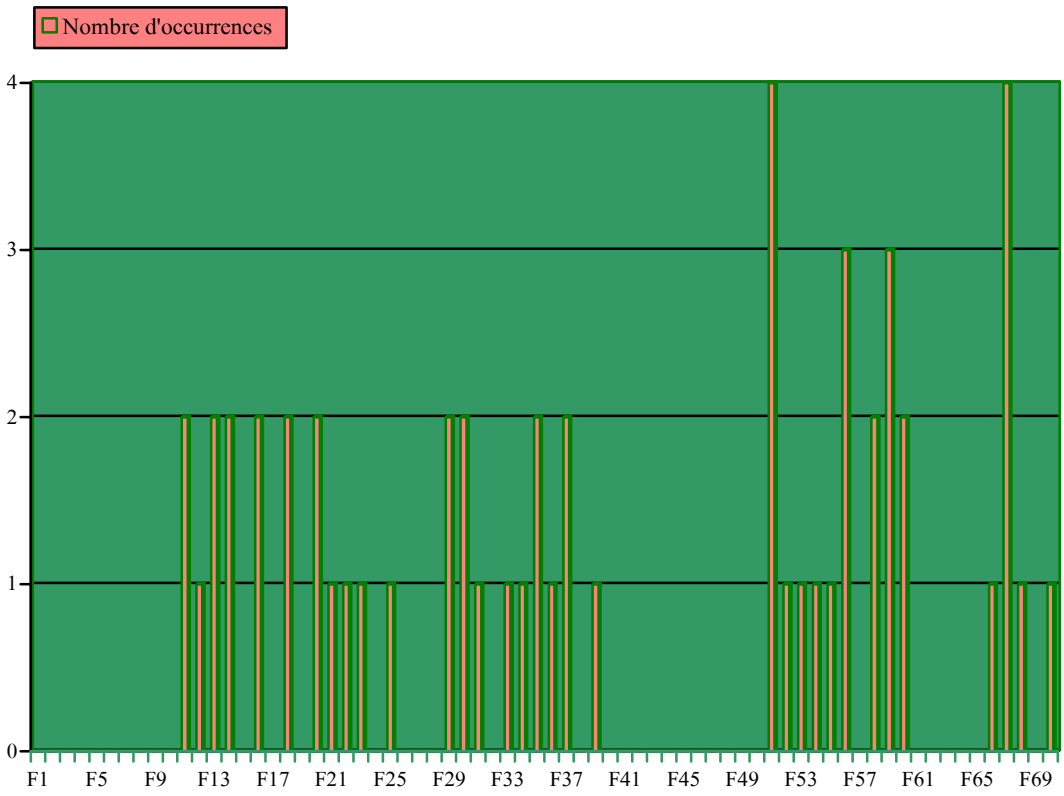
> فقال له اهلا بشيخ الرجال والتفت الى ابراهيم وقال له كيف جرى بينه وبين سلطان الرجال قال له افندم اجاب بالأطاعه فقال الملك بارك الله هاتوا كرك حالاً صار على اكتاف البلاطنسى وصرخت الشاويشيه ما شاء الله مستاهل بأيش فقال الملك هذا مقدم قلعة بلاطنس[892]

Tout se passe comme si, peu à peu, l'ordre du Monde du Secret se manifestait ainsi dans la *dunyā.* La cérémonie annoncée par l'expression « *hātū kurk* » donne aux personnages leur rang, leur place dans le système, une place qu'ils occupent déjà, pourrait-on dire, dans le Monde du Secret, et qu'ils doivent réintégrer dans la *dunyā*. Le nombre de cérémonies introduites par l'expression « *hātū kurk* » s'élève à 46 entre le fascicule 1 et le fascicule 70. On peut ajouter à cela les cinq occurrences de la variante « *hātū banš* »[893]. Le diagramme suivant montre l'évolution au cours de ces soixante-dix premiers fascicules. On peut noter que ces cérémonies sont inexistantes avant l'arrivée de Baybarṣ au Caire. Elles commencent au fascicule 11 et la plupart concernent la montée en puissance de Baybarṣ jusqu'à son accession au trône. Par la suite elles concernent les *fidāwīyeh* et divers personnages, comme les fils des émirs lorsqu'ils ont atteint l'âge de recevoir une charge.

---

[892] F. 70, p. 2451-2452.
(Il lui dit : « Bienvenue au *šayḫ* des cavaliers ! » Puis il se tourna vers Ibrāhīm et lui dit : « Comment cela s'est-il passé entre lui et le sultan des cavaliers ? » Il lui dit : « Efendem, il a accepté d'obéir, il a répondu par l'obéissance. » Le roi lui dit : « Dieu le bénisse ! Qu'on apporte un manteau ! » Sur le champ on le mit sur les épaules d'al-Balāṭunusī. Les officiers s'écrièrent : « Par la volonté de Dieu, en qualité de quoi ? » Le roi dit : « Voici le *muqaddam* de la forteresse al-Balātunus. »).

[893] Le texte ne fait pas de différence notable entre « *kurk* » et « *banš* » dans leur utilisation.



Lorsqu'une erreur se produit, car la *dunyā* n'est pas un monde parfait, c'est aussi grâce au Monde du Secret qu'elle peut être réparée. Le don d'Ibrāhīm lui permet de reconnaître les faux convertis, mais il ne peut que prévenir le roi et, lorsqu'il n'arrive pas à le convaincre, il s'éloigne à la marge pour accomplir sa tâche et revenir au centre. Déjà dans son errance en tant que Chevalier Sans Nom, il crée peu à peu sa place à chaque fois qu'il vient en aide à Baybarṣ et, lorsqu'enfin celui-ci devient roi, il lui ramène la tête d'un de ses ennemis et profite de l'occasion pour lui présenter ses bouts de papiers signés et récolter sa récompense :

ولما صار قدام الملك لحش الراس قدامه وصرخ هكذا اعداك يا دولتلى باسؤ الاحوال فقال الملك وحياة راسك لك علىّ تمنيه لا ترد فقال له افندم انا عبيد بابك وخادم ركابك ومد يده الى حرندانه وطالع جملة اوراق وقلبهم على ركبة الملك وقال له افندم بعد ما طالع منهم اول ورقه عطينى معنى هذه الورقه فاخذها الملك قراها يرا فيه قد ادركنا ضايع الاسم بانطاكيه وجاب لنا بطيخ ابو شوشه[894] وله علينا تمنيه لا ترد قال الملك وحياة راسى لك ذلك تمنا علىّ ما شئت

[894] Voir l'épisode « Antioche et le *babb* Alfrad Mākūl », fascicules 13-14. L'allusion se réfère à un passage comique où Le Chevalier Sans Nom arrive la nuit au camp musulman devant Antioche et apporte à Baybarṣ la tête d'un ennemi, ʿUṯmān lui demande ce qu'il a dans son sac, et le Chevalier répond qu'il s'agit d'un melon. Lorsque Baybarṣ lui donne le bout de papier signé, le texte ne dit pas alors ce qu'il contient.

واطلب ما هويت قال له افندم اتمنا على الله ثم على سعادتك ان اكون سلحدار ميمنه ورسول كتاب فصرخ الملك هاتوا بنش فحالا صار على اكتاف ابراهيم فقالت الشاويشيه ما شاء الله مستاهل بايش قال الملك هذا سلحدار ميمنه ورسول كتاب الدوله الظاهريه[895]

Plus tard, Baybarṣ accorde à Ibrāhīm les dix-sept charges les plus importantes du gouvernement. La première cérémonie était impromptue, en pleine campagne militaire, motivée par le fait qu'Ibrāhīm vient de sauver la vie de Baybarṣ en empêchant qu'il soit empoisonné, et lui apporte la tête de l'empoisonneur. La seconde cérémonie au Caire, pendant un *dīwān*, est beaucoup plus formelle :

فتقدم ابراهم قبل الارض واخذ اتك الملك فقال له الملك خير انشاء الله يا ابراهيم قال له افندم بترجا من سعادتك ان تسمحلى بالمسير الى ازرع حتى شوف اهلى حيث انى الآن اطمئنيت عليك فضحك الملك وقال له عفرم عليك يا ابراهيم وصرخ هاتوا كرك فصار على اكتافه وصرخ الشاويشيه ما شاء الله مستاهل بايش قال الملك هذا عليه تقرير السبعه عشر منصب المشهوره قال الوزير شاهين افندم ما فهمنا المضنون فقال له الملك هذا يا اغا شاهين اولا باش سَلْحَدَار دولة الظاهريه الثانى رسول كتاب الثالث حرس الصيوان الرابع شاطر[896] باشى دولة الظاهريه الخامس قبجى باشى مراسلات الملوك السادس ناظر الدعاوى السابع متكلم بالديوان الثامن ناظر الديوان بغيابى معه امر مفوض مهما يشاء يفعل التاسع صاحب اذنى العاشر جلاد النقمه الحادى عشر ناظر قره غول الديوان الثانى عشر ناظر قره غول العرضى الثالث عشر موضوع اسرارى الرابع عشر ناظر الحبس الخامس عشر رائس حجابى السادس عشر امام الديوان السابع عشر وهو ختامة الطوابق لولب دولة الظاهريه وسيف القلاع الاسماعيليه[897]

---

[895] F. 29, pp. 99-102 ; B/Z, vol. 3, pp. 333-334.
(Lorsqu'il arriva devant le roi, il jeta la tête devant lui et s'écria : « Voilà le sort de tes ennemis, mon seigneur, au pire de leur état ! » Le roi lui dit : « Sur ta tête, je te dois une faveur qu'on ne peut refuser ! » Il lui dit : « Efendem, je suis l'esclave de ta Porte et ton fidèle serviteur. » Puis il plongea la main dans sa bourse et en sortit plusieurs bouts de papiers qu'il plaça sur les genoux du roi, puis il lui dit : « Efendem, après avoir examiné le premier bout de papier, donne-m'en le sens. » Le roi le prit, et lut : « Le Chevalier Sans Nom est venu à nous à Antioche, et nous a apporté le melon d'Abū Šūša, et nous lui devons une faveur qu'on ne saurait refuser. » Le roi dit : « Sur ma tête, qu'il en soit ainsi ! Demande-moi ce que tu veux, ce que tu désires. » Il lui dit : « Efendem, je demande à Dieu, puis à ton Excellence, de devenir écuyer de droite, et émissaire. » Le roi s'écria : « Qu'on apporte un manteau ! » Sur le champ on le mit sur les épaules d'Ibrāhīm. Les officiers s'écrièrent : « Par la volonté de Dieu, en qualité de quoi ? » le roi dit : « Ecuyer de droite et émissaire de l'Etat Ẓāhirīya ! »).

[896] Il s'agit d'une fonction dans l'armée ottomane, que l'on peut assimiler à une garde d'honneur. Voir شاطر dans le *Dictionnaire Turc-français (Supplément)* par A.C. Barbier de Meynard, Publications de l'Ecole des langues Orientales Vivantes, IIe série, vol. V (Paris : Ernest Leroux ed., 1886.).

[897] F. 35, pp. 54-57 ; B/Z, vol. 4, 157.
(Ibrāhīm avança, embrassa le sol et salua le roi. Celui-ci lui dit : « Qu'y a-t-il, Ibrāhīm ? » Il lui dit : « Efendem, je prie ton Excellence de m'autoriser à partir pour Azruʿ pour voir ma famille,

La question de Šāhīn, qui ne sait pas de quelles charges il s'agit, semble indiquer que Baybarṣ crée ces charges au fur et à mesure qu'il les énonce. On assiste ici, en direct, à la création de ce qu'il nomme « الدوله الظاهريه ». Le terme « لولب », que l'on pourrait traduire par « pivot » ou « axe », place bien Ibrāhīm au centre du système.

La place de Šīḥa, comme celle de Baybarṣ, lui est acquise et clairement désignée dans le *Kitāb al-Yūnān*. Son action est double dans le récit : d'une part il doit déjouer les plans de Ǧawān, jusqu'à ce que le temps soit venu de le mettre en pièces, d'autre part, il doit ramener tous les *fidāwīyeh* dans le système. Le cycle de « Šīḥa et les *fidāwīyeh* récalcitrants » n'est pas inépuisable. Le récit les désigne clairement lors du tirage au sort pour savoir qui de chaque clan partira à la recherche de Maʿrūf. Dès ce moment-là, le texte dit que chacun d'entre eux aura sa part dans le récit[898]. A la différence des émirs, les *fidāwīyeh*, lorsqu'ils se rebellent contre le pouvoir central, ne recherchent pas une domination quelconque sur ce pouvoir qu'ils acceptent volontiers, mais ils cherchent à conserver une certaine indépendance par rapport à lui. Les *fidāwīyeh* récalcitrants réclament tous la souveraineté des forteresses ismaéliennes parce qu'ils considèrent que leur chef doit être de souche ismaélienne, ce qui n'est pas le cas de Šīḥa. Pourtant, le *Ǧafr* semble bien mentionner l'avènement de Šīḥa comme souverain des forteresses :

واما الملك يا ساده فانه بعد ما راحوا الرجال التفت الى شيحه وقال له يا ابو الهمم اسمع
منى لا تقارش بنى اسماعيل لانهم جماعه صعبين المراسى فقال له افندم هذا شئى لا يمكن لاننى مبشر
انى صير سلطان عليهم من استاذى ابا العباس ودليل ذلك مذكور عندهم فى جفر سيدنا على[899]

---

puisqu'à présent je suis rassuré à ton sujet. » Le roi se mit à rire et lui dit : « C'est bien, Ibrāhīm ! » et il s'écria : « : « Qu'on apporte un manteau ! » Sur le champ on le mit sur ses épaules. Les officiers s'écrièrent : « Par la volonté de Dieu, en qualité de quoi ? » Le roi dit : « Il est nommé au dix-sept charges réputées ! » Le vizir Šāhīn dit : « Efendem, nous n'en comprenons pas la portée. » Le roi lui dit : « Les voici, Āġā Šāhīn. La première, Ecuyer de l'Etat al-Ẓāhirīya ; la seconde, Emissaire ; la troisième, Gardien du pavillon ; la quatrième, Garde d'honneur de l'Etat al-Ẓāhirīya ; la cinquième, Responsable de la Correspondance royale ; la sixième, Intendant des requêtes ; la septième, Porte-parole du *dīwān* ; la huitième, Contrôleur du *dīwān* mandaté pour faire ce qu'il entend en mon absence ; la neuvième, Conseiller ; la dixième, Exécuteur des châtiments ; la onzième, Contrôleur de la Garde du *dīwān* ; la douzième, Contrôleur de la Garde du camp militaire ; la treizième, Dépositaire de mes secrets ; la quatorzième, Contrôleur des prisons ; la quinzième, Chef de mes chambellans ; la seizième, Imām du *dīwān* ; la dix-septième, et ceci conclut la liste, Pilier de l'Etat al-Ẓāhirīya, et Sabre des forteresses ismaéliennes. »).

[898] F. 19, p.61 ; B/Z, vol. 2, p. 292.

[899] F. 31, p. 120 ; B/Z, vol. 4, p. 51.
(Quant au roi, mes seigneurs, après que les *fidāwīyeh* furent partis, il se tourna vers Šīḥa et lui dit : « Ô père des desseins, écoute-moi. Ne provoque pas les ismaéliens car ils sont tous indisciplinés. » Il lui dit : « Efendem c'est une chose impossible, car mon maître Abā al-ʿAbbās

Ils sont donc prêts à accepter Baybarṣ comme seigneur, mais pas Šīḥa comme sultan. Or, de manière tacite, en demandant leur allégeance, Baybarṣ leur demande aussi de prêter obéissance à Šīḥa. La confrontation prend plus souvent la forme de la ruse et de la diplomatie, plutôt que celle de l'affrontement direct. Parfois, cependant, celui-ci paraît inévitable, et les *fidāwīyeh* se retirent du centre. Leur « différence » ne réside pas dans une quelconque opposition religieuse, même s'ils sont bien reconnus dans le récit comme des ismaéliens. Elle apparaît plutôt dans cette indépendance, dans leur mode de vie, habitant par groupes, plus ou moins liés les uns aux autres, dans des forteresses de montagne. Cet esprit de groupe et d'appartenance n'est pas compatible avec le système étatique que Baybarṣ instaure. De façon significative, les bédouins, qui pourraient, eux aussi poser le même type de problème, n'apparaissent que peu dans le récit. En général plutôt favorables à Baybarṣ à qui ils viennent en aide lorsque c'est nécessaire, ils conservent leur mode de vie et leur indépendance. Lorsque celle-ci pose un problème au pouvoir, celui-ci les considère comme des brigands et les élimine sans autre forme de procès. Sinon, ils se lient à Baybarṣ par le pacte (العهد).

b) Le pacte

En revanche, les émirs sont la source de tracas bien différents pour Baybarṣ. En effet, ils sont déjà au centre du pouvoir, et il les a hérités des règnes précédents, en particulier des Kurdes ayyoubides. Emirs kurdes et émirs mamelouks sont l'épine dorsale de l'Etat, et l'armée est entièrement composée de leurs régiments. Ce que veut la faction de Qalawūn, c'est se débarrasser de Baybarṣ et prendre le pouvoir. De fait, il n'y a pas de pacte, au sens de عهد الله, entre eux et Baybarṣ, ils ont seulement souscrit aux conditions posées par Baybarṣ lorsqu'il a accepté de devenir roi. Ils sont là, comme une donnée fondamentale du gouvernement, et Baybarṣ « doit faire avec ». D'une certaine manière, il est issu de ce groupe, puisqu'il est « acheté » en même temps qu'eux, puis formé comme mamelouk[900]. Dès le départ, la division entre ceux qui soutiennent Baybarṣ et ceux qui agissent contre lui et voudraient s'en débarrasser, est mise en place dans le contraste entre Aydamur et Qalawūn. Ces deux mamelouks forment une paire à la fois indissociable et antithétique. Ils ont été acquis par ʿAlī Āġā al-Warrāq ensemble, alors que celui-ci cherchait à compléter le groupe de mamelouks achetés pour al-Ṣāliḥ Ayyūb. Dès ce moment, ils sont différenciés des autres. En effet, ʿAlī Āġā al-Warrāq trouve 73 mamelouks sur les 75

[al-Ḫiḍr] m'a annoncé que je dois devenir leur souverain, et le signe est mentionné chez eux dans le *Ǧafr* de notre seigneur ʿAlī. »).

900 Voir l'épisode [« Baybarṣ à la caserne »], fascicule 9.

que le roi lui a demandés, en dehors du mamelouk faible qu'il désire pour lui-même. Un derviche lui propose de l'aider à trouver les deux mamelouks manquants. Il lui conseille d'aller voir Masʿūd Bayk, gouverneur de Brousse, qui possède deux mamelouks de la trempe de ceux qu'il recherche et il nomme ces mamelouks : Qalawūn et Aydamur. Il est reçu par Masʿūd Bak qui lui dit ne pas pouvoir les lui vendre car ils sont affranchis :

فقال له مسعود بك ما بينعزوا عنك يا آغا ولكن معتوقين قال فلما سمع علي آغا ذلك الجواب قنع وسكت وقعد له حصه وقام حتى يروح وهو طالع من باب الديوان نظر مملوكين واقفين على الباب خاصات مثل ما قال عنهم الدرويش فتحرق ولكن ما معه كلام بحيث قال له مسعود بك انهم معتوقين فلما وصل لعندهم سمع واحد عمال يقول للثانى قرضاشم والله علي آغا عقلك[901] صغير بده يكون هو احسن من مسعود بك قال فالتفت علي آغا ناحهم وقال لهم انتم عقلك صغير ما هو انا بحيث انا مانى آخذكم لذاتى بدى آخذكم الى امير المؤمنين يمكن والله كل واحد منكم يصير وزير من خاص الوزر بالديوان قال فالتفت قلوون بايدمر وقال له والله علي آغا كلامك صحيح فقال له ايدمر وكيف الراي ما دام قال لنا افندينا مسعود بك اذا سئلكم قولو[902] له معتوقين قال فالتفت قلوون الى علي آغا وقال له ارجع لعند افندينا واطلبنا منه ثانى مره فقال له علي آغا شو الخواص ما دام قال انكم معتوقين فقال له قلوون بيكذبتك ماننا معتوقين ولا شيء ولكن لاجل ما يعطينا الك قال لك هيك لانه نحنا ايضاً اوصانا اذا انت سئلتنا نقول لك اننا معتوقين قال فلما سمع علي آغا ذلك الكلام فرح فرحاً شديد ورجع لعند مسعود بك وقال له يا وزير كرامةً لخاطرى انك تعطينى هؤلاء المملوكين بثمنهم فقال له ما قلت لك معتوقين فتقدم قلوون وقال ليش تقول معتوقين اذا كنا معتوقين صحيح هات اعطينا واحد ورقة عتاق وكان قلوون جريع وبجراعته سوف يصير ملك آخر السيره قال فلما سمع مسعود بك كلام قلوون زعل بذاته وقال الى علي آغا خذهم وروح ومسامح بحقهم[903]

---

[901] Une des particularités de Qalawūn est de déformer l'arabe. Entre autre chose, il emploie sans cesse le pronom affixe « ك » quel que soit le référent.

[902] قولوا

[903] F. 1, p. 140-146 ; B/Z, vol. 1, 48-49.
(Masʿūd Bayk lui dit : « On ne peux pas te les refuser, mais ils sont affranchis. » Il [le transmetteur] dit. Lorsque ʿAlī Āġā entendit cette réponse, il s'en contenta et se tut. Il resta assis un moment, puis se leva pour sortir. En s'approchant de la porte du *dīwān*, il aperçut, qui se tenaient debout à la porte, deux mamelouks d'élite, tout comme ceux dont le derviche lui avait parlé. Il en éprouva de la peine, mais il ne put rien dire puisque Masʿūd Bayk lui avait dit qu'ils étaient affranchis. Lorsqu'il arriva près d'eux, il entendit l'un dire à l'autre : « Mon frère, par Dieu, ʿAlī Āġā son esprit il est tout petit ! Il doit être meilleur que Maʿsūd Bayk ! » Il [le transmetteur] dit. ʿAlī Āġā se retourna vers eux et dit : « C'est votre esprit qui est petit, pas le mien ! Ce n'est pas pour moi que je veux vous emmener, mais pour le Commandeur des Croyants. Par Dieu ! Chacun d'entre vous pourrait devenir un vizir parmi l'élite des vizirs du *dīwān* ! » Il [le transmetteur] dit. Qalawūn regarda Aydamur et lui dit : « Par Dieu, ʿAlī Āġā, il dit vrai ! » Aydamur lui dit : « Qu'est-ce que tu crois qu'on peut faire ? Notre maître Masʿūd Bayk

Le texte donne des renseignements sur le devenir de ces deux mamelouks, justifiant le fait qu'ils sont ici singularisés par rapport au 73 autres, achetés « en bloc ». Leur sort semble lié, et ils prennent déjà en charge leur propre destin. De façon ironique, l'argument tourne autour du fait qu'ils ne sont pas affranchis, et donc qu'ils peuvent être vendus. Leur « liberté » et leur devenir glorieux résident dans leur esclavage. Après le grand vizir Šāhīn, ils deviennent les deux vizirs les plus importants du gouvernement de Baybarṣ. Le destin de Qalawūn est de devenir roi à la fin de la *Sīra*[904], celui d'Aydamur de reconquérir le royaume de son père, puisqu'on apprend plus tard qu'il est fils de roi[905]. S'ils sont étroitement associés dans le récit, ils s'opposent dans leur attitude envers Maḥmūd, le mamelouk malade. Aydamur prend soin de Maḥmūd sans se soucier de la puanteur qui se dégage de son corps malade, alors que Qalawūn ne pense qu'à l'abandonner. Ce qui, au début, n'est qu'une opposition entre deux mamelouks s'amplifie ensuite en une opposition entre deux factions, d'une part ceux qui aiment Baybarṣ, les *muḥibbīn*, et d'autre part ceux qui le détestent, les *mubġiḍīn*[906]. Ces derniers n'hésitent pas, selon les cironstances, à s'allier avec les pires ennemis de Baybarṣ et de l'Islam, Ğawān et les rois francs ou le *qān* Halawūn.

Le pacte que Baybarṣ passe avec les différents autres groupes est un moyen d'équilibrer les pouvoirs, d'affaiblir celui des émirs en s'appuyant sur des alliances qui ont plus à voir avec sa personne qu'avec le pouvoir. Le premier de ces pactes est celui qui l'attache au fils du gouverneur d'Alep, au tout début du récit, pendant le voyage de Brousse à Damas[907]. Maḥmūd, puis Baybarṣ, procède ainsi à des

---

nous a dit de lui dire que nous étions affranchis s'il le demandait ! » Il [le transmetteur] dit. Qalawūn se retourna vers ʿAlī Āġā et lui dit : « Retourne voir notre maître, et demande-lui une deuxième fois. » ʿAlī Āġā lui dit : « A quoi ça sert ? Ne m'a-t-il pas dit que vous étiez affranchis ? » Qalawūn lui dit : « Il t'a menti ! Nous ne sommes pas du tout affranchis ! Il t'a dit ça pour ne pas nous donner. A nous aussi il nous a ordonné de dire que nous sommes affranchis si tu le demandes ! » Il [le transmetteur] dit. Lorsque ʿAlī Āġā entendit ces paroles, il éprouva une grande joie, et il retourna auprès de Masʿūd Bayk et lui dit : « Ô vizir, pour me faire plaisir, donne-moi ces deux mamelouks à leur prix. » Il lui dit : « Ne t'ai-je pas dit qu'ils étaient affranchis ? » Qalawūn s'approcha alors et dit : « Pourquoi tu dis qu'on est affranchis ? Si on est affranchis pour de vrai, donne-nous le papier qui dit qu'on l'est ! » Qalawūn était courageux, et par son courage il allait devenir roi à la fin de la *Sīra*. Il [le transmetteur] dit. Lorsque Masʿūd Bayk entendit les paroles de Qalawūn, il fut irrité dans son for intérieur, et dit à ʿAlī Āġā : « Prends-les et pars, je te dispense de leur prix. »).

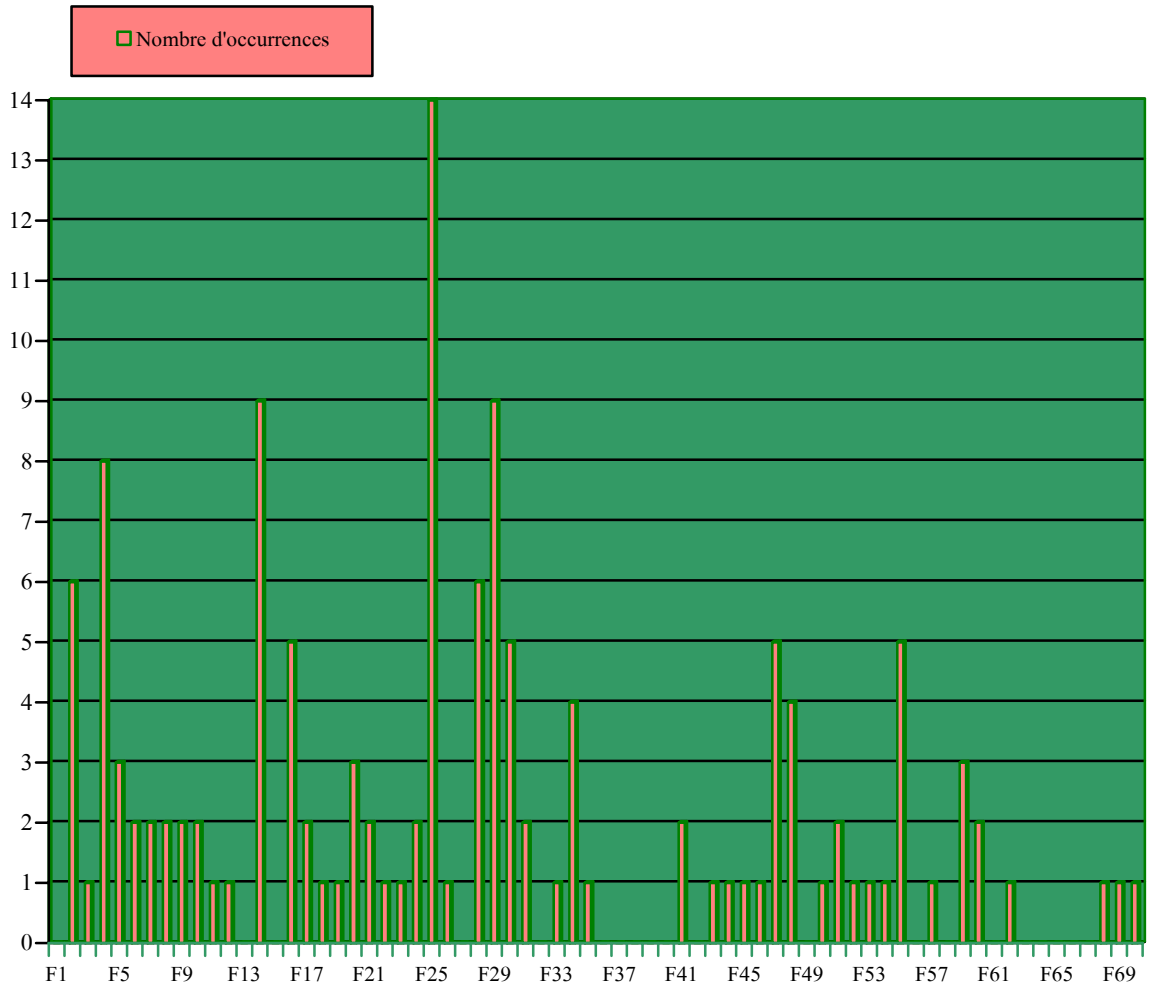
[904] Voir fasc. [183].

[905] Voir fasc. 84.

[906] Ces deux termes ont toujours cette désinence casuelle dans le texte. Ils reviennent très fréquemment tout au long de la *Sīra* pour désigner les deux factions. Même lorsque les *mubġiḍīn* sont soumis et ne présentent plus vraiment un danger, ils continuent d'être mentionnés, se réjouissant secrètement des revers de fortune de Baybarṣ.

[907] Voir fasc. 2.

affiliations qui le conduisent à s'allier soit avec un individu, soit avec un groupe, comme lorsqu'il s'affrère avec l'ensemble d'un groupe[908]. La plupart de ces pactes ont lieu pendant le stade de son initiation et pendant sa montée au pouvoir. Le point culminant se situe entre l'épisode de la rencontre de Baybarṣ et de Šīḥa à Gênes, juste avant la mort du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb, lorsque ce dernier scelle le pacte qui lie Baybarṣ à Šīḥa, al-Baṭarnī et Šāhīn[909], et l'accession au trône de Baybarṣ. Le nombre d'occurences du mot « عهد » atteint 134 entre le fascicule 1 et le fascicule 70. Le graphique suivant montre une nette concentration avant l'accession au trône au fascicule 27.



[908] Voir par exemple, « Baybarṣ s'affrère à *bayt* Šākir », fascicule 16, p. 49 ; B/Z, vol. 2, 215.
[909] Voir fascicule 20.

On voit nettement qu'au début très peu de fascicules ne contiennent pas la cérémonie du pacte. En revanche, après le fascicule 35, les occurrences se font plus rares et le nombre de fascicules dont la cérémonie est absente s'accroît. Une investigation complète du corpus montrerait une disparition progressive de la cérémonie, à part quelques cas isolés.

Les rituels qui s'instaurent au cours de ces diverses cérémonies participent d'un décorum gestuel et verbal, à travers des actions qui se reproduisent à chaque fois que le rituel se met en place, et des formules spécifiques prononcées pour l'occasion. Pour certaines de ces formules, l'aspect cérémonial et rituel est renforcé par l'utilisation de la prose rimée.

c) La prose rimée

Parmi les procédés rhétoriques qui participent à la ritualisation du récit, la prose rimée tient une place importante. Elle fonctionne aussi comme un signal qu'une scène type se met en place. L'annonce d'une nouvelle constitue un thème de départ d'un épisode ; en général, cette annonce est précédée de formules rituelles qui utilisent la prose rimée. Le schéma est le suivant :

- Le roi est assis et conduit le *dīwān*.
- On annonce un messager ou un message par pigeon.
- Le roi lit le message et le présente aux dignitaires du *dīwān.*
- On prend les mesures qui s'imposent.

En voici un exemple :

قال الراوى يا ساده الى يوم كان الملك الظاهر **جالس** صدر **مجالس** يقظان غير **ناعس** يصلى ويسلم على النبى لأن بيمينه كل جزع **يابس** وباب الديوان استد وداخل البراج يصيح سبحان هادى الطير قال الملك وعالم **الغيب** وراحم **الشيب العلامه** براج **السلامه** فقال له افندم من **دمشق** ودار **عشق** وقبة **الأسلام** مدينه **دمشق الشام** تنقل الكتاب منازل وصل ليد الملك فضه و قراه...[910]

[910] F. 59, p. 135-136 ; B/Z, vol. 6, 339-340. C'est moi qui souligne.
(Le transmetteur dit : ô mes amis, jusqu'au jour où le roi était assis, vigilant et alerte, priant le salut sur le Prophète qui fait reverdir la branche desséchée, lorsque la porte du *dīwān* s'ouvrit, et entra le gardien du pigeonnier qui s'écria : « Gloire à Dieu qui a guidé jusqu'ici le pigeon ! » Le roi dit : « Par Celui qui connaît le Secret, le Clément envers les vieillards, quel en est le sceau ? » Il dit : « Efendem, il vient de Damas, demeure de l'amour et dôme de l'Islam, la ville de Damas dans le Šām. » Il fit passer la lettre qui arriva entre les mains du roi. Il l'ouvrit, la lut...).

Dans ce cas précis, on pourrait paraphraser ainsi : « Un jour, alors que tout était normal, il est arrivé quelque chose d'inhabituel ». La prose rimée participe du « normal » puisqu'elle affecte une partie du discours qui dit ce qui se passe habituellement, mais sa présence est aussi une rupture par rapport au discours « habituel » dont elle est absente. L'effet sonore alerte l'auditeur qui s'attend donc à voir surgir un événement.

On retrouve ces effets de prose rimée tout particulièrement dans la ritualisation de la scène type de l'ambassade d'Ibrāhīm, ou encore dans celles des batailles[911]. Après que le roi lui a donné la lettre à remettre au roi étranger, Ibrāhīm se retire dans son pavillon pour se préparer :

فقبل الارض واخذ الكتاب وسار الى صيوانه اعتد **واقتفل** وبالحديد **تسربل** حتى صار
كأنه قله من **القلل** او قطعة فصلت من **جبل** واخذ الكفن الملطخ بالزعفران حمايلى من تحت اليمين
لفوق الشمال وصلى على حاله صلات الموت وركب وطلب المسير[912]

La séquence de préparation n'est pas la seule à être ainsi ritualisée dans les ambassades d'Ibrāhīm qui se construisent au fil du récit avec des séquences qui s'ajoutent les unes aux autres comme des passages obligés[913].

Dans le même fascicule un peu avant cette ambassade, une bataille s'engage selon un processus souvent utilisé dans la *Sīra*. Le texte se concentre d'abord sur un combattant qui élimine tous les ennemis qui se trouvent sur son passage, puis s'engage dans un rituel de guerre ponctué par les rimes :

ونتر[914] الشاكريتين والتحش على الكفره اللئام وضرب الأول ارماه والثانى ما ابقاه
والثالث لحقه باخاه والرابع اعدمه الحياه والخامس على المقبره وداه وصار يخترق **الصفوف** ويخربط
المئاة **والألوف** ويبرى المعاصم **والكفوف** ويطير الجماجم **والقحوف** وابلاهم **بالحتوف** وخلاهم

---

[911] Voir l'article de Jean-Patrick Guillaume, « Les scènes de bataille dans le *Roman de Baybars* : Considérations sur le « style formulaire » dans la tradition arabe épique ».

[912] F. 37, p. 133 ; B/Z, vol. 4, 230.
J'ai mis en gras la rime principale et souligné les autres.
(Il prit la lettre et se retira dans son pavillon. Il se prépara se couvrant de son armure, devenant alors une tour parmi les tours, ou un roc décroché de la montagne. Il prit le linceul teint de safran et s'en enveloppa, le passant sous le bras droit et par-dessus l'épaule gauche, puis il dit pour lui-même la prière des morts. Il monta sur son cheval et s'en alla.).

[913] Voir mon article à ce sujet : « Ibrāhīm's Embassies : Repetition As Narrative Strategy ».

[914] Il s'agit de Saʿd.

كالقن[915] **المندوف** وهو يقمز من فوق **الصفوف** كانه البرق **الخطوف** الى ان وصل الى الخان دخل قتل جميع من فيه[916]

Puis le récit passe à un autre combattant, avec d'autres rimes, avant de basculer dans des chants de batailles. Bien sûr, lorsque l'on rapproche ces épisodes de bataille, on s'aperçoit que les rimes sont presque toujours les mêmes, et les images se reproduisent à l'identique selon un canevas formulaire.

[915] كالقطن

[916] F. 37, p. 92-93 ; B/Z, vol. 4, 222-223.

(Il tira les deux épées et se lança contre les maudits infidèles. Il frappa le premier qui tomba, puis le deuxième qui ne resta pas debout, puis le troisième qu'il envoya rejoindre son frère, il prit la vie au quatrième, envoya le cinquième à la tombe. Il traversa les rangs [de soldats], anéantit des cents et des milles, coupa les poignets et les mains, fit voler les cadavres et les crânes, semant la mort, les laissant comme du coton cardé. Il sauta par-dessus les rangs comme l'éclair, jusqu'à ce qu'il arrive au *ḫān*. Il entra et tua tous ceux qui s'y trouvaient.).

CHAPITRE 2

Répétition et variation

A) Le style formulaire

Le lecteur/auditeur de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* étant constamment confronté à des répétitions, de mots, de phrases, de séquences narratives, il est tentant de vouloir appliquer au texte la théorie élaborée par Milan Parry et Albert Lord, connue sous le nom de « oral-formulaic composition ». Dans un des chapitres de son livre, *The Thirsty Sword*, Peter Heath, dans l'analyse de la structure de *Sīrat ʿAntar*, pose clairement les problèmes qu'une telle approche entraîne. La différence entre le corpus qui sert de base à la théorie et le corpus des *siyar*, dit-il, « ne peut pas être écartée d'un revers de main »[917]. Ce sont, en fait, les termes fondamentaux de la théorie (« formule » et « thème ») et leur définition qui posent problème :

> Reconnaître les ressemblances entre diverses traditions narratives ne doit pas nous conduire à ignorer les différences. En outre, cette différence de procédé narratif est particulièrement importante car elle affecte notre utilisation des deux termes d'analyse exploités par Lord et Parry : Parry a défini la *formule* comme « un groupe de mots régulièrement employés dans les mêmes conditions métriques pour exprimer une idée essentielle », et Lord a défini le *thème* comme « des groupes d'idées régulièrement employés dans la récitation d'une histoire dans le style formulaire de la chanson traditionnelle ». En employant ces termes, il est essentiel de se souvenir qu'ils ont été mis en place dans le contexte de l'étude de récits composés en vers métriques. En fait, la formule est expressément définie en terme de métrique (« mots employés dans les mêmes conditions métriques »), et dans la mesure où le thème est défini en termes de formule (« employée dans la récitation d'une histoire dans le style formulaire »), il semble que, pour lui aussi, la métrique doive être présente[918].

---

[917] Peter Heath, *The Thirsty Sword*, 105.
(This difference cannot be brushed aside).

[918] Peter Heath, *The Thirsty Sword*, 105-106.

Il faut effectivement garder en mémoire que le corpus d'origine des études de Parry et Lord est composé de chansons narratives serbo-croates. La théorie développée à partir de ce corpus a pu leur servir, par la suite, pour l'étude de poèmes épiques de tradition orale, tels que les poèmes d'Homère, ou encore ceux de la tradition saxonne, comme *Beowulf*[919]. Peter Heath met donc en garde contre les dangers inhérents à l'utilisation de la théorie de Lord et Parry :

> Employer de façon automatique les concepts de formule et thème, tels que Parry et Lord les ont définis, afin de décrire la composition de *Sīra ʿAntar* entraîne une distorsion analytique sur deux niveaux. D'abord, c'est ne pas rendre justice à la théorie de Lord et Parry ; en généralisant, nous contribuons à la confusion qui plane souvent sur les discussions académiques de la formule et du thème. Ensuite, utiliser sans discernement critique des concepts qui n'étaient pas à l'origine destinés à décrire des récits en prose (même lorsqu'il s'agit de prose rimée), risque de nuire à la justesse de nos propres analyses[920].

Afin de pouvoir utiliser cette théorie du formulaire, Peter Heath propose un compromis : si l'utilisation du concept « formule » pose le problème de la métrique, en revanche, celui de thème, en tant que « groupe d'idées », « dépend moins des aspects de la forme littéraire que la formule »[921]. Le terme sera donc conservé. Pour le terme « formule », Peter Heath suggère une alternative en utilisant « traditional phrase »[922] qu'il définit ainsi pour en justifier l'emploi :

(Recognizing resemblances between narrative traditions should not lead us to disregard differences. Moreover, this difference in narrative medium is particularly important in that it affects our employment of the analytic terms that Lord and Parry developed: Parry defined the *formula* as "a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express an essential idea," and Lord defined the *theme* as "groups of ideas regularly used in telling a tale in the formulaic style of traditional song." In employing these terms, it is essential to remember that they were developed in the context of studying narratives composed in metrical verse. Indeed, the formula is expressly defined in terms of the presence of meter ("words employed under the same metrical conditions"). And to the extent that the theme is defined in terms of the formula ("used in telling a tale in the formulaic style"), it, too, seems to require that meter be present.).

919 Voir Albert Lord, *The Singer of Tales*.

920 Peter Heath, *The Thirsty Sword*, p. 106.
(Automatically employing the concepts formula and theme as Parry and Lord have defined them, to describe *Sīrat Antar*'s composition invites analytic distortion on two levels. First, it performs the Lord-Parry theory itself a disservice; by generalizing, we contribute to the confusion that has sometimes entered scholarly discussions of formula and theme. Second, uncritically using concepts not originally intended to describe prose (albeit rhymed prose) narratives risks impairing the accuracy of our own analysis.).

921 Peter Heath, *Op. Cit*.106
« is less dependent on aspects of literary form than formula ».

922 « Expression "traditionnelle" ». Le terme « traditional » n'a pas tout à fait la même valeur en anglais que le français « traditionnel ». Les folkloristes l'emploient par exemple pour désigner un

> L'expression traditionnelle peut être définie comme *un groupe de mots utilisés de façon récurrente dans une tradition narrative pour exprimer une idée simple*. Bien qu'il ait beaucoup de traits en commun avec la formule, ce terme permet l'identification d'exemples de récurrence verbale extensive dans un récit, sans être limité par des formes littéraires spécifiques. Dans ce sens, l'expression traditionnelle, telle qu'elle est définie ici, ne déplace pas la formule et ne la fait pas disparaître, mais elle l'inclut. La formule est une forme particulière de l'expression traditionnelle.[923]

Cette mise au point me paraît essentielle, et c'est pour cela que j'ai désiré citer abondamment la mise en garde de Peter Heath qui représente une véritable réflexion méthodologique. Jusqu'à quel point peut-on transférer une théorie élaborée à partir d'un corpus spécifique, régi par des règles qui lui sont propres, à un corpus qui obéit, de toute évidence, à des règles de composition différentes, même si, en effet, on perçoit de fortes analogies ? L'attitude de Peter Heath est, en fait, de remodeler la théorie pour l'ajuster à son objet d'étude. Ainsi il parle de l'application problématique des concepts mêmes qu'il élabore (« expression traditionnelle », thème, scène) car, dans l'expression traditionnelle, la même idée (le signifié), peut être exprimée par différents groupes de mots (le signifiant)[924], ceux-ci, bien sûr, présentant des analogies. Pour prendre un exemple concret déjà illustré dans le chapitre précédent : l'expression traditionnelle qui représente l'idée de la cérémonie d'intronisation dans une charge peut utiliser plusieurs groupes de mots (signifiant) ; même si le plus courant est « هاتوا كرك », on trouve également « هاتوا بنش »[925], ou une variante chez les chrétiens « هاتوا قبلار ». Lorsque la cérémonie est transposée dans le monde chrétien, elle subit des transformations mineures qui ne sont que verbales. Comparons, par exemple celle du fascicule 51 :

---

type de chanson, « traditional song », connue de tous, transmise oralement, et dont on ne connaît pas très bien l'origine, même si les spécialistes peuvent, par leurs recherches en définir parfois les auteurs, la période etc. Des chansons françaises, du type « Le Roi a fait battre tambour » ou « Aux marches du palais » seraient classées comme telles. Cela étant posé, je conserve le terme « traditionnelle » dans la traduction en français.

923 Peter Heath, *TheThirsty Sword*, 106.
(The traditional phrase may be defined as *a group of words recurrently used in a narrative tradition to express a simple idea*. Although it obviously shares many of the features of the formula, this term is intended to identify instances of extensive verbal recurrence in a narrative without placing specific restrictions on literary forms. In this regard, the traditional phrase, as conceived here, does not displace or abrogate the formula but rather subsumes it. The formula is one special form of the traditional phrase.).

924 Les exemples utilisés par Peter Heath, dans sa démonstration, concernent les combats avec le lion dans *Sīrat ʿAntar*. Bien sûr, il s'agit ici aussi d'une adaptation des termes « signifiant » et « signifié »

925 Voir fascicule 29, p. 101 (B/Z, vol. 3, 334) ; fascicule 33, p. 29 (B/Z, vol. 4, 96) ; fascicule 35, p. 71(B/Z, vol. 4, 160) ; f. 36, p. 98 (B/Z, vol 4, 197) ; f. 37, p. 28 (B/Z, vol. 4, 211).

هاتوا كرك حالاً صار على اكتاف القره اصلان فصرخت الشاويشه ما شاء الله مستاهل بايش قال الملك هذا يكون مدير مال الساحل[926]

et celle du fascicule 114 :

هاتوا قبلار فحالاً صار على اكتاف توما وصرخوا البطارقه لايق بأيش قال هذا غفر مبيت صيوانى[927]

Non seulement le signifié ne change pas, mais le « calque » des formules renvoie à la structure en miroir, et au fait que les mondes que l'on oppose fonctionnent, en fait, sur des modes identiques. La hiérarchisation, que Peter Heath opère en quatre niveaux, fonctionne toujours selon cette dichotomie signifié/signifiant[928]. Si l'on prend le niveau le plus complexe, celui de la « construction dramatique complète » (signifié), la « scène » qui lui correspond (signifiant) peut varier dans certains de ses éléments. Cette description me semble correspondre tout à fait à ce qui se passe dans *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* et pourrait être une constante dans la composition des *siyar*.

Il n'en reste pas moins que l'application d'une grille de lecture, même adaptée, sur un objet d'étude pour lequel la grille n'a pas été élaborée pose souvent plus de problèmes qu'elle n'en résout. Mais cela a au moins le mérite de faire réfléchir à la méthode d'approche. On peut choisir d'appliquer la grille seulement dans certains cas, qui font alors figure de « cas d'école », ou encore, comme le fait Peter Heath, d'adapter la grille à l'objet. Mais on peut aussi choisir de réfléchir, non pas à partir de la grille, mais à partir du corpus. Prenons, par exemple, le terme « formule ». Ce terme figure dans le vocabulaire général dans lequel il désigne un signifié finalement peu précis, comme dans l'expression « avoir le sens de la formule », ou « c'est une bonne formule ». Il se décline ensuite dans des domaines variés, comme les sciences (« une formule mathématique », « une formule chimique »), ou encore le tourisme où il désigne un ensemble de prestations pour un

---

[926] F. 51, p. 143 ; B/Z, vol. 6, 55.
(« Qu'on apporte un manteau ! » Sur le champ on le mit sur les épaules de Qara Aṣlān. Les officiers s'écrièrent : « En qualité de quoi ? » le roi dit : « Collecteur principal de l'argent de la côte ! »).

[927] F. 114, p. 6.
(« Qu'on apporte un manteau ! » Sur le champ on le mit sur les épaules de Tūmā et les officiers s'écrièrent : « En qualité de quoi ? » Il dit : « Gardien du pavillon de nuit ! »).

[928] Peter Heath perçoit quatre niveaux avec, pour chacun, une correspondance entre signifié et signifiant :
« simple idea / traditionnal phrase ; dramatic idea / thematic unit ; dramatic element / theme ; complete dramatic structure / scene" (*Op. Cit.*, 107).

prix donné. En littérature, le terme existe avant son appropriation par Lord et Parry (« une formule toute faite », par exemple) qui eux lui donnent un sens précis et l'érigent en système. Cela doit-il nous empêcher de redéfinir le terme à partir de ce que propose notre objet d'étude ? Est-il besoin d'inventer un autre terme ? Lorsque Peter Heath « invente » le terme « expression traditionnelle », il tente d'élargir le champ sémantique pour y faire entrer notre objet d'étude, les *siyar*, et l'on comprend bien sa préoccupation si l'on admet que le terme « formule » ne peut en aucun cas désigner autre chose que ce qu'il désigne dans la théorie de Lord et Parry. Or ces derniers reprennent aussi à leur compte des termes qui, à l'origine s'appliquent à d'autres objets d'études : « thème », « scène » sont redéfinis pour « coller » à l'objet. Aucune grille, aucune approche ne peut s'approprier et monopoliser un terme de façon qu'il ne puisse plus être utilisé autrement, d'autant que pour ce faire, ces termes sont soumis à des définitions particulières. Dans son article sur les scènes de bataille, Jean-Patrick Guillaume prend également des précautions avant d'analyser ces scènes selon la grille du style formulaire[929]. Il conclut en justifiant ainsi son utilisation :

> Il en est du style formulaire comme de la quasi-totalité des catégories utilisées en analyse littéraire : dès lors qu'elles sont presque toujours constituées à partir d'un corpus et d'une tradition donnés, leur élargissement à d'autres types d'oeuvres et à d'autres traditions entraîne nécessairement un certain degré d'approximation, une certaine marge d'incertitude, qui reste tolérable dès lors que l'on demeure conscient de la spécificité des textes dont on parle, et que l'on s'efforce de les objectiver. Après tout, si l'on considère les poèmes homériques, ou les chansons de geste, comme le "noyau dur" du genre épique, il est bien évident que la *Sīrat ʿantara* (*sic*), et à plus forte raison la *Sīrat Baybars* présentent à leur égard des différences considérables ; cela ne nous empêche pas de parler à leur propos d'"épopée" ou de "récit épiques", sans que cela semble entraîner des confusions ou des distorsions excessives. De la même manière, on peut, me semble-t-il parler de "style formulaire" et de "formule" à propos de ces mêmes textes, dès lors que l'on reste conscient du fait qu'ils en présentent une variété en quelque sorte marginale, et que l'on évite, par conséquent, de leur attribuer, de façon mécanique, toutes les propriétés du prototype.[930]

Les Anglo-saxons semblent, d'ailleurs, sans gêne utiliser le terme « epic » pour traduire « *sīra* »[931]

---

[929] Jean-Patrick Guillaume, « Les scènes de bataille dans le *Roman de Baybars* : Considération sur le « style formulaire » dans la tradition épique arabe », voir en particulier pages 55-60.

[930] *Idem*, p. 58.

[931] A preuve le titre même de l'ouvrage monumental de M.C. Lyons : *The Arabian Epic*.

Dans la mesure où de nombreuses « expressions traditionnelles » dans *Sīrat Baybarṣ* participent à la composition de scènes type à caractère rituel[932], je n'hésiterai pas, pour ma part à utiliser l'expression « formule » ou « formule rituelle ». Le concept de « thème » a déjà été utilisé dans le contexte des *siyar* pour définir certains moments récurrents, en particulier pour l'ouverture ou la clôture d'un épisode[933], j'élargirai ce concept à tous les éléments qui constituent les scènes type. Ce concept de scène type est tiré de diverses adaptations de la théorie de Lord et Parry. Dans un article publié en 1968, Donald Fry tente de mettre un peu d'ordre dans une terminologie où « motif », « theme » et « type-scene » sont parfois utilisés les uns pour les autres[934]. L'école française des études sur *Beowulf* semble vouloir évacuer cette notion de « type-scene » :

> Il est tentant d'utiliser ces deux concepts de « *thème* » (petite unité à but multiple : oiseaux de bataille, discours – brefs -, brillance d'une arme, bravoure...) et « *scène type* » (unité plus vaste et qui se suffit à elle-même : batailles, discours – longs -, banquets...). Néanmoins, il est préférable de se référer à ces deux types de « blocs » en tant que *motif* (au lieu de *thème*) pour les unités dépendantes plus petites, et *thème* (au lieu de *scene-type*) pour les unités plus vastes.[935]

Pour ma part, je tenterai de définir les termes que j'utilise à partir d'un exemple qui est la scène type que je nomme : « les ambassades d'Ibrāhīm ». Cette scène type commence par l'écriture de la lettre du roi remise à Ibrāhīm pour le

---

[932] J'entends ici le terme dans son sens le plus large. Le rituel religieux a sa place, mais il n'est qu'une expression particulière du rituel en général. Je ne veux bien évidemment pas suggérer que le récit est un rituel, ou même que la performance est un rituel. Le récit est une fiction, et la performance est un spectacle. Ce que j'appelle processus de ritualisation tient simplement au fait que les scènes dont il est question sont une représentation fictionnelle d'un rituel. Peu importe qu'elles utilisent ou non les formules rituelles que l'on trouverait dans un quelconque référent du réel. Le texte forge ses propres formules à partir d'un fonds commun qu'il s'approprie. Bien sûr les décalages peuvent être signifiants ou révélateurs.

[933] Voir Danuta Madeyska, « Delimitation in the Early Sīrah », *Oriente Moderno*, 2 (2003), 255-275.

[934] Donald K. Fry, « Old English Formulaic themes and Type-Scenes » *Neophilologus* 52:1 (Jan. 1968), 48-54.

[935] Florence Bourgne, « Themes and Motifs in *Beowulf* », in *Beowulf de la forme au sens*, éd. Colette Stévanivitch (Paris : Ellipses), 59-67. Voir aussi dans le même ouvrage : André Crépin, « Le Style formulaire de *Beowulf* », 49-58. J'avoue que les raisons « esthétiques » données pour ces choix ne me paraissent pas du tout convaincantes.
(It is tempting to use those two concepts of *theme* (small, multi-purpose unit: birds of battle, speeches – when short -, shine of a weapon, bravery ...) and *type-scene* (larger, self-sufficient unit: battles, speeches – when long – banquets...) Nevertheless, it is better to refer to these two types of "blocks" as *motif* (instead of *theme*) for smaller, dependant units, and theme (instead of type-scene) for larger narrative units.).

personnage à qui l'ambassade s'adresse ; elle se termine lorsqu'Ibrāhīm, revenu auprès du roi, lui remet la réponse. La scène est composée de divers « thèmes » :

- Ecriture et remise de la lettre.
- Préparatifs d'Ibrāhīm.
- Chevauchée au camp ennemi avec Saʿd comme écuyer.
- Passes d'armes et chant.
- Entrée dans le pavillon ou le *dīwān*.
- Remise de la lettre et de la réponse.
- Demande des frais de route.
- Retour au camp musulman.

Chacun de ces thèmes peut être aussi décomposé en motifs. Par exemple, le thème des préparatifs d'Ibrāhīm comprend les motifs suivant :

- L'armure.
- Le linceul.
- La prière des morts.

A son tour, chaque motif est constitué d'une ou plusieurs formules qui se composent d'un groupe de mots répétés, parfois avec quelques variations, chaque fois que le motif apparaît dans le même contexte, c'est-à-dire dans le même thème appartenant à la même scène type. D'autre part, plusieurs scènes type peuvent se combiner pour former un épisode type : les ambassades d'Ibrāhīm, par exemple, sont une scène type de l'épisode type « Prise d'une ville » ou « Chevauchée contre l'Islam », selon le cas. Dans les exemples donnés plus loin, je m'intéresse plus particulièrement aux niveaux supérieurs : épisode type, scène type et thème.

Qu'il s'agisse de formule, de motif, de thème ou de scène type, l'important est de souligner que leur répétition dans le récit est *toujours* susceptible d'être soumise à des variations. Ces variations sont, dans la plupart des cas, signifiantes. Pour les épisodes type, comme pour les scènes type, il s'agit de constructions théoriques à partir du corpus. En d'autres termes, aucun épisode de la *Sīra* n'est l'épisode type à partir duquel les autres se construisent en répétant les formules, les motifs, les thèmes et les scènes, exactement de la même manière ou avec des variations. On trouve effectivement dans le texte des formules rituelles qui se répètent suffisamment souvent dans les mêmes occasions pour voir là des éléments

de bases constitutifs des thèmes et des scènes. En revanche, pour les scènes type, et surtout pour les épisodes types, le texte ne propose pas de parangon. Cela ne doit pas nous empêcher, à travers la répétition de scènes et d'épisodes analogues, utilisant des thèmes et des formules similaires, de tirer des schémas-types. Ces schémas permettent de noter et d'estimer à leur juste valeur les variantes par rapport à ce qui apparaît comme une trame. Cela permet aussi d'apprécier la dynamique du récit qui ne se contente pas de constuire des scènes et des épisodes pour simplement les répéter, mais qui montre comment ces scènes et ses épisodes s'élaborent selon un processus, puis, ayant atteint une forme plus ou moins accomplie, comment un jeu de variations se met en place pouvant aller jusqu'à la déconstruction.

Plusieurs scènes type peuvent être prises en considération. Dans l'article intitulé « Ibrāhīm's Embassies: Repetition As narrative Strategy »[936], j'ai déjà abordé ce problème en analysant, non seulement la structure de la scène type, mais aussi la façon dont elle s'élabore dans le récit à partir d'un embryon qui se développe pour arriver à elle, elle-même utilisée par la suite avec des variations significatives dans le contexte. Ces variations montrent aussi comment le récit joue avec ses propres conventions. Ainsi la scène, pour des raisons particulières, peut être tronquée, dévoyée, ou traitée sur le mode comique, etc.

A) Les épisodes types

Les épisodes type peuvent être perçus comme une série de scène types qui s'enchaînent, dans un ordre donné[937]. Chacune des scènes type est composée de thèmes qui comprennent tous des formules rituelles. Ainsi l'épisode de la conquête d'une ville peut être analysé de la façon suivante :

a) Episode type: prise des villes franques.

- Scène type 1 : Phase préparatoire.
    1. Thème : le roi en son conseil.
    2. Thème : lettre prévenant d'un danger.
    3. Thème : lecture de la lettre au conseil.
    4. Thème : ordre de mettre l'armée en marche.

[936] Francis Guinle, « Ibrāhīm's Embassies: Repetition As narrative Strategy », *Arabica* LI fasc. 1-2 (Janv.-Avril 2004), p. 77-102.

[937] Il faut tenir compte des épisodes cycliques qui parfois s'entremêlent, comme nous l'avons vu précédemment.

- Scène type 2 : Ambassade d'Ibrāhīm.

    1. Thème : Ecriture et remise de la lettre.
    2. Thème : Préparatifs d'Ibrāhīm.
    3. Thème : Chevauchée avec Saʿd comme écuyer.
    4. Thème : Passes de guerre.
    5. Thème : Entrée dans le pavillon ou le *dīwān*.
    6. Thème : Remise de la lettre et déclaration de guerre.
    7. Thème : Demande des frais de route.
    8. Thème : Retour au camp musulman.

- Scène type 3 : Siège de la ville.

    1. Thème de la parade.
    2. Thème des combats singuliers.
    3. Thème de l'impasse.

- Scène type 4 : Le *fidāwī* récalcitrant.

    1. Thème : le fidāwī demande la souveraineté des forteresses.
    2. Thème : Promesse du roi à celui qui prendra la ville.
    3. Thème : Šīḥa entre en lice.

- Scène type 5 : La ruse.

    1. Thème : déguisement de Šīḥa.
    2. Thème : compétition entre Šīḥa et le *fidāwī*.
    3. Thème : association Šīḥa et le *fidāwī*.

- Scène type 6 : Ouverture de la porte de la ville.

    1. Thème : libre circulation de Šīḥa.
    2. Thème : Šīḥa et les gardes.
    3. Thème : Šīḥa prévient l'armée musulmane.
    4. Thème : le *fidāwī* ouvre la porte.

- Scène type 7 : La bataille.

1. Thème : chants de bataille.
2 Thème : description de la bataille.
3. Thème : prise le la ville par les musulmans.

- Scène type 8 : Les récompenses.

1. Thème : réclamation de la souveraineté des forteresses.
2. Thème : révélation de l'identité de Šīḥa.
3. Thème : soumission du *fidāwī* récalcitrant à Šīḥa.

Ce schéma est à prendre comme une reconstitution des diverses scènes type et des différentes étapes de la conquête. Dans le récit, il peut y avoir des effets d'interpolation, des retours en arrière, et une fragmentation qui permettent au récit de trouver une dynamique sans laquelle les différents moments s'enchaîneraient de façon mécanique. C'est aussi ce qui fait que, malgré le nombre très élevé de ces conquêtes, la répétition n'est jamais ressentie comme monotone ou ennuyeuse. Les variations au schéma proposé ci-dessus produisent également un jeu sur l'attendu et l'inattendu dont il faudra reparler. D'autre part, les épisodes de la prise des villes ne comprennent pas tous les scène types décrites plus haut. Il s'agit là du schéma le plus complet. Parfois une, voire deux scènes type peuvent manquer. Les scènes type peuvent, à leur tour, être réduites à un ou deux des éléments constitutifs de la scène complète. En fait, le schéma décrit ci-dessus est un schéma composite qui combine des éléments dispersés à travers le récit et les différents épisodes[938]. On note une concentration de la prise des villes franques dans la première moitié du récit. Voici la liste des villes et le numéro des fascicules[939] :

- Al-ʿArīš (26-27).
- Antioche (30).
- Sīs (31).
- Contantinople (33).

[938] C'est, bien sûr, le problème que pose la modélisation : ou bien on part du plus petit dénominateur commun, ou bien on tient compte des tous les éléments possibles. Si j'ai fait le choix de la seconde solution, c'est que texte nous y invite. En effet, comme pour les ambassades d'Ibrāhīm, on assiste à l'élaboration des scènes type, et même des épisodes type, des variations étant parfois incluses, parfois exclues.

[939] Je ne prends en compte ici que les conquêtes de Baybarṣ en tant que roi. D'autre part, il faut aussi penser que le manuscrit est défectueux entre les fascicules 70 et 71, avec un trou d'environ sept fascicules, et entre les fascicules 180 et [181], où le trou est plus difficile à évaluer, mais devrait tourner autour de dix fascicules.

- Al-Qayqabūn (34).
- Al-Maqdūnīya (37-38).
- Tripoli (première prise : 38)
- Tripoli (deuxième prise : 39-40).
- Jérusalem (41).
- Al-Ankubār (45-46).
- Gênes (49-51).
- Ṣafad (57-58).
- Beyrouth (60).
- ʿAsqalān (81-82).
- Beyrouth (97).
- Qasanṭūra (106).
- Tartous (118-119).
- Ṣūr (142).
- ʻAkkā (148A).
- Ǧazāyir al-Zaʿfarān (154).
- Antioche (161-162).
- Kiklūn (164).
- Constantinople (177).

On note, dans cette liste, que certaines villes, (Antioche, Beyrouth, Constantinople) font l'objet de plusieurs « conquêtes ». Le cas d'Antioche et de Beyrouth sont particulièrement intéressants dans la mesure où il ne s'agit jamais d'en faire des villes musulmanes, mais de les soumettre en leur faisant payer un tribut. Les villes restent sous la coupe de leur *babb*, par exemple Alfard Mākūl à Antioche, mais les musulmans qui y vivent doivent être traité correctement, et une somme d'argent versée annuellement. Constantinople fait l'objet de plusieurs sièges, mais même lorsque la ville tombe, son statut ne change pas. Les rapport entre le *babb* de Contantinople, Mīḫā'īl, avec Baybarṣ d'un côté, et Ǧawān de l'autre, sont

suffisament ambigus pour qu'il arrive toujours à tirer son épingle du jeu, sauf à la fin, après l'exécution de Ǧawān où il sera, lui aussi, mis à mort par les *fidāwīyeh*[940].

1. La prise de Tripoli

Dans l'épisode de la première prise de Tripoli, le récit n'utilise pas la scène type de l'annonce au *dīwān.* Le récit fait un détour qui représente une variante dans la manière d'apprendre au roi ce qui se passe dans son royaume : Baybarṣ et Ibrāhīm font le tour de la ville (ici Damas) pour savoir comment se comporte le nouveau gouverneur. Ils n'apprennent rien sur lui mais, en revanche, ils apprennent qu'il se passe des choses étranges à Tripoli. La scène type ici se décompose de cette manière :

- Baybarṣ se déguise et fait un tour dans la ville.
- Il entend quelqu'un parler d'un problème.
- Il le fait venir au *dīwān*.
- Le personnage lui explique ce qui se passe.

La ville peut être le Caire ou Damas, ou Alexandrie, ou Alep. Il s'agit, en général d'une ville importante du royaume où le roi se trouve à ce moment-là du récit. Le déguisement est souvent celui d'un derviche, comme ici, et le roi est fréquemment accompagné d'un ou deux proches compagnons. Son attention est retenue par un bruit, des gens qui accourent, un attroupement :

> والملك وابراهيم وسعد ابا رياح تبدلوا بصفات دراويش قرندليه ورجعوا الى الشام نزلوا فى بعض الخانات باتوا ذلك الليله وقاموا تانى يوم صاروا يدورا[941] بالشام **من محل الى محل ومن سوق الى سوق**[942] الى ان وصلوا لسوق الخيل نظروا الناس عمال تتراكد[943]

Les formules qui constituent ce thème de la « promenade *incognito* » se trouvent dans des expressions telles que « من محل الى محل و من سوق الى سوق », la rupture étant produite par l'événement central qui vient rompre l'absence de fait inhabituel. Une des caractéristiques de cette scène type est de ne pas donner de détails sur la promenade incognito. Puisque rien d'inaccoutumé ne se produit, le

---

[940] Voir fasc. 179, p. 45.

[941] يدوروا

[942] C'est moi qui souligne.

[943] F. 37, p. 39 ; B/Z, vol. 4, 213.
(Le roi, Ibrāhīm et Saʿd Abā Riyāḥ se déguisèrent en derviches calendars et retournèrent à Damas. Ils descendirent dans un *ḫān* pour la nuit. Ils se levèrent le lendemain et allèrent faire le tour de Damas, de boutique en boutique, et de *sūq* en *sūq*, jusqu'au moment où il arrivèrent au *sūq* des chevaux, et virent les gens qui accouraient.).

chemin pris par le roi et ses amis n'est pas décrit, et les activités des souks traversés ne trouvent aucune place dans le récit.

Lorsque Baybarṣ reçoit l'homme qui est la cause de l'événement imprévu pour lui faire raconter son histoire, le thème de l'opprimé apparaît avec la formule rituelle :

> وسار مع ابراهيم الى ان وصلوا لقصر الابلق دخل اليسير قبل الارض دعا وترجم وبافصح ما تعلم تكلم دعا للملك بدوام العز والنعم وازالة البؤس والنقم وقال له مظلوم يا امير المؤمنين[944]

L'occasion se prête à la ritualisation puisqu'il s'agit d'une audience officielle, bien qu'impromptue. Le prisonnier a conscience de l'occasion. La ritualisation du récit avec des formules de prose rimée attire l'attention sur le langage, au moment où le texe insiste sur l'effort fait par le prisonnier pour « bien parler », ce qui confère d'ailleurs une sincérité à son discours. Ce qu'il va raconter ne peut être que la vérité. L'aspect solennel de l'audience ne masque cependant pas son caractère privé. L'épisode commence par la volonté de Baybarṣ de découvrir quelque chose par lui-même, et se poursuit dans une veine semblable. Baybarṣ ne lève le voile sur son identité (رفع التبديل)[945] que le temps de l'audience. Il part ensuite, toujours déguisé, pour Tripoli, pour vérifier les dires du prisonnier[946].

La participation active de Baybarṣ est une des caractéristiques de cet épisode. Il ne se contente pas d'accepter, comme c'est parfois le cas, l'annonce du danger ou de l'oppression, pour ensuite mettre son armée en route et assiéger la ville en question. Cette participation entraîne une aventure de Baybarṣ et de ses amis à l'intérieur de la ville avec la complicité de Šīḥa qui a déjà investi la place. La présence de Šīḥa fait référence à la scène type où il se trouve déjà dans la ville assiégée à préparer sa conquête. Elle renvoie aussi au thème de la libre circulation de Šīḥa, ici par sa connaissance des souterrains secrets qui conduisent en dehors de la ville. Après une aventure rocambolesque dans le *ḫān* de Tripoli, qui se termine par une variante de la bataille, avec seulement quatre participants du côté des musulmans, qui se renvoient des chants guerriers, Baybarṣ et ses amis finissent par

---

[944] F. 37, p. 44-45 ; B/Z, vol. 4, p. 214.
(Il partit avec Ibrāhīm et arriva au palais al-Ablaq. Le prisonnier entra et baisa le sol, rendant grâce et s'expliquant, et en utilisant le parler le plus pur qu'il connaissait, il invoquait la bénédiction [de Dieu] sur le roi, lui souhaitant d'être à l'abri de la misère et du malheur, et lui dit : « On m'a fait du tort, ô Commandeur des Croyants ! »).

[945] F. 37, p. 43 ; B/Z, vol. 4, p. 213.

[946] Le prisonnier raconte qu'il s'est échappé de Tripoli où se trouve un *sūq* dans lequel on vend et on achète des prisonniers, ceci à l'instigation de Ğawān.

sortir de la ville par le souterrain et, Šīḥa ayant prévenu le vizir Šāhīn qui était en marche pour le Caire après l'expédition précédente, l'armée fait le siège de Tripoli.

Le décalage qui s'installe dès le début de l'épisode par rapport à un schéma type va affecter toutes les scènes qui le constituent. On retrouve une variante similaire plus tard, dans l'épisode de la prise de Ṣūr, qui commence de la même manière : Baybarṣ déguisé fait le tour du Caire et entend parler du hammam de Ṣūr à l'entrée duquel le *babb* a fait peindre le portrait de Baybarṣ sur lequel tous les clients du hammam doivent cracher avant d'entrer. Baybarṣ se rend à Ṣūr incognito, mais seul cette fois-ci, et se fait prendre prisonnier. A partir de cette scène préparatoire, les décalages s'enchaînent, faisant intervenir des thèmes empruntés à d'autres épisodes, comme l'emprisonnement de Baybarṣ. Les scènes type sont donc des canevas assez souples à partir desquels de nombreuses variantes, insertions et interpolations deviennent possibles.

Dans l'épisode de la première prise de Tripoli, Baybarṣ ayant mis le siège à la ville, le *babb* al-Brinḏ[947] décide d'installer un camp aux portes de la ville. Lorsque Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade, il le met en garde contre la réaction possible du *babb* et lui donne des consignes qu'Ibrāhīm refuse de suivre car il a établi les règles de l'ambassade et personne ne peut y déroger :

> قال له الملك يا ابراهيم هذا البرنذ وانت شاهدت افعاله ومضروب فيه المثل اذا احد فعل شئى بقولو[948] له شو فعلت قطعت راس البرنذ فالاولى يا ابراهيم انك تعطيه الكتاب وتجيب منه الجواب من غير لا كلام ولا عتاب ولا تفعل شئى من الاسباب فقال له والله يا امير المؤمنين ومدد جدى ابا السبطين[949] فلا يمكن اسلم كتابك الى احد من الملوك اذ لم يفز واثب على الاقدام وياخذ الكتاب بادب واحتشام وآخذ منه حق الطريق الف دوكاتى تمام ولو كان حواليه جن سليمان عليه السلام قال له روح افعل ما يدك ربح الله افعالك[950]

---

947 « Le Prince ».

948 بقولوا

949 Muḥammad, en fait le grand-père de ses petits fils, Ḥasan et Ḥusayn.

950 F. 37, p. 131-133 ; B/Z, vol. 4, 230.
(Le roi lui dit : « Il s'agit du Prince, Ibrāhīm. Tu as vu de quoi il est capable, et on le cite en exemple : si quelqu'un fait quelque chose, on lui dit : « Ce n'est pas comme si tu avais coupé la tête du Prince » Il vaut mieux, Ibrāhīm, que tu lui donnes la lettre, puis tu ramènes sa réponse, sans rien dire, sans aucun reproche, et sans aucune provocation. » Il lui dit : « Par Dieu, Commandeur des Croyants, que mon ancêtre Muḥammad me vienne en aide, il n'est pas possible de remettre ta lettre à un des rois s'il ne se lève pas pour la prendre avec courtoisie et respect, et si je ne lui prends pas mille ducats pour les frais de route, et ceci même s'il était entouré par les *ǧinn-s* de Sulaymān, que le salut soit sur lui ! » Il lui dit : « Va, fais ce que tu veux. Que Dieu récompense tes bienfaits ! »).

Le rituel de l'ambassade se met en place, mais il est interrompu par un piège tendu par Ǧawān qui a fait creuser des trous devant le pavillon du *babb*. Une bataille s'ensuit, et Ibrāhīm et Saʿd doivent remettre leur ambassade au lendemain. Ǧawān tente de blâmer les musulmans pour ce qui s'est passé, mais al-Burṭuquš rétablit la vérité, et le *babb* fait donner la bastonnade à Ǧawān pour avoir terni sa réputation en tant que roi. Les obstacles s'accumulent pour que cette ambassade ne puisse pas se dérouler selon les règles d'Ibrāhīm. Lorsqu'il arrive enfin au pavillon du *babb*, le lecteur/auditeur sait qu'il peut s'attendre à un nouvel échec de l'ambassade. Le récit insère alors un élément comique autour du repas que le *babb* al-Brinḏ offre à Ibrāhīm. Ce repas, en lui-même, constitue une variante de l'ambassade, mais l'intervention de Saʿd et l'altercation qui s'ensuit montrent aussi une scène type « en devenir ». Le *babb*, tente de résister au rituel d'Ibrāhīm en revenant au rituel plus courant, et en l'incitant à expédier son affaire :

وقال له يا ابن الكورانى لو كان كل رسول كتاب يعمل مثلك ما كان احد كتب
كتاب نحن نعرف العاده رسول الكتاب يحضر لعند الملك المبعوث له يعطيه الكتاب بأدب فيامر له
بالطعام والضيافه قدر ساعه زمان ثم يعطيه الجواب بقا جنابك عامل هنار حديد وضرب لاف[951]

Le repas est une nouveauté qu'Ibrāhīm accepte, bien qu'il ne soit pas dans la coutume de ses ambassades, mais il en fait une stratégie dilatoire, en dévorant et réclamant encore plus :

قال له طيب تفضل اقعد وهات كتابك وخوذ جوابك وانصرف بلأمان فقال له ابراهيم
يا بب ان كان نيتك تضيفنى بالطعام لا مانع فانا باكل من زادك فامر له البب بالطعام وجلس
ابراهيم بنصف الصيوان[952]

Lorsque Saʿd se présente, il exige qu'on lui apporte aussi à manger. Le Prince s'étonne de leur appétit féroce, s'impatiente et réitère sa demande. L'attitude du *babb* al-Brinḏ est conforme aux mises en garde de Baybarṣ, et celle d'Ibrāhīm conforme aux principes érigés par lui pour ses ambassades :

---

[951] F. 38, p. 5-6 ; B/Z, vol. 4, 235-236.
(Il lui dit : « Ibn al-Kūrānī, si tous les messagers se comportaient comme toi, personne n'écrirait plus de lettre. Nous connaissons la coutume du messager : il se présente au roi à qui est adressée la lettre, il la lui donne avec courtoisie, puis il [le roi] fait venir un repas pour lui et lui offre l'hospitalité pendant une heure, puis il lui donne la réponse. Alors que toi tu fais tes passes d'armes, et fais le fanfaron. »).

[952] F. 38, p. 6 ; B/Z, vol. 4, 236.
(Il lui dit : « Très bien ! Je t'en prie assieds-toi, donne ta lettre, prends ta réponse, et va-t-en en paix. » Ibrāhīm lui dit : « Ô *babb* ! S'il est dans ton intention de me faire servir un repas, rien ne l'empêche, et je mangerai de tes provisions. Le *babb* lui fit servir un repas, et Ibrāhīm s'assit au milieu du pavillon.).

وقد تعجب من ذلك الأكل ثم قال ايه يا ابن الكورانى هات كتابك وخوذ جوابك فقال له وانت رد قوم على اقدامك وخوذ الكتاب فلما سمع البرند ذلك الكلام احتد ونتر الحسام وانطبق على ابراهيم انطباق الغمام فقحص ابراهيم الى برات الصيوان واستلقاه كما اسلقى[953] الارض العطشانه اوائل الامطار[954]

Les ordres brusques du *babb* pour se débarrasser au plus vite de cet ambassadeur provoquent cette réaction d'Ibrāhīm qui s'installe pour manger. L'arrivée de Saʿd, sans protocole, démonte le caractère rituel de l'ambassade. Depuis le début, les règles ne sont pas respectées, et on sent bien que quelque chose d'inhabituel va se produire. A ce stade, il est vrai que la réputation d'Ibrāhīm en tant qu'ambassadeur de Baybarṣ n'est pas encore faite et les règles qu'il impose ne sont pas toujours respectées. Elles le seront plus tard lorsque les *babbs*, prévenus par Ǧawān ou al-Burṭuquš, sauront ce qu'il en coûte de ne pas suivre les instructions d'Ibrāhīm à la lettre. Un rituel en remplace un autre. Si l'ambassade ne peut pas se dérouler comme prévu, alors c'est un combat, avec ses propres formules, qui vient prendre sa place. La prose rimée, ainsi qu'une formule telle que :

واستلقاه كما اسلقى[955] الارض العطشانه اوائل الامطار

sont empruntées aux scènes de bataille. Le combat ayant été initié, il se développe ensuite avec l'intervention des musulmans prévenus par Saʿd, et les chants de bataille se répondent. La scène de bataille remplace ici les traditionnels combats singuliers entre les chrétiens et les émirs musulmans, puis les *fidāwīyeh.* La prose rimée se prolonge dans le texte à travers une rime unique (*ān*), jusqu'aux dispositions prises par le *babb* et Ǧawān pour soutenir le siège. Le passage en prose rimée avec cette rime unique est particulièrement long, puisqu'il s'étend sur quatre pages[956]. La rime est initiée par l'introduction du *rāwī* :

قال الراوى يا ساده يا كرام صلوا على النبى العدنان[957]

---

[953] استلقى

[954] F. 38, p. 6-10 ; B/Z, vol. 4, 236.
([Le Prince] s'étonna de les voir manger autant, puis il dit : « Et bien, Ibn al-Kūrānī, donne ta lettre et prends ta réponse ! » Il lui dit : « Et toi, lève-toi et prends la lettre ! » A ces mots, le Prince fut pris de fureur, tira son épée, et se rua sur Ibrāhīm. Ibrāhīm se leva d'un bond et sortit du pavillon et l'accueillit comme la terre assoiffée accueille les premières pluies.).

[955] استلقى

[956] F. 38, p. 27-31 ; B/Z, vol. 4, 240-241.

[957] F. 38, p. 27 ; B/Z, vol. 4, 240.
(Le transmetteur dit : ô mes chers amis, priez pour le Prophète des ʿAdnān.).

Une fois les portes de la ville refermées, le siège s'éternise sans issue possible puisque le seul accès connu des musulmans, le souterrain emprunté auparavant par Baybarṣ et ses compagnons, a été bouché.

C'est à ce moment que commence la scène type du *fidāwī* récalcitrant. Mais, comme pour le reste de l'épisode, celle-ci est en décalage par rapport à ce que l'on attend. Le *fidāwī* en question est Ḥasan al-Mašnātī de la forteresse Mašnāt. Il n'accepte ni l'autorité de Baybarṣ, ni celle de Šīḥa. En l'absence de Manṣūr al-ʿUqāb, parti à la recherche de Maʿrūf, c'est le seul *muqaddam* à connaître tous les souterrains des villes franques. Sans entrer dans le détail de ce thème, on peut remarquer qu'il se démarque du thème habituel des *fidāwīyeh* récalcitrants par plusieurs aspects : d'abord le fait qu'il ne s'agit pas d'un *fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf ; ensuite parce que Šīḥa est aidé dans son action pour l'amener à l'obéissance par la soeur de ce *fidāwī*, ʿAyša, qui se déguise en soldat franc et se fait appeler Nūr al-Masīḥ pour pouvoir pénétrer dans Tripoli. Un élément comique se développe à partir de ce déguisement, lorsqu'al-Burṭuquš et Ǧawān tombent amoureux de Nūr al-Masīḥ avant même de l'avoir vu :

وصارت الكرستيان توصف نور المسيح ومحاسنها[958] باللطافه والظرافه وعلى هوى
الوصف الذى عمال يوصفوه بالمحاسن صار الى البرطقش غرام بنور المسيح لان يا اخوان الاذن
تعشق قبل العين احيانا[959]

Il en va de même pour Ǧawān, après avoir entendu la description faite par al-Burṭuquš à la suite de son entrevue avec Nūr al-Masīḥ :

فلما سمع جوان ذلك الوصف لعب به الغرام[960]

Le décalage continue dans la scène type de l'ouverture de la porte de la ville : ʿAyša est chargée par Šīḥa de prévenir l'armée musulmane en montant sur les créneaux de la ville et en envoyant un message à l'aide d'une flèche. Mais elle utilise ce stratagème à ses propres fins et fait prisonniers les hommes qui se présentent à la porte, à savoir, Saʿd, puis Ibrāhīm, puis Baybarṣ lui-même. La scène utilise alors la formule rituelle des trois appels pour faire apparaître Šīḥa. Cette

---

[958] Le *rāwī* utilise le pronom féminin ici, alors qu'ailleurs il utilise le pronom masculin comme al-Burṭuquš et les autres pour désigner Nūr al-Misīḥ.

[959] F. 38, p. 77 ; B/Z, vol. 4, 250. Le dernier segment est une citation de Baššār Ibn Burd dont on sait qu'il était aveugle.
(Et les chrétiens se mirent à décrire la beauté de Nūr al-Masīḥ ainsi que sa grâce et sa finesse, et à cause de la description merveilleuse qu'ils en faisaient, al-Burṭuquš fut pris de désir pour Nūr al-Masīḥ, car, mes frères, parfois l'oreille tombe amoureuse avant l'oeil.).

[960] F. 38, p. 83-84 ; B/Z, vol. 4, 251.
(Lorsque Ǧawān entendit cette description il fut pris de désir.).

formule prélude à l'obéissance des *fidāwīyeh* récalcitrants, et le texte ici met en exergue ses propres stratégies narratives lorsque Ḥasan al-Mašnātī refuse d'appeler Šīḥa parce qu'il est en rébellion et qu'il veut le rester [c'est Ibrāhīm qui s'adresse au roi alors qu'ils sont prisonniers] :

افندم كيف تقع بالقفص وموجود بالدنيا سلطان الرجال سيحه[961] جمال الدين فاذا كنت بتامر بصرخ عليه ثلاثه اصوات فان ما لبّانا نأخذ منه المقام ونعطيه الى سعد قال له سعد لا لا انا ما بدى صير سلطان انا بدى عيشه ست الحسان[962] ثم تقدم ابراهيم وفك سعد وحسن وقال لهم خذوا حزركم فقال له حسن يا ابراهيم ليش شيحه من الملائكه والا من الجان حتى يحضر باى مكان قال له اذا كنت ما تصدق اصرخ عليه وشوف كيف بيحضر فقال له حسن لا لا انا ما بصرخ عليه لانى عاصى اصرخ له انت لانك طايع[963]

Le but ici n'est pas d'amener ʿAyša à l'obéissance puisqu'elle est acquise à la cause du roi et de Šīḥa, comme elle le dit elle-même à ce dernier lorsqu'il se dévoile à elle et aux autres prisonniers après le troisième appel d'Ibrāhīm :

وقالت له ولك انت متى كنت تحكى[964] قال لها لما حلت علىّ انظار الملك انطلق لسانى وان سئلتى عنى انا سلطان الرجال شيحه جمال الدين وهذا اخوكى عصيان لابد اسلخه وعلق جلده على باب قعلته لكان بكل عقلك يا عيشه انتى فعلتى هذه الفعال بل ادعى الى الأخرس الذى درّبك حتى فعلتى هذه الفعال قال فلما سمعت عيشه ذلك الكلام فكأنها التجمت بلجام واطرقت براسها الى الارض وصفنت حصه من الزمان ورفعت رأسها وقالت له يا ابو الهمم ان كان بتريد طاعه من النساء فانا بقول الف طاعه خوند ومنازل السلامه الى قان قنات الحصون وعزها شيحه جمال الدين وان كان بدك طاعه من الرجال فهذا اخى قدامك حاكيه وافعل به ما شئت[965]

---

[961] شيحه

[962] Saʿd est amoureux de ʿAyša al-Mašnātīya, la soeur de Ḥasan al-Mašnātī, qui devient effectivement son épouse.

[963] F. 38, p. 117-119 ; B/Z, vol. 4, 258-259.
(« Efendem, comment es-tu tombé dans cette cage alors que le sultan des cavaliers, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, est présent en ce bas-monde ? Si tu me l'ordonnes je prononcerai les trois appels ; et s'il ne répond pas, nous le relèverons de sa charge et nous la donnerons à Saʿd. » Saʿd lui dit : « Non, non, je ne veux pas devenir sultan. Je veux ʿAyša la reine de beauté. » Ibrāhīm s'avança ensuite et délivra Saʿd et Ḥasan. Puis il leur dit : « Soyez prudents ! » Ḥasan lui dit : « Ô Ibrāhīm, Šīḥa est-il donc un ange ou un *ǧinn* pour pouvoir ainsi apparaître dans n'importe quel endroit ? » Il lui dit : « Si tu ne me crois pas, appelle-le, et vois comment il va apparaître. » Ḥasan lui dit : « Non, non, je ne l'appellerai pas parce que je suis en rébellion contre lui. Appelle-le toi, car tu lui as prêté obéissance. »).

[964] Šīḥa s'était fait passer pour un esclave muet.

[965] F. 38, p. 120-122 ; B/Z, vol. 4, 259.

C’est Šīḥa lui-même qui propose à Ḥasan le marché traditionnel : celui qui ouvrira la porte de la ville et prendra le *babb* al-Brinḏ, deviendra sultan des forteresses. Le thème peut alors reprendre son cours.

Qu’il s’agisse du thème de l’ambassade d’Ibrāhīm ou de celui du *fidāwī* récalcitrant, on assiste à un dédoublement des éléments qui les constituent, comme si l’épisode butait sur des obstacles qui l’empêchent d’avancer, à la manière de Saʿd qui bute sur un trou, puis sur un autre, au moment de la première tentative d’ambassade.

La seconde prise de Tripoli reprend les scènes type en revenant au modèle proposé. La situation est la suivante. Après la prise de la ville, Baybarṣ s’est emparé du *babb* al-Brinḏ et l’a attaché à une croix, le conduisant ainsi à travers tout le pays. Sa femme veut le venger et le libérer, et elle va se plaindre à son père, le *babb* Kašyānūš de Ǧazāyir al-Nār. Celui-ci se rend à Tripoli avec plusieurs rois francs et, bien sûr, Ǧawān et al-Burṭuquš. Baybarṣ apprend ainsi la nouvelle :

قال الراوى يا ساده الى يوم الملك جالس يقظان غير ناعس يصلى ويسلم على النبى لأنه بيمنه كل جزع يابس وباب الديوان استد وداخل البراج يصيح سبحان هادى الطير قال الملك وعالم الغيب وراحم الشيب العلامه براح السلامه قال افندم من حمص العديه تنقل الكتاب منازل وصل ليد الملك فضه وقراه يرى من يد غياث الدين حالكم[966] حمص الى حضرة امير المؤمنين...[967]

(Elle lui dit : « Dis donc toi, depuis quand peux-tu parler ? » Il lui dit : « Lorsque le regard du roi s’est posé sur moi, ma langue s’est déliée. Et si tu te demandes qui je suis, je suis le sultan des cavaliers, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn. Quant à ton frère qui s’est rebellé contre moi, il faut que je l’écorche et que je pende sa peau à la porte de sa forteresse. Tu ne penses pas sérieusement, Ayša, que c’est toi qui as fait ces grandes choses. Mais invoque la bénédiction de Dieu sur ce muet qui t’a guidée dans ce que tu as fait. » Il dit. Lorsque ʿAyša entendit ces mots, ce fut comme si on la bridait. Elle baissa la tête vers le sol et réfléchit un moment. Puis elle releva la tête et lui dit : « Ô, maître des desseins, si tu veux l’obéissance des femmes, alors je dis mille fois obéissance, chef, et que la paix soit avec le chef des chefs des forteresses et leur gloire, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn. Et si tu veux l’obéissance des hommes, voici mon frère, devant toi. parle-lui en et fais-en ce que tu voudras. »).

966 حاكم

967 F. 39, p. 133-134 ; B/Z, vol. 4, 293-294.
(Le transmetteur dit : Ô mes amis, jusqu’au jour où le roi était assis, vigilant et alerte, priant le salut sur le Prophète qui fait reverdir la branche desséchée dans sa main droite, lorsque la porte du *dīwān* s’ouvrit, et entra le gardien du pigeonnier qui s’écria : « Gloire à Dieu qui a guidé jusqu’ici le pigeon ! » Le roi dit : « Par Celui qui connaît le Secret, le Clément envers les vieillards, quel en est le sceau ? » Il dit : « Efendem, il vient de Homs où l’air est pur. Après avoir franchi plusieurs étapes, elle arriva entre les mains du roi. Il rompit le sceau, la lut et vit qu’elle venait de Ġiyāṯ al-Dīn, gouverneur de Homs, à son excellence le Commandeur des Croyants...).

La scène type est en partie tronquée de formules rituelles, comme celle qui consiste à lire la lettre aux dignitaires une fois que Baybarṣ en a pris connaissance[968], et le texte poursuit en donnant l'explication de la présence du *babb* Karšyānūš à Tripoli. Baybarṣ se met en route avec son armée et assiège de nouveau la ville. Le récit interpole alors une scène de ruse et de contre-ruse inspirée par le fait que Ǧawān s'est assuré les services d'un *fidāwī* chrétien, Qawādīs al-Mālṭī, qui se charge de délivrer le *babb* al-Brinḏ, toujours attaché à sa croix, et qui en profite pour droguer Ibrāhīm et Saʿd, et enlever Baybarṣ. Encore une fois, le récit fait apparaître les procédés narratifs en les désignant par leur usage hyperbolique : cinq fioles de *banǧ* sont utilisées par les personnages qui se droguent les uns les autres dans un monastère. En fin de compte, après un nouvel enlèvement de Baybarṣ par Ǧawān, lorsque le roi délivré retourne au monastère avec Ibrāhīm et Saʿd, ils trouvent tout un groupe de personnages drogués et, plutôt que d'expliquer ce qui s'est passé, ni comment tous ces personnages sont arrivés là, le texte fait simplement les comptes :

وساروا الى ان وصلوا الى الدير نظروا جوان مطالع على اغا الصالحانى وشيحه وموسى
ابن حسن القصار والمقدم خطاب صاحب قلعة دمويه وسليمان الجاموس ومعهم القران كشيانوش
وقواديس المالطى وبعض من الملوك وبعد ما راح الملك ارتما سبعة عشر تعفينه بنج لذلك الدير[969]

Lorsque le siège reprend, Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade et, cette fois-ci, la scène se déroule en suivant les formules rituelles et les règles édictées par Ibrāhīm. Cependant, une variante est introduite, comme pour compenser l'ambassade tronquée de la première prise de Tripoli : alors que la coutume d'Ibrāhīm est de demander mille ducats pour ses frais de route (*ḥaqq aṭ-ṭarīq*), cette fois-ci il réclame cette somme à chacun des rois présents :

فالتفت كشيانوش الى جوان القران[970] وقال له ابونا شو عمال يقول الشى باشى قال له
اعطيه يا فليونى حق الطريق الف دوكاتى فامر له البب بالف ذهب فاخذهم ابراهيم وحطهم بديل
المعتريه وتقدم الى قدام البرنذ وقال له اندر يا بب فقال له شو بتريد يا ابن الكورانى قال له حق

---

[968] Une des conditions posées par Baybarṣ lors de son accession au trône est de décider s'il doit divulguer ou non aux membres du *dīwān* les informations qu'il reçoit. Il lui arrive parfois de plier la lettre et de la ranger dans son habit sans en dire un mot. En général ceci est clairement signifié dans le texte, avec, parfois, un rappel de la condition.

[969] F. 40, p. 41-42 ; B/Z, vol. 4, 307.
(Ils allèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent au monastère. Là, ils virent Ǧawān qui avait fait sortir ʿAlī Āġā al-Ṣāliḥānī, ainsi que Šīḥa, Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, le *muqaddam* Ḫaṭṭāb maître de la forteresse Damawīya, Sulaymān al-Ǧāmūs, et avec eux le *qirān* Kašyānūš et Qawādīs al-Mālṭī, ainsi que quelques rois ; et après le départ du roi, on avait jeté dix-sept fioles de *banǧ* dans ce monastère.).

[970] القرنان

الطريق فقال له ما اخذت الف ذهب قال له ابراهيم يا بب الكاب[971] لكل الملوك وانتم عشره فكل واحد يأتى بالف دوكاتى ولا اضربكم بحد السيف اطير منكم الهاماتى فأمر له البب البرنذ بالف ذهب اخذهم وسار لعند غيره وصار يدور على الملوك جميعهم واخذ عشرة الاف دينار حطهم بديل المعتريه وطلع من الصيوان كأنه الأسد الكاسر وركب بظهر الصلخديه[972] وطلع المسير لعند الملك الظاهر[973]

La scène suivante est une nouvelle variante du *fidāwī* récalcitrant. Le problème des souterrains se pose une nouvelle fois et Baybarṣ décide de partir seul. Il rencontre deux hommes, al-Tīm et al-Mulhib, prêts à prendre la ville si le roi leur promet la souveraineté des forteresses, mais il s'agit en fait de deux chrétiens que Šīḥa arrête et met à la torture. Cette variante inattendue met en contraste le comportement de Šīḥa vis–à-vis des *fidāwīyeh* ismaéliens qu'il entreprend de convaincre par la ruse. Il les menace parfois et les drogue, mais ne les maltraite jamais vraiment[974], alors qu'il se montre sans pitié pour les *fidāwīyeh* chrétiens. Šīḥa est réellement l'homme aux cents visages, non seulement parce qu'il se déguise et prend l'allure et les traits de n'importe quel autre personnage, mais aussi parce qu'il y a en lui des facettes totalement différentes. Elle montre aussi comment chacune des aventures que Baybarṣ entreprend seul tourne finalement à son désavantage, et comment il a sans cesse besoin de ses compagnons pour lui sauver la mise.

Afin d'examiner le schéma de la chevauchée des fils des héros, nous allons nous reporter à un certain nombre d'épisodes de la seconde partie du manuscrit. Ceci pour deux raisons ; d'une part ce schéma n'apparaît pas dans la première partie qui concerne les héros[975] eux-mêmes, d'autre part, les épisodes sélectionnés sont tous de

---

[971] الكتاب

[972] Il s'agit de la monture d'Ibrāhīm, une jument qu'il a gagnée dans un épisode précédent (voir fascicule 36).

[973] F. 40, p. 58-60 ; B/Z, vol. 4, 311.
(Kašyānūš se tourna vers Ğawān le cornu et lui dit : « Mon père, que dit l'ambassadeur ? » Il lui dit : « Mon fils, donne-lui mille ducats pour les frais de route. » Le *babb* lui fit apporter mille pièces d'or. Ibrāhīm les prit et les mit dans les basques de son manteau. Puis il avança face à Le Prince et lui dit : « Attention, ô *babb* ! » Il lui dit : « Que veux-tu, Ibn al-Kūrānī ? » Il lui dit : « Les frais de route. » Il lui dit : « N'as-tu pas pris mille pièces d'or ? » Ibrāhīm lui dit : « *Babb*, la lettre est pour tous les rois, et vous êtes dix. Chacun d'entre vous doit mille ducats, sinon, je vous passe au fil de mon épée et je fais voler vos têtes ! » Le *babb* Le Prince ordonna qu'on lui donne mille pièces d'or qu'il prit. Puis il alla vers un autre et fit ainsi le tour de tous les rois. Il prit dix mille dinars qu'il mis dans les basques de son manteau. Puis il sortit du pavillon comme le lion féroce, enfourcha al-Ṣalḫadīya et se mit en route pour rejoindre al-Malik al-Ẓāhir.).

[974] Exception faite de Al-Nisr Ibn ʿAğbūr, mais celui-ci avait fait bastonner Šīḥa tant et plus, si bien que ce dernier se venge (voir fasc.32).

[975] J'entends ici les personnages importants en dehors de Baybarṣ lui-même, à savoir Šīḥa, Aydamur et surtout ʿArnūs dont la progéniture fait l'objet de nombreux épisodes de ce type.

la même main (B2). Les variations du schéma sont d'autant plus significatives qu'elles ne peuvent pas être imputées à un changement de main. Nous commencerons par l'analyse du schéma tel qu'il se présente dans un épisode tardif[976], qui concerne la chevauchée de Qaṭmūriğ Abū ʿAmda, le fils de ʿArnūs et de Kātrīn, la fille d'un des rois des Balkans[977]. Il convient de rappeler les circonstances car elles remontent au tout début de l'histoire de ʿArnūs[978]. Après avoir été chassé de Catalogne pour avoir tué le fils du roi ʿAbd al-Ṣalīb, ʿArnūs est adopté par le *babb* Al-Maġlawīn, roi des Balkans, qui se fait passer pour son vrai père, à l'instigation de Ğawān qui a bien compris qu'il s'agit, en fait, du fils de Maʿrūf. ʿArnūs atteint l'âge d'homme et devient un chevalier impressionnant, si bien qu'al-Maġlawīn craint qu'il ne désire prendre sa place. Il l'envoie collecter les tributs des trente-six rois des Balkans sous sa coupe, mais leur demande de refuser de payer et de le débarrasser de ʿArnūs. Devant leur refus, ʿArnūs les tue les uns après les autres. Le trente-sixième roi tente de prendre ʿArnūs au piège en lui donnant sa fille Kātrīn en mariage, mais celle-ci prévient ʿArnūs de la duplicité de son père ; il le met à mort, puis retourne à Sofia, en laissant Kātrīn derrière lui, enceinte d'un enfant mâle, nommé Qaṭmūriğ. Ce dernier réapparaît donc aux fascicules 166-167.

Une des raisons de la concentration de ce type d'épisodes dans la première moitié du récit réside dans l'apparition d'un autre cycle, à la fois concurrent et complémentaire, celui des fils des héros, qui commence au fascicule 107 avec l'apparition du fils d'Ibrāhīm, et qui s'intensifie avec les chevauchées des fils de ʿArnūs, pour se terminer au fascicule 172, avec le retour de Ṣafrīn, le fils de ʿArnūs et de Ṣafrīna, la fille de l'Empereur de Rome, au sein de l'Islam. En reconstruisant l'épisode complet selon les scènes type on obtient le schéma suivant :

b) Episode type : La Chevauchée des fils des héros contre l'Islam.

- Scène type 1 : Amitié d'un ou plusieurs des héros avec un jeune *babb*.

  1. Thème : un des héros entend parler du *babb*.
  2. Thème : le héros se déguise et rend visite au *babb*.
  3. Thème : ils se lient d'amitié.

---

[976] Voir fascicules 166-167.

[977] Voir fascicule 65.

[978] Rappelons que ʿArnūs apparaît pour la première fois dans le texte au fascicule 45, lors du retour d'Ibrāhīm de son ambassade à Rome. Mais son histoire n'est vraiment racontée qu'au fascicule 65, au moment où il s'apprête à chevaucher contre l'Islam.

- Scène type 2 : Préparation de la chevauchée.

    1. Thème : Ǧawān fait le tour des rois francs pour les inciter à prendre les armes contre l'Islam.
    2. Thème : Ǧawān arrive dans un pays francs et rencontre le *babb*.
    3. Thème : il reconnaît les héros et persuade le *babb* de partir en guerre.
    4. Thème : préparatifs de la guerre.

- Scène type 3 : Le roi est prévenu de la chevauchée du *babb*.

    1. Thème : le roi en son conseil.
    2. Thème : lettre prévenant d'un danger.
    3. Thème : lecture de la lettre au conseil.
    4. Thème : ordre de mettre l'armée en marche.

- Scène type 4 : La Chevauchée.

    1. Thème : le *babb* prend successivement les villes musulmanes.
    2. Thème : il établit son camp à al-Swaydīya et attend l'armée musulmane.
    3. Thème : l'armée musulmane arrive.

- Scène type 5 : L'ambassade d'Ibrāhīm.

    1. Thème : écriture de la lettre.
    2. Thème : préparatifs d'Ibrāhīm.
    3. Thème : chevauchée avec Saʿd comme écuyer.
    4. Thème : passes d'armes.
    5. Thème : remise de la lettre et déclaration de guerre.
    6. Thème : retour au camp musulman.

- Scène type 6 : Le champ de bataille (*maydān*).

    1. Thème : la parade.
    2. Thème : les combats singuliers.
    3. Thème : la bataille générale.
    4. Thème : le *babb* est fait prisonnier.

- Scène type 7 : L'action de Šīḥa.

    1. Thème : Šīḥa découvre la mère du *babb*.
    2. Thème : Šīḥa délivre la mère du *babb*.
    3. Thème : Šīḥa révèle l'identité du *babb.*
    4. Thème : retrouvailles du fils et de ses parents.
    5. Thème : conversion du *babb*.

- Scène type 8 : Renversement de la situation.

    1. Thème : le *babb* lutte contre son camp.
    2. Thème : victoire des musulmans.
    3. Thème : récompenses.

Plusieurs remarques s'imposent. D'une part, certaines scènes type, comme celle où le roi est prévenu de la chevauchée, sont une simple variation de la scène type de l'épisode de la prise des villes franques ; de même, la scène type du siège devient la scène type du *maydān* avec les mêmes thèmes. Les deux types d'épisodes peuvent inclure une ambassade d'Ibrāhīm (ou un de ses substituts), mais pas nécessairement. Encore une fois, il s'agit ici de l'épisode type reconstitué. La séquence chronologique subit des variations, d'une part avec les prolèpses, d'autre part à cause de l'effet de simultanéité qui se dégage du récit, lorsque deux scènes type s'imbriquent : la première s'interrompt pour laisser la place à la seconde, puis reprend son cours, donnant ainsi l'impression que les événements racontés sont simultanés. La formule verbale qui introduit cet effet est souvent du type « اما الملك فانه...»[979]. Il arrive fréquemment aussi que les scènes type soient interverties, entraînant la nécessité d'une analepse. Dans l'épisode type de la chevauchée des fils des héros contre l'Islam, il arrive que la première scène type soit celle de l'annonce de la chevauchée du roi. Ensuite, le récit « raccroche » à l'aide d'une formule du type « وكان السبب ب...»[980].

Quelques exemples pourront montrer comment les épisodes types se développent à partir des scènes type décrites plus haut, et le genre de variations introduites par le récit. Le premier épisode considéré concerne la première et la seconde prise de Tripoli aux fascicules 37-38-39-40.

---

[979] Pour traduire cet effet de simultanéité on pourrait traduire « Pendant ce temps, le roi...).

[980] Selon le cas on peut traduire : « La raison pour laquelle... » ou « Et la cause de...).

1) La chevauchée de Qaṭmūriğ

L'épisode débute directement avec la deuxième scène type, qui voit Ğawān faire le tour des rois francs pour se plaindre de l'Islam et les inciter à partir en guerre :

> قال الراوى يرجع الكلام الى العرص الدنان جوان القرنان فأنه لما هرب من وقعة السويدية صار يدور فى البلاد ويحرض الملوك وما احد يسمع له كلام الى ان وصل الى رومة المداين ودخل لعند القيصر صفرين باشقران وهو ينعى بالويل والثبور وعظائم الأمور[981]

Les lamentations de Ğawān ne sont pas nouvelles, et le thème de Ğawān et les rois francs court depuis le début du récit lorsque, après la mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, il assiste *incognito* au *dīwān* désignant Baybarṣ comme son successeur[982]. Il va alors se plaindre auprès des rois de la côte et les prévenir du danger :

> الى ان وصلو[983] [جوان والبرطقش] لارض العريش دخل على ملكها وهو باكى العين حزين القلب واخبره بما جرى فقال له يا ابونا هذه الماده ما بتخصنا ملك وبايه على ملكه نحن شو كتر غلبتنا بينهم وانت ليش حامل هل سلم بالعرض فقال له جوان آه يا مفجوع انت مانك عارف شو بده يجرى من هل مرفوس وانت شوا على بالك ما هى رايه الماده الا على دقنى وتركه وسار لعند ملك عسقلان واحكا له مثل ما احكا الى ملك العريش فقال له يا ابونا نحن شو بخصنا بدعوت الملوك وصرفه وما حسن جوان يدهى بعقله فتركه وراح لعند ملك صور وقف بباب الديوان قرا قداس ودخل على البب الروم عط[984] وبكا قدامه وتوجع له واخبره عن المبايعه فقال له يا ابونا هذه الماده ما لنا فيها تعلق قال له جوان آه فليون شو بده يجرى منه لانه هذا الذى دلت عليه الدلايل والكتب والذى بده يهدم المعابد والكنايس ويعمرهم جوامع ومدارس[985]

---

[981] F. 166, fol. 46v.-47r.
(Le récit revient au vil, au sac à vin Ğawān le cornu. Lorsqu'il s'enfuit de la bataille d'al-Suwaydiya, il se mit à faire le tour du pays, incitant les rois, mais aucun d'eux ne l'écoutait, jusqu'à ce qu'il arrive à Rome al-Madāyin. Il entra chez l'Empereur Ṣafrīn Bāšqirān en se lamentant, en gémissant et en geignant de cette immense catastrophe.).

[982] Selon la volonté d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, les dignitaires prêtent allégeance à Baybarṣ, bien que celui-ci refuse de monter sur le trône à ce moment-là.

[983] وصلوا

[984] Dans sa lettre à ʿĪsā al-Nāṣir, ce Rūm ʿAṭṭ se présente comme le « gouverneur de Beyrouth » (« حاكم بيروت ») et c'est ainsi que le reste du récit le présente. Au fascicule 142, lorsqu'il est question de la bataille de Ṣūr, le roi est nommé « Damkīn ».

[985] F. 20, p. ; B/Z, vol. 2, 329-330.
(Jusqu'à ce qu'ils [Ğawān et al-Burṭuquš] arrivent à al-ʿArīš. Il entra chez le roi, les yeux pleins de larmes et le coeur plein de tristesse, et il [Ğawān] lui apprit ce qui s'était passé. Il [le roi] lui dit : « Mon père, cette affaire ne nous concerne pas. Les rois et l'allégeance à leur pouvoir, pourquoi irions-nous nous en mêler ? Et toi, pourquoi te compliques-tu la vie ? Ğawān lui dit : « Ah, misérable ! Tu ne sais pas ce qui va arriver à cause de ce scélérat. Et toi tu n'en as rien à faire que je paye cette histoire de ma barbe ! » Puis il le quitta et se rendit chez le roi de ʿAsqalān

Beaucoup plus tard dans le récit, les rois francs connaissant Ğawān et ses manigances, et surtout les désastres qui ont suivi les diverses campagnes militaires contre l'Islam, c'est sans état d'âme qu'ils le chassent de chez eux. La formule ayant fait son temps, elle se transforme alors comme par exemple dans l'épisode du *babb* Qarṣanṭīn al-Īṭālī :

وسار [جوان] على بلاد الافراج وكلما دخل على ملك يطرده مثل الكلب الذى مدوده ادنه[986]

Dans la mesure où la première scène type ne figure pas dans cet épisode, le thème de la reconnaissance des héros en visite chez le *babb* n'apparaît pas. En revanche, l'idée de la reconnaissance est présente puisque Ğawān a bien repéré la marque sur la joue de Qaṭmūriğ qui le désigne comme un des fils de ʿArnūs. Un des intérêts de cet épisode réside dans le fait que Ğawān tente de réconcilier Qaṭmūriğ avec l'Empereur de Rome, Ṣafrīn, pour que tous les deux chevauchent contre l'Islam, or, les deux sont des fils de ʿArnūs. La courtoisie de Ṣafrīn envers Ğawān tranche avec la manière dont il est généralement chassé par les autres *babb*, et nous donne une indication sur la nature de cet Empereur, digne successeur de son grand-père Frīdrīk[987] qui lui-même s'était converti à l'Islam[988]. Ğawān lui rappelle tous les « méfaits » de Baybarṣ à l'égard de sa famille et des chrétiens, en se gardant bien de dire le rôle qu'il a joué dans toutes ces affaires :

قال له آه فليون رين المسلمين قتل اخوك وكسر عساكره ونهب زخائره[989] واموالهوانت صرت قيصر وجلست على كرسى رومة المداين والعار راكبك ما تقوم تركب عليه وتاخذ ثارك وتقوم بناصر الكرستيان فضحك صفرين وآخذه الى جانبه وامر له بالمشروب الى ان هدى

---

et lui raconta ce qu'il avait raconté au roi d'al-ʿArīš. Il [le roi] lui dit : « Qu'avons nous à voir avec les exigeances des rois ? » et il l'éconduit. Ğawān ne parvint pas à lui faire changer d'avis. Il le quitta et se rendit che le roi de Ṣūr. Il se tint près à la porte du *dīwān* et dit une messe, puis il entra chez le *babb* al-Rūm ʿAṭṭ et se mit à pleurer devant lui. Puis il lui fit part de sa douleur et lui apprit l'allégeance [à Baybarṣ]. Il [le roi] lui dit : « Mon père, cette affaire ne nous concerne pas. » Ğawān lui dit : « Ah, mon fils, si tu savais tout ce qu'il va faire ! Car c'est lui que les signes et les livres ont annoncé, c'est lui qui va détruire les églises et les lieux de culte pour en faire des mosquées et des écoles coraniques.).

986 F. 162, fol. 23r.
(Et il [Ğawān] se rendit en pays franc, et chaque fois qu'il entrait chez un roi, on le chassait comme un chien galeux.)

987 Ṣafrīn croit que son père est l'Empereur Frīdrīk, alors qu'en fait il est le fils de ʿArnūs et Ṣafrīna, une des filles de Frīdrīk. Il découvre ceci plus tard, après la mort de ʿArnūs (voir le fascicule 171).

988 Voir fasc. 110.

989 ذخائره

روعه قال له ابونا رين المسلمين مسعد ومن عاند المسعد لا يموت الا مكمد وثانياً فيه عهود بيني وبين الرين اني لا اركب على بلاده[990]

L'ironie narrative se met en place lorsque Ğawān se mêle de réconcilier les deux rois, Ṣafrīn et Qaṭmūriğ, en froid depuis que ce dernier refusait de payer un tribut au premier, sans avoir qu'il sont déjà frères. La notion de pacte devient un enjeu essentiel. D'une certaine manière, Ğawān déplace cette notion qui lie Ṣafrīn à Baybarṣ, comme s'il s'agissait d'un pacte contre-nature, pour le remplacer par un pacte entre Ṣafrīn et Qaṭmūriğ. Le même terme est utilisé dans une cérémonie présidée par Ğawān au *dīwān* de Rome :

وصلوا الى الديوان وجلسوا على كرسى الأحكام وعمل صفرين الى البب قطمورج الضيافات المعتبرات وجوان اجرا بينهم العهودات وصاروا كأنهم اخوات[991]

L'ironie tient au fait que pour Ğawān il s'agit d'un mensonge, d'un pacte tout aussi contre-nature que celui entre Ṣafrīn et Baybarṣ, mais un pacte qui, croit-il, arrange ses affaires, alors qu'en fait il s'agit d'un vrai pacte, comme une confirmation tacite et mystérieuse du lien qui lie les deux hommes.

Le plan élaboré par Ğawān suit l'itinéraire habituel : Brousse, Madīnat al-Ruḫām, avec ensuite le but d'atteindre Alep :

قال قطمورج الى جوان ابونا انت اعرف فى بلاد الأسلام على اى بلد نطلع قال له فليوني ما فى علينا اهون من ارض برصه وهى اول بلاد الأسلام وبعدها نملك مدينة الرخام[992]

---

[990] F. 166, fol. 47. Référence à l'épisode précédent. Baybarṣ ayant assiégé Rome après le meurtre de l'Empereur Frīdrīk et la mort de son fils Dūfuš, il lève le siège et conclut un traité de non-agression avec Ṣafrīn.
(Il lui dit : « Ah, mon fils, le roi des musulmans a tué ton frère, défait son armée et a pillé ses vivres et ses biens. Toi, tu es devenu Empereur et tu restes là assis sur le trône de Rome al-Madāyin la honte sur ton front. Et si tu te levais pour prendre ta revanche et donner la victoire aux chrétiens ! » Ṣafrīn se mit à rire, l'installa à ses côtés et ordonna qu'on lui apporte à boire pour qu'il se calme. Il lui dit : « Mon père, le roi des musulmans bénéficie de la fortune, et celui qui s'oppose à la fortune ne peut que mourir dans la détresse. D'autre part, lui et moi avons conclu un pacte stipulant que je ne dois pas attaquer son pays.).

[991] F. 166, fol. 53r.
(Ils arrivèrent au *dīwān* et ils prirent place sur les sièges de l'autorité et Ṣafrīn fit les honneurs de l'hospitalité au *babb* Qaṭmūriğ. Ğawān officialisa le pacte entre eux, si bien qu'ils devinrent comme des frères.).

[992] F. 166, fol. 54r.
(Qaṭmūriğ dit à Ğawān : « Mon père, toi, tu connais mieux que moi le pays de l'Islam, par où devons-nous commencer ? Il lui dit : « Mon fils, le plus simple c'est Brousse qui est la première ville du pays d'Islam, ensuite prendre Madīnat al-Ruḫām. »).

Notons que le récit n'est pas conforme à ce qui se passe d'ordinaire : en fait le texte laisse le plus souvent entendre que la première ville que les Francs atteignent et attaquent est Madīnat al-Ruḫām ; une fois prise, les musulmans se replient sur Brousse, poursuivis par les Francs. Masʿūd Bayk, gouverneur de Brousse, prévient alors Baybarṣ qui lui conseille d'abandonner la ville et de se réfugier à Alep, le temps que l'armée du Caire vienne planter ses tentes à al-Swaydīya. On retrouve ce schéma dans de nombreux épisodes dont les plus marquants sont ceux de la Reine Ḥamqā' (fascicule 129-130) et de la Reine Baḥrūma, 146-147, mais la ville semble être considérée comme la première étape vers la conquête des villes musulmanes depuis le fascicule 79. Madīnat al-Ruḫām est considérée dans le texte comme la ville de ʿArnūs, conquise par lui sur les Francs. Contrairement à Brousse qui, depuis le début de la *Sīra* est une ville musulmane, Madīnat al-Ruḫām est comme une épine dans la chair des rois francs. Sa position est donc instable et chaque fois que la ville est affaiblie (par exemple par l'absence ou la maladie de ʿArnūs), les Francs s'empressent de l'occuper, espérant pouvoir ainsi avancer par étapes jusqu'à Alep et même Damas. Le manuscrit de Damas ne comporte pas la prise de Madīnat al-Ruḫām par ʿArnūs, et il est vraisemblable que cet épisode figure dans un des fascicules manquants entre les fascicules 70 et 71. La première mention de la ville apparaît dans le fascicule 74, et elle est déjà la ville de ʿArnūs. Par la suite, c'est Šīḥa qui, déguisé en patriarche, en parle à Ismāʿīl, lorsque le *babb* al-Aṣfīn profite de l'absence de ʿArnūs pour investir la ville :

قال له اعلم سيدي باني انا بترك فى مدينة الرخام ولما اتى عرنوس وفتح البلد فتوح الاسلام ما قاسا على الرعايه فلاجل ذلك ما هان علينا فيه[993]

Le récit de la chevauchée de Qaṭmūriğ continue avec le siège de Brousse et entre dans la scène type de l'annonce des nouvelles à Baybarṣ :

فكان الملك ذات يوم جالس يقظان غير ناعس يصلى ويسلم على نبى لان بيمينه كل جزع يابس وباب الديوان استد وداخل البراج يصيح سبحان هادى الطير فقال الملك وعالم الغيب

[993] F. 79, fol. 45v. (main C).
(Il lui dit : « Sache, mon seigneur, que je suis patriarche à Madīnat al-Ruḫām. Lorsque ʿArnūs est venu conquérir la ville pour l'Islam, il ne s'est pas montré dur avec les habitants, et pour cette raison on ne renonce pas facilement à lui.).
Le chevauchement avec le fascicule 80 (main B2) permet une comparaison des textes :
فقال له سيدى انا بترك بهذه البلد فلما اخذها عرنوس وفتحها اسلام ما آسا على الرعايا بقى ما بهون علينا فيه
F. 80, p. 4026.

وراحم الشيب العلامه براح السلامه قال له افندم من برصه تنقل الكتاب منازل وصل ليد الملك فضه وقراه يرا من يد مسعود بك...[994]

La scène se déroule selon le modèle type, et après avoir lu la lettre de Masʿūd Bayk et pris l'avis des dignitaires du *dīwān*, Baybarṣ réunit l'armée et envoie différentes lettres, dont une à ʿArnūs pour qu'il s'assure de la protection de Madīnat al-Ruḫām et fasse ensuite route pour Brousse avec son armée. Nous avons là, peut-être, une explication du fait que Ǧawān déroge au plan habituel : ʿArnūs se trouve à Madīnat al-Ruḫām et il veut vraisemblablement éviter les rencontres entre le père et le fils. Brousse lui semble un bon compromis, dans la mesure où, par le passé, la ville a fréquemment été abandonnée aux Francs sans coup férir. Or, c'est sans compter avec la présence d'al-Qara Aṣlān qui décide de résister. Dans une scène d'ambassade inversée, alors que Maʿūd Bayk vient de lire la lettre de Qaṭmūriǧ demandant à ce qu'on lui livre la ville, al-Qara Aslān coupe la tête du messager :

فلما فهم مسعود بك ذلك الكلام اعرضه على اعيان برصه وقال لهم شو قلتم بالجواب
قال له القره اصلان انا على رد الجواب وفز طرق البطريق على واردیه اطاح راسه من بين كتفيه[995]

Il s'agit, bien sûr d'une rupture du rituel et du protocole qui ne peut qu'entraîner une altération des scènes type suivantes. Après une journée où al-Qara Aṣlān se bat en combat singulier contre les Francs, les uns après les autres, il doit affronter à lui seul toute l'armée que Qaṭmūriǧ envoie contre lui. En effet, la règle établie veut que les chevaliers se suivent sur le champ de bataille ; or, al-Qara Aṣlān veut se battre seul :

[فقال] له القره اصلان لا وسر بابا مدين لا احد يبرز الا انا ما دام الحرب براز ولكن
متى ما شفتم الروس حملت حملة واحده ابقوا ساعدونى وانحدر الى الميدان وطلب البراز واقام على ذلك الحال وهو حامى الميدان مدة عشرة ايام[996]

---

994 F. 166, fol. 54v.
(Un jour le roi était assis, vigilant et alerte, priant le salut sur le Prophète qui fait reverdir la branche desséchée dans sa main droite, lorsque la porte du *dīwān* s'ouvrit, et entra le gardien du pigeonnier qui s'écria : « Gloire à Dieu qui a guidé le pigeon ! » Le roi dit : « Par Celui qui connaît le Secret, le Clément envers les vieillards, quel en est le sceau ? » Il dit : « Efendem, de Brousse ». Après avoir franchi plusieurs étapes elle arriva entre les mains du roi. Il rompit le sceau, la lut et vit qu'elle venait de Masʿūd Bayk...).

995 F. 166, fol. 58r.-v.
(Lorsque Masʿūd Bayk comprit ces paroles, il les soumit aux dignitaires de Brousse et leur dit : « Quelle est votre réponse ? » Al-Qara Aṣlān lui dit : « C'est moi qui vais donner la réponse ! » Il se leva d'un bond, frappa le soldat au cou et sépara sa tête de ses épaules. »).

80 F. 167, fol. 2r.

Une fois toute l'armée des Francs lâchée sur al-Qara Aṣlān, la scène prend un tournant différent et entre dans la scène type des batailles, avec la formule rituelle qui annonce la prose rimée et la confrontation des armées :

وبرز القره اصلان كعادته صال وجال وطلب البراز ما شاف الا عسكر الروس[997]
حملت عليه حملة واحده فتلقاهم كما تستلقى الأرض العطشانه اوائل الأمطار وصرخ الله اكبر
والتحش على الكفار بضرب احر من النار...[998]

Les cavaliers de Brousse, sont rapidement suivis par l'armée de ʿArnūs qui vient prendre la relève. Le récit répète alors la scène des combats singuliers, mais « normalise » la scène avec Naṣīr al-Nimr qui remplace al-Qara Aṣlān, puis le jour suivant Ismāʿīl, puis Hadīr al-Ruʿūd, puis Yaʿqūb al-Hadīrī, ceci pendant vingt jours, jusqu'à l'arrivée de Baybarṣ et son armée. Il s'en suit un combat singulier entre Qaṭmūriğ et Baybarṣ qui le fait prisonnier.

Šīḥa arrive, et le récit entre dans la scène type de l'action de Šīḥa. Lorsqu'il annonce que Qaṭmūriğ est le fils de ʿArnūs, la scène prend un tour imprévu et comique lorsque ce dernier se demande qui peut bien être la mère :

قال له قوم اطلق البب قطمورج فأنه ولدك فلما سمع عرنوس ذلك الكلام فرح غاية
الفرح وركد على ابنه واطلقه وطيب خاطره وقال له لا تخاف يا ولدى والتفت الى شيحه وقال
له افندم ابن مين هذا من بنات الملوك[999]

Il est vrai que l'histoire remonte à sa première jeunesse, et que Kātrīn, retrouvée par Šīḥa dans un monastère des Balkans, est la première femme épousée par ʿArnūs, laissée sur place après la mort de son père et le départ de ʿArnūs, et

---

(Qara Aṣlān lui [dit] : « Non, par le secret de Bābā Madyan, personne d'autre que moi ne les défiera au combat, aussi longtemps que la guerre consistera en un combat singulier. Mais lorsque vous verrez les « Russes » se lancer dans une seule attaque, alors vous m'aiderez. Puis il descendit sur le champ de bataille et défia [l'ennemi] au combat. Il défendit ainsi le champ de bataille pendant dix jours.).

997 Chaque fois que le terme « الروس » apparaît dans le texte, le *ḥakawātī* le raye et écrit au crayon soit « الكفار », soit « الدشمان ».

998 F. 167, fol. 2r.-3v.
(Qara Aṣlān les défia au combat comme à son habitude, attaquant et paradant, lorsqu'il vit toute l'armée russe se lancer à l'attaque. Il l'accueillit comme la terre asoiffée accueille les premières pluies, et s'écria : « Dieu est le plus grand ! » et il fit tomber sur les infidèles des coups plus brûlants que le feu.).

999 F. 167, fol. 14r.-15v.
(Il lui dit : « Va délivrer le *babb* Qaṭmūriğ car c'est ton fils. Lorsque ʿArnūs entendit ces mots, il éprouva une joie extrême et courut délivrer son fils et calmer ses esprits en lui disant : « N'aie pas peur, mon fils ! ». Puis il se tourna vers Šīḥa et lui dit : « Efendem, de quelle fille de roi est-il le fils ? »).

manifestement oubliée par lui, mais pas par le récit qui avait bien promis que l'on reparlerait d'elle et de son fils, selon la formule consacrée :

ثم اختلا معها وازال بكارتها فتروح منه حامل باذن مسير المحامل بولد ذكر يسمى قطمورج ابو عمد حين ظهوره يبقا له كلام[1000]

Kātrīn est l'une des deux femmes de ʿArnūs non converties à l'Islam au moment où Šīḥa la retrouve car il l'a épousée alors qu'il croyait être le fils d'al-Maġlawīn. L'autre épouse est Mārīna, la propre fille d'al-Maġlawīn, qu'il épouse lorsqu'il apprend qu'il n'est pas le fils du *babb*, et qu'il pense alors être celui de Kinyār. Son mariage avec Mārīna suit de près celui avec Kātrīn, et le fait d'être bigame ne semble pas du tout gêner ʿArnūs. Tout se passe comme si ce premier mariage n'avait qu'une importance relative, entre autre celle de sauver ʿArnūs du poison préparé à son intention par son beau-père. Du reste, textuellement, la nuit de noces se réduit à la citation précédente, alors que celle de son second mariage, avec Mārīna, est beaucoup plus détaillée et représente le thème complet de la nuit de noces, thème dont les éléments de base se trouvent dans les descriptions de nuits de noces précédentes, depuis le fascicule 3. ʿArnūs ne s'en tire pas sans quelques reproches de la part de Kātrīn, reproches qui, même s'il les écarte, reflètent de sa part une attitude discourtoise qui tranche avec celle de Baybarṣ envers sa femme, par exemple :

ولما دخلت الى الصيوان وقعت على عرنوس وصارت تبكى وتقول له يا ديابره ما هذه عوائد اولاد الحلال كل هذه الأيام لم تسئل عنى ولو لا حضورى اليوم كان راح ابنى بلاش واحرمنى اياه فقال لها لكى المعذره يا سموا البرنسس لأننى مشغول بامر الدنيا والأحكام والحروبات[1001]

De fait, le personnage de ʿArnūs est traité de façon ambivalente par le texte. D'une part son attitude est souvent sanctionnée par d'autres personnages, comme le fait que jusque tard dans le récit, il continue à boire du vin lorsqu'il se trouve en pays Franc, ou qu'il ne peut entendre la description d'une belle jeune femme sans

[1000] F. 65, p. 20.
(Puis il s'isola avec elle avec elle et prit sa virginité. Elle tomba alors enceinte d'un enfant mâle appelé Qaṭmūriğ Abū ʿUmd, quand il ré-apparaîtra nous aurons des choses à en dire.).

[1001] F. 167, fol. 19r.
(Lorsqu'elle entra dans le pavillon, elle tomba sur ʿArnūs et se mit à pleurer, en lui disant : « Ô Diyābruh, ce ne sont pas là pas des habitudes des gens bien. Tous ces jours passés sans demander de mes nouvelles ! Si je n'étais pas arrivée aujourd'hui mon fils était perdu et tu m'en aurais privée. » Il lui dit : « Je te demande pardon, ô altesse, mais j'ai été occupé par les choses de ce bas-monde, le gouvernement et les guerres.).

immédiatement se rendre à ses côtés pour la séduire. D'autre part, ses aventures amoureuses et ce qui en résulte constituent une partie importante du récit ; elles contribuent également à ramener les éléments marginaux vers le centre, et à augmenter l'espace métaphorique de l'Islam.

Qaṭmūriğ prisonnier et l'armée franque en déroute, il ne reste plus que le rituel de la conversion et celui de la circoncision pour que l'épisode prenne fin. Ces deux rituels sont effectivement mentionnés, sans effet particulier. Pour la conversion, elle est instantanée dès que Qaṭmūriğ apprend que ʿArnūs est son père :

فلما سمع قطمورج كلامها حالاً اجاب الى الأسلام ونطق بالشهاده[1002]

Le récit se dispense du texte de la formule rituelle de la *šahāda* qui figure souvent dans la scène type. Quant à la circoncision, elle est mentionnée rapidement :

وسيف الدين عرنوس نزل بقناقه قلعة الكبش واحضر الجراح باشى طهر ابنه قطمورج واعطاوا وهب وفرق الفضة والذهب وبعد سبعة ايام طاب جرح قطمورج فأخذه ابوه وطلع على الديوان[1003]

La circoncision de ʿArnūs avait une toute autre allure[1004].

Parmi les variations notoires de cet épisode, la scène type de l'ambassade est particulièrement intéressante car elle subit une inversion radicale. L'absence totale d'Ibrāhīm dans cet épisode n'est pas expliquée dans le texte. Aucune ambassade des musulmans vers les chrétiens n'a lieu, aucune trêve n'est proposée. L'ultimatum, cette fois-ci, vient des Francs, et la réponse est violente. Toutes les règles établies sont balayées d'un coup de sabre qui fait voler la tête du messager. Le texte entre ainsi dans une phase très expéditive et, de plus en plus, les scènes type élaborées au cours du récit vont subir des variations qui vont davantage dans le sens de la réduction que de l'expansion. Mis à part l'épisode de Kirğīn, fils de ʿArnūs et de Kirğīna[1005], qui ne compte que 50 pages dans un fascicule de la même main que les

---

[1002] F. 167, fol. 19v.
(Lorsque Qaṭmūriğ entendit ses paroles, il se convertit immédiatement à l'Islam et prononça la *šahāda*.).

[1003] F. 167, fol. 20v.
(Sayf al-Dīn ʿArnūs descendit dans sa résidence, la forteresse al-Kabš et fit venir le chirurgien en chef pour circoncire son fils Qaṭmūriğ. Puis il fit des donations, distribua l'argent et l'or ; puis, après sept jours, lorsque la circoncision de Qaṭmūriğ fut cicatrisée, son père le conduisit au *dīwān*).

[1004] F. 68, p. 2185-2192.

[1005] F. 119, fol. 35v. La rencontre de ʿArnūs et Kirğīna ne figure pas dans les fascicules de la recension damascène de l'IFEAD. Elle se produit vraisemblablement dans un des fascicules

autres épisodes considérés ici, on note un abrégement des épisodes. A titre de comparaison voici la liste des épisodes concernant les fils francs[1006] de ʿArnūs dans les fascicules de la même main (B2) :

- Qaṭlūniğ (fascicule 117), 100 pages.
- Kirğīn (fascicule 119), 50 pages.
- Maryam al-Ḥamqā' (fascicules 129-130), 164 pages.
- Yatmūrid (fascicules 132-133,) 104 pages.
- Dūmār (fascicule 157), 40 pages.
- Qaṭmūriğ (fascicule 166-167), 64 pages.
- Mīrūnīš (fascicule 170), 44 pages.

L'épisode de Ṣafrīn apparaît au fascicule 171 (main C), et comporte 48 pages. A titre de comparaison aussi, on peut ajouter à cette liste celle des épisodes concernant les fils que ʿArnūs a de ses mariages avec des princesses du pays des *ʿağam*, mais ces épisodes ne suivent pas du tout le même schéma. Les épouses *ʿağamīya* de ʿArnūs sont toutes musulmanes et ont épousé ʿArnūs au cours d'une expédition qui se termine par la libération de leur royaume qui, jusque là, était sous le joug du *qān* Halawūn. Dans le cas des épouses franques, ʿArnūs les avait mises dans son harem à Madīnat al-Ruḫām, et on se souvient que le magicien Armānīya[1007] avait dispersé ce harem. En ce qui concerne ses épouses *ʿağamīya*, ʿArnūs les laisse simplement sur place et retourne en terre d'Islam. Il s'agit donc plus de retrouvailles à la suite de problèmes rencontrés par les épouses et leur fils. Ces derniers sont au nombre de trois :

- Ḫasqān Šāh (f.134), 58 pp.
- Nasrīn Šāh (134), 36 pp.
- ʿUṯmān Šāh (167), 28 pp.

Il reste à évoquer le cas particulier de Ṣamṣām al-Ḥabašī (169, 102 pp.) dont la conception a vraisemblablement lieu dans un fascicule manquant du

---

manquants. On retrouve une mention de Kirğīna au fascicule 165, lorsque son père, le magicien *ʿağamī*, Saqarmīd décide de se venger.

[1006] Le manuscrit étant défectueux, tous les fils francs de ʿArnūs ne réapparaissent pas dans la recension. Mīrūn, par exemple, le fils de Kātrīn, la fille du *babb* al-Mankubīrd, conçu au fascicule 68, ne réapparaît plus dans le récit.

[1007] F. 92.

manuscrit[1008]. Son *dīwān* redonne cependant une nouvelle vie à l'épisode type, en incluant des scènes comiques de magie, car la mère de Ṣamṣām est une magicienne, et un effet d'inversion puisque c'est elle qui « trouve » les fils de ʿArnūs, emprisonnés, puis Ibrāhīm et Saʿd qu'elle fait prisonniers, alors que d'ordinaire, c'est la femme de ʿArnūs qui est trouvée, généralement par Šīḥa.

Dans le schéma type, l'épisode de Qaṭmūriğ se situe entre celui extrêmement élaboré de Maryam al-Ḥamqā', et celui, extrêmement condensé de Mīrūniš. Cet épisode-ci est le dernier à présenter les scènes type de la chevauchée d'un des fils de ʿArnūs et il se situe après la mort de ce dernier, ce qui explique peut-être sa concision.

2) La Chevauchée de Mīrūniš

- Scène 1 : Préparatifs de la chevauchée.

1. Ğawān se rend à Rome chez l'Empereur pour lui apprendre la nouvelle de la mort de ʿArnūs et des fils des rois du Portugal[1009], ainsi que de la mise à mort par Baybarṣ des rois francs responsables de la mort de ʿArnūs.
2. Il demande à Ṣafrīn de chevaucher contre l'Islam pour venger les rois francs.
3. Ṣafrīn refuse au nom du pacte passé avec Baybarṣ.
4. Il envoie Ğawān auprès du *babb* Mīrūniš, roi de Ğazāyir Mīrūn.
5. Ğawān se présent chez le *babb* de la part de Ṣafrīn, et lui demande de chevaucher contre l'Islam.
6. Le *babb* accepte et lui demande son plan.
7. Préparatifs de guerre.

- Scène 2 : Le siège d'al-Ruḫām.

1.L'armée de Mīrūniš se rend à al-Ruḫām et assiège la ville.

2. Mīrūniš envoie une ambassade à Ṣamṣām qui gouverne la ville.

[1008] Le récit rappelle toutefois les circonstances de cette rencontre ce qui nous permet de comprendre l'histoire.

[1009] Selon les mains, Portugal ou Balkans : il s'agit des fils des rois qui étaient sous la coupe d'al-Maġlawīn, qui se sont convertis en même temps que ʿArnūs lui et le suivent à travers tout le récit.

- Scène 3 : L'ambassade ;

    1. Le messager se présente et donne la lettre à Ṣamṣām.
    2. Ṣamṣām lit la lettre qui lui demande de livrer la ville.
    3. Ṣamṣam coupe la tête du messager.
    4. Ṣamṣām sort avec l'armée et jette la tête du messager comme toute réponse.

- Scène 4 : Les combats ;

    1. Ṣamṣām combat les Francs les uns après les autres. Le lendemain c'est le tour de Qaṭlūniğ, puis les autres fils de ʿArnūs pendant 20 jours.
    2. Ğawān conseille à Mīrūniš de descendre lui-même sur le champ de bataille, et il fait prisonnier quatre des fils de ʿArnūs.
    3. Mīrūniš décide de lancer une attaque générale. Bataille.
    4. Les *fidāwīyeh* et Baybarṣ arrivent avec l'armée du Caire.

- Scène 5 : L'annonce à Baybarṣ (retour en arrière/ analepse).

    1. Badr al-Ġafīr raconte au roi ce qu'il a vu.
    2. Baybarṣ rassemble l'armée et prend la mer pour se rendre à Madīnat al-Ruḫām.

- Scène 6 : L'action de Yaʿqūb al-Hadīrī [Hadīr al-Ruʿūd][1010].

    1. Yaʿqūb al-Hadīrī [Hadīr al-Ruʿūd] entend parler de la chevauchée de Mīrūniš contre l'Islam.
    2. Il se rend à Mīrūn, déguisé, avec ses hommes.
    3. Il découvre Mīrūna, la mère de Mīrūniš et l'épouse de ʿArnūs.
    4. Il la ramène à Madīnat al-Ruḫām.

- Scène 7 : Nouvelle bataille.

[1010] Selon les mains : Hadīr al-Ruʿūd ou Yaʿqūb al-Hadīrī. Il semble qu'il y ait une divergence et une confusion entre les différentes mains entre Yaʿqūb al-Hadīrī (qui s'est converti au fascicule 111) et son frère Hadīr al-Ruʿūd. Ce dernier nom est d'ailleurs rayé par une autre main, et remplacé par Yaʿqūb al-Hadīrī

1. Yaʿqūb al-Hadīrī [Hadīr al-Ruʿūd] se bat contre Mīrūniš et le fait prisonnier.
2. Les Francs sont mis en déroute.

- Scène 8 : La conversion de Mīrūniš.

1. Mīrūna dit à son fils qu'il est le fils de ʿArnūs.
2. Mīrūniš se convertit.
3. Circoncision de Mīrūniš.

Détaillé de cette manière, l'épisode donne l'impression d'être aussi développé que l'épisode type, malgré l'absence de certaines scènes, comme celle habituellement longue de l'ambassade d'Ibrāhīm. En fait, chaque élément est réduit à sa plus simple expression et l'ensemble ne totalise que 44 pages. Ajoutons à ceci qu'un élément intrus, par rapport à l'épisode type, vient étoffer le récit. En effet, l'action de Šīḥa est ici remplacée par celle de Yaʿqūb al-Hadīrī [Hadīr al-Ruʿūd] dont l'histoire s'entremêle avec celle de la chevauchée. Le récit doit donc donner des détails sur la raison de sa présence, ce qu'en général il ne fait pas pour Šīḥa qui est sans cesse en déplacement, et toujours là où il faut. Yaʿqūb al-Hadīrī [Hadīr al-Ruʿūd], ancien *fidāwī* chrétien, était revenu dans sa forteresse qu'il avait quittée après s'être converti à l'Islam et rejoint ʿArnūs à al-Ruḫām. Depuis la mort de ʿArnūs, c'est lui qui avait pris la direction des affaires dans cette ville, et c'est également lui qui en confie le gouvernement à Ṣamṣām après son départ. Le personnage est une des figures montantes de la dernière partie de la *Sīra*, et ses démêlés avec sa famille et sa forteresse font l'objet de plusieurs épisodes depuis le fascicule 111. Lorsqu'il revient chez lui, ses gens s'opposent à lui à cause de sa conversion. Il tue tous ceux qui ne veulent pas se convertir, y compris sa femme et deux de ses fils, le troisième, al-ʿArfīd, étant absent des lieux, et part avec les hommes qui ont accepté de se convertir et de le suivre. C'est en chemin qu'il entend parler de la chevauchée de Mīrūniš et qu'il part pour Mīrūn avec ses hommes. D'une certaine manière, l'épisode de la chevauchée de Mīrūniš fonctionne comme un tremplin pour le rebondissement de l'histoire de Yaʿqūb al-Hadīrī, mais aussi comme une chute, puisque la suite montre la révolte d'al-ʿArfīd contre son père, révolte qui se poursuit par une fausse conversion[1011], puis par la mort d'al-ʿArfīd. Dans la mesure ou Yaʿqūb al-Hadīrī est devenu un des héros du récit, au même titre que ʿArnūs qu'il remplace à Madīnat al-Ruḫām, l'épisode qui le concerne fait aussi

[1011] Voir fascicules 170-171.

partie de la chevauchée des fils des héros contre l'Islam, mais avec toute une série d'inversions.

- Yaʿqūb al-Hadīrī est un chrétien converti, et non pas le fils d'un musulman élevé en pays chrétien.
- Al-ʿArfīd connaît son père.
- Son motif est une vengeance personnelle.
- Son association avec Ǧawān est volontaire et en toute connaissance de cause.
- La conversion d'al-ʿArfīd est feinte.
- La réconciliation est impossible à cause de cette fausse conversion que Yaʿqūb ressent comme une trahison.

Un des points intéressants dans la structure du récit à ce moment-là est la double imbrication des épisodes : d'une part l'épisode de Yaʿqūb al-Hadīrī et de son retour dans sa forteresse s'insère dans l'épisode de la chevauchée de Mīrūniš, d'autre part, la conversion de Ṣafrīn, l'Empereur de Rome, s'insère dans l'épisode de la chevauchée d'al-ʿArfīd contre l'Islam, provoquant ainsi un autre point de contact et de contraste. C'est sur le bateau ramenant Ṣafrīn, sa mère et ses deux tantes (une autre épouse de ʿArnūs, et une autre épouse de Šīḥa) à Alexandrie avec les prisonniers, que Yaʿqūb al-Hadīrī accuse son fils de trahison et lui coupe la tête[1012].

La chevauchée de la reine al-Ḥamqā' est un des épisodes les plus développés de la chevauchée des fils des héros. Il n'atteint pas la complexité de l'épisode d'al-Ṭūfrīn[1013], le fils d'Aydamur et de Durr Mulk, dont l'histoire se mêle avec celle de Nuwayrid, le fils de Šīḥa, mais il se démarque par le fait que pour une fois, il s'agit d'une fille de ʿArnūs. En effet, il s'agit du seul exemple féminin dans la *Sīra* de la descendance des héros, traité de la même manière que leur descendance masculine. Cependant, parce qu'il s'agit d'une fille, l'épisode ne se termine pas sur les retrouvailles de la reine avec son père et sa mère (al-Ranqīs) et sa conversion à l'Islam, mais se prolonge par l'émergence d'une *fitna* à cause d'elle et de ses prétendants, suivie d'une nouvelle aliénation d'Ibrāhīm.

3) La Chevauchée de la reine Maryam al-Ḥamqā'

- Scène 1 : Préparation de la chevauchée.

[1012] Voir fascicule 172.
[1013] Voir fascicules 113-117.

1. Le récit de Badr al-Ġafīr à ʿArnūs.
2. La reine Maryam al-Ḥamqā' remet à leur place les ducs, ses prétendants.
3. Intervention de Ǧawān.
4. Préparation de la chevauchée contre l'Islam.
5. Ǧawān va trouver la « mère » de la reine, une magicienne, pour en savoir plus sur Maryam. Il apprend qu'elle est la fille de ʿArnūs et de Ranqīs.
6. Puis il va chercher des bateaux auprès du Duc Aġnātīf.

- Scène 2 : ʿArnūs et la reine

1. ʿArnūs part pour l'île al-Mānʿa pour voir cette reine dont lui a parlé Badr.
2. Qaṭlūniǧ apprenant le départ de son père décide de le suivre.
3. Ils se font passer pour deux frères, fils du roi du Portugal.
4. Ǧawān revient au camp des Francs et reconnaît ʿArnūs et son fils qu'il fait arrêter.

- Scène 3 : L'avancée des Francs.

1. Siège d'al-Ruḫām.
2. Repli de l'armée d'al-Ruḫām sur Brousse. Prise d'al-Ruḫām.

- Scène 4 : Baybarṣ apprend la nouvelle.

1. Baybarṣ reçoit une lettre de Masʿūd Bayk.
2. Il ordonne à Masʿūd Bayk de se replier sur Alep.
3. Il prépare l'armée du Caire et se met en marche.

- Scène 5 : Les combats.

1. La prise de Brousse.
2. L'installation des Francs à Swaydīya ;
3. Combat singulier : al-Qara Aṣlān et Aġnātīf ;
4. La bataille. Combat entre Maryam et al-Qara Aṣlān ;

5 Le défilé de l'armée du Caire.

- Scène 6 : L'ambassade d'Ibrāhīm ;

1. Sans attendre les quarante-et-un jours habituels, Baybarṣ écrit la lettre et la confie à Ibrāhīm.
2. Ibrāhīm se retire dans son pavillon pour se préparer.
3. Il arrive au camp de la reine et tombe sous le charme de sa beauté.
4. Il décide de ne pas parader devant elle.
5. La reine le reçoit et lui offre à boire, puis se plaint qu'il n'a pas fait sa parade habituelle.
6. La parade amoureuse d'Ibrāhīm.
7. Ibrāhīm donne la lettre à la reine.
8. La reine donne la réponse à Ibrāhīm.
9. Ibrāhīm réclame les frais de route.
10. Ibrāhīm apporte la réponse au roi.

- Scène 7 : L'action de Šīḥa

1. Šīḥa et Ibrāhīm partent à la recherche de ʿArnūs et Qaṭlūniğ pour les délivrer.
2. Šīḥa va trouver Tāğ Nās pour qu'elle les aide.
3. Šīḥa déguisé en Ğawān se fait prendre par la magicienne, Ramramīma la « mère » de Maryam.
4. Intervention d'Ibrāhīm, Nuwayrid et Tāğ Nās.
5. Libération de ʿArnūs, Qaṭlūniğ et Ranqīs.

- Scène 8 : Les combats singuliers.

1. Tuḫtamur se bat contre la reine. Blessé, il tombe amoureux d'elle.
2. Combats des généraux et des *fidāwīyeh*.
3. Combat entre Baybarṣ et la reine. Baybarṣ enlève la reine.
4. Bataille générale.
5. Repli de Ğawān et des Ducs.
6. Bataille navale : al-Baṭarnī et l'amiral Šātlīt.
7. Fausse conversion de Šātlīt. Fuite de Ğawān et al-Burṭuquš.

- Scène 9 : Retrouvailles.

    2. Maryam retrouve sa mère, Ranqīs, qu'elle croyait morte.
    2. Elle apprend que ʿArnūs est son père.
    3. Elle se convertit.

- Scène 10 : Les rivaux

    1. Tuḫtamur veut demander la main de Maryam et en parle à Ismāʿīl qui doit intercéder pour lui.
    2. Ibrāhīm veut demander la main de Maryam et en parle à Šīḥa.
    3. Retour au Caire.

Parmi les différences avec l'épisode type, on peut noter les interpolations de scènes, comme par exemple la scène de l'amitié d'un des héros avec le jeune *babb* qui apparaît ici en deuxième position par rapport à l'épisode type, et prend la tournure d'échange galant. Le récit de la première scène est pris en charge par Badr al-Ġafīr, mais glisse rapidement vers le narrateur qui annonce ainsi le transfert :

كان سيف الدين جالس بديوانه عمال يتعاطا احكامه وباب الديوان استد وداخل لعنده بدر الغفير ابن شاكر فلاقا له عرنوس وامر له بالجلوس وسلم عليه وقال له شو فيه من الأخبار قال له والله يا خوند فيه معى حديث غريب فقال له هات لشوف فأبتداء بدر يحكى الى عرنوس ونحن نحكى لمن يسمع والنبى بالقيامه فيمن يصلى عليه يشفع...

قال الراوى ان بدر كان داير رمته التقادير على جزاير المانعه[1014]

Notons aussi l'interpolation de la scène type 3 de l'épisode type « La Chevauchée des fils des héros contre l'Islam » (« Le roi est prévenu de la chevauchée du *babb* ») entre deux scènes qui appartiennent à la chevauchée, prenant ainsi la quatrième position. De la même manière, la scène type 7 (« L'action de Šīḥa ») est interrompue par celle des combats. L'ensemble de l'épisode, en fait, est construit selon le modèle de l'interpolation de scènes. Le traitement du temps et de l'espace se trouve affecté par une telle stratégie narrative qui permet de transporter

[1014] F. 129, fol. 14r.-v.
(Sayf al-Dīn était assis à son *dīwān* à dispenser la justice, lorsque la porte du *dīwān* s'ouvrit et Badr al-Ġafīr Ibn Šākir entra. ʿArnūs l'accueillit, le pria de s'asseoir et le salua, puis il lui dit : « Quelles nouvelles ? » Il lui dit : « Par Dieu, ô chef ! J'ai une histoire bien étrange à raconter. » Il lui dit : « Dis voir ! » Alors Badr al-Ġafīr se mit à faire son récit à ʿArnūs. Et nous, nous ferons notre récit à celui qui écoute et, au jour du Jugement Dernier, le Prophète intercèdera pour celui qui prie pour lui. Le transmetteur dit : Badr voyageait ici et là quand par hasard il arriva à Ğazāyir al-Māni'a.).

le récit d'un lieu à un autre, de faire ressortir la simultanéité des actions, de traiter de façon plus élaborée et détaillée certaines scènes.

C'est le cas, en particulier, de l'ambassade d'Ibrāhīm qui mérite une mention spéciale. Bien que Maryam soit décrite dans le texte comme une amazone, dans les mêmes termes que son frère Qaṭlūniğ, elle est traitée différemment par les musulmans, et leur attitude face à cette guerrière qui s'en prend à l'Islam, s'adapte à cette nouvelle situation. Le fait que Baybarṣ n'attende pas les quarante-et-un jours coutumiers n'est pas vraiment expliqué dans le texte, mais il est interprété par Maryam al-Ḥamqā' comme un affront intentionnel :

وكان جوان قاعد عند الملكه فقال غنادره شو فيه قالوا له ابونا جايه الشى باشى من عند الرين فالتفتت الملكه البرطقش وقالت له لا يا سيف الروم على الحساب انت ما تكذب كيف بتقول الرين ما بكاتبك الا بعد واحد واربعين يوم قال لها اسئلى جوان عن ذلك فأن كان ما هو هيك بكون انا الكاذب بقا شى هل ماده الذى عملها الرين خلاف العاده مانى عارف فهزت الملكه براسها وقالت انا فهمت المضمون ودينى الرين استصغرتى حتى كاتبنى قوام[1015]

Ibrāhīm s'est préparé selon son rituel, même si la scène n'est pas développée ici comme elle l'est dans d'autres ambassades mais, en voyant Maryam, il regrette d'avoir revêtu son armure :

والله لو اعرف ما لبست الدراع[1016]

Il ne voit pas la nécessité d'imposer à Maryam ce qu'il impose aux autres *babb*, et il est prêt à enfreindre toutes les règles de l'ambassade qu'il a lui-même élaborées :

ما هو لازم تسحب بوجهها حسام ولا هو لازم قيامها للكباب لأنها بنت قيامها ما هو فخر[1017]

[1015] F. 129, fol. 58r.
(Ğawān était assis auprès de la reine et il dit : « Messires, que se passe-t-il ? » Ils lui dirent : « Mon père, l'ambassadeur du roi est arrivé. » La reine se tourna vers al-Burṭuquš et lui dit : « Sayf al-Rūm, s'il est vrai que tu n'es pas un menteur, pourquoi m'as-tu dit que le roi attendait quarante-et-un jour avant d'écrire la lettre ? » Il lui dit : « Demande à Ğawān, et si ce n'est pas comme cela que ça se passe, alors je suis un menteur. Mais pour quelle raison le roi a-t-il changé son habitude, je n'y comprends rien. » La reine hocha de la tête et dit : « Moi, je comprends le message. Par ma religion, le roi considère que je ne vaux pas grand chose en m'écrivant tout de suite. »).

[1016] F. 129, fol. 59v.
(Par Dieu, si j'avais su je n'aurais pas mis mon armure.).

[1017] F. 129, fol. 59v.

Le texte revient à trois reprises sur ces infractions aux « habitudes » d'Ibrāhīm en reprenant les termes *ʿāda* et *ʿawā'id*[1018]. Ceci conduit Maryam à penser qu'Ibrāhīm, comme le roi veut la rabaisser, en particulier lorsqu'il se dispense de la parade guerrière qui est généralement ce que tous attendent, émerveillés par les prouesses d'Ibrāhīm :

قالت له يا حاج ابراهيم الملوك ناموسهم واحد ذكور او اناث وانا سمعانه انه لك عوائد تدخل على الملوك وانت ساحب الشمنتار وبتعمل هنار فيا للعجب ما فعلت قدامى شيء كأنك استصغرنى[1019]

Le plus frappant dans cette scène est la transformation que subit l'ambassade à travers cet ensemble de variations. Le poème que déclame Ibrāhīm à son arrivée au camp franc est remplacé ici par un *ġazal* qui commence ainsi :

تجلى وجه مريم يوم عيد فكان هناك عيد فوق عيد[1020]

Quand, à la demande de Maryam, il se met à parader, le rituel reprend son cours, mais l'esprit même en est changé et devient un spectacle qui se transforme en parade amoureuse. La relation acteur / spectateur apparaît dans les termes utilisés lorsqu'Ibrāhīm se lève pour exécuter le rituel :

فقال لها ابراهيم ما شاء الله ما دام فيه هيك مروه براسك وقفى حتى فرجيكى[1021]

et les gens se précipitent pour voir le spectacle et commenter sa performance :

وصارت تتراكد الفرسان ناح الصيوان واقبلت الدوقات والأعيان وصاروا يتفرجوا على ذلك الأسد الغضبان ويقولوا الى بعضهم واى واى يا المسيح والدين الصحيح هذا فارس بون البون[1022]

(Nul besoin de lui tirer l'épée au visage, nul besoin de l'obliger à se lever pour prendre la lettre, car c'est une femme et il n'y a aucune fierté à en tirer.).

[1018] F. 129, fol. 58r. ; f. 130, fol.1v. et fol. 2r.

[1019] F. 130, fol. 2r.
(Elle lui dit : « *Ḥağğ* Ibrāhīm, hommes ou femmes, les rois ont droit aux mêmes honneurs. J'ai entendu dire que tu avais pour coutume de te présenter devant les rois en tirant ton sabre, et de faire des passes d'armes. Alors comment se fait-il que tu n'aies rien fait devant moi, comme si tu considérais que je ne vaux pas grand chose ? »).

[1020] F. 129, fol. 58v.
(Le visage de Maryam brillait par un jour de fête,
Et il avait là une fête qui surpassait la fête.).
Vers composé par dame Warda al-Yāziğī (m. 1924).

[1021] F. 130, fol. 3r.
(Ibrāhīm lui dit : « Ça alors ! Puisque ta tête est si pleine de valeur chevaleresque, attends voir, regarde-moi ! »).

Pour Ibrāhīm, non seulement il s'agit d'un coup de foudre dès qu'il la voit, mais en plus elle possède les qualités d'un vrai chevalier, cette vertu chevaleresque (*murū'a*) qui en fait l'égale d'un roi. Pour Maryam, l'adresse d'un cavalier sur son cheval et ses passes d'armes, la valeur et le courage, dépassent la fracture entre chrétiens et musulmans. Lorsqu'elle parle des rois chrétiens et de leur attitude envers les ambassades d'Ibrāhīm et leur rituel, elle dit :

يا حاج ابراهيم عمال تقول بينقهروا منك الملوك وديني ما بينقهر الا كل جبان واما
صاحب الناموس بيفتخر بفعلك وبيتعلم الفراسه منك[1023]

L'ambassade devient la première phase dans un rituel de cour dans lequel la reine joue aussi son rôle de femme courtisée lorsqu'elle se lève pour prendre la lettre, connaissant par coeur toutes les étapes de l'ambassade. Cependant, il y a un danger à changer les règles d'un rituel public et communautaire pour des raisons privées. Ce rituel concerne l'intérêt de la communauté en tant que première étape vers la réintégration d'un personnage. Transformé en parade amoureuse pour le bénéfice d'un seul, les conséquences ne se font pas attendre. Le déplacement du rituel déclenche une série de malentendus, une fracture entre deux individus (Tuḫtamur et Ibrāhīm), et finalement le risque d'une *fitna*, ce qui serait l'inverse du but de l'épisode de la chevauchée des fils des héros. Finalement Ibrāhīm devient le champion de la reine, dans le plus pur esprit chevaleresque et sauve la communauté menacée par l'ennemi étranger.

B) L'attendu et l'inattendu

Si la répétition appartient à l'attendu, en revanche la variation constitue l'inattendu dans le récit. Bien sûr, à partir du moment où on retrouve, à travers divers épisodes, le même type de variation, celle-ci finit par ne plus se différencier de la répétition, et devient un élément attendu. Plusieurs procédés narratifs permettent d'échapper à ce phénomène. Tout d'abord, certaines scènes, qui participent à des épisodes similaires, ne sont que peu répétées, et toujours avec des

---

[1022] F. 130, fol. 5r.
(Les chevaliers se précipitèrent vers le pavillon, et les ducs et les nobles se rapprochèrent pour voir ce lion furieux, et ils se disaient entre eux : « Ah ! Ah ! Par le Messie et la vraie religion, ce chevalier est fantastique ! »).

[1023] F. 130, fol. 2v.-3r.
(*Ḥağğ* Ibrāhīm, tu dis que les rois s'offusquent [de ton attitude]. Par ma religion ! Seuls les lâches peuvent s'offusquer. Quant aux gens d'honneur, ils éprouvent de la fierté dans tes actes, et ils en tirent une leçon de chevalerie.)

variations. La stratégie consiste, par exemple à donner deux fois la scène avec des variations de détails, et installer l'attendu, puis à la répéter une troisième fois, mais avec des variations beaucoup plus profondes qui bouleversent l'effet attendu de la scène. Parfois il suffit d'installer le processus une fois, puis de l'enclencher une seconde fois en lui donnant un tour imprévu. Le lecteur/auditeur repérant des éléments qu'il a déjà lus ou entendus, anticipera la suite, mais le récit ne comblera pas son attente, au contraire, il le surprendra. Deux scènes qui font partie des conquêtes amoureuses de ʿArnūs illustrent cette stratégie.

J'ai déjà parlé de la première dans le chapitre précédent, en comparant deux épisodes très similaires et en pointant sur les variations. Il s'agit de la conquête par ʿArnūs de Ṣafīra, et de celle d'Ibrīza al-Qannāṣa. Un des intérêts du récit de ces conquêtes réside dans le fait que même si les scènes paraissent identiques, des différences de détail en modifient légèrement le cours. Un détail d'importance dans ce cas précis, réside dans la différence de statut des deux femmes, dont l'une est la fille de l'Empereur de Rome, ainsi que dans leur personnalité contrastée, impliquant, par exemple, un rôle beaucoup plus actif d'Ibrīza al-Qannāṣa dans le reste de l'épisode. De fait, elle se révèle être une véritable amazone aventurière. La scène de la conquête amoureuse avait pris un tour comique dans l'épisode d'Ibrīza al-Qannāsa, et l'épisode se développe dans le sens de l'aventure guerrière, la femme combattant aux côtés de son époux.

Lorsque les éléments qui constituent cette scène sont repris au fascicule 157, ils sont radicalement transformés, bien qu'un lien étroit soit tissé entres les trois scènes. En effet, on se souvient que dans le cas d'Ibrīza al-Qannāṣa, c'était Mārīna, la deuxième épouse de ʿArnūs qui lui avait envoyé le portrait de ʿArnūs. Au fascicule 157, la princesse Biyātrīs reçoit le même portrait d'Ibriza al-Qannāṣa. Dans ce fascicule, l'épisode se développe pour aboutir aux retrouvailles entre ʿArnūs et Ibrīza al-Qannāṣa et leur fils Dūmār[1024]. Dans les deux scènes précédentes, le schéma se décomposait ainsi :

- Errance de ʿArnūs.
- Arrivée près d'un palais.
- Invitation de la princesse.
- Le portrait.
- Mariage de Arnūs avec la princesse.

[1024] Ibrīza al-Qannāṣa fait partie des femmes de ʿArnūs renvoyées dans leur pays avec leur fils par le magicien Armānīya lorsqu'il disperse le harem de ʿArnūs (voir fascicule 92).

- ʿArnūs se présente au *babb* comme Yatmūrid.

Dans l'épisode de la princesse Biyātrīs[1025], les éléments sont bouleversés dès le départ :

- ʿArnūs quitte son armée pour poursuivre une gazelle.
- Voyant des soldats grecs en manoeuvre, il se déguise et se mêle à eux.
- Rencontre avec le *babb* Ǧundāwīl. Il se présente comme Yatmūrid.
- La nuit, la princesse rejoint ʿArnūs. Scène du portrait.
- ʿArnūs la demande au *babb* en mariage.

La métaphore de l'amour et de la chasse est, bien sûr, un cliché déjà utilisé et manipulé dans l'épisode d'Ibrīza al-Qannāṣa. Ici, ʿArnūs laisse son armée pour une chasse à la gazelle qui va se révéler être une « chasse amoureuse ». Au regard de la suite des événements, une simple remarque d'Ismāʿīl, au moment où ʿArnūs exprime son désir, prend un sens parfaitement ironique :

> قال الراوى واما سيف الدين عرنوس فأنه لا زال سائر بعسكره الى ان وصل الى جسر الحديد نظر قدامه غزال عمال يرتع فقال الى عمه يا عمى كان بدى هذا الغزال طيب آخذه معى على مدينة الرخام فقال له يا وليدى نحن نصطاد السباع بقا غزال مثل هذا بيعسر علينا[1026]

Il s'agit déjà de mettre le lecteur/auditeur en garde. D'une part, les chasseurs de lion ne devraient peut-être pas chasser les gazelles, qui sont d'ailleurs, le gibier du lion lui-même. D'autre part, le fait de mentionner la facilité de la tâche doit mettre le lecteur/auditeur en alerte.

Contrairement à ce qui se passait dans les scènes précédentes, « l'errance » de ʿArnūs le conduit, cette fois-ci, non pas devant un palais où se languit une princesse en mal d'amour, mais au coeur de l'armée du *babb* Ǧundāwīl. La rencontre guerrière avec le *babb* – ils se battent en combat amical – non seulement prélude, mais aussi préside à la rencontre amoureuse. D'une part, le *babb* est si épris de ʿArnūs sans l'avoir jamais vu, qu'il tente de l'imiter dans son habillement et son comportement de cavalier. La renommée et la description de ʿArnūs sont donc

---

[1025] Dans le manuscrit le nom est rayé au crayon et remplacé dans la marge par « Wardat al-Masīḥ »

[1026] F. 157, fol. 16.

(Le transmetteur dit : Quant à Sayf al-Dīn ʿArnūs, il continua son chemin avec son armée, et arriva à Ǧisr al-Ḥadīd [le Pont de Fer]. Il vit, devant lui, une gazelle qui paissait. Il dit à son oncle : « Mon oncle, j'aimerais bien prendre cette gazelle et la ramener avec moi à Madīnat al-Ruḫām. » Il lui dit : « Mon fils, nous sommes des chasseurs de lions ; des gazelles comme celle-là ne nous poseront aucune de difficulté. »).

suffisantes pour que le *babb* s'éprenne de son image, vérifiant ainsi le vers appliqué à ʿArnūs lorsqu'il succombe à la seule description des princesses : « parfois l'amour vient d'abord par l'ouïe ». ʿArnūs se présente à lui comme quelqu'un qui connaît bien al-Diyābruh, si bien qu'ils sont de force égale, ce qui plaît au *babb* et justifie son amitié pour ce nouveau venu, même s'il a été battu par lui au combat. Comme le fait remarquer un de ses officiers :

فتقدم الى عنده واحد من الظباط وقال له يا بب انت قلدت الديابره بالعده والجواد ولكن ما بتحسن تقلده بالشجاعة[1027]

Le dialogue qui s'installe entre le *babb* Ǧundāwīl et ʿArnūs fonctionne en contrepoint du dialogue habituellement réservé à la princesse et ʿArnūs :

وسار فيه على البلد وهم بالطريق سئله البب حضرتك من اى البلاد ومن تكون من العباد قال له انا من بلاد البردقان واسمى يتمورد فقال له يا حلة البركات وادخله الى سرايته وانزله بخاص القاعات واحضر له مشروب السكر وبعده قدم الطعام اكلوا وانبسطوا وصاروا يتحادثوا الى حكم نصف الليل وبعدها فز البب اخذ عرنوس ودخلوا فيه الى الحرم وحطه بقاعه كانها كنز ومفكوك عنها الطلاسم وقال له يا غندار هون محل منامتك[1028]

La scène remplace celle pendant laquelle la princesse reçoit et divertit ʿArnūs ; il semble ne manquer que les poèmes, mais ceux-ci viendront bientôt. ʿArnūs est introduit dans le harem comme le loup dans la bergerie, pourtant, comme dans les scènes analogues, il n'est pas le prédateur, mais le gibier endormi remarqué par la chasseresse. L'épisode d'Ibrīza al-Qannāṣa explicite ce que les autres épisodes sous-entendent. Ici, l'effet produit est d'autant plus fort que la scène se passe pendant la nuit. En effet, la princesse Biyātrīs s'introduit dans la chambre, et ʿArnūs est donc surpris dans un demi sommeil. Mis à part l'élément des boissons et du repas déplacé à la scène précédente, le schéma est à peu près le même que dans les épisodes antérieurs, avec les poèmes, la séquence du portrait et de la marque sur la pommette de ʿArnūs. La conversion ayant eu lieu, le mariage est consommé, mais

---

[1027] F. 157, fol. 18v.
(Un des officiers s'approcha de lui et dit : « *Babb* ! Tu as imité al-Diyābruh avec l'armure et le cheval, mais tu ne réussiras pas à l'imiter en bravoure.).

[1028] F. 157, fols. 19v.-18r.
(Il partit pour la ville avec lui et, en chemin le *babb* lui demanda : « Excellence, de quel pays es-tu, et qui es-tu parmi les humains ? » Il lui dit : « Je viens des Balkans et je me nomme Yatmūrid. » Il lui dit : « Enchanté ! » Il le fit entrer au palais, dans une salle privée et lui fit porter un sirop, puis un repas. Ils mangèrent et prirent du bon temps, et se mirent à converser jusqu'à minuit. Ensuite, le *babb* se leva, conduisit ʿArnūs au harem et l'installa dans une chambre somptueuse, comme un trésor qu'on aurait mis au jour en levant les sortilèges qui le cachaient, et lui dit : « Messire, voici ta chambre.).

aucune descendance n'est mentionnée, ni la promesse d'un *dīwān* qui lui serait consacré. En soi, cette dérogation à l'usage porte un sérieux coup à la répétition. La variation est trop importante pour être ignorée. L'épisode se poursuit comme on pourrait s'y attendre, et le mariage officiel entre Yatmūrid/ʿArnūs et Biyātrīs a lieu, toujours sans mention d'une quelconque progéniture. Lorsque la scène de l'arrivée de nuit de la princesse se répète avec, cette fois-ci, sa soeur, Mārsīl[1029], le lecteur/auditeur serait tenté d'y voir un épisode comique. Mais le dialogue prend rapidement un tour plus sérieux. D'une part, alors que l'attitude de Biyātrīs était calquée sur celle de Ṣafīra et d'Ibrīza al-Qannaṣa, celle de Marsīl s'en démarque par son aspect plus direct. La scène type du portrait, dans les autres épisodes, fait office de jeu galant, de préliminaire, et il entraîne des corollaires comme la conversion, puis le « mariage »[1030]. Or, ici la demande se fait sans aucun préliminaire :

واصطبرت الى الليل وراحت الى عند عرنوس كما ذكرنا وطلبت منه الوصال[1031]

L'impossibilité énoncée par ʿArnūs est d'ordre religieux, et fonctionne comme la contrepartie négative, justifiant le refus, de la conversion qui justifiait le mariage :

فقال لها يا روحى هل يجوز ان اجمع بين الأختين وهذا شيء محرم بجميع الأديان[1032]

Mārsīl a une solution facile : puisque le mariage avec deux soeurs est impossible, il suffit de se débarrasser de la première. L'inquiétude de ʿArnūs pointe derrière son rire et se change en colère lorsqu'il découvre Biyātrīs égorgée à côté de lui au petit matin. La mort sanglante de Biyātrīs, puis celle de Mārsīl tuée par son père le *babb* Ǧundāwīl à qui elle ne cherche même pas à cacher son crime, ni la raison pour laquelle elle l'a commis, transforme cet épisode en un contrepoint macabre des deux précédents. Les retrouvailles avec Ibrīza al-Qannāṣa et son fils Dūmar, renforcent l'effet de contrepoint en rappelant le thème ou sujet[1033] qui vient de subir ces variations.

[1029] Le nom est rayé au crayon et remplacé par « Nūr al-Masīḥ ».

[1030] Dans toutes les scènes qui mettent en jeu un des héros avec une princesse non musulmane, le « mariage » (زواج) est l'accouplement qui suit la conversion de la princesse.

[1031] F. 157, fol.25v.
(Elle patienta jusqu'à la nuit, puis elle se rendit auprès de ʿArnūs, comme nous l'avons dit, et lui demanda de se joindre à elle.)

[1032] F. 157, fol. 25v.
(Il lui dit: « Ma chère, l'union avec deux soeurs est-elle possible ? C'est une chose interdite par toutes les religions ! »).

[1033] J'emploie ces deux termes dans leur sens musical, comme éléments constituants d'une composition contrapuntique. D'une certaine manière, on pourrait voir la structure de la *Sīra*

Le thème des conquêtes amoureuses est tout particulièrement prégnant en ce qui concerne les variations et le jeu sur l'attendu et l'inattendu. ʿArnūs est, de loin, le plus virtuose dans ses conquêtes et le plus prolixe, à tel point qu'il acquiert une réputation de vert-galant, si bien que même Baybarṣ se méfie parfois et tente d'anticiper sur ce qui risque de se passer. On se souvient, par exemple comment al-Ṣāliḥ Ayyūb avait dû forcer Maʿrūf pour qu'il accomplisse à la fois son devoir et son destin, lorsque, en tant que chef de *bayt* Ğamr, sa fonction était de protéger la reine Maryam pendant son pèlerinage à Jérusalem. Or, lorsqu'un épisode similaire s'enclenche, avec les mêmes formules rituelles et des scènes identiques, Baybarṣ refuse d'envoyer ʿArnūs, alors que cela fait partie de ses fonctions, comme le rappelle le vizir Šāhīn :

وقال له يا ابو الوزر لمن بدنا نرسل غفرجي باشي يغفر البنت فقال افندم هذه الغفاره لبيت جمر ولمعروف ومن بعده لولده عرنوس فقال الملك هذا عرنوس ليس له امانه على البنات لانه فتنه لبنات الملوك وثانيا عرنوس الان صاير شراق وملك ما تليق به الغفاره ان يمشي بالعصايه قدام الملكه[1034]

Naturellement, ʿArnūs n'en fait qu'à sa tête et il se rend à Yāfā auprès de la reine[1035] et renvoie Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn qui avait été envoyé par le roi.

Les conquêtes de ʿArnūs sont nombreuses, mais leur mode opératoire est finalement assez varié et peut être organisé par thème :

- L'errance qui conduit ʿArnūs après d'un palais, ou dans une ville où il adopte un déguisement.

1. Al-Ṣafīra (f. 73)
2. Maryam (f. 79)
3. Al-Ranṭā (f. 79)
4. Ibrīza al-Qannāṣa (81)
5. Biyātrīs (f. 157)

---

comme une vaste composition musicale avec points et contrepoints, sujets et contre-sujets, leitmotiv etc.

[1034] F. 91, fol. 9v..
(Il lui dit : « Père des vizirs, qui allons-nous envoyer pour assurer la protection de la jeune fille ? » Il lui dit : « Efendem, la protection revient à *bayt* Ğamr, à Maʿrūf et après lui à son fils ʿArnūs. » Il lui dit : « Les jeunes filles ne sont pas en sécurité avec cet ʿArnūs, car il séduit les filles des rois. De plus, à présent il fait partie de la garde d'élite, et la fonction de protecteur ne sied pas à un roi qui marche avec le bâton d'office devant la reine. »).

[1035] Il s'agit de Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn

- Au cours d'une campagne militaire en pays Franc.

1. Kātrīn, fille d'un roi des Balkans (f. 65)
2. Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd (f. 68)
3. Ġazāla, fille d'une magicienne (f. 76)[1036]
4. Al-Amīra Kātrīn, fille du *babb* al-Afras de Ǧazāyir al-Zaʿfarān (f. 154)

- Le on-dit, lorsqu'on lui fait la description d'une princesse.

1. Mīrūna al-Šamsīya (f. 84-85)

- Aventure en pays *ʿağamī* à la suite d'un enlèvement de Baybarṣ ou d'une campagne militaire.

1. Bīğāna (f. 99)
2. Billawra (f. 128)
3. Ǧawāhir Ḫān, fille de Šāh Baḫramān (Mentionnée au f. 128 en référence à un épisode antérieur manquant dans le manuscrit)

- Campagne militaire en pays Ḥabašī.

1. Al-Amīra Tāğ Mīrūn, fille de al-Ṭamṭīm, roi de Dūr (Référence à un épisode manquant - voir f. 169)

Il faut ajouter à cette liste Mārīna, la fille du *babb* al-Maġlawīn, dont ʿArnūs était amoureux, mais qu'il pensait être sa soeur (f. 65) ; puis Salmā al-Biqāʿīya, son épouse musulmane, fille du Muqaddam Sulṭān al-Biqāʿī, de la forteresse al-Biqāʿ. Les épisodes concernant ces deux épouses sont atypiques pour plusieurs raisons : d'abord il s'agit, pour Mārīna de la première histoire d'amour de ʿArnūs, alors qu'il est encore chrétien. Pour Salmā, le cycle des épouses de ʿArnūs rencontre celui des épouses des héros, comme Ibrāhīm, Saʿd ou Aydamur dont les épouses sont enlevées immédiatement ou peu de temps après leur nuit de noces. L'épisode de Salmā se conclut assez rapidement grâce à l'intervention de Šīḥa. Contrairement à ses épouses étrangères, en particulier franques, qui ne peuvent pas se plaindre que ʿArnūs ne fait aucun effort pour les rechercher, Salmā lui reproche de la délaisser et retourne avec leur fils vivre chez son père[1037].

[1036] Il s'agit d'une référence à un épisode manquant dans le manuscrit.

[1037] On retrouve Salmā et son fils au fascicule 128. Le fascicule [183], qui provient vraisemblablement d'une autre recension (comme [181] et [182]), propose une variante de l'histoire de Salmā et Maʿrūf (fils de ʿArnūs.).

Finalement, l'histoire de trois des femmes de ʿArnūs mentionnées à un moment ou un autre de la recension ne peut être reconstituée ; il s'agit de Kirğīna, fille de Saqarmīd, magicien *ʿağamī* (voir fascicules 119 et 165), al-Manğīkīya, fille du *babb* Gūnīt de Belgrade (mentionnée au fascicule 137), et Zahzahān, fille du *qān* Halawūn (voir fascicule 167).

Le cas de Mīrūna a déjà été évoqué. Il paraît unique dans le récit, pourtant certains indices font penser que ce n'est pas certain. En effet, la scène qui déclenche le départ de ʿArnūs pour l'île de Mīrūn va être utilisée dans un autre épisode, dans lequel Ismāʿīl tance Badr pour avoir décrit la princesse al-ʿAṣmīra à ʿArnūs, ayant ainsi provoqué son départ et le mettant en danger[1038]. Le fait qu'Ismāʿīl s'en prennent ainsi à Badr al-Ġafīr laisse entrevoir la possibilité d'autres épisodes déclenchés de cette manière. L'ironie vient du fait que, dans l'épisode de Mīrūna, c'est Ismāʿīl lui-même qui décrit la princesse à ʿArnūs provoquant ainsi son départ. Avec deux exemples seulement, il est difficile d'établir un épisode type, mais la comparaison des scènes est éloquente en ce qui concerne le jeu entre l'attendu et l'inattendu, et les variations possibles. Le second épisode marque également un tournant dans l'attitude de ʿArnūs. Comparons les récits qui décrivent les princesses dans les deux épisodes, et qui servent de déclencheurs. Dans le fascicule 85, Ismāʿīl revient de l'île de Mīrūn où il a aperçu, sortant de l'église, Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīğ :

> وسار الى مدينة الرخام والبنت ما راحت من باله ولما وصل دخل على عرنوس سلم عليه وسئله عن وصوله المال قال له وصل[1039] ولكن انت ليش تعوقت فقال له والله يا وليدى قعدتلى كام يوم لأجل الراحه ولكن شفت لك بنت البب الصهيج وهى بديعه بالحسن والجمال شيء زايد الوصف عن المقال والله اشتهيت لك اياها يا وليدى وانا درت بلاد كثيره ما شافت عينى اختها بالحسن والجمال قال له عرنوس مالنا ومالها ولكن باطنا تشربك بهواها لأن الأذن تعشق قبل العين احيانا واصطبر ثلاثة ايام وغط على جزاير ميرون[1040]

[1038] Voir fascicules 125-126.

[1039] Une des missions d'Ismāʿīl à Mīrūn était de faire payer un tribut au *babb* al-Ṣahīğ.

[1040] F. 85, p. 4506.
(Il se rendit à Madīnat al-Ruḫām, mais la fille ne lui sortait pas de la tête. A son arrivée, il se présenta devant ʿArnūs, le salua, et lui demanda si l'argent lui était bien parvenu. Il lui dit : « Oui. Mais toi, qu'est-ce qui t'a retardé ? » Il lui dit : par Dieu, mon fils, je suis resté quelques jours pour me reposer, puis j'ai vu la fille du *babb* al-Ṣahīğ, et elle est d'une grâce et d'une beauté extraordinaires, défiant toute description, et par Dieu, je l'ai désirée pour toi, mon fils. J'ai sillonné de nombreux pays, et mes yeux n'ont jamais vu son égale en charme et en beauté. » ʿArnūs lui dit : « Je n'ai rien à faire d'elle. » Mais, en son for intérieur, il fut pris au piège de l'amour, car parfois l'oreille tombe amoureuse avant l'oeil. Il patienta trois jours, puis fonça vers Ğazāyir Mīrūn.).

Dans l'épisode de la princesse al-ʿAṣmīra, c'est Badr al-Ġafīr qui se rend chez ʿArnūs après une tournée en Espagne et qui lui parle de la princesse. Tout comme Ismāʿīl pour Mīrūna, c'est à la sortie de l'église qu'il l'aperçoit :

فاصطبرت الى يوم الأحد ورحت وقفت عند باب الكنيسه الى ان خلصوا صلاه فطلع الملك ركب وطلعت وراه البرنسس جل الصانع بما صنع ذات طرف احور ووجه انور بديعة بالحسن والجمال والقد والأعتدال كما قيل فى مثلها...[1041]

Ce blason n'est, somme toute, qu'une variation des divers blasons que l'on peut trouver dans la *Sīra*, mais ici il est amplifié par un poème introduit par la formule : « كما قيل فى مثلها »

Pourtant, plus que sa beauté, c'est sa bonté que le texte met en valeur, et qui incite Badr à attendre la princesse à la sortie de l'église. Badr est frappé par la générosité qui se dégage du pays :

وملكها اسمه الملك العصمير ولكن لله خواص بعباده فيه ناس عندهم الكرم زائد ومع كبر ذلك البلد وكثر اهلها ما وجدت فيها شحاد فسئلت الخاناتى عن ذلك قال لى يا غندار ما دام البرنسس العصميره بنت الملك طيبه ما بصير فقير ببلدنا[1042]

A trois reprises Badr al-Ġafīr répète le mot « كرم » et décrit la manière dont les pauvres sont reçus au palais et comment lui-même a fait l'objet d'une somptueuse réception. La générosité de la princesse va de pair avec sa dévotion, et ses qualités morales prennent le pas sur sa beauté physique.

L'épisode se développe alors selon une variation parodique : après la diatribe d'Ismāʿīl contre Badr al-Ġafīr, celui-ci préfère ne plus se montrer au *dīwān*. Quant à ʿArnūs, il s'empresse de se préparer au voyage. Mais Qaṭlūniğ ayant également entendu la description de la princesse, il se met en route pour arriver à Bassandīd avant son père. Le récit reprend alors la scène type où, dans les autres épisodes, la

---

[1041] F. 125, fol. 43v.-44r.
(J'ai attendu jusqu'au dimanche, et je suis allé me poster à la porte de l'église. Lorsqu'ils eurent fini de prier, le roi sortit et monta sur son cheval, et la princesse sortit derrière lui. Que Celui qui l'a faite soit exalté pour cette création ! Son regard était d'un blanc et d'un noir intenses, son visage rayonnait, elle excellait en grâce et en beauté, en stature et en taille, comme on dit de ses pareilles...).

[1042] F. 125, fol. 43v.
(« Son roi s'appelle le roi al-Aṣmīr, mais Dieu privilégie certaines de Ses créatures, c'est pourquoi il y a des gens d'une grande générosité, et malgré l'étendue de ce pays et le nombre élevé de ses habitants, je n'ai pas rencontré de mendiant. J'ai questionné le chef du *ḫān* à ce sujet, et il m'a dit : « Messire, tant que la princesse al-Aṣmīra sera en vie, il n'y aura pas de pauvres dans notre pays. »).

princesse reçoit ʿArnūs en lui offrant du vin. Cependant, Qaṭlūniğ ne semble pas avoir les mêmes dons que son père :

وكان قطلونج بيشرب المدام ولكن ما هو نديم ولا عنده مناغشه مثل ابوه ومدعى بالجبر وعنده كبراويه فصار يشرب هو واياها بدون كلام ولا مناغشه ولا يحكى الا كلمة اللازمه والبرنسس العصميره صدرها رحب للمناغشه فقالت لحالها سكوت هذا البرنس من العجايب تخمين انه مستحى[1043]

Le contraste apparaît encore plus à l'arrivée de ʿArnūs et pendant l'échange de poèmes entre la princesse et lui, si bien que, le vin aidant, les choses finissent par se gâter :

وقطلونج ما عاد له مناغشه معها فقط يشرب وهو ساكت الى ان صار حكم الساعه[1044] ثلاثه لعب المدام براس عرنوس فصار يلعب ويضحك هو والبرنسس ويناغشها مناغشه قلب العقول فقلبت الغيره على قطلومج وصار يطلع بأبوه ويرجف فلاحظت عليه البرنسس فملأت كاس وناولته اياه فأخذه قطلونج وقال الى ابوه يا اختيار لملم حالك شويه بقا عيب عليك انت رتبتك رتبة ملوك قال له ابوه اخرس واقعد بأعتبارك ما بخصك فقال له ابنه من هو يخرس وقام الكاس وطرق ابوه فيه على وجهه فصار له عرنوس كسر شآءمه من[1045] يده لقاسم الحديد[1046] طسه على فخذه راح الى مراود العظم الخشن وكان قطلونج جبار ما بالا بالضرب سحب الحسام وطس ابوه على كتفه كذلك جرحه جرح بليغ فقال له عرنوس ولك قطلونج هذا ما هو ضرب وطسه بقاسم الحديد جرحه جرح ثانى وصار بينهم طرق السلاح على الدرق والدم منهم يسبح قدر ساعة زمان انطرحوا الأثنين طول مع عرض وهم ما هم وعيانين على الدنيا وكل واحد مجروح للموت ونزعوا القصر وكسروا السفره وصارت ساعه بتطير العقل فلما وقعوا بالأرض ظنت البرنسس انهم ماتوا[1047]

[1043] F. 125, fol. 48v.
(Qaṭlūniğ buvait le vin, mais ce n'était pas un bon commensal, ne sachant pas faire la conversation comme son père, porté à la force et à l'arrogance. Il buvait avec elle en silence, sans aucune conversation, et sans dire un mot qui ne soit nécessaire. La princesse al-Aṣmīra, elle, était toute ouverte à la conversation galante, et elle se dit : « Le silence de ce prince est bien curieux ! Il doit être timide. »).

[1044] Dans le manuscrit le chiffre « ٣ » est inscrit au-dessus du « س ».

[1045] مد

[1046] Qāsim al-Ḥadīd, nom de l'épée de ʿArnūs.

[1047] F. 125, fols. 51-52r.
(Qaṭlūniğ ne lui faisait plus la cour, il se contentait de boire et de se taire. Lorsqu'il se fit trois heures, le vin monta à la tête de ʿArnūs. Il se mit à jouer et à rire avec la princesse, et à lui faire une conversation brillante. La jalousie envahit Qaṭlūniğ, il se mit à regarder son père et à trembler. La princesse s'en aperçut, elle remplit un verre et le lui tendit. Qaṭlūniğ le prit et dit à son père : « Dis donc, le vieux ! Reprends-toi un peu ! Honte à toi ! Ton rang est celui d'un roi ! » Son père lui dit : « Tais-toi et assieds-toi. Considère que ce ne sont pas tes affaires » Son fils lui

La parodie tourne au vinaigre et les failles des héros ressortent d'autant plus que le récit revient fréquemment sur certains aspects peu recommandables des personnages. On perçoit alors une certaine tension entre la nécessité du récit et les valeurs qui s'en dégagent. Les frasques amoureuses de ʿArnūs sont nécessaires, non seulement pour relancer les divers cycles (conversions, chevauchées), mais aussi pour étendre l'influence de l'Islam. Pourtant ses pratiques sont fortement remises en question par des épisodes comme celui-ci. D'un côté, il semble que la fin justifie les moyens, et rien dans le texte, avant cet épisode, ne condamne ʿArnūs lorsqu'il s'adonne à la boisson avec ses diverses conquêtes. Tout se passe comme si pour l'occasion, il reprend une identité chrétienne, jusqu'au moment critique du mariage. L'affrontement avec son fils lui ouvre les yeux sur sa conduite :

صحى عرنوس على روحه لقا الملك والوزر واقفين فوق رؤسهم والدنيا غير دنيا فقال لحاله قاتل الله المدام لأنه يرمى الرجال بالأهوال وطلع بأبنه لقا جرحه بليغ ولا لو العنايه انقطعت رجله فحس نظره فر من وجهه ولا عاد سئل عن حاله بقا بده ابنه واشهد الله بضميره انه ما بقا يذوق المدام من بعد هذه الماده[1048]

Bien sûr, aucun des deux n'aura la princesse. La découverte de ʿArnūs et Qaṭlūniğ par Ğawān qui dévoile leur identité au *babb* al-ʿAṣmīr provoque une chevauchée contre l'Islam, et l'épisode se poursuit en incluant des scènes qui le font basculer vers un autre cycle. La rivalité entre ʿArnūs et Qaṭlūniğ laisse entrevoir que l'épisode ne concerne pas une descendance potentielle pour ʿArnūs et il s'opère un déplacement dans le récit vers le fils de Šīḥa et Hilāna, Ṭuwayrid qui, comme son frère Nuwayrid avant lui, va se convertir, rejoindre l'Islam, et épouser la princesse al-ʿAṣmīra. L'attendu et l'inattendu se mêlent, permettant l'enchevêtrement des cycles. Dès la mention de Hilāna et de Ṭuwayrid, le lecteur/auditeur retrouve

---

dit : « Qui doit se taire ? » Puis il prit le verre et frappa son père au visage. ʿArnūs se sentit humilié il attrapa Qāsim al-Hadīd et la planta dans sa cuisse jusqu'à l'os. Mais Qaṭlūniğ était un colosse et il ne fit pas attention au coup. Il tira son épée et frappa son père à l'épaule, le blessant ainsi profondément. ʿArnūs lui dit : « Dis donc, Qaṭlūniğ, c'est pas un coup ça ! » Et il le frappa avec Qāsim al-Ḥadīd le blessant une seconde fois. Les coups pleuvaient entre eux sur leur bouclier, avec le sang qui coulait. Une heure durant, ces deux-là se jetèrent l'un contre l'autre, Puis, ils tombèrent tous les deux de tout leur long, sans connaissance, chacun mortellement blessé, le château dévasté, la table cassée ; et ce fut un moment à vous faire perdre la tête. Et lorsqu'ils tombèrent à terre, la princesse crut qu'ils étaient morts.).

[1048] F. 125, fol.53v.-54r.

(ʿArnūs reprit connaissance et vit le roi et les vizirs debout au-dessus d'eux et tout chamboulé autour de lui. Il se dit : « Que Dieu anéantisse le vin, car il plonge les hommes dans l'horreur ! » Il regarda son fils et vit qu'il était gravement blessé et que sans les soins [qu'il avait reçus] il aurait fallu l'amputer de la jambe. Il sentit le regard de son fils et se détourna de lui, sans plus se poser de question sur son propre état, voulant que son fils aille mieux. Et il jura devant Dieu, en son for intérieur, qu'il ne goûterait plus jamais de vin à partir de ce moment-là.).

l'attendu grâce aux scènes analogues qui le ramène à l'épisode de Nuwayrid. Il peut alors faire le rapprochement avec la princesse al-ʿAṣmīra et voir quelle direction prend le récit. Nous avons déjà noté que le récit, dans la recension de Damas, faisait assez peu appel au suspense, dévoilant assez rapidement les faits qui entourent un événement. Ceci se vérifie encore une fois dans cet épisode, lorsque le départ de Qaṭlūniğ est dévoilé dès le début. Le récit joue alors sur d'autres données, comme par exemple l'anticipation de la réaction de ʿArnūs lorsqu'il découvre son fils chez la princesse, ou encore sur un effet de surprise devant le tour que prennent les événements, même si, comme le laisse entendre la diatribe d'Ismāʿīl contre Badr al-Ġafīr, on peut s'attendre à un dénouement différent. D'une manière ou d'une autre, les indices sont toujours présents dans des variations de détails qui fonctionnent comme des signes avant-coureurs.

Une grille de lecture, quelle qu'elle soit, ne peut être qu'un outil dont il faut savoir percevoir les limites. Lorsque l'outil cesse d'être efficace, parce que le corpus auquel on tente de l'appliquer résiste, on doit pouvoir changer d'outil, ou en façonner un à partir du corpus, tout comme Lord et Parry l'ont fait, avec la grille de lecture et les outils d'analyse du « style formulaire », pour étudier un corpus défini. Certains de ces outils peuvent servir à l'étude de corpus analogues ou proches, mais ils nécessitent toujours un réajustement. L'analyse du corpus littéraire médiéval anglo-saxon a forgé d'autres outils et d'autres expressions, comme par exemple celui qui couvre le concept de « interlacing » ou « entrelacs ». Ce concept est utilisé pour décrire l'architecture médiévale anglo-saxonne, ainsi que les ornementations picturales. On s'est alors aperçu qu'on pouvait aussi l'utiliser en littérature. Doit-on le limiter à ce corpus ? Ne pourrait-on pas aussi utiliser ce concept pour décrire non seulement ce qui se passe à l'intérieur d'une *sīra*, comme celle de Baybarṣ avec les cycles qui s'enchevêtrent, mais aussi pour décrire les relations que les *siyar* entretiennent entre elles ? *Sīrat Baybarṣ* fait souvent l'effet d'une vaste tapisserie dont les motifs sont toujours reliés, même si ce n'est que par un rappel de couleur, un fil que l'on retrouve ici ou là. Parfois les scènes prennent l'allure de motifs récurrents et répétitifs, mais toujours quelque chose change soit dans l'ordre des éléments, soit dans des déplacements de motifs, entraînant parfois de profonds changements dans la tonalité, et redonnant toujours une nouvelle dynamique au récit. Le double et la substitution figurent parmi les stratégies qui permettent cette re-dynamisation du récit, et cela depuis le début de la *Sīra*.

CHAPITRE 3

Doubles et substitution

Dans un article sur *Sīrat ʿAntar*[1049], s'inspirant de la classification donnée par Georges Dumézil[1050], Driss Cherkaoui définit ainsi la triade héroïque des *siyar* :

> Dans la littérature populaire arabe, les trois personnages principaux du côté héroïque s'inscrivent le plus souvent dans une triade composée du :
>
> 1) Héros ; 2) *ʿayyar* (le compagnon fidèle du héros) ; 3) cavalier sauvage.[1051]

Il poursuit en donnant les caractéristiques de ces personnages :

> 1) le courage et la force physique ; 2) la ruse et la débrouillardise ; 3) la brutalité au service du héros et dans certains cas la marginalité sociale.[1052]

Il convient, tout d'abord, de souligner l'usage abusif fait ici du terme « *ʿayyār* » pour en faire le deuxième élément de la triade, « le compagnon fidèle »). Le problème vient, d'une part, du fait que l'on utilise un terme qui dont la réalité historique, n'a rien ou peu à voir avec le sens et le rôle généralisé que Driss Charkaoui tend à lui donner[1053], d'autre part que le texte lui-même fait usage du terme dans un contexte bien particulier : c'est le mot, généralement d'insulte ou du moins péjoratif, utilisé par les *ʿağam* pour s'adresser aux arabes. Ainsi on trouve fréquemment l'interpellation « يا عيار », ou encore l'expression « عيارين عرب » dans

---

[1049] Driss Cherkaoui, « Le Parcours du héros dans le roman de chevalerie arabe : l'exemple de ʿAntar. » *BEO*, LIII-LIV (2002-2003), 75-104. Sur la triade héroïque, voir aussi Jean Patrick Guillaume, : « Y a-t-il une littérature épique ? » *Revue Littérales*, 19 (1996) (Paris-Université Paris X), 91-107.

[1050] Georges Dumézil, *Mythe et Epopée*, Vol. I&II (Paris : Gallimard, 1968). pour les trois types de personnages épiques : le héros, le sorcier et le roi, avec les trois fonctions : magie (religieuse), force (guerrière) et fécondité (économique).

[1051] Driss Cherkaoui, p. 75.

[1052] *Idem*, p. 75.

[1053] TOR, Deborah, « Towards a revised understanding of the ʿAyyār phenomenon » in Maria Szuppe, éd., *Iran: Questions et connaissance. Actes du IVe congrès européen des études iraniennes, organisé par la Societas Iranologica Europaea, Paris, 6-10 septembre 1999*, vol. II : *Périodes médiévale et moderne*. Paris : Peeters/AAEI, 2002, 231-254.

les épisodes qui se passent au pays des *ʿağam*[1054]. En dehors du contexte *ʿağamī*, le terme n'apparaît pas dans le texte. Dans la mesure où plusieurs critiques[1055] utilisent le terme *ʿayyār* en lui conférant des caractéristiques du « compagnon fidèle », comme la ruse, en affublant tel ou tel personnage, tantôt ʿUṯmān, tantôt Šīḥa, il me paraît important de revoir la question à partir de la fonction dramatique qui, elle, reste incontournable.

On pourrait donc voir la « triade héroïque dans *Sīrat Baybarṣ* en considérant que Baybarṣ correspond à la première catégorie, Šīḥa à la deuxième, et Ibrāhīm à la troisième. Cependant, *Sīrat Baybarṣ* offre d'autres possibilités. Les attributs de chaque type dans la triade n'y sont pas aussi clairement distribués. On peut dire, bien sûr, que certains traits dominent chez l'un ou chez l'autre, mais les autres traits ne sont pas à écarter ; ainsi, Baybarṣ est caractérisé par le courage et la force physique, mais il est aussi capable de ruse ; Šīḥa se caractérise par sa ruse, mais il est aussi capable de combattre comme n'importe quel chevalier ; quant à Ibrāhīm, s'il est marginalisé au début de la *Sīra*, il acquiert vite une place centrale dans la communauté qu'il représente ; de fait, d'autres personnages, comme Sayf al-Dīn ʿArnūs, ou encore ʿUṯmān, pourraient tout aussi bien correspondre à l'une ou l'autre des des deux dernières catégories. Ibrāhīm n'est pas plus « brutal » que peut l'être le héros. En revanche la communauté ismaélienne qu'il finit par représenter, est bien une force brutale, difficilement contrôlable dans la *Sīra.* Ainsi, la classification que Driss Cherkaoui utilise pour *Sīrat ʿAntar*, et qu'il tend à élargir à la littérature populaire arabe doit être affinée pour pouvoir s'appliquer avec profit à *Sīrat* Baybarṣ. Au-delà du personnage ou du personnage-type, peut-être faut-il penser en terme de fonction dramatique. On peut alors rendre mieux compte des glissements qui s'opèrent par rapport à un schéma un peu réducteur, glissements que l'on peut repérer d'une *sīra* à une autre, mais aussi à l'intérieur même de *Sīrat Baybarṣ.*

Une fonction dramatique peut être prise en charge par plusieurs personnages, comme un personnage peut représenter plusieurs fonctions dramatiques, soit successivement, soit simultanément, faisant intervenir les notions de double et de substitution. Ces dernières fonctionnent à tous les niveaux narratifs, à toutes les étapes du récit, et sont particulièrement mises en évidence par le récit lui-même qui, encore une fois, joue de ses propres conventions et stratégies.

[1054] Voir la fréquence élevée du terme dans les fascicules 17, 33, 35, 39, 48, 57, 69.

[1055] Voir par exemple Thomas Herzog, « ʿUṯmān dans la *Sīrat Baybarṣ* »un héros picaresque ? », in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 453-463

A) Double et substitution dans la diégèse

Le fait même que la *Sīra* s'intitule *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ,* désigne Baybarṣ comme le héros du récit. Cette fonction dramatique du personnage n'est jamais remise en question et, même après sa mort, son ombre plane sur le récit. Il faut cependant noter que le personnage s'efface parfois pour laisser la place à d'autres personnages qui, pour un ou plusieurs épisodes, revêtent cette fonction et changent momentanément de statut[1056]. Ainsi, certains cycles d'épisodes sont dominés par Maʿrūf, d'autres par ʿArnūs, qui deviennent les héros de ces cycles. L'enchevêtrement des cycles assure la continuité et le lien avec le héros éponyme, mais la fonction dramatique a été transférée. Dans la mesure où certains de ces personnages assurent à d'autres moments une fonction dramatique différente, leurs caractéristiques en tant que personnages-types perdurent dans leur nouvelle fonction. La notion de substitution est ainsi exploitée par le récit de différentes manières. La première, et la plus simple, apparaît lorsque, le récit donne la priorité aux aventures d'un personnage autre que Baybarṣ. C'est le cas de la série d'épisodes qui conduisent à la disparition de Maʿrūf[1057], ou encore celle qui concerne l'apparition de ʿArnūs dans le texte[1058]. Mais on la retrouve aussi dans certains épisodes qui placent Šīḥa au cœur du récit, laissant Baybarṣ occuper une place secondaire et passive[1059]. Dans ce cas, la substitution se place entre deux modes du récit et fait le lien entre eux : d'une part, ce qui appartient à la grammaire du récit, c'est à dire les fonctions dramatiques, puisque pour un temps la fonction de héros se déplace ; d'autre part, ce qui appartient à la diégèse en tant qu'*histoire*[1060], puisque le déplacement de la fonction dramatique tient à un épisode ou un cycle d'épisodes particuliers à la fable. La deuxième manière d'exploiter la substitution consiste à transférer certaines caractéristiques d'un personnage, liées à sa fonction dramatique,

---

[1056] On retrouve ce phénomène de façon très similaire dans *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma*. Dans d'autres *siyar*, comme dans *Sayf Ibn Ḏī Yazan*, *ʿAntar*, *al-Zīr Sālim*, ou *Ḥamza*, le phénomène est bien présent, mais à un moindre degré, et les héros éponymes tiennent toujours le haut du pavé.

[1057] Voir fascicules 16-17.

[1058] Voir fascicules 63-65.

[1059] Comme par exemple dans la série d'épisodes qui concernent les Adraʿīyeh (voir fascicules 143-145).

[1060] Le terme « diégèse », qui vient du vocabulaire de la critique cinématographique, a été transposé par Gérard Genette dans *Figure III,* (Paris Seuil, 1972). Cependant, des confusions sur ce terme l'ont amené à en préciser le sens dans *Nouveau discours du récit* (Paris : Seuil, 1983). Dans l'index de *Figure III*, à « diégèse » il renvoie en fait à « histoire ». Pour lui, les deux sont équivalents et il donne comme définition de « diégétique » : qui se rapporte ou appartient à l'histoire » (*Figure III*, 280). C'est dans ce sens que j'utilise les termes « histoire » et « fable ».

à un autre : lorsque, par exemple Baybarṣ utilise le déguisement et la ruse[1061], il assume une caractéristique habituellement dévolue à un personnage tel que Šīḥa dans la fonction dramatique du *ʿayyār* ; notons cependant que cela le conduit fréquemment dans une mauvaise passe[1062], alors que lorsque Šīḥa utilise la ruse, elle tourne toujours à son avantage. Bien sûr, la mauvaise passe n'est que momentanée et les choses finissent toujours par rentrer triomphalement en ordre, grâce, le plus souvent, à l'intervention de Šīḥa[1063], ou celle de personnages appartenant au Monde du Secret[1064]. Dans ce cas, la grammaire du récit se trouve affectée puisqu'un brouillage temporaire des fonctions dramatiques intervient, même si elles reprennent leur droit à la fin de l'épisode. Une troisième manière d'utiliser la notion de substitution est de la faire apparaître comme un des éléments de l'histoire, lorsque par exemple le héros est physiquement remplacé par un autre personnage sur le trône. Il s'agit alors soit d'une substitution necéssaire, due à l'absence temporaire du héros : c'est le cas chaque fois que Baybarṣ décide de partir seul à la recherche d'un autre personnage, ou d'informations sur des événements troublants, et qu'il place alors un de ses fils sur le trône[1065] ; soit d'une imposture[1066]. Il ne s'agit alors pas de la substitution de la fonction dramatique, car le héros reste le héros de l'épisode, mais de la substitution de sa position politique et sociale dans la fable[1067]. Cependant, la fréquence de ce type de substitution conduit l'auditeur/lecteur à percevoir le glissement toujours possible des fonctions et la nécessité pour le personnage de se réaffirmer dans sa fonction politique et sociale, mais aussi parfois dans la fonction dramatique. Deux exemples frappants de ce type de substitution liée à une imposture et à la magie, illustrent ce phénomène.

[1061] Les nombreuses fois où Baybarṣ se déguise en kurde ou en derviche, appartiennent à cette deuxième manière. Au fascicule 12, l'épisode d'al-Maḥalla présente une double substitution : Baybarṣ utilise la ruse pour mettre fin aux agissements du chef bédouin, Ḫiḍr al-Baḥīrī, puis il annonce un châtiment exemplaire et procède lui-même au dépeçage du bédouin.

[1062] Voir l'épisode de l'enlèvement à Gênes (fasc. 19-20), et d'autres épisodes comme le hamman de Ṣūr (fasc.142)

[1063] Voir, entre autres, le fascicule 19 (« l'enlèvement de Baybarṣ à Gênes »), et les fascicules 163-164 (le long épisode de Yānisa Ḏāt al-Arṣā.).

[1064] Voir les enlèvements de Baybarṣ aux fascicules 98 et 150A.

[1065] Voir fascicule 49 (La Bataille de Gênes), ou fascicule 86 ([Awlād al-Zawānī]).

[1066] Voir fasc. 149B ([ʿAlī Bazdaġān]).

[1067] Le cas le plus flagrant de ce type de substitution est celui de l'épisode de Baybarṣ al-Ṭabarsī aux fascicules 155C-155E qui conduit Baybarṣ à « abandonner » son trône pendant un temps pour le reconquérir avec l'appui du descendant du calife de Bagdad, Al-Muktafī bi-llāh, qu'il instaure dans la fonction de calife.

a) Baybarṣ et ses doubles

Dans le premier épisode, un personnage anecdotique[1068], ʿAlī Bazdaġān, élimine Baybarṣ en le faisant enlever par la magie, et s'empare du pouvoir. Ce personnage est un avatar d'une fonction dramatique qui est celle d'un jeune homme injustement destitué qui, pour un temps, devient le héros d'un épisode. En général, elle appartient au cycle de la réparation des injustices qui met en valeur, depuis le début du récit, une des qualités du héros de la *Sīra*. Ce cycle est mis en place très tôt lorsque, par exemple, Baybarṣ prend sous son aile Ḫalīl, spolié par les *šayḫ* de Ṣanamayn[1069]. D'autre exemples jonchent le parcours du héros à travers tout le récit, comme l'épisode de Muḥammad Manǧak[1070], Aḥmad[1071] ʿAlī, ou encore Rašīd Tarīmas[1072]. Dans la plupart des cas, le jeune homme doit accomplir une tâche pour Baybarṣ qui assure sa réintégration au sein du système ; le cas de Aḥmad est proche de celui de ʿAlī Bazdaġān car, dans les deux situations, le jeune homme a, en fait, dilapidé la fortune familiale en boisson et en débauche. L'épreuve imposée par Baybarṣ est donc, à chaque fois, l'occasion pour le jeune homme de racheter sa mauvaise conduite. La faute initiale du jeune homme, qu'il tente de cacher, ne peut pas être un indice de la manière dont l'épisode va se dérouler, ni de sa conclusion heureuse ou malheureuse. L'épisode de ʿAlī Bazdaġān fonctionne sur le mode de l'augmentation en ajoutant au motif de l'injustice celui de la substitution des fonctions. Cette substitution est « annoncée » dans le récit par pluseiurs détails qui mettent en rapport les personnages et les fonctions de Baybarṣ et de ʿAlī. Pour mieux comprendre, voici un bref synopsis de l'épisode :

- A la mort de son père, qui était au service de Šāhīn, ʿAlī tombe dans la débauche et ses dix commensaux le ruinent et l'abandonnent.
- Sa mère lui conseille d'aller trouver le roi. Mais celui-ci s'aperçoit qu'il a bu et le fait fouetter.
- ʿAlī rentre chez lui et décide de se pendre. La poutre casse et il trouve une bague magique.

[1068] Par « anecdotique » j'entends un personnage qui n'apparaît que pour les besoins de l'épisode, quelle que soit, par ailleurs l'importance qu'il a dans cet épisode, et en dehors du fait qu'il peut être, comme c'est le cas ici, l'avatar d'une fonction dramatique.
[1069] Voir fasc. 5.
[1070] Voir fasc. 28.
[1071] Voir fasc. 33-34.
[1072] Voir fasc. 74.

- Grâce au génie de la bague il devient riche, et se venge de ses dix anciens commensaux en les faisant enlever par le génie et déposer dans un désert où ils meurent.
- ʿAlī attire l'attention de Baybarṣ qui, le croyant repenti, lui donne une charge au *dīwān*.
- Suite à des disparitions à Damas, Baybarṣ envoie ʿAlī pour régler le problème.
- ʿAlī se bat d'abord contre un joueur de *ḥakam*, ʿAwakil, cousin du palefrenier du vizir al-Aqšī, et pédéraste. Il le bat, mais l'autre lui fait des avances et ʿAlī le tue. Puis il fait pendre le propriétaire du *ḫān* qui l'avait dénoncé pour ce meurtre.
- Le vizir al-Aqšī le fait venir et ʿAlī lui montre la lettre de cachet de Baybarṣ. Il va alors s'occuper des disparitions.
- Il découvre les coupables, quarante-et-un *ʿağam*, et règle le problème, puis retourne au Caire. Grâce au génie, tout cela, voyages compris, n'a pris qu'une journée.
- Baybarṣ s'étonne de voir ʿAlī qui lui raconte l'histoire de la bague magique. Baybarṣ lui réclame cette bague, mais ʿAlī lui en donne une fausse, le fait enlever, déposer à al-Rubʿ al-Ḫarāb par le génie, et prend sa place.
- Il nomme Qalawūn grand vizir à la place de Šāhīn, puis sous son influence, il limoge tous les émirs de la faction de Baybarṣ.
- Halawūn, puis les rois de la côte incités par Ğawān tentent de profiter la situation et de l'absence de Baybarṣ. ʿAlī, grâce à la bague magique, les fait tous prisonniers.
- Mais il pactise avec Ğawān, qui lui propose de mettre à mort tous les émirs favorables à Baybarṣ, et Baybarṣ lui-même, finalement retrouvé à Alep.
- Tout revient dans l'ordre grâce à l'intervention du *šayḫ* Abā Ğābir al-Qayrawānī qui frappe ʿAlī, récupère la bague et la donne à Baybarṣ, puis libère les prisonniers musulmans.

A vrai dire, lorsque ʿAlī se venge des dix commensaux qui l'ont mis sur la paille, on peut penser à Baybarṣ qui, dans la grotte du Mont Qāṣyūn demande que ceux qui ont contribués à son exil et sa déchéance meurent de mort violente. De même, lorsque ʿAlī arrive à Damas et s'en prend à ʿAwakil, le lecteur/auditeur a

l'impression de se retrouver au début de la *Sīra*, lorsque Baybarṣ redressait les injustices commises par Aḥmad ʿĀġā, le notable pédéraste, ou encore al-ʿArand, palefrenier de ʿĪsā al-Nāṣir. Ces rapprochements avec le héros de la *Sīra* ne sont pas fortuits. D'une certaine manière, ʿAlī se pose en double négatif de Baybarṣ. Double car il possède certaines des qualités du roi, négatif car s'il s'en sert à bon escient au début, rapidement le pouvoir qu'il détient de la bague magique lui monte à la tête, et il en abuse. Son pouvoir tient simplement de la magie, alors que celui de Baybarṣ vient du Monde du Secret. Son alliance avec Qalawūn qu'il nomme grand vizir à la place de Šāhīn, puis le fait qu'il libère Baybarṣ al-Ṭabarṣī, qui avait été mis en prison pour avoir comploté avec un émissaire de Halawūn[1073], n'augurent rien de bon, et son association avec Ǧawān arrive sans surprise. Le pouvoir de Baybarṣ sort renforcé de l'épreuve pour plusieurs raisons. Les forces qui combattent l'Islam ont profité de l'absence de Baybarṣ pour former une coalition sous d'égide de Ǧawān. De plus, certains émirs comme Qalawūn, qui ont pris le pouvoir aux côtés de ʿAlī, favorisent leur attaque. Pourtant, malgré cette coalition, tout se retourne contre eux lorsque la magie de la bague est dépassée par le pouvoir du Monde du Secret qui se manifeste en la personne du *šayḫ* Abā Ǧābir al-Qayrawānī. L'absence de Baybarṣ affaiblit la cohésion fragile dont il est le seul garant, son retour rétablit l'ordre et renforce son pouvoir.

La libération de Baybarṣ al-Ṭabarsī n'a pas vraiment d'impact direct sur l'épisode. Elle participe des signes négatifs qui entourent l'exercice du pouvoir par ʿAlī. En effet, ce n'est pas la première fois que ce personnage apparaît dans le récit, et, à chaque fois, son nom est lié à quelque traîtrise. Au fascicule 21, dans cette période de transition entre la mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et la montée sur le trône de Baybarṣ, le roi ʿĪsā Ġāzī, fils débauché d'al- Ṣāliḥ Ayyūb, confond Baybarṣ al-Ṭabarsī avec Baybarṣ. Or ʿĪsā Ġāzī représente tout ce que ce dernier déteste et combat. L'incident se déroule ainsi : alors qu'ils se trouvent à Damas, Aybak fomente un complot contre Baybarṣ, en l'accusant d'avoir empoisonné le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Il suggère à ʿĪsā Ġāzī de faire venir les vizirs et les émirs un par un au *dīwān* et de les faire nommer par l'huissier à leur entrée. Au moment où l'huissier nommera Baybarṣ, ʿĪsā Ġāzī pourra le faire arrêter et lui faire couper la tête, sans autre forme de procès. Le roi acquiesce au plan :

فلما صار الوقت وقف القبجى على باب الصيوان وكلما دخل واحد صار يصرخ ما شاء الله فلان وزير وفلان امير الى ان اقبل الوزير بيبرص الطبرسى فلما دخل من باب الصيوان صرخ القبجى ما شاء الله وزير بيبرص قال فلما سمع الملك بذكر بيبرص قال للمماليك ارموا رقبته

[1073] Voir fasc. 135.

فركدوا المماليك وكمشواه وطالعوه لبرات الصيوان فقام ايبك وعمل حاله بده يترجا فيه وقال للملك افندم هذا ما هو عدوك بيبرص بصوت واطى هذا واحد اضم مليح فقال الملك روحوا رجعوه فطلعوا جابوه الى بيين ايادى الملك فقال له ترجو[1074] فيك الوزر[1075]

Ce qu'entend Aybak par « homme bien » c'est justement un homme qui fait partie de sa faction, comme de celle de Qalawūn, faction qui, depuis le début, est contre Baybarṣ et tente par tous les moyens de l'éliminer. Au fascicule 135, l'association de Baybarṣ al-Ṭabarsī avec des *ʿağam* envoyés au Caire par Halawūn ne surprend donc pas. Lorsqu'on le retrouve, au fascicule 155E, il est au centre d'un complot qui vise à détrôner Baybarṣ et à le mettre à sa place. Ici encore, la substitution peut avoir lieu grâce à la magie. Voici les principaux éléments de l'épisode :

- Baybarṣ se sentant oppressé se déguise en derviche et fait le tour du royaume pour voir si tout va bien. Un de ses compagnons du Mont Qāṣyūn lui apparaît pour lui dire de retourner au Caire car le royaume est en danger.
- Au Caire tous lui disent que tout va bien, mais le soir il voit des vizirs se rendre chez Baybarṣ al-Ṭabarsī. Baybarṣ se rend compte qu'ils complotent pour le détrôner et mettre Baybarṣ al-Ṭabarsī à sa place.
- Baybarṣ al-Ṭabarsī est d'accord, mais demande plus d'assurances : d'abord l'accord du grand vizir Šāhīn, puis celui des *fidāwīyeh* en la personne d'Ibrāhīm. Tous donnent leur accord et le lendemain, ils déposent Baybarṣ.
- Dūfuš, le fils de l'Empereur de Rome, arrive à Alexandrie et demande qu'on lui remette Baybarṣ prisonnier.
- Explication : Les vizirs, émirs et *fidāwīyeh* ont tous été ensorcelés par Šūm al-Zamān, employé par Ṣalība, la sœur de l'Empereur et son neveu Dūfuš. Ğawān les renseigne sur tous les membres du *dīwān*. Baybarṣ al-Ṭabarsī, lui

---

[1074] ترجوا

[1075] F. 21, p. 58-59 ; B/Z, vol. 3, 43.
(Lorsque le moment arriva, l'huissier se tint à la porte du pavillon et, chaque fois que quelqu'un entrait, il s'écriait : « Par la volonté de Dieu, le vizir Untel, ou l'émir Untel ! ». Jusqu'à ce que le vizir Baybarṣ al-Ṭabarsī se présente et entre par la porte du pavillon. L'huissier s'écria alors : « Par la volonté de Dieu, le vizir Baybarṣ ! » Il [le transmetteur] dit : Lorsque le roi entendit le nom de Baybarṣ il dit aux mamelouks : « Coupez-lui la tête ! » Les mamelouks se précipitèrent pour le saisir et l'emmener hors du pavillon. Aybak se leva et fit semblant de vouloir intercéder pour lui. Il dit au roi à voix basse : « Efendem, celui-ci n'est pas ton ennemi Baybarṣ, c'est un homme bien. » Le roi dit alors : « Ramenez-le ! » Ils allèrent le chercher et l'amenèrent devant le roi qui lui dit : « Les vizirs ont plaidé en ta faveur. »).

n'est pas ensorcelé, mais il est choisi pour remplacer le roi à cause de leur homonymie.

- A Rome, on s'apprête à mettre Baybarṣ à mort lorsque Badr al-Ǧafīr s'interpose, puis on annonce que l'armée musulmane arrive pour délivrer Baybarṣ.
- Explication : Šīḥa ayant appris ce qui s'est passé fait annuler le sort par Tāǧ Nās. Au Caire, tous les vizirs ont repris leurs esprits, mais Baybarṣ al-Ṭabarsī ne comprend pas ce qui se passe et leur montre un papier signé par eux, déposant Baybarṣ et le mettant lui sur le trône. Šīḥa arrive et explique toute l'affaire.
- A Rome, devant le danger, Dūfuš envoie Baybarṣ et Badr en prison dans l'île du magicien Šūm al-Zamān et de son frère Tamīm.
- Tamīm, en fait converti à l'Islam, les envoie en Egypte par magie.
- Le Caire est assiégé, mais Tamīm aide Baybarṣ et Badr avec sa magie et finalement l'armée franque est vaincue.

Dans ce schéma, plusieurs éléments sont dignes de commentaires. Tout d'abord, l'épisode commence par une intervention du Monde du Secret. Le lecteur/auditeur est ainsi averti qu'il se passe quelque chose de grave, qui risque de remettre en cause tout ce qui a été accompli jusque-là. En même temps, l'utilisation de la magie par les chrétiens a toujours été déjouée par une intervention du Monde du Secret, ce qui indique qu'il en sera vraisemblablement de même ici. Le tour plus inattendu, mais fortement symbolique concerne la « fausse gémellité » ou « fausse relation » ; en effet, les deux magiciens chrétiens, Šūm al-Zamān et Tamīm, sont frères[1076], mais représentent des pôles opposés, Tamīm étant bon et juste (عادل صالح [1077]), Šūm al-Zamān étant son contraire (بضد اخوه), et la conversion de Tamīm le place du côté de Baybarṣ, alors que Baybarṣ al-Ṭabarsī, bien que son homonyme, se place du côté des ennemis du roi. Le texte insiste sur la nécessité de l'homonymie pour mener l'affaire à bien, lorsque Šūm al-Zamān demande à Ǧawān de nommer tous les dignitaires du Caire :

[1076] J'utilise le terme « gémellité » au sens large et figuré. Les frères ne sont pas désignés comme « jumeaux » dans le texte.
[1077] Voir fasc. 155D, fol. 9v.

فقصدة[1078] ان ادخل لبيت الرصد وَ اَجْرِي السحر علي[1079] المسلمين لكن ما بعرف اسامي الوزر الذي عند الرين فما وجدة[1080] برومة المداين احد يعرف اسماءهم فخبروني انه جناب حضرت الخليفه يعرف اسماءهم فَبَعَتْ جبك فلما سمع جوان ذلك الكلام فرح فرحاً شديد ما عليه من مذيد[1081] فقله فليوني بتريد اسماء السراقين والاماره والوزر كلهم قله نعم يا ابونا بدي كل من يأكل علي[1082] بساط الرين من وزر ونياب بلاد فصار جوان يخبره عن اسماءهم واحد بعد واحد الي[1083] ان عرفه عن الجميع وقال يا ابونا ما فيه واحد بديوان مصر يشابه اسم الرين قله فيه واحد يقال له بيبرص الطيبرصي[1084]

La substitution par homonymie est un des traits saillants du récit, mis en place dès le début, lorsque Sitt al-Šām décide d'adopter Maḥmūd et de lui donner le nom de son fils décédé, Baybarṣ :

فعند ذلك قالت ست الشام اكتب يا قاضى افندى وانتم يا اعيان اشهدوا جميع ما تملك يدى من مالكانات وبيوت ودكاكين وحوانيت وجوار وعبيد جميعه الى محمود وقد جعلته عواض ولدى وقد سميته بيبرص[1085]

Implicitement le texte met l'accent sur une similitude entre les deux Baybarṣ :

وقد تخلفت من زوجتها بولد ذكر اسمه بيبرص وكان جميل الصوره وعمره من جيل محمود وقد مات بأول شهر رمضان[1086]

[1078] قصدت

[1079] على

[1080] وجدت

[1081] مزيد

[1082] على

[1083] لاى

[1084] الطبرصى. On trouve cette orthographe dans quelques fascicules. F. 155D, fols. 15v.-16r.
(J'ai voulu alors entrer dans la salle d'observation et ensorceler les musulmans, mais je ne connaissais pas le nom des vizirs qui étaient auprès du roi, et je n'ai trouvé personne à Rome qui connaissait leur nom. On m'a alors appris que ton Excellence le vicaire connaissais leur nom, et je t'ai fait venir. » Lorsque Ğawān entendit ces mots, il en éprouva une joie sans pareille et lui dit : « Mon fils, tu veux le nom des *sarrāqīn*, des émirs et des vizirs, de tous ? » Il lui dit : « Oui, mon père, je veux tous ceux qui sont à la solde du roi, qu'ils soient vizirs ou gouverneurs des villes. » Ğawān se mit alors à lui apprendre leur nom, l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il les connaisse tous. Il lui dit : « Ô mon père, n'y en a-t-il pas un, au *dīwān* du Caire, dont le nom ressemble à celui du roi ? » Il lui dit : « Oui, il y en a un que l'on nomme Baybarṣ al-Ṭaybarsī. »).

[1085] F. 3, p. 84-85 ; B/Z, vol. 1, 81.
(Sur ce Sitt al-Šām dit : « Ecris, ô *efendī qāḍī*, et vous dignitaires soyez témoins ! Tout ce que je possède, comme biens, maisons, boutiques et échoppes, servantes et esclaves, tout appartient à Maḥmūd. Je le prends en échange de mon fils, et je le nomme Baybarṣ.).

[1086] F. 3, p. 3-4 ; B/Z, vol. 1, 67.

La ressemblance avec son fils frappe Sitt al-Šām dès qu'elle le voit :

فنظرت غلام يشبه ابنها بيبرص[1087]

Le fait que le magicien Šūm al-Zamān choisisse, pour la substitution, un double homonyme du roi est donc significatif, dans la mesure où le seul point commun entre les deux Baybarṣ est leur nom, et la manière dont Baybarṣ al-Ṭabarsī est présenté dans le texte en fait un double négatif en tout point. Opposé à Baybarṣ car il est de la faction de Qalawūn, il est aussi dévoilé comme un être faible, qui se cache souvent derrière les autres, sans jamais vraiment se mettre en avant. C'est le cas, par exemple, dans le complot ourdi par Halawūn lorsqu'il envoie au Caire une vieille femme pour enlever des jeunes filles : dans cette affaire, la participation au complot de Baybarṣ al-Ṭabarsī est finalement divulguée, mais on voit que son rôle a été essentiellement passif :

فقال لها ولما دخلوا مصر وين نزلوا قالت له عند بيبرص الطبرسى وكان معنا له مكاتبه من القان فقال الملك يا جمال الدين هذا الطبرسى لا شك الا مجوسى[1088] فأنا مرامى اقتله ولكن ما هو مدقرن الا وصيه الصالح ايوب[1089]

Lorsqu'on vient lui proposer de déposer Baybarṣ pour le mettre sur le trône à sa place, il réclame des assurances : d'abord l'accord du grand vizir, et donc des émirs, puis celui d'Ibrāhīm et des *fidāwīyeh*. Au-delà des réticences bien compréhensibles de Baybarṣ al-Ṭabarsī, on voit se profiler l'idée que le pouvoir, s'il est entre les mains du roi, ne peut donc s'exercer qu'avec l'accord et la participation de tous les éléments qui constituent la communauté. Le reste de l'histoire vient confirmer cette idée.

En effet, l'épisode pourrait s'arrêter là, mais il n'en est rien, et la suite prend un tour inattendu puisque Baybarṣ refuse de remonter sur le trône, et suggère qu'on y laisse Baybarṣ al-Ṭabarsī qui accepte[1090]. Immédiatement, Ibrāhīm et les *fidāwīyeh*

(Et elle avait eu de son mari un enfant de sexe masculin appelé Baybarṣ. Il était beau et avait le même âge que Maḥmūd. Il était mort au début du mois de *ramaḍān*.).

[1087] F. 3, p. 6-7 ; B/Z, vol. 1, 68.
(Elle vit un garçon qui ressemblait à son fils Baybarṣ.).

[1088] Dans la Sīra le terme est utilisé, comme ici, pour désigner les adorateurs du feu, mais parfois aussi pour désigner des mages. Il est alors l'équivalent de « ساحر », généralement utilisé pour les magiciens chrétiens, ou « حكيم » pour les sages-magiciens grecs.

[1089] F. 135, fol. 36v.
(Il lui dit : « Et lorsqu'il sont arrivés au Caire, chez qui sont-ils descendus ? » Elle lui dit : « chez Baybarṣ al-Ṭabarsī, et nous avions une lettre du *qān* pour lui. » Le roi dit alors : « Ô Ğamāl al-Dīn, il n'y a aucun doute que ce Ṭabarsī est un adorateur du feu, et mon but et de le tuer, mais ce qui m'en empêche, c'est la recommandation d'al-Ṣāliḥ Ayyūb.).

[1090] Voir fasc. 155[E].

quittent le *dīwān*, refusant de servir Baybarṣ al-Ṭabarsī. C'est donc toute l'unité du royaume, lentement et péniblement mise en place tout au long de la *Sīra* qui est remise en cause. L'Etat musulman passe par une nouvelle épreuve, créée volontairement par Baybarṣ pour affermir son pouvoir et renforcer l'unité autour d'un roi qui rétablit le califat aboli de fait par la prise de Bagdad par Halawūn. De manière significative, Baybarṣ se lance seul dans cette aventure, puis il est rejoint par les *fidāwīyeh*, à l'instigation de Šīḥa, et par les émirs, à l'instigation d'Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ. L'épisode est d'autant plus fascinant qu'il pose un regard sur le lien entre royauté et pouvoir, et sur la légitimité du pouvoir. Voici comment il se décompose :

- Baybarṣ s'enferme prendant vingt jours et refuse de reprendre sa place sur le trône. Il dit aux vizirs de demander à Baybarṣ al-Ṭabarsī d'occuper sa place. Ce dernier accepte.
- Ibrāhīm demande à Baybarṣ la permission de se retirer dans sa forteresse avec ces hommes. Baybarṣ lui demande de rester encore deux mois.
- Baybarṣ rencontre un *šayḫ* (al-Muktafī bi-llāh) qui se dit desendant du dernier calife abbasside. Rappel historique par le *šayḫ* depuis les premiers ayyoubides jusqu'à la chute de Bagdad, où toute la famille du calife est mise à mort, sauf un enfant (le *šayḫ*) qui s'enfuit.
- Le *šayḫ* fait son apprentissage religieux, puis revient à Bagdad qu'il trouve sous l'emprise de Halawūn. Il se rend au Caire pour rencontrer Baybarṣ.
- Il explique à Baybarṣ l'importance de l'investiture du roi par un calife, et lui parle des attributs de la royauté nécessaires à cette investiture qui se trouvent toujours à Bagdad.
- Baybarṣ se rend au *dīwān* et explique tout cela aux vizirs, disant que celui qui délivrera Bagdad et ramènera l'héritage abbasside sera roi de plein droit. Mais tous refusent la tâche. Baybarṣ décide de partir seul.
- Šīḥa arrive et prend connaissance des faits. Il se rend auprès d'Aḥmad Šalāmiš et établit un plan avec lui.
- Aḥmed Šalāmiš se rend au *dīwān* où il fait admettre par les émirs que Baybarṣ règne sans droit depuis vingt-deux ans. Ils lui signent un papier dans ce sens, et Aḥmad leur réclame alors à tous leur solde versée par Baybarṣ depuis vingt-deux ans, et fait entrer les *fidāwīyeh* en armes. Les vizirs et les émirs se rendent à la raison et acceptent de partir aider Baybarṣ.

- Finalement Bagdad est prise et délivrée de Halawūn et des mages ; Baybarṣ nomme un gouverneur, Ibrāhīm al-Mārdīnī, un admirateur et imitateur d'Ibrāhīm, puis retourne au Caire où il est intronisé par Al-Muktafī bi-llāh.

Il est tout à fait significatif qu'après cet épisode, Baybarṣ al-Ṭabarsī disparaisse du récit. Ici le double ne peut plus faire son office, et l'original reprend une place qu'il n'a, en fait, jamais perdue. Baybarṣ al-Ṭabarsī a, pour un temps, l'illusion du pouvoir, et lorsque la magie s'est effacée, il ne comprend pas pourquoi on lui reproche d'être assis sur le trône. Le fait qu'il n'ait pas été envoûté, au contraire des vizirs et des *fidāwīyeh*, rend le personnage pathétique, stupide et inexcusable. Le document qu'il avait fait signer à Ibrāhīm et à tous les dignitaires lui sert à se « disculper », mais il le désigne aussi comme le véritable usurpateur :

> وباب الديوان استد وداخل ابراهيم سياج العداره[1091] فلما وصلي س ركلا مادقل
> واراد ان ياخذ اتك الملك اطلع لقا الوزير بيبرص الطيبرصي طار عقله وَزَوَرُه زَوْرِتِ الغضب ونادا
> ولاه ليش قاعد علي[1092] كرسي المُلُكْ قله ما هو انيَ الذي اجلستني يا ابراهيم قله ابراهيم ليك
> الجوز المطبله انا اجلستك مَلِكْ ومرادك ترميها بيني وبين المَلِكْ فقله والله يا ابراهيم انا ما
> جلسة[1093] علي الكرسي الا بامرك وامر جميع الاعيان وخوذ هذا عرض محضر بختمك وختومة
> جميع الوزر[1094]

La citation montre bien le consensus nécessaire, comme les cérémonies d'intronisation et d'allégeance (مبايعة) dont il est parfois question le confirment. Mais ce consensus n'est pas suffisant. L'intervention du *šayḫ*[1095], dans l'épisode suivant,

---

[1091] العذارة

[1092] على. Une caractéristique orthographique de cette main est transformer le « ى » en « ي ».

[1093] جلست

[1094] F. 155D, fol. 26r./v.
(La porte du *dīwān* s'ouvrit et Ibrāhīm Siyāğ al-ʿAḍāra entra. Il s'approcha du trône et voulut se prosterner devant le roi, mais lorsqu'il vit le vizir Baybarṣ al-Ṭabarsī son sang ne fit qu'un tour et il le regarda de travers, en colère. Il cria : « Dis-donc toi ! Pourquoi es-tu assis sur le trône ? » Il lui dit : « N'est-ce pas toi qui m'as mis là, Ibrāhīm ? » Ibrāhīm lui dit : « Espèce de cocu ! Moi je t'ai mis sur le trône du roi ? Tu veux semer la discorde entre moi et le roi ? » Il lui dit : « Par Dieu, Ibrāhīm, je ne suis assis sur le trône que sur ton ordre et celui de tous les dignitaires ! Tiens, voilà un document portant ton sceau et celui de tous les vizirs ! »).

[1095] Le *šayḫ* se présente à Baybarṣ comme « Aḥmad al-Muktafī bi-llāh Ibn al-Muqtadī bi-llāh Ibn al-Muqtṣim bi-llāh ». Voir fascicule 155[E], fol. 9r./v. Plus tard, son nom est changé en « al-Muqtadī bi-llāh » (voir par exemple fol. 21r.). L'épisode représente un des échos de l'Histoire dans la *Sīra,* puisque Baybarṣ 1[er] a effectivement rétabli un descendant du dernier calife abbasside dans sa fonction, ceci pour mieux asseoir son pouvoir. Voir Peter Thorau, *The Lion of Egypt*, Chapter 10 « The Shadow-caliphate of Cairo », traduction P.M. Holt (London: Longman, 1992 (1987)), 110-119.

et son explication fait le lien entre le rituel social de l'intronisation (lié au consensus) et le rituel religieux qui inscrit le roi dans une lignée :

> كل الملوك الذي تولّو[1096] باحكام مصر هدول ما هن ملوك هدول نيّاب لانهم ما هُنْ مبايعين بالاصل ولا يجوز لَمَلِكْ مبايعه ويصير اسمه خادم الحرمين الشريفين الا يكون عنده مُخَلَّفَاتْ النبي صلى الله عليه وسلم وَهُمَا البُردِه[1097] الشريفه والنعلين والسجاده والمشط والمِسْوَاكْ والمسبحه واذا كان هدول ما هن عند الملك ما هي صحيحا مبايعية لانه لما بده يتبايع الملك بدها تكون البُرده الشريفه علي اكتاف الملك الذي عمال يتبايع فحالاً ربنا يرمي سِر من اسراره بقلب ذالك الملك[1098]

A des fascicules de distance, le lien entre l'épisode de ʿĪsā Ġāzī qui prend un Baybarṣ pour un autre (fasc. 21) et celui où Baybarṣ al-Ṭabarsī monte sur le trône pour finir par disparaître complètement, passe par les malversations de ce dernier, et par le fait qu'il est marqué d'emblée comme l'opposé de Baybarṣ : double illusoire et personnage sans envergure, faible, crédule, veule à l'occasion, à l'image de ce ʿĪsā Ġāzī qui l'avait si aisément confondu avec Rukn al-Dīn Baybarṣ dont on lui avait pourtant fait maintes fois l'éloge. L'épisode de Baybarṣ al-Ṭabarsī marque une avancée dans le thème de la substitution du roi dans sa fonction politique et sociale, par rapport aux épisodes qui représentent cette substitution comme une simple usurpation. L'ambiguité est maintenue car, d'un côté Baybarṣ al-Ṭabarsī est « légalement » mis sur le trône par les vizirs et les émirs, mais d'un autre côté le manque de légitimité est souligné, d'abord par l'intervention de la magie, puis par celle du descendant du calife. Ce dernier met l'accent sur le fait qu'aucun des rois, depuis la chute de Bagdad et du califat, n'est vraiment légitime, y compris Baybarṣ. Celui-ci doit donc reconquérir une légitimité qu'il n'hésite pas à mettre en compétition, puisqu'il incite d'abord Baybarṣ al-Ṭabarsī, puis les vizirs à partir à la reconquête de Bagdad. C'est devant leur refus qu'il décide de partir seul. L'épisode montre que si Baybarṣ est seul, il est aussi unique et qu'il lui revient de rétablir

---

[1096] تولوا

[1097] La vocalisation, quasi absente des autres mains, est un peu plus insistante ici, mais parfois erratique. J'ai maintenu tous les signes du manuscrit.

[1098] F. 155E, fol. 15r./v.
(Tous les rois qui ont eu la charge du gouvernement du Caire n'ont pas été des rois, mais seulement des substituts, car il n'ont pas eu la véritable allégeance, et les rois ne peuvent obtenir l'allégeance et devenir gardiens des deux lieux sacrés s'ils n'ont pas les legs du Prophète – que la prière et le salut soient sur lui – et ces legs sont : la *burda* vénérable, les sandales, le tapis de prière, le peigne, le *miswāk* [bâton pour les dents] et le chapelet. Et si le roi n'a pas ces objets, l'allégeance n'est pas authentique, car lorsque l'on veut prêter allégeance au roi, il faut que la *burda* vénérable soit sur ses épaules, et dans l'instant, notre Seigneur met dans le cœur de ce roi un secret parmi ses secrets. »).

l'ordre et le cours des choses. Ni Baybarṣ al-Ṭabarsī, ni Qalawūn, pourtant avides de pouvoir, ne comprennent le sens des paroles du *šayḫ*. Leur conception est celle d'un pouvoir purement temporel, alors que pour Baybarṣ il en va autrement. Le texte exprime clairement l'origine divine du pouvoir dont les rois légitimes sont investis, et qui opère une véritable transformation. On peut, bien sûr, établir un parallèle entre Baybarṣ et Šīḥa à partir de la question de la souveraineté. A de nombreuse reprises, bien qu'il ait été investi de la souveraineté des forteresses ismaéliennes, Šīḥa voit son autorité remise en jeu, et il doit, sans cesse, prouver sa légitimité, tout comme Baybarṣ doit le faire dans l'épisode de Baybarṣ al-Ṭabarsī. Une péripétie particulière, dans l'itinéraire de Šīḥa, fait écho à cet épisode. Tout comme Baybarṣ abandonne sa charge pour laisser Baybarṣ al-Ṭabarsī monter sur le trône, Šīḥa abandonne la souveraineté des forteresses pour la laisser à un ismaélien, Šams al-Dīn

Ibn Harim, qui refuse de dévoiler son vrai nom et se fait appeler « Ibn Ādam ». Celui-ci déjoue un complot fomenté par la reine ʿAfrūna et Haǧǧām Ibn Ḫanāǧir al-Kasr[1099], en tuant un messager qui se révèle être Haǧǧām, et découvre des lettres compromettantes pour plusieurs émirs faussement convertis, lettres que Šīḥa lui-même avait cherchées en vain. Ayant promis la souveraineté des forteresses ismaéliennes à Šams al-Dīn s'il les découvrait, il lui abandonne sa charge, prétendant au roi qui s'étonne, qu'il est tout simplement fatigué de la charge :

حيث صار لي كل هذه المده تعبان اريد على زمان سعادتك ان استريح فتبسم الملك وقال وحيات رأسي هذا الكلام لم اصدقه منك[1100]

Mais l'affaire est rapidement réglée par un rêve-vision de Šams al-Dīn :

واذا بالاسماعيليه داخله ومعهم سلطانهم المقدم شمس الدين ابن هرم فركض المقدم شمس الدين وقبل الارض بين ايادي الملك فترحب الملك به وامر له بالجلوس فما نظر الملك الا ذلك المقدم ركض لقدام جمال الدين وخلع الكرك عن اكتافه ورماه على اكتاف جمال الدين وقال له يا جوند

العبد اسا وقد اتى معتذرا والذنب جرا ولا ادري كيف جرى

فان اسأت فضلكم يحملني والذي جرا لا يعاد شرط الامرا

[1099] Voir fascicules 152 A&B et 153A. Il s'agit de la fn de l'épisode de la reine ʿAfrūna.

[1100] F. 153A, fol. 2r.

(Car après tout ce temps, je suis fatigué et désire me reposer le reste du règne de ta seigneurie. » Le roi sourit et dit : « Sur ma vie et ma tête, j'ai du mal à te croire. »)

فتعجب الملك من ذلك وقال ما هذا يا مقدم قال له افندم انا قبلت فيما انعمت سعادتك علي وانا وهبته الى جناب اخي جمال الدين واشهد علي اني قائل الف طاعه خوند ومنازل السلامه الى قان قانات الحصون وعزها شيحه جمال الدين سيف الظاهري فصرخ المقدم ابراهيم الطاعه يا بني اسماعيل

الى قان قنات الحصون وعزها شيحه جمال الدين سيف الظاهري

سلطان من شد الشواكر باللقا يوم الهياجي عزم سيفي قاهري

فكرت الرجال وادت الطاعه الى جمال الدين الا نصير النمر ابن داغر العنيد عض على شفته كاد يقرطها وصرخ باطل يابن هرم قلتها ذلك الكلمه وكان الملك انحظ من ذلك المقدم شمس الدين وصرخ عفرم مقدم ابن هرم فركض المقدم اخذ اتك الملك وقال له افندم انا اسمي الاصلي عبد بابك المقدم شمس الدين ابن هرم صاحب قلعة شمسين فقال له الملك عجب بالاول ما اخبرتنا عن اسمك قال له والله خيفته من سلطان الحصون جمال الدين اذا اعرف اسمي يروح الى قلعتي ويلعب معي منصف فلاجل ذلك خفيت اسمي فتنسم الملك وقال له يا مقدم لاي شيئى ما فعلت هذا الفعل مبارح قال له والله يا دولتلي مبارح اخذت المقام ونزلت فيه قلبا ولسانا ولكن انا نايم في الليل اذ حضر علي شهيد يانسه المقدم جمر ووليده معروف وكلا منهم فى هيبة تكسر ظهر الاسواد وعليهم الثياب البيض وفى ايديهم حربات من النار وقالو[1101] اي ولاه يابن هرم ايش يكون حدك حتى تاخذ ما اوهبوه بيت جمر من جمال الدين فوالله ان ما رديت المقام الى جمال الدين وقريت له بالطاعه والا زرناك مرة ثانيه ودورناك المقابر[1102]

[1101] قالوا

[1102] F. 153A, fol. 3r.-6r.

(Et voilà que les ismaéliens entrèrent et avec eux leur souverain, le *muqaddam* Šams al-Dīn Ibn Harim, qui accourut et embrassa le sol devant le roi. Celui-ci lui souhaita la bienvenue et lui demanda de s'asseoir. Mais il vit le *muqaddam* se précipiter devant Ǧamāl al-Dīn, ôter son manteau de ses épaules, et le jeter sur les épaules de Ǧamāl al-Dīn, en lui disant : « Messire,

L'esclave a nui et vient s'excuser. L'offence est arrivée, et je ne sais comment.
Si j'ai nui, votre bonté me soulage, et ce qui est arrivé ne se reproduira plus.

Le roi s'étonna de cela et dit : « Qu'est-ce cela veut dire, *muqaddam* ? » Il lui dit : « Efendem, j'ai accepté ce que ta Seigneurie m'a prodigué, et moi, je le donne à son Excellence, mon frère Ǧamāl al-Dīn. Témoigne que je dis : « Mille obéissance, messire, séjour du salut, chef des chefs des forteresses et leur gloire, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, glaive d'al-Ẓāhir ! » Alors le *muqaddam* Ibrāhīm s'écria : « Obéissance, ô *banī ismāʿīl*,

Au chef des chefs des forteresses et leur gloire
Šīḥa Ǧamāl al-Dīn glaive d'al-Ẓāhir,
Souverain par le covenant de l'épée
en temps de guerre et des combats, et la détermination victorieuse de son sabre.

Les hommes se précipitèrent et prêtèrent obéissance à Ǧamāl al-Dīn, sauf Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd qui se mordit la lèvre et faillit la couper, puis s'écria : « Malheur à toi, Ibn Harim, pour avoir prononcé ces mots ! » Et le roi se réjouit de ce *muqaddam* Šams al-Dīn et s'écria : « C'est bien, *muqaddam* Ibn Harim ! » Le *muqaddam* accourut, se prosterna devant le roi et lui dit :

La remise en cause de la légitimité de Šīḥa en tant que souverain des forteresses ismaéliennes est une des stratégies de la *Sīra* qui permet de nombreux rebondissements, mais au vu de la remise en question de la légitimité même de Baybarṣ, elle fonctionne comme un miroir. Le sort des deux personnages est lié par la prédiction, et c'est elle qui assure leur légitimité. Il faut, cependant, que cette légitimité soit manifeste, et c'est le rôle du *šayḫ* pour Baybarṣ, de Ǧamr et Maʿrūf pour Šīḥa, de la rendre telle. Un détail intéressant dans la citation concerne Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd. Il représente l'éternel récalcitrant, qui se soumet car il ne peut pas faire autrement, mais qui, au fond, n'apprécie guère Šīḥa. Il apparaît pour la première fois dans le fascicule 62, et fait l'objet de la « troisième plaie » de Baybarṣ. A la fois opposé à Baybarṣ et à Šīḥa, son affaire n'est pas réglée dans ce premier épisode qui le concerne. Il réapparaît au fascicule 75 où il finit par accepter Baybarṣ, mais continue de rejeter Šīḥa. Sa haine pour ce dernier l'obsède jusqu'à la folie et il en arrive à trahir les musulmans en s'alliant avec Ǧawān et Dūfuš (fasc. 76). Il finit par rentrer dans les rangs et devient indissociable d'Ismāʿīl. Cette association est, d'ailleurs, significative puisque Ismāʿīl reste un peu marginal par rapport au pouvoir central comme aux *fidāwīyeh.* Depuis le moment où, frusté de la succession de Ǧamr, bien qu'étant l'aîné, au profit de Maʿrūf, il se retire dans sa forteresse, il entre et sort du récit parfois de manière fracassante, comme lors de ses rébellions[1103], mais sans qu'il y ait une continuité dans sa présence, comme c'est le cas avec Ibrāhīm par exemple. Au cours de l'épisode de Šams al-Dīn Ibn Harim, il apparaît comme l'Ancien de *bayt* Ǧamr, le seul à avoir effectivement connu Šams al-Dīn :

فقال لهم يا رجال ما احد منكم عرفني انا اسمي المقدم شمس الدين ابن هرم مقدم قلعة
شمسين فلما سمعوا كلامه وكان يفز اسماعيل ابو السباع اول الكل وصرخ الدوه على عزمك يا

« *Efendem*, je suis l'esclave de ta Porte, et mon vrai nom est Šams al-Dīn Ibn Harim, maître de la forteresse Šamsīn. » Le roi lui dit : « C'est étrange que tu ne nous ais pas dit ton nom depuis le début. » Il lui dit : « Par Dieu, j'avais peur que si le souverain des forteresses, Ǧamāl al-Dīn apprenait mon nom, il se rende dans ma forteresse et me joue un tour, aussi je le lui ai caché. » Le roi sourit et lui dit : « Ô *muqaddam*, pour quelle raison as-tu fait ce que tu as fait hier ? » Il lui dit : « Par Dieu, ô seigneur, hier j'ai accepté la position [de souverain] en paroles et du fond du cœur, mais lorsque je dormais cette nuit, le martyr de Yānisa, le *muqaddam* Ǧamr m'est apparu avec son fils Maʿrūf, et chacun d'eux était si imposant qu'il aurait fait peur à un lion. Ils portaient des vêtements blancs, et tenaient dans leur main des lances enflammées. Ils m'ont dit : « Et bien, Ibn Harim, quel est ton rang pour que tu prennes à Ǧamāl al-Dīn ce que *bayt* Ǧamr lui a conféré ? Si tu ne rend pas sa place à Ǧamāl al-Dīn, et si tu ne lui prêtes pas obéissance, nous te rendrons visite une seconde fois et nous te ferons faire le tour des cimetières. »).

[1103] Voir fascicules 79 et 128.

وليد هرم وصار سلم عليه لانه يا ساده يا كرام وكان ذلك المقدم شمس الدين ابن هرم غالب الرجال مشدودين له لانه من كواخي المقدم جمر[1104]

Ismāʿīl et Naṣīr sont tous deux absents au « découpage » de Ǧawān par Šīḥa, car une fois encore ils se sont retirés dans la forteresse d'Ismāʿīl, et ils arrivent trop tard. Alors qu'on porte les restes de Ǧawān à travers le Caire, Naṣīr lui coupe la tête. Les deux *fidāwīyeh* disparaissent du récit après avoir tué dix-sept rois francs pour venger la mort de ʿArnūs[1105].

L'attitude de Naṣīr envers Šīḥa est assez comparable à celle de Qalawūn envers le roi. L'émir représente souvent une force d'inertie plutôt qu'une force vive et dynamique. Comme Naṣīr, il se rebelle et n'hésite pas à rejoindre le camp ennemi. D'une certaine manière, on a l'impresion que tant que Šīḥa reste en vie, Qalawūn ne peut rien contre Baybarṣ, et, même lorsqu'il participe activement à la substitution du roi par un imposteur, il ne réussit jamais à s'emparer du pouvoir. Une fois Šīḥa disparu (fasc. [181]), il ne tarde pas à empoisonner Baybarṣ et à se frayer un chemin qui lui avait été tracé dès le début lorsque le narrateur annonce : « سوف يصير ملك بآخر السيره »[1106].

Ressemblances et différences permettent une mise en perspective de l'utilisation du double et de la substitution. Le tissu narratif étant très dense, il n'est pas surprenant de noter des correspondances entre double et substitution au niveau de la diégèse, comme nous l'avons vu à propos des substitutions de Baybarṣ dans sa fonction politique et sociale dans l'histoire, et au niveau des fonctions dramatiques qui affectent la grammaire du récit.

B) Doubles et substitutions dans les fonctions dramatiques

Lorsque la substitution dans une fonction dramatique est complète, le personnage qui l'assurait disparaît soit brutalement, soit progressivement. Ainsi,

---

[1104] F. 152B, fols. 39v.-40r.
(Il leur dit : « Ô cavaliers, aucun de vous ne m'a reconnu. Je suis le *muqaddam* Šams al-Dīn Ibn Harim, *muqaddam* de la forteresse Šamsīn. » A peine eurent-ils entendu ces paroles qu'Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ se leva d'un bond le premier de tous, et s'écria : « Quelle force surprenante que la tienne, ô fils de Harim, et il se mit à le saluer car, ô chers amis, la plupart des cavaliers étaient affiliés à ce *muqaddam* Šams al-Dīn Ibn Harim, car il faisait partie des lieutenants du *muqaddam* Ǧamr.).

[1105] Voir fasc. 179.

[1106] F. 1, p. 146 ; B/Z, vol. 1, 49.
(Il deviendra roi à la fin de la *Sīra*.).

nous pourrons voir comment la fonction du compagnon fidèle se construit au début du récit en « passant » d'un personnage à un autre, comme on passe un témoin dans une course, chaque nouveau compagnon se substituant à l'autre en apportant quelque chose de plus, et comment la fonction dramatique s'étoffe, grandit par le procédé de substitution. Le passage de Aḥmad Āġā[1107] à ʿUṯmān[1108] constitue un bond qualitatif autant que quantitatif pour la narration : qualitatif parce que ʿUṯmān participe activement aux actions entreprises par le héros, alors que Aḥmad Āġā est un compagnon passif ; quantitatif car l'association Baybarṣ/ʿUṯmān concerne beaucoup plus d'épisodes dans la narration. Le même rapport s'installe lorsque l'on passe de ʿUṯmān à Šīḥa. L'intérêt dans *Sīrat Baybarṣ* vient aussi du fait que bien que doubles et substituts, ces personnages ont chacun leur individualité propre, leurs idiosyncrasies, la conséquence étant que le lecteur/auditeur ne perçoit pas immédiatement le rapport entre eux et a l'impression d'un renouvellement complet. Pourtant, le fait même que les deux premiers disparaissent du récit, complètement et brutalement pour Aḥmad Āġā, de façon plus progressive pour ʿUṯmān, montre bien que leur fonction dramatique ne peut perdurer qu'à travers le changement et la substitution. A chaque fois le récit enclenche une vitesse supérieure en attribuant la fonction dramatique à un nouveau personnage qui va la conduire plus loin, ceci toujours aux dépens du personnage qui assurait cette fonction auparavant. Ainsi, on ne doit pas s'étonner qu'un personnage aussi haut en couleurs que ʿUṯmān se trouve finalement réduit à une scène type dont voici un exemple au fascicule 158 : Baybarṣ veut se rendre à Damas en secret ; il se déguise en kurde et va demander un cheval à ʿUṯmān :

> وطرق الباب فطلع عتمان فتح له وقال له اهلا وسهلا بالكندى اشوفك عامل بياع غنم
> قال له روح هات لى جواد تبديل فقال له حاضر ودخل جاب له جواد معتبر فأخذه الملك واراد
> ان يركب ركد عتمان ودق بالدزكين وقال له كندى ما قلت لى رايح فين قال له على الشام
> فقال له روح ربنا يهون عليك وعلى المسلمين كل امر عسير[1109]

[1107] Aḥmad Āġā apparaît au fascicule 4 et disparaît du récit lorsque Baybarṣ quitte Damas pour le Caire avec Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī (fascicule 6).

[1108] ʿUṯmān apparaît au fascicule 8 et accompagne Baybarṣ dans sa montée au pouvoir. Il disparaît progressivement du récit pour ne plus apparaître que de façon occasionnelle sans rôle actif après le fascicule 30.

[1109] F. 158, fol. 30r.
(Il frappa à la porte et ʿUṯmān vint lui ouvrir et lui dit : « Salut *kundī* ! Je vois que tu t'es fait marchand de moutons ! » Il lui dit : « Va me chercher un cheval maquillé. » Il lui dit : « A tes ordres. » Puis il entra et ramena un cheval splendide. Le roi le prit et voulut le monter lorsque ʿUṯmān arriva en courant, tira sur la bride et lui dit : « Tu ne m'as pas dit où tu vas. » Il lui dit : « A Damas. » Il lui dit : « Va ! Que notre Seigneur aplanisse pour toi et les musulmans toutes les difficultés. »).

Même réduit à sa simple fonction de palefrenier de Baybarṣ, lui procurant un cheval chaque fois qu'il en a besoin, ʿUṯmān conserve une parcelle de son ancienne influence dans le récit : en effet, à chaque fois qu'il réapparaît ainsi, il est le seul à savoir où Baybarṣ s'est rendu, ce qui permet aux autres de le découvrir car, même lorsque Baybarṣ lui demande de ne rien dire, ʿUṯmān, détenteur du secret, joue le rôle de celui qui peut le trahir impunément, presque dirait-on « en toute innocence », dans la mesure où la révélation du secret devient essentielle à ce point du récit. Ceci étant dit, il serait pathétique de le réduire à ce seul emploi, si sa fonction dramatique n'était pas reprise par un personnage dont les prouesses dépassent largement les siennes, et s'expriment d'une autre manière. En ce sens, *Sīrat Baybarṣ* diffère d'autres *siyar*, comme par exemple *Ḥamza al-Bahlawān* dont le compagnon ne change pas d'un bout à l'autre du récit, et qui reste aussi fidèle au héros qu'à lui-même.

a) La Substitution Aḥmad Āġā – ʿUṯmān – Šīḥa

Nous avons déjà vu dans quelles circonstances s'effectuent la rencontre du héros avec ces trois personnages qui se succèdent dans la même fonction dramatique auprès de lui[1110]. Nous pouvons dès lors noter qu'il existe dans ces circonstances une progression. La première rencontre est fortuite, puisque c'est au cours d'une de ses visites au *sūq* de Damas que Baybarṣ a un premier contact violent avec Aḥmad Āġā (f. 4), l'épisode est bref, et le repentir sincère d'Aḥmad Āġā tout aussi rapide. La rencontre avec ʿUṯmān est également violente, mais il faut à Baybarṣ du temps pour mettre ʿUṯmān dans le droit chemin (f. 8). Le rôle que joue ʿUṯmān auprès de Baybarṣ reste constamment ambigu[1111]. Comme pour d'Aḥmad Āġā, le repentir de ʿUṯmān permet de situer le héros comme redresseur de torts, mais aussi comme le personnage capable d'intégrer dans la communauté des individus jusque-là marginaux ou dangereux pour elle. Dans le cas de Aḥmad Āġā, les choses s'arrêtent là. Le fait que Sitt al-Šām ait de la considération pour Aḥmad Āġā indique qu'il peut servir Baybarṣ et la communauté, une fois repenti. ʿUṯmān, lui, est désigné par la Protectrice du Caire, comme ayant une destinée auprès de Baybarṣ, et par al-Ṣāliḥ Ayyūb comme faisant partie du Monde du Secret. On voit bien alors comment la fonction dramatique du compagnon fidèle prend une autre dimension. Dès lors, même lorsque ʿUṯmān commet des erreurs, celles-ci tournent toujours, finalement, à l'avantage du héros. Baybarṣ ne cesse de le reprendre pour ses erreurs ou pour ses

[1110] Voir Première partie, chapitre 1 (« De Damas au Caire »), et Deuxième Partie, chapitre 3 (« L'itinéraire de Šīḥa »).

[1111] Sur le personnage de ʿUṯmān, voir aussi Thomas Herzog : « ʿUṯmān dans la *Sīrat Baybars* : un héros picaresque ? », *Oriento Moderno* 83, 2 (2003), 453-463.

négligences, mais en fin de compte, ʿUṯmān accomplit toujours l'action exigée par sa fonction. Ainsi, sa négligence à Alexandrie cause l'enlèvement de Baybarṣ par Ğawān qui l'emmène à Gênes où se produit la rencontre entre Baybarṣ et Šīḥa. Comme nous l'avons vu, ce « retour » de Šīḥa dans le récit marque le véritable début de l'association de Baybarṣ (héros) et Šīḥa (*ʿayyār*)[1112]. Parfois les erreurs de ʿUṯmān sont dues à une mauvaise compréhension des ordres de Baybarṣ. Dans l'épisode d'Alexandrie, alors qu'ils sont à la recherche de malfaiteurs dans les rues de la ville, ʿUṯmān voit un marchand de *knāfa* ; Baybarṣ apprenant qu'il n'en a jamais goûté, il lui donne de l'argent pour en acheter :

طيب الليله تدوقها انشأ الله خوذ هذا الدينار اعطيه للكنفانى وقول له يعمل لنا ثلاثة ارطال وياخذهم لعند العشى[1113]

ʿUṯmān comprend de travers ce qu'il doit faire et, croyant qu'il doit attendre que le *knāfa* soit prêt pour l'apporter lui-même au cuisinier, il laisse Baybarṣ seul dans les rues de la ville, alors que ce dernier croit qu'il le suit. Plus tard, lorsque ʿUṯmān revient au palais, Baybarṣ a disparu :

واما عتمان يا اخوان فانه اخذ الكنافه وراح لعند العشى وحطهم باطباق الصينى كان صار وقت حكم الساعه اربعه من الليل فاخدهم هو وعتمان وراح الى القاعه فما وجد غير محمد اغا الديلمى والظباط وبيبرص ما هو موجود قال له عتمان وين الكندى فقال له محمد اغا نحن بدنا نسئلك عنه ليش ما كنت معه انت يا عتمان فقال له يا اخوى انى تميت داير معه لعبد[1114] العصر وادان الفلوس وقاللى اشترى كنافه وخذها العشى وجيبها للقاعه ودى الوقت الكندى راح فين[1115]

[1112] Voir fascicule 20.

[1113] F. 19, p.151 ; B/Z, vol. 2, 306.
(Bien, ce soir tu vas en goûter, si Dieu le veut. Prends ce dinar et donne-le au marchand de *knāfa* et dis-lui de nous en faire trois livres et de les apporter au cuisinier.).

[1114] لعند

[1115] F. 19, p. 171-173 ; B/Z, vol. 2, 309-310.
(Quant à ʿUṯmān, ô mes frères, il prit le *knāfa* et se rendit chez le cuisinier où il plaça le *knāfa* sur un plat en porcelaine. Il était près de quatre heures du soir et le cuisinier et ʿUṯmān portèrent le plat ; puis il se rendit dans la grande salle. Là se trouvait Muḥammad Āġā al-Daylamī et les officiers, mais Baybarṣ n'y était pas. ʿUṯmān lui dit : « Où est le *kundī* ? » Muḥammad Āġā lui dit : « C'est ce qu'on voulait te demander. Tu n'étais pas avec lui, ʿUṯmān ? » Il lui dit : « Mon frère, j'ai continué de l'accompagner dans sa tournée [de la ville] jusqu'en fin d'après-midi, puis il m'a donné l'argent et m'a dit d'acheter du *knāfa* et de l'apporter au cuisinier, et ensuite dans la grande salle. Mais où est le *kundī* à présent ? »).

Parfois ʿUṯmān interprète un mot d'origine étrangère employé par Baybarṣ et qu'il ne comprend pas. Ainsi, au fascicule 15, il va pendre un jeune homme alors que Baybarṣ voulait simplement « l'enlever de la circulation », c'est-à-dire arrêter :

والتفت لعتمان وقال له (قالديريرينه)[1116] قال فخطفه عتمان وقال ولك يا حرحش الحقنى بالمرسه قال له يا عتمان الكندى ما امر بشنقه قال عتمان ايه وانت تفهم بالطرشى[1117] زي لانه كلما قال لى الكندى قارضل يعنى اشنق راجل واخذ الولد وراح شنقه على باب السرايه[1118]

Ainsi ʿUṯmān déforme constamment le langage avec son parler particulier, et cette déformation passe aussi dans les faits. Baybarṣ tente de le rectifier, mais on sent bien que ʿUṯmān ne le suit pas vraiment :

قال الراوى يا ساده ودخل على الديوان وقال كندى كندى اهم الفلوس جبتهم قال له تعال لهون قال له ادينى اجيت فقال له انت مين امرك تشنق الصبى قال له انت فقال له بيبرص تضرب انا ايمتا امرتك قال له ايوه لما علمتنى الطرشى قال له وانا متا علمتك التركى قال له عتمان ايو نسيت لما كنا ببنها العسل[1119] وقلتلى قارضل وانى ما اعرفش قمت انت وشنقت سرحان فمن داك الوقت تعلمت الطرشى منك كلما قلتلى قارضل اشنق واحد فقال له الله لا يعطيك صحه على هل تركيبه ولك اصحا من هلق ورايح تعلمها ومعنا قالدير يعنى قيمه ما هو اشنقه قال عتمان ارحب دى الوقت تعلمت الطرشى طيب[1120]

L'aspect très pragmatique des interventions de ʿUṯmān ne doit pas masquer l'importance de ses actions et de sa fonction dramatique. D'un côté son

---

[1116] Dans l'édition du texte, une note signale que ce terme vient du turc et qu'il signifie « enlever » (ارفع). Voir B/Z, vol. 2, 194, note 114.

[1117] Dans le parler de ʿUṯmān : « turc ». Pour conserver la déformation, je traduis par « truc »

[1118] F. 15, p. 138-139 ; B/Z, vol. 2, 194.
(Il se tourna vers ʿUṯmān et lui dit : « Prends-le ! » Il dit. ʿUṯmān le saisit et dit : « Ḥarḥaš, suis-moi avec la corde ! » Il lui dit : « Mais, ʿUṯmān, le *kundī* n'a pas ordonné de le pendre ! » ʿUṯmān lui dit : « Parce ce que tu comprends le truc comme moi ? Chaque fois que le *kundī* me dit « prends-le ! », il veut dire pendre un homme. Il emmena le jeune homme et le pendit à la porte du palais.).

[1119] Référence à un épisode précédent. Voir fascicule 8 « La Sucrerie de Banhā al-ʿAsal ».

[1120] F. 16, p. 1-3 ; B/Z, vol. 2, p. 197
(Le transmetteur dit : Ô mes amis, il entra au dīwān et dit : « *Kundī* ! *Kundī* ! Voici l'argent, je l'ai apporté ! » Il lui dit : « Viens ici ! » Il lui dit : « Me voilà. » Il lui dit alors : « Qui t'a ordonné de pendre le jeune homme ? » Il lui dit : « Toi ! » Baybarṣ lui dit : « Malheur à toi ! Moi je te l'ai ordonné ? » Il lui dit : « Oui ! Lorsque tu m'as appris le truc. » Il lui dit : « Et quand t'ai-je appris le turc ? » ʿUṯmān lui dit : « Ben, tu as oublié ? Lorsque nous étions à Banhā al-ʿAsal, et que tu m'as dit « Prends-le », et moi je n'ai pas compris, alors c'est toi qui a pendu Sirḥān. Depuis ce temps j'ai appris le truc grâce à toi. Chaque fois que tu me dis « Prends », je pends quelqu'un. » Il lui dit : « Que Dieu ne t'accorde pas la santé à cause de cette interprétation ! A présent tu vas l'apprendre : « *qāldīr* » signifie « prendre », et non pas pendre. » ʿUṯmān lui dit : « Et bien voilà ! Cette fois-ci je connais bien le truc ! »)

appartenance à un groupe marginal de truands, et son attachement à la *dunyā*, en particulier par sa gourmandise, en font un personnage sympathique et proche du lecteur/auditeur, mais d'un autre côté, son appartenance au Monde du Secret donne à ses actions une valeur démonstrative de l'intervention du Secret dans la *dunyā.* Dans sa fonction rétributive, il n'est pas sans rappeler le Baybarṣ redresseur de tort que le récit nous présente dès les épisodes de Damas. Sa brutalité et sa marginalité viennent s'ajouter à la ruse qu'il n'hésite pas à employer lorsque la situation le demande. Ainsi, dans l'épisode de l'ambassade de Baybarṣ au *babb* Alfard Mākūl, sous prétexte d'avoir oublié un objet, il retourne s'assurer du support de Sulaymān al-Ǧāmūs que Baybarṣ lui-même avait refusé :

فقال سليمان يا دولتلى والله درينا بركوبك على انطاكيه من حين خرجت من مصر فهل يحتاج ان ابعث معك احد من الرجال فقال له [قال الراوى ابعث معك احد من الرجال][1121] يا اخى انا مانى رايح حارب ولا اقاتل بل انما رايح رسول كتاب وما على الرسول الا البلاغ[1122] ما بريدك الا سالم وبات عندهم ذلك الليله وقام تانى الايام ركب وصار فما قطع قدر نصف ساعه الا نظر عتمان نازل فى البغله سلخ فقال له بيبرص ولك ليش عمال تقتلها كل هل قتل قال له ايوه دا الخاينه نستنى الكبره فقال له تضرب ليش هى زلمه بتعرف تحكى قال له ايوه دى الوقت بدى ارجع جيبها فقال له روح هلق بلا ما ترجع منلاقى لك فى الدرب عشرين كبره فقال له كندى السياس يقيموا على حق وانا راجل فقير وحيب لهم وكل منين فصار ببيرص يضحك وقال له تفضل ارجع جيبها وحول قعد يستناه[1123]

Son appartenance au Monde du Secret apparaît dans son jugement intuitif des choses ; ici, comme à d'autres endroits, il révèle sa connaissance de certains faits lorsqu'il s'adresse à Sulaymān :

[1121] J'ai mis entre crochets la réclame qui vient du passage du fascicule 13 au fascicule 14 où le récit reprend avec la formule consacrée : « قال الراوى ».

[1122] Citation coranique (S. 5, v. 99).

[1123] F. 13, p. 154 et F. 14 p. 1-4 ; B/Z, vol. 2, 141-143.
(Sulaymān lui dit : « Mon seigneur, par Dieu ! Nous savons que tu chevauches vers Antioche depuis ton départ du Caire. Est-il nécessaire que j'envoie un de mes hommes avec toi ? » [Il lui dit : Le transmetteur dit « que j'envoie un de mes hommes avec toi ? »] Il lui dit : « Ô mon frère, je ne vais pas faire la guerre, ni combattre, mais j'y vais en tant que messager, et il n'incombe au messager que de transmettre le message. Je ne désire que ton bien-être. Il passa la nuit chez eux, se leva au matin, chevaucha sa monture et s'en alla. A peine une demi-heure plus tard, il vit ʿUṯmān qui frappait sa mule. Baybarṣ lui dit : « Pourquoi t'acharnes-tu à la frapper ? » Il lui dit : « Et bien, cette scélérate m'a fait oublier le chiffon en poil de chèvre ! » Il lui dit : « Ça alors ! Parce qu'elle sait parler ? » Il lui dit : « Et bien, à présent je dois retourner le chercher. » Il lui dit : « Va au diable ! On te trouvera vingt chiffons en chemin. » Il lui dit : « *Kundī*, les palefreniers réclameront leur dû ; moi, je suis un homme pauvre ! D'où pourrais-je leur apporter à manger ? » Baybarṣ se mit à rire et lui dit : « Je t'en prie, retourne le chercher ! » Puis il descendit de cheval et s'assit pour l'attendre.).

فقال له عتمان ايوه يا اخوى وبتعرف معنا العهد ايه قال له هات شوف فهمنا يا شيخ عتمان قال له ايوه ياخوى شرط العهد ان الناجى لا يتخلا عن اخاه ودى الوقت الكندى نيبرص[1124] رايح على انياكه[1125] ودول كلهم عروص منقرشين[1126] مثل القاضى يقو[1127] يطقونا وعجب ما تروحو[1128] معنا فضحك سليمان وقال يا شيخ عتمان الذى عمال تقول عنه هو فى بالنا وحياة عينك بعثت قدامه عشر الف نادب شد وشاكريه بعشره مقدمين وعليهم ناظر يعد بعشرة الف فارس اسمه وليد موسى ابن حسن القصار[1129] من قبل ما تطلعوا من مصر[1130]

La mention du *qāḍī* est une référence à Ǧawān, révélant qu'il s'agit d'un chrétien. Ce n'est pas la première fois que ʿUṯmān y fait allusion, et à une occasion, il se fait reprendre par le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb[1131].

ʿUṯmān comme compagnon du héros n'est donc pas seulement le personnage rusé. Marginal par ces activités de truand, brutal quand l'occasion s'y prête, rusé lorsqu'il s'agit de faire ce que Baybarṣ refuse, mais qui s'avère nécessaire, c'est un personnage complexe qui ne saurait être réduit à un type. Son intégration au système le renvoie à sa première occupation de palefrenier et, lorsqu'il a atteint le plus haut grade de cette profession, chef palefrenier des écuries de Baybarṣ, il disparaît des aventures du héros.

Dans un article sur ʿUṯmān, Thomas Herzog analyse ainsi le personnage :

> Sur un plan purement littéraire on pourrait voir dans ʿUṯmān une mutation du personnage-type du *ʿayyār*, très répandu dans la littérature populaire arabe. Mais, en regardant de plus près, il devient évident que ʿUṯmān n'est pas un *ʿayyār* et que le début de la *Sīrat Baybars* où apparaît ʿUṯmān ne présente pas la structure triadique typique des *siyar* populaires, c'est-à-dire : héros – *ʿayyār* – guerrier sauvage. Ce n'est qu'après l'épisode de la prise de

---

[1124] « Baybarṣ » dans le parler de ʿUṯmān.

[1125] « Antākya » dans le parler de ʿUṯmān.

[1126] « Non circoncis » dans le parler de ʿUṯmān.

[1127] بيقوا

[1128] تروحوا

[1129] Il s'agit, en fait, du Chevalier Sans Nom, Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī.

[1130] F. 14, p. 5-7 ; B/Z, vol. 2, 143-144.
(ʿUṯmān lui dit : « Et bien, mon frère ! Tu sais ce que veut dire le pacte ? » Il lui dit : « Voyons voir, explique nous, ô *šayḫ* ʿUṯmān ! » Il lui dit : « Et bien mon frère, la condition du pacte c'est que celui qui a été sauvé n'abandonne pas son frère. En ce moment, le *kundī* Naynarṣ va à Anioche, et eux, là-bas, ils sont tous encapuchonnés, comme le *qaḍī*, et ils vont nous exploser. Bizarre que vous ne veniez pas avec nous. » Sulaymān se mit à rire et dit : « Ô *šayḫ* ʿUṯmān, ce que tu nous dis, nous y avons déjà pensé. Par ta vie et ton oeil ! J'ai envoyé en avant-garde dix mille *fidāwīyeh* en armes, avec dix *muqaddam-s*, et avec eux un commandant qui vaut dix mille cavaliers, et son nom est Walīd [fils de] Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, avant même que vous ne quittiez le Caire.).

[1131] Voir fasc. 8, p. 154-155 ; B/Z, vol.1, p. 252.

> Gênes que nous trouvons dans la *Sīrat Baybars* la même structure que dans la plupart des autres romans populaires arabes : un *ʿayyār*, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, intègre le récit, prend la place de ʿUṯmān, puis Ibrāhīm al-Ḥawrānī, un personnage qui présente les caractéristiques du type générique du guerrier sauvage, se joint au héros Baybarṣ.[1132]

L'emploi abusif du terme *ʿayyār* est d'autant plus nuisible ici qu'il ne peut en aucun cas s'appliquer à Šīḥa. Si l'on en reste au « compagnon fidèle » rusé, alors cette définition lui convient bien, tout comme elle peut convenir à Uṯmān. On peut, comme le fait Thomas Herzog ici, effectivement voir tout le début de la *Sīra*, avant l'épisode de Gênes, comme une préparation, avec des éléments fragmentaires qui finissent par se mettre en place. Cependant, l'analyse, telle qu'elle est présentée, ignore la stratégie de la substitution[1133] (même si l'auteur la pressent lorsqu'il dit « prend la place de ʿUṯmān »). Il est vrai qu'il y a une concomitance et que la triade héroïque type se met en place entre les fascicules 27 et 34. Ceci n'enlève pas à ʿUṯmān ses caractéristiques en tant que *ʿayyār*, précisemment *avant* sa rencontre avec Baybarṣ, lorsqu'il dirige une troupe de brigands, ni celles très visibles au début de son apparition dans le récit en tant que marginal, trait qu'il partage avec le personnage-type du « cavalier sauvage ». Nous avons vu aussi l'omniprésence d'Ibrāhīm dans le récit avant l'épisode de Gênes, comme Chevalier Sans Nom, sorte de cavalier sauvage qui apparaît toujours au bon moment, puis disparaît sans laisser de traces[1134]. Tout comme Šīḥa tisse des liens avec lui, il tisse des liens avec ʿUṯmān dans un épisode particulièrement significatif puisqu'il constitue la première ambassade d'Ibrāhīm[1135]. Or ce dernier était présent, envoyé par Sulaymān al-Ǧāmūs, lors de la première ambassade auprès d'Alfard Mākūl, le *babb* d'Antioche (fasc. 13). Lorsque le *qān* Halawūn menace de chevaucher contre l'islam, Baybarṣ envoie ʿUṯmān en ambassade auprès de lui. Mais il est intercepté par Ibrāhīm :

> وكتب كتاب وصرخ على عتمان وقال له خوز[1136] هذا الكتاب وروح وديه الى قان[1137] هلون وهات الجواب فقال له حاضر افندم واخذ الكتاب وسار فلما صار بين العرضيين ما شاف الا خيال مقبل من كبد البر فتبينه عتمان واذا به ضايع الاسم فقال له اهلا ابو ضاع اسمه

[1132] Thomas Herzog, « ʿUṯmān dans la *Sīrat Baybarṣ* », p. 457.

[1133] Dans son ouvrage, *The Thirsty Sword*, qui porte sur *Sīrat ʿAntar*, Peter Heath utilise le terme « displacement » pour analyser un procédé narratif similaire. Voir p. 93.

[1134] Notons que Thomas Herzog ne travaille pas sur la même recension. Il utilise essentiellement la version imprimée du Caire, et la recension égyptienne de la collection Lane de la British Library. Ses conclusions peuvent être dues à d'autres stratégies narratives mises en œuvre dans ces recensions.

[1135] Voir fasc. 16, l'épisode intitulé « Le *qān* Halawūn ».

[1136] خوذ

[1137] القان

قال له العوافى يا شيخ عتمان قال له الله يعافيك يا خوى بعدك ما شفت اسمك قال له لا والله يا عتمان فقال له ايوه ما تطالع عليه منادى قال له غداً حتى روح على الشام ولكن انت الان لوين رايح قال له ايوه يا خوى الكندى ادانى كتاب اوديه البابا عكم وانى بالطرشى[1138] ما فاهمش قال له ضايع الاسم هاته لوديه عنك قال له ربنا يرد عليك اسمك يا خوى قال فحول ضايع الاسم عن الجواد وقال له اقعد هون وخلى الجواد عندك لوقت ما ارجع وجيب لك الجواب قال له طيب اديني قعد[1139] وضايع الاسم اخذ الكتاب وسار الى ان وصل لصيوان القان هلون دخل واعطاه الكتاب فضه وقراه يراه من بين ايادى الامير بيبرص مشير دولة العربيه الى جناب القان هلوون[1140] خليفه الاكاسر نبدى يا قان هل اسمعت من ابائك واجدادك احد ملك الشام من الاجانب حتى هلق انت جايه تملكها فان كنت بتسمع منى وتقبل النصيحه ارجع الى بلادك احسن لك فشاور عقلك وافيدنا بالجواب قال فلما قراء الكتاب وفهم معناه كتب الجواب الحرب والقتال واعطاه الضايع الاسم فاخذه ووقف فقالو[1141] له التراجمين هى عيار ما تروح قال لهم انا لى اجره طريق على الملك الاكاسره فافهموا القان ما قال فامر له بالف دينار اخذهم وسار الى ان وصل لعند عتمان اعطاه الجواب فقال له عتمان دول ايه يا خوى قال له دول الف دينار قال له عتمان وجبتهم منين يا خوى قال من عند القان هلوون قال له عجب ما تديني نصفهم ما مشيت انا نصف الطريق قال له اى والله حقك وعد له نصفهم[1142]

[1138] *turkī*. Dans le parler de ʿUṯmān, طرشي signife aussi bien « turc » que « persan ». Notons aussi que Halawūn est considéré, dans la *Sīra*, comme un persan, descendant de Chosroé.

[1139] قعدت

[1140] L'orthographe de « Ḥalawūn » varie dans le manuscrit : soit « هلون », soit « هلوون ».

[1141] قالوا

[1142] F. 16, p. 136-142 ; B/Z, vol. 2, 219-221.
(Il écrivit une lettre, appela ʿUṯmān et lui dit : « Prends cette lettre, va la porter au *qān* Halawūn, et ramène la réponse. Il lui dit : « A tes ordres Efendem ! » Il prit la lettre et s'en alla. Lorsqu'il arriva entre les deux camps, il vit un cavalier arriver du cœur de la contrée. ʿUṯmām l'observa et vit qu'il s'agissait du Chevalier Sans Nom. Il lui dit : « Bienvenue à celui qui a perdu son nom ! » Il lui dit : « Santé à toi, ô *šayḫ* ʿUṯmān ! » Il lui dit : « Que Dieu te donne la santé, ô mon frère ! T'as toujours pas retrouvé ton nom ? » Il lui dit : « Non, par Dieu, ô ʿUṯmān » Il lui dit : « Pourquoi tu ne chargerais pas un crieur public de dire que tu es à sa recherche ? » Il lui dit : « Demain, quand je serai de retour à Damas. Mais toi, où vas-tu à présent ? » Il lui dit : « Et bien mon frère, le *kundī* m'a donné une lettre et je la porte au chef des *ʿağam*. Mais moi, je comprends pas le truc. » Le Chevalier Sans Nom lui dit : « Donne-la moi, je la porterai à ta place. » Il lui dit : « Que notre Seigneur te rende ton nom, ô mon frère ! » Il [le transmetteur] dit : Le Chevalier Sans Nom descendit de cheval et lui dit : « Reste là, je te laisse le cheval jusqu'à ce que je revienne t'apporter le réponse. » Il lui dit : « C'est bien, je reste ! » Le Chevalier Sans Nom prit la lettre et partit pour se rendre au pavillon du *qān* Halawūn. Il entra et lui donna la lettre. Il [Halawūn] brisa le sceau, lut la lettre qui disait : « De la part de l'émir Baybarṣ, maréchal de l'Etat Arabe, à son excellence le *qān* Halawūn, successeur de la dynastie de Chosroés. Ô *qān* ! As-tu entendu dire par tes ancêtres qu'un roi étranger avait déjà régné sur Damas, pour qu'à présent tu viennes pour t'en emparer ? Si tu m'écoutes et suis mon conseil, retourne chez toi, cela vaudra mieux. Prends conseil de ta conscience, et fais-nous savoir ta réponse. » Il [le transmetteur] dit : Après avoir lu la lettre et en avoir compris le sens, il écrivit la réponse déclarant la guerre et le combat, et la donna

ʿUṯmān finit par lui soutirer les mille dinars. Ici, la triade est assez clairement exprimée dans les personnages types : héros (Baybarṣ), compagnon fidèle (ʿUṯmān), cavalier sauvage (Ibrāhīm). La mention du terme *ʿayyār* par les traducteurs, qualifiant ainsi Ibrāhīm, même si pour eux il s'agit plus d'une insulte (وغد[1143]), peut aussi indirectement indiquer une fonction d'Ibrāhīm, dans d'autres circonstances. L'épisode nous intéresse justement à cause le la place qu'Ibrāhīm cherche à occuper. Sa quête est à la fois celle de son nom et d'une place dans le système, et d'une façon plus générale, d'une place dans le récit. ʿUṯmān, on le sait, déforme toujours les noms, mais ces déformations sont toujours signifiantes. Lorsqu'il appelle les mamelouk « منيوك » au lieu de « مملوك », le jeu de mots obscène est évident[1144] ; de même, pour lui, Baybarṣ reste le « soldat » (كندى[1145]) ; aussi, lorsqu'il s'adresse à Ibrāhīm en l'appelant « ابو ضاع اسمه », Ibrāhīm semble ne plus avoir de géniteur, et devoir créer lui-même sa propre identité. Lorsqu'il se substitue à ʿUṯmān pour cette ambassade, il occupe pour la première fois une place qu'il ne cessera d'occuper et de revendiquer tout au long du récit[1146]. Par la suite, toutes les ambassades suivront plus ou moins le rituel qu'il instaure, et porteront, en quelque sorte, sa signature et un nom qu'il se forge chez les rois étrangers (en particulier chez les rois francs) : Ibn al-Kūrānī. L'instauration des frais de route, dont il est longuement question ici dans le jeu qu'il joue avec ʿUṯmān, est un des éléments du rituel des ambassades. Lorsque finalement Baybarṣ fait avouer ʿUṯmān qui lui dévoile qu'en fait c'est Ibrāhīm qui a porté la lettre, sa réaction laisse entendre que c'est bien à Ibrāhīm que revient cette charge :

فاعتلم بيبرص انه ضايع الاسم الذى وداه فانبسط كثير[1147]

---

au Chevalier Sans Nom. Celui-ci la prit et attendit. Les traducteurs lui dirent : « Et bien, scélérat, tu ne t'en vas pas ? Il leur dit : « Le roi de la dynatie de Chosroés me doit les frais de route. » Ils [les traducteurs] firent comprendre au *qān* ce qu'il avait dit, et il ordonna qu'on lui donne mille dinars. Il les prit, retourna auprès de ʿUṯmān et lui donna la réponse. ʿUṯmān lui dit : « Et ça, qu'est-ce que c'est, mon frère ? » Il lui dit : « Ça, c'est mille dinars. » ʿUṯmān lui dit : « Et ils viennent d'où, mon frère ? » Il lui dit : « Du *qān* Halawūn. » Il lui dit : « C'est bizarre que tu ne m'en donnes pas la moitié. J'ai pas fait la moitié de la route ? » Il lui dit : « Oui, tu as raison ! » Et il lui donna la moitié.).

[1143] Voir note 78 dans B/Z, vol. 2, 220.

[1144] « Les enculés ». Dans la mesure où ʿUṯmān a une peur bleue de se faire sodomiser (voir l'épisode « ʿUṯmān Ibn al-Ḥubla », fasc. 7-8), le terme prend d'autant plus de force dans sa bouche.

[1145] Dans son parler pour : « جندى ». Pour les différents parler de la *Sīra*, voir Katia Zakharia, « Quelques aspects des échanges culturels, à travers le prisme de *Sīrat al-Malik Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya* », *Annales de l'Université Tunisienne*, n° 50 (2005), 107-123.

[1146] Pour la construction de la scène type de l'ambassade d'Ibāhīm, voir Francis Guinle, « Ibrāhīm's Embassies : Repetition As Narrative Strategy ».

[1147] F. 16, p. 147-148 ; B/Z, vol. 2, p. 221.

Un autre élément de la substitution concerne la circulation de l'argent. A plusieurs reprises le récit fait mention d'une certaine cupidité de ʿUṯmān. Dans un épisode au Caire, Baybarṣ le surprend à soutirer de l'argent des gens qu'il a forcés à venir prier avec Baybarṣ dans une mosquée : il les attend à la sortie et leur demande « حق الصلاه »[1148]. La façon qu'il a de récupérer tout l'argent des frais de route à Ibrāhīm est un avant-goût de la propre cupidité qu'Ibrāhīm développe plus tard, et qui constitue à la fois une caractéristique du personnage et une de ses faiblesses, puisque Šīḥa, par exemple, n'hésite pas à s'en servir.

Cette première ambassade d'Ibrāhīm se place donc sous le signe de la substitution, et ʿUṯmān prend conscience qu'il est supplanté par lui lorsqu'Ibrāhīm prend une autre de ses charges comme gardien du pavillon de Baybarṣ, et il s'en plaint à ce dernier, comme nous le verrons[1149].

La fonction dramatique de ʿUṯmān comme compagnon fidèle est attaquée de toute part, et c'est son substitut Šīḥa qui vient lui donner le coup de grâce. Cependant, cette substitution dans la fonction de compagnon, marque une avancée dans le développement du récit, car Šīḥa est un personnage complexe difficilement réductible au type *ʿayyar* dont il possède cependant la qualité principale : la ruse.

On peut voir dans les actions de Šīḥa, et d'autres personnages, deux sortes de ruse : celle qui se rapproche de l'espièglerie, et qui consiste à jouer des tours, bons ou mauvais, à certains personnages, et celle qui conduit à la duplicité et qui consiste à tromper les autres par des artifices jouant, le plus souvent, sur l'identité, dans le but d'apporter la victoire à l'Islam (lors des conquêtes des villes, par exemple), ou de ramener les *fidāwīyyeh* dans le système en obtenant leur obéissance. Si certains personnages, comme Tāğ Nās s'adonnent parfois à la première[1150], Šīḥa, lui, est spécialiste de la seconde. On peut cependant noter que bien des ruses de Šīḥa participent aussi de l'espièglerie et qu'il prend visiblement un grand plaisir à duper les gens. Son action est guidée par la formule qui le caractérise dans l'attributon des sièges au *dīwān* : « A moi la rébellion, et à toi l'obéissance ». Ainsi, l'obéissance au roi est un principe qui ne peut pas être remis en question, et Šīḥa « détourne » sur lui la rébellion. Les *fidāwīyeh* récalcitrants ne se rebellent par vraiment contre Baybarṣ et le fait qu'il soit roi, puisqu'ils lui reconnaissent le pouvoir de les nommer, eux, souverains des forteresses, mais contre Šīḥa, un non-ismaélien, à qui cette souveraineté a été confiée. La différence est subtile car on pourrait considérer que

---

(Baybarṣ apprit alors que c'était le Chevalier Sans Nom qui l'avait apporté, et il s'en réjouit beaucoup.).

[1148] F. 10, p. 27 ; B/Z, vol. 1, 302.

[1149] Voir fasc. 29.

[1150] Voir fasc. 102.

se rebeller contre une décision du roi, c'est se rebeller contre le roi, mais la formule explique bien cette différence. Šīḥa prend sur lui la rébellion, ce qui veut dire que les *fidāwīyeh* restent obéissants à Baybarṣ, et que, lorsqu'ils finissent par accorder leur obéissance à Šīḥa, c'est aussi à Baybarṣ qu'ils l'accordent. D'ailleurs, Baybarṣ se retranche derrière Šīḥa en remettant en jeu, à plusieurs reprises, cette souveraineté des forteresses, sachant bien que, de toute manière, c'est Šīḥa qui sortira vainqueur de l'épreuve puisque la prédiction l'a désigné comme « sultan de la montagne ». De la même manière, Baybarṣ se sert de Šīḥa dans son combat contre Ǧawān. En effet, si Ǧawān s'attaque fréquemment à Baybarṣ, en particulier en le faisant enlever, ou en l'enlevant lui-même, Baybarṣ ne s'attaque pratiquement jamais directement à lui. Hormis les grandes confrontations qui impliquent, d'un côté, une chevauchée des rois francs contre l'Islam, à l'instigation de Ǧawān, et de l'autre côté, la mobilisation de toutes les forces musulmanes, la « guerre » entre Ǧawān et Baybarṣ se fait par personne interposée. En ce sens, Šīḥa n'est pas seulement le subsitut de ʿUṯmān comme compagnon fidèle, qui fait en douce ce que Baybarṣ ne peut faire étant constamment dans la lumière, il est aussi le double de Baybarṣ, une sorte d'éminence grise qui participerait aussi de la gloire du souverain et qui, dans certains cas, est désigné comme véritable ordonnateur[1151].

b) Šīḥa : du Substitut au double

Dans le triangle que forment Baybarṣ, Šīḥa et Ǧawān, on peut, bien sûr, voir la trilogie Sujet – Adjuvant – Opposant (l'Objet étant la réalisation de la prédiction du *Ǧafr* et du *Kitāb al-Yūnān*) et, dans cette configuration, Šīḥa apparaît comme le double positif de Ǧawān. Pour ce dernier, il ne s'agit pas d'affronter un ennemi, Baybarṣ, mais bien deux, comme la prédiction le lui laisse entrevoir. Sa décision de tout faire pour détourner la prédiction passe par l'élimination de ces deux ennemis :

لما قرا جوان ذلك الكتاب وفهم ما فيه من الخطاب وعرف اوصاف اعدائه محمود
وشعبان قال الا كرسيمون يا عمى بدى روح دور على شعبان افطر فيه قبل ما يدغدّى فى[1152]

Sa première préoccupation est bien Šaʿbān, vraisemblablement parce que la prédiction annonce que c'est lui qui le mettra en pièces. Ce n'est qu'après que vient

[1151] On pense à sa place et son rôle dans la parade prestigieuse, par exemple.

[1152] F. 7, p. 72-73 ; B/Z, vol. 1, 198.
(Lorsque Ǧawān lut ce livre, qu'il en comprit le contenu, et qu'il prit connaissance de la description de ces ennemis, Maḥmūd et Šaʿbān, il dit à Karsīmūn : « Ô mon oncle, je veux aller à la recherche de Šaʿbān, pour en faire mon déjeûner avant qu'il ne fasse de moi son dîner. »).
Cette dernière expression est lexicalisée pour exprimer l'idée d'arriver avant quelqu'un, mais je la conserve telle quelle car je la trouve très parlante, surtout lorsqu'on pense au découpage final de Ǧawān par Šīḥa.

l'idée de se débarrasser de Maḥmūd/Baybarṣ, puisque la prédiction montre que le sort de Šaʿbān et de Maḥmūd sont liés, et que celui de Ǧawān dépend des deux.

En tant que doubles, et même s'il s'opposent, Šīḥa et Ǧawān partagent des caractéristiques. L'un comme l'autre sont maîtres des déguisements, et le texte insiste sur cette similitude dans divers épisodes où ils se font passer l'un pour l'autre[1153]. Šīḥa prend fréquemment l'aspect de Ǧawān, mais il se déguise aussi, selon les circonstances, en moine, en patriarche, en cardinal, en tavernier, en geôlier, en femme aussi bien qu'en homme, prenant fréquemment l'aspect exact d'un personnage qu'il a tué, puis tour à tour de sa femme et de son fils qu'il a également éliminés[1154]. En revanche Ǧawān ne se déguise presque jamais en autre chose que Šīḥa. Lorsque cela lui arrive le texte reste imprécis, comme par exemple au fascicule 56, quand il suit Baybarṣ, lui-même déguisé et qui veut embarquer pour Maqdūnīya : « وقام اللعين جوان تبدل »[1155]. Dans ces cas-là, il s'agit simplement pour lui de passer inaperçu. Tout se passe comme s'il était plus limité dans cette capacité à se transformer que Šīḥa dont c'est une des véritables virtuosités. D'ailleurs dans un des épisodes, Ǧawān a recours à un magicien pour confectionner des costumes qui transforment celui qui les porte en Baybarṣ, ou Ibrāhīm, ou Saʿd[1156] :

وقام جاب البدله ولبسها ولبس الطاقيه وقال له تفرج فطلع جوان فيه وجمد ولا ظنه الا الملك الظاهر بعينه[1157]

Ǧawān lui demande alors d'en confectionner deux autres :

فقال له فليون هذه البدله وين اشتغلتها قال له هون فقال له جوان بتحسن تعمل مثلها قال له معلوم فقال له جوان فيه عند الرين اثنين سلحداريه بدى تعمل لى بدلتين مثلهم[1158]

En revanche, lorsqu'il s'agit pour Ǧawān de se déguiser en Šīḥa, il n'a pas besoin de costume pour prendre son aspect et se faire passer pour lui. L'élaboration de la stratégie du déguisement et du contre-déguisement se met en place très tôt dans

---

[1153] Voir fasc. 42, 52, 116, 130, 138, 146C, 157.

[1154] Voir par exemple l'épisode de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī.

[1155] F. 56 p. 41 ; B/Z, vol. 6, 208.
(Alors le maudit Ǧawān se déguisa.).

[1156] Voir fasc. 97, « Le duc Qabṭāwīl le magicien ».

[1157] F. 97, p. 6121.
(Il se leva et alla chercher le costume, il le mit ainsi que la toque et lui dit : « Regarde ! » Ǧawān regarda et s'arrêta net, et pensa qu'il voyait al-Malik al-Ẓāhir lui-même.).

[1158] F. 97, p. 6122.
(Il lui dit : « Mon fils, où as-tu confectionné ce costume ? » Il lui dit : « Ici. » Ǧawān lui dit : « Tu peux en faire d'autres pareils ? » Il lui dit : « Bien sûr ! » Ǧawān lui dit alors : « Le roi a auprès de lui deux écuyers. Je veux que tu me fasses deux costumes comme eux. »).

le récit[1159], et on assiste à un véritable jeu du chat et de la souris. Alors que Ǧawān s'est déguisé en Šīḥa pour enlever le *muqaddam* Ǧabal, Šīḥa se déguise en Ǧawān pour le libérer et faire prisonnier le *babb* al-Mankubīrd et ses généraux. Lorsque Ǧawān revient au camp des Francs, il s'aperçoit de la supercherie :

> واما جوان الشيطان يا ساده يا كرام سار يفتش على الدرب حتى ياخذ المقدم جبل لعند البب المنكبيرد ولا زال ساير حتى وصل لعرضى الأفرنج فقالوا له البطارق ابونا منترته قال لهم لين قالو[1160] له الى سارى عسكر السراق[1161] فقال لهم ومن اين معكم خبر قالو[1162] له هلق انت ما جيت اخذت البب واربعة جنرالات وعشر بطارقه والسياف فقال لهم ومتى انا اجيت اخذتهم فنعره سيف الروم بخاصرته وقال له ابونا قوام نسيت هلق ما جيت اخذتهم[1163]

Nous avons là une forme de déguisement qui s'apparente à la métamorphose. En effet, lorsque, par exemple, Baybarṣ se déguise, il change de vêtements, mais reste Baybarṣ, finalement reconnaissable, et en fait souvent reconnu malgré son déguisement. Lorsque Šīḥa se déguise, on a l'impression qu'il devient le personnage dont il prend l'identité. Pourtant, l'expression reste la même ; par exemple, lorsque Baybarṣ se déguise en Kurde[1164] pour se rendre à Maqdūnīya, le texte dit : وبالحال تبدل على صفة كردى[1165] ; l'expression est la même lorsque Ǧawān prend l'aspect de Šīḥa dans l'épisode mentionné : فنظر [شيحة] جوان قد تبدل على صفته[1166], et vice versa :

> فراح هو الأخر تبدل على صفته ودخل على البب النكبيرد[1167] ولبس ابنه على صفات البرطقش[1168]

[1159] Voir fascicules 52-53.

[1160] قالوا

[1161] Rappelons ici que le terme « *surrāq* » désigne les *fidāwīyeh* dans le parler franc.

[1162] قالوا

[1163] F. 53, p. 7-8 ; B/Z, vol. 6, 94.
(Mais le satanique Ǧawān, ô mes chers amis, se mit en quête du chemin pour amener le *muqaddam* Ǧabal au *babb* al-Munkabīrd. Il continua jusqu'à ce qu'il arrive au camp des Francs. Les soldats lui dirent : « Mon père, tu l'as tué ? » Il leur dit : « Qui ? » Ils lui dirent : « Au commandant de l'armée des *surrāq*. » Il leur dit : « Et comment savez-vous cela ? » Ils lui dirent : « C'est bien toi qui juste maintenant as emmené le *babb* avec quatre généraux, dix soldats et le bourreau ? » Il leur dit : « Quand est-ce que je les ai emmenés ? » Sayf al-Rūm le poussa du coude et lui dit : « Mon père, tu as vite oublié, ne les as-tu pas emmenés juste maintenant ? »).

[1164] Voir fasc. 35 (épisode de Sa'd Abā Rīyāḥ).

[1165] F. 35, p. 98 ; B/Z, vol. 4, 165.
(Immédiatement il se changea en Kurde.).

[1166] F. 52, p. 161 ; B/Z, vol. 6, 91.
(Il vit Ǧawān prendre ses traits à lui [Šīḥa].).

[1167] المكبيرد

[1168] F. 52, p. 161 ; B/Z, vol. 6, 91.

Cependant, dans le cas de Ǧawān et Šīḥa, il s'agit d'une ressemblance qui dépasse de simple déguisement, et on finit par les prendre l'un pour l'autre. La ressemblance est le point de départ de l'idée de déguisement pour Šīḥa. C'est parce qu'il ressemble à son cousin Ibrāhīm comme deux gouttes d'eau qu'il songe à échanger ses vêtements avec lui et se faire passer pour lui auprès de Ǧawān. C'est également parce que Šīḥa ressemble à Ǧūnīt, le fils du *babb* de Gênes, que Ǧawān pense à le faire passer pour lui. Dans l'épisode de Nimr al-ʿĀmirī et la reine Baḥrūma[1169], alors même qu'il a pris l'apparence de Ǧawān, Šīḥa s'aperçoit que Zahrandān, le lieutenant de Nimr, lui ressemble :

وتمايزه جمال الدين الى زهرندان وجدوه يشابه فرد شكل[1170]

D'autant que le texte avait déjà insisté sur cette ressemblance au moment de la première apparition de Zahrandān dans le récit :

وهو[1171] طالع بدخلته كيخيته زهرندان وهو قصير من الرجال لكن جبار وهو اشبه الناس بشيحه حتى اذا انخلطوا الأثنين مع بعضهم ما بينفرقوا واحد من واحد الا من طقمهم[1172]

De là à dire que Šīḥa et Ǧawān se ressemblent, il n'y a qu'un pas. Ces ressemblances « naturelles » font, le plus souvent place à un mimétisme qui permet à Šīḥa de se subsituer à la personne de son choix. La petite taille de Šīḥa, mentionnée ici comme un des points de ressemblance avec Zahrandān, n'empêche pas ses transformations de convaincre totalement les autres personnages. Dès le fascicule 66, cette petite taille de Šīḥa est indiquée par un des *fidāwāyeh* récalcitrants, Sayf al-Māḍī, pour souligner l'incongruité entre la personne et sa fonction comme souverain des forteresses ismaéliennes :

فقام سيف الماضى لعنده طلع فيه لقاه قصير ما بيرضى[1173]

(Et il alla lui aussi prendre les traits [de Ǧawān], et se présenta devant le *babb* al-Mankubīrd ; puis il habilla son fils sous les traits d'al-Burṭuquš.).

[1169] Voir fasc. 146C

[1170] F. 146C, fol. 21v.
(Ǧamāl al-Dīn l'examina et s'aperçut qu'il lui ressemblait, étant fait de la même manière.).

[1171] Il s'agit de Nimr al-ʿĀmirī.

[1172] F. 144, fol. 56r./v.
(En sortant, il vit son lieutenant Zahrandān, un homme de petite taille, mais un colosse, de tous les gens le plus ressemblant à Šīḥa, si bien que si les deux se retrouvaient ensemble, on ne les pouvait les distinguer que par leur accoutrement.).

[1173] F. 64, 4164.
(Sayf al-Māḍī se leva alors et s'approcha de lui : il le regarda et le trouva trop petit pour faire l'affaire.).

Le texte joue avec les contradictions possibles et les invraisemblances, en insistant particulièrement dans certains épisodes, sur l'illusion parfaite que donne Šīḥa, au point d'en faire de véritables scènes comiques. Ainsi, dans la « chasse » à l'homme que Šīḥa entreprend avec al-Nisr Ibn ʿAǧbūr (fascicule 32) et Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd (fascicules 62 et 76), la taille de Šīḥa devient l'enjeu comique principal. Dans l'épisode d'al-Nisr, le texte joue avec les limites du vraisemblable et le suspense en introduisant la taille de Šīḥa comme étant susceptible de déconstruire l'illusion de son déguisement et de dévoiler son identité. En effet, après avoir pris la forme et l'identité de la sœur d'al-Nisr et du lieutenant de sa forteresse, il prend l'aspect de sa tante chez qui al-Nisr, qui n'ose plus rien manger de peur d'être drogué par Šīḥa, se réfugie pour pouvoir manger et dormir en toute tranquilité. Pour mieux tromper al-Nisr, la « tante » prétend craindre qu'il ne soit en fait Šīḥa. Elle finit par le laisser entrer et lui donne à manger, mais al-Nisr se rend compte soudain de sa petite taille :

فرفع راسه النسر لقاها قصيرة فقال لها بلاقيكى قصرانة يا عمتى قالت له من الرضاعة[1174]

Quant à Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd, il est persuadé que Šīḥa peut prendre n'importe quelle apparence, même celle d'un animal :

وكان النهار طلع فشاف نصير جايه عليه كلب مثل الغول فقال له آه يا جوز المطبلة كمان عامل حالك كلب وطسه بالسيف قتله وبعده شاف يهودي حداد قتله وبعده لفا حمار قتله.[1175]

La petite taille de Šīḥa l'obsède à un tel point qu'il sème la terreur à Ankubār en tuant tout ce qu'il rencontre de petite taille :

وصار كل من كان قصير فى البلد يتخبا ويبعث اهل بيته لاجل قضا الاغراض ونصير واقف على باب السرايه وما دقه سنيوره قصيره فصرخ عليها نصير آه يا جوز المطبله عامل امراه وطسها رما رقبتها فاخذوها لقدم البب فقاموا عليه الوزر فقال لهم هذا متكيس بكيس دوفش ابن باش اقران[1176] وما يطلع بيدى عليه شيىء اذا كان رجل قصير او امراه قصيره لا يطلعوا من بيوتهم

[1174] F. 32, p. 69.
(Al-Nisr leva la tête et vit qu'elle était de petite taille. Il lui dit : « Je trouve que tu as rapetissé, ma tante ». Elle lui répondit : « C'est à cause de l'allaitement ».).

[1175] F. 62, p. 109.
(Le jour se levait lorsque Naṣīr vit un chien, comme une ghoule, qui s'approchait de lui. Il lui dit « Ah, espèce de cocu, tu t'es aussi transformé en chien ! » Il le frappa de son sabre et le tua. Puis il vit un forgeron juif et le tua, puis un âne, et le tua. »).

[1176] باشاقران

وهذ[1177] يقعد له كم يوم عندنا ويروح فسكرت الانكبار وما عاد احد استرجا طلع من بيته لا قصير ولا طويل[1178]

L'histoire de Nimr al-ʿĀmirī est reliée à trois cycles : au cycle des Adraʿīyeh, au cycle des chevauchées contre l'Islam et au cycle des *fidāwīyeh* récalcitrants. En effet, Nimr al-ʿĀmirī apparaît pour la première fois dans le récit au moment où, pourchassé de toutes parts par Šīḥa, Faḍl al-Dīn al-Adraʿī se réfugie chez lui[1179]. Après la mort de Faḍl al-Dīn, Laylā, sa fille, désirant venger son père, va trouver Nimr al-ʿĀmirī et lui promet de l'épouser s'il l'aide dans sa vengeance. C'est à ce moment que le cycle des Adraʿīyeh croise celui des chevauchées contre l'Islam avec l'apparition de la reine Baḥrūma[1180]. Dans son rapport à l'Islam, Nimr se présente comme un double de Faḍl : en effet, la situation des ʿAwāmir est similaire à celle des Adraʿīyeh. Le texte n'est pas plus clair sur leur appartenance religieuse, mais cela dit, il ne leur est pas demandé de se convertir lorsqu'ils prétendent ralier les rangs de l'Islam. Arrêté une première fois par Šīḥa avec sa complice Laylā, finalement mise à mort par son propre frère Sayf qui a rejoint le camp musulman, Nimr est jugé une première fois au *dīwān*, mais il est gracié. Dans la bataille qui oppose les musulmans et la reine Baḥrūma, il rejoint le camp des Francs et trahit l'Islam. Finalement fait prisonnier avec la reine, il plaide à nouveau sa cause au *dīwān* et demande la reine en mariage. Celle-ci choisit d'épouser Qaṭlūniğ, et Nimr la tue dans la nuit, et s'enfuit en enlevant Šīḥa. Il s'ensuit une véritable chasse à l'homme qui se termine dans un bain de sang.

Dans sa relation avec Šīḥa, Nimr rejoint son quasi-homonyme ismaélien, Naṣīr al-Nimr. Le jeu des doubles et des substitutions atteint son comble dans cet épisode, véritable tour de force de la part de Šīḥa et de son fils Muḥammad. Voici le détail de la fin de l'épisode :

[1177] هذا

[1178] F. 76, p. 13-15.
(Tous ceux qui étaient petits se cachaient et envoyaient à leur place les gens de leur maison vaquer. Naṣīr se tenait devant la porte du palais et lorsqu'une dame frappa à la porte, Naṣīr lui cria : « Ah ! Espèce de cocu ! tu t'es transformé en femme ! » et il lui coupa la tête. On l'apporta au *babb*, et les vizirs vinrent trouver ce dernier. Il leur dit : « Il est sous la protection de Dūfuš le fils de Bašāqirān et je ne peux rien faire. Qu'il s'agisse d'un petit homme ou d'une petite femme, qu'ils ne sortent pas de leur maison. Il restera parmi nous quelques jours, puis il partira. » Et il fit fermer Ankubār, et personne n'osa sortir de sa maison, qu'il soit petit ou qu'il soit grand.)

[1179] Voir fasc. 144-145.

[1180] Voir fasc. 146A.

- Muḥammad, fils de Šīḥa, prend l'aspect d'un homme de la suite de Zahrandān, le lieutenant de Nimr, et délivre Šīḥa. Zahrandān s'enferme dans la forteresse.
- On met Nimr en prison. mais, dans la nuit, Šīḥa se déguise en Zahrandān et délivre Nimr, pour pouvoir pénétrer dans la forteresse.
- Nimr va trouver la mère de Zahrandān qui lui dit que son fils dort. Il pense qu'il s'agit de Šīḥa, le frappe et l'enferme.
- La mère de Zahrandān va trouver ce dernier en prison et croyant qu'il s'agit de Šīḥa, se met à le battre. Zahrandān proteste et on procède à un test.
- Šīḥa est démasqué et mis en prison à la place de Zahrandān.
- Mais Muḥammad a pris la place de la mère de Zahrandān, qu'il a fait disparaître, drogue Zahrandān, va délivrer Šīḥa, et prend sa place dans la prison.
- Šīḥa donne à Zahrandān l'apparence de sa propre mère, et prend lui-même l'aspect de Zahrandān.
- Šīḥa/Zahrandān va trouver Nimr et fait sortir Muḥammad/Šīḥa de prison.
- Muḥammad dit à Nimr qu'il appartient en fait à la suite de Šīḥa, et que ce dernier est dans la forteresse et ouvrira la porte aux musulmans qui l'assiègent.
- Nimr fait mettre Muḥammad en prison et rechercher Šīḥa en vain. Il trouve un message de Šīḥa dans son pain, et ne peut trouver le sommeil. Sa fille, Namīra, lui conseille de mettre Muḥammad à mort le lendemain.
- Mais au matin, la foreteresse est vide. Nimr se rend à la prison et trouve la mère de Zahrandān à la place de Muḥammad (que Šīḥa a délivré).
- Nimr veut alors s'échapper de la forteresse avec Zahradān/Šīḥa. Il confie son trésor à sa fille qui le cache dans le harem.
- Avant de partir, Zahrandān/Šīḥa offre à boire à Nimr et le drogue. Muḥammad attache Nimr et Zahrandān ensemble et les réveille.
- Ibrāhīm et les *fidāwīyeh* investissent la forteresse[1181].

[1181] F. 147B, p. 1-29.

L'accélération du processus des doubles et de la substitution prend ici un tour outrancier puisque l'épisode se déroule sur une journée et une nuit. Les déguisements sont fondés, en partie sur la ressemblance entre Šīḥa et Zahrandān, et celle entre Šīḥa et son fils Muḥammad. Comme Naṣīr al-Nimr, Nimr al-ʿĀmirī ne sait plus à qui se vouer, perd le sommeil, et presque l'esprit. Mais contrairement à Naṣīr al-Nimr qui voyait Šīḥa partout, Nimr ne le voit pas et se laisse constamment duper. Il fait chercher Šīḥa alors que ce dernier est à ses côtés, sans jamais douter qu'il s'agisse bien de Zaharandān. En cela il est proche de Faḍl al-Dīn, et l'épisode ressemble à celui qui se passe à la forteresse al-Ṣabība[1182], lorsque Šīḥa prend successivement la place des membres d'une famille au service de Faḍl.

Si Šīḥa excelle dans l'art du déguisement et de la métamorphose, se substituant à pratiquement n'importe qui, il reste avant tout le double de Ǧawān. Partis du même point, leurs itinéraires ne cessent de se croiser. Au fur et à mesure du récit, leurs ressemblances s'estompent et font place à des différences fondamentales. Au début, l'analogie est quasi parfaite : d'une part Ǧawān se fait passer pour un *šayḫ* musulman et devient *qāḍī* au *dīwān* du Caire[1183] ; de manière inverse, Šīḥa se fait passer pour Ǧūnīt, le fils du *babb* de Gênes, et devient patriarche. Chacun connaît donc parfaitement la religion de l'autre et peut se faire passer pour lui. Pour lutter contre Ǧawān, Šīḥa possède toutes les forces de l'Islam ; quant à Ǧawān, il lutte contre l'Islam en s'appuyant sur les rois francs, d'abord ceux des royaumes de la côte, puis sur ceux des pays plus éloignés. Ǧawān dispose aussi des forces magiques des sorciers et sorcières des pays francs ; mais Šīḥa a à sa disposition ses deux femmes, l'une magicienne chrétienne convertie, l'autre, une reine des *ǧinn-s*. Jusque-là les deux personnages sont à égalité. Mais les différences apparaissent rapidement. Tout d'abord, très vite, Šīḥa est assisté par ses fils qui, pour certains, possèdent des pouvoirs hors du commun, alors que Ǧawān n'a que al-Burṭuquš comme acolyte, qui se moque constamment de lui, et lui met parfois des bâtons dans les roues[1184]. Son admiration pour Šīḥa l'incite d'ailleurs à se convertir dès le fascicule 76 où, découvrant une des ruses magistrales de Šīḥa qui se dévoile à lui, il prononce la *šahāda* [1185]:

[1182] Voir fasc. 143.

[1183] Voir fasc. 7.

[1184] Vers la fin des aventures de Ǧawān et al-Burṭuquš, ce dernier participe même à l'arrestation de Ǧawān (voir fasc. 175).

[1185] En général, dans la *Sīra*, la *šahāda* prononcée une fois suffit pour que la personne soit considérée comme convertie (voir par exemple les nombreuses femmes de ʿArnūs). la « conversion » d'al-Burṭuquš se fait en plusieurs étapes.

صرخ البرطقش هذا هو انت قال له نعم انا عمك جمال الدين فلما سمع البرطقش ذلك الكلام قال اشهد ان لا اله الا الله[1186]

Un passage savoureux montre non seulement l'attitude hostile et distanciée d'al-Burṭuquš par rapport à Ǧawān, mais également la supériorité manifeste de Šīḥa et sa confiance en cette supériorité. L'épisode se passe à Yānisa Ḏāt al-Arṣād[1187], la ville aux quarante monastères que Šīḥa a décidé de détruire. Ǧawān, accompagné d'al-Burṭuquš et d'un jeune serviteur qu'il a embauché à Yāfā, a enlevé Baybarṣ. Quant à Šīḥa, il a pris la place du patriarche de la ville après s'être débarrassé de lui. Il a retrouvé Baybarṣ et lui annonce que la flotte et l'armée musulmanes sont en route. Il s'apprête alors à célébrer la fête de la croix avec le *babb*, lorsque Ǧawān tente de le démasquer :

وقال له ولك مفجوع اخدعك بالمسيح انت مانك شويحات قال له شيحه نعم هذا انا شو بده يطلع بيدك فقال له ولك مرفوس وين رحت فى البترك المعطفطور قال له اسكنته القبور هو وابو داهيه يا مفزور وخلصت الملك وبدى اخرب هذه البلد والديوره والعن ابو اجدادك المدعوره وكان هذا الكلام بينهم بالعربى على النصت ولكن لما سمع جوان من شيحه ذلك الكلم صرخ صوت من صنيم فؤاده يا اهل يانسه تعالوا واسمعوا كلام هذا المفجوع شو عمال يقول فركدوا القدس والرهبان الى قدام جوان حتى سمعوا الكلام ما شافوا الا ولد كأنه البدر التمام راكد مثل فرخ النعام وارتما على اقدام البترك المعطفطور وقال له ابونا مظلوم خذ بيدى وخلصلى حقى من جوان فقال له شيحه فليونى شو دعواك على جوان قال له اعلم يا ابونا انى صارلى خادم عنده سنه واربعة اشهر وهو مشارطنى على كل شهر عشرة دوكاتى والى الآن ما عطانى شىء وقد تزوجنى من يافا الى هنا بقا بدى شوف عرض الناس مباح الى هذا الديان فضحك شيحه وقال الى جوان ولك مرفوس ما هذه الفعال الذى عمال تفعلها صاير لوطى كمان فقال جوان الى الولد ولك مرفوس انا متى كلمتك بالخنا وكان جوان بده يخبر اهل البلد عن شيحه واجت عليه الشكاوة التها عن ذلك فقالوا له الرهبان والملوك يا ابونا لكان اذا كان ما هو شغلك الخنا ليش مخدمه عنك فقال لهم يكون هو يهودى ان كان عمره اشتغل هذه الشغله والتفت الى سيف الروم وقال له انت صار لك خادمى من حال الصغر فهل سمعت عنى هذه الماده او نظرتنى كلمت هذا الغلام من يافا لهون قال له ما بعرف الله ما بينى وبينك ما شفت بعينى ولكن لما كنا بالمركب اسمع باليل حس غناج قال له جوان يقصف عمرك على هذه الشهاده[1188]

[1186] F. 76, p. 109 (le fascicule n'est que partiellement paginé).
(Al-Burṭuquš s'écria : « C'est donc toi ! » Il lui dit : « Oui, je suis ton oncle, Ǧamāl al-Dīn. » Lorsqu'al-Burṭuquš entendit ces mots il dit : « Je témoigne qu'il n'est de Dieu qu'Allah ! »).

[1187] Voir fascicules 163-164.

[1188] F. 163, fol. 53v.-55v.

Le texte annonce ensuite que le jeune garçon en question n'est autre que Nuwayrid, le fils de Šīḥa. Cette information nous renseigne sur le fait qu'il s'agit d'un stratagème et que l'accusation de pédérastie portée sur Ǧawān est un mensonge. Elle nous indique également que, lorsqu'al-Burṭuquš laisse planer le doute, il joue le jeu de Šīḥa, qu'il a parfaitement reconnu, et que, de cette façon, il trahit une nouvelle fois Ǧawān. L'assurance de Šīḥa qui dévoile ses plans, en arabe, à Ǧawān montre combien ses ruses sont supérieures à celles de ce dernier. On a l'impression qu'il peut tout se permettre. L'épisode fait également intervenir son autre fils, Muḥammad, dans une séquence où les rois francs sont complètement mystifiés lorsqu'il réalise de prétendus « miracles », et où même Ǧawān n'y comprend plus rien :

بقا هذا اليوم اشلون فتح الأعما وقام الكسيح بقا بدى شوف ولى كما تزعم الأسلام
انه عندهم اوليا والا ساحر ما كنت اعرف ودينى حيرنى[1189]

(Il lui dit : « Espèce de misérable ! Je te conjure par le Messie ! N'es-tu pas Šuwayḥāt ? » Šīḥa lui dit : « Oui, c'est bien moi. Et qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire ? » Il lui dit : « Espèce de scélérat ! Où as-tu emmené le patriarche al-Muʿṭafṭūr ? » Il lui dit : « Il réside dans la tombe, lui et Abū Dāhiya, espèce de maudit, et j'ai libéré le roi. Je veux détruire cette ville et les monastères, et je veux te nuire grandement ! » Ce dialogue entre eux était en arabe et dans le creux de l'oreille, et lorsque Ǧawān entendit ces paroles, il s'écria d'une voix qui venait du plus profond de son être : « Ô gens de Yānisa ! Venez ! Ecoutez ce que dit ce scélérat ! ». Les prêtres et les moines accoururent jusqu'à Ǧawān pour écouter, lorsqu'un jeune homme beau comme la pleine lune accourut comme un oisillon d'autruche et se jetta aux pieds du patriarche al-Muʿṭafṭūr et lui dit : « Mon père, on m'a fait du tort ! Soutiens-moi et rends-moi justice contre Ǧawān ! » Šīḥa lui dit : « Mon fils, quelle est ta plainte contre Ǧawān ? » Il lui dit : « Sache, ô mon père, que je suis à son service depuis un an et quatre mois, et qu'il m'avait promis dix ducats par mois, mais jusqu'à présent il ne m'a rien donné. De plus, il s'est accouplé avec moi depuis Yāfā jusqu'ici. Ce prêtre piètine l'honneur des gens. » Šīḥa se mit à rire et dit à Ǧawān : « Espèce de scélérat ! Qu'est-ce que tu as encore fait ? Tu es aussi devenu pédéraste ? » Ǧawān dit au jeune homme : « Espèce de scélérat ! Quand ai-je forniqué avec toi ? » Ǧawān voulait dénoncer Šīḥa aux gens de la ville, mais cette accusation l'en avait détourné. Les moines et les rois lui dirent : « Mon père, si ce n'était pas pour la fornication, pourquoi l'as-tu pris à ton service ? » Il leur dit : « Si jamais il a fait une telle chose, c'est lui le juif et pas moi ! » Puis il se tourna vers Sayf al-Rūm et lui dit : « Tu es à mon service depuis ton enfance ; as-tu jamais entendu dire ça de moi, ou bien m'as-tu jamais vu parler avec ce jeune garçon depuis Yāfā jusqu'ici ? » Il lui dit : « Je ne sais pas. Dieu n'est pas entre toi et moi. Je n'ai rien vu de mes yeux, mais lorsque nous étions sur le bateau, la nuit j'ai entendu des bruits d'ébats amoureux. » Ǧawān lui dit : « Que ta vie soit anéantie pour ce témoignage ! »).

[1189] F. 164, fol. 2r.
(« Mais comment donc a-t-il fait pour faire voir les aveugles et faire marcher les paralytique ? Je veux voir, s'agit-il d'un de ces saints comme l'Islam prétend en avoir, ou d'un sorcier ? Je ne sais pas! Par ma religion, cela me trouble. »).

Mais l'apothéose reste encore à venir. L'intervention de Tāğ Nās, sa femme magicienne convertie à l'Islam, permet au récit d'entrer dans le spectaculaire, avec un vol de nuit de Šīḥa au-dessus du peuple médusé :

ولما صارت الساعه ثلاثه ما شاف الا شيحه نازل يكر من طبقات الجوا الأعلى وهو عمال يرفرف بيديه ورجليه مثل الطير فلما نظروه الملوك فزوا واثبين على الأقدام وصرخوا مدد يا ابونا مدد فقال جوان يقصف عمرك يا شويحات على هذه الفعال ودين الشياطين حاملك[1190]

L'épisode nous renseigne sur plusieurs points. Tout d'abord, Ğawān est complètement pris au dépourvu, sachant tout et cependant dans l'incapacité de se servir de ce savoir. Son acolyte prenant de plus en plus de distance par rapport à lui ne l'aide pas, au contraire, à comprendre ce qui se passe, et joue le jeu de son adversaire. L'étonnement de Ğawān reprend le thème de la magie et de son interdit. De façon ironique, l'aide qu'il pense ne pouvoir venir que des saints de l'Islam, vient en fait d'une magicienne chrétienne repentie. De plus, à travers les diverses aventures et chevauchées que Ğawān déclenche contre l'Islam, s'associant parfois avec des magiciennes, le récit montre comment, en dernier recours, se sont bien effectivement les saints musulmans qui mettent un terme à leur agissements maléfiques[1191]. Par ailleurs, les fameux « Ancêtres », mentionnés ici par Šīḥa, et fréquemment invoqués par Ğawān, ne sont qu'une invention de ce dernier, comme il est clairement indiqué à plusieurs reprises, et en particulier lors de l'épisode de la capture de Ğawān, celui-ci prétendant être enlevé par eux tous les soirs, alors qu'en fait, il se rend en secret dans la salle des sages grecs pour se saouler[1192].

L'épisode de Yānisa Ḏāt al-Arṣād montre la totale solitude de Ğawān, alors que Šīḥa, au contraire, est de plus en plus entouré et secondé. Chassé de tous côtés par les rois francs, errant constament de cour en cour, passant du centre à la marge, il est finalement abandonné par al-Burṭuquš qui, s'il ne le quitte pas vraiment, ne lève jamais le petit doigt pour lui porter secours. La désertion d'al-Burṭuquš se transforme en véritable trahison lorsqu'il indique à Baybarṣ l'endroit où se cache Ğawān, ce qu'il finit par avouer à son maître et compagnon de route et de vie :

[1190] F. 164, fol. 14r.
(Lorsque trois heures sonnèrent, ils virent Šīḥa qui descendait en piqué du haut des cieux, battant des mains et des pieds comme un oiseau. Lorsque les rois le virent, ils se levèrent d'un bond et s'écrièrent : « A l'aide, ô mon père, à l'aide ! » Ğawān dit : « Que ta vie soit anéantie, Šuwayḫāt, pour cet acte ! Par ma religion, ce sont les démons qui te portent ! »).

[1191] Voir, par exemple, l'épisode « [La Reine ʿAfrūna] », fasc. 151A.

[1192] Voir fasc. 178.

فقال جوان وديني ما حرق قلبى الا الذي دلهم على اني موجود في دير العامود حتى اتوا الاسلام ومسكواني وهدموا الدير مرادي اعرفه من هو هذا قال له البرطقش انا يا ابونا[1193]

A la façon dont Ǧawān pose la question, on sent qu'il connaît déjà la réponse, et celle-ci tombe, comme un couperet.

Ǧawān finit par ne plus avoir de place dans le récit, au profit de Šīḥa qui, au contraire, l'envahit. La substitution ultime intervient au fascicule 180, après la mort de Ǧawān, lors de la chevauchée d'un groupe de *fidāwīyeh*, à la poursuite d'Aṣfūt et Rūmā, le fils et la fille de Ǧawān, dans une chasse à la mariée qui sera finalement gagnée par Šīḥa qui déjoue tous les plans : ceux d'Aṣfūt qui cherche à marier Rūmā à un roi franc, ceux des *fidāwīyeh*, et finalement ceux de Rūmā elle-même. Al-Burṭuquš quitte le récit lorsque Rūmā, la seule raison qui l'a fait rester auprès de Ǧawān toutes ces années, lui file sous le nez alors que Ǧawān l'avait envoyé à Yaġra pour la protéger[1194].

La substitution des personnages se fait par le biais des fonctions dramatiques, mais ces fonctions peuvent aussi s'exprimer dans la mise en abyme des stratégies narratives, qui peut prendre deux aspects liés l'un à l'autre : d'une part, le dédoublement des fonctions, d'autre part la reconstitution de la triade dans des sous-groupes.

c) Le dédoublement des fonctions dramatiques

La *Sīra* fait intervenir plusieurs groupes qui sont supposés constituter une communauté, mais qui, aussi, s'opposent en son sein. Le thème de la fragmentation et de l'unité, qui pourrait à lui seul faire l'objet d'une étude, fait naître des doubles comme Aydamur, qui remplit auprès de Baybarṣ et envers les émirs, la même fonction qu'Ibrāhīm auprès de Baybarṣ et envers les *fidāwīyeh*. Il est important de noter que ces doubles ne sont pas considérés comme inférieurs : ils servent Baybarṣ certes, mais aussi la communauté dont ils garantissent l'intégrité et l'unité ; il est significatif qu'Aydamur soit en fait un fils de roi, comme Baybarṣ, et qu'Ibrāhīm aussi hérite d'un royaume du côté *ʿaǧamī* de son père[1195]. D'autre part, dès le début du récit, un triangle se forme entre Baybarṣ, Aydamur et Qalawūn qui représente, au sein de l'Islam, le même schéma que le triangle Baybarṣ / Šīḥa / Ǧawān. De fait,

[1193] F. 178, fol. 41v.
(Ǧawān dit : « Par ma religion, personne ne me brise le cœur autant que celui qui leur a dit que j'étais au monastère al-ʿĀmūd pour que les musulmans viennent me saisir et détruire le monastère. J'aimerais bien savoir qui c'est. » Al-Burṭuquš lui dit : « C'est moi, mon père. »).

[1194] Voir fasc. 177.

[1195] Voir les fascicules 83-84 pour Aydamur, et 140 pour Ibrāhīm.

Aydamur, par son mariage avec Durr Mulk, la sœur de Baybarṣ, par son origine royale *ʿağamī*, mais aussi par son langage proche de celui de Baybarṣ, au sens où il ne déforme pas la langue arabe, prône le rassemblement autour de Baybarṣ. Qalawūn, bien que toujours au centre du pouvoir, et destiné à devenir roi d'Egypte, reste toujours à la marge, par ses dissentions constantes, ses alliances avec l'ennemi, son langage qui reste jusqu'au bout celui d'un étranger. La *Sīra* n'est pas tendre avec ce personnage qui, s'il paraît souvent ridicule, n'en est pas moins montré comme dangereux pour la communauté. Fourbe sans être rusé, il finira par faire ce que Ğawān rêve de faire depuis le début du récit : se débarrasser de Baybarṣ. Son arme, en l'occurence, est le poison, qu'il utilise pour se frayer un passage jusqu'au trône, en éliminant tour à tour les fils de Baybarṣ, al-Saʿīd et Šalāmiš, qui lui avaient succédé[1196]. Le parallèle avec Ğawān est d'autant plus flagrant que ce dernier tente à plusieurs reprises d'empoisonner Baybarṣ, sans succès[1197]. De façon caractéristique, Qalawūn subit le même sort que d'autres personnages tels que Aydamur, Ibrāhīm, Šāhīn, lorsqu'à la suite d'une faute, ou d'une rébellion contre Baybarṣ, ils se trouvent exclus temporairement du système, et réduits à chercher un refuge ailleurs, soit dans une errance expiatoire, ce que font Aydamur, Ibrāhīm, et Šāhīn, soit dans une alliance avec l'ennemi, comme le fait Qalawūn[1198]. Tout comme Ğawān, Qalawūn n'a qu'un seul but, nuire à Baybarṣ et finalement s'emparer du pouvoir. Il met à profit toutes les occasions ; ainsi, dans l'épisode du « cheval enchanté »[1199], il profite d'un enlèvement de Baybarṣ pour fomenter un coup d'état, ayant soin de discréditer Šīḥa, et d'éloigner Ibrāhīm, tout en manipulant al-Saʿīd, le fils de Baybarṣ qui a pris sa place à la tête du *dīwān* pendant son absence. Pour cela, il commence par convaincre les émirs de sa faction des mauvaises intentions de Šīḥa :

> وقال لهم ايش هذا النهار ياه الذى صار اليوم من شان شقفته بدوى هذا كله ترتيب جمال الدين لأنه له ارب بذلك وهو عمال يظهر هذا محبه للفداويه انتم ما بعرفوا اصول شيحه شو بده يعملتك قالوا له لا والله لا نعرف فقال لهم احمد شلامش مفقود من الصعيد انا معى معلوم والسلطان كمان طار بين السما والفضا بتكون الأرياح مزقتك ومات شيحه عفريت بيعرفتك انه ارياح تمزق ملك وشلامش هفيان فهو عمال يظهرتك هذا محبه الى فداويه لأجل غضبه بكره بدورتك شهرين ثلاثه على الملك وبيرجع بقول ما لقيتك ملك وبيعملتك امور واحوال للسعيد وبقول له غدا بڜطمع فيك الأفرنج ابقا شاركنى بالملك حتى ياخذوا هيبتك وبشاركه شهرين

[1196] Voir fascicules [182] et [183].

[1197] Voir les fascicules 12, 23, 24, 29-30, 72, 122 et 150B. De toutes ces tentatives, quatre sont à l'instigation de Ğawān. A plusieurs reprises elles sont déjouées ; dans deux cas, elles réussissent (72 et 150B), provoquées par Ğawān, mais Baybarṣ est soigné et guéri.

[1198] Voir fasc. 55-56,

[1199] F. 127.

ثلاثه بعده يعمل غير امور وبقلعتك السعيد وبصير مُلك كله الى شيحه وهذا السعيد تيس ما هو عارف شو بده يجرا فيه بقا شوفوا كلامى صحيح والا كذب[1200]

Tout comme Ǧawān trouve toujours finalement un *babb* pour suivre ses mauvais conseils, Qalawūn est toujours assuré de l'appui des dix émirs qui lui sont dévoués et sur lesquels parfois il se défausse[1201]. Comme son « double » chrétien, il met aussi les autres en avant et les manipule.

Bien que Ǧawān soit désigné dans le texte comme mauvais dès sa naissance, représentant ainsi le mal sur terre, sa haine de Šīḥa et de Baybarṣ a au moins une justification dans la prédiction. Les deux sont ses ennemis désignés et, ironiquement, c'est pour cela que Ǧawān enclenche le cycle infernal qui matérialise la prédiction. En revanche, rien ne semble justifier la haine de Qalawūn pour Baybarṣ. Elle se dévoile instantanément, lorsqu'il le rencontre au hammam de Brousse, alors que Maḥmūd/Baybarṣ est malade. Son ambition, en fait, apparaît plus comme une conséquence de sa haine que l'inverse. Dans les derniers fascicules de la *Sīra*, son acharnement à atteindre le trône à travers ses assassinats rappellent étrangement la succession de morts violentes qui accompagnent la montée en puissance de Baybarṣ après la mort du roi al-Ṣālīḥ Ayyūb.

L'amour que porte Aydamur à Baybarṣ n'est pas plus justifié que la haine de Qalawūn. Il naît au même moment, à la première rencontre dans le hammam. Ce qui répugne Qalawūn attire, au contraire, Aydamur qui se met à soigner et à protéger Maḥmūd/Baybarṣ. Si Qalawūn n'éprouve jamais aucun scrupule, Aydamur, lui, se torture à l'idée d'avoir failli, comme dans l'épisode où il épouse, en secret, la fille de l'émir Zayd. En tant que double d'Ibrāhīm chez les émirs, il subit, en même temps que lui, une mort métaphorique à Ankubār. Alors que Ǧawān a décidé de faire

---

[1200] F. 127, fol. 26-27r. Il leur dit :
(« Qu'est-ce que c'est que ce truc qui est arrivé aujourd'hui pour un bédouin moins que rien? Tout ça c'est un plan de Ǧamāl al-Dīn, parce qu'il a un but dans tout ça. Il fait semblant que c'est pour l'amour des *fidāwīyeh*. Vous, vous savez pas Šīḥa ce qu'il veut faire. » Il lui dirent : « Par Dieu, non, nous ne savons pas ! » Il leur dit : « Moi savoir Aḥmad Šalāmiš a disparu du Ṣaʿīd, et le sultan aussi il s'est envolé dans les airs, et les vents ils l'ont mis en pièces et il est mort. Šīḥa, c'est un démon, et il sait que les vents ont mis en pièces le roi ; et Šalāmiš il est fatigué. Alors il fait semblant que c'est pour l'amour des *fidāwīyeh*, mais c'est parce qu'il est en colère. Demain il va chercher le roi pendant deux ou trois mois, puis il revient et il dit qu'il a pas trouvé le roi. Après il fait des choses et intrigue avec al-Saʿīd, et il lui dit : « Demain les Francs vont te convoiter, alors on partage le pouvoir pour leur faire peur. » Ils partagent le pouvoir deux ou trois mois, après il fait autres choses, et il extermine al-Saʿīd, et tout le pouvoir, il est à Šīḥa. Et cet idiot d'al-Saʿīd, il sait pas ce qui va se passer avec lui. A vous de voir si ce que je dis est vrai ou si c'est un mensonge. »).

[1201] Voir l'épisode « Les dix émirs » au fascicule 133, dans lequel Qalawūn laisse faire les émirs et même les prévient lorsque c'est nécessaire, mais ne participe pas activement à leur rébellion.

combattre les soldats francs de jour comme de nuit, Ibrāhīm donne ses ordres à Saʿd et à Aydamur :

فقال الى سعد روح امسك باب البلد وانت يا ايدمر ثبت حالك ووقف قدام باب السرايه وهو برم وكرش العالم ولا زال يحارب بهم ويكرشهم الى حكم الساعه ٦ ستة من ليل فسمع صوت ايدمر ليا يا ابراهيم ليا فترك باب العرضى ورجع لعند ايدمر يراه مجروح من اربع مطارح وعيونه غايره بوجوه فقال له يا اخى ثبت حالك ما لقاه الا وقع بالأرض[1202]

Nous avons vu ce qui finalement arrive à Ibrāhīm lorsque Šīḥa réussit à enlever son corps pour lui donner une sépulture. En ce qui concerne Aydamur, le texte joue avec le motif connu du « mort reconnaissant ». En effet, lorsque Šīḥa ayant disposé du corps d'Ibrāhīm s'apprête à retourner chercher celui d'Aydamur, il ne le trouve pas. Entre temps, une âme charitable s'est chargée de lui, également pour lui donner une sépulture décente. Ainsi, alors qu'il s'apprête à fêter la victoire, le vizir arménien Qasṭūn, de l'armée du *babb* al-Mankubīrd, voit sa joie diminuée par le discours de sa femme qui évoque la possible vengeance des musulmans :

وقال لها والان كيف الراى عندك قالت له اذا شرت عليك بشور بتسمع منى فقال لها اى ودينى بسمع قالت له قوم اشلح اواعيك والبس تبديل وروح جيب المسلمين لهون فقال لها وشو الفائده من جيبانهم قالت له نحن بيتنا كبير نحفر لهم قبور وندفنهم عندناولما يحضروا المسلمين وياخذ البلد نقول لهم تعالوا شوفوا المسلمين عندنا مدفونين ونحن ما هان علينا فيهم ولكن ما طلع بيدنا شئى وكان دوفش بده يحرقهم قمنا نحن سرقناهم وجبناهم دفناهم عندنا فلا بد ما يراعينا رين المسلمين على هذا الجميل ولا بعود بيؤذنا قال لها ودينى صدقتى[1203]

[1202] F. 45, p. 58-59 ; B/Z, vol. 5, 178-179.
(Il dit à Saʿd : « Va, empare-toi de la porte de la ville ! Toi, Aydamur, tiens bon, et tiens-toi à la porte du palais ! » Lui-même tournoyait et repoussait les soldats. Il se battit et les repoussa jusqu'à la sixième heure de la nuit. Puis il entendit la voix d'Aydamur : « A moi, Ibrāhīm, à moi ! » Il quitta la porte du camp, et retourna vers Aydamur qu'il trouva blessé en quatre endroits, les yeux enfoncés dans leur orbites, et il lui dit : « Mon frère, tiens bon ! » Mais il le vit tomber à terre.).

[1203] F. 45, p. 85-87 ; B/Z, vol. 5, p. 185.
(Il lui dit : « Et maintenant quel est ton avis ? » Elle lui dit : « Si je te donne un conseil, tu vas m'écouter ? » Il lui dit : « Oui, par ma religion, je vais t'écouter ! » Elle lui dit : « Va changer tes vêtements et te déguiser, puis amène les musulmans ici. » Il lui dit : « Qu'est-ce que ça va nous rapporter de les amener ici ? » Elle lui dit : « Notre maison est grande. Nous allons leur creuser une tombe et les enterrer chez nous. Et lorsque les musulmans viendront prendre la ville, nous leur dirons : « Venez voir les musulmans enterrés chez nous ! ». C'est dur de les voir dans cette situation, mais nous n'avons pu rien faire. Dūfuš voulait les brûler, nous on les a volés, emportés, et enterrés chez nous. Il faudra bien que le roi les musulmans prenne cette bonne action en

Certes, leur acte est intéressé, mais lorsqu'ils s'aperçoivent qu'Aydamur est vivant, ce sont eux qui le soignent. Tombé en disgrâce plus tard, Qasṭūn pourra se réfugier au Caire, et le « mort reconnaissant » aura ainsi payé sa dette envers lui[1204]. Mais l'aspect intéressé de l'action de Qasṭūn aura un effet plus funeste lorsqu'il se laisse convaincre par Ǧawān d'enlever Baybarṣ.

Par un processus d'inversion, Aydamur devient, plus tard, le compagnon d'errance de Saʿd qui l'emmène jusqu'à la cour du *qān* Halawūn[1205]. D'ordinaire Saʿd est le fidèle associé d'Ibrāhīm dans toutes ses entreprises, et il donne souvent l'impression, sinon d'être laissé pour compte, du moins de passer en second. Dans l'épisode d'Ankubār, il reste impuissant devant le désastre, incapable même d'apporter de l'eau à Ibrāhīm qui se bat depuis plusieurs jours sans boire ni manger :

> فصرخ على سعد وليدى ابا الارياح خيك ظمأن ادركنى بشربه ماء قال له وباب البلد كيف اعمل فيه قال له اتركه فترك الباب سعد وصار ينط ويقمز كأنه الغزال الى ان وصل لعند النهر غرف الماء بالمانعه واراد الرجوع شافه الملعون جوان من فوق فصرخ غنادره لاتخلوا هذا الغندار يصل بالماء لعند ابراهيم ودينى ان شرب بقاتلكم شهر تمام ليل ونهار فتراكدوا العساكر على سعد وصاروا يرجموه بالحجاره وكبو[1206] له الماء فقمز سعد وصار فوق الجسر ولحق الباب وصار يقاتل[1207]

C'est lui aussi qui, s'empressant de conclure à la mort d'Ibrāhīm et d'Aydamur, se charge d'en répandre la nouvelle. En revanche, lorsqu'il entraîne Aydamur jusqu'au pays *ʿağam*, il prend les choses en main. Il se retrouve *Šah* et général de l'armée persane et met le siège devant Alep[1208]. Le comique réside dans l'inversion des fonctions où, pour un temps bakhtinien de charivari, Saʿd peut avoir

---

considération, et qu'il ne revienne pas nous faire du mal. » Il lui dit : « Par ma religion, tu dis vrai ! »).

[1204] Voir fascicule 58.

[1205] Voir fasc. 48.

[1206] كبوا

[1207] يقاتل

F. 45, p. 59-60 ; B/Z, vol. 5, 179.

(Il cria à Saʿd : « Mon fils Abā al-Aryāḥ, ton frère a soif ! Apporte-moi de l'eau ! » Il lui dit : « Et pour la porte, qu'est-ce que je fais ? » Il lui dit : « Laisse-la ! » Saʿd laissa la porte et se mit à sauter et galoper comme une gazelle pour arriver jusqu'à la rivière. Il puisa l'eau avec son bouclier et voulut revenir, mais le maudit Ǧawān le vit depuis les remparts et cria : « Messires ! ne laissez pas cet homme arriver avec l'eau jusqu'à Ibrāhīm ! Par ma religion, s'il boit, il se battra contre vous pendant un mois complet, jour et nuit ! » Les soldats accoururent vers Saʿd et se mirent à lui jeter des pierres et à lui faire renverser l'eau. Saʿd courut sur le pont, rejoignit la porte, et se mit à se battre.).

[1208] Cet épisode a été traité en détail par Katia Zakharia dans son article sur Saʿd : « Saʿd Abā Riyāḥ, le nigaud inspiré » in *Langues et littératures du Monde Arabe* 5 (2004-2005) (Lyon : ENS éditions), 159-208.

son heure de gloire. Il atteint son apogée lorsqu'Ibrāhīm est envoyé comme ambassadeur auprès de lui[1209]. Dans tout cet épisode, Aydamur figure plus comme l'écuyer de Saʿd que l'émir qu'il est censé être.

d) La Mise en abyme des fonctions dramatiques

Ces échanges de fonctions permettent un jeu sur les structures fondamentales en introduisant une distance comique ou ironique, mais sans jamais vraiment les déconstruire. Au contraire, pourrait-on dire, elles en sortent renforcées. La mise en abyme des fonctions dramatiques se fait aussi par le truchement des sous-groupes qui, inévitablement se forment, et des alliances qui peuvent parfois n'être que de circonstance. Lorsque Šīḥa prend Ibrāhīm sous sa coupe, il s'instaure entre eux une relation qui reproduit celle du héros et du compagnon fidèle. La marginalité d'Ibrāhīm est soulignée car il n'a pas encore sa place, ni chez les ismaéliens, ni à la cour de Baybarṣ. L'intégration d'Ibrāhīm se fait en plusieurs temps. Comme nous l'avons vu, il subit deux rites de passages importants, marqués à chaque fois par une mort métaphorique. Sa première errance le conduit à la marge des deux « mondes » dans lesquels il finira non seulement par s'intégrer, mais dont il constituera aussi le trait d'union. D'une part, en tant que Chevalier Sans Nom, il obéit à Baybarṣ et le sert *incognito*, d'autre part, en tant que « Ibn Mūsā[1210] », il est affilié aux ismaéliens. Son affiliation naturelle, par sa mère, ayant été remise en question puisqu'il ne peut porter ni le nom de son père, ni celui de sa mère, cette intégration symbolique marque un premier stade dans sa marche inexorable vers le centre. L'association entre Ibrāhīm et Šīḥa se place immédiatement après le récit qu'Ibrāhīm fait à Baybarṣ de son errance et de ses exploits depuis le jour où, Baybarṣ l'ayant sauvé de la mort, il a renoncé à son nom[1211]. Ibrāhīm, intrigué par le fait que Šīḥa se permet de donner des ordres à Baybarṣ dans une lettre que ce dernier vient de recevoir, décide d'aller voir ce prodige de plus près, et se rend à Ṭabarayya[1212]. La relation entre les deux personnages se place d'emblée sous le signe du pacte, mais elle mettra du temps avant de se normaliser, en passant par des hauts et des bas. [1213]

[1209] Voir mon article « Ibrāhīm's Embassies : Repetition As Narrative Strategy ».

[1210] Très tôt dans son errance, il rencontre Mūsā Ibn Ḥasan al-Qasṣār qui l'adopte selon le pacte des ismaéliens. voir fasc. 28)

[1211] Voir fasc. 29.

[1212] Voir fascicule 29.

[1213] Leur rencontre se situe au fascicule 29, et leur relation se normalise au fascicule 33, après la prise de Sīs.

فقال له شيحه والان تعاهدنى يا ابراهيم انك ما تخون معى ابداً ولا انا اخونك وتجرى عهد الله بينى وبينك ونكون يداً واحداً على جميع الامور والاحوال[1214]

Le penchant d'Ibrāhīm pour l'argent fait qu'il va immédiatement trahir la confiance de Šīḥa et tenter de lui voler un coffre plein d'or amassé au cours d'une de leurs « affaires » à Ṭabarayya. Šīḥa, bien sûr, a tout prévu et c'est Ibrāhīm qui se fait berner. Šīḥa se rend compte de la tâche ardue qui l'attend, à la fois pour amener Ibrāhīm à s'en remettre à lui, et pour conquérir le sultanat des forteresses. Lorsqu'il parle de son ambition à Ibrāhīm, ce dernier refuse de s'engager :

قال له اعلم يا ابراهيم انى طالب من افندينا سلطانة القلاع والحصون فبريد منك اول من يقول مستاهل من الرجال انت قال له والله يا جمال الدين هذه الحكايه ابزقها من تمك فهذا شيء بعيد عنك ولكن نظراً الى العهد اول من يقول من الرجال مستاهل اكون انا الثانى قال فلما سمع شيحه من ابراهيم ذلك الكلام اعتلم انه بنو اسماعيل صعبين المراسى لا يكون يطيعو[1215] الا بعد جهد الجهيد[1216]

Ceci ne détourne pas Šīḥa de son but immédiat qui est d'intégrer Ibrāhīm dans son plan. Il l'aide à sauver le roi d'une tentative empoisonnement, et c'est grâce à cela qu'Ibrāhīm devient garde personnel de Baybarṣ, veillant à la porte du pavillon royal :

فقال له الملك عفرم ابراهيم وصرخ هاتوا كرك فصار على اكتافه فصرخت الشاويشيه ما شاء الله مستاهل بايش قال الملك هذا سيف الدوله الظاهريه والقلاع الاسماعيليه[1217]

La charge ainsi formulée par Baybarṣ place Ibrāhīm à la croisée des chemins. Contrairement aux autres ismaéliens, il est bien délégué au service du roi, ce que son

---

[1214] F. 29, p. 23-24 ; B/Z, vol. 3, 317.
(Šīḥa lui dit alors : « A présent Ibrāhīm, faisons-nous la promesse de ne jamais nous trahir l'un l'autre. Qu'il y ait entre toi et moi le pacte de Dieu, et que nous marchions main dans la main dans toutes les affaires et en toutes circonstances.).

[1215] يطيعوا

[1216] F. 29, p. 33-34 ; B/Z, vol. 3, 319.
(Il lui dit : « Saches, Ibrāhīm, que j'ai demandé à notre seigneur de me donner l'autorité sur les forteresses et les citadelles, et je voudrais que tu sois le premier parmi les cavaliers, à dire que je le mérite. » Il lui dit : « Par Dieu, Ǧamāl al-Dīn, oublie toute cette histoire, car c'est un but trop loin de toi. Cependant, étant donné notre pacte, si un des cavaliers dit en premier que tu le mérites, je serai le deuxième. » Il [le transmetteur] dit : Lorsque Šīḥa entendit ces paroles, il sut que les ismaéliens seraient réfractaires, et qu'ils ne lui prêteraient obéissance qu'après beaucoup d'efforts.).

[1217] F. 29, p. 101-102 ; B/Z, vol. 3, 334.
(Le roi lui dit : « Bravo, Ibrāhīm ! » Puis il s'écria : « Qu'on apporte un manteau ! Sur le champ on le mit sur ses épaules, et les officiers s'écrièrent : « Par la volonté de Dieu, en qualité de quoi ? » Le roi dit : « Il est le glaive de l'Etat al-Ẓāhirīya et des forteresses ismaéliennes ! »).

« père » Mūsā lui fait sentir lorsqu'il faillit à sa tâche et que Baybarṣ est enlevé à son nez et à sa barbe. Mūsā veut punir Ibrāhīm et, lorsque Baybarṣ s'interpose, l'ismaélien prend le dessus et commet un impair [c'est Mūsā qui parle] :

روح اقعد مكانك يا دولتلى انت ما بتعرف هوى بنى اسماعيل قال فلما سمع الملك ذلك الجواب قلب الضيا بعينه ظلام ورجع قعد مطرحه وهو مقطب الحواجب وفزت الجدريات بجبينه وانفلق ضرب كفير ابن متى[1218] بوجهه من شدة الغضب وصار كل من يراه يرتعب منه وصارت كنه بالصيوان فلما شاف موسى على تلك الحاله اختجل وعرف حاله انه اخطا بذلك الجواب[1219]

Dans cette charge de gardien du pavillon royal, Ibrāhīm se substitue à ʿUṯmān qui ne se prive pas de reprocher à Baybarṣ de le laisser pour compte :

لكن نسيت حالك يا خوى لما كنت بالاوضه لار[1220] وعتمان يروح يسرق غزله امه الحبله ويبيعها ويكيب لك وكل ودى الوقت ما عدت تعرفش عتمان لكن اصبر لما نرجع الى الشام وخش عند بنت لبو قوس[1221] وحدها وهى تحدتك[1222]

Le rappel de l'épisode de Baybarṣ à la caserne des mamelouks au Caire renvoie à l'apprentisage de Baybarṣ, et à la période où ʿUṯmān était son compagnon fidèle. La mention de Sitt al-Šām, mère adoptive de Baybarṣ renvoie à son enfance à Damas. Depuis, Baybarṣ a fait son chemin et les personnages de cette première période, s'ils ne disparaissent pas complètement du récit, sont peu à peu remplacés par d'autres dans leurs fonctions. La remarque de ʿUṯmān met l'accent sur la substitution qui permet la rupture dans la continuité. Non seulement Ibrāhīm se substitue ici à ʿUṯmān, mais, il est aussi en passe d'acquérir une fonction similaire par rapport à Šīḥa dont il devient le compagnon et l'associé dans ses diverses aventures. Le jeu sur les fonctions dramatiques est amplifié par un bref épisode qui

---

[1218] Voir fasc. 26.

[1219] F. 29, p. 137-138 ; B/Z, vol. 3, 341-342.
(Retourne à ta place, mon seigneur ! Tu ne sais rien des préceptes des ismaéliens ! » Il [le transmetteur] dit : Lorsque le roi entendit cette réponse, la lueur dans ses yeux s'assombrit, et il retourna à sa place, les sourcils froncés, les marques de petite vérole qui tremblaient sur son front. Sa colère était telle qu'elle faisait s'ouvrir la blessure que lui avait infligée Kafīr Ibn Matā. Tous ceux qui le virent prirent peur, et il y eut un silence dans le pavillon. Lorsque Mūsā vit cette situation, il eut honte et se rendit compte qu'il avait commis un impair avec cette réponse.).

[1220] Voir fascicule 9, l'épisode « Baybarṣ à la caserne ».

[1221] Il s'agit de Sitt al-Šām, la mère adoptive de Baybarṣ.

[1222] F. 29, p. 105-106 ; B/Z, vol 3, 335.
(Mais, mon frère, tu as oublié ta situation lorsque tu étais à la caserne, et que ʿUṯmān avait volé le tissu de sa mère, la Grosse, pour le vendre et t'apporter à manger ! Et maintenant tu ne connais plus ʿUṯmān ! Mais attends qu'on retourne à Damas, et qu'on aille chez la fille d'Abū Qawas, tu verras ce qu'elle te dira quand je lui aurai raconté ! »).

établit, par inversion, un parallèle entre Šīḥa et ʿUṯmān. En effet, dans une péripétie qui participe du charivari, Šīḥa se retrouve palefrenier d'Ibrāhīm. Ce dernier conseille à Šīḥa de servir un ismaélien pendant sept années, comme lui même a servi son père adoptif, Mūsā. Ainsi, il sera accepté par les ismaéliens et pourra demander à devenir leur sultan. Šīḥa prétend se plier à cette recommandation et se met au service d'Ibrāhīm :

وقال له يا شوحه[1223] انظر الى الشمس فهى اقرب لك من السلطنه على بنى اسماعيل ولكن اذا كان مرادك تصير سلطان عليهم يجب علىّ ان انصحك نظراً الى الشراكه الذى بيننا والخبز والملح قال له شيحه هات حتى شوف فقال له اذا كان بدك المقام ولابد اخدم لك بالاول عند [احد] من المقدمين قدر ما خدمت انا عند بىّ موسى القصار قال له شيحه قديش خدمت ابوك قال له سعبة سنين فقال له مليح وبعدين شو بصير قال له ابراهيم بتكون تعلمت ابواب الحرب والطعن والضرب وبتشهد لك الرجال بذلك فبشدوك وتصير مقدم وبعدها معك معك بتصير بتتدرج بالوظايف فان حكمك سعد بتصير سلطان القلاع الاسماعيليه والحصون القدموسيه فقال له شيحه والله كثير عظيم ما حكيت الا طيب ما بتخدمنى عندك قال له ليش ما لقيت غيرى من بين بنى اسماعيل عندك سليمان الجاموس والمقدم خطاب صاحب قلعة دمويه وعندك صخر ابن بدير وشرف الدين المنهال وامثالهم فقال له يا ابراهيم يعنى فيه بينهم واحد اسمه عنتر بنى اسماعيل غيرك انا انتخبتك من بين الجميع قال له ابراهيم طيب فانا اذا بدك تخدمنى ما لك عندى خدمه سوى هذا الجواد فقال له شيحه انا قبلت توكلنا على الله هات هل المحسه والكبرا حتى نشوف[1224]

[1223] Référence à une autre étymologie du nom de Šīḥa : « *šūḥa* », « milan », souvent employé par les ismaéliens et les Francs sous une forme diminutive : « شويحات ».

[1224] F. 32, p. 122-125 ; B/Z, vol. 4, p. 85-86.
(Il lui dit : « Ô Šūḥa, regarde le soleil, il est plus près que tu ne l'es de la souveraineté sur les ismaéliens. Mais si tu désires devenir leur souverain, je me dois de te donner un conseil, en l'honneur de notre association, et du pain et du sel partagés. » Šīḥa lui dit : « Voyons voir ! » Il lui dit : « Si tu veux cette position, mets-toi d'abord au service d'un des capitaines, aussi longtemps que moi j'ai servi mon père Mūsā al-Qaṣṣār. » Šīḥa lui dit : « Combien de temps as-tu servi ton père ? » Il lui dit : « Sept ans. » Il lui dit : « Bien ! Et ensuite que se passera-t-il ? » Ibrāhīm lui dit : « Tu apprendras les arts de la guerre, du combat et des coups, et les cavaliers en seront témoins. Alors ils procèderont à ton initiation et tu deviendras *muqaddam*. Ensuite, petit à petit, tu graviras les échelons et, si tu as de la chance, tu deviendras souverain des forteresses ismaéliennes et des citadelles de la région de Qadmūs. » Šīḥa lui dit : « Par Dieu, voilà qui est admirable, tu as bien parlé ! Veux-tu me prendre à ton service ? » Il lui dit : « Pourquoi, tu n'as trouvé personne d'autre parmi les ismaéliens ? Il y a Sulaymān al-Ǧāmūs, le *muqaddam* Ḫaṭṭāb maître de la forteresse Damawīya, ou encore Ṣaḫr Ibn Badīr, ou Šaraf al-Dīn al-Manhāl, et d'autres comme eux. » Il lui dit : « Ô Ibrāhīm, à part toi, y en a-t-il un parmi eux qui se nomme le ʿAntar des isaméliens ? Je te choisis entre tous. » Ibrāhīm lui dit : « C'est bien ! Mais si tu veux me servir, je n'ai pas d'autre travail à te proposer que ce cheval. » Šīḥa lui dit : « J'accepte, et je m'en remets à Dieu. Passe-moi cette brosse à cheval et ce chiffon en poil de chèvre pour voir un peu ! »

Rapidement, bien sûr, Šīḥa reprend le dessus et drogue Ibrāhīm une nouvelle fois, mais l'inversion produite ici met en exergue les effets de double et de substitution : Baybarṣ et son palefrenier ʿUṯmān se retrouvent, d'une certaine manière, parodiés par le couple Ibrāhīm et son palefrenier Šīḥa.

L'épisode « Ibrāhīm et Šīḥa » participe de la stratégie de répétition. Après Ṭabarayya, Šīḥa et Ibrāhīm s'étaient retrouvés associés à Alep alors occupée par les Francs. La même association et le même jeu s'étaient installés entre les deux personnages qui avaient repris leurs activités[1225]. Ibrāhīm participe ainsi à la reprise d'Alep, grâce à Šīḥa, puis, plus tard à la prise d'al-Qayqabūn[1226], à la suite de quoi il proclame Šīḥa souverain des forteresses ismaéliennes, non sans avoir attendu qu'un autre ismaélien le propose. Dans une cérémonie qui « corrige » la cérémonie manquée de la *šūrba*, c'est al-Nisr qui, le premier donne son titre à Šīḥa :

فحالاً طلع شيحه جاب طاسة من الفضه ملانه شوربه وفوقها معلقه من الذهب وحطها قدام الملك ورجع صار يجيب الطاسات وبحطهم قدام الرجال حتى انتها ركد اخذ اتك الملك وقال له تفضلوا افندم على ما قسم فقال الملك تفضلوا يا رجال على زاد شيحه جمال الدين سلطان القلاع والحصون فصاروا الرجال يطلعوا فى بعضهم كان يفز النسر واقف على الاقدام وصرخ ويلكم يا رجال والله هذا جمال الدين عنده ابراج كثيره بدها عماره بقا الشوربه اهون من زق الاحجار ومد يده واكل من الشوربه هنالك اكلوا الجميع وما بقا لهم تعويق قال الراوى يا ساده فلما نظرهم ابراهيم اكلوا ركد اخذ طاسة الملك حيث ما له طاسه لانه ما هو مقدم وصرخ الطاعه يا بنى اسماعيل الى قان قانات الحصون وعزها شيحه جمال الدين سيف الظاهرى سلطان من شد الشواكر بالوغا يوم الهياج وعزم سيفه قاهرى فلما فرع[1227] ابراهيم من كلامه وشيحه جمال الدين يسمع نظامه[1228] انبسط من ذلك المقال وامر له بالف دينار وقال له يا ابراهيم وحيات راس افندينا كلما دخلت الى الديوان وتكلمت انت بذلك الكلام لك الف دينار ولو دخلت كل يوم الف مره فقال له الله يجعل لك شغل كثير بالديوان حتى اسلم نعمتك[1229]

[1225] Voir fasc. 30.

[1226] Voir fasc. 34.

[1227] فرغ

[1228] نظامه

[1229] F. 34, p. 140-146 ; B/Z, vol 4, 143-144.

(Šīḥa arriva immédiatement, apportant un bol d'argent plein de *šūrba*, avec au-dessus, une cuillère en or. Il le posa devant le roi et retourna chercher les bols qu'il posa devant les cavaliers, jusqu'au dernier. Il accourut se prosterner devant le roi et dit : « Je vous en prie ! Efendem, à ce qui a été donné [par Dieu] comme part à chacun ! » Le roi dit : « Je vous en prie, ô cavaliers, aux provisions de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, souverain des forteresses et des citadelles ! » Les cavaliers se regardaient les uns les autres, lorsqu'al-Nisr se leva d'un bond et s'écria : « Eh bien, cavaliers ! Par Dieu, ce Ǧamāl al-Dīn a encore beaucoup de tours à construire, et boire la *šūrba* est plus facile que de transporter des pierres ! » Il tendit la main et but la *šūrba*. Tous les autres se mirent alors à boire, sans que plus rien ne les retienne. Le transmetteur dit : lorsqu'Ibrāhīm vit qu'ils

Pendant toutes ces aventures qui concernent leur association, Šīḥa utilise la faiblesse d'Ibrāhīm pour l'argent qu'il ne cesse d'accumuler tout au long du récit. A la force brutale des isamélien qu'Ibrāhīm lui suggère d'acquérir en apprentissage avec l'un d'eux, il oppose la ruse par laquelle il maîtrise toute situation. Pourtant, lorsqu'Ibrāhīm l'acclame comme souverain, c'est dans des termes guerriers qui font de Šīḥa « le glaive des forteresses » et, de fait, il peut aussi paraître sur le champ de bataille, son chant répondant à celui de Baybarṣ ou des ismaéliens. Ainsi, dans l'épisode de Nāṣir, *fidāwīyeh* récalcitrant qu'il veut ramener à l'obéissance, Šīḥa utilise autant la ruse que ses prouesses guerrières. Son apparition sur le champ de bataille est étroitement liée au contexte. Naṣīr ayant combattu contre l'Islam aux côtés des chrétiens, Šīḥa utilise la ruse pour le ramener dans le camp Musulman, puis il entreprend de le soumettre à son autorité en combattant auprès de lui :

ونافد فارس بالحديد غاطس والتحش على ميمنة الكافر واشتغال ضرب السيف ولكن
ذلك الفارس قصير فتعجب نصير من هو ذلك الفارس فسال عنه من هو هذا الفارس قالوا له هذا
سلطان الحصون وعزها ابو الهمم العليه شيحه جمال الدين سيف الظاهريه[1230]

Šīḥa entonne alors son chant de guerre :

فترنم جمال الدين وصرخ الله اكبر

انا قان قانات الحصون وعزها شيحه جمال الدين سيف الظاهرى

---

buvaient, il accourut et prit le bol du roi, car n'étant pas *muqaddam*, il n'en avait pas, et il s'écria : « L'obéissance, ô *banī ismā'īl*, pour le chef des chefs des forteresses et leur gloire, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, le glaive d'al-Ẓāhir, souverain par le covenant de l'épée en temps de guerre et des combats, et la détermination victorieuse de son sabre vainqueur ! » Lorsqu'Ibrāhīm eut terminé de parler, et que Šīḥa Ǧamāl al-Dīn eut entendu son discours, il se réjouit de ce qu'il avait dit et demanda qu'on lui donne mille dinars, puis il lui dit : « Ô Ibrāhīm, sur la vie et la tête de notre seigneur, chaque fois que j'entrerai au *dīwān* et que tu prononceras ces paroles, tu recevras mille dinars, même si j'y entrais mille fois par jour ! » Il lui dit : « Fasse Dieu que tu aies beaucoup à faire au *dīwān*, pour que je bénéficie de ta générosité ! »).

[1230] F. 77, fol. 8v.
(Alors arriva un cavalier en armure qui se lança sur l'aile droite des infidèles, et se mit à frapper de son sabre. Mais ce cavalier était de petite taille, et Naṣīr se demanda de qui il s'agissait. Il questionna [ses compagnons] à son sujet. On lui dit qu'il s'agissait du sultan des forteresses et leur gloire, père des grands desseins, Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, sabre al-Ẓāhirīya.).
Le terme *Ẓāhirīya* revêt plusieurs sens. D'une part, étant en annexion dans la phrase (*sayf al-Ẓāhirīya*) on pense à Šīḥa comme le défenseur du système de gouvernement instauré par Baybarṣ, ainsi que le défenseur, le bras droit du roi (*sayf al-Ẓāhirī*) ; mais on peut aussi voir une référence au « manifeste » (*al-ẓāhir*), sens qui convient bien ici où Šīḥa se manifeste à Naṣīr comme le maître incontestable.

سلطان من شد الشواكر باوغ ا يوم هياجها عزم سيف قاهرى[1231]

On peut noter que dans son chant, Šīḥa reprend la formule énoncée par Ibrāhīm au fascicule 34, lors de la cérémonie son intronisation. La rime met en proximité *al-ẓāhirī* et *al-qāhirī*, indiquant, comme le récit le fait à de nombreuses reprises, que le système instauré par Baybarṣ, al-Ẓāhirīya, d'après son propre nom de règne, « al-Ẓāhir », a besoin des *fidāwīyeh* et de Šīḥa pour les conduire à la victoire.

Šīḥa se pose donc comme chef suprême des ismaéliens, et bras droit de Baybarṣ. Choisi par Baybarṣ pour régner sur les forteresses et les citadelles, il est l'élu de l'élu en quelque sorte, et les deux livres de prédictions montrent à quel point leurs destins sont liés. En ce sens, il est bien plus que le compagnon rusé, véritable substitut de Baybarṣ auprès des ismaéliens, il garantit leur obéissance au roi en prenant pour lui la rébellion, comme l'énonce sa devise : « العاصى لنا والطائع لك »[1232]. Quant à Ibrāhīm, son statut le marque comme un entre deux, un lien nécessaire car il est au-dessus des ismaéliens en ce qu'il sert directement Baybarṣ et l'Etat al-Ẓāhirīya dont il détient les dix-sept charges principales, mais il se démarque des émirs puisqu'il est, lui-même ismaélien, prenant souvent fait et cause pour eux, contre les émirs, et parfois contre le roi[1233]. Le récit montre cependant clairement que le destin du personnage est étroitement lié à la fois à celui de Baybarṣ, et à celui de Šīḥa. Une fois ces derniers morts, il n'a plus rien à faire au *dīwān*. Sa fonction n'est pourtant pas terminée. En effet, au cours de la chevauchée du *babb* Būluṣ Ibn Ṭāğrīn contre l'Islam, al-Saʿīd, successeur de Baybarṣ sur le trône, envoie Ibrāhīm en ambassade au *babb*. Si la notoriété d'Ibrāhīm n'est pas complètement remise en cause, son pouvoir à faire plier les princes est affaibli ; le *babb* voudrait mettre Ibrāhīm au pas, et ne se lève pour prendre la lettre que contraint et forcé[1234]. Il continue à servir les descendants de Baybarṣ, mais refuse d'entrer au service du petit-fils de Qalawūn qui finalement monte sur le trône. Sa participation dans la mort

---

[1231] F. 77, fol. 9r.
(Ğamāl al-Dīn se mit alors à chanter et s'écria : « Dieu est le plus grand !
Je suis le chef des chefs des forteresses et leur gloire
Šīḥa Ğamāl al-Dīn, le glaive d'al-Ẓāhir,
Souverain par le covenant de l'épée en temps de guerre
et des combats, et la détermination victorieuse de son sabre ! »).

[1232] F. 27, p. 121 ; B/Z, vol. 3, 268.
(« A moi la rébellion, et à toi l'obéissance. »).

[1233] Voir les diverses rébellions d'Ibrāhīm.

[1234] F. [182]. Il s'agit de l'avant dernier fascicule. Rappelons ici que le *ḥakawātī* n'avait pas intégré les trois derniers fascicules dans la recension et, de fait, il se peut qu'ils appartiennent à une autre recension. L'épisode ne figure pas dans la version imprimée du Caire.

de Qalawūn est racontée de manière différente dans les diverses recensions, mais partout c'est le dernier « héros » à mourir dans la *Sīra*[1235].

Doubles et substitution ont donc au moins deux fonctions dans le récit. D'une part, lorsqu'un personnage occupant une fonction dramatique particulière disparaît, il est « remplacé » par un autre dans la même fonction, ce qui permet au récit de se développer et d'évoluer. La substitution ne se fait jamais à l'identique, car alors le récit perdrait de son dynamisme. Il y a toujours un effet « d'augmentation », quantitatif et qualitatif. Les nouveaux cycles, créés par les substitutions, peuvent ainsi facilement s'insérer dans les cycles déjà existants, et faire rebondir le récit. D'autre part, les substituts ne sont jamais des doubles exacts. Non seulement ils ont leur propres idiosyncrasies, mais ils peuvent aussi cumuler les fonctions dramatiques. Nous avons vu que, dans la « triade héroïque », les rapports entre les personnages ne sont pas aussi stéréotypés qu'on pourrait le croire. La triade existe effectivement, mais les fonctions dramatiques glissent parfois jusqu'à la déconstruire.

Dans l'enchaînement des épisodes, la variation joue un rôle primordial dans la manifestation de la répétition. Les personnages qui occupent la même fonction dramatique dans plusieurs épisodes ne sont pas de simples doubles, fonctionnant de façon mécanique. Les variations dans les motivations, le passé de ces personnages, leur lien avec le pouvoir ou ses ennemis, sont autant d'éléments dynamiques qui relancent l'intérêt du récit, contribuant à enrichir la tapisserie de fils colorés, de motifs entrelacés. Dans la mesure où la conversion est un des grands thèmes de la Sīra, que l'on retrouve dans la plupart des cycles d'épisodes, qu'il s'agisse de la quête amoureuse ou de la chevauchée des fils des héros, il se prête lui aussi au jeu du double et de la subsittution. Non seulement on pourrait établir des parallèles entre les diverses conversions, ou voir comment elles s'opposent, une vraie conversion répondant à une fausse, mais on peut également voir une construction en double avec des variations à l'intérieur d'une même catégorie. L'exemple des fausses conversion, sur lequel je voudrais à présent faire un retour, pourra nous aider à comprendre les stratégies narratives qui président à l'élaboration d'un cycle. Comme nous l'avons vu[1236], le récit en comporte treize. Elles ont, nous l'avons signalé, des points communs. Ce qui nous intéresse ici, dans le jeu des doubles et des mirroirs, ce sont les motivations, le contexte dans lequel elles s'effectuent, et leurs effets. Voici la liste de ces fausses conversions et le fascicule dans lequel elles apparaissent :

1. Al-Timur Šāh al-Halāwī (39)

[1235] Voir fasc. [183].

[1236] Voir *supra*, 2e partie, chapitre 1, « Les fausses conversions ».

2. Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn (35)

3 Qasṭūn al-Armanī (58)

4 Marīn, vizir du *babb* al-Mankubīrd (72)

5 Mīrūniš (84-85)

6 Sabʿ Ḫayr Allah (86)

7 Al-Maġlawīn (103)

8 ʿAbd al-Rahmān Qaṭāʿiš (122)

9 La reine Baḥrūma (146B)

10 Nimr al-ʿĀmirī (147B)

11 La reine Afrūna (152A)

12 Al-ʿArfīd Ibn Hadīr (170)

13 Rīzū Ibn Sarǧawīl (182)

Parmi elles, nous distinguerons celles qui procèdent de la fourberie et de l'imposture (1-2-5-6-7-8-9-10-11-12-13), et celles qui sont détournées par les méfaits de Ǧawān (3-4). La proximité de ces dernières, dans la même section de la *Sīra*, et proche du trou important dans le manuscrit, suggère la possibilité de la mise en place d'un épisode type et d'un cycle. La situation de Qaṣtūn et celle de Mārīn sont assez semblables, dans la mesure où tous les deux cherchent véritablement un refuge auprès des musulmans. La différence vient du fait que, dans le premier cas, Qaṣtūn n'a pas, au début, l'intention de se convertir ; il le fait sur l'intervention de Ǧawān qui veut se servir de lui. Pour Marīn il en va autrement : sa conversion se fait à sa demande et elle est sincère. Un des signes de cette sincérité est la circoncision qui a bien lieu dans ce cas. L'intervention de Ǧawān n'intervient qu'après. Pour l'un comme pour l'autre, les bonnes intentions sont détournées par la malveillance de Ǧawān, et l'hospitalité des musulmans est payée en retour par la trahison. La substitution du Bien pour le Mal, du bon pour le mauvais est d'autant plus monstrueuse qu'il s'agit de personnages dont le récit a déjà fait état comme « amis » des musulmans : Qaṣtūn a sauvé Aydamur après la bataille d'Ankubār, et Marīn a délivré al-Saʿīd qu'il a remis entre les mains de Baybarṣ. Plusieurs éléments font de Qaṣtūn et de Marīn des doubles : d'une part tous les deux sont des sujets du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār, d'autre part, c'est à l'instigation de leur femme, et pour protéger leurs intérêts, qu'ils agissent en « amis » des musulmans. La faille se trouve vraisemblablement dans ce détail et le fait qu'ils cherchent à gagner quelque chose en faisant le bien. De fait, leur conversion ne se fait pas par l'intervention du Monde

du Secret, comme c'est le cas des vraies conversions mais elles sont guidées par l'intérêt.

C'est l'intérêt qui préside également aux fausses conversions qui apparaissent comme forcées à Ibrāhīm et qui, la plupart du temps provoquent son départ du *dīwān* : en effet, certains, comme Mīrūniš, al-Maġlawīn, al-ʿArfīd Ibn Hadīr et Rīzū Ibn Sarğawīl s'empressent de se convertir pour éviter qu'on leur coupe la tête. Les effets de ces fausses conversions suivent de manière assez prompte. Dans les cas de Mīrūniš et al-Maġlawīn, par exemple, l'effet immédiat est l'aliénation d'Ibrāhīm que le roi réprimande durement lorsqu'il refuse de serrer la main de ces faux convertis. L'absence des *fidāwīyeh* dans le cas de Mīrūniš, incite les Francs à reprendre les hostilités contre l'Islam.

C'est par ruse que la reine Baḥrūma décide de se convertir, pour tromper ʿArnūs et Qaṭlūniğ et se servir d'eux, dans une scène qui rappelle celle du père et du fils et la princesse al-ʿAṣmīra. Elle prononce la *šahāda*, et malgré le fait qu'elle profite de la situation et qu'elle se retourne contre l'Islam, une fois faite prisonnière, elle n'a pas besoin de se « re-convertir ». Dans une scène qui frise le comique, les *fidāwīyeh* se disputent la main de Baḥrūma : Ibrāhīm la veut, mais ʿArnūs également, Qaṭlūniğ est aussi sur les rangs, ainsi que Nimr al-ʿĀmirī fraîchement et faussement converti. Ibrāhīm, à qui Baybarṣ l'avait promise, l'échange à ʿArnūs, en douce, contre le butin. La séance du *dīwān*, où le roi s'apprête à la donner en mariage à Ibrāhīm vire à la comédie, lorsque celui-ci communique par signes au roi la nouvelle situation, et que Qaṭlūniğ et Nimr la disputent à ʿArnūs. Finalement, on décide qu'elle a peut-être son mot à dire dans l'histoire, et elle choisit Qaṭlūniğ, ce qui prouve être un mauvaix choix puisque Nimr, particulièrement vindicatif, la décapite dans la nuit et prend la fuite.

Le sort de ʿAfrūna n'est guère plus enviable, et si les circonstances et les détails de l'épisode de sa chevauchée contre l'Islam sont très différents, le résultat est le même. C'est pour échapper à la mort, une fois prisonnière des musulmans, qu'elle accepte de se convertir. Comme il se doit, on cherche à la marier, mais là les prétendants ne se bousculent pas. On ne peut s'empêcher de penser que l'exemple précédent plane sur le *dīwān* ! C'est un vizir, Karāğiq al-Aswad qui la demande en mariage. Certes vieux et laid, il a cependant une qualité aux yeux de ʿAfrūna : il s'agit d'un chrétien faussement converti qui a bien pressenti que sa conversion à elle aussi était fausse. A eux deux, ils réussissent l'exploit de rassembler les forces franques et de gagner une bataille contre les musulmans, mais ʿAfrūna se fait prendre en pleine mer par ʿArnūs et la fotte de ʿAlī Būgī, et elle finit par être exécutée et jetée par dessus-bord.

Al-Timur Šāh al-Halāwī et Sabʿ Ḫayr Allah sont tous ceux des *ʿağam*. Les épisodes qui les concernent font partie de ceux des dix-sept charges retenues contre le *qān* Halawūn lorsque Baybarṣ décide d'en finir avec lui. Il s'agit de la première et de la huitième. Le premier épisode met en place le schéma qui se développera comme scène type dans certaines fausses conversions : installation du converti au palais de Bādīs, charge importante au *dīwān*, enlèvements commis par le converti. Dans le cas d'al-Timur Šāh, il s'agit de l'enlèvement de Baybarṣ.

ʿAbd al-Rahmān Qaṭāʿiš agit par vengeance, tout comme Nimr al-ʿĀmirī. Leur point commun est Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, dont le premier était lieutenant, et le second, un ami chez qui Faḍl trouve refuge lorsqu'il tente d'échapper à Šīḥa.

Plus que de simples répétitions, on assiste à des dédoublements avec des similitudes dans les motivations, mais aussi des différences qui touchent à l'intervention ou non d'un tiers, comme Ğawān, de la présence ou non de la circoncision – certains faux convertis, comme Mīrūniš, paient le chirurgien pour qu'il ne procède pas à cette opération. En ce qui concerne les effets, aliénation d'Ibrāhīm et des *fidāwīyeh*, tentatives d'empoisonnement du roi, enlèvements, chevauchées contre l'Islam etc., ils se retrouvent dans d'autres épisodes, d'autres cycles qui n'ont rien à voir avec les fausses conversions, mais ils contribuent à créer des liens, des voies de passages entre les différents cycles. Dans tous les cas celui qui s'est faussement converti le paie finalement de sa vie.

Double et substitution me semblent donc être des notions essentielles pour comprendre les stratégies narratives de *Sīrat Baybarṣ*. Elle permettent l'enchevêtrement des cycles d'épisodes, les rebondissements, les variations dans la répétition, et une mise en abyme vertigineuse des fonctions dramatiques. Le résultat est que le récit peut toujours évoluer, se transformer, et ceci sans perdre sa ligne directrice car, si certains personnages s'estompent, s'effacent pour finalement disparaître du récit, la fonction dramatique qu'ils représentent perdure. Même après la mort du héros et de son compagnon fidèle, le récit continue, la relève semblant être assurée par des figures telles que Aḥmad Šalāmiš, représenté dans le texte comme proche de Baybarṣ et son digne successeur (beaucoup plus qu'al-Saʿīd qui prend immédiatement la succession), ou Ğulquš al-Ṭayyār, fils de Šīḥa et Tāğ Nās, qui joue auprès des successeurs de Baybarṣ le même rôle que son père. Mais, d'une certaine manière, plus rien ne fonctionne. Le récit s'emballe, s'acccélère[1237], mais on a bien l'impression que tout a été dit. Les triades n'arrivent pas à se reformer, et Ibrāhīm, aveugle et redevenu Siyāğ al-ʿAḍārā lorsqu'il accompagne Tāğ Baḫt à

[1237] En fait on peut noter une accélération depuis la mort de ʿArnūs au fascicule 167, et encore plus après la mort de Ğawān (fascicule 178).

Damas, n'est plus ni le *ʿayyār*, ni le cavalier sauvage de personne. Dans un sursaut, et grâce à Dieu qui lui redonne la vue, il venge Baybarṣ et sa descendance en s'attaquant à Qalawūn et en permettant son arrestation et sa mort[1238].

[1238] Les différentes recensions divergent un peu sur les conditions exactes de la mort de Qalawūn, mais toutes rapportent le moment où Ibrāhīm recouvre la vue.

CONCLUSION

L'étude littéraire de la recension damascène de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* présente un intérêt indéniable pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il s'agit d'un manuscrit de *ḥakawātī*, c'est-à-dire qui procède d'une tradition vivante, et d'une reconstitution de l'histoire par un conteur professionnel qui puise dans plusieurs grands manuscrits de la *Sīra* sur une période qui couvre vraisemblablement un siècle. Ensuite, parce qu'il s'agit de la dernière recension de la *Sīra*, le manuscrit le plus récent utilisé datant des années 1950[1239], et donc une version longue et assez complète, comportant des strates anciennes et d'autres plus récentes. Il s'agit d'un manuscrit composite témoignant d'un véritable foisonnement dans la production de la *Sīra*. Si quatre mains provenant de quatre grands manuscrits forment l'essentiel de la recension, d'autres, plus épisodiques, appartiennent également à des manuscrits complets à l'origine dont les divers fascicules ont été dispersés. Etudier les stratégies narratives dans une recension qui, de prime abord, semble désordonnée et lacunaire, peut paraître une gageure. De fait, certains manuscrits comme ceux de la BN ont un aspect plus lisse et cohérent, plus « fini », tout comme la version imprimée du Caire qu'ils ont sans doute inspirée. Pourtant, à la lecture, l'organisation du texte s'impose comme une donnée fondamentale. Le but n'était pas de rechercher de façon systématique les similitudes et les différences entre recensions de la même *sīra*. Du reste, le temps pour la simple tâche de lecture et de mise en fiche de ces recensions aurait manqué. Il n'était pas question, non plus, de comparer les différentes *siyar* à la recension damascène de *Sīrat Baybarṣ*. Là aussi le temps nécessaire à la lecture, ne serait-ce que des versions imprimées de ces *siyar*, aurait été un obstacle. Dans la mesure où on ne peut comparer que ce qui est comparable, on pourrait douter des conclusions tirées de la comparaison d'une recension de conteur et d'une version

[1239] Certains fascicules de date plus tardive – probablement les années 70 – ne font pas partie d'une grande séquence de la même main, mais sont des copies individuelles pour combler des lacunes des autres mains.

imprimée. Il faudrait alors se plonger dans les recensions manuscrites des autres *siyar*, ce qui nécessiterait beaucoup plus de temps qu'il ne m'était imparti. L'approche a donc consisté à se concentrer sur la recension elle-même, en apportant, parfois, des points de comparaison lorsque ceux-ci pouvaient éclairer un aspect de la recension.

Pour cela, il fallait d'abord procéder à une description de l'objet de l'étude afin que le lecteur puisse en avoir une image aussi fidèle que possible, en faisant apparaître l'aspect composite du manuscrit, mais aussi ses lacunes parfois importantes. Une partie de l'histoire nous échappe et elle se situe, de façon significative, dans le segment le plus instable du manuscrit, tant par les nombreux changements de mains que par le fait que l'on sort de ce qui constitue le noyau dur du récit, noyau que l'on retrouve, avec des différences, dans les autres recensions[1240], à savoir l'arrivée du héros dans le récit et son ascension jusqu'au trône.

Les stratégies narratives nous amènent forcément à considérer la *sīra*, en tant que genre, par rapport à la grammaire du récit. Les diverses écoles et interprétations de cette « grammaire » ne doivent pas, à mon sens, s'exclure mutuellement. Toutes nous fournissent des outils d'analyse précieux dont il serait dommage de se priver. C'est pour cette raison que j'ai voulu montrer comment on peut analyser l'ensemble d'une *sīra*, ou simplement un épisode, de différentes manières, selon que l'on utilise le schéma actantiel de Greimas, la théorie des motifs élaborée par les folkloristes, ou encore celles des fonctions de Propp. Pour sortir d'un occidentalisme abusif, même si à l'heure actuelle beaucoup de critiques arabophones ont intégré dans leur discours les écrits théoriques de Greimas, Genette, et autres narratologues, j'ai voulu inclure des schémas proposés par des critiques arabophones qui se sont particulièrement penchés sur le genre *sīra* pour tenter d'en montrer la spécificité, et peut-être de voir comment il se démarque des genres généralement utilisés dans la critique occidentale. En effet, si le genre *sīra* s'apparente à d'autres récits – roman au sens médiéval du terme, geste ou épopée, *saga* – il reste unique dans les divers éléments qu'il rassemble, ainsi que dans son mode de production. Mélange de prose avec dialogue, de descriptions en prose rimée et de poésie, le récit se développe par accrétion, à partir de cycles qui s'enchevêtrent, fondés sur des scènes type à géométrie variable. Même si le corpus étudié est, en apparence, à l'opposé de celui

[1240] Pour rappel, ont été consultées les recensions cairotes (Paris et Londres), la recension alépine (les dix volumes traduits par Jean-Patrick Guillaume et Georges Bohas), et la version imprimée du Caire.

de Lord et Parry[1241], la théorie du style formulaire, adaptée à l'objet de l'étude, est un outil performant pour comprendre la spécificité du genre.

Sīrat Baybarṣ partage avec les autres *siyar* des caractéristiques communes. Elle a des affinités particulières avec *Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma* et, pour l'aspect merveilleux, avec *Sayf Ibn Ḏī Yazan* ; on trouve aussi des similitudes avec *Sīrat ʿAntar* ; mais cette intertextualité prend une dimension originale du fait qu'il s'agit de la dernière *sīra* en date. Les emprunts semblent conscients, parfois parodiques, comme si le genre observait ses propres modes de production. Le ton souvent ironique, le comique, la dérision côtoient sans cesse le sérieux en le mettant à distance. Si la recension damascène partage avec les autres recensions et avec les autres *siyar* les caractéristiques du genre, elle en joue également en les mettant en abyme par le jeu des répétitions et des variations. Bien sûr, à cause même du style formulaire, la répétition constitue un des éléments fondamentaux de la stratégie narrative des *siyar.* Mais cette répétition n'est jamais mécanique, et les variations alimentent le jeu entre l'attendu et l'inattendu. Les codes et les conventions du genre sont parfaitement respectés, mais ils sont continuellement mis en exergue, ou détournés, si bien que ce que l'on attendait se produit effectivement, mais prend soudain un cours nouveau, inattendu. Le texte ne fonctionne pratiquement pas sur le suspense, qui ferait attendre au lecteur/auditeur un dénouement par ailleurs convenu, mais sur les entorses apportées au modèle élaboré d'une scène, d'un épisode ou d'un cycle. D'une certaine manière, la stratégie du suspense est elle-même déconstruite par le texte lorsque, par exemple, après des aventures rocambolesques, un personnage est totalement abandonné à son sort, et disparaît du récit pendant parfois des milliers de pages. Bien sûr, le texte se veut « rassurant » et annonce qu'il en sera question plus tard, sans dire qu'il se passera de nombreuses aventures concernant d'autres personnages, avant qu'on y revienne, comme si le récit était soudain frappé d'amnésie partielle. Dans un cas comme celui de Durr Mulk, sœur de Baybarṣ et épouse de son fidèle émir Aydamur, cette amnésie est soulignée dans le texte par l'intermédiaire de Tāğ Baḫt, l'épouse de Baybarṣ qui lui rappelle qu'il ne faudrait pas complètement oublier sa sœur, enlevée et dont on est sans nouvelles depuis de nombreuses années. Ce rappel à la mémoire touche le lecteur qui, lui aussi a « oublié » Durr Mulk et ne s'est plus soucié de son sort[1242] :

[1241] Voir Alan Bates Lord, *The Singers of Tales*.

[1242] Sa disparition se trouve au fascicule 59 et on ne reprendra son histoire qu'au fascicule 112.

انا مشهده الله انى ما احضر فرح مدام[1243] الملكه در ملك مفقوده فلما سمع الملك ذلك الكلام تغيرت منه الالوان وكان نسيان هذه الماده من عين اصلها[1244]

L'oubli est pourtant une notion que le texte ne connaît pas, et il est étonnant de voir comment, après des milliers de pages, le narrateur reprend le fil d'une histoire avec une formule du genre « كما ذكرنا », ou encore « كما شرحنا », le lecteur ayant lui parfois du mal à se souvenir des détails que, du reste, le texte s'empresse de lui fournir pour lui rafraîchir la mémoire. Très souvent, lorsqu'une histoire est en arrêt pour faire la place à une autre, le texte prévient que la suite viendra, en son temps avec l'expression « له معنا كلام » ; lorsque pour des raisons évidentes, le récit ne peut entreprendre l'histoire d'un nouveau personnage, là aussi le narrateur pose des jalons : c'est le cas, en particulier, chaque fois qu'il naît un enfant mâle à un des héros de la *Sīra*. Les nuits de noces se terminent invariablement par les mêmes formules annonçant que l'enfant mâle qui va naître aura aussi son compte d'aventures et qu'elles seront narrées.

C'est ainsi, d'ailleurs, que les cycles d'épisodes se succèdent et s'enchevêtrent. Cet enchevêtrement est peut-être l'aspect le plus important et le plus fascinant à étudier. D'abord parce qu'il touche au temps et à l'espace.

Si un « chemin de vie » (*sīra*) peut se décliner de façon chronologique et donc linéaire, il peut aussi prendre des tours et des détours inattendus. Le chemin de vie peut être assimilé à la quête, mission attribuée au héros au début du récit, mais la quête prend souvent des chemins détournés. Le récit nous indique ces détours de façon claire à plusieurs reprises depuis le début de la *Sīra*, par des anecdotes qui, si elles apparaissent comme des digressions, se trouvent au cœur des stratégies narratives. Deux exemples de ces « anecdotes » nous permettent de comprendre comment le récit se construit.

Le premier concerne l'épisode des vicissitudes de ʿAlī Āġā al-Warrāq, qui peuvent en effet paraître digressives par rapport à la quête qui va lui être assignée par le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. De fait, dans d'autres recensions le texte ne part pas du tout dans cette direction, et ne s'intéresse que de façon très marginale à ce personnage. Dans la recension de Damas, les détours du texte correspondent à la préparation de ce personnage, selon un rite de passage qui le qualifie pour la tâche qu'il doit accomplir.

[1243] ما دام

[1244] F. 112, p. 62
« J'ai juré devant Dieu que je n'assisterai à aucune noce tant que la reine Durr Mulk sera toujours disparue. » Lorsqu'il entendit ces mots, le roi palît car il avait oublié totalement que cette affaire ait même jamais existé.).

Le second exemple est celui de l'ancêtre de Maḥmūd Baybarṣ qui se détourne de son chemin pour aller chercher le propriétaire de la pomme qu'il a mangée par inadvertance, sans lui avoir demandé l'autorisation. Détourné pour un temps de sa vie d'ascète, il épouse la fille du roi à qui le verger appartient et fonde ainsi une lignée qui conduit à Baybarṣ. Une fois cette tâche accomplie, il peut reprendre le cours de sa vie. De façon significative, ses descendants suivent son chemin d'ascète, et la postérité n'est assurée que parce que l'on tente à chaque fois de retenir l'homme devenu roi par un mariage. Mais, lorsque le devoir conjugal a été accompli et que la descendance est assurée, le roi part sur les traces de son père ou de son grand-père. Tout se passe comme s'il y avait deux chemins de vie qui constituent des passages obligés. L'un assure la continuité dans la *dunyā*, l'autre est tourné vers le Monde du Secret.

L'aspect linéaire du chemin de vie n'est donc pas représenté comme une ligne droite, même si, d'une certaine manière le chemin est déjà tracé, puisque tout est advenu. C'est le sens des livres de prédictions, et en particulier du *Ǧafr*, dont on peut dire qu'il contient tout ce que a été et tout ce qui sera[1245]. La fusion des deux notions du Temps, le temps chronologique de la *dunyā* et le temps éternel de Monde du Secret, trouvent son équivalent narratif dans la superposition du linéaire et du cyclique, évoquant la notion de l'éternel retour. La structure par cycles, si elle correspond à une des caractéristiques du genre, reflète particulièrement bien ces notions du Temps, si bien qu'on pourrait penser qu'elle en découle. L'utilisation particulière que fait le récit des épisodes cycliques, à travers les notions de double et de substitution, appartient bien à une stratégie spécifique de la *Sīra.* Tous les cycles qui concernent Maʿrūf, puis ʿArnūs et ses fils, participent de cette stratégie de l'éternel retour. Mais, comme de coutume dans la recension damascène, le récit manifeste une volonté de distanciation par rapport aux stratégies qu'il utilise. Ainsi, Maʿrūf met en place une ligne de conduite qui informe l'ensemble de la *Sīra* lorsqu'il épouse une chrétienne. ʿArnūs le suit dans cette direction et se révèle, non seulement le digne fils de son père, mais encore bien plus performant que lui. Avec ses vingt femmes, ses quinze fils et sa fille[1246], il permet au récit d'enchaîner épisode après épisode dans un cycle qui pourrait paraître sans fin. Le récit, cependant donne une plus grande importance à Qaṭlūniǧ, au moins dans ses rapports avec ʿArnūs,

---

[1245] Voir T. Fahd, *The Encyclopaedia of Islam*, vol. 2, DJAFR, 375-377.

[1246] Voir annexe 4 : « personnages » puis « ʿArnūs ». Rappelons ici que la recension damascène étant lacunaire, il « manque » deux des fils de ʿArnūs. Au fascicule 171, il est fait mention des quatorze fils de ʿArnūs et de l'apparition d'un quinzième fils, Ṣafrīn. :
وكانوا اولاد سيف الدين عرنوس الاربعة عشر سهرانين عند هدير الرعود
F. 171, fol. 25v. (Les quatorze fils de Sayf al-Dīn ʿArnūs passaient la soirée chez Hadīr al-Ruʿūd.).

qu'à aucun autre de ses fils. Si ʿArnūs décuple le potentiel narratif de Maʿrūf, en revanche, Qaṭlūniğ marque le pas. L'épisode de la princesse al-ʿAṣmīra[1247] souligne les différences plus que les ressemblances entre le père et le fils, et finalement l'incapacité du fils à générer des épisodes à la mesure de son père. Le fait même que le père se pose en rival d'un fils qui n'est pas vraiment à la hauteur, remet en question le mouvement cyclique, et pose la question du « déni de la mort », thème courant qui préside à tous les conflits entre générations[1248]. De Maʿrūf forcé d'épouser Maryam par une instance qui le dépasse, on arrive à ʿArnūs qui va lui même chercher ses épouses dans d'inlassables conquêtes, puis à Qaṭlūniğ qui, même lorsqu'il est choisi devant son père, ne peut pas profiter d'un mariage rendu stérile par la mort de l'épousée[1249]. De fait, la « succession » de ʿArnūs dans le récit procède plus d'une volonté d'étendre l'influence de l'Islam tout azimut, plutôt que de voir un héros prendre la relève de son père, comme s'était le cas pour Maʿrūf et ʿArnūs. Ce que Maʿrūf a modestement commencé en épousant Maryam et en donnant naissance à un fils élevé « au lait des chrétien »[1250], ʿArnūs l'érige presque en mission. Le fait qu'il provoque les rencontres amoureuses avec des non musulmanes, et qu'il leur demande de se convertir avant de les épouser, conduit à penser que sa « mission » dans le récit est d'étendre l'influence de l'Islam. De la même manière, Ṣafrīn, petit-fils de l'Empereur de Rome, mais en fait un fils de ʿArnūs, succède à son grand-père sur le trône et assure la continuité avec la conversion secrète de Frīdrīk. Bien sûr, le texte prend aussi ses distances par rapport à ce thème, lorsqu'il s'en sert de façon cocasse, en particulier dans l'épisode que l'on pourrait appeler « Sept fiancées pour les sept frères »[1251], lorsque sept des fils de ʿArnūs épousent sept sœurs chrétiennes qui se convertissent pour eux, filles du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb qui possèdent chacune une île près de Ğazā'īr al-Ġulf.

De façon plus sérieuse, la descendance d'Ibrāhīm et celle de Saʿd sont plus conformes au thème de l'éternel retour. Le parallèle établi entre les pères et les fils, dans ce cas, procède bien de la stratégie du double et de la substitution. Non seulement les fils, ʿĪsā al-Ğamāhirī et Naṣrūn[1252], sans connaître leur père respectif et

---

[1247] Voir fasc. 125. Voir aussi Troisième partie, chapitre 2: « L'attendu et l'inattendu ».

[1248] Ce thème est particulièrement bien illustré dans toute la littérature dramatique depuis l'Antiquité, en passant par Shakespeare et Molière. C'est ce que les anglo-saxons appellent « The Denial of Death ».

[1249] Voir l'épisode de la reine Baḥrūma (fascicules 146A-147A).

[1250] C'est ce que lui reproche le vizir Aydamur au fascicule 77 :
ولكن حليب النصارى يردي عليك
F. 77, fol. 21v. (« Mais le lait des chrétiens t'a rendu malfaisant. »).

[1251] Voir fasc. 173.

[1252] ʿĪsā al-Ğamāhirī est le fils d'Ibāhīm et Nāfila, et Naṣrūn (rebaptisé Nāṣir al-Dīn al-Ṭayyār), le fils de Saʿd et de Naṣra (fille du *babb* Iṣtifānus – voir fasc. 40.).

le lien qui les unit, reproduisent un couple à l'identique, mais dans un épisode très émouvant, ils prennent leur place dans une ambassade que ni Ibrāhīm, ni Saʿd ne peuvent assurer[1253].

Le thème des fils des héros, très prééminent dans le récit, est lié à celui de la succession du héros. D'une part, ce thème est une constante des *siyar*, comme le font remarquer plusieurs critiques, car aucune d'entre elle ne se termine avec la mort du héros éponyme. Sa descendance est toujours prise en considération dans des épisodes qui fonctionnent un peu comme une coda[1254]. Dans *Sīrat Baybarṣ*, des parallèles s'établissent entre l'étape de l'ascension du héros et celle de la prolongation, à partir justement du thème de la succession. Ainsi, entre la mort d'al-Ṣāliḥ Ayyūb et la montée sur le trône de Baybarṣ, plusieurs rois se succèdent, bien que Baybarṣ ait été désigné comme son successeur légitime. La déformation consciente de l'Histoire joue un rôle important ici, car si le Baybars historique s'est débarrassé de manière violente de certains de ces rois[1255], dans la *Sīra*, il se contente d'attendre, et leurs morts violentes ne sont pas de son fait et ne le concernent qu'à travers une prédiction. En revanche, l'ascension au trône de Qalawūn offre un parallèle négatif, puisque lui se débarrasse par le poison des fils de Baybarṣ qui succèdent à leur père. Le parallèle est renforcé par l'accusation portée par les émirs contre Baybarṣ, soupçonné d'avoir empoisonné le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb.

Le thème de la succession ne concerne pas seulement Baybarṣ, mais bien tous les héros de la *Sīra*, et pour tous, il s'agit d'un déclin, l'étape de la prolongation constituant une sorte de crépuscule des héros. Ainsi, et ce contrairement à d'autre recensions, les fils de Šīḥa continuent, tant bien que mal, à perpétuer leur fonction et celle de leur père, dirigés par Ǧulquš, le fils de Šīḥa et de Tāǧ Nās. Ils continuent d'être mentionnés dans les derniers fascicules, mais on ne sait pas ce que, finalement, il advient d'eux. Tout simplement, à un certain moment, ils disparaissent du récit[1256]. Un des aspects intéressants est l'apparition des fils de *babbs* qui, pour certains, se sont opposés à Baybarṣ depuis le début de la *Sīra*, comme, par exemple le *babb* Sarǧawīl, ou du successeur de l'Empereur de Rome, après le départ de Ṣafrīn, donnant l'impression d'un éternel recommencement, comme si une nouvelle impulsion pouvait être donnée au récit, et les cycles d'épisodes pouvaient reprendre,

---

[1253] Voir fasc. 154.

[1254] C'est ce que Fārūq Ḫūršīd appelle l'étape de la prolongation (*al-imtidād*). Le héros meurt, mais sa descendance continue son oeuvre. Voir Fārūq Ḫūršīd « al-siyar al-šaʿbī al-ʿarabīya », *ʿĀlam al-fikr*, vol. 19, 2 (1988), 249-278.

[1255] Par exemple, Tūrānšah et Quṭuz. Voir Peter Thoreau, *The Lion of Egypt*.

[1256] Le dernière mention de Nuwayrid, Ṭuwayrid et Ǧulquš se trouve au fascicule [182] ; celle de Ṭūd al-Baḥr, au fascicule 178 ; celle de Muḥammad Sābiq, au fascicule [183].

mais tout semble tourner court. L'absence d'un digne successeur à Ǧawān est probablement le signe le plus sûr du déclin. Ainsi, les fonctions dramatiques ont de plus en plus de mal à opérer, et les liens qui les unissaient se distendent jusqu'à complètement disparaître. Les rapports entre Ǧulquš et al-Saʿīd, ou Aḥmad Šalāmiš, n'ont rien à voir avec ceux que Šīḥa entretenait avec Baybarṣ. On ne peut plus parler de « triade héroïque », notion qui, même si elle est constamment mise à distance dans le récit, n'en reste pas moins présente. Tout se passe comme si on assistait à une dissolution des stratégies narratives, et la fin paraît abrupte, comme s'il n'y avait plus rien à dire, sinon, peut-être, recommencer depuis le début.

Si le chemin de vie passe par des détours, ceux-ci se rattachent fréquemment au thème de l'errance qui commence toujours comme une forme de test, d'épreuve, et qui finit souvent par se transformer en véritable voie royale. L'errance peut-être consentie ou forcée, mais elle se définit toujours par rapport au thème de la marge et du centre. Lorsque le récit présente l'ancêtre de Baybarṣ, Muḥammad al-Adhamī, la question de la marginalité est clairement posée. Pour Muḥammad al-Adhamī, le centre c'est justement l'errance, l'ascétisme qui constituent la ligne droite, le chemin qui conduit au Monde du Secret, dont il est momentanément détourné pour entrer dans ce qui, pour lui, constitue la marge, à savoir les préoccupations de la *dunyā*, la situation dans une lignée dont il devient l'ancêtre fondateur. Pour le roi, et la princesse que Muḥammad al-Adhamī finit par épouser, il en va autrement : l'errance de l'ascète leur paraît comme une mise à la marge. Cette tension entre marge et centre, selon les points de vue, se retrouve à travers tout le récit. Elle s'exprime dans les errances forcées qui, en fait, ramènent les personnages au cœur de leur véritable destin : ainsi, l'exil de Maḥmūd/Baybarṣ, celui de Šīḥa, les errances d'Ibrāhīm, de Saʿd, d'Aydamur les positionnent par rapport à la place qu'ils occupent dans le récit, et par rapport à leur fonction dramatique.

Dans ce contexte, le cas de Šīḥa et de Ǧawān est particulièrement signifiant, car l'un est le double positif de l'autre. Leurs errances respectives les conduisent tous les deux au centre du pouvoir puisque Šīḥa devient patriarche de l'Eglise d'Or, près de Gênes, et que Ǧawān devient Grand *qaḍī* du Caire. En même temps, pour les deux, il s'agit d'un exil qui prend fin lorsque chacun intègre sa véritable position : ainsi, Šīḥa, bras droit de Baybarṣ devient souverain des ismaéliens, et Ǧawān devient le « pape », pilier de la chrétienté (*ʿAmūd al-dīn*[1257]). Cependant, leurs itinéraires, s'ils ne cessent de se croiser, vont dans des directions opposées. Alors que l'on assiste à une véritable apothéose de Šīḥa, il s'agit pour Ǧawān d'une

[1257] Souvent nommé ainsi par les chrétiens, ce surnom est d'autant plus intéressant qu'il fait écho aux noms des émirs ou des *fidāwīyeh*, comme ʿAlāy al-Dīn, ʿIzz al-Dīn, Šams al-Dīn etc.

descente aux enfers. Le texte souligne la « montée » de Šīḥa par des images d'ascension, au sens figuré, lorsque par exemple il devient souverain des forteresses ismaéliennes, ou encore cardinal de Rome, où au sens propre lorsqu'il prend son envol dans au moins deux épisodes : dans celui intitulé [« La ville de Qasanṭūra »] (fascicules 105-106), et dans celui de « Yānisa Ḏāt al-Arṣād » (fascicule 163). La trajectoire descendante de Ğawān est marquée de la même manière, puisque après avoir été pour la chrétienté le « pape » Ğawān, *ʿAmūd al-Dīn*, il est chassé comme un chien par tous les rois chrétiens, et on finit par le découvrir saoul, dans une salle close, au fond d'un puits. Alors que l'itinéraire de Šīḥa symbolise le remembrement, dans la mesure où sa fonction est de rallier les factions, celui de Ğawān va, inexorablement vers le démembrement, des villes chrétiennes, en particulier celles de la côte, mais aussi de l'Eglise, puisque sa chute s'accompagne de la destruction de monastère et de divers lieux de culte, et enfin de son propre corps. Sa mort annoncée, au *dīwān* du Caire, symbolise ce démembrement. Au moment de la prise de Constantinople, un des signes de la fin proche de Ğawān, Baybarṣ fait allusion à la chute de la ville lorsqu'il demande que l'on épargne Sainte Sophie :

> و صارت الاسلام تنهب الاموال وتخرب الامكان العامره الى ان ما تم بالقسطنطنيه عمار غير كنسة صوفيه فارادوا الفداويه يهجموا على الكنسه ويقتلوا من فيها وينهبوا اموالها ويخربوها فمنعهم الملك الظاهر عن ذلك فقال لهم يا رجال نحن متاخذ علينا العهود من عهد سيدنا عمر ابن الخطاب رضى الله عنه والراهب بحيره[1258] انه اذا فتحت بلد من بلاد الافراج لا يخرب بها معبد ولا يقتل ديان لسيما هذه الكنسه مخبرين عنها الكهان انها تكون جامع من جوامع الاسلام المشهوره وذلك البلد سوف تصير بلاد اسلام[1259]

Le thème de la prédiction, présent dans de nombreuses *siyar*, informe en grande partie les stratégies narratives. Très tôt dans le récit, il est fait mention de deux livres de prédiction, d'une part le *Ğafr* des ismaéliens[1260], conservé dans la forteresse ismaélienne de Sahyūn, fief de *bayt* Ğamr, et le *Kitāb al-Yūnān*[1261] des

---

[1258] Dans le manuscrit, le ب n'a pas de point diacritique.

[1259] F. 178, fol. 4r.-5r.
(Les musulmans se mirent à piller et à détruire les bâtiments jusqu'à ce qu'il ne reste plus à Constantinople que l'église Sainte Sophie. Les *fidāwīyeh* voulaient s'attaquer à cette église, tuer tous ceux qui s'y trouvaient, la piller et la détruire. Mais al-Malik al-Ẓāhir les en empêcha et leur dit : « Ô cavaliers, nous sommes liés par des pactes pris pour nous sous le règne de notre seigneur ʿUmar Ibn al-Ḫaṭṭāb – que Dieu soit satisfait de lui – et le moine Baḥīra [stipulant] que lorsqu'un pays parmi les pays francs était conquis, on ne détruisait pas les lieux de culte, et on ne tuait pas les religieux, surtout cette église dont les devins disent qu'elle deviendra une des mosquées les plus célèbres de l'Islam, et que cette ville deviendra une ville musulmane.)

[1260] Voir fascicule 2.

[1261] Voir fascicule 7.

chrétiens, conservé au monastère al-ʿAmūd, dont l'oncle de Ǧawān, Karsīmūn, est le prieur. Les éléments de ces deux livres révélés dans le récit sont identiques. Ils concernent d'abord l'avènement du règne de Baybarṣ, puis le sort de Ǧawān aux mains de Šīḥa. Ces éléments ne sont pas dévoilés de la même manière. En effet, en ce qui concerne le *Ǧafr*, au fascicule 2, la révélation ne concerne que l'avènement de Baybarṣ. Ceci s'explique par le fait qu'il s'agit d'une incise temporelle pour expliquer comment le gouverneur d'Alep, al-Muẓaffar, a pu immédiatement reconnaître l'Elu dans la personne du mamelouk faible et malade, Maḥmūd. En fait, et ceci est important pour expliquer le mouvement général de l'histoire, il s'agit d'une double révélation : celle de l'existence d'un livre de prédictions concernant Baybarṣ, et celle de l'inclusion d'un non ismaélien dans le secret des initiations ismaéliennes. La stratégie consiste à mettre en place des éléments fondamentaux du récit avant même que les conditions de leur réalisation ne soient réunies. La perte initiale, symbolisée par le rêve perdu du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, s'accompagne presque immédiatement d'une découverte, celle du héros. La fragmentation qui domine au début de la *Sīra* est particulièrement bien dépeinte dans plusieurs segments du récit. Elle s'exprime, en particulier à travers l'autonomie des ismaéliens, ou des tribus bédouines, par rapport au pouvoir du Caire, l'opposition entre les *fidāwīyeh* et les émirs, les factions chez les émirs eux-mêmes, entre émirs mamelouks, qui représentent le pouvoir à venir, et émirs Kurdes, liés à l'héritage ayyoubide, ou encore le pouvoir discrétionnaire que semblent avoir les différents gouverneurs, dont le représentant le plus notoire est ʿĪsā al-Nāsir, gouverneur de Damas. Cette fragmentation induit le comportement belliqueux des Francs d'un côté, et des Mongols/Persans, de l'autre. Le fait même qu'un non ismaélien soit initié dans le secret de la prédiction indique le début d'un rassemblement autour d'un personnage qui devra mettre fin à cette fragmentation, et repousser les forces étrangères qui menacent la communauté de toutes parts. A défaut d'unité, il est question de *lien*, et le personnage de Šīḥa symbolise ce lien nécessaire entre les différentes factions et les différents mondes. Ainsi, toutes les stratégies mises en place servent à créer un centre suffisamment fort et attractif pour que les éléments marginaux puissent le rejoindre. Il est significatif, par exemple que le *Kitāb Al-Yūnān* disparaisse, non pas du récit, mais physiquement en tant que livre consultable, qui pourrait être retrouvé et lu par d'autres que Šīḥa et Ǧawān. Chacun d'eux connaît le livre par cœur, car il les concerne personnellement. Le monastère al-ʿAmūd renferme l'illustration même de l'avenir radieux de l'Islam et de la destruction des forces qui lui sont contraires. La révélation à Ǧawān de son propre avenir, inextricablement lié à celui de Baybarṣ et de Šīḥa, au fascicule 7, se fait par l'intermédiaire du livre, mais aussi grâce à des tableaux ou fresques qui représentent les diverses étapes de la montée en puissance

de Baybarṣ et du rassemblement des forces musulmanes autour de sa personne. Ces fresques, comme le livre, annoncent aussi la mort de Ǧawān. On apprend, au cours du récit, que le *Ǧafr* contient aussi ces informations, même si elles ne sont pas révélées dès le début[1262].

La notion de lien fonctionne à tous les niveaux du récit. D'une part elle informe les fonctions dramatiques (triade héroïque, protagonistes et antagonistes), d'autre part, elle contribue à la ritualisation du récit. Le nombre élevé de rituels nous incite à voir une possibilité de ritualisation de tous les éléments. Partant des rituels convenus, tels que ceux liés à l'hospitalité, ou aux différents rites de passages, tels que mariage, circoncision, aux cérémonies politico-sociale d'intégration, comme l'allégeance, l'intronisation etc., on s'aperçoit que la moindre action peut faire l'objet de formules ritualisées qui finissent par créer des rituels nouveaux, parfois inattendus, comme c'est le cas pour les ambassades d'Ibrāhīm. Le rituel est un des éléments qui va dans le sens de l'intégration et du rassemblement, et à l'encontre de la fragmentation. La mention fréquente du *šadd* ismaélien, dont le texte ne dit pas vraiment en quoi il consiste, fait référence à la fois au pacte, puisque dans la cérémonie du *šadd* il y a toujours l'affiliation à un « père » *fidāwī*, et à l'initiation. Mais d'autres pactes (*ʿahd*) deviennent possibles parce que nécessaires pour mettre un terme à la fragmentation de la communauté. La scène qui se déroule dans l'église de Ǧūnīt/Šīḥa, dans l'épisode de Šīḥa et Baybarṣ à Gênes[1263] avec al-Ṣāliḥ Ayyūb comme officiant, symbolise le pacte autour de la personne de Baybarṣ. Plus que le trône, que finalement Baybarṣ va conquérir seul, c'est ce pacte entre Baybarṣ, Šīḥa, Šāhīn et Abū ʿAlī al-Baṭarnī, que le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb laisse en héritage à Baybarṣ. Le pacte que ce dernier passe avec les *fidāwīyeh* est lié au *Ǧafr*, mais aussi à un rite d'initiation, puisqu'au moment où il s'affrère avec Maʿrūf et les *fidāwīyeh*[1264], il subit également une épreuve. Tous les *muqaddam-s fidāwīyeh* sont présents dans une longue procession au cours de laquelle ils sont nommés un par un par à Baybarṣ. Puis, Baybarṣ devient le centre d'un rituel :

> وفتح الباب فدخلوا الجماعه يروا ديوان حكم ملوكى ومصفوف فيه كراسى من على
> الميمنه والميسره مصفحين الذهب وبالصدر كرسى ملوكى ومعلق فوقه تاج مرصع بالجوهر فنزلوا
> وتفرجوا عليه يروا مكتوب عليه هذا تاج يوقنا لأنها كانت هذه القلعه الى اخين الواحد اسمه يوحنا

[1262] Je rappelle que dans d'autre recensions, par exemple dans la verson imprimée du Caire, ou dans la recension alépine, le vizir Šāhīn révèle à Baybarṣ son avenir à l'aide de tableaux ou de fresques abritées dans une aile de son palais, très tôt après son arrivée au Caire.

[1263] Voir fascicule 19.

[1264] Voir fascicule 14.

والثانى اسمه يوقنا وكانوا بلاول نصارى ولما فتحها سيدنا عمر الفاروق[1265] رضى الله عنه اسلموا الاثنين ومن وقتها صارت اسلام فلما قروا التاج التفت معروف وقال الى بيبرص اعلم يا دولتلى نحن عندنا ملاحم وجفر جدنا الامام على كرم الله وجهه فظهر لنا فيهم بانك تصير علينا ملك بلاد العرب ونحن نخدم عندك ونكتب بزمانك من المغازين المجاهدين فى[1266] وانا مرادى اليوم اعمل معك امتحان بهذا الديوان فقال له بيبرص اشلون هل امتحان قال له بدى البسك هذا التاج وحطك فى الصدر واحط اعيان حلب وجماعتى حواليك وانا اقف بتم الباب واتمايزك فان لقيتك ليق لذلك وبان عنك انك ابن ملوك لا بالله اجرينا العهد بيننا وبينك[1267]

L'épreuve peut paraître très empirique, mais elle établit une correspondance entre le *Ǧafr* d'un côté, et le *Kitāb al-Yūnān* de l'autre, puisque Maʿrūf décrit, en fait, une des fresques observées par Ǧawān, puis par Šīḥa au monastère al-ʿAmūd. Les fresques ne retracent pas seulement le parcours de Baybarṣ, mais elles mettent en lumière le rassemblement des forces jusque-là dispersées, autour de lui. Ainsi Ǧawān doit passer sept salles représentant les différentes étapes du rassemblement. Dans la première, il voit de beaux jeunes gens et, parmi eux, un jeune garçon malade, dans un hammam ; dans la deuxième, il voit ces même jeunes gens, puis des colosses en armures qui se prosternent devant le jeune garçon malade. Lorsqu'il arrive à la sixième salle, le texte décrit la scène de référence qui sert à Maʿrūf pour juger de la conformité de Baybarṣ dans son rôle :

واقا باب ثادس[1268] ودخل يرا ديوان خلاف الاول وهو اكبر وانظم والغلام المريض صاير ملك وجالسين حواليه رفقاته الاولاد الذى نظرهم فى الحمام وهم صايرين اعيان الديوان

[1265] « Celui qui distingue le vrai du faux », épithète de ʿUmar Ibn al-Ḫaṭṭāb, deuxième calife.

[1266] فى سبيل الله

[1267] F. 14, p 115-119. B/Z, vol. 2, 163.
(Il ouvrit la porte et ils entrèrent tous. Ils virent un *dīwān* royal avec des sièges rangés à droite et à gauche, recouverts d'une feuille d'or, et au centre un siège royal sur lequel était accrochée une couronne sertie de joyaux. ils la décrochèrent, la regardèrent et virent l'inscription : « Ceci est la couronne de Yūqannā ». Car cette citadelle avait appartenu à deux frères, l'un s'appelait Yūḥannā, et l'autre Yūqannā. Au départ c'était des chrétiens, mais lorsque notre seigneur ʿUmar al-Fārūq – que Dieu soit satisfait de lui - la conquit, tous deux se convertirent et, depuis ce temps-là, elle est musulmane. » Lorsqu'ils eurent lu [l'inscription de] la couronne, Maʿrūf se retourna et dit à Baybarṣ : « Sache, mon seigneur, que nous avons des épopées et le *Ǧafr* de notre ancêtre l'imam ʿAlī – que sa face soit exaltée – qui nous révèle que tu régneras sur nous comme roi des pays arabes, et que nous te servirons. Nous seront inscrits, en ton temps, parmi les soldats morts dans la voie de Dieu. Aussi je voudrais aujourd'hui te mettre à l'épreuve dans ce *dīwān*. » Baybarṣ lui dit : « Quelle est cette épreuve ? » Il lui dit : « Je veux te faire porter cette couronne, puis te mettre au centre [du *dīwān*], et installer les dignitaires d'Alep et toute ma suite autour de toi. Moi, je me tiendrai à la porte et je t'observerai. Si je trouve que tu es bien à ta place, et qu'il apparaît que tu esd'ascendance royale, alors, par Dieu, j'établirai le pacte entre toi et nous. »).

[1268] سادس

ووجد ايضاً الرجال الذى نظرهم فى البريه لابسين الدروع الدوديه والخود المطليه وجلسين حواله الملك بيمين وشمال[1269]

Constamment, ce sont les menaces de fragmentation et de dispersion qui font avancer le récit. Ces menaces sont représentées par les factions à l'intérieur, exprimées dans les diverses *fitna-s* et rébellions, les disgrâces et errances souvent dues à une manipulation trompeuse, le refus de dépasser le sens de l'appartenance à un groupe (les ismaéliens) pour rejoindre une communauté plus diversifiée. Šīḥa n'est pas simplement l'opposant de Ǧawān, son rôle primordial comme agent de liaison s'exprime dans son propre itinéraire : arabe au sens tribal du terme, patriarche de l'Eglise chrétienne tout en étant musulman, affréré à Baybarṣ et soutenant le système de gouvernement mamelouk, il se charge d'amener les ismaéliens à faire partie intégrante de ce système. Le nombre de fils d'émirs mamelouks qui font le pacte avec les ismaéliens, à commencer par Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ, renforce ce lien entre les différentes composantes du système de la Ẓāhirīya. Car les menaces viennent aussi de l'extérieur et se manifestent à travers les nombreux enlèvements qui, comme celui du harem de ʿArnūs par exemple, dispersent la communauté. Les tentatives de Ǧawān, par l'intermédiaire des Francs, de maintenir la fragmentation et la dispersion, trouvent un écho de moins en moins favorable au fil du récit. Les *babbs* sont finalement assez indépendants les uns des autres, et se contentent de leurs fiefs. L'importance de l'Empereur est présentée comme relative, et il ne donne pas l'impression de commander à tous les rois qui prennent eux-mêmes les initiatives sans en référer à lui. Même son fils, Dūfuš, agit à sa guise. La conversion de l'Empereur[1270] montre une faille dans le monde des Francs qui laisse présager une extension symboliquement représentée par la conversion de Rūma[1271], et par l'annonce de la chute de Constantinople. Plus l'union se fait autour de Baybarṣ, plus le monde extérieur se fragmente. L'épisode de la prise de Bagdad[1272] et de la réinstauration du califat pose le problème de la légitimité, dans la mesure où c'est bien le pouvoir des rois et son origine qui sont mis en cause, ainsi que l'union autour du monarque : Baybarṣ part seul à la conquête de Bagdad, mais c'est avec toutes les forces du

[1269] F. 7, p. 66-67 ; B/Z, vol. 1, 197.
(Il trouva une sixième porte et il entra. Il vit un *dīwān* différent du premier, plus grand et mieux agencé. Il vit que le jeune garçon malade était devenu roi et, assis autour de lui ses compagnons, les jeunes gens qu'il avait vus au hammam. Ils était devenus dignitaires du *dīwān*. Il vit aussi les hommes qu'il avait vus à l'air libre, en armure de David avec des casques peints, assis autour du roi à droite et à gauche.).

[1270] Voir fasc. 110.

[1271] Voir fasc. 180.

[1272] Voir fasc. 155E.

pouvoir, émirs mamelouks, émirs arabes et *fidāwīyeh* ismaéliens, qu'il parvient à cette conquête. La fragmentation initiale passe aussi par ces états musulmans sous la coupe des Mongols/Persans à qui ils doivent payer un tribut. La libération de ces états fait l'objet des aventures au pays des *ʿağam*, mais reste souvent le résultat d'agressions de la part du *qān* Halawūn ou de son fils. C'est d'ailleurs une des constantes de la *Sīra* : pratiquement aucun conflit n'est initié par Baybarṣ ; l'Islam se défend, et en se défendant finit par conquérir. Une des scènes type qui revient de façon régulière dans le cycle des chevauchées des Francs contre l'Islam, est le passage en revue des forces musulmanes. Une fois que Ğawān a réussi à convaincre un *babb*, en minimisant l'affaire, de s'attaquer à l'Islam, les premières étapes de la conquête semblent faciles : la prise d'al-Ruḫām, la ville de ʿArnūs, ne pose pas de problème car Ğawān choisit toujours le moment où ʿArnūs est absent. La prise de Brousse est d'autant plus facile que Baybarṣ donne en général l'ordre d'évacuer la ville et de se replier sur Alep. Lorsque finalement les Francs campent à Swaydīya, l'armée de Baybarṣ est en route, et le *babb* voit arriver tous les régiments les uns après les autres avec consternation.

Prises de ville, conquêtes, scènes de bataille tiennent le haut du pavé dans le récit. Elles posent le problème de ce qu'il advient de la population des villes conquises par exemple, et celui de la conversion. Lorsqu'il s'agit de villes franques, il n'est généralement pas question de convertir les habitants. Soit la ville est vidée de ceux-ci et rasée, comme c'est le cas de ʿAsqalān (Ascalon)[1273] ou d'Antioche[1274], soit elle est laissée en l'état, son *babb* maintenu dans ses fonctions, mais avec un tribut à payer. La plupart des fausses conversions viennent de non musulmans qui, après s'être attaqués à l'Islam, se convertissent pour sauver leur peau. En revanche, les épisodes de conquête des cœurs, comme celles de ʿArnūs, par exemple, s'ils agrémentent le récit par leur ton léger et souvent amusé, ont aussi cette fonction de montrer que la vraie conversion vient du cœur. Les conquêtes de ʿArnūs représentent le chemin vers l'Islam, justement parce qu'elles entraînent toujours un déplacement, un détournement, lorsque son harem est dispersé et que chacune de ces épouses retourne dans son pays d'origine avec sa progéniture. La chevauchée qui s'en suit, avec le fils de ʿArnūs à la tête de l'armée étrangère, se termine toujours par une autre conquête : celle des cœurs. Ici, comme pour la plupart des épisodes, la répétition est une stratégie narrative, et non pas seulement un moyen d'allonger le récit en répétant *à l'envie* des canevas tout prêts sur lesquels on peut broder.

[1273] Voir fasc. 82.
[1274] Voir fasc. 162.

Style formulaire, rituels, cycles, chacun de ces éléments dépend intimement de la répétition. Même s'il s'agit effectivement d'un procédé que le genre utilise pour faciliter le développement du récit, ou encore comme mode de composition orale, la répétition a une véritable fonction dramatique : elle permet d'installer un certains nombre d'éléments, depuis le plus petit (qu'on l'appelle « particules », « formule », ou encore « motif ») jusqu'au plus grand, le cycle d'épisodes, qui établissent un lien, une convention entre le récit et son auditoire qu'elle place dans une attente, souvent comblée. Mais son but ultime est de déjouer cette attente de façon d'autant plus spectaculaire qu'elle a été précédemment comblée. Le récit montre de façon claire comment il s'élabore à travers ces répétitions, en intégrant aussi des variations qui permettent de goûter avec d'autant plus de plaisir cette attente comblée, pour ensuite la contrarier par un élément disruptif qui conduit à un dénouement opposé à celui qu'on attendait. La genèse de l'ambassade type d'Ibrāhīm est parfaitement repérable dans le récit, mais ses diverses réalisations montrent que le souci de donner un modèle ne vaut que par les infractions qu'il peut subir. Il en va de même pour les scènes où ʿArnūs fait la cour à une princesse étrangère, qui installent une harmonie si facilement détruite par la rivalité amoureuse qui est d'ailleurs souvent la cause d'une *fitna.* Le champ sémantique de l'amour et de la guerre reste le même puisqu'il s'agit toujours de conquête, comme l'association conquête amoureuse / conquête guerrière, fréquente dans le récit, le laisse entendre, et comme d'ailleurs la description de certaines nuits de noces ne manquent pas de nous le rappeler. S'attaquer à la virginité des femmes, c'est aussi abattre les remparts qui la protègent, comme le surnom d'Ibrāhīm, Siyāğ al-ʿAḍārā, le suggère.

Finalement, c'est bien la stratégie des cycles et de leur enchevêtrement, à travers les divers épisodes qui se répondent, qui constitue le lien le plus fort entre tous les éléments du récit. Dans cette stratégie la répétition joue un rôle primordial dans la mesure où elle est liée à d'autres procédés, comme le double et la substitution, qui permettent un renouvellement, mais aussi un approfondissement des fonctions dramatiques. Grâce à eux, la répétition acquiert une dimension évolutive qui autorise le récit à se développer dans diverses directions, sans perdre de vue le chemin tracé, ne serait-ce que par les prédictions, qu'il se donne comme directive. Tout comme la répétition n'est jamais simplement mécanique, mais au contraire dynamique, le double n'est jamais une copie conforme. Il est à la fois l'élément auquel il se substitue et ce qu'il représente lui-même dans la nouvelle configuration. Chaque fois qu'une substitution se produit, le nouvel élément est à la fois le même et différent, et sa fonction dramatique s'enrichit comme elle enrichit le récit. Le cas de Aḥmad Āġā – ʿUṯmān – Šīḥa est particulièrement intéressant car il

débute par un personnage finalement assez anecdotique pour passer à un personnage haut en couleur, et finir avec un autre qui peut faire sans peine figure de héros. Les fonctions dramatiques, comme le récit lui-même, se développent par accrétion. On peut voir le même type de développement à travers d'autres personnages. Ainsi, d'une certaine manière chaque *fidāwī* récalcitrant est le double d'un autre, et la façon dont ils se confrontent à Šīḥa avant de lui prêter obéissance est remarquablement semblable, à tel point que le lecteur/auditeur à l'impression d'un jeu instauré par Šīḥa avec la complicité de Baybarṣ. L'importance de la substitution ici est d'autant plus marquée qu'il s'agit justement de se substituer à un double hors d'atteinte, un véritable manque représenté par l'absence de Maʿrūf. Ce manque exacerbe le désir de chacun de prendre la place laissée vacante. Ce que l'on finit par comprendre, avec les *fidāwīyeh* ismaéliens, c'est que Šīḥa ne se pose jamais en double de Maʿrūf, il veut sa place et il la prend justement pour maintenir la cohésion du groupe. Sans lui, chacun peut prétendre à la position, le récit le montre bien, puisque tous, finalement la réclament, alors qu'ils sont dans une défaillance par rapport à Maʿrūf ayant tous échoués dans sa recherche. Šīḥa trouve Maʿrūf, le libère, et lui rend sa position de souverain des citadelles et des forteresses, position que Maʿrūf refuse pour la laisser à Šīḥa qui en est, de fait, le véritable possesseur. On comprend alors que ce n'est pas un intérim que Šīḥa assure, mais sa véritable position dans le système.

La notion de manque et de vide s'applique aussi à l'opposition des forces en vigueur dans le récit, à savoir l'Islam et ses ennemis. De fait, dès qu'un vide se produit chez les musulmans, il est immédiatement rempli. Il s'installe d'ailleurs une impression de pléthore qui se manifeste de différentes manières, comme par exemple l'intégration de nombreux personnages dans le système à travers le rituel du *kurk* qui implique parfois une nouvelle charge au *dīwān*. L'interrogation des officiers au moment de la cérémonie, « مستهل بايش ؟ » pourrait facilement se comprendre comme « quelle charge va-t-on bien pouvoir inventer ? ». La militarisation des offices sous les mamelouks, et Baybars en particulier, trouve probablement un écho ici, comme dans les dix-sept charges attribuée à Ibrāhīm et dont Šāhīn lui-même, le Grand Vizir, se demande ce qu'elles peuvent être. Mais ce qui nous importe dans le récit c'est justement cette abondance qui ne fait que croître jusqu'à la fin, ou du moins jusqu'à la mort des héros. Les quatorze fils de ʿArnūs, les cinq fils de Šīḥa, les « fils » adoptifs d'Ibrāhīm, si nombreux qu'à un certain moment Baybarṣ fait savoir que les nouveaux venus pourraient prendre quelqu'un d'autre comme père adoptif, tous sont les signes de cette abondance. Face à cette pléthore, le vide caractérise les pays ennemis. Halawūn n'a jamais qu'un seul fils et

perd sa nièce (Tāğ Baḫt) qui se convertit à l'Islam lorsqu'elle épouse Baybarṣ[1275], et sa fille (Zahzahān)[1276] lorsqu'elle épouse ʿArnūs. L'Empereur supplie Baybarṣ de ne pas tuer le seul fils qu'il lui reste, Dūfuš[1277], mais celui-ci sera finalement aussi mis à mort ; il ne reste alors qu'un petit-fils pour prendre la place de l'Empereur sur le trône de Rome, Ṣafrīn qui, non seulement est intronisé par Baybarṣ lui-même, mais se révèle être un des fils de ʿArnūs ![1278] Après le détournement, le retournement, et par un phénomène constant dans la *Sīra*, tout ce qui était fragmenté et dispersé finit par rejoindre le centre.

Dans le travail que constitue cette thèse, j'ai essayé de montrer la cohérence interne du récit et sa richesse. En me concentrant essentiellement sur la recension de Damas, j'ai pu voir comment des stratégies qui peuvent être communes aux autres recensions et aux autres *siyar*, étaient prises en charge par cette recension. Etant donné la longueur et la richesse du récit, tout n'a pas pu être utilisé, ni étudié en détail, ni même parfois simplement évoqué. J'ai voulu me limiter à une approche formelle du texte, en mêlant quelques études détaillées de séquences à des vues plus générales sur la structure du récit. La décision d'ajouter à cette étude des annexes, comme le résumé de la *Sīra* et les tableaux des personnages, a été guidée par un souci de clarté et la volonté d'offrir des outils de travail, que j'espère utiles, à d'autres chercheurs. Les résumés de M. C. Lyons en anglais et de Helmut Wangelin en allemand, tous deux fondés sur la version imprimée du Caire, m'ont été utiles. Il n'existe pas à ce jour d'autre résumé en français que celui que je propose ici, ni de résumé de cette recension. Son intérêt réside dans le fait qu'il permet au lecteur de mieux suivre les démonstrations sans en alourdir le texte, et c'est pour cela que je l'ai voulu suffisamment détaillé pour qu'il ne reste pas un simple squelette qui serait alors inutilisable. Mais l'intérêt tient aussi au fait qu'il s'agit d'une recension de *ḥakawātī* plus vaste, malgré son aspect lacunaire, que les versions imprimées, et probablement la dernière fixée par écrit. Le fait que cette recension fasse l'objet d'une édition en arabe était une incitation supplémentaire. Le tableau des personnages m'a également paru une nécessité fondée sur le fait que chaque recension présente des différences qui peuvent être dues à des noms variables, ou à l'absence de certains personnages. Un des aspects déconcertant à la lecture est le nombre imposant de personnages nommés dans le texte. Presque tous, même lorsqu'ils ne font pas l'objet de plus d'une ligne dans le récit portent un nom. J'ai

[1275] Voir fasc. 24.

[1276] Episode manquant dans la recension, mais elle est mentionnée au fascicule 167.

[1277] Voir fasc. 155D.

[1278] Voir fasc. 166, lorsque Baybarṣ lui-même le fait Empereur de Rome, et fasc. 171 pour la révélation qu'il est le fils de ʿArnūs.

décidé de les inclure tous ou presque dans le tableau, en donnant leur fonction et parfois leur lien avec d'autres, sans distinction d'importance dans la narration. Ceci permet de voir le foisonnement et l'intérêt que porte la *Sīra* à tous les groupes de la société. J'ai tiré de ce tableau général d'autres tableaux pour tel ou tel personnage, ou encore pour tel ou tel groupe. On pourrait certainement multiplier ce genre de sélection, mais je m'en suis tenu aux personnages et aux groupes les plus importants.

Avec ces outils en main, d'autres approches peuvent être envisagées. Je pense en particulier à celle qui consiste à comparer les différentes recensions entre elles. Il serait, par exemple, intéressant de prendre un épisode commun à toutes les recensions et, après avoir établi les textes, procéder à une comparaison de tous les éléments et leur traitement, qu'il s'agisse de leur structure, des stratégies narratives et leur gestion, de l'élaboration ou non de certains éléments, des variations de langues, etc. Mais même en restant dans la recension de Damas, certains aspects, comme justement la langue, devraient faire l'objet d'une étude particulière. Au-delà d'une recherche que seul un linguiste spécialiste des dialectes, comme celui de Damas, pourrait entreprendre, et qui non seulement viendrait enrichir la réflexion mais donnerait du grain au moulin des littéraires, la question des registres et des jeux sur la langue pourrait faire l'objet d'une étude à part entière. Dans son article sur les échanges culturels[1279], Katia Zakharia a déjà abordé ce sujet et laisse entrevoir la richesse du corpus en la matière. L'édition complète de la recension de Damas prendra sans doute encore de nombreuses années, mais ce qui existe déjà devrait inciter les chercheurs à se pencher sur un texte fascinant dont la lecture est le plus souvent un pur bonheur.

[1279] Katia Zakharia, « Quelques aspects des échanges culturels, à travers le prisme de *Sīrat al-Malik Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya* », *Annales de l'Université Tunisienne*, n° 50 (2005), 107-123.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ

Manuscrits

BERLIN, Staatbibliothek zu Berlin, MSS We 561-586; We 171, 1-11; We 618-623.

DAMAS, IFPO-IFEAD, MSS 8° 29995/1-183.

GOTHA, Forschungsbibliothek, MSS 2600-2629.

LONDRES, British Library, MSS British Library Or. 4644-4654 (collection Lane).

PARIS, Bibliothèque Nationale, MSS arabe 3918-3920, 4746-4754, 4981-4997, 6912.

Textes imprimés

Roman de Baïbars. Georges Bohas et Jean-Patrick GUILLAUME, trads. . Vols. 1-10 Paris : Sindbad,1985-1998.

Sīrat al-malik al-Ẓāhir Baybarṣ. Georges Bohas et Katia ZAKHARIA, éds. . (vols.1-6). Damas : IFEAD, 2000-2006.

Sīrat al-Ẓāhir Baybars. Ğamāl al-Ġīṭānī, éd.. 5 vols. Le Caire (1996).

Sīrat al-malik al-Ẓāhir Baybars. (1 vol.) Beyrouth : Al-Maktaba al-ṯaqāfiya, (s.d.)

Autres *siyar*

ʿAntar

Sīrat ʿAntar Ibn Šaddād. 8 vols. Al-Maktaba al-ʿilmīya al-ḥadīṯa, s.l., s.d.

Qiṣṣat ʿAntara Ibn Šaddād fāris banī ʿAbs. 1 vol., Yūsuf Ibn Ismāʿīl, éd. Damas : Dār Karam, s.d.

Al-Amīra Ḏāt al-Himma

Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma. 7 vols. Beyrouth: Al-Maktaba al- ṯaqāfīya1980.

Sīrat Banī Hilāl

ABNŪDĪ, ʿAbd al-Raḥmān (al-), éd. *Al-Sīra al-Hilālīya*. Le Caire: al-Hayʿa al-Miṣrīya li-l-kitāb, 2002.

Sīrat Banī Hilāl. Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmīya, 1998.

Taġrībat Banī Hilāl. Beyrouth : Maktabat al-Maʿārif, 2002.

Ḥamza al-Bahlawān

Al-Amīr Ḥamza al-Bahlawān. 2 vols. 4 parties. Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmīya, 1985.

Sīrat al-Amīr Ḥamza al-Bahlawān. 1 vol. Damas: Dār Karam, s.d.

Sayf Ibn Ḏī Yazan

ḤŪRŠĪD, Fārūq, éd. *Sayf Ibn Ḏī Yazan*. ed. (I volume), Beyrouth: Dār al-ʿAwda, 1986.

JAYYUSI, Lena, trad. *The Adventures of Sayf Ben Dhi Yazan*. Translation and narration: Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press, 1996.

Sīrat fāris al-Yaman al-malk Sayf Ibn Ḏī Yazan. 2 vols. 4 parties. Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmīya, 1985.

Al-Zīr Sālim

Al-Zīr Sālim Abū Laylā al-Muhalhil Ibn Rabīʿa. Beyrouth: Maktabat al-Maʿārif, 2002.

GAVILLET MATAR, éd. *La Geste du Zīr Sālim d'après un manuscrit syrien.* 2 vols. Damas : Institut Français du Proche Orient, 2005.

Contes

Alf layla wa layla

Kitāb Alf layla wa layla min uṣūlihi al-ʿarabīya. Mahdi M. éd. du MS Paris BN 3609-3611. Leyde : Brill, 1984.

Les Mille et une nuits. Joseph Charles Mardus, trad. Paris : Robert Laffont1980.

Les Mille et une nuits. Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel trads. 3 vol. Paris : Gallimard « Folio », 1991 et 1996.

MIQUEL, André. *Un conte des Mille et une nuits : Ajîb et Gharîb*. Paris : Flammarion, 1977.

---------- ; Les Dames de Bagdad, conte des *Mille et une nuits*. Paris : éditions Dejonquères, 1991.

Autres

ASWĀD, Nizār (al-) *Al-hikāyāt al-šaʿbīya al-šāmīya*, éd. . 3 vols, Damas : maktabat al-turāṯ al-šaʿbī, 2001, 117-121.

FERDOWSI. *Le livre des Rois*. Traduit par. Jules Mohl. Paris : Sindbad, Actes Sud, 1996.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Maurice, trad. *Les Cent et Une Nuits*. Paris : Sindbad, Actes Sud, 1982.

Dictionnaires - Lexiques – Grammaires

BARBIER DE MEYNARD, A. C. *Dictionnaire Turc-Français. Supplément aux dictionnaires publiés jusqu'à ce jour*. Paris : Ernest Leroux, 1881.

BARTHELEMY, A. *Dictionnaire Arabe-Français. Dialectes de Syrie : Alep, Damas, Liban, Jérusalem*. Paris : Librairie orientaliste, Paul Geuthner, 1935-1954 (fascicule complémentaire : 1969).

COWELL, Mark W. *A Reference Grammar of Syrian Arabic*, Washington D.C. Georgetown University Press, 1964.

DOZY, A. *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*. Amsterdam : Jean Müller, 1845, réédition Beyrouth : Librairie du Liban (s.d.).

DUCROT, Oswald et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil, 1972.

FEGHALI, Michel (Mgr). *Syntaxe des parlers arabes actuels du Liban*. Paris : Imprimerie Nationale, 1928.

KAZIMIRSKI, A. de Bieberstein. *Dictionnaire arabe-français*. Paris : Maisonneuve, 1860 ; réédition Beyrouth : Librairie du Liban (s.d.).

KASSAB, Jean. *Manuel du parler arabe moderne au moyen orient.* Paris : Imprimerie Nationale, 1970. réédition Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1987.

IBN MANṢŪR. *Lisān al-ʿArab*. Beyrouth : Dār Ṣādir, 1997.

WEHR, Hans. *A Dictionary of Modern Written Arabic*. ed. J.M. Cowan, fourth Edition, Ithaca, NY : Spoken Language Services, Inc., 1994 (Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1979.

YĀQŪT, Šihāb ad-Dīn ’Abū ʿAbd Allah. *Muʿğam al-buldān.* Beyrouth : Dār Ṣādir, 1995.

Encyclopédies

***Encyclopédie de l’Islam* (première édition).**

SAIF B. DHĪ YAZAN. *Première Encyclopédie de l’Islam*, Rudi Paret. Vol. IV.

***Encyclopédie de l’Islam* (nouvelle édition)**

AYALON, David. « KHĀṢṢAKIYYA ». *E.I*, IV, p. 1100.

CANARD, M. « AL-BAṬṬĀL ʿABD ALLĀH ». *E.I.*, vol. 1, 1136-1137.

CANARD, M. « DHŪ L-HIMMA ». *E.I.*, vol. II, pp. 240-246.

FAHD, T. « DJAFR ». *E.I*, vol. II, pp. 386-388.

GUILLAUME, Jean-Patrick « SAYF IBN DHĪ YAZAN ». *I.E.*, . Vol. IX, pp. 101-103.

HELLER, B. « ʿANTAR ». *E.I.* vol. 1, 533-537.

LONGWORTH DAMES, M. « KH^{w}ĀDJA KHIḌR ». *E.I.*, vol. IV, 941.

MELIKOFF, I. « AL-BAṬṬĀL (SAYYID BAṬṬĀL GHĀZĪ) ». *E.I.*, vol. 1, 1137.

MEREDITH-OWENS, G. M. « ḤAMZA B. ʿABD AL-MUṬṬALIB ». *E.I.* III, 156-157.

PARET, Rudi. « SĪRAT BAYBARS ». *E.I.*, 1160-1161.

PELLAT, Charles. « ḤIKĀYA ». *I.E.*, vol. III, p. 379-384.

SCHLEIFER, J. « HILĀL (« La Geste des Banū Hilāl ») ». *E.I.* III, pp. 399-398.

WENSINCK, A.J. « AL-KHAḌIR ». *E.I.*, vol. IV, pp. 935-938.

Sources

ABŪ NUʿAYM AL-AṢFAHĀNĪ. *Dalā'il al-nubuwwa*. Alep : Dār al-Waʿī, 1977.

BAYHAQĪ (al-), Abū Bakr Aḥmad Ibn al-Ḥusayn. *Dalā'il al-nubuwwa wa maʿrifat aḥwāl ṣaḥib al-šarīʿa*. Beyrouth : Dār al-kutub al-ʿilmīyya, 1985.

IBN AL-ẒĀHIR. *Al-Rawd al-Ẓāhir fī sīrat al-Malik al-Ẓāhir*. ed. ʿAbd al-ʿAzīz al-Ḫuwayṭir. Al-Riyaḍ, 1976.

LYONS, M. C. *Ayyubids, Mamlukes and Crusaders : Selections from the* Tārīḫ al-Duwal wa al-muluk *of Ibn al-Furāt*. vol. 1: Text, vol. 2: Translation. Cambridge: Heffer, 1971.

MAKĪN IBN AL-ʿAMĪD (al-). *Chronique des Ayyoubides (602-658 / 1205-6-1259-60)*. Trad. Anne-Marie Eddé et Françoise Michaud. Documents relatifs à l'histoire des croisades publiés par l'Académie des inscriptions et Belles-lettres, XVI Paris, 1994.

MAQRĪZĪ (al-). *Kitāb al-sulūk li-maʿrifat duwal al-mulūk.* Trd. (partielle) E. Blochet in *ROL* VI ; VIII-XI, 1898; 1901-8.

----------. *Kitāb al-suluk li-maʿrifat duwal al-muluk*. Trd. (partielle) M.E. Quatremère. Paris, 1837-45.

NUʿMĀN Ibn Ḥayyūn al-Tamīmī al-Maġrabī (al-). *Asās al-ta'wīl*, ed. A. Tāmir, Collection des manuscrits arabes 2, Beyrouth : Dār al-ṯaqāfa, 1960

Ouvrages de référence

AARNE, Antti et Stith THOMSON, *The Types of Folktales*, Helsinski : Academia Scientiarum Fennica, 1964.

DUMEZIL, Georges. *Mythe et Epopée*, Vol. I&II, Paris : Gallimard, 1968.

RAMAḌĀN, Ibrāhīm. *Al-Muʿğam al-muyassar li-alfāẓ al-Qu'rān al-karīm*. Šarikat dār al-Arqam Ibn Abī al-Arqam li-l-ṭabāʿa wa-l-našr wa-l-tawzīʿ. Beyrouth : s.d.

Le Coran. D. Masson, traduction. Bibliothèque de la Pléiade, Paris :Gallimard, 1967.

The Qur'an. Abdullah Yusuf Ali, texte, traduction et commentaire. New York : Tahrike tarsile Qur'an, Inc., 1934 (2002)

Le Petit Robert, 1973.

TOELLE, Heidi et Katia ZAKHARIA. *A la découverte de la littérature arabe du VIe sicèle à nos jours*. Paris : Champs Flammarion, 2005.

VAN GENNEP, Arnold. *Les Rites de passage* (1909), Paris : Picard, 1981.

Œuvres littéraires

CALVINO, Italo. *Le château des destins croisés*, Paris : Seuil, 1998 *(Il Castello dei destini incrociati*, 1973).

HUXLEY, Aldous. *Brave New World*. London: Chatto & Windus, 1932.

MORE, Thomas. *Utopia*. Robert M. Adams, tradution et édition. London : Norton Critical Edition, 1975 (1992).

ORWELL, George. *1984* London : Secker and Warburg, 1949.

SHAKESPEARE,William *The Oxford Shakespeare*. Stanley Wells, gen. ed., Oxford : Oxford University Press.

Analyse du récit

BARTHES, Roland et al. *L'analyse structurale du récit*. in *Communication 8*. Paris : Seuil, 1981 (1966).

BREMOND, Claude. *La Logique du récit*. Paris : Seuil, 1973.

GENETTE, Gérard. *Figures III*, Paris : Le Seuil, 1972.

----------. *Nouveau discours du récit*, Paris : Seuil, 1983.

GREIMAS, A.J. *Sémantique structurale*, Paris : Larousse, 1966.

PROPP, Vladimir. *Morphologie du conte*, Paris : Points Seuil, 1965 (1928).

QĀḌĪ, Muḥammad (al-). *Taḥlīl al-naṣṣ al-sardī.* Tunis : Dār al-Ǧanūb li-l-našr, 1997.

QASŪMA, Ṣādiq. *Ṭarā'iq taḥlīl al-qiṣṣa*. Tunis : Dār al-Ǧanūb li-l-našr, 2000.

SOURIAU, E. *Les 200 000 Situations dramatiques*, Paris : 1950.

TODOROV, Tzvetan. *Poétique de la prose*. Paris : Seuil, 1971.

YAQṬĪN, Saʿīd. *Al-Kalām wa l-ḫabar*. Beyrouth : al-markaz al-ṯaqāfī al-ʿarabī, 1997.

ZUMTHOR, Paul. *Essai de poétique médiévale*. Paris : Seuil, 1972.

----------. *Introduction à la poésie orale*. Paris : Seuil, 1983.

----------. *La lettre et la voix: de la "littérature" médiévale*. Paris : Seuil, 1987.

Arrière-plan historique et religieux

ʿASALĪ, Basām (al-). *Al-Ẓāhir Baybars wa-nihāyat al-ḥurūb al-ṣalībīya al-qadīma*. Beyrouth : Dār al-Nafā'is, 1983.

AUBAILE-SALLENAVE, Françoise. « *Al-Khiḍr*, "l'homme au manteau vert" en pays musulmans : ses fonctions, ses caractères, sa diffusion », in *Charmes et sortilèges, magie et magiciens Res Orientalis,*XIV (2002)*,* pp. 11-38.

AYALON, David. *Studies on the Mamlūks of Egypt (1250-1517)*, London: Variorum Reprints, 1977.

----------. *The Mamlūk Military Society*, London : Variorum Reprints, 1979.

----------. *Le phénomène mamelouk dans l'orient islamique*. Paris : P.U.F., 1996.

BOSWORTH, Clifford Edmund. *Les Dynasties musulmanes*. Paris : Sindbad, 1996.

CANARD, M. « la Relation du voyage d'Ibn Fadlân chez les Bulgares de la Volga. » *Annales de l'Institut d'études orientales*, XVI (1958), pp. 41-146.

CLOT, André. *L'Egypte des mamelouks, l'empire des esclaves* (1250-1517). Paris: Perrin, 1996.

DAFTARY, Farhad. ed. *Medieval Ismaʿili History and Thought*. Cambridge University Press : Cambridge, 1996.

DAFTARY, Farhad. *Muḫtaṣar tā'rīḫ al-ismāʿīliyīn*. Dār al-madā li-l-ṯaqāfa wa al-našr : Damas, 2001 (traduction par Sayf al-Dīn al-Qaṣīr de l'ouvrage en anglais: *A Short History of the Ismailis*. Edinburgh University Press: Edinburgh, 1998.).

HOLT, P. M. « The Structure of Government in the Mameluke Sultanate » in *The Eastern Mediterranean Lands in the Period of the Crusades.* Warminster, 1977, 44-61.

ḪUḌŪR, Ḥusām. *Al-Maḏhab al-Ismāʿīlī.* Dār al-ǧadīr : Salamīya, Syrie, 2000.

HUMPHREY, R. Stephen. *Islamic hisory. A Framework for Inquiry.* London: I. B. Tauris, 1999.

ḪUWAYṬIR, (Khowaiter al-), ʿAbdul-ʿAzīz. *Baibars the First. His endeavours and Achievements*. London: The Green Mountain Press, 1978.

LANE, Edward. *Manners and Customs of the Modern Egyptians,* Everyman's Library, London: Dent, 1966.

LAOUST, Henri. *Les Gouverneurs de Damas sous les mamlouks et les premiers Ottomans*. Damas : Institut français, 1952.

MARTEL-THOUMIAN, Bernadettre. *Les Civils et l'administration dans l'état militaire mamlūk (IXe/XVe siècle)*. Damas : Institut français de Damas, 1992.

SADEQUE, Seydah Fatima. *The Slave King : Baybars I of Egypt*. Oxford: O.U.P., 1956.

SAUVAGET, J. « Noms et surnoms des mamelouks ». *Journal Asiatique*, 238 (1950), 31-58.

ŠALABĪ, Maḥmūd. *Ḥayāt al-malik al-Ẓāhir Baybars.* Dār al-Ǧīl : Beyrouth, 1992.

SCHIMMEL, Annemarie. *Mystical Dimensions of Islam*, Chapel Hill : The University of North Carolina, 1975.

----------. *And Muhammad Is His Messenger*. Chapel Hill : the University of North Carolina, 1985.

SUBLET, Jacqueline. *Les Trois vies du sultan Baybars,* Paris : Imprimerie Nationale, 1992.

THOREAU, Peter. *The Lion of Egypt*. London : Longman, 1992.

TOR, Deborah, « Towards a revised understanding of the ʿAyyār phenomenon » in Maria Szuppe, éd., *Iran: Questions et connaissance. Actes du IVe congrès européen des études iraniennes, organisé par la Societas Iranologica Europaea, Paris, 6-10 septembre 1999*, vol. II : *Périodes médiévale et moderne*. Paris : Peeters/AAEI, 2002, 231-254.

Ouvrages critiques généraux sur la littérature populaire

ʿABD AL-ḤAKĪM, Šūkrī. *Sīrat Banī Hilāl*. Beyrouth: Dār al-tanwīr li-l-ṭibāʿa wa-l-našr, s.d.

----------. *Turaṯ šaʿbī*. Vols 1 & 2. Le Caire : al-Hay'a al-maṣrīya al-ʿāmma li-l-kitāb, 1994-1995.

----------. *Mawsūʿa al-fulklūr wa al-asāṭīr al-ʿarabīya*. Beyrouth : Dār al-ʿAwda, s.d.

AYOUB, Abderrahman. *Sirat Beni Hilal*. Actes de la première table ronde internationale sur la Geste des Béni Hilal (1980). Tunis : Maision tunisienne de l'édition, 1990 (Le volume comprend une partie avec des articles en anglais, et une partie avec des articles en arabe).

BANNOUR Abderrazak. « A propos du conte populaire dans la théorie de la Littérature ». *IBLA* n°155 (1er semestre 1985), 117-131.

BELLAMY, James A. "Sex and Society in Islamic Popular Literature", in *Society And The Sexes in Medieval Islam*, Malibu : California, 1979, 23-42.

BENCHENEB, M. *La Littérature populaire*. Paris : Maisonneuve, 1957.

BERLIOZ, Jacques, Claude Brémond et Catherine Velay-Vallantin, éds. *Formes médiévales du conte merveilleux*. Paris : Stock, 1989.

BOUCHERIT, Aziza. « Linguistique et littérature orale dans le monde arabophone ». *L'Arabisant*, 24/25 (Supplément Octobre 1986), 63-70.

BOURGNE, Florence. « Themes and Motifs in *Beowulf*, in Beowulf *de la forme au sens,* éd. Colette Stévanivitch, Paris : Ellipses, 59-67.

CANARD, M. « Les principaux personnages du roman de chevalerie arabe *Ḏāt al-Himma wa-l-Baṭṭāl* » : *Arabica*, VIII (Mai 1961), 158-73.

CANOVA, Giovanni, ed. *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003).

----------. « Hilali narratives from southern Arabia ». *Oriente Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 361-376.

----------. « Critical attitudes toward Arabic folk epics »: *Eurasian Studies*, IV 1 (2005).

CHELHOD, Joseph. « La Geste du roi Sayf ». *RHR*, 1964, 181-205.

CHERKAOUI, Driss. *Le roman de ʿAntar : perspective littéraire et historique*. Paris : Présence africaine, 2000.

----------. « Le Parcours du héros dans le roman de chevalerie arabe l'exemple de ʿAntar » *BEO*, LIII-LIV (2002-2003), pp. 75-104.

CHRAÏBI, Aboubakr. « Le roman de *Sayf Ibn Ḏī Yazan* : sources, structure et argumentation ». *Studia Islamica*, 84 (1996), 113-134.

----------. « Genre et narration : la difficile épopée d'al-Ḫansā », in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 541-557.

CONNELLY, Bridget. « The Structure of Four Banī Hilāl Tales : Prolegomena to the Study of *Sīra* Literature ». *Journal of Arabic Literature*, IV, 18-47.

----------. *Arab Folk Epic And Identity.* Berkeley, L.A. and London: University of California Press, 1986.

CREPIN, André. « Le Style formulaire de *Beowulf* », in Beowulf *de la forme au sens*, éd. Colette Stévanivitch, Paris : Ellipses, pp. 49-58.

DE SMET, Daniel. « L'alphabet secret des Ismaéliens ou la force magique de l'écriture ». *Charmes et sortilèges, magie et magiciens. Res Orientalis XIV* (2002), 51-60.

DOUFIKAR-AERTS, Faustina. « *Sīrat al-Iskandar* : an Arabic Popular Romance of Alexander », in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 505-520.

FAHD T. : « Les Présages par le corbeau. Etude d'un texte attribué à Ǧāḥiẓ ». *Arabica* VIII (Janvier 1961), 30-58.

FURAYḤA, 'Anīs. *Malāḥim wa asāṭīr min al-'adab al-šāmī.* Beyrouth : Dār al-Nahār, 1979.

FEGHALI, M. *Contes, légendes, coutumes populaires du Liban et de Syrie*. Paris : Maisonneuve, 1935.

FRESNEL, Fulgence. *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris : T. Barrois & B. Duprat, 1836.

FRY, Donald K. « Old English Formulaic themes and Type-Scenes » *Neophilologus* 52:1 (Jan. 1968), pp. 48-54.

GAVILLET MATAR, Marguerite. « Situation narrative et fonctions de l'extra-narratif dans les manuscrits des conteurs. L'exemple de la geste de Zīr Sālim. », in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 377-397.

----------. *La Geste du Zīr Sālim d'après un manuscrit syrien.* 2 vols. Damas : Institut Français du Proche Orient, 2005.

GYSELEN, Rika. éd. *Charmes et sortilèges, magie et magiciens Res Orientalis* XIV (2002).

GRUNEBAUM, G.E. von. « The Hero in Medieval Arabic Prose » in *Concepts of the Hero in the Middle Ages and the Rennaissance*, T.N. Burns and C.J. Reagan, eds. (Albany: State University of New York Press, 1975).

GUILLAUME, Jean Patrick. « Y a-t-il une littérature épique ? » *Revue Litérales*, 19 (1996) Paris-Université paris X, 91-107.

ĦAĞĞAĞī Aḥmad Šams ad-Dīn (Al-). « *Maṣādir al-rāwī wa-l-riwāya fī-l-sīra al-šaʿbīya al-ʿarabīya* ». *Al-Ma'tūrāt al-šaʿbiyya*, n° 15 (1989), 69-86.

HEATH, Peter . « A Critical Review of Modern Scholarship on *Sīrat ʿAntar Ibn Šaddād* and the Popular *Sīra* », *Journal of Arabic Literature* XV (1984), pp. 19-44.

----------. « Romance as Genre in « *The Thousand and One Night* ». *Journal of Arabic Literature*, XVIII/XIX , 1987-1988, pp.1-21 / 1-26.

----------. *The Thirsty Sword,* Sīrat ʿAntar *and the Arabic Popular Epic*, Salt Lake City: University of Utah Press, 1996.

ĦARB, Ṭalāl. *Bunyat al-sīra al-šaʿbīya wa ḫiṭābu-ha al-malḥamī fī ʿaṣr al-mamālik*. Al-mu'assasa al-ğāmiʿīya li-l-dirāsāt wa-l-našr wa-l-tawzīʿ, Beyrouth, 1999.

ĦŪRŠĪD, Fārūq. *Adab al-sīrat al-šaʿbīya*, Beyrouth : Maktabat lubnān nāširūn, 1994

----------. *Al-siyar al-šaʿbīya* (silsilat kitābak 61). le Caire : Dār al-Maʿārif, 1978.

----------. *Fī al-riwāya al-ʿarabīya.* Beyrouth: Dār al-ʿAwda, 1979

----------. « Al-siyar al-šaʿbīa al-ʿarabīa ». *ʿĀlam al-fikr*, n° 27, vol.19, (1988), 249-278.

----------. *Adīb al-usṭūra ʿind al-arab*. Kuwait : ʿĀlam al-Maʿrifa, 284, 2002.

----------. *Al-Mawrūṯ al-šaʿbī*. Le Caire, Beyrouth : Dār al-Šurūq, 1992.

IBRĀHĪM, ʿAbd Allah. *Al-sardīya al-ʿarabīya*. Beyrouth, 2000.

IBRĀHĪM, Nabīla. *Aškāl al-taʿbīr fī-l-adab al-šaʿbī*. Le Caire: Dār nahḍat miṣr li-l-ṭabʿ wa-l-našr, s.d.

----------. « Al-insān wa az-zaman fī at-turāṯ al-šaʿbī ». *ʿĀlam al-fikr*, n° 4 (1978), 183-209.

----------. *Sīrat Al-Amira Ḏāt Al-Himma*. Beyrouth : Dār al-nahḍa al-ʿarabīya, s.d.

IDLIBĪ (al-), Ulfat. *Naẓra fī adabinā al-šaʿbī*. Damas: Al-Šādī , 1974 (1992).

JASON, Heda. « Indexing Of Folk And Oral Literature In The Islam Dominated Cultural Area ». *BSOAS*, vol 59 N-1, 1996, 102-115.

KNIPP, C. « The *Arabian Nights* in England : Galland's Translation and its Successors ». *Journal of Arabic Literature*, V, 44-54.

LARKIN, Margaret. « A Brigand Hero of Egyptian Colloquial Literature », *JAL,* XXIII/1 (mars 1992), 49-64.

LENTIN, Jérôme « Variétés d'arabe dans des manuscrits syriens du *Roman de Baybars* et histoire du texte », in *Lecture du Roman de Baybars*, ed Jean-Claude Garcin. Marseille : Editions Parenthèse / MMSH, 2003

----------. « Remarques socio-linguistiques sur l'arabe parlé de Damas », thèse, Paris : Université Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1981

LORD, Alan Bates. *The Singer of Tales*, Cambridge Mass.: Harvard University Press, 1981.

----------. *Epic Singers and Oral Tradition*, Ithaca and London: Cornell University Press, 1991.

LYONS, M. C. *The Arabian Epic. Heroic and oral story-telling*. Cambridge: C.U.P., 1995.

MADEYSKA, Danuta « Delimitation in the early *Sīrah* », *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), p. 256-275.

MASĪRĪ, ʿAbd Al-Wahhāb (al-). « Alf layla wa layla ». *Fuṣūl*, vol. 2 n° 2, Janvier-Février-Mars 1982, 285-291.

OTT, Claudia. « From the Coffehouse into the Manuscript: the Storyteller and his Audience in the Manuscripts of an Arabic Epic », in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003). 443-451.

PARRY, Milman. *Serbocraotian Heroic Songs*, Cambridge Mass.: Harvard University press, 1954

----------. *The Making of Homeric Verse*, Oxford : O.U.P., 1971.

PERES, Henri, « Le Roman dans la littérature arabe des origines à la fin du Moyen Age », *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, XVI (1958), 5-40.

REYNOLDS, Dwight Fletcher. *Heroic Poets, Poetic Heroes: The Ethnography of Perfomance in an Arabic Oral epic Tradition*. Ithaca & London: Cornell University Press, 1995.

SALĀMA, Nabīl. *Al-turāṯ al-šafawī fī-l-šarq al-adnā wa minhaǧiyat ḥimāyatih*. Damas : Manšūrāt wizārat al-ṯaqāfa, 1986.

SAHILI, N. et A. El Chafei, *L'Imaginaire dans la littérature épique arabe. Antar – Banu Hilal – Baibars*, Paris : Institut du Monde Arabe, 1996.

ṢĀLIḤ, 'Aḥmad Rušdī. *Al-adab al-šaʿbī.* Le Caire : Maktabat al-nahḍa al-maṣriya, 1971.

ṢĀLIḤ, Ṣārim Maḥmūd. *Al-taʿrīf bi-l-turāṯ al-šaʿbī*. Damas : Dār al-ʿilm, 1993.

ŠALAŠ, Ismāʿīl Surūr. « Adab al-siyar al-šaʿbīya al-ʿarabīya ». *Dirāsāt ʿarabīya,* 10/11 (1985), 118-122.

SĀMARRĀ'Ī, Muḥammad Rağab (Al-). « Ḥikāyāt al-baḥr fī *Alf layla wa layla* ». Mağallat al-turāṯ al-šaʿbī, n° 1, Bagdad, 1989, 63-82.

SANAGUSTIN, Floréal. *Paroles, signes, mythes*. Damas : Institut Français d'Etudes Arabes de Damas, 2001.

SLYOMOVICS, Susan. *The Merchant of Art: An Egyptian Hilali Oral Epic Poet in Performance*. Berkeley: University of California Press, 1987.

----------. « Méthodes de transcription et de traduction de la geste orale d'un conte arabe ». In *Le Conte*, éds. Pierre léon et Paul Perron, Paris : Didier, 1987.

----------. « Performing *A Thousand and One Nights* in Egypt ». *Oral Tradition*, 9/2 (1994), 390-419.

SULAYMĀN, Mūsā. *Al-adab al-qiṣaṣī ʿind al-ʿarab*. Beyrouth : Dār al-Kitāb al-lubnānī, 1969.

ŠAWQĪ, ʿAbd Al-Ḥakīm. *Sīrat Banī Hilāl*. Beyrouth: Dār al-tanwīr li-l-našr, 1983.

VAN GENNEP, Arnold. *La Formation des légendes*. Paris: Ernest Flammarion, 1910.

YAQṬĪN, Saʿīd. *Qāla al-rāwī*, Beyrouth : al-markaz al-ṯaqāfī al-ʿarabī, 1997.

YŪNUS, ʿAbd al-Ḥamīd. *Al-ḥikāya al-šaʿbīya*, Dār al-šu'ūn al-ṯaqāfīya al-ʿāmīya, Bagdad, s.d.

----------. *Al-Hilāliya fī-l-tārīḫ wa-l-adab al-šaʿbī.* Le Caire: Ğāmiʿat al-Qāhira, 1956.

----------. *Al-Adab al-šaʿbī.* Al-muḥḍarāt al-ʿāmma fī-l-ʿām al-ğāmiʿī 1959-1960. Le Caire : Ğamiʿat al-Qāhira, 1960.

----------. *Difāʿ ʿan al-fūlklūr*. Le Caire: al-hay'a al-maṣrīya, 1973.

ZAKHARIA, Katia. « L'histoire de la maîtresse de maison : lecture d'un conte des *Mille et Une Nuits* ». In *Voyages mythiques et mythes voyageurs*, Lyon : Université Lumière-Lyon2, 2000, 7-29.

Ouvrages sur *Sīrat Baybarṣ*

BOHAS, Georges et Jean-Patrick Guillaume. « Le douanier intègre et l'enfant programmé : quand le *Roman de Baybars* rencontre les *Mille et une nuits* ». 151-161.

----------. « Comment grandissent les romans populaires ? », *Studia Islamica*, 1996/1 (février) 83, 89-99.

----------. « Métrique et inter-textualité dans le *Roman de Baybars* », in *Sīrat al-Malik al-Ẓáhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. Arabica LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 3-32.

GARCIN, Jean-Claude éd. *Lectures du Roman de Baybars*, Marseille : Editions Parenthèse / MMSH, 2003.

----------. « Récit d'une recherche sur les débuts du *Roman de Baybars*, in *L'Orient au coeur en l'honneur d'André Miquel*, ed. Floréal Sanagustin, Paris : Maisonneuve et Larose / Maison de l'Orient méditéranéen, 2001.

----------. « Sīra/s et Histoire » in *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. Arabica LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 33-54.

GUILLAUME, Jean-Patrick. « Le Roman de Baïbars et la littérature populaire ». In *Langues et cultures populaires dans l'aire arabo-musulmane.* Association française des arabisants. Paris : 1987, 71-77.

----------. « Les Ismaéliens dans le *Roman de Baybarṣ* : genèse d'un type littéraire ». *Studia Islamica*, 84 (1996), 145-179.

----------. « Les scènes de bataille dans le *Roman de Baybars* : Considérations sur le « style formulaire » dans la tradition épique arabe ». *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. *Arabica* LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 55-76.

GUINLE Francis. « *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* : quelques aspects du manuscrit de Damas » Mémoire de D.E.A. sous la direction de Katia Zakharia, Université Lumière-Lyon2, 2003.

----------. « De la marge au centre : itinéraire de Šīḥa Ğamāl al-Dīn » Colloque international de Damas, «Le Roman populaire arabe : tradition et perspectives d'avenir », Avril 2005 (à paraître).

----------. « Double et substitution dans *Sīrat Baybarṣ*, Le cas de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn », *Langues et Littératures du Monde Arabe* n° 5 (2004/2005). Lyon : ENS Editions, 2005, 209-230.

----------. « Repetition As Narrative Strategy: Ibrāhīm's Embassies », *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. *Arabica* LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004., 77-102.

HERZOG, Thomas . « Présentation de deux séances de *ḥakawātī* et de deux manuscrits de la *Sīrat Baybars* recueillis en Syrie en 1994 », Mémoire de maîtrise sous la direction de Claude-France Audebert et Jean-Paul Pascual. Université de Provence, Aix-en-Provence, 1994.

----------. « Entstehung, Überlieferung und Bedeutung der *Sīrat Baibars* in ihrem sozio-politischen Kontext ». Thèse de Doctorat sous la direction de Stefan Leder et Jean-Claude Garcin. Halle et Aix-en –Provence, 2001.

----------. « ʿUṯmān dans la *Sīrat Baybars* : un héros picaresque ? », in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 453-463.

----------.« Une version "chrétienne" de *Sīrat Baybars*: le manuscrit de Wolfenbüttel » *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. *Arabica* LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 103-120.

KOULOUGHLI, Djamel Eddine. « Le texte arabe du *Roman de Baybars* : premier survol du corpus électronique. » *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. *Arabica* LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 121-143.

LYONS, M.C. « The Sīrat Baybars » in *Orientalia Hispanica* 1 (1974), Leiden: E.J. Brill, 490-504.

SUBLET, Jacqueline. « Un héros populaire dans un espace encombré. » *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. *Arabica* LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 144-161.

VIDAL LUENGO, Ana Ruth. *La dimensión mediadora en el mito árabe islámico :* La Sirat Baybars. Eirene, Instituto de la Paz y los Conflictos Universidad de Granada, Granada, 2000.

----------. « Conflict Resolution in the *Sīrat Baybars.* A Peace research Approach. » in *Studies on Arabic Epics. Oriento Moderno*, n° 83, fascicule 2 (2003), 466-484.

----------. « L'élément maghrébin dans *Sīrat Baybars* » *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. Arabica LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 162-188.

WANGELIN, Helmut. *Das Arabische Volksbuch vom König Aẓẓāhir (sic) Baybars*. Stuttgart: verlag von W. Kohlhammer, 1936.

ZAKHARIA, Katia. « A quoi rêve les jeunes filles... Ou les versions arabes de l'histoire de Maryam la Ceinturière. » in *Langues et Littératures du Monde Arabe,* 3 (2002)Lyon : E.N.S., 127-165.

----------. « Les principales figures de femme dans *Sīrat Baybarṣ* ». *Langues et Littératures du Monde Arabe* 4. Lyon : ENS Editions, 2003/2004, 193-236.

---------- éd. *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. Arabica LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004.

----------. « Genres poétiques et intra-textualité dans *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* : l'exemple des trois premiers volumes. » *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybar/ṣ: de l'oral à l'écrit / From Performance to Script*. Arabica LI fascicules 1-2 (Janvier / Avril 2004). Leiden : Brill, 2004, 189-211.

----------. « Quelques aspects des échanges culturels, à travers le prisme de *Sīrat al-Malik Baybarṣ ḥasab al-riwāya al-šāmiyya* », *Annales de l'Université Tunisienne*, n° 50 (2005), 107-123.

----------. « Saʿd Abā Riyāḥ, le nigaud inspiré ». *Langues et Littératures du Monde Arabe* n° 5 (2004/2005). Lyon : ENS Editions, 2005, 159-207.

INDEX

L'ordre alphabétique est le suivant :

A-Ā-ʿA-ʿĀ-B-C-D-E-F-G-Ǧ-Ġ-H-Ḥ-Ḫ-I-ʿI-ʿĪ-J-K-L-M-N-O-P-Q-R-S-Ṣ-Š-T-Ṭ-U-ʿU-V-W-X-Y-Z

L'article « al- » est ignoré dans l'ordre alphabétique ; l'entrée d'un mot est toujours au singulier, mais les occurrences au pluriel sont prises en compte.

A

Abrahā, 196, 264, 265
Abū ʿAlī al-Baṭarnī, 35, 100, 104, 105, 191, 259, 336, 483
Abyssinie, 247
Actant, 12, 80, 83, 90, 91, 92, 93, 98, 106, 146, 147, 151, 167
Adraʿīyeh, 187, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 196, 198, 199, 221, 263, 419, 450
Affranchi, 101, 356, 357
Aḥmad Āġā, 150, 153, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 164, 165, 166, 434, 436, 487
Alep, 15, 17, 65, 85, 88, 101, 120, 148, 149, 153, 165, 224, 225, 233, 235, 247, 253, 257, 262, 266, 269, 270, 271, 278, 292, 311, 320, 326, 357, 374, 389, 390, 400, 424, 462, 466, 484, 486, 488
Alexandrie, 84, 104, 105, 166, 214, 235, 259, 266, 346, 374, 399, 424, 436
Alf layla wa layla Voir *Les Mille et une nuits*
Amadis de Gaule, 15
ambassade, 72, 148, 186, 199, 211, 244, 246, 295, 360, 369, 376, 376, 378, 381, 382, 384, 385, 386, 391, 394, 396, 397, 398, 401, 403, 404, 405, 439, 441, 443, 444, 467, 479, 487
analepse, 110, 115, 116, 135, 136, 139, 237, 276, 283, 302, 336, 386, 397
Analepses, 24, 129, 138, 139, 237, 336
Ankubār, 202, 225, 295, 301, 373, 449, 450, 458, 460, 469
Antioche, 71, 96, 98, 182, 183, 185, 232, 233, 235, 352, 353, 372, 373, 439, 441, 486
Aṣfūt, 94, 97, 137, 141, 142, 143, 167, 218, 325, 455
Arbalète à jalets, 151, 152, 153, 155
Asad al-Dīn, 101, 149, 173, 327, 350
ascétisme, 119, 120, 141, 480
attente comblée, 177, 262, 487
Aybak, 85, 135, 150, 157, 167, 176, 311, 312, 343, 423, 424
Aydamur, 71, 72, 101, 134, 146, 200, 202, 216, 220, 224, 225, 269, 295, 299, 301, 302, 311, 319, 327, 355, 357, 456, 458, 459, 460, 469, 474, 478, 480
Ayyoubides, 79, 83, 85, 87

al-Azhar, 86, 87, 88, 89, 101

Azruʿ, 244, 245, 353

ʿA

ʿAbd al-Malik Ibn Qurayb al-Aṣmaʿī, 6
ʿAbd al-Raḥman Qaṭāʿiš, 189, 191, 192
ʿAfrūna, 97, 224, 431, 455, 470
ʿālam al-ġayb Voir Monde du Secret
ʿAlī Āġā al-Warrāq, 90, 101, 120, 121, 123, 147, 149, **270,-276**, 277, 280, 320, 327, 355, 476
ʿAntar, 4, 7, 12, 13, 23, 181, 182, 364, 417, 419, 464
al-ʿArīš, 131, 132, 177, 179, 121, 227, 233, 265, 278, 293, 312, 331, 314, 315, 317, 387
ʿArnūs, 22, 25, 35, 36, 57, 59, **68-75**, 77, 95, 96, 97, 98, 106, 134, 170, 178, 186, 193, 198, 199, 200, 201, 202, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 222, 224, 227, 228, 229, 233, 243, 249, 250, 251, 252,

257, 263, 266, 269, 294, 299, 300, 301, 302, 309, 322, 323, **335-344**, 345, 346, 347, 348, 349, 383, 385, 388, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 418, 419, 434, 452, 470, 471, 477, 485, 486, 487, 488, 489
al-ʿAṣmīra, 213
ʿAwāmir, 188, 191, 196, 450
Ayša al-Šamṭā, 60, 238, 244, 294
ʿayyār, 418, 420, 436, 440, 441, 443, 471

ʿĀ

al-ʿĀḍiḍ ʿAbd Allāh Ibn Yūsuf, 84
al-ʿĀmūd, 137, 139, 142, 144, 179, 330, 331, 455

B

Bādīs, 150, 156, 223, 224, 225, 227, 228, 279, 282, 283, 470
Badr al-Ġafīr, 172, 174, 213, 252, 397, 400, 402, 412, 413, 416
Badra, 189, 193
Bagdad, 92, 232, 234, 266, 278, 301, 420, 428, 429, 430, 485
Baḥrūma, 197, 221, 225, 390, 448, 450, 468, 470, 478
Balkans, 57, 200, 206, 211, 250, 339, 344, 384, 392, 396, 408, 411
banğ, 180, 298, 382
Basandīd, 213, 217
bāṭin, 89, 95, 121, 140, 144, 309, 319
al-Baṭṭāl, 25, 317, 318
Baybarṣ, 15, 35, 37, 60, 71, 73, 76, 81, 82, 83, 84, 89, 90, 91, 92, 93, 96, 97,102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 116, 117, 119, 120, 124, **131-170**, 175, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 187, 189, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 203, 210, 211, 213, 214, 217, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 232, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 244, 246, 248, 249, 251, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 266, 268, 270, 271, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 288, 289, 290, 293, 294, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 311, 312, 313, 314, 317, 318, 319, 320, 321, 323, 324, 325, 328, 329, 331, 332, 335, 338, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 357, 358, 363, 366, 368, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 381, 382, 383, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 396, 397, 400, 401, 403, 410, 411, 416, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 453, 455, 456, 457, 458, 459, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 469, 470, 4671, 472, 475, 477, 479, 480, 482, 483, 484, 485, 488, 489, 490
Bédouins, 151, 272, 273, 355
Beowul, 364
Billawra, 96, 98
Biographies, 136
Blason, 341, 413
Brigands, 155, 278, 302, 305, 355, 441
al-Brinḏ, 116, 142, 234, 376, 377, 381, 382
Brousse, 101, 111, 121, 140, 144, 147, 150, 167, 233, 247, 266, 276, 277, 278, 356, 357, 389, 390, 391, 392, 400, 458, 486
al-Burṭuquš, 73, 76, 85, 93, 180, 182, 219, 295, 296, 377, 378, 379, 381, 387, 401, 403, 447, 452, 454, 455

C

Caire, Le, 6, 16, 18, 19, 21, 24, 25, 33, 60, 64, 65, 68, 73, 76, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 89, 97, 100, 104, 105, 107, 109, 1011, 113, 115, 132, 136, 138, 140, 147, 150, 151, 153, 154, 155, 157, 161, 165, 168, 176, 185, 186, 193, 195, 198, 214, 219, 222, 223, 224, 225, 227, 228, 233, 235, 240, 246, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 266, 267, 270, 271, 272, 276, 277, 278, 280, 281, 284, 288, 290, 294, 302, 303, 305, 311, 312, 313, 314, 315, 317, 324, 325, 330, 333, 351, 353, 374, 376, 390, 397, 400, 401, 402, 422, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 434, 436, 439, 440, 441, 444, 452, 459, 463, 467, 473, 475, 480, 482, 483, 489
Califat, 428, 430, 485
Calife, 83, 420, 428, 429, 430, 484
Catalogne, 170, 200, 206, 217, 384
Cavalier sauvage, 417, 441, 443, 469
Cérémonie, 106, 183, 186, 274, 326, 350, 351, 353, 358, 359, 365, 389, 464, 466, 483, 488
La Chanson de Roland, 17
Chants de bataille, 7, 314, 372, 378

Chasse amoureuse, 407
Chevalier Sans Nom, Voir Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī
Chrétienté, 93, 138, 236, 267, 480, 481
Cimetière, 302, 305
Circoncision, 209, 210, 228, 229, 241, 344, 394, 469, 471, 483
Circulaire, 89, 91, 135, 230, 237, 241, 248, 250
Combat singulier, 391, 392
Compagnon fidèle, 417, 418, 434, 436, 441, 443, 444, 445, 461, 463, 471
Conquêtes amoureuses, 335, 406, 410
Conte d'hiver, Le, 113
Contes siciliens, Les, 15
Conteur, 4, 5, 6, 10, 14, 15, 17, 21, 22, 24, 25, 32, 33, 35, 76, 82, 91, 124, 138, 168, 242, 324, 473
Conversion, 68, 71, 93, 94, 96, 97, 98, 106, 155, 167, 185, 187, 197, 202, 204, 205, 206, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 217, 219, 220, 223, 224, 227, 228, 229, 250, 251, 266, 267, 300, 309, 316, 336, 346, 347, 348, 386, 394, 398, 399, 401, 408, 409, 425, 452, 468, 469, 470, 478, 485, 486
Coran, *Le*, 64, 89, 117, 157, 161, 164, 231, 252, 256, 260, 279, 280, 283, 289, 320, 323, 329, 347
Cycle *ʿağamī*, 221, 223, 225
Cycles, 134, 135, 168, 169, 185, 188, 193, 194, 197, 206, 215, 216, 218, 220, 221, 225, 228, 229, 230, 239, 309, 311, 322, 415, 416, 419, 450, 467, 468, 471, 474, 476, 477, 479, 487
Cyclique, 91, 102, 135, 246, 248, 477

D

Dahā' al-Rūm, 97
Dāhīyat al-Rūm, 36
Damas, 1, 6, 15, 16, 17, 22, 23, 25, 26, 32, 34, 35, 60, 65, 68, 76, 77, 85, 89, 91, 97, 101, 109, 111, 115, 122, 124, 134, 138, 139, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 165, 166, 167, 169, 176, 177, 193, 198, 218, 225, 227, 232, 233, 234, 246, 247, 253, 266, 270, 271, 272, 276, 277, 278, 280, 281, 289, 290, 293, 296, 302, 311, 312, 313, 314, 357, 359, 374, 390, 416, 422, 423, 434, 435, 436, 439, 442, 463, 471, 475, 482, 489, 490
Décalage, 376, 379
Déguisement, 141, 145, 176, 175, 180, 187, 192, 198, 278, 288, 309, 315, 371, 374, 379, 410, 420, 446, 447, 449, 452
Démembrement, 144, 293, 328, 479
Détour, 161, 270, 302, 305, 312, 314, 374
Détournement, 315, 486, 489
al-Dīyābruh Voir ʿArnūs
Disque de plomb, 151, 154, 155, 156, 157
Dūfuš, 199, 201, 202, 266, 267, 295, 335, 424, 425, 433, 450, 459, 485, 489
Dūmār, 73, 345, 395, 406
dunyā, 101, 124, 146, 236, 255, 257, 258, 265, 319, 322, 351, 352, 438, 477, 480
Durr Mulk, 77, 118, 220, 222, 226, 228, 246, 301, 399, 456, 475, 476

E

Eglise Dorée, 142
Emirs, 83, 93, 106, 122, 135, 157, 167, 176, 184, 215, 227, 259, 263, 313, 314, 318, 332, 349, 351, 354, 355, 357, 378, 422, 423, 424, 426, 427, 428, 430, 431, 456, 457, 458, 467, 479, 482, 485, 486
Empereur (de Rome), 73, 185, 186, 187, 199, 201, 209, 210, 211, 216, 219, 229, 234, 236, 263, 266, 267, 295, 316, 335, 336, 345, 384, 388, 396, 399, 406, 424, 478, 479, 485, 489
Empoisonnement, 462, 471
Enchâssement, 139, 230, 239
Enlèvement, 16, 23, 102, 103, 105, 109, 110, 147, 164, 180, 196, 215, 220, 223, 229, 241, 243, 257, 262, 268, 286, 288, 289, 300, 311, 321, 382, 411, 436, 457, 470, 471, 485
Entrelacs, 416
Episode de liaison, 197
Epreuve, 71, 72, 73, 75, 76, 97, 108, 109, 110, 119, 155, 161, 182, 183, 210, 249, 250, 252, 257, 269, 273, 274, 275, 278, 279, 280, 282, 283, 292, 293, 296, 313, 338, 350, 421, 423, 428, 445, 480, 483, 484
Errance, 24, 119, 143, 146, 183, 191, 272, 273, 281, 300, 301, 302, 339, 352, 407, 410, 457, 459, 461, 480
Errance, 117
Espace métaphorique, 143, 300, 394
Espagne, 217, 247, 413
Expression traditionnelle, 365, 367

F

Faḍl al-Dīn, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 262, 263, 264, 446, 450, 452, 470
Fāṭima al-Aqwāsī *Voir* Sitt al-Šām
fidāwīyeh, 25, 93, 97, 104, 105, 147, 149, 168, 169, 170, 171, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 193, 194, 195, 196, 208, 210, 218, 23, 225, 227, 228, 229, 236, 247, 249, 263, 264, 266, 280, 312, 314, 316, 317, 329, 3313, 334, 347, 348, 349, 350, 354, 355, 374, 378, 379, 380, 383, 397, 401, 424, 427, 428, 429, 433, 435, 440, 444, 447, 450, 451, 455, 456, 457, 466, 469, 470, 471, 480, 481, 482, 483, 486, 488
fitna, 183, 223, 228, 345, 399, 405, 485, 487

Fonction dramatique, 147, 244, 257, 309, 366, 418, 419, 420, 421, **434-467**, 468, 471, 480, 483, 487, 488

Fonctions, 12, 21, 23, 79, 80, 82, 91, 92, 99, 112, 125, 198, 216, 224, 309, 334, 410, 417, 418, 419, 421, 434, 456, 460, 463, 467, 471, 474, 480, 483, 486, 48
Formulaire, 21, 74, 83, 309, 314, 360, 361, 363, 364, 367, 368, 416, 475, 487
Formule, 15, 21, 25, 72, 87, 90, 96, 106, 109, 112, 132, 143, 177, 178, 192, 209, 237, 238, 239, 2413, 274, 275, 340, 348, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 375, 378, 379, 380, 386, 388, 392, 393, 394, 413, 439, 444, 466, 476, 487
Fragmentation, 231, 372, 456, 482, 483, 485, 486
Francs, 83, 84, 115, 149, 1451, 174, 179, 186, 193, 197, 204, 209, 221, 224, 233, 236, 245, 246, 247, 248, 266, 301, 312, 313, 314, 323, 332, 342, 390, 391, 392, 394, 397, 398, 400, 447, 450, 457, 463, 464, 482, 485
Frīdīrīk, Voir Empereur de Rome
Fresques, 102, 138, 286, 324, 328, 482, 483, 484

G

Gazelle, 337, 343, 407, 460
Gênes, 16, 72, 77, 102, 104, 105, 106, 117, 134, 136, 142, 145, 147, 166, 169, 175, 176, 178, 182, 191, 203, 216, 233, 247, 259, 260, 261, 267, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 3011, 315, 321, 358, 373, 420, 436, 440, 4341, 448, 452, 480, 483
Grotte, 104, 107, 109, 110, 161, 166, 206, 207, 276, 277, 296, 297, 299, 302, 305, 311, 319, 328, 338, 422

Ǧ

Ǧafr, 10, 59, 82, 102, 122, 144, 319, 325, 326, 327, 354, 353, 443, 477, 481, 483, 484
Ǧamak, 60, 104, 108, 118, 119, 1121, 122, 140, 142, 152, 166, 169, 182, 282, 301, 324, 325
Ǧamr, **59-68**, 110, 169, 171, 172, 173, 174, 185, 188, 189, 192, 201, 207, 212, 258, 259, 291, 325, 326, 327, 335, 410, 432, 433, 481
Ǧawān, 10, 23, 56, 73, 76, 83, 84, 90, 93, 94, 97, 102, 103, 104, 105, 109, 110, 115, 116, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 157, 166, 167, 175, 177, 179, 180, 182, 189, 193, 196, 206, 208, 209, 210, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 228, 229, 235, 236, 246, 261, 263, 266, 267, 270, 284, 285, 286, 287, 288, 295, 296, 299, 311, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 325, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 354, 357, 373, 375, 377, 378, 379, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 388, 389, 391, 396, 397, 399, 400, 401, 403, 416, 422, 423, 424, 425, 426, 433, 434, 436, 440, 445, 446, 447, 448, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 469, 471, 480, 482, 484, 485
ǧihād, 73
ǧinn, 218, 255, 316, 364, 380, 452
Ǧulquš al-Ṭayyār, 218, 471
Ǧūnīt, 104, 145, 175, 193, 216, 267, 285, 286, 287, 315, 448, 452, 483

H

Halawūn, 77, 92, 131, 135, 189, 191, 192, 196, 214, 221, 223, 224, 225, 227, 235, 263, 264, 265, 301, 302, 357, 395, 412, 422, 423, 424, 427, 428, 429, 441, 442, 459, 470, 486, 488

Hamlet, 1, 161

Harem, 97, 106, 120, 212, 214, 215, 225, 226, 300, 301, 302, 395, 406, 408, 451, 485, 486
Hīlāna, 94, 97, 217, 220
Homère, 3, 364
Huon de Bordeaux, 15

Huxley, Aldous, 231

Ḥ

ḥakawātī Voir Conteur
Ḥannā, 72, 145, 175, 178, 216, 286
Ḥimṣ, 148, 149, 217, 233, 267, 381

Ḫ

al-Ḫiḍr, 141, 256, 257, 258, 262, 329, 355
Ḫwārizm, 60, 84, 108, 153, 166, 235, 247, 324, 326

I

Ibn al-Ṣā'iġ al-ʿAntarī, 6
Ibrāhīm, Ibn al-Ḥūrānī 23, 59, 110, 111, 112, 113, 115, 117, 134, 141, 145, 171, 173, 182, 183, 187, 191, 199, 200, 201, 202, 203, 206, 210, 211, 223, 224, 225, 226, 227, 238, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 254, 264, 265, 269, 278, 283, 286, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 312, 315, 320, 322, 323, 325, 332, 335, 345, 346, 347, 348, 349, 351, 352, 353, 354, 360, 368, 369, 370, 371, 372, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 394, 396, 398, 399, 401, 402, 403, 404, 405, 410, 418, 424, 427, 428, 429, 432, 433, 440, 441, 442, 443, 444, 446, 448, 451, 456, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 470, 471, 478, 480, 482, 487, 488,

Identité, 84, 90, 101, 104, 105, 118, 144, 145, 147, 156, 177, 207, 216, 244, 245, 248, 267, 277, 278, 287, 288, 290, 292, 294, 296, 299, 312, 315, 317, 322, 323, 338, 341, 342, 343, 344, 372, 375, 386, 415, 443, 444, 447, 449
Ile de Man, 245
Iliade, *L',* 3, 15

Imitation, 81, 211, 215, 255
Incises temporelles, 239, 241, 243, 245
Induction, 91
Initiation, 1, 24, 59, 76, 111, 131, 135, 138, 147, 149, 150, 151, 154, 163, 167, 168, 169, 181, 198, 269, 270, 2758, 276, 277, 278, 279, 284, 286, 287, 289, 290, 294, 297, 300, 327, 358, 464, 483
Intégration, 98, 149, 162, 181, 198, 289, 290, 299, 302, 313, 316, 349, 350, 440, 461, 483, 488
Interpolation, 175, 372, 376, 402
Intertextualité, 99, 197, 318, 475
Invariants, 24, 77, 83, 92, 124, 225, 243
Inversion, 74, 146, 235, 394, 396, 399, 459, 460, 463, 464
Ironie, 68, 140, 229, 244, 347, 389, 412
Ironie dramatique, 68, 140, 244
Iskandarūn, 193
Islam, 5, 7, 9, 13, 18, 19, 73, 81, 82, 87, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 101, 106, 110, 117, 134, 138, 176, 185, 186, 193, 196, 197, 202, 205, 207, 208, 209, 211, 212, 214, 215, 217, 218, 221, 223, 224, 225, 227, 228, 229, 235, 237, 247, 249, 250, 251, 252, 255, 263, 265, 267, 270, 287, 288, 289, 296, 298, 313, 316, 322, 324, 331, 332, 336, 344, 346, 350, 357, 359, 369, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 402, 403, 415, 423, 425, 444, 450, 452, 454, 455, 456, 466, 467, 469, 470, 471, 477, 478, 481, 482, 486, 488
Ismaéliens, 25, 59, 71, 83, 112, 122, 134, 135, 144, 171, 180, 182, 183, 185, 188, 189, 236, 315, 319, 320, 325, 344, 345, 354, 355, 383, 432, 461, 462, 463, 464, 465, 467, 480, 481, 485, 488
Ismāʿīl, 59, 110, 169, 171, 173, 178, 182, 188, 189, 192, 193, 195, 198, 207, 213, 390, 392, 402, 407, 412, 413, 416, 433, 434
Italo Calvino, 230
Itinéraires, 134, 135, 247, 263, 311, 322, 452, 480

ʿI

ʿImād al-Dīn, 101, 149, 172, 174, 179, 224

ʿĪ

ʿĪsā al-Ǧamāhirī, 239, 240, 241, 242, 244, 478
ʿĪsa al-Nāṣir, 90

J

Jérusalem, 198, 203, 205, 213, 233, 235, 246, 321, 348, 373, 410

K

Karāğiq al-Aswad, 97, 470
Karsīmūn, 102, 142, 143, 179, 236, 285, 286, 319, 324, 326, 331, 445, 482
Kātrīn, 95, 96, 211, 212, 220, 250, 344, 384, 392, 393, 395, 410
Kinyār, 199, 200, 206, 207, 217, 243, 250, 251, 322, 323, 338, 393
Kitāb al-Aġānī, 15
Kitāb al-Yūnān, 10, 82, 102, 135, 136, 137, 138, 144, 146, 178, 285, 287, 319, 324, 325, 328, 354, 445, 481, 484
al-Kund Farūn, 214, 410
kurk, 271, 273, 274, 349, 351, 488

L

labwa, 174, 189, 190, 191, 192, 193, 290, 320, 341
Lance de Bādīs, 151
Lattaquieh, 62, 65
Lignée, 59, 60, 120, 121, 141, 211, 250, 291, 299, 318, 322, 323, 338, 429, 477, 480
linéaire, 85, 91, 102, 135, 210, 231, 237, 239, 241, 248, 476, 477
litt, 112, 146, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159

M

al-Maʿarra, 101, 105, 148, 181, 261, 327
Madīnat al-Ruḫām, 233, 389, 390, 391, 395, 397, 398, 407, 412
Maghreb, 232, 245
Magicien(-ne), 96, 103, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 255, 256, 263, 297, 300, 316, 332, 395, 296, 400, 401, 406, 410, 412, 425, 427, 446, 452, 454, 455
Magie, 97, 152, 217, 218, 223, 237, 253, 255, 257, 265, 295, 297, 300, 301, 332, 396, 417, 420, 421, 423, 424, 425, 429, 430, 455
al-Maġlawīn, 199, 202, 206, 207, 211, 221, 233, 250, 252, 322, 335, 336, 337, 338, 339, 384, 393, 396, 411, 469
Mamelouks, 79, 84, 85, 86, 100, 101, 149, 159, 186, 187, 260, 262, 263, 270, 279, 280, 321, 327, 333, 334, 355, 356, 357, 424, 463, 482, 485, 488
al-Mankubīrd, 95, 96, 212, 221, 301, 395, 411, 444, 459, 468, 469
Marge, 76, 88, 7, 134, 156, 159, 177, 183, 188, 195, 218, 269, 272, 277, 278, 279, 284, 288, 289, 291, 299, 302, 305, 309, 311, 315, 316, 340, 349, 352, 367, 407, 455, 456, 461, 480
Marginalité, 157, 288, 315, 316, 417, 439, 461, 480
Mariage, 35, 56, 93, 94, 96, 97, 98, 169, 170, 188, 190, 197, 202, 204, 206, 211, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 227, 250, 251, 292, 301, 302, 316, 323, 326, 335, 384, 393, 407, 408, 409, 415, 450, 456, 470, 477, 478, 483
Marīn, 73, 186, 221, 468, 469
Marque de naissance, 335
Martyre, 98, 210, 295
Maʿrūf, 35, 59, 60, 71, 73, 95, 98, 106, 110, 134, 135, 169, 170, 1671, 174, 175, 178, 179, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 194, 195, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 213, 215, 217, 249, 250, 252, 263, 291, 293, 309, 315, 323, 335, 338, 345, 350, 354, 379, 384, 410, 411, 419, 433, 477, 483, 484, 488
Maryam al-Ḥamqā, **395-405**
Maryam al-Zunnārīya, 72, 131, 134, 169, 170, 179, 188, 199, 202, 203, 204, 205, 209, 212, 213, 214, 229, 249, 250, 335, 345, 410, 478
al-Maṭrada, 217, 218, 263, 331
Mégère apprivoisée, La, 91
Merveilleux, 12, 92, 99, 105, 217, 236, 475
Métamorphose, 145, 447, 452
Métaphorisation de l'espace, 266, 309
Mille et une nuits, Les, 3, 6, 9, 230, 232
Mīrūna al-Šamsīya, 213, 250, 411, 412
Mīrūniš, 96, 221, 227, 228, 229, 250, 346, 347, 348, 396, 397, 398, 399, 468, 469, 471
Mission, 80, 81, 82, 85, 89, 90, 92, 98, 101, 103, 105, 113, 120, 121, 147, 186, 198, 255, 269, 271, 272, 274, 275, 277, 290, 319, 476, 478
Monastère, 94, 102, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 176, 179, 199, 200, 236, 251, 285, 286, 287, 288, 324, 326, 328, 329, 330, 331, 382, 392, 455, 481, 482, 484
Monde du Secret, 90, 91, 98, 105, 123, 147, 163, 167, 219, 236, 256, 257, 258, 259, 261, 265, 281, 295, 297, 302, 305, 316, 319, 321, 323, 325, 329, 345, 347, 348,

349, 351, 352, 420, 423, 425, 436, 438, 439, 469, 477, 480
Mont Qāsyūn, 81, 92, 104, 110, 149, 198, 254, 276, 277, 319, 321, 328
More, Thomas, 232
Mort métaphorique, 75, 269, 273, 277, 287, 291, 301, 312, 458, 461
Mosquée des Omeyyades, 267, 296
Motifs, 13, 15, 21, 91, 92, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 119, 133, 136, 138, 140, 141, 143, 144, 145, 299, 369, 416, 468, 474
Muḥammad al-Adhamī, 117, 118, 119, 141, 142, 480
Muḥammad Ibn Daqīq al-ʿĪd, 86
Muḥammad Sābiq, 216, 218, 334, 479
Muṣībat al-Rūm, 97
murū'a, 242, 405
al-Muẓaffar, 101, 148, 149, 319, 326, 327, 482
Mystère, 66, 138, 149, 152, 277, 280, 299, 345

N

Naǧm al-Dīn, 89, 90, 111, 147, 154, 157, 173, 194, 280, 281, 312, 434
Naṣīr al-Nimr, 172, 189, 241, 392, 432, 433, 449, 450, 451
Narrateur, 88, 90, 115, 116, 117, 118, 119, 132, 137, 139, 142, 143, 147, 188, 206, 238, 239, 244, 276, 286, 340, 402, 434, 476
Nimr al-ʿĀmirī, 103, 197, 448, 450, 451, 468, 470
al-Nisr Ibn ʿAǧbūr, 173, 184, 189, 448
Nomination, 119, 182, 183, 184, 186, 234, 284, 290, 291, 299, 316, 322, 325, 350
Nuit de noces, 95, 96, 301, 393, 411
Nuit du Destin, 81, 92, 104, 110, 116, 328
Nuwayrid, 216, 218, 220, 399, 401, 415, 454, 479

O

Objets magiques, 65, 66, 102, 146, 150, 151, 152, 257
Orwell, George, 231

P

Pacte, 105, 147, 148, 175, 176, 191, 245, 249, 262, 264, 288, 289, 293, 311, 314, 320, 326, 355, 357, 358, 389, 396, 440, 461, 462, 483, 484, 485
Parade prestigieuse, 196, 263
Parodie, 23, 77, 341, 415
Pédéraste *Voir* pédérastie
Pédérastie, 151, 156, 161, 162, 164, 167, 278, 422, 423, 454
performance, 18, 32, 33, 68, 76, 118, 136, 138, 177, 244, 317, 368, 404
Périclès, 6
Poignard de Bādīs, 152
Portrait, 145, 286, 336, 337, 338, 339, 343, 376, 406, 407, 408, 409
Prédiction, 12, 91, 106, 135, 136, 137, 141, 143, 144, 146, 175, 179, 180, 187, 204, 237, 256, 285, 297, 299, 319, 322, 324, 328, 329, 331, 433, 445, 458, 479, 481
Prolepse, 24, 98, 129, 136, 386
Prophète Muḥammad, 72
Prose rimée, 4, 359, 360, 364, 375, 378, 392, 474
Protée, 145, 285

Q

Qalawūn, 35, 77, 90, 93, 101, 122, 135, 146, 157, 167, 235, 279, 280, 311, 313, 314, 319, 332, 346, 355, 356, 357, 422, 423, 424, 427, 430, 434, 456, 458, 467, 471, 479
Qaṭlūniǧ, 202, 206, 217, 224, 233, 250, 252, 395, 397, 400, 401, 403, 413, 414, 415, 450, 470, 477
Quarante, 81, 123, 141, 166, 167, 236, 255, 321, 328, 401, 403, 422, 453
al-Quds, Voir Jérusalem
Quête, 82, 90, 92, 101, 108, 120, 121, 134, 135, 146, 161, 162, 166, 178, 179, 184, 241, 249, 270, 275, 291, 305, 311, 443, 447, 468, 476

R

al-Ranqīs, 214
Réintégration, 274, 277, 278, 284, 289, 309, 405, 421
Rêve, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 96, 100, 101, 106, 115, 119, 120, 123, 141,

154, 165, 185, 204, 205, 232, 249, 255, 256, 269, 276, 302, 316, 345, 431, 456, 482
Révélation, 67, 89, 90, 94, 102, 109, 118, 138, 139, 140, 144, 147, 154, 187, 192, 245, 277, 288, 291, 305, 317, 319, 320, 321, 322, 326, 338, 341, 342, 372, 436, 482, 489
Rite de passage, 75, 121, 159, 269, 273, 279, 282, 284, 287, 296, 299, 476
Ritualisation, 80, 123, 267, 272, 286, 307, 312, 317, 332, 336, 337, 357, 358, 366, 373, 481
Rituel, 159, 188, 258, 288, 305, 309, 314, 316, 317, 318, 320, 322, 325, 326, 333, 336, 341, 343, 345, 349, 350, 359, 360, 368, 377, 378, 391, 393, 403, 404, 405, 429, 443, 483, 488
Rome, 73, 97, 185, 199, 209, 211, 219, 229, 233, 236, 247, 266, 267, 295, 300, 384, 387, 389, 396, 425, 426, 481, 489
Roméo et Juliette, 10
Rūma, 35, 56, 94, 97, 206, 218, 219, 485
Ruse, 104, 145, 161, 180, 185, 187, 189, 193, 228, 242, 287, 304, 305, 309, 315, 317, 355, 371, 382, 383, 417, 418, 420, 439, 444, 465, 470

S

Salmā al-Biqāʿīya, 215, 411
Šams al-Dīn, 37, 173, 185, 431, 432, 433, 480
Saqrāq, 142, 145, 285, 286
Sarğawīl, 90, 92, 147, 149, 150, 221, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 314, 469, 479
Saʿd, 102, 134, 173, 185, 201, 222, 239, 240, 241, 245, 246, 254, 291, 296, 301, 335, 360, 369, 371, 374, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 385, 396, 411, 446, 447, 458, 459, 460, 478, 480
Sayf al-Ġaḍbān, 197
Sayf Ibn Ḏī Yazan, 6, 9, 13, 99, 134, 201, 419, 475
Scènes de bataille, 314, 360, 367, 378, 486
Scène type, 176, 177, 180, 212, 309, 314, 344, 359, 443, 470
Schéma actanciel, 21, 92
Schémas initiatiques., 154, 269, 284
Sīrat ʻAntar, 3, 5, 6, 7, 12, 13, 134, 363, 365, 417, 418, 441, 475
Sīrat al-Amīra Ḏāt al-Himma, 23, 99, 318, 419, 475
Sīrat Banī Hilāl, 5, 12
Sīs, 131, 182, 233, 372, 461
Shakespeare, 6, 10, 91, 113, 161, 163, 478
Sibérie, 235, 247
Signes, 26, 84, 118, 143, 149, 155, 201, 296, 297, 321, 325, 327, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 388, 416, 423, 430, 469, 470, 481, 488
Sitt al-Šām, 89, 90, 110, 116, 117, 119, 139, 146, 149, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 165, 271, 276, 277, 280, 426, 427, 436, 463
Sofia, 233, 384
Souveraineté des forteresses, 60, 135, 169, 174, 177, 179, 180, 182, 185, 194, 195, 262, 311, 315, 350, 354, 371, 372, 383, 431, 445
Sphères d'action, 82, 99, 100, 101, 102, 105
Suspense, 67, 169, 192, 244, 332, 333, 416, 449, 475
al-Swaydīya, 385, 390

Ṣ

al-Ṣabība, 192, 193, 194, 195, 452
Ṣahyūn, 174, 188, 190, 292, 325, 326
al-Ṣāliḥ Ayyūb, 60, 65, 67, 68, 76, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 100, 104, 105, 106, 115, 119, 120, 122, 123, 134, 140, 144, 147, 148, 167, 191, 203, 204, 205, 211, 214, 232, 249, 258, 259, 261, 262, 269, 271, 272, 275, 277, 279, 280, 288, 299, 315, 321, 355, 387, 410, 423, 427, 436, 440, 476, 479, 482, 483
Ṣūr, 103, 194, 195, 196, 233, 262, 373, 376, 387, 388, 420

Š

Šaʿbān, Voir Šīḥa
Šağarat al-Durr, 85, 86, 87, 88, 100, 119, 289
šahāda, 70, 71, 72, 73, 96, 97, 98, 305, 316, 394, 452, 470
Šāḥīn, 60, 280
Šīḥa, 10, 23, 25, 35, 56, 76, 82, 93, 94, 95, 96, 97, 102, 104, 105, 106, 117, 134, 136, 138, 144, 145, 146, 147, 168, 169, 170, 174, **175-198**, 209, 210, 216, 217, 218, 219, 220, 223, 225, 229, 236, 240, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, **284-290**, 294, 295, 296, 297, 299, 311, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 322, 323, 325, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 349,

350, 354, 355, 358, 371, 372, 375, 379, 380, 381, 382, 383, 386, 390, 392, 393, 396, 398, 399, 400, 402, 411, 415, 418, 419, 425, 428, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 440, 441, 444, **445-459**, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 470, 471, 479, 480, 482, 483, 484, 485, 487, 4868

T

Tāğ Baḫt, 132, 220, 224, 225, 227, 293, 335, 471, 475, 489
Tāğ Nās, 217, 218, 263, 264, 316, 401, 425, 444, 454, 471, 479
Thèmes, 13, 15, 21, 24, 132, 133, 225, 314, 319, 369, 370, 376, 386, 468
Tibériade, 140
al-Timur Šāh al-Halāwī, 222, 224
Traversée du désert, 73, 300
Triade héroïque, 417, 418, 441, 467, 480, 483
Tripoli, 76, 115, 116, 232, 233, 234, 373, 374, 375, 376, 379, 381, 382, 386
Truand, 137, 138, 156, 166, 167, 278, 438, 440
Tūrīz, 222, 235, 257

Ṭ

al-Ṭūfrīn, 216
Ṭuwayrid, 94, 217, 415

U

Utopia, 232

ʿU

ʿUṯmān, 19, 104, 105, 136, 137, 138, 144, 147, **153-167**, 214, 261, 269, 270, 278, 279, 280, 281, 282, 299, 302, 303, 304, 305, 348, 352, 395, 418, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 462, 464, 487
ʿUqayrib, 147, 162, 164, 166
ʿUqba, 23, 318

V

Variants, 24, 77, 83, 124, 225
Variations, 24, 59, 77, 94, 106, 177, 180, 202, 206, 2011, 212, 226, 260, 274, 309, 314, 317, 338, 340, 343, 369, 370, 372, 384, 386, 394, 404, 406, 409, 410, 412, 416, 468, 471, 475, 487, 490
Vatican, 142, 236, 330
Vin, 250, 336, 338, 339, 387, 393, 414, 415
Voyage initiatique, 101, 111, 268, 269

Y

Yaġra, 109, 138, 145, 216, 286, 456
Yāfā, 179, 181, 203, 214, 314, 315, 317, 410, 453, 454
Yaḥyā, 4, 267
Yānisa, 60, 62, 65, 66, 103, 236, 258, 259, 420, 432, 453, 455, 481
Yaʿqūb al-Adraʿī, 189, 191, 198
Yaʿqūb al-Hadīr, 103, 228, 229

ʿZ

Zaynab, 138, 155, 165

Ẓ

ẓāhir, 89, 94, 121, 139, 144, 309, 316, 319, 466

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION **3**

PREMIERE PARTIE **29**

LA RECENSION DAMASCENE **31**

CHAPITRE 1 **35**

Description du manuscrit **35**
A) Les différentes mains 36
B) Les trous dans le manuscrit 49

CHAPITRE 2 **59**

Variations du récit dans la recension damascène **59**
A) Le Martyr du capitaine Ǧamr 59
B) ʿArnūs et la Vallée du Feu 69

CHAPITRE 3 **79**

La recension damascène et la grammaire du récit **79**
A) Gestion des invariants 92
a) Le schéma actantiel 92
b) Les « sphères d'action » 99
c) Les motifs 106
B) Les étapes du récit 113
C) La naissance du héros 119

DEUXIEME PARTIE **127**

LES ELEMENTS STRUCTURELS DU RECIT **129**

CHAPITRE 1 **131**

La structure par épisodes **131**
A) La structure en miroir 136
a) « *Sīrat* Maḥmūd » et « *Sīrat* Ǧawān » 138
b) De Damas au Caire 147
1) La structure d'ensemble 150
2) Les objets magiques 151
3) Aḥmad Āġā et ʿUṯmān 156
B) Les cycles d'épisodes 168
a) Šīḥa et les *fidāwīyeh* : la succession de Maʿrūf 169
1) Šīḥa et les *fidāwīyeh* récalcitrants 175

2) Šīḥa et les Adraʿīyeh 188
b) Le cycle de ʿArnūs (femmes et fils) 199
1) Les cycles associés : Šīḥa, ses femmes et ses fils, Aydamur 216
c) Les fausses conversions 220

CHAPITRE 2 **231**

Temps et espace **231**
A) L'organisation de l'espace 232
B) Le linéaire et le circulaire 237
C) Les mondes parallèles 253
D) Les itinéraires spatio-temporels, la géographie métaphorique 263
a) La Parade prestigieuse 263
b) Opposition et infiltration 266

CHAPITRE 3 **269**

Les schémas initiatiques **269**
A) Les tribulations de ʿAlī Āġā al-Warrāq 270
B) Les tribulations et l'initiation du héros 276
a) « Baybarṣ à la caserne » 279
b) « Le palais de Bādīs » 282
C) L'itinéraire de Šīḥa 284
D) La perte du nom et la prolifération des noms 290
E) Les « traversées du désert » 300
F) Au détour du chemin 302

TROISIEME PARTIE **307**

RITUALISATION ET PROCEDES NARRATIFS **309**

CHAPITRE 1 **311**

De la marge au centre **311**
A) Le manifeste (*ẓāhir*) et le caché (*bāṭin*) 319
a) La nomination 322
b) Les signes 325
1) Les signes extérieurs 325
2) Les signes distinctifs 335
B) Ritualisation et processus d'intégration : 350
a) « *hātū kurk* ! » 350
b) Le pacte 355
c) La prose rimée 359

CHAPITRE 2 **363**

Répétition et variation **363**
A) Le style formulaire 363
A) Les épisodes types 370
a) Episode type: prise des villes franques. 370
1) La prise de Tripoli 374
b) Episode type : La Chevauchée des fils des héros contre l'Islam. 384
1) La chevauchée de Qaṭmūriğ 387
2) La Chevauchée de Mīrūniš 396
3) La Chevauchée de la reine Maryam al-Ḥamqā' 399

B) L'attendu et l'inattendu 405

CHAPITRE 3 417

Doubles et substitution 417
A) Double et substitution dans la diégèse 419
a) Baybarṣ et ses doubles 421
B) Doubles et substitutions dans les fonctions dramatiques 434
a) La Substitution Aḥmad Āġā – ʿUṯmān – Šīḥa 436
b) Šīḥa : du Substitut au double 445
c) Le dédoublement des fonctions dramatiques 456
d) La Mise en abyme des fonctions dramatiques 461

CONCLUSION 473

BIBLIOGRAPHIE 491

INDEX 507

TABLES DES MATIERES 517

ANNEXES

ANNEXE 1

RESUME DE

SĪRAT AL-MALIK AL-ẒĀHIR BAYBARṢ

RECENSION DE DAMAS

MSS IFPO-IFEAD 8° 29995

SĪRAT AL-MALIK AL-ẒĀHIR BAYBARṢ

[N.B. Les chiffres en italiques représentent le numéro du fascicule dans la numérotation IFPO-IFEAD. Les titres sans crochets figurent dans le manuscrit. Pour ceux entre crochets ils ont été donnés soit par les éditeurs du manuscrit – jusqu'au fascicule 70, soit par moi-même. Entre parenthèses, après les titres figure la page où l'épisode commence dans le manuscrit.]

1

[Le rêve du roi al-Ṣaliḥ Ayyūb, son explication et ses conséquences]

Le roi fait un rêve et le matin ne s'en souvient plus. Il a « perdu » son rêve et le cherche. Sa femme lui dit qu'elle l'a envoyé au vizir Šāhīn qui l'a envoyé au *šayḫ* Muḥammad Daqīq Al-ʿĪd qui vient pour l'interpréter. Le *šayḫ* a trouvé le rêve et son interprétation dans un livre de *tafsīr*. Il dit au roi qu'il lui faut acheter des mamelouks. Le roi fait venir les marchands du Caire qui suggèrent d'envoyer un marchand de Damas, pour acheter ces mamelouks : ʿAlī Āġā al-Warrāq.

[Les vicissitudes de ʿAlī Āġā al-Warrāq] (p. 15)

L'épisode commence par la description de ʿAlī Āġā al-Warrāq comme homme généreux mais dans le besoin. En effet il a été ruiné à la suite de voyages malheureux. Parti avec une bonne cargaison pour la vente, il essuie un naufrage qui le jette dans l'errance. Enfin revenu à Damas il se terre chez lui car il a honte d'avoir tout perdu, alors que les marchands lui avaient confié de l'argent pour son commerce. Les marchands se réunissent et se rendent chez lui pour tenter de l'aider et lui remettent une autre somme d'argent pour qu'il puisse repartir en voyage. ʿAlī Āġā al-Warrāq achète tout ce dont il a besoin et repart. Comme il n'a pas suffisamment, il emprunte de l'argent à diverses personnes. Il se promet que cette fois-ci il ne prendra pas la mer. Mais il se fait attaquer par des bédouins qui le dépouillent. Après une nouvelle errance, il revient à Damas. Il s'enferme de nouveau chez lui. Il vend tout ce qu'il possède jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un manteau

que sa femme porte au *sūq* pour le vendre ; mais elle se le fait voler. Son mari la console et s'en remet à Dieu. Elle décide de retourner au *sūq*, en vain. Harcelé par ʿAbū Šaḥāda, un épicier à qui ils doivent de l'argent, ʿAlī Āġā al-Warrāq est empoigné de force par ce dernier qui le traîne devant Aḥmad Bāšā, frère de la Dame de Damas, et les truands. Aḥmad Bāšā accueille ʿAlī ʿĀġā al-Warrāq en lui jetant un habit de fourrure sur les épaules. Il demande à Abū Šaḥāda ce qu'il veut de ʿAlī Āġā al-Warrāq et, entendant la réponse, il l'insulte et lui dit d'aller chercher son dû après la prière du soir. ʿAbū Šaḥāda s'empresse de prévenir les autres créanciers. Pendant ce temps, Aḥmad Bāšā emmène ʿAlī Āġā al-Warrāq chez lui et le reçoit comme un hôte de qualité, lui donnant un habit et de l'argent. Puis il fait saisir Abū Šaḥāda et lui fait donner la bastonnade.

Mais bientôt ʿAlī Āġā al-Warrāq n'a plus d'argent et doit de nouveau vendre ses biens. C'est alors que la police frappe à sa porte. Il doit se rendre au palais de ʿĪsā al-Nāṣir, gouverneur de Damas. Il craint d'être arrêté, mais au contraire, on le comble de cadeaux, et il se rend au palais en grande pompe. Là, on lui présente l'envoyé du roi, al-Qubağī Bāšī, avec qui il doit se rendre au Caire pour voir le roi et recevoir sa mission. Il rentre chez lui avec al-Qubağī Bāšī. Lorsqu'il arrive chez lui, il voit sa maison entièrement remeublée avec tout le nécessaire. Sa femme lui explique ce qui s'est passé. Pendant dix jours, ʿAlī Āġā al-Warrāq se prépare au voyage en achetant des denrées pour les revendre en chemin, puis il se met en route avec al-Qubağī Bāšī.

[La quête de ʿAlī Āġā al-Warrāq] (p. 88)

Arrivé au Caire ʿAlī Āġā al-Warrāq est conduit chez le roi qui lui demande d'acheter soixante-quinze mamelouks, plus un mamelouk faible, comme lui, qu'il paiera avec une bourse qui lui vient des quarante-et-un Justes. Les grands du royaume lui demandent à leur tour de leur procurer des mamelouks. ʿAlī Āġā al-Warrāq rend visite à la Protectrice du Caire, Sayyida Zaynab. Puis il se met en route pour Damas avec al-Qubağī Bāšī. Dans chaque ville il est reçu par les marchands, vendant et achetant à profit. Arrivé à Damas il est accueilli partout en grande pompe car il est l'ami des puissants. Il semble que la chance a tourné pour lui et qu'il peut oublier les années de misère. Il paie ses dettes et rend à chacun son dû. Il achète et vend pendant dix jours, puis il est pris de faiblesse et tombe malade. Il voit le roi en rêve qui lui reproche d'avoir oublié sa mission. ʿAlī Āġā al-Warrāq se réveille et cherche la bourse qu'il finit par retrouver et se rappelle à son devoir. A partir de là il sait qu'il va aller mieux. Après sa guérison miraculeuse, il fait quelques achats pour le départ, met ses affaires en ordre et part à la recherche des mamelouks. Il arrive

enfin à Brousse où il espère en trouver, mais sa recherche reste vaine. La raison se trouve dans la jalousie des marchands du Caire. Apprenant comment ʿAlī Āġā al-Warrāq est traité et combien il s'est enrichi, ils ont été pris de jalousie, et ont écrit aux marchands de Brousse pour les prévenir de ne pas vendre de mamelouks à ʿAlī Āġā al-Warrāq.

Rentré au *ḫān*, ʿAlī Āġā al-Warrāq rencontre un derviche qui le conseille. Il lui indique un village où il doit se rendre déguisé. Il trouve les marchands de mamelouks dans le village indiqué et ils lui proposent de choisir. Au moment de payer, ʿAlī Āġā al-Warrāq se fait reconnaître. Il a choisi 73 mamelouks, mais les marchands refusent d'en toucher le prix. Il manque à ʿAlī Āġā al-Warrāq deux mamelouks sur le compte du trésor des musulmans. Revenu au *ḫān* il achète des vêtements et de la nourriture pour les mamelouks. Le derviche arrive et lui propose de l'aider à trouver les deux mamelouks manquants. Il lui conseille d'aller voir Masʿūd Bayk, gouverneur de Brousse, qui possède deux mamelouks de la trempe de ceux qu'il recherche. Il est reçu par Masʿūd Bayk qui lui dit ne pas pouvoir les lui vendre car ils sont affranchis. Les deux mamelouks, Qalawūn et Aydamur sont à la porte et lorsque ʿAlī Āġā al-Warrāq leur dit que ce n'est pas pour lui mais pour le Prince des Croyants, ils lui disent qu'en fait ils ne sont pas affranchis, que c'est une ruse de Masʿūd Bayk. Ils disent à ʿAlī Āġā al-Warrāq de reformuler sa demande. Lorsque Masʿūd Bayk lui répète que c'est impossible, Qalawūn et Aydamur s'interposent et nient avoir été affranchis. Masʿūd Bayk lui donne Qalawūn et Aydamur qu'il emmène au *ḫān*.

[Le mamelouk malade du Hammam de Brousse] (p. 149)

ʿAlī Āġā al-Warrāq conduit les mamelouks au hamman de Brousse. Assaillis par une mauvaise odeur, ils découvrent un mamelouk malade. Qalawūn s'apprête à le frapper, mais Aydamur s'interpose. ʿAlī Āġā al-Warrāq décide que ce mamelouk est celui que le roi lui a demandé d'acheter.

2

Il demande au propriétaire du hammam de le lui vendre, mais celui-ci répond qu'il ne lui appartient pas : il a été abandonné là par un derviche. On retrouve le derviche qui accepte de donner le mamelouk à ʿAlī Āġā al-Warrāq en échange de ce qu'il a dans sa poche. ʿAlī Āġā al-Warrāq retire de sa poche la bourse que lui avait donnée le roi.

[Le voyage à Damas] (fol. 4v.)

ʿAlī Āġā al-Warrāq complète les achats et retourne à Damas avec quatre cents mamelouks, deux par chameau. Maḥmūd chevauche avec Qalawūn, mais il doit s'arrêter fréquemment pour faire ses besoins, et Qalawūn décide d'abandonner Maḥmūd. Pendant la halte, ʿAlī Āġā al-Warrāq s'aperçoit de son absence et part à sa recherche. Il le retrouve, un lion près de lui le gardant et le protégeant du soleil. A son arrivée le lion s'en va. Maḥmūd lui apprend qu'il s'agit en fait du derviche. ʿAlī Āġā al-Warrāq confie Maḥmūd à Aydamur . Ils arrivent à Alep.

Le gouverneur d'Alep, al-Muẓaffar fait le tour des tentes et remarque Maḥmūd. Il désire que son fils ʿImād al-Dīn Abū al-Ḫayš s'affrère avec lui, car il a reconnu Maḥmūd comme étant l'élu de la prédiction. Il raconte comment il connaît cette prédiction. Lors d'un pèlerinage à la Mekke, il a rencontré Ğamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn et s'est affréré avec lui. Peu de temps après, celui-ci le convie à la forteresse où il assiste au mariage de la fille de Ğamr avec le capitaine Faḫr al-Aṣīl. Là, il assiste à la lecture d'un livre de prédictions attribué à l'Imam ʿAlī. C'est ainsi qu'il entend le nom de celui qui doit devenir roi et prendre le nom d'al-Ẓāhir. ʿAlī Āġā al-Warrāq continue son voyage et arrive à la forteresse d'al-Maʿarra. Là, le capitaine Asad al-Dīn, qui rançonne les voyageurs, reconnaît Maḥmūd comme l'enfant de la prédiction et les invite dans la forteresse où il s'affrère avec Maḥmūd. En revanche, le gouverneur de Ḥamā le méprise. Arrivés à Homs le gouverneur les accueille favorablement. Enfin à Damas, ils s'installent à Marğeh. Là le gouverneur de Damas inspecte les mamelouks. Arrivé à Maḥmūd il veut le faire jeter dans la rivière, mais Aydamur s'interpose.

[Maḥmūd au *maristān*] (fol. 11r.)

Maḥmūd étant toujours malade après l'arrivée à Damas, ʿAlī Āġā al-Warrāq décide de le laisser au *maristān*, pendant qu'il continue sa route vers le Caire. Mais le propriétaire ne prend pas vraiment soin de lui. Maḥmūd doit d'abord payer pour avoir de la nourriture convenable, puis il doit vendre ses vêtements. Cela n'étant pas suffisant, il se traîne jusqu'à la porte du *maristān* et entonne des récitations religieuses qui lui rapportent quelques aumônes que le *maristānī* lui prend pour payer la nourriture. La femme du meunier, voisin du *maristān*, ainsi que les voisines lui préparent un plat (*kebbeh*). Apparaissent alors trois personnages, l'un en vert, l'autre en rouge, le dernier en blanc. Il s'agit de Nūr al-Dīn, *šayḫ* Raslān et al-Ṣaliḥ Ayyūb. En présence des trois, et après avoir mangé le plat, il revient à la santé et se sent « comme un lion ». Il apprend aussi que le médicament que le *maristānī* est allé

lui chercher va le tuer. Il attend le retour du *maristānī*, prétend être toujours malade et lui donne la bastonnade.

Dans la boutique du médecin chef Maḥmūd s'aperçoit que le médecin donne les bons médicaments aux riches, mais de mauvais médicaments aux pauvres. Il s'adresse au médecin en prétendant être malade et le médecin se dirige vers un récipient en poterie. Maḥmūd exige un médicament pris dans le bocal de verre, et lui donne une correction.

Un jour Maḥmūd se rend dans la boutique d'un tailleur du *sūq* où il entend le fils du tailleur réciter le Coran. Il s'asseoit près de lui et corrige sa lecture. Il s'y rend ensuite tous les jours. Un jour arrive au *sūq* l'esclave de ʿĪsā al-Nāṣir, Saʿīd al-Būz, connu pour voler et violer les enfants. Il s'en prend au fils du tailleur et à Maḥmūd qui le frappe de son bâton et le tue. ʿĪsā al-Nāṣir envoie le chef de police et sa troupe pour prendre Maḥmūd qui tue un des hommes, et met les autres en fuite. ʿĪsā al-Nāṣir parvient à le faire arrêter et s'apprête à le mettre à mort lorsque ʿAlī Āġā al-Warrāq arrive et intervient, rappelant qu'il s'agit d'un mamelouk du roi et qu'il lui faut un décret signé de ʿĪsā al-Nāṣir et des notables s'il veut le tuer. Maḥmūd est libéré, et ʿAlī Āġā al-Warrāq le confie à Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī.

[Maḥmūd chez Aḥmad Bāšā] (fol. 20r.)

Maḥmūd se rend chez Aḥmad Bāšā où il soit s'occuper de son fils, Bazābiz. Mais un jour il est entraîné par les enfants du quartier contre d'autres enfants. Il revient triomphant de la « bataille », mais le fils d'Aḥmad Bāšā qu'il avait laissé seul sans surveillance, tombe et se fait mal. Maḥmūd, craignant la colère la femme d'Aḥmad Bāšā, ʿAyša al-Qarʿa, se réfugie sur le Ǧabal Qāsyūn où il trouve deux autres jeunes gens de son âge, aussi en fuite. C'est la nuit du Destin (27 de Ramaḍān) et chacun prie à sa manière. Maḥmūd prie pour que ceux qui furent la cause de son exil meurent de mort violente, il demande aussi d'avoir la force de quarante Justes « dans le bras gauche », et de régner sur les musulmans. Ses compagnons désirent devenir des gens de Dieu. Il retourne chez Aḥmad Bāšā où il se fait battre par ʿAyša.

3

La Dame de Damas entend Maḥmūd implorer sa belle-sœur. Elle lui demande de cesser de frapper Maḥmūd qui ressemble à son fils Baybarṣ récemment décédé. Mais ʿAyša ne veut rien entendre. La Dame de Damas se rend alors chez le

qāḍī avec vingt reconnaissances de dette de son frère, réclamant le paiement. Aḥmad Bāšā est convoqué chez le *qāḍī* et ne comprend pas pourquoi sa sœur agit ainsi. La Dame de Damas apprend à son frère ce qui se passe chez lui entre sa femme et le mamelouk. Elle lui demande de lui vendre Maḥmūd. Aḥmad Bāšā ne peut pas le lui vendre car il ne lui appartient pas. La Dame de Damas lui propose de le prendre chez elle et de s'en occuper jusqu'à ce que le roi lui demande de le lui envoyer.

[*Sīrat* Maḥmūd] (p. 33)

La Dame de Damas engage un *šayḫ* pour qu'il enseigne le Coran à Maḥmūd. Mais elle s'aperçoit que celui-ci le connaît déjà parfaitement. Elle lui demande de lui raconter son histoire. Maḥmūd lui parle de son ancêtre Muḥammad al-Adhamī, un ascète de la région de Šahrbān qui, un jour, trouve une pomme au bord d'une rivière et la mange. Puis il se rend compte qu'il ne sait pas à qui cette pomme appartient, et il décide de trouver le propriétaire du pommier pour lui dire ce qu'il a fait. Il apprend que le pommier appartient à la fille du roi. Ayant vu en rêve qu'elle aurait un fils de lui, elle accepte de pardonner son geste à l'ascète à la condition qu'il l'épouse et lui donne un fils. L'ascète accepte, mais à la condition qu'elle n'interfère pas avec ses affaires, et qu'elle le laisse libre d'agir à sa guise. Il l'épouse et la quitte à la suite de leur première nuit, lui annonçant qu'elle aura un fils : Ibrāhīm. Enfant précoce, Ibrāhīm apprend le Coran et ne se préoccupe pas des biens de ce monde. Il épouse une noble jeune femme qui lui donne un fils : Maḥmūd (aïeul du héros). Devenu Sultan, Ibrāhīm voit son père en rêve. Il décide de partir à sa recherche. Maḥmūd devient roi à quatorze ans, et bientôt sa grand-mère décide de partir sur les traces de son fils Ibrāhīm. De la Mekke à Tripoli en passant par Damas, elle finit par retrouver son fils au bord de la mer et, après une pêche miraculeuse, elle décide de rester avec lui. La mère de Maḥmūd a peur que son fils ne décide de suivre l'exemple de sa grand-mère et lui fait épouser une noble jeune fille qui lui donne un fils : Muḥammad. Son père le fait Sultan et part à la recherche de son propre père Ibrāhīm qu'il retrouve à la Mekke. Ce dernier se rend à Ǧabala où il meurt. Quant à Maḥmūd, il meurt à la Mekke.

Muḥammad fait la conquête du pays des Mazdéens et du Ḫwārizm où il s'installe et se marie. Sa femme lui donne trois fils : Ṭalʿa, Lamʿa, et Ǧamak. Voulant nommer l'un d'eux roi pour lui succéder, il leur fait passer une épreuve pour voir comment ils se comportent confrontés au pouvoir. C'est le plus jeune, Ǧamak, qui est choisi pour régner. Ses frères lui en veulent, mais feignent d'accepter la décision. A la mort du père, Ǧamak se marie avec Ayā Ḫān qui lui donne un fils, Maḥmūd et trois autres enfants. Un jour, à la chasse, Maḥmūd est séparé du groupe

et attaqué par ses oncles qui l'abandonnent, ligoté, dans une grotte, une pierre sur la poitrine. Un derviche le trouve et l'emmène avec lui. Maḥmūd tombe malade et le derviche le laisse dans le hammam de Brousse où le trouve ʿAlī Āġā al-Warrāq.

La Dame de Damas réunit les notables et le juge, devant lesquels elle adopte Maḥmūd et lui donne le nom de son propre fils décédé, Baybarṣ.

[Baybarṣ, le *litt* et l'arbalète] (p.86)

Se promenant dans le *sūq* de Damas, Baybarṣ tombe sur un tailleur opiomane. Il s'installe dans sa boutique. Le tailleur tente de le faire partir mais n'y parvient pas. Le tailleur finit par accepter qu'il reste là, et Baybarṣ se rend chez lui tous les jours.

Un vendredi, passe un courtier qui veut vendre une masse (*litt*). Après un marchandage à l'envers, Baybarṣ achète le *litt*. Il le montre à la Dame de Damas qui ne sait pas ce que c'est. Il l'amène chez un artisan pour faire refaire les chaînes. Mais le forgeron n'arrive pas à les chauffer. Il dit à Baybarṣ d'aller voir le chef des artisans qui n'y arrive pas non plus et le dirige alors vers un autre personnage : il s'agit d'un joailler étranger qui vit sous la citadelle.

Baybarṣ se rend chez le joailler qui le « reconnaît » dès que Baybarṣ lui montre le *litt*, et qui s'adresse à lui comme le Šah Maḥmūd, fils du Qān Ǧamak. Il lui raconte son histoire. Il vient du Ḫwārizm tout comme Baybarṣ. Son père, devin, voit un jour qu'un enfant est annoncé, qui s'appelle Maḥmūd, portant sept marques de petite vérole sur le front, et qui deviendra roi des arabes. Comme sa femme est enceinte à ce moment là, ils nomment leur fils Maḥmūd à sa naissance. Puis, il voit que les signes de sa royauté seront un *litt* et une arbalète à jalets qui apparaîtront à Damas. Il part pour Damas avec son fils à qui il a fait apprendre le métier de joaillier. A Alep, le père meurt et le fils se rend seul à Damas où il s'installe. Il reconnaît Baybarṣ comme le vrai propriètaire du *litt*. Baybarṣ lui laisse le *litt* pour qu'il le nettoie et le répare. Le lendemain il le lui rend brillant de mille feux. Le *litt* est fait de sept métaux différents et pèse vingt *raṭl* de Damas. Baybarṣ fait faire des crochets et une ceinture pour le porter sous sa tunique. La Dame de Damas lui recommande de ne jamais s'en séparer.

Baybarṣ reprend ses habitudes et se rend chez le tailleur tous les jours jusqu'au vendredi où le courtier revient avec, cette fois-ci une arbalète à jalets. Le même jeu de marchandage à l'envers s'instaure entre lui et le courtier. Baybarṣ paye l'arbalète quatre-vingt piastres, le même prix que le *litt*. Lorsque le courtier s'en va, Baybarṣ remarque un paysan avec lequel il s'entretient et se rend compte que le

courtier lui donne deux piastres. Il demande au paysan si c'est lui qui vendait l'arbalète. Le paysan, un laboureur raconte son histoire. Un jour, en labourant son champ, le soc de sa charrue s'est pris dans la terre. Il voit alors une plaque qu'il soulève, et découvre un escalier conduisant dans une cavité souterraine, où il trouve le *litt* et l'arbalète à jalets. Baybarṣ apprend que le courtier à donné deux piastres au laboureur pour le *litt*, et deux piastres pour l'arbalète. Baybarṣ se retourne contre le courtier et le frappe de son *litt*.

[Baybarṣ apprend le maniement de l'arbalète à jalets] (p. 126)

La Dame de Damas lui donne l'origine de son nom, al-Aqwāsī. Son grand-père et son père étaient experts du tir à l'arbalète, ce qui leur assura un haut rang. Elle propose à Baybarṣ de lui enseigner cet art. Baybarṣ devient expert au tir avec les jalets et dépasse même la Dame de Damas au bout de seulement quelques jours d'entraînement.

Il part alors s'exercer à la chasse aux oiseaux. Mais, en sortant du quartier il remarque un objet dépassant de la terrasse du voisin : une gouttière. Or il ne connaît pas cet objet et il lui tire dessus pour le faire tomber. Le voisin remet la gouttière en place et, tous les jours Baybarṣ la fait à nouveau tomber. Ce petit manège dure quelques temps, puis le voisin va se plaindre à la Dame de Damas qui en parle à Baybarṣ en lui expliquant la fonction de la gouttière.

La Dame de Damas demande alors à un autre voisin de conduire Baybarṣ dans une vallée où il pourra tirer sur des oiseaux. Mais la confrérie des chasseurs demande à la Dame de permettre à Baybarṣ de passer les épreuves d'admission. L'épreuve que doit passer Baybarṣ consiste à tuer quarante oiseaux avec quarante jalets. Le jour où il doit se rendre dans la vallée le *šayḫ* de la confrérie s'y rend d'abord et fait des invocations sataniques pour effrayer les oiseaux afin que Baybarṣ n'en trouve aucun. Mais la Dame de Damas donne à Baybarṣ une flûte en cuivre qui fera venir à lui les oiseaux au cas où il n'en trouverait pas. C'est en effet ce qui se passe et Baybarṣ en tue trente-neuf avec trente-neuf jalets.

4

Le *šayḫ*, perché sur un arbre, tente d'effrayer les oiseaux, mais Baybarṣ le voit et lance un jalet fendu en deux dont une partie vient tuer un oiseau et l'autre crève un œil du *šayḫ*. Aḥmad Bāšā propose d'emmener Baybarṣ à la fête où se trouveront les *ahl al-ṭawābiq*, des saltimbanques qui « jouent » à se battre, au

ḥakam, sorte de combat où les bâtons remplacent les sabres, puis au combat au sabre et bouclier. Baybarṣ attend le jour de la fête avec impatience pour voir ces gens-là.

Baybarṣ apprend les sept degrés du *ḥakam* (p. 11)

Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī présente à Baybarṣ les joueurs de *ḥakam*. Ils font une démonstration et Baybarṣ, ravi, les récompense généreusement. Au bout de quatre jours, Baybarṣ rentre chez lui et demande à la Dame de Damas d'intercéder pour lui auprès d'Aḥmad Bāšā pour qu'on lui apprenne à jouer au *ḥakam*. Aḥmad Bāšā fait venir le chef chez la Dame de Damas pour qu'il enseigne son art à Baybarṣ. Elle invite toute la troupe chez elle et, après maintes réjouissances, Baybarṣ est admis comme un fils par le chef, et frère par les autres. Ils acceptent de lui enseigner leur art. En sept mois il a appris les sept stades de l'art et les surpasse tous.

Aḥmad Āġā Istīt Āġāt Bāb al-Salām (p. 35)

Baybarṣ se rend chez le tailleur du *sūq*. Soudain les marchands ferment leurs boutiques à l'arrivée d'Aḥmad Āġā qui s'en prend aux jeunes garçons qu'il emmène chez lui pour les sodomiser. Baybarṣ fait mine de le suivre avec le tailleur mais, arrivés devant la mosquée des Omeyyades, il lui lance un coup de *litt*. Il le traîne ensuite chez lui et explique l'affaire à la Dame de Damas. Elle se précipite pour libérer l'Āġā qui est, selon elle, un homme de noble origine. Elle veut que Baybarṣ fasse la paix avec lui. Mais Aḥmad Āġā la rassure, toute cette affaire semble lui avoir ouvert les yeux sur sa faute, et il se repent. La Dame de Damas lui offre un vêtement. Pendant que Aḥmad Āġā se repent à la mosquée, Aḥmad Bāšā arrive, craignant pour Baybarṣ que le repentir d'Aḥmad Āġā ne soit pas sincère. Il prévient les joueurs de *ḥakam* qui arrivent aussitôt. Mais Aḥmad s'est effectivement repenti.

Baybarṣ et Maḥmūd le lutteur (p. 93)

Un vendredi, alors que Baybarṣ se rend à la mosquée des Omeyyades pour la prière, il remarque un homme au pied de la citadelle qui défie les gens à la litte. Aḥmad Āġā lui explique qu'il s'agit d'un étranger qui se rend de pays en pays pour défier les gens, et qui n'a jamais perdu un combat. Baybarṣ le défie et le bat. Il est porté en triomphe jusqu'au palais de la Dame de Damas. Pour tout vêtement, il porte le manteau que lui a remis le lutteur pour sa victoire. La Dame de Damas n'est pas très contente de le voir arriver ainsi. Elle fait bonne figure devant les gens et les réjouissances commencent. Mais plus tard elle s'en prend à Baybarṣ qui lui raconte

ce qui est arrivé et comment, après s'être à moitié dénudé pour la litte, les gens ont admiré sa prestance. Elle lui fait remarquer qu'il devrait plutôt étudier que de se livrer à de tels jeux, et lui fait promettre que le lendemain il ira à la mosquée pour étudier. Mais dans la nuit, le roi al-Ṣaliḥ Ayyūb lui apparaît en songe et lui reproche son attitude envers Baybarṣ. Le lendemain matin, alors que Baybarṣ s'apprête à partir pour la mosquée, elle l'arrête et lui dit de rester là avec ses amis.

Baybarṣ tue al-ʿArand, palefrenier du gouverneur de Damas (p. 127)

Un jour qu'il passe près de la citadelle avec ses amis, Baybarṣ voit un attroupement. Il s'agit du palefrenier de ʿĪsā al-Nāṣir, qui provoque les gens au *ḥakam* et qui sème la terreur. Il vient de tuer un jeune homme que son père, Abū al-Ṣāliḥānī, pleure, tenant le bâton de *ḥakam* de son fils dans ses mains. Aḥmad Āġā explique toute la situation à Baybarṣ. Celui-ci prend le bâton du fils du vieillard et lance un défi au palefrenier qui lui dit de partir et le traite d'efféminé. Baybarṣ tue le palefrenier, revient au palais et raconte l'affaire à la Dame de Damas. Celle-ci envoie immédiatement mille piastres à ʿĪsā al-Nāṣir comme prix du sang, avec une lettre. ʿĪsā al-Nāṣir renvoie les proches du défunt pour qu'ils enterrent le palefrenier. Il accepte le prix du sang, mais sa haine pour Baybarṣ grandit, et il n'attend que l'occasion de se venger. Baybarṣ, à présent, est craint et respecté plus que le gouverneur, les gens de Damas sont heureux de voir ce « lion » faire justice et débarrasser le pays des criminels.

Baybarṣ et ʻĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī (p. 151)

Un jour, alors que Baybarṣ et ses amis sont assis dans le palais, arrive un colosse. Il s'adresse à Baybarṣ et lève le voile de son front pour y reconnaître les signes de la prédiction. Il teste ensuite Baybarṣ en lui faisant tendre un arc, ce qu'il fait d'une seule main. Le colosse se présente comme étant ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī. C'est un *fidāwī* et il croit en la prédiction annonçant que Baybarṣ deviendra roi.

5

ʿĀṣim demande alors à Baybarṣ de s'affrérer avec lui selon le pacte de Dieu. Baybarṣ lui fait préparer un repas, et lui propose de rester quelques jours pour visiter Damas. Le lendemain matin ʿĀṣim se prépare et Baybarṣ lui demande quels sont certains des objets qu'il porte sur lui. ʿĀṣim lui explique à quoi sert le *mafrad*, sorte

d'échelle à grapins pour passer les murailles. En dix jours, Baybarṣ en maîtrise l'usage.

Baybarṣ et le *babb* Sarğawīl al-Mahrī roi de Ṣafad (p. 13)

Baybarṣ et ʿĀṣim, revenant de promenade, trouvent deux paysans assis devant le palais. La Dame de Damas lui explique qu'elle possède pour moitié un village, Ṣanamayn, dont l'autre moitié est possédée par Sarğawīl al-Mahrī, seigneur de Ṣafad, un roi Franc. Tous les ans, les paysans viennent lui demander de leur fournir le grain pour la récolte, mais ils ne lui donnent jamais son dû en retour, toujours prétextant la sécheresse ou une mauvaise récolte. Cette année elle leur a dit qu'elle n'avait plus rien à faire avec eux, puisqu'à présent tout appartient à Baybarṣ. Celui-ci accepte de leur donner de quoi semer. Mais il se renseigne pour savoir où ils sont descendus et s'y rend. Là il rencontre un jeune paysan, Ḫalīl, qui pleure et lui raconte son histoire : à la mort de son père toute sa terre avait été confiée aux deux *šayḫ-s* qui devaient leur donner de quoi vivre, mais ceux-ci ont tout pris, disant que le père leur avait vendu la propriété, si bien que le jeune homme s'est retrouvé sans rien, à leur merci, comme employé sous-payé. Il les a suivis à Damas et leur réclame son salaire pour pouvoir acheter des vêtements pour sa famille, mais les *šayḫ-s* refusent toujours de le payer. En outre le jeune paysan raconte qu'il les a entendus rire du bon tour qu'ils viennent de jouer à Baybarṣ car ils n'ont pas l'intention de lui donner quoi que ce soit de la récolte en retour des grains. Baybarṣ propose à Ḫalīl d'entrer à son service. Il espionnera ce qui se passe pour le prévenir. Baybarṣ demande à un des joueurs de *ḥakam* d'accompagner Ḫalīl au *sūq* pour lui acheter des vêtements.

Le temps venu, Ḫalīl prévient Baybarṣ que la récolte est bonne. Baybarṣ se rend à Ṣanamayn avec ses compagnons. Il est tout d'abord mal reçu par Kaʿkaʿ, un des *šayḫ-s*. Comme il se plaint et l'insulte, l'autre *šayḫ*, Kʿaykiʿ, fait préparer un repas digne de lui. Puis arrive le fils de Sarğawīl al-Mahrī, Marīn, ainsi que le neveu de Mārīn, petit-fils de Sarğawīl, Kasībū al-Kayyāl, royalement accueillis par les villageois qui lui demandent de les débarrasser de Baybarṣ. Ils imaginent un stratagème : ils écrivent un document comme quoi ils doivent tant de grains à Marīn qui doit se présenter au partage, puis prendre son dû avant qu'on ne procède au partage lui-même. Les villageois et Marīn partageront le bénéfice. Mais Ḫalīl prévient Baybarṣ. ʿĀṣim sort et attend près de l'endroit où loge Baybarṣ. Lorsque l'envoyé du *babb* arrive, il prend peur à la vue d'un *fidāwī* et à l'aspect effrayant de ʿĀṣim. Le fils du *babb* se rend chez Baybarṣ et ʿĀṣim le fait entrer. Il présente le document à Baybarṣ, mais celui-ci ne démord pas de son droit à la moitié de la

récolte. Les *šayḫ-s* tentent alors un autre plan : ils vont voler le grain. Mais Ḫalīl les entend et prévient Baybarṣ. ʿĀṣim se poste la nuit près du grenier et les effraie. Le jour du partage arrive. La part de Baybarṣ est placée parterre, alors que celle du *babb* est mise dans des sacs, les villageois prétendant que la quantité est la même dans les deux cas. A la fin du partage Baybarṣ exige les sacs, réclame l'ensemble du village pour la Dame de Damas et, se servant du *litt*, il tue Kasībū et fait un massacre. Il revient à Damas avec tout le grain et le fils du *babb* comme prisonnier. Voyant cela, ʿĪsā al-Nāṣir propose au conseil de faire arrêter Baybarṣ et de l'envoyer, attaché, au *babb* avec son fils libéré pour qu'il fasse de lui ce qu'il veut. ʿĪsā al-Nāṣir donne donc l'ordre à un capitaine de police ennemi de Baybarṣ d'aller l'arrêter. Mais les gens du conseil vont voir le chef des notables, Maḥmūd Efendī al-Aǧalānī, qui les ramène à la réalité en rappelant les bienfaits de Baybarṣ ; il a un plan pour sortir de cette situation. Il écrit à Baybarṣ pour le mettre en garde, et fait porter le message par le tailleur Muḥammad. Baybarṣ se rend au palais avec tous ses hommes en armes. ʿĪsā al-Nāṣir prend peur, et lui promet mille hommes pour une campagne contre le roi Franc. Mais ʿĪsā al-Nāṣir reçoit une missive de Sarǧawīl al-Mahrī qui lui demande de lui envoyer Baybarṣ et son fils, comme promis, sinon il attaquera Damas. ʿĪsā al-Nāṣir lui répond d'attaquer Damas pour qu'il puisse envoyer Baybarṣ avec mille de ses hommes à lui qui déserteront et laisseront Baybarṣ à la merci de Sarǧawīl al-Mahrī. Le roi réunit vingt mille hommes et se dirige vers Damas. Baybarṣ se prépare à partir avec les hommes de ʿĪsā al-Nāṣir et les siens, mais ʿĀṣim dit qu'il veut retourner chez lui et quitte Baybarṣ. Les armées se rencontrent. Pendant la bataille, les soldats de ʿĪsā al-Nāṣir s'enfuient et vont annoncer à ʿĪsā al-Nāṣir que Baybarṣ est mort. Celui-ci, en effet, est tombé de cheval et, inconscient, il est fait prisonnier par Sarǧawīl. Mais deux *fidāwīyeh* parviennent à le délivrer et enlèvent Sarǧawīl qu'ils ont drogué. Il s'agit de Dibl al-Baysānī et Ḥasan al-Ḥūrānī que ʿĀṣim a prévenus. Ils décident de le laisser partir en échange de son pavillon. Mais bientôt ʿĀṣim arrive avec ses hommes et les têtes des ennemis qu'il empile devant le pavillon.

6

Sarǧawīl envoie chercher sa rançon. Baybarṣ fait prévenir les gens de Damas de sa victoire, ainsi que ʿĪsā al-Nāṣir, mais celui-ci craint que Baybarṣ et les *fidāwīyeh* ne prennent la ville et il en fait fermer toutes les portes. Pendant que Baybarṣ attend devant la ville, Dibl y entre secrètement, et se rend chez ʿĪsā al-Nāṣir qu'il menace de son poignard ; il le tuera s'il ne fait pas ouvrir les portes. Le lendemain Baybarṣ est surpris de voir que les portes sont ouvertes, et il entre en

triomphe avec les *fidāwīyeh*. Quelques temps après, ceux-ci prennent congé de Baybarṣ.

[La ruse du gouverneur de Damas, et le voyage de Baybarṣ en Egypte]

Devant la popularité grandissante de Baybarṣ à Damas, le gouverneur décide d'employer la ruse pour le discréditer. Il fait croire aux notables qu'il écrit une lettre au roi pour faire l'éloge de Baybarṣ, et le faire nommer gouverneur de la Citadelle, mais il fait faire un faux par un chrétien après que les dignitaires ont signé, et l'expédie au roi. Au Caire, le roi prend à parti son vizir en lui demandant pourquoi il fait passer le laid pour le beau. Il sait déjà ce qui se passe, car il appartient au monde du Secret. La lettre indique que Baybarṣ est, en fait, l'amant de la Dame de Damas et que leur maison est devenue un lieu de débauche et un repère de truands. Le roi prend alors à part Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī, le mari de Sitt ʿAyša, la sœur de la Dame de Damas, et lui montre la lettre. Naǧm al-Dīn est fou de colère. Le roi lui demande de se rendre à Damas et de faire une enquête, puis de faire ce que bon lui semblera, selon le résultat.

Naǧm al-Dīn arrive en Syrie. Il fait savoir qu'il ne veut pas qu'on vienne l'accueillir. Baybarṣ en entend parler et rapporte cela à la Dame de Damas qui s'inquiète et raconte à Baybarṣ que Naǧm al-Dīn est son beau-frère. Baybarṣ décide de se rendre auprès de lui en secret, à Ṣanamayn. Il se présente à Naǧm al-Dīn qui est surpris de sa courtoisie, et qui voit en lui non pas un mamelouk mais un homme libre, éduqué. Il l'interroge sur sa lignée et sur ses connaissances. Satisfait, il lui demande de ne rien dire de cette visite.

Naǧm al-Dīn se rend ensuite à Damas et s'installe à Marǧeh. Là, les dignitaires et ʿĪsā al-Nāṣir viennent le voir. Ils se rendent à la Mosquée et, après le prêche, Naǧm al-Dīn, demande aux dignitaires ce qu'ils pensent de Baybarṣ. Tous le présentent comme un homme digne, dont la présence profite à chacun. Ils parlent de la haute fonction que le gouverneur veut lui donner en référence à la lettre qu'ils avaient ratifiée. Naǧm al-Dīn se rend au conseil et fait venir le chef du quartier chrétien et celui du quartier juif. Leur témoignage sur Baybarṣ rejoint celui des dignitaires. Ils racontent en particulier comment Baybarṣ a débarrassé Damas des truands, voleurs et violeurs. Naǧm al-Dīn dévoile alors la lettre envoyée au roi comme un faux, et accuse ʿĪsā al-Nāṣir qui se jette à ses pieds et demande pardon. Baybarṣ intercède en faveur de ʿĪsā al-Nāṣir qui garde son rang et sa fonction.

Naǧm al-Dīn demande à la Dame de Damas de laisser Baybarṣ partir avec lui. Elle refuse d'abord. Mais, pendant la nuit, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb lui apparaît en

rêve et lui ordonne de laisser Baybarṣ partir pour l'Egypte où son destin l'attend. Le lendemain Baybarṣ prépare ses affaires pour le voyage. La Dame de Damas confie un coffre à Naǧm al-Dīn pour sa sœur, en lui demandant de ne pas l'ouvrir et de le garder comme sa vie.

Baybarṣ et Naǧm al-Dīn se mettent en route. Lors d'une halte, Baybarṣ entend des chants provenant de l'une des tentes. Il s'y rend et passe la soirée avec les palefreniers qui chantent et dansent. En retournant dans son pavillon, il aperçoit deux hommes. L'un d'eux, jeune et beau comme la pleine lune, est enchaîné ; l'autre, plus âgé, creuse un trou. Baybarṣ leur demande ce qu'ils font, et le plus âgé répond qu'il creuse la tombe de son fils qu'il va enterrer vivant. Baybarṣ veut savoir quel crime le jeune homme a commis. L'homme, Ḥasan al-Ḥūrānī, finit pas le lui dire.

Il raconte comment son fils Ibrāhīm, ayant insulté les bergers qui rentrent chaque soir avec le même nombre de bêtes, au lieu d'augmenter leur nombre, décide un matin de partir seul avec tout le troupeau. Plusieurs jours s'écoulent sans nouvelles de lui, malgré les recherches entreprises. Ḥasan se fait copieusement tancer par sa femme Ayša qui lui rappelle qui elle est, ainsi que ses exploits de jeune vierge, lorsque partie pour la chasse aux brigands, elle revint avec leurs têtes. Lorsque le fils revient avec beaucoup plus de bêtes qu'au départ, il ramène aussi la tête d'un lion avec lequel il s'est battu. Sa mère le félicite, mais en l'embrassant elle s'aperçoit que sa manche est déchirée. Elle lui demande comment cela est arrivé. Il explique qu'il a dû se battre au corps à corps avec le lion qui lui a déchiré la manche. Elle entre alors dans une colère folle car cette déchirure déhonore le clan, et exige de son mari qu'il enterre son fils vivant. Baybarṣ intercède auprès de Ḥasan pour libérer son fils à condition que celui-ci abandonne le nom de son père et de sa mère. Le fils accepte et s'en va suivre son chemin d'errance comme le « Chevalier sans Nom ».

Baybarṣ et sa suite se remettent en route. Ils sont arrêtés à l'entrée d'un défilé sur la terre d'al-ʿArīš par des Francs qui leur demandent un droit de passage. Baybarṣ ne comprend pas pourquoi et Naǧm al-Dīn lui explique que le roi est faible, que la terre d'Islam est petite, et que toutes les côtes appartiennent aux Francs. Baybarṣ dit qu'il se rendra seul auprès du fils du *babb* pour lui porter le droit de passage. Arrivé au camp du fils du *babb*, Baybarṣ tire son épée et lui coupe la tête. Aussitôt les soldats se jettent sur lui et la bataille fait rage.

7

Lorsque que Naǧm al-Dīn arrive, Baybarṣ a déjà vaincu.

Baybarṣ et Naǧm al-Dīn se mettent en route pour le Caire. Arrivés au palais de Naǧm al-Dīn, Baybarṣ désire demeurer dans le bâtiment extérieur, pour ne pas gêner son hôte et pour ne pas être gêné lui-même. Naǧm al-Dīn le présente à sa femme, et ils passent la soirée ensemble. Resté seul avec sa femme, Naǧm al-Dīn lui donne le coffre que lui a confié sa sœur, curieux de savoir ce qu'il contient. Elle en tire un dinar d'or, un long bas en cuir jaune, et un diadème. Il ne comprend pas pensant qu'il s'agissait de choses très précieuses. Elle lui dit qu'il s'agit en fait d'un code entre femme. Ce coffre représente Baybarṣ et ses vertus : petit mais précieux comme le dinar, impossible à piétiner comme le bas de cuir, et fait pour être porté comme un diadème ornant la tête.

Le lendemain, Naǧm al-Dīn se rend au conseil, laissant Baybarṣ seul. Celui-ci se rend aux écuries où il rencontre le chef des palefreniers, ʿUqayrib. Celui-ci possède trois caractéristiques : c'est un fumeur d'opium, un séducteur de jeunes gens et un misérable. Il tente de séduire Baybarṣ qui s'emporte contre lui et le frappe. Le lendemain, ne voulant pas se rendre aux écuries pour éviter le palefrenier ʿUqayrib, Baybarṣ se met à réciter le Coran. Un *šayḫ* de la mosquée du quartier l'entend et s'adresse à lui pour qu'il lui montre son visage. Baybarṣ pense d'abord qu'il s'agit d'un autre pédéraste, mais voyant le *šayḫ*, il le fait entrer. Il s'agit du *šayḫ* Muḥammad Ṭaqṭīq qui devient son compagnon dans sa découverte du Caire.

Un jour, ils passent devant la boutique de Karīm al-Dīn, fils du *qāḍī* Yaḥyā, tombé dans la misère, et qui vend du *salep*. Baybarṣ fait distribuer du *salep* à tout le quartier par le fils de Karīm. Puis il part sans payer. Le fils raconte cela à sa mère qui dit à son mari de ne pas s'inquiéter. Elle lui donne une de ses boucles d'oreilles d'or pour la vendre et acheter de quoi continuer son commerce. Le lendemain, même manège. La mère donne une seconde boucle à son mari. Le surlendemain, Baybarṣ n'arrive pas à l'heure habituelle, mais la femme dit de ne pas s'inquiéter, qu'il viendra avec le soleil. En fait, Baybarṣ voulait faire un don de mille piastres à Karīm al-Dīn, mais il a oublié. De retour chez lui il met de nouveau mille piastres dans sa poche. Arrivé à la boutique, Karīm al-Dīn lui présente sa femme qui se jette à ses pieds et l'appelle Šah Mahmūd, fils du Qān Ǧamak. Baybarṣ lui demande comment elle connaît son vrai nom. Elle lui dit qu'elle a vu, en rêve, la Dame du Caire (Zaynab) qui lui a dit qu'il viendrait et les sortirait de leur misère. Baybarṣ donne les deux mille piastres à Karīm al-Dīn et lui dit d'acheter une boutique et une maison d'ici sept jours. Le huitième jour, Baybarṣ et le *šayḫ* Muḥammad Ṭaqṭīq se rendent au *sūq* : ils voient Karīm al-Dīn, bien vêtu devant sa nouvelle boutique.

Karīm al-Dīn les invite aussi dans sa nouvelle maison où ils passent la soirée. Le lendemain, Naǧm al-Dīn demande à Baybarṣ où il a passé la soirée, et Baybarṣ lui dit qu'il a dîné avec Karīm al-Dīn, chez lui. Naǧm al-Dīn est surpris car il sait que Karīm al-Dīn est pauvre. Il demande au *šayḫ* Muḥammad Ṭaqṭīq ce qu'il en est, et ce dernier lui explique toute l'histoire.

Un jour que Baybarṣ se trouve avec *šayḫ* Muḥammad Ṭaqṭīq chez Karīm al-Dīn, ils devisent sur comment va le monde. On lui apprend que, bien que le roi soit un saint homme, il n'en est pas de même de ceux qui l'entourent. On lui explique que chaque quartier possède son Āġā et que celui du quartier des parfumeurs, l'Āġā des *wǧāqīyeh*[1] s'en prend aux jeunes filles et aux jeunes gens qui passent et les emmène dans son repaire. Si on se plaint de lui auprès des dignitaires, il les corrompt. Baybarṣ décide d'aller le trouver. Le *šayḫ* Muḥammad Ṭaqṭīq le prévient que si l'Āġā s'empare de lui il va l'emmener pour le sodomiser. Lorsqu'il arrive, l'Āġā s'en prend justement à une jeune fille qu'il a attrapée par les cheveux. Baybarṣ lui dit de la laisser partir. L'Āġā trouvant Baybarṣ encore plus à son goût que la fille, il lâche celle-ci et s'apprête à s'emparer de Baybarṣ qui lui donne un coup de *litt* et lui brise le crâne. Voyant cela, Muḥammad Ṭaqṭīq prend ses jambes à son cou.

On amène le cadavre de l'Āġā au roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et on lui explique que c'est le mamelouk de Naǧm al-Dīn qui l'a tué, et que ce mamelouk est en fait celui qu'il avait envoyé acheter. Le roi envoie le vizir Šāḥīn chercher Baybarṣ. Celui-ci arrive au *dīwān* et s'adresse au roi dans les termes les plus purs, entonnant deux vers. Le roi, impressionné, voit en lui le corbeau de son rêve. Mais le *qāḍī*, qui est en fait un chrétien, Ǧawān, réagit violemment contre Baybarṣ.

[Origines et filiation du *qāḍī* Ǧawān] (p. 56)

Dans un monastère près de Gênes, le monastère al-ʿAmūd, « proche » du Vatican, et d'un « Pape », le pape Bašrān, marié avant de s'être fait moine à la mort de sa femme, et ayant eu d'elle trois enfants. Il fait venir ses trois enfants, à la veille de sa mort, pour les conseiller et leur léguer à chacun une tâche. A son fils aîné, Karsīmūn il recommande le monastère al-ʿAmūd, à son deuxième fils, Saqrāq il confie l'Eglise d'Or à Gênes. Au troisième, Aṣfūt, il confie le monastère de Yaġra, près d'Antioche.

[1] Il s'agit d'un chef d'armée.

Aṣfūt fait prospérer le monastère qui comprend quarante moines. Un jour, le *babb* Māryās lui amène sa fille pour qu'elle devienne nonne. Mais, sous le prétexte de l'instruire, Aṣfūt jouit d'elle, ainsi que les quarante moines. Alors qu'elle est enceinte de huit mois, Aṣfūt fait venir son père pour qu'il l'emmène. Le jour venu, elle accouche d'un garçon, Ǧawān, ressemblant à un démon. A l'âge de cinq ans, sa mère meurt et son grand père, le *babb* Māryās, le met à l'école. Mais il tourmente les autres enfants en les battant ou en leur mettant le doigt au cul, si bien que le *babb* Māryās l'envoie chez son oncle, Karsīmūn, au monastère où il apprend les sciences et la religion. Un jour, Ǧawān part à la recherche de l'argent de son oncle. Il tombe devant une porte de marbre qu'il ouvre. Il se trouve alors devant la réplique d'un hammam, dans lequel il voit de beaux jeunes gens et un jeune homme malade. Il voit une autre porte de marbre qu'il ouvre, et se retrouve devant un désert avec des montagnes rocheuses, et il voit les jeunes gens du hammam, avec le jeune homme malade. Là, se trouvent aussi des colosses portant armure et casque. Une troisième porte, et il se trouve devant le *dīwān* avec le roi, le jeune homme malade, à présent guéri, près de lui. Puis une quatrième porte s'ouvre sur le spectacle du *dīwān*, avec le roi entouré des jeunes gens dont chacun occupe un rang et une fonction et, parmi eux, le jeune homme malade comme chef des armées. Une cinquième porte et il voit le roi avec le jeune homme malade lui rendant hommage. Puis une sixième porte ouvre sur un *dīwān* plus spacieux, avec le jeune homme malade à la place du roi, entouré des jeunes gens et des colosses en armure. Enfin, une septième porte révèle une pièce au centre de laquelle se trouve un trépied sur lequel est attaché un patriarche, son portrait craché, portant comme lui le nom de Ǧawān, découpé morceau par morceau par Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il, dit Šīḥa .

Karsīmūn arrive alors et lui explique que ce qu'il voit doit arriver. Ǧawān lui demande si quelqu'un d'autre que lui s'appelle Ǧawān, mais il répond qu'il n'en sait rien, et qu'il s'agit peut-être bien de lui. Ǧawān trouve alors un livre dans lequel son destin est écrit, ainsi que celui de Baybarṣ et Šaʿbān qui lui donnera la mort. Il décide de trouver Šaʿbān et lui faire un sort avant que celui-ci ne le tue. Il retourne chez son oncle à Yaġra où il apprend que le *babb* Māryās étant mort, son oncle, le frère du *babb*, a pris sa place. Cet oncle a une très belle fille, Māryā que Ǧawān décide d'épouser et qui lui donne un fils, Aṣfūt, et une fille, Rūmā, très belle et célébrée pour sa beauté. Mais Ǧawān n'oublie pas Šaʿbān. Il part pour Damas, se convertit faussement à l'Islam et s'instruit dans la religion musulmane pendant cinq ans. Sa femme étant morte, il retourne à Yaġra où son oncle meurt trois jours après son arrivée. Ǧawān est choisi pour lui succéder, mais il repart en laissant un des dignitaires en charge : ʿAbd al-Ṣalīb.

Ǧawān se rend à la forteresse de Sayf al-Rūm Ibn Raqṭīš (al-Burṭuquš), pilleur de caravanes. Il lui propose de se mettre à son service et de le suivre. En échange il lui promet sa fille, Rūmā, en mariage. Ils vont se mettre à la recherche de Šaʿbān et de Maḥmūd pour les tuer, et détourner ainsi la prédiction. Ǧawān se fait passer pour un maître d'école et s'installe à Ġazza, afin de se faire connaître de l'émir Sayf al-Qabā'il. Celui-ci lui confie son fils, Šaʿbān. Ǧawān se prépare à partir pour Yāfā où il a affrété un bateau, alors que le frère de Sayf al-Qabā'il, Ǧābir envoie son propre fils Ibrāhīm pour étudier auprès de Ǧawān. Avant de partir, Ǧawān confie un sac à Šaʿbān et lui dit d'aller le porter à la porte de la ville. En chemin il rencontre son cousin et échange ses vêtements avec lui. On lui indique où il doit poser le sac, et il monte dans une charrette dans laquelle se trouvent Sayf al-Rūm et un autre homme qui s'emparent de lui et le cachent. Arrivés à Yāfā, ils font sortir Šaʿbān, mais Ǧawān ne reconnaît pas ses vêtements et lui demande qui il est ; l'autre répond qu'il est Ibrāhīm, et Ǧawān pense qu'il s'agit de son cousin qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Il le teste sur la lecture pour savoir s'il dit la vérité. Mais Šaʿbān prétend ne pas savoir lire et être stupide. Al-Burṭuquš pense qu'il s'agit bien d'Ibrāhīm, mais Ǧawān n'est pas convaincu. Ils continuent leur route jusqu'au monastère al-ʿĀmūd.

Seul, Šaʿbān pense à son père, sa mère et sa patrie et se met à pleurer. Lui apparaît alors un homme vêtu de vert qui lui dit que de grandes choses l'attendent. Il lui donne un livre écrit en grec et lui dit de le lire : il s'agit du même livre dans lequel Ǧawān a lu son destin. Šaʿbān lui dit ne pas savoir lire le grec, mais l'homme invoque l'assistance du maître Abū al-ʿAbbās et lorsque Šaʿbān ouvre le livre il s'aperçoit qu'il peut le lire. Il le lit trois fois, puis il est découvert par Ǧawān et Karsīmūn, et il jette le livre à la mer. Karsīmūn les chasse du monastère et ils reprennent la mer, en route pour Yaġra. Au troisième, jour ils essuient une tempête. Lorsque celle-ci se calme, Ǧawān demande au capitaine de les débarquer où qu'ils soient. Ils sont près de Gênes et arrivés sur terre, ils s'effondrent épuisés. Lorsque Šaʿbān se réveille, il les voit tous endormis et s'enfuit. Il se cache jusqu'au départ du bateau. Mais il est découvert par Ǧawān parmi les plans d'armoise, d'où son surnom à présent de Šīḥa. En chemin ils rencontrent l'oncle gênois de Ǧawān, Saqrāq qui trouve que Šīḥa ressemble trait pour trait au fils du *babb* qui vient de mourir. Ǧawān invente alors un stratagème pour faire passer Šīḥa pour le fils du *babb*. Le soir il emmène Šīḥa au cimetière, là il déterre le fils du *babb* et Šīḥa prend ses vêtements. Il met Šīḥa dans le cercueil avec un trou pour qu'il puisse respirer, puis il fait préparer l'encensoir et s'habille en moine. Il se présente au *dīwān* du *babb* en disant la messe et prononçant des incantations incompréhensibles. Le *babb* lui demande de le consoler de la mort de son fils. Ǧawān fait venir les moines et les dignitaires et

leur demande pourquoi ils n'ont pas tenté de faire revivre le fils du *babb*. Ils répondent que seul le Messie peut faire cela. Ğawān leur dit alors que lui peut le faire car il est le vicaire du Christ. Tous se rendent au cimetière où à force d'incantations, Ğawān « ressuscite » le fils du *babb* Ḥannā, Ğūnīt. En « revenant » à la vie celui-ci déclare qu'il est ressuscité grâce au Christ mais qu'il est le seul que Ğawān ressuscitera. Le *babb* et les dignitaires déclarent que Ğawān devrait être leur Pape. Ils donnent à Ğūnīt l'Eglise d'Or de Gênes. Le soir, Ğawān se rend auprès de Šīḥa. Il lui demande pourquoi il a déclaré qu'il ne pourrait plus ressusciter quiconque. Šīḥa lui répond qu'il craignait que d'autres lui demandent de faire la même chose pour leur fils ou leur fille. Il lui demande aussi s'il est Šaʿbān. Celui-ci lui demande alors s'il irait dire au *babb* qu'il n'est pas son fils. Ğawān répond que non, bien sûr. Alors il lui révèle qu'il est bien Šaʿbān, que le livre qu'il lisait était bien *Kitāb al-Yūnān* dans lequel il a lu sa destinée, celle de Maḥmūd, et celle de Ğawān.

Ğawān décide d'agir. Il part pour la terre l'Islam, arrive à Alep et rencontre un homme qui vient d'Iraq, Ṣālaḥ al-Dīn. Il le tue et prend ses vêtement et son nom, et transforme al-Burṭuquš en disciple, le faisant passer pour le *šayḫ* Manṣūr. Ğawān se rend chez le roi al-Ṣāliḥ Naǧm al-Dīn al-Ayyūbī qui fait le siège de Césarée, et lui promet de lui ouvrir les portes de la ville si le roi accède à sa requête et son désir. Ğawān se rend aux murs de la ville et indique qu'il est le « Pape » Ğawān. On lui ouvre les portes et il demande aux habitants de se rendre à al-Ṣāliḥ Ayyūb. Au Caire, il retrouve le roi et lui demande d'accéder à sa requête comme promis. Il demande à être nommé le *qāḍī* du *dīwān*. Le roi accepte, et Ğawān attend alors l'arrivée de Maḥmūd, jusqu'au jour où Baybarṣ comparait devant le *dīwān*.

(On reprend ici le cours de l'histoire telle qu'on l'a laissée à l'épisode précédent, lorsque Baybarṣ comparait pour le meurtre de l'Āġā des *wǧāqīyeh*.)

Ğawān se demande si Baybarṣ est le Maḥmūd qu'il attend. Le roi demande à Baybarṣ de lui expliquer l'affaire, puis ils font entrer les gens du *sūq* des parfumeurs qui confirment. On emmène la dépouille de l'Āġā des *wǧāqīyeh* et le roi donne sa fonction à Baybarṣ qui reçoit le titre avec un manteau d'apparat. Il rentre chez Naǧm al-Dīn qui le félicite. Ils reçoivent une lettre du vizir Šāhīn qui les invite à passer la soirée avec lui. Arrivé au palais du vizir, Baybarṣ a honte d'entrer et il reste assis sur un banc à l'extérieur. Il remarque des mamelouks et les reconnaît, dont Aydamur qui se précipite pour l'embrasser. Puis Naǧm al-Dīn l'appelle et lorsqu'il se présente devant le vizir, celui-ci se précipite pour l'accueillir, car il se souvient des paroles du roi qui a reconnu en Baybarṣ le corbeau de son rêve.

Naǧm al-Dīn et le vizir se mettent à jouer aux échecs, mais Naǧm al-Dīn joue mal et Baybarṣ s'impatiente. Le vizir le remarque et lui propose de jouer avec lui. S'il gagne il lui fera cadeau d'une ceinture en diamants. Baybarṣ gagne et le vizir lui offre la ceinture. Ceci sous les yeux ébahis de Qalawūn qui regarde par la fenêtre plein de ressentiment. Le vizir demande à Baybarṣ de revenir le voir tous les soirs. En rentrant, Baybarṣ s'inquiète de la moralité du vizir, mais Naǧm al-Dīn le rassure. Ainsi dans la journée, Baybarṣ se rend au *sūq* chez le *šayḫ* Karīm al-Dīn, et le soir chez le vizir Šāhīn.

ʿUṯmān Ibn al-Ḥubla (p. 140)

Un soir le vizir annonce à Baybarṣ qu'il doit superviser les manœuvres des mamelouks à Ǧīzeh. Baybarṣ décide d'y aller et le surlendemain, très tôt, il frappe chez le palefrenier ʿUqayrib pour qu'il lui selle un cheval. Le palefrenier vient de passer la nuit avec un jeune garçon qui vient de partir. Il s'est endormi et lorsqu'il entend frapper, il pense que c'est le jeune garçon qui en redemande ! Il le renvoie en l'insultant. Baybarṣ insiste et l'insulte à son tour et, lorsque le palefrenier ouvre la porte, Baybarṣ le frappe au visage, puis il va faire ses ablutions et la prière. De retour, il frappe chez le palefrenier et s'excuse en lui donnant de l'argent et lui demande de lui préparer un cheval. Celui-ci s'exécute, mais il fait trafiquer l'équipement. Baybarṣ monte en selle et se rend sur le champ de manœuvres où il voit les deux rangées de mamelouks face à face. Vif comme l'éclair, il passe entre les deux rangs, mais la selle cède et il est jeté à terre. Au cri du vizir on se précipite et on relève Baybarṣ qui a perdu connaissance un instant. Qawalūn fait une remarque désobligeante, à son habitude, et le vizir le rabroue. Le palefrenier du vizir voit alors que la selle a été trafiquée. Le vizir conseille à Baybarṣ de se trouver son propre palefrenier. De retour chez Naǧm al-Dīn, Baybarṣ accuse le palefrenier d'avoir voulu le tuer et il le frappe à nouveau. Puis il revient et s'excuse, lui donne de l'argent et lui demande de lui indiquer où il peut trouver un palefrenier. Au Caire, il y a deux sortes de corporations des palefreniers : l'une constituée de gens nobles, l'autre de vauriens. ʿUqayrib envoie Baybarṣ chez les vauriens et lui dit de demander un palefrenier docile et efféminé (il emploie des mots de dialecte déformés). Baybarṣ, qui ne connaît pas ces mots-là, pense qu'il veut dire un palefrenier excellent et expérimenté. Il se rend au quartier des vauriens, et ne remarque pas l'air de connivence des gens à qui il demande son chemin. Enfin il rencontre ʿAbū al-Ḫayr et lui fait sa demande. Se présentent alors trois garçons, un petit, un moyen et un plus grand, et ʿAbū al-Ḫayr présente le plus petit à Baybarṣ.

8

Baybarṣ répète la formule que lui a enseignée le palefrenier, dont il ne connaît pas le sens véritable et qui correspond exactement à l'éphèbe qu'on lui présente. On lui présente le deuxième : Ḥusayn, puis le troisième : Yūsuf.

Baybarṣ ayant décliné les trois éphèbes, on lui propose alors un brigand, sorte de colosse, ʿUṯmān. Baybarṣ se déclare satisfait de cet « efféminé ». ʿUṯmān croit que Baybarṣ le veut vraiment pour compagnon de couche. En chemin il lui demande où ils vont. Baybarṣ lui dit qu'il vont chez Naǧm al-Dīn. ʿUṯmān connaît le palefrenier de Naǧm al-Dīn, et cela le conforte dans ses impressions. Il fait semblant de boiter et Baybarṣ lui propose de monter avec lui sur le cheval. ʿUṯmān monte en croupe et se serre tout contre Baybarṣ en le tripotant. Baybarṣ pense qu'il s'agit d'une plaisanterie au départ, puis il presse si fort les doigts de ʿUṯmān que le sang apparaît sous les ongles. ʿUṯmān saute à terre et lui demande pourquoi il a fait cela. Baybarṣ l'insulte en turc et lui ordonne de marcher. Mais ʿUṯmān ne compte pas se laisser faire ; il lui rend les deux dinars que lui avait donnés ʿAbū al-Ḫayr et tourne les talons. Baybarṣ se sert de son *litt* pour lui faire mordre la poussière, puis il l'attache. ʿUṯmān ne veut pas qu'on le reconnaisse ainsi attaché et se fait voiler la face, puis demande à Baybarṣ de le détacher. Ils arrivent chez Naǧm al-Dīn et là, ʿUṯmān comprend que tout vient du palefrenier ʿUqayrib qui, en fait, voulait un jeune garçon pour lui-même. Il rosse le palefrenier, le traitant de tous les noms et l'attache à demi-mort à un pilier. Puis il ramasse tout l'équipement du cheval et prétend qu'il s'en va les polir, comme le veut la coutume quand un nouveau palefrenier arrive. Mais Baybarṣ se doute de quelque chose, l'arrête et le fait entrer dans l'écurie où il trouve ʿUqayrib. Il délivre celui-ci attache ʿUṯmān à sa place et le fouette. Puis, le laissant là, il rentre chez lui.

ʿUṯmān ruse et convainc ʿUqayrib de le délivrer, mais lorsqu'il est détaché, il attache ʿUqayrib au poteau et le fouette. Puis il prend tout les équipements et s'en va. Le matin, en entrant dans l'écurie, Baybarṣ voit ʿUqayrib attaché et l'écurie pillée. Il se met à la recherche de ʿUṯmān. Arrivé dans le quartier où demeure sa mère, Baybarṣ pose la question à droite et à gauche, mais les boutiquiers semblent se détourner à la mention du nom de ʿUṯmān fils de al-Ḥubla (Ḥubla). Le lendemain il retourne dans le quartier et s'arrête devant la boutique délabrée d'un barbier, persuadé que celui-ci lui fournira les informations qu'il recherche. Il lui propose de l'argent, mais le barbier est réticent, car il craint des représailles de la part de ʿUṯmān . Il songe alors à une ruse avec Baybarṣ qui lui évitera ces réprésailles. Ainsi, Baybarṣ suit le fils du boulanger sous un faux prétexte et arrive à la maison de ʿUṯmān .

En entrant, Baybarṣ reconnaît là la maison d'un voleur. Il est reçu par la mère de ʿUṯmān qui le salue par son nom (le Šāh Maḥmūd fils du Qān Ǧamak). Il lui demande comment elle le connaît et al-Ḥubla lui raconte son histoire et celle de son fils ʿUṯmān. A la mort de son époux, elle a dû élever son fils seule. Comme il martyrisait les enfants du quartier, elle décide de le mettre à l'école, mais le maître le renvoie ; elle le met alors dans une autre école, et le maître le renvoie à nouveau. Elle le met en apprentissage chez un teinturier, qui l'envoie chercher du pain, mais ʿUṯmān ne revient pas. On le trouve dans le sanctuaire de la Dame du Caire. Le lendemain, même manège. ʿUṯmān demande à sa mère de le laisser là car il y apprend ce qu'il veut savoir. Peu de temps après, il se fait truand et constitue une bande de quarante brigands. Il prend l'habitude d'aller voler les couvre-chefs des marchands du *sūq*, puis ceux des dignitaires lors de la procession du vendredi. Les plaintes affluent chez le roi qui proclame un firman pour que l'on arrête ʿUṯmān. Mais le *wālī* chargé de l'exécution du firman se fait tuer par ʿUṯmān, comme les six autres chargés des six autres firman. La mère n'avait pas revu son fils depuis longtemps, lorsque récemment il est réapparu en pleurant et se plaignant d'avoir été frappé par un homme aux yeux bleus. Il a déposé les affaires volées, puis est reparti. La mère de ʿUṯmān voit en un rêve la Dame du Caire qui lui indique que son fils doit se repentir de ses erreurs et suivre Baybarṣ qui fera sa fortune. Elle lui indique son vrai nom, et lui dit qu'il viendra la voir le lendemain.

Baybarṣ se sent de plus en plus d'affection pour ʿUṯmān, et al-Ḥubla lui indique où le trouver. Mais elle le met en garde car ʿUṯmān connaît un des degrés de combat que Baybarṣ ne connaît pas : il s'agit des « disques de plomb ». Le dernier maître de ce jeu, un certain Ḥāǧǧ Sālim s'étant repenti n'a consenti à enseigner son art qu'au plus fieffé truand, le refusant à tous les autres. C'est à ʿUṯmān qu'il l'a enseigné : Ḥāǧǧ Sālim sait que ʿUṯmān fait partie du monde du Secret, comme lui-même depuis son repentir. Al-Ḥubla propose alors d'enseigner elle-même cet art à Baybarṣ qui le maîtrise mieux que quiconque au bout d'un jour.

[ʿUṯmān se repent] (p. 59)

Baybarṣ demande à al-Ḥubla comment se rendre au repaire de ʿUṯmān, une grotte, près du Tombeau du Gouverneur, au-delà des cimetières. Elle lui indique une ruse : il se rend chez un marchand de viande et fait cuire un agneau. Il demande alors à un portefaix de le porter avec lui jusqu'au cimetière où il veut en faire la distribution. Arrivés au cimetière, Baybarṣ dit au portefaix que c'est plus haut. Ce dernier pense alors qu'il est chrétien et le conduit au cimetière chrétien. Mais Baybarṣ veut aller plus haut, l'autre pense que Baybarṣ est juif. Arrivés au cimetière

juif, Baybarṣ veut continuer. Il demande à l'autre de le conduire à la grotte, près du Tombeau du Gouverneur. Le porteur lui montre le chemin, mais soudain se met à crier car son âne a buté contre les pierres et il est tombé raide mort. Baybarṣ lui donne de l'argent en compensation et lui dit d'emporter l'agneau, et il continue son chemin. Au bout d'un moment, il entend une clochette derrière lui, il se retourne et voit le porteur qui s'en va tranquillement sur son âne.

Le récit fait un petit saut en arrière, au moment où ʿUṯmān a rejoint les voleurs à la grotte et où il leur raconte son histoire, du soir au matin. Le fils de la Grande lui dit alors que ce n'est pas possible que lui, ʿUṯmān, se soit fait battre par un freluquet. Baybarṣ arrive à la porte de la grotte et commande à ʿUṯmān d'approcher. Tous les voleurs s'enfuient et se retirent au fond de la grotte. ʿUṯmān refuse de sortir. Il prend un disque de plomb et le lance sur Baybarṣ qui, préparé, l'évite et tire son *litt*. ʿUṯmān se résoud à suivre Baybarṣ qui le ligotte et l'attache à son cheval. Avant de partir, il s'adresse aux voleurs, mais aucun d'eux ne répond. Arrivés au Caire, ʿUṯmān demande à Baybarṣ de le détacher, prétextant que les gens du Caire ne doivent pas le voir ainsi, et que de toute façon il ne pourrait pas s'enfuir. Mais, arrivés près de la mosquée de la Dame du Caire, ʿUṯmān s'agrippe au barreau et refuse de bouger. Baybarṣ s'assoit et dit qu'il l'attendra. ʿUṯmān, de barreau en barreau atteint la porte de la mosquée et entre se mettre sous la protection de la Dame. Baybarṣ le suit et l'entend prier la Dame, il s'apprête à le fouetter lorsque ʿUṯmān perd connaissance. Il revient à lui quelques instants après et prononce la *šahāda*. Il s'approche de Baybarṣ qui s'apprête à se défendre, mais il se rend compte que ʿUṯmān a subi une transformation.

Baybarṣ décide alors de s'affrérer avec lui. Ils font le pacte devant la Dame du Caire et Baybarṣ instruit ʿUṯmān quant à la prière. Il lui apprend d'abord comment se laver et se purifier, puis comment faire la prière.

Alors que Baybarṣ prie et que ʿUṯmān l'imite, celui-ci se lève et saisit un homme qui vient d'entrer, lui réclamant de l'argent pour les deux mois écoulés. Baybarṣ interrompt une nouvelle fois sa prière pour voir ce qu'il en est. ʿUṯmān prétend qu'il lui doit cet argent pour sa boutique et sa maison, mais l'autre dit qu'il n'a plus rien et que ʿUṯmān lui extorque de l'argent. Baybarṣ raisonne ʿUṯmān et ils reprennent leur prière et s'affrèrent en faisant le pacte de Dieu.

Baybarṣ s'aperçoit qu'une foule de gens s'est amassée à la porte de la mosquée. Ils n'osent pas entrer car ils ont peur de ʿUṯmān. Mais celui-ci et Baybarṣ les rassurent. Ils quittent leurs chaussures et entrent pour faire leurs ablutions. ʿUṯmān a alors l'idée de voler les chaussures pour les vendre. Baybarṣ le raisonne une nouvelle fois, et ils vont faire la prière (*al-ʿaṣr*). Puis ʿUṯmān conduit Baybarṣ

chez sa mère, tout heureuse de les voir ensemble et affrérés. Ils prennent les affaires que ʿUṯmān avait volées à l'écurie et retournent au palais de Naǧm al-Dīn. Celui-ci demande à Baybarṣ où il était et il lui explique toute l'affaire. Lorsqu'il apprend que ʿUṯmān est le palefrenier de Baybarṣ il s'effraie et le met en garde contre lui, mais Baybarṣ lui explique que ʿUṯmān s'est sincèrement repenti.

En retournant à l'écurie, Baybarṣ voit une foule de juifs qui la nettoient. C'est ʿUṯmān qui, les voyant rentrer chez eux dans le quartier juif tout près de là, les a forcés à venir nettoyer l'écurie. Ils se plaignent à Baybarṣ. Celui-ci s'adresse à ʿUṯmān qui lui dit de s'occuper de ses affaires. Baybarṣ récompense les juifs et les renvoie. Il se présente avec ʿUṯmān devant Naǧm al-Dīn, et ʿUṯmān lui dit comment il est à présent repenti.

Une lettre du vizir arrive, s'inquiétant de l'absence de Baybarṣ, et demandant pourquoi il ne vient plus passer ses soirées avec lui. Baybarṣ décide de se rendre immédiatement chez le vizir, dans son palais au bord du lac Balāma. Naǧm al-Dīn le met en garde, car le vizir a en sa possession sept *firman-s* demandant la mort de ʿUṯmān. Il lui recommande de faire en sorte que le vizir les déchire, et que Baybarṣ se porte garant de ʿUṯmān. Mais ʿUṯmān refuse de l'accompagner, et Baybarṣ l'assure de sa protection.

Ils arrivent chez le vizir qui s'offusque d'abord de la présence de ʿUṯmān, portant la main à son couvre-chef, comme pour le préserver, et met Baybarṣ en garde contre lui. Mais Baybarṣ lui explique que ʿUṯmān s'est repenti. Le vizir accepte de déchirer les sept décrets contre ʿUṯmān. Pendant ce temps, les mamelouks qui ont une peur bleue de ʿUṯmān sont dirigés par Qalawūn qui veut se débarrasser de Baybarṣ une fois pour toutes. Il prend vingt hommes armés et lui tend un piège. Baybarṣ et ʿUṯmān prennent congé du vizir et se mettent en route la nuit. Le vizir appelle un mamelouk, mais personne ne vient. Aydamur lui dit qu'ils se cachent car ils ont peur de ʿUṯmān, mais que Qalawūn a tendu un piège à Baybarṣ. Arrivés à un certain point, ʿUṯmān prétexte qu'il doit se soulager. Baybarṣ continue d'avancer et tombe dans l'embuscade. Il se défend et ʿUṯmān vient à la rescousse. Ils mettent les mamelouks en déroute, les rossent et ʿUṯmān les déshabille, voulant garder les vêtements pour lui. Les mamelouks rentrent au palais, nus, et le vizir les enferme et les fait fouetter. ʿUṯmān rapporte les vêtements des mamelouks, mais le vizir lui dit de les garder. Lorsqu'il revient près de Baybarṣ celui-ci ne veut pas croire son histoire. Il retourne chez le vizir, détache les mamelouks et leur rend leurs vêtements.

Baybarṣ et ʿUṯmān se rendent au *sūq*, chez Karīm al-Dīn. Il porte un couvre-chef tout neuf, mais Baybarṣ le rassure sur la conversion de ʿUṯmān. Cependant,

Baybarṣ remarque que le *sūq* est vide. Il demande à ʿUṯmān de se cacher dans une boutique, et aussitôt les marchands reprennent leurs activités. Lorque ʿUṯmān pointe son nez, ils s'affolent tous. Baybarṣ leur dit alors de ne plus avoir peur de lui. Naǧm al-Dīn conseille à Baybarṣ de se promener avec ʿUṯmān dans les rues du Caire pour que les gens s'habituent à lui. C'est ce qu'ils font, tous les jours, jusqu'à ce que sa présence n'effraye plus les gens.

Un jour, arrivés au *sūq*, ils voient Karīm al-Dīn qui écrit sur des feuilles de papier des recettes. Baybarṣ lui demande de quoi il retourne, et Karīm al-Dīn lui explique que c'est pour la foire de Bulāq qui a lieu le samedi, où les gens se promènent et se retrouvent pour un repas. Baybarṣ veut y participer et il envoie Karīm al-Dīn faire préparer des sucreries pour le samedi suivant. Le jour arrivé, ils se rendent à Bulāq.

[La Sucrerie de Banhā al-ʿAsal] (p. 139)

Baybarṣ s'approche d'un mamelouk et d'un juif qui vendent du sucre : le mamelouk est le chef de la fabrique de sucre qui appartient à Naǧm al-Dīn, le juif est son secrétaire. Tous deux volent impunément Naǧm al-Dīn et revendent une part du sucre à leur profit. Baybarṣ les interpelle et leur dit qu'ils ne devraient pas faire cela, mais le mamelouk insulte Baybarṣ et blasphème. Baybarṣ prend son *litt* et tue le mamelouk. ʿUṯmān se jette sur le juif et le tue, prétextant que puisque Baybarṣ en a tué un il faut bien que lui tue l'autre.

Au conseil, le roi est tout joyeux, mais arrivent des gens avec les deux cadavres. Ils se plaignent au roi de Baybarṣ et ʿUṯmān. Le *qāḍī* monte sur ses grands chevaux, mais Naǧm al-Dīn reconnaît son mamelouk qu'il savait malhonnête : il n'a eu que ce qu'il méritait. Quant au juif, c'est une autre affaire. Le roi envoie chercher Baybarṣ. C'est Naǧm al-Dīn qui y va et qui, avec Baybarṣ, tente de persuader ʿUṯmān de tout nier. ʿUṯmān arrive au *dīwān* et salue le roi, comme à son habitude, puis il se tourne vers le *qāḍī* dont il dit que son « aubergine est calottée ». Le roi le reprend en lui disant qu'il ne faut pas divulguer le Secret. On comprend que le roi sait que ʿUṯmān fait partie du monde du Secret, et qu'il sait les choses, tout comme lui (par exemple que le *qāḍī* est chrétien, donc incirconcis), mais le monde du Secret ne doit pas être révélé ainsi. Le roi lui pose la question de savoir s'il a tué le juif. ʿUṯmān répond que Naǧm al-Dīn lui a dit de dire non, que le vizir Šāhīn lui fait signe de dire non, que même dans sa question, le roi lui indique de dire non, mais qu'il l'a fait sur le conseil de la Dame du Caire.

9

Le roi demande aux juifs présents s'ils sont les proches du défunt. L'un est le frère, l'autre le cousin etc. Le roi demande alors de faire venir neuf juifs pour qu'il les fasse mettre à mort, ensuite il tuera ʿUṯmān, la loi accordant dix juifs pour un musulman. Le *qāḍī* ne peut qu'accepter cette solution, mais les juifs soudain ne se trouvent plus aucun lien de parenté avec le défunt.

Le roi nomme Baybarṣ à la tête de la sucrerie. Il prend ses fonctions et rencontre le personnel. Il augmente les travailleurs. Mais ʿUṯmān n'est pas très satisfait du chef des coupeurs de canne. Il fait construire un mirador pour surveiller les ouvriers et, lorsqu'il en voit un qui, ayant soif, suce un bout de canne à sucre, il lui tombe dessus et l'assomme. Baybarṣ, ayant connaissance de cela le réprimande et octroie dix morceaux de canne à sucre à chaque ouvrier.

Après les avoir payés, il voit arriver un homme qui se présente comme le chef des presseurs (Sirḥān). Baybarṣ lui donne son salaire. Mais ʿUṯmān n'est pas satisfait et pense que c'est un voleur. Il se fait construire un lit pour surveiller les presseurs. L'un d'entre eux passe devant lui avec son coufin plein, dit-il, de déchets qu'il emporte à la maison. ʿUṯmān vide le coufin et, sous les déchets il trouve des morceaux de canne à sucre. Baybarṣ va voir Sirḥān pour lui dire ce qui se passe et lui demande pourquoi ils volent ainsi. L'autre demande à Baybarṣ ce que ça peu lui faire qu'il en prenne un peu. Baybarṣ répond qu'il préfère donner plutôt que l'on prenne illégalement. Il leur donne à chacun dix morceaux de canne à sucre. Mais ʿUṯmān remarque un des ouvriers qui sort en marchant de façon bizarre, et qui prétexte avoir les testicules enflés. ʿUṯmān propose d'examiner cela et en ouvrant le vêtement de l'ouvrier, il découvre un récipient plein de sirop. Baybarṣ s'en va voir Sirḥān et lui reproche les vols à la sucrerie, mais celui-ci ne voit pas de mal à ça et ne comprend pas l'acharnement de Baybarṣ. Furieux, il s'en va avec les ouvriers. Baybarṣ s'aperçoit aussi que tout le produit de la récolte a été éparpillé par terre. Il ferme la sucrerie et rentre chez lui inquiet. Le lendemain, il se rend à la sucrerie avec ʿUṯmān et remarque une porte qui bouge. Il entre et voit un vieillard. Il lui demande qui il est, le vieillard lui demande d'abord à manger, ensuite il lui racontera son histoire.

Ce vieillard était chef de la sucrerie. Quant à Sirḥān, c'était son fils adoptif, recueilli à la porte d'une mosquée. Il lui apprit son art et Sirḥān devint le chef de la sucrerie. Mais s'étant acoquiné avec le mamelouk Salīm et le secrétaire juif, il s'est mis à voler la sucrerie. A l'arrivée de Baybarṣ, il a pris peur et a enfermé son « père » dans le dépôt. Ayant entendu la dispute entre Baybarṣ et Sirḥān, le père s'est mis à faire bouger la porte, mouvement que Baybarṣ avait remarqué. Baybarṣ

demande au vieillard s'il connaît des ouvriers, et celui-ci répond qu'il connaît les meilleurs qui soient. On va les chercher et ils se mettent au travail. Apprenant cela, Sirḥān revient à la sucrerie, mais Baybarṣ le terrasse de son *litt*. Il donne un ordre en turc à ʿUṯmān qui se méprend et pend Sirḥān à la porte de la sucrerie. Baybarṣ le fait enterrer.

Le jour des comptes est venu et on charge les sacs de sucre pour les donner à qui de droit. Baybarṣ donne l'ordre à ʿUṯmān d'en porter au Caire pour telle et telle personne. ʿUṯmān croit qu'il s'agit de les vendre, mais Baybarṣ lui dit qu'il s'agit de cadeaux. ʿUṯmān rentre au Caire avec les sacs, en ouvre un et pèse un *raṭl*. Il se rend au conseil du roi et lui dit que les bédouins lui ont tout volé et que Baybarṣ n'a plus rien, qu'il est nu comme un ver et qu'on veuille bien lui donner quelque argent pour qu'il puisse lui acheter des vêtements. Le roi demande à qui ces sacs étaient destinés et finit par interdire aux dignitaires d'accepter de genre de « cadeaux ». Naǧm al-Dīn, apprenant ce qui s'est passé, envoie des vêtements à Baybarṣ . Celui-ci ne comprend rien à l'histoire, se rend chez Naǧm al-Dīn qui lui raconte toute l'affaire. Baybarṣ se rend auprès de ʿUṯmān et veut entrer chez lui, mais ʿUṯmān prétend avoir perdu la clef. Baybarṣ finit par entrer et découvre les sacs de sucre. ʿUṯmān prétend ne pas savoir comment ils sont arrivés là.

Naǧm al-Dīn et Baybarṣ considèrent qu'ils doivent envoyer un sac au vizir Šāhīn. Baybarṣ demande à ʿUṯmān d'aller le lui porter. ʿUṯmān demande combien le vizir doit payer, mais Baybarṣ lui dit que c'est un cadeau. ʿUṯmān se rend chez le vizir, mais il s'arrange pour le culpabiliser de prendre ainsi le bien de Baybarṣ gratuitement. Le vizir refuse donc le sac. Baybarṣ va donc vendre les sacs de sucre et, avec le profit, il paye son dû à Naǧm al-Dīn.

[Le Pavillon royal] (p. 45)

Un jour, ʿUṭmān réveille Baybarṣ et lui dit de venir voir Naǧm al-Dīn qui semble être devenu fou. Baybarṣ se précipite et trouve Naǧm al-Dīn entrain de fabriquer des jalets (d'où son surnom de Bunduqdārī). Il lui explique qu'il s'agit de jalets pour chasser les oiseaux qu'il prépare pour la foire de Ǧīzeh où se rendent le roi et les dignitaires, ainsi que tous les officiers de l'armée ; en échange il reçoit des provisions. On fait préparer les tentes et Naǧm al-Dīn demande que l'on en prépare une pour Baybarṣ. Comme d'habitude, ʿUṭmān décide de s'en mêler. Il va à l'entrepôt des tentes pour choisir celle de Baybarṣ. Il en trouve une toute décorée d'or, aux bannières de soie. Il fait venir le préposé aux pavillons et lui montre cette tente. ʿUṯmān la fait monter sur une hauteur, normalement réservée au roi, et il la fait installer à côté de celle du roi. Puis il demande au préposé aux lampes d'installer le

nécessaire. Celui-ci envoie ʿUṯmān au Caire pour chercher les lampes et les cordes. ʿUṯmān va à la fabrique des lampes, il demande combien elles coûtent, mais on les lui donne. De même pour la corde. Le préposé aux lampes les installe en façonnant une enseigne comme un oiseau. Mais lorsqu'il hisse l'enseigne on voit un lion. Il la redescend et cette fois-ci façonne un autre oiseau. Même manège. ʿUṯmān lui demande ce qu'il fabrique à monter et redescendre l'enseigne. L'autre ne comprend pas ce qui se passe. Il se rend au pavillon du roi et façonne un lion qui devient un *miḥrab*. Puis à celui du vizir où il façonne un oiseau qui se transforme aussi. Puis au pavillon du *qāḍī* où il façonne un corbeau qui devient une Eglise. Le lendemain, le roi avec tous les dignitaires et le régiment arrivent à Ǧīzeh. Naǧm al-Dīn et Baybarṣ chevauchant devant, ils aperçoivent le pavillon magnifique. Naǧm al-Dīn s'en étonne, mais Baybarṣ lui dit qu'il en possède un comme celui-là, échangé contre la vie de Sarǧawīl. Mais Naǧm al-Dīn s'aperçoit aussi que le pavillon est sur l'emplacement de celui du roi et conseille à Baybarṣ de lui en faire cadeau. Lorsque le roi arrive, Baybarṣ se jette à ses pieds, lui dit quelques vers de louange et lui offre le pavillon. Le roi accepte et fait entrer les dignitaires. Mais ʿUṯmān a oublié de faire installer des sièges. Le roi ordonne à ses dignitaires d'aller chacun chercher un siège dans son propre pavillon. On apporte un trône pour le roi et des sièges de soie et de brocard brodés d'or et d'argent. Le roi aperçoit alors, à l'entrée du pavillon, une croix en argent. Baybarṣ s'en saisit, la jette à terre et la foule du pied. Il explique au roi qu'il tient ce pavillon de Sarǧawīl. Le roi répète l'information pour le bénéfice du *qāḍī*. Puis il s'adresse à Baybarṣ et lui fait cadeau du pavillon et de tout ce qu'il y a dedans, y compris le trône et les sièges apportés par les dignitaires. Il se considère comme l'invité de Baybarṣ. Lorsque le *qāḍī* rentre dans son pavillon il voit son enseigne représentant une Eglise, et s'en prend au préposé aux lampes qui lui explique ce qui s'est passé. Le roi désire faire le tour du camp pour admirer les enseignes. Il les passe toutes en revue et commente à chaque fois. Le lendemain ils font une partie de chasse. Or le roi était un excellent archer. Cependant, un vol d'oiseau approchant, il ne sait lequel tirer. Hésitant, sa main tremble alors qu'il en vise un. Baybarṣ se trouvant là avec son arbalète à jalets tire et abat l'oiseau. Or ayant tiré avant le roi, la loi le condamne à mort. On l'arrête et on l'attache dans le pavillon. Mais le roi en appelle à ʿAlī Āġā qui, de Damas où il était en train de couper de la viande, se retrouve à Ǧīzeh. Le roi lui demande où se trouve le mamelouk qu'il lui avait demandé d'acheter pour lui. ʿAlī Āġā raconte comment il l'a laissé malade au *maristān*, puis comment il a été adopté par la Dame de Damas, enfin comment Naǧm al-Dīn l'a emmené au Caire. Le roi demande à Naǧm al-Dīn où se trouve ce mamelouk et il lui répond que c'est Baybarṣ que l'on va mettre à

mort. Le roi s'écrie alors qu'il ne peut mettre à mort le seul mamelouk qu'il possède, et on délivre Baybarṣ.

[Baybarṣ à la caserne] (p. 82)

Le roi décide d'envoyer Baybarṣ s'entraîner à la caserne avec les autres mamelouks. ʿUṯmān, en apprenant cela, se rend à la caserne, mais on ne le laisse pas entrer. Il va donc voir le vizir Šāhīn qui lui dit qu'il l'accompagnera le lendemain. Puis il l'invite à dîner. Mais ʿUṯmān ne veut pas manger car il pense que Baybarṣ, lui, n'a rien à manger. Le vizir le rassure et lui dit de manger, mais c'est à peine si, les larmes aux yeux, il peut avaler une bouchée. Pour faire passer le temps, le vizir propose de lui raconter une histoire, mais ʿUṯmān n'arrête pas de lui demande si ce n'est pas encore le matin. Finalement, le vizir va dormir, mais ʿUṯmān le réveille. Ils se mettent en route et soudain apparaît une forme devant eux. A la voix le vizir reconnaît le roi. Celui-ci donne un papier à ʿUṯmān, signé de sa main, pour qu'il puisse se rendre où il le désire. Arrivé à la caserne, ʿUṯmān montre le papier au portier qui le laisse entrer. Il trouve Baybarṣ dans sa chambre et se rend compte qu'on ne lui donne que du bouillon à manger. Il se rend à la cuisine, voit comment mangent les mamelouks, et demande à celui chargé de porter la nourriture à Baybarṣ ce qu'il lui donne. L'autre répond qu'il lui porte des plats de différentes sortes. ʿUṯmān le suit alors qu'il porte la nourriture à Baybarṣ et s'aperçoit que les mamelouks, dont Qalawūn, volent la nourriture de Baybarṣ pour ne lui laisser que le bouillon. Le soir, ʿUṯmān entend Baybarṣ réciter une sourate du Coran sur les agresseurs, il se fait copier l'extrait sur un papier qu'il garde sur lui. ʿUṯmān ne dit rien, mais la nuit venue, il prétend aller se coucher, se relève et vole les chaussures des mamelouks. Le lendemain ceux-ci les cherchent en vain. ʿUṯmān se rend dans le quartier juif et vend les chaussures, puis, avec l'argent, il achète de quoi manger pour Baybarṣ. Le soir, il recommence, mais comme les mamelouks surveillent leurs chaussures, il va dans leurs chambres et prend leurs couvre-chefs. Puis il va les vendre au quartier juif. Qalawūn se doute que ʿUṯmān y est pour quelque chose. Il réunit les mamelouks et leur demande de fermer toutes les chambres, sauf une. Ils se cachent pour voir qui les vole. Ils surprennent alors ʿUṯmān qui s'enferme dans la seule chambre ouverte. ʿUṯmān en son for intérieur en appelle à Baybarṣ qui l'entend et arrive. Arrivent aussi le roi et le vizir qui demandent à Baybarṣ ce qui se passe. Baybarṣ explique qu'il a entendu la voix de ʿUṯmān appeler à l'aide, pendant son sommeil, et qu'il est venu à la rescousse. Les mamelouks se plaignent que ʿUṯmān les a volé. On fait sortir ʿUṯmān qui fait lire au roi le passage du Coran qu'il a entendu de Baybarṣ sur les agresseurs. Puis il fait venir le gardien de la caserne et lui

fait dire ce qui se passe pour la nourriture de Baybarṣ. Il explique au roi comment les mamelouks volent ses repas pour ne lui laisser que le bouillon. C'est pourquoi il leur a volé les chaussures et les couvre-chefs, pour les revendre et acheter de la nourriture pour Baybarṣ. Le roi rit et invite tous les mamelouks à se rendre au *dīwān* le matin pour y recevoir leur charge et leur fonction.

[Baybarṣ encafetané] (p. 119)

Le roi demande au vizir de faire venir Baybarṣ pour que lui aussi reçoive une fonction. Baybarṣ arrive et récite des vers de louange sur la générosité. Il reçoit un manteau d'apparat, et la fonction de préposé aux placets. Un vendredi, Baybarṣ voit passer une femme avec sa fille de sept ans. Elle semble se plaindre de quelque chose. Baybarṣ l'envoie chercher et lui fait raconter son histoire : son mari est en prison depuis quatre mois ; elle n'a plus rien et doit sans cesse changer de maison. La raison est qu'elle est kurde et que l'Āġā Aḥmad a demandé la main de sa fille aînée. La coutume voulant que les kurdes se marient entre eux, elle lui a été refusée. Pour se venger, il a fait accuser le père (l'Emir Ḥusayn) de lui devoir 3000 piastres. Pour cela il a des témoins. L'Emir Ḥussayn a réuni 2000 piastres, mais pour ce qui manquait il a été jeté en prison. A deux reprises on a tenté de le faire libérer. Baybarṣ va voir le *qāḍī* au tribunal et demande de faire comparaître les deux parties, car il veut lever la plainte contre l'Emir Ḥusayn. Il prévient ʿUṭmān de ce qu'il veut faire et lui demande de surveiller les témoins. S'il sont honnêtes ʿUṯmān mettra ses mains dans ses poches, sinon il portera sa main à sa tête. On fait sortir l'Emir Ḥusayn et l'Āġā Aḥmad, furieux, déclare qu'il ne veut pas retirer sa plainte. Baybarṣ, en colère, demande à ce que l'on procède à nouveau au procès. On demande à l'Āġā Aḥmad de produire ses témoins. Lorsque ʿUṯmān les voit arriver, il les reconnaît et les interpelle : ce sont des familiers de la fumerie de *ḥašīš*. Il leur fait avouer qu'ils sont de faux témoins, payés par deux fois déjà par l'Āġā Aḥmad. Il leur conseille de tout raconter au *qāḍī*. Mais l'Āġā Aḥmad insulte Baybarṣ en le traitant de chien. Celui-ci sort son *litt* et le frappe. L'autre se met à crier et en appelle aux fidèles. Le roi arrive alors et on lui raconte toute l'affaire. Il fait libérer l'Emir Ḥusayn et lui fait remettre son dû. Quant à Aḥmad, on l'exile au Ṣaʿīd où il meurt.

Le roi réunit le *dīwān* tout entier, se tourne vers le *qāḍī* (Ǧawān) et lui dit les exploits de Baybarṣ en terme de justice. Il nomme Baybarṣ émir *al-qaṣaṣ* (préposé aux requêtes) à la place d'Aḥmad Āġā.

Le palais de Bādīs (p.155)

Un jour, alors que Baybarṣ est assis au *dīwān*, un colosse entre qui le menace de son épée. Mais avant qu'il ait le temps de frapper, il est coupé en deux par une épée, car deux *fidāwīyeh*, colosses de la montagne sont arrivés. Ce sont les fils de Sulaymān al-Ǧāmūs.

10

Les deux *fidāwīyeh* racontent leur histoire. Ils sont envoyés par Sulaymān pour rencontrer Baybarṣ. Or, en chemin, ils ont rencontré un homme qui lui aussi se rendait au Caire. Le soir, ayant bu, il leur raconte qu'il est envoyé par Mīḫā'īl de Constantinople pour qu'il lui ramène la tête de Baybarṣ. Il dit aussi qu'il se trouve au Caire un homme nommé Ǧawān qui a écrit à Mīḫā'īl pour l'avertir qu'un homme est arrivé au Caire qui deviendra roi des musulmans, et qui, pour l'instant, est émir *al-qaṣaṣ*. C'est cet homme qu'il est venu, lui Sarāsib, tuer. Les *fidāwīyeh* décident de patienter avant de le mettre à mort car ils veulent le faire devant Baybarṣ lui-même. Ils sympathisent avec l'homme. Arrivés au Caire, ils le suivent et le voient qui inspecte les abords du *dīwān*. Au moment où il s'apprête à tuer Baybarṣ, ils lui fendent le crâne.

Le roi al-Sālih se tourne vers le *qāḍī* (Ǧawān) pour lui demander ce qu'il pense de cette histoire et s'il connaît Ǧawān. L'autre répond que non. Le roi fait emmener le corps dans le quartier chrétien. Baybarṣ emmène les deux *fidāwīyeh* au palais de Naǧm al-Dīn. après que les *fidāwīyeh* lui ont donné des cadeaux, il les reçoit somptueusement, mais ʿUṯmān ne semble guère les apprécier. Aussi, le lendemain, lorsque Baybarṣ part tôt au *dīwān*, ayant donné l'ordre à ʿUṯmān de laisser dormir ses hôtes, puis de leur faire visiter le Caire, ʿUṯmān, au contraire fait énormément de bruit pour les réveiller. ʿUṯmān explique au *fidāwīyeh* qu'ils ne sont pas en fait chez Baybarṣ et qu'il a entendu Naǧm al-Dīn se plaindre à Baybarṣ à cause de leur présence. Les *fidāwīyeh* décident de partir et de revenir la prochaine fois avec des chargements de soie pour que Baybarṣ puisse acheter son propre palais. Lorsque Baybarṣ rentre, il demande à ʿUṯmān où sont ses hôtes. ʿUṯmān lui raconte alors ce qu'aurait dit Naǧm al-Dīn. Baybarṣ est furieux. Or, Naǧm al-Dīn ne sait rien, bien sûr, au contraire, avant de partir pour le *dīwān* il a demandé aux serviteurs de dresser une table pour les invités. Puis, craignant qu'ils ne fassent pas bien le travail, il revient lui-même pour s'en occuper. Naǧm al-Dīn va trouver Baybarṣ et lui demande où sont ses invités. On fait venir ʿUṯmān qui finit par avouer la vérité. Baybarṣ le frappe avec le *litt*. Le soir, ʿUṯmān explique ses raisons à

Baybarṣ, lui faisant remarquer qu'il n'est pas chez lui. Le lendemain, après ses ablutions et la prière, Baybarṣ se rend au *dīwān* où le roi lui-même lui dit qu'il a besoin d'avoir son propre palais.

Baybarṣ se met en quête d'un palais à acheter, mais le courtier lui dit que le moment n'est pas propice à cause d'une grosse demande. Il doit attendre trente jours, ce que Baybarṣ refuse de faire. Un vendredi, il se rend à une nouvelle mosquée pour prier et se trouve presque seul. Il demande pourquoi il n'y a personne. On lui répond qu'il y a une autre mosquée dans le quartier où les musulmans se rendent. Il demande alors à ʿUṯmān d'aller chercher quelques musulmans pour prier avec lui. ʿUṯmān se rend dans l'autre mosquée et force les musulmans à aller prier avec Baybarṣ. Cependant, à chaque fois que quelqu'un a fini de prier, il l'attend à la sortie pour lui demander une taxe sur la prière. Lorsque Baybarṣ voit l'attroupement il pense qu'il s'agit de mendiants, mais ils le détrompent et lui expliquent ce que fait ʿUṯmān. Lorsqu'ils prétendent ne pas avoir d'argent, ʿUṯmān les fait se déshabiller. Baybarṣ met fin à ce manège et les disperse.

Le courtier lui fait la description d'un palais. Le problème est que ce palais qui avait appartenu à Bādīs al-Sabkī, est habité par un génie. Si l'on y passe une nuit et que l'on survit, le palais est acquis pour trois fois rien. Tous ceux qui ont essayé ont été retrouvés morts au petit matin. Baybarṣ décide d'aller voir. Le palais lui plait et il décide d'y passer la nuit. ʿUṯmān fait venir soixantes *šayḫ-s* d'al-Azhar qu'il conduit aux abords du palais, leur expliquant qu'ils doivent se mettre à pleurer. Pour les y aider, il les fouette. Pendant ce temps, Baybarṣ explore le palais. Puis il se met à lire le Coran, alors que la réalité commence à se transformer autour de lui et qu'apparaît un être lumineux. Baybarṣ continue de lire plus fort, puis il s'adresse au génie qu'il dit ne pas craindre. Il entend alors une voix qui prononce la *šāhada*. Le génie prend une taille normale et salue Baybarṣ. Il lui demande son nom et d'où il vient, puis il demande à voir les marques sur son front. Il lui annonce qu'il est bien celui qui doit hériter du palais et de toutes ses richesses. Mais il lui faut aussi passer une épreuve : dans un cercle d'or, se trouve une poutre faite de métal que Baybarṣ doit arracher au cercle alors que le génie le soutient. S'il n'y arrive pas, le génie se retire et Baybarṣ se cassera le cou. Bien sûr Baybarṣ réussit l'épreuve.

Le génie lui raconte alors l'histoire de Bādīs al-Sabkī : ayant entendu dire que les musulmans, après leur mort, entraient au paradis, il décide d'y entrer, lui, par la force de l'épée. Il arme dix mille cavaliers avec des armures faites des sept métaux. Chaque fois qu'un d'entre eux meurt, il faudra l'enterrer avec ses armes afin qu'il puisse entrer au paradis avec leur épée. Mais à la suite d'un rêve/vision, il suit la loi du Prophète. On lui parle aussi de la prédiction et de Maḥmūd. Toutes les

richesses sont alors enfermées dans une salle gardée par le génie et que seul l'élu pourra ouvrir. Après la mort de Bādīs personne ne reste bien longtemps dans le palais qui, fiquarantelement abandonné, commence à tomber en ruine.

Le génie restera un an avec Baybarṣ et lui montrera les richesses du palais. Lui seul en connaît le contenu.

Lorsque Baybarṣ sort, il trouve ʿUṯmān et les *šayḫ-s* qui pleurent. Baybarṣ leur donne de l'argent. Puis il entre dans le palais avec ʿUṯmān qui est persuadé que Baybarṣ s'est débarrassé du génie avec le *litt*. Quant au *qāḍī*, apprenant que Baybarṣ passe la nuit dans le palais, il se réjouit, persuadé qu'il n'en reviendra pas vivant, et il se prépare à aller voir le spectacle.

Baybarṣ envoie ʿUṯmān chercher des hommes pour nettoyer le palais. Pendant ce temps il fait le tour du propriétaire et remarque une salle dont l'entrée est bloquée. Il demande aux hommes de la dégager avec des haches, mais en vain. Resté seul avec uniquement un homme, il voit une fumée monter et l'obstacle disparaître. Il découvre alors les coffres de Bādīs. Il récompense l'homme qui sort. Mais ʿUṯmān est posté à l'entrée du palais et l'interpelle. L'homme se méfie et raconte à ʿUṯmān un rêve qu'il aurait eu. Ce faisant, il revient peu à peu vers l'intérieur du palais, à portée de voix de Baybarṣ qu'il appelle soudain. Baybarṣ accourt et l'homme lui dit que ʿUṯmān veut s'en prendre à son argent; ʿUṯmān est furieux et Baybarṣ le réprimande. Puis il fait entrer ʿUṯmān dans le palais, lui montre les richesses. ʿUṯmān lui demande quelques joyaux pour se faire faire une ceinture. Baybarṣ lui en donne quarante-et-un. ʿUṯmān ne peut pas s'empêcher d'aller narguer le *qāḍī* et lui montrer le bijou. Le *qāḍī* en profite pour en voler un. ʿUṯmān se rend chez le joailler qui ne compte que 40 pierres. Se doutant que le *qāḍī* l'a volé, il se précipite au *dīwān* et lui reprend la pierre.

Quant au *qāḍī*, il s'en va trouver le roi et lui raconte que Baybarṣ a trouvé un trésor qui doit revenir aux caisses de l'état. Le roi fait venir Baybarṣ et lui demande son trésor. Baybarṣ accepte volontiers de le lui donner, mais arrive une femme qui se plaint que le roi lui fait injustice. Elle affirme, preuves en main, qu'elle était la propriétaire du palais, étant une descendante de Bādīs. Elle annonce qu'elle vend le palais et tout ce qu'il contient, légalement à Baybarṣ et elle demande à Baybarṣ d'apporter l'argent, et au *qāḍī* d'écrire le reçu en bonne et due forme. Le *qāḍī* est furieux, mais il s'exécute. La femme dit avoir vu son ancêtre le roi Bādīs en rêve qui lui a annoncé que Baybarṣ est celui à qui le palais était destiné, et qu'il serait un jour roi d'Egypte.

Mais le *qāḍī* n'en a pas fini avec Baybarṣ. Il propose au roi de le faire tuer pour qu'il puisse en hériter. Le roi lui dit qu'il s'agit de son mamelouk et qu'il n'en

a pas d'autres. Le *qāḍī* propose d'acheter cent mamelouks, auxquels s'ajouteront cent autres de la part de Aybak al-Turkmānī, en échange de la vie de Baybarṣ. Le roi fait mine d'accepter. Le *qāḍī* sort et le roi fait venir Baybarṣ puis demande au Muftī d'écrire une *fatwa* prononçant le meurtre de Baybarṣ comme une félonie. Il dit à Baybarṣ de rentrer dans son palais. Baybarṣ se demande qui peut bien lui en vouloir ainsi. En arrivant, il trouve ʿUṯmān, et tous deux voient arriver deux cents mamelouks au service de Baybarṣ. L'officier interpelle ʿUṯmān comme palefrenier. Baybarṣ annonce que ʿUṯmān est son frère et non son palefrenier. Il installe les mamelouks, leurs officiers ayant tous une chambre particulière. ʿUṯmān déclare qu'il en voudrait bien une lui aussi et il la choisit de telle sorte qu'il puisse monter la garde. Baybarṣ se rend compte que les mamelouks ne savent pas s'occuper des chevaux. Il demande à ʿUṯmān de lui trouver des palefreniers. ʿUṯmān part en direction de son ancien repère de voleur, et convainc ses anciens compagnons de se joindre à lui et de servir Baybarṣ. Il les emmène chez Baybarṣ qui leur donne de nouveaux vêtements, puis ʿUṯmān les emmène se repentir au sanctuaire de la Dame du Caire.

Pendant ce temps, une bande rivale de quarante voleurs menés par Ḥarḥaš, inquiétée par cette montée en puissance de ʿUṯmān, décide d'aller tuer ce dernier et de piller le palais de Bādīs. Mais un des voleurs, fidèle à ʿUṯmān va le prévenir. La nuit, ʿUṯmān attend que Baybarṣ soit endormi et prépare une embuscade. Losque les voleurs arrivent, Ḥarḥaš, s'approche de la petite porte qu'il trouve ouverte. Se méfiant, il enroule son bâton d'un turban qu'il passe par la porte et le manipule pour faire croire qu'il s'agit d'un homme qui regarde à droite, puis à gauche. Mais ʿUṯmān n'est pas dupe. Ḥarḥaš, croyant la voie libre prévient ses hommes. Ils entrent tous dans le palais. A ce moment-là, ʿUṯmān lance son cri et se jette sur Ḥarḥaš, avec les mamelouks et ses quarante compagnons. Il soulève le vêtement de Ḥarḥaš et crie au mamelouks de les enculer tous. Le bruit a réveillé Baybarṣ qui arrive avec son *litt*. ʿUṯmān lui raconte toute l'histoire. Les voleurs se repentent et entrent au service de Baybarṣ qui les traite comme les autres.

Le roi fait venir Baybarṣ et lui demande si son palais est prêt. Il s'invite chez lui le vendredi suivant, et Baybarṣ demande à ʿUṯmān de lui trouver un cuisinier. ʿUṯmān pense au cuisinier de la caserne. Il va le trouver et lui propose de l'embaucher s'il accepte de lui préparer tous les jours une assiette de « Abū ʻAfīs » (une préparation au miel de sucre et pain dont ʿUṯmān est particulièrement friand). Le cuisinier accepte et Baybarṣ l'embauche avec ses dix marmitons. Ils se mettent au travail pour préparer un repas digne du roi. Le jeudi, ʿUṯmān se rend chez un droguiste et prétend qu'il ne peut pas dormir au palais à cause des rats ; il lui achète de la mort-aux-rats, puis il rentre au palais. Le lendemain, il se rend à la mosquée

avec le roi et son train et après la prière, le cortège se dirige en direction du palais de Bādīs. En chemin ils traversent un pont, nommé le Pont aux Lions, en ruine, au chemin impraticable. Le roi dit qu'il faudrait reconstruire ce pont, mais se demande qui serait assez riche pour le faire. Baybarṣ s'engage à le reconstruire. Arrivés au palais, le roi entre dans la salle principale et s'installe au centre, entouré des dignitaires. On apporte des rafraîchissements. Baybarṣ envoie ʿUṯmān chercher un menuisier, spécialiste de la construction des navires. Il lui demande de reconstruire le pont dans un délai très bref, si possible avant que le roi ne reparte de chez lui. Le menuisier lui dit qu'il faudrait au moins deux mois. Mais Baybarṣ est pressé et il lui demande de faire tout ce qu'il pourra.

Pendant ce temps, le roi se rend compte de ce que Baybarṣ a l'intention de faire. Il demande à ʿUṯmān de ne pas apporter le repas avant son signal. Il va s'amuser un peu avec ses dignitaires. Au bout de trois heures, ceux-ci meurent de faim, en particulier Qalawūn. Lorsque le roi estime que le pont doit être terminé, il demande à ʿUṯmān d'apporter le repas. ʿUṯmān demande à Ḥarḥaš de verser les épices dans les plats qu'il lui indique. Puis il met le poison dans sa ceinture. A ceux qui aiment Baybarṣ il ajoute des épices, à ceux qui le détestent il ajoute du poison. Le *qāḍī* et ses partisans goûtent aux plats et recrachent immédiatement. Le *qāḍī* accuse Baybarṣ de vouloir les empoisonner. Baybarṣ comprend que c'est encore un coup de ʿUṯmān et il s'apprête à le frapper de son *litt*. Mais le roi intervient, prétendant que ʿUṯmān a voulu seulement leur jouer un tour. Le roi désire faire la visite du palais. Arrivés devant une petite porte, ouvrant sur une salle basse voûtée, ils découvrent un récipient plein d'or que Baybarṣ n'avait pas encore remarqué. Le *qāḍī* veut le confisquer pour le trésor, mais le roi s'y oppose. Il demande lui de lui apporter quelques pièces, mais le *qāḍī* n'arrive pas à les enlever. Le roi s'adresse alors à Baybarṣ qui, lui, y arrive. Les pièces sont frappées au nom de Bādīs. Baybarṣ fait préparer des chevaux et divers cadeaux pour les offrir au roi pour racheter les torts de ʿUṯmān. Le roi les accepte mais les offre immédiatement à Baybarṣ. Le *qāḍī* et ses amis sont furieux, alors que les amis de Baybarṣ se réjouissent. Le roi conseille à Baybarṣ de se faire construire son propre *sūq*, puis il prend congé de lui.

Arrivés au pont, le roi voit qu'il est reconstruit ; il s'enquiert de savoir qui en est l'auteur, et les ouvriers lui disent qu'il s'agit de Baybarṣ. Le roi bénit alors Baybarṣ et se tourne vers le *qāḍī* pour qu'il approuve.

Baybarṣ fait alors venir les ouvriers pour qu'ils lui construisent un *sūq*. Au bout de huit mois, le *sūq* est construit. Baybarṣ demande à ʿUṯmān de lui trouver cent soixante hommes ruinés, mais ʿUṯmān comprend mal et lui amène des infirmes. Baybarṣ leur donne de l'argent et dit à ʿUṯmān qu'il veut des gens de profession,

mais qui n'ont pas ou plus de travail. Il leur propose le marché suivant : il leur donne une boutique et une maison pendant un an sans loyer, après cela ils pourront lui payer une redevance, mais ils doivent toujours veiller à ce que leurs marchandises soient vendues à bon poids.

Le *sūq* est prêt à ouvrir et voit affluer la clientèle. Mais il fait du tort au *sūq* d'Aybak qui, lui, fait payer des locations exorbitantes. Les gens du *sūq* d'Aybak vont le voir pour lui exposer la situation catastrophique de son *sūq*. Aybak les renvoie, puis il se rend chez le *qāḍī* pour lui demander conseil. Le *qāḍī* imagine alors un stratagème ; il fabrique une balance diabolique et fait venir le préposé aux poids et mesures, Qarāğaq, qui n'est autre que le neveu d'Aybak, mais un homme intègre. Il lui expose les faits et lui propose d'utiliser cette balance pour ruiner le *sūq* de Baybarṣ. Mais le préposé ne l'entend pas ainsi.

11

[Le Palais de Bādīs – suite et fin. Aussi le *sūq* de Baybarṣ]

Le *qāḍī* décide de s'en mêler. Il envoie un faux contrôleur qui ressemble à s'y méprendre au vrai, avec une balance faussée, pour pouvoir accuser de fraude le chef du *sūq*, Abū ʿAlī al-Samān, et les boutiquiers. Le faux contrôleur donne la bastonnade au chef du *sūq*, il passe en revue chaque boutique et bastonne les marchands. Il va ensuite rendre compte au *qāḍī* qui lui dit d'y retourner le lendemain et de frapper encore plus fort. Le lendemain, même manège. Les marchands vont se plaindre à Baybarṣ qui les renvoie. Ils décident alors d'aller voir ʿUṯmān qui prend les choses en main. Le lendemain, après avoir accompagné Baybarṣ au *dīwān*, ʿUṯmān prend vingt truands avec lui et se rend au *sūq*. Là il cache ses hommes dans les boutiques et lui-même chez Abū ʿAlī. Lorsque le faux Qarāğaq arrive et s'en prend à Abū ʿAlī, ʿUṯmān sort et lui donne une violente raclée, tandis que les hommes du contrôleur s'enfuient. Puis il rentre au palais de Bādīs où il attend, comme si de rien n'était. Pendant ce temps, au *dīwān* le roi est furieux depuis trois jours, et s'en prend à son vizir, comme à l'accoutumée. Les hommes du contrôleur, qui croient qu'il s'agit effectivement de leur chef, viennent se plaindre au roi. Baybars comprend qu'il s'agit là encore d'une fâcheuse initiative de ʿUṯmān. Le *qāḍī*, comme d'habitude, monte sur ses grands chevaux, mais le roi le remet à sa place, en lui disant que cela ne le concerne pas et que le roi, c'est lui. Mais le roi s'aperçoit que Baybars est furieux. Il dit à Baybars de ne pas être sévère avec ʿUṯmān.

Baybars retourne au palais et trouve ʿUṯmān qui attend devant la porte. ʿUṯmān lui dit que lui sait, que le roi sait, mais que lui, Baybars, ne sait rien. Ils vont au *dīwān* ensemble. ʿUṯmān explique l'affaire au roi et s'en prend au *qāḍī*. Les insultes fusent. Le roi fait apporter un manteau d'apparat qu'il jette sur les épaules de Baybars. A partir de maintenant c'est Baybars qui sera l'inspecteur des *sūq*s du Caire. ʿUṯmān rentre au palais et appelle les truands qui s'arment de bâtons. Ils se rendent au *sūq* d'Aybak et rossent les commerçants, prétextant que leurs balances sont truquées. Les gens vont trouver Aybak qui va se plaindre au roi, qui envoie Baybars voir ce qui se passe. Lorsque Baybars arrive il voit ʿUṯmān à l'oeuvre et l'arrête. Ils vont ensemble au *dīwān* où ʿUṯmān justifie son action en disant qu'il est allé punir ceux qui trafiquent les balances. Il se tourne vers le *qāḍī* pour lui demander son approbation, ce que le *qāḍī* doit faire.

Baybarṣ *wālī* du Caire (p. 21)

Le *qāḍī*, Ğawān, ayant constaté que le gouverneur du Caire était chrétien, se rend chez lui et le menace de le dénoncer au roi; en échange de son silence, il lui demande un service : il tuera deux hommes qu'il fera déposer devant le palais de Bādīs.

Le soir, le *wālī* prend des hommes avec lui, attaque deux passants, les tue et les place devant le palais de Baybarṣ. Mais ʿUṯmān a du mal à dormir. Il va à la fenêtre au-dessus de la porte du palais et voit les formes noires. Il descend et découvre les cadavres. Il fait porter le premier devant la maison du *qāḍī* et le second devant celle d'Aybak. Le lendemain le *qāḍī* et Aybak découvrent les cadavres et vont demander des comptes au *wālī* qui ne comprend pas. Le *qāḍī* lui dit de recommencer le soir. Mais cette fois-ci ʿUṯmān est prêt et place ses hommes dans le *sūq*. Lorsque le *wālī* arrive avec deux hommes assommés qu'il s'apprête à tuer, ʿUṯmān lui saute dessus et ses hommes mettent ceux du *wālī* en déroute. Les deux hommes sont sauvés et s'en vont tout raconter au *šayḫ* d'al-Azhar. Arrive le chef de la garde qui confirme leur histoire, car les deux nuits, arrêté par le *wālī* et renvoyé chez lui, il l'a suivi et a tout vu. Le premier jour il voulait tout dire au roi, mais les cadavres avaient disparu. La seconde nuit il a vu ʿUṯmān sauver les deux hommes.

Au *dīwān*, le roi est furieux car il a appris que le gouverneur a été tué. Le *qāḍī* lui dit que c'est ʿUṯmān qui a fait le coup. Le roi fait venir Baybarṣ qui n'est au courant de rien. On fait venir ʿUṯmān qui avoue qu'il a en effet tué le gouverneur ; mais les *šayḫ-s* d'al-Azhar arrivent avec le capitaine de la garde. Ils racontent au roi toute l'histoire. On fait venir le corps du gouverneur et on découvre que c'était un chrétien. Le roi donne la charge de gouverneur à Baybarṣ qui réunit tous les

capitaines de la garde. Ils sont sous la coupe d'un chef : Muqallid Al-Būlāqī. Baybarṣ s'étonne qu'il ne soit pas venu le voir, et il l'envoie chercher. L'autre arrive, invite Baybarṣ et lui propose de jeunes éphèbes. Baybarṣ, lui en fait choisir six parmi les plus beaux, puis d'un signe à ʿUṯmān, il les fait arrêter par Ḥarḥaš pour les pendre à la porte de la capitainerie. Pendant ce temps, le chef des gardes prépare du vin qu'il fait servir à Baybarṣ. Mais celui-ci dit qu'il ne boira pas avant que le chef et les autres n'aient bu. Il note ceux qui boivent et ceux qui ne boivent pas. Il fait conduire ceux qui boivent, un par un dans leur propre quartier par ʿUṯmān qui les pend. Quant au chef, il l'envoie en prison. Il demande à ʿUṯmān de remplacer les capitaines pendus par des gens de bonne religion.

Le *qāḍī* ayant entendu parler des pendus va se plaindre au roi, mais le roi lui dit vertement de ne pas se mêler des affaires de Baybarṣ qui n'a fait que ce qu'il devait faire. Baybarṣ vide donc le Caire de ses malfaiteurs.

Baybarṣ entreprend des rondes de nuit avec ʿUṯmān, et ils remettent de l'ordre dans la ville. Une série d'anecdotes mettent particulièrement en valeur la perspicacité de ʿUṯmān. Ainsi, une nuit ils sont confrontés à un homme taché de sang qui se tient devant un homme assassiné. Baybarṣ pense tout de suite qu'il s'agit du meurtrier pris en flagrant déli. Mais ʿUṯmān se rend compte qu'en fait il s'agit d'un homme arrivé après une querelle entre deux autres, dont celui qui a été tué, et qui, s'approchant du cadavre s'est taché de son sang. ʿUṯmān arrête le vrai meurtrier. Un autre soir, ils voient un *šayḫ* avec une lanterne, en fait, ʿUṯmān s'aperçoit que c'est un brigand qui se fait passer pour un *šayḫ*. Un autre soir, ils rencontrent une femme que ʿUṯmān interpelle. Il lui arrache le voile et découvre qu'il s'agit en fait d'un jeune truand moustachu. En passant devant un lieu de mauvaise vie tenu par une certaine Umm Ḫiḍr qui payait l'ancien *wālī*, ʿUṯmān la fait paraître devant Baybarṣ à qui elle apporte de l'argent. Baybarṣ lui demande de qui elle tient cet argent et elle lui dit qu'il vient des filles. Baybarṣ lui dit de se repentir, il donne de l'argent aux filles et promet de les marier. Quant à celles qui ne se repentent pas, il les noiera dans le fleuve. Bien sûr, toutes les filles se repentent !

Un jour, en rentrant au palais, il voit des paquets, des chevaux et des lances devant la porte. Ce sont deux *fidāwīyeh*, Ṣaqr, fils de Sulaymān al-Ğāmūs, et al-Nisr, fils de ʿAğbūr. Ils lui offrent des cadeaux pour qu'il puisse s'acheter un palais, car ils ignorent qu'il a acquis le palais de Bādīs. Cette fois-ci, Baybarṣ s'occupe de ses invités et leur fait visiter Le Caire, tous les jours, pendant un mois. Un jour, ils passent devant le *ḫān* al-Sabīl et voient deux jeunes gens qui attaquent un troisième. L'homme attaqué explique à Baybarṣ que lui et ses deux cousins ont la charge du *ḫān*. Ils ont un accord : si l'un d'eux est malade ou frappé d'un malheur, les deux

autres subviennent à ses besoins en lui apportant sa part. Or cet homme est tombé malade et ses cousins refusent de lui donner sa part. Malade depuis deux mois, il est arrivé au *ḫān* en s'appuyant sur son fils, et il raconte son histoire à un marchand étranger qui lui donne de l'argent. Mais, alors qu'il rentrait chez lui, les cousins arrivent en lui réclamant leur part de l'argent qu'il vient de recevoir et se mettent à le battre. Lorsque Baybarṣ demande aux cousins de s'expliquer, ils mentent en prétendant qu'il s'agit de l'argent de la location du magasin, mais l'étranger le dément. Baybarṣ les menace, mais ils lui disent qu'ils ne tombent pas sous la juridiction du *wālī*. Baybarṣ s'en étonne, les frappe et les chasse du *ḫān*. Il confie la charge du *ḫān* au chef des marchands, ʻAlāy al-Dīn. Baybarṣ engage sa responsabilité en signant un document. Un soir, ʿUṯmān est réveillé par l'arrivée de ʻAlāy al-Dīn avec des commerçants du *ḫān*. Après avoir passé une soirée ensemble, les commerçants étrangers voulant retourner au *ḫān* ont trouvé porte fermée. Baybarṣ se rend au *ḫān* avec les *fidāwīyeh*. Al-Nisr entre en se servant du *mafrad*. A l'intérieur, il découvre le portier égorgé, la porte bloquée et le *ḫān* vidé de tout.

Pendant ce temps, le roi est en colère et, comme d'habitude, s'en prend au vizir Šāhīn. Al-Šāh Bandar arrive au *dīwān* avec les marchands et ils désignent Baybarṣ comme responsable. Le *qāḍī* accuse Baybarṣ de connaître les criminels. Baybarṣ s'engage à les pourchasser et demande un délai. Le *qāḍī* lui accorde vingt-quatre heures, mais le roi estime que ce n'est pas suffisant et il lui accorde dix jours.

Mais Baybarṣ ne trouvant aucune piste, ʿUṯmān prend les choses en main. Il se rend au sanctuaire de la Dame du Caire et là, il a une sorte de vision. Il va réveiller Baybarṣ et les *fidāwīyeh* et ils se rendent au *ḫān* : ʿUṯmān a vu un *šayḫ* et, lorsqu'ils arrivent, alors que Baybarṣ s'apprête à frapper ʿUṯmān d'un coup de *litt*, car il ne le croit pas, apparaît un *šayḫ* dont ʿUṯmān dit que c'est lui le criminel. Il l'arrête et Baybarṣ lui fait subir la torture, malgré les protestations des gens, mais il n'avoue pas. Alors c'est ʿUṯmān qui s'en mêle et il finit par avouer. Il les conduit dans le *ḫān*, et sous une trappe ils découvrent six hommes et une vaste salle où se trouvent les biens du *ḫān*. Chacun des marchands reprend son bien et Baybarṣ les garde avec lui jusqu'au matin où il les emmène au *dīwān*, prouve son innocence et déchire le document que le *qāḍī* lui avait fait signer. Le roi fait venir un manteau jaune qu'il pose sur ses épaules et le confirme dans son rang et ses fonctions. Baybarṣ rencontre le geôlier qui lui annonce que les sept prisonniers ont été retrouvés morts, empoisonnés.

Le texte donne alors l'explication suivante : le *qāḍī* (Ǧawān) prévient un chrétien de Fayyūm qui, grâce à des promesses de récompense, vient au Caire avec

six hommes pour piller le *ḫān* et faire accuser Baybarṣ. Pour ne pas être dénoncé par eux, le *qāḍī* leur a fait parvenir en prison un repas empoisonné.

Les marchands se sentent mal vis à vis de Baybarṣ et ils décident de lui donner de l'argent ainsi qu'à ʿUṯmān. Sous prétexte de venir réciter le *Mawlid* avec eux le vendredi les marchands les invitent, leur offrent à boire et à manger, puis leur donnent l'argent. Baybarṣ demande pourquoi cet argent, et ils lui exliquent leur embarras. Mais Baybarṣ refuse de prendre l'argent. Alors, chaque marchand invite Baybarṣ, ainsi tour à tour, chaque vendredi, jusqu'à ce que le cercle soit bouclé et que l'invitation dernière revienne au al-Šāh Bandar, comme la première.

Le jeudi précédant son invitation chez al-Šāh Bandar, Baybarṣ se rendant à la prison entend un prisonnier l'interpeller. Il s'agit de Muqallid al-Būlāqī que Baybarṣ semble avoir oublié en prison. Il le fait sortir, le fait laver, et habiller et présenter devant lui. Il lui remet le manteau jaune et le nomme chef de police (*bāš muqaddam darak*), en lui disant de ne pas recommencer comme avant. Muqallid rentre chez lui et trouve son fils, Ḥarḥaš, meneur de quarante truands[2], en compagnie et en train de boire du vin. Il lui reproche de n'être pas venu une seule fois le voir en prison et se retire dans le harem. Le fils, saoûl, prend le manteau jaune et veut aller tuer Baybarṣ. Apprenant cela, Muqallid al-Būlāqī se rend au sanctuaire de la Dame. Ḥarḥaš demande où se trouve Baybarṣ, on lui dit qu'il doit se rendre chez al-Šāh Bandar. Celui-ci a fait poster un esclave et son fils pour accueillir Baybarṣ dans la ruelle. Lorsque Ḥarḥaš arrive, ils le prennent pour Baybarṣ. Il sort son poignard et égorge le fils d'al-Šāh Bandar. Tout le monde croit que c'est Baybarṣ qui a fait le coup et lorsqu'il arrive, tous l'accusent. Baybarṣ fait venir la garde et leur demande qui ils ont vu avec le manteau jaune, il lui disent qu'il s'agit du fils de Muqallid al-Būlāqī. Il se rend chez lui et rencontre la femme de Ḥarḥaš, avec la tête de son fils dans les mains : en rentrant, chez lui, Ḥarḥaš a exigé de sa femme qu'elle danse pour lui et ses amis. Leur jeune fils s'étant mis à pleurer, Ḥarḥaš, s'est jeté sur lui et lui a coupé la tête. Baybarṣ tente d'entrer dans la maison, mais elle est barricadée. Al-Nisr se sert du *mafrad* pour monter sur la terrasse et il drogue Ḥarḥaš et ses amis. On les capture et on les jette en prison. ʿUṯmān se met à la recherche de Muqallid al-Būlāqī, et on lui dit qu'il devrait se rendre au sanctuaire. Par ruse il le fait sortir du sanctuaire, le capture et, cette fois-ci, il n'est pas question de lui pardonner. Baybarṣ invente un nouveau supplice pour le mettre à mort ainsi que son fils et ses compagnons: il s'agit d'un arbre de fer, avec des crochets auxquels il les empale. Le

[2] Il s'agit d'un autre personnage à différencier de Ḥarḥaš Ibn al-Ṭawīla, chef de quarante truands qui a rejoint Baybarṣ sous l'influence de ʿUṯmān.

qāḍī se précipite au *dīwān* pour prévenir le roi qui va voir le spectacle et fait remarquer au *qāḍī* qu'à présent ils n'ont plus qu'à bien se tenir.

Au bout de quelques temps les *fidāwīyeh* prennent congé de Baybarṣ.

Dīwān Al-Maḥalla et Ḫiḍr al-Baḥīrī (p. 146)

Le *qāḍī* ne pense qu'à nuire à Baybarṣ. Aussi, il imagine un plan : il écrit à Ḫiḍr al-Baḥīrī, bandit notoire de la région d'al-Maḥalla pour lui demander d'en tuer le gouverneur afin qu'il puisse faire nommer Baybarṣ à sa place et ensuite le faire tuer par Ḫiḍr al-Baḥīrī. Il lui fait envoyer la lettre ansi que des livrées somptueuses et des cadeaux par son serviteur, al-Burṯuquš, *alias šayḫ* Manṣūr. L'autre accepte et, quelques temps après, on apprend la nouvelle de l'assassinat du gouverneur. Le roi se demande qui il pourra envoyer à sa place et le *qāḍī* suggère Baybarṣ.

12

Le roi envoie donc Baybarṣ à al-Maḥalla avec ses deux cents mamelouks, plus cent du *qāḍī* et cent d'Aybak, et bien sûr, les truands. Il reçoit les pétitions et les examine le soir, et toutes se plaignent d'un certain Ḥasan Āġā al-Šanīʿ. Pendant le *dīwān*, Baybarṣ se fait nommer tous ceux qui entrent, mais il ne voit pas Ḥasan Āġā Il demande où il se trouve et on envoie le chercher. Entre une femme qui se plaint que Ḥasan Āġā a tué son fils. Mais Baybarṣ fait mine de la renvoyer. Ḥasan Āġā l'invite pour le lendemain soir. Baybarṣ se rend à l'invitation et l'autre l'accueille avec du vin. Cependant, ʿUṯmān qui se tient à la porte, voit arriver le cuisinier qui n'est autre que al-Usṯa ʿAlī, un homme rescapé de la bande de Muqallid al-Būlāqī qui lui dit que Ḥasan Āġā a l'intention d'empoisonner Baybarṣ. En effet, le *qāḍī* lui a promis en échange de le faire gouverneur d'al-Maḥalla. ʿUṯmān prévient Baybarṣ qui lui dit de faire venir discrètement la femme du jeune homme assassiné, puis il invite Ḥasan Āġā à manger le premier, mais celui-ci dit qu'il a déjà mangé. Pour ne pas manger seul, Baybarṣ fait apporter un chat à qui il donne à manger et qui meurt instantanément. Baybarṣ fait pendre Ḥasan Āġā et distribue son argent et ses biens à tous ceux qui avaient à se plaindre de lui.

Puis Baybarṣ fait le tour de la ville, déguisé. Il s'aperçoit que les bédouins de Ḫiḍr al-Baḥīrī rackettent les marchands et il décide de s'en débarasser. Il fait fermer les portes de la ville et donne l'ordre à ʿUṯmān de les tuer sans autre forme de procès. Puis il ouvre une des portes, s'y installe et attend. Arrive un bédouin que ʿUṯmān interpelle : il lui dit qu'il vient de chez Ḫiḍr et qu'il cherche la mort. Il

raconte son histoire à Baybarṣ : il s'agit en fait de son frère de lait, Muḥammad, qui a été envoyé à sa recherche (mais il ne sait pas que Baybarṣ est en fait Maḥmūd). Il a déjà rencontré Baybarṣ au Caire car il y était comme marchand étranger (épisode du *ḫān* et al-Šāh Bandar). N'ayant pas été invités au soirées d'al-Šāh Bandar avec Baybarṣ, les marchands étrangers ont organisé leurs propres fêtes et, au cours de la première est apparue une chanteuse, Ḥaǧīǧ, dont il est tombé amoureux. Après s'être ruiné pour elle, il finit par devenir son porteur de tambourin. Ḫiḍr se marie et invite Ḥaǧīǧ à chanter pour la fête qui dure quarante jours. Apprenant le sort réservé par Baybarṣ et à ses gens, Ḫiḍr interrompt la fête, mais ne paye pas la chanteuse. A court d'huile et de coton, elle envoie Muḥammad en ville pour en chercher, malgré ses protestations qu'il risque de se faire tuer. Il se rend compte alors qu'il n'a pas tenu sa promesse à Ǧamak, désire la mort et se rend à al-Maḥalla.

Baybarṣ décide de ne pas lui révéler tout de suite qu'il est en fait Maḥmūd son frère de lait. Il lui donne ce qu'il demande et écrit une lettre à Ḥaǧīǧ, son désir étant qu'elle se repente et qu'elle épouse Muḥammad.

Baybarṣ prépare ses hommes et les fait habiller en bédouins. Ils se rendent au campement de Ḫiḍr. En route il rencontre l'Emir Muḥammad dont Ḫiḍr a enlevé la cousine. Baybarṣ le recrute avec ses hommes. Ils arrivent au campement et voient Ḥaǧīǧ qui danse pour Ḫiḍr et regarde l'heure car elle a reçu le message de Baybarṣ. Au moment où elle le voit, elle propose à Ḫiḍr un spectacle : elle prétend être Baybarṣ et se bat contre son assistant, Muḥammad, qui est supposé représenter Ḫiḍr. Bien sûr elle gagne le combat. Ḫiḍr veut se jeter sur elle, mais Baybarṣ le frappe avec le *litt* et alerte ses hommes. Il s'en suit une bataille, et les hommes de Baybarṣ mettent ceux de Ḫiḍr en fuite. Baybarṣ réunit le butin et veut en donner la moitié à Muḥammad, mais celui-ci se contente de reprendre sa cousine. Il veut que Ḥaǧīǧ se repente, mais elle ne voit pas de quoi elle devrait se repentir (elle est encore vierge et ne fait pas partie des prostituées), mais lorsque ʿUṯmān apparaît, le connaissant du Caire, elle prend peur et promet de se repentir. Baybarṣ la donne en mariage à son frère de lait, Muḥammad. Puis Baybarṣ procède au dépeçage de Ḫiḍr. Ne sachant pas trop comment le roi va prendre son intervention auprès des bédouins, il envoie ʿUṯmān en secret, en lui disant de se rendre chez le vizir Šāhīn la nuit, avec la peau de Ḫiḍr traitée de façon à ce que l'on croit qu'il est vivant, et un message.

Mais, comme d'habitude ʿUṯmān comprend de travers (ou fait semblant de ne pas comprendre) : il organise une procession d'opiomane portant les têtes des bédouins et la peau habillée de Ḫiḍr. ʿUṯmān arrive au *dīwān* et le roi s'adresse à Ḫiḍr, croyant qu'il est vivant. Il se rend compte de son erreur et se tourne vers le *qāḍī* pour savoir ce qu'il pense de ce spectacle. Puis il demande à ʿUṯmān s'il n'a

pas une lettre de Baybarṣ. L'autre répond que oui, mais pas pour lui, pour le vizir Šāhīn, et qu'il ne doit pas la lui donner avant la nuit. Le roi se fait remettre la lettre en disant à ʿUṯmān de dire à Baybarṣ qu'il a simplement oublié, comme Baybarṣ, lui aussi, a oublié son vœu. Puis le roi écrit un firman pour nommer Baybarṣ gouverneur d'al-Maḥalla. ʿUṯmān retourne à al-Maḥalla avec une lettre de Šāhīn pour Baybarṣ lui expliquant toute l'affaire. ʿUṯmān, pour se justifier, répète ce que lui a dit le roi, et Baybarṣ se souvient d'avoir promis de reconstruire le pont. Il fait venir des constructeurs et se met au travail. Après huit mois la construction est terminée et Baybarṣ décide de l'inauguration. Mais lorsqu'ils arrivent, le pont est complètement détruit. On se remet au travail pour le reconstruire et Baybarṣ décide de passer la nuit auprès du pont avec ʿUṯmān. Il voit une lumière, s'approche et voit le *šayḫ* Muḥammad al-Fawwāl qui lui explique le secret de la construction du pont, liée à un *waqf*. Il lui dit que, d'une part il deviendra roi, et que d'autre part il doit rencontrer Aḥmad al-Badawī. Il demande à Baybarṣ de lui ériger un mausolée dans le monastère qu'il va construire, lié à la reconstruction du pont, et lui indique où se trouve sa boutique dans le *sūq*. Puis il lui dit de manger des dattes et de garder les noyaux, et de les compter : ils représentent le nombre d'années qu'il passera sur le trône. Ensuite, il lui demande de remplir des seaux et de compter ceux qui sont pleins et ceux qui sont à moitié vides : ils représentent ses victoires et ses défaites.

La rencontre mystique avec Aḥmad al-Badawī a lieu. Baybarṣ commence la construction du monastère et du mausolée du *šayḫ* Muḥammad al-Fawwāl qui meurt trois jours après sa construction. Baybarṣ l'y fait enterrer en grande pompe.

ʿUṯmān arrive au Caire, mais, au lieu de se rendre chez le vizir Šāhīn, il va directement au *dīwān* : là, le roi se fait remettre la lettre destinée au vizir et se réjouit de l'entreprise de Baybarṣ. Il envoie la *nawba*[3] qu'il paie de ses propres deniers, et un manteau d'apparat pour Baybarṣ. ʿUṯmān se met en route avec la *nawba*. Arrivé à proximité d'al-Maḥalla, il fait planter sa tente et envoie Riḍwān prévenir Baybarṣ que le vizir Šāhīn est arrivé, puis il se met le manteau d'apparat et attend Baybarṣ qui arrive, lui baise la main et s'aperçoit que ce n'est pas le vizir, mais ʿUṯmān. Celui-ci lui remet le manteau et ils rentrent dans al-Maḥalla en grande pompe. Il partage la *nawba* en deux, et une moitié va jouer sur le pont. Puis Baybarṣ rejoint le *dīwān*.

---

[3] Il s'agit d'une troupe de gardes musiciens que l'on retrouve fréquemment dans la *Sīra* pour les cérémonies et les cortèges

Le martyre du *muqaddam* Ğamr (p. 123)

Un jour, au *dīwān*, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb reçoit la visite d'un prisonnier musulman qui lui apporte une lettre, cachée dans un tube de cuivre à l'intérieur d'une miche de pain. Il apprend que le roi de Yānisa, ʿAbd al-Ṣalīb, étant tombé malade, a fait le vœux de tuer douze mille prisonniers musulmans, s'il guérissait, le jour de la fête de la Croix. Le prisonnier a mis trois mois pour arriver au Caire, et il ne reste plus que vingt-deux jours avant la fête. Le roi envoie le vizir Šāhīn auprès de Ğamr, chef des ismaéliens, dans la forteresse de Ṣahyūn. Il donne au vizir un cadeau pour Ğamr : sa calotte de musulman qui est, dit-il sa seule possession. Šāhīn se dit qu'il ne l'offrira pas car il considère que c'est un piètre cadeau. Arrivé aux abords de la forteresse, il est accueilli par deux cavaliers, les fils de Ğamr, Ismāʿīl et Maʿrūf, qui le conduisent auprès de leur père. Là, Šāhīn lui présente les cadeaux qu'il a lui-même réunis et, en échange, Ğamr lui offre six balles de soie. Puis il réclame le cadeau du roi, sachant déjà de quoi il s'agit.

Ğamr envoie le signal aux forteresses, et les capitaines ismaéliens se réunissent à Ṣahyūn. Il leur lit la lettre du roi et leur dit son intention d'aller délivrer les prisonniers musulmans de Yānisa. Il fait son testament, et laisse le commandement de la forteresse Bāra à Ismāʿīl,

13

et la souveraineté des forteresses ainsi que le commandement de la forteresse de Ṣahyūn à Maʿrūf. Puis il part seul, en invoquant ʿAbd Allāh al-Muġāwirī qui vient avec une barque et le transporte en une nuit à Yānisa. Là, il se rend au *dīwān* du *babb* et réclame la libération des prisonniers musulmans, mais le *babb* refuse de les livrer. Ğamr se bat contre les soldats et, pendant la bataille il voit apparaître le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb qui se bat à ses côtés. Ğamr est épuisé, le roi lui dit de mettre la calotte qu'il lui a offerte et de se reposer. Dès qu'il a mis la calotte, il devient invisible. Au matin, lorsque le *babb* demande où se trouve Ğamr, on lui répond que les soldats l'ont tué. Mais Ğamr réapparaît et reprend le combat, avec al-Ṣāliḥ Ayyūb à se côtés. Cela dure sept jours, et tous les soirs, Ğamr remet la calotte et redevient invisible. Pendant ce temps, au *dīwān* du Caire, les dignitaires voient le roi qui semble se battre, un sabre de bois ensanglanté à la main. Au septième jour, al-Ṣāliḥ Ayyūb annonce à Ğamr que le *babb* s'est converti. Ğamr entre dans la chambre du *babb* et l'entend prononcer la *šahāda* dans son sommeil. Il le réveille et le *babb* lui dit qu'il a eu une vision d'al-Ṣāliḥ Ayyūb et qu'il s'est converti. Le lendemain au *dīwān*, il annonce la libération des prisonniers. Il demande à Ğamr de rester avec lui

six mois pour l'instruire dans la religion. Puis il lui offre un palais à l'extérieur de la ville, où Ǧamr découvre un jardin abandonné car un couple de tigres y a élu domicile, et le *babb* n'a jamais pu les en chasser. Un jour que le *babb* est au *dīwān*, Ǧamar entre dans le jardin et tue les tigres, mais se fait aussi tuer par eux. Le *babb* le retrouve mort et lui fait construire un catafalque sur lequel on le dépose pour que les fils de Ǧamr voient comment leur père est mort. Al-Ṣāliḥ Ayyūb a une prémonition et le jour même, récite la prière des morts. Ǧamr reste ainsi, six mois, intact, jusqu'au jour où, Ismāʿīl et Maʿrūf n'ayant pas de nouvelles de lui partent pour Yānisa. Là ils sont reçus par le *babb*, voient leur père mort et lui font construire un tombeau. Après quarante jours, ils retournent chez eux.

Se pose alors le problème de la succession de Ǧamr. Malgré les vœux de ce dernier, certains ismaéliens voudraient Ismāʿīl comme chef. Manṣūr al-ʿUqāb propose que l'on laisse le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb trancher. Arrivés au Caire, ils exposent le problème au vizir Šāhīn. Dans la nuit, Ismāʿīl rêve de son père qui lui dit de laisser la place à son frère Maʿrūf. Le lendemain, au *dīwān*, le roi lui demande ce qu'il en pense, mais Ismāʿīl lui dit qu'il est plus digne de la souveraineté que son frère et il la réclame. Le roi lui rappelle alors le rêve-vision qu'il a eu de son père et Ismāʿīl finit par s'incliner. Il retourne à Ṣahyūn pour prendre ses affaires et s'installe dans la forteresse de Bāra. Pendant ce temps, le roi intronise Maʿrūf qui, ensuite, retourne à Ṣahyūn.

Ismāʿīl se prend de passion pour la chasse et on le surnomme Ibn al- Sibāʿ. Il a interdit à quiconque de la forteresse de retourner à Ṣahyūn, mais un jour qu'il est à la chasse, sa fille Badra désire aller voir son oncle Maʿrūf. Sa mère lui dit de partir avant que son père ne revienne de la chasse. Elle est reçue par son oncle et sa tante à Ṣahyūn où elle reste trois jours. Au retour, en chemin, elle rencontre un cavalier avec lequel elle se bat : il s'agit de Yaʿqūb al-Adraʿī, ennemi des ismaéliens. Elle lui porte un coup et, la prenant pour un garçon, il lui demande de qui il est le fils ; voyant qu'il s'agit d'une femme, il la laisse partir. Mais le bruit court que Yaʿqūb s'est fait porter un coup par une femme, et après une plaisanterie à ce sujet, il se rend à la forteresse d'Ismāʿīl, enlève Badra et la pend à la porte avec un mot pour dire qui est le coupable. Ismāʿīl réunit ses hommes pour venger sa fille, mais ils lui conseillent de demander de l'aide à Maʿrūf. Il refuse, les capitaines se consultent et préviennent Maʿrūf qui lève toutes les forteresses. Pendant ce temps, Ismāʿīl se bat seul, entouré d'ennemis, lorsque Maʿrūf et ses hommes arrivent. Ismāʿīl coupe la tête de Yaʿqūb et rentre chez lui, tandis que Maʿrūf poursuit les hommes et le fils de Yaʿqūb. Le fils aîné de Yaʿqūb, Faḍl al-Dīn se réfugie dans une forteresse avec ses frères, mais Maʿrūf l'assiège pendant quatre mois, et il finit par se rendre. Maʿrūf lui

donne la place de son père à la tête des Adraʿī, mais avec des conditions et un tribut à payer.

Baybarṣ écuyer de droite et de gauche (fascicule 13)

Au Caire, le *qaḍī* veut faire assassiner Baybarṣ. Il écrit un firman stipulant son exécution en imitant l'écriture du roi, et envoie un de ses hommes, déguisé en officier, à al-Maḥalla pour qu'il le remette aux dignitaires. Ceux-ci le reçoivent et se mettent à pleurer. Baybarṣ se soumet au firman. Mais ʿUṯmān arrive et demande de surseoir à l'exécution jusqu'au lendemain. Puis, monté sur une jument rapide comme l'éclair, il part pour le Caire où il arrive à la prière du *maġrib*. Il va trouver le vizir Šāhīn avec la nouvelle de l'exécution imminente de Baybarṣ. Aussitôt, le vizir se rend chez le roi pour lui demander la raison du firman. Le roi devine ce qui s'est passé et donne un nouveau firman annulant le premier à ʿUṯmān, stipulant que ce dernier fera ce qu'il voudra de l'officier envoyé par Ğawān. Il fait venir l'officier au *dīwān* et l'écorche vif. Un nouvel envoyé arrive : le roi réclame Baybarṣ au Caire. Là, il le fait écuyer de gauche, face à Qalawūn, écuyer de droite. Un jour, au *dīwān*, Baybarṣ tire son *litt* et abat un homme qui se trouvait à l'entrée. Le *qāḍī* l'accuse de violence, mais Baybarṣ dit que l'homme s'apprêtait à attaquer quelqu'un. On le fait revenir à lui et il avoue avoir été envoyé par le *babb* de Tripoli qui, ayant reçu une lettre de Ğawān le prévenant de la prédiction concernant Baybarṣ, lui a demandé soit de tuer le roi, soit de tuer Baybarṣ. Il s'agit d'al-Hağğām Ibn Ḫanāğir. Le roi le fait mettre dans la prison d'Alexandrie. Puis, il fait remarquer à Qalawūn que, en tant qu'écuyer de droite, il aurait dû frapper l'homme le premier. Il fait l'échange des fonctions et Baybarṣ prend la place de Qalawūn.

Antioche et le *babb* Alfrad Mākūl (p. 102)

Al-Ṣāliḥ Ayyūb reçoit une lettre d'Alep : le fils du gouverneur, al-Muẓaffar, ʿImād al-Dīn, a été enlevé lors d'une excursion près d'Antioche, par le *babb* Alfrad Mākūl. Le roi demande à Šāhīn de réunir le *qāḍī* et les émirs pour désigner quelqu'un pour conduire une expédition. Le *qāḍī* recommande Baybarṣ. Le roi donne des mamelouks à Baybarṣ et Šāhīn lui recommande deux frères, Fāris Quṭāya et Fāris al-Dīn Ṭay que Baybarṣ place à la tête des mamelouks. ʿUṯmān prépare une sortie royale. Le roi donne une lettre à Baybarṣ pour le *babb* et lui explique l'origine de l'expression *al-ḫaṭṭ aš-šarīf*. Baybarṣ instaure un rituel d'ambassade (repris et développé plus tard par son propre ambassadeur, Ibrāhīm) : ce rituel oblige le destinataire de la lettre à se lever, faire trois pas en avant pour prendre la lettre,

l'embrasser, la porter à son front. Au moment de quitter le *dīwān*, le roi lui rappelle de ne pas réprimander ʿUṯmān, et Baybarṣ se demande pourquoi cette recommandation. Il voit les gens se précipiter vers le palais pour admirer son régiment en grande pompe. Il s'apprête à réprimander ʿUṯmān, lorsque ce dernier lui rappelle ce que le roi lui a dit. Un messager arrive, demandant à Baybarṣ de passer devant la fenêtre du roi qui veut assister au défilé. Ce dernier fait promettre au *qāḍī* que si Baybarṣ réussit sa mission, il ira à sa rencontre avec le grand vizir et les émirs, quel que soit l'endroit choisi par Baybarṣ.

Après une halte de sept jours à al-Ḫānka, Baybarṣ et son armée se rendent à Damas où il rend visite à sa mère. ʿUṯmān désire la rencontrer, et il lui rend visite, et trouve Baybarṣ vêtu d'un habit neuf offert par sa mère. Sitt al-Šām, voyant son intérêt pour cet habit lui en offre un identique. Baybarṣ se rend ensuite à la forteresse d'al-Maʿarra où Sulaymān al-Ǧāmūs lui propose de l'aide, que Baybarṣ refuse.

14

Le lendemain, en chemin pour Alep, ʿUṯmān prétexte avoir oublié la brosse de sa monture dans la forteresse, et va demander son aide à Sulaymān. Ce dernier le rassure et lui dit qu'il a déjà envoyé ses hommes, déguisés en soldats chrétiens dans la ville d'Antioche avec, à leur tête, le Chevalier Sans Nom.

Le Chevalier se présente au *babb* qui le prend à son service. Pendant ce temps, Baybarṣ arrive à Alep et se dirige vers Antioche. Ayant reçu des instructions du *qāḍī,* le *babb* lui demande de se présenter seul en ambassade. Pendant ce temps, le Chevalier Sans Nom (ici appelé Ibn Mùsā, du nom de son père adoptif dans l'initiation et le pacte des *fidāwīyeh*), tient une conférence avec ses hommes. Baybarṣ part seul auprès du *babb* qui, après avoir lu la lettre du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb lui demandant de relâcher le fils du gouverneur d'Alep, ordonne que l'on coupe la tête de Baybarṣ. Celui-ci se bat et réussit à s'enfuir et rejoindre le camp musulman. Là, il prépare une attaque contre les Francs. Mais dans la nuit, Ibn Mūsā arrive avec des sacs dans lequels se trouvent les têtes de quelques dignitaires d'Antioche, et le *babb* drogué. Il a également libéré ʿImād al-Dīn. Le gouverneur d'Alep rejoint Baybarṣ et ʿImād, rappelant à ce dernier le pacte qu'il avait passé avec Maḥmūd, le mamelouk malade lors de son passage à Alep ; puis il envoie un messager au Caire pour prévenir le roi de l'exploit de Baybarṣ. Le roi force le *qāḍī* et les émirs à aller à la rencontre de Baybarṣ avec Šāhīn.

Baybarṣ s'affrère avec Maʿrūf et les *fidāwīyeh* (p. 72)

Mais Baybarṣ est retenu à Alep par le neveu de Maʿrūf, ʿImād al-Dīn ʿAlqam, qui veut lui rendre hommage avec tous les *fidāwīyeh*. Tous les capitaines de forteresses arrivent et défilent alors que, depuis une fenêtre, Baybarṣ les observe et al-Muẓaffar les désigne un par un. Maʿrūf raconte à Baybarṣ la prédiction de ʿAlī et du *ğafr* qui dit qu'il deviendra roi des Arabes. Il le place au centre du *dīwān* et lui pose la couronne de Yūqanā (premier propiétaire chrétien de la forteresse d'Alep, converti à l'Islam au moment de la conquête) sur la tête, comme preuve que Baybarṣ est bien l'élu. Arrive Salīm, le mamelouk de Šāhīn avec une lettre pour Baybarṣ. Maʿrūf renvoie Salīm avec une missive expliquant qu'il désire faire le pacte avec Baybarṣ et qu'il veut que Šāhīn en soit le témoin. Šāhīn réussit à faire venir les émirs et le *qāḍī* jusqu'à *ḫān* Tūman, à un kilomètre d'Alep, mais là, le *qāḍī* refuse d'aller plus loin. Il veut que Baybarṣ lui-même vienne lui baiser les pieds. Maʿrūf envoie des *fidāwīyeh* pendant la nuit pour faire peur au *qāḍī* et aux émirs et ils finissent par entrer dans Alep. On célèbre le pacte entre Baybarṣ et Maʿrūf et les *fidāwīyeh*. Puis on fait venir le *babb* d'Antioche et le *qāḍī* prend son parti, en demandant les preuves de l'enlèvement de ʿImād. Il n'offre qu'une piètre compensation, mais Maʿrūf s'en mêle et le *babb* promet cinq coffres d'argent, ainsi que la libération des prisonniers musulmans.

Après avoir récupéré l'argent, Baybarṣ désire se remettre en route. Les *fidāwīyeh* veulent l'accompagner, mais il s'inquiète des frais que la population devra supporter. Maʿrūf annonce qu'ils prendront tout en charge.

15

D'étape en étape, ils arrivent à Damas où le gouverneur crève de jalousie.

Pendant ce temps, le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb ayant prévu l'arrivée de Baybarṣ à Damas, désire s'y rendre *incognito* pour voir son entrée triomphale. Il demande à ʿIzz al-Dīn, émir des kurdes, de l'accompagner et se fait transporter avec lui aux environs de Damas, en trois pas, pour la prière du matin. Le roi demande à un paysan de lui amener deux mules, mais ʿIzz al-Dīn lui fait signe qu'il s'agit du roi et le paysan court prévenir ʿĪsā al-Nāsir que le roi est proche de Damas et le gouverneur part à sa rencontre. Baybarṣ, prévenu, demande à ses hommes de descendre de cheval devant le roi, mais lorsque lui-même veut en faire autant, Maʿrūf l'en empêche. D'un revers de main, le roi envoie Maʿrūf et les *fidāwīyeh* à Dūmā, à plusieurs kilomètres de Damas, où ils séjournent une nuit, puis retournent dans leurs forteresses. Pendant ce temps, Baybarṣ descend de cheval et salue le roi

qui le presse de se rendre à Marğeh. Puis le roi et ʿIzz al-Dīn disparaissent en un clin d'oeil et se retrouvent au Caire. Le *qāḍī* s'est rendu auprès de ʿĪsā et ils font enlever Baybarṣ par un capitaine chrétien, Zuhayr, qui le drogue, puis le réveille et s'apprête à lui couper la tête lorsque arrive le Chevalier Sans Nom qui coupe la tête de Zuhayr. Il trouve la lettre de ʿĪsā. Baybarṣ lui donne l'épée de Zuhayr, al-Haddāma. Pendant ce temps, ʿUṯmān se réveille et ne trouvant pas Baybarṣ, court prévenir le vizir Šāhīn. A ce moment là, Baybarṣ arrive. Il convoque ʿĪsā que le *qāḍī* fait prévenir en secret. Il plaide la cause de ʿĪsā et, lorsque Baybarṣ lui montre la lettre, il prétend que c'est un faux. Baybarṣ se contente de l'explication. Quant au Chevalier Sans Nom, comme d'habitude, il demande un papier signé de la main de Baybarṣ.

Sur le chemin du retour, le *babb* Sarğawīl contacte le *qāḍī* et se plaint que Baybarṣ lui a pris son pavillon royal. Il fomente un plan avec Ğawān : il prétendra être malade et demandera la permission de se rendre en pèlerinage à Jérusalem s'il guérit. Il enverra alors ses hommes déguisés en musulmans et prendra possession de la ville après avoir tué tous le musulmans réunis pour la prière du vendredi. Baybarṣ arrive au Caire où le roi le décore.

La bataille de Jérusalem (67)

Le roi reçoit la demande de Sarğawīl et l'autorise à se rendre à Jérusalem. Il prend la ville, comme prévu, et Ğawān accuse Baybarṣ de tous leurs malheurs. Le roi envoie Baybarṣ délivrer Jérusalem. Il n'a que peu d'hommes avec lui et il est assez mal reçu à Ġazza. Arrivent alors deux *fidāwīyeh*, Šihāb al-Dīn Ḥadīd et Ḫaṭṭāb. Maʿrūf envoie également cinquante mille hommes en secret qui attendent Baybarṣ à Jérusalem. Baybarṣ ne fait pas confiance à ses hommes. Il veut les renvoyer au Caire, mais décide de les emmener avec lui et de les faire surveiller par ʿUṯmān. Il prend seul la porte de Jérusalem et en deux heures il prend la ville, aidé secrètement par les *fidāwīyeh* de Maʿrūf qui, ensuite, s'en vont par une autre porte de la ville, alors que Sarğawīl réussit à s'enfuir. Le roi reçoit la nouvelle et nomme Baybarṣ gouverneur de Jérusalem.

Un jour, en se promenant avec ʿUṯmān, Baybarṣ voit un jeune chrétien, fils d'un riche marchand, qui bouscule et fait tomber un vieillard. Il fait jeter le jeune homme en prison. Son père, furieux, part trouver le patriarche de la cathédrale. Il lui promet une somme considérable s'il délivre son fils. Le patriarche, Afrīmūn, prend l'argent et décide d'aller trouver Baybarṣ. Il le reçoit sans cérémonie et lui demande ce qu'il veut. Baybarṣ ordonne, en turc à ʿUṯmān d'aller chercher le jeune homme, mais il comprend de travers et va le pendre. Pendant ce temps, Baybarṣ accepte la rançon proposée par Afrīmūn. ʿUṯmān revient avec le jeune homme mort. Le

patriarche est furieux et Baybarṣ lui fait raser la barbe, puis le renvoie avec le cadavre. Afrīmūn part pour le Caire pour rencontrer Ǧawān.

16

Baybarṣ et ʿUṯmān s'expliquent sur le sens à donner à certains mots turcs. Pendant ce temps, Afrīmūn arrive au Caire, déguisé, et se présente au *qāḍī* qui d'abord ne le reconnaît pas à cause de sa barbe rasée. Afrīmūn va se plaindre au roi qui trouve la plainte ridicule. Ǧawān forge un plan pour se débarrasser de Baybarṣ ; il prévient le roi qu'Afrīmūn va se plaindre aux rois francs de la côte et qu'il faudrait envoyer des hommes à Baybarṣ. Il nomme les dix émirs ennemis de Baybarṣ pour se joindre à lui. Le roi donne son accord. Mais Šāhīn envoie son mamelouk Salīm pour espionner Ǧawān et les émirs. Déguisé en soldat de Qalawūn, il assiste à une réunion entre Ǧawān et les émirs, pendant laquelle ils complotent le meurtre de Baybarṣ. Il prévient Šāhīn qui l'envoie prévenir Baybarṣ. Celui-ci échafaude un contre-plan, interdisant à tous les villages de nourrir l'armée des émirs. Ils arrivent devant Jérusalem, affamés et assoiffés. Baybarṣ les accueille à coups de canon. Après un échange de lettres, il accepte de recevoir les dix émirs. Il menace de les faire empaler, et fait apporter un pal pour chacun d'entre eux avec son nom inscrit dessus. Puis il les renvoie dans leur tente, leur fait porter des provisions et ne les accepte dans la ville que pour la prière du vendredi.

Baybarṣ s'affrère à la maison de Šākir (p. 49)

Un jour, en se promenant dans Jérusalem, déguisé, Baybarṣ entre dans une *zawīya*. Là, il trouve Afrīmūn qui prétend s'être converti. ʿUṯmān n'y croit pas. Puis, un jour, Afrīmūn, sous le prétexte de se racheter, emmène Baybarṣ à dix jours de cheval de Jérusalem pour lui montrer un trésor. ʿUṯmān les accompagne, mais, après un certain temps, il prétend avoir oublié une brosse à cheval et repart pour Jérusalem. Il va trouver Qalawūn et lui dit que Baybarṣ lui ordonne de les suivre à distance avec ses hommes. Puis il retourne auprès de Baybarṣ.

Au bout de cinq jours, Afrīmūn dit à Baybarṣ qu'ils se rendent près de Constantinople. En chemin, ils rencontrent des *fidāwīyeh*, envoyés par Badr al-Ġafīr de la maison de Šākir qui désire s'affrèrer avec lui. Ils invitent Baybarṣ dans la forteresse. Là, Baybarṣ s'affrère avec les vingt-quatre *muqaddam-s*, puis repart, ayant refusé l'escorte proposée par Badr. Après quelques temps, ʿUṯmān prétexte avoir oublié quelque chose dans la forteresse et explique la situation à Badr. Celui-ci

suit Baybarṣ à distance avec ses hommes, et ʿUṯmān retourne auprès de Baybarṣ. Arrivés près de Constantinople, Afrīmūn s'absente et soudain, Baybarṣ voit des bateaux chargés de soldats qui arrivent de la mer. Ils attaquent Baybarṣ et ʿUṯmān. Qalawūn et ses hommes arrivent, mais il leur interdit de bouger. Cependant Badr et ses hommes arrivent et Qalawūn se décide à se jeter dans la bataille avec eux. Surgit alors le Chevalier Sans Nom qui fait prisonnier le *qirān* Mīḫā'īl. Sur la route du retour, ils doivent se battre contre des Francs et font prisonniers les *babb-s* de Sīs, de Ṭarṭūs, de Masīs et de Constantinople. Badr conseille à Baybarṣ de partir par la mer pour rejoindre Yāfā, puis Jérusalem. Baybarṣ s'embarque avec ʿUṯmān, le Chevalier et les prisonniers, mais les hasards de la mer le conduisent à Alexandrie. Yūsuf Āġā Ayduġmiš le reçoit et lui conseille d'écrire à Šāhīn. Baybarṣ fait porter une lettre par ʿUṯmān qui se présente au *dīwān*. Le roi lui demande s'il a une lettre. L'autre répond que oui, mais par pour lui. Il donne la lettre à Šāhīn qui la lit au *dīwān*. Le roi écrit une lettre demandant à Baybarṣ de rentrer au Caire avec les quatre rois francs prisonniers. Baybarṣ retourne au Caire. Le roi demande à Ğawān de fixer la rançon des rois. Il nomme une somme très faible, mais en chemin vers le palais de Bādīs, le Chevalier Sans Nom les frappe si fort qu'ils font porter quatre coffres d'argent par les consuls chrétiens du Caire. Le roi demande à Baybarṣ de rester au Caire avec toute sa suite pour le protéger de tous ses ennemis, et il réinstaure ʿAlī Āġā al-Qaymarī comme gouverneur de Jérusalem.

Le Qān Halawūn (p. 126)

Un jour un message arrive d'Alep prévenant le roi que Halawūn s'approche avec son armée, avec l'intention de prendre Damas. Le *qāḍī* suggère que l'on envoie Baybarṣ avec les émirs et Aybak le Turkmān. Après dix jours de préparation, Baybarṣ se met en route. Arrivé à Alep, il voit l'armée de Halawūn et lui envoie ʿUṯmān en ambassade. En chemin, il rencontre le Chevalier Sans Nom qui porte la lettre à sa place. Halawūn répond par la guerre. Le Chevalier lui réclame le prix de la route, mille dinars. Lorsqu'il rejoint ʿUṯmān, celui-ci en réclame la moitié, puis, peu à peu, il finit par tout prendre. ʿUṯmān rapporte la réponse à Baybarṣ qui lui demande d'où il tient l'argent. Il se rend compte que ʿUṯmān ment et que quelqu'un d'autre a porté la lettre, ce que ʿUṯmān finit par avouer.

Pendant la nuit, un *ʿağamī* se présente à Baybarṣ ; il dit être le vizir musulman de Halawūn[4]. Baybarṣ le reçoit et le vizir lui pose des questions sur ses

[4] Son nom n'est pas mentionné ici, mais il s'agit vraisemblablement de Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla, mentionné au fascicule 19.

origines, puis lui explique pourquoi Halawūn désire prendre Damas. Il lui raconte qu'un derviche calendar lui a dit que Damas était la plus belle des villes.

17

Manquent trois pages.

Baybarṣ apprend que Halawūn a reçu des lettres d'Aybak qui lui promet ce qu'il veut s'il le débarrasse de Baybarṣ. Ce dernier échaffaude un plan. Il se déguise et part pour le camp *ʿağamī* et dit à Fāris Quṭāya et à son frère ce qu'ils doivent dire à Aybak. Ils prétendent alors que Baybarṣ a rejoint l'armée *ʿağamī*, étant lui-même un *ʿağamī*. Il se fait admettre auprès de Halawūn et devient chef de son armée. Il provoque alors les musulmans au combat. Ceux-ci préviennent le roi au Caire qui décide de se rendre à Alep avec Šāhīn. Les émirs se plaignent de Baybarṣ au roi qui commande à Aybak de lui ramener sa tête, mais Aybak hésite et le roi lui-même se rend sur le champ de bataille. Baybarṣ voit alors un lion s'avancer. Il lance le poignard de Bādīs, mais le lion se divise en deux, il le relance, le lion se divise en quatre, puis en huit. Baybarṣ perd connaissance. Lorsqu'il revient à lui, le roi est auprès de lui et commande à ʿUṯmān (qui lui aussi avait disparu) de l'emmener dans sa tente. Le Chevalier Sans Nom arrive alors avec Halawūn drogué. Halawūn raconte toute l'histoire au roi et lui montre la lettre des émirs. Le roi tance alors les émirs. Il fait venir Baybarṣ pour qu'il s'explique, puis il veut faire décapiter les émirs. Šāhīn plaide, mais le roi ne cédera que si Baybarṣ plaide pour eux, ce qu'il fait. Arrivent les *fidāwīyeh* au moment où Baybarṣ emmène Halawūn qui sauve sa peau en payant trois coffres de rançon, et en donnant à Baybarṣ le pavillon de Chosroès. Les *fidāwīyeh* ne demandent rien pour eux-mêmes, sauf le Chevalier qui demande un papier signé de la main de Baybarṣ. De retour au Caire, Baybarṣ reçoit une nouvelle promotion.

La reine Maryam al-Zunnārīyeh (p. 66)

Le roi reçoit une lettre d'Alexandrie : un général chrétien est arrivé de la part de Ḥannā, roi de Gênes. Sa fille, Maryam, malade, a fait le vœu de se rendre à Jérusalem si elle guérissait. Guérie, il l'a envoyée à Yāfā où elle attend que le roi lui envoie une escorte pour gagner Jérusalem. Šāhīn pense que seul Maʿrūf peut s'acquitter de cette tâche. Le roi envoie Baybarṣ auprès de Maʿrūf avec des cadeaux. Arrivé près de la forteresse Ṣahyūn, Baybarṣ pense qu'il vaut mieux prévenir les *fidāwīyeh* de son arrivée. Il envoie ʿUṯmān qui les trouve s'apprêtant à lire le *Ğafr*.

Maʿrūf et ses hommes mettent Baybarṣ à l'épreuve en se présentant à lui et en le défiant. Maʿrūf se bat contre lui, puis, après trois heures de combat, il décide qu'il est bien celui qu'ils attendent. Baybarṣ s'étonne de cet accueil et n'est pas très content. Al-ʿUqāb va chercher ʿUṯmān qui, ayant eu peur, s'est réfugié dans l'arbre d'un verger. Baybarṣ est reçu dans la forteresse. Il donne à Maʿrūf la lettre du roi qui lui commande de se faire le protecteur de la reine Maryam. Maʿrūf s'offense des termes de la lettre et la déchire. Il perd alors connaissance, et le roi lui apparaît et le maudit en lui prédisant autant d'années de prison que de morceaux de la lettre déchirée (soit 17). Maʿrūf reprend connaissance, et se repent, et accepte l'ordre du roi. Après l'échange de cadeaux, Baybarṣ retourne au Caire. Šāhīn lui apprend qu'il sait, à cause d'une transe du roi au *dīwān* que la lettre a été déchirée. Maʿrūf décide de se rendre à Yāfā pour y rencontrer Maryam et l'escorter à Jérusalem.

Histoire de Maryam : elle a pris sous sa protection des prisonniers musulmans dont le bateau avait été attaqué alors qu'ils se rendaient en pèlerinage. Une nuit, elle se voit en rêve sur une île, prise dans les flammes. Sauvée par un homme et transportée dans une autre île, elle fait l'expérience métaphorique de la conversion, grâce à cet homme vêtu de blanc et portant barbe noire, avec une marque verte sur la joue : un oiseau blanc entre dans son coeur et une touffe noire en sort. Un des prisonniers, Muḥammad ʿAlī, lui explique que son rêve signife la conversion à l'Islam, qu'elle rencontrera cet homme et qu'elle l'épousera, et qu'il lui donnera un enfant mâle. Il lui explique ce qu'elle doit faire : elle prétendra être malade et fera le vœu de se rendre à Jérusalem si elle guérit. Il reconnaît l'homme qu'elle lui a décrit comme étant Maʿrūf. Lorsqu'on lui enverra un protecteur, elle lui demandera de rencontrer Maʿrūf. Muḥammad l'accompagnera comme traducteur. Elle suit les conseils du prisonnier, et après sa « guérison », elle s'embarque avec lui et sa famille, ainsi qu'une escorte. Arrivée à Yāfā, Maryam cherche à rencontrer Maʿrūf. Elle finit par se rendre, la nuit, dans son pavillon. Le prisonnier musulman, qu'elle va ensuite trouver, la réprimande pour ce qu'elle a fait et lui donne un autre conseil. Elle se rend à Jérusalem et demande à Maʿrūf de l'accompagner en ville. C'est un vendredi, et lui préférerait aller prier à la mosquée. Elle lui dit d'y aller pendant qu'elle attendra dans la boutique d'un tailleur. Mais elle entre dans la mosquée, et raconte son rêve à un *šayḫ* et lui dit vouloir épouser Maʿrūf. Le *šayḫ* les conduit devant le *qāḍī*, et Maʿrūf la prend pour épouse. Elle se rend ensuite à l'Eglise du Saint Sépulcre, et prévient Afrīmūn qu'elle s'est convertie. Elle s'apprête à partir avec Maʿrūf, mais les généraux tentent de la retenir. En désespoir de cause, ils vont prévenir Ǧawān.

18

Ǧawān, en tant que *qāḍī*, porte l'affaire devant le roi, et fait en sorte que le général accuse Maʿrūf et les *fidāwīyeh* d'avoir enlevé Maryam de force. Le roi envoie Baybarṣ à Jérusalem où Maʿrūf lui explique toute l'affaire. Ils se rendent au Caire avec Maryam et le prisonnier Muḥammad, qui explique tout au roi. Celui-ci fait faire un document au *qāḍī* et le mariage est officialisé. On fête les noces à la forteresse de Maʿrūf qui fait défiler les femmes de tous les clans devant lui. Mais il aperçoit deux hommes du clan des Adraʿīyeh déguisés en femmes. Il les arrête et les fait se déshabiller. Il fait castrer l'un d'eux, ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, coupe le lobe de l'oreille de l'autre (Faḍl al-Dīn Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī) et les chasse. Ils partent au pays des *ʿaǧam* servir le Qān Halawūn.

Nuit de noce de Maʿrūf et Maryam. Enceinte, elle tombe malade. On fait venir un médecin d'Alep qui la soigne et conseille de l'amener au bord de la mer. Ils s'installent dans un monastère, près de Lattaquié, et Maʿrūf s'occupe d'elle en faisant la cuisine. Un jour, elle voit la flotte de son frère Markanṭīn, ancrée dans la baie. Une nuit, Maʿrūf sort du monastère et coupe la tête d'une dizaine d'officiers, drogue Markanṭīn et l'amène au monastère. Puis il le libère et lui conseille de retourner à Gênes, ce qu'il fait, et raconte tout à son père.

Maʿrūf prisonnier en Catalogne (p. 79)

Le *babb* de Gênes ne comprend pas pourquoi Ǧawān a lui-même écrit et signé la lettre qui fait de Maryam la femme de Maʿrūf. Il lui envoie un émissaire, le menaçant de révéler son identité au roi musulman s'il ne l'aide pas à récupérer sa fille. Ǧawān élabore un plan. Il demande la permission au roi de se rendre au Ḥiǧāz en pèlerinage, et envoie un sosie à sa place. Il fait des préparatifs et se rend à Alexandrie, puis à Lattaquié, puis à la forteresse de Maʿrūf, déguisé en *ʿaǧamī*. Il passe par le monastère al-Saqīf où se trouvent Maʿrūf et Maryam. Grâce à une ruse, il enlève Maryam avec l'aide d'al-Burṭuquš. Croyant que Ǧawān avait été attaqué par son neveu ʿImād, Maʿrūf s'est rendu à la forteresse, mais, trouvant son neveu alité depuis plusieurs jours, il comprend la ruse et retourne au monastère qu'il trouve vide.

Embarqué avec Maryam, Ǧawān la fouette sur le ventre pour lui faire perdre son enfant, mais al-Burṭuquš l'arrête. Pendant une tempête, ils accostent dans une île et descendent, laissant Maryam sur le navire. Elle réussit à s'enfuir et met au monde un fils dans un monastère abandonné. Elle inscrit sur la porte du monastère, avec son sang que seul un homme prononçant le nom de Maʿrūf à voix haute pourra prendre

l'enfant. Elle le laisse là, à la garde de Dieu. Ǧawān la voyant revenir le ventre plat veut rechercher l'enfant pour l'égorger, mais al-Burṭuquš s'interpose une nouvelle fois. Le navire rentre à Gêne avec Maryam, sans l'enfant. Le *babb* de Gênes voyant sa fille dans un état lamentable fait fouetter Ǧawān et le jette hors de la ville. Puis il envoie des hommes sur l'île de Ǧūn où l'enfant a été laissé, pour rechercher son petit fils. Ǧawān, lui, rejoint son sosie qui lui remet les preuves du pèlerinage, et Ǧawān se débarrasse de lui. Le *babb* Ḥannā ne trouve pas le fils de Maryam qui devient folle et que son père enferme dans son palais.

Maʿrūf part à la recherche de Maryam. Il se rend d'abord à Yāfā, puis à Gênes où il rencontre l'oncle de Ǧawān, le prêtre Saqrāq qui lui dit ne rien savoir. Il tente de pénétrer dans le palais entend les lamentations de Maryam, et la trouve prisonnière. Elle lui raconte ce qui s'est passé.

19

Maʿrūf se rend alors au *dīwān* de Ḥannā et se présente à son beau-père. Il part à la recherche de son fils et laisse une lettre pour les *fidāwīyeh* qui voudraient le retrouver. Il arrive sur l'île, trouve des traces de son fils, et entend une voix qui lui dit qu'il est en Catalogne.

Explications : un capitaine de vaisseau catalan, Kinyār al-Qayṭalānī, parti à la recherche de pierres précieuses, se dirige vers l'île de Ǧūn. En chemin, il attaque un bateau musulman, tue tous les passagers, sauf une femme et son enfant qu'elle ne peut plus allaiter car elle manque de lait. Irrité par les cris de l'enfant, il le jette à la mer et la femme le maudit. Arrivé dans l'île, il part à la recherche de pierres précieuses et découvre un enfant. Il est saoul et s'imagine qu'il s'agit du même enfant qu'il a jetté à la mer et que les diables (*Diyābrūn*) ont emmené là. Il essaie de le prendre mais une force invisible lui donne un coup. Il réagit et utilise dans ses propos le mot *maʿrūf*. Il tente alors de prendre l'enfant une nouvelle fois et y parvient. Sur le seuil du monastère, il trébuche et se casse un ongle d'orteil (« *ʿarnūs* » en langue franque). Il emmène l'enfant et le donne à la femme qui se rend compte qu'il ne s'agit pas de son fils. Elle le porte néanmoins à son sein et son lait se remet à couler. Kinyār pense que c'est le diable qui l'a emmené dans l'île et comme il s'est cassé un ongle, il appelle l'enfant « al-Diyābrū ʿArnūs ».

Maʿrūf attend qu'un navire parte pour la Catalogne et embarque. Arrivé en Catalogne, ses pas le portent vers un palais où il voit son fils à présent âgé d'un an et huit mois, qu'il reconnaît grâce à la marque sur la joue. L'enfant pleure, mais dès

qu'il le voit il s'arrête de pleurer. Sa nourrice étant morte depuis deux mois, Kinyār prend Maʿrūf à son service pour s'occuper de l'enfant.

L'enfant grandit, et Marʿūf lui apprend à se battre, lui disant toujours que c'est lui son père. Mais un jardinier finit par comprendre ce qu'il lui dit et va tout raconter à Kinyār. Celui-ci, déguisé, assiste à une séance d'entraînement avec Maʿrūf en armes. Il fait construire un siège de marbre qu'il place dans un cul de basse-fosse du château, drogue Maʿrūf, et l'attache au siège, l'enfermant avec ses armes. Al-Ṣāliḥ Ayyūb apparaît à Maʿrūf et lui dit que l'heure de sa délivrance n'est pas venue. Il devra attendre 17 années et demi, et il sera délivré son neveu, ʿImād al-Dīn, avec l'aide de celui qui le remplacera comme souverain des forteresses, Ǧamāl al-Dīn Šīḥa.

Ce dernier, ne voyant pas revenir son oncle, réunit les *muqaddam-s*. On procède à un tirage au sort pour savoir qui partira à la recherche de Maʿrūf et qui restera pour garder les forteresses. Comme tous les capitaines de la forteresse de Ṣahyūn sont désignés pour partir, on fait venir Ismāʿīl, le frère de Maʿrūf pour qu'il garde Ṣahyūn. Mais Ismāʿīl désire aussi partir, et c'est ʿImād qui restera. Cependant, sa mère, Zaʿra, le fait changer d'avis et il part avec ses hommes.

Le récit annonce ce qui va se passer avec Ǧamāl al-Dīn, il annonce aussi que chacun des capitaines partis aura son *dīwān* dans le récit.

Muḥammad Āġā al-Daylamī (p. 61)

Une lettre d'Alep arrive pour le roi : Un *Šāh ʿaǧamī*, mais musulman, désire voir Baybarṣ. Le roi envoie ce dernier avec son armée à Alep. Baybarṣ envoie ʿUṯmān en ambassade. En chemin, il rencontre le Chevalier Sans Nom qui prend sa place et récupère le prix de la route que ʿUṯmān finit par reprendre. Ce dernier rapporte la réponse du *Šāh* qui accepte un combat singulier avec Baybarṣ. Pendant le combat, le *Šāh* perd son épée et se constitue prisonnier. Il veut faire le pacte avec Baybarṣ et rester près de lui. Il lui raconte son histoire.

Après la mort de son père, un roi parmi les rois sous la juridiction de Halawūn , le Qān lui envoie un messager pour réclamer le tribut. Le *Šāh*, Muḥammad Āġā al-Daylamī, coupe le nez et les oreilles du messager, et le renvoie au Qān disant qu'il ne paiera jamais plus rien. Le Qān, furieux, veut dévaster ses terres. Muḥammad Āġā al-Daylamī déguise son armée, entre dans Tūrīz et prend la citadelle. Halawūn veut y mettre feu, mais Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla, son vizir musulman lui fait entendre raison. Muḥammad finit par se mettre d'accord avec lui : s'il lui rapporte le pavillon que Baybarṣ lui a pris, il sera quitte à jamais.

Mais, à présent, Muḥammad Āġā al-Daylamī s'est épris de Baybarṣ et veut entrer à son service. Il se demande comment faire venir ses femmes et ses enfants. Baybarṣ écrit au roi, puis il va trouver Sulaymān al-Ǧāmūs, et lui demande de lui prêter des *fidāwīyeh* qui partent avec des hommes de Muḥammad pour aller chercher son harem. Baybarṣ et Muḥammad rentrent au Caire où ils sont reçus par le roi. Comme ils parlent Persan entre eux, Muḥammad al-Haǧǧām, son frère de lait envoyé par le père de Baybarṣ pour le retrouver, mais qui ne connaît toujours pas son identité, lui demande comment il connaît cette langue. Baybarṣ lui dévoile alors qu'il est son frère, et l'envoie avec une lettre auprès de ses parents. Les *fidāwīyeh* reviennent avec le harem du Šāh Muḥammad.

Baybarṣ et Šīḥa à Gênes (p. 108)

Le roi reçoit une lettre du gouverneur d'Alexandrie qui lui demande de l'aide car la ville est victime de pillages. Le roi demande au *qāḍī* qui il lui conseille d'envoyer. Le *qāḍī* désigne Baybarṣ, comme à son habitude. Le roi le lui fait remarquer, et le *qāḍī* se lance dans l'éloge hypocrite de Baybarṣ. Le roi fait remettre un manteau d'apparat à Baybarṣ, et l'envoie à Alexandrie comme nouveau gouverneur, avec un firman. Il lui conseille de prendre avec lui Muḥammad Āġā al-Daylamī et des soldats. Arrivé à Alexandrie, Baybarṣ réunit les dignitaires et écoute leurs plaintes. Seuls les biens des musulmans sont attaqués. Il se rend au *sūq* avec ʻUtmān et fait arrêter dix chrétiens. Il ordonne au gardien du port de ne laisser sortir personne. Les femmes des chrétiens vont se plaindre aux dignitaires qui se réunissent et décident d'aller voir Baybarṣ. En les entendant, Baybarṣ est pris de colère et les renvoie. Ils ne comprennent pas comment le *qāḍī* a pu leur envoyer un tel gouverneur. Ils écrivent au *qāḍī* pour qu'il leur envoie quelqu'un d'autre. Celui-ci leur demande de patienter jusqu'à son arrivée.

Le *qāḍī* prend alors quatre graines qui font enfler son visage. Après trois jours, il se rend au *dīwān*. Le roi le trouve faible et le *qāḍī* lui demande de l'envoyer à Alexandrie ; il désire quitter sa charge au Caire et se faire remplacer par le *šayḫ* Muḥammad Daqīq al-ʻĪd.

On prévient Baybarṣ de l'arrivée du *qāḍī*. Il fait pendre quatre chrétiens à deux portes d'Alexandrie. A son entrée, Ǧawān voit les pendus. Il reçoit les dignitaires qui se plaignent de Baybarṣ. Ǧawān se rend auprès de Baybarṣ pour lui demander la libération des chrétiens. Mais Baybarṣ l'ignore et lui dit de se mêler de ses affaires. Ǧawān réunit quelques dignitaires et leur expose son plan pour faire mettre à mort Baybarṣ. Mais un dignitaire prévient Baybarṣ. Aussi, lorsque Ǧawān arrive en courant auprès de Baybarṣ, poursuivit dit-il d'une foule qui veut le tuer,

Baybarṣ ayant prévu son arrivée, fait fermer les portes derrière lui, le coupant de ses poursuivants, qui, en fait devaient tuer Baybarṣ. Il fait rosser Ǧawān et le fait jeter dehors. Celui-ci fait interdire les appels à la prière, mais Baybarṣ contourne la difficulté en faisant frapper le tambour à travers la ville. Un mois passe.

Un jour, faisant un tour dans la ville, ʿUṯmān remarque une boutique où l'on fait et vend du Knāfa. Il demande à Baybarṣ de quoi il s'agit. Celui-ci lui explique et lui dit d'aller en acheter pour le dîner. Mais ʻUṯmān comprend qu'il doit attendre à la boutique jusqu'au dîner. Pendant ce temps, Baybarṣ remarque un Franc qu'il suit jusque dans une allée. Il appelle ʿUṯmān, pensant que celui-ci est derrière lui, mais il se retrouve seul en face de vingt-et-un hommes en armures et en armes. Baybarṣ se réfugie dans une maison et regarde par la fenêtre. Il voit les hommes qui rencontrent le *qāḍī*/Ǧawān et il comprend de qui il s'agit. Les hommes savent que Baybarṣ se cache dans la maison. Ǧawān fait apporter un encensoir et fait pénétrer la fumée par la fenêtre. Baybarṣ s'effondre drogué. Ǧawān fait venir un coffre pour l'y mettre et le conduire à Gênes chez le *babb* Ḥannā. Mais le capitaine Marīǧū lui explique l'ordre de Baybarṣ de ne laisser sortir personne du port. Ǧawān se propose d'accompagner le capitaine et le coffre en tant que *qāḍī*. Le lendemain matin, il arrive au port et crée une diversion pour que le capitaine puisse embarquer avec le coffre contenant Baybarṣ. Ceci fait, Ǧawān regagne ses quartiers pour ne pas alerter ʿUṯmān. Puis, au bout de quelques jours, il quitte Alexandrie et reprend son identité comme Ǧawān. Pendant ce temps, ʿUṯmān revient avec le Knāfa, mais il ne trouve pas Baybarṣ. Au bout de trois jours, Muḥammad Āġā l'envoie au Caire avec une lettre pour le roi. Celui-ci a reçu un courrier d'Alep qui lui annonce l'arrivée de deux *šāh-s*, Tuḫtamur, frère de Baybarṣ, et Ayduġmiš, son neveu (fils de sa sœur).

20

ʿUṯmān arrive au Caire avec la lettre (manquent deux pages).

Le roi l'envoie à Alep pour accueillir les deux étrangers. En voyant Tuḫtamur, il croit voir Baybarṣ. Ils se rendent au Caire et Tuḫtamur donne au roi une lettre de la part de son père Ǧamak. Ce dernier ayant appris que son fils perdu, Maḥmūd, se trouvait auprès d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, il avait envoyé le frère de lait de Baybarṣ à sa recherche. Il voudrait que le roi lui restitue Baybarṣ contre dix mille mamelouks. Le roi installe Tuḫtamur et son neveu dans le palais de Baybarṣ. Puis il se prépare à prendre la mer, bien que n'ayant pas de flotte. Il arrive à Alexandrie avec son armée, se rend au bord de la mer avec Šāhīn et invoque le *šayḫ baḥrī* pour qu'il lui envoie des navires. Rien ne se passe, et les mamelouks se moquent de lui.

Le lendemain, il retourne au bord de la mer et recommence ses invocations. Puis le troisième jour, en frappant l'eau d'une branche de palmier. Des bateaux de guerres font alors leur apparition sur la mer. Le capitaine se présente au roi. Il avait bien entendu le premier appel, mais il a été retardé par le brouillard. Le roi fait monter son armée sur les bateaux et ils partent pour Gênes.

Histoire d'Abū Bakr, le capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī : son père habitait la ville de Baṭarna et n'avait pas d'enfant. Il se rend au pèlerinage et prie pour avoir un fils. La nuit, il voit un homme en rêve : Abū Bakr, qui lui dit qu'il aura un fils qu'il devra nommer comme lui. Le fils naît et devient marin. Un soir, il voit un corbeau arriver sur la plage et se rouler dans le sable. Lorsqu'il s'approche, il voit le dessin d'un bateau. Il le copie et demande à son père l'autorisation de le construire. Mais, une fois terminé, ils n'arrivent pas à le mettre à la mer. Une nuit, deux hommes lui apparaissent en rêve, l'un vêtu de blanc, l'autre de vert. Lorsqu'il se réveille, ils sont là et mettent le bateau à la mer à condition qu'Abū Bakr s'engage dans le *ǧihād* et qu'il nomme le bateau : al-Ġurāb al-Manṣūrī, et que si le second (en fait al-Ṣāliḥ Ayyūb) l'appelle, il arrive immédiatement. Abū Bakr entreprend ensuite la construction d'une immense flotte.

Pendant ce temps, Baybarṣ est arrivé à Gênes comme prisonnier, et le *babb* Ḥannā s'apprête à lui couper la tête. Mais Ǧūnīt arrive et lui conseille de le lui confier comme prisonnier. Il l'emmène chez lui et le traite comme un roi, lui expliquant qu'il est en fait musulman et que son nom est Šīḥa. Il s'emploie à le libérer. Al-Ṣāliḥ Ayyūb arrive et campe devant Gênes avec son armée. Il envoie une lettre au *babb* et c'est Šīḥa qui lui répond en lui demandant d'attendre quarante-et-un jours..

Le roi se met alors à faire des miracles pour nourrir son armée, puis il envoie Abū Bakr à al-Maʿarra, alors que la forteresse se trouve à cinq jours de la mer. Abū Bakr se trouve instantanément à la forteresse, et donne une lettre du roi à Sulaymān al-Ǧāmūs qui l'accompagne à Gênes avec ses hommes. Là, il envoie des *fidāwīyeh* dans la ville pour libérer Baybarṣ, mais ils ne reviennent pas. Il ne reste plus que Sulaymān. Le roi décide d'y aller avec lui et Šāhīn. Comme ils n'ont pas de *mafrad*, le roi les transporte sur le mur, puis il ouvre la porte de l'église. Šīḥa vient le saluer ainsi que Baybarṣ et on délivre les *fidāwīyeh*. Šīḥa et Baybarṣ s'affrèrent devant le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb. Puis il amène le *babb* drogué que les *fidāwyeh* ramènent au camp musulman. Le lendemain, Šīḥa, en tant que Ǧūnīt, vient négocier l'échange avec Baybarṣ. De retour à Alexandrie, puis au Caire, Baybarṣ rencontre son frère et son neveu. Le roi veut l'envoyer chez lui, et lui donne les mamelouks envoyés par Ǧamak. Mais Baybarṣ refuse de partir. Le roi le nomme comme son successeur et

fait prêter allégeance aux émirs. Il demande à Tuḫtamur de rentrer et d'expliquer à Ğamak que c'est Baybarṣ qui désire rester. Mais Tuḫtamur lui non plus ne veut plus repartir, ni son neveu Ayduġmiš. On envoie une lettre à Ğamak pour lui expliquer l'affaire.

La mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb (p. 108)

Ğawān a assisté, déguisé, au *dīwān* qui consacre Baybarṣ comme successeur du roi. Il se lamente et fait le tour des rois de la côte. Il réussit à convaincre al-Rūm ʿĀṭṭ, *babb* de Beyrouth, d'écrire à ʿĪsā al-Nāṣir à Damas. Ils montent un plan. Al-Rūm ʿĀṭṭ se prépare à marcher sur Damas, ʿĪsā prévient le roi qui envoie Baybarṣ. ʿĪsā fait courir le bruit que Baybarṣ veut prendre Damas, et l'attaque par derrière. Mais les *fidāwīyeh* font fuir les soldats de ʿĪsā. Le Chevalier Sans Nom drogue le *babb*. Pendant ce temps, Baybarṣ a pris du recul pour essayer de comprendre toute l'affaire. Le roi arrive à Damas. Le *babb* accuse ʿĪsā et montre sa lettre. Le roi réconcilie ʿĪsā et Baybarṣ et renvoie le *babb* chez lui. Un matin, le roi voit les soldats s'entraîner au javelot. Il veut participer et lance le javelot dans la direction du Mont Qāsyūn, mais il est frappé au coeur en retour. On le porte dans son pavillon, et Baybarṣ lui donne à boire de l'eau. Rentré au Caire, il demande à sa femme Šağarat al-Durr de reconnaître Baybarṣ comme son fils. Aybak, Qawalūn, et ʿAlāy al-Dīn al-Baysārī font courir le bruit que Baybarṣ a empoisonné le roi. On fait venir un médecin musulman, puis un médecin chrétien, puis juif : tous affirment que le roi n'a pas été empoisonné. Le roi consigne ceci chaque fois sur un document sur lequel il appose son sceau pour innocenter Baybarṣ.

21

Le roi fait ses recommandations à Baybarṣ. Il lui prédit que d'autres vont s'asseoir sur le trône avant lui, mais il ne devra pas les mettre à mort. Il lui prédit aussi un avenir de guerrier victorieux, mais lui conseille de ne pas entrer en guerre contre l'Abyssinie ou le Soudan. Le roi accepte sa mort : il cite divers textes, dont le Coran, le *ḥadīt*, mais il fait aussi sa propre oraison funèbre, en vers. Puis il envoie Baybarṣ chez sa cousine, dans le *sūq* al-Naḥḥasīn pour lui demander d'accueillir son tombeau et une *zāwiya* dans sa maison. Celle-ci refuse. Baybarṣ prévient le roi qui lui dit de retourner chez sa cousine. Lorsqu'il arrive il entend des cris et des lamentations : la cousine est morte. Le roi héritant de la maison, il la fait préparer pour recevoir sa dépouille. Il meurt et Baybarṣ fait une brève oraison funèbre. Puis

on l'enterre dans la maison. Baybarṣ reste quatre mois auprès du tombeau, sans sortir.

Le roi ʿĪsā Ġāzī (p. 20)

Les dignitaires se plaignent au vizir Šāhīn que le trône est vide. Le vizir se rend à la *zāwiya* et presse Baybarṣ de monter sur le trône. Celui-ci refuse. Que les dignitaires choisissent un roi et il lui prêtera allégeance. Le lendemain le *dīwān* se réunit en présence de Baybarṣ. Le vizir ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī Bāšā al-Akrād rappelle qu'avant de venir au Caire, le roi al- Ṣāliḥ s'était marié et avait eu un fils, élevé par son grand-père et sa mère, tous les deux morts à présent. Il s'appelle ʿĪsā et se trouve à Brousse. On envoie un messager au gouverneur de Brousse qui rit bien en lisant le message. Il décrit ʿĪsā comme un apostat et hérétique. Le lendemain, le messager se rend au *dīwān* et découvre ʿĪsā en pleine débauche. Le messager retourne auprès du gouverneur qui décrit ʿĪsā comme un ivrogne et un pédéraste. La nuit, le gouverneur rêve du roi al-Ṣāliḥ qui lui dit que ʿĪsā doit devenir roi d'Egypte. Masʿūd envoie le messager pour persuader le mamelouk favori de ʿĪsā, Ǧannantū de l'aider à emmener ʿĪsā au Caire. Le mamelouk persuade ʿĪsā d'accepter. On se prépare pour le voyage. On quitte Brousse pour Alep. Le gouverneur al-Muẓaffar fait l'éloge de Baybarṣ en disant à ʿĪsā que son père l'aimait et le respectait, ainsi que les *fidāwīyeh*.

Ils arrivent à Hama dont le gouverneur n'aime pas Baybarṣ. Puis Homs où le gouverneur fait l'éloge de Baybarṣ. Arrivé à Damas, ʿĪsā est reçu par ʿĪsā al-Nāṣir. Il suggère à ʿĪsā de demander aux dignitaires du Caire de se rendre à Damas pour l'accueillir. Il pourra ainsi lui indiquer quels sont ceux auxquels il peut se fier. ʿĪsā al-Nāṣir écrit alors à Aybak pour le prévenir avant les autres. Aybak et ses amis se mettent en route avant même que le messager ne soit arrivé au Caire. Baybarṣ arrive le dernier à Damas, et, voyant certains dignitaires revenir du camp de ʿĪsā, il décide de se rendre chez sa mère. Pendant ce temps, Aybak dit à ʿĪsā que Baybarṣ a empoisonné son père. Aybak et ʿĪsā al-Nāṣir proposent au roi de tenir un *dīwān*. L'huissier citera le nom de ceux qui se présentent, et lorsque Baybarṣ arrivera, il pourra le faire arrêter.

Pendant le *dīwān*, arrive un certain Baybarṣ al-Ṭabarsī que le roi prend pour Baybarṣ. Il ordonne de l'arrêter. Le vizir Šāhīn ayant vu le manège, mais ne pouvant quitter le *dīwān*, fait signe à son mamelouk Salīm d'aller prévenir Baybarṣ. Celui-ci se rend donc au *dīwān* accompagné de ses hommes en armes. A son arrivée, les *fidāwīyeh* se prosternent. Le roi lui demande s'il est vrai qu'il a empoisonné son père. Baybarṣ produit alors les documents qui l'innocentent, signés par les dignitaires, y compris par Aybak qui avait dit au roi qu'il avait vu Baybarṣ verser le

poison dans le verre. Le roi se retourne contre Aybak qui se rétracte. Il veut le jeter dehors, mais Baybarṣ s'interpose.

Le roi se remet en route avec le vizir Šāhīn et Baybarṣ à ses côtés. Il remarque un mamelouk de Baybarṣ qui lui en fait cadeau. Mais il fait des propositions indécentes à ce mamelouk, Bīla, qui va se plaindre à Baybarṣ. Celui-ci insulte le roi et reprend son mamelouk qu'il nomme trésorier. A partir de là, Baybarṣ méprise le roi.

Au Caire, le roi monte sur le trône et se rend au trésor des Fatimides. Il ressort avec une arme sur laquelle est inscrit : al-Malik al-Ġāzī dont il prend la titulature. Le roi se plaint de sa condition à Ğannantū qui lui propose de lui verser du vin à la place de l'eau pendant le *dīwān*. Le roi en réclame tant qu'il est saoul avant la fin du *dīwān*. Le deuxième jour, il s'étale devant le trône et vomit. Le vizir Šahīn va voir Baybarṣ et lui explique la situation. Le lendemain, Baybarṣ se rend au *dīwān*. Le roi se retient, puis à la fin réclame à boire. Baybarṣ réclame aussi à boire, mais Ğannantū tente d'esquiver. Baybarṣ prend l'aiguière et sent le vin. Il frappe le mamelouk et insulte le roi. Celui-ci se retire. Aybak et sa bande le monte contre Baybarṣ. Leur plan est de le faire démissionner de ses diverses charges. Le roi le fait venir, mais Baybarṣ est prêt et lui remet les différents documents attestant de ses fonctions. Les deux factions se réunissent séparément.

Le martyre du roi al-Ġāzī (p. 99)

Des gens de Damiette arrivent au *dīwān* car les Francs ont pris la ville. Ils vont bientôt arriver aux portes du Caire. Le roi demande à ses Emirs de prendre les armes, mais ceux-ci se défilent. Šāhīn conseille au roi de faire venir Baybarṣ. Le roi et Baybarṣ partent en guerre, suivis par le émirs kurdes. Les musulmans sont vainqueurs et le roi donne son propre manteau à Baybarṣ et lui rend ses offices. Le roi veut voir le spectacle de la bataille, et se place sur une colline. Il dit son inexpérience en matière de guerre et demande à Aybak où il se trouvait. Aybak répond qu'il se battait, mais le roi l'a vu inactif avec ses amis, aussi il les ignore, alors qu'il accueille la faction de Baybarṣ et récompense les émirs en leur donnant des cafetans et des ceintures de diamants. Il accueille également Baybarṣ. Pour mieux voir la bataille, Baybarṣ lui suggère de se faire construire un mirador. Le roi accepte, mais refuse un auvent pour le protéger du soleil, puisque Baybarṣ, lui, se bat à cheval, le soleil dans les yeux. Le lendemain, le roi se fait préparer un repas avec du vin qu'il emporte sur le mirador. Là, il trouve les émirs kurdes venus prétendument pour l'aider dans ses prières. Le roi se fait verser à boire, puis il entre en transe et voit son père au paradis qui lui dit de se repentir. Ayant repris ses

esprits, il se repent devant les émirs kurdes. Mais Aybak arrive et le voit le verre à la main. Il prévient Baybarṣ qui, en montant les marches du mirador le fait trembler. Le roi fait cacher le vin et tente de se lever en s'appuyant à la balustrade, mais il tombe du haut du mirador et se casse le cou. Baybarṣ demande qu'on le fasse enterrer, puis il reprend la bataille. Aybak emmène les kurdes et ses mamelouks au Caire, laissant Baybarṣ seul avec son armée.

22

Chevauchement. Fascicule double.

22A

Baybarṣ veut poursuivre la bataille jusqu'à Damiette pour la délivrer. Il emmène ses hommes, les voleurs, et ʿUṯmān, qui pousse son chant de guerre. Description de la bataille. Les Francs sont mis en pièces et s'enfuient. Baybarṣ organise le gouvernement à Damiette, puis repart pour le Caire où il rend visite à la *zāwiya* du roi al-Ṣāliḥ. Le chef des émirs kurdes vient pour accuser Baybarṣ d'avoir tué le roi. Le *qāḍī* lui demande des témoins et il cite toute la clique d'Aybak. Baybarṣ réfute les accusations, mais il s'en remet au jugement du *qāḍī* selon la loi musulmane. On l'emmène pour être pendu. Mais le Chevalier Sans Nom arrive et le délivre. Il demande que le procès soit revu. Les accusateurs sont obligés de reconnaître qu'ils n'ont rien vu. Seuls les émirs kurdes étaient témoins et ils ont disparus. Le jugement est annulé. ʿUṯmān sait que les émirs se trouvent prisonniers chez Aybak, et il va les délivrer ainsi que Ǧannantū. Ils expliquent ce qui s'est passé. Le Chevalier Sans Nom repart, mais avant il demande à Baybarṣ de lui signer un papier faisant état de ce qui s'est passé. Baybarṣ reprend le cours de sa vie.

22B

[Al-Malik al-Ašraf]

Comme après la mort du roi al-Ṣāliḥ, le trône est vacant. Le vizir Šāhīn rend visite à Baybarṣ pour lui demander de monter sur le trône, mais il refuse. On pense alors au fils du roi al-Ṣāliḥ et Šaǧarat al-Durr, Ḫalīl. Baybarṣ va trouver la reine, mais celle-ci n'est pas d'accord. Mais Ḫalīl approuve le projet et se rend au *dīwān* où il est choisi. On le représente comme le portrait craché de son père. Il entre dans le trésor et ressort avec une épée portant le nom du roi al-Ašraf. Sa mère lui demande quelle charge il a confiée à Baybarṣ, mais il répond qu'il les a déjà toutes.

Elle lui suggère de le nommer vizir du côté gauche, à la place de Aybak. Celui-ci est furieux. Il va trouver le roi et lui raconte que Baybarṣ a tué son père et son frère. Mais, encore une fois, cela ne marche pas car le roi est un sage, comme son père.

Une lettre arrive du gouverneur d'Alep : la ville est menacée par les Francs. Baybarṣ prend la route d'Alep avec le roi. Aybak prend contact avec le capitaine de la forteresse al-Ludd, Martīn al-Luddāwī et lui demande de tuer le roi et Baybarṣ en échange d'un quitus le dispensant de payer les taxes et les impôts liés à la forteresse. Après la défaite de Damiette, Ğawān s'est réfugié dans une forteresse et a convaincu les Francs de prendre Alep. Un soir, Baybarṣ surprend deux hommes dans le camp, les arrête et les fait mettre à mort. La guerre est déclarée. Alors que le roi prend place pour la bataille, il est aperçu par Ğawān, Sayf Al-Rūm et les capitaines Francs. Ils croient voir le roi al-Ṣāliḥ avec une épée de bois. Ils se moquent de lui, mais le roi en frappe un de son épée et le fend en deux. Voyant cela, les musulmans prennent courage et mettent les chrétiens en fuite.

Après la bataille, ils reprennent la route du Caire. Arrivés à Damas, le roi dit à Baybarṣ que la mort va venir le prendre à Damas et qu'il désire être enterré auprès de Saydnā Yaḥā. Martīn s'est rendu au camp. Il pénètre dans la tente du roi et lui coupe la tête. Mais en se rendant à la tente de Baybarṣ il est surpris par ʿUṯmān et lâche la tête en se réfugiant chez Aybak. Au matin, Aybak se rend chez le roi et crie au meurtre en accusant Baybarṣ puisque la tête du roi est près de sa tente. Mais on découvre Martīn et la lettre d'Aybak. Celui-ci s'enfuit au Caire. On pend Martīn et on enterre le roi selon ses vœux. Baybarṣ reste à Damas six mois auprès de la *zāwiya* du roi. Puis il revient au Caire et se rend à la *zāwiya* du roi al-Ṣāliḥ.

Al-Malik al-Muʿizz Aybak (p. 48)

Aybak prend peur et décide d'aller voir Baybarṣ déguisé en pauvre *šayḫ* d'al-Azhar, avec un sabre sous le bras. Il demande la protection de Baybarṣ qui finit par accepter, ainsi que de soutenir sa candidature comme roi, se souvenant des paroles du roi al-Ṣāliḥ, comme quoi tous ceux qui monteront sur le trône avant lui seront assassinés. On réunit le *dīwān* et Aybak est choisi comme roi. Il entre dans le trésor des Fatimides et prend le nom d'al-Malik al-Muʿizz Aybak.

Il demande à Baybarṣ d'aller voir la reine pour qu'elle lui prête une salle pour rendre la justice. Puis il envoie à nouveau Baybarṣ pour qu'il la persuade de l'épouser. Baybarṣ ne veut pas lui en parler, mais elle a eu une vision de son mari, le roi al-Ṣāliḥ qui lui dit qu'il faut qu'elle accepte. Aybak se rend chez elle. Il lui offre un poignard qu'il pose sur l'oreiller. Elle présume que ce poignard est destiné à

Baybarṣ. En effet, elle le lui donne lorsqu'il vient lui rendre visite. Baybarṣ se présente au *dīwān* portant le poignard. Le roi lui demande comment il l'a obtenu. Puis il lui interdit de se rendre au harem désormais. Baybarṣ rentre dans son palais où il reste deux mois. Puis le roi l'envoie chercher, lui offre un manteau d'apparat et le nomme grand vizir à la place de Šāhīn qui devra se rendre à Jérusalem pour un an. Baybarṣ se rend chez le vizir pour discuter avec lui de la situation. Aybak ne sait que faire de Baybarṣ. Ses amis lui conseillent de le mettre hors de sa vue. Il décide de l'envoyer gouverner le Ṣaʿīd. Baybarṣ prépare son départ en grande pompe. Il traverse les villages mais on lui ferme la porte au nez car Aybak a écrit à tous de ne pas payer l'argent dû à Baybarṣ sous peine de mort. Mais Baybarṣ finit par avoir le fin mot de l'histoire et il demande aux villageois de lui apporter les registres des comptes. Il s'aperçoit qu'ils payent un dû à des bandes de truands et il leur interdit de le faire, en plus il réduit leur part d'impôt. Il est acclamé partout où il passe.

Un jour il voit arriver un mamelouk d'Aybak qui porte une lettre à un des émirs bédouins, ʿIzz al-Dīn Māğid. Baybarṣ prend la lettre et la lit : Aybak rappelle à l'émir qu'il lui a ordonné d'attaquer Baybarṣ et qu'il ne l'a pas encore fait. Baybarṣ va trouver l'émir qui lui dit qu'en effet il a bien reçu une lettre d'Aybak, mais qu'il n'a pas mis le projet à exécution car il n'a entendu dire que du bien de Baybarṣ. Ils deviennent amis et Baybarṣ reste trois jours avec lui. Il continue ensuite sa collecte pendant un an et demi, puis il part pour Le Caire pour y déposer l'argent récolté. Mais Aybak a un plan : il déguise dix-mille de ses hommes en bédouins pour qu'ils attaquent Baybarṣ à Asyūṭ, prennent l'argent et le tuent. Baybarṣ arrive à Asyūṭ. Les mamelouks d'Aybak arrivent de toute part et la bataille s'engage. Mais arrive une armée de bédouins, menés par le neveu de l'émir ʿIzz al-Dīn Māğid, l'émir Masʿūd. Ils gagnent la bataille et ramassent le butin. L'émir raconte à Baybarṣ qu'il le cherchait pour s'affrérer avec lui car son oncle lui a parlé de lui.

23

Chevauchement. L'histoire reprend à la page 65.

Pendant ce temps Aybak fulmine en apprenant la nouvelle. Il se renseigne pour savoir quand Baybarṣ doit revenir, demande les clefs du trésor au vizir Šāhīn et arme ses hommes. Le vizir envoie un de ses mamelouks, déguisé en mamelouk d'Aybak, pour savoir ce qui se trame, puis il fait prévenir Baybarṣ qu'il n'entre pas au Caire mais qu'il prenne la route de Damas et s'arrête à al-Ḫānika. Baybarṣ envoie une lettre d'insulte et de défi à Aybak. Le vizir Šāhīn écrit à Baybarṣ : les choses

vont mal et il semble que la faille soit irréparable. Il conseille à Baybarṣ de s'éloigner.

Arrivés devant al-Karak un cavalier, al-Muġīt, qui se dit admirateur du roi al-Ṣāliḥ et « frère » de Baybarṣ, lui propose de l'accueillir chez lui. Baybarṣ fait planter les tentes devant al-Karak puis se rend chez le cavalier musulman où on lui sert un repas. Il remarque un mamelouk qui s'approche et lui dit de ne pas manger le plat qu'on vient de lui servir. Baybarṣ attend et lorsque le cavalier arrive, il lui dit de manger, mais l'autre répond qu'il jeûne. Baybarṣ lui casse le plat sur la tête et revient à son campement, en emmenant le mamelouk. Il veut en faire un Āġā, mais il refuse et lui demande un papier signé. Son nom est Uquš.

Baybarṣ arrive à Damas. ʿĪsā al-Nāṣir expose son plan aux dignitaires pour se débarasser de lui. Il va lui faire cadeau d'un manteau empoisonné. Les dignitaires ne savent que faire. Le chef prépare une lettre qu'il donne à Baybarṣ comme signe au moment où on lui remet le manteau. Baybarṣ comprend et demande de qui est ce cadeau. Il lui dit qu'il vient de ʿĪsā al-Nāṣir. Puis il entend des gens se quereller. Il s'agit de deux juifs. Il demande à ʿUtmān de les faire venir. Il fait revêtir le manteau par l'un d'eux et le fait courir au soleil, ce qui active le poison. Le juif tombe mort. Baybarṣ se tourne vers le chef des dignitaires et le remercie, puis il insulte les autres. Puis il s'en prend à ʿĪsā al-Nāṣir. Il envoie Muḥammad Āġā al-Daylamī calmer les gens de Damas, se rend chez la Dame de Damas, et lui dit qu'il part pour le Ḫwārzim. Ils arrivent à la forteresse d'al-Maʿarra où il est reçu par Sulaymān al-Ǧāmūs qui l'invite à rester.

Pendant ce temps, à Damas, ʿĪsā al-Nāṣir écrit à la Dame de Damas pour lui demander l'argent pour l'entretien des lieux sacrés, puisque Baybarṣ a emporté avec lui l'argent qui devait servir à cela. Elle le lui envoie et écrit à Baybarṣ une lettre qu'un de ses mamelouks doit lui remettre lorsqu'il le trouvera. ʿĪsā al-Nāṣir, après quelques temps redemande de l'argent qu'elle lui envoie. Baybarṣ reçoit la lettre, et Sulayman al-Ǧāmūs lui demande pourquoi il n'a pas déjà coupé la tête de ʿĪsā al-Nāṣir. Il envoie un de ses hommes à Damas pour ramener ʿĪsā al-Nāṣir. Il le tourmente de forteresse en forteresse jusqu'à ce qu'ils arrivent à al-Maʿarra. Là il est conduit en présence de Baybarṣ et de Sulaymān. Menacé, il se repent et Baybarṣ lui pardonne. Il le ramène à Damas où il doit rendre l'argent en excès à la Dame de Damas. Sulaymān envoie trois *fidāwīyeh* pour s'assurer qu'il le fait. Baybarṣ retourne auprès de Sulaymān, puis part pour Alep où il est accueilli par al-Muẓaffar qui lui demande où il se rend. Baybarṣ répond qu'il retourne au Ḫwārizm. Al-Muẓaffar lui indique un endroit pour camper. Pendant plusieurs jours, les hommes de Baybarṣ vont à la chasse, et lui finit par les rejoindre. Jusqu'au jour où le camp

est pillé, les hommes égorgés, le trésor envolé. Il envoie ʿUṯmān demander de l'argent à al-Muẓaffar, mais ʿUṯmān a honte et il se rend au *sūq* où il vend sa ceinture de joyaux. Le marchand lui dit de prendre ce dont il a besoin. Il ramène l'argent à Baybarṣ sans rien lui dire. Au bout de quelque temps il ne reste plus d'argent. Baybarṣ lève le camp. C'est ʿUṯmān qui les conduit à travers la montagne, affamés et assoiffés.

24

ʿUṯmān peine à monter la montagne, mais, finalement il arrive sur l'autre versant et découvre une steppe avec une armée persane conduite par le Šāh Birkh Ḫān. On l'accueille et on lui offre à manger, mais il pense à Baybarṣ qui meurt de faim. De plus il ne comprend rien de ce qu'on lui dit et il se met à pleurer. Le Šāh Birkh Ḫān fait venir un interprète et ils se mettent en route pour retrouver Baybarṣ et son armée. Ils suivent un long chemin étroit, rugueux, dans la nuit noire, et le Šāh Birkh Ḫān fait allumer des flambeaux. Enfin ils retrouvent l'armée de Baybarṣ et la conduisent au camp persan. Là on leur sert à boire et à manger. Par coïncidence, le Šāh Birkh Ḫān allait justement à la rencontre de Baybarṣ et il s'étonne que celui-ci ait quitté la terre des arabes pour venir au pays des *ʿağam*. Son frère est le *qān* Halawūn, resté fidèle à sa religion, alors que lui, le Šāh Birkh Ḫān s'est converti à l'Islam. Il voudrait s'installer en pays arabe et marier sa fille à Baybarṣ. Il lui donne de l'argent et ils se rendent à Alep. Là, le Šāh Birkh Ḫān lui remet sa fille et il part pour Damas, en route pour le pèlerinage. Baybarṣ est reçu par al-Muẓaffar et il lui dit qu'il a honte pour l'argent qu'il lui a emprunté, mais al-Muẓaffar lui dit qu'il ne lui a rien prêté. ʿUṯmān avoue qu'il a vendu la ceinture au *sūq*. On fait venir le marchand qui rapporte la ceinture.

Pendant ce temps, le Šāh Birkh Ḫān et son armée sont pris dans la neige près de Damas et il meurt. Baybarṣ reçoit un message lui annonçant la mort du Šāh Birkh Ḫān, et il se rend chez sa fille, Tāğ Baḫt, pour le lui dire. Elle le reçoit derrière un voile, mais il tombe amoureux d'elle. Cependant, il se dit prêt à la faire raccompagner dans son pays. Elle se tait d'abord, puis lui dit qu'elle doit lui raconter son histoire : en fait son père ne s'était pas du tout converti, c'était une ruse pour récupérer le pavillon que Baybarṣ avait pris à Halawūn auquel il tenait tant car il venait du roi Chosroès. Il prétendait à Baybarṣ s'être converti et vouloir faire le pèlerinage, mais en fait il devait se rendre auprès d'Aybak. Quant à sa fille, elle était chargée d'empoisonner Baybarṣ. Celui-ci désire toujours devenir son mari. Il la prend comme épouse. Puis, à l'invitation de ʿĪsā al-Nāṣir, il se rend tous les jours au *dīwān*, et ensuite il est invité par un des dignitaires. Jusqu'au jour où arrive un

firman d'Egypte. Aybak s'apprête à envahir la Syrie. Baybarṣ écrit un document officiel pour les dignitaires de Damas et le gouverneur, puis il envoie un message à Sulayman al-Ǧāmūs pour le prévenir. Celui-ci alerte toutes les forteresses des *fidāwīyeh*, puis il se met en route. ʿĪsā al-Nāṣir reçoit une lettre d'Aybak qui lui demande de mettre à mort Baybarṣ, ainsi ils redeviendront amis, sinon il mourra avec Baybarṣ. ʿĪsā al-Nāṣir fait venir le capitaine de police à qui il demande de tendre un guet-apens à Baybarṣ dans la citadelle, après la prière du vendredi. Baybarṣ tombe dans le guet-apens, mais se défend en criant si fort qu'il fait trembler la citadelle. ʿĪsā al-Nāṣir incite les hommes à le lapider, mais arrivent le Chevalier sans nom et Sulaymān al-Ǧāmūs avec les capitaines *fidāwīyeh*. Le Chevalier Sans Nom saisit ʿĪsā al-Nāṣir, et les autres prennent peur. On jette ʿĪsā al-Nāṣir en prison. Sulaymān raconte à Baybarṣ comment ils sont arrivés là. La veille ils étaient arrivés avec le trésor, et au moment de le remettre on leur a dit qu'ils seraient récompensés par Aybak, ce qui les a surpris. Ils sont restés la nuit et le lendemain ont appris qu'un firman d'Aybak réclamait la tête de Baybarṣ. Celui-ci écrit une lettre à Muḥammad Āġā al-Daylamī qu'il fait porter par deux *fidāwīeh*, pour lui demander de venir à la citadelle avec l'armée. Quant à l'argent, il le fait déposer en sûreté au palais de Sitt al-Šām. Baybarṣ se fait accepter par les dignitaires comme leur roi et fait frapper monnaie au nom d'al-Malik al-ʿĀdil. Arrive alors Aḥmad Bāšā al-Aqwasī. On fait les préparatifs pour le convoi du pèlerinage. Arrivés aux lieux saints, ils utilisent l'argent frappé au nom du roi al-ʿĀdil. L'émir du pèlerinage, Baylabakk al-Lakkām s'en étonne. Il fait venir l'un des officiers dans sa tente, et le questionne au sujet de la monnaie. Lorsque l'émir du pélerignage arrive près du Caire, il envoie une lettre à Aybak avec une pièce d'or ; Aybak remarque la monnaie frappée au nom d'al-Malik ʿĀdil et en déduit que Baybarṣ s'est déclaré roi de Syrie. Il en parle au vizir Šāhīn et à Šağarat al-Durr qui sont déjà au courant. Il entre dans une colère folle et dit qu'il va aller en Syrie et ramener la tête de Baybarṣ. Il part avec son armée et campe aux portes de Damas. Baybarṣ fait porter une lettre à Aybak par ʿUṯmān, mais celui-ci se rend au camp des *fidāwīyeh* qui lisent la lettre : Baybarṣ explique la trahison de ʿĪsā al-Nāṣir et se soumet au roi. Les *fidāwīyeh* écrivent une autre lettre, d'insulte cette fois et accompagnent ʿUṯmān. Le vizir Šāhīn voit les *fidāwīyeh* et prévient Aybak. Šāhīn lit la lettre et rit intérieurement, puis il écrit la réponse en marge et la renvoie à Baybarṣ. Baybarṣ prend connaissance à la fois de la lettre et de la réponse et il demande des comptes à ʿUṯmān. Baybarṣ écrit une autre lettre qu'il fait porter par un Āġā et dans laquelle il provoque Aybak en combat singulier pour éviter de faire couler le sang des musulmans. Aybak refuse d'abord, mais le vizir Šāhīn le convainc par la flatterie. Puis il fait le tour des tentes pour démoraliser le troupes .

Le jour du combat, en effet, les quelques *fidāwīyeh* se préparent et se mettent en formation comme s'ils étaient beaucoup plus nombreux. Baybarṣ arrive à vaincre Aybak avec le *litt* de Damas en lui broyant la hanche. L'armée d'Aybak et lui-même sont en fuite, et il se réfugie à Jérusalem où il se fait soigner. Avant d'entrer au Caire il écrit à Šağarat al-Durr qui lui prépare un comité de réception en recommandant à tous les serviteurs de claudiquer à la vue de son époux.

25

A la chasse, Aybak suit une gazelle qui l'emmène dans un village bédouin, près d'une maison où il voit une jeune fille et lui demande de l'eau. Il est reçu par le chef du village qui lui dit qu'il s'agit de sa fille. Aybak la demande en mariage et lui construit un palais au bord du Nil. La reine lui fait écrire par l'intermédiaire des émirs kurdes. Aybak reçoit la lettre et se rend chez une femme qu'il a épousée avant la reine et qui lui a donné un fils, Aḥmad qui, à présent, a 25 ans. Umm Aḥmad lui conseille d'aller retrouver la reine. Mais elle craint une dispute, et elle envoie une lettre au vizir Šāhīn.

Pendant ce temps, Aybak est arrivé chez la reine qui l'invite au hammam. Là , au lieu d'apaiser sa colère parce qu'il a pris une nouvelle épouse, il lui explique que cela est normal en raison que l'autre est jeune et qu'elle est vieille. Elle l'égorge, puis, aveuglée par le sang qui lui a giclé dans les yeux, elle meurt accidentellement en tombant d'une balustrade. Aḥmad, qui attendait dans le jardin, se précipite en entendant le bruit et on le trouve auprès des cadavres. Le vizir Šāhīn intervient juste à temps, le fait emmener dans son palais et ordonne une enquête. Il écrit à Baybarṣ pour lui annoncer la nouvelle. Les kurdes et les *turcomans* acceptent Baybarṣ pour roi.

Pendant ce temps, Baybarṣ reçoit une missive d'al-Muẓaffar d'Alep qui réclame son assistance. Il répond au vizir Šāhīn en lui disant que les dignitaires choisissent un roi auquel il rendra hommage, et qu'on lui envoie des renforts pour sa chevauchée vers Alep. Ils vont chercher un vizir du temps du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, Uṭūz Bayk, qui finit par accepter. Ils se rendent tous à Damas où Baybarṣ rend hommage au nouveau roi et prend la route pour Alep. Il reçoit une missive de Sulaymān al-Ǧāmūs qui lui dit que les *fidāwīyeh* se sont rendus à la forteresse al-ʿAlāyā, où le frère du capitaine qu'ils avaient tué pour récupérer l'argent de Baybarṣ veut le venger et a réuni une troupe. Ils l'ont tué et pris un butin. Sulaymān arrive avec le butin qui est partagé. Mais on retrouve le roi Uṭuz assassiné, la tête coupée. Certains pensent que le meutrier est Baybarṣ, car ils remarquent que tous le rois qui

ont succédé à al-Ṣāliḥ meurent assassinés. Mais le Chevalier Sans Nom arrive avec deux mamelouks attachés : ce sont les meurtriers de leur maître, le roi : ils étaient à son service depuis l'enfance, et il ne leur donnait rien, aussi, après le partage du butin ils lui en ont réclamé une part qui leur a été refusée, ils l'ont tué puis se sont enfuis. Baybarṣ fait venir secrètement le vizir Šāhīn dans sa tente et lui expose un plan. Il rentrera au Caire pendant que lui retourne à Damas. Baybarṣ laisse les dignitaires se débrouiller tout seuls, et les gens du pays les dévalisent. Les dignitaires se plaignent au vizir qui leur dit que Baybarṣ les a entendus parler et qu'il n'a ni besoin d'eux, ni besoin de devenir roi d'Egypte. Ils arrivent à Damas et campent à Marǧeh, mais Baybarṣ leur ferme l'accès à la citadelle et ne leur permet de rester que trois jours. Ils envoient le vizir Šāhīn pour négocier avec lui. Le vizir lui réitère sa demande pour qu'il rentre au Caire avec eux et monte sur le trône, mais Baybarṣ refuse et se met en colère. Le vizir retourne au camp et se retire dans sa tente. Les dignitaires se rassemblent et envoient Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī parler avec Šāhīn. Il le persuade de retourner voir Baybarṣ.

Pendant ce temps, Baybarṣ a fait fermer le pont de la citadelle pour que personne ne puisse entrer. Mais il aperçoit un derviche et lui demande qui il est et comment il a fait pour entrer. C'est Ǧamāl al-Dīn Šīḥa, son « frère », avec qui il a conclu le pacte de Dieu à Gênes. Baybarṣ lui dit qu'il a refusé de devenir roi car il lui avait dit, à Gênes, d'attendre qu'il soit avec lui, ce qui est fait à présent. Šīḥa lui dit d'accepter à certaines conditions : dix-sept en tout, que Baybarṣ lui demande de mettre par écrit.

Le vizir Šāhīn revient à la citadelle, on le fait entrer et Baybarṣ le reçoit à bras ouverts. Il accepte d'être roi si les dignitaires acceptent les conditions. Le vizir retourne auprès d'eux; ils acceptent mais posent eux-mêmes leurs conditions. Le vizir retourne voir Baybarṣ qui accepte et fait inscrire tout cela. On fait venir ʿĪsā al-Nāṣir et le roi lui dit que sa femme, Naǧma, a intercédé pour lui auprès de Sitt al-Šām. Il demande qu'on lui rende son poste de gouverneur de Damas. Après l'avoir torturé, on lui sert à boire et Baybarṣ le remet à l'épreuve. Il demande une nouvelle fois d'être nommé vizir de Damas. Baybarṣ ordonne qu'on le pende au *sūq*. Mais le vizir Šāhīn intercède une nouvelle fois. On le fait revenir et on le met à l'épreuve une troisième fois. Il demande toujours la même chose. Baybarṣ lui fait donner cent coups de bâton puis l'envoie en prison. Après trois jours il le fait venir. ʿĪsā al-Nāṣir embrasse le sol et dit quelques vers pour que son malheur cesse. Baybarṣ lui offre à boire, puis fait venir un manteau d'apparat et le restitue dans ses fonctions de gouverneur de Damas. Baybarṣ confie la charge de la reine, pendant le voyage au Caire, à Abū ʿAlāy al-Šāġūrī. Il l'emmène auprès d'elle, puis ils se mettent en route pour le Caire avec une escorte, avant le départ de Baybarṣ .

Pendant ce temps, Ǧawān qui était à Damas se rend auprès du *babb* al-Farānhiš à al-ʿArīš et tente de le convaincre d'attaquer la reine et son escorte. Mais le *babb* se souvient de la mésaventure passée lorsque Baybarṣ a tué son fils, et il refuse. Ǧawān va dans une Eglise et rencontre un prêtre qui lui dit que si les rois commandent les hommes, le commun des mortels, ils sont commandés par les religieux. Il offre d'aider Ǧawān. Le *babb*, inquiet, envoie son fils Kafrīn pour savoir de quoi il retourne. Kafrīn se rend chez Ǧawān qui le reçoit comme son fils, le flatte, le fait boire et lui explique que Baybarṣ a pris la fille au *qān* de force. Kafrīn accepte d'aller la délivrer. Il lève l'armée, sans que son père ne puisse rien faire. Au bout de trois jours, ils ont rattrappé la reine et son escorte. Description de la bataille qui tourne à l'avantage des Francs.

26

Kafrīn arrive près du palanquin de la reine que défend Abū ʿAlāy al-Šāġūrī. La reine se met à prier et, tout d'un coup, surgit le Chevalier Sans Nom. Il tue Kafrīn et met l'armée franque en déroute. Il ordonne que l'on dresse un pavillon pour la reine tandis que l'on rassemble bêtes et butin. La reine fait venir le Chevalier Sans Nom dans son pavillon et elle fait le pacte de Dieu avec lui. Il la raccompagne jusqu'au Caire. Là, elle veut le récompenser, et il lui demande un papier signé de sa main disant ce qu'il a fait pour elle.

La Conquête d'al-ʿArīš (p. 22)

Baybarṣ met les choses en ordre à Damas, puis il prend la route du Caire. Il s'inquiète de ne pas avoir eu de nouvelles de sa femme. Le vizir est alors obligé de lui révéler qu'il a reçu une lettre. Il lui raconte ce qui est arrivé, puis il lui donne la lettre. Baybarṣ veut anéantir al-ʿAriš pierre par pierre. Ils arrivent à l'endroit de la bataille et Baybarṣ fait enterrer les musulmans, puis il ordonne à Qalawūn de prendre des hommes et de se rendre à al-ʿAriš. Mais lorqu'il arrive il trouve la ville protégée, les murs armés. Baybarṣ fait planter les tentes devant la ville. Puis il demande à ʿUṯmān de rassembler ses hommes près de son pavillon. La nuit, ne dormant pas, il entend un bruit et trouve un petit homme dans sa tente : il s'agit de Ǧamāl al-Dīn Šīḥa. Il vient le prévenir qu'un certain Zīnittū, envoyé par le *babb* al-Farānhīš, va venir le tuer pour venger son fils. Šīḥa lui indique ce qu'il doit faire : tuer Zīnittū, lui couper la tête et prendre ses vêtements pour se faire passer pour lui, et entrer dans la ville comme s'il apportait la tête de Baybarṣ.

Une nuit, Zīnittū entre dans la tente de Baybarṣ mais celui-ci l'attend et le frappe avec le *litt*. Il le déshabille, lui coupe la tête et change de vêtements avec lui. Puis il se rend dans la ville et apporte la tête au *babb*. Il se repose puis demande au *babb* d'ouvrir les portes de la ville pour qu'il puisse attaquer les musulmans. Le *babb* dit qu'il le fera le lendemain.

Pendant ce temps, au camp des musulmans, ʿUṯmān trouve le roi mort. Il alerte tout le camp. On décide de l'enterrer, on lui enlève les vêtements et l'on voit le dessin de la croix sur sa poitrine. Qalawūn s'écrie que Baybarṣ était chrétien, mais le vizir Šāhīn le dément. Il propose que Qalawūn devienne roi. Ils se réunissent lorsque les portes de la ville s'ouvrent, et un homme en sort qui leur dit que c'est lui qui a tué le roi. Les émirs vont le combattre les uns après les autres et il les fait tous prisonniers : Baybarṣ al-Ṭabarsī, Buštuk, Sirr al-Dīn al-Maġribī, Ḥassān al-Armanī, puis Ayduġmiš, et ainsi de suite, et pendant sept jours, prenant ainsi cent prisonniers. Le huitième jour, il provoque à nouveau les musulmans et cette fois-ci c'est Aydamur qui va sur le champ de bataille. Le roi chante l'amitié et se fait reconnaître de lui. Il lui dit de se battre et, lorsque la fin du combat sonnera, de prévenir le vizir Šāhīn de tenir l'armée prête car le lendemain il ouvrira les portes de la ville.

Mais Ǧawān arrive et il se doute de quelque chose ; il pense que Zīnittū est en fait Baybarṣ, et il prévient le *babb* : si Aydamur est fait prisonnier, alors il s'agit bien de Zīnittū, sinon, il s'agit de Baybarṣ. Lorsque la fin du combat sonne, Aydamur retourne chez les musulmans et prévient le vizir.

Ǧawān fait préparer un repas pour Baybarṣ dans lequel il verse du *banǧ*. Mais arrive le patriarche de Gênes, Ǧūnīt Ibn al-Rīm qui est en fait Šīḥa. Ǧawān lui fait porter le repas à Baybarṣ, et Šīḥa le prévient. Il fait semblant de tomber, et Šīḥa annonce à Ǧawān que son plan a réussi. Ǧawān se précipite auprès de Baybarṣ, mais celui-ci se relève et le frappe. Le *babb,* entendant le bruit arrive et appelle la garde ; Baybarṣ pousse son chant de guerre et se bat comme un lion. Šīḥa avertit les gardiens de la prison qui accourent et, pendant ce temps, il libère les prisonniers en leur disant d'aller ouvrir les portes de la ville. Baybarṣ continue de se battre lorsque l'armée entre dans la ville. Ǧawān, le *babb* et Šīḥa/Ǧūnīt s'enfuient. Les musulmans prennent la ville, la pillent et la brûlent. Comme personne ne veut entrer dans la ville en feu, Baybarṣ décide d'y aller tout seul. Il trouve un passage souterrain par lequel il pense que Ǧawān et le *babb* se sont enfuis. Il y entre et derrière une porte il trouve Šīḥa attaché et, avec lui Ǧawān et le *babb*. Ils s'enfuient laissant là Šīḥa, Baybarṣ les poursuit et monte sur la muraille qui donne sur la mer. Il pense qu'ils se sont jetés à

la mer. Il délivre Šīḥa qui lui dit de lui montrer l'endroit, puis de retourner au camp et d'aller attendre un signe de lui sur la colline al-ʿAğūl.

Arrivé au camp, il fait mettre le cap sur la colline où il dresse son campement. Il remarque que ceux qui le haïssent sont tous réunis dans la tente de Qalawūn. Il passe la soirée avec le vizir et lui récite des vers. Le vizir lui demande ce qui ne va pas. Baybarṣ sait que les émirs ne tiennent pas compte des conditions qu'il a posées lorsqu'il a accepté d'être roi, dont l'une leur interdisait de se réunir. Il dit au vizir ce qu'il a vu au camp. Le vizir décide de demander à Qalawūn pourquoi ils se sont ainsi réunis, et leur reproche de ne pas avoir tenu leurs promesses. Qalawūn se plaint qu'ils sont partis pour rentrer au Caire et non pour faire des conquêtes. Baybarṣ fait écrire un document au vizir que chacun des émirs doit signer.

Pendant ce temps, Ğawān et le *babb* se retrouvent sur la rive. Le *babb* se plaint que Ğawān lui a fait perdre sa ville, ses hommes et ses deux fils. Ğawān admet qu'il n'est heureux que lorsqu'il voit le sang, le feu et la destruction. Ils arrivent à Yāfā où ils sont reçus par le *babb* al-Ġayṭafūr qui s'empresse d'inviter Ğawān à rester. Un jour, au *dīwān*, arrive un colosse, Kafīr Ibn Mattā, qui demande à Ğawān de lui donner l'absolution, Ğawān accepte à la condition qu'il lui ramène la tête de Baybarṣ qui, lui dit-il, se trouve sur la colline d'al-ʿAğūl. Kafīr retourne dans sa forteresse pour se préparer avec ses hommes. Šīḥa, qui a suivi Ğawān et le *babb* dans leur fuite, tente de faire prévenir Baybarṣ. Il achète un esclave musulman au *sūq*, Tanbal Šalabī, lui donne une lettre pour Baybarṣ et une lettre de manumission pour lui-même. Mais, en chemin, l'esclave s'arrête dans un vignoble pour manger des dattes et du raisin et s'endort pendant trente-six heures, il se réveille, mange encore et se rendort.

Pendant ce temps, Kafīr arrive au camp de Baybarṣ, entre dans sa tente, et le frappe d'un coup d'épée, puis il s'enfuit sur le cheval de Baybarṣ. On fait venir un chirurgien qui examine la blessure. Arrive Tanbal Šalabī avec la lettre de Šīḥa qui prévient Baybarṣ de l'arrivée de Kafīr et lui demande de récompenser Tanbal Šalabī en lui donnant cinq cents dinars.

27

[Faḫr al-Dīn]

Au lieu de récompenser Tanbal Šalabī, Baybarṣ lui fait donner cinq cents coups de bâton. Kafīr retourne auprès de Ğawān et lui dit qu'il a tué Baybarṣ au

milieu de sa tente et de son armée. Mais Ǧawān veut des preuves. Il envoie des moines se renseigner, mais ils reviennent avec la nouvelle que Baybarṣ est toujours en vie. Il fait rassembler une armée, et Kafīr se bat tous les jours en combat singulier contre les émirs musulmans que l'on tire au sort pour aller au combat, ceci pendant quarante jours. Le vizir va trouver Baybarṣ qui lui dit qu'ils ont besoin de l'aide des *fidāwīyeh*. Il envoie un messager avec une lettre pour Sulaymān al-Ǧāmūs. Lorsque le messager arrive à la forteresse d'al-Maʿarra, il la trouve en fête car on célèbre Faḫr al-Dīn Ǧisr, neveu de Sulaymān. Sulaymān fait lire la lettre et Faḫr fait un commentaire qui déplait à son oncle. Sulaymān le gifle. Il va voir sa mère à qui il raconte ce qui s'est passé, et elle le gifle à son tour. Il décide de partir seul se battre contre Kafīr. Pendant ce temps, Sulaymān propose aux *fidāwīyeh* de partir aider Baybarṣ. Ils sont d'accord. Il va voir sa sœur qui, pleurant, lui apprend que son fils est parti se battre contre Kafīr. Les *fidāwīyeh* se mettent en route.

Pendant ce temps, Faḫr al-Dīn arrive au champ de bataille et provoque Kafīr ; puis arrivent les *fidāwīyeh*. En les voyant, Kafīr porte un coup terrible à la tête de Faḫr al-Dīn. Les *fidāwīyeh* mettent Kafīr et ses hommes en fuite, puis ils se rendent auprès de Baybarṣ. Sulaymān demande que l'on aille chercher Faḫr al-Dīn qu'il croit mort. Mais on ne le trouve pas.

Pendant ce temps, Faḫr al-Dīn, qui avait perdu connaissance est entré dans la ville. Il entre dans une boutique, et là il est reçu par Šīḥa qui le soigne et lui donne à manger. Il lui promet la tête de Kafīr s'il promet en retour de reconnaître Šīḥa comme le maître des forteresses. Faḫr al-Dīn accepte, mais il veut lui-même tuer Kafīr. Šīḥa se rend au palais par le souterrain, mais Faḫr al-Dīn se met à boire du vin et il sort, rejoint des prêtres qui se rendent aussi au palais, et entre avec eux. Là il insulte Kafīr et se bat avec lui. Šīḥa se rend sur les murailles et lance un message au camp des musulmans avec une flèche. On l'apporte à Baybarṣ qui lit que les portes de la ville sont ouvertes et que Faḫr al-Dīn se bat dans le palais. Il prévient Sulaymān qui part avec ses hommes, entre dans la ville, et trouve son neveu aux prises avec Kafīr. Au moment où Sulaymān entre, Faḫr al-Dīn fend le crâne de Kafīr. Ǧawān regarde l'armée musulmane gagner la bataille, et se frappe la tête de colère.

Pendant ce temps, au camp musulman, on fête la victoire et on se partage le butin. Faḫr al-Dīn présente la tête de Kafīr au roi. Puis arrive Fāris Quṭāya qui se trouvait déjà avec la reine près de ʿArīš. Il lui raconte la mésaventure. Après le départ des *fidāwīyeh*, le roi fait remarquer au vizir que la victoire n'est pas possible sans eux.

Un derviche se présente au pavillon du roi, dit un poème, puis en offre un écrit au roi. Celui-ci se réjouit car il apprécie fort la poésie. Il demande au derviche

ce qu'il désire et le derviche répond qu'il veut devenir le maître des *fidÁwÐyeh*. Il se fait reconnaître : il s'agit de ŠÐÎa. Le roi l'accueille les bras ouverts. Ils se séparent, le roi retourne au Caire et ŠÐÎa retourne poursuivre ÉawÁn.

[Al-Malik al-Ẓāhir] (p. 90)

Arrivés à proximité du Caire, ils campent à al-Ḫánika. Le lendemain matin Bazybarṣ voit arriver à cheval son fils de trois ans, Muḥammad al-Saʿīd, qu'il n'avait pas vu depuis un an et trois mois, temps de ses conquêtes et du voyage de Damas au Caire. Au Caire, il se rend dans son palais et entre dans le harem. La reine voyant un homme là le réprimande pour s'être introduit ainsi dans le harem, puis le reconnaît. Ils passent la soirée ensemble et Baybarṣ lui raconte ses aventures.

Arrivé au *dīwān*, on intronise Baybarṣ qui entre dans le trésor des Fatimides et en ressort portant le nom d'al-Malik al-Ẓāhir. ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī porte alors une accusation contre Aḥmad, fils d'Aybak, qui, dit-il, a tué Šağarat al-Durr. On fait venir Aîmad, et il raconte tout ce qui s'est passé ; comment, assis dans le jardin il a vu l'eau du hammam devenir rouge, s'est précipité à l'intérieur, a trouvé son père égorgé, et avant qu'il n'ait pu faire quoi que ce soit, la reine tomber et se briser le cou. ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī n'a pas de preuve à fournir et Baybarṣ innocente Aḥmad et lui fait remettre un manteau d'apparat et une charge.

Baybarṣ fait venir un constructeur pour constuire un nouveau *dīwān* dont il fait les plans. Il lui donne quarante jours pour terminer le travail. Puis il fait venir un peintre-sculpteur pour décorer la salle d'audience. Au bout de quarante jours le *dīwān* est terminé et Baybarṣ fait venir les dignitaires. Chacun des trônes porte le nom de son occupant, et celui à côté du roi porte le nom de Šīḥa.

Baybarṣ reçoit une lettre de ʿAlāy al-Dīn al-Qaymarī, gouverneur de Jérusalem, lui annonçant qu'il se passe quelque chose d'étrange dans la ville, tous les jours on peut voir une centaine de funérailles de musulmans alors qu'il n'y a pas de pestilence. Le roi, selon ses conditions, range la lettre sans la montrer aux dignitaires. Puis arrive ʿUṯmān qui se plaint d'être laissé pour compte et qui désire être nommé Palefrenier en chef. Baybarṣ lui fait remettre un manteau d'apparat. Puis il oublie la lettre qu'il a reçue lorsqu'un autre messager se présente avec une autre lettre du même expéditeur qui parle d'événements à Wādī Mūsā. Puis arrivent dix marchands qui se lamentent. Ils se rendaient à Jérusalem et ont été attaqués à *Wādī* Mūsā. Baybarṣ y envoie Aydamur avec des cavaliers.

Le soir, en se couchant il remarque la lettre du gouverneur de Jérusalem qu'il avait rangée dans son vêtement. Il décide d'agir immédiatement. Il laisse une lettre pour Šāhīn sur un coussin, puis se change en bédouin et prend Fāris avec lui,

également déguisé. Il se rend aux écuries et demande deux chevaux à ʿUṯmān qui lui demande de lui accorder un vœu et de lui donner un papier (il devient, en l'absence de Baybarṣ, *sirdār*[5]). Baybarṣ et Fāris partent pour Jérusalem et changent de nom. Ils aperçoivent des torches et Baybarṣ veut aller voir seul, il entend une voix qui lui répond et prononce son nom de Maḥmūd, voix que Fāris ne semble pas avoir entendue. Il s'approche et trouve une source auprès de laquelle se trouvent trois hommes : ce sont ses trois compagnons du Mont Qāsyūn: Muḥammad al-Ǧammāl, Aḥmad al-Fawwāl et Muḥammad al-Ṣaqqār. Ils lui demandent de faire la prière avec eux et de la conduire. Ils lui disent de s'arrêter là où les chevaux s'arrêteront et de frapper trois fois à la porte : il trouvera alors quelqu'un à qui on a fait du tort. Baybarṣ et Fāris reprennent la route et les chevaux s'arrêtent devant un *ḫān* à Ġazza, Baybarṣ frappe trois fois à la porte et entre : il entend quelqu'un qui récite des vers.

28

[Muḥammad Manǧak]

L'aubergiste, Muḥammad Manǧak, refuse de lui ouvrir. Finalement il les fait entrer. Baybarṣ demande que l'on s'occupe des chevaux et donne à l'aubergiste une pièce d'or frappée au nom du roi al-Ẓāhir. Il lui demande où il a trouvé cette pièce, et Baybarṣ dit qu'il ont pillé un convoi du trésor qui se rendait au Caire. Il demande à manger, fait un tour dans le *ḫān* et trouve la femme de l'aubergiste et ses enfants qui n'ont rien à manger. Quand on lui apporte le plat, il prétend que c'est trop gras et que le sucre est rance. L'aubergiste apporte le plat à sa femme et ses enfants, alors que Baybarṣ, en secret les regarde manger. Lorsque l'aubergiste revient, il lui demande de lui raconter son histoire : il vient de Damas, où, après la mort de son père, il vivait dans l'opulence. Puis il partit au pèlerinage avec sa femme et ses enfants, ayant liquidé ses biens de Damas ; après avoir visité le Caire, il se rend à Jérusalem. Arrivé à Ġazza, il s'arrête dans ce *ḫān* qui lui appartient et là, on lui demande de rester, puisqu'il n'a plus rien à Damas. Il remet le *ḫān* en état et s'y installe avec sa famille après y avoir acheté une maison. Un jour, un homme arrive qui désire acheter le *ḫān* mais il lui dit qu'il ne peut pas le vendre. Deux mois plus tard, l'homme l'invite chez lui où il rencontre, entre autres, le *qāḍī* (Šihāb al-Dīn). On apporte à boire du vin, ce qui l'étonne, et le *qāḍī* vide son verre et entonne des vers. Puis on propose à boire à l'aubergiste qui d'abord refuse, puis finit par boire verre sur verre. Lorsque le vin lui a troublé l'esprit, le *qāḍī* lui fait signer la vente du

[5] Commandant en chef.

ḫān. Il se réveille chez lui le lendemain et ne se souvient de rien, jusqu'au jour où le *qāḍī* le fait appeler pour lui demander le loyer du *ḫān*, en produisant l'acte de vente et les témoins. L'aubergiste se trouve ruiné et doit rester là, avec sa femme et ses enfants, affamés. Le roi lui donne une lettre pour Ḥassān al-Kuraydī, gouverneur de Ġazza qui arrive de suite et salue le roi. Puis il écrit une autre lettre pour le *qāḍī* que Muḥammad se fait un plaisir de porter. Il fait aussi venir les dignitaires qui se trouvaient à la soirée, ainsi que le *dawīdār*[6]. Il fait raconter son histoire à Muḥammad et demande au gouverneur s'il était au courant; l'autre répond que non. Baybarṣ fait pendre le *qāḍī*, le *dawīdār* et les dix dignitaires ; il fait aussi confisquer leurs biens qu'il donne à Muḥammad. Puis il reprend la route pour Jérusalem.

[Enlèvement de Baybarṣ] (p. 55)

Arrivé à Jérusalem, il se rend au *sūq* avec Fāris et entre dans la boutique d'Ibrāhīm al-Ǧaninī ; il se fait reconnaître de lui. Il lui dit qu'il pense que les gens meurent empoisonnés. Baybarṣ décide d'aller faire un tour. Il dit à Ibrāhīm d'envoyer le cheval au gouverneur de Jérusalem s'il ne revient pas dans les vingt-quatre heures pour l'informer. Se promenant dans les rues, il entre dans un lieu où il voit un prêtre disant la messe, il sent l'odeur de l'encens et perd connaissance. Le prêtre est, en fait, Ǧawān. On raconte alors ce qu'il est advenu de Ǧawān. Il se rend à Ṭabaraīya et tente de convaincre le *babb* Ṭabarīn de faire la guerre aux musulmans. Arrive un colosse, Kafrīn, le neveu de Kafīr. On décide que le *babb* va envoyer une armée conduite par Ṣalīb al-Rūm au Wādī Mūsā, tandis que Ǧawān et Kafrīn se rendent à Jérusalem où Ǧawān veut empoisonner tous les musulmans. C'est là qu'il fait prisonnier Baybarṣ qu'il veut tuer de suite, mais le patriarche Afrīmūn s'interpose : il vaut mieux l'emmener là où personne ne les verra. Ils emmènent Baybarṣ à l'extérieur de la ville pour lui couper la tête, mais encore une fois Baybarṣ est sauvé par le Chevalier Sans Nom qui lui demande un papier signé. Le Chevalier coupe la tête de Kafrīn. Sayf al-Rūm présente le cadavre à Ǧawān, qui pense que Baybarṣ a réussi à couper ses liens et a pris le sabre de Kafrīn pour lui couper la tête, mais il n'y a pas de sang sur le sabre.

---

[6] Il s'agit vraisemblablement d'une déformation de « *dawādār* ». La *dawādārīya* était une fonction qui, au début concernait le porteur de l'encrier royal, mais qui, après la militarisation de certains offices, concerne l'intermédiaire entre le sultan et la chancellerie. Ici il s'agit vraisemblablement d'un officiel qui assiste le gouverneur (voir *E.I.,* P. M. Holt, « Mamlūks », vol. VI, p. 326.

[Le Chevalier Sans Nom ou *Sīrat* Ibrāhīm] (p. 89)

Baybarṣ force le Chevalier Sans Nom à lui révéler son identité. Il s'agit d'Ibrāhīm fils de Ḥasan al-Ḥūranī et de ʻAyša al-Šamṭa, que Baybarṣ, jadis a sauvé alors que son père voulait l'enterrer vivant. Baybarṣ lui demande où il a été après qu'il l'a délivré.

Ibāhīm lui raconte ses aventures : il est parti pour Damas où, ayant faim, il se rend dans le *sūq* et s'approche de la boutique où des marchands sont en train de manger. Un des marchands lui tend l'assiette pour qu'il mange. Il en va ainsi pendant plusieurs jours où chacun des marchands, tour à tour invitent les autres chez le cabaretier et invite aussi Ibrāhīm. Jusqu'au jour où c'est le tour de l'avare du groupe, al-Sayd Manfaḫ qui se défile mais les invite dans un jardin où il fait préparer un repas. Les marchands vont au *sūq* et invitent Ibrāhīm à les suivre jusqu'au jardin. Là, al-Sayd Manfaḫ arrive avec le repas et est surpris par la présence d'Ibrāhīm. Les marchands se moquent de son avarice. Ibrāhīm les invite à son tour pendant dix jours. Mais il se demande où il va trouver l'argent nécessaire lorsqu'apparaît un homme mystérieux qui lui dit qu'il est le propriétaire du jardin et qu'il désire qu'Ibrāhīm l'adopte comme son fils. Celui-ci accepte et l'homme, ʿAlī al-Ṣāliḥānī Ibn al-Šiyyāḥ, lui donne l'argent nécessaire pour inviter les marchands. Ils se rendent chez le cabaretier et, pendant dix jours, ils mangent avec les marchands. Puis Ibrāhīm et son fils partent dans la boutique de ʿAlī, dans la Ġūṭa où Ibrāhīm reste dix jours. Ensuite, il s'en va courir l'aventure et se fait connaître comme Sarrāq al-Būš al-Mahbūl (le voleur de bétail fou).

Un jour, près d'une source, il rencontre une jeune fille Nāfila al-Ḥaṣūn, fille de Šāhīn al-Masiyāṭī, dont il tombe amoureux. Il se rend à la forteresse de son père et la demande en mariage. Son père lui indique sa dot, et ils récitent la Fāṭiḥa. Ibrāhīm se met en quête du bétail qu'il vole à droite et à gauche, jusqu'au jour où il vole le bétail de son oncle Dibl et la chèvre préférée de son cousin Saʿd qui le poursuit pour la délivrer. Finalement il revient chez son beau-père avec la dot complète. Mais Šāhīn l'envoie à la forteresse de Ṣahyūn qui possède le plus beau bétail, dans l'espoir qu'il se fera arrêter et tuer. Ibrāhīm se rend à Ṣahyūn où il est fait prisonnier et présenté devant son grand père Ǧamr. Mūsā le délivre dans la forteresse où il apprend que le Chevalier est en fait Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī. Sa mère, al-Šamṭa, lui demande de le protéger d'adoption, et elle lui donne d'ailleurs un poignard qu'elle avait reçu de son époux. Mūsā prévient Ǧamr que le Chevalier Sans Nom est en fait son petit-fils. Lorsque Ḥasan al-Ḥūrānī voit le poignard à la ceinture de Mūsā il le reconnaît et lui demande de qui il le tient. Il va trouver sa femme et lui demande si c'est vrai, elle lui parle alors de son fils. Mūsā et le Chevalier vont vers

la forteresse al-Anas de la région d'Alep. Mūsā l'envoie vérifier auprès d'un certain Ḥarṯ al-Ašǧaʿī si les joyaux du poignard sont vrais ou non ; s'ils sont faux, il peut casser et jeter le poignard. A Alep, Ibrāhīm s'arrête pour manger un repas qu'il ne peut d'ailleurs pas payer. Il se dispute avec le restaurateur. Un vieillard lui demande s'il est étranger à la ville et Ibrāhīm lui répond qu'il cherche Ḥarṯ al-Ašǧaʿī. Le vieillard sort de l'argent et paie le repas, puis lui indique le chemin de la maison de l'homme. Puis, il rencontre un jeune garçon qui dit ne pas connaître Ḥarṯ al-Ašǧaʿī. Ibrāhīm lui raconte son histoire et lui montre le poignard. Le jeune garçon y voit un signe qu'il attendait, et le conduira à la maison qu'il cherche s'il accepte de l'adopter devant Dieu. Ils se rendent chez le garçon, mangent et font le pacte de Dieu. Le garçon, ʿAlī al-Ǧallūmī, l'accompagne à la maison d'Ḥarṯ al-Ašǧaʿī où il est confronté à un homme qui lui dit de laisser le poignard jusqu'au lendemain pour qu'il le montre à un joaillier. Puis une vieille femme lui apporte à manger et il finit par rester là trois jours. Ḥarṯ al-Ašǧaʿī lui demande d'aller dans un verger, combattre un esclave noir. L'esclave le jette à terre et il perd connaissance. Il revient chez Ḥarṯ al-Ašǧaʿī qui lui rend le poignard, remis à neuf, en lui assurant que les joyaux sont d'une qualité incomparable, et le renvoie chez Mūsā. Celui-ci lui explique qu'il s'agissait d'un test et que le poignard le symbolisait, alors que l'esclave contre lequel il s'est battu était Ḥarṯ al-Ašǧaʿī lui-même, père adoptif par le pacte de Mūsā. Il lui dit de payer sa dette envers Baybarṣ, dont il connaît la descendance. C'est alors qu'Ibrāhīm se met à suivre Baybarṣ partout.

29

[Ibrāhīm et Šīḥa]

Baybarṣ veut entrer dans l'église de Jérusalem et tuer tous les prêtres. Mais Ibrāhīm al-Ǧannīnī a envoyé le cheval comme Baybarṣ lui avait dit de le faire au gouverneur ʿAlāy al-Dīn al-Qaymarī. Celui-ci arrive avec les dignitaires et le patriarche Afrīmūn qu'il est allé chercher sans ménagement. Baybarṣ se rend au *dīwān* et reçoit une lettre de Šīḥa expliquant que les empoisonnements venaient bien de Ǧawān. Ce dernier a fait envoyer des hommes pour barrer la route de l'armée de Baybarṣ qui venait s'occuper de l'affaire de Wādī Mūsā. Šīḥa demande aussi à Baybarṣ de faire venir l'armée d'Egypte et de mettre le siège à Ṭabarayya. Ibrāhīm s'étonne que Šīḥa donne ainsi des ordres à Baybarṣ. Ce dernier lui fait une telle description de Šīḥa qu'Ibrāhīm décide d'aller voir ce prodige. Fāris a fait pendre les dignitaires qui avaient grugé Muḥammad Manǧak. Puis arrive Aydamur avec des têtes coupées des soldats envoyés par Ǧawān pour barrer la route aux musulmans.

Pendant ce temps, Ibrāhīm Siyāğ al-ʿAḏārā se rend à Ṭabarayya. Dans le *sūq*, il rencontre un cabaretier dont il pense qu'il s'agit de Šīḥa. Ce dernier l'invite à manger, puis le soir, au dîner, il le drogue, puis lui donne l'antidote. Ibrāhīm ne comprend pas pourquoi il a fait ça. Šīḥa lui reproche d'être entré chez lui sans se faire connaître. Ibrāhīm s'excuse et il font le pacte de Dieu, jurant de ne jamais se trahir l'un l'autre. Il s'associent et Šīḥa appelle Ibrāhīm : ʿAbd al-Aḥad. Chaque fois qu'un soldat chrétien se présente, il le drogue, le tue, et s'en débarasse par le souterrain qui mène au lac, après lui avoir pris son argent qu'il partage équitablement avec Ibrāhīm. Šīḥa lui dit qu'il veut devenir le maître des forteresses et lui demande son appui. Tout ceci dure un temps jusqu'à ce que la nouvelle des disparitions de soldats chrétiens arrive aux oreilles de Ğawān qui décide de venir faire un tour.

Pendant ce temps, Šīḥa et Ibrāhīm sortent de la ville par le souterrain et vont cacher leurs coffres d'argent. Šīḥa est d'avis de les cacher au même endroit, mais Ibrāhīm est pour que chacun s'occupe du sien ; en fait, il a l'intention de voler celui de Šīḥa. Alors que Šīḥa dîne, Ğawān l'aperçoit et demande à Sayf al-Rūm de s'assurer que c'est bien lui. Sayf al-Rūm se rend à la boutique et Šīḥa le drogue et le fait prisonnier. Mais il le libère car l'autre lui promet de l'aider à tendre un piège à Ğawān. Aussi, quand il revient, il lui parle du compagnon de Šīḥa, lui disant ne pas l'avoir reconnu. Ğawān se doute de qui il s'agit, mais veut s'en assurer et se rend à la boutique avec Sayf al-Rūm. Pendant ce temps, Šīḥa a attaché Ibrāhīm et prétend à Ğawān l'avoir fait prisonnier. Ğawān reconnaît le Chevalier Sans Nom, mais à ce moment-là, celui-ci se libère et saute sur lui et le capture, alors que Šīḥa s'occupe de Sayf al-Rūm. Šīḥa demande à Ibrāhīm de garder la porte du *ḫān* pendant que lui va ouvrir la porte de la ville. Il drogue les gardes et les égorge, puis lance une flèche avec un message depuis les remparts en direction de l'armée musulmane. Un soldat la ramasse et la donne au roi. Pendant la bataille, Ibrāhīm quitte un instant la porte du *ḫān* pour aller voler le coffre de Šīḥa et le cacher avec le sien.

Šīḥa s'aperçoit que les prisonniers ont été libérés et que Ğawān s'est enfui sur le cheval d'Ibrāhīm. Celui-ci est furieux et réclame le prix du cheval à Šīḥa, qui accepte de le lui payer sur l'argent de son coffre ; mais arrivés à l'endroit où Ibrāhīm a caché les coffres, ils ne trouvent rien. Ibrāhīm est sûr que Šīḥa a volé les deux coffres. Il raconte au roi ce qu'il a fait et Šīḥa, qui a récupéré les deux coffres, lui reproche d'avoir trahi sa promesse. Il lui fait jurer de ne plus jamais le trahir et lui montre l'endroit où sont cachés les coffres qu'il lui donne. Šīḥa demande ensuite au roi la permission de poursuivre Ğawān, al-Burṭuqūš et les rois Francs. Pendant ce temps, le roi se rendra à Damas et attendra là des nouvelles de Šīḥa.

Ǧawān va trouver les capitaines de deux forteresses franques et leur demande à l'un (*muqaddam* al-Ḥāriṯ) de prendre Baybarṣ et de l'empoisonner s'il vient chez lui, à l'autre (*muqaddam* al-Falḥ) de le conduire au monastère al-Ablaq où on le mettra à mort. Il lui demande aussi d'échanger sa jument contre l'ânesse que le capitaine monte. Il arrive à Antioche où il est reçu par le *babb* Alfrad Mākūl. Là arrive le frère du *babb*, al-Kafardās, qui se laisse facilement convaincre par Ǧawān, après avoir bien bu et bien mangé, d'aller prendre Alep. Il prend la ville et tue al-Muẓaffar, le gouverneur de la ville. A cette nouvelle, son fils, ʿImād al-Dīn s'enfuit pour se rendre à Hama. ʿImād al-Dīn envoie une lettre à Baybarṣ à Damas. Celui-ci réunit une armée et se dirige vers Nabak où il est reçu par le capitaine al-Ḥāriṯ qui lui offre à manger. Mais Šīḥa veille ; il prend Ibrāhīm à part et lui dit que le repas est empoisonné. Ibrāhīm demande à al-Ḥāriṯ de manger d'abord, mais il prétend que c'est la période du jeûne. Finalement Ibrāhīm lui coupe la tête. Ils font manger un chat qui tombe raide mort. La place est mise à sac et Ibrāhīm reçoit un manteau d'apparat ainsi qu'une charge. Il est nommé Sayf al-Dawla al-Ẓāhirīya, et il doit monter la garde devant la porte du pavillon royal

Qawalūn et Aydamur ont disparu, et au petit matin, le roi également. Ibrāhīm et ʿUṯmān alertent le campement. Puis le roi réapparaît, il s'adresse à Ibrāhīm et lui dit que son « père » Mūsā al-Qaṣṣār le salue et lui fait dire de ne pas se présenter devant lui sans son linceul. Puis il raconte qu'il a été enlevé par al-Falḥ et conduit dans un monastère d'où il a été sauvé par Mūsā al-Qaṣṣār qui a appris qu'il était retenu prisonnier au monastère al-Ablaq. Il est furieux contre Ibrāhīm qui a laissé enlever le roi. Pour se racheter, Ibrāhīm se bat contre al-Falḥ et le tue. Mais en voyant son père, il s'enfuit. Quant au monastère, le vizir le fait détruire et ses pierres servent à construire un château à Marǧah, à Damas.

Ibrāhīm rapporte la tête d'al-Falḥ à Baybarṣ, mais lorsque Mūsā le voit à côté du roi, il veut le punir ; Baybarṣ l'arrête et l'autre lui répond, de ne pas se mêler des affaires des ismaéliens. Cela rend Baybarṣ furieux et Mūsā se rend compte qu'il a commis un impair. Baybarṣ envoie Ibrāhīm délivrer Alep. Baybarṣ se met en route pour Homs, puis Hama. Il apprend que ʿImād al-Dīn s'est rendu chez Sulaymān al-Ǧāmūs, ce qui ne lui plaît pas du tout. Lorsque ʿImād al-Dīn arrive le roi le réprimande et n'adresse pas la parole aux *fidāwīyeh*.

Quant à Ibrāhīm, il entre dans Alep déguisé. Dans une allée bordée de tavernes il voit un jeune homme qui l'attire par sa beauté et qui le fait entrer dans la taverne en lui demandant des nouvelles de toute sa famille.

30

Il s'agit de Šīḥa qui se révèle à Ibrāhīm et le prend à nouveau comme associé. Ils font disparaître les soldats Francs qui se présentent comme clients à la taverne, les uns après les autres, ceci pendant vingt jours. Puis Šīḥa décide de passer à l'action, d'ouvrir la ville et la reconquérir.

Mais Ǧawān est dans les parages et cherche à comprendre la disparition des soldats qui lui rappelle leur mésaventure de Ṭabarayya. En ville avec Sayf al-Rūm, ils voient Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, qui s'est introduit dans la ville sous un déguisement. Ǧawān le fait arrêter, mais Ibrāhīm le délivre et se bat avec lui contre les soldats. Šīḥa en profite pour aller ouvrir les portes de la ville en criant aux gardes d'aller aider les soldats. L'armée musulmane et les *fidāwīyeh* entrent dans la ville et battent les Francs. Ibrāhīm tue Kafardās et Ǧawān s'enfuit.

Šīḥa a fait parvenir une lettre au roi lui demandant de faire savoir que celui qui ouvrira Antioche et conduira à sa conquête, puis prendra Ǧawān et les rois Francs, deviendra le maître des *fidāwīyeh*. Ceux-ci tentent une réconciliation avec Baybarṣ, en vain. Ils se retirent dans leurs tentes et se consultent. Le roi fait venir ʿImad al-Dīn Abū al-Ḫayš au *dīwān* et lui donne la charge qu'occupait son père : il devient vizir d'Alep. Puis l'armée se met en route pour Antioche. Arrivent mille cavaliers, menés par ʿIsā Ibn Ǧabīr qui se présente au roi comme un *fidāwī*. Il lui donne la charge à la place d'Ibrāhīm. Les *fidāwīyeh* se réunissent une deuxième fois, et Baybarṣ fait venir Sulaymān, à qui il demande s'il connaît ʿIsā Ibn Ǧabīr. Il dit que non, et qu'il ne s'agit pas d'un ismaélien. L'armée avance vers Antioche et, un matin, le vizir Aydamur manque à l'appel. Le roi fait venir ʿIsā Ibn Ǧabīr qui lui dit qu'il a la garde du roi, mais pas celle des vizirs. Il suggère de demander aux *fidāwīyeh*. Le roi fait venir Sulaymān et Ibrāhīm. Il les accuse d'avoir enlevé Aydamur, mais ils le nient. Le lendemain, c'est ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī Bašā al-Akrād qui manque. Puis c'est le tour d'Aḥmad Ibn Aybak, et ainsi de suite jusqu'à ce que dix vizirs aient disparu. Une nuit, Ibrāhīm sort et rencontre un homme avec lequel il se bat. L'autre s'enfuit et Ibrāhīm découvre un sac dans lequel il trouve Baybarṣ drogué. Il le réveille, et Baybarṣ est persuadé que c'est Ibrāhīm qui l'a enlevé. Mais sur le sac est inscrit le nom du propriétaire : al-Muʿīq Ibn Yaḥrub qui est en fait ʿIsā Ibn Ǧabīr. On le fait chercher partout dans le campement, mais il a disparu avec ses hommes.

Explications : tout cela vient de Ǧawān. Après s'être enfui d'Alep, il rentre chez lui à Yaġra. Là, al-Muʿīq Ibn Yaḥrub vient le trouver et lui demande sa fille, Rūmā, en mariage. Bien que celle-ci soit déjà promise à Sayf al-Rūm, Ǧawān lui demande une dot : la tête de Baybarṣ et dix émirs. Al-Muʿīq Ibn Yaḥrub part,

déguisé en ismaélien avec mille hommes. Il fait prisonniers les émirs dans un monastère : al-Zaʿfarān (aussi appelé « al-ʿUyūn »). Mais Ǧawān se méfie : il demande à al-Muʿīq Ibn Yaḥrub de lui décrire le moine ʿAbd al-Aḥad et le renvoie au monastère pour s'enquérir de son nom. L'autre revient et confirme. Ǧawān envoie alors al-Burtuquš qui, arrivé au monastère s'aperçoit que le moine est en fait Šīḥa, mais il fait comme si de rien n'était. Il lui pose quelques questions et finit par douter, puis par penser qu'il s'agit bien du moine et non pas de Šīḥa. Ǧawān est rassuré et il se rend au monatère avec Sayf al-Rūm et al-Muʿīq Ibn Yaḥrub. Mais arrivé là, il se rend compte trop tard que c'est bien Šīḥa. Ils tombent drogués et Šīḥa les attache, puis leur donne l'antidote.

Pendant ce temps, Baybarṣ réunit le *dīwān* et propose aux ismaéliens de leur donner un chef en l'absence de Maʿrūf : ce sera celui qui prendra Antioche ainsi que Ǧawān et les rois. Sulaymān demande que chaque ismaélien ait un document signé du roi. Ibrāhīm ne peut être désigné car il sert déjà Baybarṣ. Les ismaéliens désignent Faḫr al-Dīn qui se rend à Antioche. Il passe devant le monastère et s'y arrête. Là, il se fait prendre par Šīḥa qui lui rappelle sa promesse de le soutenir dans son ambition. Ne voyant pas revenir Faḫr al-Dīn, les chefs ismaéliens partent les uns après les autres, et se font prendre par Šīḥa. Ibrāhīm arrive au monastère. Šīḥa lui montre l'or qu'il a amoncelé et lui dit qu'il le partagera avec lui : puis, il le drogue et l'attache. Il fait jurer aux *fidāwīyeh* de ne pas le trahir. Il dit à Ibrāhīm qu'il lui donnera tout l'argent s'il l'aide dans son entreprise. Il le laisse garder le monastère avec ses prisonniers, et ils partent pour prendre Antioche. A la porte de la ville il se fait passer pour un envoyé de Ǧawān, annonçant la nouvelle de la prise de Baybarṣ. On lui ouvre la porte et les musulmans prennent Antioche. Šīḥa retourne au monastère, Ibrāhīm collecte son argent, lorsque arrive Sāǧir, le frère d'al-Muʿīq Ibn Yaḥrub, à la tête d'une armée qui délivre Ǧawān et les autres et fait prisonier Šīḥa. Ibrāhīm perd tout l'argent et, lorsqu'il arrive au camp des musulmans, il est trop tard pour partager le butin. Le roi lui demande où est Šīḥa. Lorsqu'il apprend qu'Ibrāhīm a abandonné Šīḥa, il le fait jeter en prison et décide de ne pas quitter Antioche jusqu'à ce qu'il ait des nouvelles de lui.

Pendant ce temps, Ǧawān fait attacher Šīḥa à la queue d'un cheval et ils le traînent avec eux. Mais, le soir, alors que les hommes ont bien mangé et bien bu, Šīḥa s'approche du feu, se délivre et s'enfuit en se jettant dans l'Euphrate. Ǧawān et ses hommes s'en vont en direction de Sīs.

Une fois sauvé, Šīḥa, lui aussi, se dirige vers Sīs. Avant d'entrer dans la ville, il remarque un vieillard aveugle qui se lamente près d'un puits. Il parle de son neveu Bakrūma, probablement tué par les musulmans. Il se rappelle tout haut les bons

moments passés avec lui, et le décrit en détail. Šīḥa le suit jusqu'au *ḫān* de Sīs et apprend qu'il s'agit du propiétaire du *ḫān*, qu'il possède en association avec Sāğir. Il a également appris que ce vieillard pingre avait caché l'or de son frère, Ğirmānus, qui était destiné à Bakrūma. Šīḥa va acheter des vêtements et se fait passer pour Bakrūma, revenu sain et sauf, auprès des marchands du *ḫān* et du vieillard, Ğurğīs Abū Maryam. Il se fait montrer l'or qui lui revient, mais joue le jeu de son oncle avare.

31

[La Prise de Sīs]

(Il manque deux pages au manuscrit mais on comprend que Šākir, le fils de Badr al-Ġafīr a rencontré Šīḥa déguisé en Bakrūmā, neveu d'un commerçant de la ville, et l'a frappé).

Šīḥa se fait reconnaître de Šākir et lui demande de porter deux lettres, pour se faire pardonner, l'une pour son père et l'autre qu'il fera parvenir à Baybarṣ qui campe devant Antioche. Šākir porte la lettre à son père dans sa forteresse, puis il se rend auprès de Baybarṣ avec la seconde lettre. Šīḥa demande à Baybarṣ de relâcher Ibrāhīm, et de se rendre à Sīs pour mettre le siège à la ville.

Nous revenons à Šīḥa, qui a pris le nom de Bakrūma, devant le *ḫān* qui voit les gens s'affoler : c'est Ğawān qui arrive, avec les rois Francs de la côte à la rencontre du *babb* Fransīs. Abū Maryam demande à Šīḥa/Bakrūmā de préparer un plat particulier à base de riz et de poisson, car il se doute que la ville va être assiégée par les musulmans. Šīḥa/Bakrūmā prépare le plat et fait manger son oncle. Il a placé une arête dans une des bouchées et Abū Maryam s'étouffe et meurt. Dans la matinée, les marchands arrivent au *ḫān* et trouvent la porte fermée. Ils frappent jusqu'à ce que Bakrūmā finisse par leur ouvrir. Ils viennent apporter de l'argent à Abū Maryam. Šīḥa/Bakrūmā leur dit qu'il dort. Les marchands entrent dans la pièce de l'oncle et le trouvent mort. Ils préviennent Bakrūmā qui monte dans la chambre et se met à crier et pleurer. Sāğir arrive et demande à voir Bakrūmā. Devant le talent de Bakrūma, surtout comme joueur de *nay* et diseur de poèmes, il le rassure en lui disant qu'il reste son associé. Ils entendent un bruit de canon et demandent à Sāğir de quoi il s'agit (Ici il manque 2 pages dans le manuscrit : 34 et 35, dans lesquelles, vraisemblablement, on annonce l'arrivée de Ğawān, d'al-Muʿīq Ibn Yaḥrub et des rois francs).

Dans Sīs, auprès de Ǧawān, Sāğir se vante de ramener les têtes des ennemis, dont celle de Baybarṣ. Il se prépare en se déguisant en ismaélien, puis se rend au camp de Baybarṣ la nuit, fend la toile de la tente du roi et l'attaque. Baybarṣ réveillé prend son poignard de Bādīs, et blesse Sāğir à l'épaule. Il sort de sa tente appelant ses gardes, alors que Sāğir s'enfuit et rentre à Sīs, tout ensanglanté. Ǧawān le soigne et le renvoie chez lui. Mais en passant devant le *ḫān* sa blessure le fait souffrir. Il frappe à la porte de Bakrūmā et lui explique toute l'affaire. Bakrūmā lui propose de le soigner, car, dit-il, il a servi chez un chirurgien et appris son art. Il le soigne mais le drogue avec le *banǧ*. Le lendemain il rencontre Ibrāhīm qui passe devant l'auberge et lui demande une chambre. Il discute avec lui et lui offre à manger, puis il se révèle à lui. Ibrāhīm tente de s'emparer de Šīḥa, mais celui-ci le fait prisonnier.

Le lendemain, Sāğir se réveille guéri. Il remercie Bakrūmā et s'en va voir Ǧawān qui s'étonne de voir la blessure guérie aussi vite. Il lui demande de lui amener ce fameux chirurgien. Sāğir se rend alors chez Bakrūmā et lui transmet l'invitation. Bakrūmā lui dit qu'il ne s'y rendra pas car il craint que Ǧawān ne veuille le tuer, car, dit-il, il y a entre eux un différend. Il raconte comment s'étant rendu à ʿAkka, il trouva la ville en fête pour l'anniversaire du *babb* Ṣalbān. Celui-ci invite Bakrūmā/Šīḥa à venir jouer de la flûte pour lui, les dignitaires et Ǧawān. Mais Bakrūmā /Šīḥa fait danser Ǧawān qui se retrouve humilié car les autres se moquent de lui.

Sāğir finit par le convaincre de l'accompagner auprès du *babb* Fransīs. Bakrūmā/Šīḥa joue de la flûte, puis se met à réciter des vers. Bien que Ǧawān se méfie de Bakrūmā, il ne le reconnaît pas. On répète l'incident de la danse avec Ǧawān, qui fait d'abord semblant d'avoir oublié et traite toute l'affaire de mensonge. Une fois de plus la colère de Ǧawān est provoquée, mais le *babb* est satisfait de Bakrūmā qui retourne au *ḫān* avec Sāğir. Bakrūmā/Šīḥa invite Sāğir à boire et le drogue. Alors qu'il le jette par la trappe, le bruit réveille Ibrāhīm. Bakrūmā/Šīḥa lui explique ce qu'il fait. Puis il entend frapper à la porte et trouve al-Muʿīq qui lui demande où est son frère. Bakrūm /Šīḥa lui dit qu'il vient de partir et l'invite à boire. Il le sert et se met à chanter, puis l'autre boit et s'effondre. Bakrūmā/Šīḥa dit à Ibrāhīm qu'il va les tuer tous les trois. Ibrāhīm argumente alors pour sa survie, si bien que Šīḥa finit par le libérer et lui donne l'argent du *ḫān*. Il le place à la porte du *ḫān* pendant qu'il court en s'écriant que l'argent du *ḫān* a été volé. Il se forme un attroupement et Ǧawān et son acolyte arrivent. Ils voient Ibrāhīm à la porte du *ḫān*, et il s'ensuit une bataille avec les Francs. Pendant ce temps Šīḥa se rend à la porte de la ville, prévient les sentinelles que des voleurs ont volé l'argent des marchands. Il monte sur la tour, prend une lettre écrite pour le roi, la place dans un tube qu'il fixe à une flèche qu'il décoche en direction du camp des

musulmans. On ramasse la flèche et on la porte à Baybarṣ qui la lit et lance ses troupes en direction de la ville. La porte est ouverte et Šīḥa les attend. Ils entrent dans la ville et voient Ibrāhīm qui se bat comme un lion contre les Francs. Il entonne son chant de bataille, puis c'est au tour de Baybarṣ qui se lance dans la mêlée avec son chant, puis le chef des *fidāwī*, Sulaymān al-Ǧāmûs, puis un autre *fidāwī*, le capitaine *muqaddam* ʿAqīl, puis le *muqaddam* ʿAmmār al-Qadmûsī. Tous ces chants excitent les soldats. Lorsque Ǧawān voit la tournure que prennent les événements, il s'enfuit avec al-Burṭuquš. Au *ḫān*, Šīḥa explique à Baybarṣ qu'il s'est racommodé avec Ibrāhīm qui a protégé la porte du *ḫān* et ainsi gardé les prisonniers. Ils entrent dans le *ḫān*, et Šīḥa demande à Ibrāhīm d'aller les chercher, mais Ibrāhīm ne les trouve pas. Tout penaud, il explique que les prisonniers ont disparu. Šīḥa en rit et se met en route avec le roi, laissant là Ibrāhīm. Il explique au roi qu'en fait il a joué un tour à Ibrāhīm et que c'est lui qui les a emmenés. Arrivé au camp, Šīḥa fait venir les prisonniers drogués, les réveille, et les écorche vifs. Qalawūn plaide pour qu'on les mette à mort pour mettre un terme à leur tourment. Le roi l'ordonne et après les avoir tués, on les jette aux chiens. Šīḥa se présente alors devant le roi qui lui demande ce qu'il désire comme récompense. Šīḥa demande à être nommé sultan des forteresses et chef des Ismaéliens. Le roi accepte, fait apporter un manteau qu'il jette sur les épaules de Šīḥa, puis le déclare sultan des forteresses et chef des Ismaéliens. Cependant les *fidāwīyeh* se regardent et échangent des signes, et lorsqu'apparaît Ibrāhīm, ils lui font signe de parler au roi. Ibrāhīm dit que les ismaéliens sont liés par un pacte conditionnel. Le roi demande quelles sont ces conditions. Ibrāhīm lui dit de demander à Sulaymān al-Ǧāmūs qui propose que l'on aille à Alep pour festoyer et présenter les conditions à Šīḥa : s'il les accepte, ils l'accepteront comme chef. Revenus dans leur tente, les *fidāwīyeh* prennent leur décision : ils ne veulent pas de Šīḥa comme chef car ils sont liés à Maʿrūf. Ils décident de tuer Šīḥa en route pour Alep. Le roi met en garde Šīḥa qui, confiant, lui dit qu'il demande à être le chef des Ismaéliens car son maître Abū al-ʿAbbas lui a prédit qu'il le serait, et que cela est inscrit dans le *ǧafr*. Il demande que l'on fasse savoir que si un ismaélien, ou bien le roi lui-même, est dans une mauvaise passe, il suffit de l'appeler trois fois, et il apparaîtra. Si cela se produit effectivement, les ismaéliens devront l'accepter. Ibrāhīm propose de l'aider et d'en parler aux Ismaéliens. En route pour Alep, Šīḥa est introuvable. A Alep, le roi entre dans la salle du conseil et s'installe sur le trône. Il demande où se trouve Šīḥa, mais on lui répond que personne ne l'a vu depuis le départ de Sīs. Sulaymān dit de le faire appeler trois fois. Le roi l'appelle, mais c'est un préposé aux boissons qui arrive. Ibrāhīm l'appelle, mais c'est le trésorier qui arrive. Enfin Sulaymān appelle et un derviche arrive qui chante des vers. Le roi le reconnaît comme étant Šīḥa et l'accueille. Il lui demande s'il a fait préparer la *šurba*.

Šīḥa les conduit à la citadelle dans la pièce rouge où les nappes sont dressées. On apporte des bols gravés au nom de chacun. A trois reprises, Šīḥa les enjoint de boire, mais les *fidāwīyeh* ne bougent pas. L'un d'eux, Dāwūd Ibn Šāhīn al-Masyāṭī, jette le bol de son père, et s'attaque à Šīḥa, en l'accusant de vouloir remplacer Maʿrūf. Les *fidāwīyeh* quittent la citadelle et s'en vont d'Alep. Le bol de Šāhīn ayant été renversé, la coutume veut qu'il donne l'hospitalité aux *fidāwīyeh* pendant quarante jours. Au bout de dix jours la plupart d'entre eux retournent dans leurs forteresses.

A Alep, le roi tente de consoler Šīḥa qui lui demande d'écrire à toutes les citadelles et forteresses une lettre disant que si le sang de Šīḥa est versé dans l'une d'entre elles, elle sera rasée et les habitants massacrés. Šīḥa et le roi se séparent et ce dernier retourne au Caire où il réunit son *dīwān*.

32

Manque la page 1.

Al-Nisr Ibn ʿAğbūr (p. 3)

Parmi les *fidāwīyeh* qui quittent la forteresse Masyāṭ, se trouve al-ʿAṣm Ibn al-Arfīd qui, avec ses hommes, arrive à la forteresse de Ṣāfīnā. En entendant bruit et clameurs, ils pensent qu'il s'agit d'une fête, mariage ou circoncision. En réalité, on fête le retour du fils de ʿAğbūr, al-al-Nisr, qui revient de sa quête de Maʿrūf. Al-ʿAṣm leur apprend que Šīha prétend être le chef des Ismaéliens. Il leur raconte ce qu'a fait Šīha à Antioche et à Sīs. Les autres désirent le voir et demandent à al-ʿAṣm de le faire venir. ʿAğbūr dit qu'il a reçu une lettre du roi comme quoi si le sang de Šīha était versé dans une forteresse, celle-ci serait détruite et ses habitants avec. Al-ʿAṣm part à la recherche de Šīha. Il arrive à un vignoble où il rencontre le gardien qui lui offre du raisin. ʿAṣam en ramasse et en mange. Lorsqu'il demande au gardien comment il s'appelle, celui-ci se dévoile comme étant Šīḥa. Le *banğ* dans le raisin fait son effet et al-ʿAṣm s'écroule. Šīḥa le ligote, puis il lui donne l'antidote du *banğ*. Il le fouette, puis l'emmène dans une grotte après l'avoir drogué une nouvelle fois. Le soir il le réveille et ne lui donne à manger que pour le maintenir en vie. Il a l'intention de le conduire dans une forteresse ismaélienne et de l'y dépecer. Al-ʿAṣm suggère la forteresse al-Maʿarra. Arrivés là, il fait descendre al-ʿAṣm de cheval et l'attache à une corde. Il le conduit à l'intérieur de la forteresse, dans la salle de réception, devant Sulaymān al-Ğāmūs. Là, il s'apprête à le dépecer. Il se prépare et, malgré les protestations d'al-ʿAṣm, personne ne dit mot. Šīḥa commence par lui

couper le petit doigt. L'autre se met à hurler. Sulaymān intervient alors avec les autres *fidāwīyeh*. Sulaymān laisse partir Šīḥa et donne l'hospitalité à al-ʿAṣm pendant trois jours. Il lui explique qu'il a dû laisser Šīḥa partir à cause de la lettre du roi. Al-ʿAṣm repart ; en route il rencontre un moine et l'interpelle en lui demandant sa bouteille. Mais au moment de boire, il pense à Šīḥa et se jette sur le moine qui se révèle en effet être Šīḥa. Al-ʿAṣm le fait prisonnier et le traîne, attaché à la queue de son cheval, jusqu'à la forteresse Ṣāfīnā. Là, il l'emmène devant son oncle al-Nisr et on le bastonne. On le met au cachot, et matin et soir on le frappe. Al-Nisr s'étonne qu'il soit toujours en vie. Šīḥa décide de ruser pour s'enfuir. Il demande de l'eau au geôlier et récite la *šahāda* puis semble être à l'agonie; le geôlier pense qu'il est mort et s'en va prévenir al-Nisr. Al-ʿAṣm et al-Nisr voudraient le jeter aux chiens, mais ʿAğbūr s'y oppose. Il prépare l'enterrement de Šīḥa et l'emmène en dehors de la citadelle. Il l'emporte dans un linceul, creuse un trou, mais lorsque ʿAğbūr regarde dans le linceul, il ne trouve qu'une lettre. Celle-ci, de Šīḥa, prévient al-Nisr qu'il s'est échappé. Arrivé à la forteresse, al-Nisr trouve une autre lettre qui lui dit qu'il le trouvera partout, jusque dans sa nourriture. A la fin al-Nisr devient fou, mort de faim et de sommeil. Il se rend chez sa tante, pensant échapper à Šīḥa. Il finit par entrer, boire et manger, mais lorsque sa tante arrive, il s'agit en fait encore de Šīḥa. Al-Nisr veut se jeter sur lui, mais il perd connaissance. Šīḥa l'emporte et laisse une lettre sur la porte. ʿAğbūr ne voyant pas rentrer son fils, le cherche et finit par arriver chez la tante. Il trouve la lettre de Šīḥa qui promet de dépecer quiconque tenterait de délivrer al-Nisr. ʿAğbūr demande à ses hommes qui ira délivrer al-Nisr, mais personne ne répond. Al-ʿAṣm conseille à ʿAğbūr d'aller trouver le roi tandis que lui ira aux nouvelles pour savoir où se trouve al-Nisr.

Pendant ce temps, Šīḥa attache son prisonnier à un arbre, le ranime et veut se venger des coups de bâton qu'al-Nisr lui a infligés et qu'il a reçus sans mot dire. Il le frappe jusqu'au sang, puis le drogue, le détache, l'emmène dans une grotte où il le frappe nuit et jour, puis l'emmène à la forteresse al-Barīq. Il se déguise en moine et se rend au monastère habité par des moines bâtisseurs. Alors qu'al-Nisr tente de dévoiler son identité aux moines, Šīḥa leur joue la comédie et leur demande de frapper al-Nisr chaque fois qu'il tentera de le faire passer pour Šīḥa. Il se rend auprès du prieur ʿĪsā al-Burayğī, se présente à lui sous le nom de ʿĪsā, le flatte, et il lui demande de se laisser sanctifier avec une huile sacrée. L'autre le reçoit, et Šīḥa/ʿĪsā lui parle de la graine de la connaissance qu'il convient de manger au moment astrologique opportun. La conjonction est justement la bonne et il fait avaler deux graines au prieur qui s'effondre. Šīḥa/ʿĪsā prend sa place, attend jusqu'au matin et se lamente. Les frères accourent, et il leur explique qu'il était en train d'étudier avec ʿĪsā le voyageur lorsque le mur s'est ouvert et qu'un saint aux

ailes de lumière est apparu qui l'a emporté. On inscrit le nom de ʿĪsā le voyageur sur le mur. Al-Nisr les entendant se lamenter, demande à ʿĪsā al-Burayğī de le libérer contre rançon. Une fois encore il leur révèle que ce n'était pas ʿĪsā, mais Šīḥa. Les autres lui donnent la bastonnade.

Arrive alors un général porteur d'une lettre du *babb* al-Aṣfīn, roi d'al-Qayqabūn qui demande à ʿĪsā al-Burayğī/Šīḥa de venir inspecter les murailles de sa ville car il craint un siège des musulmans. Ayant lu cette lettre, ʿĪsā al-Burayğī/Šīḥa se met en route et emmène al-Nisr avec lui, attaché à la queue d'une mule. Chaque fois qu'al-Nisr se plaint, il le fait bastonner. Ils arrivent ainsi à al-Qayqabūn et ʿĪsā se présente au *babb*. Celui-ci fait inspecter les murailles de la ville à ʿĪsā/Šīḥa et lui donne carte blanche pour les réparer. Il prend cinq cents hommes et leur fait détruire les murailles. Voyant cela le *babb* se lamente, mais ʿĪsā/Šīḥa lui dit qu'il va reconstruire le mur. Mais il y a un problème d'argent que Šīḥa propose de résoudre à sa manière. Pendant ce temps, al-Nisr se plaint car ʿĪsā/Šīḥa lui fait porter les pierres les plus lourdes. Il demande à nouveau à ʿĪsā/Šīḥa de le rançonner. Šīḥa se révèle alors à lui, puis il part déguisé en prisonnier musulman et fait le tour des forteresses en proclamant qu'al-Nisr est prisonnier à al-Qayqabūn. Il arrive à la forteresse de Ṣāfīnā pour prévenir ʿAğbūr. On conseille à nouveau à ʿAğbūr d'aller trouver le roi. Dans chaque forteresse Šīḥa a reçu de l'argent en récompense et il s'en retourne à al-Qayqabūn. En chemin, entre deux *wādī-s*, il rencontre Ibrāhīm qui ne le reconnaît pas et qui se met en tête de le tuer pour lui voler sa croix ornée de joyaux. Mais Šīḥa se dévoile à lui. Ibrāhīm lui suggère de servir un ismaélien pendant sept ans, comme lui-même l'a fait avec Mūsā, pour être intégré au groupe et pour pouvoir alors demander la souveraineté des forteresses ismaéliennes. Šīḥa lui dit qu'il le choisit lui, Ibrāhīm pour le servir. Ibrāhīm en fait son palefrenier et lui demande de s'occuper de son cheval. Puis Šīḥa qui a raconté son histoire avec al-Nisr à Ibrāhīm, demande à ce dernier de lui raconter la sienne, et comment il se trouve en cet endroit (ici il s'agit du récit fait par Ibrāhīm à Šīḥa, mais pris en charge par le narrateur).

Baybarṣ apprend que le *qirān* Mīḫā'īl de Constantinople a l'intention de mettre à mort huit cents prisonniers musulmans pour fêter la nativité. En effet, Ğawān s'est rendu auprès de lui avec les rois de la côte, lui demandant de les aider contre Baybarṣ. Mais Miḫa'īl leur dit ne pas pouvoir faire quoi que ce soit maintenant que Baybarṣ est roi. C'est alors que Ğawān lui demande de réunir les musulmans et d'annoncer qu'il va les mettre à mort. Il désire voir quelle sera la réaction de Baybarṣ. Arrive au *dīwān* un jeune homme de quinze ans, Aḥmad, qui se plaint que depuis la mort de son père, il est complètement démuni. En fait, il ment car il a dilapidé son héritage en boisson et dans la débauche. Sa mère lui avait dit de demander à ses commensaux de l'aider, mais ceux-ci se détournent de lui. Il

retourne demander conseil à sa mère qui lui dit d'aller trouver le roi, et de lui demander la charge de surintendant de son père. Le roi lui donne une lettre qu'il lui demande de porter au *qirān* Mīḫā'īl à Constantinople. Il devra aussi s'emparer, à son insu, de la couronne de Mīḫā'īl.

33

Aḥmad arrive à Constantinople. Dans le *sūq* il croise Ǧawān qui le reconnaît du temps où il était *qāḍī* au Caire. En passant devant une boutique, Aḥmad rencontre un homme qui l'interpelle et lui dit de le suivre. Sayf al-Rūm voyant la scène prévient Ǧawān car il a reconnu en l'homme Sayf al-Masīḥ, le *silāḥdār*[7] de Mīḫā'īl. L'homme emmène Aḥmad chez lui, le fait asseoir et lui offre à boire, puis lui demande d'où il vient. Aḥmad répond qu'il est étranger. L'autre lui demande s'il est musulman. Par crainte, Aḥmad ne répond pas. L'autre lui révèle alors qu'il est lui-même musulman, et qu'il l'a reconnu comme étant musulman. Il a aussi vu que Gawān l'avait reconnu, qu'il l'avait fait suivre par quelqu'un et c'est pour cela qu'il l'a abordé. Aḥmad le remercie et lui dit qu'il vient d'arriver. Il demande son nom à son hôte. Il s'agit de Badr Ibn Šamsa, employé par le *babb* Mīḫā'īl comme *silāḥdār*. Aḥmad lui raconte toute son affaire. Badr lui dit qu'il est très difficile de rencontrer le *babb*, mais qu'il va l'aider : il le fera passer pour un garde et pourra ainsi le faire pénétrer dans la chambre du *babb* la nuit. Ils mettent ce plan à exécution, mais, arrivés dans la chambre, Aḥmad se fait attaquer par plusieurs hommes. Il tente de s'enfuir et Badr l'arrête. Pour le *babb,* il invente une histoire : il s'agit de son neveu vantard qu'il a défié d'entrer chez lui. Puis Badr prend Aḥmad à part, lui demande ce qui s'est passé. et lui révèle alors que la chambre du *babb* a été construite par une magicienne, et qu'elle y a placé des miroirs pour faire croire à un intrus qu'il est attaqué de toutes parts. Aḥmad décide de recommencer une autre nuit. Il entre dans la chambre seul, mais, cette fois-ci, il ne regarde ni à gauche, ni à droite. Il prend la coiffe du *babb* (ici il s'agit de son tarbouche et non pas de sa couronne comme dans le fascicule précédent) et laisse la lettre de Baybarṣ. Badr lui procure un cheval et l'accompagne jusqu'à Alep. Là, le sachant en sûreté, il le laisse poursuivre sa route jusqu'au Caire. Arrivé chez lui, il entend sa mère prier pour lui. Il frappe et elle l'accueille, mais s'inquiète pour lui toute la nuit. Le lendemain, il se lève, s'habille, va au *ḥammām*, puis il met la coiffe du *babb* dans un sac et se rend au *dīwān* où il le présente au roi. Il lui raconte comment il est entré en présence du *babb*. Le roi ouvre

[7] Ecuyer, porteur d'armes.

le sac et trouve la coiffe du *babb*. Il demande un manteau d'apparat pour Aḥmad à qui on rend les honneurs et la charge de son père.

Pendant ce temps, le *qirān* Mīḫā'īl ayant froid à la tête s'aperçoit qu'il n'a plus sa coiffe. Il trouve la lettre du roi et la lit. La lettre commence par des insultes, puis le roi menace Mīḫā'īl : s'il ne libère pas les prisonniers musulmans, celui qui lui a pris sa coiffe pourrait bien revenir pour lui prendre sa tête. Mīḫā'īl est furieux et maudit Ǧawān. Puis il fait venir Sayf al-Masīḥ, mais celui-ci est introuvable. On le cherche partout et Ǧawān se souvient de l'avoir vu en compagnie d'Aḥmad. Mīḫā'īl voudrait bien renvoyer les prisonniers au roi, mais un colosse entre, s'installe et réclame à boire. Il s'agit d'un *fidāwī* chrétien, al-ʿArfīd qui désire être envoyé se battre contre les musulmans. L'armée des Francs se met alors en route pour Brousse. Le roi, prévenu, y envoie son armée avec Aydamur pour la commander, avec l'aide d'Ibrāhīm. En route, celui-ci les quitte pour aller voir sa famille. Aydamur arrive à Brousse où Masʿūd lui apprend que l'ennemi n'est pas encore là. Aydamur installe le campement, puis al-ʿArfīd arrive et plante ses tentes en face du camp musulman. L'armée musulmane ne parvient pas à vaincre les Francs et Aydamur se demande ce que fait Ibrāhīm. Il lui écrit une lettre et il rapplique immédiatement. Il se bat, mais l'issue de la bataille est toujours incertaine et Aydamur reproche à Ibrāhīm de ne pas avoir été là au début des combats. Al-ʿArfīd provoqu'Ibrāhīm en combat singulier, et le fait prisonnier. Voyant cela Aydamur lance l'armée dans le combat. Après la bataille du jour, al-ʿArfīd ramène Ibrāhīm dans sa tente et décide de l'envoyer au *qirān* Mīḫā'īl. On l'emmène sur un bateau qui bientôt croise un navire musulman commandé par Abū ʿAlī al-Baṭarnī qui attaque le bateau franc et délivre Ibrāhīm. Il le dépose à terre avec un cheval pour qu'il puisse retourner au camp et lui-même fait route pour Alexandrie pour prévenir le roi de ce qui se passe.

En route Ibrāhīm rencontre un cavalier avec lequel il se bat, mais il s'agit en fait de son fils par le pacte, ʿAlī al-Ǧallūmī. Il l'emmène avec lui. En route ils entendent la voix faible d'une vierge qui demande de l'aide. Ils s'arrêtent et ʿAlī se rend près d'une grotte où se trouvent dix Persans qui menacent une jeune fille. Il va prévenir son père qui sauve la jeune vierge, fille du Šāh Maḥmūd. Elle lui raconte son histoire : musulmane, enlevée par un prétendant indésirable, adorateur du feu, forcée de le suivre de lieu en lieu, soumise à des pressions pour changer de religion, elle finit par être délivrée par Ibrāhīm. Celui-ci demande à son fils de raccompagner la fille chez son père avec une lettre. Le père les accueille, s'assure que la fille est toujours vierge, puis la donne en mariage à ʿAlī.

Continuant sa route, Ibrāhīm rencontre un autre personnage avec lequel il se bat : il s'agit d'al-Burṭuquš. Ibrāhīm le vainct et l'autre lui raconte que Baybarṣ a fait seul le tour des forteresses pour recruter des hommes, envoyant son armée avec Šāhīn comme renfort pour Aydamur. Mais arrivé dans la forteresse al-Šaqīf, il s'est fait droguer par le capitaine chrétien : Riyāḥ Ibn Mukāfiḥ. Ğawān a donc envoyé al-Burṭuquš à la forteresse pour le tuer, mais Ibrāhīm s'est mis en travers du chemin. Ibrāhīm laisse partir al-Burṭuquš à condition que celui-ci retourne chez Ğawān pendant que lui délivrera le roi.

(Le récit indique ici que tout ceci est raconté par Ibrāhīm à Šīḥa, alors que celui-ci est toujours le palefrenier d'Ibrāhīm)

Šīḥa et Ibrāhīm font route ensemble, ils semblent s'être mis d'accord sur leur rôle respectif, mais rapidement, Šīḥa drogue Ibrāhīm, et l'attache au cheval. Lui même se déguise en moine pour se faire passer pour Saqrāq al-Ğanawī, l'oncle de Ğawān. Dans la nuit il arrive à la forteresse et délivre le roi. Pour délivrer Ibrāhīm, il demande son salaire en tant que palefrenier de ce dernier.

Manquent les pages 112-113

[on suppose que Šīḥa délivre Ibrāhīm]

Baybarṣ et Ibrāhīm sont rentrés au camp. Le roi envoie Ibrāhīm porter une lettre à al-ʿArfīd dans laquelle il lui dit que si les Francs veulent la paix ils doivent lui payer un tribut. Al-ʿArfīd refuse, paie les mille ducats de frais de route à Ibrāhīm qui rentre au camp musulman. Il s'en suit une bataille pendant laquelle les Francs sont mis en déroute. Ğawān et Sayf al-Rūm retournent à Constantinople.

Pendant ce temps, au camp des musulmans, le roi fait venir ʿAğbūr et se plaint que son fils, al-Nisr, a attaqué Šīḥa. L'autre lui dit que son fils n'est pas très intelligent et il demande de faire en sorte que Šīḥa le libère. Le roi lui donne une lettre pour Šīḥa pour faire libérer al-Nisr.

Le roi emmène les *fidāwīyeh* dans la forteresse de Marzīya, en route pour al-Qayqabūn. Il leur demande qui ira chercher des nouvelles d'al-Nisr. Le fils de Sulaymān, Ṣaqr, demande à accomplir cette mission.

34

Šīḥā revient à al-Qayqabūn et reprend le déguisement de ʿIsā al-Burayğī. Il prend des hommes avec lui et se rend chez le *babb* al-Aṣfīn. Il prévient que ʿAğbūr va arriver et il le fait prendre par ses hommes et jeter en prison avec son fils al-Nisr, malgré ses protestations et la lettre du roi. Šīḥa emmène ses hommes hors de la ville

et leur fait creuser des tranchées en leur disant d'arrêter quiconque voudra s'approcher. Ainsi, ils font prisonnier Ṣaqr. Le roi envoie alors Ibrāhīm. Un homme de Šīḥa le prévient cependant, sous couvert de vouloir le prendre seul, et il se bat mais perd quand même le combat et se retrouve prisonnier avec les autres. Le roi décide alors de partir lui-même. Arrivé aux murailles, où il ne reste plus qu'à installer la dernière pierre datée, Šīḥa la lui fait poser en lui disant de réciter la *fāṭiḥa* et de demander que la ville tombe aux mains des musulmans. Puis il donne congé à ses ouvriers pour trois jours. Il conduit le roi auprès des *fidāwīyeh* et celui-ci finit par les persuader d'accepter Šīḥa comme leur maître. Šīḥa doit se choisir un « père » parmi eux et ce sera Sulaymān. Il doit aussi le servir pendant sept ans, mais Baybarṣ leur impose de réduire chacun une année jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une heure. Šīḥa a volé les coffres du trésor de la ville et il distribue l'argent, puis fait sortir le roi et les *fidāwīyeh* par le souterrain. Il se rend chez le *babb* et se plaint que l'argent avec lequel il voulait payer ses ouvriers a été volé. Le *babb* lui propose de lui donner l'argent, mais on s'aperçoit que les coffres ont également été volés. Šīḥā déclare qu'il veut tuer les musulmans, demande un cheval et s'équipe pour les défier sur le champ de bataille. Le *babb* accepte, pensant qu'il sera tué et que lui-même aura le bénéfice de la construction du mur d'enceinte. On lui ouvre la porte et il défie les musulmans. Al-Nisr relève le défi mais il est vite renvoyé au camp, honteux. De la muraille le *babb* observe et s'étonne des prouesses de Šīḥa, lorsqu'on annonce l'arrivée de Ǧawān et des rois de la côte. Ǧawān reconnaît immédiatement Šīḥa sur le champ de bataille et il l'attend de pied ferme. Mais alors qu'il revient dans la ville, on annonce à Šīḥa la présence de Ǧawān. Aussi Šīḥa prend-t-il le souterrain pour retourner au camp des musulmans. Comme d'habitude, les *fidāwīyeh* demandent à Šīḥa de prendre la ville, les rois et Ǧawān, en échange de leur allégeance. Le roi lui donne quarante jours, mais Šīḥa ne demande que vingt-quatre heures. Il fait le pacte de Dieu avec son « père » Sulaymān et lui demande de prendre avec lui quarante hommes et de se saisir de Ǧawān et des rois dès qu'ils arriveront près de la mer. Pendant ce temps lui et Ibrāhīm se rendent près de la ville dont Šīḥa a miné les murailles qui explosent. Ǧawān et les rois se réfugient sur la plage pour embarquer, mais ils sont arrêtés par Sulaymān et ses hommes. Šīḥā a accompli sa tâche cette fois-ci, mais les *fidāwīyeh*, comme toujours, tentent de gagner du temps : ils veulent attendre Alep et la cérémonie de la *šurba* (« soupe »). Mais le lendemain matin, Šīḥa manque à l'appel. En fait, il est parti pour Alep, devançant les autres en prévenant le roi. Arrivés à Alep, le roi demande aux *fidāwīyeh* inquiets où se trouve Šīḥa, et les accuse de lui avoir fait un mauvais coup. Mais ils le nient. On procède à la « cérémonie » des trois appels. Enfin Šīḥa arrive et les *fidāwīyeh* se mettent à boire la *šurba*: Ibrāhīm déclare Šīḥa chef des ismaéliens et

il conclut le pacte avec Sulaymān. Il lui demande de lui donner son épée, mais l'autre refuse de tirer son épée en présence du roi. Il la donne au roi pour qu'il la remette à Šīḥa et, sur le fourreau il voit inscrit le nom de Šīḥa Ǧamāl al-Dīn, comme sur le fourreau de tous ceux qui lui ont sincèrement prêté allégeance. Il fait nommer Badr al-Ġafīr, Ġafarağī Bāšā au commandement de vingt-quatre hommes pour surveiller les zones côtières. Les *fidāwīyeh* partent, et Ibrāhīm avec eux pour voir sa famille, mais il a l'ordre de revenir au Caire avec les fils de son oncle après quatre mois. Le roi reste à Alep quatre jours puis retourne à Damas.

35

Le roi arrive à Damas et décide de s'installer dans le château al-Ablaq, construit à Marǧeh avec les pierres du monastère du même nom. Il décide de ne jamais manger dans ce château sans que les pauvres ne soient aussi pourvus. Entre un derviche qui est en fait Ibrāhīm Āġā al-Ǧannīnī qui lui présente un document qui lui permet d'énoncer un vœu. Il demande à devenir le gardien du château ce que lui accorde Baybarṣ. Puis arrive Ibrāhīm Sīyāǧ al-ʿAḍārā.

Un jour le roi est attaqué par un homme grand et fort qui mangeait à sa table. Il le désarme avec son *litt* et le frappe alors qu'il tente de s'enfuir. On le questionne et il révèle qu'il est ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, lieutenant de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, lui-même écuyer de Halawūn qui lui a ordonné de tuer Baybarṣ. Il ordonne à Fāris Quṭāya d'aller le pendre au *sūq* des chevaux. Mais devant la presse des gens qui ont appris la nouvelle, il se saisit d'une épée et s'enfuit. Le roi charge Ibrāhīm de le retrouver. Celui-ci contacte Abū ʿAlī al-Rawās chez qui ʿAbd al-Raḥmān a l'habitude de déjeuner avec ses hommes et lui demande s'il sait où il se trouve.

Manquent les pages 38-39

Le roi ordonne à Fāris Quṭāya de prendre cent hommes avec lui et de les suivre, lui et Ibrāhīm. Ils se dirigent alors vers une *madrasa*. Là, Baybarṣ voit ʿAbd al-Raḥmān avec quarante hommes. Il fait poster Ibrāhīm à la porte qui les prend un par un, alors que ʿAbd al-Raḥmān tente de s'enfuir par la fenêtre, Mais le roi le surprend avec sont *litt*. Il fait pendre les quarante hommes aux carrefours de la ville et décide d'amener ʿAbd al-Raḥmān au Caire avec les autres prisonniers (les rois Francs, Ǧawān et al-Burṭuquš). Le roi et l'armée se mettent en route et font étape à Ġazza. Le lendemain matin, ʿAbd al-Raḥmān, Ǧawān et al-Burṭuquš ont disparu.

Explications : le consul de Perse a prévenu Halawūn par pigeon voyageur. Son fils Abrahā décide de délivrer ʿAbd al-Raḥmān. Il part pour Ġazza, déguisé en *fidāwī* et le délivre avec Ǧawān et al-Burṭuquš, après avoir drogué les gardes. Le roi

se remet en route et arrive au Caire, accueilli par son fils Muḥammad al-Saʿīd. Il fait jeter les six rois Francs en prison. Au *dīwān*, il récompense Ibrāhīm en lui confiant les dix-sept charges les plus renommées.

Saʿd ʻAbā Rīyāḥ (p. 61)

Un jour, au *dīwān*, se présente un jeune homme, beau comme la pleine lune, dont le nom est Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn. Il raconte son histoire. Affecté d'une maladie qu'on n'arrive pas à guérir, Marīn est envoyé à Jérusalem avec vingt soldats. En mer, il voit une colonne de lumière à l'apparence d'un homme de taille moyenne qui lui dit être le Prophète Muḥammad : il tire de son dos un oiseau noir et le remplace par un oiseau blanc. Marīn est converti à l'Islam, sous le nom de ʿAbd Allāh. Baybarṣ l'installe au palais de Bādīs. Marīn prétend vouloir étudier l'Islam, mais les gens jasent et il demande à Baybarṣ de lui rendre visite au palais pour faire taire les mauvaises langues. Baybarṣ arrive avec une escorte, mais, en chemin, on lui tend une lettre de la main de Marīna, la sœur de Marīn qui le prévient du danger que représente son frère qui lui a menti sur sa conversion. Elle-même est une convertie grâce à une prisonnière musulmane, al-Šarīfa al-Maġribīya, et elle lui raconte comment elle a entendu son père et Ğawān fomenter leur plan.

Baybarṣ décide d'aller à Maqdūnīya pour retrouver la fille du *babb* et al-Šarīfa al-Maġribīya. Il se déguise en kurde, demande un cheval à ʿUṯmān et part pour Damas. Il se rend chez ʿĪsā al-Naṣir, puis chez Dibl. Là, il remarque un homme qui court avec des gazelles. Baybarṣ croit que c'est un *ğinn*, mais Dibl lui dit qu'il s'agit de son fils Saʿd ʻAbā Rīyāḥ. Dibl ne pouvant pas avoir d'enfant implore Dieu, et une nuit, il a une vision. Au réveil sa femme est enceinte de ce fils, qui montre des dons particuliers (il court comme le vent et retrouve, où qu'elles soient, les montures volées) mais qui garde l'esprit d'un enfant sauvage. Dibl donne un étalon à Baybarṣ qui désire repartir dans sa quête et voudrait emmener Saʿd avec lui. Saʿd lui répond que s'il a besoin de lui il n'a qu'à l'appeler et il viendra. Baybarṣ se rend à Alep où il rencontre un *šayḫ* qui connaît l'histoire d'al-Šarīfa al-Maġribīya et la fille d'al-Maqdamīn, et sait que Baybarṣ se rend à Maqdūnīya pour les libérer. Il s'adresse à Baybarṣ en l'appelant Maḥmūd, lui fait manger une graine, et lui donne offre l'hospitalité pour trois jours.

Manquent quelques pages.

36

Baybarṣ va de village en village et chaque fois il y rencontre le *šayḫ*, jusqu'au jour où il arrive à Maqdūnīya et trouve le *šayḫ* dans un jardin. Celui-ci lui offre à manger et Baybarṣ perd connaissance, drogué, car il s'agit de Ǧawān. Celui-ci le réveille et veut le mettre à mort. Mais Baybarṣ se met àinvoquer Saʿd qui arrive comme le vent et le délivre. Il s'en suit une bataille contre Ǧawān et ses hommes ainsi que le *babb* Maqdamīn. Baybarṣ se réfugie dans un verger gardé par un colosse : ʿAdb al-Masīḥ. Le *babb* demande à son géomancier, Ṣaṭras, si Baybarṣ se trouve dans le jardin. L'autre répond qu'il n'a pas son astrolabe. La porte du jardin s'ouvre et le colosse leur demande ce qu'ils veulent. Il refuse de les laisser entrer et cherche Baybarṣ dans le jardin, mais ne trouve personne. Ǧawān refuse de le croire et voudrait chercher lui-même, mais le gardien leur ferme la porte au nez. Ils retournent au *dīwān* pour voir si le géomancier peut découvrir quelque chose.

Pendant ce temps, dans le jardin, Baybarṣ s'est caché dans le creux d'un arbre. Le moine gardien s'approche et lui parle : c'est en fait un ismaélien du nom de Badr Ibn Šamsa. Il l'emmène près d'une vieille femme aux cheveux gris à qui il révèle qu'il s'agit du roi. Il le fait placer dans un bassin en cuivre avec de l'eau et s'en va aux nouvelles. Le géomancier lit dans le sable et voit Baybarṣ sur une montagne de cuivre, entouré d'eau. Le moine vient rassurer Baybarṣ lui disant qu'ils ont ainsi trompé le géomancier. Le lendemain il fait placer le roi dans le bassin et il met de l'eau teintée en rouge. Il allume des mèches et place un grand plateau de cuivre sur la tête du roi. Le géomancier décrit ce qu'il voit : le roi sur une montagne entourée d'une mer de sang, avec des bateaux et du feu, et un ciel de cuivre. En entendant cela, le *babb* prend son sabre et coupe la tête du géomancier. Badr retourne au jardin pour prévenir Baybarṣ. Ǧawān décide de fermer toutes les portes de la ville, sauf une qu'il surveille jour et nuit. Baybarṣ envoie Badr aux nouvelles. Il prend deux sacs de raisin qu'il porte au *sūq* sur un âne. Le marchand l'accueille, lui offre à manger et le drogue. L'âne revient seul au jardin. La mère de Badr, Šamsa, prend deux sacs de raisin et s'en va au *sūq* chercher son fils. Le marchand l'accueille et en entrant dans la maison elle est droguée par une odeur de parfum. Comme son fils elle est prisonnière et pense que c'est un coup de Šīḫa. L'âne revient seul au jardin. Baybarṣ prend deux sacs de raisin et se rend au *sūq*. Le marchand l'accueille et Baybarṣ reconnaît Šīḫa. Il fait libérer Badr et sa mère. Baybarṣ parle à Šīḫa de Saʿd et pour prouver qu'il dit vrai il l'appelle. L'autre arrive immédiatement et demande quella tête il doit couper. Baybarṣ lui dit que c'était un test pour Šīḫa, l'autre répond qu'il débarasserait bien les ismaéliens de Šīḫa et prendrait lui-même sa place comme maître des forteresses. Ceci déplaît à Šīḫa, mais Baybarṣ lui fait un

signe. Il le présente à Saʿd comme son cousin, Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il. Chaque fois qu'ils se rencontreront, il n'aura qu'à dire son nom et Saʿd évitera de le tuer. Puis le roi lui révèle qu'il s'agit en fait de Šīḥa. La paix est faite entre eux et Šīḥa va les aider à prendre Ǧawān et le *babb* et à délivrer la fille du *babb* et al-Šarīfa al-Maġribīyaya. Il se déguise pendant que Badr et sa mère vont au palais du *babb*. Il libèrent Šarīfa et la fille du *babb* et prennent le *babb*, mais Šīḥa arrive déguisé en cuisinier, et crie aux voleurs, si bien qu'ils doivent tout abandonner et s'enfuir. Arrivés à la boutique, ils trouvent le roi et lui expliquent ce qui s'est passé, mais Šīḥa est là avec al-Šarīfa al-Maġribīyaya, le *babb* et sa fille. Les autres lui promettent de lui être fidèles désormais. Šīḥa a un plan pour prendre Ǧawān et al-Burṭuquš. Il fait creuser un trou devant la porte de la boutique, à l'intérieur, puis se déguise en sacristain et parcourt la ville. Bientôt Ǧawān l'aperçoit et envoie al-Burṭuquš vérifier qu'il s'agit bien de lui. Il suit Šīḥa et, arrivé devant la boutique, ce dernier l'invite à entrer. Il tombe alors dans le trou. Šīḥa l'en sort et al-Burṭuquš lui promet de l'aider s'il lui accorde sa protection. Šīḥa accepte de le laisser partir, et al-Burṭuquš lui amène Ǧawān en disant qu'il s'agit bien de Šīḥa, et qu'il détient les prisonniers. Avant d'entrer dans la boutique, Ǧawān se méfie et prend l'antidote du *banǧ*, mais il tombe dans le trou. Šīḥa dit au roi qu'Abū ʿAlī al- Baṭarnī, capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī les attend au port avec son vaisseau. Il les fait passer par un souterrain qui mène à la mer et ils embarquent pour Alexandrie. Šīḥa raconte comment il l'a retrouvé : après son absence au Caire, il est allé trouver ʿUṯmān qui lui a dit où il était allé. Il est alors parti pour Alexandrie pour prévenir Abū ʿAlī al-Baṭarnī, puis il s'est rendu à Maqdūnīya. Ils rentrent au Caire et Baybarṣ envoie les femmes au harem, et les autres en prison.

Au *dīwān*, entre ʿUṯmān qui annonce qu'on a amené un cheval noir, il s'agit du cadeau de Dibl. Saʿd demande où se trouve Ibrāhīm à qui il veut casser le cou. Mais, celui-ci ayant su que Saʿd arrivait s'est enfui. Le roi fait apporter un manteau et lui donne les offices d'Ibrāhīm. La reine envoie un message demandant Marīna comme épouse pour leur fils. Sur ce, Qalawūn demande la main d'al-Šarīfa al-Maġribīyaya. L'annonce des noces est faite dans tout le pays et dans toutes les forteresses. Le roi s'enquiert d'Ibrāhīm dont on n'a aucune nouvelle et il lui fait écrire une lettre demandant sa présence. Mais celui-ci ne vient pas à la noce.

Manquent les pages 116-117

[Ibrāhīm et la jument al- Ṣalḫadīya] (p. 118)

Šīḥa se déguise en patriarche et parcourt la contrée à la recherche d'Ibrāhīm. Il s'arrête à une source et voit un cavalier approcher : c'est Ibrāhīm. Il lui demande

pourquoi il n'a pas assisté aux noces du fils de Baybarṣ. L'autre répond qu'il y a un contentieux entre lui et Saʿd et, comme le roi a remis à Saʿd ses fonctions, il a pensé qu'il n'était plus le bienvenu au Caire et il est parti. Šīḥa lui dit que le roi est très affecté par son absence, puis il lui demande où il se rend. Il est question d'une jument, la Ṣalḫadīya, appartenant à Numayrid al-Ṣalḫadī, le frère d'al-Ṣahīğ, maître de la forteresse Ṣalḫad qu'Ibrāhīm voudrait bien posséder. Šīḥa lui indique comment s'y prendre et lui donne un collier de joyaux à mettre au cou de son propre cheval. Ibrāhīm arrive à la forteresse et fait une course avec Numayrid qui visiblement convoite le collier. Arrivés au but, Ibrāhīm prend la main de Numayrid, le fait tomber par terre et saute sur sa jument qui s'en va comme le vent. Ibrāhīm se rend à Azruʿ, et il semble que la jument ait trouvé son maître. Numayrid est effondré et veut la retrouver, mais son frère lui conseille de laisser tomber l'affaire. Il envoie des hommes en reconnaissance, mais lorsqu'il apprend que la jument se trouve à Azruʿ avec Ibrāhīm, il lui conseille une nouvelle fois d'abandonner. Pour se venger, Numayrid prend des hommes avec lui et les poste au Pont des Filles de Jacob et ils tuent et pillent tous les musulmans qui se présentent. Un jour, ils attaquent une caravane venant de Damas et se rendant à Jérusalem. Les survivants reviennent à Damas et informent ʿĪsā al-Nāṣir. Celui-ci envoie Ğamāl al-Dīn Yaġmūr avec des hommes au Pont. Lorsqu'ils arrivent, il ne trouvent personne, mais le lendemain matin, Ğamāl al-Dīn Yaġmūr est retrouvé mort, décapité. En fait, Numayrid était retourné à la forteresse et s'étant mis à boire, il décide de se venger et s'habille en soldat musulman de Damas, entre dans le camp et tue Ğamāl al-Dīn Yaġmūd. Les soldats, inquiets, écrivent à ʿĪsā al-Naṣir qui décide de partir avec une armée, sans prévenir Baybarṣ. Arrivé au pont, il apprend que Numayrid tue des soldats toutes les nuits.

37

(Solution de continuité entre les deux fascicules. Il semble que ʿĪsā al-Nāṣir ait été tué).

Le roi reçoit une lettre des soldats de Damas lui expliquant toute l'affaire. Il prend une armée de 30 000 hommes et se met en route pour le Pont. Puis, il part assiéger la forteresse. Numayrid sort en armure et crie vengeance pour sa jument perdue. Arrive alors un cavalier qui n'est autre qu'Ibrāhīm qui se bat avec lui et le décapite. Il apporte la tête au roi qui est furieux contre lui pour avoir commencé toute cette affaire. Saʿd, présent, demande son dû au roi : la tête d'Ibrāhīm qu'il veut lui-même couper. Mais ʿIbrāhīm s'enfuit du camp par une grotte et un passage qui mène à l'intérieur de la citadelle, suivi par Saʿd. Il entre dans une pièce où il voit le

frère de Numayrid, al-Faṣhīğ, criant vengeance pour la mort de son frère, ses lieutenants autour de lui. Le chef des lieutenants va pour frapper ʿIbrāhīm mais Saʿd le décapite. Pendant qu'Ibrāhīm se bat et décapite al-Faṣhīğ, Saʿd va ouvrir la porte de la forteresse et appelle les musulmans qui arrivent. Saʿd et Ibrāhīm retournent au pavillon du roi, réconciliés, la main dans la main. Le roi leur donne à chacun une charge et l'armée prend la route de Damas. Là, il nomme Uquš al-Nağībī, un mamelouk, vizir de Damas à la place de ʿĪsā al-Nāṣir, puis il reprend la route du Caire.

[Le siège de Tripoli] (p. 38)

Mais bientôt le roi décide de retourner à Damas avec Saʿd et Ibrāhīm pour voir comment son nouveau vizir se comporte. Ils se déguisent en derviches et arrivent à Damas. Dans le *sūq* aux chevaux ils voient un attroupement et Baybarṣ envoie Saʿd aux nouvelles, mais celui-ci revient sans avoir rien appris. Il envoie alors Ibrāhīm qui voit un homme assis, comme un prisonnier et les gens qui l'entourent lui demandant de leur raconter son histoire, mais il ne veut la raconter qu'au roi. Baybarṣ le fait conduire au palais al-Ablaq, et l'homme lui raconte qu'il vient de Tripoli où se trouve un *sūq* dans lequel on vend et on achète des prisonniers musulmans, ceci à l'instigation de Ğawān. Le roi décide de s'y rendre avec Saʿd et Ibrāhīm. Ils se déguisent en soldats Francs et se rendent à Tripoli. En approchant de Tripoli ils remarquent que les paysans chrétiens labourent leur champ avec des hommes à la place de bêtes de somme. Baybarṣ demande des explications à un des paysans qui lui dit que Ğawān leur a permis d'utiliser ainsi les musulmans. Baybarṣ le tue et libère les musulmans, puis il fait de même avec les autres qu'il rencontre. Arrivés à Tripoli, ils descendent dans un *ḫān* et Baybarṣ se met en quête du *sūq* des grains. Là, il achète dix musulmans, puis il les libère et leur donne de l'argent. Mais le lendemain, le roi s'aperçoit qu'ils ont été repris. Il les rachète et les libère. Il se demande comment résoudre ce problème lorsque Saʿd et Ibrāhīm déclarent qu'ils ont faim. Ils vont dans un restaurant et demandent à manger. Mais, alors qu'ils discutent, le restaurateur les entend et va prévenir Ğawān qui prend une armée d'hommes et se place devant l'établissement. Il s'en suit une bataille qui conduit Baybarṣ et ses amis jusqu'à la porte du *ḫān*. Ils se barricadent à l'intérieur, mais Ğawān se propose de faire brûler le *ḫān*, malgré la réticence du *babb* à cause de tout l'argent qu'il contient. En cherchant le puits du *ḫān*, Saʿd découvre un soldat dont il ne sait par où il est entré. L'autre dit qu'il est entré avec un moine, il s'agit de Šīḥa qui les conduit au dehors par un souterrain où ils retrouvent leurs chevaux. Šīḥa explique à Baybarṣ qu'il connaît ce souterrain grâce à al-Nisr et ʿAṣam, et qu'il

conduit à une des réserves d'argent du *ḫān*. Ayant appris le plan de Baybarṣ de délivrer les prisonniers de Tripoli, il a prévenu le vizir Šāhīn de venir avec l'armée et lui-même s'est rendu dans le *ḫān* par le souterrain.

Ǧawān fait flamber tout le *ḫān*, mais lorsque le feu est éteint on ne trouve pas trace de Baybarṣ et ses amis. Cependant ils arrivent au camp des musulmans et une bataille s'engage. Après quarante jours, le roi envoie Ibrāhīm en ambassade avec une lettre, il est rejoint par Saʿd et ils sont bientôt entourés par les ennemis, tombant dans des pièges tendus par Ǧawān. Ils se battent et une autre bataille est engagée, qui se termine par la victoire des musulmans. Lorsque l'armée de Baybarṣ rejoint le camp, ni Saʿd, ni Ibrāhīm ne sont présents car ils ne veulent pas rentrer au camp sans avoir donné la lettre au *babb*.

Ce dernier n'est pas très content de la manière dont Ǧawān s'y prend pour faire la guerre et les explications ironiques d'al-Burṭuquš n'arrangent rien à l'affaire. Il déclare à Ǧawān qu'il ne l'écoutera plus désormais. Il pense d'ailleurs que ce ne serait peut-être pas un mal de débarrasser le monde de Ǧawān. Le lendemain, Ibrāhīm arrive au camp et donne la lettre au *babb* qui écrit une réponse qu'Ibrāhīm rapporte à Baybarṣ.

38

(Chevauchement)

Ibrāhīm arrive au camp du *babb* et se présente à son pavillon pour lui remettre un message du roi. Là il subit une leçon de bonne manière sur la façon de remettre et de recevoir les messages. On lui sert à manger et lorsqu'il a tout littéralement avalé, entre Saʿd qui se plaint qu'il ne lui a rien laissé. Le *babb* fait venir un autre plat pour Saʿd et s'émerveille de l'appétit dévorant de ces deux-là. Au moment de donner la réponse au message, le *babb* tire son épée contre Ibrāhīm, une bataille s'engage entre Ibrāhīm, Saʿd et les Francs, puis les ismaéliens s'en mêlent, puis Baybarṣ. Le *babb*, Ǧawān et al-Burṭuquš se réfugient dans la ville que Baybarṣ doit alors assiéger. Il réunit un *dīwān* pour annoncer sa décision de prendre Tripoli, le problème étant que le souterrain qu'ils avaient emprunté pour sortir de la ville semble avoir été comblé. Les autres passages secrets ne sont connus que du capitaine Ḥasan al-Mašnātī, de la forteresse al-Mašnāt.

Le roi décide d'envoyer un messager à Ḥasan al-Mašnātī, mais celui-ci est furieux de recevoir un ordre du roi et il prétend s'emparer du messager et le mettre à mort. Celui-ci s'enfuit et s'arrête près d'une source où il remarque une jeune femme, la sœur de Ḥasan al-Mašnātī à qui il raconte son histoire. Elle le ramène à la

forteresse et lui sert à boire et à manger, puis lui dit que son frère n'est qu'un ignorant et elle lui donne une lettre pour le roi. Elle tente, en vain de convaincre son frère d'aider le roi à prendre Tripoli. Lui décide de se rendre au camp de Baybarṣ et de lui couper la tête. Pendant ce temps, le messager arrive au camp et remet la lettre au roi qui est furieux.

La sœur de Ḥasan al-Mašnātī, ʿAyša, se déguise en soldat franc et se rend à Tripoli. Là elle rencontre un autre soldat, Būluṣ, devant une taverne, qui l'appelle Nūr al-Masīḥ et prétend être son oncle. Il la fait entrer et lui dit qu'il s'est présenté ainsi à cause des voisins. En fait, il veut coucher avec lui/elle. ʿAyša finit par le berner et le tuer, lorsqu'entre un prisonnier muet qui lui écrit son histoire : c'est un musulman, Muḥammad al-Šarīf, prisonnier de celui qu'elle vient de tuer. Il propose d'entrer à son service et se débarrasse du corps par une trappe. Le lendemain elle ouvre la taverne et les voisins lui demandent où se trouve son oncle, Būluṣ. Elle invente une histoire.

Pendant ce temps, au camp des musulmans, Ḥasan al-Mašnātī pénètre dans le pavillon de Baybarṣ et l'attaque. Baybarṣ fend son sabre en deux avec le *litt*, mais Ḥasan al-Mašnātī réussit à s'enfuir sur le cheval de Baybarṣ. Il arrive à Tripoli et finit par rencontrer sa sœur qu'il reconnaît malgré son déguisement. Elle le fait entrer dans la taverne, le drogue puis l'attache. La réputation de ce Nūr al-Masīḥ ayant atteint les oreilles de Ǧawān, il se le fait décrire et al-Burṭuqūš tombe sous son charme. Il se rend à la taverne où Nūr al-Masīḥ se met en quatre pour lui plaire et refuse son argent, mais lui demande de lui amener Ǧawān. Celui-ci se méfie, mais devant la description d'al-Burṭuqūš il tombe aussi sous son charme. Cependant il s'inquiète toujours de savoir si ce ne serait pas Šīḥa. Ils se rendent tous les deux à la taverne et Ǧawān est pris d'angoisse avant d'entrer. Finalement il se décide et semble passer une excellente soirée, mais le vin est drogué et il se retrouve prisonnier avec al-Burṭuqūš. Il s'aperçoit que l'esclave muet est en fait Šīḥa. Pendant ce temps, Nūr al-Masīḥ se rend à la porte de la ville, saoule les gardes et envoie une flèche avec un message dans le camp des musulmans. Le roi envoie Saʿd à la porte, suivi de près par Ibrāhīm. Lorsque Saʿd arrive, il voit un boulanger avec une miche de pain qu'il lui offre. L'autre mange et se retrouve drogué. Nūr al-Masīḥ emporte Saʿd à la taverne. Ibrāhīm arrive, trouve la porte fermée et aucune nouvelle de Saʿd. Il retourne auprès du roi. Le lendemain, même chose avec les gardes, cette fois-ci Nūr al-Masīḥ demande qu'on envoie Ibrāhīm. Lorsqu'il arrive, elle l'emmène à la taverne où il découvre les prisonniers. Une troisième fois, ʿAyša retourne à la porte et cette fois-ci c'est Baybarṣ lui-même qui arrive. Elle le conduit à la taverne où Ibrāhīm les attend et il trouve les prisonniers. Ibrāhīm demande à Ḥasan d'appeler Šīḥa trois fois, mais il refuse. Ibrāhīm l'appelle, et au troisième appel,

l'esclave muet arrive et se met à parler : c'est Šīḥa. Il demande l'obéissance de Ḥasan. Sa sœur lui accorde la sienne, et en échange de la prise de la ville et du *babb*, Ḥasan lui accorde la sienne également. Saʿd va à la porte de la ville et prévient l'armée qui entre et se bat contre les Francs. Les musulmans prennent la ville et on ramène le butin. Mais Ḥasan est toujours à la recherche du *babb*. Le roi promet la souveraineté sur les forteresses à celui qui le ramènera. On entend alors une vieille qui se plaint d'avoir été dépossédée par le *babb*. Elle conduit les hommes ainsi que Ḥasan, Saʿd et Ibrāhīm jusqu'au palais et là, dans la cuisine se trouve une cache. Elle y descend avec Ibrāhīm et lui donne une boîte de *banǧ* avec laquelle il drogue le *babb* et ses vizirs. De retour au camp, la vieille se révèle être Šīḥa. Ḥasan lui prête obéissance et inscrit son nom sur son épée.

La femme du *babb* prétend racheter son mari, mais le roi s'y oppose,et le vizir Šāhīn intercède en sa faveur.

39

Comme Baybarṣ ne veut pas céder, la femme du *babb* le menace de la vengeance de son père. Baybarṣ se retient de la frapper et la fait jeter dehors. Elle part et rencontre Ǧawān qui lui dit que son père deviendra maître des terres de l'Islam. Pendant ce temps, Baybarṣ libère les ministres et fait faire une croix de la taille du *babb* qu'il le crucifie, malgré les protestations de Šāhīn qui craint des représailles de la part des rois francs. Le lendemain ils se rendent à Homs où ils sont accueillis par le gouverneur Ġīyāṯ al-Dīn, puis à Damas, puis au Caire. Là, il fait détacher le *babb* de Tripoli de sa croix et le fait mettre en prison avec les rois francs déjà prisonniers.

[Al-Timur Šāh al-Halāwī] (p. 12)

Baybarṣ reçoit un message de ʿImād al-Dīn Abū al-Ḫayš, gouverneur d'Alep, qui l'avertit que al-Timur Šāh al-Halāwī, frère du *qān* Halawūn a installé un campement près d'Alep, prétendant avoir renié sa foi comme adorateur du feu, et embrassé l'Islam avec son fils Salīm. Baybarṣ montre la lettre à sa femme, car Timur est son oncle, mais elle déclare ne plus avoir d'autre famille à part Dieu et Baybarṣ. Il peut donc faire ce qu'il veut. Baybarṣ envoie Aydamur avec mille hommes pour voir ce qu'il en est. Si Aydamur découvre quelque chose de suspect, il doit tuer Timur. Aydamur se rend à Alep et va voir Timur qui le prend d'abord pour Baybarṣ. Aydamur écrit au roi qu'il conduit Timur dans Alep, puis ils partent pour

Damas, où Timur fait peindre une vue pour l'envoyer à son frère Halawūn. Puis ils arrivent au Caire où il est reçu par Baybarṣ qui lui rend les honneurs et les offices que lui et son fils tenaient auprès de Halawūn. Puis il les installe au palais de Bādīs où ils se révèlent charitables envers les pauvres, si bien qu'un jour, Baybarṣ se déguise en derviche pour aller voir ce qui se passe. Là, il est invité par Timur qui le fait manger et le drogue. On le fait prisonnier, l'enferme dans un coffre et on le place dans un sous-sol. Timur écrit une lettre qu'il scelle du sceau du roi. Lorsque le vizir reçoit la lettre il s'étonne que le roi ordonne que Timur dirige les affaires, au lieu de son fils al-Saʿīd. Le vizir désire une confirmation. Il écrit aux forteresses et à Ibrāhīm ; celui-ci reçoit la lettre en présence de Saʿd et il comprend que le roi a été enlevé grâce à une ruse dont seuls Timur et son fils peuvent être responsables. Ils entrent tous les deux dans une rage folle et se rendent immédiatement au Caire. Ibrāhīm entre au *dīwān* et demande des comptes à Timur qu'il frappe. Lorsque le fils de Baybarṣ tente de s'interposer, il le menace et al-Saʿīd se réfugie au harem chez sa mère. Ibrāhīm emmène Timur au palais Bādīs et il cherche Baybarṣ partout. Il arrive devant une pièce fermée, dont on a, soi-disant, perdu la clef. Il défonce la porte. Il entre dans une alcôve et voit Timur assis sur un coffre : il veut l'ouvrir, mais l'autre tente de s'y opposer. N'ayant pas la clef non plus, il défonce le coffre et sort les affaires une par une, jusqu'au moment où arrive un message de la reine qui le réprimande pour ses actes. Voyant cela, Ibrāhīm laisse le coffre et s'en va en compagnie de Saʿd. Timur et son fils sortent Baybarṣ et le font revenir à lui. Ils ont manigancé ce plan avec Halawūn qui doit s'emparer du pays de l'Islam. Ils racontent à Baybarṣ tout ce qui s'est passé. Tous les soirs ils lui donnent à manger et le tiennent au courant. Puis un jour, al-Saʿīd reçoit des nouvelles d'Alep : l'armée de Halawūn campe près de la ville. Timur envoie al-Saʿīd avec 10 000 soldats et son propre fils avec 10 000 autres, et donne ses instructions à son fils : il devra emmener Baybarṣ avec lui pour le livrer à Halawūn, et personne ne devra s'apercevoir de sa présence ; il devra garder les armées séparées, mais, tous les soirs, se rendre auprès d'al-Saʿīd et passer la soirée avec lui.

Les deux armées se mettent en route. Arrivées à Ġazza, Ibrāhīm se présente, à la tête de 20 000 cavaliers. Mais il est reçu fraîchement par al-Saʿīd. Son père, Ḥasan al-Ḥūrānī décide quand même de suivre l'armée de près. Ibrāhīm, quant à lui, décide de suivre Salīm et, un soir, alors qu'il s'approche du camp, il voit arriver un homme : c'est Šīḥa qui lui révèle que Baybarṣ était bien dans le coffre. Ibrāhīm retourne au camp des *fidāwīyeh* et leur dit de se rendre au camp des Persans, de les tuer les un après les autres, et de mettre leurs vêtements. Il se rend au pavillon de Salīm au moment où celui-ci réveille Baybarṣ qui se souvient d'avoir sauvé la vie à Ibrāhīm en ce même endroit. Il invoqu'Ibrāhīm et celui-ci apparaît, tue Salīm et

libère Baybarṣ à qui il raconte toute l'histoire, sans cependant mentionner Šīḥa. Le lendemain Baybarṣ monte sur le cheval de Salīm et sent une main prendre la sienne : c'est Šīḥa. Il dit au roi de retourner au Caire pendant que lui ira s'emparer de Halawūn. Il veut emmener Ibrāhīm avec lui, mais le roi lui dit d'y aller seul. Pendant ce temps, le roi se rend au camp de son fils pour le tuer, mais celui-ci s'échappe. Baybarṣ retourne au Caire avec Ibrāhīm dans l'intention de tuer sa femme et son fils, mais Ibrāhīm tente de l'en dissuader. Baybarṣ promet qu'il en sera fait selon la *šariʿa*. Il entre dans le harem, mais la reine se rend compte de l'erreur qu'elle a faite. Elle cache Baybarṣ, fait venir son oncle Timur et prétend avoir été enlevée de force par Baybarṣ après qu'il a tué son père. L'autre finit par le croire et lui raconte toute l'affaire. Elle lui offre un poignard décoré de joyaux, mais il n'arrive pas à le tirer de son fourreau, elle le prend, dégage le mécanisme et lui coupe la tête qu'elle met sur un plateau qu'elle fait porter au *dīwān*. Elle se réconcilie avec Ibrāhīm et chacune des femmes du harem lui offre de l'or.

Pendant ce temps, Šīḥa se rend au camp de Halawūn, le drogue et l'emmène au Caire avec lui. Le roi finit par lui pardonner en échange d'une rançon et il repart chez lui avec son armée. Les *fidāwīyeh* trouvent le camp vide et ils attendent à Alep des nouvelles du roi qui finit par les rappeler au Caire.

Le roi reçoit une missive de Ġīyāṯ al-Dīn gouverneur de Homs, le *babb* Kašyānūš de Ǧazāyir al-Nār est arrivé à Tripoli. Ǧawān et al-Burṭuquš l'accompagnent avec en plus huit rois francs ayant chacun 50 000 hommes. Baybarṣ lève son armée et ils partent jusqu'à Tripoli avec le *babb* toujours sur sa croix que Baybarṣ fait planter devant son pavillon.

Pendant ce temps, Ǧawān se rend à Malte et revient avec Qawādīs al-Mālṭī, un *fidāwī* chrétien. En chemin, il lui conseille de prendre un déguisement et il s'habille en *fidāwī* ismaélien.

40

[Qawādīs al-Mālṭī]

Qawādīs al-Mālṭī arrive au camp des musulmans et il se fond dans l'armée. Il drogue Ibrāhīm et Saʿd et délivre le *babb* al-Brinḏ. Puis il drogue le roi et l'emmène au monastère al-Nāqūs où il est reçu par un moine, Daqīyānūs qui n'est autre que Šīḥa. Une fois Qawādīs al-Mālṭī parti pour rejoindre Ǧawān, Šīḥa délivre Baybarṣ. Lorsque Qawādīs al-Mālṭī raconte à Ǧawān ce qu'il a fait, l'autre lui demande de lui décrire le moine, car il pense que c'est Šīḥa. Il dit à Qawādīs al-Mālṭī de retourner

au monastère et de poser une question au moine pour le tester. Mais le moine répond correctement. Cependant, Ǧawān n'est pas satisfait ; il renvoie Qawādīs al-Mālṭī au monastère et cette fois-ci il entend Šīḥa et le voit se prosterner devant le roi. Il prend son passe-muraille, monte par le mur du monastère et drogue Šīḥa et le roi. Mais arrive Saʿd qui drogue Qawādīs al-Mālṭī ; en effet, des serviteurs ayant vu Saʿd et Ibrāhīm drogués devant la tente du roi et le roi enlevé, on envoie Saʿd à sa recherche ; il passe devant le monastère et remarque le *mafrad* de Qawādīs al-Mālṭī. Mais arrive Ǧawān qui les drogue tous, part avec le roi et laisse les autres sur place. Puis arrive al-Burṭuquš, à la recherche de Ǧawān, qui lui aussi se retrouve drogué car ʿAlī ʻĀġā al-Ṣāliḥānī qui passait par là, ayant vu le *mafrad*, est entré dans le monastère. Il fait revenir à eux Šīḥa et Saʿd, et on fait venir Ibrāhīm qui part à la recherche de Baybarṣ avec Saʿd.

Ǧawān emmène Baybarṣ chez le *babb* Iṣṭifānus à qui il le confie. Lui-même le confie à sa fille Naṣra. Mais celle-ci a été convertie par al-Ṣāliḥ Ayyūb et veut entrer dans le harem de Baybarṣ. Or, voici qu'arrivent Saʿd et Ibrāhīm. Baybarṣ veut lui donner Naṣra en mariage, mais il est déjà fiancé. Il la donne à Saʿd. Ils retournent au monastère où ils trouvent Ǧawān qui s'est débrouillé pour droguer une bonne partie des hommes. Dix-sept fioles de *banǧ* ont été utilisées dans ce monastère. Ǧawān et ses hommes sont mis en déroute, et on réveille les autres.

Le roi envoie une nouvelle fois Ibrāhīm avec une lettre pour l'ennemi. Il arrive au camp et, comme d'habitude, provoque les Francs. Puis il donne la lettre au *babb* Kašyānūš. Le roi leur demande une compensation que le *babb* refuse dans sa réponse. Avant de partir, Ibrāhīm collecte un droit de passage de 1000 ducats de chacun des 10 rois. Baybarṣ est furieux de la réponse qui signifie la guerre. Qawādīs al-Mālṭī provoqu'Ibrāhīm en duel, puis les autres s'en mêlent. Après un long siège, Baybarṣ décide qu'il est temps de prendre la ville. Les ismaéliens soulèvent une nouvelle fois le problème du souterrain. Baybarṣ décide de partir seul. Il voit une lumière et trouve deux hommes, al-Taym et al-Mulahhab qui sont prêts à conquérir la ville si le roi leur donne la souveraineté des citadelles. Baybarṣ accepte, mais lorsque c'est fait, il leur demande en plus les rois et Ǧawān. Arrive Šīḥa qui prévient Baybarṣ que ce sont des chrétiens et il lui demande des les lui envoyer au monastère al-Nāqūs. Lorsqu'ils arrivent, il les drogue, puis les attache à un arbre et les fouette. Les autres parviennent à se détacher et s'enfuient. Ibrāhīm ramène les rois, mais Ǧawān et al-Burṭuquš sont introuvables. On rentre au Caire et on met les rois francs en prison.

Un jour arrive au *dīwān* le responsable du Nil, Abū ʿAlī al-Bašīr, qui raconte à Baybarṣ l'origine de la cérémonie de la crue du Nil. Baybarṣ décide de parcourir

un peu son royaume pour voir ça. Il arrive à Alexandrie où il est rejoint par Ibrāhīm et Saʿd. Là ils voient un attroupement au bord de la mer : un bateau étranger arrive. Le capitaine descend mais personne ne comprend son langage. On fait venir l'interprète, mais celui-ci ne comprend rien. Baybarṣ s'en prend violemment à lui lorsqu'arrive un soldat qui lui dit qu'il peut traduire la lettre que porte le capitaine. Elle vient du *babb* Asṭalūt al-Ġulfī qui demande la permission de se rendre à Jérusalem. Baybarṣ prend la lettre et reçoit l'interprète qui lui raconte son histoire.

[Muḥammad Āġā al-Turğumān] (p. 128)

A Alexandrie se trouvait un interprète, Salīm Āġā al-Turğumān et son fils, Muḥammad Āġā. Deux mois après la mort de son père, Muḥammad voit arriver son oncle, Ḥusayn, qui s'installe chez lui avec sa femme et sa fille. Il lui dit que son père avait gardé de l'argent pour lui, lorsqu'il y a sept ans, il s'en était allé par le monde. Muḥammad lui rembourse, mais n'a plus rien. L'autre lui promet de lui donner sa fille en mariage, mais Muḥammad apprend que tout cela est faux : en fait, à la mort de leur père, Salīm et Ḥusayn se sont partagés l'argent de l'héritage, mais l'autre a tout dépensé en débauche, si bien que Salīm a fini par le jeter dehors. Ḥusayn est resté aux abords d'Alexandrie et s'est présenté à Muḥammad peu de temps après la mort de son frère. Voyant cela, Muḥammad le jette dehors à son tour, mais l'autre se venge en le vendant comme esclave à un capitaine du bateau du consul d'al-Ġulfā. Le consul le prend en pitié et l'adopte comme son fils. A la mort de son père adoptif, il prospère et fait même la connaissance du *babb*. Aussi dans l'expédition il se propose comme interprète. Baybarṣ lui rend les biens de son oncle et chasse ce dernier. Puis il retourne au Caire avec Ibrāhīm et Saʿd. Le *dīwān* accorde la permission au *babb* de se rendre à Jérusalem.

En fait, c'est encore une ruse de Ğawān qui a réussi une nouvelle fois à convaincre un *babb* de combattre le roi des musulmans et de libérer les seize rois francs prisonniers.

41

[Asṭalūt al-Ġulfī]

Le fascicule commence alors que le *babb* Asṭalūt al-Ġulfī a reçu la réponse favorable de Baybarṣ. Il se prépare pour la guerre et envoie son armée à Jérusalem, puis y arrive lui-même avec Ğawān et al-Burṭuquš. Lorsque Baybarṣ est prévenu, il

réunit une armée impressionnante et part pour Jérusalem. Devant le défilé de l'armée musulmane, le *babb* est un peu inquiet.

Au bout d'un certain temps, Baybarṣ envoie une lettre au *babb* par l'intermédiaire d'Ibrāhīm. La réponse arrive et signifie la guerre. Les émirs se battent les uns après les autres avec leurs armées respectives. Arrive le tour de Sanqal al-Rūmī, frère de Sanqal al-Ašqar, tous les deux de l'armée de Šāhīn. Sanqal al-Rūmī se prépare alors que le *babb* s'apprête à envoyer le maître-chien avec deux de ses animaux. Sanqal al-Rūmī se fait prendre par un des chiens et tombe sous sa monture qui le tue. On ramène son corps au camp devant la tente du roi qui se lamente, mais Sanqal al-Rūmī lui apparaît en lui disant de ne pas pleurer puisqu'il est mort en martyr et pendant le *ǧiḥād*, puis il lui demande de le faire enterrer à Damas. Baybarṣ envoie une partie de son armée pour escorter le corps jusqu'à Damas où on l'enterre en grande pompe.

[Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī] (p. 57)

C'est à son frère, Sanqal al-Ašqar de le venger, mais il a peur de la mort. Lorsque les chiens sont lâchés, il se met à pleurer. Arrive alors un cavalier qui tue le maître-chien et les deux animaux. De retour au camp, Baybarṣ lui dit qu'il doit y retourner le lendemain et affronter un autre maître-chien. Le cavalier réapparaît et tue le maître-chien et ses deux animaux. Le roi dit à Sanqal d'y retourner une troisième fois, et la même chose se produit . La quatrième fois, il demande aux *fidāwīyeh* de s'emparer du cavalier, et Baybarṣ lui-même désire assister au combat. Les *fidāwīyeh* tentent de le prendre, mais en vain. Le soir arrive. Šīḥa se fait fort de ramener ce cavalier au roi. Le lendemain, même chose et cette fois-ci c'est la dernière chance de Sanqal al-Ašqar. Šīḥa suit le *fidāwī* jusqu'à une grotte. Là, il voudrait bien le droguer, mais la jument n'arrête pas de hennir dès qu'il s'approche. Il remarque son épée où est inscrit son nom : il s'agit de Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, de la forteresse de Nābulus, parti à la recherche de Maʿrūf depuis six ans. Il s'en suit une première tentative ratée, et Šīḥa doit fuir dans un monastère où il est rattrapé par Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, mais, par ruse, Šīḥa parvient à le droguer. Il le conduit devant le roi. Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī pense que la souveraineté des forteresses lui revient et s'il s'incline devant le roi, il refuse de s'incliner devant Šīḥa. Quant au roi, il désire se débarrasser des chiens, battre les Francs, et ouvrir la ville. Les *fidāwīyeh* se mettent d'accord avec Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī pour détruire le camp des Francs. Ils partent à l'assault sans rien dire à personne. Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī se trouve dans la ville et trouve refuge dans un monastère où il est accueilli comme une vieille connaissance par le prieur qui prétend connaître sa famille. Lui joue le jeu et il

cherche un moyen d'approcher le *babb* et les chiens. Mais lorsqu'il y arrive, il trouve les chiens morts et les maîtres-chiens égorgés. Il retourne au monastère. Là, le prieur lui révèle qu'il est Šīḥa, qu'il l'a devancé et fait prisonnier le *babb.* Il lui propose de s'associer pour prendre Ǧawān et ouvrir la ville, mais c'est, dit-il, Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī qui en retirera le bénéfice. Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī sort et rencontre Ǧawān à qui il raconte tout et prévoit un plan avec lui. De retour au monastère, Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī ne se doute de rien, mais il est drogué par Šīḥa qui est au courant de sa traitrise. Il le réveille et lui dit ce qu'il pense de lui. Il menace de le dénoncer au roi et aux ismaéliens, et de le dépecer. Ǧawān et al-Burṭuquš tombent dans le piège et se font droguer par Šīḥa qui les tient prisonniers. Il se déguise en Ǧawān et envoie un message par flèche dans le camp des musulmans.

42

Baybarṣ envoie un des *fidāwīyeh* aux portes de la ville : il s'agit du *muqaddam* Ḫaṭṭāb que Šīḥa aime bien. Il l'envoie au monastère pour s'occuper de Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, Ǧawān, al-Burṭuquš et du *babb* Asṭalūt al-Ġulfī. Lorsqu'il arrive, Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī le persuade de le délivrer. Ǧawān tente de se faire libérer aussi, mais alors que Ḫaṭṭāb refuse, Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī l'attaque et lui coupe la tête. Il entend les musulmans qui arrivent et s'enfuit au pays des Francs. La ville est prise, mais Baybarṣ est furieux de la mort de Ḫaṭṭāb. Il demande à Šīḥa de partir à la recherche de Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī. Baybarṣ retourne au Caire avec ses prisonniers (Ǧawān, al-Burṭuquš et le *babb* Asṭalūt al-Ġulfī, ce qui fait dix-sept rois prisonniers), et attend des nouvelles de Šīḥa qui n'arrivent pas.

Enfin, un jour, Šīḥa arrive au *dīwān*. Le roi interrompt la séance et le prend à part. Šīḥa lui raconte qu'il a suivi à Rome les femmes des rois prisonniers, envoyées par Afrīmūn auprès de l'Empereur pour qu'il fasse libérer leurs époux. L'oncle de Ǧawān, Karsīmūn, est aussi venu à Rome plaider leur cause et inciter à la guerre contre Baybarṣ.

Manquent les pages 40 et 41.

Baybarṣ réunit un *dīwān* particulier qu'il a arrangé à l'avance. Pendant ce *dīwān* il fait lire les accusations contre les rois. Il annonce qu'il va faire fermer toutes les Eglises et tous les monastères, sauf un, celui d'al-Suways, dont le prieur est Zaġraftūr. C'est Ibrāhīm qui est chargé de cela. Une délégation de patriarches se rend au monastère et demande à Zaġraftūr d'aller trouver le roi. Celui-ci refuse

d'abord, puis finit par accepter, en demandant une compensation. Mais Zaġraftūr n'est autre que Šīḥa. Il se rend au *dīwān* du roi avec l'argent et semble négocier avec Baybarṣ qui fait entendre les confessions des rois et accuse Afrīmūn d'avoir envoyé les reines à l'Empereur pour que celui-ci lui fasse la guerre. Šīḥa et les moines repartent pour Jérusalem où ils confrontent Afrīmūn. Puis il se rend à Rome avec les patriarches et il s'en suit une grande confrontation et une explication de la part de Šīḥa avec l'Empereur qui décide d'envoyer son neveu, Marīn avec Šīḥa en ambassade auprès de Baybarṣ. Arrivés à Alexandrie, Šīḥa prépare un véritable spectacle de préparatifs de guerre. Marīn est présenté à Fāris Quṭāya qui les emmenera au Caire.

43

Manque la page 1

[Le voyage à Rome]

On arrive enfin au Caire où l'on fait entrer Marīn pour voir le roi, mais il doit passer par plusieurs salles, dans une mise en scène propre à l'impressionner. Il voit enfin le roi et lui remet la lettre de l'Empereur. Le roi ordonne qu'on l'installe chez Aydamur, comme invité pendant quarante jours. On lui fait visiter la ville et les *sūq-s*, et chaque fois qu'il veut acheter quelque chose, le marchand le lui offre.

Enfin le roi décide d'envoyer Aydamur, Ibrāhīm, Saʿd, avec le capitaine de vaisseau Abū ʿAlī al-Baṭarnī pour accompagner Marīn et tous les prisonniers à Rome. On prend congé du roi et ils se mettent en route. Arrivés à Alexandrie, Marīn remarque que le chargement de cadeaux qu'il avait apporté de la part de l'Empereur est toujours là. Il le fait remarquer à Ibrāhīm qui demande à Yūsuf Āġā Ayduġmiš de les distribuer aux pauvres, selon, dit-il, la coutume, ce qui ne laisse de surprendre Marīn.

Le bateau arrive à Chypre pour une escale. Ils sont reçus par le babb Rūmālīnū. Incidents de Chypre : à l'arrivée, Ibrāhīm tue le fils d'un des vizirs qui, ivre, tentait de s'opposer à l'entrée de l'escorte dans la ville. Avant le départ, Saʿd se rend dans une boutique. Ibrāhīm va le chercher et tue deux personnes avant de repartir sur le bateau.

Autre halte sur une île où Ibrāhīm remarque une lumière très vive : il s'agit d'un palais construit par Buṭrus al-Akbar. Ibrāhīm veut le voir. On accoste et il descend. Mais il se fait attaquer par monstre qu'il finit par tuer, apparemment un

exploit car trois rois n'y sont pas parvenus. On coupe la tête du monstre que l'on donnera en offrande à l'Empereur. Ǧawān se désole en apprenant la nouvelle et Marīn est de plus en plus impressionné. Le bateau arrive à Rome et Marīn se rend immédiatement auprès de l'Empereur. Il lui raconte ce qu'il a vu et l'Empereur décide de partir trois jours à la chasse.

Pendant ce temps, Ibrāhīm et les autres installent leur campement. Cependant, le frère de Marīn, al-Kūnt Fītrī se présente comme officier de la douane et désire inspecter le chargement de cadeaux, sans tenir compte du statut des hôtes. Il ne veut rien savoir si bien qu'Ibrāhīm finit par le tuer et jeter son cadavre à la mer. Lorsque l'Empereur apprend cela, il demande des comptes à son neveu Marīn qui lui explique que lui n'a jamais eu à rendre des comptes ou à répondre à des questions lorsqu'il était en Egypte. L'Empereur se présente enfin au pavillon d'Ibrāhīm et il est surpris de l'accueil qui lui est réservé, car personne ne se lève pour lui, on lui explique les prétendues coutumes des musulmans, et devant sa perplexité face à la tête du monstre qui trône à la porte du pavillon, Marīn lui explique qu'Ibrāhīm l'a tué tout seul. Il est tellement impressionné qu'il ignore les lamentations de Ǧawān et des rois. Tous se mettent route pour la ville et les musulmans sont reçus chez Marīn, mais toute la nuit Ibrāhīm veille sur les prisonniers qu'ils présentent le lendemain au *dīwān*. Ibrāhīm fait son grand jeu de messager, et le roi reçoit la lettre de Baybarṣ. Il commence l'audition des rois, qui mettent tous en valeur la responsabilité de Ǧawān sur qui le nombre de coups de bâton s'accroît au fur et à mesure des témoignages.

44

Chacun des rois donne son témoignage et tous concluent à la responsabilité de Ǧawān. L'Empereur demande à son neveu d'être l'hôte des musulmans pendant quarante jours. Il donne dix jours aux rois avant de retourner chez eux et de payer un tribut au roi des musulmans. Ibrāhīm, comme de coutume lui demande des frais de route.

Ibrāhīm et Saʿd décident de faire un tour au *sūq* des bijoutiers. Voyant des bijoux pour sa fiancée, Ibrāhīm désire les acheter, mais le bijoutier lui dit que ce n'est pas la peine de les payer. Ibrāhīm s'en va avec les bijoux, mais les autres commerçants s'inquiètent de savoir ce qui s'est passé et le bijoutier fait revenir Ibrāhīm en lui disant qu'il s'agissait d'une manière de parler. Voyant qu'on s'est moqué de lui, Ibrāhīm sort son épée et tue le bijoutier, puis il va au *dīwān* expliquer à l'Empereur ce qui s'est passé, prenant Marīn à témoin des coutumes du Caire, où Marīn avait emporté gratuitement tout ce qu'il voulait. La famille du mort arrive

avec le cadavre, mais Ibrāhīm s'en tire encore à bon compte car les dignitaires lui payent eux-mêmes le prix du sang. De retour au palais, il plaisante de l'aventure avec Aydamur.

Un autre incident de même nature se produit le lendemain, alors qu'Ibrāhīm est pourtant bien escorté. L'Empereur fait savoir que désormais Ibrāhīm pourra prendre sans payer tout ce qu'il voudra, mais les commerçants décident de fermer boutique. L'Empereur demande à Marīn d'éloigner Ibrāhīm quelque temps. Il l'emmène voir une ville et un palais magnifique. En se promenant avec Saʿd ils remarquent une bâtisse où ils entrent grâce au *mafrad*. Là, ils trouvent un grand nombre de prisonniers musulmans. Ibrāhīm retourne au *dīwān* et fait délivrer les prisonniers. Puis l'Empereur et Marīn emmènent les musulmans dans un autre palais où ils passent plusieurs jours. Pendant ce temps, Ǧawān, en prison, fait porter une lettre de supplique au fils de l'Empereur, Dūfuš. Celui-ci se rend auprès de lui et, furieux de l'accueil fait aux musulmans, va trouver son père pour lui parler de Ǧawān en lui disant qu'il s'est repenti. L'Empereur lui dit d'aller le délivrer. Ǧawān et Dūfuš préparent un plan pour se débarrasser d'Ibrāhīm et des musulmans. La trahison est dévoilée à l'Empereur qui accuse son fils qui nie être au courant. Mais Ibrāhīm et Saʿd mettent l'armée en pièce et Ibrāhīm a du mal à arrêter Saʿd. Dūfuš ne peut que contempler le désastre, et retourne dans son palais.

Arrive au palais de Dūfuš son oncle, al-Markīzmān al-Ṣaddām, lutteur, comme Aydamur, et Ǧawān propose un combat entre les deux au cours duquel, pense-t-il, al-Markīzmān al-Ṣaddām tuera Aydamur. Le combat commence.

45

Le combat a dégénéré en bataille, mais, encore une fois, Dūfuš a perdu son pari. Ǧawān a un autre plan, cette fois-ci avec 50 000 hommes pour attaquer les musulmans sur le chemin du retour.

Quelques jours avant le départ, Ibrāhīm envoie Saʿd prévenir le capitaine du navire, mais on lui apprend que le navire est parti en direction de Ġulf. Ils doivent se résoudre de partir par la route. Marīn les accompagne pendant quarante jours, puis les quitte.

Le tourment d'Ibrāhīm sur le Pont d'al-Ankubār (p. 16)

Sur la route, ils rencontrent l'armée de Dūfuš, mais, après une bataille, al-Dīyābrū ʿArnūs les protège tout au long de la route, jusqu'aux limites de son

domaine. Ils approchent de la ville d'al-Ankubār. Là, ils passent la nuit à surveiller le trésor. Au matin, les portes de la ville sont ouvertes et le roi de la ville, le *babb* al-Mankubīrd les accueille et les invite dans son palais, pendant que ses soldats prennent soin de l'armée musulmane. Dans le palais, Ibrāhīm ramasse une pomme qui contient un message de Šīḥa le prévenant du piège qui lui est tendu : l'armée musulmane a été égorgée et on s'apprête à le mettre à mort. Ibrāhīm refuse de boire ou manger et, avec Saʿd et Aydamur, il se bat contre toute l'armée ennemie : Aydamur tient la porte du palais, Saʿd celle de la ville et Ibrāhīm le pont. Ǧawān incite les soldats à se battre jour et nuit. Aydamur tombe le premier. Ibrāhīm mourant de soif demande à Saʿd de lui apporter de l'eau, mais Ǧawān lui fait barrer la route. Ils sont séparés et Saʿd ne peut plus rejoindre Ibrāhīm. Ǧawān envoie un officier tuer Ibrāhīm, mais celui-ci, bien que gravement blessé par l'officier, réussit à lui couper la tête qui vole en l'air. Mais Saʿd voyant la tête voler, pense qu'il s'agit d'Ibrāhīm et il prend la fuite. Les hommes se ruent sur Ibrāhīm et croient l'avoir tué. Ǧawān fait emmener les corps d'Ibrāhīm et Aydamur pour les brûler, mais al-Burṭuquš le frappe et l'insulte. Ǧawān fait signe à Dūfuš d'exécuter son ordre et celui-ci s'apprête à le faire lorsqu'arrive un patriarche qui lui dit de remettre le bûcher au lendemain car c'est aujourd'hui la fête de la neige. Le patriarche est en fait Šīḥa qui revient la nuit et emporte le corps d'Ibrāhīm. Lorsqu'il revient pour le corps d'Aydamur, il ne le trouve pas. C'est qu'en fait un vizir arménien de l'armée d'al-Mankubīrd, Qasṭūn, l'a enlevé : rentré chez lui tout joyeux et désirant fêter la victoire avec du vin, sa femme lui fait comprendre qu'ils auraient intérêt à enterrer décemment les deux hommes car lorsque le roi des musulmans apprendra ce qui s'est passé, il est certain qu'il viendra prendre la ville. Qasṭūn se déguise et ramène Aydamur, mais il s'aperçoit qu'il vit encore. Ils le soignent et après quelques jours il revient à lui.

Pendant ce temps, Šīḥa réfugié dans une grotte voit une porte de cuivre avec une inscription : il entre et trouve un coffre de la taille d'Ibrāhīm : il se souvient alors de ce qu'il a lu dans le livre de prédictions grec, et sait qu'Ibrāhīm a trouvé son lieu de repos. Le texte nous conte alors l'histoire de ce coffre, dont l'origine est un médecin grec qui voulait protéger son fils d'une prédiction. En y laissant Ibrāhīm pendant une année entière, il sera guéri. Šīḥa fabrique un autre coffre dans lequel il place celui d'Ibrāhīm. Il l'emmène dans la ville et loue une grande boutique.

Quand à Dūfuš, lorsqu'il vient réclamer son argent et ses biens, le *babb* lui dit qu'il a signé un reçu à Ibrāhīm et qu'il doit remettre le trésor à Saʿd. Mais comme celui-ci a fui, il veut attendre de voir la réaction du roi des musulmans. Aussi, Dūfuš devra rester là avec son armée une année entière.

Quant à Saʿd, il finit par arriver en pays musulman et alerte toutes les citadelles, qui prennent le deuil, avant de se rendre au Caire. Là, le roi prend aussi deuil et demande à Saʿd de lui raconter ce qui s'est passé, puis il se déguise et emmène Saʿd avec lui jusqu'à al-Ankubār car il veut voir le lieu où Ibrāhīm est tombé. Ils se rendent en ville et dans les *sūq-s*, ils entrent dans la boutique de Šīḥa et demandent à manger. Là, se trouve le coffre contenant Ibrāhīm. Saʿd continue toujours de raconter jusqu'au moment où Šīḥa se révèle à eux et montre Ibrāhīm au roi qui décide qu'il doit l'emmener au camp des musulmans car, entre temps, l'armée musulmane s'est rassemblée aux portes de la ville. Saʿd porte le coffre et accompagne le roi, mais, arrivés au pont, ils ne savent plus trop que faire, lorsque Ǧawān les aperçoit, les reconnaît et devine tout. Il envoie l'armée se battre contre eux. Dans le camp musulman, on entend le tumulte, et le vizir Šāhīn envoie des hommes en reconnaissance. Ils reviennent avec la nouvelle que le roi et Saʿd se battent contre l'ennemi.

46

La bataille s'engage et fait rage. A la fin de la journée, les armées se séparent et comptent leurs blessés. Le roi pense demander une trêve de quarante jours lorsqu'un messager de Dūfāš est annoncé. Il fait en sorte que le camp ressemble plus à un lieu de réjouissance et de fête, et lorsque le messager arrive pour demander une trêve, il se fait prier par ses ministres. Le messager retourne, impressionné, avec la trêve en poche.

Pendant ce temps, sont arrivées au camp des femmes, proches parentes d'Ibrāhīm. Saʿd, apprenant que sa dulcinée,ʿAyša al-Masnatīya, est présente, il se précipite pour lui faire sa cour et raconte aux femmes comment il a ramené le coffre contenant Ibrāhīm sur sa tête. La mère d'Ibrāhīm craint que le roi ne veuille l'emmener au Caire, alors qu'elle veut le ramener chez elle. Le roi apprend la gaffe de Saʿd. Šīḥa arrive et dit qu'il va parler aux femmes. Il se présente à elles. La mère d'Ibrāhīm désire confier le coffre à la sœur d'Ibrāhīm, Fāṭima, et elle promet de ne pas l'ouvrir avant un an, ni hors de la présence de Šīḥa .

[Ṣawwān Ibn al-Afʿā] (p. 44)

Un soir, alors que le roi se demande ce qu'il va bien pouvoir faire, un *fidāwī* entre dans sa tente : il s'agit de Ṣawwān Ibn al-Afʿā lieutenant du *muqddam* Ǧabal de la forteresse al-ʿAlīqa. Il reproche au roi d'avoir donné la souveraineté des

forteresses à Šīḥa. Le roi lui explique pourquoi et lui demande ce qu'il a fait, lui, qui justifierait qu'il la lui accorde. Puis, le roi lui demande de produire Dūfuš, ce qu'il fait la nuit même. Le roi lui signe alors un document le nommant maître des forteresses et lui dit qu'il lui donnera un manteau d'apparat au Caire. Le roi réveille son vizir et l'armée pour attaquer le camp des Francs et ouvrir la ville. Ğawān entendant le bruit se réveille, parcourt les tentes des commandants et ne trouve que des cadavres sans tête et Dūfuš manquant. Il alerte le *babb* qui lève son armée.

Pendant ce temps, Ṣawwān relit la lettre et s'aperçoit qu'il a été berné. Il va voir un *šayḫ* qui lui suggère de simplement tuer Šīḥa, puis de demander sa place. Il va lui faire un charme pour l'aider et lui demande de brûler un papier dans le feu, ce qu'il fait. Il se retrouve drogué car le *šayḫ* n'est autre que Šīḥa qui va se changer, le réveille et lui joue son grand jeu. L'autre finit par s'enfuir.

Le roi finit par décider que c'est assez et qu'il doit prendre la ville. Il part en prévenant Šāhīn de tenir l'armée prête. Il se fait passer pour un ambassadeur avec un message pour le *babb*. Mais à l'intérieur c'est Mūsā al-Qaṣṣār qui l'accueille et lui dit que mille *fidāwīyeh* se sont joints à un régiment arrivé la veille. Arrivés à la porte du *dīwān*, Ğawān envoie al-Burṭuquš voir de qui il s'agit et il reconnaît le roi et Mūsā. Un combat s'engage et les portes de la ville sont ouvertes. Les musulmans entrent et défont les Francs. Qasṭūn va prévenir Aydamur de ce qui se passe. Celui-ci lui donne son poignard en lui disant de le montrer à ceux qui se présenteront et de leur dire qu'il va bien. C'est Sulaymān al-Ğāmūs qui arrive avec ses hommes, et Qasṭūn lui montre le poignard où est inscrit le nom d'Aydamur ; il l'assure qu'il est chez lui et qu'il va bien. On retrouve donc Aydamur qui est accueilli par le roi, le vizir Qasṭūn est récompensé. Baybarṣ avait promis de raser la ville et d'en faire un champ d'orge. Il ne peut se résoudre à le faire, mais comme il doit tenir sa promesse, le vizir Šāhīn suggère qu'un carré de terre inutilisé dans la ville soit semé. Ils restent quarante jours, jusqu'à ce que l'orge soit sortie de terre. Le roi fait venir le *babb* al-Mankubīrd qui essaie de se disculper en rejetant la faute sur Ğawān, le roi finit par le libérer et lui demande de restituer l'argent qu'Ibrāhīm lui avait confié. Le roi procède au partage et réserve une part pour Ibrāhīm qui devrait sortir sain et sauf de son coffre dans un an. On confie cette part à son fils adoptif, Kāmil. L'armée se remet en route pour le Caire.

La guérison d'Ibrāhīm et son mariage (p. 115)

Le fils d'Ibrāhīm, Kāmil se rend au Ḥawrān avec l'argent de son père. Il s'arrête dans la forteresse de Šāhīn al-Misyātī qui lui propose un plan pour s'emparer de l'argent. Pour l'appâter il lui promet sa fille, Nāfila, pourtant déjà

promise à Ibrāhīm. Kāmil se rend à Ṣanamayn où, la nuit, Šāhīn al-Misyātī arrive avec ses hommes, déguisés en bédouins, et égorgent les hommes de Kāmil, le blessent légèrement et emportent le butin. Šāhīn al-Misyātī égorge ses propres hommes pour qu'il n'y ait pas de témoin. Kāmil va se plaindre au gouverneur de Damas, mais on ne trouve pas trace des meurtriers. Il retourne à la forteresse de Šāhīn al-Misyātī.

Pendant ce temps, la sœur d'Ibrāhīm, Fāṭima, veut ouvrir le coffre : elle voit Ibrāhīm qui ouvre un oeil et demande où il est. Elle le sort du coffre pour le mettre sur le lit, mais il perd connaissance. On fait venir un docteur maghrébin, qui n'est autre que Ǧawān, mais, heureusement Šīḥa veille. Il force Ǧawān, en échange de sa liberté, à lui donner une certaine perle qu'il verse dans du lait et qu'il fait boire à Ibrāhīm. Mais il semble que tout ceci ne suffise pas, et un jour, sa guérison se fait par un envoyé de Dieu qui lui révèle aussi un secret : il ne sera plus jamais sensible au *banǧ*, ni au poison, il saura reconnaître relapses et renégats, et il mourra dans son lit. Lorsque sa sœur le trouve ainsi guéri, il lui demande de se mettre en tenue de combat et de lui apporter ses armes. Ils se battent ; à un moment Ibrāhīm semble perdre le sens de la réalité et se voir sur le pont d'Ankubār et porte un coup à sa sœur. Elle va pleurer chez son père qui pense alors que son fils est mort, mais il le trouve dans le jardin en train de chanter.

47

Arrive Saʿd à la forteresse de la part du roi pour leur rappeler de ne pas ouvrir le coffre. Ibrāhīm et son père lui jouent un tour en lui faisant croire qu'Ibrāhīm est mort. Ibrāhīm demande à Saʿd ce qu'il est advenu du trésor de Rome. Saʿd lui dit que le roi a confié sa part à son fils pour qu'il la lui apporte, mais à ce jour ils n'ont rien vu venir. On sert un repas à Ibrāhīm qui, toujours taquin, ne lui laisse rien. Saʿd s'en va vexé et il arrive au *dīwān* du roi en se plaignant qu'on ne lui a rien laissé à manger.

Pendant ce temps, Ibrāhīm se rend à la forteresse de Šāhīn al-Misyātī, près des tombes il voit une vieille qui pleure sur le sort d'Ibrāhīm et qui lui dit que ce soir même on célèbre les noces de Kāmil et de Nāfila. Il se rend à la forteresse déguisé et lorsque les invités se sont séparés, il entend Nāfila insulter Kāmil en lui disant que jamais il ne la touchera. Il se révèle à elle, fait prisonnier son fils, Šāhīn al-Misyātī et le fils de ce dernier, Dawūd et les emmène chez son père, et les enferme. Saʿd revient et découvre les prisonniers. Ibrāhīm le frappe et Saʿd retourne chez le roi, vexé encore une fois. Il finit par raconter son affaire au roi qui décide d'aller voir

lui-même Ibrāhīm. Mais celui-ci part avec des hommes et semble se soulever contre le roi. Ǧawān en profite pour semer le désordre, et l'on retrouve Ibrāhīm auprès du *babb* de Tabarayya. Le roi campe devant la ville et Ibrāhīm le provoque. Le roi ne comprend pas très bien son attitude. Le père d'Ibrāhīm lui dit que lui-même lui a envoyé une lettre pour lui conseiller de ne pas se montrer devant le roi. Baybarṣ est furieux contre lui et le renvoie. Enfin on comprend, entre autre qu'Ibrāhīm n'est pas du tout content que les ismaéliens aient dit qu'il n'était pas tout à fait des leurs. Il les provoque et un cavalier s'approche et met Ibrāhīm à terre. Le roi découvre qu'il s'agit de Fāṭima, la sœur Ibrāhīm. Celui-ci se rend auprès du roi qui écoute son histoire et tente de juger l'affaire entre lui, son fils et Šāhīn al-Misyātī qui mentent tous les deux. Mais Šīḥa arrive et dévoile toute l'affaire. Le roi lui dit de disposer des criminels, mais Ibrāhīm veut épouser la fille de Šāhīn al-Misyātī et demande grâce pour lui et son fils. Quant au fils d'Ibrāhīm, Kāmil, il est renvoyé dans sa montagne où il meurt d'une maladie. Le roi réconcilie Ibrāhīm et Saʿd qui partent pour les noces d'Ibrāhīm, tandis que le roi retourne au Caire.

On fait la fête chez Ibrāhīm, mais Saʿd l'empêche de se rendre au harem, jusqu'au jour où, à la chasse, Ibrāhīm prétend voir les tentes de l'Empereur de Rome venu délivrer son fils. Il envoie Saʿd au Caire avec une lettre pour le roi. En fait c'est un stratagème pour éloigner Saʿd et pouvoir consommer son mariage. Saʿd est furieux et jure de lui casser le cou, mais lorsqu'Ibrāhīm arrive au Caire ils se réconcilient. Mais parvient à Ibrāhīm la nouvelle que sa femme a disparu. Il se rend chez son beau-père, pensant que le coup vient de lui, mais là, il apprend qu'elle avait eu un prétendant, le *muqaddam* Damm qui est parti en terre franque et qui serait revenu. Ibrāhīm part à sa recherche et retrouve sa trace dans une forteresse franque, grâce à Mūsā. Là, il est reçu par le capitaine de la forteresse, Marīn al-Ǧaʿbarī qui, s'étant épris d'elle, a tué Damm et, sous pretexte de la rendre à Ibrāhīm lui tend un piège et le met en prison. Pour plus de sûreté il confie Nāfila au commandant d'une autre forteresse, Markanṭīn al-Ǧumayhrī qui, lui aussi s'éprend d'elle. Sa mère le met en garde et pour éviter le pire, elle mélange le sang de son fils à celui de Nāfila, en les faisant ainsi frère et sœur. Nāfila reste là jusqu'à son accouchement et l'enfant est élevé là, croyant que sa mère, qu'on lui cache, est morte. A la mort de Markanṭīn, il prend sa place à la tête de la forteresse.

Pendant ce temps, Marīn veut tuer Ibrāhīm, mais Saʿd arrive à temps. Ibrāhīm l'envoie prévenir le roi qui arrive avec son armée et va tenter de prendre la forteresse.

48

A la suite d'un désaccord entre Aydamur et Aybak, quant à savoir qui dirige les opérations, Aydamur tombe en disgrâce auprès de Baybarṣ. Pendant que le roi part pour la forteresse, Saʿd entraîne Aydamur dans une aventure qui les conduit jusqu'à Bagdad, où ils sont reçus par ʿAbd al-Qādir, puis de là à Tūrīz, le fief du Qān Halawūn. Bientôt ils n'ont plus d'argent. Ils en arrivent presque à se transformer en voleurs, lorsque Saʿd va voir le *qān* Halawūn qui aime les saltimbanques[8]. Comme Aydamur en est un, ils vont le chercher au *ḫān* et il fait une démonstration devant Halawūn impressionné. Aydamur finit par lui dire qui il est et lui raconte son différend avec Baybarṣ. Halawūn leur donne un palais, puis il nomme Saʿd chef de l'armée pour partir conquérir les terres arabes. Comme Saʿd, appelé à présent al-Šāh Saʿd al-Māšā, refuse de monter à cheval, on lui prépare un dromadaire.

On revient à Baybarṣ qui se rend à la forteresse Ǧaʿbar. Là il rencontre Šīḥa qui connaît un passage secret qui mêne là où se trouve Ibrāhīm. Il le délivre et l'envoie au roi pour lui dire qu'il va lui ouvrir la forteresse. Puis il cherche partout Marīn, mais ne le trouve pas. Le lendemain Marīn sort de la forteresse et une bataille s'engage au cours de laquelle Ibrāhīm le tue. Il entre dans le harem à la recherche de sa femme, mais il ne la trouve pas. Šīḥa lui dit qu'il a eu tort de tuer Marīn. Le roi et l'armée reviennent à Damas où Ibrāhīm veut faire libérer Aydamur. Mais on ne le trouve pas et le roi décide de ne pas quitter Damas sans nouvelle de lui. Bientôt une missive arrive d'Alep, prévenant le roi qu'une armée Perse s'est installée aux abords de la ville. Le roi se rend compte que l'armée est conduite par Saʿd. Il envoie Ibrāhīm en ambassade. Finalement on enlève Saʿd à qui on a promis le mariage avec son ʿAyša, qu'il préfère de beaucoup à une couronne. Puis le roi repart pour le Caire.

[La disparition d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī] (p. 97)

Pendant le *dīwān*, Ibrāhīm se plaint que rien n'a été fait pour Abū ʿAlī al-Baṭarnī, capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī, enlevé vers al-Ġulf lors de l'expédition de Rome. Šīḥa demande la permission de s'en occuper. Il fabrique de faux joyaux, et part pour Constantinople, déguisé en chrétien. Là, il se présente comme Zīntuh et il s'installe au *ḫān*, dans une chambre qu'il sait normalement appartenir à un marchand français, Ǧantīr, qui se rendait à Gênes, mais doit revenir à Constantinople. C'est un homme pingre dont les marins vont nus et meurent de

[8] Aydamur s'appelle en fait « Aydamur al-Bahlawān ».

faim, pourtant il est immensément riche. Il revient et n'est pas content que la chambre ait été louée, mais Šīḥa finit par l'apprivoiser grâce à des mets succulents qu'il prépare et finit par lui montrer ses « trésors », disant qu'il désire les montrer à un certain Ǧantīr. L'autre lui dit qui il est, et lui propose une association. Afin d'hériter l'un de l'autre, ils se font passer pour l'oncle et le neveu. Ils imaginent toute une mise en scène pour les marchands qui demandent qui est ce jeune homme : en donnant son pédigree, Zīntuh révèle qu'il est le neveu de Ǧantīr. Ils font dresser un document à l'Eglise pour le prouver. Puis, Ǧantīr conduit Zīntuh à son bateau. Là, ce dernier donne en cachette de l'argent aux marins. Ils partent en mer, chacun attendant le moment propice pour supprimer l'autre. Zīntuh finit par se débarasser de Ǧantīr en le faisant s'étouffer avec des arêtes de poisson. On le jette à la mer et Zīntuh se fait conduire à Gênes où il se présente au roi Ḥannā et lui offre un de ses faux joyaux. Ayant soigneusement épluché les livres de comptes de son « oncle », il demande que les marchands lui règlent ce qu'ils lui doivent. Il loue un bateau qu'il envoie à Alexandrie pour qu'il dépose l'argent auprès d'al-Amīn Ǧumuʿa, avec qui il s'est entendu avant de quitter Alexandrie. Puis il se rend en al-Ǧazā'ir où il fait la même chose : il récupère l'argent de Ǧantīr qu'il envoie par bateau à Alexandrie, et ainsi de suite dans d'autre pays. Il retourne à Constantinople et il ne lui reste plus qu'un bon au nom du *babb* Asṭālūt. Zīntuh se rend à al-Ġulf et se présente auprès du *babb* avec un cadeau. L'autre n'a pas l'intention de lui rendre l'argent, mais Zīntuh dit qu'il n'a pas l'intention de le lui réclamer.

49

Zīntuh dit qu'il désire seulement installer un magasin à al-Ġulf. Quand il dit au *babb* qu'il vient d'Alexandrie, le *babb* lui raconte ses mésaventures et la perte de ses chiens à cause de Šīḥa. Zīntuh lui dit qu'il peut l'aider à prendre Šīḥa. Pendant ce temps il se renseigne auprès des marins pour savoir ce qui est advenu d'Abū ʿAlī, et découvre l'endroit où il est détenu. Il propose un plan au *babb* qui fait tenir une armée prête et s'en va avec Zīntuh à Alexandrie, déguisés en marchands. Arrivé à Alexandrie, avant d'accoster, Šīḥa nage jusqu'à la ville et prévient le commandant du port ainsi que Yusūf Āġā Ayduġmiš.

Manquent 6 pages.

Il semble que Šīḥa entraîne le *babb* avec lui, mais en route ils croisent l'armée de Baybarṣ. Au passage du roi, Zīntuh porte une plainte contre le *babb* qui lui doit 10 000 dinars qu'il a refusé de lui rembourser. L'affaire va au *dīwān* et Šīḥa finit par se révéler. Il prend le sceau du *babb*, se déguise en patriarche (Qaflanṭīn),

avec les *fidāwīyeh*, et repart pour al-Ġulf. Il se présente au *dīwān* avec une lettre supposée du *babb* ordonnant aux dignitaires de verser sa rançon et de la faire parvenir avec Abū ʿAlī al- Baṭarnī et le vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī. Avant de partir Šīḥa se révèle au capitaine et ils bombardent la ville, puis se dirigent vers Alexandrie où leur retour est accueilli par une foule de gens. Šīḥa règle ses affaires avec son navire en tant que Zīntuh, il affranchit les marins et leur donne le bateau.

La bataille de Gênes (p. 86)

Le roi reçoit une lettre d'Alexandrie où le gouverneur lui apprend que des exactions ont lieu, et que seuls les musulmans en sont la cible. Baybarṣ décide d'y aller seul, déguisé en kurde. Après plusieurs tentatives il se fait ouvrir une porte de la ville et il est reçu par al-Amīn Ǧumuʿa, chez qui il loge en secret. Il finit par repérer un homme et propose de lui vendre une bague. L'autre (Murayǧa) est intéressé ; il l'emmène chez lui, lui sert à manger et le drogue. Mais en le fouillant il voit ses habits riches et demande à son logeur (Ilyās al-Ḫayyāṭ) qui cela peut-être. L'autre reconnaît le roi.

Explications : Ǧawān a appris que Šīḥa avait tué Ǧantīr et pris son argent ; il se rend à Gênes chez le *babb* Ḥannā et Murayǧa se propose d'aller à Alexandrie où il est marchand le jour et voleur la nuit. Le logeur lui conseille de déguerpir, ce qu'il fait la nuit même après avoir rassemblé son argent, et emporte le roi avec lui sur son bateau en direction de Gênes. Al-Amīn Ǧumuʿa ne voyant pas le roi revenir fait prévenir Yūsuf Āġā Ayduġmiš qui envoie un message au Caire où siège al-Saʿīd, le fils de Baybarṣ, en son absence. Ibrāhīm et Saʿd se rendent à Alexandrie.

Pendant ce temps, le roi se réveille et on le conduit à Gênes. Là, il demande qu'on lui donne un cheval pour faire son entrée devant tous les gens venus le voir. On s'apprête à l'exécuter, alors qu'il termine sa prière, lorsque Badr al-Ġafīr apparaît. Il se bat pour lui contre les soldats. Al-Burṭuqūš conseille au roi de ne pas faire exécuter Baybarṣ et on le met en prison avec Badr.

50

Ǧawān ne peut s'empêcher de provoquer les musulmans et il fait placer la tête de deux hommes sur la tour en proclamant qu'il s'agit de la tête du roi et de celle de Badr. Or, Badr n'était pas venu seul, mais avec son lieutenant, Nāhid qui, voyant les têtes sur la tour rentre en Egypte pour prévenir le *dīwān*. Le fils de

Baybarṣ, al-Saʿīd prend la direction des opérations et laisse son frère, Aḥmad Šalāmiš, sur le trône. L'armée et les *fidāwīyeh* partent pour Alexandrie où ils prennent le bateau pour Gênes . Abū ʿAlī et son bateau sont du voyage et c'est d'ailleurs grâce à lui que le problème des canons barrant l'entrée du port est finalement résolu. L'armée campe devant Gênes. Al-Saʿīd prend conseil auprès des émirs et du vizir Šāhīn et, finalement, il envoie Ibrāhīm avec un message pour le *babb* Ḥannā. Il demande aussi à Ibrāhīm de lui ramener les têtes pour s'assurer qu'il s'agit bien du roi et de Badr. Ibrāhīm emmène Saʿd qui est chargé de récupérer les têtes sur la tour pendant que lui, Ibrāhīm, porte la lettre au *babb*. Il s'agit d'une déclaration de guerre et le *babb* songe un instant libérer le roi et Badr, mais Ǧawān veille et lui dicte une lettre pour al-Saʿīd. Comme d'habitude, Ibrāhīm attend les frais de route et voit Saʿd à la porte de la tente. Lorsqu'il sort il lui demande ce qu'il fait là au lieu d'être allé chercher les têtes, l'autre lui dit qu'il les aura avant même qu'Ibrāhīm ne rentre au camp. Il part et revient avec les têtes. Al-Saʿīd s'aperçoit que ce ne sont pas les têtes de Baybarṣ et de Badr.

Le cycle des combats s'enclenche, mais al-Saʿīd ne convoque pas les *fidāwīyeh* qui commencent à grommeler. Ǧawān d'ailleurs ne comprend pas pourquoi ils ne sont pas au combat et il se rend, déguisé, au camp musulman pour en connaître la cause. Il pense que les *fidāwīyeh* ont fait le pacte de ne pas s'attaquer au *babb* de Gênes car c'est le beau-frère de Maʿrūf. Cependant, al-Saʿīd se rend compte que quelque chose ne va pas. Il demande conseil à Šāhīn qui lui dit d'aller trouver les *fidāwīyeh*. Al-Saʿīd fait amende honorable ; ils partent au combat et réussissent à mettre le camp des Francs en déroute. Ceux-ci se réfugient dans la ville. Al-Saʿīd veut la prendre, mais il rencontre l'opposition de certains émirs. Ibrāhīm lui suggère de s'adresser aux *fidāwīyeh* qui acceptent, alors qu'arrive Šīḥa avec un plan pour prendre la ville. Il prend la forme de l'oncle de Ǧawān, Saqrāq al-Ǧanawī, monte sur la tour et dit la messe avec de l'encens qui drogue les soldats. Puis il fait prévenir le camp que la porte est ouverte. Al-Saʿīd et les *fidāwīyeh* attaquent, alors que Šāhīn prévient les émirs qui, bien qu'au courant (ils avaient envoyé des espions au *dīwān*), ne croyaient pas qu'ils pourraient le faire. La bataille s'engage et la ville est prise, mais on ne trouve trace ni du *babb*, ni de Ǧawān, ni d'al-Burṭuquš, ni de Baybarṣ, ni de Badr. Al-Saʿīd reste pour mettre les affaires de la ville en ordre, et Šīḥa part à la recherche de Baybarṣ et les autres.

Muḥammad Sābiq Šīḥīn (p. 141)

Šīḥa apprend que le *babb* et les autres se sont réfugiés dans une forteresse (al-Salāsil), au sommet d'une montagne. Les musulmans vont essayer de la prendre avec l'aide de Šīḥa.

51

Pendant ce temps, dans la forteresse, Ǧawān, toujours méfiant, fait tout examiner pour voir si Šīḥa ne s'y trouve pas. Il trouve alors un jeune homme qu'on lui présente comme étant Naṣrūn, fils du capitaine de la forteresse, Urǧuwān. Mais il découvre qu'en fait c'est le fils de Ǧūnīt, autrement dit Šīḥa, qu'il aurait eu de la fille du capitaine ; celle-ci a été emprisonnée et le fils croit qu'elle est morte, il ne sait pas qui est son vrai père. Ǧawān lui demande d'enlever al-Saʿīd, ce qu'il fait car il connaît un passage secret hors de la forteresse, puis il enlève Qalawūn, puis Aḥmad Aybak, et finalement Šīḥa. Naṣrūn découvre alors que la mère du capitaine porte à manger à une femme emprisonnée et il l'entend désirer que son fils Naṣrūn sache que son père est en fait Šīḥa. Il se précipite vers la porte d'où vient la voix et découvre sa mère qu'il croyait morte. Elle lui explique tout ce qui s'est passé et il va affronter son vrai père.

Manquent 4 pages .

On comprend que Naṣrūn se réconcilie avec Šīḥa et qu'il devient musulman. On le retrouve page 41 en train d'affronter son grand-père. On comprend aussi qu'il a révélé le passage secret et libéré les prisonniers si bien que la forteresse tombe aux mains des musulmans. Les prisonniers (le *babb*, Ǧawān) sont conduits à Gênes. Al-Burṭuquš lui est libéré car c'est un favori d'Ibrāhīm et il est destiné à mourir musulman. Le roi libère le *babb* sous condition et le fait gouverneur de Gênes (rappel ici qu'il est le beau-père de Maʿrūf et qu'il a élevé Šīḥa lorsque celui-ci s'est fait passer pour son fils Ǧunīt). Puis il libère aussi Ǧawān. Le roi et l'armée remontent sur le bateau. Arrivés au Caire, après plusieurs jours de réjouissances, le roi convoque le *dīwān*. Il donne une charge à Naṣrūn qui remplacera son père lorsque celui-ci est absent. On lui donne un nouveau nom : Muḥammad al-Sābiq Šīḥīn. Chacun prend congé et retourne chez lui.

[Saʿīd al-Qara Aṣlān] (p.69)

Un jour arrive au *dīwān* un dignitaire *maġribī*, vizir de Mūlāy ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus qui demande la permission de se rendre au Ḥiğāz. Il a dans sa suite un magnifique esclave noir, fils d'un émir dont il raconte l'histoire à Baybarṣ .

L'émir Qā'id, le fils de l'émir Muḥyān, chef des tribus du Maghreb, après la mort de son père, décide de se marier. On lui conseille la fille de Mawlāy ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus, al-Malika Nuzhā. Elle accepte mais lorsqu'elle le voit, si grand et si large, elle prend peur et elle lui envoie d'abord une servante noire, comme concubine, puis se donne à lui. La servante a de lui un garçon, Saʿīd, qui grandit aux cuisines mais qui est fort, courageux, intelligent, alors que le fils de Nuzhā, Muḥyān, est veule et stupide. Un jour, Muḥyān voit une bédouine qui lui plait et qu'il veut prendre de force, mais arrive Saʿīd qui tente de l'en empêcher. Muḥyān l'insulte et Saʿīd le tue. Sur les conseils de sa mère il s'enfuit, et finit par aboutir à la cour de Mawlāy ʿAbd al-Salām à qui il raconte toute l'affaire. Après vérification de son histoire, Mawlāy ʿAbd al-Salām lui donne une fonction au *dīwān*, ce qui rend sa fille furieuse. Elle tente de faire pression auprès de son père qui refuse de céder.

Baybarṣ fait du vizir l'émir du pèlerinage pour cette année. Il garde Saʿīd auprès de lui et l'envoie en mission dans al-Ġiyaḍ al-Halā, pour couper la tête à un bédouin fauteur de troubles.

Manquent 2 pages.

On comprend qu'il est parti avec Fāris Quṭāya, mais qu'il n'arrive pas à tuer le bédouin. En fait il s'agit de Baybarṣ. Pendant un *dīwān*, Saʿīd demande de s'unir par le pacte avec un des *fidāwīyeh* présents, et il choisit 'Ibrāhīm. Le roi lui donne un manteau d'apparat, le fait vizir de la *nawba sulṭānīya* et le nomme al-Qara Aṣlān. Mais certains émirs ne sont pas contents et ils se réunissent chez Qalawūn (on rappelle que de telles réunions sont interdites sans le consentement de Baybarṣ). Ils vont attendre qu'Ibrāhīm soit rentré chez lui pour fomenter leur plan. Ils invitent tour à tour al-Qara Aṣlān dans le but de l'empoisonner chez lui lorsqu'il leur rendra la politesse, mais Saʿīd se méfie et fait manger ce qu'on lui propose à un mamelouk qui meurt sur le champ. Saʿīd enferme les émirs et leur donne la bastonnade. Il s'attend à ce qu'ils se plaignent au roi au conseil, mais les jours passent et rien n'est dit. Ibrāhīm revient et Saʿīd lui raconte tout. Un jour au conseil, Šahīn annonce la mort d'Aḥmad Āġā al-Mudīr Māl al-Sāḥil (c'est à dire celui qui est chargé de collecter le tribut dû par les *babb-s* chrétiens, rois de la côte), et Baybarṣ nomme à sa place Saʿīd qui devient al-Mudīr al-Qara Aṣlān. Les dix émirs sont furieux et

écrivent au *babb* Ṣalbān, gouverneur de ʿakka, de tuer al-Qara Aṣlān lorsqu'il viendra réclamer le dû ; en échange, paieront à sa place son dû. Le *babb* ne sait trop que faire car il n'a plus d'argent. Voyant son trouble, al-Qara Aṣlān lui demande ce qui ne va pas et le *babb* lui demande un délai pour le paiement ; al-Qara ʿAṣlān le lui accorde volontiers. Le *babb* s'en ouvre à sa fille qui lui conseille de ne pas le tuer, mais au contraire de s'en faire un ami. Il se rend donc chez al-Qara Aṣlān qui est toujours à ʿAkka et lui parle.

52

Le résultat de tout cela c'est que la fille du *babb*, al-Malika Ṣafīya, accepte d'épouser al-Qara Aṣlān et elle lui donne un fils. Le roi s'étonne qu'il ait pris une femme chrétienne et Ibrāhīm lui raconte toute l'histoire. Le roi fait enfermer les dix émirs, puis il les emmène à ʿAkka où il les confronte à al-Qara Aṣlān et au *babb* qui produit leur lettre. Sur le chemin de retour au Caire, le *babb* parle à son gendre en le mettant en garde contre les émirs qui lui en veulent sans véritable raison et il lui conseille de retourner dans son pays. Al-Qara Aṣlān s'en va donc et, le roi ne le trouvant pas le lendemain, demande à Ibrāhīm de le retrouver.

Pendant ce temps, al-Qara Aṣlān fait le tour les pays arabes avant de retourner au Maghreb, et il arrive à Brousse où il est reçu par Masʿūd Bayk. Il lui raconte son histoire et Masʿūd Bayk décide de le prendre pour gendre. Les fils de Masʿūd Bayk, Šāh Maḏīd et Maḏīd Ḥaqq, se réjouissent de la présence d'al-Qara Aṣlān. Masʿūd Bayk écrit au roi qui décide de partir pour Brousse avec Ibrāhīm et Saʿd. En route ils rencontrent un porteur de bois qui est en fait Ṣawwān Ibn al-Afʿā de la forteresse al-ʿUlayqa (parmi les rebelles contre Šīḥa) qui, apparemment vit dans un monastère proche où il sert de domestique. Les moines du monastère arrivent pour accueillir le roi et lui racontent ce qu'ils savent de ce jeune homme. On reçoit le roi et ses compagnons et, le lendemain ils se remettent en route pour Brousse. Arrivé à Brousse, Baybarṣ demande des nouvelles de Masʿūd Bayk qui est absent ainsi qu'al-Qara Aṣlān : ils sont en train de guerroyer contre le fils du roi d'Ankubār, Kafrīn (on apprend que le roi est marié à la fille du roi d'al-Barġāl, Ṣāṭrus). Baybarṣ admire les exploits de guerre d'al-Qara Aṣlān et le fait *bāšā munāẓir* (surveillant en chef des troupes) de Brousse. Mais voici que se présente à Kafrīn un chevalier du nom de Samʿān de des montagnes de Lattaquié qui se bat pour les Francs et fait prisonnier al-Qara Aṣlān et les deux fils de Masʿūd. Ibrāhīm se présente pour se battre contre lui et remarque qu'il se bat comme un ismaélien. Il le reconnaît comme étant Ṣawwān Ibn al-Afʿā. Il tente en vain de le convaincre de rejoindre le camp des musulmans. Pendant ce temps, un patriarche est arrivé qui

prévient Kafrīn que le chevalier est en fait un musulman. Lorsqu'il revient du champ de bataille, on le fait manger et on le drogue puis on le jette en prison avec les autres. Mais le patriarche n'est autre que Šīḥa qui libère les prisonniers et les renvoie au camp musulman avec Ṣawwān et Kafrīn ligotés. Puis les musulmans attaquent le camp des Francs. Le roi rentre en suite au Caire avec les prisonniers.

[Ǧabal Ibn Mašhab] (p. 64)

Un jour arrive Fāris Quṭāya qui invite Baybarṣ à se rendre dans une pièce où tout est sens dessus dessous. Un poignard est planté sur un coussin avec une lettre du neveu de Ǧabal Ibn Rās al-šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa, père de Ṣawwān qu'il a libéré et qui demande la souveraineté des forteresses. Il menace Baybarṣ et lui dit de renvoyer le poignard, de le décorer de diamants et de lui faire un fourreau d'or, et de joindre le firman de la nomination. Baybarṣ montre la lettre au conseil et Šīḥa arrive pour s'occuper de l'affaire. Il part pour la forteresse avec le poignard. Mais les *fidāwīyeh* sont inquiets car ils apprécient beaucoup Ǧabal. Baybarṣ décide de partir avec Ibrāhīm et Saʿd .

Puis on nous raconte l'histoire de Ǧabal : Ṣawwān et les neveux de Ǧabal, Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl et al-Ḥanaš, sont partis il y a dix ans à la recherche de Maʿrūf. Revenus, ils ont appris la nouvelle que le nouveau roi avait nommé Šīḥa souverain des forteresses. Ils ne sont pas d'accord. Ayant appris que son fils avait été fait prisonnier par Baybarṣ, Ǧabal est allé le délivrer. En route ils rencontrent un paysan à qui ils veulent acheter du beurre et du lait. En fait il s'agit de Šīḥa qu'ils font prisonnier. Ǧabal veut le tuer, mais Šīḥa l'en dissuade en lui disant que personne ne le croirait et qu'il vaut mieux qu'il l'emmène avec lui et le tue devant ses hommes pour qu'ils le croient. Mais, arrivés à la forteresse, au moment d'abaisser le sabre, le père de Ǧabal l'arrête et le raisonne et on met Šīḥa en prison. Puis Ǧabal part pour tenter de tuer le roi, et son père libère Šīḥa. On prévient le roi de ce qui s'est passé (un capitaine de la maison de Šākir, ʿAlī, serviteur de Badr Ibn Šamsa s'est rendu à la forteresse est a tout appris, il veut se rendre au Caire prévenir le roi, mais en chemin il rencontre un autre capitaine de ses amis qui lui dit que le roi est à Damas). Le roi se rend à la forteresse et rencontre Rās al-šayḫ Mašhab, le père de Ǧabal qui est soumis à lui et à Šīḥa, et qui lui confirme que Šīḥa est libre. Le roi retourne à Damas.

Pendant ce temps, Ǧabal arrive à Damas et sous déguisement se rend au palais après être descendu dans le *ḫān*. Il prétend avoir une plainte mais lorsqu'il s'approche du roi il le frappe puis s'enfuit. Il revient au *ḫān* et l'aubergiste lui propose à manger avant qu'il ne reparte. Comme il s'agit de Šīḥa, l'autre se retrouve

drogué. Saʿd se précipite au *ḫān* et Šīḥa apprend la nouvelle de l'agression contre le roi. Il confie Ǧabal à Saʿd et part soigner le roi. On met Ǧabal en prison, puis on le présente au roi qui finit par lui pardonner et l'autre lui jure fidélité ainsi qu'à Šīḥa .

Des nouvelles arrivent de Brousse, assiégée par le *babb* al-Mankubīrd, roi de Ankubār, qui est là encore une fois à cause de Ǧawān qui veut faire libérer son fils Kafrīn. C'est une bonne occasion pour Ǧabal de se racheter et il fait des prouesses sur le champ de bataille, si bien que Ǧawān qui s'étonne de ne pas le connaître, décide d'aller voir de plus près. Il se déguise en Šīḥa, se présente à Ǧabal, l'emmène sous le prétexte d'enlever le *babb*, dans un monastère et là il le drogue et l'enferme. Mais Šīḥa qui a vu Ǧawān déguisé en lui-même se déguise en Ǧawān et déguise son fils en Burṭuqūš et lui indique ce qu'il doit faire lorsqu'il se trouvera avec le *babb*.

53

Sous les traits de Ǧawān, Šīḥa conduit le *babb* et les généraux au monastère où il les drogue et libère Ǧabal. Il s'en suit une bataille pendant laquelle Ǧabal s'illustre auprès de Šīḥa. Celui-ci le devance à Damas et raconte au roi ses exploits. Lorsqu'il arrive à Damas, Ǧabal refuse toute récompense car il a une dette envers le roi et parce qu'il dit que c'est Šīḥa qui a remporté la victoire. Le roi lui dit que Šīḥa au contraire dit que c'est lui. Il partage la récompense entre ses hommes et les renvoie à la forteresse.

Ǧabal retrouve ses neveux et leur raconte comment il est réconcilié avec le roi et Šīḥa. Apparemment les autres ne sont pas contents, ils blessent Ǧabal et s'enfuient. Ǧabal perd connaissance. Sa jument erre dans un jardin et il finit par tomber dans une sorte de bassin d'irrigation. Comme l'eau s'arrête de couler, Abū ʿAyša al-Murābiʿ (al-Bustānī Bābā al-Murābiʿ) et sa femme s'en inquiètent. Lui trouve Ǧabal, le sort de l'eau, mais lui prend ses vêtement et la jument, et le laisse pour mort. Des hommes le trouvent le lendemain matin et le laissent à la porte du *maristān* de Damas. Il reste au *maristān* sans soin et sans que l'on s'occupe vraiment de lui. Pendant ce temps, ses neveux le recherchent dans le jardin et tombent sur Abū ʿAyša al-Murābiʿ sur le cheval et avec les armes de leur oncle. L'un d'eux se fait passer pour un derviche et le jette à bas, lui reprend le cheval et les armes. Abū ʿAyša al-Murābiʿ retourne en sang chez sa femme et prétend avoir été attaqué par un millier de cavaliers.

Pendant ce temps, au *maristān*, Ǧabal aperçoit un jeune homme qu'il reconnaît comme égyptien. Il lui fait porter une pétition pour le roi. Le jeune homme rentre chez lui, au Caire, et attend le vendredi lorsque le roi se rend à la mosquée. Il

lui donne la pétition et le roi envoie Ibrāhīm, puis Šīḥa auprès de Ǧabal. Šīḥa invoque ʿAbd Allāh, puis il se rend à Damas, sous les traits d'un médecin maghrébin, Ḥāǧǧ ʿAbd al-Quddūs. Il va chercher Ǧabal au *maristān*, et il l'emmène dans la *madrasa* al-Ṣābūnīya et le soigne. Puis il lui apporte des vêtements de *fidāwīyeh* et l'emmène au hammam. En sortant ils entendent des coups de canon qui annoncent que Baybarṣ est arrivé à Damas. Ils se rendent auprès du roi et Šīḥa (sous son déguisement) demande une faveur : il désire être le maître des forteresses. A ce moment Ibrāhīm reconnaît Šīḥa. Il reste le problème des neveux de Ǧabal. Šīḥa va s'en occuper avec son fils. Mais, alors qu'ils sont partis, Ǧabal aperçoit Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl, déguisé en paysan à la porte du *dīwān*. Il le traîne auprès du roi et on le jette en prison.

Au matin Ǧabal entend la voix du vendeur de *kaʿk* et il lui en achète puis lui demande d'aller à Bāb Tūmā prévenir son frère qui se tient tous les jours auprès d'un marchand de *kabāb*. En fait le vendeur de *kaʿk* n'est autre que le fils de Šīḥa qui prévient son père. Ils mettent en oeuvre un plan pour s'emparer du second, Šīḥa prenant les traits du vendeur de *kak* et Muḥammad ceux du *kbbabǧī* qu'ils ont drogué. Mais al-Ḥanaš ne se présente pas. Ils attendent un partie de la nuit, puis al-Ḥanaš arrive avec Sayf al-Dīn qu'il a délivré plus une caisse d'argent du trésor qu'ils ont volée. Finalement Šīḥa et Muḥammad les droguent et les emmènent auprès du roi, alors même qu'on vient de découvrir leur fuite et le vol.

On se demande ce que l'on va bien pouvoir faire d'eux lorsqu'Abū ʿAlī al-Baṭarnī arrive avec la nouvelle d'une offensive du *babb*, gouverneur de Lattaquié.

Explications : Abū ʿAlī ayant régulièrement à faire à Lattaquié, le *babb* lui propose d'y prendre résidence, ce qu'il fait. Très populaire, il vend et achète ce qui lui est nécessaire pour les bateaux de la flotte royale. Mais, un jour alors qu'il se trouvait à Alexandrie, il apprend que le *babb* a saisi son palais et quatre bateaux. Šīḥa prend les choses en main et propose un marché aux neveux de Ǧabal qui se réconcilient avec lui. Ils partent pour Lattaquié. Pendant ce temps, Šīḥa lui aussi va devancer le roi à qui il demande de se préparer avec un régiment.

Explications : tout ceci est encore de la faute de Ǧawān qui, se trouvant à Lattaquié et voyant le palais d'Abū ʿAlī et les bateaux musulmans est allé trouver le *babb*, l'accusant de péchés. Pour se faire pardonner, il doit saisir le palais et les bateaux. Le *babb* n'est pas très chaud, mais il finit par s'exécuter et se préparer au siège de la ville. Quant à Ǧawān, voyant l'état lamentable des défenses de la ville, il s'en va. Mais voici qu'arrive à Lattaquié, l'oncle de Ǧawān, Saqrāq al-Ǧanawī dont l'habitude, dit-il, est de faire le tour des royaumes de la côte tous les ans. Or, se trouvant à Damas, il a eu un rêve et lui est apparu un ancêtre, Maǧbarūn, qui lui dit

d'aller à Lattaquié pour prévenir le *babb* que deux musulmans, al-Ḥanaš et Sayf al-Dīn vont venir avec Šīḥa qui a promis que celui qui prendrait la ville en deviendrait le gouverneur.

54

Manquent les pages 1 et 2

On comprend que se présente au *babb* un *muḥtasib* qui accuse Saqrāq al-Ǧanawī d'être en fait Šīḥa. Celui-ci propose un test qui consiste à les bastonner, mais lorsque le *muḥtasib*, qui n'est autre que le fils de Šīḥa voit son père attaché, il se rétracte et raconte une histoire comme quoi il est lui-même gênois et cherchait à se venger de Saqrāq qui l'aurait dépossédé. On se propose de le pendre, mais Šīḥa, qui a reconnu son fils sans comprendre pourquoi il agit ainsi, le fait mettre en prison, puis le délivre. Ils doivent alors s'enfuir et cherchent un endroit pour s'installer, lorsqu'ils trouvent une taverne qui leur convient. Šīḥa se débarrase du tavernier et prend sa place avec son fils comme assistant. Arrivent à cette taverne Sayf al-Dīn et son frère qui cherchent à se loger. Šīḥa les drogue et les met tous les deux au supplice pendant plusieurs jours, en attendant l'arrivée de l'armée musulmane. Lorsque celle-ci arrive, Šīḥa ouvre la porte et part prévenir Baybarṣ en lui expliquant toute l'affaire et qu'il tient prisonnier les neveux de Ǧabal. La ville est prise et les neveux attendent en vain leur libération, lorsqu'enfin le roi se présente à la taverne et demande au tavernier de fermer boutique à présent. Le tavernier qui n'a rien d'autre comme capital propose de rendre ses prisonniers contre une rançon. Après avoir débattu du prix, on les fait venir et ils découvrent que le tavernier n'est autre que Šīḥa qui demande comme prix de leur liberté leur obéissance. Ils acceptent et Šīḥa les dédommage pour les jours passés. Ils rentrent à la forteresse avec leur oncle tandis que Baybarṣ rentre au Caire. Ǧabal s'enquiert de Ṣawwān, mais on lui dit qu'il a quitté la forteresse avec la famille et on ne sait pas où il est allé. De retour au Caire, Ǧabal en informe le roi qui envoie Šīḥa à sa recherche.

Pendant ce temps, un certain Ǧruǧīs recherche Šīḥa.Explication : ils étaient trois frères chrétiens, Sarkīs, Ǧurǧīs et Ḥannā, ce dernier au service du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb, tué au cours de la prise de Lattaquié. Ǧurǧīs, au service du *babb* de Yaġra, jure de tuer Šīḥa. Ce dernier, déguisé en patriarche finit par croiser son chemin et l'autre le fait prisonnier et l'emmène à Yaġra.

Pendant ce temps, Ṣawwān s'est réfugié dans une forteresse chrétienne, mais il jure de retrouver Šīḥa et de le tuer. Il se met en route et croise le chemin de Ǧurǧīs qui, voyant un *fidāwī*, cache Šīḥa dans la forêt. Mais l'autre l'a vu faire, il l'affronte

et le tue. Puis il se rend dans la forêt et trouve Šīḥa drogué. Il le réveille et veut le tuer, mais Šīḥa lui dit qu'il est à sa recherche sur l'ordre du roi qui veut le récompenser, et il lui montre le document signé du roi. Ṣawwān lui fait promettre de ne pas lui demander l'obéissance et il part dans sa forteresse se préparer et rejoindre Šīḥa à al-Ḫānka. En route, Šīḥa s'arrête dans un monastère où il soigne une nonne, il la convertit et l'épouse (elle lui donnera un fils, Nuwayrid). Puis il lui dit d'attendre un *fidāwī* qu'il lui enverra pour la ramener au Caire. Il rejoint Ṣawwān qui l'a devancé et ils entrent au Caire. Au *dīwān*, Šīḥa présente Ṣawwān au roi qui le fait *muqaddam* de la forteresse al-Ḫaḍra. Mais, en rentrant chez lui, il rencontre sa mère en pleurs car sa sœur, Ḥasnā, a disparu. Il se rend immédiatement chez Ǧabal et lui raconte l'affaire. Al-Ḥanaš décide de partir avec lui car il a l'intention d'épouser Ḥasnā.

Tout cela car le troisième frère, Sarkīs voulant venger son frère Ǧurǧīs, s'est rendu à la forteresse de Marʿakīš où réside la famille de Ṣawwān, et a enlevé Ḥasnā, la traînant de forteresse en forteresse chrétiennes jusqu'à la forteresse d'al-Muǧīrīya, près de Constantinople où le capitaine lui conseille d'emmener Ḥasnā dans le monastère Ǧabīr près de Brousse. Là, il la remet entre les mains du patriarche Yūšaʿ et de son acolyte, mais ceux-ci sont en fait Šīḥa et son fils - en effet, Šīḥa partant sur les traces de Ṣawwān a rencontré sa mère en pleurs qui lui a tout expliqué - Šīḥa se rend à la rencontre de Ṣawwān et, toujours en tant que patriarche, le conduit jusqu'à sa sœur. Il lui fait signer une lettre pour le roi pour qu'il lui accorde un vœux - et il dit à Ṣawwān qu'il veut se rendre à l'Eglise de Marie à Damas. L'autre lui signe un papier, puis retourne au Caire. Là il explique l'affaire au roi qui distribue les récompenses : Ṣawwān obtient un siège au *dīwān* et prend al-Ḥanaš comme lieutenant et demande la permission qu'il épouse Ḥasnā. Ǧabal prend Sayf al-Dīn comme lieutenan ; puis arrive le patriarche/Šīḥa qui réclame son dû. Lorsque le roi lui demande ce qu'il veut il répond qu'il veut la souveraineté sur les forteresses. Ṣawwān finalement s'incline et on annonce les réjouissances à la forteresse al-Ḫaḍra.

Un jour, ʿUṯmān entre au *dīwān* et se plaint du cheval que le roi du Maghreb a offert à Baybarṣ. Il demande au roi de venir le voir. On présente le cheval magnifique à la cour et Baybarṣ décide de le monter le vendredi suivant et de lui faire faire quatre fers en or. Or Umm ʿAlī, la femme d'un pauvre *ḥammāmī*, Abū ʿalī, a entendu parler de ces quatre fers en or et elle dit à son mari de se présenter au roi sur le chemin de la mosquée le vendredi et de lui demander les quatre fers. Elle commence déjà à penser à ce qu'elle fera avec l'argent qu'ils rapporteront : acheter une maison avec le premier, la meubler avec le second, habiller toute la famille avec le troisième et le quatrième comme capital. Le vendredi Abū ʿAlī sort et se mêle à la

foule venue admirer le cortège et le cheval. Il se met en travers du chemin, dépouillé de son vêtement lorsqu'Ibrāhīm l'aperçoit. Baybarṣ fait cabrer le cheval pour l'éviter, et la monture perd un des quatre fers qui se retrouve devant Baylabakk qui l'empoche. Un deuxième fer vole et tombe près d'un autre dignitaire qui le ramasse.

55

[Ḫalīl Ibn Qalawūn]

Et ainsi de suite jusqu'au dernier. Voyant les quatre fers lui échapper, Abū ʿAlī récite des vers sur le bienfait qui va à ceux qui n'en n'ont pas le plus besoin, le roi l'entend et lui demande ce qu'il dit. L'autre répète les vers mais en changeant quelques mots et le sens. Le roi lui demande pourquoi il a changé les vers et l'autre lui répond qu'il les a changé car sa situation a changée puisque qu'il est devant le roi. Cela plaît au roi qui lui fait donner une somme d'argent équivalente à la valeur des quatre fers en or. Après la prière, la procession se dirige vers le palais et le roi voit une foule accourir, il envoie Saʿd aux nouvelles. La foule vient admirer le jeune homme qui chevauche aux côtés de Qalawūn. Or, ce jeune homme de quatorze ans est imberbe et, selon les conditions de la Ẓāhirīya, n'a pas encore le droit de chevaucher ou de porter des armes. Le roi, furieux, convoque Qalawūn pour lui demander des explications. Il s'agit de son fils, Ḫalīl. D'après lu,i sa femme l'importune pour qu'il emmène avec lui son fils, mais lui refuse toujours, connaissant les conditions. Ce matin là, elle l'a fait sortir pour qu'il aille à la prière et voie la procession. Jusque-là, il n'était jamais sorti du harem. Mais, après la prière, il s'est mis à chevaucher aux côtés de son père. Le roi fait vérifier la véracité de ces propos par Ibrāhīm auprès de la femme de Qalawūn (al-Šarīfa al-Maġribīya) et fait venir Ḫalīl. Tout le monde admire sa beauté et son savoir. Le roi le questionne et, satisfait, lui donne un manteau d'apparat et une ville dans le Ṣaʿīd, mais il lui dit de retourner au harem et de ne pas sortir avant d'avoir du poil au menton. Rentré au palais, Ḫalīl semble être perturbé par son aventure. Un matin il entend les palefreniers rire et s'entraîner aux exercices de combat (*ḥakam*), et il se rend aux écuries où il se fait admirer par tous et fait la rencontre du chef des palefreniers, Maḥmūd al-Fāḫrānī. Avec lui et les autres palefreniers il apprend les divers degrés (*ṭawābiq*). Mais, un jour, il veut faire comme les hommes qu'il voit boire au cours du jeu. Maḥmūd tente de l'en dissuader car il s'agit de vin, mais l'autre insiste et boit jusqu'à être complètement ivre. Les hommes fuient devant lui et il sort du palais, menaçant de son épée, si bien qu'un jeune garçon chrétien, apprenti tailleur lâche le sac qu'il portait. Ḫalīl s'en empare et y trouve des vêtements *fidāwīyeh* qu'il

revêt. Au harem il menace sa mère qui s'enfuit. Qalawūn revient du *dīwān* et trouve son fils ivre qui le menace aussi de son épée, puis qui s'endort. Le lendemain, le fils se réveille et décide qu'il veut devenir *fidāwī*. Maḥmūd al-Fāḫrānī lui conseille de se présenter au *dīwān* et d'en faire la demande au roi. Mais là, Ṣawwān fait remarquer que vu son jeune âge il ne peut pas rejoindre les *fidāwīyeh*. Baybarṣ, furieux, renvoie les *fidāwīyeh*. Maḥmūd al-Fāḫrānī conseille alors à Ḫalīl de prendre de l'argent et d'aller trouver les *fidāwīyeh*, ce qu'il fait. D'ailleurs, Ṣawwān a bien compris qu'il a fait une gaffe, et, lorsque Ḫalīl arrive, ils l'accueillent et en font un des leurs. Ḫalīl choisit Ibrāhīm comme père. Normalement, il doit d'abord servir Ibrāhīm 17 ans, mais vu la gaffe qu'il a faite, Ṣawwān demande qu'on en retire la moitié, puis les autres font de même jusqu'à Saʿd qui déclare qu'il ne lui reste plus qu'une demie-heure qu'il passe à la cuisine à couper du bois. Le lendemain Ibrāhīm et les *fidāwīyeh* se présentent au *dīwān* et portent l'affaire devant le roi. On va chercher Ḫalīl et on procède à la cérémonie.

Mais Qalawūn n'est pas content du tout et après quelques temps il renvoie Maḥmūd al-Fāḫrānī et ses hommes. Ḫalīl fait la connaissance d'un esclave, lui aussi buveur de vin, Yāqūt qui l'emmène dans une taverne où il s'enivre. De retour, devant un hammam, l'esclave du vizir Baylabān, Murğān, attend sa maîtresse, al-Qāḍin ʿAyša, fille du vizir et remarque à Yāqūt que lui et son maître sont ivres. Au moment où Ḫalīl fait une remarque sur ʿAīša, celle-ci sort du hammam et l'entend. Elle demande à Murğān qui est cet homme ivre. Ḫalīl la suit et veut la prendre de force, mais les gens l'en empêchent. Lorsque le vizir apprend cela, il va se plaindre à ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī Bāšā al-Akrād, qui convoque tous les émirs kurdes en armes. Lorsque la plainte arrive au *dīwān*, Ibrāhīm fait remarquer au roi que les émirs se sont mis en armes. Baybarṣ fait venir Ḫalīl que Qalawūn renie puis, lorsque le roi commence à le frapper de coups de bâton, il demande à en recevoir sa part. Le roi met Qalawūn aux arrêts à Alexandrie, et Ḫalīl en prison chez les *fidāwīyeh*, ainsi que le vizir Baylabān chez les kurdes. La nouvelle de l'arrestation de Qalawūn arrive aux oreilles de Ğawān qui veut profiter de la situation et va trouver le *babb* Maqdamīn. Ils envoient un certain Sarkīs qui, déguisé en marchand arrive à Alexandrie, trompe le gardien de la citadelle où est enfermé Qalawūn et le fait sortir de prison puis l'emmène avec lui sur son bateau, déguisé en Franc.

56

Il est accueilli par le *babb*. Un jour au *dīwān*, arrive un homme, al-Sayyāf Mandġūš avec un document signé des rois Francs et qui n'attend plus que la signature du *babb*. Mais Ğawān propose, avant de le signer, de le faire se mesurer au

jeu de *ḥakam* avec Qalawūn, puis de l'envoyer chez Baybarṣ pour qu'il se mesure avec les émirs et apprenne d'eux quelsques techniques de combat. Il part et arrive au Caire où il se mesure à tous. Mais la Dame du Caire apparaît en rêve à Ḫalīl et lui dit que l'épée de Mandġūš est truquée. Le roi lui aussi a une vision qui lui dit que seul Ḫalīl peut régler cette affaire. On va donc le chercher et il dénonce la tricherie de Mandġūš : en effet, le sabre est creux et peut se raccourcir ou s'allonger à la guise de Mandġūš. On lui donne un sabre normal et Ḫalīl le tue. Il est alors délivré par le roi, mais il demande d'abord le pardon pour son père. Baybarṣ part pour Alexandrie et demande au gardien de la citadelle ce qui s'est passé, puis il s'embarque, déguisé, pour Maqdūnīya. Ǧawān, prévenu de l'absence du roi, se doute qu'il va venir à Maqdūnīya. Il se déguise, l'attend au port, puis le suit jusqu'à l'auberge où il descend. Là, il demande à l'aubergiste de le droguer. Puis il revient au *dīwān* où, pour tester Qalawūn, il lui demande de tuer lui même Baybarṣ. Pendant ce temps, à l'auberge, l'aubergiste, qui n'est autre que Šīḥa, prévient Baybarṣ pour qu'il fasse semblant de se laisser prendre. Son fils est lui-même déguisé parmi les gens du *dīwān*. On conduit Baybarṣ chez Qalawūn qui ne le trahit pas et, le lendemain, c'est tout le *dīwān* qui est drogué. Le roi et ses amis emmènent le *babb* et Ǧawān prisonniers, et prennent le bateau d'Abū ʿAlī que Šīḥa avait prévenu. De retour au Caire, Ḫalīl demande le pardon pour le vizir kurde Baylabān qui lui donne sa fille en mariage, et Marīna, la fille du *babb* (qui est au harem du roi, car c'est l'épouse d'al-Saʿīd), demande grâce pour son père. Ǧawān, lui, reste prisonnier, ainsi qu'al-Burṭuquš.

[Baybarṣ retourne chez son père] (p. 79)

Baybarṣ voit en rêve son père qui lui demande de venir car il a un fort désir de le voir. Lorsque son père lui apparaît pour la seconde fois, il décide de partir voir ses parents bien que le voyage doive durer deux ans. Il demande au conseil qui pourrait le remplacer pendant cette période car son fils est encore trop jeune pour gouverner. Le voyage étant long, ʿIzz al-Dīn propose un moyen pour le racourcir. Il raconte alors l'histoire merveilleuse du roi al-Saʿīd qui avait deux fils, l'un s'appelait Aḥmad Sanǧī, et l'autre, gouverneur de Damas, Maḥmūd Sanǧī. Ce dernier reçu une vision du Prophète lui demandant de se rendre à Médine. il lui de se rendre à la mosquée des Omeyyades où il trouvera un bédouin avec deux chamelles qui le conduiront à Médine en deux heures à peine. Arrivé à destination, il surprend deux vizirs de Bakatmurī, le père de Halawūn, qui creusent un souterrain conduisant au tombeau du Prophète, avec l'intention de voler le corps et de le l'emporter à Tūrīz. Le complot déjoué, les chamelles furent ramenées au Caire par un certain Muhannā

qui siégeait alors au conseil d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, mais que l'on n'a pas revu depuis la mort de ce dernier. On sait où il demeure et le roi dépêche Ibrāhīm et Saʿd. Là ils apprennent que l'émir Muhannā est mort depuis vingt-six ans, mais qu'il a un fils de trente ans, Ḥayyār, qui fréquente les tavernes. Ils finissent par le trouver, mais il ne sait rien des chamelles. Il va demander à sa mère qui lui donne un message pour le roi. Le roi s'aperçoit que le nom de l'émir figure sur un registre pour une pension qui n'a pas été versée : il donne de l'argent à Ḥayyār en compensation. Mais la mère de Ḥayyār n'est pas satisfaite : elle envoie un second message au roi, lui demandant que Ḥayyār prenne la charge de son père comme gardien des chamelles. Puis elle exige que l'on vienne les chercher en grande pompe. Arrivés à la maison, elle exige de son fils qu'il se repente avant de révéler où se trouvent les chamelles. Finalement, elle fait ouvrir une sorte de jardin, invisible de l'extérieur, où se trouvent les trois chamelles. Le roi décide de partir avec Ḥayyār et Ibrāhīm, mais Ḥayyār ne connaît pas le chemin et ne sait pas conduire les chamelles. Sa mère l'envoie prier et se repentir au sanctuaire de la Dame du Caire et, lorsqu'il revient, il assimile toutes les connaissances nécessaires. Le départ approche, mais Saʿd n'est pas content car il ne peut pas les accompagner parce qu'il n'y a pas assez de chamelles. Ils partent et Saʿd voit un homme s'approcher de lui qui lui dit qu'il ira lui aussi. Saʿd se sert de son pouvoir et file comme le vent jusqu'à Ġazza où il prévient le gouverneur de l'arrivée du roi, puis à Damas et ainsi de suite, toujours devançant le roi. Arrivés au Ḫwarizm, ils trouvent Saʿd au bord d'une rivière. Ayant voulu chasser les gazelles dans la forêt, il a trouvé deux hommes égorgés. Baybarṣ va voir et s'aperçoit que ce sont ses oncles félons, en réponse à une prière qu'il avait faite à Dieu sur le Ǧabal Qāsyūn. Il envoie Saʿd prévenir son père qu'il arrive. Saʿd arrive au *dīwān* et, à l'aide de l'interprète fait comprendre que Baybarṣ est de retour.

57

Baybarṣ retrouve son père et sa mère, aveugle d'avoir tant pleuré sur sa disparition. Pour le reconnaître, elle lui demande le signe entre elle et lui et il récite un fragment de la sourate Yūsuf. Alors, elle recouvre un instant la vue de son œil droit, le voit et meurt. Baybarṣ reste quelques temps et s'apprête à repartir sans avoir vu sa sœur Durr Mulk, une guerrière toujours par monts et par vaux. Il lui écrit une lettre avant son départ. En route, ayant emprunté un chemin différent, ils traversent une vallée, mais sont arrêtés par l'armée de Halawūn qui chasse un lion. Le lion garde la vallée, Baybarṣ s'approche et le tue d'un seul coup. Puis il se présente à Halawūn qui croit qu'il est là avec son armée. Il lui parle de sa sœur qui risque de passer par là, puis s'en va. Lorsque Halawūn apprend qu'il n'était accompagné que

de deux hommes, il regrette de ne pas l'avoir saisi. Son fils, Abrāhā, propose de tuer la sœur lorsqu'elle arrivera.

Pendant ce temps, Baybarṣ poursuit son chemin en passant par Alep où il prévient ʿImād al-Dīn de l'arrivée probable de sa sœur. Puis il rentre au Caire.

Pendant ce temps, Durr Mulk rentrant chez son père trouve la lettre de Baybarṣ qui l'invite à se rendre au Caire. Elle part avec son armée, est arrêtée dans la même vallée par un soldat d'Abrāhā qu'elle insulte. La bataille s'engage entre les deux armées et Abrāhā est fait prisonnier. Apprenant cela, Halawūn envoie son ministre Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla en ambassade auprès de Durr Mulk. Elle accepte de libérer Abrāhā puis se rend à Brousse et enfin à Alep. Là le gouverneur lui donne les ordres de Baybarṣ : l'armée ne peut pas entrer dans Alep, ni aller plus loin ; en effet, Baybarṣ s'était étonné qu'une femme conduise une armée, ce qui est interdit dans son royaume. Elle lui écrit, et il répond en envoyant Fāris Quṭāya lui demandant de se conformer aux règles régissant les femmes. Elle finit par renvoyer ses soldats dans leur pays, et elle continue sur Damas, puis le Caire.

Pendant ce temps, Ğawān qui suit l'escorte depuis Hama se rend chez le *babb* Sarğawīl et le convainc d'attaquer et de prendre Durr Mulk et ses biens afin de reconstruire les monastères et les églises détruites par Baybarṣ. Un patriarche prévient Fāris Quṭāya qui en rit mais qui doit bientôt faire face à l'armée franque avec ses 500 hommes. L'escorte complètement détruite et lui blessé, il arrive à Damas où il écrit une lettre au roi. Durr Mulk a été enlevée, mais lorsque le *babb* arrive aux portes de Ṣafad, il entend le canon et trouve la ville en état de siège. Un patriarche s'approche et le sermonne durement, s'en prenant avec virulence à Ğawān. Il lui conseille de lui laisser Durr Mulk et de retourner en ville pour se préparer à une bataille. Il emmène Durr Mulk au monastère et là, il lui révèle qu'il est en fait musulman : Nāṣir al-Dīn, *muqaddam* de la forteresse al-Nāṣirīya. Elle lui signe un document de reconnaissance.

Pendant ce temps, au Caire, le roi reçoit les nouvelles de Damas et décide de partir pour Ṣafad. Il prévient son fils et Šāhīn de préparer l'armée. Ibrāhīm, apprenant la nouvelle de l'absence du roi demande à ʿUṯmān où il est allé, et celui-ci répond à Ṣafad. Ibrāhīm part avec Saʿd pour la même destination.

Le roi arrive près de la ville et apprend que l'on contrôle les entrées. Il se rend à Damas où il trouve Fāris Quṭāya qui lui raconte ce qui s'est passé et lui annonce la nouvelle de la libération de sa sœur. Le roi pense que le patriarche est en fait Šīḥa.

Cependant, Ibrāhīm arrive à pénétrer dans la ville et envoie Saʿd retourner sa jument à Azruʿ, le chargeant aussi d'aller trouver le roi à Damas. Mais il interprète

mal une information et croit que le roi n'est pas à Damas. Il repart, réussit à entrer dans Ṣafad et retrouve Ibrāhīm. Mais Ǧawān l'a vu, le suit et retrouve les deux *fidāwīyeh* dans le *ḫān*. Il court prévenir le *babb* et arrive avec une armée. Ils se battent et réussissent à sortir de la ville où ils rencontrent un soldat qui n'est autre que Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, père adoptif d'Ibrāhīm. Il lui demande ce qu'il a fait de sa jument et envoie Saʿd en chercher une dans un village. Ibrāhīm part pour Damas où il voit le roi et lui raconte ce qui s'est passé (il ne sait toujours pas pourquoi le roi est en colère contre le *babb*). L'armée arrive et on met le siège à la ville. Ibrāhīm et Saʿd tentent de trouver un plan pour prendre la ville lorsque, se promenant dans un jardin, ils aperçoivent un homme. Saʿd s'en saisit : il s'agit de Ǧawān, sorti de Ṣafad par un souterrain. Ǧawān propose au roi de l'aider à prendre la ville. Avec Ibrāhīm et dix *fidāwīyeh*, ils entrent dans le souterrain. Mais Ǧawān les trahit et s'enfuit. De retour au camp, Ibrāhīm rencontre un homme et une femme : il s'agit de Nāṣir al-Dīn ʿAwn et de Durr Mulk. Le roi les reçoit et accorde à Nāṣir al-Dīn ʿAwn ce qu'il réclame : la souveraineté des forteresses, s'il ouvre la ville et prend le *babb*, Ǧawān et al-Burṭuquš prisonniers. Ibrāhīm s'étonne de la décision du roi et les *fidāwīyeh* ne semblent pas d'accord. Šīḥa est là, déguisé, qui entend tout. Quand à Nāṣir al-Dīn ʿAwn, il se rend à la porte de la ville et l'ouvre.

58

Manquent les pages 1 et 2

Grâce à Šīḥa, Ibrāhīm ouvre et tient la seconde porte. Le roi et les *fidāwīyeh* arrivent et se battent. Après la bataille, la ville étant prise, le roi fait rechercher le *babb*, Ǧawān et al-Burṭuquš. Nāṣīr al-Dīn a été tué pendant la bataille, et le roi ordonne qu'on l'enterre à la porte de la ville. Le roi apprend que Sarǧawīl, Ǧawān et al-Burṭuquš se sont enfuis à ʿAkka. Mais lorsque le *babb* Ṣalbān apprend que le roi arrive, il prend conseil de sa fille al-Malika Ṣafīya, épouse de Saʿīd al-Qara Aṣlān, qui lui dit de les livrer à Ibrāhīm. Ayant eu vent d'une trahison Sarǧawīl, Ǧawān et al-Burṭuquš sont déjà en route, et Ibrāhīm n'a pas de mal à s'emparer d'eux. Ils pensent que c'est bien Ṣalbān qui les a trahis, mais le roi fait venir ce dernier et le met également aux fers. Ibrāhīm se demande pourquoi le roi agit ainsi. En fait il s'agit d'un plan pour protéger le *babb* de Ǧawān et des autres rois. Il envoie Ibrāhīm chercher la fille du *babb* pour qu'elle plaide en sa faveur.

Manquent les pages 57-58/59-60

On comprend que le roi libère Sarǧawīl, Ǧawān et al-Burṭuquš. Il libère aussi Ṣalbān. Puis les *fidāwīyeh* demandent la permission de prendre congé.

[Qasṭūn al-Armānī] (p. 65)

Arrive au Caire un vizir arménien qui désire voir le roi : il s'agit de Qasṭūn qui avait sauvé Aydamur lors de la bataille d'al-Ankubār. Il demande asile au roi car il a subi des représailles de la part du *babb* al-Mankubīrd, qui lui a extorqué de l'argent. Le roi ordonne à Sayf al-Dīn qui se trouve toujours au Caire de se rendre à Ankubār pour récupérer l'argent, puis de rentrer chez lui.

Sayf al-Dīn arrive à Ankubār, voit al-Mankubīrd qui ne semble pas faire de difficulté et lui dit de revenir le lendemain, tout sera prêt. Le lendemain, Sayf al-Dīn récupère l'argent. Au *ḫān* son aubergiste se révèle être Šīḥa qui lui conseille de voyager sans s'arrêter, ce qu'il fait. En chemin il rencontre le fils de Šīḥa, déguisé, puis arrive au Caire sans encombre.

Qasṭūn est nommé premier consul du *dīwān*, mais un jour, en rentrant chez lui il trouve Ǧawān, déguisé, qui le prend en main. Il lui écrit une pétition pour le roi, comme quoi il veut devenir musulman, puis Qasṭūn se fait instruire dans la religion avec zèle, et Ǧawān lui écrit une autre pétition demandant la main de la sœur du roi, Durr Mulk. Celle-ci accepte. Mais Qasṭūn se comporte bizarrement avec elle (il reste simplement assis avec elle une heure tous les soirs). Elle décide d'agir et découvre Qasṭūn, qui a troqué son turban pour une calotte, baisant la main de Ǧawān. Elle remet sa cotte de maille et va trouver Baybarṣ. Ǧawān s'est aperçu qu'elle les regardait et il prépare du *bangˇ*. Lorsque le roi et sa sœur arrivent il les drogue et les enferme. Ǧawān prépare alors une lettre, grâce au sceau du roi, qui nomme Qasṭūn à la tête du *dīwān*, puis ils font disparaître vingt vizirs, et Ǧawān retourne auprès du *babb* al-Mankubīrd. Le gouverneur de Brousse envoie un message au Caire pour prévenir qu'al-Mankubīrd a installé son camp près de Brousse. Le vizir Šāhīn conseille d'écrire aux forteresses et il envoie aussi une lettre privée à Ibrāhīm.

Le récit parle à présent d'un *fidāwī*, Šaddād Ibn Maṣāʿib, *muqaddam* de la forteresse al-Ṣaʿībīya, parti à la recherche de Maʿrūf et resté douze ans et demi absent. A son retour, il n'est pas du tout content d'apprendre que Šīḥa, un non-ismaélien a la souveraineté des citadelles. Il veut le tuer et demande où on peut le trouver. On lui dit qu'il y a des chances pour qu'il soit déguisé en patriarche au camp des Francs. Il s'y rend et voit Ǧawān qu'il prend pour Šīḥa. On l'arrête et on le drogue. Le *babb* le fait conduire à Ankubār par un soldat qui n'est autre que Šīḥa qui, alors que Šaddād a soif et l'appelle par trois fois, se révèle à lui ainsi que son fils qui lui rapporte son cheval et ses armes. Et Šaddād est acquis à Šīḥa.

Šīḥa indique à Šaddād où se trouvent le roi, sa sœur et les vizirs et il lui donne une lettre pour les citadelles qu'il doit prévenir sur son passage. Mais, pendant ce temps, Ibrāhīm arrive au Caire et cherche le roi : il se doute que c'est un coup de Qasṭūn. Il va dans le palais de Bādīs et finit par trouver le roi et les autres prisonniers qu'il délivre. Lorsque Šaddād arrive, tout est terminé. Il se présente au roi mais ne dit rien. Le roi le confie à Ibrāhīm. Puis arrive Šīḥa avec le *babb* al-Mankubīrd que le roi renvoie chez lui avec un tribut à payer. Šīḥa raconte au roi l'histoire de Šaddād. Le roi le fait venir et le récompense.

[Aydamur et Durr Mulk] (p. 24)

Pendant ce temps, Aydamur se meurt d'amour pour la sœur de Baybarṣ et finit par s'en ouvrir à Ibrāhīm qui lui arrange la chose avec le roi. Le mariage a lieu, mais quelques mois plus tard, alors qu'Aydamur dîne chez le roi après un *dīwān*, Durr Mulk disparaît. Šīḥa se charge de l'affaire

On raconte alors ce qu'il advient de Durr Mulk : elle a été enlevée par un *fidāwī*, Karhīt qui était entré au service de Sarğawīl, et qui l'avait vue lors de sa prise par le *babb*. Il en est tombé amoureux et, après le mariage avec Aydamur, il est entré à leur service comme cuisinier. Le soir où Aydamur dînait chez le roi il l'a enlevée, voulant la conduire à Constantinople. Ils s'arrêtent dans une région : Ṣūrdīn où règne le *babb* Darnādīš (le texte mentionne aussi ses deux frères : Hūd et al-Kund Farūn) qui, en apprenant ce que Karhīt a fait, le tue et prend Durr Mulk sous sa protection. Après quelques mois, elle donne naissance à un fils, al-Ṭūfrīn, mais le *babb* l'oublie jusqu'au jour où, plus de trois ans après, il voit l'enfant, s'éprend de lui et en fait son fils. Lorsque l'enfant atteint l'âge de onze ans, il enferme sa mère et lui dit qu'elle est morte.

Pendant ce temps, Šīḥa est à sa recherche. Il arrive dans un monastère gouverné par une abbesse, fille de Ğamhīr, roi de Basandīd (on mentionne aussi un fils plus jeune, al-ʿAṣmīr, en relation avec l'histoire de l'abbesse). Elle accueille Šīḥa (déguisé) et lui pose des questions si bien qu'elle le reconnaît comme musulman. Elle-même est convertie et cache sa vraie religion. Elle le prend pour époux. Il reste quelques temps avec elle, puis s'en va. Elle porte son enfant et prétexte une retraite pour lui donner naissance. L'enfant naît, c'est un garçon du nom de Ṭuwayrid. Pour faire passer l'enfant auprès de la communauté elle monte toute une mise en scène. A la mort du *babb* al-Ğamhīr, son fils al-ʿAṣmīr lui succède

: il a deux filles, al-Ğamhīra et al-ʿAṣmīra, et l'abbesse prévoit un mariage entre son fils et al-ʿAṣmīra.

[Abū ʿAlī al- Baṭarnī à la recherche de Maʿrūf] (p. 84)

Une nuit le roi fait un rêve qu'il fait interpréter par le *qāḍī* : il s'agit de Maʿrūf qui serait vivant et demande son aide. Le seul indice est des voûtes avec des pierres noires. Le roi envoie Abū ʿAlī al- Baṭarnī à sa recherche. Celui-ci arrive à al-Qayṭalān et se fait droguer par deux individus, envoyés par l'amiral, Kinyār al-Qaytalānī, qui le fait mettre en prison. Là, il voit Maʿrūf en rêve qui lui dit de patienter car il sera bientôt libéré. Abū ʿAlī a la certitude que Maʿrūf se trouve dans ce pays.

Pendant ce temps, au Caire, le roi apprend par Badr al-Ġafīr que l'Empereur Frīdrīk prépare une flotte de 1000 vaisseaux contre les musulmans pour libérer son fils Dūfuš . Les rois francs sont impliqués, qui ont envoyé 500 de ces vaisseaux, avec en tout un million de soldats. Baybarṣ fait fermer les monastères et les églises, et les moines s'en vont à Rome. Šīḥa se rend à Rome où il rencontre son fils qui a pris la place du *ḥakīm bāšī*. Arrivent les patriarches conduits par un vieillard, Banğuriyūn, dont Šīḥa se débarrasse pour pouvoir prendre sa place. Il conseille l'Empereur, et il est finalement envoyé en ambassade auprès de Baybarṣ avec des cadeaux et une rançon pour Dūfuš et pour al-Kūnt Lūsyān, fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār. On installe l'ambassade dans le palais de Bādīs, puis les deux prisonniers sont libérés et conduits en grande pompe jusqu'à Alexandrie et, enfin convoyés à Rome. Puis, un jour, pendant le conseil, Šīḥa /Banğuriyūn annonce qu'il sait qu'il va mourir le lendemain et qu'il désire être enterré dans l'Eglise d'Or. Le lendemain on trouve Banğuriyūn mort ; en effet, Šīḥa avait demandé à son fils de lui trouver quelqu'un qui ressemblait à Banğuriyūn, ils l'étranglent et le mettent à sa place. Ce Banğuriyūn avait un fils, patriarche comme lui, Sabġalfaltūr qui prend sa place.

[Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn] (p. 135)

Un jour, Baybarṣ reçoit un message du gouverneur de Damas : des marchands qui se rendent tous les ans à Beyrouth ne sont pas revenus. Et voilà qu'arrive Yaʿqūb al-Sabtī et son cousin, un marchand maghrébin qui lui raconte qu'il se trouvait à Beyrouth lorsqu'un homme, l'ayant pris en amitié, l'a prévenu qu'on arrêtait tous les marchands musulmans. Après l'avoir caché quelques jours, il l'a fait passer à Damas sous des vêtements francs. De là il s'est rendu chez son

cousin d'Alexandrie. Ǧawān a monté un plan avec le *babb* de Beyrouth, al-Rūm ʿĀṭṭ, pourtant pas très chaud au départ. Al-Saʿīd demande à son père de le laisser mener la campagne avec les émirs, mais sans les *fidāwīyeh*. Mais, avant même d'arriver à Beyrouth, il se fait mettre en déroute et retourne à Damas. Ǧawān poursuit son plan et envoie dix *fidāwīyeh* chrétiens déguisés en marchands à Alexandrie puis au Caire. Là, il leur fait repérer les endroits importants du Caire. Puis ils enlèvent Qalawūn. Au Conseil on annonce la nouvelle de sa disparition lorsqu'arrive un message de Damas.

60

Manquent les pages 1 et 2

Le fascicule commence avec un juif, Abū Šanāʿa al-Yahūdī qui vient prévenir le roi qu'il a remarqué des *fidāwīyeh* chrétiens. Il emmène le roi chez lui, lui sert à boire et finalement se saisit de lui car, dit-il, il veut enlever tous les vizirs et prendre le pouvoir. La nouvelle se répand que le roi a disparu et tous pensent que c'est la même personne qui a enlevé Qalawūn, sauf Ǧawān, bien sûr qui ne comprend pas. Puis c'est au tour du vizir Šāhīn d'être enlevé par Abū Šanāʿa al-Yahūdī. Puis Ǧabal, puis finalement tous les autres.

Le *muqaddam* Šaraf al-Dīn revenu de sa quête de Maʿrūf après dix ans d'absence apprend que Šīḥa est souverain des forteresses, et on lui raconte tout ce qu'il a fait et comment il a soumis les *fidāwīyeh*. Il s'en va faire le tour des villes de Syrie et arrive à Brousse où il est reçu par Masʿūd Bayk, puis tour à tour par tous les dignitaires, jusqu'à un certain Ḥusayn Āġā al-Burṣawī. Là, il tombe amoureux de la fille de Ḥusayn et la demande en mariage, mais le père refuse. Šaraf al-Dīn retourne le voir.

Manquent les pages 37 et 38

On comprend que Šaraf al-Dīn a enlevé la fille et l'a prise en croupe sur son cheval. En route pour Le Caire, ils tombent malades. Arrivés au Caire, ils sont reçus par le vizir Šāhīn. Le vizir les prend sous sa protection et les fait soigner. Mais après quelques temps, Šaraf al-Dīn ne voit plus le vizir, ni la servante qui s'est occupée de lui, jusqu'au jour où elle réapparaît en pleur et lui raconte la disparition des vizirs, dont Šāhīn. Šaraf al-Dīn se met à faire le tour du Caire et ne tarde pas à rencontrer Abū Šanāʿa al-Yahūdī qui l'emmène chez lui et lui offre à boire. Mais il se méfie et, devant l'insistance de l'autre, il le saisit et le menace. Sa femme lui indique où sont les prisonniers et il les délivre. A la suite de cela, on emprisonne la femme, on pend Šanāʿa al-Yahūdī et ses enfants, on rase sa maison et, pendant qu'on y est, tout le

quartier juif. Le roi veut récompenser Šaraf al-Dīn : il lui confie une mission : prendre Beyrouth. S'il le fait, il pourra lui demander ce qu'il veut. On met le siège à la ville et se présente au *babb* un chevalier venu, dit-il, de la part de Ǧawān ; son nom est Samʿān. Il combat les musulmans plusieurs jours et les fait tous prisonniers. Le *babb* est tout content, lorsque Ǧawān arrive et s'aperçoit qu'il s'agit non pas d'un chevalier franc, mais de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn. On le drogue et on le met en prison. Šīḥa arrive au camp des musulmans et propose un plan : il va se faire passer pour Ǧawān, et son fils pour al-Burṭuquš. Il se présente au *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā, lui disant être Ǧawān et que Šīḥa se fait passer pour lui auprès du *babb* de Beyrouth. Al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā écrit au *babb* al-Rūm ʿĀṭṭ pour le prévenir et il s'en suit une confrontation au cours de laquelle Muḥammad menace al-Burṭuquš et lui demande secrètement de se faire passer pour lui. On bastonne Muḥammad d'abord, puis on passe à al-Burṭuquš qui, dès le premier coup avoue être le fils de Šīḥa. On met al-Burṭuquš et Ǧawān en prison avec Qalawūn et Šaraf al-Dīn. Puis arrivent deux vaisseaux de Constantinople avec Qasṭanṭūr, fils du *qirān* Mīḫā'īl. Ǧawān envoie une pétition à Qasṭanṭūr qui le reçoit dès sa descente de bateau. Arrivé au conseil, il demande à voir Ǧawān, et après quelques questions, il se lance sur lui et lui enlève sa fausse barbe. On met Šīḥa en prison ainsi que son fils et on délivre le vrai Ǧawan et al-Burṭuquš. Celui-ci part sur l'ordre de Ǧawān mais ce dernier le rattrape avec la nouvelle que la ville est prise. En fait Qasṭanṭūr n'est autre que Mufarriǧ al-Ṭanǧī, cousin d'Abū ʿAlī al- Baṭarnī qui, à la recherche de ce dernier et du roi, se rendait à Beyrouth, quand il rencontre deux navires de Constantinople, se bat contre eux, gagne, comprend qu'ils allaient à la rescousse de Beyrouth, les ramène à Alexandrie, puis, se change en Qasṭanṭūr, fils du *qirān* Mīḫā'īl et habille tous ses soldats en Francs. Il arrive à Beyrouth, ouvre les portes de la ville et fait attaquer ses hommes, suivis par ceux de l'armée musulmane.

La bataille terminée on délivre les prisonniers et on tue le *babb*. De retour au Caire, le roi récompense Mufarriǧ al-Ṭanǧī et Šaraf al-Dīn. Il fait écrire à la fille de Ḥusayn Āġā al-Burṣawī pour la demander en mariage pour Šaraf al-Dīn et fait venir son père de Brousse. Devant lui il accorde des faveurs à Šaraf al-Dīn que Ḥusayn Āġā al-Burṣawī avait traité de vulgaire paysan. Puis il lui ordonne de venir vivre chez son gendre avec sa famille.

Mais Ibrāhīm s'inquiète car il n'a pas vu Saʿd depuis plusieurs jours. Celui-ci est chez Ǧabal à se morfondre. Lorsqu'Ibrāhīm va le trouver il lui reproche d'aimer Šaraf al-Dīn plus que lui. ʿAyša al-Mašnātīya le refuse toujours, et Ibrāhīm, qui en est à sa ennième demande au nom de son ami, ne sait plus quoi faire. La mère de Ḥasan al-Mašnātī lui dit que Ḥasan et sa sœur sont prisonniers de Lārūš al-Armānī.

Ibrāhīm décide d'agir et demande la permission à Baybarṣ de régler l'affaire avec des *fidāwīyeh*.

61

Les hommes se battent un à un contre Lārūš al-Armanī sans succès jusqu'à ce que Saʿd s'en mêle, le tue et ouvre la forteresse. Une femme (en fait Šīḥa) informe Saʿd que le père de Lārūš al-Armanī a emmené ʿAyša et son frère derrière la forteresse pour les tuer. Saʿd va les délivrer. La forteresse est prise et détruite pierre par pierre. Puis Ibrāhīm demande au père de ʿAyša la main de sa fille pour Saʿd et finalement tous acceptent. Baybarṣ et tous les vizirs assistent au mariage de Saʿd et Ayša.

Les Sept plaies, la libération de Maʿrūf, le *dīwān* de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr (p. 30)

Un jour, arrive au Caire un *fidāwī* qui va au trésor et demande qu'on lui change un sac d'argent. Or les pièces sont frappées au nom de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl. On montre ces pièces au roi qui fait venir le *fidāwī* qu'Ibrāhīm reconnaît comme Šāhīn Abū Ġaṭṭās, lieutenant du père de ʿImād al-Dīn d'abord, puis de son fils après sa mort. Le roi, devant son attitude peu respecteuse, le fait jetter en prison. Baybarṣ reçoit alors un poignard signé de ʿImād al-Dīn, avec une lettre lui enjoignant de faire faire un fourreau de joyaux pour le poignard, et de joindre un firman le reconnaissant comme sultan des forteresses. Baybarṣ montre le poignard au *dīwān* et, alors que les *fidāwīyeh* commencent à s'extasier, Ibrāhīm qui a aperçu ʿImād al-Dīn à la porte du *dīwān* profère une insulte à son égard. L'autre se retire furieux et rentre dans sa forteresse (Ṣahyūn) avec son lieutenant. On apprend alors le passé de cet homme qui est resté absent pendant seize ans, à la recherche de Maʿrūf, son oncle. Rentré il se proclame sultan et fait battre monnaie à son nom, puis envoie son lieutenant au Caire avec un sac de pièces.

Le roi envoie Ibrāhīm avec le poignard et son nouveau fourreau, ainsi qu'une lettre conseillant à ʿImād al-Dīn de se soumettre. Des mots sont échangés entre lui et Ibrāhīm et ils finissent par se battre. Mais le roi à qui on a recommandé de faire suivre Ibrāhīm, arrive et les sépare. Puis il repart pour Le Caire et demande à Ibrāhīm d'accompagner ʿImād al-Dīn quelques jours plus tard. Là, il demande à ʿImād al-Dīn de lui parler de son absence et de sa recherche de Maʿrūf. Puis, apprenant qu'il ne connaît pas Le Caire, il l'emmène avec lui, et lui fait faire le tour de la ville.

La première plaie - Le message de Ǧawān (p. 95)

Ils entrent dans un hammam et, alors que le roi s'est assoupi, ʿImād remarque des plaies sur sa poitrine. Il questionne le roi qui d'abord se fâche, puis lui raconte son histoire. Après la première nuit passée dans le harem, le vendredi soir, il trouve au matin une lettre l'avertissant qu'on va lui couper la tête, et tous les vendredis suivants, la même chose. Sont alors apparues ces plaies. Il les montre à Zaġraftūr qui lui dit qu'elles ne disparaîtront que lorsqu'il aura trouvé celui qui met ces lettres et que ses craintes seront dissipées. Le roi craint que ʿImād ne divulgue son secret au *dīwān*, mais celui-ci lui demande de le mettre comme garde à la porte de sa chambre du roi. Mais rien ne change jusqu'au soir où une vieille femme vient à sa rencontre et lui indique comment faire pour prendre celui qui dépose les lettres. Elle lui demande son chapelet comme récompense. En effet, cette nuit-là, il arrête une servante noire du harem. Elle dit qu'elle est envoyée par Ǧawān.

Explications : Ǧawān est allé voir un prêtre sorcier, Dahdahūn, avec l'aide duquel il a fait embaucher la servante à la cuisine du harem. Ils attendent la nuit du vendredi suivant pour voir ce qui se passe.

62

En fait il ne se passe rien et la première plaie est à présent guérie.

[La deuxième plaie - Šihāb al-Dīn Ḥadīd] (p. 4)

Mais ʿImād veut connaître la raison de la deuxième plaie : chaque fois que Baybarṣ se rend seul à Damas, il traverse une forêt, et il doit se battre avec un *fidāwī* qui, finalement disparaît. Après plusieurs combats est apparue cette plaie. ʿImād lui propose de se rendre à Damas avec lui. Il passe devant et, arrivé à la forêt, le roi se fait encore arrêter par le *fidāwī*. ʿImād trouve le chevalier drogué et s'aperçoit que c'est son père par le pacte, Šihāb al-Dīn Ḥadīd. Il le livre à Baybarṣ, ainsi qu'une lettre qui vient de Šīḥa qui demande à Baybarṣ d'accéder aux demandes de ʿImād. Puis Baybarṣ se rend à Damas où il reste quelques jours.

La troisième plaie - Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd (p. 23)

La deuxième plaie est guérie, et Baybarṣ raconte à ʿImād l'histoire de la troisième qui lui est venue à Damas où, lorsqu'il y réside, il a coutume d'aller prier le vendredi à la mosquée des Omeyyades et ensuite de distribuer l'argent aux

pauvres. En revenant de la mosquée, un vendredi, les étriers de son cheval se brisent. Encore une lettre qui l'avertit qu'on lui brisera les membres comme les étriers du cheval. Et, tous les vendredis, c'est la même chose.

ʿImād l'accompagne un vendredi, observe mais ne voit rien, bien qu'encore une fois, un étrier se soit brisé. Il reste là à réfléchir lorsqu'un mendiant s'approche et lui désigne le coupable. Il le suit chez le forgeron, puis au *sūq* où il achète diverses choses. ʿImād retourne voir le forgeron pour lui demander le nom de cet homme (Maksarūn), puis lui achète une hache. Ensuite il achète des vêtements de bûcheron et va se placer là où Maksarūn se tient d'habitude. L'autre arrive et l'accuse d'avoir pris sa place : il s'en suit une bagarre à laquelle le chef du *sūq* met fin. Maksarūn invite ʿImād à partager son repas fait de grandes quantités d'oignons et de pain. Le soir, ʿImād rentre au palais et raconte au roi ce qui s'est passé. après plusieurs jours du meêm manège, le roi finit par décider d'agir lui aussi. Il se rend chez le gardien du grenier, Ḥusayn Āġā, et lui demande s'il n'a pas de bois à couper pour donner du travail à Maksarūn. L'autre répond que oui, mais qu'il a déjà eu une histoire malencontreuse avec lui. On le fait venir avec ʿImād et ils se mettent au travail. Puis, on propose à manger à Maksarūn, avec l'intention de le droguer, mais il refuse car il ne mange que des oignons. ʿImād finit par lui révéler sa véritable identité et l'autre lui dit qu'il s'appelle Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd. Il s'ensuit une bagarre au cours de laquelle Naṣīr s'enfuit sur le cheval du roi. Il se réfugie dans un verger de Dummar, et là, il rencontre un certain *šayḫ* Naǧm, qui se relève être Šīḥa qui a l'intention de le présenter au roi le lendemain, et qui fait renvoyer le cheval au roi. Mais Naṣīr finit par s'échapper et menace de son épée les gens de Ǧabal Qāsyūn. Il fait la rencontre d'un infirme qui lui propose de partager son repas, mais encore une fois il s'agit de Šīḥa qui le fait à nouveau prisonnier. Cette fois-ci, on le met en prison, mais il réussit à berner le mamelouk qui lui porte à manger et il s'enfuit une nouvelle fois. Il tente de pénétrer dans un *sūq*, mais c'est Šīḥa, sous le déguisement de *šayḫ* Farağ, qui lui ouvre la porte. Il le drogue, le place dans un trou comme une tombe et lui fait entendre des voix pour qu'il croie l'heure de son Jugement arrivée. Puis il le place auprès de deux kurdes en leur disant qu'il s'agit d'un voleur et de le frapper lorsqu'il se réveillera ; il lui donne l'antidote. Finalement, Nāṣīr tue tout ce qu'il rencontre sur son passage. Šīḥa se jette dans une rivière et Nāṣīr lui lance des pierres. Šīḥa plonge et réapparaît sur l'autre rive. Nāṣīr s'en va suivre son propre chemin. Šīḥa apporte la nouvelle au roi et ʿImād part à la recherche de Nāṣīr mais revient sans l'avoir trouvé.

La quatrième plaie - Le *qān* Halawūn (p. 114)

La quatrième plaie est due à l'existence de Halawūn comme principal ennemi de Baybarṣ. ʿImād part à l'aventure, déguisé en derviche et se fait recevoir et apprécier du *qān*. Il enlève le *qān* mais se laisse prendre par la chaleur et la soif. Il rencontre un homme qui lui donne à boire, et il le récompense en lui donnant une bague que l'homme lui réclame. Il s'agit en fait de Šīḥa qui détourne des poursuivants à la recherche du *qān*. ʿImād réveille le *qān* et lui raconte une histoire comme quoi il a besoin de lui pour trouver un sabre magique qu'il lui donnera éventuellement contre une récompense (il s'agit d'une histoire de porte qui ne s'ouvrira qu'en présence d'un roi de la ligne de Chosroès dont le nom commence par H et finit pat N). Le *qān* accepte de le suivre, mais, en chemin, il le dépouille peu à peu et le réduit à la condition de mendiant et ainsi ils arrivent à Damas.

63

Là, le *qān* réclame à manger, mais ils n'ont pas d'argent. On leur dit d'aller se présenter au palais du roi. Le *qān* a peur d'être reconnu, mais il suit ʿImād. Au palais, il comprend qu'on lui a joué un tour. Le roi le maintient dans son état pendant trois jours pour que tous le voient ainsi, il lui met une boucle à l'oreille (comme aux esclaves) pour qu'il se souvienne de ce jour. Puis on l'emmène au hammam, on lui donne des vêtements et on le renvoie dans son pays, sous escorte.

[La cinquième plaie - ʿAlī Šaftūr] (p. 9)

Pour ce qui est de la cinquième plaie, elle vient à Baybarṣ d'un regret qu'il éprouve pour ne plus avoir revu un combattant (pendant les guerres contre les rois de la côte), portant une moustache à moitié noire et à moitié blanche. ʿImād part à sa recherche et, arrivé à al-Qayqabūn, au *dīwān* du *babb* al-Aṣfīn, il entend la nourrice de la fille du *babb* se plaindre de ne plus jamais la voir. Le *babb* raconte l'histoire de sa fille, al-Aṣfīna, mise au couvent, auprès du prieur ʿAbd al-Nūr et qui n'en est plus jamais sortie. Le *babb* s'en plaint mais ne sait quoi faire. La nourrice lui dit qu'il existe un homme qui pourra aller la chercher, et elle se tourne vers ʿImād, qu'elle reconnaît comme musulman, malgré son déguisement. Il part pour le couvent avec une lettre du *babb*, mais en la lisant, le patriarche, qui porte une moustache à moitié noire et à moitié blanche, se fâche et ils se battent. ʿImād lui porte un coup, et s'apprête à l'égorger lorsque le patriarche se met à pleurer, non pas sur son sort, mais sur celui de Maʿrūf : ils découvrent qu'ils sont cousins et qu'il s'agit en fait de

ʿAlī Šaftūr. Ils quittent le couvent avec la fille, qui s'est convertie à l'Islam, et rentrent à la forteresse Ṣahyūn. Puis ils demandent la permission au roi de faire épouser la fille à ʿAlī Šaftūr. Mais la nouvelle de l'enlèvement de sa fille étant parvenue au *babb*, il accorde sa main à un *fidāwī* franc, Ilyās, qui se déguise, se rend à la forteresse, l'enlève et la ramène à son père. Ils décident de l'emmener dans un autre couvent où ils sont accueillis par un patriarche et son acolyte qui sont en fait Šīḥa et son fils. Ils mettent la fille en sécurité et arrêtent Ilyās. ʿAlī Šaftūr s'est mis en route pour aller trouver le *babb* et il s'arrête dans le couvent. Šīḥa se révèle à lui, lui commande de tuer Ilyās, de porter sa tête au *babb* et d'exiger le trousseau et la dot de la fille. Le *babb* s'exécute. Baybarṣ arrive à la forteresse et les noces ont lieu.

[La sixième plaie] (p. 51)

La sixième plaie est due à l'absence de Maʿrūf. Pendant la nuit ʿImād fait un rêve à son sujet, le même que celui du roi trois ans auparavant.

Avant de repartir, le roi s'arrête devant la chambre de Maʿrūf, où personne n'est entré depuis son départ il y a vingt-deux ans, pourtant des flambeaux y sont toujours allumés. Le roi décide d'y passer la nuit avec Ibrāhīm, Saʿd et ʿImād. La nuit il fait un rêve qui lui montre l'endroit où se trouve Maʿrūf.

[La septième plaie – La libération de Maʿrūf] (p. 63)

Le roi leur raconte comment il a envoyé Abū ʿAlī al-Baṭarnī à la recherche de Maʿrūf et comment la septième plaie lui est venue à la suite de sa rencontre avec la fille d'Abū ʿAlī, venue lui demander où est son père.

Arrive alors un derviche qui demande audience au roi car il désire aller au pèlerinage et il n'en a pas les moyens. Le roi lui donne de d'argent, ; le derviche lui dit qu'il sait où se trouve Maʿrūf. Il décrit un endroit, au fond de la mer, sous la terre, avec des pierres noires, qui rappelle le rêve du roi et celui de ʿImād. Ce dernier désire partir à la recherche de son oncle. Šīḥa lui rappelle que c'est lui qui l'a aidé à résoudre les énigmes des plaies. L'autre ne comprend pas et Šīḥa produit tous les objets que ʿImād lui a donné en récompense de son aide, alors que Šīḥa était déguisé. Il dit à ʿImād qu'il l'aidera à libérer son oncle selon deux conditions : la première est qu'il doit attendre car Maʿrūf ne peut être libéré que le jour de la fête de la Croix. D'autre part, il devra appeler Šīḥa trois fois quand il aura besoin de lui. ʿImād part pour Lattaquié et demande un navire pour al-Qaytalān, mais il n'y en a pas. Il se morfond pendant plusieurs jours lorsqu'arrive un homme de Lattaquié (en fait Šīḥa),

qui lui dit qu'il ne sert à rien de se morfondre et qu'il devrait partir pour Constantinople où, là, il trouvera un navire pour al-Qaytalān. ʿImād lui confie son cheval que l'autre renvoie à la citadelle. ʿImād embarque et Šīḥa invoque ʿAbd Allāh qui apparaît et à qui il demande de pouvoir faire la prière du matin à Constantinople. Il l'emmène et au matin Šīḥa se retrouve à Constantinople. Il repère le devin Maḫbarūn, qu'il étrangle et dont il prend l'identité, puis il se renseigne sur les marins et attend l'arrivée de ʿImād. Entretemps, il finit par acquérir une certaine réputation et le *qirān* Mīḫā'īl se déguise pour aller le voir, mais Šīḥa le reconnaît, et il l'interpelle par son nom ainsi que ses ministres, un à un. Mīḫā'īl est impressionné et va lui baiser la main, puis se rend fréquemment auprès de lui. Arrive le bateau de ʿImād qui remarque l'attroupement autour de la tente de Šīḥa. Là, Šīḥa/Maḫbarūn lui dit d'où il vient et où il va. Le soir il rentre au *ḫān* et le fils du portier du *ḫān* lui porte une assiette de salade dans laquelle ʿImād trouve un message de Šīḥa qui lui explique quelques-uns des événements qui lui sont arrivés. Tous les personnages qu'il a rencontrés étaient en fait Šīḥa. Il lui dit de prendre le bateau pour al-Qayṭalān le soir même et il lui joue encore un tour avant de partir, en lui laissant un autre message sur le bateau. Šīḥa invoque de nouveau ʿAbd Allāh al-Muġāwarī et ils se retrouvent à al-Qayṭalān. Là, il voit une taverne fermée qui appartient à l'amiral Kinyār ; il va le trouver dans son palais et lui demande de lui louer cette taverne, mais Kinyār n'en possède que la moitié, l'autre est à son neveu le roi ʿAbd al-Ṣalīb. Du palais, qui comporte de nombreuses portes de métal que Šīḥa doit franchir, il aperçoit la mer et les bateaux, dont celui d'Abū ʿAlī.

64

Kinyār a conduit Šīḥa, qui se fait appeler Dumīlka al-ʿAkkawī, à la cour et il offre un banquet pendant lequel il joue du *nay*. Le *babb* et Kinyār sont si contents qu'ils lui accordent la jouissance de la taverne, mais lui demandent de venir chaque jour à la cour avec un banquet.

Bientôt il fait fructifier la taverne et il donne chaque jour un banquet à la cour où il joue du *nay* pour le roi et les généraux. Jusqu'au jour où arrive ʿImād qui descend à la taverne de Dumīlka. Šīḥa le reçoit, mais le drogue, puis se révèle à lui et lui dit d'arriver au port le lendemain très tôt et de se faire passer pour ʿAbd al-Aḥad, neveu de Dumīlka. Šīḥa l'accueille devant tous les autres et l'annonce aussi à la cour. Jusqu'au jour où le roi décide de quitter la ville quelques temps et désire emmener Šīḥa avec lui, ainsi que Kinyār. Celui-ci décline l'invitation à cause de ses deux prisonniers, Maʿrūf et Abū ʿAlī, car on lui a prédit qu'ils seraient libérés le soir de la fête de la Croix. Le roi lui dit qu'il mettra cinquante soldats à chaque porte. On

prépare la fête et, le soir du jour prédit, Šīḥa et ʿImād préparent leur coup, ʿImād arrive à la première porte et trouve les soldats égorgés, et ainsi à toutes portes. Il ne sait pas où se trouvent les prisonniers mais il voit une vieille qui apporte à manger à Abū ʿAlī qu'il délivre. La vieille lui indique le chemin pour accéder à l'autre prisonnier et ils découvrent Maʿrūf, sur une selle de marbre et enchaîné de tous côtés. ʿImād réussit à faire sauter certaines chaînes, ce qui permet à Abū ʿAlī de le porter. Mais la porte est fermée et ʿImād doit invoquer Šīḥa. La vieille apparaît et leur ouvre la porte. Kinyār a été alerté et la fuite paraît impossible lorsque la vieille femme, Umm Qaṭīr Bán, apparaît, les fait entrer chez elle et s'occupe d'eux. Maʿrūf est très mal en point et la vieille le soigne. Mais elle finit par les droguer et les réveille alors que le *babb* et son neveu arrivent l'un après l'autre, ainsi que le chef des soldats, al-Kūnt Ūrmān. ʿImād invoque Šīḥa qui arrive et qui rappelle à ʿImād ses conditions. Puis il les ramène à la taverne. Pendant ce temps, les autres les cherchent toujours et vont à la maison de Umm Qaṭīr Bān où ils trouvent les chaînes et la selle. Il ne reste plus que la taverne, mais Šīḥa évite la première perquisition grâce à un document que le *babb* avait signé au moment de la location de la taverne. Šīḥa propose un plan il va les droguer et les livrer. Lorsque le *babb* et Kinyār arrivent il les drogue aussi et échange leurs vêtements avec ceux des fugitifs. Il écrit un message qu'il signe du sceau du *babb* et l'envoie à l'armée pour que tous se réunissent au bord de la mer pour voir la pendaison des musulmans. Maʿrūf est pris pour le *babb* et il ordonne qu'ils soient pendus sur leur propre bateau. On fait venir des caisses du trésor et les marins du bateau qui prend la mer devant la foule réunie sur la plage pour voir le spectacle. Les marins croient que leur capitaine va être pendu et ils veulent couler le bateau, mais Abū ʿAlī se révèle à eux. Il ordonne que l'on fasse feu sur la ville et ils détruisent ainsi le palais de l'amiral Kinyār. Puis ils prennent la route d'Alexandrie, avec des coffres pleins de victuailles.

ʿArnūs Ibn Maʿrūf (p. 139)

Maʿrūf pense à son fils, ʿArnūs qu'il n'a pas revu depuis qu'il avait cinq ans. On interroge Kinyār à son sujet et il répond qu'il l'a adopté, mais que, vers l'âge de dix ans, ʿArnūs à tué le fils du roi qui s'était épris de lui. Le maître d'école, craignant le roi, lui dit qu'il s'agit d'un accident ; le *babb* découvre que c'est ʿArnūs qui l'a tué. Il fait pendre le maître et veut faire mettre à mort ʿArnūs que Kinyār considère comme son fils. Arrive Ğawān à qui on raconte toute l'histoire et qui demande à Kinyār si c'est vraiment son fils. L'autre finit par dire qu'il l'a trouvé et ramené de l'île de Ğūn, et al-Burṭuquš s'exclame qu'il s'agit du fils de Maʿrūf et de la reine Maryam al-Zunnārīya. Ğawān a un plan : il part pour al-Burduqān et va trouver le

babb al-Maġlawīn à qui il explique l'affaire et lui demande de prendre ʿArnūs à ses côtés. Al-Maġlawīn écrit une lettre avec une histoire prétendant que, dix ans auparavant, sa femme enceinte avait désiré prendre la mer. Arrivée à l'île de Ǧūn, elle avait accouché dans le monastère, mais elle était revenue sans l'enfant, prétextant que les moines l'avaient pris. Or, l'enfant avait un signe distinctif, un grain de beauté sur la joue, et il apprit ainsi qu'en fait ʿArnūs était son fils. Il exige qu'on le lui rende, et il l'élève comme son fils. L'enfant grandit et devient duc, à la tête d'une puissante armée.

Arrive Muḥammad, le fils de Šīḥa, avec un message diqnt qu'al-Diyābrū ʿArnūs s'apprête à attaquer l'Islam. Maʿrūf décide qu'il veut aller voir son fils.

65

Manquent les pages 1 et 2

Šīḥa envoie ʿImād au Caire avec Abū ʿAlī et une lettre pour le roi, lui expliqant la libération de Maʿrūf. Tous décident de se rendre à la forteresse pour l'accueillir.

Puis on raconte l'histoire de ʿArnūs auprès d'al-Maġlawīn, *babb* d'al-Burduqān. Régnant sur trente-six autres pays, il a coutume de recevoir le tribut des divers rois. Mais une année, étant malade, c'est ʿArnūs qui reçoit le tribut. Tous sont impressionnés par lui, et le roi a peur qu'il ne désire prendre sa place. L'année suivante, il écrit aux rois en leur disant de refuser de payer et en promettant à celui qui tuera ʿArnūs un pays en récompense. Puis il envoie ʿArnūs réclamer les tributs. Devant la résistance des rois, il les tue un par un et prend leurs fils avec lui et, à chaque fois, choisit un des dignitaires pour le remplacer. Arrivé au trente-sixième roi, celui-ci lui ouvre tout grand les portes et lui donne sa fille Kātrīn en mariage. Mais celle-ci, la nuit de noce, lui dit qu'il s'agit d'un stratagème et que le roi son père va le trahir. Il tue le roi et repart pour Sofia, capitale d'al-Burduqān. Al-Maġlawīn prend peur et, sachant que ʿArnūs a un penchant pour sa fille Mārīna, que ʿArnūs croit être sa sœur (car Ǧawān lui a dit qu'al-Maġlawīn était son vrai père), il imagine un stratagème grâce à son ministre : ils vont empoisonner une femme qui ressemble à Mārīna, lui faire des funérailles en grande pompe et placer Mārīna dans un couvent.

Pendant ce temps, ʿArnūs revient avec une armée formidable, car à chaque fois qu'il a tué un roi il a pris 1000 de ses soldats avec lui. Un jour, alors qu'ils campent, il voit une lumière qui provient d'une grotte. Il s'approche, entre et trouve une porte de cuivre. Puis il entend une voix qui lui demande de décliner son identité

s'il veut que la porte s'ouvre. Il décline une première identité en tant que fils d'al-Maġlawīn, mais rien ne se passe. Il décline sa deuxième identité, fils de Kinyār, mais rien ne se passe non plus. La voix lui dit alors de lire au dessus de la porte et il découvre sa véritable identité, fils de Maʿrūf. Il entre, et voit la statue d'un homme en cuivre, et celle d'un cheval. La voix lui dit de prendre l'armure et les armes. Il revient au camp. Puis il rentre à Sofia. Là, il apprend que Mārīna est morte et il jure de ne plus rentrer dans la ville. Mais un jour, assis au bord de la mer, près du couvent où Mārīna est enfermée, il rencontre un moine qui lui dit être seul au couvent avec Mārīna. Il la rejoint et elle lui révèle qu'il n'est pas le fils du *babb*. Il demande alors au moine de les marier sur le champ. Puis il envoie une ambassade auprès du *babb* qui arrive au couvent. ʿArnūs le frappe, mais l'autre se justifie et rentre à Sofia. ʿArnūs assiège la ville. Mais Ǧawān arrive avec un plan. Il va trouver ʿArnūs et lui dit que le *babb* veut une dot pour sa fille. ʿArnūs se rend au *dīwān* et le *babb* lui demande de prendre trois villes musulmanes : Alep, Damas et Jérusalem.

Pendant ce temps, Maʿrūf est en route pour voir son fils. Comme il a faim, il entre dans une ferme et demande à une femme de lui donner à manger, mais il ne peut s'empêcher de raconter son histoire et il se fait droguer par elle. En fait il s'agit de Šīḥa qui lui fait jurer de ne raconter son histoire à personne. Mais, sur la route, il rencontre des soldats et, comme il a de nouveau faim, il se met à leur raconter son histoire. On le drogue une nouvelle fois, et on charge un soldat de le ramener en Qayṭalān. De nouveau, il en appelle à Šīḥa qui n'est autre que le soldat. Il lui fait de nouveau ses recommandations et le laisse partir. Il arrive près d'un oued et il est frappé par une pierre que des soldats viennent de lui jeter pour le mettre en garde car rôde un lion qu'ils cherchent à tuer. Maʿrūf fait face au lion et le tue. Lorsque ʿArnūs apprend cela, il le fait venir et lui donne à manger. Ǧawān veille et tente par tous les moyens de se débarasser de lui. ʿArnūs refuse de le tuer et il insulte Ǧawān qui écrit une lettre qu'il signe du sceau du roi et qu'il fait porter à ʿArnūs : Mārīna est malade et seul le sang d'un musulman pourra la sauver. Mais ʿArnūs ne bouge toujours pas. Ǧawān finit par les droguer tous les deux. Il envoie Maʿrūf au *babb* avec un soldat qui n'est autre que Šīḥa et qui délivre une nouvelle fois Maʿrūf. ʿArnūs est furieux contre Ǧawān. L'armée va se mettre en route et ils mettent Maʿrūf dans une cage (lui ne désire qu'une chose c'est de voir son fils et de rester près de lui). Mais par trois fois il est délivré par Šīḥa et par trois fois il désire retourner auprès de son fils qui n'a toujours pas compris qui il est. Šīḥa le libère encore plusieurs fois, mais Maʿrūf retourne toujours près de son fils.

Rencontre avec la supérieure d'un couvent de jeunes filles nobles, pour laquelle ʿArnūs éprouve du désir. Elle l'accueille une fois et il retourne la voir.

Manquent les pages 141-142

On reprend avec une discussion entre ʿArnūs et Šīḥa. Celui-ci veut convaincre ʿArnūs de ne pas poursuivre son projet. Il produit le mouchoir que lui avait donné Mārīna et qu'il lui a pris un soir qu'il délivrait Maʿrūf. Il prévient ʿarnūs que celui qui a pris ce mouchoir de dessous son oreiller pourrait bien revenir lui couper la tête. Il libère une nouvelle fois Maʿrūf et lui conseille de revenir en terre d'Islam et d'aller avec lui rejoindre le roi au Caire. Mais l'autre refuse toujours. Šīḥa dit qu'il va partir pour Gênes pour ramener la mère de ʿArnūs. Au camp, on trouve ʿArnūs drogué et, lorsqu'il se réveille il dit qu'il a vu Šīḥa et que c'était en fait la supérieure du couvent. On va au couvent et on trouve la supérieure droguée. Maʿrūf revient au camp et Ǧawān convainc ʿArnūs de le tuer. Il s'apprête à le faire, à regret, lorsque l'on frappe à la porte du pavillon. Il s'agit d'un bataillon de la région de Jérusalem qui se rallie à lui sous le commandement de Sayf al-Masīḥ. Mais en fait il s'agit de Baybarṣ et des capitaines *fidāwīyeh* qu'al-Burṭuquš reconnaît. Il va prévenir Ǧawān qui fait venir ʿArnūs pour l'avertir. Pendant ce temps, les autres délivrent Maʿrūf et ce sont les retrouvailles. ʿArnūs est tout content et il prévient Ǧawān qui reconnaît tout de suite un plan des musulmans. D'ailleurs ceux-ci ne se cachent pas à ʿArnūs qui les invite à passer trois jours avec lui dans le camp. La première nuit Saʿd monte la garde. Mais Ǧawān a un plan.

66

Ǧawān a demandé au commandant de placer une armée dans le *wādī* et de provoquer les musulmans. Ibrāhīm se bat avec le commandant qui l'entraîne avec lui vers le *wādī* où il est encerclé par les soldats. Peu à peu, les autres *fidāwīyeh* se joignent à la bataille qui est gagnée par les musulmans. Son plan ayant échoué, Ǧawān essaie encore de rejeter la responsabilité du massacre sur Ibrāhīm qui rappelle ici devant le roi comment ʿArnūs l'a protégé lorsqu'il revenait de Rome. ʿArnūs accompagne le roi et les *fidāwīyeh* jusqu'à la mer où ils s'embarquent pour Alexandrie. Ǧawān tente encore de semer la discorde en faisant tenir des propos désobligeants pour le roi par ʿArnūs, espérant que le roi le tuera et qu'il pourra annoncer que c'est le fils de Maʿrūf et ainsi semer la discorde entre eux. Mais le plan échoue encore. Le roi ayant conseillé à ʿArnūs de se rendre à Swaydīya il demande à al-Burṭuquš s'il vaut mieux s'y rendre par terre ou par mer ; l'autre lui conseille la mer.

Le roi retourne à Alexandrie où des troupes d'ismaéliens attendent. Comme le roi ne veut pas d'eux au Caire, il les envoie avec Maʿrūf à Lattaquié, puis de là à

la forteresse Ṣahyūn où ils doivent attendre des nouvelles de l'arrivée de ʿArnūs. Réception de Maʿrūf à la forteresse.

La Bataille de ʿArnūs à Swaydīya (p. 51)

Baybarṣ passe en revue toutes ses troupes et se met en marche pour Hama où il est rejoint par tous les *fidāwīyeh* en grande pompe. Le but est d'impressionner ʿArnūs et de faire en sorte qu'il se convertisse. L'armée arrive à Swaydīya et, du haut d'un mirador, ʿArnūs se fait expliquer et nommer les bataillons et leurs chefs par al-Burṭuquš. Ğawān prévient ʿArnūs que Baybarṣ et les autres vont prétendre qu'il est en fait musulman.

On suit le protocole et Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade avec une lettre. Mais Maʿrūf lui demande cette lettre, qu'il finit par lui donner, et le suit au camp ennemi. Finalement, Ibrāhīm fait son rituel habituel. Dans la lettre, le roi explique à ʿArnūs qui il est, mais l'autre s'obstine et renvoie une déclaration de guerre. Saʿd se rend également au camp ennemi : il entre dans le pavillon de Arnūs et lui vole son couvre-chef, ainsi que celui de Ğawān. ʿArnūs envoie une lettre au roi en lui disant que s'il avait su qu'il convoitait sa coiffe, il lui en aurait fait cadeau.

Les bataillons se suivent sur le champ de bataille, jusqu'au jour où ʿArnūs lui-même entre en lice. Baybarṣ envoie Maʿrūf en lui demandant de le faire prisonnier. Mais au lieu de cela, il lui enseigne l'art de la guerre. Lorsqu'il apprend cela, le roi envoie Ibāhīm à sa place.

Il manque un feuillet

67

Finalement, et pendant plusieurs jours, c'est Baybarṣ lui-même qui se rend au combat et il finit par faire prisonnier ʿArnūs. Arrive le fils de Šīḥa qui annonce l'arrivée de son père avec Maryam, la femme de Maʿrūf et mère de ʿArnūs : elle raconte son histoire à son fils. ʿArnūs veut à présent avoir la version de Maʿrūf, mais celui-ci est lié par un serment à Šīḥa de ne raconter son histoire à personne. Šīḥa, lui, dit comment il a sauvé Maryam en se faisant passer pour un médecin et en organisant sa fuite avec l'aide de son fils Muḥammad.

Le roi réunit tous les dignitaires et passe la sentence de mort par une *fatwā* sur ʿArnūs. A ce moment-là un rituel a lieu pendant lequel Maʿrūf raconte, en vers, son histoire. Alors ʿArnūs se convertit. Il part en procession avec les dignitaires musulmans vers son camp. Al-Burṭuquš réalise tout de suite qu'il s'est converti et

prévient Ǧawān. Arrivé au camp il fait libérer les prisonniers musulmans, et dit aux fils des rois Francs qu'il traîne partout avec lui de démobiliser les hommes et de rentrer en pays Franc, car lui est musulman. Il se souvient alors de la porte de la grotte qu'il n'avait pu ouvrir en déclinant ses identités franques, mais seulement en proclamant qu'il était le fils de Maʿrūf. Un des fils de rois, Markanṭīn, prend alors la parole. Il désire suivre ʿArnūs et devenir musulman : les autres fils des rois font la même chose et se convertissent avec leur armée. ʿArnūs interroge Ǧawān pour tenter de connaître la vérité de sa bouche, mais il continue de mentir, et c'est al-Burṭuquš qui donne la vraie version des faits concernant ʿArnūs. Ǧawān tente encore de soulever les généraux et la bataille s'engage, ʿArnūs et son père Maʿrūf combattant côte à côte. L'armée des Francs est mise en déroute et al-Burṭuquš et Ǧawān s'enfuient par la mer. Le *babb* al-Maġlawīn apprend qu'un roi, Ṣāṭrus s'attaque à lui car il lui avait promis sa fille Mārīna pour son fils Turs al-Naṣrānīya. Ǧawān arrange l'affaire en disant à Ṣāṭrus que Mārīna n'est pas la fille du *babb* et que c'est en fait lui qui a des droits sur elle. Il accepte de la lui donner pour son fils, mais exige une dot : la tête de ʿArnūs et les têtes des fils des rois des Balkans.

Pendant ce temps, le roi organise le retour de l'armée. Il demande à Maʿrūf de rentrer dans sa forteresse avec son fils pour voir sa parenté, puis de le rejoindre au Caire. ʿArnūs est reçu à la forteresse Ṣahyūn, puis est conduit de forteresse en forteresse et de ville en ville jusqu'au Caire où on l'accueille en grande pompe.

Au *dīwān*, le roi récompense ʿArnūs et lui donne le nom de Sayf al-Dīn ʿArnūs. Reste la question de Maʿrūf et Šīḥa, dont tout le monde se demande comment elle va se terminer. Šīḥa présente le manteau d'apparat et les attributs de la souveraineté des forteresses à Maʿrūf disant qu'il n'en était que le dépositaire en son absence. Tout le monde se réjouit, mais Maʿrūf s'adresse aux ismaéliens, leur disant qu'il désire se défaire de cette charge et la confier à un autre qu'il désignera, tous devant signer un document précisant qu'ils acceptent son choix. Ils signent et Maʿrūf désigne Šīḥa à qui tous prêtent obéissance. Šīḥa lui aussi procède à des nominations de charges. Il ne reste plus qu'à régler la question de la circoncision de ʿArnūs.

68

Šīḥa arrive au *dīwān* avec un plateau de pommes qu'il distribue aux présents. ʿArnūs reçoit les siennes et fait comme il l'a vu faire : il les sent et se retrouve drogué. Šīḥa le fait transporter dans une autre pièce et procède à la circoncision, puis il ramène ʿArnūs et le réveille. Enfin les *fidāwīyeh* retournent dans leurs forteresses.

Ṣāṭrus et son fils Turs al-Naṣrānīya (p. 2193)

Le texte reprend ici le retour de Ǧawān et ce qui a déjà été dit au sujet de la discorde entre Ṣāṭrus et le *babb* al-Maġlawīn. Ǧawān prétend à Ṣāṭrus que Mārīna n'est pas la fille du *babb* et que c'est lui-même qui en a la charge. Il demande comme dot la tête de ʿArnūs et celle des fils des rois. Ṣāṭrus et son fils Turs al-Naṣrānīya se mettent en route.

Baybarṣ reçoit une lettre d'Alep prévenant que Ṣāṭrus est arrivé, et une autre de Lattaquié, prévenant que la ville est prise par Turs al-Naṣrānīya. Le roi nomme ʿArnūs commandant des armées, mais celui-ci prend la route d'Alexandrie avec son armée, et exige d'Abū ʿAlī des navires pour se rendre à Lattaquié. Celui-ci refuse sans un ordre du roi, mais son fils, ʿAlī Būǧī se met sous les ordres de ʿArnūs et réunit les équipages et les navires. Ils arrivent à Lattaquié.

Pendant ce temps, le roi demande des nouvelles de ʿArnūs et des préparatifs et les *fidāwīyeh* qui ont attendu qu'il pose la question, répondent qu'il est parti pour Alexandrie avec son armée. Le roi est furieux et il se met lui-même en route pour Swaydīya.

Devant Lattaquié, ʿArnūs maîtrise le port mais se demande comment il peut faire pour prendre la ville le plus rapidement possible. La nuit il ne peut pas dormir et il entend la toile du pavillon que l'on déchire. Il s'agit d'un général bulgare, Martīn al-Maš, venu relever Turs al-Naṣrānīya avec une armée, qui veut couper la tête de ʿArnūs. Celui-ci le tue et, avec son père, lui coupe la tête et le jette à la mer. Puis ʿArnūs met les habits de Martīn, et se fait ouvrir les portes de la ville. Aussitôt l'armée musulmane entre et prend la ville. Mais Turs est déjà parti pour Swaydīya et il voit arriver l'armée de Martīn al-Maš, défaite. Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār a rejoint ʿArnūs qui est très impressionné par lui. L'armée de ʿArnūs s'approchant, Turs décide de tenter sa chance et de lui couper la tête, mais ʿArnūs le fait prisonnier et une bataille s'engage avec les Bulgares qui sont mis en fuite. ʿArnūs fait mettre Turs sur une croix et se dirige vers Swaydīya.

La bataille s'engage et ʿArnūs coupe la tête de Turs devant son père. Les renforts musulmans arrivent avec le roi. Mais Ǧawān n'a pas dit son dernier mot et, avec l'aide d'un soldat qui se fait passer pour quelqu'un de l'armée des fils des rois, il capture ʿArnūs et Maʿrūf, fait sonner la retraite, puis les enlève. Baybarṣ, n'ayant pas de nouvelles de ʿArnūs et Maʿrūf, décide de partir à leur recherche avec Ibrāhīm et Saʿd. Ils vont de forteresse chrétienne en forteresse chrétienne, sans succès.

***Dīwān* Kātrīn fille d'al-Mankubīrd (p. 2241)**

Ǧawān ramène ses deux prisonniers au *babb* al-Mankubīrd qui n'est pas très chaud pour faire la guerre, car il a peur de Šīḥa. En effet, celui-ci lui apparaît la nuit et lui dit de libérer les prisonniers, sinon il lui coupera la tête le lendemain soir. Le *babb* raconte cela à Ǧawān qui, immédiatement se met à la recherche de Šīḥa dans tout le palais. Ils finissent par le trouver dans la chambre de la mère du *babb*. Šīḥa prisonnier avec les autres, le *babb* est rassuré et se met à préparer la guerre et envoie Ǧawān prévenir les forteresses chrétiennes et rameuter les soldats. Cependant, ʿArnūs a un plan : il demande à voir le *babb* et lui dit qu'il a été converti à l'Islam par magie, mais que le charme n'opère plus. Il jure être revenu à la véritable religion et comme preuve il boit du vin avec eux. Le *babb*, tout content s'en va au harem et là, sa fille, Kātrīn, lui suggère de lier ʿArnūs à sa cause par le mariage. Le *babb* suggère alors que Kātrīn elle-même l'épouse, ce qui la ravit car c'est exactement ce qu'elle voulait. Elle réfléchit un instant, pour la forme, puis accepte. La nuit de noce, ʿArnūs reste assis avec elle une heure, puis s'apprête à partir. Elle lui demande pourquoi il ne l'a pas prise et il lui répond qu'elle est impure, et qu'il désire qu'elle se convertisse à l'Islam. Elle comprend qu'il n'a pas en fait renié l'Islam et elle se convertit. Il l'épouse et elle lui donnera un fils : Mīrūn.

Ǧawān ayant eu vent de ce revirement de ʿArnūs se méfie et se précipite auprès du *babb*. Il désire tester ʿArnūs et lui demande de couper la tête de son père Maʿrūf. ʿArnūs se retourne alors contre les chrétiens et il s'en suit une bataille, mais il finit par être repris et mis en prison. Ǧawān, tranquille repart préparer la guerre. Kātrīn demande alors à son père d'avoir accès aux prisonniers, car, dit-elle, elle désire tourmenter ʿArnūs pour le punir de ce qu'il a fait. Ainsi, tous les soirs elle le fait sortir de prison pour passer du bon temps avec lui. Maʿrūf, décidemment très naïf, s'imagine que la fatigue de son fils, lorsqu'il les rejoint dans la cellule, vient des tourments qu'il a subis. Šīḥa, lui, n'est pas dupe. Pendant ce temps, le roi, Ibrāhīm et Saʿd sont toujours à la recherche de Maʿrūf et ʿArnūs. Ils arrivent à al-Ankubār, s'approchent du palais, voient la lumière briller à une fenêtre. Ibrāhīm s'approche et voit le spectacle de ʿArnūs et Kātrīn : il frappe à la porte et il est reçu par Arnūs qui, en apprenant que le roi est là, fait ranger la pièce par sa femme. On délivre les prisonniers et tous partent pour préparer le camp des musulmans et amènent Kātrīn avec eux.

69

Manquent des pages

On comprend que le *babb* d'al-Mankubīrd tente de s'allier avec le *qān* Halawūn, mais celui-ci est lié par un pacte avec Baybarṣ. On apprend la raison pour laquelle il se trouve là : ayant appris par un devin qu'il profiterait de la faiblesse de Baybarṣ tel jour, il a réuni son armée pour se trouver sur place au moment donné. Baybarṣ lui donne un délai pour rentrer chez lui, et il demande une prolongation pour pouvoir être là au moment opportun. Ce moment arrive, car Ǧawān a un plan pour convaincre le *qān* de se joindre à eux : il demande au *babb* al-Mankubīrd de provoquer Baybarṣ en combat singulier, de lui annoncer qu'il a eu une vision et qu'il s'est converti, puis de le frapper par derrière. Le *babb* s'exécute, mais, au moment de frapper, sa main tremble et il blesse seulement Baybarṣ, puis il s'enfuit. Bataille, pendant laquelle Baybarṣ ayant perdu beaucoup de sang, s'évanouit sur son cheval qui erre jusqu'au camp de Halawūn. Celui-ci l'expédie dans son pays et renvoie le cheval au camp musulman. L'armée de Baybarṣ pense alors qu'il est mort, mais Ibrāhīm prend les choses en main. Il part en ambassade auprès du *qān* Halawūn. La lettre est prétenduement de la main de Baybarṣ, et Ibrāhīm s'empare de Halawūn et le ramène prisonnier. Il fait la même chose avec le *babb* al-Mankubīrd et leur demande où se trouve Baybarṣ, sous peine de leur couper la tête. Halawūn dit qu'il est à la forteresse al-Qaram dont le capitaine est un certain Šāh Yāqūt.

Manquent deux pages.

On comprend que Šīḥa et Ibrāhīm essayent de délivrer Baybarṣ. Ibrāhīm se fait prendre ; Šīḥa arrive avec la tête de Yāqūt et les délivre. Mais il semble y avoir un différend entre Ibrāhīm et Šīḥa. Ils arrivent au camp musulman où ils sont accueillis par ʿArnūs.

Manquent quatre pages.

Apparemment le différend entre Ibrāhīm et Šīḥa s'est aggravé. Ibrāhīm sort son poignard et le roi intervient. Ibrāhīm s'exile à Azruʿ et Saʿd le suit. Mais il tombe malade et demande à Saʿd d'aller chercher un médecin à Damas, en secret. Arrivé à Damas, Saʿd entend parler d'un médecin maghrébin qui fait des merveilles et refuse tout paiement (*ḥāǧǧ* ʿAbd al-Quddūs). Il le ramène sur son dos (car l'autre ne peut ni marcher, ni monter un animal, dit-il) et *ḥāǧǧ* ʿAbd al-Quddūs soigne Ibrāhīm et le guérit. Il lui montre aussi comment il peut transformer le cuivre en or et n'a donc pas besoin de paiement. Ibrāhīm veut savoir comment ça marche, et l'autre le lui montrera à deux conditions : il ne s'en servira pas plus que deux fois par an, et il se mettra trois ans à son service. Ibrāhīm marchande les trois ans qui retombent à un an. Mais à Damas, il craint toujours d'être reconnu dans ses tâches domestiques par quelqu'un et *ḥāǧǧ* ʿAbd al-Quddūs lui propose un déguisement. Il

le drogue ainsi que Saʿd, les passe au noir, et leur met des vêtements de femme. Puis il les emmène avec lui à Gênes et les vend à un maître forgeron.

Pendant ce temps, au Caire, le père d'Ibrāhīm vient trouver le roi car son fils a disparu et il blâme Šīḥa. Le fils de Šīḥa arrive et dit que son père est mourant depuis plusieurs jours. Le roi se rend à son chevet, mais vite l'autre le détrompe : ce n'était qu'une ruse pour éviter les plaintes de Ḥasan al-Ḥūrānī . Il dit qu'il a laissé Ibrāhīm et Saʿd à Gênes et le roi et lui se rendent à Alexandrie, puis de là, par bateau, à Gênes où ils les retrouvent. Šīḥa les rachète au forgeron, mais celui-ci va se plaindre au *babb* Ḥannā qui se précipite au port pour accueillir Baybarṣ. Ce dernier se plaint qu'il laisse des musulmans être pris en esclavage dans sa ville et lui fait payer une compensation. Ils repartent pour Alexandrie où les *fidāwīyeh* les attendent et, bien que Saʿd ait reçu des instructions pour ne pas dévoiler ce qui s'est passé, il leur raconte toute l'affaire. Finalement tout rentre dans l'ordre.

Dīwān Asad al-Dīn al-Balāṭunusī (p. 2365)

En arrivant au *dīwān*, le roi remarque des biens déposés devant le palais. Il s'agit des paiements de ʿArnūs, Maʿrūf et ʿImād. Comme Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl et son frère al-Ḥanaš désirent rentrer dans la montagne, le roi leur confie ces biens pour qu'ils les remettent à la mère de ʿArnūs. Ils arrivent au pays d'al-Balāṭuns.

70

Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl et son frère se sont fait dépouiller par Asad al-Dīn al-Balāṭunusī. Ils rentrent au Caire et racontent leur affaire au roi. Les discussions vont bon train et le roi décide d'envoyer Ibrāhīm en ambassade avec une lettre ; puis ʿArnūs et Maʿrūf et enfin Šīḥa lui remettent une lettre pour Asad al-Dīn. En douce, Šīḥa demande à Ibrāhīm d'entrer au service d'Asad s'il le lui demande. Ibrāhīm arrive à la forteresse avec Saʿd et donne les lettres à Asad qui est furieux à leur lecture (toutes le flattent mais lui disent de se rendre au Caire). Il demande combien ils gagnent au service de Baybarṣ et il leur propose un meilleur salaire s'ils entrent à son service. Mais voici qu'arrive un tavernier qui apparemment vient se plaindre à Asad. Il lui donne une bouteille, l'autre boit et se retrouve drogué. Les gens de la forteresse prennent peur et s'enfuient et il ne reste plus que Šīḥa, Asad al-Balāṭunusī, Ibrāhīm et Saʿd. Šīḥa demande à Ibrāhīm de ramener Asad au Caire, et lui part de son côté. Arrivé au Caire, on le met en prison, mais il arrive à sortir de sa cellule, prend le sabre d'un Āġā qui passait par là et attend le *dīwān*. Le geôlier,

Aḥmad Ibn al-Dāyr vient prévenir le roi qui pense que c'est un des *fidāwīyeh* qui l'a délivré. Mais voici qu'Asad pénètre dans la salle du conseil et, prétendant être un suppliant, s'approche du roi et veut le frapper de son sabre, lorsque Maʿrūf le frappe. On l'attache et on le remet en prison. Mais Maʿrūf dit au roi qu'il est impossible de le maintenir en prison ; lui et son oncle Manṣūr al-ʿUqāb ont refusé l'obéissance, et le roi les envoie prisonniers auprès de ʿImād à la forteresse Ṣahyūn. Il les confie aux neveux de Ǧabal, al-Ḥanaš et Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl.

Mais Qalawūn fait écrire une *fatwā* contre Asad par l'émir des *fatwā*, qu'il fait ratifier par le Muftī et le *qāḍī*, en disant qu'il a entendu Asad dire à un autre *fidāwī* qu'il voulait couper la tête du roi. Lorsqu'il présente la *fatwā* au *dīwān*, Baybarṣ ne peut rien faire d'autre qu'exécuter la *šarīʿa*. Il envoie Ibrāhīm rattraper Sayf al-Dīn et ramener la tête d'Asad.

Lorsque Šīḥa rentre, son fils lui apprend ce qui s'est passé. Il entreprend de faire annuler la *fatwā* par une autre qu'il demande après une démonstration au *dīwān*. Puis il part rattraper Ibrāhīm.

Pendant ce temps, Sayf, son frère et Asad arrivent à Beyrouth où ils descendent dans une auberge. Ils demandent à manger et on leur apporte le repas, puis on leur donne du vin. Ils se mettent à boire, et Asad profite du fait qu'ils sont saoûls pour manger, boire et se libérer. Puis il attache Sayf et son frère à un arbre, lorsqu'arrive un cabaretier qui lui propose à boire, mais Asad se méfie. Šīḥa se révèle à lui, lorsqu'arrive Ibrāhīm qui va pour tuer Asad, Šīḥa tente de l'en empêcher et Asad profite de la confusion pour s'échapper sur la jument d'Ibrāhīm. Šīḥa les renvoie tous au Caire et continue de s'occuper de l'affaire.

Pendant ce temps, Asad arrive chez le *babb* al-Brinḏ de Tripoli qui lui conseille d'aller se cacher au monastère al-Qalamūn. Mais là, le patriarche le drogue et il pense qu'il s'agit encore de Šīḥa. Puis on frappe à la porte du monastère. Il s'agit du fils de Šīḥa qui vient rejoindre son père. Ils expliquent toute l'affaire à Asad et le libère. Muḥammad apprend à son père que le fils du roi de Qayṭalān, al-Ġarwīl a levé une armée avec l'aide de Bāšqirān (l'Empereur de Rome) et s'est rendu à Chypre. Šīḥa renvoie son fils au Caire avec la jument d'Ibrāhīm et une lettre pour le roi et pour ʿArnūs. Puis, déguisés, lui et Asad se rendent à Chypre. Là, on accueille le patriarche avec enthousiasme et il réunit un conseil où il demande à al-Ġarwīl pourquoi il a levé une armée. Il propose une ambassade auprès de Baybarṣ avec une rançon. Tous acceptent et il part avec quatre généraux, plaider la cause du *babb* al-Ṣalīb, de l'amiral Kinyār et du Kūnt Armān. C'est ʿArnūs lui-même qui demande la grâce de Kinyār car c'est lui qui l'a élevé, mais il considère après cela que sa dette envers lui est payée.

Le lendemain Asad qui a ôté son déguisement de sacristain se présente au *dīwān*. Comme il a prêté obéissance il est récompensé. Puis Šīḥa arrive et tout le monde se réjouit de son nouvel exploit. Asad retourne dans sa forteresse et fait envoyer l'argent et les biens qu'il avait détournés à la forteresse de Ṣahyūn, puis revient au Caire.

71

Lacune importante dans le manuscrit : environ sept fascicules.

[Šihāb al-Dīn]

Il semble que Baybarṣ, pour une raison ou une autre ait mis le siège à une forteresse : al-Marqab, tenue par al-ʿIlǧ . Mais il est aussi question d'une ville,ʿAtlīd, où se trouve Ǧawān et un *babb*, Aqrīṭaš. Šīḥa semble avoir monté un plan avec Šihāb al-Dīn (qui ne sait pas que c'est Šīḥa, mais croit qu'il s'agit d'un chirurgien). Baybarṣ et les autres (Ibrāhīm et Manṣūr Al-ʿUqāb) sont dans le coup. Mais au matin le roi manque à l'appel. Lorsque la nouvelle arrive à Ǧawān il pense que peut-être al-ʿIlǧ a fait le coup, mais ce n'est pas le cas. Ils pensent alors à Sarkīs, maître de la forteresse al-Aḥmar. Ils lui écrivent et il répond qu'en effet il détient Baybarṣ. Il propose de l'emmener chez al-ʿIlǧ et demande qu'on lui ouvre la porte de la forteresse. Les autres se réjouissent et préviennent al-ʿIlǧ . Mais tout cela est un plan de Šīḥa qui poste des hommes près de la forteresse et près de ʿAtlīd. Šihāb al-Dīn se présente chez al-ʿIlǧ, se faisant passer pour Sarkīs qui doit amener Baybarṣ. Al-ʿIlǧ lui ouvre, Šihāb al-Dīn attend que les hommes se soient rapprochés, puis il lui coupe la tête, et laisse les soldats s'occuper de la forteresse. Puis il se rend à ʿAtlīd où il se fait ouvrir la porte et appelle les soldats postés tout près par Šīḥa. La forteresse et la ville sont prises et Šihāb al-Dīn rapporte la tête d'al-ʿIlǧ au roi qui lui demande aussi celle du *babb*. Šihāb al-Dīn exécute l'ordre. On procède au partage du butin, puis arrive le chirurgien qui demande une faveur : la souveraineté des forteresses. Šihāb al-Dīn finit par comprendre qu'il s'agit de Šīḥa et il lui accorde son obéissance. Šīḥa raconte alors comment il a délivré les enfants de Šihāb al-Dīn de Ǧawān (référence à une séquence manquante).

Manque 51 pages

Apparemment, al-Saʿīd s'est rebellé contre son père et a disparu. Le roi le cherche et se trouve à Brousse lorsqu'il décide d'aller plus loin avec Ibrāhīm. Ils arrivent près d'Ankubār et voient un gardien de cochon dormant sous un arbre : c'est

al-Saʿīd qui a été fait prisonnier par Marīn un vizir du *babb* al-Mankubīrd. Ils se présentent à Marīn comme étant de la suite de l'Empereur Frīdrīk, et racontent que ce prisonnier est en fait un de leur serviteurs qui s'est échappé. Aussitôt Marīn s'empresse de le leur remettre et refuse tout paiement. Baybarṣ lui donne alors un joyau que Marīn montre à sa femme Marīna qui lui dit que trois personnes seulement possède un tel joyau : le *qān* Halawūn, l'Empereur Frīdrīk, et le Roi des musulmans. Il comprend alors de qui il s'agit. Il veut les dénoncer au *babb*, mais sa femme lui conseille au contraire d'aller se jeter au pied du roi qui ne manquera pas de le récompenser. Pendant ce temps, le roi tance son fils et Marīn arrive lui disant qu'en fait sa femme l'a reconnu. Ils mangent ensemble et Baybarṣ lui donne un ceinture de diamants, puis s'en retourne au Caire avec son fils et Ibrāhīm qui, à l'entrée du Caire, conseille d'attendre la nuit.

72

L'empoisonnement du Malik al-Ẓāhir

Un jour, Marīn se présente au *dīwān* et demande asile au roi et une charge car il a été victime d'extorsion et de représailles de la part du *babb* al-Mankubīrd. On raconte ce qui s'est passé après le départ de Baybarṣ (pages manquantes ou déchirées). Il s'installe dans un palais avec sa femme. Baybarṣ raconte toute l'affaire à sa Tāğ Baḫt qui désire voir Marīna, et elle entreprend de parfaire son arabe. Puis Marīn et sa femme décident de se convertir. On procède à la cérémonie et Baybarṣ leur prête le palais de Bādīs pendant que Marīn se remet de sa circoncision. Il lui donne aussi la permission de s'absenter du *dīwān* tous les jours, sauf le vendredi, pendant quatre mois. Marīn suit une séance avec un *šayḫ* qu'il invite au palais pour qu'il l'instruise. Le *šayḫ* accepte à condition qu'ils soient seuls. Il arrive avec son acolyte et, lorsqu'ils sont seuls, il enlève son vêtement pour révéler un habit de prêtre : il s'agit de Ğawān et d'al-Burṭuquš. Il semonce Marīn de s'être converti et lui dit de revenir à sa religion. Puis il demande à Marīna de se faire nommer à une fonction par la reine. Pendant trois jours elle ne se rend pas au harem et la reine la fait appeler pour savoir ce qui se passe. Marīna se fait nommer femme d'atours pour la nuit du vendredi. Ğawān lui donne des clefs pour qu'elle ouvre le placard où se trouvent les verres et il lui fait verser du poison dans chacun d'eux. Lorsque la nuit du vendredi arrive, la reine présente un verre au roi qui tombe empoisonné. On fait boire la préposée aux boissons qui tombe raide morte. On prévient Šīḥa qui arrive. Le roi est persuadé que c'est son fils al-Saʿīd qui a tenté de le tuer et il fait écrire une lettre ordonnant qu'on lui coupe la tête. Mais lorsqu'Ibrāhīm arrive dans le harem al-

Saʿīd a tenté de se suicider. Il l'emmène et le cache chez les *fidāwīyeh*, puis il sort un prisonnier, lui coupe la tête, et la porte au roi. Šīḥa envoie Saʿd chercher le moine Zaġraftūr qui, voyant à quelle vitesse Saʿd est arrivé du Caire, se convertit sur le champ à l'Islam. Il arrive et prévient Šīḥa qu'il s'est converti, mais lui demande de ne le dire à personne. Puis ils se mettent à soigner le roi.

Ǧawān se met en route et prévient tous les rois de la côte puis arrive à Ankubār, mais là le *babb* n'est pas tout à fait d'accord pour repartir en guerre contre les musulmans.

Dīwān des deux *babb-s*, al-Ḍamm et al-Šahīq (p. 3233)

Un jour arrive un marchand au *dīwān* du *babb* al-Mankubīrd qui apporte des nouvelles d'al-Ǧazā'īr : le roi étant mort, il laisse trois fils dont les deux plus âgés qui se disputent le trône. On les envoie en croisade pour prendre Jérusalem et on nomme le plus jeune pour gouverner. Il s'agit d'al-Ḍamm et al-Šahīq. Ǧawān les rejoint à Constantinople et leur dit ce qu'il faut faire. Al-Šahīq se rend à Jérusalem et prend la ville ; quant à al-Ḍamm il fait le siège d'Alep. Le vizir Šāhīn reçoit une lettre du gouverneur de Jérusalem, enfuit à Ġazza, et une du gouverneur d'Alep. Le roi, toujours souffrant, réunit un conseil. Il nomme son second fils, Aḥmad Šalāmiš à la tête du gouvernement, envoie Šāhīn à Jérusalem avec une armée, et Aydamur à Alep avec une autre.

D'un côté comme de l'autre, les choses ne se passent pas très bien et les armées de l'Islam n'arrivent pas à vaincre l'ennemi. Šāhīn demande de l'aide. Le roi décide d'envoyer son fils Aḥmad Šalāmiš avec une armée, mais les dignitaires freinent la marche et le jeune prince ne sait que faire. Le roi envoie Ibrāhīm qui le tance et met l'armée en marche pour Jérusalem. Ayant pris les choses en main, Ibrāhīm fait écrire une lettre signée du prince, la porte au *babb* sans cérémonie, et, lorsque le *babb* a lu la lettre, il lui coupe la tête et se met à se battre, en envoyant Saʿd prévenir Šāhīn. Finalement la ville est prise et Ibrāhīm écrit au roi pour lui demander la permission d'aller aider Aydamur. Ibrāhīm se rend chez quelques rois de la côte qui se réjouissent croyant Baybarṣ mort ou à l'agonie. Il veut leur jouer un tour.

Pendant ce temps, le *babb* al-Ḍamm apprend ce qui est arrivé à son frère et veut le venger. Il veut couper la tête de ʿArnūs. Ǧawān lui propose un plan. Il fait venir un *fidāwī* chrétien : Muʿtamir et le déguise en ismaélien, et lui-même et al-Burṭuquš en marchands *ʿağam*. Ils plantent leur tente près d'une source et envoient Muʿtamir auprès de ʿArnūs avec une lettre prétendue d'Aydamur. ʿArnūs et son père Maʿrūf suivent Muʿtamir, arrivent près de la source, sont accueillis par Ǧawān qui

les drogue. Puis arrivent Ibrāhīm et Saʿd ; Ǧawān ne veut pas croire al-Burṭuquš lorsqu'il lui dit qu'Ibrāhīm n'est pas sensible au *banǧ*. Ibrāhīm se méfie et prétend manger, et avec Saʿd, fait semblant d'être drogué. Lorsqu'al-Burṭuquš s'approche, il l'empoigne et l'autre déballe tout. Ils vont libérer ʿArnūs et son père, et Saʿd part à la recherche de leurs montures que Muʿtamir a cachées dans la forêt. A l'arrivée de Saʿd, Muʿtamir s'enfuit et, plus tard, délivrera Ǧawān et al-Burṭuquš. Puis Ibrāhīm, Saʿd, ʿArnūs et son père Maʿrūf s'approchent du camp d'al-Ḍamm à al-Swaydīya. Là, Ibrāhīm déguisé se présente devant al-Ḍamm, lui raconte la mort de son frère en mimant tous les gestes et finit par lui couper la tête. La bataille s'engage et les musulmans gagnent. Mais les *fidāwīyeh* semblent se détacher d'Aḥmad Šalāmiš, ce qui inquiète Šāhīn qui reçoit un message secret d'Ibrāhīm. Le lendemain, ʿArnūs renvoie Aḥmad Šalāmiš au Caire, et se déclare roi puisque, dit-il, le roi est supposé être mort. Šāhīn lui prête allégeance ainsi qu'Aydamur. Voyant cela, les autres font de même. ʿArnūs fait alors le tour des villes depuis Brousse jusqu'à Damas, et il envoie des messages aux rois de la côte.

73

Manquent 5 pages

Il semble que ʿArnūs demande le tribut aux rois de la côte et leur ordonne de se réunir à al-ʿArīš. Puis, après s'être rendu à Jérusalem, il prend l'argent à al-ʿArīš et fait route vers le Caire.

Pendant ce temps, Aḥmad Šalāmiš étant rentré au Caire raconte à son père ce qui s'est passé, lorsqu'arrive Ibrāhīm qui l'a suivi pendant tout le chemin et qui annonce qu'il s'agit là d'un plan. Arrivé au Caire, ʿArnūs se rend auprès de roi et demande de faire un examen de tout le personnel du harem. Arrivé à Marīna, il est persuadé que c'est elle la coupable de l'empoisonnement du roi. Il la fait avouer en lui promettant une charge pour Marīn, puisqu'après tout c'est grâce à elle qu'il a pu prendre le pouvoir. Il lui fait tout raconter devant le roi, y compris le rôle de Ǧawān, puis il tire son sabre et lui coupe la tête. Il se rend ensuite au *dīwān* où il révèle que c'est Marīn et sa femme qui ont empoisonné le roi, puis il tire son sabre et coupe la tête de Marīn. Le roi se fait transporter au *dīwān* et ne regrette qu'une chose, c'est qu'Ibrāhīm ait exécuté son ordre de tuer al-Saʿīd. Chaque dignitaire annonce qu'il donnerait bien telle somme d'argent pourqu'il ne l'ait pas fait (et Ibrāhīm fait les comptes dans sa tête). Ibrāhīm se rend chez les *fidāwīyeh* et arrive en grande pompe au *dīwān* avec al-Saʿīd. Le roi demande à ʿArnūs de rester au Caire jusqu'à ce qu'il soit rétabli.

L'Assassinat de l'amiral Kinyār (p. 3312)

Voici qu'une lettre arrive d'Alexandrie où des vols sont régulièrement commis. Le roi envoie ʿArnūs à sa place avec Maʿrūf à Alexandrie. Ils font un tour *incognito*, mais ne remarquent rien. ʿArnūs se fait apporter les registres des marchands étrangers et les passe en revue. Il demande à voir tous ceux qui désirent partir. Les dignitaires se moquent en cachette des procédés de ʿArnūs. Un jour on le prévient qu'un marchand qui désirait partir s'est soudain rétracté en voyant qu'il fallait qu'il se rende au *dīwān*. ʿArnūs fait venir Abū ʿAlī al-Baṭarnī et lui demande s'il a coutume d'inviter des marchands étrangers et s'il en a un chez lui. C'est le cas. On le fait venir et ʿArnūs le fait boire jusqu'à ce qu'il se reprenne dans ses réponses et que ʿArnūs lui fasse dire qui il est effectivement : c'est en fait un certain Ǧuwīl envoyé par l'Amiral Kinyār qui, apprenant l'empoisonnement de Baybarṣ, veut tenter de s'emparer d'Alexandrie. L'argent volé est déposé chez le trésorier du gouverneur, un certain Yūsuf Āġā al-Ḫaznadār, mamelouk que Yūsuf Āġā Ayduġmiš avait acheté à ʿAlī Āġā al-Warrāq du temps du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, sans savoir qu'il était chrétien.

ʿArnūs a l'intention d'envoyer Abū ʿAlī al-Baṭarnī et Yūsuf Āġā Ayduġmiš, devant le roi, mais ils plaident leur innocence et ignorance. ʿArnūs pose une condition : Abū ʿAlī al-Baṭarnī devra ramener la tête de l'Amiral Kinyār. Mais il se fait prendre dès son arrivée. Kinyār et son neveu le roi ʿAbd al-Ṣalīb arment une flotte et se rendent à Alexandrie avec leur prisonnier. En faisant un tour en ville un soir, ʿArnūs et son père tombent sur Kinyār déguisé et le prennent. On procède à un échange de prisonnier, mais Abū ʿAlī al-Baṭarnī coupe la tête de Kinyār. Une bataille navale s'en suit gagnée par les musulmans qui font prisonnier ʿAbd al-Ṣalīb. ʿArnūs l'envoie au roi avec la tête de Kinyār. Le roi le renvoie dans son pays.

La Reine al-Ṣafīra fille de Bāšqirān (p. 3345)

On fête ʿArnūs qui se rend sur le bateau d'Abū ʿAlī et qui se saoule. L'ancre est levée si bien que le bateau dérive et, au matin se retrouve près de Rome, sous les fenêtres du palais de la Reine al-Ṣafīra[9] fille de Bāšqirān. Souffrante de quelque maladie incurable, on l'a mise dans ce château construit spécialement pour elle. Abū ʿAlī al-Baṭarnī met le pavillon des bateaux marchands. La reine voit le bateau et ʿArnūs sur la plage. Elle le fait venir et lui demande son nom et d'où il vient. Il lui donne un faux nom et elle lui offre à boire. Puis elle lui raconte son histoire.

[9] Plus tard appelée « Ṣafrīna ».

Ayant appris que Mārīna, la fille du *babb* al-Maġlawīn s'était donnée à ʿArnūs sans le consentement de son père, elle lui a écrit une lettre de reproche. Mais Mārīna lui a répondu en lui envoyant un portrait de ʿArnūs, et al-Ṣafīra en est tombée amoureuse. Elle est tombée malade, si bien que son père, sur le conseil des médecins, lui a fait construire ce palais sur la plage. Elle lui dit que le portrait lui ressemble trait pour trait, si ce n'est un grain de beauté sur la joue droite. ʿArnūs enlève le maquillage qui cache son grain de beauté et se révèle à elle.

74

Il manque 25 pages.

On comprend que ʿArnūs prétend être redevenu chrétien et a accompli un haut fait pour le compte de Bāšqirān qui le nomme commandant de son armée. Le ministre Ġūrtšākūf suggère un mariage entre ʿArnūs et al-Ṣafīra

Manquent 17 pages

On comprend qu'al-Ṣafīra a fini par se convertir et a épousé ʿArnūs. La popularité de ʿArnūs s'accroît et Ǧawān en entend parler, si bien qu'il veut se rendre compte par lui-même. ʿArnūs arrive à persuader Ǧawān de sa sincérité. L'armée se met en route, avec ʿArnūs, Ǧawān, le comte Lūsyān[10] et Dūfuš. Le matin, ʿArnūs se lève tôt en cachette pour faire la prière de l'aube et il voit arriver dans sa tente Badr al-Ġafīr à qui il confie des lettres pour le Caire pour expliquer au vizir et au roi son plan. Il fait croire qu'il a soudoyé Šāhīn et la lettre qu'il reçoit en retour semble le démontrer si bien que tous sont convaincus. En revanche, al-Burṭuquš se doute bien qu'il se trame quelque chose et rigole en douce. ʿArnūs fait ainsi passer tout l'argent de l'expédition aux musulmans, en principe comme paiement de leur traîtrise. Mais l'armée franque, réduite, se trouve confrontée à toute l'armée musulmane, le roi lui-même s'étant déplacé.

En effet, toujours malade, il s'est vu en rêve sur le champ de bataille, et le lendemain, il est miraculeusement guéri et complètement rétabli. Ǧawān s'est enfui, mais Lūsyān et Dūfuš sont mis en prison à al-Ruḫām. Le roi rentre au Caire.

[10] Une correction au crayon dans le manuscrit indique qu'il s'agirait non pas de Lūsyān, mais de Kafrīn (l'autre fils du *babb*).

***Dīwān* ʿAlī Āġā Tarīmas (p. 3434)**

Une lettre arrive d'Alep. Un vizir de Halawūn est arrivé avec une suite de cinquante soldats et des cadeaux pour le roi et sa famille. Le roi le fait venir au Caire. Mais il semble que le plus jeune fils de Baybarṣ, Tāğ al-Dīn ait été oublié. Aḥmad veut lui donner l'étoffe qu'il a reçue en cadeau, car lui, en tant que *fidāwī* n'en a que faire. Mais il éclate une dispute entre lui et al-Saʿīd qui n'aime pas les *fidāwīyeh*. Le roi envoie Aḥmad au Ṣaʿīd avec quelques capitaines *fidāwīyeh*. Puis il fait venir un fabriquant de tissu renommé d'Alexandrie : ʿAbd Allāh Tarīmas, et lui demande de fabriquer une étoffe identique, pour couper court aux jalousies. Il le paie grassement et l'autre mène bon train, frimant devant ses collègues : il faut dire que bien que maître tisserand, il n'est pas très aimé. Cependant, il n'arrive pas à copier l'étoffe. Sa fille lui conseille d'aller trouver son neveu, ʿAlī, revenu de voyage. Il le trouve au port, démuni et le fait venir chez lui, lui donnant à manger, l'habillant et lui promettant sa fille en mariage. Il lui demande de copier l'étoffe persane, ce que ʿAlī fait. Puis il le renvoie chez sa mère et retourne au Caire prétendant avoir lui-même fabriqué l'étoffe. Mais il y a un poème inscrit dans l'étoffe que le roi remarque et dont ʿAbd Allāh ne sait rien. La supercherie est révélée lorsque ʿAlī arrive au *dīwān*, se plaignant d'avoir été spolié. Il raconte son histoire :

Le père de ʿAlī, Rašīd Tarīmas était un tisserand, bon et charitable, mais un jour, il frappe un mendiant. Son fils lui demande pourquoi ce geste et le père lui dit que ce mendiant est son propre frère :

Deux frères, Rašīd et ʿAbd Allāh ayant hérité de leur père, l'un prospère et l'autre dilapide son héritage. Il vient emprunter de l'argent à Rašīd, mais cela recommence plusieurs fois. Pourtant Rašīd fait en sorte qu'il ne manque de rien, jusqu'au jour où il le trouve en train de vouloir forcer sa femme. Alors il le jette dehors.

Mais, à la mort de Rašīd, ʿAbd Allāh produit un document et chasse la mère de ʿAlī et vend ce dernier à un tisserand perse. Le tisserand finit par apprendre l'histoire de ʿAlī qui, en fait, n'est donc pas un mamelouk, et l'amène chez lui où il se perfectionne dans sont art. Lorsqu'il meurt, ʿAlī ouvre une boutique à son compte. Un jour Halawūn le convoque pour qu'il fabrique une étoffe : celle qui est envoyée à Baybarṣ en cadeau.

Fin du fascicule 74

L'histoire n'est pas terminée, et malheureusement il semble qu'il manque plusieurs fascicules (au moins un ici) car le fascicule 75 est dans une tout autre histoire.

Néanmoins, on peut penser que ʿAbd Allāh est châtié, que ʿAlī épouse sa cousine, et qu'il prend la place (qu'il lui avait d'ailleurs cédée à la mort de son père) du maître des tisserands d'Alexandrie.

75

[Naṣīr al-Nimr]

Au cours d'une bataille, il semble que le roi soit blessé. Il est question à nouveau de Naṣīr al-Nimr que le roi fait rechercher. Il envoie aussi Saʿd dans la ville de Ṣaydā pour savoir ce qui s'est passé. Saʿd entre au *ḫan* et là, l'aubergiste, lui explique que le *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā a un frère, al-Ṭūdrīya qui lui-même a deux fils : al-Ṭūd et al-Farqad. Ayant vécu dans la montagne et réuni des soldats, ils se présentent à leur oncle, et al-Ṭūd tombe amoureux de sa cousine, Nūria, fille du *babb*. Mais la religion chrétienne lui interdit de l'épouser, alors que la religion musulmane le permet. Il est prêt à se convertir, puis, après le mariage à revenir au christianisme, mais on fait venir Ǧawān qui propose une autre solution : la naissance de Nūria fut, dit-il miraculeuse ; un ancien, Abū al-Nūr ayant frappé sur le dos de sa mère pour qu'elle engendre soit un garçon, soit une fille. Il lui donne la fille en échange de dix caisses d'or qu'il prendra en tuant tous les musulmans qui tentent de franchir le Pont des Filles de Jacob.

Le roi fait le siège de la ville et se présente un cavalier qui défie les musulmans et les prend comme prisonniers un à un. Ibrāhīm découvre qu'il s'agit de Naṣīr al-Nimr (qui réapparaît donc ici. On l'avait laissé au fascicule 62). Šīḥa propose de s'occuper de lui. Il découvre qu'après la bataille il se rend dans une église. Šīḥa se déguise en patriarche et se fait ouvrir la porte. Il attend le retour de Naṣīr, le drogue et l'emmène chez le roi. Puis il revient et prend al-Ṭūd et al-Farqad de la même manière, mais il les cache. Puis il réunit les *fidāwīyeh* au sujet de Naṣīr.

Tribunal de Naṣīr. On prononce les charges contre lui et Šīḥa s'apprête à l'égorger, mais sur une parole de Naṣīr, le roi intercède en sa faveur. Il semble que Naṣīr veuille bien servir le roi, mais pas Šīḥa. Le roi lui donne une fonction et lui demande de prendre la ville et les neveux du *babb*. Naṣīr entre dans la ville et cherche al-Ṭūd et al-Farqad en vain. Šīḥa prend dix hommes avec lui, passe par le souterrain et ramène le *babb* et ses neveux. Le roi libère le *babb* contre une rançon,

et emmène les neveux. Au matin, à Ġazza, ils ont disparus. Ibrāhīm accuse Naṣīr, mais le roi n'y croit pas car il lui a fait jurer de ne pas le trahir. Au Caire, Naṣīr n'apparaît pas au *dīwān*. Le roi demande où il se trouve. On lui dit qu'il s'est tourné vers la religion et fréquente une *zawīya*. Le roi se déguise et part à sa recherche dans le Caire. Il le retrouve dans une *zawīya* à l'extrémité de la ville, pratiquant le *ḏikr*.

Au bout de quelques jours, Qalawūn disparaît, puis c'est le tour d'Aḥmad Ibn Aybak. Baybarṣ fait rechercher les étrangers dans la ville, sans succès. On fait venir Naṣīr qui semble résigné à l'accusation et demande qu'on le mette en prison. Mais Manṣūr al-ʿUqrāb se porte garant de lui. En revanche son neveu (Asad al-Dīn) n'est pas très satisfait de la situation. Il lui conseille d'aller trouver Ibrāhīm et de se réconcilier avec lui, ce qu'il fait. Manṣūr al-ʿUqrāb regrette de s'être peut-être engagé à la légère et il va à la *zawīya* avec son neveu, mais il la trouve vide et la voisine leur dit que Naṣīr est parti. Manṣūr retourne voir Ibrāhīm qui le couvre devant le roi, disant que c'était une ruse pour voir ce qui allait se passer. Manṣūr part à la recherche de Naṣīr et Ibrāhīm et Saʿd le suivent de près.

Pendant ce temps, Naṣīr s'est arrêté dans une auberge, et il se cache lorsqu'il voit arriver Manṣūr, puis lui assène un coup qui l'assomme. Cependant il doit fuir car Ibrāhīm arrive. Celui-ci réveille Manṣūr et découvre al-Fardaq dans une pièce. Il lui demande où « il » se trouve, et l'autre répond qu'il est prisonnier dans la forteresse al-Šaqīf. Ibrāhīm se demande d'abord de qui il parle, puis il comprend qu'il s'agit de Šīḥa. Puis Ibrāhīm découvre les deux émirs dans un coffre.

On retourne raconter tout cela au roi qui s'étonne qu'il y ait une forteresse chrétienne au milieu des forteresses de l'Islam. On raconte l'histoire de cette forteresse.

Comme beaucoup de forteresse, celle d'al-Šaqīf se trouvait sous le contrôle de Maʿrūf. Il avait attribué celle-ci à Šahīd, bien que son véritable propriétaire soit un chrétien : Šahīm. A la disparition de Maʿrūf, beaucoup de capitaines de forteresse se sont rendus à sa recherche. Un jour, Šahīd se présente à la forteresse et y trouve une jeune fille, Riyāḥīya, qu'il demande en mariage. Son frère, Riyāḥ dit à la jeune fille de prétendre qu'elle veut se faire nonne. Mais elle accepte le mariage. A la mort de Šahīm, le fils fait semblant de se montrer affable envers le couple, mais il cherche une occasion de les tuer. Alors que la jeune femme est enceinte de sept mois, Šahīd a un rêve/vision lui conseillant de cacher sa femme dans un souterrain seulement connu de lui et de son père avant lui. Riyāḥ arrive avec des cadeaux, et la jeune femme court se cacher, alors que Riyāḥ investit la forteresse et tue Šahīd. Elle trouve refuge auprès de l'émir Ṣabāḥ et, lorsqu'elle donne naissance à un fils, prénommé Falak, il l'élève comme le sien.

Ibrāhīm arrive à la forteresse tenue par Riyāḥ, Naṣīr et al-Ṭūd. Ils retiennent Šīḥa prisonnier, et reconnaissent, malgré son déguisement, Ibrāhīm qu'ils font prisonnier. Saʿd, lui, réussit à s'échapper avec la jument d'Ibrāhīm. Il va prévenir Baybarṣ qui envoie une lettre à l'émir Ṣabāḥ. C'est son « fils » qui la reçoit et qui apprend du même coup le secret de sa naissance. Il part conquérir la forteresse qui lui revient de droit. Entre-temps, Baybarṣ s'est aussi rendu à la forteresse avec les *fidāwīyeh*. L'émir Falak provoque Riyāḥ en duel et lui coupe la tête. Pendant ce temps, sa mère s'est introduite dans la forteresse avec des émirs, par le souterrain, et délivre Ibrāhīm et Šīḥa. Al-Ṭūd est pris, alors que Naṣīr a pu s'enfuir par le souterrain. Le roi reçoit Falak et sa mère et leur confie la forteresse.

76

Manque la page 1

En route, Naṣīr rencontre Ǧawān et al-Burṭuquš, qu'il prend d'abord pour Šīḥa et son fils. Ǧawān réussit à le convaincre et lui remet une lettre pour ʿArnūs, imitant l'écriture du roi et lui demandant de remettre les deux prisonniers, Dūfuš et Kafrīn, à Naṣīr. ʿArnūs, croyant Naṣīr dans les bonnes grâces du roi, lui remet les prisonniers, mais avec quand même quelque appréhension. Naṣīr revient auprès de Ǧawān qui s'en retourne à Rome avec Dūfuš et demande à Naṣīr de l'attendre auprès du *babb* al-Mankubīrd. Mais Naṣīr, complètement obsédé, voit Šīḥa partout et coupe la tête de tous ceux, de petite taille, qui s'approchent de la porte du palais, semant la terreur dans la population.

Šīḥa arrive chez ʿArnūs et apprend la libération des rois. Il raconte à ʿArnūs l'affaire Naṣīr, et prend les choses en main. Il se déguise en patriarche et se rend à al-Ankubār, mais, sur la route, on le prévient de ce qui l'attend s'il s'approche de Naṣīr. Il va dans un monastère proche et, par ruse, prend la place du prieur. Il contacte le *babb* qui cherche une solution pour Naṣīr et lui dit de le droguer et de l'emmener au monastère. A présent, il veut rattraper Ǧawān pour récupérer Dūfuš. Arrive son fils Muḥammad qu'il laisse en charge du monastère et de Naṣīr.

[La chevauchée de Dūfuš] (p. 24)

Pendant ce temps, Naṣīr est arrivé à Rome. Dūfuš rentre dans son palais et fait la fête avec sa concubine, Fasīdqa, et jure de ne plus jamais combattre l'Islam. Mais arrivent deux frères, fils du roi d'al-Ǧazā'īr, Hūd et al-Damkīn qui proposent d'aller chercher l'argent pris par ʿArnūs, lorsqu'il a combattu, prétendument pour

Bāšqirān, et ramené cette reine (Ġazāla, fille de ʿAyn Nuwayrid al-Sāḥira). Quatre des fils de Bāšqirān veulent se joindre à l'expédition : Ṣalbūn, Ṣalīb al-Rūm, Kasīr et Kasīb. Ils montent un plan d'attaque depuis Chypre, pour prendre Jérusalem, Ġazza, Alep, Damas et al-Ruḫām, la ville de ʿArnūs.

Manquent 2 pages.

Šīḥa s'est déguisé et se fait passer pour un certain Būnwā al-Šabardī. Il loge auprès de Dūfuš pour qui il joue du *nay*, et à qui il raconte ce qui est arrivé au *babb* Francis de Sīs, en rapport avec Ǧawān (voir épisode de la prise de Sīs). Dūfuš le présente au *dīwān* et al-Burṭuquš murmure à Ǧawān qu'il s'agit encore de Šīḥa, mais l'affaire se retourne contre lui. Ǧawān part pour al-Ankubār et demande au *babb* où se trouve Naṣīr. Le *babb* lui explique ce qui est arrivé et lui indique le monastère al-Nāʿūra. Ǧawān s'y rend, et le voyant arriver, Muḥammad se retire. Il trouve Naṣīr, toujours aussi obsédé, et l'emmène à Rome où, lui dit-il, il trouvera Šīḥa, sous les traits de Būnwā.

Šīḥa conseille à Bāšqirān de, non seulement diviser son armée, mais de faire partir chaque section à un mois d'intervalle de l'autre ; il espère ainsi que les musulmans pourront les vaincre plus facilement.

Ǧawān arrive à Rome avec Naṣīr, alors que Šīḥa est en train de jouer du *nay* pour Dūfuš et sa maîtresse, il le montre à Naṣīr et lui dit de lui couper la tête à la faveur de la nuit. Mais Šīḥa les a vu l'observer ; aussi, le soir, il drogue Dūfuš et sa maîtresse, s'habille comme elle, l'habille comme lui, la couche dans son lit et se couche auprès de Dūfuš. Si bien que Naṣīr prend la maîtresse de Dūfuš pour Šīḥa et lui coupe la tête qu'il ramène au Caire, l'accroche à la porte du *dīwān* avec un message disant qu'il s'agit de la tête de Šīḥa. Ce qu'Ibrāhīm refuse de croire.

Pendant ce temps, ʿArnūs est prévenu de l'arrivée d'une armée franque à Chypre. Il arme des navires et fait route vers Chypre. La bataille a lieu sur terre et sur mer. ʿArnūs tue les quatre fils de Bāšqirān avant de tomber lui-même sous les coups ennemis. Ǧawān le croit mort et emmène son corps à Gênes, avec ceux des fils de Bāšqirān. Il donne l'ordre aux marins de ne dévoiler à personne la présence du corps de ʿArnūs. Mais le *babb* Ḥannā, grand-père de ʿArnūs, ayant l'habitude de faire un tour sur le port, voit le bateau et rencontre Ǧawān et al-Burṭuquš. Ce dernier lui dit tout et conduit le *babb* auprès du corps de ʿArnūs. Le *babb* l'emmène et ordonne qu'on le lave, mais on s'aperçoit qu'il est encore vivant. Ils le conduisent au harem et le *babb* fait venir des chirurgiens. Il jure de distribuer de l'argent à tous les prisonniers, de les libérer et les renvoyer chez eux si ʿArnūs est sauvé.

La nouvelle de la mort de ʿArnūs arrive à Maʿrūf par ʿAlī Būğī. Maʿrūf, complètement désespéré continue à se battre tous les jours. ʿAlī Būğī tente de le ravitailler sous les coups de canons de l'ennemi.

Pendant ce temps, Ğawān rapporte les corps des fils de Bāšqirān à leur père qui s'en prend à lui pour avoir causé leur mort. Mais Šīḥa plaide pour lui et le sauve de l'exécution. Il conseille au *babb* d'envoyer une expédition menée par Dūfuš au *babb* Ḥannā pour récupérer ʿArnūs et le mettre à mort. Al-Burṭuquš est toujours convaincu que Būnwā est en fait Šīḥa. Il l'espionne une nuit avec Ğawān, et ils le voient en train de pratiquer la magie. La nuit suivante ils l'observent avec Dūfuš.

Les bateaux arrivent à Gênes et Šīḥa les fait accoster dans un endroit tranquille. Il attend la nuit et se rend auprès de ʿArnūs et lui dévoile son plan. Le lendemain, Ğawān envoie une lettre au *babb*, exigeant qu'on lui remette ʿArnūs, sinon il fera détruire la ville. Le *babb* ne sait que faire, mais ʿArnūs les rassure : qu'on le livre et il sera libre. On le conduit sur le bateau de Dūfuš et Būnwā demande que l'on fasse route vers Alexandrie, car il se fait fort de prendre le bateau d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī et la ville par la magie. Arrivé à Alexandrie, il attend la nuit et monte sur le bateau d'Abū ʿAlī et lui dévoile son plan. Ils écrivent au gouverneur d'Alexandrie et à Baybarṣ. Le lendemain, par un tour de magie, dix bateaux d'Alexandrie sont sous sa coupe et les portes de la ville s'ouvrent à lui. La population se soumet.

Le roi reçoit les nouvelles et se met en route pour Alexandrie. Šīḥa va trouver Ibrāhīm, lui explique tout et lui dit ce qu'il faut faire. Ibrāhīm arrive avec un message et semble effrayé par la présence de Būnwā. Celui-ci organise une fête au cours de laquelle il prétend exécuter ʿArnūs. Al-Burṭuquš sort de la salle car il ne veut pas voir ce spectacle, mais Šīḥa sort le rejoindre et lui fait comprendre qui il est. Devant ce tour de force, al-Burṭuquš se convertit à l'Islam. Šīḥa fait alors boire aux autres une boisson droguée, puis délivre ʿArnūs et retourne auprès du roi pour lui raconter ce qui s'est passé.

77

[La rébellion de ʿArnūs]

Après toutes les explications données au roi par Šīḥa, on se préoccupe de Maʿrūf, bloqué à Chypre, et combattant toujours Damakīn. L'armée n'a plus rien à manger, mais ʿAlī Būğī refuse de partir sans Maʿrūf. Les navires déjà armés partent pour Chypre avec ʿArnūs et le roi. Le père retrouve son fils et Baybarṣ envoie

Ibrāhīm en ambassade auprès de Damakīn. Celui-ci demande un délai de quatre mois pour prendre des ordres de Bāšqirān, mais Baybarṣ déclare l'état de guerre immédiat. Entre en lice Naṣīr, du côté des chrétiens. Baybarṣ demande à Šīḥa de s'occuper de lui. Šīḥa découvre sa cachette dans un monastère, prend la place de la prieure et drogue Naṣīr. Il le ramène au roi et on s'apprête à l'exécuter. Il se tourne vers les uns et les autres et, finalement c'est ʿArnūs, touché par une de ses paroles, qui demande grâce pour lui. On lui donne une charge et il prend les armes contre les chrétiens. Šīḥa entonne son chant de guerre. Il se bat contre Damakīn et le décapite.

Le roi décide d'amener ʿArnūs avec lui au Caire, car il commence à avoir trop d'ennemis. Là, on met Dūfuš, Ǧawān et al-Burṭuquš en prison. A Rome, Bāšqirān réunit un conseil et réclame vengeance contre Baybarṣ pour la mort de ses fils. On lui fait remarquer que le roi ne savait rien de toute cette affaire et que le seul coupable, c'est ʿArnūs. On lui conseille d'envoyer un ambassadeur à Baybarṣ pour réclamer la libération des prisonniers, une compensation et ʿArnūs. C'est le neveu de Bāšqirān, Marīn qui est chargé de cette ambassade. Šīḥa se trouvant au conseil, il prévient le gouverneur d'Alexandrie et le roi pour que l'on prépare l'accueil de Marīn, comme lors de sa première ambassade. Marīn est reçu au *dīwān*, mais la séance tourne mal. ʿArnūs s'énerve à la lecture de la lettre de Bāšqirān, insulte Marīn qui se réfugie auprès de son ami Aydamur et, menacé par ʿArnūs, prononce la *šahāda* ; mais ʿArnūs, plein de colère, lui coupe la tête. Puis, Aydamur ayant une parole désobligeante, il s'en prend à lui, lui porte un coup et coupe sa chaise en deux. Dūfuš, Ǧawān et al-Burṭuquš entendent ce qui se passe, mais comprennent de travers : ils pensent que c'est Aydamur qui a tué Marīn et que ʿArnūs cherchait à le protéger. Voyant ʿArnūs partir avec Naṣīr, ils l'appellent et lui demandent de les libérer. ʿArnūs les emmène avec lui. Lorsque le roi apprend la fuite de ʿArnūs et la libération des prisonniers, il est furieux. Les *fidāwīyeh* se taisent.

Ǧawān propose à ʿArnūs de revenir avec lui à Rome. Il se charge d'obtenir le pardon de Bāšqirān : ainsi, ʿArnūs retrouvera sa femme et son fils, et il aura une place au *dīwān*, s'il redevient chrétien. ʿArnūs reçoit une lettre du roi lui demandant de revenir au Caire et de restituer les prisonniers. Mais Ǧawān agit en véritable Satan, lui rappelant les affronts qu'il vient de subir. Après un échange de lettres assez froides des deux côtés, ʿArnūs poursuit sa route vers Damas, Homs, Hama, Alep et finalement al-Ruḫām. Il a décidé de retourner à Rome et de revenir au christianisme. Il l'annonce aux fils des rois des Balkans et à son père, mais aucun d'eux ne désire le suivre. Maʿrūf tente de le retenir, mais il le rejette. Baybarṣ apprend la nouvelle qui se répand à travers le royaume par divers échanges de courrier.

Pendant ce temps, Bāšqirān reçoit un rapport faussé de l'événement. Il accepte de pardonner à ʿArnūs qui arrive en grande pompe à Rome. Une nouvelle fois, Bāšqirān s'apprête à attaquer l'Islam, avec ʿArnūs à la tête des troupes, et un autre de ses fils, Dūmār. L'armée se met en route, passe par al-Ankubār et s'installe près d'Alep, à Swaydīya. ʿImād al-Dīn prévient le roi qui demande à Ibrāhīm et à Saʿd de porter une lettre à Maʿrūf pour l'informer de la situation, puis il se met en route avec l'armée pour Damas. Maʿrūf reçoit la nouvelle, réunit les gens de sa forteresse, et fait son testament : il distribue ses armes aux capitaines, rend sa dot à sa femme et fait ses adieux aux gens de la forteresse. Son visage est transfiguré et une étrange lueur brille en ses yeux. Les *fidāwīyeh*, cependant, s'étonnent qu'il ne lègue rien à Ibrāhīm.

78

[Le martyr de Maʿrūf]

Le roi envoie Ibrāhīm avec un message pour ʿArnūs, mais Maʿrūf demande la permission de le lui remettre. Il tente une dernière fois de convaincre son fils qui le rejette et l'humilie publiquement. Le roi se trouve confronté à ʿArnūs sur le champ de bataille.

Manque 1 page.

Le combat : On comprend que la lance de ʿArnūs a été empoisonnée par Ğawān, à son insu. Le roi est ramené dans la citadelle d'Alep. Pour avoir de ses nouvelles, Ğawān pénètre dans la ville, égorge un *šayḫ* qui distribue de l'eau miraculeuse à la population, et prend sa place. Ibrāhīm le reconnaît, prévient la population et s'empare de Ğawān qui possède l'antidote du poison. Il accepte de sauver Baybarṣ si on lui laisse la vie sauve. Il a besoin du lait d'une vache jaune. Ibrāhīm parcourt la ville et rencontre une paysanne, dont le mari est mort au cours des événements, qui mendie avec ses enfants. Or, justement, elle possède une vache jaune. On emmène la vache dans la citadelle et on donne un document exemptant de tribut le village de la paysanne. Ğawān guérit le roi, et Ibrāhīm le jette par dessus le mur de la forteresse, le faisant tomber dans un tas d'excréments. C'est ainsi qu'al-Burṭuquš le trouve. La cause semble désespérée pour les musulmans car les munitions manquent et le chargement de poudre que l'on a envoyé chercher est intercepté par les chrétiens. Maʿrūf décide de prendre les choses en main. Il poste ses hommes à chacune des portes de la ville avec leurs arcs à flèches, et se charge lui-même de la plus importante, la porte d'Antioche. Il fait ses adieux, en privé, à

Ibrāhīm et lui confie tout ce qui lui reste : sa couronne, son manteau et sa lame. Il lui dit que cette lame ne doit pas appartenir à plus de sept guerriers. Lui même était le sixième et Ibrāhīm doit être le dernier, il faudra qu'on l'enterre avec lui lorsqu'il mourra. De même elle ne peut être transmise que de main à main, et il lui montre ce qu'il faut faire. Il demande à Ibrāhīm de l'enterrer dans un linceul qui a trempé dans l'eau du puits de Zamzam. Ibrāhīm se rend dans le *sūq* chez un boutiquier de sa connaissance qui possède un tel linceul qu'il gardait pour lui-même. Il l'offre à Ibrāhīm qui veut le payer car Maʿrūf le lui a fait promettre. Le boutiquier prend alors l'argent, puis il le rend à Ibrāhīm en cadeau.

Ǧawān indique à Dūmār ce qu'il doit faire et où il doit aller pour couper la tête de Maʿrūf. Tous les soirs, après le combat, Maʿrūf se place sur le pont et attend Ibrāhīm qui vient lui porter à boire. Dūmār fera semblant d'être Ibrāhīm, arrivera par derrière et lui coupera la tête. Mais le premier soir il n'a pas le courage de le faire. Le second soir, en revanche, il lui porte deux coups mortels, puis s'enfuit. Maʿrūf arrive à retourner vers la porte, s'assoit, appuie sa tête ensanglantée contre le mur, et meurt. Ǧawān veut être sûr qu'il est mort et il envoie des hommes pour l'achever. Mais lorsqu'ils arrivent, Dieu envoie une brise qui fait bouger la barbe de Maʿrūf, à chacun de leurs trois assauts. Ils prennent peur, le croyant toujours vivant, et s'enfuient. Ibrāhīm arrive et le trouve mort. Il l'emmène à la citadelle où on s'apprête à le laver. Pendant ce temps, Ǧawān voulant être sûr que Maʿrūf est mort, envoie un *fidāwī* chrétien, Karhīt, déguisé à la citadelle. Ibrāhīm raconte alors ce que lui a légué Maʿrūf, mais les *fidāwīyeh* ne le croient pas et ne sont pas d'accord. Il propose alors un test : la lame ira à celui qui pourra la tirer de son fourreau. Tous essaient, les uns après les autres, sans succès. Ibrāhīm se place pour tirer la lame du fourreau ; Maʿrūf ouvre l'oeil droit, et sa main vient toucher la lame. Mais les *fidāwīyeh* ne sont toujours pas d'accord. Ibrāhīm propose un autre test. Ǧabal, cependant, se met du côté d'Ibrāhīm car il se souvient d'une parole de Maʿrūf lorsqu'il était revenu de prison : voyant Ibrāhīm (qu'il n'avait jamais vu auparavant), il s'était écrié : voilà un des sept. Al-ʿUqrāb tente sa chance, aidé par les autres, mais en vain. Ibrāhīm tire la lame sept fois de suite, en récitant la *fātiḥa* et, la dernière fois, coupe la tête d'un *fidāwī*. Tous s'émeuvent de cet acte, mais Ibrāhīm leur dit qu'il s'agit d'un chrétien. C'est le chrétien envoyé par Ǧawān. On transporte Maʿrūf jusqu'à une maison du *sūq* où une femme ouvre et leur dit que la tombe de Maʿrūf est bien dans cette demeure. Le roi la transforme en *zawīya*.

Le roi et Ibrāhīm craignent que les *fidāwīyeh* ne veuillent s'en prendre à ʿArnūs. Aussi le roi leur demande de l'épargner s'il se repent et s'il revient pour venger son père.

Ne voyant pas revenir Karhīt, Ǧawān se rend à la porte d'Alep pour avoir des nouvelles de Maʿrūf. Il entend quelqu'un prier pour Maʿrūf et annonce la nouvelle de sa mort à Dūmār. Il l'envoie prévenir ʿArnūs, mais se garde bien de l'accompagner. Les *fidāwīyeh* et Ibrāhīm se sont rendus déguisés près du pavillon de ʿArnūs et ils assistent à l'annonce de la mort de son père : ʿArnūs tire son épée et décapite Dūmār, puis il crie vengeance. Les *fidāwīyeh* et l'armée attaquent. Ǧawān prend la fuite avec al-Burṭuquš. Au cours de la bataille, un chevalier arrive en renfort. La bataille finie, ʿArnūs repart pour al-Ruḫām. Le roi lui fait parvenir une lettre par Saʿd. Le roi demande qui est le chevalier venu en renfort et à qui l'on doit la victoire : il s'agit du frère de Maʿrūf, Ismāʿīl Abū al Sibāʿ, parti à la recherche de Maʿrūf depuis vingt-cinq ans. Comme il est retourné dans sa citadelle, le roi lui envoie une lettre par Ibrāhīm pour lui demander de se présenter à lui. Ibrāhīm est reçu par Ismāʿīl (son oncle) qui ne le connaît pas et qui s'étonne de le voir porter l'armure et les armes de Maʿrūf. Il lui demande de les enlever. Mais, pendant la nuit, Ismāʿīl rêve de Maʿrūf qui lui reproche son geste et le menace. Par crainte, le lendemain, il prie Ibrāhīm de reprendre les effets de Maʿrūf. Ibrāhīm lui fait comprendre qu'il estime en être le propriétaire légitime. Ismāʿīl lit la lettre du roi et prend l'invitation comme un ordre dont il s'offense. Il s'en suit un duel entre Ismāʿīl et Ibrāhīm, interrompu par l'arrivée du roi qui, sur les conseils des *fidāwīyeh* a suivi de près Ibrāhīm.

79

[ʿArnūs dans la Vallée du Feu et à Ǧazahīl]

Baybarṣ explique à Ismāʿīl ce qui s'est passé, la mort de Maʿrūf et la vengeance de ʿArnūs. Puis il retourne au camp, attendant le retour de ʿArnūs et l'arrivée d'Ismāʿīl.

Pendant ce temps, Saʿd est arrivé auprès de ʿArnūs et lui donne la lettre de Baybarṣ qui lui pardonne et lui demande de revenir. Mais ʿArnūs, fou de chagrin et de remords, part seul à la dérive. Il se dirige vers une vallée maudite, dite la vallée du feu. Ǧawān, apprenant cela se réjouit car personne n'en est jamais revenu. Il se rend à al-Qayqabūn pour lancer une offensive contre la ville de ʿArnūs, al-Ruḫām. Le *babb* al-Aṣfīn accepte sa proposition.

Baybarṣ apprend par un marchand que ʿArnūs a été vu près d'al-Qayqabūn. Il retourne au Caire et là, deux nuits de suite, il rêve de Maʿrūf qui lui rappelle son pacte avec lui et son fils. Baybarṣ décide de partir à la recherche de ʿArnūs avec Ibrāhīm et Saʿd. A Damas, il envoie Ibrāhīm auprès de son ancien maître, le *šayḫ*

Muḥyī al-Dīn al-Nawawī qui lui dit de se rendre en Andalus. Baybarṣ va trouver ʿUmar Ibn al-Ǧazzār, capitaine de vaisseau sous les ordres d'Abū ʿAlī, et lui demande de le conduire en Andalus, puis se déguise en derviche. Arrivé en Andalus, Baybarṣ voit la foule en émoi, pleurant sur un prisonnier que l'on s'apprête à exécuter. Il se rend au *dīwān* et, là aussi, tout le monde pleure sur le sort du prisonnier. Le roi d'al-Andalus, Mūlāy ʿAbd al-Salām lui apprend que le *babb* al-Ranṭā'il lui doit un tribut annuel : une vierge chrétienne est tirée au sort et al-Ranṭā'il doit alors verser un tribut équivalent à une rançon conforme au rang de la jeune vierge. Cette année, c'est la fille du *babb*, al-Ranṭā qui a été tirée au sort et la rançon est bien sûr très élevée. Or, lorsque Mūlāy ʿAbd al-Salām a envoyé son frère, Sabʿ al-Andalus pour recevoir le tribut, il s'est fait prendre après un duel avec un chevalier, invité du *babb*, qui lui a expliqué que cette année et l'année suivante, le tribut ne pourra pas être versé. Mūlāy ʿAbd al-Salām pense que son frère s'est laissé corrompre et on s'apprête à l'exécuter. Baybarṣ leur suggère de provoquer un nouveau duel pour voir ce qui se passe, et si Sabʿ al-Andalus a dit la vérité. Il se fait prendre à nouveau, et l'on découvre que ce chevalier est en fait ʿArnūs. Celui-ci demande à Baybarṣ, Ibrāhīm et Saʿd, de se rendre auprès du *babb* et de corroborer l'histoire qu'il va lui raconter. C'est alors que l'on raconte comment ʿArnūs en est arrivé là.

Grâce à la prière, ʿArnūs réussit à sortir de la vallée du feu, à l'étonnement des gens. Il arrive à Ǧazahīl et descend dans une auberge où il tombe malade. L'aubergiste, Abū Maryam, en profite pour le dépouiller, puis le jette dehors. Sa fille, Maryam a honte pour son père, le prend chez eux en cachette et le soigne. Un jour, elle égorge une dinde et la lui prépare, elle va pour lui chercher de l'eau et, pendant ce temps, apparaissent Maʿrūf et Ǧamr qui tendent leur main sur le plat et lui disent de manger. Maryam les voit et demande à ʿArnūs qui sont ces gens ; il lui explique et elle se convertit à l'Islam l'épouse. La mère et le père découvrent l'affaire et ʿArnūs, à présent rétabli, les jette dehors. Ils vont se plaindre au *babb* qui fait venir ʿArnūs et lui demande qui il est. Il refuse de répondre tant qu'on ne lui aura pas rendu ses biens. Il décrit ses vêtements et ses richesses, et le médecin qui l'a vu à son arrivée au *ḫān* confirme son dire. Abū Maryam est confondu et dit avoir distribué les biens aux différents dignitaires du conseil. On les rend à ʿArnūs et le *babb* fait pendre Abū Maryam. ʿArnūs dit alors au *babb* qu'il est Yatmūrid, fils du *babb* al-Maġlawīn, et qu'il s'est disputé avec son père. Le *babb* le fait entrer au *dīwān*, jusqu'au jour où arrive Sabʿ al-Andalus pour réclamer le tribut. ʿArnūs propose de se charger de l'affaire et le *babb* lui promet sa fille al-Ranṭā en mariage. Puis arrive Baybarṣ. Voilà ce qu'a raconté ʿArnūs à Ibrāhīm.

Baybarṣ, Ibrāhīm et Saʿd se déguisent en généraux et se présentent au *babb* comme étant à la recherche de ʿArnūs, de la part de son père le *babb* al-Maġlawīn, pour le réconcilier avec lui. ʿArnūs épouse al-Ranṭā qui lui donnera un fils, Yatmūrid. Après quelques jours, ils repartent ; mais, en route, ʿArnūs les quitte et prend un autre chemin. Baybarṣ est furieux car il croit que ʿArnūs est allé retrouver sa nouvelle femme. Il fait étape en Andalus, puis repart pour le Caire.

[La rébellion d'Ismāʿīl] (fol. 37r.)

La nouvelle arrive de Brousse de la prise de la ville de ʿArnūs, al-Ruḫām. Badr al-Ġafīr arrive avec d'autres mauvaises nouvelles, mais le roi, furieux ne lui pose aucune question. Badr parle alors à Ibrāhīm et lui apprend la révolte d'Ismāʿīl qui a pillé le grenier de Hama. Ibrāhīm demande au roi la permission de rejoindre Ismāʿīl, prétextant que celui-ci a l'intention de libérer al-Ruḫām.

Ismāʿīl tient des propos rebelles aux hommes lorsqu'arrive Baybarṣ avec ses mamelouks. Ibrāhīm couvre Ismāʿīl qui, finalement, ne dit rien. Baybarṣ le fait commandant des *fidāwīyeh*, et Ismāʿīl part pour al-Ruḫām où se trouve le *babb* al-Aṣfīn. Là, il rencontre un patriarche qui lui parle de la conquête de la ville par ʿArnūs, puis de celle du *babb*. Il lui apprend aussi qu'un *fidāwī* chrétien, al-Muʿtamir, s'est emparé du harem de ʿArnūs et emmène les femmes à Rome. Il dit avoir été sollicité pour prévenir un certain Ismāʿīl pour qu'il les délivre. Ismāʿīl lui révèle son identité et le patriarche propose de l'aider contre un document lui accordant un vœu (il dit à Ismāʿīl que ce vœu est de restaurer et de faire revivre un monastère du quartier chrétien de la ville). Ismāʿīl lui signe le document et le patriarche le conduit à l'intérieur de la ville, puis jusqu'à la porte où Ismāʿīl découvre les gardes égorgés. Le patriarche, bien sûr est Šīḥa qui recherche toujours l'obéissance des *fidāwīyeh* récalcitrants, par la ruse et non par la force. Grâce à ce stratagème, les portes de la ville sont ouvertes aux musulmans qui reprennent al-Ruḫām.

80

(Changement de main, chevauchement)

ʿArnūs dans la Vallée du feu et à Ǧazahīl

On reprend l'histoire de ʿArnūs au moment du rêve du roi, lorsqu'il voit Maʿrūf et qu'il en parle à Ibrāhīm. Le texte se poursuit de la même manière que le fascicule précédent, avec quelques changements. Les dernières pages du fascicule continuent l'histoire à partir de la fin du fascicule 79.

Le harem de ʿArnūs est parti avec Ǧawān depuis dix jours, selon les informations des fils des rois des Balkans. Ismāʿīl décide de partir à sa recherche avec Naṣīr et quelques hommes. Le roi repart pour le Caire.

81

***Dīwān* Ibrīza al-Qannāṣa**

Voici donc que ʿArnūs arrive à al-Bašqāt et qu'il entre dans un jardin merveilleux, avec un palais construit pour la reine Ibrīza al-Qannāṣa par son père, le *babb* Baḫtrīn car elle souffre de mélancolie. ʿArnūs attache son cheval à un arbre, s'installe et s'endort.

Du palais, les sept suivantes de la reine aperçoivent le cheval. Umm Ǧuwīl, une vieille nourrice (ce nom est corrigé au crayon dans le manuscrit en « Umm Ṣalīb al-Rūm »), s'approche et, devant la beauté de ʿArnūs ne peut s'empêcher de l'embrasser. Puis toutes les suivantes arrivent, tour à tour. La reine prévenue fait venir ʿArnūs dans le palais. Elle lui offre à boire, puis lui raconte son histoire. Ayant entendu dire que la fille du *babb* al-Maġlawīn s'était donnée à ʿArnūs sans le consentement de son père, elle lui a écrit une lettre de reproche. Mais Mārīna lui envoie un portrait de ʿArnūs et Ibrīza al-Qannāṣa en tombe amoureuse. Elle dépérit et son père, ne sachant que faire, suit l'avis des médecins et lui construit ce palais et ce jardin. Mais, le roi al-ʿAnīd, suzerain du *babb* Baḫtrīn veut faire épouser Ibrīza al-Qannāṣa à son fils, Furṭūnis. Après de nombreuses tergiversations, al-ʿAnīd envoie un ultimatum au *babb* Baḫtrīn. ʿArnūs demande à voir le portrait : c'est lui, à l'exception d'un faux grain de beauté dont il explique le secret à Ibrīza al-Qannāṣa. Elle se convertit et l'épouse.

Mais Umm Ǧuwīl s'aperçoit de la situation et veut en faire profiter son fils Ǧuwīl. Elle écrit au *babb* al-ʿAnīd pour lui expliquer ce qui se passe. Le *babb* écrit à Baḫtrīn et exige sa fille pour son fils. Baḫtrīn rend visite à sa fille qui, le voyant venir, demande à ʿArnūs de dire comme elle. Elle raconte à son père l'histoire de ʿArnūs, en partie vraie, et celui-ci corrobore son récit. Baḫtrīn leur montre la lettre

du *babb* al-ʿAnīd. ʿArnūs prend les choses en main et fait envoyer une lettre de défi à al-ʿAnīd qui prend immédiatement les armes. ʿArnūs fait faire dix mille uniformes de l'armée d'al-ʿAnīd dont il habille les hommes de Baḫtrīn. Puis, il les mêlent aux hommes d'al-ʿAnīd et se rend en ambassade auprès de lui, lui coupe la tête et tue son fils. Les hommes de Baḫtrīn, déjà en place, mettent l'armée d'al-ʿAnīd en déroute. Baḫtrīn donne sa fille en mariage à ʿArnūs qui lui demande la discrétion sur sa présence.

Un jour, al-Qannāṣa demande à ʿArnūs, qu'elle croit bon chasseur, de lui ramener une gazelle. Lui ne sait pas très bien comment s'y prendre, mais il part à la chasse et entend, provenant d'une grotte, les plaintes d'une femme, appelant ʿArnūs à sa rescousse. Il entre dans la grotte et trouve ses deux femmes avec Muʿtamir. Il tue Muʿtamir et confie ses femmes à al-Qannāṣa. Les femmes lui racontent comment, dans un premier temps, elles ont été sauvées par al-Burṭuquš qui avait l'intention de les conduire à Rome chez l'autre épouse de ʿArnūs, al-Ṣafīra, mais les ayant laissées pour aller chercher à manger, elles ont été retrouvées par Ǧawān qui autorise Muʿtamir à faire d'elles ce qu'il veut. C'est ainsi qu'il les a emmenées dans la grotte pour abuser d'elles.

Pendant ce temps, Ǧawān attend le retour de Muʿtamir, et al-Burṭuquš revient avec les provisions. Voyant Ǧawān, il se précipite à la recherche des femmes. Il trouve Muʿtamir, mort dans la grotte. Il revient vers Ǧawān et le conduit à la grotte où il découvre à sontour le cadavre. Ǧawān sait que quatre hommes seulement sont capables de porter un tel coup : Baybarṣ, Ibrāhīm, Bāšqirān et ʿArnūs : l'un d'entre eux doit donc être dans les parages, mais il croit que ʿArnūs est mort dans la vallée de feu. Il se rend à al-Bašaqāt auprès du *babb* qui d'abord ne veut rien lui dire, puis lui avoue que ʿArnūs est là. Ǧawān le convainc de le livrer à Bāšqirān avec les femmes. Il refuse de le prendre par la violence, mais Ǧawān lui propose de l'inviter avec sa fille et de les droguer, ce que fait le *babb.* Il les attache et met les deux autres femmes en sûreté.

Mais Šīḥa, déguisé en Ǧawān les délivre tous. ʿArnūs prend les armes et al-Qannāṣa, la chasseresse, aussi. Ǧawān lance l'armée du *babb* à leurs trousses et les rattrape. Al-Qannāṣa montre son courage en faisant voler les têtes. Réfugiés dans un monastère, Ǧawān veut les enfumer. Ils arrivent à en sortir, grâce à l'intervention miraculeuse de Maʿrūf. Ils se battent à l'extérieur du monastère lorsque arrivent ʻIsmāʿīl, Naṣīr et leur troupe qui mettent les Francs en déroute et s'emparent de Ǧawān, ainsi que du *babb* Baḫtrīn qu'al-Burṭuquš se fait un plaisir d'attacher. Ismāʿīl rencontre ainsi son neveu, ʿArnūs, pour la première fois et lui explique comment ils ont pu le retrouver, grâce au patriarche qui les a mis sur leur voie. Ils

retournent à al-Ruḫām et ʿArnūs écrit une lettre à Baybarṣ pour le prévenir, et lui envoie les prisonniers (Ǧawān, le *babb* Baḫtrīn, al-Burṭuquš et le *babb* al-Aṣfīn) accompagnés par Ismāʿīl et Naṣīr.

Au Caire, Baybarṣ reçoit la visite de Šīḥa qui lui raconte tout ce qui s'est passé et lui annonce l'arrivée d'Ismāʿīl et Naṣīr avec les prisonniers et la lettre de ʿArnūs.

La Bataille de ʿAsqalān (p. 4115)

Ismāʿīl et Naṣīr font route avec leurs prisonniers. Or, le duc Ǧūrǧ de ʿAsqalān qui voudrait envoyer son fils Tūmā au Caire auprès de Baybarṣ cherche à le faire parrainer par un *fidāwī*. Il invite Ismāʿīl et Naṣīr qui acceptent le parrainage et attendent que Tūmā soit prêt à partir. Mais lorsque le duc apprend que Ǧawān est parmi les prisonniers, il les délivre. Ǧawān embobine le duc qui drogue Ismāʿīl et Naṣīr.

Baybarṣ attend l'arrivée d'Ismāʿīl et Naṣīr. Au bout de quelques jours, Šīḥa part à leur recherche, déguisé en derviche. Repéré par Ǧawān, il se fait également prendre et il rejoint Ismāʿīl et Naṣīr en prison. Ismāʿīl fait ainsi sa connaissance. Ǧawān prépare leur exécution.

82

Mais voici que Saʿd arrive à la rescousse et engage le combat. Šīḥa et Ismāʿīl lui demandent de partir prévenir Baybarṣ. Saʿd refuse de fuir une nouvelle fois, puis finit par se ranger à leurs raisons. Baybarṣ lève une armée qu'il confie à al-Saʿīd sur sa demande, avec quarante mille émirs et dix mille *fidāwīyeh*. Baybarṣ doute de ses capacités guerrières, mais, bien qu'il ne les aime pas, al-Saʿīd prend conseil des *fidāwīyeh*. Pendant ce temps, on a remis Šiḥa et les autres en prison, et Ǧawān part rameuter les troupes des forteresses chrétiennes, en particulier un certain *fidāwī*, Fartīn al-Luddāwī qui, jusque-là, n'avait pas bougé car le duc Ǧūrǧ lui a refusé sa fille en mariage. Ǧawān se fait fort de la lui obtenir.

Après l'échange coutumier des messages, une bataille a lieu et l'armée franque se retranche dans la ville. Le duc demande une trêve de trois jours que al-Saʿīd lui accorde sans demander l'avis des *fidāwīyeh*. Le troisième jour arrive Muḥammad, fils de Šīḥa, qui était à la recherche des prisonniers. Il leur apprend que le duc va envoyer le *fidāwī* Fartīn se battre à sa place contre al-Saʿīd. Tous s'inquiètent pour lui, mais al-Saʿīd tient à aller au combat. Contre toute attente, il

désarçonne Fartīn que les *fidāwīyeh* font prisonnier. Ǧawān et le duc sont consternés.

Le Capitaine Sayf al-Māḍī (p. 4157)

Mais voici qu'apparaît un capitaine qui se présente comme al-Amārtīn, venant de la part de Ǧawān. Il délivre Fartīn et défie les musulmans. Mais, lorsque Ǧawān revient, voyant qu'il ne tue pas ses adversaires, mais les prend seulement prisonniers, il reconnaît là la tactique ismaélienne. Au retour du combat on le drogue et on le met en prison avec les autres. Il s'agit en fait d'un neveu de Maʿrūf, Sayf al-Māḍī, parti à sa recherche, puis revenu à la forteresse Ṣahyūn. Ayant appris que Šīḥa est souverain des forteresses, il refuse l'obéissance et part à sa recherche pour lui couper la tête et prendre sa place. Il fait la connaissance de Šīḥa qu'il trouve bien petit pour être le maître des ismaéliens.

Cependant, Ǧawān conseille au Duc d'envoyer les prisonniers par mer au *qirān* Mīḫā'īl. Le bateau quitte le port mais se fait intercepter par Abū ʿAlī al-Baṭarnī qui l'aborde et délivre les prisonniers, sauf Sayf al-Māḍī, sur un signe de Šīḥa. Celui-ci demande à Sayf al-Māḍī ce qu'il désire : prendre la place de son oncle Maʿrūf. Šīḥa accepte, à condition qu'il prenne la ville et livre le duc et son fils, ainsi que Fartīn.

Fartīn a été envoyé par Ǧawān pour prendre al-Saʿīd qu'il emmène avec lui, mais il se perd en chemin et arrive dans un monastère investi par Šīḥa et son fils. Šīḥa drogue Fartīn et le fait prisonnier.

Pendant ce temps, Sayf al-Māḍī se rend au camp des musulmans où il annonce son intention de prendre la ville. Il s'arme et part. En chemin il rencontre un patriarche (Šīḥa) qui lui dit se rendre chez les musulmans pour parler à un haut responsable car, dit-il, il détient al-Saʿīd et veut bien le leur rendre, à condition qu'on lui accorde une faveur ; il demande à être reconnu propiétaire d'un monastère près d'Alep qu'il veut rouvrir et restaurer. Sayf al-Māḍī lui signe un papier. Arrivés au monastère, Šīḥa dit à Sayf al-Māḍī de décapiter Fartīn et de retourner au camp avec sa tête, accompagné d'al-Saʿīd. Tous s'étonnent de ce coup de maître, et al-Saʿīd demande à Sayf al-Māḍī de lui ouvrir la ville.

Pendant ce temps, Ǧawān et le duc s'étonnent de ne pas voir revenir Fartīn. Ils déguisent son lieutenant, Ilyās et le font sortir de la ville par le souterrain. Il arrive près du monastère et rencontre Šīḥa qui lui fait dévoiler le secret du souterrain puis le drogue. Sayf al-Māḍī arrive au monastère où il est accueilli par la fille du patriarche (en fait le fils de Šīḥa). Elle lui baise les mains et lui dit qu'elle est

musulmane et désire qu'il demande sa main à son père. Le patriarche accepte et fait signer un document à Sayf al-Māḍī pour sa dot. Puis il lui dit de revêtir les vêtements d'Ilyās et de se faire ainsi ouvrir les portes de la ville, tandis que lui ira prévenir al-Saʿīd. La bataille est engagée. La ville prise, al-Saʿīd ordonne de la raser et de tuer le duc et son fils, à la grande surprise d'Ibrāhīm qui pense qu'il s'agit peut-être d'un ordre de Baybarṣ, bien que cela soit contraire à ses coutumes. Le patriarche arrive avec sa fille et réclame son dû : il souhaite la souveraineté des forteresses. Les *fidāwīyeh* reconnaissent alors Šīḥa et son fils déguisés, et Sayf al-Māḍī lui accorde son obéissance. On retourne au Caire où al-Saʿīd est félicité et Sayf al-Māḍī et ʻIsmāʿīl récompensés.

Al-ʿArmīd et son père al-ʿArand (p. 4206)

Qalawūn et les dignitaires réclament de Šīḥa la tête de Ǧawān. Šīḥa imagine un plan : il prend la place du moine Zaġraftūr et fait venir les patriarches et les consuls du Caire. Tous sont d'accord pour dire que tous les malheurs des rois de la côte et des Francs sont dus à Ǧawān. Ils signent une lettre que tous les *babb-s*, à leur tour, signent, condamnant Ǧawān à être arrêté s'il se présente chez eux. Ǧawān, rejeté de partout, se rend à Constantinople où il convainc Mīḫā'īl de le recevoir. Apprenant que Zaġraftūr est à l'origine de ce plan, et sachant que Šīḥa se cache sous cette identité, ils le font prisonnier et l'envoient chez al-ʿArmīd, chef de la forteresse chrétienne al-Ṭard. Al-ʿArmīd veut lui couper la tête, mais hésite, sachant que Šīḥa a derrière lui Baybarṣ et les *fidāwīyeh*, en particulier ʿArnūs. Son lieutenant , Sarāsib, se fait fort de lui ramener ʿArnūs. Il se déguise en marchand et part pour al-Ruḫām. Il séduit Ismāʿīl qui lui donne un document lui laissant quartier libre pour le commerce.

83

Sarāsib se faisant passer pour un marchand gênois, offre des habits rouges somptueux à Ismāʿīl et Naṣīr. Voyant cela, ʿArnūs se doute de quelque chose ; il fait inviter Sarāsib, le saoule et découvre la vérité. Il le jette en prison. Puis il fait venir un tailleur chrétien, Niqūla, et, sous la menace, lui fait faire des uniformes chrétiens et lui demande de l'héberger avec le prisonnier, Ismāʿīl et Naṣīr dans sa boutique. Puis il l'envoie à la forteresse al-Ṭard avec un message pour al-ʿArmīd et Ǧawān, de la part de Sarāsib. Il met dans le coup les fils des rois des Balkans, Antūn et Ardūniš et leur demande de saccager le quartier chrétien de la ville, en laissant la boutique du tailleur lorsque le *dīwān* apprendra la « disparition » de ʿArnūs.

Niqūla arrive à la forteresse al-Ṭard et délivre le message, puis repart avec al-ʿArmīd, Ǧawān et al-Burṭuquš pour al-Ruḫām. La forteresse est confiée au frère de Sarāsib, Ṭānīs. Niqūla les conduit à sa boutique où ʿArnūs les attend et les fait prisonniers. Puis ʿArnūs, Ismāʿīl et Naṣīr se déguisent et partent pour al-Ṭard. ʿArnūs coupe la tête de Ṭānīs et libère Šīḥa qui les prévient que le père d'al-ʿArmīd, al-ʿArand a levé une armée et marche sur al-Ruḫām. En effet, al-ʿArand a pris la ville, libéré les prisonniers et mis Antūn et Ardūniš en prison à leur place.

De retour à la ville, Šīḥa entre par le souterrain avec ses amis et fait prisonnier al-ʿArmīd et son père. Ǧawān court se cacher dans le quartier chrétien. Naṣīr tient la porte de la ville tandis que Šīḥa va chercher des renforts. La ville est reprise par les musulmans e,t par l'intermédiaire de ʿAlī Būǧī, on envoie à Baybarṣ le butin de la forteresse al-Ṭard avec les prisonniers. Baybarṣ donne une couronne de diamants à ʿArnūs. Ǧawān repart pour Constantinople.

L'empoisonnement de ʿArnūs (p. 4254)

Mīḫā'īl veut faire libérer son gendre al-ʿArmīd. Lorsque Ǧawān arrive, il veut le faire arrêter et l'échanger contre lui. Mais Ǧawān lui propose un plan. Il lui fait écrire à Masʿūd Bayk, à Brousse, le menaçant s'il n'intercède pas auprès de Baybarṣ pour la libération des prisonniers. Masʿūd réunit l'argent de la rançon qu'il veut faire parvenir à Baybarṣ, prétendant qu'elle vient de Mīḫā'īl. Son gendre, al-Qara Aṣlān n'est pas d'accord et il écrit à ʿArnūs pour lui dire ce qui se trame. Masʿūd envoie le général de Mīḫā'īl avec l'argent à Baybarṣ. Celui-ci est bien embêté car il s'agit des prisonniers de ʿArnūs ; cependant, il accepte de les libérer. Lorsque les prisonniers arrivent à Brousse, al-Qara Aṣlān prévient ʿArnūs qui se présente au *dīwān* et leur coupe la tête. Puis il s'embarque sur un bateau de ʿAlī Būǧī pour al-Ġalṭa avec Naṣīr et une armée. Là, il entre au *dīwān* et raconte au vizir Faṣantūr que ʿArnūs a coupé la tête d'al-ʿArmīd, al-ʿArand et leur lieutenant Sarāsib, et qu'il s'apprête à couper la sienne, ce qu'il fait séance tenante, puis il prend la ville. Il envoie Naṣīr à Constantinople avec les têtes qu'il présente à Mīḫā'īl en lui donnant un message de ʿArnūs qui lui demande de l'argent sous peine de mettre Constantinople à feu et à sang. Ǧawān conseille à Mīḫā'īl de demander un délai de dix jours, puis il se déguise en prisonnier musulman et part pour al-Ġalṭa. Là, il se présente au cuisinier de ʿArnūs qui l'embauche, et il empoisonne l'eau que boit ʿArnūs. Ismāʿīl l'ayant repéré il l'arrête, mais trop tard. Tous repartent pour al-Ruḫām avec Ǧawān qui promet de guérir ʿArnūs à condition d'avoir la vie sauve. Apprenant la nouvelle de l'empoisonnement de ʿArnūs, Masʿūd prévient Baybarṣ.

Un *fidawī* de la suite de Sayf al-Māḍī, Ḥuwaylid, se trouvant à Brousse et ayant entendu tout cela, se rend à al-Ruḫām où il rencontre Ismāʿīl qui l'envoie avec un message à la forteresse Ṣahyūn. Mais, avant même son départ, ʿImād et Sayf al-Dīn sont arrivés à al-Ruḫām sans savoir ce qui se passe, pour rendre visite à ʿArnūs.

Mīḫā'īl attaque Brousse que défend al-Qara Aṣlān. Baybarṣ laisse le gouvernement à al-Saʿīd et part pour Brousse par Alexandrie. Arrivé à Brousse, il engage la bataille.

Ǧawān guérit ʿArnūs et part rejoindre les forces de Mīḫā'īl. En chemin, il rencontre le fils d'al-ʿArmīd, Mazdarīn, qui veut venger son père. Il le déguise en musulman avec ses hommes, pénètre avec eux le camp des musulmans et s'empare de dix vizirs. Puis Ǧawān précède Mazdarīn au camp de Mīḫā'īl. Mais, comme le jour se lève, de peur d'être repéré avec ses prisonniers, Mazdarīn les confie au patriarche Yūšaʿ du monastère al-Zayt. Lorsque Ǧawān apprend cela, il se doute qu'il s'agit de Šīḥa et se précipite au monastère avec mille cavaliers. Šīḥa a libéré les vizirs qui n'ont pas de monture pour rejoindre le camp musulman. Ils doivent affronter Ǧawān et sa troupe. Mais ʿArnūs, guéri, arrive à la rescousse avec ʿImād, Ismāʿīl, Naṣīr et leur armée. A l'issue de la bataille, Mīḫā'īl est fait prisonnier, et le camp chrétien est mis à sac. ʿArnūs explique au roi toute l'affaire de Masʿūd, puis intercède en sa faveur. L'affaire réglée, chacun rentre chez soi et le roi retourne au Caire.

Le vizir Aydamur al-Bahlawān (p. 4303)

Un jour, une femme se présente au palais d'Aydamur. C'est la fille de l'émir Zāhid (un *turkmān*), fiancée à son cousin, Murād, fils du frère de Zāhid, Ḥusayn, depuis trois ans; mais, apparemment, elle ne veut plus de lui. Cependant, Ḥusayn s'étant plaint à Aḥmad Ibn Aybak, on lui enjoint de l'épouser sous les trois jours. Elle est allée au sanctuaire de la Dame du Caire et s'est retrouvée guidée vers le palais d'Aydamur. Bien qu'il la trouve à son goût, Aydamur ne sait trop que faire. Il lui propose de la demander en mariage à son père. Celui-ci ne serait pas contre mais il craint les représailles d'Aḥmad Ibn Aybak qui connaît toute l'affaire. Au cours d'une seconde visite, Aydamur lui dit ce qui s'est passé avec son père et la fille pense qu'elle n'a plus qu'à se jeter dans le Nil. Aydamur la prend sous sa proctection et l'épouse. Il fait venir Šams al-Dīn (le marchand, partenaire de Baybarṣ) pour lui acheter du tissu. Le jour prévu, on ne trouve pas la jeune fil, ni les jours, ni les mois suivants, et quatre mois passent ainsi. Ne sachant que faire, Zāhid va trouver Ibrāhīm et lui raconte toute l'histoire. Ibrāhīm va voir Baybarṣ qui écrit

une lettre à Aḥmad Ibn Aybak, où il explique que Zāhid lui avait promis sa fille pour son fils Aḥmad Šalāmiš.

(Manquent 4 pages à la fin du fascicule 83)

84

Baybarṣ convoque Zāhid, Ḥusayn et Murād à qui il explique la même chose. Tous acceptent que la fille est donc dans le harem du roi et rentrent chez eux. Mais Baybarṣ fait revenir Zāhid à qui il demande de lui raconter toute l'histoire depuis le début. Il demande à Zāhid si la fille avait eu d'autres prétendants, et Zāhid mentionne Aydamur. Baybarṣ lui demande si la fille voulait de son cousin, et il lui répond que non. Baybarṣ lui demande alors pourquoi il insistait pour qu'elle l'épouse, et il répond qu'il avait honte à cause des voisins et d'Aḥmad Ibn Aybak. Baybarṣ lui demande s'il est d'accord pour qu'elle épouse quelqu'un du gouvernement, et il accepte. Baybarṣ pense qu'Aydamur l'a épousée ; il fait venir Šams al-Dīn et lui demande s'il a reçu de nouveaux tissus. Il lui répond qu'il y a quatre mois en effet, et c'est Aydamur qui les a achetés. Puis il fait venir le tailleur et lui demande s'il a fait des vêtements por le harem d'Aydamur, l'autre répond que oui. Baybarṣ envoie Ibrāhīm aux nouvelles chez Aydamur qui comprend que le roi a deviné ce qui se passait. Il s'enfuit car il a honte, ayant déjà épousé la sœur du roi. Après une errance de ville en ville, il arrive chez ʿArnūs à al-Ruḫām.

Le roi apprenant qu'Aydamur a quitté le Caire décide de partir à sa recherche, mais en vain. Il rentre au Caire et, un jour, rencontre un derviche qui lui raconte son histoire.

Son nom est al-Šāh Ḫayr Allāh, son frère était al-Šāh ʿAbd Allāh et son père était Saʿduğah, roi musulman sous la coupe du *qān* al-Baktamarī roi de Tūrīz (père de Halawūn). Après la mort de son père, Ḫayr Allāh épouse une fille de vizir qui lui donne un fils, Aydamur. Mais celui-ci disparaît à l'âge de treize ans. Sa femme meurt, puis son frère. Ayant eu une vision du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, il quitte son royaume pour rechercher son fils. Après le pèlerinage à la Mekke, il se rend au Caire où il rencontre Baybarṣ. Celui-ci l'installe au palais de Bādīs et lui donne des vêtements royaux, jusqu'au jour où Ḫayr Allāh revoit al-Ṣāliḥ Ayyūb en songe, qui lui dit que son fils n'est pas loin de là. De fait, ʿArnūs décide de partir pour Alexandrie et il emmène Aydamur avec lui. Baybarṣ apprenant la nouvelle, se rend à leur rencontre avec Ḫayr Allāh. Le père et le fils se retrouvent, mais le choc trop fort tue le père. On ramène la dépouille de Ḫayr Allāh en procession jusqu'au Caire.

Manquent plusieurs pages

On comprend qu'Aydamur veut libérer le royaume de son père du joug de Halawūn. Bataille d'Aydamur et des *fidāwīyeh* contre Halawūn. Un cavalier vient à la rescousse que Baybarṣ reconnaît comme le fils de Qarīnāt al-Ġazāla. Puis arrive un supposé *ʿağamī* qui aurait une dent contre Halawūn. En fait il s'agit de Šīḥa qui, avec l'aide de ʿAlī Šaftūr et de son lieutenant Ḥamdān, a fait prisonnier Halawūn qui promet de lever sa main-mise sur le royaume de Ḫayr Allāh. Le roi accompagne Aydamur au pays de son père où ils sont accueillis en libérateurs. Puis il s'en retourne et rencontre en chemin une délégation de ʿArnūs venue accueillir Aydamur. Le roi se rend chez ʿArnūs, puis rentre au Caire. Là, il se rend au palais d'Aydamur et demande à voir la fille de l'émir Zāhid. Il lui demande de rejoindre son harem jusqu'à l'arrivée de son époux. A présent qu'Aydamur est roi de plein droit, Baybarṣ propose à l'émir Zāhid de lui donner sa fille pour épouse. L'émir accepte et le roi écrit à Aydamur qui arrive au Caire où l'on célèbre ses noces. Grâce à la ruse de Baybarṣ, personne ne soupçonne qu'Aydamur avait déjà consommé son union avec la fille avant ce mariage.

Mīrūniš et la hache al-Mīrūnišī (p. 4456)

Un jour, à son *dīwān*, ʿArnūs reçoit la visite de Badr al-Ġafīr. Alors qu'il était en voyage dans l'île de Mīrūn, il a entendu parler d'une armée se préparant à combattre les musulmans, conduite par deux frères, Mīrūniš et Ardūniš. Au *ḫān*, le propriétaire lui raconte l'histoire des deux frères.

Neveux du *babb* al-Ṣahīğ, leur père, le *babb* Šahīq est mort en pays d'Islam. A présent, à la tête de mille hommes, ils se rendent chez leur oncle. Mīrūniš tombe amoureux de sa cousine, Mīrūna al-Šamsīya et la demande en mariage.La religion chrétienne ne le permettant pas, il est prêt à se convertir à l'Islam. Le *babb* prend alros conseil et décide de lui demander une dot quasi impossible : la tête du *ġūl* qui sévit dans le *wādī* al-Raṣad. Après une première tentative échouée, Mīrūniš fait un rêve dans lequel on lui indique une grotte où il trouvera une hache avec laquelle il pourra tuer le *ġūl*. Il tue la bête à l'étonnement de son frère et du *babb*. Celui-ci fait alors appel à Ğawān qui demande à Mīrūniš une autre dot : la tête de ʿArnūs. Et les deux frères lèvent une armée.

ʿArnūs envoie un message à Mīrūniš le mettant en garde contre les manigances de Ğawān, mais Mīrūniš n'y prête pas attention. Les deux camps sont face à face et chaque jour les Francs subissent des pertes.

Manquent 23 pages

On comprend que l'armée franque s'est emparée d'al-Ruḫām, puis de Brousse, et se trouve devant Alep. Mais, au moment où Baybarṣ s'apprête à entrer au combat, ʿArnūs qui a délivré sa ville et Brousse avec l'aide de Šīḥa, arrive et provoque Mīrūniš. Il le fait prisonnier et s'empare de la hache. ʿArnūs, qui craint que Mīrūniš ne réclame la hache s'il est grâcié par Baybarṣ, demande à Ibrāhīm de lui couper la tête avant que le roi n'ait le temps de demander l'opinion du *dīwān*. Mais Mīrūniš le devance en prononçant la profession de foi musulmane et, comme faveur, il demande que lui soit restituée la hache. ʿArnūs est furieux mais il doit s'exécuter, et il se retire avec ses hommes. Baybarṣ nomme Mīrūniš vizir, mais Ibrāhīm refuse de lui serrer la main. Les *fidāwīyeh* quittent le *dīwān* et rejoignent ʿArnūs. Le roi retourne au Caire avec Mīrūniš et demande au chirurgien de pratiquer sur lui la circoncision. Mais Mīrūniš paie le chirurgien pour qu'il mente au roi. Puis il fait en sorte d'entrer dans les bonnes grâces des émirs et d'al-Saʿīd qui ne jure que par lui. Il s'installe au palais de Bādīs et voit arriver Ǧawān. Mīrūniš lui explique sa ruse. A présent que les *fidāwīyeh* se sont retirés, ils vont pouvoir s'emparer du royaume de Baybarṣ. Ardūniš et son armée se mettent en route pour al-Swaydīya, et le gouverneur d'Alep prévient le roi. Mīrūniš demande au roi de conduire l'armée avec al-Saʿīd, et le roi accepte. Au début, Mīrūniš se bat seul, et al-Saʿīd rend compte de ses exploits à Baybarṣ. Mais Mīrūniš le fait enlever et l'expédie chez son frère. Ǧawān décide de l'envoyer auprès du *babb* al-Maqdamīn (beau-père d'al-Saʿīd), à Maqdūnīya lui demandant de couper la tête d'al-Saʿīd pour se venger du mariage de sa fille avec lui. Mais la femme du *babb* le met en garde et lui rappelle que sa fille s'est faite musulmane et qu'elle réside au harem d'al-Saʿīd. Elle lui rappelle aussi le sort de la ville de ʿAsqalān et lui conseille de mettre al-Saʿīd en prison.

La trahison de Mīrūniš est révélée à ʿArnūs par ʿAlī Āġā al-Ṣāliḥanī. D'autre part, ʿImād écrit à Baybarṣ pour le prévenir, et le roi décide de partir pour Alep, déguisé, suivi par son armée. Arrivé à Alep, il trouve le camp musulman devant la ville. Šīḥa, qui n'avait pas confiance en Mīrūniš a fait en sorte que ʿImād rameute ses troupes dispersées et, avec l'aide des *fidāwīyeh* réconciliés, ils ont à présent l'avantage. Mīrūniš s'inquiète de la présence des *fidāwīyeh* et demande à Ǧawān de lever une troupe de *fidāwīyeh* chrétiens pour les contrer. Baybarṣ entre au camp ennemi à la recherche de son fils. Là, il rencontre Muḥammad, le fils de Šīḥa, qui lui aussi le recherche et lui apprend qu'il a été envoyé auprès du *babb* al-Maqdamīn. Baybarṣ trouve un bateau qui doit se rendre à Maqdūnīya, mais il doit attendre quelques jours et assiste à la bataille entre les deux armées. ʿArnūs tue Mīrūniš et

reprend la hache, tandis qu'Ibrāhīm tue Ardūniš. Puis arrive Šāhīn avec l'armée royale. Baybarṣ assiste à la victoire et s'embarque pour Maqdūnīya. ʿArnūs et les *fidāwīyeh* apprenant qu'il a précédé l'armée, le recherchent partout en vain. Muḥammad leur apprend qu'il s'est embarqué pour Maqdūnīya à la recherche de son fils. ʿArnūs et son armée s'embarquent, et mettent le siège devant la ville. Un chevalier défie les musulmans et les prend un par un prisonniers. Ce chevalier est en fait Baybarṣ qui craint que, devant une victoire des musulmans, on expédie son fils ailleurs, car il n'a pas encore réussi à le localiser. Ibrāhīm se présente contre lui au combat et il lui révèle son identité et son plan. Arrive Ǧawān avec des *fidāwīyeh* chrétiens. Il apprend ce qui se passe et reconnaît Baybarṣ. Lorsque celui-ci revient du combat, Ǧawān tente de le droguer, mais il ne trouve personne pour lui apporter le plat drogué, si ce n'est un soldat qui est en fait Muḥammad. Il lui apprend que Šīḥa a délivré al-Saʿīd retenu au harem. Déguisé en Ǧawān, Šīḥa fait entrer Ibrāhīm et ʿArnūs dans la ville et ouvre la porte aux musulmans. La ville est prise et le *babb* et sa femme sont graciés pour avoir protégé al-Saʿīd contre les intentions de Ǧawān qui s'est enfui.

Mīrūna al-Šamsīya (p. 4501)

ʿArnūs envoie Ismāʿīl déguisé à Mīrūn avec les têtes des neveux du *babb* al-Ṣahīǧ, lui réclamant deux coffres d'or. Ismāʿīl surprend le *babb* dans son sommeil et, le lendemain, le *babb* envoie l'argent à ʿArnūs avec un général. Ismāʿīl reste quelques jours à Mīrūn et aperçoit la fille du *babb*, Mīrūna al-Šamsīya, au sortir de l'Eglise. Il rentre à al-Ruḫām et la décrit à ʿArnūs qui s'enflamme pour elle. Il se rend à Mīrūn, écrit à la jeune fille qui le reçoit. Ils tombent amoureux l'un de l'autre et cherchent un moyen pour satisfaire leur désir. Elle lui parle de ses deux prétendants, le Prince Ǧūniš, fils du *babb* Ǧūnīt, roi de Šiwā et le *babb* Muṭǧarīn, roi de l'île d'al-Raṣad. Elle se convertit et il la prend pour épouse. Puis il se présente au *babb* al-Ṣahīǧ comme Yatmūrid, fils du *babb* al-Maġlawīn et lui montre la hache qu'il prétend avoir gagnée au combat contre ʿArnūs. Le *babb* voit là l'occasion de se débarasser du joug du *babb* Muṭǧarīn et de sa mère, la magicienne Muṭǧarīna, et il promet à Yatmūrid ʿArnūs sa fille en mariage. ʿArnūs et la fille se retrouvent chaque soir, jusqu'au jour où un des vizirs du *babb*, de mèche avec le *babb* Muṭǧarīn, lui écrit pour lui dire ce qui se passe.

La magicienne reçoit la lettre du vizir Samʿān et écrit au *babb* exigeant qu'il lui envoie sa fille et qu'il renvoie ʿArnūs dans son pays. Celui-ci demande au *babb* de préparer une armée, mais, par un tour de magie, la magicienne les fait prisonniers.

Pendant ce temps, Ismāʿīl et Naṣīr sont sur les traces de ʿArnūs. Apprenant qu'il est prisonnier, ils se rendent dans l'île de Raṣad, par deux chemins différents. Naṣīr prend le chemin le plus ardu et manque d'eau. Il aperçoit une grotte avec une source. Il y trouve un magicien qui lui raconte son histoire. Musulman converti, il peut aider Naṣīr à libérer ʿArnūs, mais il ne peut ni marcher, ni monter à cheval. Bien sûr, il s'agit de Šīḥa qui s'amuse à tourmenter Naṣīr. Lorsqu'il rencontre Ismāʿīl, celui-ci voit vite de qui il s'agit. Šīḥa les habille en moines et ils arrivent au pavillon de la magicienne au moment où elle s'apprête à mettre à mort les prisonniers. Šīḥa lui révèle qu'elle détient des musulmans. ʿArnūs se dévoile et on les remet en prison, en attendant l'arrivée de supposés Ancêtres dans quarante-et-un jours. Šīḥa rend visite aux prisonniers et ils font croire au *babb* al-Ṣahīğ que c'est un envoyé du père de Yatmūrid. Šīḥa s'aperçoit que la magicienne convoite Ismāʿīl, aussi, lorsqu'il prétend avoir vu les Ancêtres, il annonce qu'ils demandent d'attendre quatre mois avant d'exécuter les prisonniers et que la magicienne épouse Ismāʿīl. Pendant ce temps, il a fait prévenir un vizir fidèle du *babb* al-Ṣahīğ, Ḥannā, de se préparer avec une armée. Il célèbre le mariage d'Ismāʿīl et de la magicienne et, le soir des noces, Ismāʿīl la poignarde. On donne le signal à Ḥannā qui prend la ville. Puis Šīḥa marie ʿArnūs et Mīrūna qui prétend vouloir faire un pèlerinage à Jérusalem et s'embarque avec ʿArnūs. Šīḥa prétend au capitaine qu'il a à faire à al-Ruḫām et, arrivé là, ʿArnūs propose au capitaine de se convertir et de rester avec eux, ce qu'il fait.

[Awlād al-Zawānī] (p.4559)

Baybarṣ, prévenu de ce qui s'est passé, reçoit un message d'Alep : un certain Šāh Sabʿ Ḫayr Allāh est arrivé à Alep avec ses hommes. Baybarṣ envoie un officier se renseigner sur ses intentions, puis pour l'accompagner jusqu'au Caire. Sabʿ Ḫayr Allāh donne une lettre à Baybarṣ de Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla lui disant que Sabʿ Ḫayr Allāh, musulman, veut quitter le service de Halawūn et entrer au service de Baybarṣ. Celui-ci lui donne une charge et un siège au *dīwān*, et l'installe au palais de Bādīs.

Manque des pages

Des troubles ont eu lieu dans la ville où quelqu'un moleste des jeunes filles. Baybarṣ est parti avec Ibrāhīm et Saʿd, laissant le gouvernement à al-Saʿīd. Une dissension éclate entre al-Saʿīd et les dignitaires. Il envoie un message à son frère Aḥmad, qui se trouve dans la région du Ṣaʿīd pour qu'il vienne l'aider. Aḥmad arme les *fidāwīyeh*, mais Baybarṣ arrive et demande ce qui se passe. Le lendemain, déguisé avec Ibrāhīm et Saʿd, il fait le tour de la ville sans rien remarquer. Il s'aperçoit que les plaintes déposées concernent toutes les gardes turcomans. Il continue ses rondes jusqu'au jour où il voit une foule de gens courir et quatre turcomans s'en prendre à une jeune fille. Elle est libérée grâce à l'intervention d'un jeune homme qui interpelle le roi, puis disparaît. En continuant ses recherches, Baybarṣ rencontre un šayḫ qui est en fait le père du jeune homme en question, ʿAlī Ibn al-Manāwī. Jusque-là, ʿAlī a sauvé trente jeunes filles de l'agression des gardes. Baybarṣ, avec l'aide d'Abū ʿAlī tente de s'emparer de lui pour en savoir plus, mais ʿAlī détourne le piège. Puis il paraît au *dīwān*, à l'appel d'Ibrāhīm. Il sait que les troubles viennent de Sabʿ Ḫayr Allāh qui déguise ses hommes pour leur faire perpétrer les troubles. Un homme inconnu arrive avec une lettre qui explique tout. Au royaume de Halawūn, il est un camp de femmes que l'on fait féconder par les soldats. Les garçons nés de ces unions forment une troupe dont Sabʿ Ḫayr Allāh, en fait Sabʿ al-Maġul est le chef : il s'agit des Awlād al-Zawānī. Après l'humiliation subie par la reconquête du royaume du père d'Aydamur, Halawūn a voulu se venger en envoyant Sabʿ al-Maġul au Caire. Baybarṣ tend alors un piège à Sabʿ Ḫayr Allāh et le tue ainsi que les Awlād al-Zawānī présents au Caire.

ʿAlī al-Manāwī (p. 4605)

Le roi envoie ʿAlī à Tūrīz avec la tête de Sabʿ al-Maġul et un message.

Manquent 4 pages

ʿAlī est arrivé à Damas, mais se trouve accusé des troubles fomentés par les Awlād al-Zawānī qui ont survécu. Il échappe à une tentative d'enlèvement par un certain Muḥammad Āġā qui prétend l'aider. Ce faisant, il rencontre la fille de Muḥammad. Il se réfugie dans un verger, gardé par un *murābi*ʿ, qui appartient en fait à Muḥammad. ʿAlī jure au gardienpar la Dame du Caire qu'il n'est pour rien dans cette affaire.

ʿAlī se met en route et rencontre les Awlād al-Zawānī. Il coupe la tête de cinq d'entre eux et fait prisonniers les cinq autres, puis il envoie le *murābiʿ* prévenir Uquš, le gouverneur de Damas. Celui-ci se met en route pour le verger pour arrêter ʿAlī, mais un Kurde s'interpose, c'est Baybarṣ. On pend les cinq Awlād al-Zawānī et ʿAlī peut reprendre sa route pour Tūrīz. Là, il rencontre un aubergiste qui le prend chez lui et l'aide à entrer au palais (c'est Šīḥa). Dans le palais, une jeune femme le guide (c'est le fils de Šīḥa) jusqu'à la chambre de Halawūn. Il dépose la tête de Sabʿ al-Maġul et la lettre de Baybarṣ et prend la couronne de Halawūn. Puis il retourne à Damas où Muḥammad Āġā veut célébrer son mariage avec sa fille Ḫātūn, mais ʿAlī veut d'abord se rendre au Caire et s'aquitter de sa mission. Là, le roi le récompense et ʿAlī demande le pacte avec Ibrāhīm qu'il prend pour père. Puis il fait venir Muḥammad Āġā et sa fille au Caire et épouse Ḫātūn. Un vizir de Halawūn arrive avec les caisses d'or réclamées par Baybarṣ dans sa lettre.

Ǧūniš Ibn Abū al Sibāʿ (p. 4637)

Badr al-Ġafīr arrive chez ʿArnūs. Au cours de ses pérégrinations, il est arrivé dans la région de Šiwā et a vu une armée menée par un homme qui ressemble beaucoup à ʿArnūs : le prince Ǧūniš, fils du *qirān* Ǧūnīt. Celui-ci a été sollicité par le *babb* Al-Ṣahīǧ, furieux d'avoir perdu sa fille Mīrūna, et on envoie Ǧūniš contre ʿArnūs. Celui-ci demande à Ismāʿīl s'il connaît cette région. Ismāʿīl lui raconte qu'il y a été prisonnier vingt-deux ans, avant d'être délivré par Sayf al-Māḍī. S'étant rendu dans ce pays, il a été attiré dans un palais par des bruits de fête. Voyant la jeune reine al-Ǧūnišīya, fille du *qirān* Ǧūnīt, il est tombé amoureux d'elle. Elle s'est convertie et l'a épousé. Mais il fut arrêté et jeté en prison. Lorsque Ǧūnīt apprend que sa fille est enceinte, ce qu'Ismāʿīl ignore, il pense qu'elle a été prise de force. Mais, alors que Ǧūniš a atteint ses dix ans, Ǧūnīt se rend compte que sa fille s'est convertie et il l'enferme à la forteresse al-Nūr, et on fait croire à l'enfant que sa mère est morte, et que son père est le *qirān* Ǧūnīt. ʿArnūs propose à Ismāʿīl de partir pour couper la tête de Ǧūniš. Celui-ci se déguise et arrive au camp de Ǧūniš qui le remarque, se prend d'affection pour lui, et le prend à son service. L'affection est réciproque, et lorsqu'Ismāʿīl se rappelle à son devoir, il ne peut se résoudre à tuer Ǧūniš.

Arrive Ǧawān qui veut entrer dans le camp, mais Ismāʿīl fait croire qu'il a juré de ne jamais se trouver en sa présence. Le prince renvoie Ǧawān sous le prétexte que le camp n'a pas d'église pour le recevoir. Ǧawān va se plaindre à Ǧūnīt

de l'attitude de son fils et le *babb* le convoque. Ǧawān demande à voir l'invité de Ǧūniš qu'il reconnaît comme étant Ismāʿīl. Il le fait arrêter et veut qu'on lui coupe la tête. Mais Ǧūniš ne peut s'y résoudre et il le fait mettre en prison à la forteresse al-Nūr. Puis Ǧawān dirige l'armée sur Constantinople où Badr Ibn Šamsa les voit et prévient ʿArnūs.

ʿAlī Sākir prévient ʿArnūs qu'Ismāʿīl est introuvable et que l'armée de Ǧūniš est en route pour l'attaquer. ʿArnūs écrit à Ǧūniš pour le prévenir contre les manigances de Ǧawān, puis lui propose un combat singulier. ʿArnūs est vaincu et perd la hache, et Ǧūniš prend la ville. Il ferme le harem et le protège avec un garde et, suivant l'avis de Ǧawān, il envoie les prisonniers à la forteresse al-Nūr. C'est, en fait, Šīḥa, déguisé, qui a les prisonniers en charge. Arrivé à la forteresse, il délivre Ǧūnišīya, Ismāʿīl et les autres prisonniers. En route, Ismāʿīl appelle Šīḥa par trois fois et celui-ci se révèle à lui. Il lui révèle aussi que Ǧūnišīya est sa femme et que Ǧūniš est son fils. Il lui donne de l'argent pour acheter une monture et porter un message à Baybarṣ

Baybarṣ a déjà reçu un message de Masʿūd Bayk car Brousse est prise, et l'armée franque campe aux portes d'Alep. Le roi se met en marche. Après la trêve de quarante jours, il envoie un message à Ǧūniš par Ibrāhīm. Ǧūniš déclare la guerre. Il descend au combat et fait prisonniers plusieurs musulmans. ʿArnūs, guéri de ses blessures, arrive ayant repris sa ville et Brousse. Combat singulier entre Ǧūniš et ʿArnūs. Ce dernier le fait prisonnier et reprend la hache. Ismāʿīl arrive, réclamant son fils Ǧūniš. Il explique toute l'affaire et on met Ǧūniš au courant. Il doute d'abord, puis, à la lecture d'une lettre, il se convertit à l'Islam. Šīḥa arrive avec les prisonniers délivrés et la mère de Ǧūniš. Il reste encore à libérer les prisonniers faits par Ǧūniš au cours des combats. L'armée musulmane attaque et a l'avantage. Al-Burṭuquš conseille à Ǧawān de s'enfuir, mais celui-ci pense que quelque chose va se produire. En effet, arrivent quatre mille hommes, conduits par deux chevaliers.

ʿAzāqīr et son fils Ḫarb (p. 4700)

Il s'agit de ʿAzaqīr Ibn Ḫanāǧir et de son fils Ḫarb. Le texte propose un brève biographie de ʿAzāqīr. Parti de Yaġra (la ville de Ǧawān), il a passé quarante ans au service des rois francs, puis il est revenu à Yaġra. Là, il voit un jeune homme qui dort auprès de sa mère et il s'imagine que sa femme s'est remariée. Il réveille le jeune homme et se bat avec lui. Mais les gens interviennent et lui disent que c'est son fils, Ḥarb. Le père, le fils et ses oncles, ʿAzqūr et Ṣalbūn, font le tour de la contrée et arrivent devant la maison de Ǧawān où se tient le gardien du harem. ʿAzāqīr désire voir la fille de Ǧawān, Rūma qu'il veut épouser. Elle lui dit d'aller

trouver son père à Alep et de lui demander sa main. En échange, Ǧawān lui demande la tête de quarante-huit musulmans dont il fait la liste. ʿAzāqīr prend dix de ses hommes, les habille en ismaéliens et les place au camp musulman.

88

Manque la page 1

ʿAzāqīr s'est introduit dans la tente d'Ismāʿīl, il le drogue ainsi que ʿArnūs et Ǧūniš. Ǧawān veut les envoyer dans un monastère, mais il fait d'abord venir le patriarche pour s'assurer que ce n'est pas Šīḥa. Il lui demande d'interdire à ses moines de les approcher. Puis il envoie ʿAzāqīr dans Alep pour y semer le trouble et lui donne l'adresse d'un parfumeur chrétien qui se fait passer pour musulman et qui le guidera dans Alep.

Pendant ce temps, on cherche partout Ismāʿīl, Arnūs et Ǧūniš. Le roi décide de se déguiser avec Ibrāhīm et Saʿd et de se rendre dans Alep. Mais ʿAzāqīr le voit et part pour Hama, puis Homs, puis Damas. Partout il sème la pagaille et partout le roi le suit et le manque. Baybarṣ reçoit alors une lettre de Tağ Baḫt, sa femme, lui annonçant que ses deux fils, al-Saʿīd et Aḥmad sont manquants et que l'on tue des musulmans au Caire. Arrivé au Caire, Baybarṣ reçoit les mêmes nouvelles d'Alexandrie. Le roi s'en va pour Alexandrie où il croise ʿAzāqīr qui disparaît dans une ruelle, sans que Baybarṣ ne sache où. Puis il le voit ressortir, armé, avec ses dix hommes de main. Baybarṣ se cache et ʿAzāqīr qui l'avait repéré n'arrive pas à le retrouver. ʿAzāqīr entre dans la maison d'al-Amīn Ǧumuʿa et tue ses enfants et leur mère, mais il épargne une jeune fille qu'il drogue et emmène avec lui. Il s'agit de Qarṣāra, la fille d'al-Amīn Ǧumuʿa. Mais, dans une ruelle, Ibrāhīm et Saʿd repèrent le groupe avec leur fardeau et, ne pouvant les attaquer car la ruelle est trop étroite, ils les suivent pour voir leur repaire. ʿAzāqīr réveille la fille qui lui résiste. Baybarṣ et ses amis entrent en scène et il s'en suit une bataille. ʿAzāqīr est fait prisonnier et emmené au Caire et torturé. Arrive une femme chrétienne qui dit avoir chez elle al-Saʿīd que l'on part délivrer. Elle apporte également le trésor de ʿAzāqīr (en fait il s'agit de Šīḥa déguisé). Puis le roi apprend que Ḥarb a fait prisonnier des émirs et des *fidāwīyeh*. Il part pour Alep avec ʿAzāqīr sur une croix. Les consuls du Caire préviennent Ǧawān de l'arrivée du roi et Ḥarb délivre son père. En route, le roi voit le pavillon de la mère de Ǧūniš et il la fait accompagner à Damas où on l'installe dans le palais al-Ablaq.

ʿAzāqīr veut tuer Baybarṣ dans son propre camp. Il se déguise et pénètre chez Baybarṣ qu'il blesse avant de s'enfuir. On conduit Baybarṣ à Damas, mais ʿAzāqīr le

poursuit et tente une seconde fois de le tuer. Baybarṣ est conduit chez sa mère qui le soigne avec les médecins. Il se rétablit, mais ʿAzāqīr continue de sévir dans la ville. Baybarṣ part à sa recherche, mais en revenant au palais, il trouve al-Ǧūnišīya pendue à la porte, avec un message de ʿAzāqīr. Baybarṣ la fait enterrer et part à la recherche de ʿAzāqīr. Il finit par le piéger, alors qu'il tente une nouvelle fois de le tuer, et il lui coupe une main qu'il accroche à la porte du palais. ʿAzāqīr se réfugie dans une église de Damas et le prêtre l'accueille. Arrive le vendeur d'huile qui lui dit qu'il peut le faire sortir en cachette, mais en fait il s'agit de Šīḥa qui le conduit devant le palais où la foule est rassemblée avec Baybarṣ pour voir la main coupée de ʿAzāqīr. On le torture puis Baybarṣ le fait mettre en croix et on l'emmène avec l'armée en marche sur Alep. Ḥarb le délivre une nouvelle fois et Ǧawān lui promet une nouvelle main de lumière. ʿAzāqīr veut se venger sur Ismāʿīl, ʿArnūs et Ǧūniš, prisonniers dans un monastère. Ḥarb décide de suivre son père de loin. Šīḥa a délivré les prisonniers, mais ʿAzāqīr les rattrape. Il remarque Ǧūniš qui, ayant souffert de sa captivité, ne peut pas suivre les autres et s'arrête souvent pour se reposer. Il le surprend et le poignarde. ʿArnūs le découvre sans vie et le porte jusqu'au pavillon du roi. On procède à ses funérailles et, après avoir arrêté ʿAzāqīr, on l'enterre à demi et on le crible de flèche. Ḥarb, qui a tout vu, revient dans son camp, écoeuré par la traîtrise de son père. Il récuse la vengeance, mais Ǧawān insiste, et il finit par s'y résoudre. Il reprend le combat et fait prisonniers émir après émir. Puis il surprend Ibrāhīm et le drogue. Il s'apprête à exécuter les prisonniers, mais une chose étrange se produit et il subit une conversion miraculeuse. Il suspend l'exécution, prétextant qu'il doit seulement les tuer au combat. Il prononce la profession de foi et délivre les prisonniers. Il annonce sa conversion à Ǧawān et tente de le persuader d'en faire autant. Ǧawān demande à réfléchir et prévient l'armée qu'il lance contre Ḥarb qui fait tomber les Francs un par un.

Ismāʿīl veut se venger sur Ḥarb de la mort de son fils, mais Ibrāhīm finit par lui faire entendre raison, bien qu'Ismāʿīl éprouve toujours du ressentiment pour Ḥarb et refuse de croire en sa conversion. Pendant ce temps, Ǧawān et al-Burtuquš ont pris la fuite et se rendent au camp de l'armée levée par les oncles de Ḥarb.

89

Aḥmad Ibn Aybak a disparu. Bien sûr Ismāʿīl accuse Ḥarb qui se remet de sa circoncision chez les *fidāwīyeh* et suit l'enseignement des *šayḫ-s*. Puis c'est la disparition de l'émir Baylabān al-Kurdī. Le roi fait venir Ḥarb et l'accuse de front. Ibrāhīm conseille à Ḥarb de se rendre à Alexandrie et de demander à Abū ʿAlī al-Baṭarnī un passage pour Yaġra. Arrivé à Chypre, il découvre le camp armé de son

oncle Ṣalbūn et du duc Šārtir de Qāsīya. Ḥarb renvoie le capitaine Yaʿqūb al-Sabtī à Alexandrie pour faire prévenir le roi.

On explique que devant la conversion de Ḥarb, ses oncles ont pris les armes. ʿAzqūr est parti pour le Caire et c'est lui le responsable des disparitions, et Ṣalbūn a levé une armée. Ǧawān reconnaît Ḥarb, mais celui-ci fait semblant de ne pas l'avoir vu et prétend à son oncle qu'il a été possédé par Ibrāhīm. Ǧawān, méfiant, lui pose des questions. Ḥarb prétend avoir été à Yaġra où Rūma lui aurait dit où se trouvait Ǧawān et ses oncles. L'armée de Ṣalbūn se rend à al-Qayqabūn, et celle du duc à Damiette.

Damiette est prise et on l'annonce à Baybarṣ, ainsi que la présence de Ḥarb dans l'armée franque. Baybarṣ part en campagne. Il a des doutes sur Ḥarb et s'entretient avec Ibrāhīm qui voit arriver Ḥarb dans la nuit et l'appelle. Il a capturé le duc Šārtir qu'il amène au roi. Il se rend au Caire pour trouver son oncle de la part de Ǧawān. Il le rencontre avec les vizirs disparus qu'il avait cachés chez un tailleur chrétien, Hāğğ ʿAbd Allāh. Ḥarb lui demande l'adresse du tailleur, puis, en possession de l'information, coupe la tête de ʿAzqūr qu'il cache, et ramène les vizirs chez le tailleur. Puis il prend la tête de ʿAzqūr et va la déposer au *dīwān* et fait envoyer des hommes chez le tailleur pour l'arrêter et délivrer les vizirs. Baybarṣ revient de Damiette qu'il a repris. On pend le tailleur et on récompense Ḥarb avec son argent. Ismāʿīl, réconcilié, prend Ḥarb comme fils par le pacte.

Ṣalbūn Ibn Ḫanāğir (p. 4831)

A al-Qayqabūn, Salbūn a convaincu le *babb* al-Aṣfīn de marcher sur Brousse. ʿArnūs demande à Baybarṣ l'autorisation de partir pour Brousse avec son armée et Ḥarb l'accompagne. Ibrāhīm décide de les suivre quelques jours après. A Alep, Ḥarb disparaît. ʿArnūs et son armée se rendent à al-Qayqabūn et Ibrāhīm le rejoint avec Ismāʿīl. Saʿd pense que Ḥarb est parti pour Yaġra et Ibrāhīm et lui décident de le suivre, déguisés en Francs.

Pendant ce temps, Ṣalbūn attaque les musulmans par surprise. ʿArnūs se bat jusqu'à la porte de la ville. En revenant au camp, il trouve tous ses hommes égorgés. Il demande de l'aide aux forteresses.

Arrivé à Yaġra, Ḥarb égorge tous les membres de la famille de Ṣalbūn. Puis il rend visite à Rūma qui le trompe et le fait arrêter par le gouverneur de Yaġra. On le conduit sur un bûcher, mais Saʿd et Ibrāhīm le délivrent. Ils repartent pour al-Qayqabūn et, en chemin rencontrent les hommes de ʿArnūs, partis en renfort, et

apprennent la nouvelle de sa défaite. Le roi aussi en reçoit la nouvelle et envoie ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī par la mer.

Cependant, Ḥarb cherche à entrer dans la ville. Il est surpris par son oncle Ṣalbūn qui était sorti par le souterrain. Ils se battent et Ḥarb le capture et le pend. Il cherche l'entrée du souterrain et rencontre un patriarche (Šīḥa) qui le renseigne et lui conseille de revêtir les habits de son oncle. Il se fait passer pour Ṣalbūn et entre dans la ville. Mais Ǧawān découvre que Ṣalbūn a été pendu et il fait doubler la garde aux portes. Ḥarb attend trois jours, ne sachant que faire, lorsqu'arrive Mūsā, déguisé en capitaine de la garde, qui le pousse à ouvrir la porte qui ouvre sur les terres. Pendant ce temps, Šīḥa est allé prévenir ʿArnūs de l'ouverture imminente de la porte, et il vient aider Ḥarb avec ses hommes. Puis arrive ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī qui ouvre la porte qui conduit à la mer et prend la ville. Ainsi Ḥarb a ouvert la porte, mais c'est ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī qui a pris la ville et c'est à lui qu'en reviennent les honneurs. On envoie les nouvelles au Caire, ʿArnūs rentre à al-Ruḫām et Ismāʿīl distribue le butin aux forteresses qui ont envoyé des renforts.

ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī (p. 4873)

Le succès et le triomphe fait à ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī suscitent des jaloux parmi les émirs qui souhaitent sa mort. Qalawūn, en particulier, s'acharne à lui donner de mauvais conseils quant à la faveur qu'il est en droit de demander à Baybarṣ. Celui-ci se rend compte que ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī est poussé par quelqu'un d'autre et accède à ses désirs, bien que ses demandes soienxt passibles de la peine de mort. Mais, lorsque Qalawūn lui montre la peinture sur le mur de la salle d'apparat que ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī a fait construire au frais de l'état, représentant Baybarṣ sous la domination de Bāšqirān, il ordonne à Ibrāhīm de lui couper la tête et ordonne aux hommes de raser la salle. Ibrāhīm l'aide à fuir et chasse les hommes chargés de la destruction. ʿAlāy al-Dīn erre de Brousse au pays des *ʿağam*, car le roi a ordonné qu'on l'arrête où qu'il se trouve. Il est accueilli par Halawūn qui lui confie une armée pour marcher contre le pays d'Islam.

90

(Changement de main qui entraîne une lacune, il semble qu'on se retrouve à la fin d'un épisode concernant ʿAlī, fils du *muqaddam* Ǧamr.)

[Nāṣir Ibn Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn]

Le fascicule s'ouvre sur une cérémonie célébrant le fils du Muqaddam Ǧamr, ʿAlī.

ʿArnūs part pour la montagne distribuer de l'argent aux pauvres. Puis il arrive à la forteresse al-Biqāʿ où il tombe amoureux de la fille du capitaine Sulṭān al-Biqāʿī, Salma al-Biqāʿīya. Il l'épouse. Mais, un soir, Ismāʿīl trouve ʿArnūs blessé et Salma disparue. On envoie Naṣīr chercher un médecin, il s'agit de Šīḥa déguisé qui, lorsqu'il apprend qu'il s'agit de ʿArnūs se rend à son chevet et le soigne. ʿArnūs décrit son agresseur que Sulṭān reconnaît comme son neveu Nāṣir, le fils Šaraf al-Dīn Šarr al-Íuṣūn.

Biographie de Šaraf al-Dīn Šarr al-Íuṣūn. Ayant épousé une chrétienne qu'il croyait convertie à l'Islam, et qui lui avait donné un fils, Nāṣir, il était parti à la recherche de Maʿrūf. Mais sa femme est retournée en pays franc avec son fils. Lorsqu'il rentre, le père découvre que son fils est un voyou qui vole et prend les filles. Au cours d'une de ses aventures le père d'une des jeunes filles veut le tuer, et Nāṣir doit s'enfuir. On le surnomme le *muqaddam* Damm.

Šīḥa envoie ʿArnūs chez lui et se charge de l'affaire. Nāṣir a emmené Salma dans une grotte, puis à al-Qayqabūn. Là, il rencontre le fils du *babb* al-Aṣfīn, Ṣafrīn. Il place la fille dans le harem de Ṣafrīn qui se met en tête de tuer Nāṣir et d'épouser la fille. Son père le met en garde contre la vindicte des musulmans. On fait venir Ǧawān qui propose un plan : il va s'allier le *muqaddam* Ṣāliḥ en lui promettant la fille du *babb*, Ṣafrīna, et lui demandant, comme dot, la tête de ʿArnūs. Une fois cela fait Ṣafrīn pourra épouser Salma.

Une nuit, Šīḥa, déguisé en femme, apparaît à Salma et lui dit qu'il va la délivrer. Dans le *sūq*, il rencontre Mūsā et son lieutenant Ṣāliḥ, qui s'est rebellé contre Šīḥa. Celui-ci, toujours déguisé, leur apprend la captivité de Salma et les aide à la délivrer. Ils la conduisent chez ʿArnūs à al-Ruḫām. Pendant ce temps, Nāṣir qui était parti à al-Ruḫām pour couper la tête de ʿArnūs les voit avec la fille et il retourne à al-Qayqabūn. Ṣāliḥ part seul pour al-Qayqabūn, ouvrir la ville. Il voit Nāṣir, se déguise en chrétien et l'aborde. L'autre l'a reconnu et chacun cherche à piéger l'autre. Alors que Ṣāliḥ s'est endormi, Nāṣir prévient le *babb* et Ǧawān et ils mettent Ṣāliḥ en prison. Le geôlier (Šīḥa) lui parle des trois appels pour faire venir Šīḥa et il se révèle à lui. Ṣāliḥ lui prête allégeance et Šīḥa le délivre.

Le *babb* s'aperçoit de la fuite de Ṣāliḥ et prévient Ǧawān. Ils reçoivent la nouvelle que ʿArnūs marche sur al-Qayqabūn et que Baybarṣ, furieux, envoie aussi un régiment contre la ville. Voyant cela, Ǧawān et al-Burṭuquš prennent la fuite.

Le roi, en effet, avait appris la nouvelle que ʿArnūs avait été blessé par Šams al-Dīn al-Zaʿtarī. Pendant ce temps, le père de Nāṣir, Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn, ayant appris les nouveaux méfaits de son fils, s'est rendu à la forteresse al-Biqāʿ. Il se met en route pour retrouver Nāṣir et le tuer. Il rencontre Mūsā qui lui raconte ce qui s'est passé et l'emmène à al-Qayqabūn où ils retrouvent Šīḥa et Ṣāliḥ. Le roi rejoint ʿArnūs à al-Ruḫām et ils se mettent en route pour al-Qayqabūn.

Le *babb* demande à Nāṣir d'aller se battre. Šīḥa fait sortir Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn par le souterrain et c'est lui qui s'oppose à son fils.

91

Nāṣir se voyant perdu tente de s'enfuir, mais son père le frappe et le capture. On l'emmène auprès du roi et on lui coupe la tête. Puis Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn prévient Baybarṣ que Šīḥa s'apprête à ouvrir la porte de la ville. En effet, Šīḥa monte sur les créneaux et lance un message par flèche vers le camp musulman. C'est Ṣāliḥ qui tient la porte. Al-Aṣfīn s'enfuit chez son frère al-Harqūš. ʿArnūs repart pour sa ville et le roi pour le Caire. Il félicite Ṣāliḥ et lui donne une place au *dīwān*, ainsi que la forteresse al-ʿĀlīya où il invite ʿArnūs.

Le père de Salma, Sulṭān, va trouver frère car il a vu sa fille à al-Ruḫām et celle-ci n'est pas satisfaite de son sort. Il semble que ʿArnūs la néglige. La mère lui conseille de tenter de la ramener chez son père. Le frère demande la permission à ʿArnūs, prétextant que Sulṭān l'a invitée. Il accompagne Salma chez son père et elle donne naissance à un fils, Maʿrūf. Il semble que ʿArnūs ne s'en soucie guère.

[Al-Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn] (p. 17)

Baybarṣ reçoit une lettre d'Alexandrie où il est question de protéger une reine franque : al-Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn, qui doit se rendre à Jérusalem en passant par Yāfā. Baybarṣ, connaissant ʿArnūs, ne veut pas l'envoyer, bien que cette charge revienne traditionnellement au clan de Maʿrūf. Il charge Šaraf al-Dīn de la protection de la reine. Mais ʿArnūs apprend la nouvelle et se rend à Yāfā où il renvoie Šaraf al-Dīn au Caire et prend sa place. De retour au Caire Šaraf al-Dīn se rend chez Ibrāhīm qui le cache chez lui et ne dit rien au roi. Le *babb* de Yāfā, al-Ġayṭafūr invite ʿArnūs et la reine. Celle-ci fait venir ʿArnūs dans son pavillon et lui raconte son histoire.

Dans son pays, se trouve le monastère al-Salāsil. Un jour le prieur vint trouver le père de la reine, pour lui dire qu'un patriarche magicien, al-Armānīya est

arrivé avec sa sœur, la magicienne al-Balīya, et a chassé les moines du monastère, sous prétexte que son grand-père, Abū al-Nūr avait construit le monastère. Al-Armānīya prend de l'ascendant et un jour demand'Al-Ranqīs en mariage. Mais celle-ci refuse et préfère mourir. Son père, pour gagner du temps et l'éloigner, l'envoie à Jérusalem et demande la protection de Baybarṣ pour elle. Elle mentionne, en passant, trois de ses frères : Ṣalīb al-Rūm, Ṣalbūn, et Kasīb[11].

ʿArnūs dit à la reine que si elle se convertit à l'Islam et l'épouse, elle n'aura plus rien à craindre du magicien. Elle se convertit immédiatement et ʿArnūs renvoie le vizir de la reine prévenir le *babb*.

92

ʿArnūs retourne à al-Ruḫām et place la reine dans son harem. Cependant il ne l'a toujours pas épousée et elle s'en inquiète. Il lui explique que l'on va certainement l'accuser de l'avoir prise de force, et il attend les nouvelles. En effet, le vizir de la reine, Qaṣanṭūr, et le *babb* de Yāfā envoient une lettre à Baybarṣ pour se plaindre de ʿArnūs. Le roi apprend donc que Šaraf al-Dīn n'a pas rempli sa mission. Baybarṣ envoie Ibrāhīm chez ʿArnūs et celui-ci lui dit qu'il n'a pas pris la reine de force et qu'elle est toujours vierge. Šīḥa arrive avec un plan : il demande à ʿArnūs et Ibrāhīm de passer par Yāfā et de ramener quatre généraux, qu'il nomme, et quatre moines, qu'il nomme aussi, ainsi que le *babb* al-Ğayṭafūr. Arrivés à Yāfā, ʿArnūs, Ibrāhīm et Saʿd vont chercher des informations sur les personnes qu'ils doivent enlever. Ils rencontrent un patriarche qui les conduit dans une église où se trouve un sacristain (il s'agit de Šīḥa et de son fils). Šīḥa a déjà drogué les généraux, les patriarches, le vizir de Farūn et le *babb* al-Ğayṭafūr. On les ramène au Caire pour déterminer ce qui s'est passé. On confirme par écrit la conversion sincère d'Al-Ranqīs et l'innocence de ʿArnūs. Le vizir Qaṣanṭūr est donc accusé d'avoir menti. On devrait le mettre à mort, mais il doit porter les documents officiels et la nouvelle du mariage de ʿArnūs et al-Ranqīs à Farūn. Le vizir rapporte de façon très succinte ce qui s'est passé au *babb* Farūn. On lui conseille d'appeler ses trois fils qui partent en guerre contre ʿArnūs. Ṣalīb et Ṣalbūn lèvent une armée et arrivent à Constantinople. Là, le *qirān* Mīḫā'īl leur conseille de ne pas s'en prendre à ʿArnūs et de retourner dans leur pays, mais ils insistent pour couper la tête de ʿArnūs. Ils forment un plan de bataille par mer et par terre.

---

[11] Dans le fascicule 76, ils sont mentionnés comme les frères de la reine al-Ṣafīra, et fils de Bāšāqirān.

ʿArnūs est prévenu par un marchand. Il envoie ʿAlī Būğī prendre le navire et couper la tête du capitaine ennemi. Puis il demande à Ismāʿīl et Naṣīr de lui amener Ṣalīb et Ṣalbūn, ce qu'ils font, après une courte bataille. ʿArnūs leur coupe la tête. Puis il envoie ʿAlī Būğī au Caire avec l'argent, les têtes et une lettre pour Baybarṣ qui, à son tour, envoie une lettre et les têtes au *babb* Farūn avec Saʿd.

[Le magicien Armānīya] (fol. 32r.)

Une nuit, le roi remarque un palais qu'il n'a jamais remarqué auparavant, plus grand que le sien. Il se met en colère et envoie Ibrāhīm aux nouvelles, mais celui-ci ne trouve rien. Une autre nuit, le roi revoit ce palais et il décide d'aller lui-même voir ce qui se passe. Il trouve le palais, entre, et, dans une grande salle, il trouve son partenaire en commerce, Šam al-Dīn, pétrifié des genoux aux pieds. Il lui raconte son histoire :

Une femme est venue pour lui acheter des tissus pour Qalawūn, elle l'entraîne vers ce palais, lui sert à boire du vin et lui promet de lui faire prendre la place de Baybarṣ s'il l'épouse. Il la rejette et elle lui jette un sort. Il s'agit de Balīya, la magicienne. Le jour le palais disparaît, et la nuit il réapparaît. Arrive alors la magicienne, Baybarṣ veut la frapper, mais elle arrête son geste. Au même moment, apparaît le capitaine de vaisseau, Mufarriğ al-Ṭanğī, cousin d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī qui coupe la tête de la magicienne, et le palais disparaît. Mufarriğ raconte au roi comment il est arrivé là :

Il se trouvait à Tanger, désireux de refaire le pèlérinage. Il va trouver le *šayḫ* Abā Ǧābir al-Qayrawānī qui le met dans la bonne direction, mais l'arrête au bout de trois pas et il se trouve dans le palais magique. Le *šayḫ* lui dit que lorsque le roi apparaîtra, il ne dise rien, mais lorsque qu'une femme entrera, il tire son sabre et lui coupe la tête.

On nous explique alors comment et pourquoi la magicienne est arrivée au Caire : lorsque Farūn a reçu la lettre de Mīḫā'īl, l'informant de ce qui s'est passé, il est allé trouver le magicien Armānīya qui a envoyé sa sœur au Caire.

Pendant ce temps, Saʿd est arrivé chez le *babb* Farūn et a déposé la lettre du roi et les têtes près de lui, alors qu'il dormait. Le *babb* va de nouveau se plaindre à Armānīya qui jette un sort à Saʿd : il ne pourra pas sortir du pays. Puis, jetant un sort pour voir sa sœur, il découvre qu'elle est morte. Il fait venir par magie le harem de ʿArnūs et renvoie toutes ses femmes et ses enfants dans leur pays d'origine. Saʿd tente en vain de sortir du pays, il se retrouve toujours au même endroit. Puis il remarque une sorte de mosquée ermitage. Il s'en approche et trouve un *šayḫ* (en fait

Armānīya) qui lui dit d'entrer. Le *šayḫ* se présente comme le *šayḫ* Muḥammad ʿAyn al-Falak et donne à Saʿd des objets magiques ainsi que des statues en cuivre qu'il devra faire placer sur les tours d'Alexandrie (soi-disant pour protéger la ville, mais en fait ce sont des sortes d'observateurs-espions). Saʿd part avec ces objets qui, par exemple, lui permettent de marcher sur l'eau et ainsi de traverser la mer jusqu'à Alexandrie. Il les utilise aussi pour guérir les paralytiques à Alexandrie. Les nouvelles arrivent au Caire et Baybarṣ se rend à Alexandrie avec Ibrāhīm (très sceptique par rapport au pouvoirs de Saʿd). Il demande à Saʿd de se rendre au Caire où il l'installe dans une *zawīya*. Baybarṣ pense à la guérison possible de son ami Šams al-Dīn.

93

(Chevauchement, le début reprend une partie du fascicule précédent)

Saʿd guérit Šams al-Dīn, mais Ibrāhīm doute toujours. Il se rend à la *zawīya* et prétend vouloir servir Saʿd. Il découvre qu'en fait il s'agit de tours de magie. ʿArnūs s'aperçoit que son harem a disparu, il prévient le roi qui veut partir en campagne contre al-Madīnā Ḏāt al-Salāsil, la ville du magicien. Mais les bateaux ne peuvent accéder au port à cause de chaînes qui font obstacle. Saʿd se rend chez le *šayḫ* Muḥammad al-Falak (Armānīya) qui lui dit ce qu'il doit faire pour lever les chaînes. Puis il lui demande de faire venir Baybarṣ et tous les vizirs. Tous acceptent, sauf Ibrāhīm. Arrivé au monastère, il les fait tous prisonniers par un tour de magie.

Mais voici que Šīḥa arrive auprès d'Ibrāhīm. Apprenant ce qui se passe, il se rend au monastère, délivre tout le monde et tue le magicien.

Explications de Šīḥa au roi : ayant trouvé Ibrāhīm seul au camp, il s'est rendu au monastère, a découvert une porte cachée grâce à une voix qui la lui a indiquée, et il a retrouvé al-Ranqīs. Puis la voix l'a guidé dans une pièce où il a trouvé un objet magique : une toque qui rend invisible. Il a confié al-Ranqīs à Ibrāhīm, puis est retourné au monastère, là il a trouvé une porte où il était inscrit qu'il devait entrer, prendre un sabre et tuer Armānīya avec. Invisible, il s'est approché du magicien et l'a tué. Grâce à la même toque il s'est fait passer pour Armānīya auprès du *babb*. Son plan consistait à faire entrer les musulmans dans la ville. Pour cela, il a fait des signes magiques du haut des tours pour leur faire les armes, les arrêter et les placer dans des maisons de la ville qu'il a réquisitionnées.

94

(Changement de main, le plus court fascicule de la recension, lacunaire.)

Grâce à cette ruse, Šīḥa a fait entrer les musulmans dans la ville dite imprenable. Il ouvre les portes et la bataille commence. Le comte Farūn tente de s'échapper, mais Ismāʿīl le rattrape. Al-Ranqīs parle en faveur de son père et Baybarṣ fait signe à ʿArnūs de plaider pour lui. Il est gracié, avec un tribut annuel à payer à Baybarṣ. Al-Ranqīs est invitée à partir sur le vaisseau d'Abū ʿAlī et à se rendre au Caire auprès de la reine Tāğ Baḫt. Mais voici qu'elle disparaît.

95

(Changement de main. Discontinuité, l'histoire d'al-Ranqīs n'est pas terminée.

[Les reliques de Constantinople]

On retrouve Šīḥa déguisé, auprès de Mīḫā'īl à Constantinople. Il raconte à Mīḫā'īl qu'il a rencontré au Caire des moines qui lui ont demandé de le prévenir que Šīḥa et Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī avaient fait le vœu de lui prendre deux reliques : un oiseau qui parle et un sabre qui crie. Il lui conseille de bien les mettre à l'abri et il désire dire une messe en leur présence pour que leur cachette reste introuvable. Ainsi Mīḫā'īl lui indique l'endroit et comment s'y rendre en évitant tous les pièges. Il semble que la reine al-Maṭrada (en fait la reine des *ginn-s*, femme de Šīḥa[12]) soit sa complice.

Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī est arrivé à Constantinople. Šīḥa s'arrange pour le faire arrêter. On le met en prison et Šīḥa le délivre et le conduit jusqu'aux reliques qu'il lui confie pour qu'il les porte au Caire sans s'arrêter en route. Mais, Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī s'arrête plusieurs fois et, à chaque fois, malgré ses précautions, se fait voler les reliques. A chaque fois aussi, grâce à Šīḥa il peut les récupérer. Il arrive enfin au Caire et remet les reliques au roi qui les fait mettre au trésor. On procède aux noces de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī avec Fāṭima, la fille de ʿAlāy al-Dīn. Mais le lendemain les reliques ont disparu. Šīḥa suspecte al-Burṭuquš qu'il retrouve dans le *ḫān* de Būlāq.

[12] Le mariage de Šīḥa avec al-Maṭrada n'est pas mentionné dans le reste du texte. Il a vraisemblablement lieu dans un des fascicules manquants.

Il le drogue et reprend les reliques. Al-Burṭuquš, converti à l'Islam, plaide son amour pour Rūma, la fille de Ǧawān et on le relâche.

La Rébellion de Manṣūr al-ʿUqāb (p. 5878)

Lorsqu'al-Burṭuquš apprend à Mīḫā'īl qu'il n'a pas pu récupérer les reliques, celui-ci se met sur le pied de guerre et demande de l'aide aux rois de la côte. Mais Šīḥa a vite fait de les dissuader de l'aider.

La nouvelle des préparatifs de guerre arrive à Baybarṣ par Brousse. Il demande à Masʿūd Bayk d'abandonner la ville aux Francs et de le rejoindre avec une armée à Alep. Le fils d'Asad al-Dīn al Balāṭunusī étant malade, celui-ci retourne dans sa forteresse. Baybarṣ demande à al-Saʿīd de rester au Caire avec Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī. Cependant ce dernier ne comprend pas les intentions de Baybarṣ et s'étonne de ne pas conduire un régiment. Il attend que le roi soit parti et s'en va pour le camp des Francs.

Ǧawān conseille à Mīḫā'īl d'écrire à Masʿūd Bayk pour qu'il livre la ville sans bataille. Comme Masʿūd a reçu les ordres de Baybarṣ dans ce sens, il s'exécute. Ǧawān est méfiant et Mīḫā'īl, tout content, se rend avec son armée à Swaydīya. Là il voit arriver l'armée musulmane au grand complet.

Mais Baybarṣ apprend que son fils Aḥmad est malade et il repart pour le Caire, inquiet, laissant le commandement à Aydamur. Celui-ci voudrait bien écarter les *fidāwīyeh* de la victoire pour une fois, et il cherche un plan avec Qalawūn. Cependant un *muqaddam* s'est présenté à Mīḫā'īl, qui fait prisonniers les émirs musulmans un à un. En fait il s'agit de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī. Confronté à Ibrāhīm, celui-ci le reconnaît et tente de lui expliquer les raisons de Baybarṣ. Ils montent un plan pour s'emparer du camp des Francs. Mais Ǧawān parti à la recherche de renfort revient et reconnaît Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī. Il le drogue et le fait envoyer à la forteresse al-Ṭard. En chemin, il est délivré par Mūsā.

Revenu au camp musulman, Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī sème la discorde et Aydamur l'insulte, puis le frappe, ainsi qu'al-ʿUqāb. Les *fidāwīyeh* se retirent et vont planter leurs tentes plus loin. Mīḫā'īl tente de les séduire avec de l'or ; mais, au coeur de la bataille, le vizir Šāhīn va les trouver et ils se retournent contre les Francs, sauf al-ʿUqāb. Au retour du combat, Aydamur insulte al-ʿUqāb qui le frappe et l'envoie comme prisonnier auprès de son neveu al-Balāṭunusī.

Les *fidāwīyeh* cherchent Aydamur pour se réconcilier avec lui, mais on ne le trouve pas. Sentant les choses mal tourner, Ibrāhīm demande à Šāhīn de rappeler le roi. De nouveau Mīḫā'īl tente sa chance auprès des *fidāwīyeh*. Baybarṣ reçoit la

lettre de Šāhīn et Šīḥa lui conseille de partir, lui s'occupera de son fils. Il lui dit aussi de rassembler les hommes des forteresses. En arrivant chez Asad al-Dīn, il y trouve Aydamur et l'emmène avec lui ainsi qu'Asad. Le roi arrive au camp. Pendant ce temps les *fidāwīyeh* sont bien reçu par Mīḫā'īl, et al-ʿUqāb, en particulier, tente de convaincre les nouveaux venus de les rejoindre. Mais, au souper chez Mīḫā'īl, Ibrāhīm trouve un mot de Šīḥa qui exige la présence de tous les *fidāwīyeh* auprès du roi. Tous partent, sauf al-ʿUqāb. Resté au Caire pendant sept jours auprès d'Aḥmad, Šīḥa est en effet arrivé au camp. Baybarṣ cherche à savoir ce qui s'est passé et, apprenant l'attitude d'Aydamur, il le frappe sauvagement et le fait mettre aux arrêts. Al-ʿUqāb décide de partir avec les Francs qui lèvent le camp et repartent par la mer.

96

Baybarṣ se réconcilie avec Aydamur et le réconcilie avec Saʿd al-Dīn. On cherche al-ʿUqāb en vain. Le roi, les émirs et les *fidāwīyeh* rentrent au Caire. Aḥmad est guéri.

Mīḫā'īl et son armée arrivent à al-Ġalaṭ et rencontrent des gens qui se lamentent : Constantinople est aux mains de ʿArnūs. Prévenu par Mūsā de ce qui se passe, ʿArnūs propose à ʿAlī Būğī de déguiser leurs navires et de partir pour Constantinople. Arrivés là, il attaque avec Ismāʿīl et Naṣīr. Mīḫā'īl se désespère, mais Ğawān a un plan. Il écrit une lettre à ʿArnūs, de la main de Baybarṣ et envoie al-ʿUqāb la porter. La lettre demande de livrer la ville à Mīḫā'īl. ʿArnūs finit par accepter et rentre à al-Ruḫām.

Cependant, al-ʿUqāb se rend compte qu'il a fait une bêtise. Ğawān lui propose un plan qui lui donnera une place de choix : la première étape est d'aller au Caire et d'enlever Baybarṣ. Il part, déguisé et arrive à Qaṭīya. Il s'arrête dans une auberge, mais l'aubergiste - Šīḥa, prévenu des actions de Ğawān par Badr al-Ġafīr et l'ayant attendu là - le drogue et le confie au gouverneur de la ville.

Arrivé à al-Ruḫām, ʿArnūs tombe malade de vexation. Il écrit à Baybarṣ pour se plaindre et Ismāʿīl porte la lettre. Baybarṣ n'y comprend rien et se fait expliquer. Il entre dans une rage folle contre al-ʿUqāb et exige que Šīḥa le ramène pour le mettre à mort. Les *fidāwīyeh* se mobilisent et ʿImād al-Dīn va plaider sa cause auprès de ʿArnūs qui accepte de le suivre au Caire.

Baybarṣ envoie Aydamur chercher al-ʿUqāb, mais Aydamur s'arrête en dehors du Caire et envoie secrètement un message à Ibrāhīm qui rassure les *fidāwīyeh* et demande à Aydamur d'attendre ses instructions. Ibrāhīm fait venir al-ʿUqāb au Caire, sans appliquer les ordres humiliants du roi. Cependant, le neveu

d'al-ʿUqāb, Asad al-Dīn al-Balāṭunusī délivre son oncle qui tient toujours à enlever le roi. Il s'approche du palais et voit des *ʿağam* portant un sac, il les suit et les voit remettre le sac à huit hommes. Le sac contient Baybarṣ : ils veulent ainsi venger la mort de Sayf al-Nār. Au moment où l'un d'eux s'apprête à frapper Baybarṣ, al-ʿUqāb lui coupe la tête, en tue cinq autres et fait prisonniers les survivants, puis il délivre Baybarṣ. Celui-ci demande à al-ʿUqāb de le rejoindre au *dīwān* le lendemain lorsqu'il questionnera son neveu.

Explications sur la présence des *ʿağam*. Ils ont été envoyés par le *qān* Halawūn qui leur promet la forteresse de leur père conquise par Sanqal al-Ašqar, s'ils ramènent la tête de Baybarṣ[13].

Mais, au *dīwān*, al-Balāṭunusī nie savoir quelque chose sur la libération de son oncle. Celui-ci apparaît et le contredit. Mort de honte, al-Balāṭunusī part dans sa forteresse.

Le roi explique tout aux dignitaires et on fait pendre les *ʿağamī*. Al-ʿUqāb retrouve sa charge. Les *fidāwīyeh* lui conseille de se réconcilier avec ʿArnūs. Il part et passe prendre son neveu. Mais on lui apprend que celui-ci est parti. Pendant ce temps, ʿArnūs et ʿImād al-Dīn sont arrivés à Alexandrie pour plaider la cause d'al-ʿUqāb et on leur apprend que tout est réglé et qu'al-ʿUqāb doit se rendre à al-Ruḫām. ʿArnūs retourne chez lui.

Al-Muqdamm Ibn Muhāğir (p. 5985)

Pendant ce temps, al-Balāṭunusī reçoit la visite de deux hommes qui se rendent à la forteresse de Suhayl, dont il décide d'aller faire la connaissance. Mais, arrivé là, il se rend compte que Suhayl est en rébellion et pense qu'il vient le rejoindre. Al-ʿUqāb arrive chez son neveu et il est dirigé chez Suhayl. Là, il tente de persuader son neveu, Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, de le suivre. Mais al-Suhayl arrive et frappe al-ʿUqāb et le fait mettre en prison. Suhayl prend Hama et s'empare de la forteresse de Šāhīn al-Misyāṭī qu'il met en prison dans sa forteresse de Sīğar.

Badr al-Ġafīr a eu vent de quelque chose et se rend à la forteresse de Sīğar où il trouve les prisonniers. Il va voir de lui-même à Hama et part prévenir Baybarṣ. Celui-ci demande conseil aux *fidāwīyeh* qui pensent que l'affaire revient à Šīḥa. Le roi part pour Hama et Šīḥa se charge des forteresses. Il se rend à al-Misyāt déguisé, et répand la nouvelle de la présence de Šīḥa. Tous fuient la forteresse.

---

[13] L'épisode évoqué ici ne figure pas dans la recension. Il est possible qu'il soit dans les fascicules manquants.

Pendant ce temps, ʿArnūs a délivré al-ʿUqāb, son neveu et Šahīn et s'est emparé de la forteresse de Sīğar. Il arrive à Hama avec Ismāʿīl, rejoint par Baybarṣ. Suhayl se rend à Antioche et « emprunte » la ville au *babb* Alfrad Mākūl. Baybarṣ et les *fidāwīyeh* le suivent à Antioche. ʿArnūs a intercédé en faveur de Suhayl qui caracole devant la ville. Baybarṣ lui envoie Ibrāhīm en ambassade, mais il refuse de lire la lettre qu'il déchire. Šīḥa emmène 1es *fidāwīyeh* avec lui dans un monastère et les poste à la porte du souterrain qui conduit à la ville. Puis il se rend en ville, déguisé, rencontre le *babb* et Suhayl et leur dit que des *fidāwīyeh* se trouvent dans le monastère. Il les conduit au souterrain et ils se font prendre les uns après les autres. On les drogue et on les conduit auprès du roi en les installant comme s'ils faisaient partie du *dīwān*. Lorsqu'ils se réveillent et qu'ils comprennent ce qui s'est passé, ils prêtent obéissance, et Suhayl demande que son fils, Sayf al-Ġaḍbān, soit admis au pacte avec un *fidāwī*.

97

On procède au pacte avec Ibrāhīm. Mais voici qu'Abū ʿAlī al-Baṭarnī arrive se plaignant que sa fille, Āsīya a été enlevée. Baybarṣ envoie Ibrāhīm, Saʿd, Suhayl et Sayf al-Ġaḍbān à sa recherche.

Explications : le fils du *babb* de Beyrouth veut se rendre à Lattaquié. Il est invité par al-Baṭarnī et s'éprend de sa fille. Rentré à Beyrouth, sur les conseils de Ğawān, il la fait enlever par Yaqūb al-Rāmī. La fille le rejette et Ğawān lui conseille de se saouler et de la prendre de force. Il la menace de son sabre mais il est trop saoul pour la frapper. Elle s'empare du sabre et le frappe puis elle veut se donner la mort. Mais Ibrāhīm surgit et lui ôte le sabre des mains et coupe la tête du fils du *babb*. Il emmène Āsīya avec lui, mais elle ne peut pas descendre la muraille. Il la met dans un sac et la fait descendre ;Yaʿqūb al-Rāmī, qui voulait la fille pour lui, guette, décoche une flèche qui cloue Ibrāhīm à la muraille et emmène la fille au *ḫān* où il la drogue. Saʿd délivre Ibrāhīm qui soigne sa blessure avec une pommade qu'il tient de Šīḥa. Pendant ce temps, Suhayl et son fils cherchent séparément Āsīya dans Beyrouth. Suhayl voit Yaqūb et l'interpelle, mais celui-ci lui décoche une flèche. Puis c'est Sayf al-Ġaḍbān qui rencontre Yaqūb qui cette fois-ci rate son coup. Sayf al-Ġaḍbān tue Yaqūb, trouve la fille et la réveille. Il retrouve son père blessé avec Ibrāhīm et Saʿd. Ils ramènent la fille et Suhayl à Damas où l'on tente de sauver Suhayl, mais la flèche est empoisonnée et il meurt trois jours après. Baybarṣ jure qu'il va en tirer vengeance. On procède aux funérailles de Suhayl.

La seconde prise de Beyrouth (p. 6069)

Baybarṣ écrit à al-Saʿīd de lever l'armée et de le rejoindre à Damas. Les consuls écrivent au *babb* de Beyrouth, al-Rūm ʿĀṭṭ ; Ǧawān part réunir des forces des rois de la côte. L'armée d'al-Saʿīd arrive à Damas et Baybarṣ part mettre le siège à Beyrouth. Contrairement à son habitude, Baybarṣ ne suit pas la règle des quarante-et-un jours de trêve et commande que l'on détruise les tours de la ville. Au *dīwān*, Ibrāhīm remarque un chrétien déguisé en *fidāwī*, il le frappe : c'est Ḥannā, fils de Yaqūb al-Rāmī envoyé par Ǧawān. Sayf al-Ġaḍbān le tue et lui ôte ses vêtements. Le roi s'inquiète car le siège dure. Sayf al-Ġaḍbān décide de partir pour ouvrir la ville. Il s'arme et met les vêtements de Ḥannā. Arrivé près de la ville, il s'endort et il est réveillé par un homme qui lui semble être son père. Suhayl le conduit jusqu'à la porte, tend la main pour éteindre les flambeaux placés là par Ǧawān, et ouvre la porte. Sayf al-Ġaḍbān se bat, et Saʿd arrive pour l'aider (il a entendu les *fidāwīyeh* parler de son idée et de son départ) ; il a prévenu Ibrāhīm qui prévient le roi. Bataille. Ǧawān tente de fuir, mais il est capturé par Sulaymān al-Ǧāmūs avec al-Burṭuquš. Le *babb* s'enfuit pour Constantinople. De retour à Damas, Abū ʿAlī demande la permission de marier sa fille avec Sayf al-Ġaḍbān. Après la noce, le roi retourne au Caire et met Ǧawān et al-Burṭuquš en prison.

Le duc Qabṭāwīl le magicien (p. 6095)

Qalawūn veut se débarrasser de Ǧawān une fois pour toutes. Il fait écrire une *fatwā* dans ce sens. L'émir chargé des *fatwā-s* lui demande un document signé des *fidāwīyeh* et d'Ibrāhīm. Cela fait, on présente la *fatwā* au roi qui la fait lire à Šīḥa. Il demande un délai de quatre-vingt onze jours pour réunir tous les représentants du royaume. Une nuit, Baybarṣ voit en rêve al-Ṣāliḥ Ayyūb qui lui conseille d'envoyer sa femme à Damas, ce qu'il fait, en compagnie d'al-Saʿīd. Le jour de l'exécution approche et Šīḥa fait ses préparatifs. Ǧawān n'est pas inquiet, car, selon *Kitāb al-Yūnān*, son temps n'est pas encore arrivé. Al-Burṭuquš, lui, s'inquiète pour lui-même, mais Ibrāhīm et ʿImād al-Dīn le rassurent. Le jour venu, Ibrāhīm plaide sa cause et il est libéré. Šīḥa commence l'exécution de Ǧawān. Il lui coupe le petit orteil. Mais soudain, feu, étincelles et fumée, et lorsque tout se dissipe, Ǧawān a disparu. Šīḥa rappelle à tous que le temps n'est pas encore venu de sa mort et l'on renvoie tout le monde chez soi.

Pendant ce temps, Ǧawān se retrouve dans un monastère (al-Ṭīn), en compagnie du magicien qui l'a sauvé : Qabṭāwīl.

Explications et biographie de Qabṭāwīl, gouverneur de Qanṣala. Parti vingt ans à la recherche de trésors, lorsqu'il revient chez lui, il trouve sa fille Tāğ Nās adulte (elle a 23 ans). Il lui enseigne l'art de la magie. Puis il apprend que Ğawān est prisonnier de Baybarṣ et il décide de le sauver. Il montre à Ğawān un costume qui transforme en Baybarṣ celui qui le porte. Ğawān lui demande d'en confectionner deux autres : un pour se transformer en Ibrāhīm et l'autre en Saʿd. Puis Ğawān retrouve al-Burṭuquš. Qabṭāwīl apporte les costumes. Ğawān porte celui d'Ibrāhīm, al-Burṭuquš celui de Saʿd et Qabṭāwīl celui de Baybarṣ.

98

Revêtus des habits, ils se présentent chez Qalawūn et demandent qu'on apporte du vin pour le roi et une femme pour le verser. Le lendemain, alors qu'ils sont partis, Qalawūn retrouve la femme égorgée. Il va trouver Šāhīn pour lui expliquer ce qui s'est passé. Šāhīn lui conseille de ne rien dire. Mais, les jours suivants la même chose se produit chez d'autres émirs qui, eux aussi viennent se plaindre à Šāhīn ; jusqu'au jour où Šāhīn lui-même est forcé d'en faire l'expérience. Puis c'est au tour de ʿAlāy al-Dīn qui lui, porte l'affaire directement au *dīwān*. Le roi n'y comprend rien, mais les témoins sont là et tous les émirs victimes sortent de leur silence. Baybarṣ demande à Qalawūn de le mettre sous sa garde avec Ibrāhīm et Saʿd. Et le soir même, on trouve une servante égorgée chez ʿIzz al-Dīn. Le roi et ses amis sont disculpés, et Baybarṣ les envoie faire le tour des monastères et des églises, car il pense que cela vient des chrétiens. Ne trouvant rien, Baybarṣ se déguise en kurde et parcourt la ville. Il aperçoit les coupables, mais, alors qu'il s'apprête à frapper l'un d'eux avec le *litt*, il est enlevé et conduit dans une contrée déserte, Rabʿ al-Ḫarāb, par un génie appelé par Qabṭāwīl. Celui-ci prend la place du roi au *dīwān*, mais Ibrāhīm ne se laisse pas prendre et se retire avec ses hommes. Ğawān, déguisé en Ibrāhīm, fait croire que les trois traitres ont été retrouvés et décapités par le roi, en faisant égorger trois chrétiens. Un des pouvoirs de Qabṭāwīl est de voir où se trouvent les gens. Il tente de voir où se trouve Baybarṣ, mais en vain. On pense donc qu'il est mort et, ainsi soustrait à la magie. De même, ils n'arrivent pas à localiser Šīḥa. Qabṭāwīl façonne un garde qu'il place à l'entrée de la ville pour les prévenir s'il arrive. Ibrāhīm est allé prévenir al-Saʿīd, toujours à Damas avec sa mère. Quant à Šīḥa, il a tout suivi et il va prendre conseil auprès de sa femme, la *ğinnīya* al-Maṭrada. Elle connaît un endroit où il sera à l'abri de la magie et elle l'y emmène (sur son dos) avec Muḥammad (sur le dos de Šahbān, lieutenant d'al-Maṭrada. Ils restent dans une grotte, à l'abri, et tous les vendredis elle leur apporte à manger.

Bandar Ḫān al-ʿAǧam (p. 6194)

Pendant ce temps, Baybarṣ se trouve dans une contrée déserte et il cherche à boire et à manger. Il finit par trouver une tente blanche avec de la nourriture et un cheval blanc. Il attend en vain le propriétaire, et se met à manger. Pus il part sur le cheval et, à chaque étape, il retrouve la tente blanche. Il arrive au bord de la mer que le cheval traverse. De l'autre côté, le cheval a disparu, mais arrive un maghrébin qui lui explique qu'il est sur le territoire de Tūrīz. Il s'agit d'Abū Ǧabir al-Qayrawānī qui lui explique qu'il faudra qu'il attende que la volonté de Dieu s'accomplisse, et que celui qui le remplace régnera deux ans.

Baybarṣ se rend à Tūrīz et descend chez un musulman du *dīwān* de Halawūn, Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla qui le cache. Mais au bout de deux mois, la nouvelle arrive à Halawūn de la disparition de Baybarṣ et il le fait rechercher. Baybarṣ s'enfuit et rejoint une caravane qui se rend à Bandar Ḫān. Mais le roi de la ville, Sayf al-Dawla Ḫān, reçoit un message de Halawūn décrivant Baybarṣ. Les marchands de la caravanne lui tendent un piège et le livrent à Sayf al-Dawla. Celui-ci l'envoie par mer à Tūrīz, mais une tempête pousse le navire vers une contrée musulmane de Murād Satān al-ʿAǧam, et ils sont attaqués par un navire commandé par Ḫayr Allāh. Baybarṣ est délivré, mais se retrouve sans rien. Il s'installe chez un tailleur et lit le Coran avec lui, et le tailleur l'invite chez lui. Mais le Šāh Murād reçoit des ordres de Halawūn pour rechercher Baybarṣ. Murād, apprenant la présence d'un invité chez le tailleur, les fait venir.

99

(Chevauchement)

Le vizir reconnaît Baybarṣ et lui fait rencontrer le Šāh Murād qui le cache dans son palais. Mais, un jour que le Šāh est à la chasse, une femme s'approche de Baybarṣ, prétendant être envoyée par le Šāh. Baybarṣ la repousse, ayant promis fidélité à son épouse, mais il lui propose de la donner en mariage à un de ses fils. Dépitée, elle écrit au Šāh et calomnie Baybarṣ. Murād se déguise et envoie la fille auprès de Baybarṣ, mais la supercherie est découverte et Murād coupe la tête de la fille.

Un marchand arrive au *dīwān* et annonce que Kafar Ḫān[14] s'empare de marchands chinois qu'il tue, et qu'il a décidé de partir en guerre à la recherche de

[14] Il semble que dans cette version ce soit le nom de Sayf al-Dawla Ḫān, roi de Bandar Ḫān.

Baybarṣ. Celui-ci demande un cheval à Murād, s'arme, écrit une lettre de la part de Murād, la porte à Kafar Ḫān et lui coupe la tête, puis se bat contre les soldats. Murād et son armée attaquent et c'est la victoire. Baybarṣ quitte alors Murād et poursuit sa route. Il arrive près d'une ville et il voit les gens qui campent à l'extérieur car un lion rôde dans la ville. Baybarṣ pénètre dans la ville et apprivoise le lion qu'il ramène au camp où il rencontre la reine, al-Malika Bīğāna. Elle voudrait l'épouser, mais il refuse et il promet de la donner à ʿArnūs, ce qui semble fort la réjouir. L'espion de Halawūn, ʿAdb al-Nār a prévenu son maître qui écrit à la reine pour qu'elle livre Baybarṣ. Ce dernier lui dit quoi répondre : elle dira être dans l'impossibilité de le livrer car il campe en dehors de la ville et empêche les gens d'entrer ou de sortir. En effet, c'est un plan de Baybarṣ pour forcer Halawūn à venir avec son armée. Halawūn arrive et une bataille s'engage. Mais voici qu'arrivent Ibrāhīm, Saʿd, ʿArnūs et ʻIsmāʿīl avec leur armée et Šīḥa. Les hommes de la reine se joignent à eux. Halawūn est pris.

Le roi apprend ce qui s'est passé pendant son exil. Ibrāhīm a rameuté les troupes, pendant ce temps, Šīḥa s'est fait transporter par al-Maṭrada au Ṣaʿīd, auprès d'Aḥmad Šalāmiš où tout le monde s'est réuni. ʿArnūs était d'avis de marcher sur le Caire, mais Šīḥa préfère d'abord aller voir ce qui s'y passe.

100

Šīḥa est arrêté dès son arrivée au Caire. Ğawān fait préparer deux habits : il se transforme en Šīḥa et transforme Šīḥa en Ğawān. Puis il annonce au *dīwān* qu'il s'est emparé de Ğawān et il s'apprête à le mettre à mort. Mais au moment de l'exécution, Ğawān/Šīḥa disparaît dans la fumée et la poussière. Šīḥa a été sauvé par la fille de Qabṭāwīl, Tāğ Nās qui lui explique qu'elle a eu une vision pendant laquelle elle s'est convertie et dans laquelle elle a était prévenue du danger que courait Šīḥa, son futur époux. Elle le protège pour que son père ne puisse pas le retrouver, mais le prévient qu'il faut encore attendre sept mois pour que Baybarṣ remonte sur son trône. Elle a pu localiser Baybarṣ et connaît le jour de la bataille contre Halawūn. Šīḥa et ses amis et l'armée s'arrangent donc pour être là à temps.

On procède au mariage de Bīğāna et ʿArnūs (elle lui donnera un enfant mâle du nom de Naṣrīn Šāh). Après la nuit de noces, ʿArnūs quitte la reine qui restera chez elle deux ans avant de rejoindre son harem. La troupe arrive à Alep, mais Ismāʿīl, qui s'est pris d'amitié pour le lion qu'ils ont emmené avec eux, manque à l'appel. En fait il a fait un détour et le lion s'est arrêté dans un *wādī* (*wādī* al-Zūr) où

Ismāʿīl ne peut le suivre. Il laisse le lion et poursuit sa route pour al-Ruḫām. Le roi se rend à Damas où il rejoint son fils et sa femme, et où il attend le moment propice.

Les nouvelles arrivent au Caire qu'un autre roi Baybarṣ marche sur la ville avec ses compagnons. Un personnage étrange dont personne ne comprend très bien les paroles, *šayḫ* Farağ al-Dīn al-Ṣāliḥ Ayyūb, apparaît au *dīwān*. On commence à se poser des questions sur le roi du Caire et on fait venir Muḥammad, *šayḫ* d'al-Azhar qui propose un test. Les deux camps face à face, on plante un étendard qui se tournera du côté du vrai roi. Il se tourne du côté du camp de Baybarṣ. Puis, le *šayḫ* rentre à al-Azhar et meurt après vingt-quatre heures. Ğawān fait envoyer une lettre à Baybarṣ pour déclarer la guerre et il part au bout du camp avec al-Burṭuquš pour observer la bataille. Mais il semble que le charme n'opère plus car il est reconnu comme Ğawān par des turcomans, et il décide de s'enfuir pour al-Burduqān. En effet, la fille du magicien lève le charme des trois costumes. Qabṭāwīl s'arrange pour disparaître. Les cavaliers cherchent leur roi qui a disparu, mais le *šayḫ* Farağ al-Dīn al-Ṣāliḥ Ayyūb leur indique qui est leur véritable roi. Le roi reprend sa place, visite la *zawīya* d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, puis proclame un deuil de sept jours pour la mort de Muḥammad, *šayḫ* d'al-Azhar. Šīḥa prévient Baybarṣ que Qabṭāwīl est reparti dans son pays de Qanṣala. Baybarṣ décide de s'y rendre avec une armée.

Le magicien se prépare à la guerre et fabrique un charme pour transformer trois de ses cheveux en serpents. Bien que Šīḥa donne à Baybarṣ un charme pour s'en protéger, il est victime du magicien, et sauvé in extremis par Tāğ Nās qui arrive en cavalier et affronte son père. Baybarṣ coupe la tête du magicien. Tāğ Nās informe Baybarṣ du trésor du magicien Naṣrīn al-Ṭālib, dans la montagne de Ğūyūšī, et, de retour au Caire, Baybarṣ et Šīḥa partent en expédition pour le récupérer.

[Aḥmad Šalāmiš] (p. 88)

Au retour, il est question du mariage d'Aḥmad Šalāmiš. Or, celui-ci semble tout à fait opposé à l'idée de se marier. Cependant, il lui vient une vision dans laquelle il voit une ville, un palais, et une femme. Il entre dans un état second et pendant quinze jours ne quitte pas la chambre. Le roi envoie Ibrāhīm aux nouvelles et celui-ci comprend vite ce qui se passe. Aḥmad lui raconte son rêve et Ibrāhīm lui dit qu'il s'agit en fait de sa forteresse et de sa propre sœur. Il l'emmène avec lui, prétextant au roi une visite à Damas. Le roi a une vision dans laquelle il voit son fils tomber au champ de bataille.

Il manque quelques pages entre les deux fascicules

Le roi décide de partir à la recherche de son fils. Il parcourt les villes de la côte et rencontre Badr al-Ġafīr qui lui dit l'avoir vu avec Ibrāhīm et Saʿd à Damas chez Sitt al-Šām. Il s'y rend et apprend qu'ils sont partis pour Bagdad, puis le pays des *ʿağam.*

En effet, Ibrāhīm a d'abord emmené Aḥmad chez lui, mais celui-ci ne reconnaît ni les lieux de son rêve, ni la fille. Ils partent voir le maître à penser d'Ibrāhīm à Damas, le *šayḫ* Muḥyī al-Dīn al-Nawawī, qui leur dit de partir pour Bagdad, puis le pays des *ʿağam*. Ils se déguisent en marchands, et Ibrāhīm fait des affaires. Arrivés dans la ville d'al-Ḫarzamīya, ils s'installent au *ḫān* et, pendant qu'Ibrāhīm fait le marchand, Aḥmad va faire un tour et découvre le palais et la fille. Il ne dit rien, mais un jour, il la suit alors qu'elle se rend au hammam accompagnée. Puis il la perd de vue, et entend parler d'une altercation : le fils du vizir s'en prend à une jeune femme se rendant au hamman. Il se précipite, suit les gens et coupe la tête du fils du vizir. Le vizir va se plaindre et il envoie des hommes pour arrêter Aḥmad. Mais, arrivés au *ḫān*, ils doivent se battre avec Ḥarb qui met en déroute. Le vizir revient avec mille hommes qui se font aussi battre par un seul. Puis ils arrivent avec un canon que Saʿd retourne contre eux. Un vizir plus mâlin va donc trouver Ibrāhīm et lui demande poliment de le suive au *dīwān*, ce qu'il fait. Là, il révèle l'identité d'Aḥmad, et le roi, al-Šāh Maḥmūd, le place sur le trône. Le père de la jeune fille agressée, al-Šāh Bandar ʿAdb al-Qādir, arrive pour se plaindre. Finalement il est entendu que le fils du vizir méritait son châtiment. On pense alors à faire épouser la fille, Fāṭima al-Ḫarzamīya, par Aḥmad. A ce moment, Ibrāhīm sent une main sur son épaule : c'est Baybarṣ qui lui dit que le mariage ne peut avoir lieu qu'au Caire. Ibrāhīm relaie le message et ils repartent pour le Caire avec le père et la fille.

En route ils rencontrent un émir bédouin, Muḥammad, qui leur offre l'hospitalité. Explications : après son départ, Baybarṣ croise l'armée de Halawūn et son fils Abrahā[15] partis à sa recherche. Il les attaque et l'émir bédouin vient à sa rescousse, met l'armée du *qān* en déroute et prend le fils de Halawūn. On prévient Halawūn que son fils est prisonnier. Puis, lui-même est enlevé par Šīḥa et Badr qui étaient à la poursuite d'Aḥmad. On libère Halawūn et son fils, à condition qu'ils donnent son indépendance à la ville musulmane d'al-Ḫarzamīya.

[15] Diversement orthographie : « Abrāhā ».

Ibrāhīm conduit sa troupe chez sa mère, mais au matin Fāṭima manque à l'appel. Il part à sa recherche et arrive à Ṣafad. Là, il rencontre un patriarche qui lui parle d'un trésor qui ne peut-être ouvert que par une jeune fille du pays des *ʿağam*, du nom de Fāṭima. Un magicien l'a fait venir par magie pour lui ouvrir le trésor. Le patriarche (Šīḫa) va aider Ibrāhīm. Il l'emmène avec Saʿd au monastère où Ibrāhīm coupe la tête du magicien. Le *babb* Sarğawīl qui était plus ou moins de la combine arrive au monastère à ce moment-là et il est rançonné par Ibrāhīm. On rentre à Azruʿ avec Fāṭima et le trésor et on célèbre le mariage d'Aḥmad et Fāṭima.

[Le chien Bīlmān] (p. 61)

Le roi reçoit une lettre d'Alexandrie, annonçant l'arrivée d'un navire avec un vizir et un maître-chien, avec un chien Bīlmān. Exlication : Ğawān qui se trouve chez le *babb* al-Maġlawīn, découvre une porte en métal en se promenant dans le pays, avec un gardien qui lui montre des bêtes sauvages, dont un chien Bīlmān, cadeau du *babb* de l'île al-Ġulf, Aṣṭalūt. Ğawān fait envoyer le chien comme avertissement à Baybarṣ.

102

Le roi fait venir les envoyés du *babb* et le chien au Caire. Puis il fait appel à Ismāʿīl pour qu'il parte chasser un lion pour faire la pige au chien. Ismāʿīl part pour Alep. Il se fait accompagner d'un boucher, Abū ʿAlī, et se rend dans un *wādī* pour attraper le lion. Au dernier moment le boucher flanche, mais arrivent Ibrāhīm, Saʿd et Ḥarb qui l'aident.

Finalement, un bédouin arrive et parle au lion qui suit docilement les autres. De même, en route, le lion s'arrête dans un *wādī* et c'est encore le bédouin, en fait Baybarṣ, qui le persuade d'avancer car l'Islam a besoin de lui. Le lion affronte le chien qu'il tue d'un seul coup de patte. Baybarṣ explique à ses amis qu'il a vu le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb en rêve et que c'est lui qui l'a guidé vers le lion.

[Nağm al-Dīn al-Ġayūr] (p. 35)

Puis un jour, dans la rue, Ibrāhīm se fait l'arbitre d'une dispute entre un égyptien et un damascène. Le marchand égyptien l'invite avec le roi à boire le café chez lui. Là, un spectacle étonnant les attend : ils se retrouvent dans un palais qui est l'exacte réplique du *dīwān* de Baybarṣ et ils voient un véritable *dīwān* s'y tenir, avec

tous les dignitaires et eux-mêmes. Il y est question du gardien du harem de Šīḥa, Yásīn, qui a été tué par Naǧm al-Dīn al-Ġayūr. Celui-ci, arrêté par Šīḥa, a été conduit au *dīwān*, puis jeté en prison.

Devant ce spectacle, Baybarṣ comprend qu'il s'agit de magie. En effet, le marchand égyptien est en fait Šīḥa et le spectacle a été concocté par Tāǧ Nās, mais les faits sont exacts. Au même moment, Saʿd subi une étrange expérience. Alors même qu'il est dans ce palais, il se retrouve près d'un puits. Il frappe la pierre pour boire et entend une voix qui dit que s'il est homme il deviendra femme, et s'il est femme il deviendra homme. Il boit et se retrouve changé en femme. Arrive un cavalier qui l'emmène, l'épouse et lui donne trois enfants. Le cavalier meurt. Saʿd se retrouve au puits, changé en homme. Il rencontre une bédouine qu'il épouse et qui lui donne trois enfants. Puis elle meurt et il se retrouve au puits. Enfin, il se réveille dans le palais, auprès de Šīḥa et du roi. C'était encore un tour de la magicienne.

Le roi doit convoquer un *dīwān* pour le lendemain. Les *fidāwīyeh* sont en émoi car Naǧm al-Dīn al-Ġayūr est aux arrêts, et c'est le « père » d'al-ʿUqāb. Histoire de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr :

Parti depuis de nombreuses années à la recherche de Maʿrūf, il arrive dans la ville d'al-Taqalīn, en pays franc. Là, il rencontre un musulman Badr al-Dīn Ibn Harim qui lui apprend la nouvelle de la mort de Maʿrūf, l'existence de ʿArnūs, son fils, celle de Baybarṣ qui a nommé Šīḥa à la souveraineté des citadelles. Naǧm al-Dīn al-Ġayūr compte rentrer en pays d'Islam pour remettre les choses en ordre, et demande à Badr de l'accompagner, mais celui-ci n'a aucune intention d'y retourner et il s'enfuit. Naǧm al-Dīn rentre alors chez lui, puis se rend chez ʿArnūs, et ne comprend pas comment ʿArnūs et Ismāʿīl ont pu se soumettre. De retour dans sa forteresse, son lieutenant, ʿĀmir, lui conseille de cacher ses convictions. Il se déguise, part au Caire, tue Yāsīn, et se retrouve en prison.

Au *dīwān*, Baybarṣ règle l'affaire du *babb* al-Maġlawīn et de son chien en faisant signer un document aux consuls et aux patriarches, qu'il lui envoie. Puis il fait venir Naǧm al-Dīn al-Ġayūr et confirme sa mise aux arrêts.

Les généraux d'al-Maġlawīn craignent de retourner chez eux avec la nouvelle de la mort du chien, et de ne pas être crus quant aux circonstances. Ils arrivent à convaincre Ismāʿīl de leur « prêter » le lion pour qu'ils le montrent au *babb*. Pendant ce temps, Baybarṣ prépare une procession avec le lion comme héros. On n'ose pas lui dire que le lion a disparu. Ibrāhīm envoie Ismāʿīl à la poursuite du lion à Alexandrie, et le couvre auprès de Baybarṣ disant que le lion est malade et qu'Ismāʿīl est allé lui faire prendre l'air.

Arrivé à Alexandrie, Ismāʿīl se déguise en Franc et fait appel à ʿAbd Allāh pour lui faire traverser la mer. Arrivé à al-Burduqān, il attend pendant sept jours le bateau qui amène le lion. Le lion est amené auprès du *babb* ainsi que la lettre de Baybarṣ qui réclame deux coffres d'or. Mais un incident se produit avec le lion, et le *babb* ferme la ville. Ismāʿīl achète un mouton qu'il découpe et va nourrir le lion qui le reconnaît. Mais Ismāʿīl ne veut pas s'en tenir là et il veut punir le *babb*.

103

[Ismāʿīl et le lion, et le *babb* al-Maġlawīn]

Trou entre les fascicules 102 et 103 de probablement quelques pages

Ismāʿīl et le lion se retrouvent face au *babb* al-Maġlawīn. Sous prétexte de montrer la bête aux dames de la cour, on demande à Ismāʿīl de le faire entrer dans une cage. Ismāʿīl y précède le lion et tous les deux sont pris au piège. Ğawān et le *babb* écrivent à Baybarṣ lui réclamant dix coffres d'or. Lorsqu'il reçoit la lettre, Baybarṣ se fait expliquer pourquoi Ismāʿīl et le lion se trouvent chez le *babb*. Ibrāhīm lui fait un récit qui n'est pas tout à fait conforme à la réalité : il raconte que les généraux sont repartis, ont appris la nouvelle du chien au *babb* qui n'a pas voulu les croire, ʿAlī Ibn al-Manāwī qui se trouvait au *dīwān* du *babb* est alors allé prévenir Ismāʿīl qui est parti avec le lion pour ramener les deux coffres d'or. Il continue donc de couvrir Ismāʿīl. Le *babb* envoie un messager à ʿArnūs qui le tue ainsi que sa suite, et fait déposer les têtes et une lettre auprès du *babb* par Naṣīr. Sur les conseils de Ğawān, le *babb* repart en guerre. Il se rend à Chypre avec son armée et le *babb* al-Ṣalīb se joint à lui. Badr al-Ġafīr les voit et va prévenir ʿArnūs. Celui-ci prépare le bateau de ʿAlī Būğī et part pour Chypre. Mais Ğawān les attend avec des canons.

(Changement de main)

ʿArnūs attaque l'ennemi, il est blessé et se réfugie dans un monastère où il est soigné par Šīḥa. Baybarṣ apprend la nouvelle et part pour Chypre avec une armée. Puis arrivent Šīḥa et ʿArnūs. Ibrāhīm part en ambassade auprès d'al-Maġlawīn, il emmène Ḥarb car il veut tenter de libérer Ismāʿīl et le lion. Il donne la lettre au *babb*, frappe ce dernier et appelle Ḥarb à la rescousse. Bataille. Le *babb* est fait prisonnier. Baybarṣ prononce la sentence de mort sauf s'il se convertit ; le *babb* se convertit. Ibrāhīm proteste contre cette conversion forcée. Le roi lui dit de se taire et donne au *babb* une charge de vizir. De retour au Caire il l'installe au palais de Bādīs. Le *babb* demande de s'instruire dans la religion et commence à distribuer des aumônes,

jusqu'au jour où arrive un derviche, Ǧawān déguisé. Le *babb* lui dit qu'il s'est converti de force. Ǧawān échafaude un plan avec lui. Au conseil le *babb* demande à passer le pacte avec Ibrāhīm, mais celui-ci refuse car il ne croit pas en sa conversion sincère. Ǧawān prépare une potion pour que le *babb* ait l'air malade et qu'il ne réapparaisse pas au *dīwān*. Baybarṣ lui envoie un médecin. Le *babb* leur dit que tous les cinq ans il est pris par ce malaise et qu'il lui faut prendre l'air et voyager. Il demande au roi le gouvernorat d'Alexandrie et Baybarṣ le lui accorde.

Pendant ce temps, Ǧawān part pour al-Burduqān avec une lettre du *babb* pour son vizir al-ʿAṭfantūraz qui donne la clef du trésor à Ǧawān. Il lève une armée, déguise les hommes et les envoie à Alexandrie sous le commandement du vizir Ǧurǧīs al-Ġuyūmī. La ville est prise et Baybarṣ lève une armée avec l'aide d'Ibrāhīm. Il s'installe avec son armée aux portes d'Alexandrie. Mais voici qu'arrive Nāhid, lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār avec une lettre de ʿImād al-Dīn, prévenant Baybarṣ que Halawūn assiège Alep. Baybarṣ se déguise et part avec Nāhid. Ils s'arrêtent dans un monastère où ils sont accueillis par un moine qui est en fait Ǧawān.

Explications : c'est lui qui a écrit la lettre et Nāhid est en fait Ǧurǧīs al-Ġuyūmī déguisé. Ǧawān envoie Ǧurǧīs en reconnaissance, mais Saʿd, qui chassait la gazelle, le voit et reconnaît le cheval de Baybarṣ. Il arrête Ǧurǧīs et l'emmène auprès d'Ibrāhīm avec la nouvelle que le roi est prisonnier de Ǧawān au monastère. Ibrāhīm coupe la tête de Ǧurǧīs. Saʿd court au monastère, mais Ǧawān ferme la porte et s'enfuit par le souterrain. Saʿd grimpe par-dessus la muraille et libère le roi.

Nouvelle ambassade d'Ibrāhīm au *babb* al-Maġlawīn, mais son chant d'ambassade se transforme en chant de guerre et la ville est prise. Ǧawān tente de s'enfuir en direction de la mer, mais les bateaux d'Abū ʿAlī arrivent avec ʿArnūs et le port est pris. Ibrāhīm a décapité le *babb* et porte sa tête à Baybarṣ, comme promis, en échange de dix mille dinars.

Explications sur la présence de ʿArnūs : s'étonnant de l'attitude de Baybarṣ envers le *babb* al-Maġlawīn, il écrit à Ibrāhīm, recevant les nouvelles des derniers développements, il part avec son armée.

De retour au Caire c'est la fête. Puis arrive Šams al-Dīn qui apporte de l'argent au roi et demande une charge pour son fils. On donne une fête pour son mariage avec sa cousine, pendant laquelle on va produire le lion.

Puis on revient à l'histoire de Naǧm al-Dīn, toujours en prison et qu'al-ʿUqāb décide de libérer. Naǧm al-Dīn part dans le quartier chrétien, s'installe dans une taverne, et se met à boire. Puis il veut aller voir le spectacle avec le lion et s'installe sur une hauteur. Ismāʿīl, prévenu des actions de Naǧm al-Dīn, va le trouver et lui fait

des reproches. Naǧm al-Dīn l'insulte, et Ismāʿīl est obligé de s'interposer entre lui et ses hommes qui veulent le frapper.

104

(Changement de main. La pagination du fascicule commence à 42.)

Le spectacle a commencé. ʿArnūs remarque qu'Ismāʿīl est en pleur et demande pourquoi ; Ibrāhīm lui explique. Naǧm al-Dīn se donne en spectacle en attaquant le lion et en le tuant.

Le lendemain, au *dīwān*, Šams al-Dīn annonce que son fils et sa belle-fille ont disparu. Šīḥa arrive et va démêler l'affaire. Il se déguise en derviche. Il découvre un courtier qui vend une bague qui porte la marque d'al-Saʿīd. Il lui fait une offre, puis se dévoile à lui et lui demande d'où il tient ce sceau. Il l'amène au *dīwān* et le courtier raconte son histoire au roi : pauvre, sa femme lui réclame du poisson. Il va au bord de l'eau, rencontre des pêcheurs et l'un d'eux lui offre du poisson. Dans l'un d'eux il trouve la bague qu'il va porter au *sūq* pour la vendre. Il semble qu'al-Saʿīd ait offert cette bague au fils de Šams al-Dīn. Le roi demande au courtier de nommer qui lui a fait don du poisson, et il nomme Naǧm al-Dīn. On part à sa recherche et on le trouve au bord du Nil. Le roi s'apprête à le faire exécuter lorsqu'un homme intervient ; c'est un forestier qui lui raconte son histoire. Il a vu arriver un homme et a assisté à son crime : ayant enlevé les mariés, il a attaché le jeune homme à un arbre et a pris sa femme devant lui, puis il a tué le marié et l'a jeté à l'eau. Ensuite il est entré dans la forêt avec la jeune femme et ils se sont endormis. Le forestier les a alors tués tous les deux. Naǧm al-Dīn est disculpé et pardonné. Apprenant le rôle de Šīḥa dans cette affaire, il lui prête obéissance.
(Une page du manuscrit est déchirée).

[Le capitaine de vaisseau Tarbīs] (p. 55)

Mais voici qu'Abū ʿAlī arrive avec son cousin Yaʿqūb al-Sabtī. Celui-ci a vu, dans al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm, un bateau en construction, avec 360 canons, pour combattre l'Islam. Le roi envoie Abū ʿAlī en reconnaissance. Lorsqu'il arrive, on s'apprête à exécuter le capitaine et constructeur du navire, Tarbīs, car ils n'ont pas pu mettre le bateau à la mer. Abū ʿAlī se présente au *dīwān* du *babb* al-Harūqaštīl[16] comme capitaine de vaisseau de la reine Ramarmīna et lui demande de faire grâce au

[16] Aussi appelé « al-Harqīštil » et « al-Harūqšīl ».

capitaine ; il se chargera de mettre le bateau à la mer. Une fois cela fait, on le remercie et on le récompense. Mais Ǧawān arrive, le reconnaît et le fait arrêter. Tarbīs plaide alors pour lui. Abū ʿAlī retourne au Caire et raconte toute l'histoire à Baybarṣ qui est furieux qu'Abū ʿAlī ait mis le bateau à la mer. Il lui ordonne de prendre ce bateau. Abū ʿAlī réunit quarante navires et repart pour l'île. Pendant ce temps, Tarbīs prend la ville de Lattaquié et s'empare du palais d'Abū ʿAlī. Celui-ci part pour délivrer Lattaquié, mais il est vaincu par Tarbīs, abandonne ses navires et se jette à la mer. Il dérive jusqu'à la forteresse de Marqab où il est recueilli par le *muqaddam* Baḥr al-Marqabī qui le fait soigner, puis le ramène au Caire pour plaider sa cause auprès du roi. Mais Abū ʿAlī s'enfuit à Damiette, prend les bateaux et repart pour Lattaquié où il se fait battre une seconde fois. Il retourne à Alexandrie où le roi a mené son armée, et demande au roi de le mettre à mort. Baybarṣ lui pardonne. Abū ʿAlī veut se rendre à Tanger, mais à la suite d'un accident de ses matelots, il se retrouve à al-Qayqabūn. Là, il rencontre un patriarche (Šīḥa).

Explications : rentré à al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm, Tarbīs est fêté. Ǧawān fonde de grands espoirs et se lance encore dans une conquête de l'Islam avec Fartīn, fils du *babb* al-Harūqštīl qui a pour tâche de prendre Jérusalem. ʿArnūs et ʿAlī Būǧī arrivent et libèrent Lattaquié, attaquent Fartīn à Jérusalem et le font prisonnier avec Tarbīs.

On rentre au Caire pour fêter la victoire. Šīḥa a fait prisonniers Ǧawān et al-Burṭuquš qu'il a confiés à Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī.

[Kāmil Ibn al-Ḫaṭṭāb] (p. 74)

On revient sur cette histoire de Ṣārim al-Dīn qui a tué le *muqaddam* Ḫaṭṭāb dans un monastère de Jérusalem. Les hommes de la forteresse de Ḫaṭṭāb en parlent et le fils de Ḫaṭṭāb, Kāmil, les entend et apprend comment son père est mort. Il va trouver sa mère et décide de venger son père. Il part voir Ibrāhīm. C'est Ḥarb qui le reçoit et l'emmène au *dīwān* où il entend le pardon accordé à Ṣārim al-Dīn. Il décide de partir pour al-Qayqabūn. Ḥarb prévient Ibrāhīm. Le fascicule se termine sur une confrontation entre Kāmil et Ṣārim al-Dīn.

105

Trou entre les fascicules 104 et 105

Nous avons laissé Kāmil face à Ṣārim al-Dīn, ici nous sommes dans un autre lieu.

[La ville de Qaṣanṭūra]

Lieu : la ville de Qaṣanṭūra, monastère al-Habā wa-Qubbat al-Nāsūt. On comprend que Ǧawān ait faits prisonniers ʿArnūs, Ismāʿīl, Naṣīr et Abū ʿAlī. Il visite le monastère en compagnie du *babb* al-Fanǧ Manṭarīn et d'un moine Baḫriyūn. Le monastère est une véritable forteresse dont le maître est un certain Maṣlabūn al-Muhāǧir qui semble avoir la faculté de mourir et de renaître. Ǧawān veut enfermer ses prisonniers dans ce monastère. Maṣlabūn al-Muhāǧir lui dit de les déposer sur la plage. Le lendemain ils ont disparu. Ǧawān pense que c'est encore un coup de Šīḥa

Chez les musulmans le roi est parti à la recherche de ʿArnūs et ses amis, en vain. Entre Šīḥa. Il va s'occuper de l'affaire. Il part, déguisé, pour Alexandrie et se met au service d'un marchand qui lui apprend que ʿArnūs et les autres sont prisonniers à Qaṣanṭūra, et il lui propose de s'y rendre. En fait, le marchand est al-Afras, un espion du *babb* al-Fanǧ Manṭarīn. Šīḥa prévient Baybarṣ par pigeon voyageur et Baybarṣ se met en route pour Alexandrie, avec Ibrāhīm et Saʿd. Là, ils font arrêter al-Afras qui lui confirme les nouvelles et se convertit à l'Islam. Baybarṣ veut délivrer ses amis, mais la ville a soixante portes gardées par des oiseaux crieurs qui avertissent de la présence de musulmans. Baybarṣ cherche un homme prêt à sacrifier sa vie pour l'Islam. Se présente à lui un jeune homme, Sāliḥ Ibn al-Sallāwī qui, ayant eu une vision de Maʿrūf, al-Ṣāliḥ Ayyūb et Ǧuniš est prêt à se sacrifier. Le capitaine du vaisseau, ʿUmar Ibn al-Ǧazzār, les dépose dans une baie à quatre heures de marche de la ville. Šīḥa est déguisé en moine et traîne Sāliḥ Ibn al-Sallāwī comme prisonnier. Arrivés à la ville, les oiseaux préviennent qu'un musulman s'approche. Les gardes interviennent et Sāliḥ Ibn al-Sallāwī le combat, puis tombe sous leurs coups. On amène son corps à Ǧawān qui le reconnaît car il connaissait son père du temps où il était lui-même *qāḍī* au Caire. Pendant ce temps, Šīḥa a pénétré dans la ville. Ǧawān se doute que le moine qui accompagnait Sāliḥ Ibn al-Sallāwī est Šīḥa, et il envoie Tarbīs en reconnaissance pour voir si un navire a accosté. Tarbīs trouve le navire de ʿUmar Ibn al-Ǧazzār dans la baie. Il s'ensuit une bataille pendant laquelle Tarbīs est tué, mais ʿUmar Ibn al-Ǧazzār doit se jeter à la mer. Il arrive sur la rive et voit un palais construit par le *babb* pour sa fille Nūr al-Masīḥ. Elle le fait entrer et le trouve à son goût. Il lui raconte ce qui s'est passé et elle se réjouit de la mort de Tarbīs.

Ǧawān fait rechercher ʿUmar Ibn al-Ǧazzār en vain. Il se présente au palais de la reine, mais les gardes lui disent qu'il n'a pas le droit d'entrer. Il va trouver le *babb* et ses trois fils, Qaṣanṭūr, Fartīn et Marīn. Ǧawān les conduit au palais de la reine, mais elle les voit arriver et cache ʿUmar Ibn al-Ǧazzār dans un coffre. Cependant, une vieille leur confirme sa présence auprès de la reine. Nūr al-Masīḥ le

nie et tue la vieille. Lorsque son père et les autres sont partis, elle fait sortir ʿUmar du coffre et se prépare à s'enfuir avec lui. ʿUmar libère ses matelots, prend un bateau. La reine est en fait musulmane, convertie grâce à une vision de Maʿrūf. De retour à Alexandrie, il la place dans son harem et se rend auprès d'Ibrāhīm. Le roi est furieux car il ne l'a pas envoyé pour trouver une épouse, mais pour libérer ʿArnūs. ʿUmar reprend la mer.

Pendant ce temps, le *babb* a découvert la fuite de sa fille. Ǧawān part avec lui pour Constantinople et envoie Fartīn prendre Alexandrie, laissant Qaṣanṭūr garder la ville. Šīḥa se déguise en oncle de Ǧawān, Karsīmūn et se rend au monastère. Là, il prend la place du moine Baḫriyūn et empoisonne Maṣlabūn. Celui-ci, comme à l'accoutumée lorsqu'il est sur le point de mourir, fait passer une note au moine Baḫriyūn, lui demandant de se rendre le soir sur la plage. Šīḥa s'y rend et voit sortir un homme d'une grotte. Maṣlabūn lui explique qu'il est mourant et que Baḫriyūn doit prendre sa place. Il lui montre le passage dans la grotte qui conduit dans la tour du monastère. Tous les jours, il devra se rendre en ville pour noter tout ce qui s'y passe et en faire part aux moines. Pour les prisonniers, il faudra les placer drogués sur la plage, les emmèner à l'intérieur du monastère, les garder jusqu'à leur mort, puis les jetter à la mer. Šīḥa pénètre dans la grotte et prend la place de Maṣlabūn. Il retrouve ʿArnūs et les autres. Il intronise un nouveau Baḫriyūn, et, avec ʿArnūs et les autres, se rend tous les jours en ville. Mais l'oiseau de la coupole n'arrête pas de crier qu'il y a un musulman parmi eux. Šīḥa s'arrange pour le faire disparaître grâce à la complicité de sa femme, al-Maṭrada. Puis il rencontre ʿUmar qui leur donne toutes les nouvelles des mouvements de Ǧawān. ʿArnūs propose de partir prévenir Baybarṣ, lever une armée pour prendre Ǧazīrat al-ʿAyn, Qaṣanṭūra et le monastère.

Pendant ce temps, Ǧawān, le *babb* et Mīḫā'īl de Constantinople s'apprêtent à attaquer Brousse.

106

On prévient le roi que Brousse est attaquée d'un côté, et Alexandrie de l'autre. Baybarṣ se rend à Alexandrie où il affronte Fartīn. Le fils de Šīḥa drogue Fartīn et l'emmène auprès de Baybarṣ. ʿArnūs arrive avec une lettre de Šīḥa lui demandant de venir prendre la ville. Baybarṣ tue Fartīn et Marīn. ʿArnūs se bat à Brousse, prend le *babb* que l'on met en prison, puis Baybarṣ part pour Qaṣanṭūra. Pendant ce temps, ʿArnūs bat l'armée de l'autre *babb*, al-Harūqaštīl et lui coupe la

tête. Mīḫā'īl prend la fuite. Ǧawān et une armée repartent pour Qaṣanṭūra pour prendre Šīḥa, et ʿArnūs trouve le camp vide. Il suit le roi à Qaṣanṭūra.

Ǧawān prévient alors Qasanṭūr de ce qui s'est passé et ils se rendent au monastère. Ǧawān tente de se confronter à Maṣlabūn, car il pense qu'il s'agit de Šīḥa. Il lui coupe les vivres, mais au bout de vingt jours, l'autre est toujours là. Ǧawān, pour le tester, lui demande de rendre la vue à un aveugle. Il accepte, à condition que l'on chasse Ǧawān du pays. Il accomplit ce « miracle » (l'aveugle en question est son fils Muḥammad). Al-Burṭuquš, comme d'habitude, a tout compris et Ǧawān envoie chercher des renforts auprès des deux rois de Ǧazā'īr al-Fīl, al-Falamtik et al-Falyūr. Ils arrivent et Ǧawān demande un nouveau test : il veut que Maṣlabūn vole au-dessus de la coupole du monastère. Aidé par ses deux femmes magiciennes, al-Maṭrada et Tāǧ Nās, Šīḥa accomplit cet exploit devant tous les Francs réunis, et passe au-dessus du camp musulman. Il jure de ne pas revenir au monastère tant que l'on n'aura pas chassé Ǧawān. Les Francs dépouillent et chassent Ǧawān qui se déguise et reste dans les parages pour voir ce qui va se passer.

Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade auprès de Qaṣanṭūr qui déclare la guerre. Al-Falamtik se rend sur le champ de bataille et Ibrāhīm le fait prisonnier. Ǧawān fait parvenir un message à al-Falyūr pour l'aider. Il le déguise en ismaélien et l'envoie délivrer son frère. Il se fait prendre et les Francs se retirent dans la ville. Qaṣanṭūr va trouver Maṣlabūn qui lui dit d'ouvrir les portes de la ville, et qu'il lui amènera les Francs prisonniers délivrés et les chefs musulmans prisonniers. Mais il fait l'échange et les déguise les uns en les autres. Il fait prévenir Šāhīn de se tenir prêt et emmène tout le monde en ville. On met les prisonniers « musulmans » à mort et al-Burṭuquš comprend ce qui vient de se passer. Il prévient Ǧawān et tous les deux s'enfuient. La ville est rasée ainsi que le monastère. Šīḥa en récupère des ornements qui serviront pour décorer Damas. Au cours d'une procession à Damas, le cheval du roi trébuche et, suite à une prédiction, il demande que son mausolée soit érigé à cet endroit.

[Kāmil Ibn Ḫaṭṭab et al-Qannāṣa] (p. 70)

Kāmil Ibn Ḫaṭṭab refait son apparition : le roi, rentré au Caire, lui donne la charge de la forteresse de son père. En rentrant chez lui, il rencontre al-Qannāṣa, fille de Ṣārim al-Dīn qu'apparemment il a tué pour venger son père (cet épisode manque dans le manuscrit). Il passe son chemin, mais elle le fait rattraper par ses hommes et l'invite dans son pavillon. Elle le trouve à son goût et lui fait cadeau du poignard de son père. Puis il part acheter du tissu pour ses hommes avant de rentrer dans sa forteresse. Mais le lieutenant d'al-Qannāṣa, Šams al-Dīn al-Nābulusī, qui

veut marier son fils, Nūr al-Dīn à al-Qannāṣa, pour prendre le pouvoir dans la forteresse, ne voit pas d'un bon oeil ce qui s'est passé entre elle et Kāmil. Il enlève la fille, l'envoie au *muqaddam* Mudayriğ, un chrétien de la forteresse al-Nār, lui dit de tuer l'envoyé, et prétend aux hommes d'al-Nābulusī que Kāmil a enlevé al-Qannāṣa. Les hommes de la forteresse se rendent au Caire pour se plaindre au roi. Šīḥa est sceptique quant à la culpabilité de Kāmil. On envoie Ibrāhīm à la forteresse de Kāmil, al-Damawīya.

107

(Il manque la page 1. Mais il y a un chevauchement avec le fascicule précédent : l'histoire reprend ici au moment où, ayant quitté le Caire, Kāmil rencontre al-Qannāṣa.)

Kāmil est rentré chez lui, puis reparti pour Damas pour compléter ses achats. Ibrāhīm arrive à la forteresse, ne le trouve pas, mais trouve le poignard de Ḫaṭṭāb. Il est furieux et part à la recherche de Kāmil à Damas. L'« oncle » de Kāmil (« frère » par pacte de son père), le *muqaddam* al-ʿafifī, arrive à la forteresse et apprend ce qui s'est passé ; il part pour Damas et rejoint son neveu. Il l'accompagne chez Ismāʿīl qui n'aime pas trop toute cette affaire et les conduit chez ʿArnūs. Celui-ci croit l'histoire de Kāmil et pense que seul Šīḥa pourra démêler l'affaire. ʿArnūs donne une lettre à Kāmil et lui dit de retrouver Šīḥa. Lorsqu'il le rencontre, Šīḥa lui donne un document pour le disculper auprès des hommes des forteresses. En attendant l'issue de l'affaire, Baybarṣ retient les plaignants au Caire. Šīḥa conseille à Kāmil de rentrer chez lui. Mais, sur les conseils de son oncle, il part à la recherche d'al-Qannāṣa. Il arrive près de la forteresse al-Nār et rencontre un moine qui lui dit se rendre chez un certain Kāmil, et lui dit qu'al-Qannāṣa se trouve dans son monastère. Explications : la mère de Mudayriğ, ayant pris peur devant l'action de son fils qui veut forcer al-Qannāṣa à l'épouser, a prévenu le *qirān* Mīḫā'īl (la forteresse se trouve près de Constantinople). Celui-ci, furieux, l'a mise à l'abri au monastère Muʿallaq. Le moine ayant appris l'histoire d'al-Qannāṣa propose d'aller prévenir quelqu'un de sa présence. Elle nomme Kāmil comme son protecteur. Mais Mudayriğ arrive au monastère pour prendre la fille et l'épouser de force. Le moine le drogue, puis l'empoisonne, et se met en route pour prévenir Kāmil.

Kāmil lui dit alors qui il est et se rend au monastère où il coupe la tête de Mudayriğ et part avec al-Qannāṣa pour le Caire. Pendant ce temps, Šīḥa (en fait le moine), se rend auprès de Baybarṣ et lui raconte toute l'affaire. Il a aussi ramené Mīḫā'īl prisonnier avec lui. Le lendemain, Kāmil se présente au *dīwān* avec la tête

de Mudayriğ. Al-Qannāṣa choisit Kāmil comme protecteur et un de ses suivants comme lieutenant. Le roi réprimande Mīḫā'īl pour le rôle qu'il a joué dans cette affaire et fait exécuter Šams al-Dīn (l'ex-lieutenant d'al-Qannāṣa) devant lui. Il le libère contre une rançon que le *muqaddam* Falak Ibn Šahīd al-Šaqīfī ramènera de Constantinople. Kāmil demande la permission de faire la fête pour son mariage et invite tout le monde dans sa forteresse.

ʿĪsā al-Ǧamāhirī (fol. 37v.)

Pendant ce temps, le *muqaddam* Falak part pour Constantinople avec Mīḫā'īl. Ils passent par la côte et s'arrêtent à Ṣafad où Falak voit un jardin appartenant à la fille du *babb* Sarǧawīl, la princesse Marġarīt. Puis, ils poursuivent leur route jusqu'à Constantinople. Falak s'acquitte de sa mission et rentre chez lui avec les deux coffres d'or. Il entend parler des réjouissances pour le mariage de Kāmil et pense qu'il est temps que lui aussi se marie. Il part pour Ṣafad, sous prétexte d'aller réclamer de l'argent dû. Il entre dans le jardin et il est reçu par la princesse Marġarīt. Il va demander sa main au *babb* qui ne dit pas non, mais qui veut un document signé de la main d'Ibrāhīm stipulant son approbation. Falak prétexte qu'Ibrāhīm est au Caire et, comme le *babb* insiste, il finit par enlever la princesse qui lui joue un mauvais tour et fait arrêter Falak par son père. Sur les conseils de son fils, le prince Ǧūrǧ, le *babb* se met sur le pied de guerre (le fils lui rappelle que Baybarṣ lui a jadis pris son plus beau pavillon). Le prince va prendre la forteresse de Falak et s'empare de l'argent de la rançon de Mīḫā'īl. La mère de Falak parvient à fuir par le souterrain et elle prévient Ibrāhīm. Celui-ci part en campagne contre Ṣafad. Sarǧawīl prend conseil et on lui dit d'appeler à la rescousse ʿĪsā al-Ǧamāhirī, prétendant rejeté de la princesse. C'est elle qui va le trouver et finit par l'embobiner.

On apprend que ʿĪsā al-Ǧamāhirī est en fait le fils d'Ibrāhīm et de Nāfila. Il prépare ses hommes et va mettre à sac la forteresse d'Ibrāhīm. Il prend des prisonniers, dont le père d'Ibrāhīm, Ḥasan al-Ḥūrānī. Ayša al-Šamṭa prévient d'Ibrāhīm, et il envoie Saʿd au Caire pour avertir Baybarṣ, puis il part pour Azruʿ.

108

Ibrāhīm arrive dans sa forteresse et voit le ravage fait par ʿĪsā. Il part avec Ḥarb pour la forteresse de ʿĪsā, mais ne trouve personne. Il part sur le champ de bataille affrronter ʿĪsā. Le roi arrive. Le lendemain ʿĪsā provoque de nouveau les

fidāwīyeh, Saʿd part au combat et blesse ʿĪsā. Le lendemain la porte de Ṣafad est fermée.

Naṣrūn al-Ṭayyār (fol. 9r.)

ʿĪsā fait écrire une lettre à son ami Naṣrūn. Rappel biographique de Naṣrūn, fils de Saʿd, mais qui ne le sait pas et qui croit être chrétien, lié d'amitié très forte avec ʿĪsā. Leur amitié commence par une confrontation : les hommes de Naṣrūn se sont faits détrousser par ceux de ʿĪsā et Naṣrūn vient se confronter à lui dans sa forteresse. Il se bat seul contre les hommes de ʿĪsā. Puis les deux hommes font la paix et se jurent fidélité.

Apprenant les difficultés de ʿĪsā, Naṣrūn part à sa rescousse. Il se trouve confronté à son père, Saʿd, qui s'attriste de cette confrontation, car lui sait qui est Naṣrūn. Le lendemain c'est Ibrāhīm qui affronte Naṣrūn et qui lui porte un coup dont l'autre se relève.

Pendant ce temps, Šīḥa est à la recherche de Ḥasan al-Ḥūrānī. Il part déguisé pour la forteresse d'al-Ǧamāhirī et y rencontre la princesse Maġarīt qui le reconnaît. Elle va l'aider à retrouver Ḥasan al-Ḥūrānī. Šīḥa se fait inviter comme moine par Sitt al-Ǧamāhirī et la suit lorsqu'elle va porter à manger à une prisonnière qu'il découvre être Nāfila, femme d'Ibrāhīm. Il coupe la tête de Sitt al-Ǧamāhirī et délivre Nāfila. Il l'emmène dans la forteresse d'Ibrāhīm et la soigne. Puis il envoie une lettre au roi pour l'informer ainsi qu'Ibrāhīm. Lorsqu'il la leur amène, Ibrāhīm et tous ses « fils » sont là pour l'accueillir. Šīḥa cherche un moyen de faire savoir à ʿĪsā qui sont ses vrais parents. Il repère une église en dehors de Ṣafad et y emmène Ibrāhīm et Nāfila.

Naṣrūn étant blessé, on écrit à son « père » Iṣṭifānus pour qu'il envoie un chirurgien. Il écrit au prince de Tripoli, Rùmālīnū, qui envoie le chirurgien d'al-Ǧazā'īr al-Ġarb avec le messager, Sarsūb. Ils s'arrêtent dans un village pour pénétrer dans la ville la nuit en secret, mais Šīḥa les repère et prend la place du chirurgien. Ils entrent dans la ville par un souterrain. Šīḥa soigne les deux hommes (Naṣrūn et ʿĪsā) et propose de les emmener dans l'église en dehors de la ville. Il emmène d'abord ʿĪsā, avec l'intention de revenir chercher Naṣrūn, mais celui-ci se lève et part seul. Au bout de trois nuits, il tombe et se lamente car sa blessure s'est rouverte. Il voit alors arriver son « ennemi », Saʿd, qui lui donne de l'eau, le lave, puis le porte pour le ramener à sa mère Naṣra. Ils s'arrêtent dans un village et là, Naṣrūn adopte Saʿd comme père. Saʿd le conduit jusqu'à la porte de la ville de Ǧabīl où se trouve sa mère et le laisse. Naṣrūn raconte tout à sa mère qui pleure car elle n'ose pas dire à

son fils qui il est, par crainte de son propre père (Iṣṭifānus). Lorsque Šīḥa va chercher Naṣrūn il ne le trouve pas et, après les retrouvailles de ʿĪsā et sa mère (qu'il croyait morte) et son vrai père, ʿĪsā se convertit à l'Islam. Šīḥa part à la recherche de Naṣrūn. Il rencontre Saʿd qui lui explique que Naṣrūn est son fils. Šīḥa entre dans Ǧabīl comme médecin et se rend auprès de Naṣra qu'il convainc de révéler à son fils qui est son vrai père. Il les met en présence et elle lui avoue tout. Naṣrūn se convertit à l'Islam. On fait venir le père de Naṣra à qui on raconte toute l'histoire : lui croyait qu'elle avait été prise de force, mais elle lui dit que son mariage avait eu lieu et que Baybarṣ lui-même avait écrit la lettre de demande. Šīḥa les emmène à l'église, puis au camp musulman.

Šīḥa retourne dans Ṣafad, comme médecin, désirant voir les prisonniers musulmans car, dit-il, il a besoin de sang musulman pour soigner ses deux blessés. Il saoule les gardiens, les égorge, et libère Ḥasan et ses hommes. Puis il ouvre la ville aux musulmans. Bataille. Sarǧawīl et son fils tentent de s'enfuir mais ils sont rattrapés. Baybarṣ veut faire couper la tête du prince Ǧūrǧ, mais Falak intercède car il veut épouser sa sœur, Maġarīt. Baybarṣ libère le père et le fils. Une fête est déclarée pour Falak et Ibrāhīm emmène ʿĪsā et Naṣrūn dans sa forteresse pour qu'ils récupèrent avant de partir pour le Caire. Nuit de noce de Falak (Maġarīt lui donnera un fils nommé comme son grand père, Šahīd al-Šaqīfī.)

Šīḥa entend parler d'une réunion de patriarches à Jérusalem et il décide de s'y rendre. Puis Mūsā arrive chez Ibrāhīm, puis ʿArnūs avec ʻIsmāʿīl et Naṣīr, en route pour le Caire. Ibrāhīm emmène ʿĪsā et Naṣrūn visiter Damas.

109

ʿArnūs voudrait bien prendre ʿĪsā et Naṣrūn avec lui, mais Aḥmad Šalāmiš le prend de vitesse et demande à son père de les attacher à sa personne. Naṣrūn devient Nāṣir al-Dīn al-Ṭayyār. Ibrāhīm conseille à son fils de prendre Ismāʿīl pour « père », et à Naṣrūn de prendre Manṣūr al-ʿUqāb, mais Ismāʿīl pense qu'il vaut mieux renforcer leur lien et que ʿĪsā prenne Saʿd et Naṣrūn, Ibrāhīm.

Pendant ce temps, Iṣṭifanūs va se plaindre au Prince de Tripoli, Rūmānīlū, mais il finit par envoyer la dot de sa fille à Ibrāhīm. Quant au Prince de Tripoli, un jour arrive chez lui un *muqaddam* de la forteresse al-Nār, Yaʿqūb al-Hadīr. Après un désaccord avec son frère aîné, Hadīr al-Ruʿūd, on lui a conseillé de prendre l'air avec ses hommes. Ayant fait le tour de plusieurs royaumes, il arrive à Ǧabīl et trouve la forteresse de Naṣrūn vide. Il voudrait s'y installer avec ses hommes. Iṣṭifanūs lui a dit de s'adresser à Rūmānīlū qui l'envoie auprès de Ḥasan al-Mašnātī,

qui lui dit qu'il doit demander l'autorisation à Baybarṣ, par l'intermédiaire d'Ibrāhīm. Baybarṣ accepte.

La mort feinte de Šīḥa (fol. 11r.)

Baybarṣ se demande ce qu'est devenu Šīḥa, lorsque Muḥammad arrive en pleurant : son père est à l'agonie. Ibrāhīm va aux nouvelles, puis Baybarṣ se rend à son chevet. Šīḥa lui demande de rester seul avec lui. Alors il se lève, soulève une trappe sous son lit et lui montre un lit identique sur lequel est couché un mort, le portrait craché de Šīḥa.

Explications : après la prise de Qaṣanṭūra, les femmes de la ville rencontrent Ǧawān. Il leur promet que l'Empereur Bāšqirān va reconstruire la ville et le monastère. Il les emmène à Rome et les confie au harem de l'Empereur. Mais celui-ci le reçoit plutôt fraîchement. Šīḥa qui se trouvait là, raconte à Baybarṣ l'entrevue entre l'Empereur et Ǧawān. L'Empereur ne veut pas repartir en guerre contre l'Islam. Ǧawān promet solennellement à al-Burṭuquš qu'il lui donnera sa fille Rūma s'il lui ramène la tête de Šīḥa. Celui-ci précède al-Burṭuquš au Caire. Là, il trouve un homme qui lui ressemble, l'empoisonne et le met dans le lit sous la trappe. Il laisse Baybarṣ avec le mort et s'en va. On annonce la mort de Šīḥa et al-Burṭuquš réclame le privilège de le laver. Puis on l'enterre en grande pompe et le roi fait dresser un pavillon auprès du caveau. Al-Burṭuquš se demande comment couper la tête du mort. Il dresse une tente sur un autre caveau, puis pénètre de caveau en caveau jusqu'à celui du mort, lui coupe la tête et s'en va.

Pendant ce temps, Šīḥa, en moine itinérant, fait le tour des monastères et des églises et annonce sa propre mort, jusqu'à ce qu'il arrive à Rome où l'Empereur le fait venir. Mais Ǧawān est persuadé que c'est une ruse et que le moine est Šīḥa. On le garde chez Dūfuš jusqu'à l'arrivée d'al-Burṭuquš. Celui-ci présente la tête du mort au *dīwān*, mais Ǧawān doute toujours. On fait venir le moine et al-Burṭuquš reconnaît de suite Šīḥa, mais garde le silence. Les lettres des consuls arrivent confirmant la nouvelle du décès. On récompense le moine, que l'on nomme al-Rāhib al-Maẓlūm.

La Campagne militaire de l'Empereur (fol. 26v.)

Ǧawān et le vizir Ġūrtšākūf mènent l'armée. Ǧawān fait construire une tour pour prendre la ville de ʿArnūs. Mais celui-ci lève une armée et va à la rencontre de celle de l'Empereur. L'armée musulmane subit une défaite et ʿArnūs, prisonnier, est

envoyé à Rome. L'Empereur veut le mettre à mort, mais le moine/Šīḥa s'interpose et propose un autre supplice : tous les prisonniers musulmans seront utilisés pour reconstruire Qaṣanṭūra et le monastère. Le vizir prend la ville de ʿArnūs et Masʿūd Bayk écrit à Baybarṣ qui lui dit d'abandonner Brousse et de le rejoindre à Alep. Baybarṣ lève une armée. Ibrāhīm est persuadé que le moine et Šīḥa ne font qu'un. En effet, le roi a omis de nommer un souverain des forteresses en remplacement de Šīḥa et Ibrāhīm en déduit que celui-ci n'est donc pas mort. Baybarṣ lui demande une preuve de ce qu'il avance : qu'il lui rapporte une lettre de la main de Šīḥa. Ibrāhīm part pour Damas avec Saʿd, va voir un faussaire et lui fait écrire une lettre pour Šīḥa de la main de Baybarṣ. Puis il se rend à Qaṣanṭūra et la donne au moine, mais celui-ci voit que c'est un faux car il n'y trouve pas le signe convenu avec Baybarṣ. Ibrāhīm retourne à Damas où il fait faire une fausse lettre de Šīḥa à Baybarṣ.

Pendant ce temps, Baybarṣ demande aux ismaéliens de se choisir un chef : c'est à ʿArnūs que revient la fonction, mais il est prisonnier. Le roi propose alors son propre fils Aḥmad Šalāmiš et ils acceptent. Aḥmad réunit toutes les forces ismaéliennes à Hama, et al-Saʿīd réunit les kurdes et les turcomans à Homs. Le roi part avec son armée et arrive à Damas. Ibrāhīm lui donne la « lettre » de Šīḥa, mais Baybarṣ n'y trouve pas le signe convenu et il le fait conduire au *maristān* de Damas où il restera tant qu'il dira que Šīḥa n'est pas mort. Le vizir Šāhīn, par une pirouette, l'en fait sortir.

L'armée de l'Empereur campe à Swaydīya et toutes les forces musulmanes s'y dirigent. Lorsqu'il les voit défiler de jour en jour, l'Empereur commence à s'inquiéter. Il attend que Baybarṣ lui envoie un message.

110

Echange de lettres. Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade, mais il est attaqué à son retour. Il fait prévenir Baybarṣ par Saʿd. Après la bataille, une nuit, Baybarṣ fait le tour du camp et n'entend que les plaintes des soldats blessés. Il songe à demander une trêve, lorsqu'arrive un messager de l'Empereur demandant lui-même une trêve. Baybarṣ fait semblant de se faire tirer l'oreille et finit par accepter.

L'Empereur prisonnier de Baybarṣ (fol. 15v.)

L'Empereur provoque Baybarṣ en duel ; ils se battent pendant plusieurs jours puis arrive ʿArnūs qui fait prisonnier l'Empereur. En secret, il donne une lettre de Šīḥa au roi. Šīḥa lui demande de venir le rejoindre avec une armée à Qaṣanṭūra. Le

roi arrive et prend le port. Il ordonne de mettre l'Empereur à mort, mais Šīḥa, toujours déguisé en moine, arrive et intercède en sa faveur. Ils négocient sa libération. Il lui ordonne, entre autre, de mettre Ǧawān en prison. Šīḥa prend al-Burṭuquš à son service.

Puis le roi retourne à Alep et convoque un *dīwān* pour fixer la succession de Šīḥa. Tous les *fidāwīyeh* déclinent et Baybarṣ propose d'envoyer les dix *fidāwīyeh* de la descendance de Maʿrūf à Rome pour enlever Bāšqirān. Celui qui réussira deviendra le maître des forteresses. Ibrāhīm soutient toujours que Šīḥa est en vie et prend les paris.

La Conversion de l'Empereur (fol. 34r.)

Pendant ce temps, le moine/Šīḥa monte en grade et devient cardinal de Rome. La fille de l'Empereur, la Princesse Nūria désire suivre son enseignement et se faire nonne. Al-Burṭuquš la trouve fort à son goût. Mais l'enseignement de Šīḥa est plutôt tourné vers l'Islam. Il la convainc de se convertir et la prend pour femme. Al-Burṭuquš veut voir ce qui se passe pendant les leçons ; il les voit tous les deux et comprend que le cardinal est en fait Šīḥa. Il court prévenir l'Empereur que le cardinal veut lui parler, mais lorsqu'ils arrivent, ils les trouvent en train d'étudier l'Evangile. Le cardinal prévient l'Empereur que Baybarṣ a envoyé dix *muqaddam-s* pour l'enlever. Il monte un scénario qu'il lui explique : il va faire prisonnier les dix *muqaddam-s*, l'Empereur prétextera un voyage à Jérusalem, puis rendra visite à Baybarṣ avec en cadeau les dix *muqaddam-s*. Il dira à Baybarṣ que celui qui l'a emmené au Caire c'est le cardinal, et Baybarṣ devra le nommer maître des forteresses.

Explications : Lorsqu'al-Burṭuquš est parti prévenir l'Empereur, Tāǧ Nās arrivait pour lui donner les nouvelles du *dīwān* d'Alep. Elle a entendu al-Burṭuquš et a prévenu Šīḥa. Al-Burṭuquš libère Ǧawān et s'enfuit avec lui. Šīḥa élabore un plan avec Tāǧ Nās pour prendre les dix *muqaddam-s*. Il commence par Manṣūr al-ʿUqāb.

111

Les *fidāwīyeh* étant tous pris, le cardinal et l'Empereur se mettent en route avec eux pour Alexandrie. Le roi, prévenu de leur arrivée a fait préparer la ville et le cortège qui les conduit au Caire. Baybarṣ accueille l'Empereur au *dīwān* en grande pompe. Le cardinal réclame la souveraineté des forteresses et Baybarṣ le déclare Sultan. Ibrāhīm lui prête immédiatement obéissance. Dans une somptueuse mise en

scène, Šīḥa apparaît en majesté. L'empereur est tellement impressionné qu'il se converti à l'Islam sur le champ. Il demande à rester au Caire sept mois pour s'instruire dans la religion. La nouvelle de son séjour prolongé parvient aux rois de la côte et à Ǧawān, qui s'imaginent qu'il est retenu prisonnier car sa conversion reste secrète pour les Francs.

[Yaʿqūb al-Hadīrī] (p. 32)

Ǧawān fait le tour des rois pour délivrer l'Empereur, mais tous le rejettent. Il arrive alors en Qayṭalān où Ṣalīb al-Rūm a succédé à son père. Il lui rappelle ce que l'Empereur fit jadis pour son père et son oncle Kinyār. Ṣalīb al-Rūm accepte de lever une armée, mais il veut un point d'appui proche du Caire. Ǧawān pense alors à ʿAkka et aux forteresses chrétiennes alentour. Il se rend à ʿAkka et finit par persuader le *babb* Ṣalbān de l'aider, puis il part réunir des *fidāwīyeh* chrétiens et arrive à Ǧabīl, près de l'ancienne forteresse de Naṣrūn. Là, il convainc Yaʿqūb de l'aider. Il lui demande de semer le trouble à Damas et de faire prisonniers les musulmans qui se présentent à la forteresse. Le roi, prévenu de ce qui se passe à Damas, envoie al-ʿUqāb aux nouvelles ; il se fait prendre à la forteresse par Yaʿqūb. Son fils, Ṣaqr, part pour Damas à sa recherche, mais sans résultat. Il écrit à Baybarṣ. Šīḥa est prévenu ; on lui parle de Yaʿqūb, qu'il ne connaît pas et dont il se méfie. Il envoie Ibrāhīm et Saʿd aux nouvelles. Ceux-ci rencontrent Yaʿqūb qui prétend se rendre au Caire pour éviter d'être accusé de ce qui se passe, car il est nouveau dans la région, et chrétien par-dessus le marché. Ibrāhīm l'emmène à Damas avec lui et, lorsqu'ils croisent son fils (qu'il a envoyé au Caire pour continuer d'enlever des musulmans à sa place), il lui fait signe de disparaître et d'arrêter les crimes. Ne trouvant rien à Damas, ils se rendent à Beyrouth, puis à Tripoli. Yaʿqūb invite dans sa forteresse Ibrāhīm qui repart ensuite pour le Caire avec Saʿd. En chemin, ils voient l'armée franque de Catalogne. Ibrāhīm prévient le roi et celui-ci lève une armée. Šīḥa conseille à Baybarṣ d'envoyer son fils Muḥammad Sābiq à Damas et de faire venir Yaʿqūb pour le mettre aux arrêts, car il le soupçonne toujours d'être le responsable des troubles.

112

(Changement de main. Trou entre les deux fascicules.)

Manque la page 1.

On comprend que Yaʿqūb a été libéré. Le roi et Šīḥa sont prisonniers dans la forteresse de Yaʿqūb avec al-ʿUqāb. Ibrāhīm sait intuitivement quelque chose au sujet de Yaʿqūb. Soudain celui-ci apparaît et les délivre en prononçant la *šahāda*. On apprend qu'Ibrāhīm, qui s'était assoupi, avait eu la vision de Yaʿqūb venant les délivrer. Il les arme, mais al-Burṭuquš s'aperçoit de ce qui se passe et prévient Ğawān. Ils s'enfuient, laissant la citadelle et le *babb* al-Farwīl aux mains des prisonniers. En route, ils rencontrent Ṣaqr, le fils de Yaʿqūb qu'ils emmènent avec eux.

Lorsque Baybarṣ retourne au camp, il s'aperçoit que le *babb* Ṣalbān fait la guerre au *babb* Ṣalīb al-Rūm. En effet, ne voulant pas envenimer ses relations avec Baybarṣ, il a monté un plan pour empêcher la progression du *babb* catalan. Le roi et ʿArnūs s'engagent dans la bataille, et c'est la victoire contre les Catalans. Baybarṣ récompense Ṣalbān. Il veut faire mettre al-Farwīl à mort, mais ʿArnūs intercède pour lui car il a été élevé avec lui et jadis, en Catalogne, il tua son frère. Baybarṣ lui fait grâce. Le sujet de Bāšqirān est soulevé : tant qu'il restera au Caire, il y aura des problèmes avec les Francs. En fait, le roi rentré au Caire, c'est Bāšqirān lui même qui soulève le problème et décide de retourner à Rome. Là, il confie le secret de sa conversion à ses deux filles : al-Ṣafīra, l'épouse de ʿArnūs, et Nūria, celle de Šīḥa, ainsi que Ġazāla ʿAyn al-Balīya , une autre épouse de ʿArnūs, restées au harem de Rome. Yaʿqūb, parti à la recherche de son fils revient bredouille. On procède à sa circoncision.

[al-Ġandūr Ibn Yaʿqūb al-Hadīrī] (p. 48)

Un jour, arrive au *dīwān* un vieux vizir du temps d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, l'émir Ḥusayn. Il réclame au roi des salaires dus. En fait, ce qu'il veut c'est que le roi dote sa fille unique et qu'elle épouse Yaʿqūb, car c'est ce que lui a conseillé de faire al-Ṣāliḥ Ayyūb dans une vision. Yaʿqūb accepte ; le roi ordonne une fête et demande aux femmes des vizirs de rendre visite à la jeune mariée. Il en parle aussi à sa femme qui lui dit qu'elle n'assistera à aucune fête tant que Durr Mulk ne sera pas retrouvée. Baybarṣ avait complètement oublié sa sœur disparue. Il soulève la question au *dīwān* et des *fidāwīyeh* promettent de tout faire pour la chercher et la ramener. Arrive Šīḥa qui veut régler la question mais ne tient pas à ce que la quête s'éternise, comme celle de Maʿrūf. Mais voici que des mamelouks de Ḥusayn arrivent au *dīwān* et se plaignent que leur maître a été agressé et se trouve à l'agonie. Baybarṣ envoie Fāris avec un chirurgien et fait chercher Yaʿqūb par al-Nisr qui le trouve en train de déjeuner avec Ibrāhīm. Ils se rendent au *dīwān* et on pense au fils ou au frère de Yaʿqūb.

Au moment de la conversion du *muqaddam* Yaʿqūb al-Hadīr, ses hommes se sont enfuis chez son frère aîné Hadīr al-Ruʿūd, à la forteresse al-Nár. Ce dernier a envoyé un lieutenant, al-Haddām, pour rechercher le fils de Yaʿqūb, al-Ġandūr, avec l'ordre de lui dire de se présenter devant son oncle avec la tête de son père. Al-Haddām le trouve avec Ǧawān. Al-Ġandūr part déguisé pour le Caire et blesse Ḥusayn, puis s'enfuit. Quant à Ǧawān, il part pour la forteresse al-Nār.

Baybarṣ envoie Yaʿqūb à la recherche du criminel. Mais Saʿd s'inquiète pour lui et dit à Ibrāhīm de le suivre. En effet, Yaʿqūb se fait prendre par son fils qui le conduit dans une forteresse chrétienne auprès du *muqaddam* Ḥannā, pour le tuer. Mais un patriarche arrive, Abū al-Nūr, qui lui conseille de le conduire au monastère d'Afrīmūn et de le laisser là sept jours afin de lui permettre de réfléchir et de se reconvertir. Il lui donne une lettre pour Afrīmūn. Al-Ġandūr y laisse son père et repart pour Damas. Le patriarche est en fait Šīḥa qui soigne Yaʿqūb et, lorsque son fils revient, lui dit de prétendre qu'il s'est reconverti. Au cours du repas, Šīḥa se dévoile au fils qui le frappe et s'apprête à l'égorger, lorsqu'Ibrāhīm arrive. Puis Baybarṣ et Ḥarb arrivent à leur tour car le roi, inquiet, avait décidé de le suivre. En rentrant au Caire, Baybarṣ veut faire exécuter al-Ġandūr, lorsque le *šayḫ*, Farağ Hadam Āġā s'interpose, envoyé par al-Ṣāliḥ Ayyūb. ʿArnūs le prend sous sa protection. Le *šayḫ* pose ses mains sur la tête d'al-Ġandūr qui se trouve converti. ʿArnūs le réclame pour lui, et la fille de Ḥusayn fait parvenir son pardon. On procède à sa circoncision, puis ʿArnūs emmène le père et le fils à al-Ruḫām.

Où il est question de tissu étranger vendu illégalement à al-Ruḫām. Naṣīr rencontre un marchand alépin qui a une histoire à raconter à ʿArnūs. Il l'emmène au *dīwān*.

113

[Al-Tūfrīn Ibn Aydamur]

(Changement de main. Il manque des pages au fascicule précédent ou entre les deux fascicules.)

Il s'agit du récit du marchand à ʿArnūs. Il raconte comment il se trouvait à Ṣùrdīn auprès du prince al-Ṭūfrīn, qui se vante de ses exploits, mais le marchand lui parle de ceux de ʿArnūs et, en particulier de son art de la hache. On cherche une hache qui ressemble à celle de ʿArnūs, jusqu'au jour où le prince en amène une au *dīwān*. Il raconte au marchand qu'il a eu un rêve qui lui a révélé l'existence d'un lieu où il s'est rendu. Là, il a trouvé une porte où il est signifié qu'elle s'ouvrira s'il

décline son identité. Mais celle qu'il donne comme fils du roi Dardānīš n'est pas la bonne, une voix lui dit de répéter qu'il est le fils d'Aydamur, il le fait, et la porte s'ouvre. Là, il trouve un chevalier de cuivre, portant cette hache. Il fait décorer la hache par un bijoutier. Mais un des vieux vizirs se souvient d'un astrologue du temps du vieux roi (le père de Dardānīš, Idwārd) qui avait prédit que la hache reviendrait à un descendant dont le nom commence par « ṭ » et fini par « n » et qu'il combattrait avec elle des ennemis. Al-Tūfrīn gratifie le marchand qui part pour al-Ruḫām où il raconte son histoire.

ʿArnūs veut aller voir ce prince de près, il part pour Ṣūrdīn avec Naṣīr. Le prince le remarque et l'invite, puis s'aperçoit qu'il s'agit de son héros, ʿArnūs, qui lui fait enseigner les arts de la guerre par Naṣīr. Mais voici qu'arrive Ǧawān, en visite à la forteresse proche d'al-Nār. Il veut s'approcher du prince, mais ʿArnūs ayant prévenu le prince de ses différends avec lui, celui-ci le renvoie. Ǧawān va trouver le « père » d'al-Ṭūfrīn et se plaint à lui de l'attitude de son fils. Dardānīš le fait venir, et Ǧawān lui demande qui est son invité. Apprenant qu'il s'agit de ʿArnūs, il demande au prince de le droguer et de le faire prisonnier. Mais le prince prévient ʿArnūs qui s'en va avec Naṣīr. En chemin ils rencontrent Yaʿqūb car Ismāʿīl, inquiet, lui avait demandé de suivre ʿArnūs. Comme ils sont proches de la forteresse al-Nār, Yaʿqūb leur dit de continuer leur chemin car il veut récupérer un trésor qui s'y trouve encore. En chemin, il rencontre mille de ses anciens hommes, commandés par son lieutenant Kūstarīkā. Celui-ci se convertit et ses hommes en font autant. C'était le « trésor » qu'il était allé chercher. Ils rejoignent ʿArnūs et on les ramène à al-Ruḫām où ils subissent la circoncision. Les dix lieutenants et leur chef sont envoyés au Caire où ils sont gratifiés par le roi et Šīḥa. Ils sont affiliés à ʿArnūs.

La chevauchée d'al-Ṭūfrīn et de ses oncles (fol. 43v.)

A Ṣūrdīn, Ǧawān s'acharne à créer la pagaille. Il fait le tour des ducs, frères et vassaux de Dardānīš. Les ducs, en révolte, refusent de payer leur dû au roi. Celui-ci convoque ses deux frères, Hūd et al-Kund Farūn. Ils prennent une décision : ils demandent que le prince achète mille musulmans à qui il coupera la tête. On convoque le prince, mais Ǧawān, présent, suggère autre chose : il marchera sur al-Ruḫām et prendra la ville. Le prince refuse et dit qu'il prendra n'importe quelle autre ville, mais pas celle de ʿArnūs. Ǧawān suggère Alep. L'armée se met en marche. Ǧawān a quelques difficultés à recruter en chemin, mais il promet toujours beaucoup de soldats. Evitant al-Ruḫām et Brousse, l'armée se retrouve à Swaydīya. Ǧawān part en bateau pour Yaġra, son fief.

Nuwayrid Ibn al-Dayr (fol. 55v.)

Un colonel de l'armée d'al-Ṭūfrīn s'engage avec ses hommes dans une vallée, mais il rencontre un homme qui lui réclame un droit de passage, c'est Nuwayrid Ibn al-Dayr. Le colonel lui rit au nez et l'autre lui coupe la tête et tue cinquante de ses soldats. Les autres retournent au camp. Al-Ṭūfrīn et Ǧawān s'y rendent avec deux mille soldats, et Nuwayrid Ibn al-Dayr leur réclame un dinar par tête. Ǧawān argumente, al-Ṭūfrīn s'énerve et Nuwayrid Ibn al-Dayr commence à tuer les soldats. L'armée bat en retraite vers Yaġra et la plaine. Au matin, des armes et la hache ont disparu.

114

Ǧawān part se renseigner auprès du *babb* musulmans de Yaġra car avec ses dix mille soldats, il ne peut pas payer le dû. Mais celui-ci lui dit qu'il ne peut rien faire. Depuis que Nuwayrid Ibn al-Dayr a quitté la forteresse de son père pour se faire gardien du défilé, le nombre de crimes a baissé dans le pays. Un *muqaddam*, Tūmā, se présente à al-Ṭūfrīn pour entrer à son service. En fait, il s'agit de Mūsā, venu pour lui couper la tête. Mais lorsqu'il apprend ses liens avec ʿArnūs, et qu'il voit la lumière de l'Islam dans les yeux d'al-Ṭūfrīn, il part prévenir ʿArnūs qui lève une armée et se rend à Swaydīya.

Pendant ce temps, Ǧawān va se renseigner auprès du *muqaddam* al-Diyābruh de la forteresse de ʿAlāyā, père supposé de Nuwayrid Ibn al-Dayr. Mais celui-ci lui dit qu'il n'est pas son vrai père :c'est le duc al-Damkīn qui le lui a confié autrefois. Ǧawān va trouver le duc qui lui explique qu'il s'agit d'un enfant abandonné que sa fille, l'abbesse du couvent, a recueilli.

Explications : il s'agit en fait du fils de Šīḥa et de l'abbesse[17], lorsque Šīḥa était à la recherche du *muqaddam* Ṣawwān. Ǧawān et al-Damkīn se rendent au couvent. Ils rencontrent l'abbesse et Nuwayrid, ainsi que la hache et les armes volées. Ǧawān prend Nuwayrid Ibn al-Dayr au service d'al-Ṭūfrīn. Le soir, l'abbesse va trouver son fils et lui recommande de ne jamais tuer un musulman ; elle lui donne aussi le poignard que Šīḥa lui avait confié comme signe de reconnaissance. Elle lui parle de ce dernier, mais sans lui dire que c'est son père.

Arrivé au camp, Ǧawān le présente à al-Ṭūfrīn. Le passage étant à présent assuré, ils entrent en pays d'Islam et sont étonnés de voir les gens de la *qaṣba*

[17] Voir fascicule 54.

vendre à l'armée franque, sans aucune crainte. Ǧawān conseille à al-Ṭūfrīn d'égorger les gens et de reprendre leur argent, mais al-Ṭūfrīn, offusqué, refuse. Le prince lui-même veille à la protection des gens de la *qaṣba.*

ʿImād al-Dīn prévient Baybarṣ qui lève une armée et part pour Alep. L'armée défile jour après jour. Ǧawān envoie Nuwayrid en ambassade avec une lettre du prince et lui explique ce qu'il doit faire et comment il doit se comporter, dans une imitation des ambassades d'Ibrāhīm, car il espère que Nuwayrid, qu'il craint, se fera tuer. Nuwayrid se rend au camp musulman et commence son ambassade, mais il se rend vite compte qu'il aurait dû suivre les conseils de sa mère et ne pas écouter Ǧawān. Il se met sous la protection de la dague que Baybarṣ examine et y trouve le nom de Šīḥa, inscrit en grec. Il informe les *fidāwīyeh*, et Ibrāhīm pense qu'il s'agit là du fils de Šīḥa. Le roi lit la lettre et y répond, puis paie les frais de route. Nuwayrid rentre au camp franc et donne la réponse à al-Ṭūfrīn. Dans quarante-et-un jours, l'affrontement commencera. Mais Baybarṣ décide d'envoyer lui-même une lettre au prince et Ibrāhīm exige d'exercer sa fonction d'ambassade. Ses dix « fils » *fidāwīyeh* l'attendent à l'entrée du camp franc. Le prince répond courtoisement, mais par la guerre.

Les armées se battent pendant plusieurs jours et les chrétiens se font égorger comme des moutons. Arrive Šīḥa ; le roi lui apprend ce qui s'est passé avec Nuwayrid. Šīḥa décide d'aller le voir de près.

Les ruses de Nuwayrid (fol. 53r.)

Šīḥa arrive près du camp franc et voit un homme se diriger vers lui avec un chargement d'alcool. Il s'agit de Muḥammad qui, lorsqu'il reconnaît son père de loin, décide de lui jouer un tour et se change en al-Burṭuquš. Puis il se révèle à lui. Muḥammad s'est pris d'affection pour Nuwayrid dont il sait qu'il n'aime pas du tout Ǧawān. Il veut tenter, comme son père, de l'emmener hors du camp. Les deux dressent une tente pour vendre l'alcool.

Mais Ǧawān a un plan. Il fait en sorte que Nuwayrid prenne la place du gardien du camp, ʿAlī Āġā al-Ṣāliḥanī. Nuwayrid commence alors à enlever les émirs un à un, que Ǧawān envoie au monastère al-Maḏūq.

115

Nuwayrid continue son jeu pendant plusieurs jours. Le roi, inquiet, demande à Ibrāhīm de faire remplacer ʿAlī Āġā al-Ṣāliḥanī puisque celui-ci est, dit-on,

malade. Il envoie Kāmil à sa place, mais en chemin, celui-ci se fait droguer par Nuwayrid. En revenant au camp, il trouve Ibrāhīm au poste de garde qui le reconnaît et tente de le prendre, mais Nuwayrid arrive à s'échapper. Ibrāhīm place Sayf al-Ġaḍbān au poste. Nuwayrid rentre au camp franc et s'arrête à la taverne de Šīḥa qui le drogue, le confie à Muḥammad et fait prévenir Baybarṣ qu'il va tenter de libérer les prisonniers. Mais en route, Muḥammad se fait prendre son prisonnier par Ğawān et le prince. Il retourne en hâte à la taverne et il y met le feu, puis il part prévenir son père qui arrive au monastère, drogue le moine, libère les prisonniers et les confie à son fils. Šīḥa va tenter une nouvelle fois de prendre Nuwayrid. Lorsque celui-ci arrive au monastère avec al-Burṭuquš, les prisonniers se sont envolés.

Ğawān conseille à al-Ṭūfrīn de descendre au champ de bataille le lendemain. Ibrāhīm l'affronte, le fait tomber de cheval et l'emmène prisonnier. ʿArnūs le détache et le fait entrer auprès du roi. Aydamur voyant al-Ṭūfrīn s'éprend de lui et le fait chercher pour dîner avec lui, mais le gardien, un *fidāwī* de Ibrāhīm refuse de le laisser partir. Il s'en suit une altercation entre lui et Aydamur et Ibrāhīm doit intervenir. Le roi arbitre et permet à Aydamur de recevoir al-Ṭūfrīn. Celui-ci tente alors de duper Aydamur en prétendant avoir eu une vision lui dictant sa conversion à l'Islam. Il se convertit devant le roi, mais Ibrāhīm est sceptique et refuse de lui serrer la main. La nouvelle de sa conversion arrive à Ğawān et al-Burṭuquš et aux ducs. Ğawān envoie Nuwayrid en espion pour vérifier. Il rencontre al-Ṭūfrīn qui lui explique que sa conversion est fausse. Nuwayrid recommence à enlever les vizirs et finit par enlever Baybarṣ que Ğawān envoie à Ṣūrdīn avec une escorte. Nuwayrid va chercher al-Ṭūfrīn et ils lèvent le camp. Avant de partir, Nuwayrid veut aller voir sa mère et, si possible, l'emmener avec lui.

Šīḥa voit le camp s'embarquer, mais cherche en vain à apercevoir le roi. Il apprend qu'il a été envoyé à Ṣūrdīn par voie de terre. Il va prévenir ʿArnūs et Ibrāhīm qui se met à la poursuite du roi et de l'escorte franque. Puis Šīḥa part pour Yaġra.

La conversion de Nuwayrid, fils de Šīḥa (fol. 39r.)

Šīḥa arrive au monastère où il est reçu par l'abbesse, qu'il ne semble pas reconnaître. Elle finit par lui rappeler qu'elle est sa femme et lui explique au sujet de son fils. Ils décident de partir pour Ṣūrdīn ensemble. Aux abords de la ville, ils s'arrêtent dans une église où le prêtre leur demande de rester quelques jour pour qu'il puisse profiter des enseignements de Šīḥa, déguisé en moine. Pendant ce temps, Nuwayrid arrive au monastère, puis chez son grand-père, à la recherche de sa mère. Il apprend qu'elle est partie avec un moine et les suit de monastère en église.

Il arrive à l'église où ils se sont installés et Šīḥa le fait entrer auprès de sa mère qui lui explique qui il est véritablement. Il se convertit et Šīḥa l'envoie à Ṣūrdīn en lui recommandant de ne pas révéler sa conversion. Arrivé dans une vallée, Nuwayrid voit 'Ibrāhīm et ses compagnons attaquer l'escorte du roi. Un colonel réussit à s'enfuir avec sa suite et Baybarṣ. Nuwayrid les poursuit, libère le roi et les vizirs, puis il prévient Ibrāhīm qui le prend comme son « fils ». Ils arrivent tous, déguisés en moines, à l'église où se trouvent Šīḥa et l'abbesse. Šīḥa envoie Nuwayrid en espion à Ṣūrdīn. Mais un rescapé de la bataille prévient Dardānīš qui lève une armée et réunit un conseil avec Ǧawān et al-Burṭuquš.

116

Šīḥa se met en quête d'un lieu sûr car Ǧawān fait fouiller les monastères et les églises. Il trouve une forteresse à deux heures de là, mais, lorsqu'il retourne à l'église, il trouve les portes ouvertes et les prêtres enfuis. Ǧawān arrive avec ses hommes pour arrêter les musulmans. Bataille au milieu de laquelle arrivent les *muqaddam-s* envoyés à la recherche de Durr Mulk, avec leurs hommes. Ils partent tous pour la forteresse et Šīḥa, déguisé en Ǧawān, la vide de ses occupants. Les musulmans l'investissent.

La Conversion d'al-Ṭūfrīn (fol. 12r.)

Ǧawān et al-Burṭuquš se doutent de quelque chose au sujet d'al-Ṭūfrīn et Ǧawān pose des questions à ses oncles qui lui révèlent qu'il n'est pas le vrai fils de Dardānīš, mais qu'un capitaine chrétien avait amené chez lui une femme musulmane enceinte qu'il voulait épouser. Dardānīš a tué le capitaine et élevé le fils. Ǧawān va trouver Dardānīš et lui fait tout avouer. Il s'agissait de Durr Mulk qu'il a fait enfermer dans une citadelle, en disant à al-Ṭūfrīn qu'elle était morte. Craignant qu'al-Burṭuquš ne révèle la vérité à al-Ṭūfrīn, Ǧawān l'envoie à la citadelle avec un détachement. Al-Burṭuquš est content car il cherche un moyen de prévenir Šīḥa. Près d'un point d'eau, il rencontre une jeune femme dont il s'éprend. Le soir, il va la retrouver chez elle et lui propose de l'épouser. Mais il s'agit, en fait, de Nuwayrid qui le drogue et l'emmène auprès du roi. Là, al-Burṭuquš raconte tout. Šīḥa lui prend la lettre qu'il porte, la modifie, se rend à la forteresse où est détenue Durr Mulk et on lui remet la reine. Le geôlier est soulagé car, depuis trois jours, elle ne cesse de dire que Šīḥa va venir la délivrer. Celui-ci ramène la reine dans la citadelle occupée par les musulmans, mais elle refuse de voir son frère et son mari avant d'avoir vu son fils. Al-Burṭuquš revient au camp, et prétend avoir vu la reine dans un piteux état.

Pendant ce temps, Šīḥa se déguise à nouveau en Ǧawān : il va trouver al-Ṭūfrīn à qui il raconte tout et le conduit auprès de sa mère. Al-Ṭūfrīn s'étonne de l'attitude de « Ǧawān », mais le suit. Il retrouve sa mère et Šīḥa/Ǧawān lui conseille de ne rien dire mais de retourner au camp, en attendant l'arrivée de ʿArnūs. Mais, de retour au camp franc, il se confronte à son « père » Dardānīš qui nie les faits. Al-Ṭūfrīn fait venir le vrai Ǧawān qui lui aussi nie tout. Il se tourne alors vers al-Burṭuquš, censé ne jamais mentir, qui lui dit la vérité. Pendant que Ǧawān va chercher les ducs, « oncles » d'al-Ṭūfrīn, ce dernier décapite Dardānīš qui a tiré son épée contre lui, puis se bat contre les soldats, sous les regards de Ḥarb et Nuwayrid qui l'avaient suivi. Le roi est prévenu de ce qui se passe, et Ibrāhīm et Aydamur partent à la rescousse avec les *fidāwīyeh*. Puis arrivent ʿArnūs et Šāhīn avec leurs armées. Pendant le combat, Ibrāhīm dit à al-Ṭūfrīn de rejoindre sa mère et son père installés dans le pavillon de Dardānīš. L'armée anglaise bat en retraite dans la ville. Après les récompenses, le roi passe la soirée avec Ibrāhīm, puis ils entendent du bruit au dehors et sortent du pavillon.

117

Le bruit, c'est la fête organisée spontanément au camp musulman. Pendant ce temps, en ville, les ducs cherchent conseil. Un vieux vizir leur dit l'aller faire amende honorable auprès de Baybarṣ. Ils se rendent d'abord chez Aydamur qui les conduit devant le roi. Au *dīwān*, ʿArnūs demande grâce pour eux et Baybarṣ les laisse repartir sans rien leur demander en échange. Ǧawān part, dépité.

Petit encart « historique » pour expliquer ce que devient Ṣūrdīn par la suite[18].

ʿArnūs invite tout le monde à venir fêter Nuwayrid et al-Ṭūfrīn chez lui, pendant que l'armée reprend la route du Caire.

Le Prince Qaṭlūniǧ Ḥammāl al-Ḫayl (fol. 10v.)

Abū ʿAlī apprend par Yaʿqūb al-Sabtī à Lattaquié, qu'Alexandrie est aux mains d'un certain Qaṭlūniǧ, originaire du Portugal.

Explications : à la mort d'al-Maġlawīn, c'est son vizir al-ʿAṭfanṭūraz qui prend en main son royaume. Mais, apparemment, al-Maġlawīn laissait derrière lui un fils mâle qui se passionne pour les chevaux et devient cavalier émérite. Il tombe

[18] Dans le manuscrit, cet encart est effectivement séparé du reste du texte par deux traits horizontaux qui traversent la page.

amoureux de Kātrīn, la fille du vizir et la demande en mariage ; mais le vizir le renvoie de mois en mois, puis lui demande d'aller récupérer les tributs des rois sous sa coupe et leur écrit en secret pour qu'ils le débarrassent de Qaṭlūniğ. Mais celui-ci les retourne contre le vizir et lève une armée. Badr al-Ġafīr raconte qu'il les a vus se battre, puis, revenant dans la contrée quelques temps après, les a vu réconciliés. Il apprend à cette occasion que Qaṭlūniğ est parti à la conquête d'Alexandrie. Badr prévient alors al-Saʿīd, puis ʿImād al-Dīn, puis retrouve le roi. ʿArnūs part pour Damiette où Abū ʿAlī a débarqué l'armée. Il pense que ce Qaṭlūniğ ne peut être que son fils car al-Maġlawīn n'avait pas d'enfant mâle. Le roi envoie Ibrāhīm en ambassade à Qaṭlūniğ. Si c'est un musulman de naissance, il le saura car il peut détecter le signe de l'Islam. Qaṭlūniğ est impressionné par le spectacle que lui offre Ibrāhīm. Celui-ci est également impressionné par cet ennemi qui se montre affable et courtois. Le roi, dans sa lettre, lui conseille de se renseigner sur les circonstances de la mort de son « père ». Qaṭlūniğ écrit sa réponse et la confie à Ibrāhīm, après lui avoir payé les frais de route qu'il double. La réponse est courtoise et explique pourquoi il ne peut suivre le conseil du roi. Ibrāhīm fait l'éloge de Qaṭlūniğ.

Explications sur la présence de Qaṭlūniğ au Portugal : un *muqaddam*, Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī l'avait aidé à conquérir le pays, puis s'en est allé promettant de revenir, mais il ne l'a jamais revu.

ʿArnūs se désespère et veut savoir si c'est vraiment son fils. Il se prépare à partir pour le Portugal pour aller trouver la reine Mārīna, lorsqu'arrive le *muqaddam* Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī qui lui raconte son histoire. Retourné au Portugal pour voir le prince, on lui dit qu'il est parti pour Alexandrie. Il couche dans une église et voit un bateau sur le point de partir, avec la reine Mārīna qui monte à bord. Les suivants le reconnaissent et il embarque avec eux. Au cours d'une conversation avec la reine, il découvre que Qaṭlūniğ est le fils de ʿArnūs qui, depuis qu'il a rejoint l'Islam ne lui a plus donné de nouvelles. Devant Ṣalāḥ al-Dīn elle se convertit à l'Islam. Arrivée à Lattaquié, elle rencontre Abū ʿalī, lui demande un passage pour Alexandrie et envoie Ṣalāḥ al-Dīn à Damiette prévenir Baybarṣ. Arrivée auprès de son fils elle se contente de faire l'éloge de l'Islam, sans rien lui dire sur ses origines. Šīḥa se présente à elle une nuit, avec l'intention d'enlever Qaṭlūniğ, mais elle lui conseille de le prendre sur le champ de bataille. Šīḥa emmène la reine jusqu'au camp musulman par un souterrain. C'est Baybarṣ lui-même qui décide de se rendre sur le champ de bataille pour prendre Qaṭlūniğ. Il le fait sans même avoir besoin de tirer son arme. On amène Qaṭlūniğ auprès de sa mère qui lui raconte toute l'histoire. Mais il refuse de se convertir et demande à Baybarṣ soit de le rançonner, soit de le juger selon la loi islamique. Le roi fait envoyer Mārīna au Caire.

La conversion de Qaṭlūniğ fils de ʿArnūs (fol. 46r.)

Baybarṣ libère Qaṭlūniğ lui demandant de quitter Alexandrie, de libérer les prisonniers musulmans et de lui verser une rançon. ʿArnūs inquiet, décide de suivre son fils. Mais, pendant la nuit, Qaṭlūniğ voit son grand père Maʿrūf en rêve, qui lui indique sa voie. Il réveille ʿArnūs pour le prévenir qu'il va se convertir. En même temps, Saʿd a eu le même rêve et prévient Baybarṣ qui part pour Alexandrie avec Ibrāhīm. Retour triomphal au Caire où l'on célèbre les diverses conversions.

Manquent deux pages.

118

Au cours de la fête à Ğizeh, les émirs ne se montrent pas à la hauteur pour les jeux de guerre. Qalawūn et Buštuk décident de relever le défi. Buštuk propose un jeu dans lequel il excelle, mais, le lendemain, un cavalier se présente et le bat à son propre jeu : c'est Aḥmad Šalāmiš. L'émir Buštuk en éprouve de la rancoeur. Les jeux terminés, on rentre au Caire et Baybarṣ procède aux nominations et récompenses, jusqu'au fils de Ṣalāḥ al-Dīn, Manʿam, qui prend Ibrāhīm comme « père ». Quant à Qaṭlūniğ, il demande à être nommé gouverneur d'Alexandrie, à la place de Yūsuf Āġā Ayduġmiš.

La Princesse Kātrīn (fol. 13r.)

Al-ʿAṭafanṭūraz pense que Qaṭlūniğ va essayer d'enlever sa fille Kātrīn. Il enferme cette dernière dans une forteresse avec des gardes autour. Mais elle est amoureuse de Qaṭlūniğ et, par ruse, réussit à envoyer un prisonnier musulman avec une lettre pour lui. Celui-ci demande à ʿUmar Ibn al-Ğazzār de l'emmener en promenade en mer, mais une fois parti, il l'oblige à faire cap sur la forteresse où Kātrīn est enfermée. Pendant que ʿUmar attend dans le bateau, Qaṭlūniğ se rend à la forteresse en barque. Il neutralise les gardes et se rend auprès de Kātrīn. Mais les autres gardes font prévenir al-ʿAṭafanṭūraz qui arrive pour mettre le siège à la forteresse. ʿUmar va prévenir ʿArnūs qui était venu chercher son fils à Alexandrie, et qui va prévenir le roi. Šīḥa dresse un plan avec l'aide de Tāğ al-Nās et dix *fidāwīyeh*. Il va se présenter comme un patriarche d'Espagne, Samʿan Abū al-Nūr et prétendre vouloir marier le Prince espagnol Mīḫā'īl à Kātrīn. Il déguise un bateau en bâtiment espagnol et se rend au Portugal où al-ʿAṭafanṭūraz se réjouit de la proposition de mariage. En même temps, Šīḥa fait prévenir Qaṭlūniğ et Kātrīn par Tāğ Nās. Šīḥa

propose à al-ʿAṭafanṭūraz de les faire descendre de la forteresse en disant une messe. Ils se rendent à la forteresse et Šīḥa accomplit son « exploit ». Al-ʿAṭafanṭūraz et ses généraux montent sur le bateau de Šīḥa et, une fois en mer, celui-ci les fait arrêter. Ils arrivent à Alexandrie, puis au Caire où on leur coupe la tête. Le trône du Portugal est désormais vacant.

Rappel « historique » : après un temps, c'est Mīrūniš de l'île de Mīrūn qui en prend possession par la force, sans demander l'autorisation à qui que ce soit, ni l'Espagne, ni l'Islam, ni l'Empereur. Et ce prince est en fait un autre fils de ʿArnūs.

Explications sur la présence de ʿArnūs à Alexandrie : sa femme, la mère de Qaṭlūniğ se plaint qu'elle ne voit plus son fils depuis qu'il est gouverneur d'Alexandrie. Elle pense aussi qu'il n'a pas suffisamment de plomb dans la tête pour une telle charge. Tous tombent d'accord avec cette analyse et Baybarṣ lui donne une charge au *dīwān* de son père. Yūsuf reprend sa charge comme gouverneur d'Alexandrie. ʿArnūs invite tout le monde à la fête du mariage de Qaṭlūniğ et Kātrīn à al-Ruḫām, puis chacun rentre chez soi.

Le *muqaddam* Badr al-Dīn al-Ḥumayrī (fol. 38r.)

On revient à l'émir Buštuk, qui nourrit toujours sa rancoeur contre Aḥmad Šalāmiš. Il écrit à un *muqaddam* sous sa gouverne, Ḥannā et lui promet de lever son tribut de trois ans s'il tue Aḥmad Šalāmiš. Il accepte et monte un plan : ayant entendu dire que le capitaine de la forteresse al-Ğamīrīya, ʿAlī, voulait servir l'état et se rendre auprès d'Aḥmad Šalāmiš, il se fait passer pour lui. Au bout de quelques jours, il enlève Aḥmad Šalāmiš. ʿĪsā part à leur recherche et arrive chez le vrai ʿAlī à qui il raconte ce qui s'est passé et lui demande de l'aider à retrouver Aḥmad Šalāmiš.

Pendant ce temps, Ḥannā arrive dans sa forteresse, mais ses hommes ne sont pas très chauds quant au prisonnier embarrassant qu'il amène. Il repart avec son fardeau et, en route, rencontre un *muqaddam* qui l'interpelle. Au cours du combat, Ḥannā se fait couper la tête. Le *muqaddam* découvre Aḥmad Šalāmiš drogué, le réveille. Ce *muqaddam* est Badr al-Dīn al-Ḥumayrī qui, revenant de sa quête de Maʿrūf et apprenant l'état des choses, avait décidé de se rendre au Caire pour trouver le roi. Aḥmad Šalāmiš lui propose de l'emmener avec lui au Caire, mais Badr refuse, le drogue, et l'emmène près de Ṭarṭūs où il le laisse dans une grotte pour aller chercher à manger. Lorsqu'il revient, Aḥmad Šalāmiš a disparu. Badr retourne en ville.

Explications : après avoir prévenu ʿAlī, ʿĪsā pense qu'il est temps de prévenir Baybarṣ qui ordonne alors une recherche. Ibrāhīm se rend chez ʿAlī avec Ḥarb. Entre-temps, les consuls écrivent aux rois de la côte et Ǧawān apprend la nouvelle à al-ʿArīš où il se trouve avec al-Burṭuquš. Ǧawān part et, arrivé près de Ṭarṭūz, il découvre Aḥmad Šalāmiš dans la grotte. Il l'emmène à Ṭarṭūz auprès du *babb* Samʿān à qui il demande de lui couper la tête. Le *babb* lui rit au nez. Ǧawān lui demande alors un bateau pour se rendre à Constantinople avec Aḥmad Šalāmiš. Ils échouent sur les côtes de Ǧazā'īr Fīnīsīya.

La prise de Ṭarṭūz (fol. 51v.)

Pendant ce temps, Kāmil est à la recherche d'Aḥmad Šalāmiš. Il entre dans Ṭarṭūz et, dans une auberge, il entend des marchands parler de Ǧawān et du *dīwān* tenu à Ṭarṭūz au sujet d'Aḥmad Šalāmiš. Il couche dans l'auberge et se retrouve à partager une chambre avec Badr al-Dīn. Prétendant être un de ceux qui refusent l'obéissance à Šīḥa, Kāmil lui fait raconter toute l'histoire. Puis il part précipitamment et rencontre Šīḥa à qui il explique tout. Šīḥa lui donne une lettre pour Baybarṣ. En chemin Kāmil rencontre Ibrāhīm et le met au courant. Ils arrivent ensemble au Caire. Baybarṣ décide de prendre Ṭarṭūz. Les consuls préviennent le *babb* qui se prépare au siège de la ville. Arrive un patriarche qui se présente comme l'oncle de Ǧawān, Saqrāq de Gênes, mais qui est en fait Šīḥa déguisé. Il propose au *babb* de l'aider. Il fait arrêter Badr al-Dīn, puis inspecte la muraille. Il voudrait pouvoir utiliser une église sur la plage, mais le prêtre de cette église s'y oppose.

119

Le prêtre de l'église demande au *babb* d'arrêter le prétendu Saqrāq car il pense qu'il s'agit de Šīḥa. On le met en prison avec Badr. En fait il s'agit d'un des fils de Šīḥa, Nuwayrid. L'autre fils, Muḥammad, sème la confusion et se retrouve aussi en prison. Pendant ce temps, Šīḥa prend la place du geôlier. Il fait savoir à Badr que pour que Šīḥa le libère il doit l'appeler trois fois. Badr s'exécute et Šīḥa le libère ainsi que ses fils. Il drogue les gardes de la porte de la ville et laisse Badr ouvrir la porte pendant que Nuwayrid va prévenir les musulmans. Bataille. La ville est prise. Baybarṣ tient un *dīwān* pour décider du sort du *babb*, mais Kāmil intercède en sa faveur et il est libéré contre un tribut annuel. Badr est présenté comme celui qui a ouvert la porte de la ville, mais il refuse toute récompense avant d'avoir retrouvé Aḥmad. Il raconte son rôle dans cette affaire et Baybarṣ, furieux, le chasse,

puis se ravise et le rappelle pour lui demander de retrouver son fils. Badr s'arme et part.

Šīḥa et ses fils décident de partir à la recherche de ʿImād ; Ibrāhīm, Saʿd et Ḥarb font de même. Ils se donnent rendez-vous à Madrid. Baybarṣ rentre au Caire, fait venir les lieutenants de Badr (qui commande dix forteresses) et les attache à l'Etat.

La Princesse Ṣūfīya (fol. 17r.)

Arrivé à Fīnīsīya, Ğawān se rend au *dīwān* de Māryūs qui se trouve au monastère bénédictin. Il raconte une histoire aux dignitaires : une nuit, alors qu'il se trouvait au Vatican, il a vu apparaître deux Anciens avec le fils du roi musulman, qui lui ont demandé de l'emmener auprès de Māryūs pour qu'il lui coupe la tête et prenne Jérusalem.

Ğawān se rend au monastère, mais pendant plusieurs jours, Māryūs l'ignore. Puis il le fait venir et lui demande ce qu'il veut. Ğawān lui raconte sa vision, mais Māryūs rigole et n'y croit pas. Il part faire le tour des villes du pays et Ğawān retourne au *dīwān* de Máryūs où il apprend que Šalāmiš a disparu. Au même moment, des soldats arrivent et se plaignent que la princesse Ṣūfīya a disparu avec de l'argent et des prisonniers musulmans. Ğawān se rend au port où il apprend qu'un bateau est parti en direction du château de la princesse. Il s'y rend et trouve les gens en pleurs car, disent-ils, lorsque le *qirān* apprendra cela, il les mettra tous à mort.

Al-Burṭuquš, qui commence à bien connaître la musique, dit les choses comme il les voit : la princesse s'est convertie à l'Islam et elle est partie avec quarante prisonniers musulmans, sur le bateau, pour les contrées islamiques. Il conseille à Ğawān de prendre la fuite, mais ce dernier veut rester.

Explications : Šalāmiš, prisonnier sur le bateau fait venir le capitaine (Mīšīl), lui promet une place d'honneur s'il le ramène en pays d'Islam. L'autre refuse, mais, la nuit, il a une vision d'al-Ṣāliḥ Ayyūb et il se convertit. Il libère Šalāmiš et lui donne des armes. Šalāmiš part en ville à la recherche d'un cheval, mais il se perd et arrive au château de la princesse Ṣūfīya qui l'accueille. En fait elle l'attendait car elle aussi avait eu une vision d'al-Ṣāliḥ Ayyūb et elle s'est convertie. Elle lui donne un cheval et il retourne au bateau. Les marins s'en étonnent car ils pensaient qu'il s'enfuirait, mais, ayant donné sa parole au capitaine, il est revenu. Tous, sauf un que l'on décapite et jette à la mer, se convertissent et ils partent chercher la princesse et les quarante prisonniers musulmans. Puis ils prennent la mer.

Kirğīn Ibn ʿArnūs (fol. 35v.)

Le bateau accoste sur une île d'Espagne dont le *babb* se nomme Kirğīn. Šalāmiš descend pour installer une tente, puis voit arriver un bataillon mené par un colonel avec des munitions. Il lui explique que le pays est en guerre avec Rūdūlf, roi de Rūrītāniā qui veut en prendre possession avec la complicité de certains vizirs, cas le *babb* est jeune, et n'est pas originaire du pays. Šalāmiš décide de les accompagner. En route, ils sont assaillis par une troupe ennemie qui veut s'emparer des munitions. Šalāmiš réplique en coupant la tête des officiers. C'est à présent lui qui mène le convoi. Une autre troupe arrive et Šalāmiš se bat d'abord seul, puis il est rejoint par le colonel. La troupe est décimée. Le colonel, impressionné, emmène Šalāmiš au camp de Kirğīn qui porte la même marque que ʿArnūs sur la joue. Šalāmiš entre au champ de bataille et se bat sous les yeux des généraux et du *babb* qui le fait venir. Šalāmiš croit voir ʿArnūs en lui. Il se fait passer pour le fils du *babb* Ṣalbān de ʿAkka, et continue de se battre pour Kirğīn. Puis arrive le capitaine Mīšīl, envoyé par la princesse. Šalāmiš lui dit qu'il ne repartira pas tant qu'il n'aura pas gagné la bataille pour Kirğīn. Celui-ci va trouver sa mère, la reine Kirğīna, qui demande à voir cet invité car elle pense qu'il est musulman. Kirğīn le lui amène. Le soir, elle entre dans sa chambre. Kirğīn la suit et observe par la fenêtre. Elle annonce à Šalāmiš que Kirğīn est le fils de ʿArnūs. Kirğīn ne comprend pas tout ce qui se dit et il affronte sa mère lorsqu'elle sort de la chambre de Šalāmiš. Elle lui répète toute l'histoire et il se convertit à l'Islam. Le lendemain, Šalāmiš va se rendre au champ de bataille, et il demande à Kirğīn de l'y rejoindre avec son armée. La bataille gagnée, la tête de Rūdūlf coupée, il prétendra vouloir partir pour Jérusalem, mais en fait partira avec sa mère et Šalāmiš pour le pays d'Islam. Le lendemain, Šalāmiš entre dans la tente de Rūdūlf, lui coupe la tête, et se trouve soudain secondé par Badr al-Dīn. Kirğīn, pour sa part, a réussi à ramener les vizirs traîtres dans son camp. Les *fidāwīyeh* arrivent les uns après les autres et les soldats allemands de Rùdūlf sont mis en déroute. Après la victoire, Kirğīn annonce qu'il a fait le vœux de visiter Jérusalem. Il embarque avec sa mère et des coffres d'argent. Ils arrivent à al-Ruḫām, et Saʿd part prévenir ʿArnūs qui va à leur rencontre. Puis Saʿd part prévenir Baybarṣ au Caire. De retour au Caire, on procède au mariage de Šalāmiš avec Ṣūfīya.

Il manque une page.

ʿĀṣim Ibn al-Marqabī

Jusqu'au jour où arrivent des marchands au *dīwān*, se plaignant d'avoir été détroussés près de la forteresse al-Marqab. ʿĀṣim Ibn al-Marqabī, rentré de sa quête de Maʿrūf n'accepte pas que Baybarṣ ait nommé Šīḥa à la souveraineté des forteresses. Son père tente de le raisonner et lui dit de se présenter au roi, mais ʿĀṣim Ibn al-Marqabī, par un raisonnement tordu, pense qu'il perdrait la face. Alors il décide de détrousser les marchands pour être convoqué par Baybarṣ. Puis il attend dans la vallée, jusqu'au jour où un moine itinérant le prend à partie. ʿĀṣim Ibn al-Marqabī pense qu'il s'agit de Šīḥa et le fait prisonnier. Arrive alors une femme qui prétend avoir été détroussée avec ses compagnons par un groupe de cavaliers, dont dit-elle, ʿĀṣim Ibn al-Marqabī. Il se présente à elle et elle court lui baiser la main ; mais ʿĀṣim Ibn al-Marqabī tombe drogué, car la jeune femme est en fait Muḥammad, fils de Šīḥa qui délivre son père. Celui-ci lui cède les armes de ʿĀṣim Ibn al-Marqabī et lui donne rendez-vous plus tard. Pendant ce temps, il ranime ʿĀṣim Ibn al-Marqabī qui l'invite à la forteresse. Šīḥa lui propose de l'emmener au Caire, sans lui demander de faire acte d'obéissance. Mais pendant l'audience au *dīwān* du Caire, Baybarṣ et les *fidāwīyeh* voyant que ʿĀṣim Ibn al-Marqabī n'a pas prêté allégeance à Šīḥa font mine de l'ignorer complètement. A l'issue du conseil, personne ne l'invite ni lui adresse la parole. Il se retrouve seul et sans fonction au sein de l'état. Il part faire le tour du Caire, s'arrête pour manger et demande un lit pour la nuit. L'aubergiste s'étonne qu'il n'ait trouvé personne pour l'inviter. ʿĀṣim Ibn al-Marqabī pense qu'il ferait mieux de retourner chez lui le lendemain, mais il a peur de perdre la face devant ses hommes et préfère retourner chez les Francs. Le lendemain, après le déjeuner, l'aubergiste refuse son argent, disant que tous les *fidāwīyeh* sont les invités de Šīḥa. ʿĀṣim Ibn Al-Marqabī retourne au *dīwān* avec l'intention de demander la permission de se retirer, mais Baybarṣ ne lui en laisse pas l'occasion.

Le Meurtre prétendu de Šīḥa (fol. 19r.)

Badr al-Ġafīr arrive au *dīwān* avec la nouvelle que le *qirān* al-Ṭāwūs de la ville al-Abnūs prépare une armée pour attaquer l'Islam. Badr décrit les habits et les moeurs de ces soldats plutôt rustres. Resté dix jours dans un somptueux monastère, il décide d'aller prévenir le roi. ʿĀṣim Ibn al-Marqabī, qui connaît bien cette contrée, explique que seize villes allemandes sont sous l'autorité du *qirān* Rūdrīk, et que

celui-ci a partagé son royaume entre ses deux fils : al-Ṭāwūs et al-Rīm Bābrīn. Šīḥa lui propose de partir et de ramener la tête d'al-Ṭāwūs, ses quatorze généraux et l'argent du fabuleux monastère. S'il le fait il sera récompensé, et sinon, Šīḥa lui demandera l'obéissance. ʿĀṣim accepte et se rend au camp d'al-Ṭāwūs. Il se présente à lui comme un *muqaddam* arménien de la région de Jérusalem. Il cherche le moyen d'accomplir sa tâche, jusqu'au jour où le patriarche Mārsīl du monastère al-ʿArūs arrive et le dénonce comme musulman. Le *qirān* tend un piège à ʿĀṣim et le drogue ; le patriarche l'emmène prisonnier au monastère. Là, il lui parle de Šīḥa et de la croyance qui veut qu'il apparaît si on l'appelle par trois fois. ʿĀṣim s'exécute et Šīḥa le libère. Il lui demande comment il compte s'y prendre pour accomplir sa mission, seul et sans bateau. Il lui propose de l'aider et envoie chercher un bateau d'Abū ʿAlī. Mais ʿĀṣim a un autre plan : il veut prévenir le *qirān* que le patriarche est en fait Šīḥa, gagner sa confiance en lui faisant arrêter et tuer Šīḥa, et finir par lui couper la tête. Il compte ensuite revenir au Caire avec la tête et prétendre que Šīḥa se charge des généraux et de l'argent du monastère. Lorsque la mort de Šīḥa sera connue, alors on le nommera lui souverain des forteresses. Il part pour le camp et dénonce Šīḥa que l'on va chercher et que l'on trouve agonisant. On le ramène au camp et le *qirān* demande à ʿĀṣim de lui couper la tête. Il refuse car tous les deux sont musulmans. Le *qirān* fait couper la tête de Šīḥa et on part au monastère délivrer le patriarche Mārsīl au monastère qui était enchaîné dans un cul de basse fosse (en fait Šīḥa a procédé à un échange). Mais ʿĀṣim se méfie du *qirān*, s'enfuit et retourne dans sa forteresse. Son père le conduit chez Īsmāʿīl qui l'emmène chez ʿArnūs. Furieux en apprenant ce qu'il a fait, ʿArnūs le met aux arrêts et le confie à ʿAlī Būǧī pour qu'il l'emmène à Alexandrie. Īsmāʿīl donne à Baḥr al-Marqabī une lettre pour Ibrāhīm et lui dit de partir pour le Caire. Quant à ʿĀṣim, Abū ʿAlī le prend sous sa protection car il se souvient de ce que son père fit pour lui jadis. Il l'emmène auprès d'Ibrāhīm qui forge un plan. ʿĀṣim prétendra au roi qu'il a suivi le conseil de son père et décidé que cette quête n'était pas pour lui. Abū ʿAlī envoie un navire et un capitaine déguisé en Allemagne pour connaître la vérité. ʿAlī Būǧī, quant à lui, va trouver ʿArnūs pour le mettre au courant de ce qui se trame.

Mais voici qu'arrivent au *dīwān* le père de ʿĀṣim et un vieil ami à lui, le *muqaddam* al-ʿAfīf. Ils mettent les pieds dans le plat en plaidant la cause de ʿĀṣim alors que le roi n'était pas au courant. Ibrāhīm a beau inventer une histoire sur le moment, Baybarṣ fait mettre ʿĀṣim en prison. Ibrāhīm conseille à Baḥr Al-Marqabī de retourner chez lui car il craint qu'on ne décide de mettre son fils à mort.

121

Un matin, au camp allemand, les généraux trouvent le corps sans tête d'al-Ṭāwūs. Ils ne savent pas s'ils doivent partir en guerre. Ils demandent conseil au patriarche du monastère qui leur dit de ne pas bouger car, de toute façon c'est Baybarṣ qui viendra à eux. Il leur conseille de réunir de l'argent et des cadeaux et d'aller tout expliquer à Baybarṣ, il sera leur porte-parole. Arrivé au Caire avec l'argent du monastère et les quatorze généraux, le patriarche explique toute l'affaire au *dīwān*. On fait venir ʿĀṣim. Le patriarche présente la tête du *babb* à Baybarṣ, puis lui dit qu'il a amené l'argent du monastère avec les quatorze généraux et il demande, comme promis, la souveraineté des forteresses. Ibrāhīm lui prête immédiatement obéissance et Šīḥa, car il s'agit bien sûr de lui, apparaît en majesté. ʿĀṣim lui prête alors obéissance et reçoit une charge de Šīḥa et une charge du roi. Quant aux généraux, sur un signe de Baybarṣ on leur coupe la tête. ʿArnūs arrive, ayant appris que les allemands avaient débarqué à Alexandrie. On fait venir les marchands détroussés pour que ʿĀṣim leur rende leurs biens et les dédommage.

[Le *babb* Bābrīn] (p. 35)

Les joailliers qui ont en main les trésors du monastère en parlent autour d'eux et la nouvelle fait le tour des églises et des monastères, et arrive aux oreilles de Ğawān qui décide de partir pour le Caire avec al-Burṭuquš. Ils descendent au monastère al-Ṭīn où le moine Qaflanṭīn les reçoit et leur raconte ce qui s'est passé. Le consul qui siège au *dīwān* le leur confirme. Ğawān décide d'aller à al-Abnūs. Là, il va trouver Bābrīn, le frère d'al-Ṭáwūs, qui a pris sa place. Il veut le convaincre de venger son frère. Bābrīn propose un marché : il connaît un jeu de guerre qu'il va présenter aux musulmans. Si un chevalier musulman se montre égal au jeu, il ne partira pas en guerre contre eux; sinon il le fera. Il s'embarque pour Alexandrie, et se présente au roi au Caire comme le vizir de Bābrīn, Sayf al-Masīḥ. Il lui donne une lettre lui proposant le jeu. Baybarṣ se doute qu'il s'agit en fait du *babb* lui même, ne dit rien et le confie à al-Nisr. Le jour du tournoi arrive et toute la cour est réunie. Le *babb* fait sa démonstration et le roi lui dit qu'il a percé son déguisement. Lui-même se mesurera au jeu. Il récite la *fāṭiḥa* et fait une démonstration magistrale. Puis arrive Fāris Quṭāya avec la *qanṭārīya* de Bādīs que seul Baybarṣ peu manier et celui-ci en fait une démonstration. Puis il propose à Bābrīn d'essayer, mais il n'arrive même pas à la tirer de terre. Il se précipite vers Baybarṣ et lui demande de l'accepter comme vassal. Baybarṣ lève tout tribut sur lui et le fait recevoir par sept grands

vizirs, tour à tour. Puis, lui même le reçoit. La veille du départ de Bābrīn, Baybarṣ se déguise et se fait embarquer sur le bateau du *babb* clandestinement.

Au bout de quelques jours, au Caire, Ibrāhīm voyant al-Saʿīd siéger à la place de son père, se doute que Baybarṣ s'est embarqué. Il part pour Alexandrie avec Ḥarb, Ġaḍbān et Saʿd, et demande un bateau à Abū ʿAlī qui le confie au capitaine Yaʿqūb al-Sabtī. Ils partent pour al-Abnūs.

Lorsque le *babb* raconte ce qui s'est passé au Caire, les dignitaires ne veulent pas le croire. Baybarṣ apparaît alors et renouvelle son exploit devant eux. Le *babb* l'invite et demande à ses ministres d'en faire autant. Mais, après quelques jours, Baybarṣ veut retourner chez lui, ce qui met les ministres en émoi. Afin d'éviter toute tension, Baybarṣ décide de rester.

Pendant ce temps, Ǧawān, apprenant ce qui se passe, va trouver en pleurant un des vassaux du *babb* et le convainc de se rebeller avec treize autres vassaux. Ils écrivent une lettre à cinq ministres pour s'assurer de leur soutien, puis ils écrivent au *babb* pour lui signifier que s'il ne venge pas la mort de son frère, ils se déclarent libérés de leur allégeance et deviendront les vassaux de Dūfuš. Bābrīn fait venir Ǧawān qui lui conseille de couper la tête de Baybarṣ et de partir à la conquête de son pays. Le *babb* accepte et fait venir Baybarṣ au *dīwān*. Baybarṣ se doute de ce qui se passe, mais, ayant donné sa parole de rester jusqu'à la fin des invitations, il se rend au *dīwān*, accompagné par les soldats.

122

(Trou entre les deux fascicules. L'histoire reprend un peu plus tard.)

Le *babb* n'a pas mis Baybarṣ à mort mais il est retenu prisonnier avec Ibrāhīm, et il les envoie dans la forteresse al-Aswad, accompagnés par Ǧawān qui craint que Šīḥa ne les délivre. Bābrīn met une condition à son expédition contre l'Islam : il lui faut 50 000 hommes et c'est à Ǧawān de les trouver. Celui-ci part pour lever l'armée et se rend à Constantinople, à la forteresse al-Ṭard, puis fait le tour des forteresses chrétiennes. Il réunit ainsi 20 000 *fidāwīyeh* chrétiens.

ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš (fol. 7r.)

Ǧawān arrive à la forteresse al-Ġarīr, où il rencontre un *fidāwī* dont il ne sait s'il est chrétien ou musulman, ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, qui se dit prêt à servir Bābrīn et partir contre l'Islam car il a une dent contre les *fidāwīyeh* ismaéliens et en particulier ʿArnūs.

Explications : autrefois ʿAbd al-Raḥmān servait Faḍl, sultan de la maison de Adraʿ et tous deux étaient partis, déguisés, assister aux noces de Maʿrūf et Maryam[19]. Mais ils se firent chasser de la forteresse, après que l'on a châtré ʿAbd al-Raḥmān et coupé les lobes des oreilles de Faḍl. Il suivit alors Faḍl parti servir Halawūn, puis s'installa dans la forteresse al-Ġarīr tenue par le *muqaddam* al-Ġarīrī et prit sa succession à la mort de celui-ci.

Ğawān lui demande de faire prisonnier ʿArnūs et de semer le désordre parmi les ismaéliens. ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš se déguise donc en *šayḫ* et part pour al-Ruḫām avec quelques hommes. Ils ouvrent une *zawīya* jusqu'au jour où, passant par là, Ismāʿīl les entend, entre et semble reconnaître ʿAbd al-Raḥmān sans pouvoir le nommer. Il l'invite et envoie Naṣīr le chercher. Lui le reconnaît de suite et prévient Ismāʿīl qui annonce à ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš qu'il l'a reconnu. ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš invente une histoire, prétendant vouloir laver ses péchés. On le présente à ʿArnūs qui lui donne un document pour qu'il puisse se présenter à la forteresse Ṣahyūn ;puis ʿArnūs part faire le tour des forteresses, ayant appris que le roi n'était pas au Caire. En route il rencontre de nouveau ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš qui le drogue, ainsi qu'Ismāʿīl et Naṣīr, et les emmène à la forteresse al-Ġarīr. Il rencontre Mūsā et le drogue, puis il fait de même avec tous les chefs *fidāwīyeh*. Ne trouvant pas Ibrāhīm (prisonnier avec le roi, ce qu'il ne sait pas), il part pour le Caire à sa recherche.

Pendant ce temps, Ğawān retourne à Constantinople où il retrouve Bābrīn et son armée. Il demande conseil à Mīḫā'īl qui lui dit de prendre le chemin d'al-Ruḫām, Brousse, Alep, puis Damas.

Pendant ce temps, Saʿd arrive au Caire et annonce que Baybarṣ et Ibrāhīm sont morts (il est probable qu'il était présent lors de l'exécution supposée de Baybarṣ, mais que comme d'habitude, il s'est enfui avant de voir l'issue de l'affaire, au moment où Ibrāhīm, tentant de libérer Baybarṣ était assiégé de toutes parts et où il lui a donné l'ordre de partir prévenir l'Islam).

Šīḥa arrive et prend les décisions. On fait venir Šalāmiš qui dirige l'armée sur Swaydīya. Puis Šīḥa part prévenir les gouverneurs de Brousse et al-Ruḫām pour qu'ils quittent leur ville et se réfugient à Alep. Ensuite, Šīḥa part pour al-Abnūs.

[19] Voir fascicule 18.

L'assassinat de Qaṭāʿiš et d'al-Bābrīn (fol. 50v.)

Explications sur la libération de Baybarṣ et Ibrāhīm : Nuwayrid étant à la recherche de Baybarṣ à al-Abnūs, rencontre son père. Il rencontre aussi une princesse dont il tire les informations nécessaires avant de la tuer et de faire prendre sa place à Šīḥa. A la forteresse, Ibrāhīm invoque Šīḥa qui apparaît et le délivre ainsi que Baybarṣ. Puis ils partent pour Alep et le camp musulman.

C'est donc contre Baybarṣ que Bābrīn va devoir se battre. Mais Ǧawān empoisonne les flèches. Pendant le combat, Baybarṣ est touché par une flèche, mais Šīḥa le soigne immédiatement et Ibrāhīm prend sa place face à Bābrīn. Celui-ci est blessé et perd son œil. Il veut en tirer vengeance. Ǧawān lui conseille de se venger sur ʿArnūs et les *fidāwīyeh* qu'il a faits prisonniers grâce à Qaṭāʿiš. Bābrīn envoie al-Burṭuquš à la forteresse de Qaṭāʿiš pour ramener les prisonniers. En chemin, il rencontre un soldat qu'il reconnaît comme Muḥammad, le fils de Šīḥa. Il s'arrange pour lui dire où sont les prisonniers. Muḥammad part pour le camp des musulmans.

123

Muḥammad était à la recherche de ʿArnūs lorsqu'il a rencontré al-Burṭuquš. Il va prévenir Šiḥa et Baybarṣ. Šiḥa avait appris les disparitions, en particulier celle d'al-Saʿīd mais il n'en avait pas informé le roi. Ibrāhīm part avec ses hommes, arrive au *wādī* Qindīl et attend. Arrive ʿAdb al-Raḥmān qui, ayant reçu al-Burṭuquš et la lettre de Bābrīn, lui amène le prisonnier. Ibrāhīm le défie et lui coupe la tête qu'il prend et part, laissant Ḥarb libérer les prisonniers. Ḥarb les libère et part pour la forteresse avec cent hommes. ʿArnūs, al-Saʿīd et les autres rentrent au camp. Pendant ce temps, Ibrāhīm et Saʿd arrivent au camp de Bābrīn avec la nouvelle de la fuite des prisonniers. Ibrāhīm lui raconte comment cela s'est passé et, dans l'action lui coupe la tête. Mais Ǧawān accourt et Ibrāhīm doit se battre avec les soldats. Il confie les deux têtes à Saʿd qui va prévenir les musulmans. Bataille et chants guerriers à l'arrivée des musulmans. Les Allemands sont mis en déroute. Ǧawān part à la recherche d'al-Burṭuquš et ils s'enfuient. Le roi récompense les hommes. Ibrāhīm apporte les têtes, puis Ḥarb arrive avec l'argent de la forteresse que le roi veut donner à ʿArnūs, puis finit par partager entre ʿArnūs et Saʿīd. En fait les deux donnent leur part à Ḥarb. Le roi part pour Alep, puis Damas.

Le Capitaine Maʿrūf Abū Ṭabar (fol. 15r.)

Arrivent deux marchands au *dīwān* de Damas, se plaignant d'avoir été attaqués par un *fidāwī* ismaélien de la forteresse d'al-Biqāʿ. Or, cette forteresse est celle du *muqaddam* Sultān et de son frère Šarr al-Ḥuṣūn qui est actuellement en Egypte. Elle dépend d'Ibrāhīm qui envoie son fils al-Ǧamāhirī ; la nouvelle arrive qu'il s'est fait attaquer et qu'il est retourné, blessé, à Azruʿ. Šiḥa va le trouver. Le roi s'inquiète et décide d'envoyer Šāhīn au Caire avec l'armée. Lui va rester et tenter d'élucider l'affaire avec Ibrāhīm et ses *fidāwīyeh*. Mais auparavant, il emmène Šāhīn et al-Saʿīd avec lui à la forteresse d'Azruʿ où al-Ǧamāhirī, soigné par Šiḥa leur raconte qu'il s'est battu avec ce *fidāwī* fort comme un lion. Puis Šāhīn et al-Saʿīd retrouvent l'armée et partent pour le Caire.

Sulṭān arrive au *dīwān* et explique qu'il s'agit de son petit-fils, Maʿrūf, le fils de Salmā[20] et ʿArnūs. Voyant ses frères reconnus et lui ignoré par tous, y compris par son père, il veut se faire remarquer. Baybarṣ demande à ʿArnūs comment il a pu négliger son fils ainsi, et il répond qu'il était occupé par d'autres affaires. Sulṭān, de retour chez lui, se confie à Šiḥa car il s'inquiète de l'attitude qu'aura Maʿrūf lorsqu'il rencontrera le roi, comme c'est désormais inévitable. Lorsque le roi arrive devant la forteresse, Maʿrūf en sort en armure. Le roi lui envoie Ibrāhīm et Maʿrūf court vers lui pour lui baiser les mains. Il prête obéissance au roi, et à Šiḥa et ʿArnūs qui lui donne sa hache. Il prend Ibrāhīm comme père spirituel et Šalāmiš demande qu'il lui soit rattaché. On réconcilie al-Ǧamāhirī et Maʿrūf. ʿArnūs part faire le tour des forteresses, puis rentre chez lui, alors que le roi rentre au Caire, et Šalāmiš emmène Maʿrūf au Ṣaʿīd.

Al-Amīra Ṣafā' al-Wudd (fol. 32r.)

Arrive au *dīwān* l'associé de Baybarṣ, Šams al-Dīn avec un vendeur d'esclaves qui demande au roi la permission de vendre en ville. Elle lui est accordée. Le neveu de Baybarṣ, Ayduġmiš fait venir le vendeur, Mazdahūr et lui demande une esclave joueuse de luth, mais aussi lectrice accomplie, bref, une fille hors pair. Il lui donne trois cents dinars et s'il en trouve une plus cher, il lui paiera la différence. Puis c'est le tour d'Aḥmad Ibn Aybak. Finalement, le marchand repart chez lui et s'en va à Bārīz al-ʿAǧam pour trouver les esclaves. Il ne trouve rien qui convienne. Puis il passe devant un palais, voit le gardien du harem, qu'il connaît, et apprend qu'il y a une fille à vendre, mais que le roi ne la vendra qu'à celui qu'elle-même

[20] Parfois orthographié « Salma »

acceptera. Finalement, le marchand se décide à entrer pour la voir et il lui dit qu'il veut l'acheter pour Ayḏuġmiš. Elle lui donne un papier pour le Šāh ʿAbd al-Raḥmān qui s'étonne qu'elle accepte d'être vendue à ce marchand, alors qu'elle a refusé des vizirs. Il fait confirmer, et demande au marchand de remettre les trois cents dinars à la femme elle-même. Elle les prend, puis les rend au marchand. Ils partent et s'arrêtent en chemin dans la ville du marchand qui refuse toutes les offres mirobolantes pour l'acheter. Mais, arrivés aux abords du Caire, Aḥmad Ibn Aybak les voit et désire la femme pour lui-même. Le marchand lui explique qu'il ne peut pas la lui vendre, car Ayḏuġmiš l'a achetée par son intermédiaire. Aḥmad invite le marchand à dîner et le fait conduire dans son palais avec la jeune femme, puis il le fait disparaître. La mère d'Aḥmad tente de le raisonner, en vain. Elle demande à la femme si elle a une idée. La jeune femme demande à être mise en présence d'Aḥmad. Elle lui parle, mais il ne veut rien entendre. Au bout de six mois, Šams al-Dīn arrive au *dīwān*. Il a reçu des lettres lui annonçant l'arrivée au Caire du marchand, mais depuis six mois il n'est toujours pas arrivé. Baybarṣ fait son enquête, et pense qu'un émir ou un vizir est impliqué dans sa disparition. Il leur donne un délai pour réfléchir, et pour que le coupable se dénonce. Mais Aḥmad fait interdire l'accès de son palais. Le roi décide de faire intervenir la garde pour fouiller tous les palais. Une ancienne servante du palais d'Aḥmad, dont le fils, Ḥasanayn, est dans la garde, va y faire un tour, réussit à pénétrer et à parler avec la mère d'Aḥmad qui lui dit tout. Elle va trouver Baybarṣ. Celui-ci se méfie, car la servante avait été chassée, après vingt-et-un ans de service, du palais d'Aḥmad. La raison était le vol supposé d'un sabre. Menant son enquête, Baybarṣ se rend compte qu'en fait la mère avait bien volé le sabre : il envoie le fils au Saʿīd et fait noyer la mère dans le Nil.

Aḥmad rentre chez lui et trouve sa mère en pleurs. Elle lui raconte la visite de l'ex-servante. Aḥmad prend mille dinars, et va trouver Ibrāhīm pour qu'il lui arrange le coup. Il lui explique tout et Ibrāhīm lui dit que le roi est au courant depuis le début. Ibrāhīm va l'aider. Il commence par libérer le marchand et sa suite, les envoie au bain, les nourrit, et les installe dans son palais. Puis il parle au marchand.

124

Ibrāhīm propose au marchand de raconter une histoire : arrivée au Caire, la jeune femme est tombée malade. Elle lui a demandé de l'emmener dans un village pour, ensuite, la conduire guérie chez Ayḏuġmiš. Le marchand et la jeune femme acceptent de jouer le jeu. Ibrāhīm demande au roi de lui permettre de faire le tour des villages, et, après quelques jours, il ramène le marchand qui explique l'affaire au roi. On envoie la fille chez Ayḏuġmiš qui, au bout de trois jours veut l'épouser ;

mais avant, elle lui demande une faveur: faire venir le roi car elle a une histoire à raconter. Baybarṣ accepte et elle lui raconte son histoire : Le roi Ǧamak avait quatre enfants, deux mâles: Maḥmūd et Tuḫtamur, et deux filles : Durrī Ḫān et Durr Mulk. L'aînée, Durrī Ḫān, épousa le Šāh ʿAbd al-Fatāḥ, et elle eut deux enfants, Ayduġmiš et Ṣafā' al-Wudd. Lorsque, après la disparition de Maḥmūd, Ayduġmiš suit son oncle parti à sa recherche, Ṣafā' en a beaucoup de chagrin. Après la mort de sa mère, elle est réveillée, une nuit, et se retrouve enlevée par un musulman qui l'emmène dans un pays étranger, chez un mage mazdéen. Elle refuse de se soumettre au mage et invoque son grand père Ibrāhīm. Apparaît alors un de ses disciples qui tue le mage. Mais il ne peut ramener la fille chez elle, à cause du fils du mage. En revanche, il peut l'emmener à Bārīz al-ʿAǧam dont les habitants sont musulmans. Là, elle raconte son histoire au Šāh ʿAbd al-Raḥmān qui craint la puissance du mage, et ne peut pas la ramener chez elle. Mais il lui propose d'attendre la venue d'un marchand qui l'achètera pour quelqu'un de plus puissant que lui et qui pourra la ramener. C'est alors que le marchand Mazdahūr arrive et l'achète. Elle dit ensuite être cette femme, et donc la sœur d'Ayduġmiš. Le roi la fait conduire dans son harem, puis, après quelques jours, elle retourne chez son frère. La nouvelle fait le tour du Caire, et Ibrāhīm vient trouver le roi pour lui en parler. Mais le roi est agacé car il ne voulait pas que la nouvelle se répande ainsi. Ibrāhīm, vexé, prend ses hommes et retourne dans sa forteresse.

Aḥmad a de nouveau l'espoir de pouvoir épouser Ṣafā'. Il en parle à Qalawūn qui lui dit qu'il plaidera pour lui au *dīwān*. Mais, pendant plusieurs jours, le roi n'y paraît pas. Qalawūn décide d'attendre un jour de plus, puis d'aller le trouver au palais.

La disparition d'al-Amīra Ṣafā' al-Wudd (fol. 18v.)

Le jour où Qalawūn se propose de demander la main de Ṣafā' pour Aḥmad, elle manque à l'appel. Le roi pense que c'est Aḥmad qui l'a enlevée : on l'a vu, la nuit, à pied (alors qu'il se déplace toujours, par vanité, à cheval) rentrer chez lui. Le roi l'envoie chercher, mais Qalawūn le fait prévenir par un mamelouk et le garde chez lui. Le roi le fait rechercher.

Qalawūn monte un plan. Il envoie des hommes pendant plusieurs jours dans les villages, habillés en paysans. A leur retour, il leur dit de confirmer l'histoire qu'il va raconter au roi. Il se rend chez Baybarṣ et lui raconte que des hommes à lui ont vu Ibrāhīm avec une femme, près de Ġazza et qu'à leur vue, il s'est enfui. Ses hommes confirment. Le roi accorde sa protection à Aḥmad, et Qalawūn attend dix jours avant de le faire réapparaître pour qu'on croie qu'il était en dehors du Caire.

Puis, Baybarṣ envoie un message à Ibrāhīm pour qu'il vienne au Caire. Mais quand il se présente au *dīwān*, le roi, en colère, lui parle durement. Le vizir Šāhīn prend Ibrāhīm à part, et lui explique. Ibrāhīm décide de partir pour Damas où il va voir le *šayḫ* al-Nawawī qui lui dit qu'il doit prendre la mer. Il s'embarque à Beyrouth pour Constantinople.

Al-Arqaš Ibn al-Burṭuquš (fol. 33r.)

Explications de l'enlèvement de la fille : à Ġazza, Ğawān rencontre un marchand qui se plaint d'avoir été détroussé près de Yaġra. Il envoie al-Burṭuquš aux nouvelles avec le marchand. Arrivés dans sa citadelle, le marchand lui montre le coupable qui n'est autre que le fils d'al-Burṭuquš, al-Arqaš. Il le tance et lui fait rendre l'argent. Il lui cite constamment les *fidāwīyeh* ismaéliens en exemple. Le fils décide de monter un coup pour impressionner son père. Il va au Caire, apprend l'histoire de Ṣafā', et décide de l'enlever. Il l'emmène dans les villes de la côte, mais il est rejeté de partout. Il décide de se rendre à Rome, chez Dūfuš . Celui-ci l'accueille et met la fille dans son harem; mais elle se rebelle. Dūfuš envoie Arqaš prendre ʿArnūs. Un jour, un *fidāwī* rebelle (contre Šīḥa), Saʿdūn al-Dabbāḥ, employé aux cuisines de Dūfuš, entre chez elle. Elle lui demande de la délivrer et il accepte. Elle lui écrit une lettre. Il la libère et l'emmène ; en chemin, ils rencontrent Ibrāhīm qui veut laisser à Saʿdūn l'honneur de la ramener au Caire. Ils se séparent et Ibrāhīm part pour al-Ruḫām. Saʿdūn et Ṣafā' dorment dans un village, mais au matin, elle a disparu. Pendant ce temps, en chemin, Ibrāhīm rencontre un homme avec un chariot, qui l'affronte et s'enfuit laissant sa charge derrière lui : c'était Arqaš et sa charge, ʿArnūs drogué. Ibrāhīm et ʿArnūs rentrent à Madinat al-Ruḫām et sont bientôt rejoints par Saʿdūn qui a perdu la fille. Ibrāhīm l'envoie à sa recherche et il est pris par Arqaš. Il se souvient d'avoir entendu parler des trois appels de Šīḥa et, au troisième appel, celui-ci apparaît, le délivre et lui donne à manger et à boire. Puis il lui confie al-Arqaš en route pour le Caire. Mais arrivé à Yaġra, Saʿdūn se fait prendre al-Arqaš par al-Burṭuquš qui l'emmène dans sa forteresse et le réprimande une deuxième fois.

Explications de la présence de Šīḥa : à la recherche de Ṣafā', il a tout suivi de loin, et lorsqu'Ibrāhīm a libéré ʿArnūs, il a suivi Saʿdūn. Šīḥa se rend à al-Ruḫām, mais Ibrāhīm ne s'y trouve plus. Il part à sa recherche et celle de Ṣafā'.

Ibrāhīm roi de Šams (fol. 55r.)

Ibrāhīm arrive en Andalus chez Mūlay ʿAbd al-Salām, et apprend qu'une fille de son fils adoptif Mufarrağ al-Ṭanğī a disparu. Il envoie son fils en mer, à sa recherche. L'autre revient avec un capitaine qui avait pris le bateau sur lequel, malade, elle se trouvait pour prendre l'air. Le capitaine, Ḥamqān jure qu'il ne sait rien de la fille et Ibrāhīm qui l'observe, le croit. Mufarrağ repart à sa recherche. Ibrāhīm quitte al-Andalus et va de pays en pays. Il se retrouve à Šams al-ʿAğam, ville musulmane. Il descend dans une taverne. Il veut faire un tour au *dīwān*, mais le siège du roi est vacant. De retour à l'auberge, il trouve le propriétaire en pleurs. Il lui raconte une histoire d'extorsion de fonds.

125

Le mage ʿAbd Nār Mağūsī s'est installé dans un palais hors de la ville, et il a fait prisonnière la reine Šamsa qui voulait s'opposer à lui. Il garde aussi prisonnières des filles de roi qu'il enlève par magie. Ainsi, la fille du fils adoptif d'Ibrāhīm est là, de même que Ṣafā'. Tous les soirs, depuis deux ans, l'aubergiste doit apporter à manger à ces trente femmes au palais, sans jamais être payé. Les mamelouks du mage sont musulmans, mais ils ne peuvent rien contre lui.

Ibrāhīm accompagne l'aubergiste. Mais le mage se sert tous les jours de ses pouvoirs pour savoir ce qui va se passer, et il sait qu'Ibrāhīm est là pour libérer les femmes. Il envoûte Ṣafā', et s'apprête à faire de même avec Ibrāhīm, lorsque Saʿd arrive et lui coupe la tête. Ibrāhīm libère les filles et les fait mettre au palais de Šamsa avant de les renvoyer chez elles. Il récompense l'aubergiste en lui donnant le contenu du palais du mage. Il affranchit les mamelouks, mais ceux-ci veulent rester à son service. Tous rentrent dans la ville et font la fête. Ibrāhīm demande à Saʿd s'il est venu seul : Saʿd lui dit que tous ses « fils » l'ont suivi, y compris Ḫalīl, fils de Qalawūn.

Explications : lorsque Ḫalīl apprend qu'Ibrāhīm est accusé d'avoir enlevé la fille, il ne comprend pas. Questionnés une nouvelle fois, les hommes de Qalawūn disent qu'ils ont menti sur l'ordre de leur maître. Ḫalīl se rend à la forteresse d'Ibrāhīm et y trouve Ḥarb et les autres ; il les emmène avec Saʿd à Damas où le *šayḫ* al-Nawawī leur dit d'aller voir près de la mer. Ils partent pour Beyrouth, puis les villes de la côte, puis le pays des *ʿağam*, où ils vont de ville en ville. Arrivés près de Šams, Saʿd leur dit qu'il va les devancer et arrive au palais où il sauve Ibrāhīm. La reine Šamsa demande alors aux filles qui est Ibrāhīm, et Ṣafā' lui explique qui il est, son origine en partie *ʿağamī* par son père Ḥasan, fils du roi de Kūḫ al-ʿAğam.

Voyant cela, la reine propose de l'épouser et qu'il devienne le maître du pays. On célèbre le mariage d'Ibrāhīm et de la reine Šamsa qui lui donnera un fils, Šamsayn qui deviendra roi du pays.

Ibrāhīm envoie Ḫalīl au Caire avec Ṣafā', et renvoie les filles dans leurs familles. Ḫalīl fait halte à Brousse et rencontre un *fidāwī* à qui il raconte ce qui s'est passé et qu'Ibrāhīm est devenu roi. Le *fidāwī* prend ses hommes et va rejoindre Ibrāhīm ; de même à Alep. Il arrive à Azruᶜ et raconte tout à Ḥasan qui prend conseil de sa femme et fait parvenir un message à Ibrāhīm par Suwayd al-Zarᶜī. Arrivé au Caire, Ḫalīl confie Ṣafā' au harem du roi, et elle raconte tout à Baybarṣ depuis son enlèvement. Le roi est en colère contre Qalawūn et ses officiers qui lui ont menti. Arrive Šīḥa avec le *muqaddam* Saᶜdūn al-Dabbāḥ. Il raconte au roi le rôle joué par Saᶜdūn dans la libération de Ṣafā' à Rome. Il lui explique aussi qu'ayant perdu al-Arqaš, Saᶜdūn était resté sa forteresse, sans oser paraître devant le roi. Baybarṣ fait venir les officiers de Qalawūn qui confirment qu'ils ont menti sur l'ordre du vizir. Baybarṣ commente sur le faux témoignage, puis les fait pendre à la porte du *dīwān* avec leur faute épinglée sur leur cadavre. Puis il questionne Qalawūn qui se défend en disant qu'il l'a fait pour le bien de l'Etat car, en envoyant Ḫalīl prévenir Ibrāhīm qu'il était accusé, celui-ci se mettrait à la recherche de la fille. Il s'en tire ainsi. Le roi décide de partir avec les *fidāwīyeh* et ᶜArnūs, pour Šams al-ᶜAğam, pour voir Ibrāhīm et son gouvernement.

Pendant ce temps, Halawūn entend parler du meurtre du mage et demande qui a pu faire cela. On lui dit qu'il s'agit du Šāh Ibrāhīm, et il se demande qui cela peut bien être. Il envoie une lettre pour réclamer son tribut : deux coffres d'or au lieu d'un seul, cette année. Ibrāhīm n'a pas l'intention de payer. Le *qān* part en guerre contre lui, sans savoir qui il est. Les dignitaires de Šamsa ne sont pas très chauds pour se battre, et Ibrāhīm et ses hommes s'engagent dans le combat, égorgeant les *ᶜağamī* comme des agneaux. Les dignitaires et l'armée se joignent alors à lui. Puis Halawūn le défie, et Ibrāhīm le fait prisonnier. L'armée de Šamsa met celle de Halawūn en déroute. Lorsque Halawūn reconnaît Ibrāhīm, il lui dit que s'il avait su que c'était lui, jamais il ne l'aurait combattu. Ibrāhīm veut lui couper la tête, mais, en échange de sa vie, il lui demande de lever son joug sur Šamsa et de lui verser un tribut.

Pendant ce temps, Baybarṣ et ses amis ont assisté à tout sans intervenir. Ils se mêlent à la foule pour voir le cortège, mais lorsqu'Ibrāhīm voit Baybarṣ, il se jette à ses pieds. Tout ce qu'il a fait, c'est pour Baybarṣ qu'il l'a fait. Le roi ne sait comment s'y prendre pour faire revenir Ibrāhīm au Caire. Lorsque les autres s'apprêtent à partir, il demande à ᶜArnūs d'aller prendre le gouvernement du Caire,

lui-même restera là quelques jours auprès d'Ibrāhīm. Ce dernier comprend que le roi veut le ramener. Il va trouver la reine Šamsa qui a tout suivi, déguisée, et tout compris. Elle dit à Ibrāhīm de retourner au Caire avec le roi, de nommer un gouverneur à sa place ici, et de revenir les voir de temps à autre. Ibrāhīm annonce la nouvelle au *dīwān*. Ils rentrent au Caire en passant par al-Ruḫām, et Ibrāhīm demande la main de Ṣafā' pour Aḥmad Ibn Aybak. Le roi lui fait écrire une lettre, et elle accepte. On célèbre les noces d'Aḥmad et Ṣafā' qui lui donnera un fils : al-Amīr Bahārid.

La Princesse al-ʿAṣmīra (fol. 42v.)

Badr al-Ġafīr arrive au *dīwān* de ʿArnūs et lui parle d'une princesse merveilleusement belle, de la ville de Basandīd en Espagne, chez qui il a été reçu pendant trente jours, prétendant qu'il venait de près de Jérusalem. Pendant son discours, Ismāʿīl le reprend vertement pour ses propos. Badr part et jure de ne plus remettre les pieds au *dīwān* de ʿArnūs si Ismāʿīl s'y trouve. ʿArnūs part à la chasse, mais bien décidé à partir pour Basandīd. Qaṭlūniğ le devance et arrive chez la princesse où il est reçu en se présentant comme venant du Portugal, et étant le fils d'al-Maġlawīn. Mais il n'a pas le don de la conversation, comme son père, et il se contente de boire le vin qu'elle lui propose, en silence. Au bout de quelques jours, ʿArnūs arrive et se présente à la princesse. Il voit son fils et lui demande en douce comment il s'est présenté à elle, puis se met à parler en vers à la princesse qui lui répond de même. Il se présente comme venant du même pays que Qaṭlūniğ, et prétend être le vizir d'al-Maġlawīn. Elle croit qu'il est venu chercher Qaṭlūniğ. ʿArnūs continue de boire et de flirter outrageusement avec la princesse. Qaṭlūniğ parle à son père de façon insolente, le frappe, et il s'en suit une bagarre d'une heure, au bout de laquelle ils tombent, blessés tous les deux. La princesse pense qu'ils sont morts et court au monastère al-Nūr.

La nonne, Hīlāna, tante d'al-ʿAṣmīra, envoie son fils Ṭuwayrid avec un message pour le roi qui arrive au palais de sa fille et trouve ʿArnūs et son fils inconscients, mais vivants. ʿArnūs continue de raconter son histoire de vizir à la recherche du jeune prince, et blâme le vin pour leur comportement ; en lui-même, il jure de ne plus jamais y toucher. Le roi les fait soigner et ʿArnūs propose à son fils de retourner chez eux. Qaṭlūniğ ne l'entend pas ainsi. Il veut ramener la fille. Ils restent dix jours de plus, mais elle n'est toujours pas reparue. ʿArnūs propose une nouvelle fois de rentrer, de peur aussi d'être découverts, mais Qaṭlūniğ s'entête. ʿArnūs décide de rester pour l'amour de son fils.

La chevauchée du roi al-ʿAṣmīr

Mais voici que Ǧawān arrive et prévient le roi que ses invités sont en fait ʿArnūs et Qaṭlūniǧ, et qu'ils ont l'intention de lui prendre sa fille.

Explications de la présence de Ǧawān : il se trouvait, déguisé, au *dīwān* de ʿArnūs et a appris que ce dernier et son fils étaient partis pour Basandīd pour les beaux yeux d'al-ʿAṣmīra. Ismāʿīl est furieux contre Badr dont la charge est de repérer les armées qui se préparent à lutter contre l'Islam, et non pas de décrire les filles des rois à des hommes tels que ʿArnūs et son fils. Il prend Naṣīr avec lui et part prévenir Baybarṣ au Caire.

Ismāʿīl se plaint au roi qui fait venir Badr qui donne une version un peu différente de ce qui s'est passé. Mais Ismāʿīl menace la maison de Šākir s'il arrive malheur à ʿArnūs. Pour calmer les esprits, Baybarṣ envoie Badr à Basandīd pour prendre des nouvelles de ʿArnūs. Mais Ismāʿīl est toujours inquiet et demande au roi la permission de suivre Badr avec Naṣīr. Il part, et le roi demande aux *fidāwīyeh* de le suivre. Manṣūr, Asad al-Dīn, Naǧm al-Dīn, ʿĀṣim, Saʿd al-Dīn al-Raṣānī, Ǧabal, Šaddād Ibn Maṣāʿib, Ṣawwān, prennent la route. Ǧawān et al-ʿAṣmīr partent pour demander conseil à Hīlāna. Elle leur dit d'aller trouver la mère d'al-ʿAṣmīr, Maṭǧarīna la magicienne pour qu'elle leur dise s'ils auront la victoire. La magicienne prédit, en effet, la victoire, et le roi et Ǧawān préparent l'armée. La magicienne leur dit aussi d'emmener avec eux ʿArnūs et son fils, elle préparera une prison magique qui prendra au piège tous ceux qui tenteront de les délivrer. Ǧawān fait demander à Hīlāna d'envoyer son fils Ṭuwayrid pour qu'il se joigne à l'armée : or, al-Burṭuquš et Ǧawān ont remarqué sa ressemblance avec Nuwayrid , et ils pensent que Ṭuwayrid est le fils de Šīḥa. Hīlāna fait des recommandations à son fils, et lui dit de ne pas s'inquiéter s'il est pris par les musulmans : il devra demander d'être mis en présence de Šīḥa et lui dire qu'il est le fils de Hīlāna, abbesse du couvent al-Nūr.

La prison magique de la magicienne fonctionne bien : Badr se fait prendre, puis Ismāʿīl et Naṣīr, puis tous les *fidāwīyeh* partis à leur suite. L'armée franque arrive à Constantinople, puis se déplace rapidement vers al-Ruḫām. Yaʿqūb, voyant les prisonniers, s'approche d'eux et il est pris au piège. Kirǧīn ordonne à l'armée musulmane de se replier sur Brousse car la magicienne se sert de la magie contre eux. Šīḥa arrive à Brousse et demande à tous de se replier sur Alep, et de prévenir Baybarṣ. Il va voir Tāǧ Nās qui lui dit que cette magicienne a de grands pouvoirs, et

qu'elle-même ne peut pas délivrer les prisonniers, mais elle lui dit aussi que personne ne doit s'approcher d'eux pour tenter de les délivrer. Le roi prévenu lève une armée. Pendant ce temps, les Espagnols prennent al-Ruḫām, puis Brousse. Confrontés à l'armée de Baybarṣ à Alep, la magicienne disperse l'armée musulmane et masque les portes d'Alep qui est bientôt investie par les Francs. Baybarṣ se replie sur Hama où l'armée franque le rejoint bientôt. Il envoie une lettre par Ibrāhīm au roi. Saʿd l'attend entre les deux camps. Mais Šīḥa l'avertit de ne pas aller au camp. Ils se retrouvent tous les trois dans le mausolée de Saydnā Ḫālid Ibn al-Walīd à faire du *ḏikr*. Baybarṣ les y rejoint.

Le lendemain, la magicienne s'apprête à envoyer une boule de feu pour détruire le camp musulman, mais le feu se retourne contre elle, et lui brûle l'oeil gauche. Elle demande à Ǧawān si les musulmans ont une magicienne ; il pense à Tāǧ Nās, mais elle lui dit qu'elle n'est pas assez habile. Al-Burṭuquš mentionne alors Ḫālid Ibn al-Walīd. Ǧawān propose de se replier sur Tripoli, mais en route on le prévient que la route est barrée par une mer qui n'existait pas avant. La magicienne tente de s'y opposer, mais elle perd la voix et ne peut prononcer les paroles magiques.

Ṭuwayrid Ibn Šīḥa (fol. 33v.)

Ǧawān envoie Ṭuwayrid pour prendre Baybarṣ, mais lorsqu'il arrive au camp musulman, il les voit tous en prière. Il décide d'attendre le lendemain, puis de retourner chez sa mère. Mais, le lendemain, s'approchant de la tente du roi, Ibrāhīm le remarque et l'arrête. Ṭuwayrid raconte exactement ce qu'il est venu faire, et ce qu'il a l'intention de faire, et invoque le nom de Šīḥa à qui il demande de parler. Le roi le laisse partir. Tous ont remarqué sa ressemblance avec Šīḥa, et Ibrāhīm dit qu'il s'agit de son fils. Ṭuwayrid décide de s'enfuir. En chemin, il s'arrête dans un monastère. Le moine - Šīḥa - qui l'avait vu au camp, le drogue, puis le réveille, et Ṭuwayrid lui raconte son histoire. Ils décident de partir tous les deux pour l'Espagne. Arrivés près de Hama, ils s'arrêtent dans une église et voient des chevaux à la mode espagnole. Il s'agit de Hīlāna et la fille du roi. Ṭuwayrid la retrouve et lui présente le moine. Ils se reconnaissent, mais ne disent rien.

Explications : Hīlāna et sa nièce étaient au couvent en Espagne, lorsque la nièce découvre que Hīlāna est musulmane. Celle-ci raconte tout à sa nièce qui se convertit, et elles décident de partir en terre d'Islam.

Le soir, Hīlāna tente de savoir ce que son fils pense de l'Islam. Il lui dit être impressionné. Elle finit par tout lui raconter, et il se convertit. Il part pour le camp

franc, annonce à sa grand-mère (la magicienne) qu'il est musulman, et la tue. Puis il délivre les prisonniers. Mais il veut d'abord voir son oncle, qu'il tente de persuader de se convertir. Ğawān, prévenu, veut le faire arrêter, mais voici qu'arrivent les *fidāwīyeh* et le roi lui-même qui s'apprêtent à tuer al-ʿAṣmīr. Baybarṣ le frappe seulement du *litt*, car Šīḥa lui dit que sa fille s'est convertie. Pendant la bataille, Ğawān part pour Hama pour rejoindre l'autre partie de l'armée franque, avec l'intention de faire égorger toute la ville. Mais l'armée de ʿImād al-Dīn, qui a délivré al-Ruḫām et Brousse, arrive et met les Francs en déroute. On cherche Ismāʿīl qui s'est retiré dans sa forteresse. Puis Šīḥa annonce qu'il veut marier al-ʿAṣmīra à Ṭuwayrid, ce qui mécontente Qaṭlūniğ qui part rejoindre Ismāʿīl. Le roi décide de partir pour la forteresse d'Ismāʿīl avec Ibrāhīm. Il lui propose de nommer quelqu'un d'autre comme *ġafīr* que Badr, mais, finalement, c'est Ismāʿīl lui-même qui intercède pour que Badr conserve sa charge. Rentré au Caire, Šīḥa prépare la fête du mariage de Ṭuwayrid, et on célèbre ses noces.

127

Le cheval enchanté

Arrivent à Alexandrie un vizir et les deux fils du sultan ʿAbd al-Raḥmān 1er, roi d'al-Ṣīn, le Šāh Ḥasan et le Šāh Ḥusayn. A la mort du père, les vizirs choisirent Ḥasan pour lui succéder, et Ḥusayn réclame son héritage. Leur contentieux repose sur un cheval que chacun veut. Baybarṣ finit par leur proposer un test d'équitation, le cheval revenant au meilleur cavalier. Mais au moment du spectacle, chacun s'efface devant Baybarṣ et lui demande de faire une démonstration. Baybarṣ s'exécute, et soudain le cheval s'envole avec lui. On cherche partout le vizir et les deux frères, mais ils sont introuvables. Šīḥa arrive et se propose d'aller voir si la magicienne espagnole n'avait pas un complice ou un fils. Avant, il décide d'aller voir Tāğ Nās, et de prévenir Aḥmad Šalāmiš au Ṣaʿīd. Il se déguise en poète, et en chemin, il croise al-Ğamāhirī et Nāṣir al-Dīn : Aḥmad Šalāmiš a lui aussi disparu. Un marchand d'esclaves est venu se plaindre à lui car Baybarṣ avait interdit le marché d'esclaves, mais il en a donné l'autorisation à Mazdahūr, et pas à un autre. Aḥmad Šalāmiš lui signe une autorisation. Le marchand, en arrivant, avait fait cadeau d'une jeune esclave à Aḥmad Šalāmiš qui, le soir, était allé la trouver. Mais le lendemain, il a disparu ainsi que la fille et le marchand. Šīḥa leur conseille de retourner au Ṣaʿīd.

Yāsir Ibn ʿAmmār al-Qadmūsī (fol. 13r.)

Šīḥa arrive chez les bédouins. Il leur chante de la poésie et on le conduit vers le pavillon de la mère de l'émir Yāsir. Celui-ci vient d'apprendre, par l'émir Mufliḥ que l'émir Ṣabāḥ qu'il croyait être son père, en fait ne l'est pas. On apprend que la mère de Yāsir est la fille de l'émir Ṣabāḥ.

Retour en arrière : un jour, l'émir entra en conflit avec l'émir Ġanām, le père le l'émir Mufliḥ, qui le fit prisonnier. Ṣabāḥ dut payer une rançon, mais le conflit s'était poursuivi, et Ġanām avait détruit le village de Ṣabāḥ. Un cavalier était alors arrivé leur demandant l'hospitalité. N'ayant qu'une chèvre boiteuse à lui offrir Ṣabāḥ avait eu honte. Le cavalier leur avait demandé ce qui leur était arrivé, puis il avait dit à Ṣabāḥ de le suivre avec ses hommes. Il s' était présenté à Ġanām et lui avait coupé la tête. Les hommes s'étaient battus et avait pris tous les biens de la tribu de Ġanām. Ce cavalier était le *muqaddam* ʿAmmār al-Qadmūsī, parti à la recherche de Maʿrūf. Il avait épousé la fille de Ṣabāḥ, puis était reparti, et il n'était jamais revenu. Elle avait donné naissance à Yāsir. Son père lui était apparu en rêve lui disant que Šīḥa allait venir, et il lui avait parlé des trois appels.

Elle conseille à son fils d'attendre la nuit, puis d'appeler Šīḥa par trois fois. En attendant, il demande au poète de chanter. Le soir, Yāsir appelle Šīḥa trois fois, et celui-ci se révèle à lui. Il lui donne une lettre pour al-Saʿīd, et rassure Yāsir sur son père, bien en vie. Il lui dit d'emmener sa mère avec lui, de descendre en dehors du Caire, et d'envoyer la lettre à al-Saʿīd. Puis Šīḥa part pour Qanṣala. Yāsir nomme un homme pour le remplacer à la tête de la tribu, puis il part avec sa mère et vingt hommes, et s'installe en dehors du Caire. Il envoie la lettre à al-Saʿīd, qui informe ʿAmmār et l'envoie chercher son fils avec Ibrāhīm et un régiment. Le fils retrouve son père, et la mère est envoyée au palais de ʿAmmār. ʿAmmār donne une réception, et le lendemain, Yāsir déclare qu'il veut prendre Ibrāhīm comme « père ».

La trahison du vizir Qalawūn (fol. 27r.)

Qalawūn a un plan. Il réunit les émirs de sa faction, et leur propose de tenter de prendre le pouvoir. Pour écarter les *fidāwīyeh*, il parle à al-Saʿīd et le convainc que Šīḥa est responsable de la disparition du roi et de Šalāmiš car il veut s'emparer du pouvoir. Il lui conseille de remettre Ibrāhīm à sa place. Ibrāhīm l'affronte à la fin du *dīwān*, et al-Saʿīd lui dit qu'il peut rentrer chez lui jusqu'au retour du roi. Ibrāhīm prend ses *fidāwīyeh* et s'en va chez ʿAmmār pour l'initiation de Yāsir, puis chacun rentre dans sa forteresse. Yāsir retourne au Ṣaʿīd, nomme quelqu'un pour gouverner à sa place, puis repart chez son père.

Qalawūn en profite pour écrire au roi de Tripoli, al-Brinḏ, pour lui dire de prévenir les rois de la côte de ne pas envoyer leur tribut. Il joue aussi un tour à Baylabakk, le trésorier, à qui il demande, en secret, et sans reçu, de l'argent que lui doit al-Saʿīd, puis il incite chaque vizir de sa faction à faire de même. Il prévient ensuite Baylabakk que, au *dīwān*, ils vont réclamer leur solde et que s'il ne se tait pas, ils nieront avoir reçu l'argent de lui. Baylabakk se rend compte qu'il s'est fait berner, et annonce à al-Saʿīd que les coffres sont vides, et que les rois de la côte refusent de payer le tribut. Al-Saʿīd demande un délai. Pendant ce temps, Baylabakk prévient Šāhīn de ce qui s'est passé. Furieux contre al-Saʿīd qui a renvoyé les *fidāwīyeh*, il va trouver Tāğ Baḫt qui, elle aussi s'en prend à al-Saʿīd. Ce dernier tente de convaincre Qalawūn de partir en guerre contre les rois Francs pour récupérer le tribut. Qalawūn veut bien, mais après avoir été payé. Tāğ Baḫt suit le conseil de Šāhīn, et fait venir un prêteur juif qui lui donne cinq cents sacs d'or, mais refuse le reçu. Au *dīwān*, al-Saʿīd annonce qu'il peut payer chacun une partie pour l'instant. Qalawūn est d'abord dubitatif, puis, voyant l'argent arriver du trésor, réclame toute sa part. C'est alors qu'Aydamur annonce qu'il renonce à sa part, ainsi que ses amis, jusqu'au retour de Baybarṣ, et les émirs de Qalawūn repartent avec l'argent. Tāğ Baḫt écrit à ʿArnūs pour le mettre au courant de la situation. Il prévient tous les capitaines *fidāwīyeh* et leur donne rendez-vous à Damas. Là, il les envoie récupérer les tributs des rois de la côte. Pendant ce temps, al-Saʿīd et Šāhīn s'efforcent de faire patienter Qalawūn et sa clique qui deviennent de plus en plus pressants, et réclament toujours le solde de leur salaire. L'échéance arrive et Qalawūn s'apprête à prendre le pouvoir lorsque quatre *fidāwīyeh* se présentent avec l'argent. ʿArnūs arrive, prend la place d'al-Saʿīd, et procède à l'éclaircissement de toute l'affaire. Baylabakk avoue ce qui s'est passé, ʿArnūs menace de le faire pendre, et le frappe, mais Šāhīn intercède pour lui. Quant à Qalawūn et sa clique, ʿArnūs les traite de traîtres et les force à rendre l'argent extorqué, puis il les ignore complètement au *dīwān*. Les consuls et les patriarches écrivent aux rois de la côte pour leur dire de se tenir tranquilles, car ʿArnūs est au gouvernement.

128

(Changement de main et chevauchement)

Le fascicule reprend, à Damas, au moment où Ibrāhīm raconte à ʿArnūs ce qui s'est passé au *dīwān* entre lui et al-Saʿīd. Ibrāhīm est parti pour éviter une *fitna.*

Arrive au *dīwān* un message d'Alexandrie : un bateau est arrivé avec un vizir d'al-Ṣīn. ʿArnūs envoie Ibrāhīm à Alexandrie où il rencontre le vizir, et reconnaît en

lui la lumière de l'Islam. Les gens d'al-Ṣīn se plaignent de leur roi, et ont envoyé leur vizir voir Baybarṣ. Il a mis un an pour arriver à Alexandrie. Ibrāhīm lui demande si son roi pratique la magie du *qalam* ; il répond que non, mais qu'un autre vizir la pratique. Ibrāhīm l'emmène au Caire et, après trois jours, le présente au *dīwān* où il croit parler à Baybarṣ. Il raconte son histoire à ʿArnūs. A la mort du Šāh ʿAbd al-Raḥmān, son fils étant déjà décédé, il ne laisse aucun héritier, et les vizirs se disputent la succession. Jusqu'au soir où arrive une armée de la ville de Kawkab, menée par Nakrān qui s'impose comme roi d'al-Ṣīn, et prend possession du trône. Ce Nakrān semble gouverner avec justice, selon la loi islamique, jusqu'au jour où le vizir apprend que des enfants disparaissent. Il envoie une femme faire le tour du pays. Elle revient et lui apprend que c'est le roi qui les fait enlever, les égorge, et les mange. Les vizirs se réunissent et ʿAbd Allāh demande la permission de faire le pèlerinage, avec l'intention de partir pour le Caire voir Baybarṣ. A sa place, le roi met son propre vizir, al-Muğrim. Lorsque ʿAbd Allāh le décrit, on s'aperçoit que c'est celui qui est responsable de la disparition de Baybarṣ et de Šalāmiš. ʿArnūs dit au vizir de partir faire le pèlerinage, comme prévu.

Pendant ce temps, ʿArnūs et Ismāʿīl font le tour du Caire, déguisés. ʿArnūs repère un marchand de mamelouks, mais comme ses mamelouks ne lui plaisent pas, il lui demande s'il en a d'autres. Malgré les dénégations du marchand, ʿArnūs en aperçoit deux très beaux. Le marchand lui explique qu'il s'agit de cadeaux, dont un pour ʿArnūs qu'il n'a pas trouvé à al-Ruḫām, l'autre pour Baybarṣ qui est absent du Caire. De retour chez lui, ʿArnūs fait venir le marchand qui lui laisse les deux mamelouks qui enlèvent ʿArnūs dans les airs, devant Ismāʿīl stupéfait qui prévient Ibrāhīm. Celui-ci interdit à tous d'accepter quelque cadeau que ce soit.

ʿArnūs reprend ses esprits au *dīwān* de Nakrān, et on le met en prison où il retrouve Baybarṣ, Šalāmiš, mais aussi Šīḥa et son fils Muḥammad.

Explications : lorsque ʿAbd Allāh a demandé la permission de faire le pèlerinage, un an auparavant, Nakrān s'était douté qu'il voulait aller se plaindre à Baybarṣ. Son vizir, qui lit l'avenir, le lui confirme. Il envoie ce vizir qui part et, grâce à la magie, enlève Baybarṣ avant l'arrivée de ʿAbd Allāh. Puis, il prévient Nakrān que Baybarṣ a un fils, Šalāmiš qu'il convient aussi d'enlever, ainsi que Šīḥa. Celui-ci était parti pour aller trouver Tāğ Nās pour lui demander où se trouve le roi. Elle le lui apprend, et lui dit qu'al-Muğrim est un grand sorcier, et qu'elle ne peut pas le combattre.

Fin de la main C du fascicule

Ajout d'un cahier portant le portrait de Ḥafiẓ al-Asad.

La main suivante, plus récente, doit combler un trou; elle continue directement l'histoire. Pagination de 1 à 32.

Šīḥa s'embarque pour al-Ṣīn, mais échoue chez des idolâtres dont le roi se nomme ʿAbd al-Ṣanam. On le prend pour le prêtre d'une nouvelle idole, d'un nouveau dieu, et il entre au conseil du roi. Ils ont pris un homme (qu'ils appellent Sanā) qu'ils veulent crucifier. Or Šīḥa s'aperçoit qu'il s'agit de son fils Muḥammad. Il va le trouver en prison, et Muḥammad lui explique : il est allé trouver Tāğ Nās et a appris que Šīḥa était parti pour al-Ṣīn. Il cherche à le rejoindre, va en Andalus, où le roi lui donne un guide qui le met sur le chemin. Puis, il erre de pays en pays, et se fait prendre dans ce pays-ci.

ʿAbd al-Ṣanam demande conseil à Šīḥa qui lui dit qu'ils devront le crucifier après trente-et-un jours. Entre temps, Šīḥa échafaude un plan et parvient à s'enfuir avec son fils. Ils se font passer pour des adorateurs du feu et arrivent à al-Ṣīn. Ils entrent dans un temple, mais le vizir sait qu'ils sont là et les fait arrêter.

La porte de la prison s'ouvre, et entre Billawra, la fille du méchant vizir. Elle s'est convertie sous l'influence de Maʿrūf, qu'elle a vu en rêve et qui lui a promis ʿArnūs en mariage. Elle les conduit jusqu'à son père qu'elle provoque et qui la poursuit avec son épée. Mais ʿArnūs est là avec une épée qu'elle lui a donnée - conduite vers elle par Dieu - et sur laquelle est inscrit que c'est l'arme qui tuera le vizir. ʿArnūs lui coupe la tête. Puis, avec le roi et les autres, ils se rendent chez le roi Nakrān et lui coupent la tête. Il s'en suit une véritable purge chez les vizirs que l'on décapite les uns après les autres - de même dans l'armée - puis Muḥammad fait l'appel à la prière du *faǧr* depuis le temple, et les musulmans du pays s'y rendent. On fait venir les anciens dignitaires qui désirent que le vizir ʿAbd Allāh devienne leur roi. Šīḥa fait porter une lettre au Caire par Tāğ Nās pour annoncer la nouvelle. La petite troupe royale part, et ceux du Caire vont les attendre à Alexandrie.

Au *dīwān*, Baybarṣ couronne ʿAbd Allāh qui devient son vassal. Il donne aussi une charge au fils de ʿAmmār, Yāsir. ʿArnūs part pour Damas où il visite le sanctuaire de Yaḥyā, puis pour Homs, il s'arrête à Hama avec l'intention de se rendre à Alep visiter le mausolée de Maʿrūf.

[Ṣaba, fille de l'émir Ǧahdān et la révolte d'Ismāʿīl](p. 16 – seconde partie du fascicule)

A Hama, il rencontre Ismāʿīl à qui on a volé sa jument. ʿArnūs part pour Alep, puis pour al-Ruḫām où il épouse Billawra. Pendant ce temps, Ismāʿīl retrouve sa jument au campement de l'émir Ǧahdān. Il entre dans le pavillon et attend l'émir.

Arrive Ṣaba, la fille de l'émir, qui lui baise les mains et connaît son nom : elle a vu en rêve un homme qui lui a dit d'attacher la jument à l'extérieur du pavillon, car Ismāʿīl allait arriver, et il l'épouserait, et il lui donnerait un enfant mâle qui deviendrait le maître de la montagne et des cavaliers. Lorsque l'émir revient, Ismāʿīl lui coupe la tête, et part avec la jument, la fille et l'argent de la fille. Arrivé à Alep, il l'épouse. Elle lui donnera un fils (ʿAlī al-ʿArqāwī) - dont on parlera à la fin de la *Sīra*. En attendant, la fille passe ses jours à la fenêtre, et un jeune homme, qui n'est autre que ʿAlāy al-Dīn, fils de ʿImād al-Dīn, gouverneur d'Alep, la remarque. Comme c'est un débauché, et qu'elle lui plaît, il fait venir une vendeuse de lingerie, Umm ʿĪd, et lui demande de faire l'entremetteuse. La première tentative ayant échouée, Umm ʿĪd revient à la charge, en proposant à la fille de lui faire faire un vêtement. Ṣaba ne voulant pas sortir, elle propose que le tailleur (en fait ʿAlāy al-Dīn) monte. Pendant ce temps, Ismāʿīl est arrivé, il entend les femmes et ce que dit Ṣaba. Il entre, s'en prend à l'entremetteuse, s'empare de ʿAlāy al-Dīn, et les enferme.

Craignant qu'on ne lui rende pas justice, il entre au *dīwān* d'Alep avec le fils de ʿImād, le tue devant son père qu'il fait arrêter, et prend sa place. La nouvelle arrive secrètement à Baybarṣ qui prend avec lui les *fidāwīyeh* et un régiment de mamelouks, et arrive à Damas. Là, il apprend qu'Ismāʿīl a pris les réserves de Hama. Ibrāhīm demande la permission d'aller à Alep pour connaître l'objet de la rébellion d'Ismāʿīl. Ibrāhīm n'arrive pas à savoir ce qui s'est passé. Une nuit, Šīḥa arrive et lui dit de rester auprès d'Ismāʿīl jusqu'à nouvel ordre. Il lui raconte la cause de la rébellion d'Ismāʿīl. Le roi arrive à Alep, plante ses tentes et envoie un message à Ismāʿīl pour connaître la cause de sa révolte.

129

Le roi, consterné, apprend qu'Ismāʿīl parade sur le champ de bataille. Il veut s'y rendre, mais les ismaéliens craignent qu'Ismāʿīl ne commette l'irréparable et tire son épée contre le roi. Ils proposent que l'un d'eux aille se battre. Le roi leur répond qu'il est préférable qu'Ismāʿīl le blesse lui, plutôt que de blesser un des leurs. Mais on apprend que ʿArnūs est sur le champ de bataille. Le roi part pour les séparer, et rentre au camp avec ʿArnūs, alors qu'Ismāʿīl retourne chez lui. ʿArnūs raconte comment, ayant appris par Badr al Šams qu'Ismāʿīl s'était rebellé, il est parti pour Alep où on lui a annoncé qu'il était sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, Šīḥa drogue Ismāʿīl et l'amène à Baybarṣ. Les *fidāwīyeh* qu'Ismāʿīl avait appelés à la rescousse, se dispersent en apprenant la nouvelle. Le roi

fait venir l'entremetteuse qu'il fait mettre à mort. Il accuse alors ʿImād al-Dīn pour ne pas avoir su contrôler son fils, et il veut aussi le faire mettre à mort, mais Ismāʿīl intercède pour lui, et il le libère. Puis le roi entre dans Alep. Ismāʿīl rentre à al-Ruḫām avec Ṣabā, et ʿArnūs la met dans le harem. Elle se plaint que les épouses de ʿArnūs se moquent d'elle parce que c'est une bédouine. Il lui propose de l'emmener dans la forteresse al-ʿArīq, chez son fils adoptif, al-Haddām al-ʿArqāwī. Au bout de trois ans, Ismāʿīl revient la voir. Elle a un fils de trois ans, ʿAlī, et elle est parfaitement heureuse. Tous, dans la forteresse, pensent que c'est, en fait, le fils d'al-Haddām qui, lui, n'a pas d'enfant et qui, à sa mort, lui lègue la forteresse dont ʿAlī devient le capitaine.

La Reine Maryam al-Ḥamqā' (fol. 14r.)

Badr arrive au *dīwān* de ʿArnūs à qui il raconte une étrange histoire. Se promenant du côté de l'Angleterre, il arrive dans l'île al-Mānʿa, et voit une armée avec, à sa tête, la reine Maryam, fille de Ramramīma la magicienne. Elle a sous sa gouverne dix ducs. L'un d'entre eux, voulant l'épouser, arrive avec une dot, mais elle lui dit qu'elle n'en veut pas. Elle lui propose de se mesurer à lui sur le champ de bataille, et elle lui coupe la tête. Elle fait ensuite le tour de ses vassaux pour les mettre au pas. Jusqu'au jour où, ne craignant plus les pouvoirs de sa mère, la magicienne, les dix ducs décident de s'unir conte la reine Maryam, qui a tôt fait de les battre. Arrive Ǧawān qui se charge de les réconcilier en proposant à la reine de partir avec eux pour prendre Jérusalem. Elle a entendu parler de ʿArnūs, et désire se mesurer avec lui, car elle se considère comme la meilleure cavalière que la terre ait portée. Elle pose une condition : que Ǧawān amène le capitaine de vaisseau Šātlīt, fils de l'amiral Kinyār, qu'elle essaie de faire venir à son service, en vain, depuis longtemps. Les ducs finissent par être convaincus, espérant que la reine se fera tuer. Elle ne veut rien faire sans en parler à sa mère qui lui dit de se faire aider par les Anciens. Ǧawān part pour ramener Šātlīt, réticent, car il ne veut pas servir une femme. Il lui dit qu'ainsi il servira les Anciens, et il accepte. Lorsqu'il voit la reine, il en tombe amoureux et devient son amiral.
Fin du récit de Badr.

Le narrateur explique qu'en fait, Maryam est la fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs, qui avait disparue du bateau après son départ d'al-Madīna Ḏāt al-Salāsil[21].

N'ayant pas assez de bateaux, Maryam divise son armée en deux, et rejoint l'amiral al-Ṭūna. Là, Ǧawān part à la recherche de bateaux, auprès du duc Aġnātīf.

[21] Voir fascicules 91-94.

Ğawān veut en savoir plus sur la reine, et il va trouver sa mère. Il lui fait avouer qu'elle n'est pas sa fille, mais celle de la reine al-Ranqīs et de ʿArnūs. Celui-ci, après le récit de Badr, décide d'aller la voir de plus près. Son fils, Qaṭlūniğ, apprenant son départ, le suit.

Arrivé au camp, ʿArnūs la voit qui parade et provoque les chevaliers pour se mesurer à eux. Il lui assène un coup et se bat avec elle, mais il arrête lorsqu'il la voit faiblir. Elle l'invite dans son pavillon et ne peut se résoudre à lui couper la tête. Il lui raconte qu'il est le fils du roi du Portugal à la recherche de son frère. Puis il rencontre Qaṭlūniğ, lui explique la situation, et le fait passer pour son frère.

Pendant ce temps, Ğawān est parti chercher des bateaux auprès du duc Aġnātīf qui accepte de participer à l'expédition. Lorsque Ğawān revient au camp, il apprend que les deux fils du roi du Portugal sont là. Il les reconnaît, les fait droguer, et demande à la reine de leur couper la tête sur le champ. Elle refuse, mais elle les faire mettre en prison. Arrivé à al-Ruḫām, Aġnātīf, lui aussi amoureux de la reine, se bat contre Kirğīn qu'il blesse. L'armée de ʿArnūs se replie sur Brousse et al-Ruḫām est prise. La reine protège le harem de ʿArnūs, et marche sur Brousse. Baybarṣ, averti par Masʿūd Bayk, leur dit de se replier sur Alep. La reine prend alors Brousse et s'étonne de ne pas trouver d'armée, ni de dirigeant. Ğawān lui dit que c'est parce qu'ils ont peur d'elle, mais al-Burṭuquš le corrige. Elle arrive à Swaydīya, et voit l'armée d'al-Qara Aṣlān, et celle de ʿArnūs. Elle demande qu'on lui livre Alep. Aġnātīf part au combat contre Aṣlān et se fait couper la tête. Puis, pendant plusieurs jours c'est la bataille. La reine finit par descendre sur le champ de bataille et blesse Aṣlān. Mais voici qu'arrive l'armée de Baybarṣ et les ducs ne sont pas très rassurés. Les régiments défilent jour après jour.

Le roi nomme son frère commandant en chef à la place d'Aḥmad Ibn Aybak, puis il envoie Ibrāhīm en ambassade.

130

Ibrāhīm donne la lettre de Baybarṣ à Maryam, qui veut bien s'en aller, à condition qu'elle puisse conserver les deux villes déjà prises. Baybarṣ refuse, et on se prépare pour la guerre.

La mort de Ramramīma et la libération d'al-Ranqīs (fol. 8r.)

Ibrāhīm, séduit par la reine, s'inquiète de la situation. Il va traîner près du camp ennemi. Pendant ce temps, al-Buṭuquš pense qu'il est temps qu'il prévienne

les musulmans. Il part à la recherche d'Ibrāhīm, rencontre Šīḥa et lui raconte tout. Puis arrive Ibrāhīm qui est mis au courant. Šīḥa décide de partir avec Ibrāhīm pour délivrer ʿArnūs et Qaṭlūniğ et, pour l'instant, de ne rien dire au roi au sujet de Maryam. Il envoie Ibrāhīm à al-Ğazā'ir al-Mānʿa et lui-même va trouver Tāğ Nās à Qanṣala. Šīḥa arrive à al-Ğazā'ir al-Mānʿa et se déguise en Ğawān pour pénétrer dans la forteresse al-Mānis. Mais la Ramramīma pratique la géomancie, voit qu'il s'agit de Šīḥa, et le fait arrêter. Mais il a appris d'elle qu'elle détient aussi al-Ranqīs. Ibrāhīm arrive et entend parler de l'arrestation de Šīḥa. Il ne sait que faire lorsqu'arrive un moine qui le prend à part : c'est Nuwayrid qui vient avec une fausse lettre de Maryam qu'il donne à Ibrāhīm (le plan vient de Tāğ Nās). Il se présente à la magicienne avec la lettre, mais elle sait qu'il vient délivrer les prisonniers. Il tente de tirer son épée, mais n'y parvient pas. Puis il entend la voix de Tāğ Nās qui lui dit de ne pas avoir peur et de la tuer. Il coupe la tête de Ramramīma, puis délivre Al-Ranqīs, ʿArnūs, Qaṭlūniğ, et Šīḥa. Ils partent et, en route, ils rencontrent Ismāʿīl qui, après avoir appris la disparition de ʿArnūs et la prise d'al-Ruḫām, était parti à sa recherche, à Londres, puis en Irlande. Bredouille, il s'en retournait en terre d'Islam.

La bataille et la conversion de Maryam à l'Islam (fol. 21v.)

Le roi envoie son frère Tuḫtamur contre la reine dont l'armée fait des ravages. Elle le provoque en lui disant qu'elle ne se battra qu'avec son égal, comme le roi par exemple. Il va partir lorsqu'elle le prend par traîtrise et le blesse. Tuḥtamur demande à Baybarṣ de ne la donner à personne d'autre qu'à lui, si d'aventure, elle se convertit. Baybarṣ décide d'envoyer ʿĀṣim pour la faire prisonnière, mais il refuse, ainsi que les *fidāwīyeh*. Le roi, furieux, dit qu'il ira lui-même.

Al-Burṭuquš veut faire durer la bataille jusqu'à l'arrivée de ʿArnūs, alors que Ğawān, au contraire, veut précipiter les choses. Al-Burṭuquš conseille à la reine d'envoyer ses généraux à sa place. Elle le fait pendant cinq jours. Pour se racheter, les *fidāwīyeh* les rencontrent. Puis, elle descend au combat et, alors que Baybarṣ s'apprête, ʿĀṣim lui demande la permission de prendre sa place. Mais le roi saute en selle, sans armes, et va tout simplement cueillir la reine sur son cheval, la confie à ses compagnons de chevauchée, et s'engage dans la bataille avec les *fidāwīyeh*. Ğawān décide de se replier sur la mer avec les ducs, mais ils voient une bataille navale entre al-Baṭarnī et Šātlīt. Ce dernier voyant la défaite arriver, se convertit. Les ducs sont pris, mais plaident le fait qu'ils ne sont que des vassaux. Ğawān et al-Burṭuquš se déguisent en musulmans, et montent sur le bateau pour voir si la conversion de Šātlīt est vraie. Apparemment, elle est feinte, et Ğawān décide qu'ils iront ensemble au Caire. Arrive Nuwayrid qui annonce la libération d'al-Ranqīs et

des autres. Les *fidāwīyeh* vont à leur rencontre. Maryam retrouve sa mère qu'elle croyait morte, et apprend de ʿArnūs est son père. Elle se convertit. Tuḫtamur est heureux et va trouver Ismāʿīl pour lui demander la main de Maryam. Puis il va trouver Baybarṣ pour qu'il appuie sa demande. Mais, Ibrāhīm la veut pour lui, et il en parle à Šīḥa, sans savoir ce qui se passe. Baybarṣ disperse l'armée, et rentre au Caire avec Maryam et al-Ranqīs qu'il veut présenter à la Reine. Il amène aussi ʿArnūs, après avoir renvoyé les ducs en Angleterre avec un tribut à payer.

La seconde aliénation d'Ibrāhīm (fol. 38v.)

Après la fête, Šīḥa va trouver ʿArnūs et lui demande son consentement au mariage d'Ibrāhīm et Maryam. ʿArnūs accepte et en parle à Ismāʿīl qui ne dit rien, mais décide de ne pas se rendre au *dīwān* le lendemain. Baybarṣ annonce sans préambule que Tuḫtamur demande la main de Maryam. ʿArnūs temporise et dit qu'il faut demander à Ismāʿīl, on va le chercher, et il acquiesce au mariage. ʿArnūs se retire du *dīwān*, Ibrāhīm et Šīḥa en font autant. Ceci étonne Baybarṣ qui, le soir, fait venir Šīḥa qui lui explique l'affaire. Ennuyé, le roi décide de se rendre chez Ibrāhīm avec Šīḥa. En chemin, il rencontre ʿArnūs qui a eu la même idée. Ibrāhīm semble résigné, et les trois se quittent, en apparence sans arrière-pensée. Lorsque la fête arrive, cependant, Ibrāhīm refuse de s'y rendre. Au bout des trois jours de fête, Ibrāhīm décide qu'il a été lésé dans l'affaire. Il va trouver un tailleur chrétien, et lui demande de lui louer sa maison pour un temps. Puis il se rend au palais de Tuḫtamur, mais là, il réfléchit à ce qu'il s'apprête à faire. Soudain, il entend un bruit, et voit un *mafrad* et des hommes dont l'un portent un sac. Il en décapite un, l'autre prend la fuite. Il trouve Maryam dans le sac, prend le sac et la tête du malfrat, et se rend à la maison du tailleur. Là, il réveille Maryam et lui explique qu'il venait pour l'enlever et ce qui s'est réellement passé. Elle connaît un de ses agresseurs, un anglais, Hārdī de la forteresse anglaise al-Mānʿa. Ibrāhīm ne veut pas la relâcher. Le lendemain, il se rend au *dīwān* comme si de rien n'était.

Explications sur l'enlèvement de Maryam : Ğawān et Šatlīt sont au monastère al-Ṭīn et voient arriver Hārdī. Ğawān monte un plan. Il se présente chez Tuḫtamur avec une fausse lettre de ʿAbd al-Salām, comme quoi il est gardien de harem à la recherche d'un poste. Tuḫtamur le prend à son service. Ğawān fait alors enlever Maryam par ses deux complices.

131

Naṣīr est persuadé qu'Ibrāhīm a enlevé Maryam. Les *fidāwīyeh* veulent soulever le problème au *dīwān* pour partir à la recherche de la jeune femme, ce que Šīḥa veut éviter. Il promet que Maryam sera libérée le lendemain, et la tête du coupable accrochée à la porte du *dīwān*. Il parle de l'affaire de telle façon qu'Ibrāhīm pense qu'il devait être présent au moment de l'enlèvement. Il cherche à lui parler le soir même, mais ne le trouve pas. En revenant de nourrir Maryam, il entend une voix - Šīḥa - qui lui dit ce qu'il doit faire à présent. Ils se rendent chez le tailleur et libèrent Maryam qui rentre chez elle, pendant que Šīḥa garde la tête du coupable pour la présenter au *dīwān*. Maryam raconte à Tuḫtamur qu'elle a été enlevée par un homme de sa forteresse, qu'Ibrāhīm l'a délivrée, qu'il l'a conduite chez Šīḥa qui l'a ramenée au palais.

Ǧawān, toujours déguisé et au service de Tuḫtamur, apprend le retour de Maryam et sa libération par Ibrāhīm. Il rencontre le tailleur Ilyāsir, qui lui dit qu'Ibrāhīm a emmené la fille chez lui, mais qu'il n'a pas osé le dire au roi.

Šīḥa va raconter son histoire à Baybarṣ et mentionne le fait qu'Ibrāhīm l'a conduite chez le tailleur, par dépit des *fidāwīyeh.* Baybarṣ passe la soirée du lendemain avec Ibrāhīm qui semble ne plus se soucier de Maryam. Il couche au palais de Baybarṣ, mais se lève pour aller prier, sans armes, à la mosquée, avant de rentrer chez lui.

Pendant ce temps, Tuḫtamur et Maryam passent la soirée ensemble. Elle quitte la pièce pour s'apprêter, et Tuḫtamur l'attend, puis s'aperçoit qu'elle a disparu. Il questionne le gardien du harem, Ǧawān, qui lui raconte comment Ibrāhīm rôdait autour du palais, l'a menacé, et comment il a enlevé Maryam la première fois et conduite à la maison du tailleur où il gardait prisonnier le garde de la forteresse qu'il a tué pour faire croire qu'il l'avait enlevée. Il explique aussi que Šīḥa a inventé une histoire pour dédouaner Ibrāhīm. Tuḫtamur va prévenir les *fidāwīyeh*. ʿArnūs les arme et ils partent chez Ibrāhīm. Le cuisinier leur dit qu'il n'a pas dormi là cette nuit, ce qui les confortent dans l'idée que c'est lui le coupable. Ḥarb, réveillé par le bruit, sort après leur départ pour se rendre au hammam. Là, il apprend qu'Ibrāhīm, sans armes, a été attaqué sur le chemin de la mosquée. Armé d'un seul poignard, il le rejoint et le défend, puis le ramène, blessé dans son palais. Mais al-Ǧamāhirī, voyant l'état d'Ibrāhīm, arme ses hommes et va affronter ʿArnūs et sa troupe. Ils se battent jusqu'à l'intervention de Baybarṣ. ʿArnūs et ses hommes rentrent chez eux. Baybarṣ va trouver Ibrāhīm et fait venir Šīḥa. Voyant qu'Ibrāhīm n'a rien de grave, Baybarṣ rentre chez lui et trouve Aḥmad Šalāmiš en armes, qui ne veut pas retourner

au Ṣaʿīd sans avoir vu Ibrāhīm. Baybarṣ l'accompagne et, rassuré, Aḥmad repart avec al-Ǧamāhirī.

Šīḥa soigne Ibrāhīm et demande à Baybarṣ de tenir son conseil. L'affaire jugée, Baybarṣ accuse son frère Tuḫtamur, de ne pas avoir porté l'affaire auprès de lui d'abord, et d'avoir engagé Ǧawān comme gardien du harem. Il le punit en le frappant, sans que personne n'ose demander grâce pour lui. Mais Ibrāhīm se jette sur Tuḫtamur pour le protéger et dit à Baybarṣ de le frapper à sa place. Baybarṣ fait mettre Tuḫtamur en prison ; il exile le tailleur au Ṣaʿīd. Quant à ʿArnūs, il prend ses hommes et prend la route d'al-Ruḫām. En chemin, Ismāʿīl rencontre Badr Ibn al-Šamsa, qui lui dit que quelqu'un leur barre la route, qu'aucun d'eux ne saurait affronter. Il s'agit de la mère d'Ibrāhīm qui veut le venger sur ʿArnūs et ses hommes. ʿArnūs s'enfuit par Jérusalem et Yāfā, et rejoint al-Ruḫām par la mer.

Pendant ce temps, Šīḥa réconcilie Ibrāhīm et les *fidāwīyeh* qui quittent le Caire, alors que sa mère, al-Šamṭa, y arrive. Ibrāhīm et sa mère se retrouvent et Fāris Quṭāya leur apporte une lettre : la reine Tāǧ Baḫt invite la mère d'Ibrāhīm. Après un séjour auprès d'elle, elle retourne chez Ibrāhīm et demande au roi la permission de rentrer chez elle, dans la forteresse Azruʿ, et pour Ibrāhīm, de partir à la recherche de Maryam.

Les deux Magiciens Kišyār et Mihyār (fol. 38v.)

Ibrāhīm arrive à Damas auprès du *šayḫ* Muḥyī al-Dīn al-Nawawī, qui lui dit de se rendre au pays des *ʿaǧam*. Il arrive à Nahmašīr et descend chez un aubergiste musulman qui le reconnaît comme étant Ibrāhīm. Là, il tombe malade quarante jours, puis se remet. Un jour, assis devant la boutique, ils voit les marchands fermer leurs boutiques : un mage mazdéen arrive qui, de temps en temps, vient et enlève des gens. Il s'approche d'Ibrāhīm et lui dit qu'il sait qu'il recherche Maryam, et qu'elle est dans son palais. Ibrāhīm le suit et retrouve Maryam. Le mage lui raconte alors son histoire.

Ayant trouvé un trésor, il ne peut s'approprier un sabre magique qu'en présence de deux personnes : un homme et une femme, dont les noms comportent un *mīm*, et qui, en fait, s'appellent Ibrāhīm et Maryam. Il a donc enlevé des Ibrāhīms et des Maryams, sans succès. Puis, par magie, il apprend que ces deux personnes vivent au Caire, et qu'il s'agit d'eux. Il a donc enlevé Maryam pour forcer Ibrāhīm à partir à sa recherche. Il dit qu'il veut offrir l'épée à Baybarṣ. Il les emmène près du trésor et, en leur présence, ayant décliné leur identité et lignage, la porte s'ouvre. Ibrāhīm prend le sabre, et une voix lui dit que le mage veut le tuer avec - car il sait

que c'est par ce sabre qu'il mourra - ce dont Ibrāhīm se doute déjà. La voix lui conseille d'attendre que l'encens se disperse. Le mage appelle Ibrāhīm qui prétexte regarder le trésor, puis le mage montre la tête qu'Ibrāhīm s'empresse de lui couper. Comme le mage a un frère, Mihyār, Ibrāhīm et Maryam partent pour al-Daylam. Là, Ibrāhīm prévient le Šāh ʿAbd al-Ġafūr que le prétendu ʿAbd Allāh Mihyār est en fait un mage. Il dévoile son identité et lui coupe la tête. Arrive alors Saʿd à la recherche d'Ibrāhīm, précédant deux de ses « fils », Ḫalīl Ibn Qalawūn et Kāmil Ibn Ḫaṭṭāb. Après sept jours de réjouissances, tous repartent pour le Caire avec Maryam.

Ibrāhīm Sultan de ʿIwağ Bābil (fol. 51r.)

Ibrāhīm et sa troupe arrivent à ʿIwağ Bābil, mais on leur en refuse l'entrée. Arrive le mage, roi de la ville (qui est un ennemi du *qān* Halawūn), al-Šāh Māhūd. Il pense qu'Ibrāhīm est un vizir de Halawūn et les invite. Apprenant qu'ils se dirigent vers le pays des Arabes, il pense qu'ils ont fui la cour. Ibrāhīm ne le détrompe pas, et lui fait croire que Maryam est sa fille. Le Šāh tombe amoureux d'elle. Elle propose à Ibrāhīm de se servir de cela pour prendre possession du royaume. Elle fait semblant d'accepter le Šāh pour époux, et passe des nuits avec lui, mais sans se donner à lui, sous divers prétextes. Maryam propose d'empoisonner le Šāh, mais elle craint qu'il ne s'en rende compte. Arrive un derviche, en fait Šīḥa, qui demande à voir Ibrāhīm au *dīwān* et lui glisse un poison. Maryam le verse au Šāh qui tombe malade, sans se rendre compte qu'il a été empoisonné. Il lègue ses biens à Maryam et fait d'Ibrāhīm son protecteur. Ibrāhīm prend place sur le trône. Le Šāh meurt, et Ibrāhīm pense déjà à quitter le pays. Ils vont attendre deux mois, puis il prétextera que Maryam doit faire le pèlerinage, et l'expédiera en Egypte. Lui suivra un peu plus tard.

132

Pendant ce temps, le roi, furieux contre ʿArnūs, s'inquiète de savoir ce qu'est devenu Ibrāhīm. Les *fidāwīyeh* se sentent mal à l'aise, et ne savent que faire. Finalement, ils demandent au roi la permission de partir à la recherche d'Ibrāhīm. Le roi avait déjà décidé d'y aller seul. Il nomme vingt capitaines *fidāwīyeh* et part avec eux pour al-Ruḫām, où il dit à ʿArnūs ce qu'il pense de lui. Puis, se déguisant en Francs, le roi et ses compagnons partent pour Constantinople. ʿArnūs le rejoint et le roi fait enlever Mīḫā'īl et lui demande où est Ğawān. Celui-ci cherche Maryam sur la côte. Le roi demande à Mīḫā'īl de l'arrêter s'il se présente à Constantinople, et de l'envoyer au Caire : il a l'intention soit de le mettre à mort, soit de l'emprisonner à

vie. Puis, il renvoie ʿArnūs. Il part pour Gênes sans avoir rien trouvé. Il décide alors de partir pour le pays *ʿağam*. En route, ʿArnūs, qui a eu la même idée, le rejoint et lui demande pardon.

Ils finissent par retrouver trace d'Ibrāhīm et apprennent ses hauts faits. Ils se rendent chez le Šāh ʿAbd al-Ġafūr au pays de Daylam, qui leur raconte toute l'histoire. Baybarṣ se rend à ʿIwağ Bābil et les *fidāwīyeh* déguisés assistent au *dīwān* et voient Ibrāhīm sur le trône. Celui-ci les a reconnus et se rend auprès du roi. Après quelques jours et la réconciliation entre Ibrāhīm et ʿArnūs, ils partent pour al-Ruḫām, puis de là au Caire. Ibrāhīm demande grâce au roi pour Tuḫtamur et lui fait envoyer Maryam que Tuḫtamur épouse, et dont il aura un fils : Aḥmad al-ʿAzīz. Le roi accueille Tuḫtamur et lui dit que rien ne serait arrivé s'il s'était d'abord plaint à lui. Rien ne doit être fait sans que le roi le sache et donne son accord.

Al -*qirān* al-Aṣfīn (fol. 16r.)

Baybarṣ fait venir Šīḥa : tout ce qui est arrivé est, en fait, la faute de Ğawān. Il veut régler ce problème une fois pour toutes. Il réunit les prêtres et les consuls, et Šīḥa prend la forme du prêtre du monastère al-Ṭīn, Qaflanṭīn. Ils décident de régler son compte à Ğawān, avec l'aide des rois Francs, car il vaut mieux qu'il soit emprisonné par les rois francs qu'au Caire où l'on tenterait immanquablement de le délivrer. Šīḥa et les patriarches font le tour des rois de la côte, de Constantinople et de Gênes. Ils arrivent à Ğazā'īr al-Nār où le *qān* Kasīyānūš est mort. C'est le *qirān* al-Aṣfīn qui le remplace. Lui aussi accueille Šīḥa et les patriarches et signe le document. Mais, le capitaine ʿĀmir Ibn al-Muʿtamir pense que le prêtre Qaflanṭīn est Šīḥa et il prévient le *qirān* qui fait venir Šīḥa. Celui-ci joue cartes sur table et explique pourquoi Baybarṣ a décidé de demander la coopération des Francs: les *Babb-s* qui s'étaient plaints d'être extorqués par Baybarṣ, en fait l'étaient par Ğawān. Al-Aṣfīn fait jeter ʿĀmir en prison, et donne l'hospitalité à Šīḥa.

Mais Ğawān s'étant fait chasser de toutes les villes de la côte, part sur les traces de Šīḥa et arrive chez le *qirān* al-Aṣfīn qu'il persuade de coopérer. Le *qirān* fait sortir ʿĀmir de prison et fait garder le palais où se trouve Šīḥa. Ğawān fait enlever ʿArnūs, et ʿĀmir part pour le Caire pour enlever Baybarṣ. Mais, al-Aṣfīn, en fait, prévient Šīḥa, lui dit de ne rien faire et de ne pas s'inquiéter.

ʿĀmir est au Caire, et après quatre jours, il entre au *dīwān* déguisé en *fidāwī*. Son plan est d'attendre que les *fidāwīyeh* se retirent dans leurs montagnes. Mais Ibrāhīm reconnaît en lui la marque des infidèles et le neutralise. Il raconte une histoire au roi, moitié vraie, moitié fausse. Mais Muḥammad, fils de Šīḥa, ayant

surpris ʿĀmir raconter son affaire à son hôtelier chrétien, il amène ce dernier au *dīwān*, et révèle la vérité. On pend l'hôtelier, et le roi dit faire grâce à ʿĀmir s'il lui raconte tout. Il les prévient que Ǧawān est parti pour enlever ʿArnūs. Al-ʿUqāb dit au roi que puisque ʿĀmir est *fidāwī* chrétien, sa grâce ne vaut pas parmi eux : il tire son épée et le décapite. Le roi envoie dix *fidāwīyeh* à al-Ruḫām, et lui-même part avec Saʿd et Ibrāhīm pour Ǧazā'īr al-Nār. Muḥammad les précède. Ils arrivent dans la vallée des *ǧinn-s* et n'ont rien à manger. Ils continuent d'avancer les uns derrière les autres, Ibrāhīm en tête. Soudain, il entend les voix de Ǧawān et al-Burṭuquš qui ont enlevé ʿArnūs drogué. Al-Burṭuquš invoque Ibrāhīm pour qu'il vienne délivrer ʿArnūs. Ibrāhīm fait alors entendre sa voix et Ǧawān s'enfuit. Al-Burṭuquš accueille Ibrāhīm qui l'envoie prévenir les *fidāwīyeh* à la recherche de ʿArnūs. Ibrāhīm amène ʿArnūs et le réveille. Puis, arrivent Ismāʿīl et les *fidāwīyeh* de retour d'al-Ruḫām où ils ont appris la disparition de ʿArnūs et qui ont trouvé al-Burṭuquš en chemin. Ils repartent et décident de s'arrêter dans un monastère. Là, ils sont accueillis par Muḥammad et Šīḥa qui leur explique le rôle joué par le *qirān*. Le roi et le *qirān* se rencontrent, et Baybarṣ est accueilli dans son palais. Il estime beaucoup le *qirān* et ses manières. Il assiste au *dīwān*, pendant lequel le *qirān* reçoit une lettre. Le soir, Baybarṣ lui demande pourquoi il a agit de façon servile devant le général porteur de la lettre. Al-Aṣfīn lui explique la situation : son père faisait payer un tribut à Rantāʿīl. Mais, à la mort de ce dernier, et de celle du père d'al-Aṣfīn, le fils de Rantāʿīl, Yatmūrid, refuse de payer, et demande le remboursement des sommes versées. Ils se battent, et al-Aṣfīn est fait prisonnier. Les vizirs négocient sa libération et, à présent, c'est lui qui doit rembourser les sommes et verser un tribut annuel, d'où la venue du général avec la lettre.

Il prend alors envie à Baybarṣ d'aller faire un tour dans la région de Ǧazahīl. Šīḥa et son fils partent préparer le terrain.

Le Roi Yatmūrid (fol. 49r.)

Arrivé près de Ǧazahīl, le Baybarṣ apprend que la ville est en fête car le roi Yatmūrid, qui était malade, vient de guérir. Il envoie Yaʿqūb réserver une chambre. L'hôtelier leur en donne une, à condition qu'ils ornent la porte de leurs armes. Celles-ci font tellement d'effet, que le Yatmūrid en entend parler et va les voir. Il invite Baybarṣ et les *fidāwīyeh* et les accueille dans un palais. Puis, il propose une sorte de parade, et ʿArnūs suggère un tournois, pendant lequel Naṣīr se laisse un peu emporter par sa fougue.

Les jeux continuent, et les *fidāwīyeh* passent tous un par un devant les yeux émerveillés de Yatmūrid. C'est le tour de Baybarṣ puis de Saʿd. Mais voici que l'on prévient Yatmūrid de l'arrivée d'un prêtre qui veut lui parler. Il s'agit de Ǧawān qui, désespéré de la fuite de Šīḥa, ʿArnūs et Baybarṣ, a fini par arriver là et, apprenant que le *babb* a des invités, il se les fait décrire et reconnaît les *fidāwīyeh* et Baybarṣ.

Ǧawān va trouver les généraux et prétend avoir vu un Ancien en rêve, qui l'a prévenu que les musulmans s'apprêtent à convertir les gens de Ǧazahīl. Yatmūrid arrive et demande ce qui se passe. On lui explique, mais il n'est pas convaincu. Il fait venir deux prêtres qui, après interrogation, disent que Ǧawān n'a pas eu de vision, mais qu'il était probablement à la poursuite des musulmans, et qu'il a une idée en tête. Yatmūrid lui reproche de vouloir semer la zizanie entre les rois. Il le fait jeter en prison avec al-Burṭuquš pour le donner en cadeau à Baybarṣ chez qui il se rend pour lui raconter toute l'affaire. Baybarṣ demande à Ibrāhīm de faire les préparatifs de départ.

En chemin, ils ont l'idée de remettre Ǧawān et al-Burṭuquš à al-Aṣfīn, mais quand ils arrivent, ʿAlī Būǧī, parti à la recherche de ʿArnūs, est déjà là avec son bateau. On fait monter Ǧawān et al-Burṭuquš sur le bateau, et tous partent pour al-Ruḫām où Baybarṣ laisse Ǧawān et al-Burṭuquš sous la garde de ʿArnūs, et s'en va au Caire.

La Chevauchée du roi Yatmūrid (fol. 18r.)

Quatorze rois, sept vassaux d'al-Aṣfīn et sept vassaux de Yatmūrid, viennent lui demander des explications sur l'arrestation de Ǧawān. Ils veulent le délivrer, et font pression sur leurs suzerains. Yatmūrid suggère d'envoyer une lettre à ʿArnūs pour lui demander de libérer Ǧawān. Mais ʿArnūs, furieux, répond de façon insolente. Yatmūrid prend la mouche et décide de partir en guerre contre lui. Il promet à al-Aṣfīn de le relever de sa dette s'il lui envoie des hommes. Al-Aṣfīn s'exécute, mais il envoie un messager à Baybarṣ pour lui raconter toute l'affaire. Sur les conseils d'Ibrāhīm, Baybarṣ décide d'envoyer son armée prendre possession d'al-Ǧazahīl, ce qui devrait faire revenir Yatmūrid, et d'aller prêter main forte à ʿArnūs avec les *fidāwīyeh*. Il envoie al-Baṭarnī avec un message pour al-Aṣfīn. Al-Baṭarnī délègue Yaʿqūb al-Sabtī.

Arrivé à al-Ruḫām, Baybarṣ ne trouve pas ʿArnūs qui, averti par Badr al-Ġafīr est déjà parti avec son armée investir le port d'al-Ġalṭa. Il en veut aussi au

qirān Mīḫā'īl de Constantinople, car al-Ġalṭa est toujours le lieu de rassemblement des chrétiens qui veulent attaquer l'Islam. Le *qirān* Mīḫā'īl, apprenant la nouvelle, s'affole et se rend, déguisé, auprès de ʿArnūs, plaidant l'ignorance. Yatmūrid, voyant arriver Baybarṣ et les *fidāwīyeh*, demande conseil à Mīḫā'īl qui lui dit d'envoyer chercher le fils d'al-Burṭuquš, al-Arqaš, à Yaġra ; mais ce dernier ne veut pas y aller, sachant qu'on veut l'envoyer à al-Ruḫām. Il finit par accepter, part délivrer son père et Ǧawān, et les conduit à Constantinople. Quant à al-Aṣfīn, il reçoit le message de Baybarṣ et part s'emparer des terres de Yatmūrid.

Le récit revient à l'histoire de la reine al-Ranṭā, mère de Yatmūrid et épouse de ʿArnūs : étant tombée malade, un médecin maghrébin conseille à Yatmūrid de la conduire dans un endroit élevé, et lui indique la forteresse al-Hawā. Apprenant que son fils Yatmūrid fait la guerre à son propre père, sans le savoir, et qu'al-Aṣfīn a pris al-Ǧazahīl, la reine tombe à nouveau malade. Šīḥa arrive à la forteresse (il n'est pas au courant des derniers développements et fait un tour dans le pays), et entend la reine pleurer et se lamenter. Il entre chez elle et apprend toute l'histoire. Il retourne voir le *babb* al-Aṣfīn et lui raconte tout, puis il s'apprête à partir en bateau. Il va acheter des médicaments pour la reine et rencontre Yaʿqūb qui lui donne les dernières nouvelles. Ils partent avec la reine sur le bateau de Yaʿqūb et arrivent à al-Ġalṭa. Là, ils apprennent à ʿArnūs et Baybarṣ que Yatmūrid est le fils de ʿArnūs. Celui-ci reçoit une lettre de Yatmūrid qui le défie en combat singulier. Il y va et fait Yatmūrid prisonnier. On le conduit à sa mère qui lui explique tout, et il se convertit sur le champ à l'Islam. On envoie un vizir d'al-Aṣfīn chercher l'argent et les biens de Yatmūrid qui rentre chez son père ʿArnūs.

Pendant ce temps, Ǧawān, libéré par al-Arqaš, fils d'al-Burṭuquš, apprend la nouvelle de la conversion de Yatmūrid. Baybarṣ se rend à al-Ruḫām pour assister à la circoncision de Yatmūrid. Celui-ci se rend ensuite au Caire où Baybarṣ lui donne une charge importante.

Les dix émirs (fol. 43v.)

La nomination de Yatmūrid ne plaît pas à certains émirs de la faction de Qalawūn. Les dix émirs veulent lui jouer un sale tour pour le discréditer, mais cela tourne mal pour eux. Ils quittent le Caire et se rendent à al-Ḫānika. Qalawūn, lui, n'est pas parmi eux. Ibrāhīm demande leur comparution au *dīwān*. On les cherche partout, et Qalawūn les prévient. Ils s'enfuient d'abord à Bagdad, puis, de là, au Ḫurastān, où ils s'installent dans un palais, et se font passer pour des marchands. Mais, un vizir du Šāh Bahramān, voyant leurs bagues en diamant, se doute qu'il ne s'agit pas simplement de marchands. Il les invite et découvre qui ils sont vraiment. Il

prévient son maître qui les invite à son tour et leur fait lui raconter leur histoire. Apprenant qu'il ont eu un différend avec Yatmūrid, fils de ʿArnūs, le Šāh fait venir son petit fils, Ḫasqān Šāh, qui est également un fils de ʿArnūs.

Explications : lorsque ʿArnūs était prisonnier de Halawūn , le Šāh l'a délivré et lui a donné en mariage sa fille Ǧawāhir Ḫān[22]. Le Šāh décide d'accompagner les dix émirs car il veut faire le pèlerinage. Arrivés à Brousse, ils sont reçus par Masʿūd Bayk. ʿArnūs arrive et retrouve son beau-père. Il rassure les émirs. Ils arrivent au Caire où Baybarṣ, prévenu, les accueille en grande pompe. Le Šāh et ʿArnūs plaident pour les émirs. Mais Yatmūrid ne tient pas à les voir. Il demande à son père de l'emmener avec lui. ʿArnūs va trouver Baybarṣ et prétend que sa femme, al-Ranṭā, mère de Yatmūrid, réclame son fils. Baybarṣ n'est pas dupe, et sait que ʿArnūs craint une vengeance des émirs si Yatmūrid reste au Caire. Il accepte de le laisser partir. ʿArnūs et ses fils rentrent à al-Ruḫām.

134

Ḫasqān Šāh

Manque deux folios.

Avant de partir pour le pèlerinage, le Šāh Bahramān avait laissé son fils Salīm et son petit fils Ḫasqān Šāh à sa place. Salīm, jaloux de son neveu, le livre, drogué, ainsi que sa mère, à un marchand qui part en mer avec eux. Le marchand vend Ḫasqān, comme mamelouk, à un musulman, gouverneur du pays, comme mamelouk. Un jour, le musulman, Maḥmūd Šāh, entend Ḫasqān réciter le Coran. Ḫasqān lui raconte son histoire. Il place Ḫasqān sur le trône et, avant de partir en pèlerinage, il fait faire allégeance aux dignitaires qui reconnaissent Ḫasqān comme son successeur, s'il vient à mourir.

Pendant ce temps, le marchand essuie une tempête et se retrouve à Rītānīya, près de l'Andalousie. Le roi Hīnūlad s'enquiert du bateau et fait venir le marchand qui lui vend la mère de Ḫasqān dont Hīnūlad est tombé amoureux. On la prépare pour la nuit de noce, mais elle déchire ses vêtements et on la croit folle. Le roi se désespère. Il fait venir le marchand et le fait pendre.Un patriarche arrive et lui dit qu'il peut la guérir. Il la fait venir au monastère de Raṣad et lui apprend que lui aussi est musulman, il s'agit de ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir, un des *muqaddam-s* partis à la

[22] Référence à un épisode manquant dans la recension.

recherche de Maʿrūf. Elle lui raconte son histoire et lui dit qui elle est. Il lui promet de la rendre à son époux.

Histoire de ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir : après avoir appris que Maʿrūf avait été retrouvé, que son fils ʿArnūs régnait sur al-Ruḫām et que la souveraineté des forteresses était entre les mains de Šīḥa, il décide de ne pas retourner en terre d'Islam jusqu'au jour où la souveraineté reviendra à un vrai ismaélien des montagnes.

Un des sacristains a entendu son entrevue avec la reine, et il va prévenir le *babb*. Lorsque ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir s'enfuit avec la reine ; il est arrêté par le *babb* et son armée. Malgré ses efforts, ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir est vaincu et jeté en prison, et la reine emmenée au palais. Dans sa prison, ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir se plaint. Le geôlier lui dit de ne s'en prendre qu'à lui-même pour ses péchés, car il s'est rebellé contre Baybarṣ et Šīḥa. ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir appelle Šīḥa par trois fois et le geôlier se révèle à lui comme étant Šīḥa. Il l'emmène en dehors de la ville où la reine l'attend avec armes et montures.

Šīḥa doit se rendre au Ḫurastān à la recherche de Ḫasqān. Mais, pendant une tempête, ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir perd la reine. Il arrive à Constantinople et, de là, se rend à al-Ruḫām où il raconte tout à ʿArnūs. Arrive Baybarṣ avec dix *muqaddam-s*. Au Ḫurastān, Šīḥa a vu Bahramān qui a fait emprisonner son fils Salīm. Šīḥa, croyant que la reine est en chemin pour al-Ruḫām, part à la recherche de Ḫasqān. Ne le trouvant pas, il prévient Baybarṣ qui lance une recherche avec les dix *muqaddam-s*. A al-Ruḫām, Baybarṣ apprend toute l'histoire.

Quant à la reine, après la tempête, elle est recueillie par un pêcheur *ʿağamī*, près de la ville où se trouve son fils. Elle demande au pêcheur de vendre une partie de ses vêtements et d'acheter du tissu et du fil à broder. Elle se fabrique un tambour et brode des mouchoirs que le pêcheur va vendre à grand prix. Après un incident avec la femme du pêcheur, elle quitte la maison et se rend à la ville de Ḫazḫīr. Là, elle se rend au palais, en pleurs, et se plaint au gouverneur, sans reconnaître en lui son fils. Il la fait mettre au harem, puis la rejoint plus tard et lui explique que devenu roi du pays après la mort de Maḥmūd Šāh, les dignitaires étant contents de lui, il s'est bien gardé de donner de ses nouvelles. La reine reste avec lui, attendant de voir si ʿArnūs partira à sa recherche.

Naṣrīn Šāh (fol. 30r.)

Baybarṣ et ses compagnons, déguisés en derviches, arrivent près de Ḫazḫīr. Ils voient un grand et beau monastère abandonné, et y passent la nuit. Baybarṣ se

demande pourquoi ce monastère est abandonné. Il se rend au *dīwān* et y trouve un jeune roi juste, Ḫasqān, qui gouverne selon la loi de Dieu. Il lui pose la question et le roi demande au vizir d'expliquer : au début, le royaume était gouverné par un seul roi. A sa mort, il fut divisé en deux : Ḫazḫīr et Ḫatayāt. Le monastère, bien que sur les terres de Ḫazḫīr, était payé par Ḫatayāt qui envoyait régulièrement l'argent pour son entretien. A la mort du roi de Ḫatayāt, sa fille lui succède. S'étant mariée, elle a un fils, Naṣrīn, qui finit par prendre le pouvoir à sa place. Lorsque Maḥmūd meurt, et laisse un étranger sur le trône, Naṣrīn arrête de payer pour le monastère qui se vide de ses habitants.

Baybarṣ conseille au jeune roi d'écrire à Naṣrīn pour réclamer l'argent, sinon, il partira en guerre, et Baybarṣ et ses amis l'aideront. Lorsque Naṣrīn reçoit la lettre, il voit là une bonne occasion de partir en guerre contre Ḫasqān, ce qu'il avait déjà voulu faire, mais les dignitaires l'en avaient empêché. Après un échange de lettre, la guerre est déclarée. Le « derviche » Maḥmūd (Baybarṣ), conseille un combat singulier. Il envoie le « derviche » Ibrāhīm qui fait prisonnier Naṣrīn. Tout se révèle alors : on apprend que Naṣrīn est, en fait, le fils de ʿArnūs et de la reine Bīğāna. Retrouvailles. Ḫasqān demande alors à Baybarṣ et ʿArnūs pourquoi ils sont là, et ils lui expliquent qu'ils sont à la recherche de Ḫasqān, qui, voyant que son père le recherche comme tout homme d'honneur et de valeur doit le faire, se révèle à eux. Il leur annonce aussi que sa mère, que ʿArnūs croyait morte noyée, est bien vivante dans son harem. Ḫasqān veut partir avec son père. Naṣrīn désire rester car il craint que s'il part, Halawūn veuille mettre la main sur le royaume. ʿArnūs retrouve Bīğāna et se rend auprès du Šāh Bahramān. Enfin, on dépose ʿArnūs chez lui, et Baybarṣ retourne au Caire, la nuit, sans que personne ne le sache. On le retrouve le lendemain matin au *dīwān*. Il permet au *fidāwīyeh* de retourner chez eux, mais ils se rendent tous chez ʿArnūs pour voir ses fils.

Le Capitaine Ġuṣayb al-Ḥaytarī (fol. 48v.)

Maʿrūf, fils de ʿArnūs, décide d'aller voir son père et de rencontrer son nouveau frère. En chemin, il rencontre Ġuṣayb al-Ḥaytarī qui lui barre le chemin et le fait prisonnier à la forteresse Ḥaytar. La mère de Ġuṣayb al-Ḥaytarī le met en garde, mais il repart avec dix hommes pour le Caire. Pendant ce temps, ʿArnūs continue de recevoir les *fidāwīyeh*. ʿImād al-Dīn veut épouser Fāṭima al-Ḥūranīyeh sœur d'Ibrāhīm, dont il est amoureux. ʿArnūs part avec ses compagnons demander la main de Fāṭima pour ʿImād, mais, arrivés à Alep, ils rencontrent le clan Ḥūrānī qui se rend chez lui. ʿArnūs les emmène tous auprès de la tombe de Maʿrūf et fait sa demande, qui est acceptée. ʿImād se rend chez les Ḥūrānī où Ḥasan également

accepte, puis il part pour le Caire, pour inviter Baybarṣ et Šīḥa à sa fête, enfin il repart pour Ṣahyūn. Les invités arrivent, mais on ne voit pas Maʿrūf. ʿImād assure ʿArnūs qu'il l'a bien invité. Sulṭān al-Biqāʿī dit que Maʿrūf est parti rejoindre ʿArnūs et que depuis, il n'est pas revenu. ʿArnūs s'inquiète. Baybarṣ et Šīḥa prennent l'affaire en main.

135

Un jour, Baybarṣ reçoit un message lui disant que douze femmes ont disparu du Caire. Avec Ibrāhīm et Saʿd, il se déguise et fait le tour de la ville. Il voit un étrange manège entre un porteur avec un coffre lourd, et une vieille femme. Le roi fait venir le porteur et le coffre dans lequel il trouve une femme nue, droguée. Baybarṣ la fait conduire dans son harem où Tāğ Baḫt la reçoit. Elle raconte son histoire à Baybarṣ : son mari, Ḥusayn, était, avant de l'épouser, au service du roi al-Ṣāliḥ. Ayant été remercié par son fils ʿĪsā Ġāzā, il avait ouvert un boutique près de celle du père de la jeune femme. Elle l'épouse et, à la mort de son père, la boutique déclinant, elle lui donne l'argent de sa dot pour que les affaires reprennent. Un jour, une vieille femme vient la trouver, un chapelet à la main. Elle lui demande si elle peut entrer faire la prière du *ẓuhr*. La jeune femme, qui se nomme Walīya, la fait entrer et l'observe. La vieille femme la pousse à s'acheter des vêtements neufs. Walīya demande de l'argent à son mari, et part acheter du tissu ; mais elle se fait escroquer et après avoir trouvé refuge chez des voisins, elle rentre chez elle sans argent et sans tissu. Le lendemain, la vieille réapparaît chez elle avec deux servantes, puis elle se retrouve devant le roi sans savoir ce qui lui est arrivé.

Baybarṣ fait venir le mari pour lui dire que sa femme est invitée par Tāğ Baḫt pour quelques jours. Il veut qu'elle reconnaisse un mamelouk qui s'en est pris à elle. Il réinstaure Ḥusayn dans sa charge comme porteur d'étendard, bien que, vu son grand âge à présent, il n'aura pas vraiment à l'assumer. Puis, Baybarṣ fait venir les mamelouks de chaque émir jusqu'au moment où la jeune femme reconnaît un mamelouk de la suite de Baybarṣ al-Ṭabarsī. Il fait jeter ce dernier en prison, et part à la recherche de la vieille et de ses complices, déguisé en derviche, avec Ibrāhīm et Saʿd.

Dans une rue, il voit le fils d'un tailleur qui se fait agresser devant la boutique par un garde saoul qui veut l'emmener avec lui. Arrive un autre garde qui coupe la tête du premier, puis disparaît dans la foule. Baybarṣ cherche à savoir de qui il s'agit et il fait venir les vingt-quatre gardes, mais celui qu'il cherche ne se trouve pas parmi eux. On lui dit qu'ils ont vu deux autres gardes qu'ils croyaient

appartenir au *dīwān*. Baybarṣ et ses compagnons se déguisent une nouvelle fois en derviches. Arrivés à une extrémité du Caire, ils aperçoivent le garde qu'Ibrāhīm reconnaît comme un homme de la montagne déguisé. Il entre dans une maison. Après la prière du soir, Baybarṣ et ses compagnons entendent des voix saoules venant de la maison. Ils frappent à la porte, prétendant être à la recherche d'un monastère. On les fait entrer et ils découvrent dix *fidāwīyeh* chrétiens et leur chef, Ġuṣayb, en train de boire. Ġuṣayb se doute de quelque chose et les drogue, puis les réveille et leur raconte son histoire : arrivé au Caire, il a repéré le manège de soldats *ʿağam*, de connivence avec Baybarṣ al-Ṭabarsī. Ayant suivi l'un d'eux déguisé en garde, il l'a tué lorsque qu'il s'en est pris au fils du tailleur. Puis, il a remarqué la vieille qui, dans un mauvais arabe, s'est inquiétée du garde. Elle est à présent prisonnière chez lui.

Ġuṣayb apprend à Baybarṣ qu'il détient Maʿrūf dans sa forteresse. En fait, ce qui l'intéresse, c'est la gloire d'avoir vaincu quelques *fidāwīyeh*. Avant de partir, il veut faire la fête, et envoie un de ses compagnons chercher une femme de Fayyūm qu'ils ont déjà fait venir pour passer la soirée. Mais, Šīḥa et son fils Ṭuwayrid, qui étaient à la recherche de Maʿrūf et viennent d'arriver au Caire, voient le chrétien entrer et sortir de chez une entremetteuse. A son accent, Šīḥa le reconnaît comme appartenant à la forteresse de Ḥaytar. Il entre chez l'entremetteuse avec son fils, et s'arrange pour prendre la place de l'entremetteuse et de la femme de Fayyūm pour la soirée du lendemain. Ṭuwayrid, déguisé, tire les vers du nez du lieutenant chrétien avant l'arrivée des autres. Les chrétiens tombent les un après les autres, et Ṭuwayrid et Šīḥa délivrent Baybarṣ et ses compagnons. Ils délivrent aussi la vieille qui raconte son histoire : envoyée avec ses fils par Halawūn pour lui trouver des femmes nobles à la peau blanche, elle était de mèche avec Baybarṣ al-Ṭabarsī.

Au *dīwān*, arrive la mère de Ġuṣayb, qui raconte son histoire : en fait Ġuṣayb est le fils de Sayf al-Māḍī. Lorsque celui-ci avait sous sa gouverne la forteresse Ḥaytar, il avait épousé la fille du capitaine de la forteresse. Mais, parti à la recherche de Maʿrūf, il les avait abandonnés. Le père de la fille déclare alors que Sayf l'a prise de force et on donne à l'enfant qui naît le nom de Ġuṣayb, comme pour rappeler le viol présumé de sa mère. Il croit que son grand-père est son père. A sa mort, c'est Ġuṣayb qui prend la direction de la forteresse. Sa mère l'a suivi au Caire après qu'il a fait prisonnier Maʿrūf Ibn ʿArnūs. On apprend à Ġuṣayb qui il est, et il se convertit. Puis, on fait venir Sayf al-Māḍī qui arrive de Ṣahyūn avec ʿImād al-Dīn, et retrouve son fils. Les *fidāwīyeh* chrétiens retournent à Ḥaytar et préparent un plan pour s'emparer de l'argent et des armes de la forteresse. Pendant ce temps, Ġuṣayb a envoyé des hommes délivrer Maʿrūf. Sayf va à sa rencontre car il veut réconcilier Maʿrūf et son fils. Puis, tous partent chez ʿArnūs. Là, Ġuṣayb est « adopté » par

Ibrāhīm. De retour au Caire, Baybarṣ l'envoie chez Halawūn avec la tête de la vieille. Il doit aussi récupérer de l'argent ou bien couper la tête à Halawūn.

ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī (fol. 51v.)

ʿArnūs fait le tour des forteresses pour distribuer de l'argent aux pauvres. Accompagné d'Ismāʿīl, ʿImād al-Dīn et Sayf al-Māḍī, ils arrivent sur les terres des Adraʿī. Ismāʿīl raconte l'histoire des Adraʿī. Lui-même a tué Yaʿqūb al-Adraʿī pour venger sa fille al-Labwa Badra[23].

Arrive ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb qui les invite dans sa forteresse. Ils y vont et sont accueillis, mais pendant la nuit, ʿĀṣim fait couper la tête des mamelouks de ʿArnūs, et fait prisonnier les *fidāwīyeh*. Depuis longtemps, il observait les allées et venues de ʿArnūs pour le piéger.

Manquent quelques folios à la fin.

136

Ġuṣayb se rend à Tūrīz et descend chez un marchand du *ḫān* qui parle arabe et l'accueille. Il prétend être à la recherche de son frère. Après plusieurs jours, le marchand s'arrange pour le faire entrer au palais. Les gardes sont endormis, un personnage s'approche de lui et le conduit jusqu'à la chambre de Halawūn où il dépose la tête de la vieille et la lettre de Baybarṣ. Puis, il rentre chez le marchand et attend l'argent que réclame Baybarṣ en compensation des jeunes filles enlevées. Halawūn fait venir son vizir Saqalnaṭās. Le vizir lui conseille d'envoyer l'argent, ce qu'il fait sur-le-champs. Le marchand prévient Ġuṣayb qui va voir de lui-même. Le lendemain, il veut payer le marchand qui refuse son argent, et Ġuṣayb quitte Tūrīz. Le marchand était, en fait, Šīḥa qui devance Ġuṣayb au Caire pour prévenir Baybarṣ.

Pendant ce temps, Ġuṣayb décide d'aller chercher ses affaires à Ḥaytar avant de se rendre à Ṣahyūn. Mais les deux lieutenants de Ḥaytar le font prisonnier dans la forteresse al-Naqb, puis ils partent pour Ṣahyūn pour dire que Ġuṣayb n'est toujours pas rentré et qu'il faut nommer un nouveau commandant de la forteresse. Arrive ʿAbd al-Raḥmān, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr qui dit que lorsqu'il a quitté le Caire, un mois auparavant, l'argent de Halawūn était arrivé, mais pas Ġuṣayb. On décide d'écrire à Ibrāhīm qui, avec Saʿd, se rend à Ṣahyūn. Il pose des questions et, se méfiant des deux lieutenants de Ḥaytar, les fait prisonniers et les emmène avec lui

[23] Voir fascicule 13.

à Ḥaytar. En chemin, il s'arrête à Masyāt et al-Ḥadīd et prend des cavaliers. Il arrive à Ḥaytar avec cent hommes.

Pendant ce temps, ʿAlī Šaftūr veut savoir ce qui se passe, et il envoie son lieutenant, Ḥamadān, déguisé, à la suite d'Ibrāhīm. Sayf al-Māḍī le voyant partir, se déguise et part, lui aussi, sur les traces d'Ibrāhīm. Ce dernier arrive à la forteresse Ḥaytar, mais ne touve pas trace de Ġuṣayb. ʿAlī Šaftūr et Ḥamdān arrivent déguisés en chrétiens. ʿAlī Šaftūr envoie Ḥamdān dans la forteresse pour lui faire un rapport sur la situation. Arrive une femme qui demande justice à Ibrāhīm. Elle lui baise la main et lui murmure que Ġuṣayb est prisonnier à la forteresse al-Naqb. En fait, la femme est Nuwayrid, fils de Šīḥa. Puis elle se plaint d'avoir, elle et sa famille, été réduite à la ruine par un des lieutenants prisonniers.

Explications : Baybarṣ ayant parlé à Šīḥa de la lettre de Ṣahyūn, celui-ci envoie son fils qui, à Ḥaytar, entend une jeune fille se plaindre ; il finit par savoir toute l'histoire, et prend la place de la jeune fille pour prévenir Ibrāhīm. Celui-ci part délivrer Ġuṣayb qui nomme un commandant à sa place. ʿAlī Šaftūr et son lieutenant les ayant suivi de loin, ont tout vu et tout compris, et partent rassurer ʿImād. Ibrāhīm, Ġuṣayb et leurs deux prisonniers partent pour le Caire où les deux lieutenants sont exécutés.

La Chute des Adraʿīyeh (fol. 21r.)

Lorsqu'Ibrāhīm avait écrit à ʿArnūs au sujet de Ġuṣayb, la réponse était que ʿArnūs avait, lui aussi, disparu. Šīḥa décide de s'en occuper. Il se rend de forteresse en forteresse, jusqu'à al-Ṣabība, chez ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb. Il rencontre un colporteur à la porte de la ville, lui pose des questions sur lui et sa famille, puis se déguise pour lui ressembler et entre dans la forteresse. ʿĀṣim le voit et pense que c'est Šīḥa, mais ses hommes lui disent bien le connaître, depuis toujours. ʿĀṣim se méfie et décide d'envoyer quelqu'un au village, prévenir la femme du colporteur que son mari est malade, et de venir de suite. Ensuite, il fera espionner leur rencontre.

Mais, Muḥammad al-Sābiq, fils de Šīḥa, qui était parti avec d'autres *muqaddam-s* à la recherche de ʿArnūs, arrive à la forteresse. Il voit Šīḥa et comprend les projets de ʿĀṣim. Il se rend au village où il prend la place de la femme du colporteur (Qaṭīša). Le garde arrive et lui dit que son mari est malade. Elle fait une scène et le garde la rassure et l'emmène à la forteresse où elle trouve son « mari » en bonne santé. Šīḥa et son fils jouent la scène pour le bénéfice des gardes qui vont rassurer ʿĀṣīm. Muḥammad prend un des enfants du colporteur et fait le tour de la forteresse pour avoir des renseignements. Šīḥa fait venir un garde un peu stupide, et

Muḥammad, toujours déguisé, lui tire les vers du nez. Šīḥa envoie Muḥammad prévenir Baybarṣ que ʿArnūs et son oncle sont prisonniers à al-Ṣabība. En chemin, il rencontre son frère Nuwayrid et l'envoie au Caire à sa place. Au village, il confie les enfants à une voisine, et retourne en ville auprès de Šīḥa. Nuwayrid arrive au Caire et prévient Baybarṣ qui lève l'armée des *fidāwīyeh* (car cela ne concerne pas les émirs), et part mettre le siège à la forteresse. Dans le temps, d'autres s'y sont essayés, mais c'est une des forteresses les plus puissantes avec ses canons. Les hommes de ʿĀṣim sortent et se battent contre les *fidāwīyeh.* Šīḥa drogue ʿĀṣim, et Muḥammad le conduit au camp musulman. Puis Šīḥa écrit des lettres de menaces qu'il disperse dans la forteresse. Les soldats croient que les *fidāwīyeh* ont pris la place et s'enfuient. Baybarṣ se rend sur les lieux et inspecte la forteresse ; il délivre ʿArnūs et ses compagnons. Ġuṣayb est envoyé au Caire pour mettre ʿĀṣim en prison. De retour au Caire, ʿArnūs est accueilli par son fils Ḫasān et Ġuṣayb reçoit une charge.

Ṣaqr al-Ḥāyūm Ibn al-ʿUqāb (fol. 38v.)

C'est la fête à Ǧizeh. Les *fidāwīyeh* font des jeux, et on propose à Qalawūn d'en faire autant. Il décline l'invitation. Ibrāhīm se rend compte que le jeu des *fidāwīyeh* risque de mal tourner, et il intervient en prenant part. Mais, personne n'ose tirer son arme face à lui, lorsqu'un cavalier voilé se présente. Ils se battent tout le jour, puis le cavalier s'éloigne. Tous se demandent qui est ce cavalier, et de qui il est le fils. Šīḥa va se charger de savoir. Il va de forteresse en forteresse et aboutit à al-Kahf, la forteresse de Manṣūr al-ʿUqāb. Là, la mère d'al-ʿUqāb lui apprend que son petit-fils voulait être lié à Ibrāhīm, mais que son père ne veut pas encore le présenter à Baybarṣ, car il est trop jeune. La grand-mère en parle à al-Balaṭunusī qui arrive avec les sages pour convaincre al-ʿUqāb qui ne veut rien savoir. C'est alors que le fils, Ṣaqr al-Ḥāyūm, défie Ibrāhīm. Šīḥa emmène Ṣaqr au Caire, et règle l'affaire avec le roi. Tous se rendent à la forteresse d'al-ʿUqāb pour la cérémonie et la fête.

La fille de l'émir Yarlik (fol. 49r.)

Alors que Baybarṣ rentre au Caire en grande pompe, avec toute sa suite, al-Ṭūfrīn, fils d'Aydamur, remarque une jeune fille dans la foule, dont il tombe amoureux. Mais, Ḫalīl (le fils de Qalawūn) et Aḥmad Iskandarūn (le fils de Šāhīn) ont également vu la fille et en sont aussi tombés amoureux.

Al-Ṭūfrīn tombe malade, et le médecin ne sait que faire, bien qu'il pense en connaître la source. Aydamur pense qu'al-Ṭūfrīn se confiera plus facilement à sa mère Durr Mulk. Elle ruse pour lui faire dire qu'il est amoureux, et il lui raconte toute l'affaire. Durr Mulk envoie une entremetteuse à la recherche de la jeune fille. Elle pense que la fille n'est pas pour lui, car elle est d'un rang inférieur, et elle en parle à Aydamur qui lui, n'y voit pas d'inconvénient. Durr Mulk lui dit que le roi sera de son avis à elle. Mais Aydamur tient bon et présente l'affaire à Baybarṣ qui partage l'avis d'Aydamur, mais se doute que Durr Mulk fait des difficultés. Ils s'accordent pour fiancer al-Ṭūfrīn à la jeune fille.

Pendant ce temps, Aḥmad Iskandarūn prend les choses en main et envoie une entremetteuse se renseigner, puis il demande à son père la permission d'épouser. la même jeune fille. Šāhīn accepte, et ils décident d'aller trouver Aydamur pour conclure l'affaire. De son côté, Ḫalīl fait de même et en parle à Ibrāhīm qui accepte, lui aussi, d'aller trouver Aydamur.

137

Le lendemain, Ibrāhīm se rend chez Aydamur, mais al-Ṭūfrīn lui dit qu'il est avec le roi. Ibrāhīm va au *dīwān*, ainsi que Šāhīn ; mais, avant qu'ils aient pu faire leur demande, Baybarṣ fait venir le père de la fille, Yarlik, lui donne une charge, et annonce les fiançailles de la fille avec al-Ṭūfrīn. Ibrāhīm ne dit rien, Šāhīn non plus qui n'en parle pas à son fils. Aḥmad Iskandarūn va trouver Ibrāhīm avec mille dinars pour qu'il intercède en sa faveur. Ibrāhīm lui apprend ce qui s'est passé. Aydamur et Durr Mulk veulent inviter tout le monde à la fête, et Baybarṣ envoie Saʿd faire le tour des forteresses et Ḥayyār faire le tour des villes. Le jour des noces, Aḥmad Iskandarūn prend des mamelouks avec lui, et se dressant devant al-Ṭūfrīn, le frappe de son sabre, et s'enfuit. Al-Ṭūfrīn n'est que blessé mais Baybarṣ ordonne que l'on fasse chercher Šāhīn et Aḥmad Iskandarūn et qu'on leur coupe la tête. Les *fidāwīyeh* décident de désobéir sur l'ordre de ʿArnūs et Ibrāhīm. Šāhīn et Aḥmad Iskandarūn prennent la fuite ; ils sont rattrapés par le fils d'Aybak (que Šāhīn avait autrefois sauvé de l'accusation du meurtre de Šağarat al-Durr) qui, ayant entendu seulement la sentence de mort, les cache dans son palais. Šāhīn s'inquiète, car le fils d'Aybak est marié à la nièce de Durr Mulk. On fait croire à Durr Mulk que le coupable est un *fidāwī*.

Les *fidāwīyeh* annoncent à Baybarṣ qu'ils n'ont trouvé personne au palais de Šāhīn. Durr Mulk finit par découvrir la vérité et, vêtue de son armure, elle va se plaindre à son frère Baybarṣ. Elle lui rappelle qu'il l'a fait venir de chez ses parents

pour la marier à Aydamur, qu'elle a été enlevée et obligée d'épouser un chrétien, qu'elle est restée trente ans en Angleterre rien que pour son fils al-Ṭūfrīn, et qu'elle n'accepte pas que Baybarṣ protège son vizir. Le roi ne ferme pas l'oeil de la nuit, et le lendemain, il ordonne que l'on fouille tous les palais à la recherche de Šāhīn et son fils.

Pendant ce temps, au palais d'Aḥmad al-Turkmānī fils d'Aybak, celui-ci pense que sa femme se doute de quelque chose. Il finit par aller la trouver et lui explique tout. Elle semble d'accord avec lui et écrit un mot pour rassurer Šāhīn. Puis, sur ses conseils, Aḥmad al-Turkmānī se rend chez Ibrāhīm, et tous les deux vont trouver Šīḥa. Šāhīn est fait prisonnier chez les *fidāwīyeh* et Iskandarūn dans la prison d'Alexandrie.

La rébellion d'Iskandarūn (fol. 26r.)

Le moment est venu de nommer un Āġā pour faire le tour des rois de la côte et récolter le tribut. On nomme un Āġā du Ṣaʿīd, Yaʿqūb. Lorsqu'il arrive à Beyrouth, Ǧawān va le trouver, déguisé en marchand de Damas et apprend de lui l'emprisonnement de Šāhīn et de son fils. Il va chercher à en tirer partie. Il se rend à Belgrade, trouver le *babb* Ǧūnīt et lui apprend que sa fille et son petit-fils sont retenus prisonniers à Alexandrie[24]. Ǧawān se rend à Alexandrie seul, car al-Burṭuquš refuse de l'accompagner ; il se fait passer pour un marchand et ouvre boutique. Puis, il se rend chez le gardien de la Citadelle avec qui il devient ami ; il rencontre Iskandarūn, prisonnier sans chaînes, et passe toutes ses soirées avec eux. Un soir, il s'arrange pour donner à Iskandarūn une lettre de son grand-père. Ǧawān lui propose de le faire évader et d'emmener sa mère avec eux. Iskandarūn fait venir sa mère à Alexandrie et lui explique le plan, mais elle refuse de le suivre chez les infidèles, et retourne au Caire. Ǧawān et Iskandarūn partent pour Belgrade.

Lorsque le garde s'aperçoit de la disparition d'Iskandarūn, il part pour le Caire. La mère d'Iskandarūn lui dit qu'elle va écrire à ʿArnūs pour qu'il le ramène. Ayant appris la nouvelle, Ḫalīl, ami d'Iskandarūn, prend des hommes et part pour la Serbie.

A Belgrade, Iskandarūn est reçu en grande pompe par son grand-père. Ǧawān incite Iskandarūn à prendre la ville de ʿArnūs sur laquelle, dit-il, il a autant de droits que lui. Iskandarūn demande une armée à son grand-père, et campe à l'extérieur de la ville. ʿArnūs ayant reçu la lettre de la mère d'Iskandarūn, part avec

[24] Le mariage du vizir Šāhīn et de Mārīna, fille du *babb* Ǧūnīt roi des Bulgares n'est pas dans la recension. Il est vraisemblable qu'il se trouve dans un des fascicules manquants.

Naṣīr et Yaʿqūb al-Hadīr. Arrivé au camp d'Iskandarūn, il entre, déguisé, dans sa tente, et essaie de le convaincre d'abandonner son projet. Iskandarūn va réveiller Ǧawān pour le prévenir ; il drogue ʿArnūs et ses compagnons et les envoie dans la prison de la ville. ʿArnūs fait le parallèle avec sa propre histoire, et se souvient des paroles d'Aydamur qui l'avait accusé d'avoir était élevé au lait de chrétien. Pendant ce temps, Iskandarūn part avec son armée pour al-Ruḫām.

A Belgrade, la Princesse Mārsīl, fille de Ǧūnīt, et sœur de Mārīna (mère d'Iskandarūn) et d'une des femmes de ʿArnūs (al-Manǧīkīya)[25], rend visite à ʿArnūs en prison. Elle lui propose de l'aider. Il fait envoyer une lettre à Baybarṣ par un prisonnier musulman, et une autre à Ismāʿīl. Le prisonnier arrive au Caire, et donne la lettre à Baybarṣ, alors qu'Ismāʿīl arrive et prévient Baybarṣ de l'avancée d'Iskandarūn. Baybarṣ envoie chercher Šīḥa, mais celui-ci étant absent, c'est son fils Muḥammad qui part pour délivrer ʿArnūs. Le roi jure que personne ne plaidera en faveur d'Iskandarūn. Il part avec l'armée pour al-Ruḫām où les fils de ʿArnūs se battent un à un contre l'armée d'Iskandarūn. Ibrāhīm et les *fidāwīyeh* arrivent.

Šīḥa arrive à Belgrade et délivre ʿArnūs et ses compagnons. La princesse Mārsīl décide de les suivre. Le chemin est long car ʿArnūs et ses compagnons ont souffert de la prison et sont fatigués.

Le *babb* Ǧūnīt ayant rameuté toutes les villes et les contrées sous sa gouverne, un colonel tarde à cause de son fils malade. Il finit par se mettre en route avec mille hommes, et tombe sur ʿArnūs qui se bat contre eux. ʿArnūs fatigue lorsqu'arrive Ḫalīl avec ses hommes et sauve la situation. Les chrétiens s'enfuient.

Šīḥa arrive au camp des musulmans et trouve Baybarṣ engagé contre Iskandarūn. Il lui apprend qu'il a délivré ʿArnūs, puis il monte un plan pour que Baybarṣ puisse pardonner à Iskandarūn : il va faire enlever Baybarṣ par des *fidāwīyeh* déguisés en hommes de la forteresse al-Adraʿ, pour faire croire qu'ils veulent délivrer ʿĀṣim. Šīḥa, déguisé en Ǧawān, arrivera alors au monastère où il confiera Baybarṣ à Iskandarūn.

138

Šīḥa attire Baybarṣ au monastère et prétend aller chercher Iskandarūn. Les *fidāwīyeh* droguent Baybarṣ qui se retrouve, croit-il, prisonnier des Adraʿīyeh. Šīḥa se déguise en Ǧawān et ramène Iskandarūn. Les *fidāwīyeh* prétendent vouloir emmener Baybarṣ dans leur forteresse et délivrer ʿĀṣim. Mais Iskandarūn se

[25] Référence à un épisode manquant dans la recension.

retourne contre eux et défend le roi. Sur un signe de Šīḥa, les *fidāwīyeh* prennent la fuite. Šīḥa revient et prétend ne pas avoir trouvé Iskandarūn. Le roi remercie ce dernier et lui pardonne.

Les musulmans attaquent le camp Serbe. Ǧawān se réveille au bruit de l'attaque, et comme d'habitude, al-Burṭuquš rigole.

Qalawūn s'étonne de voir le roi accueillir Iskandarūn amicalement. Ḫalīl arrive, met la princesse à l'abri, et annonce l'arrivée de ʿArnūs qui attaque le camp serbe. Ibrāhīm se joint à lui. Ǧawān et al-Burṭuquš s'enfuient.

ʿArnūs arrive chez Baybarṣ et fait la paix avec Iskandarūn. Šīḥa lui demande de l'accompagner au Caire pour aider à faire la paix entre Iskandarūn et al-Ṭūfrīn. Ḫalīl les devance au Caire avec la princesse Mārsīl qu'il semble bien vouloir garder pour lui. Arrivé aux portes du Caire, Šīḥa veut faire en sorte que Šāhīn soit présent. Il envoie ʿArnūs auprès du roi pour dire qu'il veut rentrer chez lui. Le roi a bien compris ce qui se passe et fait venir Šāhīn qui est réinstauré dans sa charge de Grand Vizir. On entre au Caire et tous accompagnent Šāhīn dans son palais, y compris Aydamur et al-Ṭūfrīn qui se réconcilient avec Iskandarūn.

Al-Amīra Sitt al-Salāṭīn (fol. 24v.)

Ibrāhīm ayant compris que Ḫalīl veut Mārsīl pour lui, il pense à marier Iskandarūn pour qu'il ne se sente pas laissé pour compte. Il en parle à Šīḥa. Pour éviter toute méprise cette fois-ci, ils vont trouver al-Saʿīd, le père de la jeune fille à laquelle Ibrāhīm a songé : Sitt al-Salāṭīn. Al-Saʿīd accepte et, le lendemain, au *dīwān*, Ibrāhīm fait sa demande au roi. L'affaire est conclue. Iskandarūn épouse Sitt al-Salāṭīn, Ḫalīl épouse Mārsīl, et al-Ṭūfrīn peut enfin consommer son mariage.

Le Trésor de ʿAyn al-Damm (fol. 31v.)

Un jour, le *wālī* du Caire arrive au *dīwān* : il a dû séparer deux hommes qui se battaient et les a amenés avec lui. Baybarṣ interroge le premier, laissant l'autre dehors. Il lui raconte son histoire.

Il s'agit d'un marchand, ʿAlī, dont le père était associé à Ǧamāl al-Dīn Šīḥa. A la mort du père, ʿAlī réunit l'argent et part de Damas pour rendre des comptes à Šīḥa. Celui-ci l'invite à rester et lui propose de continuer leurs affaires. Les marchands du Caire le prennent en amitié, et lui suggèrent de rester. Ils lui trouvent même une femme, la fille de Yasīn Āġā al-Tarazī, et lui achètent un maison dans laquelle il s'installe. Au bout d'un an, il rentre un jour chez lui et trouve quelqu'un

d'identique à lui-même, qui lui demande ce qu'il fait là, et ils commencent à se quereller pour savoir qui est bien le maître de la maison et le mari de la femme. C'est alors que le *wālī* arrive et les sépare. On place l'homme dans une salle, et on fait venir le second qui raconte la même histoire. Pour les départager, Baybarṣ fait venir le comptable et lui pose des questions sur ce qu'ils ont fait et mangé la veille. Il fait venir le premier qui répond correctement. Le comptable croit bien que c'est son maître. On fait venir le second et il répond de la même façon. Baybarṣ décide de faire venir le beau-père, mais le test échoue encore une fois. Ibrāhīm suggère de faire venir la femme. Elle les voit séparément, et les reconnaît tous les deux comme son mari. Baybarṣ les fait venir et les fait se déshabiller, mais elle ne peut toujours pas faire la différence. Ibrāhīm la ramène chez elle. Un des deux hommes demande à Baybarṣ de l'accompagner pour lui montrer la preuve qu'il est bien ʿAlī. Le roi le suit et laisse Fāris Quṭāya surveiller l'autre. Ils arrivent au bord du Nil, et Baybarṣ ne se réveille que dans un bateau, avec les deux hommes devant lui, qui rient et le conduisent dans le palais du *babb* Rāfā'īl de Sicile.

Fāris Quṭāya s'apercevant que l'homme a disparu, Ibrāhīm se met à la recherche de Baybarṣ, sans succès. Šīḥa arrive et on le met au courant. Il envoie Ibrāhīm voir si ʿAlī ne se trouve pas dans son échoppe : il y est bien et n'a pas bougé de la journée, et ne comprend rien à l'affaire. Šīḥa propose d'aller trouver Tāğ Nās, d'autant plus que le cuisinier lui raconte qu'alors qu'il avait préparé la table du roi, celle-ci a disparu, puis elle est réapparue avec des plats et des boissons en moins. En revanche, il y a trouvé la bague du roi. Šīḥa se rend à Qanṣala, mais Tāğ Nās n'y est pas.

Pendant ce temps, au palais du *babb* Rāfā'īl, Baybarṣ écoute le *babb* lui raconter son histoire : il a une fille Alfīra que beaucoup de princes demandent en mariage, mais il refuse toujours de la leur donner. Des moines se présentent chez lui et lui racontent leur histoire : un jour est arrivé dans leur monastère un patriarche, Mayṭafūr, qui réclame le monastère comme son bien. Il raconte que son ancêtre, le magicien Dumān a construit ce monastère (Kanz ʿAyn al-Damm). A la mort de cet ancêtre, son fils Dāryūs lui succède, et ainsi de suite jusqu'à ce que le monastère revienne au père de Mayṭafūr, Dūmarīn. Le vizir confirme que le monastère lui appartient effectivement. Rāfā'īl va le trouver et l'invite chez lui. Mayṭafūr tombe amoureux de la fille qu'il demande en mariage. Rāfā'īl n'ose pas refuser et demande conseil à son vizir. Celui-ci lui dit de demander une dot : la bague al-Išāra qui se trouve dans le Kanz ʿAyn al-Damm. Le patriarche, en fait un magicien, se sert du *qalam* et lui dit que cela n'est possible que par l'intermédiaire de Baybarṣ. Mayṭafūr part pour le Caire avec deux mamelouks. Pendant ce temps, Rāfā'īl a une vision : il voit un homme au visage blanc qui lui explique qu'il ne doit pas donner la bague à

Mayṭafūr car il s'en servirait pour soumettre l'Islam. Rāfā'īl se convertit. Le patriarche arrive et prétend, lui aussi être musulman. La table du roi apparaît avec le repas. Baybarṣ mange, mais laisse sa bague sur la table qui disparaît.

Après quelques jours, ils partent pour le monastère et on place Baybarṣ devant la porte du trésor. Mayṭafūr lit des incantations et la porte s'ouvre. Baybarṣ entre et voit un être en cuivre, avec la bague. Il entend une voix qui lui dit de ne pas donner la bague à Mayṭafūr qui s'en servirait pour asservir son pays et l'Islam. Mayṭafūr demande à Baybarṣ s'il a la bague. Baybarṣ répond que oui, il ouvre la main ; la bague s'envole au dehors, et la porte se referme sur Baybarṣ La voix dit alors à Baybarṣ qu'il devra rester là un an complet. Il lui montre où faire ses ablutions et où manger.

139

La Chevauchée du *babb* Rāfā'īl

Mayṭafūr donne la bague à Rāfā'īl comme dot pour sa fille que Rāfā'īl répugne toujours à lui donner. Son vizir lui dit que seul Ǧawān peut le tirer d'affaire. Il fait croire à Mayṭafūr qu'à la suite d'un vœu de sa femme, alors enceinte, sa fille ne peut être mariée que par Ǧawān. Le magicien veut le faire venir, mais celui-ci est à la chasse avec le duc al-Ṣadīm. Le soir, al-Burṭuquš ne trouve pas Ǧawān qui a disparu, et lui-même s'envole devant les gens étonnés. Ǧawān arrive auprès de Mayṭafūr qui lui annonce que Baybarṣ est prisonnier à Kanz ʿAyn al-Damm, et Ǧawān se souvient d'avoir lu cela dans *Kitāb al-Yūnān*. Rāfā'īl demande à Ǧawān de le débarasser du magicien à qui il ne veut pas donner sa fille. Il accepte à condition que Rāfā'īl parte en guerre contre l'Islam. L'armée se met en route.

Badr al-Ġafīr prévient ʿArnūs qu'une armée de Sicile arrive. ʿArnūs se met sur le pied de guerre, mais à l'aide du magicien, Ǧawān prend al-Ruḫām, et les fils de ʿArnūs doivent fuir à Brousse où al-Qara Aṣlān comfirme que Baybarṣ a bien disparu.

Le magicien prépare un charme : il installe des figurines en rang et, par magie, leur donne une taille normale et les envoie au champ de bataille. Les musulmans les prennent pour de vrais soldats. Lorsqu'ils attaquent, ils se retrouvent prisonniers de Mayṭafūr. Le troisième jour, ʿArnūs n'envoie personne au combat et, dans la nuit, il part avec son armée pour Alep. Ǧawān et Mayṭafūr prennent Brousse.

ʿArnūs ne veut pas faire venir Aḥmad Šalāmiš qui a pris la place de Baybarṣ au Caire, mais celui-ci a vent de ce qui se passe. Il va trouver Masʿūd Bayk et se

rend à la forteresse al-Bāra rejoindre ʿArnūs. Ils décident de repartir en campagne, mais le magicien les repousse, et ils doivent s'enfuir pour al-Maʿarra, puis de là à Hama et Homs, sur les conseils d'Ibrāhīm, pour se mettre sous la protection de Ḫālid Ibn al-Walīd. Lorsque l'armée italienne arrive, al-Burṭuquš tente de prévenir le magicien qui se fait construire un mirador ; de là, il lance du sable magique, mais le sable se retourne contre son armée. Le magicien demande alors à Rāfā'īl de se servir de la bague, car lui ne peut plus rien. Rāfā'īl frotte la bague et un génie en sort à qui il demande chaque jour la tête de cent soldats musulmans. Mais le génie lui dit qu'il ne peut verser le sang des musulmans. Rāfā'īl lui demande alors de les faire prisonniers. Le lendemain il se rend sur le champ de bataille et fait prisonniers tous les musulmans.

Ḫātim al-Muqābala (fol. 20r.)

Histoire des deux bagues : l'une, Ḫātim al-Išāra, vient d'un frère mauvais, l'autre, Ḫātim al-Muqābala, d'un frère bon, pour lui faire opposition. Šīḥa, qui est arrivé au camp musulman, donne des nouvelles du roi : il en a encore pour quatre mois. Tout pourra se régler en son temps. Il veut emmener Ibrāhīm avec lui en Sicile pour délivrer le roi, car lui seul peut s'emparer de l'autre bague. Šīḥa envoie Ibrāhīm l'attendre à al-Ṭūna pendant qu'il va prévenir ʿAlī al-Baṭarnī de préparer son navire et de les rejoindre en Sicile. Il va aussi prévenir Tāǧ Nās. Il rejoint Ibrāhīm et tous deux arrivent en Sicile. Le soir, ne pouvant pas dormir, Šīḥa se rend près du palais et entend des voix de femmes qui jouent à « Šīḥa et Ǧawān ». Il s'approche de la fenêtre et parle. Les femmes s'enfuient, sauf la princesse Alfīra, fille de Rāfā'īl qui l'attendait : ayant eu une vision, elle s'est convertie à l'Islam et al-Ḫiḍr lui a annoncé l'arrivée de Šīḥa. Ce dernier et Ibrāhīm prennent la place d'un prêtre et d'un sacristain, et logent au palais. Le jour venu, ils se rendent au monastère pour délivrer le roi. Là, ils ne trouvent personne, si ce n'est Tāǧ Nās qui les attend. On ouvre la porte et le roi est délivré, mais aveugle. En chemin, ils rencontrent Nuwayrid qui les guide. Il tombe amoureux de la princesse et demande à Ibrāhīm d'intercéder pour lui. Ils se rendent au Kanz Mūsā et Baybarṣ, avec l'aide de Tāǧ Nās, s'empare de la bague al-Muqābala. Il a retrouvé la vue, et tous retournent à Tripoli, puis de là, à Homs. La situation est désespérée. Ǧawān découvre tous les pouvoirs de la bague et fait apparaître le génie lui commandant la destruction de l'Islam.

Le nuit, al-Maṭrada (femme *ǧinnīya* de Šīḥa) arrive pour prévenir Šīḥa. Ayant su par Tāǧ Nās ce qui se passait, elle s'est mise en route et a rencontré sept tribus de *ǧinn-s* qui s'apprêtent à détruire l'Islam, mais en pleurant sur son sort. Šīḥa

lui dit qu'ils possèdent l'autre bague, mais elle répond qu'elle ne fonctionne qu'en présence de la bague de Rāfā'īl. Šīḥa prévient le roi qui se déguise et part pour le camp de Rāfā'īl, demandant à Ibrāhīm d'arriver le matin avec l'armée. Il entre au *dīwān* et affronte Rāfā'īl qui tente en vain de se servir de la bague. Baybarṣ sort la *nimša*[26] de Bādīs et coupe la tête de Rāfā'īl. Pendant la bataille, arrive ʿImād qui a repris Alep. La victoire est aux musulmans, et Ǧawān et al-Burṭuquš s'enfuient.

Baybarṣ retourne au Caire et où il a promis de construire une mosquée. Après avoir cherché un endroit propice, il la fait construire près de la demeure des *fidāwīyeh.* Il assiste à la construction. Mais bientôt l'argent lui manque, et il ne sait où emprunter. Il voit le roi al-Ṣālīḥ Ayyūb en rêve qui lui dit de sortir du Caire et de se rendre à tel endroit où il trouvera la part qui lui revient. Le lendemain, il s'y rend et voit un âne et des chameaux transportant des pièces d'or, sans leur propriétaire. Il les ramène chez lui et s'enquiert auprès du *qāḍī* pour savoir ce que l'on doit faire dans une telle situation. Il doit attendre trois ans, mais il peut, en attendant, emprunter l'argent. La construction de la mosquée continue. Un jour, en faisant le tour du chantier au moment du repas, il voit un ouvrier qui mange de la terre. Il le fait venir, et l'ouvrier lui raconte comment, un jour, il est tombé sur une porte et sur un trésor : il a rempli des sacs qu'il a mis sur ses chameaux et son âne, mais il y en avait encore, et de retour au trésor, la porte s'est refermée sur lui, et une voix lui a dit qu'il devrait rester dix-neuf jours enfermé. Par la suite, il a appris la trouvaille du roi et s'est fait embaucher sur le chantier. Pour lui, le trésor appartient à Baybarṣ. Le roi lui rend ses bêtes et le récompense, et on termine la construction de la mosquée.

On rase la barbe de Ǧawān (fol. 55r.)

Arrive au *dīwān* le gardien du port d'Alexandrie qui se plaint que sa fille a disparu. Le roi l'envoie à Šīḥa qui lui pose des questions. Il a récemment reçu un certain Naṣrūn, un marchand, probablement un anglais. Šīḥa le renvoie à Alexandrie et fait le tour des villes de la côte, déguisé en patriarche. Il entend dire que Ǧawān est passé par Tripoli et se trouve à présent à Šawā. Il rencontre al-Baṭarnī et lui dit de s'y rendre avec son bateau. Šīḥa, pour aller plus vite, fait appel à ʿAbd Allāh. A Šawā, il apprend que Ǧawān et la fille sont là.

Explications : Naṣrūn ayant rencontré la fille du gardien chez son père à Alexandrie, il a parlé d'elle au roi de Šawā, Santūšā.

[26] Une arme magique trouvée par Baybarṣ dans le palais de Bādīs (voir fascicule 9).

Santūšā demande à Naṣrūn de lui amener la fille. Naṣrūn retourne à Alexandrie avec deux acolytes et enlève la fille (Fāṭima). Mais, une fois dans le harem du roi, elle prétend devenir folle. Les médecins ne peuvent rien pour elle, et on fait venir Ǧawān qui ne fait que la tourmenter encore plus.

Lorsque Šīḥa apprend cela, il se déguise en vieille femme et va trouver le roi. Il lui dit qu'il peut guérir sa fille, à condition de la mettre quelque part en bord de mer, et que l'on interdise à Ǧawān de s'approcher d'elle. Cela fait, Šīḥa va trouver la fille et se révèle à elle. Il lui dit de prétendre qu'elle se remet peu à peu, jusqu'à l'arrivée du navire conduit par ʿUmar Ibn al-Ǧazzār. Šīḥa fait inviter le roi, cinq vizirs, et Ǧawān par Fāṭima. Il les drogue et les emmène sur le bateau et là, leur rase la barbe. A Alexandrie, il laisse Faṭima, et rejoint le Caire avec ses prisonniers. Il se déguise en marchand d'esclaves et remet les prisonniers à Baybarṣ pour qu'il les fasse travailler à la construction de la mosquée. Al-Burṭuquš fait signe à Ibrāhīm qui prévient Baybarṣ. Après quelques jours de travaux forcés, Baybarṣ les fait venir au *dīwān*. Santūšā lui dit qu'il pensait que Fāṭima était une esclave non musulmane. Baybarṣ les laisse partir. Ǧawān part pour la côte, réfléchissant à ce qu'il pourrait faire pour venger sa barbe rasée.

Kūḫ al-ʿAǧam (fol. 17r.)

Un jour, deux marchands *ʿaǧam* arrivent au *dīwān* et se plaignent qu'ils ont été dépouillés de leur argent et chassés de Kūḫ al-ʿAǧam par le roi et son vizir. Le roi est un mage. Réfugiés chez les musulmans, les deux marchands se sont rendus chez le fils de ʿArnūs, Naṣrīn, puis chez ʿArnūs qui les a envoyés voir Baybarṣ. Celui-ci les confie à Šāhīn. Mais Ibrāhīm, au *dīwān*, émet un doute sur la véracité de leur dire. Le soir, Iskandarūn propose d'emmener les marchands chez Ibrāhīm. Celui-ci est absent, et rend visite à Baybarṣ à qui il explique que Saʿd n'arrête pas de se moquer de lui car son père et son grand-père sont *ʿaǧam*, et qui plus est, ce sont eux qui sont les maîtres de Kūḫ al-ʿAǧam. Ibrāhīm veut s'y rendre pour voir ce qui se passe, et il demande au roi de dire à Saʿd qu'il est allé voir Aḥmad Šalāmiš à Asyūt. Ibrāhīm rentre chez lui et trouve Iskandarūn et les marchands. Il leur dit qu'il va s'occuper de l'affaire. Il leur donne de l'argent pour qu'ils rentrent chez eux, en attendant qu'il leur ramène leur bien. Ils restent trois jours chez Šāhīn, puis retournent dans leur pays.

Ibrāhīm se rend chez son père et lui explique l'affaire. Ḥasan lui dit qu'en effet, l'argent de Kūḫ al-ʿAǧam n'est pas rentré depuis deux ans. Au bout de dix

jours, Ibrāhīm part pour Damas voir son maître, puis il part pour Kūḫ al-ʿAğam, déguisé en *ʿağamī*. Un soir, un paysan le reconnaît et l'invite chez lui, et lui explique la situation. Deux ans auparavant, leur roi étant mort, ʿAbd Šams, roi tartare, a pris le pouvoir avec son vizir Naǧm, le magicien. Mais, celui-ci le prévient qu'un homme, envoyé par Baybarṣ, arrive pour s'occuper de lui après la plainte des marchands. Il fait faire des figurines à l'image d'Ibrāhīm, qu'il place à toutes les portes de la ville. Le paysan lui raconte comment il a su toute l'histoire en apportant régulièrement des oeufs pour le roi. Depuis, il observe et attend Ibrāhīm pour le prévenir. Ibrāhīm reste chez lui quelques jours, puis il l'accompagne jusqu'à la ville. Il monte sur les remparts avec son *mafrad*, et entre dans la ville. Il se réfugie dans un temple, mais il est aperçu. L'alerte est donnée et il s'enfuit et se réfugie dans la boutique d'un restaurateur qui n'est autre que Šīḥa. Celui-ci l'emmène, déguisé en femme, dans une maison à l'extrémité de la ville. Pendant ce temps, on le cherche en vain. Le roi demande à son magicien de le retrouver. Šīḥa va prévenir Ibrāhīm et use d'un stratagème pour qu'il ne soit pas repéré. Le magicien lance le sable, mais ne peut voir où se cache Ibrāhīm. Šīḥa rentre à la maison et imagine un autre stratagème, qui fait croire au magicien qu'Ibrāhīm est en dehors du pays.

Saʿīd al-Ǧāriḥ, le frère d'Ibrāhīm (fol. 41r.)

Ibrāhīm ne craignant plus d'être trouvé se rend au palais, où il entre grâce à son *mafrad*. Là, il rencontre un colosse noir qu'il prend pour un démon, et qui lui dit vouloir le conduire à sa mère. Elle lui apprend qu'elle était servante de Šamṭa et qu'elle a épousé son père Ḥasan, et que le colosse noir est son demi-frère, Saʿīd al-Ǧāriḥ. Il le conduit jusqu'à la chambre du Šāh ʿAbd Šams. Ibrāhīm le réveille. L'autre plaide pour qu'il lui laisse trois jours pour quitter le pays avec son armée. Il veut acheter son sang avec un coffre qu'il montre à Ibrāhīm et qu'il lui demande d'ouvrir. Au moment où il s'apprête à le faire, Ibrāhīm entend Šīḥa qui lui ordonne de couper immédiatement la tête de ʿAbd Šams. Ibrāhīm tire son épée, et lui coupe la tête. Šīḥa montre à Ibrāhīm que le coffre contient un mécanisme préparé par le magicien: lorsqu'on l'ouvre, il tire deux flèches empoisonnées, c'est Tāǧ Nās qui l'a prévenu. Saʿīd fait le ménage dans le pays en poursuivant et en tuant tous les soldats de ʿAbd Šams. Ibrāhīm réunit le *dīwān* et nomme un des dignitaires pour gouverner le pays. Puis il prend l'argent des marchands baffoués et part avec Saʿīd pour le leur rendre. En chemin, ils rencontrent Šamsayn Šāh, le frère de ʿAbd Šams, avec son armée qui vient pour venger la mort de son frère. Un officier s'approche d'eux pour le leur signifier, et Saʿīd lui coupe la tête. Une bataille inégale s'engage, mais bientôt, Saʿd arrive en éclaireur et annonce à Ibrāhīm que ses quarante-et un-fils

arrivent pour se battre à ses côtés. Toute l'affaire vient de Halawūn qui, ayant appris la mort de ʿAbd Šams, a incité son frère à le venger. Ibrāhīm trouve Šamsayn et lui coupe la tête. Šīḥa arrive et annonce que Halawūn a été arrêté et envoyé auprès du Šāh Mūrad à Šamsayn. Là, Ibrāhīm rend l'argent aux marchands. Halawūn demande à Mūrad d'intercéder pour lui. Šīḥa conseille Ibrāhīm qui demande à Halawūn de cesser toute prétention et tout tribut sur Kūḫ al-ʿAğam, en échange de la vie sauve. Halawūn accepte. Tous rentrent à Alep, puis Damas, puis Azruʿ, où Ḥasan accueille son fils Saʿīd. La mère de Saʿīd rejoint al-Šamṭā. Puis Ibrāhīm, Saʿīd et leurs hommes partent pour le Caire.

Ibrāhīm présente son frère à Baybarṣ qui lui demande la tête d'un bédouin de Ġayḍ al-Ḥalā. Il s'y rend et se bat contre le bédouin. En fait, il s'agit de Baybarṣ qui voulait le tester. Les *fidāwīyeh* pensent qu'il faudrait rattacher Saʿīd à Mūsā, car depuis plusieurs années, tous les nouveaux *fidāwīyeh* deviennent des fils d'Ibrāhīm. Saʿīd a deviné par lui-même que le bédouin était Baybarṣ. Celui-ci lui donne une charge et Šīḥa propose que tous se retrouvent chez lui pour le pacte entre Saʿīd et Mūsā.

Arrivent au *dīwān* des derviches qui demandent la permission de faire le pèlerinage. Ils veulent aussi que l'on restaure le mausolée de l'ancêtre de Baybarṣ (Ibrāhīm al-Adham). Baybarṣ envoie Fāris Quṭāya s'en occuper.

141

Le *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl

Une nuit, Ibrāhīm est réveillé par un bruit sur la terrasse. Il s'agit d'un homme qui tente de s'introduire dans le palais. La nuit est agitée à la poursuite de cet homme qui n'est pas seul. Le lendemain, des *fidāwīyeh* ont disparu. Baybarṣ demande à Ibrāhīm et ses hommes de les rechercher. Ils y passent toute la journée, en vain. Le lendemain matin, d'autres *fidāwīyeh* ont disparu. Baybarṣ, furieux, se déguise en kurde et part dans les rues du Caire. Là, près de la porte al-Zawīla, il voit dix hommes dont il pense que ce sont les malfaiteurs. Mais leur chef s'aperçoit que Baybarṣ les suit, et il l'interpelle. Ils se battent pendant six heures, puis se séparent. Baybarṣ rentre chez lui, épuisé. Le lendemain, au *dīwān*, il demande des nouvelles aux *fidāwīyeh.* Puis on s'aperçoit que Saḫr a disparu. Les *fidāwīyeh* voudraient en savoir plus sur l'intrus; Baybarṣ leur explique sa manière de se battre, et les *fidāwīyeh* reconnaissent là ʿAlī Ġuwayl, fils de la sœur de Maʿrūf, ʿUlayyā (fille de Ğamr).

Explications : du temps de Ǧamr, celui-ci avait un ennemi, Qays al-Salṭī, avec qui il se battait sans arrêt. Un jour, Qays lui prend la forteresse de Ṣahyūn. La fille de Ǧamr, ʿUlayyā, s'enfuit avec son fils qu'elle laisse dans la forêt. Lorsque Ǧamr reprend la forteresse, ils partent à la recherche du fils de ʿUlayyā et ils le trouvent alors qu'une *ġūla* l'allaite. Ils le ramènent, mais en grandissant, il ressemble de plus en plus à un *ġūl*, et on l'appele Ġūwayl. On lui donne la forteresse de Bazāʿā, et il part à la recherche de Maʿrūf lorsque celui-ci disparaît.

Arrive au *dīwān* Šāhīn, le lieutenant de ʿImād, qui annonce que Ġūwayl a emmené ʿImād dans sa forteresse. Arrivent des compagnons d'Aḥmad Šalāmiš qui, lui aussi a été enlevé, ainsi que Maʿrūf Ibn ʿArnūs, al-Ǧamāhirī, et Nāṣir al-Dīn al-Ṭayyār. Baybarṣ est furieux. Arrive Šīḥa qui voit que des ismaéliens manquent au *dīwān*. Šīḥa se fait enlever par Ḫālid al-Bazāʿī (lieutenant de la forteresse Bazāʿa de Ġuwayl) qui le conduit à Ġūwayl. Il se retrouve prisonnier avec les autres. Ġuwayl fait rapporter le manteau de Šīḥa comme signe pour Baybarṣ qu'il a été enlevé.

Au *dīwān*, Baybarṣ remarque un homme habillé en kurde, de la suite de ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī. Baybarṣ fait venir ʿIzz al-Dīn en secret, et lui demande qui est cet homme. ʿIzz lui dit qu'il s'agit d'un cousin qui est avec lui depuis deux mois, et qui désire se rendre au Ḥiǧāz. Apparemment, il ne le connaissait pas, et aucune lettre ne l'accompagnait. Le roi lui demande de ne pas parler de leur entrevue. Il fait venir Ḥayyār Ibn Muhannā et l'envoie auprès de l'oncle de ʿIzz (al-Manlā Muḥammad) avec une lettre qui lui demande si son fils (al-Manlā Aḥmad) est avec lui et si oui, de l'envoyer après de Baybarṣ avec Ḥayyār, car il veut le faire Emir du pèlerinage. On fait venir le fils, qui part avec Ḥayyār. Ils arrivent au palais de Baybarṣ la nuit et le roi remarque la ressemblance d'al-Manlā Aḥmad avec l'homme de la suite de ʿIzz. Il lui pose une série de questions, et apprend que Aḥmad voulait effectivement partir pour le Ḥiǧāz, mais une maladie l'en a empêché. Il lui dit qu'un *muqaddam*, ʿAlī, de la forteresse de Bazāʿa était présent, et connaissait son intention. Il raconte comment il a connu ce ʿAlī :

Près de chez eux, il y a une vallée sur la route qui mène à la ville. Or, la présence d'un lion féroce bloque la route, et les gens se plaignent du détour qu'ils doivent faire. Muḥammad dit que seul Ibrāhīm avec Ḏū al-Ḥayāt pourrait les en débarrasser. Alors se lève le *muqaddam* ʿAlī qui conteste le droit d'Ibrāhīm à Ḏū al-Ḥayāt car il est fils d'un *ʿağamī*, et l'épée aurait dû revenir à un ismaélien de la lignée de Maʿrūf. Il se rend dans la vallée et tue le lion. Puis il reste l'invité d'al-Manlā Muḥammad, et pose des questions sur Šīḥa. Al-Manlā Muḥammad lui raconte comment Šīḥa a délivré Maʿrūf, et il lui parle aussi de ʿArnūs. ʿAlī est furieux et veut semer la zizanie parmi les ismaéliens. En attendant, il instruit le fils

d'al-Manlā Muḥammad au maniement des armes. Après avoir appris les intentions d'al-Manlā Aḥmad, il part avec ses hommes.

Baybarṣ confie Aḥmad à Fāris Quṭāya, et prévient les *fidāwīyeh* de venir en armes au *dīwān*. Là, ʿAlī se rend compte de ce qui se passe et attaque le roi. Ils se battent pendant une heure et Baybarṣ finit par le faire tomber d'un coup de *litt*. On le met en prison, mais Ḫālid parvient à le faire évader. ʿAlī veut le roi. Ḫālid lui ramène al-Saʿīd et, en revenant au Caire, il finissent par s'emparer de Baybarṣ qu'ils emmènent avec son fils dans la forteresse. ʿAlī envoie alors un message aux rois de la côte.

La soumission du *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl (fol. 36v.)

Tāğ Baḫt convoque le *dīwān* et décide d'écrire à ʿArnūs. Celui-ci part pour la forteresse de ʿAlī avec Ismāʿīl, avec l'intention de discuter avec lui ; mais ʿAlī les drogue et ils se retrouvent prisonniers avec le roi, Šīḥa et les autres. Pendant la nuit, ʿAlī voit son grand-père Ğamr et son oncle Maʿrūf en rêve, qui lui reprochent ce qu'il a fait. Honteux, il fait venir le lieutenant al-Ḥarīrī et lui dit qu'il va voir le tombeau de Ğamr à Yānisa, et lui demande de délivrer les prisonniers. Avant, il se rend à Ṣahyūn où il explique ce qui s'est passé à ses tantes. Al-Ḥarīrī délivre Baybarṣ et ses compagnons, et ils se rendent à Ṣahyūn, puis Baybarṣ part pour Ğabala pour voir comment la reconstruction du tombeau de son ancêtre avance.

Au moment où al-Ḥarīrī délivre les prisonniers, Ḫālid qui dormait se réveille et se rend compte de ce qui se passe. Il veut continuer la rébellion. Il prend dix hommes et devance Baybarṣ à Ğabala. Ils tuent les derviches et prennent leur place. Lorsque Baybarṣ arrive, ils le droguent et l'emmènent avec eux. En chemin, ils rencontrent ʿAlī et ils cachent Baybarṣ dans la forêt pour qu'il ne le voie pas. Ils font croire à ʿAlī que Baybarṣ veut le faire arrêter comme il a fait arrêter tout le monde dans sa forteresse. Soudain Ibrāhīm se dresse devant eux. Ḫālid et ses hommes s'enfuient, laissant Ibrāhīm et ʿAlī se battre. Mais Ibrāhīm sait que ʿAlī s'est repenti, et bientôt le combat cesse. Ils partent à la recherche de Ḫālid, et retournent à Ğabala où ils apprennent ce qui s'est passé. En chemin, ils rencontrent un tavernier qui se plaint que Ḫālid lui doit de l'argent. En fait, il s'agit de Šīḥa qui a fait prisonniers Ḫālid et ses hommes. Tous partent pour Lattaquié où ʿArnūs et ʿImād se trouvent déjà, ayant appris l'insurrection de Ḫālid. Celui-ci et ses hommes sont exécutés. ʿAlī obtient la permission d'aller visiter le tombeau de son grand-père Ğamr, et les *fidāwīyeh* retournent au Caire avec Baybarṣ, ou chez eux, selon le cas.

La Princesse Mārğulīnā (fol. 51v.)

Une nuit, Ibrāhīm voit son grand-père Ğamr en rêve, qui lui dit avoir reçu la visite de ʿAlī, et lui reproche de ne jamais lui rendre visite. Ibrāhīm raconte son rêve au roi qui lui dit d'y aller, et de revenir avec ʿAlī. Ibrāhīm part avec Saʿd pour Yānisa, visite le mausolée de Ğamr, et cherche ʿAlī sans le trouver. Ils arrivent à Ğazā'īr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā, et là, ils voient ʿAlī prisonnier, que l'on emmène pour être exécuté, car il a tenté de violer la princesse. Ibrāhīm coupe la tête de l'officier en charge, et Saʿd délivre ʿAlī. Ils se battent pendant vingt-quatre heures. Le prieur du monastère dit au *babb* qu'il peut arrêter le combat en disant une messe. Il fait un signe à Ibrāhīm d'arrêter, car il s'agit de Šīḥa qu'Ibrāhīm reconnaît, et il les emmène au monastère, prisonniers. Là, ʿAlī raconte comment il a rencontré la princesse entrant dans l'église, et comment il est entré dans le palais la nuit. La princesse se réveille, lui demande ce qu'il fait là, et il lui dit qu'il voudrait qu'elle soit musulmane pour l'emmener avec lui. Elle lui fait apporter à manger et le drogue, et il se réveille emprisonné. Saʿd, comme d'habitude a faim, et Šīḥa arrive avec le repas.

142

Šīḥa prétend au *babb* al-Kund Farūn, père de Mārjulīnā, que sa fille doit le rejoindre au monastère. Là, elle lui apprend, à sa surprise, qu'elle s'est convertie grâce à l'intervention de Ğamr. Šīḥa leur dit de partir. Ils passent par la Sibérie où le froid et la neige intenses leur font chercher refuge. Mais les portes de la ville sont fermées, et Saʿd est désemparé à cause de la neige. Puis, les portes s'ouvrent et des hommes, pensant qu'il s'agit de Saints qu'ils attendent, les conduisent à l'église et les nourrissent pendant plusieurs jours. Lorsque la neige arrête de tomber, Ibrāhīm pense reprendre la route. Le patriarche arrive et se révèle être Šīḥa. Il leur donne des provisions, et leur indique le chemin de la mer. Là, ils s'embarquent pour Constantinople, puis de là, rejoignent Lattaquié et Ṣahyūn. ʿAlī prépare une bannière avec le nom de Šīḥa en lettres d'or. Tout a été préparé pour son mariage avec Mārjulīnā, car Šīḥa est déjà passé par là et a prévenu toutes les forteresses. Baybarṣ invite ʿAlī à se rendre au Caire, où il le fait capitaine de la forteresse Bazāʿa, et lui donne un siège au *dīwān*.

La bataille de Ṣūr (fol. 8v.)

Un jour, le roi se promène déguisé dans les rues du Caire, et il voit un prisonnier qui se plaint en particulier du hammam de Ṣūr. Intrigué, Baybarṣ l'invite et le prisonnier lui raconte qu'à Ṣūr, le *babb* al-Dakmīn a fait construire un hammam avec une fresque où figure Baybarṣ, et il fait cracher sur lui les gens qui entrent. Un homme a acheté le prisonnier pour qu'il se rende au Caire et prévienne Baybarṣ. Depuis son arrivée, il se tient au carrefour des rues en espérant attirer l'attention de Baybarṣ. Celui-ci décide l'aller à Ṣūr, vérifier par lui-même.

Explications sur la construction du hammam de Ṣūr : la fille du *babb* de Ṣūr Ǧānīnā est malade, et rien n'y fait. Ǧawān arrive et dit qu'il peut la guérir, mais fait promettre au *babb* de construire un hammam. La fille guérit. Ǧawān fait constuire le hammam par les prisonniers musulmans de la côte. Il fait faire des fresques et explique au *babb* que les Anciens sont furieux contre Baybarṣ. Il achète un prisonnier musulman et l'envoie au Caire car il veut que Baybarṣ apprenne ce qui se passe. Il sait qu'il va venir et demande qu'on le prévienne si un homme ressemblant à son portrait sur les murs du hammam se présente.

Baybarṣ arrive, entre au hammam où on le fait cracher sur son portrait. Il se lave et se rend compte qu'il est seul, que ses vêtements ont disparu, et que les gens regardent par les fenêtres du hammam. Puis Ǧawān entre et fait conduire Baybarṣ prisonnier devant le roi. On s'apprête à l'exécuter lorsqu'il aperçoit Badr al-Ġafīr. Le roi lui fait signe de ne rien faire et de prévenir l'Islam, mais Badr s'approche et coupe la tête du bourreau, puis se bat comme un lion, mais finit par être pris. Al-Burṭuquš conseille au *babb* de ne pas les exécuter, mais de les mettre en prison. Ǧawān n'est pas d'accord car il craint que Šīḥa et ses fils ne viennent les délivrer. On les met en prison, dans un cachot sous la mer. Badr dit au roi de ne pas s'inquiéter car son lieutenant Nāhid était avec lui et ira prévenir le Caire.

Pendant ce temps, Ibrāhīm s'inquiète de l'absence du roi et se renseigne auprès d'al-Saʿīd et de Fāris Qutāya qui lui présente le prisonnier qui lui raconte son histoire. Ibrāhīm part pour Ṣūr. Là, il rencontre Mūsā, prévenu par Nāhid, qui part aussi pour le Caire. Nāhid croit que Baybarṣ et Badr sont morts, et il l'annonce à al-Saʿīd. Aḥmad Šalāmiš arrive et prend les choses en main. Puis, Saʿd arrive avec une lettre d'Ibrāhīm. Le roi ne peut être que prisonnier. Aḥmad lève l'armée et laisse al-Saʿīd gouverner au Caire. Il part pour Alexandrie où il prend la mer, et arrive devant Ṣūr. Les consuls ont prévenu al-Dakmīn. Ǧawān lui dit de ne pas s'inquiéter. Chaque jour, un régiment de mamelouks part se battre. Lorsque c'est le tour des *fidāwīyeh*, les hommes de Ṣūr ne sortent pas de la ville. Cela dure cinq semaines.

La Conquête de Ṣūr (fol. 31v.)

Qalawūn demande à son fils Ḫalīl de prendre la ville. Pendant ce temps, la princesse Ǧānīnā a une vision et elle se convertit. Elle tue le *silāḥdār* de son père, prend ses vêtements et son armure, et va se battre contre Ḫalīl. Sur le champ de bataille, elle lui dit qui elle est, et qu'elle peut l'aider à prendre la ville. Ils se battent pour la forme et chacun retourne dans son camp. Ǧawān se doute qu'il se passe quelque chose lorsque ʿĪsā (le *silāḥdār*) ne vient pas chercher sa récompense. Ḫalīl prévient Šalāmiš. Le lendemain, il se fait prendre prisonnier par Ǧānīnā. Mais Ǧawān veille et prévient le *babb* qu'il s'agit de sa fille, et non pas de ʿĪsā. On arrête Ǧānīnā et Ḫalīl, et on les envoie par la mer à Constantinople. Mais leur bateau est intercepté par ʿArnūs qui, prévenu par al-Saʿīd, se rendait à Ṣūr. Il les délivre et les ramène au camp musulman. Ǧanīnā dit où se trouve le roi, et Šalāmiš exige de ʿAlī al-Baṭarnī qu'il le délivre. Mais ʿAlī ne voit pas comment faire. Il prévient Ibrāhīm, et ils vont trouver Šīḥa qui monte un plan. Il part en mer avec al-Baṭarnī et arrive à pénétrer dans la forteresse où est enfermé Baybarṣ. Il passe par une fenêtre et attend l'arrivée de celui qui apporte à manger. Il le neutralise et entre dans le palais, où il s'immisce parmi les serviteurs. Il arme ainsi Badr et Baybarṣ, et ils sortent de leur cachot. Mais Ǧawān finit par repérer Šīḥa avant qu'ils ne sortent du palais et n'ouvrent la porte de la ville. Ils doivent se battre seuls.

Les musulmans qui attendaient que les portes de la ville s'ouvrent, sont surpris de voir qu'on leur tire des boulets de canon. Ils ne peuvent pas s'approcher de la porte. Mais arrive Faḍl al-Dīn ʿIzz al-Adraʿī de la forteresse al-Sabība qui ouvre la porte et délivre Baybarṣ et Badr. Puis il retourne dans la forteresse, en laissant deux de ses hommes déguisés en ismaéliens pour qu'ils lui rapportent les intentions de Baybarṣ à son égard, car il espère devenir sultan des forteresses.

De retour dans sa forteresse, Faḍl réunit ses six frères et leur dit qu'il espère recevoir comme récompense la souveraineté des forteresses. ʿĀṣim lui dit qu'il se fait des illusions. Faḍl décide de se rebeller et prépare la forteresse, puis, impatient, veut se rendre au Caire, déguisé, pour voir où en est l'affaire.

Retour en arrière : après un désaccord avec Maʿrūf, Faḍl était parti servir le fils de Halawūn, Abrahā[27]. A son retour, il trouve la situation que l'on sait. Il n'est toujours pas réconcilié avec les *fidāwīyeh*, et ses frères lui conseillent de prendre Ṣūr pour le roi.

[27] Voir fascicule 18.

Au camp, le roi fait pendre le *babb* à la porte du hammam. Il demande où se trouve celui qui l'a sauvé. On lui explique qu'il n'est pas ismaélien, et que, après la colère de Maʿrūf contre lui, il a été chassé de toutes les forteresses. Baybarṣ partage le butin et fait garder la part de Faḍl.

143

Manque folio 2.

Faḍl al-Dīn chef du clan al-Adraʿ

Il semble qu'au *dīwān*, en l'absence de Šīḥa, les *fidāwīyeh* dénient à Faḍl le droit à la souveraineté. Faḍl entre seul au palais de Baybarṣ, la nuit, et le menace dans son lit, puis retourne dans sa forteresse. Baybarṣ est furieux, mais Šīḥa lui conseille de ne rien dire, et de faire parvenir un lettre à Faḍl par Ibrāhīm. Pendant ce temps, lui s'occupe de l'affaire.

Šihāb al-Dīn Ḥadīd s'inquiète pour Ibrāhīm, parti avec Saʿd, et s'en ouvre au roi qui prend cinquante hommes et suit Ibrāhīm. Ce dernier arrive à la forteresse et trouve porte fermée. On ouvre et on le fait entrer. Il dit à Saʿd de prévenir le roi s'il ne revient pas. Il se présente devant Faḍl et veut le faire lever pour recevoir la lettre du roi. Faḍl refuse et les choses se gâtent. Ils se battent à l'extérieur de la forteresse jusqu'à l'arrivée de Baybarṣ. Ibrāhīm arrête le combat et prétend qu'il s'agit d'un échange amical ; il fait signe à Faḍl de descendre de cheval. Le roi lui dit de le suivre au Caire. Faḍl veut faire entrer le roi et lui donner l'hospitalité, mais Ibrāhīm s'interpose, prétextant que Faḍl n'a ni le rang, ni l'autorité d'inviter ainsi le roi. Faḍl ne veut pas perdre la face devant ses hommes, et Ibrāhīm lui dit qu'il peut faire venir le repas à l'extérieur de la forteresse s'il tient tant à recevoir le roi. Faḍl entre et fait préparer le canon de la tour, prêt à tirer sur Baybarṣ s'il descend de cheval. Baybarṣ demande à Ibrāhīm pourquoi il ne l'a pas laissé enter dans la forteresse. Ibrāhīm répond qu'il n'en serait pas ressorti car Faḍl est un félon. Ils s'approchent d'une mare, et le roi semble vouloir descendre de cheval, mais Ibrāhīm lui conseille de rester en selle. Sur la tour, on croit qu'il va descendre, et on tire le canon. Baybarṣ et Ibrāhīm partent pour Lattaquié, puis Alexandrie, puis le Caire, tandis que Šīḥa reste sur place et tente d'entrer dans la forteresse. Faḍl se lance à la poursuite de Baybarṣ, puis revient et ferme la forteresse par crainte de Šīḥa.

Šīḥa rencontre un vieux mage au service de Faḍl : Abū ʿUrqūb. Il le drogue et prend sa place, puis entre dans la forteresse avec le fils du mage, ʿUrqūb, et le

bétail qu'ils gardaient. Mais Faḍl se méfie et le frappe rudement. Les autres ne comprennent pas. La femme du mage arrive et se plaint en emmenant son mari. Elle fait des incantations contre Faḍl. Celui-ci va rendre visite au mage et lui donne de l'argent. Le lendemain, il l'invite à sa table. Les invités boivent du vin. Šīḥa corrompt les serviteurs, drogue les invités, et leur rase la barbe et les moustaches, puis fait semblant d'être drogué. Le lendemain, on les réveille, et il raconte à Faḍl qu'il a vu un homme arriver qu'il décrit comme étant Šīḥa. Faḍl cherche partout en vain. Les autres prennent peur et rentrent dans leur forteresse.

On retrouve Abū ʿUrqūb mort, et on l'enterre. Puis Šīḥa tue Umm ʿUrqūb et prend sa place. « Elle » pleure son mari. Faḍl l'invite au palais où il reste peu de monde. Même jeu, mais cette fois-ci, Šīḥa tue ʿUrqūb, le pend à la porte, déguisé en sa mère et prend sa place.

Au matin, on découvre « la mère de ʿUrqūb » pendue. On réveille Faḍl et on l'enterre. Faḍl poursuit ses recherches sans rien manger, en vain. Tous ses amis l'ont quitté, et il ne reste plus que quelques mamelouks et serviteurs. ʿUrqūb/ Šīḥa le prévient qu'il a vu un petit homme sur la terrasse. Faḍl part à sa recherche en vain. Il se trouve vers la mare et n'a plus que ʿUrqūb/ Šīḥa pour compagnon. Celui-ci le drogue et le fait prisonnier, mais il réussit à se délivrer. Il rencontre à nouveau ʿUrqūb/ Šīḥa et se retrouve prisonnier. Il se délivre une nouvelle fois, mais il commence à comprendre. Lorsqu'il rencontre à nouveau ʿUrqūb/ Šīḥa, il le fait prisonnier et veut le tuer. Mais ʿUrqūb/ Šīḥa lui dit qu'il devrait le tuer en présence de témoins, sinon personne ne voudra le croire. Il l'emmène en charette avec lui, et en chemin, rencontre ʿUrqūb qui lui dit avoir fait semblant d'être mort. Faḍl se réjouit et l'emmène. Il l'envoie dans un village chercher à manger. ʿUrqūb revient avec la nourriture, et drogue Faḍl, car il s'agit en fait de Muḥammad, fils de Šīḥa. Šīḥa lui dit de conduire Faḍl à Lattaquié où il le retrouvera. Là, ils le remettent à un capitaine de navire pour le conduire à Damiette. Šīḥa et Muḥammad partent prévenir le roi.

La Parade prestigieuse (fol. 43v.)

Šīḥa arrive au Caire et raconte à Baybarṣ tout ce qui s'est passé. Le roi s'inquiète car il a promis de récompenser ceux qui l'ont délivré de Ṣūr, mais les *fidāwīyeh* ne sont pas tous d'accord. Grâce à l'intervention d'Ibrāhīm, on arrive à un compromis. Le roi fait faire un poignard au fourreau de pierres précieuses et l'envoie à Damiette avec un manteau d'apparat pour Faḍl. Al-Nisr réceptionne les cadeaux et, lorsque le bateau arrive, il accueille Faḍl et les lui remet. Puis on l'emmène au Caire où il est reçu par Ibrāhīm et les *fidāwīyeh*. Après quelques jours,

il paraît au *dīwān* où le roi le nomme à la tête des *Banū* Adraʿ. On prépare une grande cérémonie et procession de Šaṭṭ al-Furāt à ʿArīš Miṣr et, après que Faḍl a été invité par tous les *fidāwīyeh*, Šīḥa et le roi, il repart dans sa forteresse pour se préparer ainsi que les capitaines pour la procession. Le roi envoie Saʿd et son fils, et Ḥayyār inviter tous les rois qui lui doivent un tribut, des rois de la côte jusqu'à Constantinople, ceux des Ǧazā'īr, jusqu'à Rome, ainsi que ceux du pays des *ʿağam*. Tous se retrouvent à Šaṭṭ al-Furāt. Lorsque Faḍl arrive avec ses soixante-quinze *muqaddam-s*, en grand apparat, ils font des passes d'armes devant le pavillon du roi.

Pendant ce temps, les ismaéliens à Ṣahyūn s'inquiètent car ils ne pensaient pas que Faḍl se conduirait ainsi. Ils ne veulent pas partir pour Šaṭṭ al-Furāt sans Šīḥa qui est introuvable. Ils s'adressent à Ibrāhīm qui écrit à ʿArnūs que Saʿd intercepte alors qu'il était en chemin, lui demandant de se retirer à al-Ruḫāmr en attendant que les Ismaéliens s'organisent et partent avec lui en procession.

144

ʿArnūs voit son père en rêve qui l'incite à conduire les *fidāwīyeh*. Mais Šīḥa arrive avec de magnifiques chevaux caparaçonnés de joyaux et des mamelouks en grand apparat. ʿArnūs se dit qu'il n'ira pas conduire les *fidāwīyeh*, mais Šīḥa le prend à part : tout ce qu'il fait en tant que Sultan des montagnes, c'est pour leur gloire, pas pour la sienne. C'est donc bien ʿArnūs qui conduira la procession des *fidāwīyeh*. Šīḥa apparaît alors auprès du roi, et les autres rois se demandent comment il est arrivé là, et s'il n'est pas tombé du ciel. ʿArnūs et les *fidāwīyeh* paradent, puis Abrahā arrive et offre un poignard à Faḍl. Ensuite arrive Ǧawān en grand apparat avec des cadeaux. On l'autorise à entrer dans le pavillon du roi, et il offre un manteau d'apparat à Šīḥa. On fait dresser un pavillon pour lui. Enfin arrivent deux fils de Šīḥa Ǧulquš al-Ṭayyār et Ṭūd al-Baḥr, et leur mère respective, Tāğ Nās et al-Maṭrada, dans un pavillon dressé sur la colline. Elles offrent des cadeaux à Šīḥa. Tāğ Nās a préparé un système complexe pour la parade que doivent actionner Ḥarb et dix fils d'Ibrāhīm. L'ordre de la procession est donné. Ḥarb fait fonctionner le mécanisme qui fait apparaître une magnifique porte par où passe la procession, conduisant à une autre porte, et ainsi de suite. La magie consiste à distraire les participants et leur épargner les difficultés du chemin, en faisant en sorte que les marcheurs ne voient pas le temps passer.

Le Meurtre de Muğīr al-Dīn al-Ruṣāfī (fol. 29v.)

Pendant la marche, Faḍl réclame à boire et personne ne bouge. Šīḥa l'ayant entendu demande qu'on apporte à boire, et deux de sa suite se précipitent. Faḍl, fou de jalousie, sort son poignard pour attaquer Šīḥa, mais Ibrāhīm intervient et tente de le désarçonner. Une bataille s'ensuit et Ibrāhīm dit à Ḥarb de passer à une autre porte pour qu'ils se trouvent dans une grande plaine. Šīḥa va prévenir Baybarṣ qui demande aux rois de tous rentrer chez eux. Le lendemain, il convoque un *dīwān*, et Šīḥa s'apprête à dépecer Faḍl, lorsqu'un marchand arrive qui prétend que Faḍl lui doit de l'argent. Il s'approche de lui et le délivre : il s'agit d'un des six frères de Faḍl. Ils se battent et réussissent à s'enfuir. Le roi veut en finir avec cette histoire. Il renvoie les émirs au Caire et reste avec les *fidāwīyeh*.

Muğīr al-Dīn al-Ruṣāfī propose que les capitaines se dispersent à la recherche de Faḍl. Naṣīr est absent car Faḍl étant son oncle, il ne voulait pas assister à son dépeçage.

Faḍl est déterminé à retourner prendre la vie de Šīḥa ou du roi, ou d'un autre, car il ne veut pas mourir sans avoir accompli un méfait. Ses frères tentent de l'en dissuader. Ils finnissent par le laisser et par retourner à la forteresse al-Ṣabība, où ils ne trouvent plus personne. Faḍl se rend au camp musulman, drogue ʿArnūs et Ismāʿīl et les emmène jusqu'à une église dont il a entendu la cloche sonner. Il s'assure que le prêtre et son sacristain sont grands et qu'il ne s'agit donc ni de Šīḥa ni d'un de ses fils, puis il cherche un endroit où cacher les prisonniers. Pendant ce temps, Muğīr et ses hommes cherchent de l'eau pour leurs ablutions. Ils trouvent l'église, le cheval de Faḍl, et les sacs contenant les prisonniers. Mais Faḍl arrive et tue Muğīr. Quatre hommes s'échappent avec la tête de Muğīr, et vont trouver Baybarṣ. Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī veut venger son père.

A l'Eglise, le prêtre sert à manger à Faḍl qui se retrouve drogué. En fait, Šīḥa a tué le sacristain et le prêtre et pris la place de ce dernier. Il réveille ʿArnūs et Ismāʿīl, et ramène Faḍl prisonnier au camp. Mais son frère, ʿAlāy al-Dīn al-Adraʿī, est resté caché au camp ; il délivre Faḍl et retourne avec lui à la forteresse. Ils décident de se séparer, et Faḍl prend le chemin de l'exil au pays des *ʿağam*. Il s'arrête dans la forteresse de Nimr al-ʿĀmirī qui l'accueille et pense s'enfuir en le laissant là, mais un des lieutenants (qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Šīḥa) le convainc de rester.

Pendant ce temps, au camp musulman, on cherche quoi faire pour retrouver Faḍl. Šīḥa va s'en charger.

145

(3 fascicules du manuscrit C d'origine reliés entre eux sous le même numéro IFEAD)

145A

(Chevauchement : le fascicule commence au moment où Faḍl a drogué ʿArnūs et Ismāʿīl et où, cherchant à savoir où se cacher, il entend la cloche d'une église. L'histoire reprend page 44.)

[La Mort de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī]

Faḍl passe le mois de Ramaḍān avec Nimr. Lorsque l'aide arrive, ils reçoivent un poète qui ne fait que louer Faḍl. Nimr en prend ombrage et le chasse, puis s'en prend à Faḍl. Celui-ci prend ses armes et sa monture, et s'en va. Il rencontre le poète près d'une mare, et se rend compte qu'il s'agit de Šīḥa qui veut semer la zizanie. Il le fait prisonnier et le ramène à la forteresse.

Raison de la présence de Šīḥa : en cherchant Faḍl, il rencontre un poète, Abū ʿAṭīya, qui lui dit de se rendre à la forteresse de Nimr : il n'y est pas allé depuis sept ans, mais il sait que Nimr a un invité généreux, Faḍl. Šīḥa se révèle à lui et lui achète son *rabāb* pour vingt dinars. Pendant que Šīḥa part pour la forteresse, le poète rencontre un autre individu qui veut aussi lui acheter son *rabāb*. Il lui dit qu'il l'a vendu à un homme de petite taille. L'individu lui donne de l'argent pour qu'il reste avec lui, et lui dit qu'il est Muḥammad, fils de Šīḥa, et qu'il craint que Faḍl ne se soit emparé de son père pour l'emmener dans la forteresse al-Ṣabība. Il veut délivrer son père, et mettre le poète à sa place. Le poète accepte. Lorsque Faḍl arrive au village pour chercher des provisions, en route pour la forteresse al-Ṣabība avec son prisonnier, Muḥammad procède à la substitution. Le poète dit à Faḍl qui il est, mais il ne veut pas le croire. Il se rend au village avec lui et tous les gens se désolent de voir leur poète prisonnier. Faḍl craint qu'on ne le reconnaisse, et que le poète n'ébruite sa présence. Il rencontre le gardien, beau-père du poète, qui le reconnaît et lui demande des nouvelles de ses frères. Faḍl l'envoie au village s'assurer que le poète est bien Abū ʿAṭīya.

145B

Faḍl mange du raisin apporté par le gardien, et s'effondre drogué. Šīḥa (le gardien) l'attache puis le réveille et lui dit qu'il va l'emmener faire le tour des forteresses avant de le dépecer, et de pendre sa peau à al-Ṣabība. Mais Faḍl réussit

encore à s'échapper, et part en direction du pays des ʿ*aǧam.* En route, il devient fou de peur : il voit Šīḥa partout, et tue tous les hommes de petite taille qu'il rencontre. Il rencontre un kurde qui lui dit que son père et ses frères ont été égorgés par des ismaéliens. Faḍl se précipite et voit quatre hommes égorgés, mais ne trouve pas les coupables. Une fille se trouve là qui lui demande de l'emmener avec lui, il accepte et elle lui baise les mains, et il se retrouve drogué. Il s'agissait encore de Šīḥa qui, sur les traces de Faḍl, a vu ces quatre hommes égorgés et s'en est servi pour piéger Faḍl. Cette fois-ci, il ne le réveille pas. Il le conduit à Brousse, puis à Alep et Hama, sous la protection des *fidāwīyeh* qui demandent sa mort. Šīḥa s'apprête à le dépecer. Se rappelant la prise de Ṣūr, les *fidāwīyeh* flanchent, mais Saʿd al-Dīn leur rappelle le meurtre de son père. Finalement Šīḥa dépèce Faḍl.

Ibrāhīm et Saʿd sont chargés d'emporter la peau de Faḍl et de l'accrocher à la porte de sa forteresse. En chemin, ils campent et, pendant la nuit, Saʿd chasse deux gazelles. Mais au matin, la peau a disparu. C'est Muḥammad Sābiq qui a voulu faire un tour à Saʿd. Ibrāhīm l'entend raconter cela à Šīḥa, il reprend la peau et part l'accrocher à la porte d'al-Ṣabība, puis il se met en route pour al-ʿArīš.

La Rébellion de ʿAlāy al-Dīn (p. 65).

Dans la forteresse, ce ne sont que pleurs et lamentations. La fille de Faḍl, Laylā, va prévenir son oncle ʿAlāy al-Dīn qui veut venger son frère. Il part pour le Caire avec dix hommes. Ils arrivent à al-ʿArīš où campe le roi. Ils tuent quelques Āġā, puis enlèvent Baybarṣ. En chemin, ils rencontrent Ibrāhīm et ses fils. ʿAlāy s'enfuit, les autres se battent.

145C

Ibrāhīm tue un des hommes qui portent le sac contenant le roi. Il réveille Baybarṣ et retourne au camp avec lui alors que les musulmans le recherchent toujours. Il s'aperçoit que le manteau royal et la couronne manquent. ʿAlāy al-Dīn les a pris. De retour dans la forteresse, ʿAlāy annonce à ses frères et à sa nièce, Laylā, la fille de Faḍl, ce qu'il a fait. Les frères vont trouver Sayf al-Ġaḍbān qui, lui, voudrait se soumettre plutôt que de chercher vengeance pour son père. ʿAlāy se met en quête d'alliés auprès des rois de la côte. Il revient et trouve un marchand qu'il découvre être Šīḥa. Il l'envoie dans la forteresse-prison d'al-Qannāya, auprès du *muqaddam* al-Aḥmar Damawī. Pendant ce temps, Baybarṣ attend Šīḥa au Caire.

La sœur de Faḍl, mère de Nasīr Ibn Dāġir va trouver sa nièce, mais celle-ci est partie venger la mort de son père. Elle apprend que Šīḥa a été fait prisonnier. Elle

va trouver son fils et lui conseille d'aller voir Baybarṣ pour tout lui expliquer. Il part pour le Caire et prévient le roi.

Pendant que Baybarṣ assiège la forteresse al-Qannāya, Muḥammad Sābiq y pénètre par la source qui coule sous la forteresse, et apparaît dans le puits auprès duquel Šīḥa est attaché. Il le délivre, mais Šīḥa lui dit de laisser les chaînes, et d'aller chercher deux mille hommes ; le soir, il lui ouvrira la porte de la forteresse. Le soir arrive, Šīḥa ouvre la porte aux *fidāwīyeh* qui prennent la forteresse et emmènent al Aḥmar prisonnier au camp musulman.

Sayf al-Ġaḍbān entre secrètement par le souterrain de la forteresse et conseille à son oncle de se rendre. ʿAlāy al-Dīn, furieux, fait arrêter son neveu, et le conduit avec le manteau royal et la couronne auprès de Baybarṣ. Là, il l'accuse d'être le rebelle. On arrête Sayf al-Ġaḍbān et ʿAlāy invite Baybarṣ dans la forteresse. Al-ʿUqāb et Ibrāhīm pensent que ʿAlāy a menti et a faussement accusé son neveu. Ibrāhīm se retire dans sa forteresse. ʿAlāy veut prendre la place d'Ibrāhīm auprès de Baybarṣ. Il incite deux de ses hommes à enlever le roi, et à lui faire croire qu'ils appartiennent à Sayf al-Ġaḍbān : lui viendra alors délivrer Baybarṣ. Ils enlèvent Baybarṣ, mais ʿAlāy les tue en délivrant le roi. Baybarṣ pense alors qu'Ibrāhīm a tort de se méfier de lui, et le prend sous sa protection.

146

Trois fascicules originaux de la main C reliés ensemble

146A

ʿAlāy al-Dīn tente de recommencer. Il demande à deux hommes d'enlever Baybarṣ et de le conduire à Tripoli. Mais le *babb* al-Brinḏ n'est pas d'accord. Il arrête les deux hommes et délivre Baybarṣ qui lui demande de les envoyer sous bonne garde à Damas où lui-même se rend.

Pendant ce temps, le vizir Šāhīn, qui n'aime pas beaucoup ʿAlāy al-Dīn, écrit à Ibrāhīm pour lui dire que le roi a disparu une nouvelle fois. ʿAlāy al-Dīn prétend partir à la recherche de Baybarṣ, et se rend directement à Tripoli.

En chemin pour Damas, Baybarṣ rencontre un patriarche (Šīḥa), qui va suivre l'affaire à Tripoli. En route, il rencontre l'escorte des deux prisonniers et les suit. ʿAlāy al-Dīn arrive et, voyant ses hommes prisonniers, tente de les délivrer. Mais, Ibrāhīm, qui revient de Tripoli, arrête ʿAlāy al-Dīn. De retour à Damas, Baybarṣ confie les forteresses des Adraʿī à Sayf al-Ġaḍbān qui veut attendre Ibrāhīm

pour faire le pacte avec lui. Ibrāhīm arrive avec les prisonniers. Šīḥa, déjà là, dépèce ʿAlāy al-Dīn. Sayf al-Ġaḍbān part pour al-Ṣabība, et le roi retourne au Caire.

Mais voici qu'on lui apprend que la forteresse d'al-Ṣabība s'est de nouveau rebellée. Un des capitaines de Sayf al-Ġaḍbān, en rentrant dans sa forteresse, rencontre Mūsā et lui explique toute l'affaire. Mūsā part pour le Caire et Baybarṣ l'invite chez lui.

Explications : de retour dans sa forteresse, Sayf al-Ġaḍbān se fait reprocher par sa sœur Laylā de ne pas avoir vengé son père. Sayf al-Ġaḍbān fait semblant de se rebeller pour voir qui, des cinq oncles restants, est encore prêt à la rébellion. Trois d'entre eux répondent à l'appel, seuls ʿĀṣim et Šams al-Dīn ne viennent pas.

Ibrāhīm arrive à la forteresse et Sayf al-Ġaḍbān lui explique tout. Ils partent pour le Caire où le roi fait pendre les trois oncles rebelles, et confirme Sayf al-Ġaḍbān dans sa charge de la forteresse al-Ṣabība. Mais Laylā veut toujours la vengeance. Elle se rend chez Nimr al-ʿĀmirī qui veut bien venger Faḍl, à condition qu'elle l'épouse.

[La Reine Baḥrūma] (p. 50)

ʿArnūs rencontre Badr al-Ġafīr qui lui dit avoir vu une armée dirigée par la reine Baḥrūma de la région de Ǧazāyir al-Yarmaq. Etant descendu au *ḫān*, il apprend que le père de cette reine étant mort, elle a pris sa succession. Trois de ses vizirs lui ayant écrit pour se fiancer avec elle, elle les fait patienter un mois, puis les réunit et leur dit qu'une femme ne peut avoir qu'un mari, et elle les fait pendre tous les trois. Son oncle, qui règne sur l'autre partie de la région, et qui doit lui verser un tribut, pense profiter de la situation pour prendre possession de l'ensemble de la région. Il conduit une armée contre elle. Elle pénètre la nuit dans son pavillon et l'invite avec dix vizirs, prétendant vouloir lui céder la place. Au cours du repas, elles fait sortir les vizirs de son oncle les uns après les autres, et les fait pendre. Puis elle montre le spectacle à son oncle et le fait emprisonner.

Mais voici que Ǧawān arrive et lui demande ce qui se passe. Il la convainc de partir en campagne pour délivrer Jérusalem et elle accepte. Elle fait sortir son oncle de prison, et lui confie le gouvernement ; elle réunit une armée, avec, entre autres des éléphants. Selon Ǧawān, ils n'auront même pas besoin de se battre.

ʿArnūs se rend seul à al-Ġalṭa où se trouve le camp de la reine. Il attend que Ǧawān soit parti pour Constantinople, et il entre la nuit dans le pavillon de la reine.

146B

ʿArnūs se fait d'abord passer pour un envoyé de Mīḫā'īl. En entrant dans le pavillon de la reine, il y trouve son fils Qaṭlūniğ qui l'a devancé. Il s'est présenté à elle comme Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs. Lorsque ʿArnūs entre, il le présente comme son père. Elle joue leur jeu et accepte leur conseil. Elle prononce la *šahāda* et organise un plan avec eux pour récupérer son argent.

Mais, lorsqu'ils sont partis, elle fait venir Ğawān et lui raconte toute l'histoire, et elle conduit son armée vers al-Ruḫām. La nuit, ʿArnūs arrive avec Qaṭlūniğ, Ismāʿīl et Naṣir, et Yaʿqūb al-Hadīr, et elle les drogue tous et les envoie en prison dans la forteresse al-Ṭard.

La reine veut prendre la ville al-Ruḫām et se fait conduire, déguisée, auprès des fils de ʿArnūs, Badr al-Dīn et Kirğīn, prétendant être envoyée par ʿArnūs. Ğawān arrive déguisé en Šīḥa, et part avec Badr pour récupérer l'argent de la reine. Mais, arrivés au camp des Francs, il l'arrête et l'envoie rejoindre son père en prison. Il déguise des soldats francs en soldats musulmans, et pénètre dans la ville, prétendant apporter l'argent de la reine, pendant qu'elle rejoint le harem de ʿArnūs. Ğawān ouvre les portes de la ville aux soldats qui la prennent, alors que les défenseurs de la ville fuient à Brousse.

Masʿūd Bayk prévient Baybarṣ qui laisse Saʿīd gouverner au Caire, et il part pour Alep avec son armée, ayant demandé à Masʿūd et à al-Qara Aṣlān de quitter Brousse pour le rejoindre à Alep.

Pendant ce temps, on conduit Badr al-Dīn Yatmūrid à la forteresse al-Ṭard. En chemin, Nuwayrid, fils de Šīḥa, rencontre la troupe et son prisonnier et les suit. Il apprend l'emprisonnement de ʿArnūs et des autres. Il se rend chez Sayf al-Ġaḍbān à la forteresse al-Ṣabība. Il lui demande de prendre des hommes et de les délivrer. Sayf al-Ġaḍbān déguise ses hommes en soldats chrétiens, et quelques-uns en prisonniers musulmans. Il demande accès à la forteresse, mais on lui demande un laisser-passer de Mīḫā'īl. Il décide de prendre la forteresse avec cent hommes et leur *mafrad*. Ils grimpent aux tours, entrent, ouvrent la porte à leurs hommes. Pendant ce temps, Šīḥa est arrivé et a conduit son fils dans la forteresse par le souterrain, et ils admirent le haut fait de Sayf al-Ġaḍbān. ʿArnūs libéré, Šīḥa l'envoie avec les Adraʿī pour délivrer al-Ruḫām. Une fois la ville reprise par Sayf et ses hommes qui escaladent les tours, ils se dirigent vers Brousse qu'ils reprennent. Sayf rentre chez lui, alors que ʿArnūs et ses hommes se rendent à al-Swaydīya. ʿArnūs et Aṣlān descendent se battre à tour de rôle. Lorsque la reine apprend que ʿArnūs a été délivré, elle demande conseil à Ğawān qui lui dit l'utiliser les éléphants. Ils en envoient dix qui font des ravages.

146C

Trêve et ambassade d'Ibrāhīm qui se prépare, comme à l'accoutumée, prend Saʿd vec lui et se rend auprès de la reine. Ǧawān explique à la reine la procédure de l'ambassade. Elle se prépare à recevoir Ibrāhīm. Mais personne ne reste auprès d'elle, ni près du pavillon, et, au lieu de trouver la foule habituelle pour admirer ses exercices, Ibrāhīm ne trouve personne. Elle lui joue un tour en se levant avant même qu'il ait pu l'obliger à le faire. Il ne lui reste plus qu'à s'asseoir à l'invite de la reine. Elle lui offre à boire un mélange de jus d'orange et de citron, lui signifiant qu'elle non plus ne boit pas d'alcool. Puis, elle l'invite à rester jusqu'au lendemain où elle réuni le *dīwān*. Voyant la lettre, elle s'en empare de façon cavalière et la lit. Baybarṣ lui demande de retourner dans son pays. Elle semble accepter, mais Ibrāhīm ne se laisse pas tromper. Il se lève, sort, et se rend compte qu'il n'a demandé ni la réponse, ni les frais de route. Du coup, il ne sait pas comment se retrouver en face du roi. Il retourne au camp musulman, et finit par dire à Baybarṣ que la reine a promis de rembourser les frais de guerre. Mais, le lendemain, elle envoie ses soldats à la bataille. Les *fidāwīyeh* partent sans chevaux (à cause des éléphants), et commencent à gagner, lorsque Nimr al-ʿĀmirī arrive avec son lieutenant et les soldats déguisés, qu'il a fait s'infiltrer dans le camp franc, et combat l'Islam. Il ramène une tête coupée à Laylā qu'il a laissée dans un couvent. Ayant appris les hauts faits de Sayf al-Ġaḍbān, jaloux, il a décidé de venger Faḍl.

La reine veut rencontrer Nimr pour le récompenser. Šīḥa se déguise en Ǧawān, et Muḥammad en al-Burṭuquš. Ils vont trouver Zahrandān, le lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī pour savoir où se trouve Nimr. Il leur indique le monastère. Šīḥa arrive, et dit à Nimr que la reine veut le récompenser. Mais lui n'en a rien à faire. Lorsque Nimr repart à la bataille, il rencontre un marchand *ʿaǧamī* qui se plaint d'avoir été détroussé par un dénommé Nimr. Il le fait entrer dans le couvent et part à la recherche de l'imposteur. Il voit cinq hommes égorgés. Arrive le frère de Zahrandān, Ḥamdān, qu'il accuse d'avoir détroussé le marchand en se faisant passer pour lui. Il le chasse et retourne au couvent pour rendre l'argent au marchand. Celui-ci demande du feu pour soigner ses blessures, mais il s'en sert pour faire de la fumée et droguer Nimr et Laylā. Il s'agit de Nuwayrid, tombé par hasard sur des *ʿaǧamī* égorgés, et qui a exploité la situation. Šīḥa le voit sortir, et lui dit d'emmener Laylā chez son frère Sayf al-Ġaḍbān. Celui-ci égorge sa sœur et l'enterre devant Nuwayrid.

Pendant ce temps, Šīḥa emmène Nimr au *dīwān* pour le faire juger. Il trouve en Nimr un homme âgé qui promet de se soumettre. Les *fidāwīyeh* demandent grâce pour lui (Šīḥa et Ibrāhīm, eux, ne disent rien), et le roi lui demande de prendre le camp franc.

Ibrāhīm fait venir Ḥarb et lui dit de surveiller Baḥrūma le lendemain, car, dès la défaite, elle tentera de s'enfuir et Ḥarb devra l'arrêter.

147

Trois fascicules de la main C reliés ensemble.

147A

ʿArnūs demande la même chose à Ibrāhīm. Mais, lorsque Nimr est reçu par la reine, le lendemain, il lui raconte tout. Il envoie chercher son armée dans le *wādī*, commandée par Zahrandān.

La bataille arrive et Nimr se retourne contre l'Islam dont le drapeau va tomber entre les mains des Francs. Ḥarb décide de se joindre à la bataille et ramène le drapeau. Pendant ce temps, au camp franc, Zahrandān n'est pas en odeur de sainteté car c'est à lui que l'étendard a été pris par Ḥarb. Il va trouver Nimr pendant la nuit. Il lui promet de tuer Šīḥa de ses propres mains, et le conduit dans une église où il est censé se trouver. Là, Nimr boit et se retrouve drogué car Šīḥa a pris la place de Zahrandān. Šīḥa se rend au camp des Francs ; fait sortir les éléphants dix par dix et les empoisonne. Puis il va prévenir les musulmans qui attaquent. Les hommes de Nimr, toujours déguisés, pensent que leur chef est mort, alors qu'il se trouve dans la tente de ʿArnūs, et ils rentrent dans leurs forteresses. La bataille est perdue pour les Francs. La reine tente de s'échapper ; Ḥarb pour Ibrāhīm et Ismāʿīl pour ʿArnūs, l'en empêchent, mais ils en viennent aussi à se battre pour elle. Ibrāhīm et ʿArnūs arrivent : Ibrāhīm prend l'argent, et ʿArnūs la fille.

Au camp musulman, Ismāʿīl raconte l'affaire à Nimr. Lorsque celui-ci comparaît devant le roi, ʿArnūs plaide pour lui. Le roi lui donne une faveur, et il réclame la reine. Baybarṣ est embêté car il l'a promise à Ibrāhīm, mais celui-ci lui fait signe qu'il l'a échangée à ʿArnūs contre l'argent. Ibrāhīm suggère qu'on la fasse venir et qu'elle choisisse. ʿArnūs la veut pour son fils Qaṭluniğ et c'est lui qu'elle choisit. Au matin, on retrouve la reine la tête coupé, et Nimr parti. De plus, Šīḥa manque à l'appel. Nimr a voulu se venger de la reine et il a enlevé Šīḥa. Il a donné rendez-vous à Zahrandān au *wādī*.

147B

[La Trahison de Nimr]

En chemin, Nimr rencontre un homme de la suite de Zahrandān qui lui donne à manger : en fait c'est Muḥammad, fils de Šīḥa qui le drogue et délivre son père. Mais arrive Zahrandān et ses hommes et Šīḥa et son fils ne sont sauvés que par l'arrivée d'Ibrāhīm. Zahrandān s'enfuit dans sa forteresse. Šīḥa envoie Saʿd avec une lettre pour Baybarṣ. Celui-ci renvoie l'armée avec Šāhīn, et part rejoindre Šīḥa avec les *fidāwīyeh*. On met Nimr en prison. Mais, dans la nuit, Šīḥa se déguise en Zahrandān et délivre Nimr, pour pouvoir pénétrer dans la forteresse. Là, Nimr va trouver la mère de Zahrandān qui lui dit que son fils dort. Il pense qu'il s'agit de Šīḥa et l'enferme. La mère, furieuse, va trouver Zahrandān en prison et le bat comme plâtre, croyant qu'il s'agit de Šīḥa qui l'a trompée. L'autre proteste et propose un test. Šīḥa est confondu et mis en prison à la place de Zahrandān qui retourne chez sa mère. Mais il se retrouve bientôt drogué car Muḥammad a pris la place de la mère. Muḥammad fait disparaître la mère, va délivrer son père et prend sa place en prison. Šīḥa déguise le vrai Zahrandān en sa mère et prend sa place. Il va trouver Nimr et on fait venir Muḥammad enchaîné. Il révèle alors qui il est vraiment à Nimr et disparaît. Le soir, il trouve un message de Šīḥa dans son pain. Il rentre au harem, mais ne peut trouver le sommeil. Au matin, il trouve la vraie mère de Zahrandān en prison, à la place de Muḥammad. Il songe alors à s'échapper avec Zahrandān (en fait Šīḥa) dans une forteresse près de Constantinople. Il va trouver sa fille et lui confie le trésor de la forteresse. Avant de partir, Zahrandān/Šīḥa lui propose à boire et le drogue. Il envoie son fils chercher le vrai Zahrandān et les enchaîne tous les deux, puis les réveille.

Au *dīwān*, une fois de plus, Nimr dit avoir eu une vision et s'être converti. Après discussion, le roi lui pardonne et l'emmène au Caire. Nimr a laissé sa fille avec un lieutenant dans sa forteresse, lui disant qu'il reviendra s'il ne se plait pas au Caire.

Arrivé à Damas, le roi écrit à Ibrāhīm de le rejoindre en chemin. Mais celui-ci décline tant que Nimr sera près de lui, à manger de son pain. Le roi est furieux. Arrivé au Caire, il donne à Nimr la fonction d'Ibrāhīm et à Zahrandān celle de Saʿd. Mais bientôt des émirs et des vizirs disparaissent. Baybarṣ se déguise et va rendre visite à la *zawīya* d'al-Ṣālīḥ Ayyūb, puis il se rend à al-Azhar où un pauvre lui tend un message. Il le lit et apprend que ce pauvre est en fait Ḥasan Ḏāt al-Numūr, neveu de Nimr. Il lui dit que c'est ce dernier qui enlève les vizirs. Il lui raconte comment Nimr a pris de force la forteresse qui, en fait, appartenait à son père. Le roi se

retourne pour lui parler, mais il a diparu. Il rentre au *dīwān* où il pose des questions à Nimr sur son neveu. Nimr l'accuse d'être en rébellion, d'avoir refusé de le suivre au Caire, et d'être responsable des enlèvements. Baybarṣ lui ordonne de retrouver son neveu.

On apprend que Ḥasan est amoureux de Numayra, sa cousine et la fille de Nimr, et qu'ils ont décidé de venir au Caire déguisés, pour démasquer Nimr. Etant recherché, Ḥasan quitte le Caire et part pour Kafīr al-Zayt où il rencontre des hommes de son oncle qui y retiennent les vizirs qu'ils ont enlevés.

147C

Pendant ce temps, Ibrāhīm se fait rappeler à l'ordre par sa mère qui l'envoie au Caire. Il décide de partir seul, déguisé. En route, il rencontre Ḥasan qui l'approche et lui raconte toute l'affaire. Ibrāhīm dit à Ḥasan ce qu'il doit faire. Ḥasan se rend à Kafīr al-Zayt, et dit qu'il doit emmener les vizirs dans sa forteresse. Ibrāhīm al-Kafīrī est trop heureux de s'en débarrasser pour poser des questions. Ḥasan emmène les vizirs et part rejoindre Ibrāhīm.

Pendant ce temps, un lieutenant qui a rencontré Ḥasan sur la route de Kafīr al-Zayt, raconte sa rencontre à Nimr qui comprend que son neveu est allé délivrer les vizirs. Il rend visite au roi et, sous prétexte de le conduire à Ḥasan, il l'enlève.

Le lendemain, Saʿīd ne trouve pas son père. Le cuisinier de Nimr lui apprend qu'il n'y a plus personne au palais, et tous comprennent que Baybarṣ a été enlevé. Les *fidāwīyeh* partent à sa recherche.

Nimr intercepte son neveu et les vizirs, mais Ibrāhīm veille et les attaque. Son fils, ʿĪsā al-Ǧamahīrī le rejoint avec Nāṣir al-Dīn (fils de Saʿd), ayant été prévenu par Šīḥa. On délivre Ḥasan et le roi convoque un *dīwān*. Cette fois-ci, Nimr et Zahrandān sont condamnés. Šīḥa les dépèce et on pend leurs hommes. Ḥasan devient propriétaire des forteresses de son père, volées à lui par Nimr. Ibrāhīm lui demande s'il est venu seul, et Ḥasan parle de Numayra. On célèbre leurs noces. Pendant la fête, Ḥarb se fait remettre à sa place par al-ʿUqāb. Il rentre au palais d'Ibrāhīm qui le trouve et lui demande ce qui se passe. Ḥarb finit par lui dire qu'il n'est pas satisfait de son sort, car il n'occupe aucune fonction officielle à la cour de Baybarṣ. Ibrāhīm, préoccupé, va trouver Šīḥa qui va tenter quelque chose.

Au *dīwān*, Šīḥa rappelle au roi les hauts faits de Ḥarb et dit qu'on lui doit une faveur. Le roi s'adresse aux *fidāwīyeh* qui sont d'accord. Il lui donne une fonction et une place au *dīwān*. Mais, ceci provoque la colère de certains, en particulier d'al-ʿUqāb car Ḥarb est, pour eux, un étranger. Le roi dit qu'il y a bien des forteresses parmi celles du clan Azruʿ construites par le grand père d'Ibrāhīm, en fait lui aussi

un étranger, et il fait taire les récalcitrants. Ceux-ci se réunissent alors chez al-ʿUqāb pour comploter.

Arrive Mūsā au *dīwān*, avec des nouvelles inquiétantes, de Ḥasan et de ses forteresses (al-ʿAwāmir). Al-ʿUqāb remet l'affaire de Ḥarb sur le tapis, et le roi explique tout à Mūsā.

148

Deux fascicules reliés en un.

148A

[Ḥarb et la bataille de ʿAkka]

Ḥarb doit subir un test. Prenant appui sur le récit de Mūsā, concernant un jeune *fidāwī* chrétien de la forteresse al-Qanṣala qui fait des paris sur des chevaux, avec comme prix un *šurbuš* (coiffe d'émir) enjoaillé, on demande à Ḥarb de ramener ce *šurbuš*. Ibrāhīm imagine un stratagème. Il envoie Ḥarb chercher dix chevaux chez son père, tous fils d'al-Salḫadīyeh, et il demande à dix de ses fils de se poster entre al-Qanṣala et le Caire. Ḥarb, lui, montera al-Salḫadīyeh. Il se rend à al-Qanṣala et relève le défi. Aidé par Maʿrūf, al-Ḫiḍr et al-Ṣāliḥ Ayyūb. Il se retrouve miraculeusement, devant le mausolée d'al-Ṣāliḥ . Il se présente au *dīwān* avec le *šurbuš*. Le fils de Šīḥa et Tāğ Nās, Ğulquš al-Ṭayyār, vient confirmer que Ḥarb a bien réussi le test. Baybarṣ donne une fonction à Ḥarb comme collecteur des tributs de la côte.

Ḥarb fait le tour des rois de la côte. A ʿAkka, le roi Ṣalbān lui demande de patienter car il veut emprunter l'argent à ʿAbd al-Ṣalīb, roi d'al-Marğān. Ḥarb accepte de rester quelques jours. Or Ṣalbān a deux filles, dont l'une, Marīna, va tous les jours observer Ḥarb, jusqu'au jour où elle voit, près de lui, sa sœur, Ṣafīya. Celle-ci apprend à Ḥarb qu'elle est musulmane, et qu'elle a un fils d'al-Qara Aṣlān, qui s'appelle Markanṭīn, et qui croit que son grand père est son père. Marīna voit et entend sa sœur et Ḥarb lire le Coran, et elle comprend que Ṣafīya est musulmane. Elle lui dit qu'elle veut aussi se convertir. Ṣafīya la présente à Ḥarb qui lui enseigne le Coran avec sa sœur. Jusqu'au jour où arrive Markanṭīn qui rencontre Ḥarb.

ʿAbd al-Ṣalīb reçoit la lettre de Ṣalbān. A ce moment arrive Ğawān et il lui explique toute l'affaire. Ils décident d'attaquer l'Islam. ʿAbd al-Ṣalīb écrit à Ṣalbān pour lui dire de ne pas envoyer l'argent, mais de faire prisonnier Ḥarb et de le lui

expédier. Ṣalbān se rend chez Ḥarb et le trouve en train de prier avec ses filles. La nuit, il les drogue tous les trois, et les envoie par la mer à ʿAbd al-Ṣalīb. Mais voici qu'arrive le bateau de Mufarriğ al-Ṭanğī qui attaque le bateau franc et trouve les prisonniers. Ils les emmène à Alexandrie et, de là, au Caire. Au *dīwān*, Ḥarb explique toute l'affaire. Puis al-Ṭanğī leur raconte ce qui lui est arrivé avant de tomber sur le bateau franc : il s'était arrêté pour s'approvisionner en eau à Ğazīrat al-Nūr. Là, il entend une femme pleurer. C'est la fille du capitaine chrétien de la forteresse al-Nūr, Zahrat al-Masīḥ. Elle lui apprend qu'elle s'est convertie à l'Islam grâce à Abū Ğābir al-Qayrawānī, et lui dit que son père est auprès de ʿAbd al-Ṣalīb qui compte faire la guerre à l'Islam avec Ṣalbān. Al-Ṭanğī décide d'emmener la fille ainsi que l'argent de la forteresse. Mais, en retournant au bateau, ils rencontrent le père de la fille qui leur dit que lui aussi s'est converti grâce à Abū Ğābir al-Qayrawānī. Il les prévient de ce qui se passe et leur dit d'aller avertir Baybarṣ. Celui-ci se met en route, et prend le port, alors que le *babb* ferme les portes de la ville. Mais ʿAbd al-Aḥad (le père converti de Zahrat al-Masīḥ) ouvre la porte. Un garde l'attaque sur la tour et lui coupe la tête. Ibrāhīm entre avec les *fidāwīyeh*, et tue le garde. Finalement, l'Islam gagne la ville. Le *babb* d'al-Marğān est arrêté, et tente de racheter sa vie en blâmant Ṣalbān et Ğawān. Mais Šīḥa rappelle qu'il a fait du tort à la reine Ğawāhīr Ḫān, fille du Šāh Bahramān et femme de ʿArnūs[28]. Le roi envoie ʿAbd al-Ṣalīb à al-Ruḫām où il est pendu sous les yeux de la reine.

Arnūs prévoit que le roi va attaquer ʿAkka. Il fait venir ʿAlī Būğī et lui dit de préparer un navire et de le déguiser en navire d'al-Marğān, et de se présenter au port de ʿAkka.

Pendant ce temps, Baybarṣ nomme un général, al-Ṭūrdīn à la place de ʿAbd al-Ṣalīb. Puis il demande à Ibrāhīm d'aller chercher la fille de ʿAbd al-Aḥad, mort en martyr, à la forteresse al-Nūr. Arrivés devant la forteresse, ils trouvent porte fermée. Mais un *fidāwī* trouve une flèche avec un message de Zahrat al-Masīḥ : elle se trouve près de la porte qu'elle a ouverte. Voyant arriver les *fidāwīyeh*, elle s'est déguisée en homme, et a drogué les gardes. Ibrāhīm la trouve et l'emmène dans une des tentes, pendant qu'il prend la forteresse avec ses hommes.

[28] Référence à un épisode qui manque dans le manuscrit.

148B

[La Conversion de Markanṭīn]

Ibrāhīm confie la fille à Mufarriğ al-Ṭanğī, et ils se retrouvent à al-Marğān auprès du roi qui lui dit qu'il l'épousera au Caire s'il le désire. Mufarriğ accepte. Puis, ils se rendent en bateau à ʿAkka. Le roi envoie Ibrāhīm en ambassade auprès de Ṣalbān. Mais on ne le laisse pas entrer. Les soldats lui prennent la lettre et la montrent au *babb*. Il se demande quoi faire lorsque Markanṭīn entre au *dīwān*, lit la lettre, et dit qu'il répondra par la guerre.

Markanṭīn descend plusieurs fois au combat et fait prisonniers tous les émirs qui se présentent. Puis, arrivent les *fidāwīyeh* et, parmi eux, arrive aussi al-Qara Aṣlān. Celui-ci s'était confié à Masʿūd Bayk lui disant qu'il regrettait de ne pas avoir d'enfant. Au *dīwān*, Badr al-Ġafīr arrive et mentionne que Markanṭīn est le fils d'al-Qara Aṣlān qui n'en savait rien. On lui raconte alors toute l'affaire de Ḥarb. Il part au combat contre Markanṭīn et le fait prisonnier. Pendant ce temps, ʿArnūs est arrivé avec un navire de ʿAlī Būğī, déguisé en envoyé du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb. Ṣalbān se réjouit. ʿArnūs demande à voir les prisonniers musulmans, puis il coupe la tête d'un général. Les prisonniers libérés se battent, et les Francs prennent la fuite, alors que Ṣalbān est fait prisonnier, et que ʿArnūs ouvre les portes de la ville à l'armée musulmane.

Au camp musulman, on apprend à Markanṭīn qu'il est le fils d'al-Qara Aṣlān. Il ne veut pas le croire, mais Ṣalbān, son grand-père, le lui confirme. Markanṭīn se convertit aussitôt, et il demande grâce pour son grand-père qui est libéré. Baybarṣ passe trois jours à ʿAkka, puis trois à Alexandrie.

Au Caire, on prépare plusieurs fêtes : la circoncision de Markanṭīn, le mariage de Ḥarb, le mariage d'al-Ṭanğī avec Zahrat al-Masīḥ, et le pacte de Ḥarb avec les ismaéliens. Ibrāhīm lui donne son ancienne épée, Haddāmat Zuhayr, ainsi que la forteresse al-Sūda et mille cavaliers parmi les Ḥūrānī. Puis chacun rentre chez soi.

[ʿAlī Bazdağān] (p. 75)

Un jour se présente au *dīwān* un jeune homme, ʿAlī Bazdağān, qui se plaint d'être complètement destitué. Son père avait été au service de Šāhīn, mais, depuis sa mort, lui et sa mère n'ont plus rien. Šāhīn s'étonne, car l'homme était fort riche. Un émir s'avance et dit que ʿAlī a dilapidé la fortune de son père en débauche et

boisson. Baybarṣ demande à Ibrāhīm de sentir son haleine, ce qu'il fait, mais il dit qu'il ne connaît pas l'odeur du vin. Baybarṣ sent son haleine et découvre qu'il a bu. Il lui fait donner quatre-vingt coups de fouet.

Histoire de ʿAlī : à la mort de son père, il marie sa sœur à un marchand ; puis il tombe sous la coupe de débauchés qui le font boire, lui amènent une femme, et finissent par lui prendre tout son argent. Il perd tout, vend tout, puis fait le tour de ses « amis » qui lui claquent la porte au nez.

149

Deux fascicules reliés ensemble

149A

Sa mère lui dit qu'elle va s'installer quelques temps chez sa sœur qui est enceinte, et qu'il devrait aller plaider sa cause auprès du roi. Mais, en chemin, il est interpellé par un tavernier qui l'invite à entrer. L'émir qui l'accuse d'avoir bu le voit entrer dans la taverne. ʿAlī raconte son histoire au tavernier qui, compatissant, lui donne à manger. Puis, ʿAlī se laisse tenter par un verre de vin. Ensuite, il entre au *dīwān* et on connaît la suite.

Après s'être fait fouetté, il rentre chez lui et décide de se suicider. Il pend une corde à une poutre, mais la poutre se casse et, à l'intérieur il trouve de l'or et une boîte en cuivre. Il ouvre la boîte, et touve une bague magique. En la frottant, un génie apparaît qui lui explique que la bague vient du temps de la fondation du Caire et d'un des gouverneurs, Bān Yās, qui l'a mise dans cette boîte, jusqu'à ce que le père de ʿAlī ne la trouve et l'utilise. ʿAlī demande à manger au génie, puis il restaure le palais, achète des mamelouks et des esclaves, et des serviteurs, et fait revenir sa mère. Dans sa chambre, elle trouve un coffre d'habits. Monté sur un cheval, ʿAlī fait le tour du *sūq* et arrive là où se trouvent ses dix anciens amis. Intrigués, ceux-ci vont lui rendre visite, et il les reçoit royalement. Mais il fait apparaître le génie et lui demande de les conduire dans un lieu sauvage et désertique. Lorsqu'ils reprennent connaissance, ils se trouvent dans un désert total et meurent à cause de leur convoitise. Un jour, Ibrāhīm et Saʿd passent devant le palais. ʿAlī les invite et leur donne des manteaux en cadeau. Ils les mettent pour se présenter au *dīwān*, où Baybarṣ s'étonne de leurs belles tenues. Il fait venir ʿAlī qui lui dit s'être repenti et Baybarṣ lui donne deux charges et une place au *dīwān*. ʿAlī donne aux pauvres,

jusqu'au jour où une lettre arrive de Damas, de Uquš[29] al-Nağībī, qui apprend à Baybarṣ que des gens disparaissent de Damas, et qu'ils ne trouvent pas le coupable.

ʿAlī se propose d'aller à Damas. Baybarṣ accepte, et ʿAlī demande au génie de l'y transporter. Le génie se transforme en cheval. Ils s'arrêtent au milieu de la nuit pour dormir, et le génie fait apparaître un pavillon royal. Puis ils poursuivent jusqu'à Damas. Là, il voit les gens qui regardent un joueur de *ḥakam*, al-Usṭā ʿAwakil, qui est en fait le cousin du palefrenier du vizir Uquš. ʿAlī relève le défi de ʿAwakil et, avec l'aide du génie, le bat. Les gens sont contents, mais ʿAlī s'adresse à ʿAwakil de façon amicale, et les gens se détournent de lui. ʿAwakil emmène ʿAlī chez lui, et pendant qu'il prépare à manger, ʿAlī fait transformer la pièce par le génie et lui fait apporter une table royale. Après le repas, ʿAwakil prend une boisson au *ḥašīš*, et au bout d'un moment, il veut « jouer » avec ʿAlī et coucher avec lui. ʿAlī s'offense, prend son poignard, et le frappe. Les gens du *ḫān* arrivent car ils reprochent à ʿAwakil son attitude. Il est au *ḫān* depuis deux mois, et tous les soirs, il exige qu'on lui amène un jeune garçon. Les gens du *ḫān* n'osent rien dire car ils ont peur de son cousin. En effet, cette nuit-là, ils avaient décidé d'agir, mais en voyant ʿAlī près du corps de ʿAwakil, le *ḫanātī* part prévenir le palefrenier d'Uquš qui fait venir la garde.

149B

ʿAlī demande au génie de pendre le *ḫanātī* à la porte du *ḫān*. Le capitaine de police arrive et il semble que ʿAlī lui plaise bien. Il lui promet de le délivrer s'il accepte de le servir. ʿAlī fait semblant d'accepter, il demande au capitaine d'approcher pour lui parler, et il lui arrache les oreilles. On court prévenir Uquš de ce qui se passe.

Un vizir va trouver ʿAlī et lui demande poliment de le suivre chez Uquš. ʿAlī se présente au *dīwān*, et explique ce qu'il a fait, et pourquoi. Puis, il sort la lettre de Baybarṣ et le firman. Il va s'occuper de trouver le coupable des disparitions. Rentré au palais d'Uquš, il frotte la bague et demande au génie qui est le coupable. Il s'agit de quarante-et-un *ʿağam* qui, déguisés en derviches ont élu domicile dans une grotte. ʿAlī se fait transporter auprès d'eux. Il fait croire aux *ʿağam* qu'il est parti de chez lui à cause d'un différend avec son père, et qu'il est venu chercher de l'aide auprès d'eux. Il semble qu'il plaise bien au *muqaddam* ʿAbd Šarār qui lui propose de l'argent. ʿAlī rentre dans la grotte avec le *muqaddam* Šarār et le tue, puis il en tue cinq à la suite, et demande au génie de s'emparer des autres. Ensuite, il prévient Uquš qu'il trouvera les *ʿağam* dans la grotte. Il lui demande une lettre qui raconte ce

[29] Voir fascicule 37. Ici le nom est orthographié « Arqšī »

qu'il a fait à Damas, et il repart pour le Caire. Ibrāhīm le trouve à la porte du *dīwān*, et croit qu'il n'est pas encore parti. Il prévient Baybarṣ. ʿAlī entre et montre la lettre au roi qui ne comprend pas comment il a pu faire cela en si peu de temps. Il lui demande s'il est magicien, ou s'il emploie quelqu'un. ʿAlī parle alors au roi de la bague. Baybarṣ demande à voir. ʿAlī la lui donne, et Baybarṣ l'empoche. ʿAlī la réclame, mais il le fait mettre en prison. Là, il trouve d'autres prisonniers, pauvres et qui n'ont rien à manger. Il leur demande ce qu'ils voudraient, puis il fait apparaître le génie : en effet, il a fait faire une fausse bague, et c'est celle qu'il a donnée à Baybarṣ. Le génie se transforme en rat et va dans la boutique d'un *sammān* ; il prend ce dont il a besoin. Le propriétaire, affolé, va raconter cela à la garde qui rigole. Puis le génie va au four. Lorsque le repas est prêt, il l'apporte aux prisonniers. Puis ʿAlī lui demande de les délivrer. Il retourne dans son palais, et s'installe sur une chaise devant la porte. Là, il commence à rendre la justice, si bien que le *qāḍī* est prévenu et en parle à Baybarṣ. Celui-ci envoie Ibrāhīm chercher ʿAlī qui se présente au *dīwān*. Baybarṣ veut le faire arrêter, mais c'est ʿAlī qui l'arrête et le fait disparaître. Puis il prend possession du trône, et confisque les biens de tous les vizirs de la faction du roi. Il se tourne vers les *fidāwīyeh* et leur demande s'ils veulent le servir. Ils refusent et partent dans leurs forteresses, en attendant le bon vouloir de Dieu. Quant à ʿAlī, il fait battre monnaie à son nom, et ordonne une procession au Caire.

150

Deux fascicules reliés ensemble

150A

ʿAlī nomme Qalawūn grand vizir à la place de Šāhīn. Puis, il se rend au harem et rassure la reine. Il ordonne au trésorier de lui donner tout ce qu'elle demande, et tous les jours il se rend au harem pour voir si tout va bien.

Quant à Baybarṣ, le génie l'emmène à al-Rabʿ al-Ḫarāb, lieu vide et désertique. Baybarṣ tente de plaider sa cause, mais le génie doit faire ce qu'il a à faire. Il le laisse et Baybarṣ se met à errer, tout en priant Dieu. Il voit alors un homme qui lui donne à boire (al-Ḫiḍr) et le conduit à Alep où il lui dit qu'il doit passer un an, jusqu'à ce que la volonté de Dieu soit faite, et que son œuvre s'accomplisse. Baybarṣ entre dans Alep et va trouver ʿImād et lui raconte tout. Il lui demande un lieu sûr où s'isoler sans que nul ne le sache. Il lui propose une pièce dans la citadelle. Puis arrive la nouvelle par Ṣaḫr (le lieutenant de Badr al-Ġafīr) que Halawūn monte une expédition contre l'Islam. Aussitôt, ʿImād envoie un message par pigeon au Caire.

Pendant ce temps, au Caire, pendant la procession du vendredi, une femme donne un billet à ʿAlī. Il le lit : cela vient de la femme de Baybarṣ al-Ṭabarṣī. Il la fait venir, et elle lui dit que son mari est en prison à perpétuité pour avoir été faussement accusé d'avoir comploté contre Baybarṣ. Il fait venir Baybarṣ al-Ṭabarṣī qui réfute l'accusation. ʿAlī le libère et lui rend sa place, mais Baybarṣ al-Ṭabarṣī préfère se retirer dans son palais. Arrive le message de ʿImād. ʿAlī décide de lever l'armée. Qalawūn lui conseille de se servir du génie pour faire venir Halawūn et lui couper la tête, mais ʿAlī a sa fierté et il refuse. Qalawūn craint que les vizirs limogés ne prennent le Caire pendant leur absence. ʿAlī décide de les emmener prisonniers avec lui.

Halawūn s'est mis en marche car il espère prendre sa revanche sur l'Islam, puisque Baybarṣ n'est plus là. Mais, lorsque l'armée musulmane arrive en face, il est presque prêt à repartir sur les conseils de son vizir. Badr prévient ʿAlī que trente-six rois de la côte sont en marche contre lui. Bien sûr, c'est Ǧawān qui a tout organisé. Qalawūn conseille à ʿAlī de les faire enlever par le génie. Le soir, ʿAlī demande au génie d'enlever Halawūn, puis les rois de la côte, Ǧawān et al-Burṭuquš. Mais Mīḫā'īl décide de s'en mêler. Il réunit une armée et envoie un message à ʿAlī. Il le défie de ne pas se servir du génie. ʿAlī descend au combat et, au moment où il va fuir, Mīḫā'īl tombe de cheval et se retrouve prisonnier avec les autres. ʿAlī les fait venir et veut les faire exécuter. Ǧawān lui dit de le libérer car il peut l'aider. Il lui demande de joindre les vizirs prisonniers aux rois et à Halawūn, puis il lui dit de faire venir Ibrāhīm, Saʿd, Šalāmiš, ʿArnūs, Ismāʿīl, Naṣīr al-Nimr, et enfin Šiḥa. Ǧawān se souvient alors d'un autre épisode de disparition de Baybarṣ qui avait été envoyé par un magicien au même endroit désert, et qui en était sorti. Il se méfie et veut savoir si Baybarṣ est toujours en vie. Le génie finit par le retrouver à Alep et l'emmène au *dīwān* de ʿAlī. C'est le dernier jour de l'année prescrite à Baybarṣ.

ʿAlī demande à Ǧawān s'il n'a oublié personne, puis il le fait mettre aux fers avec al-Burṭuquš. Il s'apprête à les faire exécuter en commençant par Baybarṣ, lorsqu'une voix se fait entendre, et apparaît le *šayḫ* Abā Ǧābir al-Qayrawānī qui frappe ʿAlī, récupère la bague et la donne à Baybarṣ, puis libère les prisonniers musulmans. Baybarṣ fait arrêter ʿAlī et s'en prend à Qalawūn, puis à Halawūn et aux rois de la côte pour avoir profité de la situation. Tous prétendent avoir voulu venger Baybarṣ. Il les délivre et les renvoie chez eux avec Ǧawān. Mīḫā'īl s'explique et les dignitaires témoignent de sa loyauté. Baybarṣ rentre dans Alep, puis il se rend à al-Maʿarra auprès de Sulaymān al-Ǧāmūs. Enfin il retourne au Caire.

150B

[L'empoisonnement de Baybarṣ]

La reine raconte à Baybarṣ que ʿAlī a toujours protégées le harem, et elle lui parle d'un moine qui leur a annoncé que Baybarṣ serait bientôt de retour. Au *dīwān*, Baybarṣ demande à Ibrāhīm de sortir ʿAlī de prison, de l'emmener au hammam, et de le vêtir comme un vizir. Il le fait venir et lui redonne sa fonction de Qubağī Bāšī. Puis le moine apparaît et met Baybarṣ en garde. Peu après, arrive un vizir avec une lettre de Ğamak. C'est Ḥaydara qui veut faire le pèlerinage. Baybarṣ l'installe dans un palais. Saʿīd lui rend visite et remarque une femme de sa suite. Ḥaydara la lui envoie en cadeau. Mais, le lendemain, au harem, la reine sert à boire à Baybarṣ qui sent immédiatement qu'il a été empoisonné. Ibrāhīm va le trouver alors que le moine et Šīḥa le soignent. Baybarṣ pense que la préposée aux boissons du harem est la coupable, mais Ibrāhīm lui fait remarquer qu'elle est là depuis longtemps. Il lui demande qui est récemment arrivée au harem, et il apprend l'histoire de Saʿīd et de la femme. Il va la trouver et elle avoue. En fait, Ḥaydara est Ğawān.

Explications : Ḥaydara était arrivé à Madinat al-Ruḫām, chez ʿArnūs, mais celui-ci et ses amis avaient disparu, et Ḥaydara également. En fait, après avoir été libéré avec al-Burṭuquš, Ğawān était parti pour Brousse. Là, il avait rencontré un marchand, Ḥaydara, qui voulait faire le pèlerinage de Jérusalem. C'était un sujet du *babb* Dāhīyat al-Rūm, qui venait d'une ville construite par les *ğinn-s*, entourée de quatre montagnes, avec une forteresse sur la quatrième, Qilāʿ al-Nağm. Ğawān lui avait demandé de l'y conduire. Ils étaient partis en bateau et arrivés à Madinat al-Rūmad au bout d'un mois. Là, ils avaient été reçus par le *babb* Dāhiyāt al-Rūm et ses frères, Dahā' al-Rūm et Muṣībat al-Rūm, ainsi que par sa fille ʿAfrūna, et ses fils Maṣṭrīn et Maṣṭrūn. Ğawān avait tenté de convaincre le *babb* de s'attaquer à l'Islam. Le *babb* avaint alors demandé conseil à sa mère, la magicienne Mušamsīna, qui lui avait dit d'accepter à condition que Ğawān lui amène ʿArnūs prisonnier. Ğawān était reparti avec al-Burṭuquš et une nourrice qu'il avait envoiyée au Caire pour empoisonner Baybarṣ. Lui-même s'était rendu à Madinat al-Ruḫām où il s'était présenté comme Ḥaydara, un vizir de Ğamak, père de Baybarṣ, désireux de faire le pèlerinage. Il avait donné une lettre prétenduement écrite par Ğamak. ʿArnūs l'avait reçu et Ğawān l'avait enlevé ainsi qu'Ismāʿīl et Naṣīr.

Lorsque Ğawān retourne auprès du *babb* avec les prisonniers, il est toujours réticent, et va de nouveau prendre conseil auprès de sa mère. On décide finalement d'envoyer les prisonniers à la forteresse al-Numūr, mais pour se la faire ouvrir, il

leur faut une lettre du patriarche Ǧarmānuṣ. Les fils du *babb* partent avec les prisonniers et Ǧawān et Burṭuquš les accompagnent.

151

Deux fascicules reliés ensemble

151A

[La Reine ʿAfrūna]

(Il manque probablement un fascicule entre 150B et 151A.)

On reprend l'épisode, mais beaucoup plus loin. Il semble donc qu'un chrétien ait pris la place de ʿAlī Āġā al-Qaymarī à la tête du *dīwān* de Jérusalem. Šams al-Dīn Ibn Harim et son fils se rendent au *dīwān*, déguisés en soldats chrétiens, et le jeune homme attaque le vizir chrétien. Ils remettent ʿAlī Āġā al-Qaymarī à sa place comme gouverneur de Jérusalem.

Pendant ce temps, la reine ʿAfrūna a mis le siège devant Ġazza. Le fils de Šams al-Dīn, Ḥasan, se rend au *dīwān* de Ġazza au moment où arrive un messager qui apprend à la reine la reprise de Jérusalem par les musulmans. La reine remarque Ḥasan et l'invite à boire un verre de vin avec elle. Il finit par accepter et se retire avec elle, puis la drogue et l'enlève avec l'aide de son père. Ils l'emmènent au gouverneur de Ġazza et partent se battre contre les Francs. Le vizir Šāhīn arrive et se joint à eux avec son armée ; ils mettent les Francs en déroute. On envoie la reine prisonnière au Caire. Šams al-Dīn Ibn Harim et Ḥasan se rendent à Alexandrie prise par Dahā' al-Rūm et assiégée par al-Saʿīd. Šams al-Dīn Ibn Harim et Ḥasan pénètrent dans la ville déguisés en soldats chrétiens et Šams al-Dīn Ibn Harim libère les prisonniers musulmans pendant que Ḥasan drogue et enlève Dahā'. Ils ouvrent la porte à l'armée d'al-Saʿīd qui reprend la ville, avec l'aide d'al-Baṭarnī qui reprend le port à la flotte chrétienne. Al-Saʿīd repart pour le Caire avec Dahā' comme prisonnier. Pendant ce temps, Šams al-Dīn Ibn Harim et Ḥasan veulent se rendre à al-Swaydīya pour prêter main forte à Aydamur.

Pendant ce temps, au Caire, Baybarṣ se remet de son empoisonnement grâce aux soins de Šīḥa et du moine Mustašūr. Les nouvelles leur arrivent de la reprise de Jérusalem, de Ġazza et l'Alexandrie grâce à Šams al-Dīn Ibn Harim et Ḥasan. Ils se demandent qui sont ces *fidāwīyeh* qui réclament la souveraineté des montagnes et

des forteresses. Šīḥa, dont la fonction est encore une fois menacée, décide de se rendre compte par lui-même.

A al-Swaydīya, Aydamur envoie al-Nisr Ibn ʿAğbūr en ambassade à Dāhiyat al-Rūm, lui demandant de se battre à la loyale sans utiliser la magie. Il accepte, mais ses hommes se font tous battre un à un par les *fidāwīyeh*. Ğawān prend conseil de la magicienne Mušamsīna qui vient à leur aide en envoyant des hommes avec flambeaux que les musulmans prennent pour des montagnes de feu. Ils s'enfuient jusqu'à Homs poursuivis par les Francs. Mais là, le saint de Homs, Ḫālid Ibn al-Walīd, leur vient en aide en érigeant un mur de fer pour empêcher les Francs d'avancer. Le soir, au campement des Francs, un patriarche se présente à la magicienne, avec une lettre du prieur du monastère d'al-Rastin qui lui demande de suivre le patriarche au monastère. Elle tombe amoureuse de lui et, arrivée au monastère, demande au prieur de les marier. Mais le patriarche est en fait Muhammad Sābiq, fils de Šīḥa et le prieur n'est autre que Šīḥa lui-même.

151B

Explications de leur présence au monastère. Šīḥa y est arrivé et se faisant passer pour prêtre, drogue et égorge les quarante moines. Alors qu'il s'apprête à faire de même au prieur, celui-ci l'attaque et le menace : en fait il s'agit de Muḥammad qui joue un tour à son père. Arrivé avant lui au monastère, il avait fait disparaître le prieur et avait pris sa place. Šīḥa prend alors le rôle du prieur et Muḥammad celui d'un patriarche et ils élaborent leur plan pour s'emparer de la magicienne.

Revenons à l'histoire : Muḥammad épouse la magicienne, mais au moment de consommer, il la drogue et va rejoindre son père. Ils pendent la magicienne au-dessus de la porte du monastère et s'en vont. Pendant ce temps, au camp franc, Ğawān va trouver la magicienne avec le *babb*. On lui apprend qu'elle s'est rendue au monastère avec un patriarche. Ğawān se doute de quelque chose et part au monastère avec le *babb* et une petite troupe. Là, ils trouvent la magicienne pendue. De retour au camp, ils apprennent la déroute de ʿAfrūna et de Dahā' al-Rūm. Dāhayat al-Rūm fait accompagner la dépouille de sa mère à la forteresse d'al-Nağm, et Ğawān suggère que l'on fasse le nécessaire pour que l'on remette les prisonniers de la forteresse al-Numūr à l'officier en charge. La troupe arrive auprès du *babb* Maṣṭrīn qui fait le nécessaire pour enterrer la magicienne et confier les prisonniers à l'officier. Mais, en route, Šīḥa libère les prisonniers (ʿArnūs, Ismāʿīl, et Naṣīr al-Nimr). Il a drogué l'officier qui se révèle être Šams al-Dīn Ibn Harim (qui se fait appeler Ibn Ādam), qui avait pris la place de l'officier, mais s'est fait prendre de vitesse par Šīḥa. Ils retournent au camp musulman. On fête le retour des prisonniers,

et Ǧawān envoie al-Burṭuquš aux nouvelles ; il revient prévenir Ǧawān que les prisonniers ont été libérés.

Le lendemain, le *babb* veut descendre sur le champ de bataille, mais son fils Maṣṭrīn dit que c'est à lui d'y aller. Il défie ʿArnūs, mais un cavalier armé de pied en cap le provoque et le tue. Apprenant la nouvelle de la mort de son fils, Dāhayat al-Rūm se jette dans la bataille avec son armée que les musulmans mettent en déroute. Le cavalier qui a tué Maṣṭrīn n'est autre que Šams al-Dīn Ibn Harim qui fait prisonnier Dāhayat al-Rūm. ʿArnūs depuis longtemps éloigné de sa ville et de sa famille décide de retourner chez lui, alors que tous rentrent au Caire.

Baybarṣ apprend les nouvelles et Aydamur reprend sa place au *dīwān*. Le moine Mustašūr continue de soigner Baybarṣ et le sauve d'un complot fomenté par Ǧawān et un autre moine. Baybarṣ pense que Mustašūr devrait se convertir à l'Islam. Le moine lui dit qu'il va y songer, et le lendemain il prononce la *šahāda* devant le roi. Celui-ci, guéri, reprend sa place au *dīwān* où l'on fait venir les prisonniers. On s'apprête à les mettre à mort, mais Baybarṣ leur offre la vie sauve s'ils se convertissent.

152

Deux fascicules reliés ensemble

152A

[La fausse conversion et la mort de la reine Afrūna]

La reine ʿAfrūna se convertit et demande un délai de grâce pour les autres. Baybarṣ leur accorde quarante-et-un jours. Baybarṣ pense qu'il faut la marier et le propose au *dīwān*. Un vizir la demande en mariage, il s'agit de Karāǧiq al-Aswad. Baybarṣ la lui accorde. Elle le découvre le soir des noces, vieux et laid, mais il lui dit être en fait un chrétien rescapé de la libération d'al-Ruḫām, lorsque la reine magicienne Šam Aqrīn a été tuée. Il s'est alors faussement converti à l'Islam pour échapper à la mort[30], et on l'a fait entrer au *dīwān*. Pensant que sa conversion à elle était aussi feinte, il l'a demandée en mariage. Il lui propose d'aller libérer un prisonnier à Alexandrie qui les aidera à sauver ses frères. Il prétend que ʿAfrūna est malade et a besoin de l'air de la mer. Baybarṣ lui confie le gouvernorat d'Alexandrie. Arrivé à Alexandrie, Karāǧiq libère al-Haǧǧām Ibn Ḫanāǧir qui avait

[30] Référence à un épisode manquant.

été jeté en prison du temps du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb[31]. Il prétend se convertir à l'Islam et Karāğiq le fait libérer et le nomme chef du harem. Il l'emmène avec lui auprès de ʿAfrūna qui le prend comme amant. Bientôt elle lui demande d'aller libérer ses frères. Il part pour le Caire, drogue les gardes, et libère Dāhiyat al-Rūm et Dahā'.

Ceux-ci se rendent à Madinat al-Rūmad où Maṣṭrūn[32] et Ğawān ont levé une armée pour les libérer. Ils racontent toute l'histoire et prennent la mer pour Chypre où ils campent avec leur armée. Ils envoient une lettre à Alexandrie et Karāğiq part avec la délégation et la lettre au Caire. Dāhiyat réclame sa sœur. Karāğiq s'emporte et coupe la tête du messager et incite les *fidāwīyeh* à tuer la délégation. Le roi lui demande pourquoi il a fait cela, il répond que c'est à cause de ʿAfrūna. Il désire conduire l'armée contre Dāhiyat. Baybarṣ accepte. De retour à Alexandrie, Karāğiq confie ʿAfrūna à Hağğām qui l'emmène à Chypre. Karāğiq s'embarque pour Chypre et il fait conduire ʿAfrūna à Dāhiyat avec une lettre lui disant ce qu'il doit faire. Dāhiyat envoie une lettre avec un messager à Karāğiq qui, une fois encore, coupe la tête du messager. Les *fidāwīyeh* descendent au champ de bataille, tous vainqueurs les uns après les autres, mais ils disparaissent aussi les uns après les autres car Hağğām les enlève et les conduit comme prisonniers chez Dāhiyat. Contre l'avis de Ğawān qui veut les mettre à mort, il les envoie à la forteresse al-Numūr avec ʿAfrūna. Karāğiq prend son tour contre Dāhiyat, mais il s'enfuit pendant le combat et se réfugie auprès d'Abū ʿAlī au port, prétendant que les *fidāwīyeh* veulent le tuer. Il s'embarque pour Alexandrie alors que Naṣīr qui le poursuivait arrive et explique toute l'affaire à Abū ʿAlī. La fuite de Karāğiq a permis à l'armée franque d'attaquer et de détruire le camp musulman. Abū ʿAlī se bat avec ses hommes lorsqu'arrive ʿArnūs avec la flotte de ʿAlī Būğī.

Explications : au *dīwān* de ʿArnūs arrive Badr Ibn Šākir qui donne des nouvelles du roi et apprend à ʿArnūs ce qui se passe à Chypre. ʿArnūs s'embarque avec ses hommes. En route, il croise le navire qui conduit ʿAfrūna et les prisonniers. Il les délivre et tue l'équipage ainsi que ʿAfrūna qu'il jette à la mer. Puis il arrive à Chypre.

Pendant les combats, Dāhiyat descend sur le champ de bataille et réclame ʿArnūs.

---

[31] Voir fascicule 13.

[32] Il y a une confusion dans le texte entre Maṣṭīn et Maṣṭrūn. Dans le fascicule précédent, c'est Maṣṭrīn qui s'est fait tuer par Šams al-Dīn Ibn Harim. Or ici le même Maṣṭrīn réapparaît. Il semble que l'un des fils du *babb*, en l'occurence Maṣṭrūn soit resté pour gouverner à Madinat al-Rūmad. J'ai donc rétabli les noms corrects.

152B

Mais un cavalier arrive et se bat contre lui et lui coupe la tête. Les Francs sont mis en déroute et Ǧawān s'enfuit avec al-Burṭuquš. Karāǧiq reste introuvable et ʿArnūs part pour Alexandrie. Ensuite il se rend au Caire où il est invité par plusieurs vizir. Un soir, en rentrant de chez ʿAlāy al-Dīn, il rencontre le vizir Ibrāhīm al-Islāmī devant son palais, qui l'invite à boire, et le drogue. ʿArnūs est prisonnier de Karāǧiq, Dahā', Haǧǧām et Ibrahīm al-Islāmī qui est en fait un chrétien faussement converti.

Explications : après la défaite de Chypre, Dahā'et Haǧǧām retrouvent Karāǧiq. Ils décident de se venger. Ils doivent d'abord enlever ʿArnūs car la magicienne avait prédit que tant que ʿArnūs défendait l'Islam, ils ne pouvaient rien. Ils partent pour le Caire chez Ibrāhīm al-Islāmī.

Avant de tuer ʿArnūs ils veulent se venger de l'Islam, puis l'envoyer dans la forteresse al-Naǧm. Haǧǧām part avec une lettre pour Maṣṭrūn qui doit lever une armée.

Ibrāhīm et Saʿd apprennent la disparition de ʿArnūs et partent à sa recherche. En route pour Damas, ils rencontrent un messager qui prétend s'appeler Ǧurgīs al-Bayrūtī et porter des lettres de commerce à Damas. Il dit ne pas connaître ʿArnūs. Ibrāhīm, méfiant, le ramène au Caire où il l'interroge brutalement pendant plusieurs jours. Saʿd s'en émeut et va trouver le roi qui fait venir Ibrāhīm au *dīwān* et le force à raconter toute l'affaire. Saʿd va trouver le messager et lui dit qu'à cause de lui Ibrāhīm risque sa tête, et il le tue. Il accuse d'abord Ibrāhīm lui mettant la mort du messager sur le dos, mais les officiers présents racontent à Baybarṣ ce qui s'est passé. Arrive un chevalier armé, Šams al-Dīn Ibn Harim qui dit connaître le messager tué alors que personne, ni même Šīḥa qui vient d'arriver ne le connaît. Il a été fouillé, mais Šams al-Dīn Ibn Harim se targue de trouver les lettres qu'il porte. Il les sort des semelles du mort et révèle qu'il s'agit de Haǧǧām Ibn Ḫanāǧir. Ils apprennent la trahison d'Ibrāhīm al-Islāmī et Baybarṣ le fait exécuter avec Dahā' et Karaǧīq. Šīḥa ayant promis à Šams al-Dīn le sultanat des forteresses s'il trouvait les lettres, Baybarṣ le nomme sultan à la place de Šīḥa.

153

Deux fascicules reliés ensemble

153A

Fête chez les ismaéliens. Le roi demande à Šīḥa pourquoi il a abandonné sa place. Il lui répond qu'il est fatigué. Mais le lendemain, al-Dīn Ibn Harim arrive et rend à Šīḥa sa place. Il a vu en rêve Ǧamr et Maʿrūf qui le lui ont demandé.

[Zanbīq al-Yašhabī] (p. 14)

Pendant la nuit, Baybarṣ se réveille, un homme sur la poitrine. Il s'agit de Yūsuf al-Kisriwānī. Alors qu'il s'apprête à le tuer, sa tête vole et à sa place se tient un *muqaddam* menaçant, musulman. Il s'agit d'un *fidāwī* non-ismaélien, du clan des Adrāʿī, Zanbīq al-Yašhabī de la forteresse al-Ḥumayra. Il veut que Baybarṣ lui envoie Šīḥa, un manteau lui conférant la souveraineté des forteresses, et qu'il fasse enjoailler le poignard qu'il a laissé planté dans l'oreiller avec une lettre. Baybarṣ le lui promet, et, le lendemain, au *dīwān*, il fait venir Šīḥa, monte un paln avec lui, et l'envoie avec le manteau et le poignard, accompagné par Sirr al-Dīn al-Maġribī auprès de Zanbīq.

Histoire de Zanbīq : ancien officier de Yaʿqūb al-Adraʿī (tué par Ismāʿīl pour venger sa fille Badra)[33], absent pendant plusieurs années après la mort de Yaʿqūb. Revenu, il a pris des nouvelles et a appris qu'Ismāʿīl était toujours en vie, et que Šīḥa était souverain des forteresses ismaéliennes. Il a aussi appris que Sayf al-Ġaḍbān, capitaine de la forteresse d'al-Ṣabība était au service de Baybarṣ. Il a alors voulu s'emparer du sultanat des forteresses et venger la mort de Faḍl Ibn Yaʿqūb al-Adrāʿī. Il s'est rendu au Caire et s'est mis en cheville avec Yūsuf al-Kisriwānī.

Histoire de Yūsuf[34] : Yūsuf avait deux frères, Yaʿqūb[35] et Šanūd, tous les deux mariés. Par manque d'argent, lui est resté célibataire et a décidé de partir faire fortune. Il s'est d'abord rendu en pays d'Islam, puis chez les Mages. De retour, après plusieurs années avec de l'argent, il a appris que ses frères ont été tués par les musulmans. Il a alors voulu se venger en tuant Baybarṣ. Zanbīq s'est servi de lui, et l'a tué, comme nous l'avons vu, alors qu'il menacait Baybarṣ.

Après son coup d'éclat, Zanbīq repart dans sa forteresse et attend. Arrivent Sirr al-Dīn et Šīḥa. Sirr lui donne une lettre menaçante de la part de Baybarṣ. Il déchire la lettre et chasse Sirr. Il s'apprête à tuer Šīḥa, mais les officiers l'arrêtent car eux se souviennent de ce qui s'est passé lorsque Faḍl al-Dīn s'est rebellé. Zanbīq

---

[33] Voir fascicule 13.

[34] Cette histoire ne fait référence à aucun des épisodes de la recension.

[35] Le seul Yaʿqūb auquel on pourrait penser est Yaʿqūb al-Rāmī, dans l'épisode de l'enlèvement d'Āsīya, la fille d'Abū Alī al-Baṭarnī, mais il n'est pas fait état de ses frères.

semble déterminé, et Šīḥa lui rappelle que le roi fait parfois attendre un condamné plusieurs mois. Zanbīq décide de prendre Baybarṣ, puis de les tuer tous les deux. En attendant, il bat Šīḥa jusqu'à ce qu'il perde connaissance et qu'un des officiers l'arrête. Il fait jeter Šīḥa en prison. Puis il aperçoit un eunuque près de l'entrée du *dīwān*, qu'il ne connaît pas. Il dit être un garde du harem de Baybarṣ. Zanbīq le prend à son service. Le soir Zanbīq et les officiers boivent alors que l'eunuque les sert. Il s'agit en fait de Šīḥa lui-même et celui qui est en prison est en fait Muḥammad fils de Šīḥa.

Explications : après avoir été menacé par Zanbīq, Baybarṣ avait fait venir Šīḥa et lui avait tout raconté, et ils ont monté ce plan.

Šīḥa ayant drogué tout le monde, il met Zanbīq dans un sac, libère son fils et ils partent pour le Caire. En route, ils se séparent au cas où l'un serait pris et aurait besoin de l'autre pour le délivrer. Šīḥa arrive à la forteresse Marzīya où se trouve le *muqaddam* al-Ġaḍbān dont le fils, Saʿd al-Muhağğīnī, se trouve au *dīwān* du Caire. Il lui confie Zanbīq et sort pour se reposer. Mais il s'endort jusqu'au matin. Il se réveille, voit une gazelle, la chasse et commence à la faire cuire et la manger lorsqu'il est surpris par Zanbīq.

Explications : dans la forteresse de Zanbīq, les officiers se réveillent et voient que Zanbīq a disparu. Le chef des officiers, Swayliḥ les envoie à la recherche de Zanbīq. Ils apprennent qu'il est retenu prisonnier à la forteresse Marzīya. Ils s'y rendent, et tuent al-Ġaḍbān et délivrent Zanbīq. Celui-ci veut tuer Šīḥa, mais il lui dit que personne ne le croira s'il ne le fait pas dans sa propre forteresse, devant tous ses hommes. Ils se mettent en route et rencontrent deux femmes kurdes, une jeune et une vieille. Zanbīq ayant soif, la jeune lui donne du lait frais à boire, ainsi qu'à Swayliḥ. Il lui donne deux dinars et la vieille dit que c'est peu payer pour la quantité de *bang* dans le lait. Il s'agit de Muḥammad et Nuwayrid. Šīḥa dépèce Swayliḥ pour avoir tué al-Ġaḍbān, et envoie ses fils accrocher la peau à la porte de la forteresse de Zanbīq avec une lettre. Les officiers voyant cela décident de rester tranquilles. Šīḥa emmène Zanbīq au Caire et se présente au *dīwān* où il annonce à Saʿd al-Muhağinī la mort de son père, et la punition de son assassin. Le roi fait venir Zanbīq prisonnier.

153B

Šīḥa s'apprête à le dépecer, mais Zanbīq finit par le reconnaître comme souverain des forteresses. Baybarṣ décide de le faire *silāḥdār*, égal à Ibrāhīm. Celui-ci ne fait pas confiance à Zanbīq. Il s'en suit une querelle, et Baybarṣ chasse Ibrāhīm du *dīwān*. Ibrāhīm rassemble les *fidāwīyeh* et quitte le Caire. Avant de partir, il avait laissé un poignard à réparer chez un joaillier juif et il oublie de le récupérer.

Un matin, al-Saʿīd se lève pour aller prier avec Baybarṣ, mais il trouve Zanbīq mort au pied du lit de Baybarṣ et celui-ci disparu. Le poignard d'Ibrāhīm est planté dans l'oreiller avec une lettre disant que c'est Ibrāhīm qui a fait cela. Le *dīwān* prévenu, Šāhīn fait écrire à Ibrāhīm pour lui demander s'il a tué Zanbīq, et s'il sait où est le roi. Ibrāhīm répond comme si c'était lui, et al-Saʿīd part avec une armée contre le Ḥūrān. Les *fidāwīyeh* ne veulent pas se battre contre Ibrāhīm, et Šāhīn leur demande de rester neutres. Qalawūn conseille à al-Saʿīd de faire venir les canons de Damas et de bombarder la forteresse. Mais Ibrāhīm sort et nie avoir tué Zanbīq et enlevé le roi. Le préposé au canon s'apprête à tirer lorsqu'un derviche l'arrête. C'est Šīḥa qui raconte comment en fait Zanbīq est vivant, et a tué un Cairote à sa place et enlevé Baybarṣ qu'il a conduit auprès du *babb* al-Afras à Ǧazā'īr al-Zaʿfarān.

Explications : en se promenant dans les *sūq*-s, Zanbīq voit le poignard d'Ibrāhīm et persuade le joaillier de le lui confier pour qu'il le lui rende. Puis il embauche un pauvre hère au bord du Nil, et un soir il l'égorge. Puis il enlève Baybarṣ en laissant le cadavre déguisé comme lui dans la chambre pour faire croire qu'il est mort. Il emmène le roi dans sa forteresse, mais ses hommes ne veulent rien savoir. Il fait le tour des rois de la côte qui tous le rejettent jusqu'au jour où il arrive chez le *babb* al-Afras qui lui aussi refuse. Mais arrive Ǧawān qui apprenant ce qui se passe demande à al-Afras de couper la tête du roi. Al-Burṭuquš arrête le bourreau et dit à al-Afras à quoi il s'expose.

154

Commence à la page 4

[Al-Amīra Kātrīn]

On se retrouve au siège de la forteresse d'Ibrāhīm. Les choses ayant été expliquées, Qalawūn et al-Saʿīd offrent de l'argent à Ibrāhīm en compensation. Šīḥa propose d'aller délivrer Baybarṣ avec quelques hommes pendant que al-Saʿīd prépare la guerre contre al-Afras. Il demande à Abū ʿAlī d'envoyer la flotte à Beyrouth où il se rend avec l'armée. Reçu par le *babb*, il finit par s'embarquer avec son armée. Arrivés à Ǧazāyir al-Zaʿfarān, ils prennent le port. Zanbīq pense qu'il voudrait bien épouser la fille du *babb*, Kātrīn, lorsque des soldats arrivent prévenir le *babb* que le port est pris. On ferme les portes de la ville, et on arme les murs.

Al-Saʿīd envoie al-Ǧamāhirī en ambassade, accompagné de Nāṣir al-Dīn al-Ṭayyār. Le *babb*, sur les conseils de Ǧawān, répond par la guerre. Le lendemain, les Francs sortent en force. Puis, al-Ǧamāhirī affronte Zanbīq et le blesse, et les Francs sont mis en déroute. Ǧawān soigne Zanbīq et se rend sur les créneaux. Arrive alors un patriarche de l'église de Jérusalem qui réclame le sang de Baybarṣ. On s'apprête à le mettre à mort lorsque Zanbīq surgit disant qu'il veut le mettre à mort lui-même. Mais un des prêtres de la suite du patriarche se révèle être Ibrāhīm qui frappe Zanbīq et le tue (les autres prêtres sont Šīḥa et ses compagnons). On annonce alors l'arrivée du *babb* Kārlūs avec son armée, mais il s'agit en fait de ʿArnūs. Ibrāhīm tue le *babb*. ʿArnūs entre dans le palais et découvre Kātrīn qui se convertit ainsi que ses suivantes.

Au cours du partage du butin, ʿArnūs demande Kātrīn et rentre chez lui avec elle. Le roi part pour Alexandrie. Puis, après une fête qui dure trois jours, il rentre au Caire.

La rébellion des *fidāwīyeh* (fol. 21r.)

Un jour, au *dīwān*, le roi remarque une chaise vide : c'est celle de l'émir Muḥamad al-Sirkasī. Le roi veut connaître la raison de son absence. Il envoie Kāmil chez Muḥammad. Là, Kāmil le voit en train de battre à mort un mamelouk attaché, pour avoir brisé une assiette. Il frappe Muḥammad et délivre le mamelouk, puis repart au *dīwān*. Muḥammad arrive et se plaint au roi, il traite Kāmil de Druze, et Kāmil lui coupe la tête. Il s'en suit une échauffourrée entre les émirs et les *fidāwīyeh* et, à la suite d'une intervention d'al-ʿUqāb les *fidāwīyeh* quittent le *dīwān*. Ibrāhīm et Saʿd les suivent. Le lendemain, Baybarṣ ne trouve que Šāhīn au *dīwān* : les *fidāwīyeh* ont posté un *muqaddam* devant chaque palais d'émir pour les empêcher de sortir. Šāhīn va trouver Ibrāhīm pour calmer l'affaire. Les *fidāwīyeh* quittent Le Caire et Ibrāhīm les renvoie chacun dans sa forteresse. Il reste à la tête de quatre-vingt-six *muqaddam-s* et leur propose de se rendre chez lui. Mais al-ʿUqāb suggère plutôt la forteresse Ṣahyūn pour prévenir ʿImād de ce qui s'est passé. Ce dernier tente de calmer les esprits. Arrive un messager avec une lettre de Šāhīn : il se passe des vols et des disparitions à Damas et il veut savoir si les *fidāwīyeh* y sont pour quelque chose. Ibrāhīm envoie Kāmil à Damas pour arrêter celui qui procède aux vols et aux enlèvements. Il arrive à Damas, et un soir il rencontre une petite caravane de marchands d'étoffe. Il demande à voir leurs sacs et découvre des enfants enlevés. Il se bat contre la troupe, en tue une trentaine et en blesse huit qu'il interroge : tout vient de Yāfā où les prêtres sont allés voir le *babb* pour lui demander de trouver des prisonniers musulmans pour servir leur église. Ils demandent la

permission de se rendre à Damas et d'enlever des enfants pour les ramener à Yāfā. Kāmil libère les enfants et les emmène avec les Francs blessés, dans le palais royal de Damas. Il fait raccompagner les enfants chez eux avec l'argent volé. Une des jeunes filles est Fāṭima, la fille d'al-Uquš, gouverneur de Damas. Lorsque le gouverneur apprend son retour, il veut savoir ce qui s'est passé et il se rend au palais. Là, il découvre Kāmil et le fait arrêter pour le mettre à mort pour venger le meurtre de l'émir Muḥammad, mais les *fidāwīyeh* arrivent, s'emparent de Damas, et jettent le gouverneur en prison. Pus il mettent Kāmil à sa place, et bientôt il devient un véritable roi, battant sa propre monnaie, et récoltant les impôts des rois de la côte. Quand Baybarṣ apprend cela, il part en campagne contre Kāmil et les *fidāwīyeh*.

Arrivé à Ġazza, il reçoit une lettre supposée de Kāmil, mais en fait de Šīḥa pour calmer le jeu. Il conseille à Baybarṣ de se rendre à Damas avec quatre-vingt-cinq cavaliers qui, le jour de la prière, pendant la parade, prendront la place des *fidāwīyeh* qui accompagnent Kāmil. Le roi prendra celui-ci et l'emmènera au palais pour en faire ce qu'il veut.

Baybarṣ se rend à Jérusalem ; de là, part avec quatre-vingt-cinq émirs et va chez sa mère à Damas. Šīḥa a fait le tour des *fidāwīyeh* pendant la nuit et les a drogués, puis les réveillant il leur dit ce qu'ils doivent faire. Au *dīwān*, les *fidāwīyeh* ne savent pas trop comment prendre l'affaire. Ibrāhīm (avec qui Šīḥa a comploté) arrive. Pendant la parade de la mosquée, les *fidāwīyeh*, prévenus de la présence du roi et des émirs, s'emparent chacun d'un émir, et se jettent aux pieds du roi. Tous retournent au palais où Ibrāhīm et Šīḥa expliquent toute l'affaire. Le roi menace de tuer Uquš, mais Ibrāhīm intercède pour lui. En revanche les prisonniers francs sont mis à mort. Le roi retourne au Caire et la vie reprend son cours.

155

Cinq fascicules reliés entre eux

155A

[Darrāğ al-Aṣamm]

Un jour, au *dīwān* arrive le *wālī* du Caire, Bahadīr Āġā, un vieillard qui désire prendre sa retraite. Baybarṣ nomme un émir *turkmān* à sa place, mais celui-ci démissionne dès le lendemain. Il nomme quelqu'un d'autre qui démissionne aussi le lendemain, et ainsi de suite, cinq fois. Il nomme alors Muḥammad Āġā al-Daylamī qui, le soir même, rencontre un colosse qui lui conseille de démissionner sinon il le

tuera. Il frappe les soldats, mais sans les blesser. Muḥammad Āġā al-Daylamī démissionne dès le lendemain, mais Baybarṣ le force à raconter son histoire. Les autres démissionnaires corroborent ses dires. Ibrāhīm et quelques *fidāwīyeh* décident de voir ce qu'il en est. Le soir, ils se postent à différents endroits et Ibrāhīm patrouille. A un moment, il trouve al-Nisr et ses hommes blessés, puis Sulaymān al-Ǧāmūs et ses hommes. Al-ʿUqāb dit avoir vu un colosse le menacer et lui dire que ce sera bientôt son tour. Le lendemain, au *dīwān*, ils ne disent rien, mais Saʿd les trahit et ils doivent tout raconter au roi. Baybarṣ décide d'aller voir avec Ibrāhīm et Saʿd. Ces deux derniers restent à leur poste tandis que Baybarṣ patrouille. Ibrāhīm a soif et envoie Saʿd chercher à boire. Pendant ce temps, il voit une fenêtre ouverte avec, tout près, une pastèque. Il s'agit de la demeure de Saʿd al-Dīn Ḥaddād qui a l'habitude, tous les soirs de se préparer une pastèque et de la manger. Ibrāhīm la mange et remet le plat à sa place. Puis le colosse arrive et il se bat contre lui, et le tue. Il se rend compte qu'il s'agit d'un *fidāwī*. Le roi arrive et lui dit de veiller le mort et de dire que c'est Baybarṣ qui l'a tué si on lui demande des comptes. Pendant ce temps, Saʿd al-Dīn Ḥaddād veut boire son café et manger sa pastèque, mais il ne la trouve pas. Il réveille sa femme à coups de pied, et elle lui dit qu'elle va se plaindre à Ibrāhīm. Celui-ci intervient alors et avoue avoir mangé la pastèque. Il confie le cadavre à Saʿd al-Dīn (qui ne comprend pas tout de suite que l'homme est mort. Lorsqu'Ibrāhīm revient, il trouve le quartier en émoi.

Le roi tient son conseil et annonce qu'il a tué le criminel, mais lorsqu'Ibrāhīm arrive avec le cadavre, Sulaymān al-Ǧāmūs dit que ce n'est pas l'homme qu'ils ont vu la veille. Baybarṣ imagine une stratégie avec Ibrāhīm. Ils demandent à Saʿd al-Dīn Ḥaddād d'organiser une fête (pour laquelle ils paieront) pour la naissance de son enfant, car sa femme vient d'accoucher.

Manque le dernier folio 60

155B

On reprend un peu plus tard, au moment de la fête, à laquelle Baybarṣ et Ibrāhīm assistent.

Un *fidāwī* se présente à la fête et contredit Baybarṣ lorsque celui-ci dit avoir tué le malfaiteur. Il dit que ce n'était qu'un homme de Darrāğ al-Aṣamm, c'est-à-dire lui-même. Le roi se bat avec lui, l'assomme, et le confie à Ibrāhīm qui fait ainsi sa connaissance.

Histoire de Darrāğ : il était au service de Ğamr, puis de Maʿrūf, parti à sa recherche lors de sa disparition. Il le cherche pendant trente-cinq ans. Arrivé à Ğazīrat al-Ṭarfayn, il entend parler de la mort de Maʿrūf à Alep ; ilrevient chez lui,

et trouve la situation changée. Il décide de partir pour le Caire avec un de ses officiers, pour impressionner Baybarṣ et se faire nommer sultan des forteresses à la place de Šīḥa.

Ibrāhīm le présente au *dīwān* où il prête obéissance au roi qui lui donne une fonction et un siège. Les *fidāwīyeh* l'invitent tour à tour, jusqu'au jour où Šīḥa arrive. Il l'invite mais, le lendemain, Muḥammad Sābiq vient se plaindre que son père a disparu, enlevé par Darrāğ qui a laissé une lettre. Darrāğ emmène Šīḥa dans sa forteresse, mais il le traite comme un invité et non pas un prisonnier. Arrive le roi et les *fidāwīyeh*. Darrāğ se bat et les fait prisonniers un à un. Baybarṣ décide de l'affronter, mais il le voit sortir avec Šīḥa et les prisonniers et se soumettre à lui. Puis, il invite le roi dans la forteresse, et lui explique qu'il a vu Ğamr et Mārūf en rêve qui lui ont dit de se soumettre. Ils rentrent au Caire où Darrāğ est nommé officier en chef des *fidāwīyeh*.

[Šāhīn al-Ṭawīl] (fol. 21r.)

Un jour, le roi quitte le *dīwān* plus tôt car il se sent oppressé. Ibrāhīm lui dit qu'il doit ressentir que quelqu'un, au Caire, subit une injustice. Il part avec Ibrāhīm et Saʿd pour faire un tour dans la ville. Là, il voit des jeunes garçons jouer dans la rue, et l'un d'eux, pauvrement habillé, porte un collier somptueux. Baybarṣ, intrigué, s'enquiert de savoir de qui il s'agit. Il se fait inviter dans la maison où le garçon vit seul avec sa mère. Celle-ci se plaint du roi, et Baybarṣ lui demande de s'expliquer.

Histoire de Ḍāʾiʿ al-Inṣāf et sa mère : elle avait épousé un pauvre bûcheron qui ne vendait que ce qu'il pouvait porter sur le dos. Elle étant enceinte, ils ont besoin de plus d'argent. Elle emprunte à son voisin pour acheter un âne. Au bout de quelques temps, elle va pour le rembourser, mais il refuse l'argent ; alors ils achètent un second âne. Les choses vont bien jusqu'au jour où elle ne voit pas son mari rentrer. Les deux ânes sont revenus, mais sans chargement, si ce n'est un collier sompteux, et une lettre lui disant que le bûcheron a été tué, et demandant de nommer son enfant Maẓlūma si c'est une fille, Ḍāʾiʿ al-Inṣāf si c'est un garçon.

Le roi rentre chez lui et, le lendemain, il envoie chercher la femme et son fils. Il les accueille au palais. Puis il va porter le bijou à sa femme et ses deux belles-filles se le disputent. Il fait venir des bijoutiers pour en faire une copie ; ils lui disent que ce n'est pas une oeuvre humaine, mais une oeuvre de *ğinn*. Šāhīn lui conseille de remettre le bijou au trésor, mais Baybarṣ lui dit de se débrouiller pour en trouver un identique. Šāhīn fait venir les grands maîtres de la profession qui lui disent la même chose. Il se déguise en derviche et va faire un tour. Il passe devant un palais

dont la porte est ouverte et voit un mamelouk dont on lui dit qu'il appartenait au vizir Šāhīn, son nom est Šāhīn al-Ṭawīl. On lui explique que le grand vizir achète de jeunes mamelouks pour les éduquer et en garde certains à son service ; les autres, il leur donne un peu d'argent et les affranchit. C'est le cas pour ce mamelouk qui a finit par devenir un des grands marchands du Caire. Il invite le derviche à entrer et celui-ci lui raconte toute une histoire : il est d'origine d'Ispahan, marchand en route pour Qundahār al-ʿAğam, il s'est fait détrousser et a trouvé refuge dans un monastère de derviches. Avec l'un d'eux ils ont parcouru les terres d'Islam jusqu'au Caire où ils trouvent ce bijou par terre. Après le pèlerinage, lorsqu'ils décident de se séparer, ils partagent leur argent et chacun réclame le bijou. Le derviche se met alors en quête d'un second collier identique. Šāhīn al-Ṭawīl va dans son trésor et ramène six colliers identiques à celui de Šāhīn. Il lui en donne un. De retour au *dīwān* il le montre à Baybarṣ qui pense que c'est Šāhīn l'assassin du bûcheron. Il le menace, mais Ibrāhīm intervient. On fait alors venir Šāhīn al-Ṭawīl, et le roi lui promet l'impunité s'il raconte toute la vérité.

Explications : le bûcheron parti pour couper son bois, la terre s'effondre sous lui et il découvre une grotte avec sept coffres en cuivre ; sur chacun, des plateaux d'argent avec un collier ; dans les coffres de l'or et une inscription : « Cet or appartient à *al-ḥakīm* al-Hudhād ». Le bûcheron met autant d'or qu'il peut sur les ânes et le recouvre d'un peu de bois, puis il rentre chez lui. Mais, en passant devant le palais de Šāhīn al-Ṭawīl, il se fait arrêter par les serviteurs qui veulent du bois. Il refuse de leur en vendre, et finalement, l'or est découvert. Šāhīn al-Ṭawīl le menace car il veut savoir d'où vient cet or. Ils partent à la grotte où Šāhīn al-Ṭawīl prend tout l'or et les sept colliers. Il refuse alors de partager avec le bûcheron et le fait mettre à mort. Avant, le bûcheron demande de quoi écrire et il écrit la lettre qu'il met sur un des ânes avec un des colliers.

Baybarṣ fait venir la femme du bûcheron et la confronte à Šāhīn al-Ṭawīl. Comme il ne peut pas revenir sur sa parole, Baybarṣ ne peut faire mettre à mort Šāhīn al-Ṭawīl ; cherche quand même un moyen de réparer l'injustice. Šāhīn suggère que Šāhīn al-Ṭawīl rende l'argent à la femme, et donne sa propre fille en mariage au garçon. Il devra, en outre, lui-même prendre la femme du bûcheron pour épouse.

155C

Le vizir écrit à la fille, et la femme et le garçon rejoignent le palais de Šāhīn al-Ṭawīl.

Un autre jour, au *dīwān*, Baybarṣ se retire oppressé. Il va de nouveau faire un tour avec Ibrāhīm et Saʿd, déguisés en derviches. Ils arrivent devant une riche

maison où ils sont invités à entrer. Là, ils parlent avec des hommes qui se plaignent du roi. Le propriétaire leur raconte comment le vizir Šāhīn leur a extorqué de l'argent au nom du roi. De retour au *dīwān* Baybarṣ fait venir Šāhīn et le fait jeter en prison. Puis il fait proclamer que tous ceux qui ont été victimes se présentent, et il les rembourse, le montant total est de sept mille sacs d'or. Il demande à Ibrāhīm de mettre Šāhīn à mort, mais Ibrāhīm réclame un firman que Baybarṣ lui donne. Ibrāhīm sort avec Šāhīn et revient avec sa tête sur un plateau. Baybarṣ demande alors à Ibrāhīm de vendre les biens de Šāhīn pour rembourser le trésor. Mais tous les biens vendus, on arrive à peine à cinq mille sacs d'or. Le roi dit à Ibrāhīm de vendre aussi son palais et les serviteurs. Ibrāhīm chasse le harem de Šāhīn et vend le palais et les serviteurs, mais la somme n'est toujours pas atteinte.

Le harem trouve refuge chez Iskandarūn qui les conduit chez son beau-frère ʿAlāy al-Dīn al Baysarī, qui a épousé la fille aînée de Šāhīn. La cadette, Natīğat al-Wuzar ne se console pas de la mort de son père qu'elle aimait par-dessus tout. Elle se rend sur la tombe et, se mettant à l'ombre, un peu à l'écart, elle remarque un homme qui ressemble à son père s'approcher de la tombe. Sa nourrice lui dit qu'il s'agit de Šāhīn al-Ṭawīl. Le lendemain, elle revêt ses plus beaux atours et se rend à sa boutique. Elle prétend vouloir acheter du tissu et Šāhīn al-Ṭawīl, s'étant épris d'elle, fait signe au vendeur juif de le lui donner. Puis il s'approche d'elle et met également un sac de cent dinars sur le tissu. Elle lui dit qui elle est et il lui explique qu'il est mamelouk affranchi de son père qu'il aimait bien. Il lui avoue être amoureux d'elle, mais elle lui dit qu'elle haïssait son père et qu'elle a juré de n'épouser que son pire ennemi. Šāhīn al-Ṭawīl lui dit alors qu'il est lui-même le pire ennemi de son père, et il lui raconte que pour se venger de lui, il s'est fait passer pour lui et a extorqué les gens du Caire. De plus, il ne supporte plus que la femme du bûcheron lui réclame de lui faire l'amour trois fois par nuit, et l'empêche d'aller voir ses concubines. C'est donc lui le responsable de la mort de Šāhīn. La fille lui donne rendez-vous le lendemain dans le palais de son beau-frère. Puis elle va trouver Ibrāhīm et lui donne les cent dinars pour qu'il l'aide, et elle lui explique toute l'affaire. Saʿd, voyant le jeu de la jeune femme, croit qu'Ibrāhīm et elle ont une liaison. Cela le rend furieux (car lui n'arrive jamais à rien avec les femmes) et il va trouver le roi. Ibrāhīm raconte alors tout à Baybarṣ.

Le lendemain, c'est la procession du Nil et Baybarṣ s'arrange pour que la reine invite le harem de ʿAlāy al-Dīn et celui de Šāhīn. Mais Natīğa prétend ne pas vouloir y aller et elle reste au palais. Le roi, Ibrāhīm et Saʿd arrivent déguisés au palais de ʿAlāy et ils se cachent. Arrive Šāhīn al-Ṭawīl, et la fille le fait boire pour qu'il raconte toute son histoire. Le roi et ses amis entendent tout et ils arrêtent Šāhīn al-Ṭawīl, que Baybarṣ fait décapiter au *dīwān* par Ibrāhīm, devant les femmes du

harem de Šáhīn qui regardent en étant cachées. Commence alors un jeu avec Ibrāhīm : Šāhīn n'est peut-être pas mort et Ibrāhīm va se charger de le « ressusciter », en attendant il fait monter les enchères. Le *dīwān* se retire et Saʿd voit Ibrāhīm près de la tombe de Šāhīn. Puis, la nuit, il voit de la lumière chez Ibrāhīm et se rend chez lui ; il le trouve avec le Grand Vizir. Il part prévenir Baybarṣ qu'Ibrāhīm a ressuscité Šāhīn.

Explications : au lieu de tuer Šāhīn, Ibrāhīm l'a conduit chez un de ses amis, ʿAlay al-Dīn al-Ḫayyāṭ. Puis il est allé chercher un condamné à mort et l'a excécuté à la place de Šāhīn. Il tient ce dernier au courant des derniers développements, et ce soir-là va le chercher chez son ami et le ramène chez lui.

Après la réconciliation au *dīwān*, on va chercher le harem de Šāhīn, toujours invité chez la reine. Le roi félicite Natīğa pour ce qu'elle a fait et lui accorde une faveur : elle demande de pouvoir ne jamais se marier. On rend tous ses biens à Šāhīn, ainsi que sa charge et l'argent de Šāhīn al-Ṭawīl, qu'il donne à Ibrāhīm. Le roi offre une maison et une rente à la femme du bûcheron et à son fils.

[Les magiciens Šūm et Tamīm] (fol. 55r.)

Baybarṣ, de nouveau oppressé se rend au château de Ṣalāḥ al-Dīn. Il contemple le Caire et se dit qu'il faut qu'il fasse le tour du royaume. Il se déguise en émir bédouin et s'en va. Mais, un soir, au bord de l'eau, il voit arriver ses anciens compagnons du Mont Qāsyūn, pendant la nuit du Destin. L'un d'eux lui dit que le royaume est en danger et qu'il doit immédiatement retourner au Caire. Il repart. Il demande à sa femme si tout va bien, elle répond que oui. Il demande la même chose au Grand Vizir qui lui répond la même chose. Le soir, il se rend de nouveau au château et de là, il voit une troupe d'émirs, dont son frère, Qalawūn, le fils d'Aybak etc, se diriger vers le palais de Baybarṣ al-Ṭabarsī. Il redescend déguisé et les suit. Arrivé au palais, il s'aperçoit qu'ils complotent de le détrôner pour mettre Baybarṣ al-Ṭabarsī à sa place. Mais Baybarṣ al-Ṭabarsī veut plus d'assurances et demande qu'ils reviennent le lendemain avec le Grand Vizir.

155D

Le lendemain, Šāhīn se joint à eux. Mais Baybarṣ al-Ṭabarsī veut l'accord des *fidāwīyeh*. Au *dīwān*, tout se passe comme d'habitude et Baybarṣ ne comprend pas. Le lendemain soir les émirs, Šāhīn et les *fidāwīyeh* se retrouvent chez Baybarṣ al-Ṭabarsī et tous sont d'accord pour déposer Baybarṣ. Mais Baybarṣ al-Ṭabarsī veut l'accord d'Ibrāhīm. Celui-ci arrive avec les autres le lendemain soir, et signe un papier pour Baybarṣ al-Taybarsī. Le lendemain, au *dīwān*, Ibrāhīm et Saʿd

s'emparent de Baybarṣ. Ils sont prêts à le mettre à mort, mais Baybarṣ al-Ṭabarsī préfère le mettre en prison. Quelques temps après, arrive un messager d'Alexandrie : le *babb* Dūfuš exige qu'on lui remette Baybarṣ prisonnier. Tous acceptent et Baybarṣ se trouve embarqué pour Rome.

Explications : Les vizirs, émirs et *fidāwīyeh* ont tous été ensorcelés par Šūm al-Zamān. Près de Rome, se trouve une île : Ǧazīrat al-Duyūra, avec plusieurs monastères dont un tenu par deux frères : Tamīm (« Parfait », le bon) et Šūm al-Zamān (« Malheur du Temps », le méchant). Šūm al-Zamān part pour Jérusalem, et là il rencontre la sœur de l'Empereur Frīdrīk (ici Dardarik[36]), Ṣalība, qui s'est fait nonne, mais qui ne se console pas de la perte de son neveu favori Dūmār, tué par ʿArnūs. Šūm lui dit qu'il peut l'aider à se venger, si elle accepte de l'épouser une fois la vengeance accomplie. Il l'emmène à Rome, chez Dùfuš, à qui il propose un plan pour s'emparer du royaume musulman. Šūm a besoin du nom des émirs, des vizirs et des *fidāwīyeh* de l'entourage de Baybarṣ. Un seul peut les renseigner, Ǧawān. Il le fait venir par magie, et Ǧawān, tout heureux, leur donne les noms. Il demande aussi s'il n'y a pas un émir ou vizir dont le nom est proche de celui de Baybarṣ. Il use ainsi de la magie pour retourner les vizirs contre Baybarṣ et le déposer au profit de Baybarṣ al-Ṭabarsī.

On conduit Baybarṣ jusqu'au *dīwān* où on doit le mettre à mort. Mais au moment de frapper, Badr al-Ġafir apparaît : son nom n'était pas sur la liste. Il se bat contre les Francs, mais il est submergé, au moment où l'on annonce l'arrivée de l'armée musulmane venue délivrer le roi.

Explications : Šīḥa se trouvait en pays franc lorsqu'il va trouver Tāǧ Nās qui lui apprend ce qui se passe. Elle lève le sort sur les musulmans et Šīḥa part pour le Caire. Au *dīwān*, Šāhīn arrive et voit Baybarṣ al-Ṭabarsī sur le trône et il lui conseille d'en descendre avant que le roi n'arrive. Même chose lorsqu'Ibrāhīm et les autres arrivent. Baybarṣ al-Ṭabarsī leur dit alors qu'ils ont déposé Baybarṣ pour le mettre à sa place, et il produit le papier signé par eux. Ibrāhīm va voir la reine qui le lui confirme. Arrive Šīḥa qui explique l'affaire.

Ǧawān voudrait que l'on tue Baybarṣ, mais Dūfuš préfère l'envoyer comme prisonnier avec Badr chez Tamīm. Pendant ce temps, l'armée musulmane est là et Šūm, par magie, l'envoie à Damiette, poursuivie par l'armée franque. Puis ils assiègent le Caire.

Le roi est conduit chez Tamīm qui le met en prison, mais, la nuit, il lui fait signe et le délivre. Baybarṣ lui demande de délivrer Badr également. Tamīm

[36] Le nom de l'Empereur de Rome fluctue selon les mains.

explique qu'il s'est converti à l'Islam après un rêve, grâce à al-Ṣāliḥ Ayyūb. Tamīm devient *al-šayḫ* Tamīm et, par magie, il emmène Baybarṣ et Badr dans une tente auprès du Nil. Le roi écrit une lettre pour al-Saʿīd que Badr doit porter. Pour franchir les lignes ennemies, Tamīm lui donne une feuille qu'il place entre ses yeux pour devenir invisible. Il traverse le camp franc invisible, mais sème la panique en coupant les têtes sur son passage. Arrivé à la porte du Caire, il se fait reconnaître et entre pour porter la lettre. Tous se réjouissent de voir que le roi est sain et sauf. Baybarṣ est rejoint par Ibrāhīm, Saʿd et al-Saʿīd ; il demande à Tamīm de faire venir Šūm, Dūfuš, Ğawān et al-Burṭuquš. Il fait apparaître un génie qui va les enlever. Tamīm décapite son frère. L'armée musulmane est mise en déroute, et Baybarṣ se rend à Yāfā, puis à Jérusalem. Là, l'Empereur Frīdrīk lui envoie une lettre pour demander grâce pour son fils, car il ne lui reste plus que lui. Baybarṣ accepte, et Dūfuš intercède pour Ğawān et son compagnon car, dit-il, cette fois-ci, c'est lui qui est allé les chercher. Baybarṣ accepte de les libérer. Quelques jours après, Tamīm meurt en prononçant la *šahāda* et on l'enterre à Jérusalem.

155E

[Al-Muktafī bi-llāh]

De retour au Caire, Baybarṣ s'enferme pendant vingt jours. Les vizirs viennent le trouver pour qu'il reprenne sa place au *dīwān*, mais il refuse, et leur dit d'aller trouver Baybarṣ al-Ṭabarṣī, qui finit par accepter de prendre la place de Baybarṣ. Ibrāhīm va trouver Baybarṣ et lui dit qu'il veut retourner dans sa forteresse avec ses hommes, car ils ne veulent servir que lui. Baybarṣ lui demande de rester encore deux mois, et tout rentrera dans l'ordre. Il se déguise en derviche et va faire un tour. Il se rend à la mosquée Ṭaylūn où les gens se rassemblent pour écouter le prêche d'un *šayḫ* qui termine par une diatribe contre les rois. Baybarṣ va voir le *šayḫ* d'al-Azhar qui lui dit d'aller le trouver. Baybarṣ le fait mander par un mamelouk, mais le *šayḫ* refuse de se déplacer. Baybarṣ se déguise à nouveau, va le trouver et le ramène au palais. Le *šayḫ*, al-Muktafī bi-llāh, lui explique qu'il est un descendant des califes abbassides. Il lui raconte comment son ailleul, al-Muʿtaṣim bi-llāh a combattu les premiers Francs venus s'installer sur la côte. Il demande alors à un kurde ayyubide, Āqq Sunqur al-Ātābikī, de lui venir en aide. Il accepte à condition de devenir sultan du Caire. A la mort du calife, son fils, al-Muqtadī bi-llāh[37], lui succède, comme le fils de Āqq Sunqur al-Ātābikī, Ismāʿīl Zinǧī, succède à son père

[37] Il y a une confusion dans le texte entre al-Muqtadī et al-Muktafī.

au Caire. Puis, arrive au pouvoir au Caire Ṣalāḥ al-Dīn Yùsif (Saladin), et à Tabriz, Katmarī, le père du Qān Halawūn. Les Mongols attaquent Bagdad et tuent le calife et sa famille, sauf le *šayḫ* qui, enfant à l'époque, arrive à s'échapper. Il fait son apprentissage de la religion et revient à Bagdad qu'il trouve gouvernée par Šāhīn Šāh, sous l'emprise de Halawūn et des mages. Il se rend au Caire où il se renseigne sur Baybarṣ. On lui dit qu'entre Ṣalāḥ al-Dīn et Baybarṣ il y a eu sept rois au Caire. Le *šayḫ* explique à Baybarṣ pourquoi l'allégeance à un roi, qui n'a pas été investi par un calife des attributs de la royauté (comme la Burda du Prophète), ne peut être valide. Tout ces attributs se trouvent dans le trésor des Abbassides à Bagdad, mais les mages ignorent où il se trouve. Baybarṣ se rend au *dīwān* avec lui et explique les choses à Baybarṣ al-Ṭabarsī. Celui qui délivrera Bagdad et ramènera l'héritage sera roi de plein droit. Le *šayḫ*, quant à lui, résidera à Bagdad, dans la *madrasa* de ses ancêtres.

Baybarṣ al-Ṭabarsī n'est pas d'accord et quitte le *dīwān*. Baybarṣ demande alors au fils d'Aybak de monter sur le trône et de prendre Bagdad, mais il refuse. Baybarṣ se tourne vers Qalawūn qui lui dit que ce n'est pas son affaire, et que de toute façon Baybarṣ n'est plus le roi et n'a donc plus d'ordre à donner. Baybarṣ décide de partir seul, avec ses propres mamelouks. Il confie son harem à al-Saʿīd et part avec sa troupe et le *šayḫ* pour Bagdad. Ibrāhīm et les *fidāwīyeh* se réunissent. Arrive Šīḥa qui prend connaissance de toute l'affaire, et leur dit d'aller trouver Aḥmad Šalāmiš. Ils se retrouvent tous à Asyūṭ. Šīḥa envoie Aḥmad au Caire avec des instructions, puis il se rend chez ʿArnūs pour lui demander d'assister Baybarṣ dans la prise de Bagdad. Aḥmad Šalāmiš arrive au Caire avec ses hommes qu'il poste à la citadelle. Il se rend au *dīwān* et pose des questions à Šāhīn qui occupe le trône, et à Qalawūn qui lui explique que le roi ne peut plus régner et que le pouvoir ne lui appartient plus. Aḥmad Šalāmiš leur fait signer un papier dans ce sens. Il leur demande depuis combien de temps Baybarṣ à régné sans, en fait, être roi, sans véritable allégeance : ils répondent depuis vingt-deux ans. Aḥmad Šalāmiš demande alors les comptes du trésor. Si le roi n'est pas le roi et ne l'a pas été ces vingt-deux dernières années, alors il réclame le remboursement des sommes versée par Baybarṣ à Qalawūn et ses hommes, ainsi qu'à tous les émirs et vizirs, sinon les têtes vont tomber. Il fait entrer les *fidāwīye* en armes. Tous font amende honorable et partent pour Bagdad.

Pendant ce temps, Baybarṣ poursuit son chemin, de ville en ville, sans prendre de soldats en route, sans s'arrêter chez les gouverneurs, jusqu'à Mārdīn où il rencontre l'émir Ḥusayn et, près de lui, un soldat qu'il prend d'abord pour Ibrāhīm. Il accepte l'hospitalité de Ḥusayn. Il ne cesse d'observer le soldat qui s'appelle Ibrāhīm al-Mārdīnī et qui a toujours cherché à imiter Ibrāhīm. Parti au Caire, il s'est

aperçu qu'il ne pourrait jamais l'égaler en courage. Il propose à Baybarṣ de l'aider avec ses hommes et vingt-cinq canons. Baybarṣ l'engage et l'envoie en ambassade à Šāhīn Šāh, gouverneur de Bagdad. Celui-ci rejette l'ambassade, et Baybarṣ met le siège à la ville. Šāhīn Šāh tente une sortie et met les musulmans en mauvaise posture, lorsqu'arrivent Ḥasan al-Ḥūrānī et son frère Dibl, puis ʿArnūs, puis Sulaymān al-Ǧāmūs, enfin Šalāmiš, sa troupe et les émirs. Šāhīn Šāh veut battre en retraite, mais Ibrāhīm al-Mārdīnī a réussi à abattre la tour et tient la porte. Il coupe la tête de Šāhīn Šāh. Les soldats se rendent, mais aucune grâce n'est faite sinon à ceux qui se convertissent. Al-Muktafī bi-llāh apporte les objets de l'héritage abbasside. Baybarṣ nomme Ibrāhīm al-Mārdinī gouverneur de Bagdad et lui laisse trente mille hommes pour défendre la ville au cas où Halawūn déciderait d'attaquer, puis il reprend la route du Caire où al-Saʿīd l'accueille. Intronisation de Baybarṣ par al-Muktafī bi-llāh[38]. Après sept jours, celui-ci désire retourner servir Dieu à Bagdad.

[Mīrūniš] (fol. 59r.)

Un jour, au *dīwān*, arrivent des nouvelles d'Alep : le *babb* Mīrūniš de Ǧazīrat al-Manābiʿ est à al-Swaydīya avec son fils Marīn et leur armée, et un sorcier, Samʿūn. Explications : après sa libération, Ǧawān retourne à Rome, mais cette fois-ci, Dūfuš ne veut pas l'écouter. Il va de ville en ville franque et arrive à Constantinople où il se plaint à Miḫāʿīl.

156

Chevauchement avec 155E. (L'histoire reprend au folio 43.)

Les Deux Magiciens, Samʿān et Šamʿūn (fol. 43r.)

Mīḫā'īl parle à Ǧawān de Ǧazīrat al-Manābiʿ, au bout de l'Espagne, sur laquelle se trouve un monastère construit par un magicien, Šamsayn. Là, si on donne mille ducats au magicien, on peut obtenir la tête que qui l'on veut. Ǧawān se rend au monastère où, à présent, deux magiciens occupent les lieux : Samʿān et Šamʿūn. Il jette mille ducats par la fenêtre, et demande la tête de Šīḥa. Il doit attendre trois heures, mais c'est seulement au bout de trois jours que la tête de Šīḥa apparaît à la

[38] Le manuscrit n'est pas cohérent : le *šayḫ* dit d'abord à Baybarṣ qu'il se nomme « al-Muktafī bi-llāh », puis, en suite son nom apparaît comme « al-Muqtadī bi-llāh ». Le nom du calife historique rétablit dans sa fonction par Baybarṣ en 12361 est al-Mustanṣir.

fenêtre. Al-Burṭuquš n'y croit pas et rappelle à Ǧawān la prédiction du livre des Grecs, mais Ǧawān pense que le livre s'est trompé. Il convainc le *babb* Mīrūniš (gouverneur de l'île) et son fils Mīrūn d'attaquer l'Islam et de se rendre à al-Swaydīya.

Badr al-Ġafīr les voit et avertit ʿImad à Alep, qui prévient le roi. Baybarṣ lève l'armée et se rend à Alep. Badr prévient ʿArnūs qui réunit son armée et marche sur al-Swaydīya. Pendant ce temps, Ǧawān fait le tour des rois de la côte avec la tête de Šīḥa pour les rallier à la cause. Mīrūn a entendu parler de ʿArnūs qui, face aux chrétiens, envoie Naṣīr en ambassade. Le *babb* répond par la guerre. Naṣīr descend sur le champ de bataille et tue tous ceux qui se présentent. Il est suivi par Ismāʿīl, puis ʿArnūs.

157

Finalement, Mīrūn se bat contre ʿArnūs et il est tué. Puis Mīrūniš se bat contre ʿArnūs qui le tue. Une bataille s'en suit, mais à la fin de la bataille, ʿArnūs, Ismāʿīl et Naṣīr disparaissent dans un nuage de poussière. On les cherche en vain parmi les blessés et les tués. Survient Šīḥa qui va s'occuper de l'affaire, et qui rencontre son fils Muḥammad, aussi à la recherche de ʿArnūs. Pour pouvoir pénétrer chez l'ennemi, Šīḥa se déguise en Ǧawān. Ils cherchent partout, puis découvrent la tente du magicien Šamʿūn, un peu à l'écart, qui détient ʿArnūs, Ismāʿīl et Naṣīr.

Explications : après la mort du *babb* et de son fils, Ǧawān va trouver le magicien. Celui-ci fait venir un génie qui lui amène ʿArnūs, Ismāʿīl et Naṣīr. Ǧawān apprend alors que Šīḥa est toujours vivant. Le magicien lui explique qu'il n'a pas pu lui couper la tête. Par trois fois, il a envoyé son génie, mais Šīḥa est protégé par une plus grande puissance, et se tenant sur le Mont Qāsyūn, entouré d'un mur d'acier, ils n'ont pas pu l'atteindre. Il a alors fait décapiter un soldat et, par magie, l'a fait ressembler à Šīḥa. Seul avec les prisonniers, le magicien voit dans le sable que Šīḥa va venir à lui, déguisé en Ǧawān. Il surprend Šīḥa et son fils, et fait venir Baybarṣ par son génie. Mais Tağ Nās arrive, tue le magicien, et repart. Muḥammad va prévenir l'armée de Baybarṣ. Pendant ce temps, ne pouvant pas dormir, Ǧawān retourne au pavillon du magicien, découvre ce qui sʿest passé, et sʿenfuit avec al-Burṭuquš. L'armée musulmane attaque, et l'ennemi est mis en pièce. Baybarṣ demande à Šīḥa de trouver Ǧawān, mais il revient bredouille. Baybarṣ retourne au Caire.

La Princesse Biyātrīs (fol. 16r.)

Sur le chemin du retour, ʿArnūs aperçoit une gazelle. Il laisse son armée pour la poursuivre, et se retrouve à plusieurs jours de distance, sur une montagne ; puis il approche d'une ville où il voit des soldats, vêtus comme des grecs, faisant des manœuvres. Il se déguise en soldat russe, et se mêle à eux. Il voit le *babb* qui monte un cheval identique au sien, et qui est accoutré comme lui, copie conforme de ʿArnūs. Il s'agit du *babb* Ǧandāwīl qui admire tant ʿArnūs qu'il cherche à lui ressembler et à l'imiter. ʿArnūs se présente à lui comme Yatmūrid, et il bat le *babb* au combat. Celui-ci, apprenant qu'il connaît ʿArnūs, l'invite dans son palais. La nuit, à demi-endormi, ʿArnūs voit une jeune femme s'approcher de son lit et le contempler. Il s'agit de la princesse Biyātrīs[39] qui, ayant un portrait de ʿArnūs, qu'elle tient d'al-Qannāsa, a remarqué la ressemblance. Elle lui dit qu'elle a juré de n'épouser que ʿArnūs. Il se révèle à elle, elle se converti, et il la prend pour femme. Le lendemain, il la demande en mariage au *babb*. Une nuit, un mois après la noce, une autre femme lui apparaît : c'est la sœur aînée de Béatrice, la princesse Mārsīl[40]. Elle aussi veut épouser ʿArnūs. Il répond que c'est impossible, qu'il ne peut pas épouser deux sœurs. Elle pense que se serait possible si Biyātrīs disparaissait. Il ne la prend pas au sérieux, mais, le lendemain, il trouve Biyātrīs égorgée. Il part, pensant que la meurtrière ne peut être que Mārsīl.

Dūmār : fils de ʿArnūs (fol. 26v)

ʿArnūs voyage cinq jours et arrive près de la ville al-Rāq. Il entre dans un jardin pour s'y reposer. Le *babb* Ġanṭāwīl revient de la chasse et trouve ʿArnūs endormi. Il envoie un général s'emparer du cheval de ʿArnūs qui le tue d'une ruade. Le *babb* veut venger la mort de son général. ʿArnūs réveillé par les hennissements du cheval se bat, mais il est fait prisonnier. On l'envoie dans le Wādī al-Bašqāt, mais un jeune homme arrive avec son armée. Il a une marque verte sur la joue, comme ʿArnūs. Il attaque les soldats et le délivre. ʿArnūs se présente comme Yatmūrid, vizir de Mīḫā'īl de Constantinople, à la recherche de son frère chassé pour un différend par Mīḫā'īl. En fait, le jeune homme est Dūmār, fils de ʿArnūs et de la princesse Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫtrīn.

Dūmār, élevé par sa mère et son grand-père, croit que le *babb* est en fait son père. A sa mort, il lui succède. Un jour, il trouve sa mère en prière et lui demande

---

[39] Dans le manuscrit, au-dessus du nom de la princesse, un autre nom est inscrit au crayon : Wardat al-Masīḥ (fol. 22r.).

[40] Aussi Nūr al- Masīḥ (fol. 25r.).

qu'elle est cette façon de prier. Elle lui explique qu'elle est musulmane, et que son père est ʿArnūs. Il part à la chasse, et c'est alors qu'il trouve ʿArnūs prisonnier et le délivre.

Il emmène ʿArnūs chez lui et al-Qannāṣa le reconnaît. Dūmār veut partir en guerre contre al-Ġanṭawīl, mais celui-ci, prévenu de la libération de ʿArnūs, s'est déjà mis en route et envoie un message à Dūmār. ʿArnūs descend sur le champ de bataille et, pendant plusieurs jours, tue tous ceux qui se présentent. Ġanṭawīl finit par l'affronter et se fait tuer par lui. Pendant la bataille, ʿArnūs et Dūmār arrivent à la porte d'al-Rāq où ils trouvent Ismʿāʿīl.

Explications : après le départ de ʿArnūs à la poursuite de la gazelle, on le cherche partout sans succès. Ismāʿīl prévient Baybarṣ et part à sa recherche. Il arrive à al-Arbaʿ où on le prend pour ʿArnūs.

Explications : le matin du meurtre de Biyātrīs, son père la trouve avec une lettre de ʿArnūs expliquant qui il est, et disant qu'il n'a pas tué sa fille. Le *babb* pense qu'il est le meurtrier, mais Mārsīl lui dit ce qui s'est passé et pourquoi elle a tué sa sœur. Le *babb* la tue, et veut se venger de ʿArnūs, cause de ses malheurs. Il fait garder les portes de la ville et distribue le portrait de ʿArnūs. Lorsqu'Ismāʿīl arrive, on l'arrête. Le *babb* ne le reconnaît pas et lui explique qu'il recherche ʿArnūs qui a épousé sa fille. Ismāʿīl lui dit qu'il est l'oncle de ʿArnūs et qu'il le recherche aussi. Le *babb* lui demande de le ramener. Ismāʿīl se rend à al-Rāq où il trouve l'armée en fuite devant ʿArnūs.

Dūmār décide de rester avec sa mère, et ʿArnūs et Ismāʿīl reprennent la route. ʿArnūs veut bien épouser Mārsīl et ils partent pour al-Arbaʿ. Là, le *babb* les accueille, mais il les drogue et les jette en prison.

Al-Muqaddam ʿAlī Ġāb (fol. 46r.)

Pendant ce temps, Naṣīr est également parti à la recherche de ʿArnūs. Il rencontre Šīḥa, déguisé en moine qui l'emmène au monastère al-Marbaʿ. Là, Šīḥa drogue et tue les moines, puis il drogue Naṣīr et l'emmène à Arbaʿ car il sait que ʿArnūs et Ismāʿīl s'y trouvent. Le plan de Šīḥa consiste à faire croire aux Francs qu'il leur amène Naṣīr prisonnier, mais Naṣīr résiste et dénonce Šīḥa au *dīwān*. Ce dernier fait semblant de tomber raide mort. On bat Naṣīr pour faire revenir Šīḥa à la vie. Šīḥa lui souffle de dire qu'il voulait simplement sauver sa peau, et Šīḥa « ressucite ». On jette Naṣīr en prison avec les autres à qui il explique toute l'affaire. Cependant, au *dīwān*, arrive Ǧawān qui découvre Šīḥa. On le jette en prison avec les autres. Le *babb* sait que les *fidāwīyeh* recherchent ʿArnūs, et il veut les prendre un

par un avant de les mettre à mort. Mais, arrive le *babb* Fardīnānd, frère de Ġanṭawīl, avec son armée pour récupérer ʿArnūs et pour partir en guerre contre Dūmār. Fardīnānd exige qu'on lui remette des prisonniers musulmans. Ġanṭawīl craint qu'il ne mette la situation à profit pour prendre sa ville. Il lui demande de retirer son armée. Fardīnānd accepte et reste avec quarante-et-un de ses dignitaires.

158

Manquent 11 folios de 2 à 12. L'histoire reprend au folio 13 recto.

Après quatre jours, Fardīnānd demande à voir les prisonniers.

Trou de 11 folios.

Baybarṣ apprend que ʿArnūs est rentré chez lui. Puis il est question d'un certain ʿAlī Ġāb, neveu de Maʿrūf qui se rend à al-Rāq, déguisé en soldat chrétien. Là, il rencontre des soldats qui lui racontent que Fardīnānd aurait été tué ainsi que les quarante dignitaires par les musulmans.

Explications : ʿAlī Ġāb a passé sa vie en pays franc (il était de ceux qui étaient partis à la recherche de Maʿrūf), revenu, il cherche à tuer Šīḥa. Il retourne à forteresse Ṣahyūn et en chemin, il rencontre un marchand ambulant qui l'accompagne. Mais il s'agit de Šīḥa qui le drogue et le livre à ʿImād à la forteresse. On le force à se soumettre, et Šīḥa rentre au Caire tout raconter à Baybarṣ.

Al-Sayf al-Aḫfā (fol. 17v.)

Un jour, un message arrive d'Alexandrie : un vizir et quarante hommes sont arrivés. Le roi les fait venir. Ils portent un message du *babb* Martīn al-Abraš de Maršūnīya. Celui-ci a été malade et a fait le vœu de visiter l'église de Marie à Damas s'il guérissait. Il demande la permission de s'y rendre avec quarante hommes. Ibrāhīm se méfie. Le roi accorde la permission, mais il envoie ʿAlī al-Manāwī à Damas avec une lettre pour le gouverneur : si Martīn vient avec plus de quarante hommes, il doit l'empêcher d'entrer dans la ville. Quant à ʿAlī, il restera à Damas pour surveiller Martīn.

Explications : Martīn a reçu la visite de Ğawān. Un *rammāl*[41] leur dit que dans l'église de Marie, à Damas, se trouve un trésor. Dans ce trésor, un sabre magique qui rend invisible celui qui le tire de son fourreau. Il se met en roue, arrive à Damas où il est reçu par le gouverneur. Il se rend de suite à l'église où il demande

[41] Devin qui lit dans le sable.

au patriarche où se trouve le trésor, et lui explique toute l'affaire. Le patriarche craint que Baybarṣ ne se venge sur lui, et ne dit rien. Le *rammāl* trouve alors le lieu du trésor : ils découvrent une salle avec une jument chevauchée par un magicien qui tient le sabre à la main. Martīn tente de prendre le sabre, en vain. Le *rammāl* leur apprend que celui qui prendra le sabre devra avoir égorgé un musulman. On cherche un musulman en vain dans l'église, jusqu'à ce que l'on découvre ʿAlī, déguisé en soldat chrétien. Martīn l'égorge et s'empare du sabre. Ils restent quelques jours, puis s'en vont. Sur le bateau, le *rammāl* prévient Ǧawān que Baybarṣ est là, et Ǧawān le voit parmi les soldats du navire. Il court prévenir Martīn.

Explications : après le départ de ʿAlī, Baybarṣ a un malaise au *dīwān*. Il décide de partir pour Damas déguisé en kurde. Il va trouver ʿUṯmān et lui demande un cheval. ʿUṯmān veut savoir où il va, et Baybarṣ répond qu'il se rend à Damas, mais lui demande de garder le secret. Lorsqu'Ibrāhīm voit al-Saʿīd sur le trône, il se doute que Baybarṣ est parti pour Damas. Il va trouver ʿUṯmān qui le lui confirme. Arrivé à Damas, Baybarṣ s'enquiert de Martīn, déjà reparti, puis de ʿAlī qu'il pense avoir été fait prisonnier. Il poursuit Martīn jusqu'à Saydā, et s'embarque avec les soldats. Mais le *rammāl* dévoile sa présence, et le neveu de Martīn, Ūlīfīeh, en fait un musulman, prévient Baybarṣ qui tente de se cacher parmi les marins. On cherche le roi en vain. Ūlīfīeh prétend que celui que le *rammāl* a repéré est en fait un grec de Maršūnīya, qui a pris le bateau avec eux pour également réaliser un vœu de visiter l'église de Marie à Damas. Furieux, Martīn coupe la tête du *rammāl*, et Ǧawān file doux. En fait, Ūlīfīeh a caché le roi dans un coffre après l'avoir drogué. Il le réveille toutes les vingt-quatre heures pour le nourrir, jusqu'à leur arrivée à Maršūnīya. Là, Ūlīfīeh prend le coffre et l'emmène dans son palais, où il s'explique avec le roi. Ūlīfīeh veut lui rapporter le sabre magique, mais le roi veut venger ʿAlī dont il a appris la mort. Il se rend au *dīwān* où il est découvert, se bat, et il est fait prisonnier. On s'apprête à lui couper la tête le lendemain, mais la tête du bourreau vole, coupée par Badr al-Ġafīr qui se bat avant d'être fait prisonnier. On désigne un second bourreau, décapité par Badr Ibn Šamsa. Il se bat, mais se retrouve lui aussi prisonnier. Cette fois-ci les jeux semblent faits, mais Ūlīfīeh tire son épée et tue le bourreau. Il se dévoile comme musulman et se bat, mais il est bientôt vaincu. Son oncle se rend à son palais, et découvre que tous les gens d'Ūlīfīeh sont musulmans, qu'il a fait construire une mosquée dans le palais et fait venir des savants musulmans. Il les fait tous tuer et pend Ūlīfīeh à la porte du sérail. Il décide d'envoyer Baybarṣ et les deux Badr en prison sur l'île Maršūnīya. Le capitaine de la prison, al-Dūmrīn est en fait le frère d'Ūlīfīeh.

Une nuit, arrive une jeune fille qui promet de les délivrer et de tuer Dūmrīn si le roi promet de la marier à al-Ṭūfrīn : autrefois roi de Ṣūrdīn, il était son voisin et

elle est tombée amoureuse de lui. Il s'agit d'Amīlyā, la fille de Martīn. Elle va trouver Nūr al-Masīḥ, la bien-aimée de Dūmrīn et lui propose une promenade en mer avec les prisonniers. Nūr va trouver Dūmrīn qui accepte. Ils préparent le vin et le repas et emmènent les prisonniers sur le bateau de l'île avec le capitaine et son équipage. En mer, Nūr sert du vin à Dūmrīn et jette un verre de vin à la tête de Baybarṣ. Amīlyā décapite Dūmrīn, tue Nūr, et libère les prisonniers qui tuent le capitaine et l'équipage et les jettent à la mer. Mais la navigation s'avère difficile, d'autant que la mer s'agite. Apparaît alors al-Ġurāb al-Manṣūrī avec al-Baṭarnī, Ibrāhīm et Saʿd.

Explications : Ibrāhīm et Saʿd arrivent à Damas sur les traces de Baybarṣ, puis à Saydā ; ne trouvant pas le roi, ils retournent au Caire. Sans nouvelles, ils partent pour Alexandrie, embarquent avec al-Baṭarnī et croisent le bateau de Baybarṣ. Ils retournent dans l'île et délivrent des prisonniers musulmans. Au Caire, Amīlyā rejoint le harem. Baybarṣ prépare une expédition contre Maršūnīya. Pendant ce temps, Martīn s'apprête à partir en guerre. Il va dire au revoir à ses femmes, mais il manque Amīlyā. Il l'envoie chercher sur l'île, que les hommes trouvent dévastée. Ne pouvant le croire, il s'y rend avec Ğawān et constate le désastre. Il jure de couper lui-même la tête de Baybarṣ. Il se déguise en marchand et part avec quarante hommes pour Alexandrie. Là, il descend au *ḫān* et se poste à la porte, invisible grâce au sabre. Il se met à tuer les gens dans dans le *sūq*. Au Caire, Baybarṣ prépare son armée, et reçoit un message du gouverneur d'Alexandrie.

159

Baybarṣ décide de partir seul pour Alexandrie. Il prévient ʿUṯmān qui lui donne un cheval. A Alexandrie, il apprend que tous les jours une cinquantaine d'hommes sont tués. Mais, ce jour-là et les jours suivants, il ne se passe rien. Arrive un message du Caire : tous les jours une centaine d'hommes sont tués. Baybarṣ repart pour le Caire.

Pendant ce temps, Martīn sème la terreur, et les émirs et al-Saʿīd se terrent, jusqu'au jour où ils trouvent le corps sans tête de Baybarṣ au *dīwān*. On l'enterre et les meurtres cessent. Al-Saʿīd décide de partir avec l'armée, venger son père. Šalāmiš arrive et prend le gouvernement du Caire. Al-Saʿīd et l'armée arrivent à Alexandrie où l'on arme les navires de guerre, et ils partent pour Maršūnīya. Là, bataille navale, et ils prennent le port.

Explications : Martīn, au Caire, pénètre le palais royal, voit le roi sur le trône, et lui coupe la tête qu'il ramène à Alexandrie, puis à Maršūnīya. Ğawān est aux

anges, il voit les marques de petite vérole et reconnaît la tête de Baybarṣ qu'il plante à l'entrée du pavillon royal. Martīn apprend que les musulmans sont arrivés et ont détruit sa flotte et pris le port. Al-Saʿīd envoie Ibrāhīm en ambassade et lui demande de ramener la tête de Baybarṣ. Ibrāhīm se charge de la lettre, alors que Saʿd se chargera de la tête. Mais Saʿd dit qu'il peut tout faire tout seul. Il prend son fils Nāṣir al-Dīn al-Ṭayyār au cas où il lui arriverait quelque chose, pour qu'il le venge. Saʿd ramène la tête de Baybarṣ, mais Ibrāhīm ne croit pas qu'il s'agisse de Baybarṣ et il jette la tête à la mer.

Les musulmans descendent au champ de bataille l'un après l'autre, et tuent les Grecs qui se plaignent au *babb*. Ǧawān leur conseille de lancer une offensive. Le soir, lorsque Saʿd revient dans son pavillon, il y trouve Baybarṣ et Šīḥa.

La bague magique (fol. 17v.)

Explications : Baybarṣ, en route pour le Caire, rencontre Šīḥa qui envoie à sa place un homme lui ressemblant. L'homme prend la place de Baybarṣ sur le trône et Martīn le décapite.

Šīḥa emmène Baybarṣ à Damas où se trouve un monastère construit par le magicien Kaywān. Pour contrer le sabre magique, le magicien a créé une bague qui révèle le porteur invisible du sabre. Baybarṣ et Šīḥa se déguisent en prêtres, et se rendent au monastère où les moines craignent leur venue, car seul Baybarṣ peut prendre la bague, le magicien ayant lu son avènement et l'ayant ainsi conçue. Pendant la nuit, ils égorgent les moines, mais ils ne savent pas où chercher le trésor. Apparaît alors Tāǧ Nās qui les dirige. Le gardien ouvre la porte au nom de Baybarṣ qu'il attendait, et celui-ci prend la boîte contenant la bague près de la tête du magicien Kaywān, endormi.

Baybarṣ et Šīḥa partent pour le Caire, Šīḥa apprend la mort de celui qui remplaçait Baybarṣ, et ils partent pour Alexandrie, puis Maršūnīya, et attendent la fin de la bataille dans le pavillon d'al-Saʿīd. Les émirs et *fidāwīyeh* défilent pour voir le roi qui leur raconte toute l'histoire. Ǧawān entend les musulmans faire la fête et envoie al-Burṭuquš déguisé aux nouvelles. Il voit le roi, mais Ibrāhīm le reconnaît et le frappe. Al- Burṭuquš est reçu par Baybarṣ, et il promet à ce dernier de lui amener Ǧawān. Il retourne au camp grec et apprend la nouvelle à Ǧawān en lui disant qu'il s'agit peut-être du frère de Baybarṣ et qu'al-Saʿīd est peut-être mort. Ǧawān se déguise et part avec lui au camp musulman. Là, al- Burṭuquš frappe Ǧawān, et Ibrāhīm s'empare de lui. Mais ils voient le roi se lever et tirer son poignard de Bādīs : il a vu Martīn qui, ayant appris que Baybarṣ était vivant, est venu le tuer. Il

poursuit Martīn jusqu'à la mer, le coupe en deux, une partie sombre dans la mer avec le sabre. L'autre reste sur la rive. Les musulmans s'étonnent de ce qui arrive. Baybarṣ fait rechercher la moitié de Martīn dans la mer. On la retrouve, mais le sabre a disparu.

Explications : les Anciens ont repris le sabre et l'ont déposé de nouveau dans l'église de Marie à Damas : ce sabre apparaîtra une nouvelle fois entre les mains du *babb* al-Rūm ʿAṭṭ, roi de Beyrouth, et à cause de lui, Aḥmad Bāšā al-Muhtar Bāšī et le *muqaddam* Ǧabal mourront en martyr. Le roi s'aperçoit que la bague aussi a disparu. Maršūnīya est rasée, les habitants tous tués.

Madīnat Šamsayn et Qamarayn (fol. 34r.)

Toujours inquiet au sujet de la disparition du sabre, Baybarṣ se déguise et part faire le tour du Caire avec Ibrāhīm. Ils rencontrent un derviche dont l'attitude les intrigue. Il demande à Ibrāhīm de le faire venir. Il l'emmène au palais où le derviche reconnaît le roi. Tous les dignitaires le voient en grande conversation avec Baybarṣ et, avant de partir, ils lui donnent de l'argent que le derviche offre à Ibrāhīm. Baybarṣ lui demande d'où il vient : il est de Šamsayn et Qamarayn, ville où il y a deux soleils et deux lunes. La ville se trouve à quatre années de marche par la route, et on ne peut y accéder par mer. Le derviche se rendait sur l'île des Mines (al-Maʿdin) à trente jours de mer de sa ville, lorsqu'une tempête éclata. Accroché à un bout de timon, il est rejeté sur terre et marche pendant deux ans et demi pour se retrouver en Perse. De là, il se rend au Caire car il veut faire le pèlerinage. Losqu'il décrit sa ville, il décrit, en fait le monde de Baybarṣ : tous les personnages, y compris le roi s'y trouvent. Saʿd croit qu'il a la fièvre et qu'il délire, Baybarṣ et Ibrāhīm se demandent s'il dit la vérité. Baybarṣ le confie à Fāris Quṭāya.

La nuit, Baybarṣ voit un homme vêtu de vert qui lui dit de se lever et d'aller chercher fortune à Šamsayn et Qamarayn, car tout ce que lui a dit le derviche est vrai. Cet homme est al-Ḫiḍr. Le roi fait venir Ibrāhīm et Saʿd, et se prépare à partir. Ils arrivent à Qandahār et se dirigent vers l'Est. Au bout de trois jours de marche, ils rencontrent une verte prairie, et une source auprès de laquelle trois hommes font la prière : ce sont les trois « frères » de la nuit du destin du Mont Qāsyūn. Le premier leur bande les yeux avec un bandeau noir et, en quelques pas, les conduit dans une contrée noire. Le deuxième, un bandeau blanc, vers une contrée blanche ; le troisième, un bandeau rouge, vers une contrée rouge. Ils disent à Baybarṣ de continuer le chemin devant lui, jusqu'à la ville qui se trouve à quatre années de distance de son pays.

Baybarṣ arrive dans la ville avec ses compagnons et là, on les nourrit et les loge gratuitement, car on les prend pour des derviches. Ils veulent voir le roi et se postent le vendredi à la porte de la mosquée : ils voient le roi et sa suite identique à celle du Caire. Ils se rendent au *dīwān*, et le roi les fait entrer en accueillant Baybarṣ comme « Commandeur des Croyants », lui disant qu'on l'attendait. Baybarṣ veut en savoir plus. On fait venir une jeune femme, Bahā al-Nūr qui lui raconte :

Le pays était gouverné par une magicienne qui, pour se faire accepter par le peuple qui lui demande un miracle, se sert de la magie pour faire apparaître deux soleils et deux lunes. En fait, elle s'empare des joyaux du trésor de Āṣaf Ibn Barḫyā, vizir de Sulaymān, et imagine un stratagème pour faire croire à deux soleils et deux lunes, les rayons des uns se réflètant dans les joyaux fixés sur un mur sur les montagnes opposées. La magicienne avait une fille, Bahā al-Nūr qu'Allāh a rappelé à lui.

160

(Solution de continuité. Il doit y avoir un léger trou.)

La magiciene ayant perdu sa fille, elle demande à ses *ğinn-s* de faire apparaître une fille qui lui ressemble en tous points. Les génies lui disent qu'il existe une femme, la fille du *qāḍī* Nūr al-Dīn au Ṣaʿīd, qui lui ressemble. Elle se nomme Ḫadīğa et vient d'épouser le roi al-Makāšīf. Elle les fait venir, jette le mari en prison, et fait passer Ḫadīğa pour sa fille. Mais, une nuit, Ḫadīğa a la vision d'al-Ḫiḍr qui lui dit de prendre la bague magique de la magicienne. Elle tue la magicienne et délivre son époux. Ils transforment le pays en le convertissant à l'Islam puis, grâce aux génies, ils le font identique au gouvernement de Baybarṣ. A présent, Baybarṣ doit s'emparer des joyaux. Tout le stratagème de la magicienne est détruit. Sur le chemin du retour, Baybarṣ, Ibrāhīm et Saʿd sont enlevés par deux frères magiciens, Šaʿšaʿ et Šaʿšaʿūn. Mais les trois « frères » de Baybarṣ arrivent et les libèrent. Baybarṣ tue les magiciens et, accompagnés des trois *šayḫ-s*, ils reprennent la route et retournent au Caire. Là, Baybarṣ s'occupe du mariage d'Amīlyā et d'al-Ṭūfrīn.

[Marzūq al-Hindī] (fol. 14)

Mais voici qu'arrivent plusieurs hommes du Ḥiğaz, avec des lettres parlant du roi de l'Inde, Marzūq al-Hindī, qui a attaqué La Mekke. Baybarṣ prend conseil du *dīwān* et se prépare à la riposte. Il désigne les commandements et fait prévenir

ʿArnūs. Lui-même se rend à Damas avec Ḥayyār. Là, il réunit une armée ; puis même chose à Homs, Hama, Alep, et Bagdad où il rejoint Ibrāhīm al-Mārdīnī et le *šayḫ* Aḥmad al-Muqtadī bi-llāh[42] qui veut y aller par Baṣra et par la mer. En chemin, Baybarṣ est drogué par Hindī Šār qui s'apprête à le mettre à mort, lorsque Saʿd intervient et le tue.

Ils arrivent à Médine où ils trouvent l'*imām* Aḥmad qui les reçoit. Les armées arrivent et le roi écrit une lettre à Marzūq, qu'il envoie par Ibrāhīm. Celui-ci emmène Saʿd et parade au camp indien où des éléphants l'attaquent. Ibrāhīm tue le grand éléphant, et il s'en suit une bataille interrompue par un *šayḫ* qui n'est autre que Šīḥa. Il fait boire et manger Ibrāhīm dans son pavillon, puis l'envoie porter la lettre au roi de l'Inde.

Ibrāhīm reprend son ambassade, et le roi répond par la guerre. La bataille commence, et les Indiens sont perdants. Le roi décide d'envoyer le bataillon d'éléphants. Au *dīwān*, Baybarṣ cherche une solution. Il faudrait faire venir des rhinocéros du Yémen, mais cela nécessite au moins trente jours. Grâce à une ruse de Šīḥa, qui détourne l'attention des éléphants, et fait attaquer les indiens par les *fidāwīyeh*, Marzūq est forcé de demander une trêve de cinquante jours que Baybarṣ leur accorde.

Baybarṣ écrit une lettre au gouverneur de Ṣanʿa, l'*imām* ʿAbd al-Raʾūf et la donne à Šīḥa qui part accompagné d'al-Haǧǧān. En chemin, ils sont rejoints par Saʿd qui prétend être envoyé par Baybarṣ, mais qui en fait veut voir du pays. Ils arrivent à Ṣanʿa et logent à la mosquée car il y a si peu d'étrangers que le *ḫān* n'a pas de chambre. Là, ils doivent payer l'eau pour leurs ablutions. Le lendemain, ils se présentent à ʿAbd al-Raʾūf qui leur explique qu'ils ont un problème d'eau, à cause d'un serpent qui empoisonne la source. Une prédiction veut que ce soit Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabʾāʿīl qui les en libère. Šīḥa se révèle à lui et lui donne la lettre de Baybarṣ. Šīḥa tue le serpent, et en échange on lui donne des rhinocéros. Il revient avec une armée de Ṣanʿa et quarante rhinocéros qui mettent les éléphants en fuite. Pendant la bataille, Ibrāhīm coupe la tête du roi de l'Inde et l'apporte à Baybarṣ. Celui-ci reste pour le pèlerinage, puis revient au Caire.

[Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn] (fol. 76r.)

Au *dīwān*, Qalawūn se plaint d'avoir trouvé son trésor ouvert. Il semble qu'on lui a volé des caisses d'argent. Le roi fait faire une enquête par le chef de la

[42] Toujours la même confusion « al-Muktafī » / « al-Muqtadī »

garde du Caire. Puis c'est au tour d'Aḥmad Ibn Aybak, puis Šáhīn, de se plaindre de vols similaires. On finit par soupçonner tout le monde, y compris les *fidāwīyeh* qui partent avec Baybarṣ à la recherche du coupable. Ils prennent Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn sur le fait avec les coffres. Il leur raconte une histoire que le roi ne croit pas, et on l'arrête. Mais, le soir, un homme déguisé en femme le délivre. C'est lui qui a volé les coffres.

161

(Il manque une partie de l'épisode : probablement une querelle au sujet des vols et des soupçons qui aboutit au renvoi des *fidāwīyeh*.)

Le vizir Abū al-ʿAyš

Baybarṣ s'aperçoit que son fils Aḥmad Badr al-Dīn Šalāmiš, manque à l'appel et a disparu. Cela deux jours après le départ des *fidāwīyeh* que Baybarṣ a envoyés et éloignés de lui. Il se déguise en derviche et parcourt les rues du Caire. Il voit une foule rassemblée autour d'un *šayḫ* dont on dit qu'il est devin. Il le suit chez lui et lui demande de lire dans le sable et le *qalam*[43]. Le *šayḫ* lui dit que son fils, ou son frère, a disparu et qu'il est avec le groupe de gens dont il s'est séparé. Baybarṣ lui demande de regarder une seconde fois et le *šayḫ* lui révèle qu'il sait où il est, et qu'il pense que Baybarṣ veut voir les *fidāwīyeh* et son fils revenir. Il lui dit de brûler de l'encens, mais lorsque Baybarṣ sent la fumée, il se retrouve drogué. Le *šayḫ* le réveille.

Explications : le roi d'Abyssinie, Damṣān al-Ḥabašī, veut faire payer l'eau du Nil que consomment les gens du Caire et d'Egypte. Comme il ne peut pas leur couper l'eau, son vizir, Abū al-ʿAyš suggère d'enlever Baybarṣ. Le *šayḫ* explique tout à Baybarṣ et l'emmène chez lui. Ils arrivent dans la contrée de Ğarğa, la nuit où Šaraf al-Dīn a eu peur de parler avec Saʿd et a quitté les *fidāwīyeh* pour se rendre dans sa forteresse[44], et Šaraf al-Dīn se trouve dans cette région. Il rencontre le vizir et lui demande qui il est. L'autre ne répond pas et Šaraf al-Dīn lui décoche une flèche qui le transperce, et le fait tomber de cheval. Dans un sac, il trouve Baybarṣ drogué. Il le réveille et lui explique qu'il n'est pour rien dans le vol des coffres, ni dans la disparition de Šalāmiš. Il accuse Ḥassān Abū al-Ḏawā'ib. Les *fidāwīyeh* sont tout près, hôtes d'un émir bédouin, en fait Ḥassān. Le roi est accueilli par son fils

---

[43] Deux méthodes de divinations fréquemment mentionnées dans la *Sīra*.

[44] Référence à une séquence manquante.

qui avait suivi les *fidāwīyeh* de son propre gré. Après quelques jours, ils retournent au Caire et Ḥassān rend les coffres. Comme il ne connaît pas ceux à qui il les a pris, ils ne peuvent en tirer vengeance. De plus il ne l'a fait que pour prouver sa valeur. Il voudrait que Šaraf al-Dīn le prenne comme son « fils » par pacte. Après la cérémonie, il reste quelques jours, invité par les *fidāwīyeh*, puis retourne chez lui.

La quatrième révolte d'Antioche (fol. 16r.)

Baybarṣ reçoit une lettre d'Alep : deux cents hommes ont disparu. Ils partent de chez eux le matin et ne reviennent pas le soir. Ibrāhīm et Saʿd partent pour enquêter. Au bout de dix jours de ronde ils se rendent dans le quartier chrétien d'Alep et entrent dans une taverne. On leur sert à manger, mais Ibrāhīm s'aperçoit que le repas est drogué. Il envoie Saʿd prévenir le gouverneur, mais il est arrêté à la porte par Ǧawān et al-Burṭuquš, délivrés par le fils de ce dernier, al-Arqaš, après le désastre de Maršūnīya.

Explications : Ǧawān et son acolyte font le tour des royaumes chrétiens pour les soulever contre les musulmans, mais ils se font chasser. Ils arrivent à Antioche où Alfrad Mākūl les reçoit. C'est le cousin de Martīn, et il veut venger sa mort. Mais ses vizirs et dignitaires ne sont pas d'accord, car ils ont plusieurs fois subi des déboires face aux musulmans. Ǧawān réclame cent hommes, des mules et de l'argent et part pour Alep. Là, il s'improvise tavernier et prend le nom de Ǧurǧīs al-Yaġrawī, et enlève les hommes qu'il envoie à Antioche prisonniers. Ǧawān veut faire arrêter Ibrāhīm et Saʿd, mais al-Burṭuquš lui rappelle que le *bangǧ* n'a pas d'effet sur Ibrāhīm. Lorsque Saʿd sort, al-Burṭuquš se doute qu'il va prévenir le gouverneur. Ǧawān prend peur et s'enfuit à Antioche avec al-Burṭuquš.

Saʿd prévient ʿImād al-Dīn et on arrête les gens de la taverne. Ils dévoilent que c'est un plan de Ǧawān qui s'est enfui. Quant aux alépins enlevés, ils sont à Antioche. Ibrāhīm écrit à Baybarṣ qui lève son armée et part pour Alep. De là, il se rend à Antioche qu'il assiège. Alfrad Mākūl s'inquiète mais il peut tenir un an de siège. L'hiver arrivant, les assiégeants seront, selon Ǧawān, en mauvaise posture. Au bout de trois jours, Baybarṣ envoie une ambassade par Ibrāhīm. Ǧawān conseille au *babb* de ne pas le laisser entrer. On le laisse en dehors de la ville et on fait monter la lettre. Baybarṣ demande qu'on lui livre Ǧawān et al-Burṭuquš, et qu'on délivre les Alépins musulmans enlevés. Ǧawān conseille au roi de refuser. Comme Ibrāhīm a demandé les frais de route, Ǧawān lui envoie sa calotte qu'il n'a pas lavée depuis plus de vingt ans. Le *babb* veut la lui acheter cinq mille ducats, mais Ǧawān refuse et dit qu'elle est pour Ibrāhīm. Les soldats portent la lettre et la calotte (les gens se pressent pour la toucher) et envoient le tout à Ibrāhīm qui, voyant le « cadeau » de

Ğawān pisse dessus au grand Damm des soldats. Il rapporte la réponse au roi qui, furieux, jure de raser Antioche.

Les jours passent et l'hiver s'installe. Qalawūn se plaint que les hommes meurent de froid. Ils veulent partir et se replier sur Alep. Šāhīn prévient le roi, mais celui-ci refuse car les gens d'Antioche en profiteraient pour s'approvisionner. Qalawūn et Aḥmad Ibn Aybak décident de partir avec leurs hommes. Baybarṣ donne un firman à Ibrāhīm qui le vend à al-ʿUqāb pour mille dinars : tous ceux qui tentent de partir pourront être mis à mort et leurs biens reviendront aux *fidāwīyeh*. Al-ʿUqāb veut couper la route aux émirs. Šāhīn prévient Qalawūn qui va faire la paix avec le roi, prétendant qu'il voulait seulement sortir pour ramasser du bois mort. On fait venir al-ʿuqāb, pour qu'il rende le firman, mais il refuse, l'ayant payé mille dinars. On le dédommage et Baybarṣ lui donne l'autorisation d'arrêter et de mettre à mort ceux qui voudraient fuir, sans firman.

ʿAlī Ṭuwayr (fol. 46r.)

La situation reste inchangée jusqu'au 27 de Ramaḍān où la neige cesse de tomber. Baybarṣ se déguise et fait le tour des tentes. Ibrāhīm le reconnaît. Ils décident de faire un tour de la ville avec Saʿd. Ils voient une tour qui ne semble pas être protégée et, avec leur passe-muraille, ils montent et trouvent les gardes égorgés. Ils pensent que c'est le fait de Šīḥa. Dans la ville et les *sūq-s*, tout est en ordre. Les gens vendent et achètent. Baybarṣ pense qu'il faudra beaucoup de temps avant que la ville ne tombe. Ils s'approchent de la boutique d'un vendeur de légumes qui les invite à entrer et leur sert à manger : Ibrāhīm reconnaît Šīḥa. Il est là depuis cinq jours, après avoir fait le tour des pays francs, et ayant appris la nouvelle du siège d'Antioche. Il a rencontré son fils Muḥamad dans la ville depuis un mois, tenant cette boutique. Mais à chaque fois qu'ils sortent, un homme les suit. Baybarṣ le voit qui guette près de la boutique, et pense qu'il s'agit d'un musulman, Ibrāhīm aussi. On envoie Saʿd s'en enquérir. Il s'agit bien d'un musulman qui a juré de tuer Šīḥa, car il veut la souveraineté des forteresses.

162

Le *muqaddam* entre et salue le roi. Il se présente comme ʿAlī Ṭuwayr, neveu de Maʿrūf, fils d'une de ses sept sœurs. Il est resté trente-sept ans à chercher Maʿrūf. Revenu à Ṣahyūn, il apprend sa mort, et la présence de son fils ʿArnūs. Il pense qu'Ismāʿīl, son oncle, est souverain des forteresses, on lui apprend que c'est Šīḥa.

ʿImād conseille à ʿAlī de se rendre à Antioche, de prendre la ville, et de demander au roi la souveraineté. Il part et arrive avant le siège. Mais il tombe malade pendant deux mois. Rétabli, il remarque Muḥammad et pense qu'il s'agit de Šīḥa. Il le suit partout. Lorsque Šīḥa arrive, il se rend compte qu'ils l'ont remarqué. Après avoir égorgé les gardes, Šīḥa revient à la boutique, et ʿAlī se plante tout près, en sentinelle, pour pouvoir l'égorger la nuit. Mais arrivent Baybarṣ, Ibrāhīm et Saʿd.

Šīḥa se révèle à lui et lui promet l'obéissance s'il ouvre la ville et s'il prend Ǧawān, al-Burṭuquš et Alfrad Mākūl. Chacun part de son côté. Ǧawān et le *dīwān* apprennent que des gardes ont été égorgés. Ǧawān prend des hommes et va voir. Pendant ce temps, arrive un patriarche au *dīwān*.

Manque le folio 11.

C'est Šīḥa déguisé. Il vient prévenir le *babb* que les ancêtres de Ǧawān lui ont parlé et lui ont révélé la présence de Šīḥa et du *muqaddam* ʿAlī qui, tous deux, cherchent à prendre la ville. Arrive alors un soldat qui se présente comme Sarkīs al-Armanī, en fait ʿAlī qui pense se faire engager par le *babb* pour mieux pouvoir le tuer Šīḥa et ouvrir la ville. Alfrad le fait chef des soldats. On lui apporte à boire mais Šīḥa le drogue et révèle à Alfrad qu'il s'agit de ʿAlī. On le réveille et on s'apprête à lui couper la tête, mais Šīḥa conseille de le jeter en prison jusqu'à ce qu'on prenne Šīḥa pour les exécuter ensemble.

Pendant la nuit, Šīḥa drogue le roi et libère ʿAlī qui lui promet l'obéissance. En sortant du palais, ils rencontrent Baybarṣ et ses compagnons. Baybarṣ se déguise en Alfrad et fait ouvrir les portes de la ville. Saʿd prévient l'armée qui arrive. Ǧawān envoie al-Burṭuquš aux nouvelles. Apprenant ce qui s'est passé, il s'enfuit jusqu'à Yaġra. Les musulmans mettent la ville à sac et retournent à Alep avec Alfrad Mākūl prisonnier. Baybarṣ retourne au Caire et demande à Šīḥa de pourchasser Ǧawān.

Le *babb* Qarṣanṭīn al-Īṭālī (fol. 22r.)

Ǧawān fait à nouveau le tour des rois chrétiens et se fait encore une fois chasser par eux comme un chien, jusqu'au jour où il arrive dans un royaume d'Italie, Qaṣaya, où le *babb* Qarṣanṭīn ne le connaît pas encore. Il lui raconte ce qui est arrivé à Antioche, et le persuade de demander à Baybarṣ l'autorisation de reconstruire la ville avec un quartier musulman exempt de taxes et d'impôt. Il envoie son vizir Mārīn avec des cadeaux pour les vizirs, les *fidāwīyeh* et Baybarṣ. Celui-ci finit par accepter, contre l'avis d'Ibrāhīm. Qarṣanṭīn versera deux coffres d'argent chaque année. Le *babb* se met en route avec Ǧawān et reconstruit Antioche. Le gouverneur d'Alep, n'ayant pas été prévenu par Baybarṣ, s'inquiète et envoie un messager qui

revient avec deux cents dinars et l'autorisation du roi, et la promesse de verser deux cents dinars à Alep tous les ans. Le *babb* écrit aux rois de la côte et les gens d'Antioche retournent chez eux. La ville prospère.

Ǧawān entreprend alors Qarṣanṭīn : il faut qu'il tue les musulmans d'Antioche et prenne leur argent. Le *babb* s'inquiète de la réaction possible de Baybarṣ, mais Ǧawān le rassure : il aura l'aide de ses Ancêtres. Ils partent détruire le quartier musulman, tue les habitants et prennent l'argent.

Un marchand d'Alep, Maḥmūd, arrive à Antioche comme à son habitude, mais son ami chrétien, avec qui il fait des affaires, lui dit de ne pas entrer dans la ville, et lui raconte ce qui s'est passé. Il retourne à Alep et prévient ʿImād qui envoie deux espions. Ceux-ci se font prendre par Ǧawān. On leur coupe la tête, et le *babb* décide de prendre Alep. Le *babb* envoie un messager : ou bien Alep se soumet, ou bien c'est la guerre. ʿImād invite le messager, le temps de prévenir Baybarṣ. Entre temps, celui-ci s'aperçoit qu'Antioche n'a pas encore payé son tribut. Arrive le message d'Alep expliquant toute l'affaire. Ibrāhīm suggère que ʿImād se retire dans la citadelle, fasse vider la ville et la donne à Qarṣanṭīn. Pendant ce temps, Baybarṣ se prépare à la guerre et, lorsqu'il arrivera à Alep, Qarṣanṭīn sera pris entre deux feux. Il envoie Ḥarb avec deux cents cavaliers prendre le château al-Banāt, entre Alep et Antioche pour intercepter les provisions.

ʿImād fait évacuer la ville et se retire avec l'armée dans la citadelle. Lorsque Qarṣanṭīn reçoit la réponse de la soumission d'Alep, Ǧawān s'étonne. Ils laissent dix mille hommes pour garder Antioche, et se rendent à Alep qu'ils trouvent vide. Voyant la citadelle fermée, Ǧawān se doute de quelque chose. Il suggère de prendre Hama. Comme ils manquent de provisions, le *babb* envoie des hommes à Antioche. En revenant, ils se font prendre par Ḥarb. Le *babb* envoie alors des hommes chercher des provisions aux alentours, mais à chaque fois ils se font prendre. Ǧawān fait fermer les portes de la ville. Baybarṣ arrive avec l'armée. Le *babb* est attaqué de l'intérieur et sort en demandant grâce. Arrive alors l'armée d'Antioche ou ce qu'il en reste car ils ont été attaqués par ʿArnūs qui a pris la ville, après s'être présenté comme l'armée du fils de Mīẖā'īl de Constantinople. ʿArnūs arrive à Alep. Le *babb* est arrêté et on lui coupe la tête que l'on jette aux chiens. Une fois de plus, Ǧawān s'est enfui.

Manque le folio 57.

On comprend qu'Alfrad Mākūl a été relâché par Baybarṣ qui le réinstaure comme *babb* d'Antioche. Puis Baybarṣ revient au Caire en passant par Damas.

163

Yānisa Ḏāt al-Arṣād

Tous les mois de Ramaḍān, Baybarṣ laisse le gouvernement à son fils et passe ses journées à al-Azhar. Le 27, il tient un *dīwān* où il distribue de l'argent et fait l'aumône. Cette année-là, le 27, il entend une voix et trouve un *šayḫ* avec qui il discute. Il rentre et lorsqu'il se réveille, son fils lui dit qu'on l'attend au *dīwān* pour la distribution. Mais il dit qu'il a d'autres choses à faire et qu'il fera la distribution le lendemain. Il retourne auprès du *šayḫ* avec qui il passe la nuit. Au matin, le *šayḫ* l'invite à partager son repas, le drogue et l'emmène à Yāfā. Il s'agit de Ǧawān qui l'emmène ensuite à Yānisa Ḏāt al-Arṣād. A Yāfā il a été rejoint par al-Burṭuquš et un jeune homme, Rūbīr Fárūsī, que Ǧawān prend à son service.

Au conseil du Caire, le roi est absent. Al-Saʿīd prend sa place et distribue les largesses. Ibrāhīm lui demande où est son père, il lui répond qu'il n'a pas couché au palais. Ibrāhīm et ses hommes partent à sa recherche et, dans le cimetière, ils trouvent la lanterne et les restes du repas. Saʿd va pour en manger, mais Ibrāhīm l'arrête : il a compris que quelqu'un a drogué Baybarṣ. Šīḥa arrive aux nouvelles et envoie ses fils, Ṭuwayrid et Muḥammad, l'un au pays des *ʿağam*, l'autre en pays franc ; et, s'ils rencontrent Nuwayrid, ils doivent tous se retrouver chez Tāğ Nās à Qanṣala.

Au bout de trois jours, les deux fils reviennent sans avoir trouvé ni le roi, ni Nuwayrid. Tāğ Nās se sert du *qalam* et du sable. Elle annonce un mauvaise nouvelle : c'est comme si le roi était mort. Elle raconte :

Autrefois, il y avait trois cent soixante magiciens grecs. L'un d'entre eux, al-Ġabaryān s'est établi à Yāfā, mais la ville ne lui plaît pas. Il envoie ses génies à la recherche d'un autre endroit : ils trouvent une ville en Russie.

Manquent les folios 13-14.

La ville est entourée d'un mur avec trois cent soixante tours fortifiées, chacune avec des canons, et quatre-vingt portes d'acier. A l'extérieur de la ville, al-Ġabaryān construit quarante monastères, chacun avec quarante cellules, et des portes et fenêtres en or et en argent. Puis il construit un gigantesque monastère avec une église et une chambre pour lui au centre de cette église, avec des symboles et des talismans. Ce monastère apparaît pendant six mois, puis disparaît les six autres mois. Le magicien demande s'il existe ailleurs un endroit comme celui-ci, les génies lui disent que oui, à Yānisa Ḏāt al-Ašātīl, en pays arabe. Il décide d'appeler sa ville Yānisa Ḏāt al-Arṣad. En regardant l'avenir, le magicien voit qu'un certain Malik al-

Ẓāhir, avec son compagnon Šaʿbān, viendra prendre la ville. Il pend un miroir qui tombera dans un bassin et fera bouillonner l'eau lors de l'avènement de ce roi. Son lointain successeur, al-Maʿṭfaṭūr voit un jour le miroir tomber et comprend que ce roi est arrivé au pouvoir. Le *babb* du pays, Baḫtrīn, lui propose de combattre ce roi, mais il refuse. Un jour, Ǧawān arrive et se présente au *babb*.

Explications : après avoir regagné Yaġra, Ǧawān fait le tour des rois chrétiens et se fait chasser. Embarqué sur un navire, il essuie une tempête et se retrouve près de Yānisa où il est reçu par le *babb*.

Manque le folio 23.

Ǧawān se plaint au *babb* qui lui raconte l'histoire de la ville. Ils vont trouver le patriarche qui refuse d'écouter Ǧawān. Le *babb* propose un plan à Ǧawān. Il pense que le patriarche a peur de Baybarṣ. Si Ǧawān le ramène prisonnier, il autorisera peut-être le *babb* à attaquer l'Islam. Ǧawān se déguise en soufi et part pour Yāfā, mais al-Burṭuquš refuse de le suivre. Ǧawān enlève Baybarṣ et le ramène à Yánisa ; il demande au *babb* de lui couper la tête. Mais Baybarṣ le prévient et lui dit que tout est la faute de Ǧawān. Le *babb*, prudent, va trouver le patriarche qui accueille Baybarṣ et le garde au monastère.

Pendant ce temps, Ǧawān incite le *babb* à préparer son armée. Il n'a qu'une crainte, c'est Šīḥa qui ne peut que venir tenter de délivrer Baybarṣ. Tāǧ Nās a eu vent de toute l'histoire et la raconte à Šīḥa qui part avec ses deux fils. Tāǧ Nās lui donne sept cheveux dont il pourra se servir pour la faire venir.

Šīḥa envoie ses fils prévenir ʿArnūs qui part avec l'armée, puis al-Saʿīd qui le suit. Lui se déguise en moine et part pour Yānisa. Là, il visite tous les monastères. Dans le quarantième, il est reçu par l'archevêqu'Abū Dāhīya qui lui fait visiter les lieux, y compris son propre mausolée. Šīḥa lui raconte comment, ayant servi cent ans comme allumeur de cierges à l'église de Jérusalem, il a été récompensé par des saints qui lui ont donné quarante graines du savoir. Bien sûr, Abū Dāhīya en veut. Šīḥa lui en donne une et l'autre s'écroule. Šīḥa le met dans le mausolée, prend sa place et, trois jours plus tard, à la fin du mois, il va rendre les comptes à al-Maʿṭfaṭūr.

Arrivent Ǧawān et le *babb* qui s'apprêtent à partir en guerre. Le *babb* veut la bénédiction d'al-Maʿṭfaṭūr. Ǧawān reconnaît Šīḥa à sa voix et veut le dénoncer, mais Šīḥa fait semblant de tomber raide mort. Les autres croient qu'il est mort à cause de Ǧawān. On le conduit dans le mausolée. Là, seul, Šīḥa étrangle le vrai archevêque, l'habille comme lui et le met à sa place. Puis, il sort en secret, tue le patriarche et prend sa place. Ǧawān, toujours inquiet, va rendre visite au mausolée pour voir s'il s'agit de Šīḥa. Là, al-Burṭuquš s'aperçoit que l'archevêque a été étranglé et il dit à

Ğawān que Šīḥa est bien toujours là. Ğawān veut voir le patriarche, mais il doit attendre la fête de la Croix. Ce jour-là, le patriarche visite les quarante monastères et guérit les malades par imposition des mains. Šīḥa s'enferme dans le monastère et le visite de fond en comble. Il trouve les vêtements du magicien fondateur et son bâton magique pour guérir les malades. Dans une pièce, il découvre Baybarṣ enchaîné qui se plaint de ne pas avoir été nourri depuis la veille. Il se révèle à lui et lui dit que l'armée est en route.

Le jour de la fête, on vient le chercher. Il se fait tout expliquer, s'habille des vêtements du magicien, et prend le bâton. Puis il sort. Mais Ğawān veut s'approcher de lui et le reconnaît. L'autre lui dit, en arabe, qu'il est bien Šīḥa. Ğawān s'apprête à le dénoncer lorsque son jeune serviteur se jette au pied de Šīḥa et demande justice contre Ğawān qui, non seulement ne l'a pas payé depuis Yāfā, mais en plus abuse de lui sexuellement. Ğawān se retourne vers al-Burṭuquš pour se justifier, mais il dit que s'il n'a rien vu, en revanche, une nuit sur le bateau, il a entendu des bruits qui ressemblaient à des ébats amoureux. Ğawān se réfugie dans un monastère où il voit deux hommes, l'un aveugle, l'autre infirme depuis plusieurs années. Il leur demande pourquoi ils ne se font pas guérir par le patriarche, mais les autres ne croient pas que son pouvoir soit aussi grand. Ğawān leur dit que s'il ne les guérit pas, alors ce n'est pas le patriarche, mais Šīḥa déguisé. Ils l'attendent. Lorsqu'il arrive, Šīḥa prie pour que ça marche. L'aveugle lui souffle de ne pas s'inquiéter car c'est son fils Muḥammad. Il le frappe de son bâton et l'autre ouvre les yeux et crie au miracle. Quant à l'infirme, c'est Ṭuwayrid que Šīḥa frappe aux jambes et qui se met à marcher. On fête l'événement.

164

Ğawān est perplexe. Il ne comprend pas comment Šīḥa a pu réaliser ces miracles. Al-Burṭuquš, qui a tout compris, lui explique. Au *dīwān*, Ğawān veut dévoiler Šīḥa, mais les dignitaires lui disent qu'il ferait mieux de se taire. Arrive un messager : l'armée musulmane a pris le port. Al-Saʿīd envoie Ibrāhīm en ambassade, mais il reste au pied des murs de la ville. Le *babb* répond par la guerre. Des cavaliers sortent de la ville et Aḥmad Ibn Aybak se bat contre Ṣanīn Ibn Ḫarāšḥar. Aḥmad le tue, puis tue tous ceux qui se présentent contre lui. Le lendemain, c'est le tour d'Aydamur ; le troisième jour, Qalawūn. Les Russes vont se plaindre au *babb* qui accuse Ğawān de les avoir mis dans le pétrin. Ils vont trouver Šīḥa qui leur dit qu'il va consulter les saints. Al-Burṭuquš conseille à Ğawān de s'enfuir, mais il est curieux de voir ce qui va se passer. Dans la nuit, Tāğ Nās apparaît à Šīḥa et Baybarṣ, et leur dit quoi faire.

Le lendemain, Šīḥa dit au *babb* de rassembler les quarante dignitaires en un point de la ville, où il arrive lui-même en volant. Avec l'aide de Tāğ Nās, il fait venir al-Saʿīd et quarante chefs musulmans enchaînés, ainsi que Baybarṣ. Ğawān s'apprête à parler lorsqu'il reçoit un coup et se retrouve à terre, enchaîné, ainsi que le *babb* et les quarante dignitaires. Les musulmans, libres, les égorgent et échangent leurs vêtements. Ibrāhīm conduit Ğawān au camp musulman. Les chrétiens sont mis en pièces, les monastères dévastés, tout l'argent et l'or (y compris portes et fenêtres) confisqués. Baybarṣ ordonne de raser la ville que l'on brûle pendant un mois. Ğawān est ramené au Caire prisonnier.

La bataille de Kīklūn (fol. 19v.)

Un jour, trois marchands de moutons arrivent au *dīwān*. Ils étaient neuf à commercer dans la ville de Kŏklūn, mais au moment de leur départ, le roi de la ville, le duc Anṭūnyūs, les a fait arrêter et en a tué six. Les trois autres ayant pu s'enfuir pour prévenir Baybarṣ, celui-ci se prépare à marcher sur Kīklūn, mais Ibrāhīm lui demande de l'excuser car des problèmes de famille l'appellent à Azruʿ. Avant de partir, il se rend chez le vizir Tuḫtamur où il voit Fitna, sa fille. En plaisantant, il dit à Aḥmad, le fils de Tuḫtamur, qu'un jour il faudra qu'il enlève Fitna. Quelqu'un entend ces paroles et les rapporte à Tuḫtamur qui ne peut croire qu'Ibrāhīm pourrait faire une telle chose.

Pendant ce temps, Baybarṣ confie le gouvernement à al-Saʿīd et part pour Alexandrie avec l'armée. Là, il réunit la flotte. Le capitaine lui dit que le port de Kīklūn possède un *ribaṭ* et une citadelle. Baybarṣ envoie le capitaine Ḥamqān, déguisé, aux nouvelles dans la ville. Mais, en chemin, il se fait attaquer par le *muqaddam* chrétien al-Ġaḍbān. Celui-ci, lors de la mise à mort des marchands, bien que saoul, avait vu les trois marchands s'enfuir. Certain que Baybarṣ allait se mettre en campagne, il s'était préparé à la guerre et au siège de la ville. Il se déguise et part aux nouvelles dans le camp musulman. A son retour, il voit Ḥamqān et l'assomme, puis le conduit dans la forteresse et le jette en prison. Mais sa fille, Nūrā tombe amoureuse de Ḥamqān. Elle va le trouver et lui dit qu'elle le libérera s'il l'épouse. Il accepte à condition qu'elle se convertisse à l'Islam, ce qu'elle fait sur le champ. Elle s'apprête à tuer son père, mais celui-ci a un rêve dans lequel on lui dit de se convertir et de libérer Ḥamqān. Il se réjouit que sa fille se soit également convertie. Il réunit tous les hommes de la forteresse et tous se convertissent. Il envoie Ḥamqān prévenir le roi de se tenir prêt, car il va lui ouvrir les portes de la ville.

Les émirs se succèdent sur le champ de bataille, et gagnent à chaque fois. Al-Ġaḍbān propose de descendre sur le champ de bataille, et fait prisonniers les

musulmans un à un. Baybarṣ envoie Ḥamqān voir ce qui se passe. Il se bat contre al-Ġaḍbān qui lève son *liṯām* (voile) et se fait reconnaître de lui. Cette nuit, il libérera les prisonniers et ouvrira les portes de la ville. Dans la nuit, il libère et arme les prisonniers, et avec ses hommes tue le duc et ouvre la porte de la ville. La ville prise, ceux qui se convertissent à l'Islam sont épargnés. Parmi eux se trouve la fille du duc, Klūtīld, dont al-Ġaḍbān est amoureux. Baybarṣ confie le gouvernement à un vizir converti, Markanṭīn, renommé, ʿAbd Allāh. L'armée repart et s'arrête à Ġazza. Là, Baybarṣ reçoit un message d'al-Saʿīd : la fille de Tuḫtamur, Fitna, a disparu, et Tuḫtamur accuse Ibrāhīm.

La Pendaison feinte d'Ibrāhīm (fol. 39r.)

Explications : étant un peu malade, Ḫalīl, le fils de Qalawūn, n'a pas participé à l'expédition. Resté au Caire, il fait partie de la suite d'al-Saʿīd. Un jour, au cours d'une parade, il remarque une jeune fille, Fitna, dont il tombe amoureux. Il tombe malade, et aucun médecin ne peut le guérir. Une vieille qui rend visite à sa mère, lui propose un massage. En entrant, elle l'entend qui récite des vers. Elle comprend qu'il est amoureux, et elle lui fait tout avouer. Il la charge de retrouver la jeune fille. Avec des bagatelles pour femme, elle fait le tour des maisons des émirs, jusqu'au jour où elle entre chez Tuḫtamur et découvre Fitna. Elle va prévenir Ḫalīl qui retombe en langueur car Fitna est promise à al-Saʿīd.

Au même moment, le *muqaddam* Sībān Ibn ʿAtaba, maître de la forteresse et du monastère al-Zayt arrive chez Qalawūn. Apprenant que ce dernier est parti avec Baybarṣ, il demande à voir Ḫalīl. Il comprend immédiatement ce qui ne va pas. Ḫalīl lui confie son secret, et Sībān enlève Fitna qu'ils mettent dans le harem. La mère de Ḫalīl la reconnaît et fait des reproches à son fils, lui demandant de tuer celui qui l'a enlevée. Sībān attend Ḫalīl dans le patio, et Ḫalīl arrive par derrière, lui coupe la tête et l'enterre dans l'enceinte du palais.

On revient à Baybarṣ qui, apprenant la nouvelle de la disparition de Fitna, se rend au Caire la nuit, voit son fils qui lui raconte ce qu'il en sait. Baybarṣ envoie Aḥmad Ibn al-Muhtar avec une lettre pour Ibrāhīm, en lui disant de ne pas révéler la cause de son rappel urgent. Aḥmad part pour Azruʿ et donne la lettre à Ibrāhīm qui prévient Saʿd et se met en route. Il fait avouer à Aḥmad la cause de son rappel. Arrivé au Caire, il se présente au *dīwān*, et se rend compte qu'on l'a déjà jugé et condamné. ʿArnūs, en particulier a des paroles si dures, qu'Ibrāhīm lui dit qu'en effet, il a bien enlevé Fitna. Ils se battent devant le roi qui finit par les séparer, et qui bannit Ibrāhīm. Celui-ci retourne à Azruʿ où son père meurt, puis sa mère. Après les funérailles, Ibrāhīm décide de partir au pays des *ʿağam*. Arrivé à Sanqīr, il rencontre

un *fidāwī* d'Alep, Bākīr al-Ğallūmī, qui l'emmène voir le Šāh Murād Ḫān à qui il explique la raison de sa présence. Pendant ce temps, ʿArnūs va voir le *muftī* qui lui délivre une *fatwa* contre Ibrāhīm, qu'il fait authentifier par le *qāḍī*. Baybarṣ fait proclamer qu'Ibrāhīm doit être tué sur le champ, où qu'il soit. Lorsque la nouvelle arrive à Murād, il fait venir Ibrāhīm qui se rend, car il ne peut rien faire contre la *šāriʿa*. Bākīr l'emmène dans son palais, mais au lieu de le pendre, il tue un prisonnier qui ressemble à Ibrāhīm, et fait porter la tête à Baybarṣ. Celui-ci jure que si la preuve est faite, lorsque Fitna réapparaîtra, qu'Ibrāhīm était innocent, il tuera ʿArnūs et ses hommes. Arrive Saʿd qui veut parler au roi en secret. A Alep, il a rencontré un marchand de tissu, ʿAbd al-Raḥmān, qui pense que Fitna est chez Ḫalīl. En effet, celui-ci lui a dit qu'il désirait le plus beau tissu qui soit au monde, pour une de ses concubines. Mais le marchand ne croit pas en cette concubine et pense qu'il s'agit de Fitna.

Manque le folio 57.

165

Fitna a été retrouvée dans le harem de Qalawūn. Baybarṣ le fait arrêter ainsi que Ḫalīl, Tuḫtamur et son fils Aḥmad, et ʿArnūs. Puis il part avec une armée pour Sanqīr al-ʿAğam. Il est reçu par le Šāh, mais refuse d'entrer dans la ville, et plante ses tentes à l'extérieur. Bākīr va prévenir Ibrāhīm. Ce dernier arrive en grand apparat, et on prévient Baybarṣ qu'il est toujours en vie. C'est la fête au camp et en ville, mais Šīḥa est inquiet pour ʿArnūs et les autres prisonniers que Baybarṣ a amenés avec lui. Il va trouver Ibrāhīm et lui demande de plaider pour eux. Baybarṣ accepte de les libérer, et tous se réconcilient. Bākīr est fait vizir d'al-ʿAğam, et Baybarṣ écrit à Halawūn pour qu'il lève le tribut imposé à la ville. De retour au Caire, Ḫalīl demande la main de Fitna, et al-Saʿīd celle de Kalṯūm, la fille de Qalawūn. Ibrāhīm fait les deux demandes au roi au *dīwān*, et on célèbre les deux mariages.

L'exécution du Qān Halawūn (fol. 12v.)

Un jour, Baybarṣ reçoit un message d'Alep : le *muqaddam* Ṣaḫr Ibn Šihāb al-Ġafīr a prévenu ʿImād que Halawūn a réuni une armée et s'apprête à envahir les terres d'Islam. On récapitule les dix-sept occasions au cours desquelles Halawūn s'est attaqué à l'Islam. Baybarṣ prépare son armée, et part pour Alep en laissant al-Saʿīd au Caire.

Halawūn est parti en guerre à cause de la lettre de Baybarṣ lui demandant de ne plus lever l'impôt de la ville de Sanqīr. Il tombe malade pendant plusieurs mois, puis prend quelques jours de convalescence à Wādī al-Nuzha, lorsqu'il voit arriver un cavalier : c'est le magicien Saqarmīd qui lui raconte son histoire. Pendant vingt-cinq ans, il s'est promené dans le monde comme magicien. A son retour, il apprend que son frère est mort et que sa fille, Kirğīna a été engrossée par ʿArnūs à qui elle a donné un fils : Kirğīn, et qu'ils se sont convertis à l'Islam et sont à présent chez ʿArnūs[45]. Il veut se venger. Halawūn part en guerre avec lui, et plante ses tentes à al-Ġarāt. Mais, au matin, il apprend l'arrivée de l'armée musulmane. Il attend la lettre de Baybarṣ qui devrait arriver après quarante-et-un jours, selon la coutume, mais le magicien suggère d'envoyer lui-même une lettre qu'il trafique par magie, et il demande au soldat qui la porte de lui dire la réaction de Baybarṣ à sa lecture. Le soldat apporte la lettre à Baybarṣ qui la lit et qui perd la vue, mais sans rien montrer. Halawūn réclame les terres depuis al-ʿAriš jusqu'à al-Ġarāt. Baybarṣ répond par la guerre. Au retour, le soldat dit qu'il n'a rien remarqué de particulier. Le magicien s'étonne et envoie le Šāh Šāhīn al-Daylamī sur le champ de bataille pour combattre Baybarṣ. Saʿd accompagne le roi et fait parler le Šāh pour que Baybarṣ puisse se diriger à la voix, et Baybarṣ coupe la tête du Šāh. Il s'en suit une bataille. Baybarṣ retourne dans son pavillon, et demande à Ibrāhīm et Saʿd de l'accompagner à Alep, puis à Damas où il descend chez sa mère. Il se rend à la mosquée des Omeyyades pour prier sur le tombeau de Yaḥyā. Là, al-Ḫiḍr arrive, lui passe la main sur les yeux et le guérit. Baybarṣ apprend que Halawūn a vaincu l'armée musulmane qui s'est repliée sur Homs. Baybarṣ se prépare à marcher sur la ville avec l'armée de Damas.

Retour en arrière : après le départ de Baybarṣ, le magicien comprend qu'il est bien aveugle, et qu'il s'est enfui. Il attaque l'armée musulmane avec l'aide de la magie, et les soldats se replient sur Alep, poursuivis par l'armée de Halawūn. Le Grand Vizir dit à ʿImād de fermer les portes de la ville, tandis qu'il se rend à Homs. De là, il veut se rendre à Damas, mais le gouverneur de Homs, Ġīyaṯ al-Dīn, lui rappelle qu'ils sont sous la protection de Ḫālid. Baybarṣ arrive et se fait expliquer ce qui s'est passé. Le lendemain, arrive Šīḥa. Il va tuer le magicien, et Ibrāhīm promet de ramener Halawūn vivant à Baybarṣ.

Halawūn est arrivé à Alep, mais continue de poursuivre les musulmans. Il passe par Hama, mais, arrivé au pont d'al-Rastān, il voit un mur de fer qui empêche son armée de passer. Halawūn dit qu'il n'a jamais vu de mur à cet endroit. Le magicien pense qu'il s'agit d'un mur très ancien, car il n'a pas pu être construit en quelques années. Le vizir Saqlanṭās se souvient alors de Dāhiyat al-Rūm et de sa

[45] Référence à un épisode manquant. La conversion de Kirğīn se trouve au fascicule 119.

mère la magicienne Mušamsīna qui avaient rencontré le même mur, à la même place. Les musulmans n'ont pas de magie, mais à Homs se trouve le sanctuaire de Ḫālid Ibn al-Walīd qui les protège.

Šīḥa, Ibrāhīm et Saʿd se rendent au camp de Halawūn, et trouvent la tente du magicien. Šīḥa entre, le trouve endormi et lui coupe la tête. Il s'en saisit, mais la tête lance des étincelles, la langue se colle à lui et le jette à terre, et il perd connaissance. A son réveil, il voit le magicien assis sur son lit qui s'apprête à le décapiter, lorsqu'Ibrāhīm l'arrête ; mais le magicien fait voler son épée et Ibrāhīm se retrouve dans la même posture que Šīḥa. Le magicien s'apprête à les tuer tous les deux lorsqu'une voix l'arrête, et il voit un jeune homme suspendu dans les airs, qui lui coupe la tête. Il s'agit de Ṭūd al-Baḥr, le fils de Šīḥa, envoyé par son maître, Abā Ǧābir al-Qayrawānī, pour le sauver. Šīḥa rapporte la nouvelle à Baybarṣ. Ibrāhīm reste avec la tête du magicien. Le lendemain, le mur a disparu, et Halawūn pense que c'est le fait du magicien. Ibrāhīm se présente à lui comme envoyé par Baybarṣ. Il s'empare de Halawūn en plein milieu de son pavillon, le traîne à l'extérieur du camp, et le confie à Saʿd pendant que lui se bat. Saʿd ramène Halawūn à Baybarṣ qui l'emprisonne. Les *ʿağam* fuient jusqu'au pont, mais ils sont pris entre deux feux car ʿArnūs arrive avec son armée. Ils sont mis en déroute. Baybarṣ part pour Damas. Là, il demande à Šīḥa d'imaginer une mort particulière pour Halawūn. Šīḥa repère deux arbres qui servent à l'écartèlement public de Halawūn.

166

Baybarṣ veut mettre à mort Abrahā, le fils de Halawūn, de la même façon ; mais il plaide sa cause et promet un tribut de dix coffres d'or si Baybarṣ le fait *qān* à la place de son père. Šīḥa intercède pour lui : ses trois frères resteront avec les musulmans, et si Abrahā s'attaque encore à l'Islam, Baybarṣ le tuera et mettra un de ses frères à sa place. Il veut ensuite mettre le vizir à mort, mais Abrahā intercède, et il est épargné. Baybarṣ envoie Šāhīn avec mille hommes pour récupérer les dix coffres d'or. Mais, arrivé à Tūrīz, Abrahā s'aperçoit que le trésor est vide. Le vizir le conduit alors dans le harem, vide l'eau de la fontaine, soulève une plaque et le fait descendre par un escalier qui conduit à plusieurs pièces remplies d'or. Abrahā rempli dix coffres et ils remettent tout en place. Le vizir lui conseille de se servir de cet argent pour monter une nouvelle expédition contre l'Islam, mais Abrahā le chasse, et il rentre dans son palais. Dans la nuit, Abrahā est réveillé par Baybarṣ qui lui présente la tête de son vizir, mais l'épargne lui, puisqu'il n'a pas suivi son mauvais conseil.

Explications : après avoir fait préparer un palais à Damas où il installe les fils de Halawūn, Baybarṣ se déguise, et part sur les traces d'Abrahā. Il entre dans le palais avec son passe-muraille, et entend la conversation entre Abrahā et le vizir. Il se rend chez ce dernier et lui coupe la tête, puis il va trouver Abrahā.

Le lendemain, au conseil, Ḥaydara, le fils du vizir, vient se plaindre qu'il a trouvé le corps sans tête de son père. Abrahā lui dit d'aller chercher la tête dans son palais, et de l'enterrer. Puis, il le fait vizir à la place de son père. Mais Ḥaydara voue une haine terrible à Baybarṣ. Ce dernier attend de voir Šāhīn repartir sans encombre avant de regagner Damas, puis le Caire.

Le Meurtre de l'Empereur Frīdrīk (fol. 12v.)

Baybarṣ reçoit une lettre d'Alep. Un fossoyeur s'est présenté au *dīwān* expliquant qu'un jour, il a enterré un *šayḫ*, mais que le propriétaire de la tombe est venu lui dire qu'il n'était plus dans la tombe, mais qu'un autre homme s'y trouve : il s'agit de l'Empereur Frīdrīk, mort, la tête coupée. Baybarṣ et la cour prennent le deuil, et il veut savoir ce qui s'est passé.

Explications : encore une fois tout vient de Ǧawān. Après son arrestation il réussit à se faire libérer et se rend à Constantinople d'où il se fait chasser, comme partout ailleurs. Il décide de se rendre à Rome voir l'Empereur Frīdrīk. Mais celui-ci le fait battre et mettre en prison. Ǧawān envoie al-Burṭuquš prévenir Dūfuš, mais ce dernier est à la chasse. A son retour, après trente-cinq jours, il reçoit le message de Ǧawān. Il va trouver son père mais on lui dit que depuis le début du mois il est en prière (et c'est le 26 du mois de *Ramaḍān*). Dūfuš délivre Ǧawān qui a compris que Frīdrīk s'est converti et s'est isolé pour pouvoir faire le jeûne. Dūfuš ne peut le croire. Au château, Ǧawān découvre une trappe et des escaliers qui conduisent à une mosquée où ils trouvent Frīdrīk en train de prier. Dūfuš tire son épée et décapite Frīdrīk alors même qu'il se prosterne en prononçant la *šahāda*. Dūfuš annonce ce qu'il a fait au *dīwān*, et on enterre Frīdrīk dans un mausolée[46]. Dūfuš décide alors de partir en guerre contre l'Islam, et réunit une énorme armée, et débarque à Swaydīya ; de là, il se dirige vers Alep. ʿImād ferme les portes de la ville et prévient Baybarṣ qui lève une armée, laisse al-Saʿīd gouverner au Caire, et se dirige vers Damas, puis Alep. Là, il attend quarante-et-un jours, puis envoie Ibrāhīm en ambassade. Dūfuš

[46] Le texte ne dit pas comment le corps et la tête de l'Empereur se sont retrouvés près d'Alep, mais laisse entendre qu'il y a eu une intervention du Monde du Secret pour qu'il se retrouve en terre l'Islam.

répond par la guerre, et les deux armées s'affrontent. Les émirs descendent un à un sur le champ de bataille. Puis vient le tour des *fidāwīyeh*.

Les soldats francs se plaignent qu'ils sont décimés, alors qu'aucun musulman n'a été tué. Dūfuš prend conseil de Ǧawān, qui dit qu'il va consulter les Ancêtres. Le lendemain, il conseille de lancer l'armée dans la bataille. Les musulmans sont rejoints par l'armée de ʿArnūs qui tue Dūfuš sur le champ de bataille. Ǧawān prend peur et s'enfuit. L'armée de Rome est mise en déroute. Les soldats se replient sur le port, mais al-Baṭarnī les attend. Baybarṣ fait jeter les infidèles aux chiens, et fait enterrer les musulmans. Puis ʿArnūs suggère de diriger l'armée sur Rome. Il mettent le siège à la ville, mais bientôt, Ṣafrīn, le dernier fils de Frīdrīk (en fait son petit-fils), sort avec sa cour pour demander grâce à Baybarṣ qui le fait Empereur de Rome. Ṣafrīn devra verser un tribut annuel. Après une entrée solennelle dans Rome, chacun rentre chez lui.

Qaṭmūriǧ Abū ʿUmda (fol. 46v.)

A Rome, Ṣafrīn reçoit les tributs de ses vassaux, sauf celui de Qaṭmūriǧ Abū ʿUmda, roi des Bulgares. Ǧawān arrive et se plaint, comme d'habitude. Ṣafrīn le reçoit poliment, mais rejette sa requête au nom du pacte avec Baybarṣ. Ǧawān veut savoir qui est ce Qaṭmūriǧ Abū ʿUmda, et Ṣafrīn lui dit qu'il s'agit d'un chevalier exceptionnel qui, s'il voulait s'allier avec lui, pourrait vaincre l'Islam. Ǧawān part pour le voir et arranger l'affaire. Arrivé en Bulgarie, il est reçu par Qaṭmūriǧ Abū ʿUmda, et devine qu'il s'agit encore d'un des fils de ʿArnūs, car il porte une marque verte sur la joue. Il le persuade de faire la paix avec Ṣafrīn, et d'attaquer l'Islam avec lui. Ils se rendent à Rome où Ṣafrīn le reçoit comme un frère. Ils se mettent en route pour Brousse avec leurs armées. Masʿūd ferme les portes de la ville et prévient Baybarṣ qui se met en marche avec son armée pour Alexandrie, alors que ʿArnūs se dirige vers Brousse. Ǧawān dit à Qaṭmūriǧ d'écrire à Masʿūd pour qu'il leur livre la ville. Lorsque le messager arrive et que Masʿūd demande au *dīwān* ce qu'il doit faire, al-Qara Aṣlān se lève et coupe la tête du messager, puis il sort avec son armée et jette la tête en direction de l'armée de Qaṭmūriǧ. Furieux, celui-ci lance ses hommes contre al-Qara Aṣlān qui les tue les uns après les autres.

167

Manque le premier folio.

Qaṭmūriğ demande à Ğawān ce qu'il doit faire. Il lui conseille d'envoyer tous ses hommes d'un coup. Il attaque al-Qara Aṣlān et ses hommes, et Masʿūd vient à la rescousse. Les choses semblent mal tourner pour les musulmans, lorsque ʿArnūs et son armée arrivent. Ils se battent jour après jour, jusqu'à l'arrivée de Baybarṣ au port, qui prend la flotte romaine, puis se rend au camp musulman. Qaṭmūriğ demande à Ğawān ce qu'il doit faire. Ğawān a un plan : il conseille à Qaṭmūriğ de provoquer Baybarṣ en combat singulier. Baybarṣ le fait tomber de cheval, et Saʿd le prend prisonnier. De retour au camp, on met Qaṭmūriğ en prison. Le lendemain, Baybarṣ tient son conseil. Il veut mettre Qaṭmūriğ à mort, mais celui-ci réclame son droit à être rançonné. Baybarṣ refuse, mais Šīḥa arrive qui annonce à ʿArnūs que Qaṭmūriğ est son fils. ʿArnūs se demande qui peut bien être la mère.

Explication : Šīḥa se trouvait en pays franc lorsqu'il entend parler de la guerre menée par Qaṭmūriğ. Il se rend dans les Balkans pour le rencontrer, mais on lui dit qu'il est parti depuis déjà longtemps. Il descend au monastère al-Šarārīf et là, il drogue et tue tous les moines. Dans une cellule, il découvre une femme qui prie pour que son fils ne soit pas tué par les musulmans. Elle lui explique que Qaṭmūriğ est le fils de ʿArnūs : cela remonte au temps où ʿArnūs n'était pas encore converti, et où il croyait être le fils du *babb* al-Maġlawīn qui l'avait envoyé faire le tour des rois des Balkans, ses vassaux, pour collecter leur tribut. Il avait lors mis à mort trente-six rois qui refusaient de payer le tribut, emmené leurs fils avec lui, et engrossé cette princesse[47]. Ensuite, il s'était converti, et les fils des rois aussi, mais elle était restée en Bulgarie. Šīḥa lui dit qu'il est musulman, et qu'il va l'emmener auprès de son fils. Elle se convertit, va chercher quelques affaires, et ils partent. Ils arrivent juste à temps pour sauver Qaṭmūriğ.

On emmène Qaṭmūriğ auprès de sa mère qui lui révèle que ʿArnūs est son père et lui raconte toute l'histoire. Qaṭmūriğ se convertit et il repart avec Baybarṣ pour Alexandrie après que ʿArnūs a emmené sa mère à al-Ruḫām. Au Caire, ʿArnūs fair circoncire son fils, puis le présente au *dīwān*.

ʿUṯmān Šāh Ibn ʿArnūs (fol. 21v.)

Un jour, le *muqaddam* Šákir, le cousin de Badr al-Ġafīr, approche ʿArnūs et lui demande de le suivre au *ḫān*. Là, il découvre une femme voilée accompagnée d'un jeune homme : il s'agit de la fille du Qān Halawūn, Zahzahān, que ʿArnūs avait épousée, et de son fils, ʿUṯmān Šāh[48]. Elle lui raconte ce qui lui est arrivé. Son frère,

[47] Il s'agit de la princesse Kātrīn, fille du trente-sixième roi (voir fascicule 65).
[48] Référence à un épisode manquant.

Abrahā, a entendu des soldats parler, regrettant que Baybarṣ l'ait mis sur le trône, au lieu d'y placer ʿUṯmān Šāh. Abrahā va trouver Ḥaydara qui lui confirme que beaucoup de gens pensent la même chose. Il lui conseille de se débarrasser de ʿUṯmān Šāh qui est très aimé du peuple. Abrahā se rend au harem, il drogue sa sœur et son neveu, les met dans un coffre, et envoie des soldats enterrer le coffre. En route, ils sont arrêtés par Šākir, venu faire fortune, et qui pense que le coffre contient de l'argent. Les soldats s'enfuient en laissant le coffre. Šākir trouve la princesse et son fils, les réveille, s'apprête à les tuer, lorsqu'elle lui dit qui elle est. Il les emmène avec lui à la recherche de ʿArnūs, jusqu'au Caire.

ʿArnūs présente son nouveau fils au *dīwān*. Baybarṣ lui demande s'il désire que l'on fasse venir Abrahā, il dit que oui, et Baybarṣ demande au *fidāwīyeh* de s'en charger. Naṣīr se propose, mais arrive Šākir qui demande la permission d'y aller. Il se met en route. Arrivé à Tūrīz, il rentre dans le palais d'Abrahā, le drogue et l'enlève, en laissant un mot sur son lit. Lorsque les soldats étaient revenus lui raconter ce qui s'était passé, Abrahā les avait mis à mort et avait prétendu au *dīwān* que sa sœur et son neveu avaient disparu. Ḥaydara trouve la lettre sur le lit d'Abrahā, et s'enferme dans son palais, de peur de subir le même sort que son père. Šākir arrive au Caire avec Abrahā, que l'on réveille, et qu'Ibrāhīm s'apprête à exécuter. Mais il prétend n'être pour rien dans la disparition de sa sœur et de son neveu. ʿUṯmān plaide pour lui et Šākir le ramène à Tūrīz. Quant à ʿArnūs, il prend sa femme et son fils et retourne chez lui. Il a à présent, dit le texte, douze fils et une fille (Maryam al Ḥamqā).

Le Martyr de ʿArnūs (fol. 35r.)

Baybarṣ reçoit une demande d'autorisation pour visiter Jérusalem, de la part de Rūmān al-Azraq (le fils d'Asṭālūt al-Ġulfī), pour sa fille Būlīnā qui s'est faite nonne. Baybarṣ accepte et envoie Ibrāhīm et ses « fils » comme guides et gardiens de la princesse, à Alexandrie, pour attendre Būlīnā. Ḫaṭṭāb, le fils de Kāmil, se joint à eux. La fille arrive, voit Ḫaṭṭāb, tombe amoureuse de lui, et le retient chez elle. Elle lui fait boire du vin, et reste le plus longtemps possible à Alexandrie pour être avec lui. Kāmil s'inquiète, mais Ibrāhīm le rassure. Ils partent pour Jérusalem, puis reviennent à Alexandrie. La veille du son départ, Būlīnā demande à Ḫaṭṭāb de la suivre. Le lendemain, il croise Ismāʿīl, et lui dit qu'il se rend au hammam. Būlīnā le déguise en nourrice, et il part avec elle. Avant son départ, Ibrāhīm avait demandé à Būlīnā de lui signer une lettre stipulant que rien de mal ne lui était arrivé, et que tout s'était parfaitement bien déroulé. Les *fidāwīyeh* pensent que Ḫaṭṭāb est au hammam,

et ils l'attendent. Comme il n'arrive pas, ils pensent qu'il est peut-être reparti seul pour le Caire.

Pendant ce temps, Būlīnā arrive à Ǧazīrat al-Ġulf, et cache Ḫaṭṭāb, toujours déguisé, dans son palais. Elle lui demande de se convertir pour pouvoir l'épouser. Il refuse, et lui demande à elle de se convertir, mais elle refuse. Le père finit par les découvrir, et Būlīnā lui explique tout. Comme Ḫaṭṭāb refuse toujours de se convertir, elle décide de se débarrasser de lui. Elle le drogue et l'enferme dans un coffre, toujours habillé en femme, et demande à deux soldats de l'emmener, et de voir si « elle » accepte de se convertir (ils croient qu'il s'agit d'une nourrice musulmane), sinon, qu'ils la tuent. En chemin, ils sont arrêtés par deux bandits qui les tuent et s'emparent du coffre. Ils l'emmènent dans une grotte, et découvrent Ḫaṭṭāb qui leur fait croire qu'il est la fille du commandant de Rūmān et, les montant l'un contre l'autre, il se débarrasse des deux bandits. Il change de vêtements, et se dirige vers la mer où il embarque sur un bateau de commerce qui se rend à Alexandrie. Là, il rencontre le fils de Tuḫtamur, Aḥmad, à qui il explique toute l'affaire. Ils rentrent au Caire et se présentent au *dīwān*. Baybarṣ propose que l'on ramène Būlīnā au Caire. Mais Šīḥa arrive en disant qu'elle est déjà là, convertie, et qu'il veut l'épouser. Ḫaṭṭāb lui dit qu'il devra d'abord le mettre à mort. Šīḥa dit alors qu'il plaisantait, et qu'il a ramené la fille pour lui.

Explications : après le départ de Ḫaṭṭāb, Būlīnā regrette ce qu'elle a fait. Elle part à sa recherche ne voyant pas les soldats revenir. Elle trouve la grotte, les bandits morts, et le coffre vide. Elle devient folle. Le *babb* demande au médecin de la guérir, mais celui-ci dit que c'est impossible, qu'elle ne guérira jamais. Le *babb* le tue. Šīḥa arrive à ce moment-là et apprend la nouvelle. Il se fait raconter l'histoire par le *babb* qui croit que c'est un patriarche. Il va trouver Būlīnā et lui dit qu'il suffit qu'elle se convertisse, et il la conduira à Ḫaṭṭāb. Elle accepte. Le *babb* pense qu'elle est guérie. Šīḥa demande qu'on l'emmène dans un endroit tranquille pour sa convalescence, pendant quarante jours. Dans un monastère près de la ville, il l'habille en nonne, et ils s'en vont grâce à ʿAbd Allāh al-Muġāwirī qui leur fait traverser la mer.

On célèbre les noces de Ḫaṭṭāb. Le roi reçoit la nouvelle de Damas que Rūmān est arrivé avec une armée, et a pris Ṣūr. Baybarṣ prépare son armée, et fait venir ʿArnūs avec son armée et ses douze fils.

Baybarṣ a une vision à la suite de laquelle il craint pour ʿArnūs et lui demande de rester au Caire. Il ordonne à al-Saʿīd de ne pas le laisser partir.

La raison de l'expédition de Rūmān : Ǧawān se rend chez lui et se met à pleurer, lui demandant d'attaquer l'Islam. Rūmān lui dit d'attendre, car sa fille est en convalescence, et il lui explique toute l'affaire. Al-Burṭuquš est convaincu que c'est Šīḥa qui l'a guérie. Ǧawān prévient Rūmān, et ils se rendent au monastère qu'ils trouvent vide. Rūmān se prépare à la guerre. Il prévient Hadīr al-Ruʿūd, maître de la forteresse al-Nār. Ǧawān lui conseille de se rendre à Ṣūr qui a été détruite par les musulmans, de reconstruire la ville, de s'y installer, et de partir à la conquête de l'Islam. C'est ce que fait Rūmān, et le gouverneur de Damas prévient Baybarṣ.

Arrive l'armée de Brousse et celle d'al-Ruḫām. Masʿūd envoie Naṣīr en ambassade à Rūmān. Celui-ci répond par la guerre, mais questionne sur les frais de route. Naṣīr menace de lui couper la tête, et Ǧawān prie le *babb* de lui donner l'argent. Masʿūd décide de se lancer dans la bataille avant l'arrivée de Baybarṣ. Naṣīr, Ismāʿīl, al-Qara Aṣlān se suivent sur le champ de bataille. Au bout de dix jours, les soldats chrétiens se plaignent à Rùmān qu'ils perdent tous les combats, et Rūmān part se battre. Mais il s'enfuit face à l'ennemi, et son armée se jette sur Naṣīr. Les fils de ʿArnūs s'en mêlent, et voici qu'arrivent Baybarṣ et son armée. A la fin du jour, les pertes sont lourdes, surtout dans l'armée de Brousse et d'al-Ruḫām. Baybarṣ reproche à Masʿūd de ne pas l'avoir attendu, mais il répond que les fils de ʿArnūs voulaient se battre. Quatre d'entre eux sont mortellement blessés. Baybarṣ les envoie au Caire pour se faire soigner, en demandant à al-Saʿīd de ne rien dire à ʿArnūs. Puis Baybarṣ décide d'attaquer Rūmān. Après plusieurs jours, ce dernier demande à Ǧawān ce qu'il doit faire, et il lui dit qu'il doit consulter les Anciens, avant de lui répondre. En fait, il veut s'enfuir. Al-Burṭuquš lui fait remarquer que sa tente est entourée de soldats, une précaution prise par le *babb* pour l'empêcher de partir. Le lendemain, Ǧawān conseille à Rūmān de se battre seul contre Baybarṣ. Le *babb* descend sur le champ de bataille, et réclame Baybarṣ qui se prépare. Mais, ʿArnūs arrive avec Yaʿqūb al-Hadīr.

En effet, au Caire, al-Saʿīd a fait conduire les quatre fils de ʿArnūs dans la forteresse al-Kabš, sans le prévenir. Mais une nuit, ʿArnūs voit son père en rêve qui lui dit où ils sont, et qu'ils sont blessés. Il se rend à la forteresse où il les découvre. Yatmūrid semble aller mieux, et lui raconte ce qui s'est passé. ʿArnūs veut venger ses fils et va prévenir al-Saʿīd qu'il part se battre avec Yaʿqūb, contre Rūmān.

Arrivé sur le champ de bataille, il prend la place de Baybarṣ contre le *babb*. A un moment du combat, Ǧawān envoie l'armée, et Baybarṣ contre-attaque. A la fin de la journée, le combat cesse. Baybarṣ demande à ʿArnūs pourquoi il a quitté le Caire contre son ordre, et lui dit qu'il peut très bien, lui Baybarṣ, venger ses fils. Il lui ordonne de ne pas se mêler de la bataille. Rūmān est blessé, et il s'en suit une trêve de sept jours. Lorsque Rūmān demande à Ǧawān ce qu'ils doivent faire, il lui dit d'attendre d'être complètement guéri. Mais arrive Hadīr al-Ruʿūd qui a fait le tour des villes de la côte pour lever une armée de vingt-quatre mille cavaliers, tous *fidāwīyeh* chrétiens. Il promet la vengeance à Rūmān, et part sur le champ de bataille. Baybarṣ interdit à ʿArnūs et ses hommes de se battre, et il raconte à ʿArnūs le rêve prémonitoire qu'il a eu à son sujet. ʿArnūs lui obéit. En revanche, Yaʿqūb veut se battre, et il rassure le roi sur le fait que, converti, il ne trahira pas l'Islam. Il se bat contre son propre frère Hadīr al-Ruʿūd et le tue. Ǧawān lance les *fidāwīyeh* chrétiens contre lui, mais les musulmans attaquent, Baybarṣ à leur tête. Arrive al-Arqaš, fils d'al-Burṭuquš. Il apprend à Ǧawān que ʿArnūs est retenu enchaîné avec ses fils, dans le pavillon royal. Ǧawān conseille à Rūmān de se déguiser, et de partir avec des hommes pour tuer ʿArnūs.

Pendant ce temps, ʿArnūs a une nouvelle vision d'un château d'émeraude, et de Maʿrūf qui lui dit qu'il l'attend. Il se réveille, et sent que sa fin est proche. Rūmān et ses hommes pénètrent dans le pavillon et se battent contre les fils de ʿArnūs qui ne peuvent résister[49]. Rūmān décapite ʿArnūs et emporte la tête avec lui. L'armée musulmane met en fuite l'armée chrétienne qui se retire dans la ville. De retour au camp, un homme pleure et apprend à Baybarṣ la nouvelle de la mort de ʿArnūs. Baybarṣ lui coupe la tête : il s'agissait d'un chrétien déguisé, envoyé par Ǧawān. On emmène le corps de ʿArnūs à Damas. Le roi veut récupérer la tête et le venger ainsi que ses fils. Il lance les *fidāwīyeh* sur Ṣūr, mais Muḥammad, le fils de Šīḥa, descend des murs et leur dit que Ǧawān et Rūmān ont emporté la tête de ʿArnūs et celles de ses fils chez le *babb* Fransīs, le fils du *babb* Ḥannā. Šīḥa les a suivis, et demande à Baybarṣ d'en faire autant. Baybarṣ envoie chercher la flotte d'Alexandrie qui arrive à Ṣūr.

Ǧawān a conseillé au *babb* de ne pas attendre la vengeance de Baybarṣ, mais de se réfugier auprès d'un grand monarque. Il suggère Gênes, car, à la mort de Ḥannā, Ǧawān a aidé son fils, Fransīs à lui succéder. Fransīs veut la mort de ʿArnūs, surtout depuis que sa sœur (Maryam, la femme de Maʿrūf) est morte. Rūmān et Ǧawān arrivent, et Fransīs se réjouit de la mort de ʿArnūs. Il prévient les rois français, anglais, et italiens de se joindre à lui avec leurs armées. Il réunit vingt rois

[49] Il s'agit en fait des fils des rois des Balkans.

en plus de lui et Rūmān, et installe le camp à l'extérieur de la ville. Ǧawān fait placer les têtes dans le pavillon royal, fait venir du vin et boit, puis verse le reste sur la tête de ʿArnūs. Arrive la flotte musulmane et, après une bataille navale, le port est pris. Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade. Il arrive chez Fransīs et cherche Ǧawān et Rūmān des yeux, mais ils ne sont pas là. Fransīs lui demande la lettre.

169

Ibrāhīm fait lever tous les rois, prévient Fransīs de ne pas déchirer la lettre, et la lui donne. Puis, il prend la réponse et demande mille ducats à chacun des rois comme frais de route ; il retourne au camp de Baybarṣ. Le lendemain, Yaʿqūb va au champ de bataille, puis Ismāʿīl, etc. Au bout de plusieurs jours, Fransīs demande à Ǧawān ce qu'il faut faire. Un roi anglais, Diksūn, va sur le champ de bataille affronter Ibrāhīm, mais, arrivent les quatre fils de ʿArnūs, guéris. Qaṭlūniǧ se bat contre Diksūn et lui coupe la tête. L'armée franque se jette sur eux et Baybarṣ s'en mêle. Les Francs s'enfuient et s'enferment dans la ville. De retour au camp, Baybarṣ cherche les fils de ʿArnūs, mais on ne retrouve que leurs chevaux. Saʿd arrive et dit qu'il a vu les têtes de Qaṭlūniǧ, Qaṭmūriǧ, Yatmūrid et ʿUṯmān Šāh. Baybarṣ demande à Ibrāhm et aux *fidāwīyeh* de les venger. Ils partent faire le tour des murs de la ville jusque dans la nuit, lorsqu'un vieux moine se présente à eux. C'est Šīḥa qui les emmène dans un souterrain et les fait entrer dans une église de la ville où il a tué tous les moines. Il les habille comme des Génois, et les rassure sur le sort des fils de ʿArnūs : il s'agit encore d'une ruse de Ǧawān pour provoquer les musulmans en utilisant des têtes de soldats chrétiens. Quant à Ismāʿīl, Naṣīr et Yaʿqūb, ils sont déjà là, Šīḥa les ayant enlevés et drogués, alors qu'ils s'étaient déguisés en soldats chrétiens. Šīḥa demande à Ibrāhīm de prendre vingt hommes avec lui, et d'attendre au *dīwān* le bruit des clameurs de l'armée musulmane. Saʿd doit prévenir Baybarṣ, et le reste des *fidāwīyeh* sera posté aux portes. Lui reste à l'église, car tout l'or de Gênes est là.

Explications : Ǧawān conseille aux rois et aux vizirs de mettre leur argent dans des coffres avec leur nom, et de tout porter à l'église. Ensuite, ils tueront les prisonniers musulmans, attaqueront l'armée musulmane, mais ils se réfugieront dans la montagne après l'attaque, et non pas dans la ville. On porte les coffres dans l'église, et c'est là que Šīḥa intervient, égorge les moines et les prêtres, et s'empare de l'argent, puis va chercher Ibrāhīm et les *fidāwīyeh*. Au *dīwān*, Fransīs amène les prisonniers pour les faire exécuter. Le bourreau demande l'autorisation de frapper à Ǧawān, qui vient de reconnaître les *fidāwīyeh*. Il dit au *babb* de continuer sans lui, et il s'enfuit par une porte secrète, avec al-Burṭuquš. Lorsque le bourreau va frapper, sa

tête vole en l'air décapitée par Ibrāhīm. Les *fidāwīyeh* tuent tous les rois et les vizirs présents, et sortent avec leurs têtes. Les portes sont ouvertes, et l'armée musulmane entre et met la ville à sac. Šīḥa rapporte tout l'argent des Génois au roi. Les fils de ʿArnūs reviennent avec la tête de leur père et de leurs frères. Baybarṣ les emmène à Damas où il les dépose avec les corps, dans le mausolée que ʿArnūs s'était fait construire au Pont Blanc (*ǧisr al-abyaḍ*). Baybarṣ y fait construire une mosquée, et renvoie son armée au Caire. Il reste quelques temps à Damas, alors que les *fidāwīyeh* rentrent dans leurs forteresses. Ismāʿīl devient aveugle d'avoir trop pleuré.

Al-Amīr Ṣamṣām al-Ḥabašī (fol. 23r.)

Un jour, Ḥayyār Muhannā apporte à Baybarṣ, à Damas, une lettre d'al-Saʿīd : il a reçu une lettre d'Aḥmad Šalāmiš lui disant que Ṣamṣām al-Ḥabašī s'apprête à attaquer l'Islam. Baybarṣ a autour de lui les douze fils de ʿArnūs. Il envoie Ḥayyār faire le tour des forteresses pour rassembler les *fidāwīyeh*.

Explications : après sa fuite de Gênes, Ǧawān emmène al-Burṭuquš au Soudan. Là, il est reçu par al-Ṭamqīl, roi de Dūr, et fils d'al-Ṭamṭīm. Ǧawān lui donne sa version de ce qui s'est passé à Gênes. Le roi veut d'abord en parler avec son neveu, Ṣamṣām. Celui-ci arrive, et Ǧawān remarque la marque verte sur la joue. Al-Burṭuquš pense qu'il s'agit soit du fils de ʿArnūs, soit d'Ismāʿīl. Ṣamṣām rejette la faute de la chute de Gênes sur Ǧawān, mais il promet de partir venger les rois chrétiens. Il se rend chez sa mère, Tāǧ Mīrūn pour lui faire ses adieux. Celle-ci est une des femmes de ʿArnūs.

Rappel d'un épisode précédent[50] : lors d'une expédition des Ḥabaš contre l'Islam, au temps d'al-Ṭamṭīm, ʿArnūs est conduit par Tāǧ Mīrūn à un trésor qui contient un sabre avec son nom inscrit dessus. ʿArnūs l'avait prise pour épouse et lui avait demandé d'appeler leur fils Ṣamṣām. Après le départ de ʿArnūs, elle donne naissance à Ṣamṣām. Lorsque son père, al-Ṭamṭīm, découvre l'enfant, cinq ans après, elle lui dit que c'est un enfant trouvé à la porte de la citadelle et dont elle s'est occupée. Al-Ṭamṭīm décide d'élever le jeune garçon en même temps que son propre fils al-Ṭamqīl. A la mort d'al-Ṭamṭīm, son fils lui succède, et Ṣamṣām devient son bras droit.

Tāǧ Mīrūn n'ose pas lui révéler qui est son père. Elle lui donne le sabre et lui dit de demander à voir al-Diyābrū s'il est pris par les musulmans, et de produire le sabre qui le protègera. Après s'être débarrassé de Ǧawān qui part pour Rome,

[50] Référence à un épisode manquant.

Ṣamṣām arrive au Ṣaīd, et Aḥmad avertit al-Saʿīd, qui prévient Baybarṣ. Al-Saʿīd laisse le gouvernement à son frère Tāğ al-Dīn, et rejoint Aḥmad Šalāmiš. Ils reçoivent un message de Ṣamṣām leur reprochant la mort des vingt-deux rois chrétiens. Il demande la reddition de l'armée musulmane et un tribut. Šalāmiš descend au combat. Après plusieurs jours de défaite, Ṣamṣām décide de jeter toute l'armée soudanaise dans la bataille. Arrivent alors les *fidāwīyeh* avec Baybarṣ à leur tête. Après le combat, deux des fils de ʿArnūs manquent à l'appel. On les cherche en vain. On envoie Saʿīd al-Ğāriḥ, le frère noir d'Ibrāhīm, au camp soudanais, où il apprend qu'ils ont été faits prisonniers, et envoyés à la forteresse al-Ḍabāb où réside la mère de Ṣamṣām. Ibrāhīm et Saʿd partent pour un monastère proche de la forteresse. Pendant ce temps, les armées continuent de s'affronter. Šīḥa arrive avec Baybarṣ qui l'envoie sur les traces d'Ibrāhīm. Saʿd pénètre dans la forteresse avec son passe-muraille, trouve une salle avec de la nourriture, mange, et vole un coffre rempli d'or. Il l'emporte, mais se fait arrêter par les soldats soudanais qui l'attachent à un arbre et s'apprêtent à le percer de flèches. Soudain, il se retrouve dans une salle décorée, aux côtés des deux fils de ʿArnūs.

Explications : lorsque les fils de ʿArnūs sont arrivés, Tāğ Mīrūn a vu leur marque verte sur la joue. Elle leur demande qui ils sont, et pourquoi ʿArnūs ne vient pas les délivrer. Ils lui disent que ʿArnūs est mort. Elle se révèle à eux comme musulmane, et leur dit que Ṣamṣām est leur frère. Ils lui racontent l'histoire de la mort de ʿArnūs, et comment ils l'ont vengé. Tāğ Mīrūn est une magicienne et elle a vu arriver Ibrāhīm et Saʿd, venus délivrer les fils de ʿArnūs. C'est elle qui a joué un tour à Saʿd, en créant une illusion. Saʿd lui demande de jouer aussi un tour à Ibrāhīm. Ce dernier, ne voyant pas revenir Saʿd, entre dans la forteresse et, dans une salle, il trouve un repas, et un coffre de bijoux. Il mange et emporte le coffre, pensant que Saʿd est retourné au camp musulman. En chemin, il voit des maisons, s'arrête, car il fait très chaud, voit une jeune fille, Lūlū, fille de l'émir Ḥamdān, qui le fait entrer et lui sert à manger. Il en tombe amoureux et, lorsque son père arrive, il lui demande la main de la jeune fille. On célèbre le mariage, et elle lui donne un fils, puis une fille. Après deux années, elle arrive en pleurant : son fils est tombé dans la mare. Ibrāhīm se jette à l'eau et ... se retrouve auprès de Saʿd et des fils de ʿArnūs. Il apprend toute l'histoire et veut partir avec eux, mais Tāğ Mīrūn lui dit que Šīḥa doit arriver le lendemain.

170

Saʿd voudrait que Tāğ Mīrūn joue aussi un tour à Šīḥa, mais elle refuse. Il arrive avec une lettre demandant qu'on lui remette les prisonniers, prétendument de

la part de Ṣamṣām. Tāğ Mīrūn le fait entrer et lui explique tout. Ils se mettent tous en route pour le camp musulman.

Pendant ce temps, la guerre continue. Ṣamṣām réclame Baybarṣ qui descend sur le champ de bataille, et le fait prisonnier. Il s'en suit une bataille, et les Soudanais sont mis en déroute. Baybarṣ réunit un *dīwān* et demande à ʿĪsā al-Ğamāhirī de décapiter Ṣamṣām ; mais celui-ci demande à être libéré contre les prisonniers. Baybarṣ lui dit qu'on est allé les délivrer. Ṣamṣām réclame alors la protection de ʿArnūs en montrant le sabre. Šīḥa arrive avec ses compagnons et la mère de Ṣamṣām et explique tout. Ṣamṣām se convertit. De retour au Caire, on procède à sa circoncision.

Manque le folio 13.

Le roi nomme Qaṭmūriğ comme gouverneur d'Alexandrie (on met Yūsuf Āġā Ayduġmiš en retraite). Puis, Yaʿqūb al-Hadīr[51] prend les fils de ʿArnūs et retourne avec eux à al-Ruḫām.

Mīrūniš Ibn ʿArnūs (fol. 15v.)

Ğawān se rend à Rome auprès de Ṣafrīn, et lui raconte l'histoire de la mort de ʿArnūs et de ses fils, ainsi que des vingt-deux rois chrétiens. Ṣafrīn refuse de briser son pacte avec Baybarṣ, mais il envoie Ğawān à Mīrūn, où le *babb* Mīrūniš refuse de lui payer son tribut. Ğawān convainc Mīrūniš de faire la guerre à l'Islam, en commençant par al-Ruḫām, puis Brousse, Alep, Hama, Homs, Damas, al-Quds, Ġazza, Alexandrie, et enfin le Caire. Mīrūniš met le siège à al-Ruḫām. Après quelques jours, il descend sur le champ de bataille et fait prisonniers quatre des fils de ʿArnūs, et d'autres musulmans, lorsque Baybarṣ arrive avec son armée, prévenu par Badr al-Ġafīr. Pendant la bataille, Yaʿqūb al-Hadīr arrive avec son armée, et avec lui, Mīrūna al-Šamsīya, mère de Mīrūniš.

Explications : de retour dans sa forteresse, Yaʿqūb trouve deux de ses trois fils, l'aîné, al-ʿArfīd étant parti collecter les tributs des autres forteresses sous sa coupe. Sa femme lui demande où il était passé pendant tout ce temps, et il annonce qu'il s'est converti à l'Islam, et qu'il veut que ses gens en fassent autant. Elle l'insulte et il lui coupe la tête ainsi que celle de ses deux fils, puis de tout ceux qui

[51] Il y a une confusion dans cette main entre Yaʿqūb al-Hadīr (celui qui s'est converti) et son frère Hadīr al-Ruʿūd. Ce dernier nom est d'ailleurs rayé par une autre main, et remplacé par Yaʿqūb al-Hadīr. Pour rester cohérent avec les épisodes précédents, je conserve les corrections apportées. Il s'agit donc bien ici du *muqaddam* converti, Yaʿqūb al-Hadīr.

refusent de se convertir. Il réunit l'argent de la forteresse et part avec ses hommes convertis. Il s'arrête dans une forteresse, al-Ġamām, où il convainc le capitaine, Marīn al-Qátil, de se convertir. Ce dernier lui apprend que Mīrūniš est parti en guerre contre l'Islam. Ils se rendent à Mīrūn, et entrent déguisés dans le palais où ils tuent tous les gens. Ils entendent une femme prier Allāh pour son fils : c'est Mīrūna, la mère de Mīrūniš. Elle leur dit que son fils est le fils de ʿArnūs. Ils partent avec elle pour Brousse, puis pour al-Ruḫām. Là, on met Mīrūna dans le harem, et Yaʿqūb se bat contre Mīrūniš qu'il fait prisonnier. Les Francs sont mis en déroute et s'enfuient. Mīrūniš a été conduit auprès de sa mère qui lui apprend qu'il est le fils de ʿArnūs. On procède à la circoncision de Mīrūniš et de Marīn. Mais une lettre arrive d'al-Saʿīd : le fils aîné de Yaʿqūb, al-ʿArfīd, a débarqué à Alexandrie avec une armée. Baybarṣ part en mer avec Yaʿqūb et l'armée pour Alexandrie.

Al-ʿArfīd Ibn Hadīr (fol. 39v.)

Lorsqu'al-ʿArfīd rentre chez lui, il trouve sa mère et ses frères morts, et la forteresse dévastée. Il apprend que c'est le fait de son père, et il jure de le tuer. Ğawān arrive car, après la fuite de l'armée devant al-Ruḫām, il s'est enfui avec al-Burṭuquš en direction de Mīrūn. Il incite al-ʿArfīd à partir en guerre contre l'Islam, et va demander des renforts à Mīḫā'īl qui lui dit de prendre soldats et bateaux s'il veut, mais que lui-même ne partira pas en guerre. Il revient avec les renforts. Ils prennent Alexandrie par surprise, un vendredi, pendant la prière, et Qaṭmūriğ est fait prisonnier. Baybarṣ envoie un message à al-Saʿīd pour qu'il se rende à Alexandrie avec l'armée qui assiège la ville. L'émir Waḍḍāḥ demande à descendre sur le champ de bataille. Après une journée de combats et de victoires, l'émir propose d'envoyer son armée de bédouins en une seule fois. Le lendemain, ils mettent l'armée franque en déroute. Les survivants s'enferment dans Alexandrie. Al-ʿArfīd descend sur le champ de bataille, et demande à combattre al-Saʿīd. Mais la flotte de ʿAlī al-Baṭarnī arrive avec ses hommes et Yaʿqūb qui s'en prend à son fils et le combat. Al-ʿArfīd le blesse, puis se réfugie dans la ville. On transporte Yaʿqūb et on le soigne. Baybarṣ va le voir car il s'étonne qu'un homme aussi fort ait pu être ainsi blessé. Il soupçonne Yaʿqūb d'avoir voulu épargner son fils. Ibrāhīm demande à Yaʿqūb la permission de se battre contre son fils. Yaʿqūb lui demande de ne pas le tuer, mais de le faire prisonnier, car c'est le seul enfant qui lui reste. Ibrāhīm se bat contre al-ʿArfīd et le fait prisonnier. Alexandrie est délivrée. Ğawān reste introuvable. On emmène al-ʿArfīd au *dīwān* et il se convertit pour sauver sa peau. Mais Ibrāhīm y voit une conversion fausse et forcée. Après quelques jours, Yaʿqūb retourne à al-Ruḫām avec son fils, où l'on procède à la circoncision d'al-ʿArfīd.

(Chevauchement : Bataille d'Alexandrie contre al-ʿArfīd. L'histoire reprend à la page 42).

Un jour qu'al-ʿArfīd se trouve devant son palais à réfléchir à ce qui lui est arrivé, un derviche lui donne une lettre de Ǧawān. Il se plaint de sa trahison. Al-ʿArfīd lui fait parvenir une lettre pour lui dire que sa conversion est fausse, et qu'il a besoin de soldats. Ǧawān rassemble des hommes qu'il déguise en soldats musulmans, et al-ʿArfīd les cache dans le palais de son père. Un soir, où les quatorze fils de ʿArnūs passent la soirée ensemble chez Yaʿqūb, al-ʿArfīd les drogue et les emmène, ainsi que son père, à Ǧawān qui voudrait qu'il les décapite. Mais al-ʿArfīd veut les conduire chez un grand roi chrétien pour qu'il les tue. Il se rend à Rome au *dīwān* de Ṣafrīn. On s'apprête à les mettre à mort, mais le coeur de Ṣafrīn s'emplit de compassion lorsqu'il voit la marque verte sur leurs joues, comme, en fait, la marque verte sur sa propre joue. Il décide de les épargner jusqu'à la victoire sur l'Islam, et les fait mettre en prison. Il va consulter sa mère, Ṣafrīna[52], et lui raconte toute l'affaire. Or, Ṣafrīna est une des femmes de ʿArnūs.

Rappel : lorsqu'il était gouverneur d'Alexandrie, ʿArnūs part en bateau, mais la mer le conduit jusqu'au pied d'un palais construit par Frīdrīk pour sa fille malade. Il la rencontre, elle se convertit, il l'épouse, elle met au monde Ṣafrīn.

Ṣafrīna craint pour les fils de ʿArnūs, mais elle craint aussi que son fils ne la croie pas. Elle fait venir Maḫbarūn, un vizir de son père qui connaît toute l'affaire et qui est lui-même musulman. Ṣafrīn ayant vu le vizir entrer chez sa mère, s'imagine qu'elle a une liaison avec lui, il tire son épée et demande des explications. Ṣafrīna lui apprend qu'il est le fils de ʿArnūs, le vizir se révèle être Šīḥa. On rappelle ici que Šīḥa avait épousé la sœur de Ṣafrīna (Nūria) lors de la conversion de l'Empereur. Ṣafrīn se convertit. Sa mère dit qu'elle a avec elle une autre femme de ʿArnūs, ʿAyn al-Ġazāla. Le lendemain, Ṣafrīna drogue Ǧawān, al-Burṭuquš et al-ʿArfīd, et Šīḥa se présente au *dīwān* comme le vizir Maḫbarūn dont il a pris la place. Ṣafrīn rappelle aux conseillers que c'est Baybarṣ qui l'a mis sur le trône. Les conseillers lui rappellent l'échec de Frīdrīk et ceux de Dūfuš, et lui demandent de ne pas mettre à mort les prisonniers. Ṣafrīn les libère et fait mettre Ǧawān, al-Burṭuquš et al-ʿArfīd en prison.

---

[52] Il s'agit de celle nommée al-Ṣafīra dans le fascicule 73.

172

[Al-ʿArfağ Ibn Ḍamīm al-Ğūnī]

Ṣafrīn annonce qu'il veut se rendre à Jérusalem, et en profiter pour remettre les musulmans ainsi que les trois prisonniers à Baybarṣ. Il dit aussi vouloir emmener sa mère et ses deux tantes (la femme de Šīḥa et la femme de ʿArnūs). Il fait mettre des coffres d'or sur le bateau. Lorsque Yaʿqūb voit son fils al-ʿArfīd, il l'accuse de traîtrise et lui coupe la tête. Il voudrait aussi couper celle de Ğawān, mais Ṣafrīn s'y oppose, car il veut le livrer vivant à Baybarṣ. Les bateaux arrivent à Alexandrie, puis tous partent pour le Caire. Ṣafrīn est accueilli comme un frère. Baybarṣ lui dit qu'au lieu de se rendre à Jérusalem, il ferait mieux de se convertir et d'aller à La Mekke. Ṣafrīn se dévoile alors comme le fils de ʿArnūs. Les *fidāwīyeh* demandent à Šīḥa de les débarrasser enfin de Ğawān. Les émirs et les vizirs se joignent à eux. Šīḥa découpera Ğawān, mais il veut le faire en présence de Naṣīr et d'Ismāʿīl. On leur écrit et on met Ğawān et al-Burṭuquš en prison. On procède à la circoncision de Ṣafrīn.

Au matin, al-Saʿīd va trouver son père pour la prière, mais il trouve la tête de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī coupée et jetée sur le seuil de la chambre, et son père absent. Il dirige le conseil et, à la fin, Ibrāhīm lui demande une explication. Arrive le geôlier qui se plaint que Ğawān et al-Burṭuquš ont été délivrés. Il a trouvé une lettre d'un *muqaddam* chrétien, al-ʿArfağ Ibn Ḍamīm al-Ğūnī, revendiquant les faits.

Explication : Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī ayant reçu la lettre de Šāhīn convoquant les *fidāwīyeh* à la mise à mort de Ğawān, il se met en route. Il passe par la forteresse d'al-ʿArfağ, mais décline son invitation. Al-ʿArfağ lui demande où il va pour être si pressé, et Saʿd al-Dīn lui explique. Al-ʿArfağ le suit, le prend en traître, lui coupe la tête qu'il emmène avec lui au Caire. Il délivre Ğawān qui lui demande d'enlever Baybarṣ.

Le fils de Saʿd al-Dīn demande vengeance pour son père. Les *fidāwīyeh* se rendent à la forteresse al-Ğūn, mais ils ne trouvent personne, et retournent au Caire. Ibrāhīm et Saʿd partent à la recherche d'al-ʿArfağ. Ils le rencontrent à Wādī al-Tīl, et Ibrāhīm se bat contre lui et le fait prisonnier. Il lui demande où est Baybarṣ, et l'autre répond qu'il l'a tué. Saʿd veut lui couper la tête, mais Ibrāhīm le retient car il veut savoir où se trouve Baybarṣ. Ils l'emmènent au Caire. Al-Saʿīd lui demande ce qu'il a fait de son père, mais lorsqu'il répond qu'il l'a tué, il lui coupe la tête. Arrive Šīḥa qui rentre d'Alexandrie où il a fait mettre à mort les équipages de la flotte de Ṣafrīn. Il prend connaissance des faits et se rend au monastère al-Tīl, déguisé en

moine. Là, il dit qu'al-Saʿīd fait fouiller tous les monastères pour trouver Baybarṣ, et qu'il tuera tous les moines et rasera le monastère où il sera trouvé. Les moines lui expliquent que Ǧawān voulait qu'al-ʿArfaǧ tue Baybarṣ, mais qu'il a refusé. Baybarṣ est caché dans le monastère. Šīḥa leur dit de le garder jusqu'au retour d'al-ʿArfaǧ, mais le soir il les drogue et les égorge, délivre Baybarṣ, puis retourne au Caire avec lui.

[Le *babb* Mīrūn] (p. 49)

Pendant ce temps, Ṣafrīn, Yaʿqūb et les femmes de ʿArnūs et ses fils sont retournés à al-Ruḫām. Saʿd dit à Ṣafrīn que le gouvernement de la ville lui revient, puisqu'il a régné sur Rome. Arrive Badr al-Ġafīr qui apprend à Yaʿqūb que le *babb* Mīrūn, frère de Rūmān al-Azraq, maître de Ǧazā'īr al-Ġulf, est parti en guerre contre lui.

Explication : cherchant femme, il demande la main de la reine al-Dūmrīna de Ǧazā'īr al-Banāt, qui lui demande comme dot la tête de Yaʿqūb.

Explication : près de Ġulf se trouvent sept Ǧazā'īr gouvernées par le *babb* ʿAbd al-Ṣalīb qui a sept filles, mais pas d'héritier mâle. A sa mort, sa fille aînée, al-Dūmrīna, a installé chacune de ses sœurs à la tête d'une île, avec un général sous chacune d'entre elles pour gouverner. Al-Dūmrīna a pris la place de son père à la tête de Ǧazā'īr al-Ṣanam. Un jour, le général en chef de Dūmrīya réunit les six autres généraux et leur propose un marché : chacun épousera une des filles de ʿAbd al-Ṣalīb pour pouvoir gouverner les îles à leur place. Si elles refusent, ils prendront le pouvoir de force. Il va trouver Dūmrīya et la demande en mariage. Mais elle est rusée. Elle lui dit qu'elle l'épousera à condition que chacun des généraux épouse une de ses sœurs. Ravi, il va prévenir les autres. Mais, le soir des noces, chacune des sœurs fait assassiner son mari. Mīrūn a entendu parler d'elle et de sa beauté. Il lui écrit pour lui demander sa main. Elle lui demande la tête de Yaʿqūb al-Hadīr en dot. Mīrūn conduit son armée et la flotte contre Dūmrīya qu'il somme de se rendre et de l'épouser pour qu'il puisse régner sur ses territoires, car une femme ne saurait gouverner. Si elle refuse, il lui coupera la tête. Elle répond par la guerre et plante ses tentes sous les murs de la ville. Mīrūn descend sur le champ de bataille et se bat contre les hommes de Dūmrīya. Ils sont tous vaincus et elle se plaint d'eux, lorsqu'arrive un guerrier, Yaʿqūb al-Hadīr, qui se fait passer pour un chrétien (ʿAbd al-Ṣalīb al-Kisriwānī)

Yaʿqūb al-Hadīr apprend d'al-Dūmrīna qu'elle a fait exprès de demander sa tête à Mīrūn, car elle espérait que Yaʿqūb le tuerait et l'en débarrasserait. Elle promet à Hadīr/ʿAbd al-Ṣalīb qu'elle l'épousera s'il prend Mīrūn. Yaʿqūb al-Hadīr va au champ de bataille, fait prisonnier Mīrūn et se lance seul contre l'armée d'al-Ġulf. Al-Dūmrīna lance son armée pour l'aider, et l'armée de Mīrūn est mise en déroute. Après la bataille, elle remercie Yaʿqūb al-Hadīr et le reçoit dans son château. Au *dīwān*, on lui annonce l'arrivée de Ǧawān. Ce dernier pose des questions sur ce qui s'est passé. Il se doute de quelque chose, et va trouver ʿAbd al-Ṣalīb qu'il reconnaît comme étant Yaʿqūb al-Hadīr. Il va prévenir al-Dūmrīna qui est furieuse. Ǧawān fait droguer le repas de Yaʿqūb al-Hadīr, et l'emmène enchaîné auprès d'al-Dūmrīna. Il lui propose de la réconcilier avec Mīrūn et, s'il la demande en mariage, d'exiger telle dot qu'il lui souffle à l'oreille. En attendant, on met Yaʿqūb al-Hadīr en prison. Ǧawān réconcilie Mīrūn et al-Dūmrīna, et fait savoir que Mīrūn désire toujours l'épouser. Elle lui demande de prendre Jérusalem car c'est là qu'elle veut l'épouser, et ensuite de prendre le Caire, car elle veut passer sa nuit de noces dans le palais de Baybarṣ. Mīrūn dit que c'est impossible, mais Ǧawān le persuade. Il rassemble son armée ainsi que celles des six sœurs. Ǧawān voudrait qu'il mette Yaʿqūb al-Hadīr à mort, mais il refuse et l'envoie à al-Ġulf comme prisonnier. Ǧawān craint que Šīḥa ne vienne le délivrer.

Mīrūn et Ǧawān prennent la mer avec l'armée. Ǧawān veut qu'ils aillent voir les rois de la côte pour grossir leur armée. Mīrūn dit avoir un cousin, Fartīn, roi de ʿAsqalān. Pendant ce temps, les sept sœurs sont réunies chez al-Dūmrīna pour la fête de la croix. Al-Dūmrīna leur explique l'affaire et leur dit qu'elle espère que Mīrūn se fera tuer par les musulmans. Arrivent alors sept des fils de ʿArnūs que les sœurs reconnaissent à la marque verte sur leurs joues. En effet, après le départ de Yaʿqūb al-Hadīr, Ṣafrīn qui l'aime beaucoup s'inquiète pour lui, et décide de partir sur ses traces. Il en parle à ses frères et six d'entre eux décident de l'accompagner. Ils se déguisent en soldats chrétiens. Arrivés auprès d'al-Dūmrīna et de ses sœurs, ils sont chaleureusement accueillis. Elles leur disent qu'elles ont deviné qui ils étaient. Ils demandent des nouvelles de Yaʿqūb al-Hadīr, et al-Dūmrīna leur raconte toute l'affaire. Ils décident que chaque frère épousera une des sœurs, et elles se convertissent sur le champ. Avant leurs noces, les sept frères veulent partir délivrer Yaʿqūb al-Hadīr. Pendant leur absence, elles devront convertir les gens des îles, et mettre à mort ceux qui refuseront. Mais, comme elles disent ne pas pouvoir le faire, ils se rendent au *dīwān* et font le travail à leur place avant de partir. Ils font ensuite le tour des îles et rassemblent une armée, puis ils partent pour Ǧazā'īr al Ġulf pour

délivrer Yaʿqūb al-Hadīr. Ils prennent la ville et le délivrent, puis reviennent chez les sept sœurs. Yaʿqūb al-Hadīr leur conseille de ne pas encore célébrer les noces, mais de les conduire à al-Ruḫām où ils les mettent dans le harem de ʿArnūs. Puis ils font écrire au *qāḍī* pour demander leur main. On célèbre leurs noces.

Le lendemain, Yaʿqūb al-Hadīr annonce qu'il veut prendre sa revanche sur Mīrūn. On lui dit qu'il est aller rejoindre le *babb* Fartīn à ʿAsqalān. Ils partent avec l'armée d'al-Ruḫām. Pendant ce temps, Ǧawān et Mīrūn arrivent à ʿAsqalān, et Ǧawān persuade Fartīn de se battre avec eux, malgré son pacte avec Baybarṣ. Ce dernier apprend la nouvelle par Badr al-Ġafīr, et lève une armée qu'il place devant ʿAsqalān. Il envoie Ibrāhīm en ambassade. Baybarṣ promet à Fartīn de tout oublier s'il lui livre Mīrūn, Ǧawān et al-Burṭuquš. Mais le *babb* répond par la guerre. Le lendemain, les hostilités commencent : Ibn Aybak, puis Aydamur, qui gagnent leurs combats. Ǧawān dit à Mīrūn de descendre sur le champ de bataille et de demander de se battre avec Baybarṣ. Celui-ci se prépare, mais l'armée d'al-Ruḫām arrive. Yaʿqūb al-Hadīr se bat contre Mīrūn et le fait prisonnier. Les Francs se jettent sur lui.

174

Le *babb* Fartīn retourne son armée contre Mīrūn. Ǧawān s'enfuit. Fartīn explique à Baybarṣ qu'il s'est trouvé piégé de crainte que Mīrūn ne le tue et en s'empare de ʿAsqalān. Mīrūn est fait prisonnier. De retour au Caire, on le jette ne prison. Yaʿqūb al-Hadīr et les fils de ʿArnūs retournent chez eux. Quant à Ǧawān il se réfugie à Beyrouth auprès du *babb* Rūm ʿĀṭṭ. Il lui raconte la défaite de Mīrūn, lorsqu'arrive l'armée d'al-Ġulf en déroute. Ǧawān voudrait que le *babb* parte en guerre, mais il lui rit au nez et le chasse. Ǧawān se réfugie au monastère al-Tamāṯīl avec le reste de l'armée de Mīrūn. Il explique au prieur Qaflanṭīn ce qui s'est passé. Le prieur prend pitié des soldats et envoie des moines avec une lettre et un cadeau pour Baybarṣ, lui demandant de fixer une rançon pour Mīrūn. Baybarṣ dit qu'il ne veut pas d'argent. Il fait sortir Mīrūn de prison, et lui dit de retourner chez lui avec ses soldats. Mais Mīrūn le défie et, devant son insolence, Baybarṣ demande à Ibrāhīm de lui couper la tête. Les moines retournent au monastère, mais Ǧawān les attend à la porte. Ils lui racontent ce qui s'est passé. Ǧawān se réjouit et leur dit ce qu'ils doivent dire au prieur. Les moines ayant peur de Ǧawān font un faux récit au prieur que Ǧawān incite alors à la guerre contre Baybarṣ.

[Al-Sayf al-Aḫfā fait sa réapparition] (p. 45)

Il est alors question à nouveau d'al-Sayf al-Aḫfā, le sabre magique de l'église de Marie à Damas[53]. Après la mort de Martīn al-Abraš, le sabre a repris sa place dans l'église. Le prieur Qaflanṭīn écrit au *babb* de Beyrouth qui se rend au monastère al-Tamāṯīl. Il lui dit de demander la permission à Baybarṣ de se rendre à Damas en pèlerinage à l'église de Marie. Rūm ʿĀṭṭ accepte et envoie des messagers à Baybarṣ qui, malgré l'avis d'Ibrāhīm, donne sa permission. Le *babb* se met en route pour Damas avec ses hommes. Baybarṣ se méfie malgré tout, et il envoie Aḥmad Bāšā en émissaire au gouverneur de Damas, pour lui dire de surveiller Rūm ʿĀṭṭ, et de ne pas le laisser entrer s'il a plus de cinquante hommes avec lui. Il dit à Aḥmad de se déguiser et d'espionner le *babb* dans l'église.

La troupe arrive et se rend à l'église. Là, Ǧawān reconnaît Aḥmad. Le prieur entre dans le trésor, et dit au *babb* de prendre le sabre, mais il lui faut le sang d'un musulman. On égorge Aḥmad sur la main du chevalier qui tient le sabre, et la main lâche le sabre.

Le prieur retourne au monastère pour envoyer l'armée à Damas et prendre la ville. L'armée assiège Damas. Le gouverneur écrit à Baybarṣ qui demande à Šāhīn de lever une armée. Baybarṣ part avec Ibrāhīm et dix *fidāwīyeh*. Ils entrent, déguisés, dans le camp chrétien, et arrivent près de Bāb Šarqī. Mais le *babb* les repère, prend le sabre qui le rend invisible, et attaque Ǧabal dans l'espoir de tuer Baybarṣ. Ǧabal crie et Ibrāhīm frappe l'air de son épée ; il atteint le *babb* à la cuisse. Ayant fait signe aux gardes de Damas, on leur ouvre la porte de la ville. Ils entrent et Baybarṣ fait venir tous les chirurgiens pour soigner Ǧabal, mais c'est trop tard et il meurt de sa blessure. Ǧawān trouve Rūm ʿĀṭṭ blessé dans son pavillon. Il l'emmène au monastère, où il meurt. Le prieur enferme le sabre dans un coffre de cuivre.

175

Le prieur envoie une lettre et le coffre à son neveu, et dit à Ǧawān de retourner à Damas pour lancer l'armée contre la ville. Mais, en chemin, Ǧawān rencontre l'armée de Beyrouth en déroute. Pendant son absence, l'armée du Caire est arrivée et, apprenant la mort de Ǧabal, al-ʿUqāb a lancé l'attaque contre les Francs. Ǧawān retourne au monastère prévenir le prieur, alors que les musulmans partent assiéger Beyrouth. Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade au pied des murs de la ville. Il veut qu'on lui livre le prieur, Ǧawān et al-Burṭuquš et le *babb*. On lui

[53] Voir l'épisode de Martīn al-Abraš et Al-Sayf al-Aḫfā, fasc. 158)

répond qu'ils ne sont pas là et que, de toutes façons, la ville est imprenable. Mais arrive la flotte d'Alexandrie qui canonne la ville qui finit par se rendre. On dit à Baybarṣ que Ǧawān a emmené le *babb* au monastère, et Baybarṣ part l'assiéger. Après dix jours, il envoie Ibrāhīm en ambassade. Le prieur répond que le monastère est imprenable. Les musulmans ne savent que faire, lorsque Saʿd leur suggère d'appeler Šīḥa. Il se déguise en patriarche de l'église de Jérusalem et se présente à la porte. On refuse de lui ouvrir. Il se met à pleurer, en disant qu'il est vieux et qu'il est venu spécialement de Jérusalem pour visiter le monastère. Les moines lui disent d'attendre la nuit, d'entrer dans la grotte près du monastère et d'entrer par le souterrain. Mais Ǧawān les entend parler entre eux de ce patriarche et leur pose des questions. Il se doute qu'il s'agit de Šīḥa et envoie des soldats dans le souterrain.

Pendant ce temps, arrive le père de Ǧabal, pleurant son fils. Šīḥa le déguise en moine et l'emmène avec lui dans la grotte. Il le fait passer devant, et il se fait massacrer par les soldats, alors que Šīḥa bat en retraite. Les soldats croient avoir tué Šīḥa et apportent la tête à Ǧawān qui, ivre, ne fait pas attention quand al-Burṭuquš lui dit que ce n'est pas Šīḥa. Ce dernier se cache près de la cuisine et, une fois les soldats partis, il monte sur les murs, drogue les gardes, prévient les musulmans, ouvre la porte, et le monastère est mis à sac. Ǧawān voit Ibrāhīm surgir dans sa cellule. Al-Burṭuquš s'empresse de le ligoter, Saʿd ligote le prieur, et on les emmène au Caire, pendant que Baybarṣ rentre à Damas où il fait enterrer Ǧabal. Là, il reçoit une lettre d'al-Saʿīd : le sabre al-Aḫfā a refait son apparition au Caire et libéré les prisonniers.

Explications : lorsqu'il reçoit les moines, envoyés par son oncle le prieur, avec le coffre, Ifranǧūn lit la lettre qui lui recommande de prendre le sabre, de se rendre au Caire, et d'y tuer le plus d'hommes possible. Après quelques jours, on vient se plaindre à al-Saʿīd des meurtres perpétrés dans la ville. Arrive Šāhīn avec l'armée et les prisonniers. Lorsqu'Ifranǧūn voit son oncle, il devient fou furieux, délivre les prisonniers et les emmène au monastère al-Tīn. Al-Saʿīd prévient son père. Šīḥa part en éclaireur, et Baybarṣ suit avec les *fidāwīyeh*. Ifranǧūn prévient Ǧawān qui l'envoie à Alexandrie, tandis qu'il part pour Yaġra avec al-Burṭuquš, et que le prieur part chercher de l'aide auprès de Mīḫā'īl à Constantinople. Tout semble rentré dans l'ordre au Caire, lorsque Baybarṣ reçoit une lettre d'Alexandrie où le sabre a de nouveau frappé. Baybarṣ se déguise en marchand, va trouver ʿUṯmān pour qu'il lui donne un cheval. Comme d'habitude, ʿUṯmān lui demande où il va, et Baybarṣ le lui dit, lui demandant de ne rien dire. Le lendemain, Ibrāhīm voit al-Saʿīd sur le trône, et demande à ʿUṯmān où Baybarṣ est allé. ʿUṯmān le lui dit et Ibrāhīm et Saʿd partent à sa recherche.

Pendant ce temps, Baybarṣ arrive à Alexandrie, se fait reconnaître du portier qui le reçoit et lui offre à manger.

176

Baybarṣ lui demande des vêtements chrétiens et se promène à travers la ville. Il est arrêté par un mendiant qui est en fait Šīḥa, qui l'entraîne dans une maison. Il lui dit qu'il a découvert que le félon est le neveu du prieur, et qu'il se cache dans une église. Ils tombent drogués et se retrouvent prisonniers d'Ifranǧūn qui, ayant croisé plusieurs fois Baybarṣ sans le reconnaître, le voit parlant à Šīḥa, les suit, et surprend toute leur conversation. Il les emmène en bateau dans son île pour les mettre à mort. Mais le bateau est intercepté par al-Baṭarnī.

Explications : Ibrāhīm et Saʿd se rendent chez le portier d'Alexandrie qui leur explique que Baybarṣ est parti déguisé, mais n'est pas revenu. Au port, ils voient al-Baṭarnī qui n'a pas vu de bateau partir, mais ʿUmar Ibn al-Ǧazzār leur dit qu'il en a vu un. Ils partent en mer, et interceptent le bateau. Ifranǧūn fait sortir le roi et Šīḥa, et menace de les tuer si le bateau ne s'en va pas. Mais Ibrāhīm sort son arc et décoche une flèche qui atteint Ifranǧūn et le précipite à la mer avec le sabre. Ils délivrent Baybarṣ et Šīḥa. Baybarṣ reste trois jours à Alexandrie, puis repart au Caire. Il envoie Šīḥa à la recherche de Ǧawān.

[Anṭūn al-Mālṭī et la chevauchée de Mīḫā'īl] (fol. 27)

Un jour, un message arrive de Brousse : l'armée de Mīḫā'īl a attaqué la ville.

Explications : après tout ce qui s'est passé, Ǧawān sent que la fin est proche. Al-Burṭuquš lui dit qu'il ne devrait pas rester à Yaġra à attendre qu'on le trouve. Il décide de partir pour Constantinople et fait ses adieux à ses enfants, Rūma et Aṣfūt. En chemin, il enterre son trésor dans un puits, avec l'espoir de revenir le chercher. A Constantinople, il raconte à Mīḫā'īl ce qui s'est passé. Arrive Qaflanṭīn. Il se plaint à Mīḫā'īl qui décide de partir en guerre. Il écrit à plusieurs *babb-s*, dont celui de Mālṭa, Anṭūn al-Mālṭī, et assiège Brousse. Baybarṣ réunit son armée : ils sont tous bien décidés à en finir avec Ǧawān. La flotte est réunie à Alexandrie.

Pendant ce temps, Mīḫā'īl envoie une ambassade à Masʿūd Bayk et al-Qara Aṣlān : la ville doit se rendre ou être passée au fil de l'épée. Markanṭīn, le fils d'al-Qara Aṣlān voudrait la guerre, mais Masʿūd hésite. Il craint que si la ville est prise, Baybarṣ le lui reproche. Al-Qara Aṣlān déchire la lettre, coupe la tête du messager, descend sur le champ de bataille, et jette la tête aux Francs. Mīḫā'īl jure de raser la

ville. Al-Qara Aṣlān se bat, mais il est blessé par Anṭūn al-Māltī qui s'apprête à l'achever lorsque Markanṭīn s'interpose. On emmène al-Qara Aṣlān à Brousse, mais Markanṭīn est fait prisonnier, ainsi que tous ceux qui se battent contre Anṭūn al-Māltī. Plus personne ne semble pouvoir se présenter contre lui. Mais voici qu'arrive la flotte musulmane avec l'armée qui prend le port. Anṭūn al-Māltī apprend la nouvelle : il veut tuer Ibrāhīm qui avait tué son père à Tripoli[54]. Ğawān lance l'armée sur le champ de bataille. Ibrāhīm et Anṭūn se battent, et Ibrāhīm lui coupe la tête. Les Francs se jettent sur lui, les musulmans se lancent dans la bataille. Mīḫā'īl, Ğawān et Qaflanṭīn prennent la fuite par la mer, alors que l'armée est mise en déroute. Baybarṣ jure qu'il ne rentrera pas au Caire sans Ğawān.

177

[La Prise de Constantinople]

Baybarṣ dirige la flotte sur Constantinople. Ğawān conseille à Mīḫā'īl de rassembler ses hommes. Pendant la nuit, Ğawān rêve qu'il est enlevé par Šīḥa, et que tout se passe comme dans *Kitāb al-Yūnān.* Il crie et se réveille, alors que al-Burṭuquš est là, près de lui, l'ayant entendu crier. Ğawān lui raconte son rêve. Il ne veut pas mourir sans emporter avec lui toute la chrétienté. Il craint aussi, qu'après sa mort, Šīḥa ne s'empare de Rūma. Al-Burṭuquš lui reproche de ne pas la lui avoir donnée en mariage. Ğawān promet qu'il les mariera s'il retourne à Yaġra sain et sauf. L'armée musulmane est proche, et Mīḫā'īl se désespère. Ğawān envoie un message au prêtre d'une église, dont il avait hérité à la mort de son père Aṣfūt. Ce prêtre,Tarbīn, est aussi un sorcier. Après plusieurs jours, Baybarṣ envoie Ibrāhīm en ambassade, demandant qu'on lui remette Ğawān. Le *babb* prend conseil, et tous sont d'accord pour accepter, mais Ğawān ne l'entend pas de cette oreille. Le *babb* lui dit que les Ancêtres n'auront qu'à le délivrer. Le sorcier Tarbīn arrive et leur dit de répondre par la guerre. L'armée de Baybarṣ se trouve submergée par des vagues de la mer, et il se doute qu'il s'agit de sorcellerie. L'armée franque attaque, mais les musulmans la repoussent. Tarbīn demande si les musulmans ont un magicien : on lui parle de Tāğ Nās qu'il va tenter de tuer. Deux jours après, le sorcier lance l'armée, et se tient sur les remparts pour jeter du feu sur les musulmans. Mais, encore une fois, l'armée franque est repoussée. Le sorcier descend sur le champ de bataille. Baybarṣ veut l'affronter, mais Aḥmad Ibn Aybak prend sa place. Il est fait prisonnier, ainsi que tous ceux qui se présentent contre le sorcier. Ce dernier prend alors l'apparence

[54] Il s'agit de Qawādīs al-Māltī (voir fascicule 40).

de Mīḫā'īl et réclame Baybarṣ qui part au combat. Ibrāhīm l'arrête lui disant qu'il s'agit certainement du magicien. Baybarṣ lui rappelle qu'il a déjà vaincu un magicien : Qabṭāwīl. Alors que Baybarṣ s'apprête à lui porter un coup, le sorcier l'immobilise pour lui couper la tête. Mais une voix l'arrête, et apparaît un beau jeune homme sur un dromadaire : il s'agit de Ṭūd al-Baḥr Ibn al-Malika al-Maṭrada al-Ǧinnīya, et fils de Šīḥa.

Explications : Ṭūd demande à sa mère d'aller voir un vieillard qu'il aime bien pour qu'il devienne son maître : il s'agit de Abā Ǧābir al-Qayrawānī. Un jour le *šayḫ* a une prémonition : il voit Baybarṣ menacé par Tarbīn à Constantinople. Il procure un dromadaire à Ṭūd qui part pour s'y rendre.

Sur le champ de bataille, Ṭūd immobilise le sorcier. Il fait se relever le cheval de Baybarṣ et ce dernier coupe la tête du sorcier. Ǧawān conseille à Mīḫā'īl de lancer l'armée contre les musulmans, mais il pressent la chute de Constantinople, un des signes de sa propre chute. Il demande à al-Burṭuquš de retourner à Yaġra, et de mettre Rūma en sécurité. Lui ira se cacher chez son oncle Karsīmūn, mais il fait jurer le secret à al-Burṭuquš. L'armée franque est mise en déroute, et se retire dans la ville. Ṭūd apprend à Baybarṣ que Šīḥa se trouve dans la ville avec dix *fidāwīyeh*. Il place une feuille écrite sur les yeux de Baybarṣ, et le place au centre d'un bassin d'eau, et Baybarṣ se retrouve au palais de Mīḫā'īl. Il voit le *babb* sur son trône et, à côté de lui, Qaflanṭīn Ce dernier conseille au *babb* de tuer tous les prisonniers, de fuir se réfugier auprès d'un grand roi, et de reconstituer l'armée pour se venger. Le *babb* fait venir les prisonniers, et Baybarṣ sort le poignard de Bādīs et pousse un cri. Mais Ṭūd le fait revenir, et lui dit de ne pas s'inquiéter. Au moment où le *babb* s'apprête à mettre à mort les prisonniers, arrive un patriarche, Ṣawwān, du monastère al-Ṣanam, qui demande au *babb* ce qui se passe. Le *babb* lui raconte toute l'affaire.

178

Soudain, entrent dix moines qui se jettent sur les vizirs et les tuent, puis libèrent les prisonniers. Ǧawān, qui est en fait Šīḥa, fait prisonnier Mīḫā'īl. Puis ils vont ouvrir les portes, et Baybarṣ prend la ville avec son armée. Ṭūd demande la permission de retourner auprès du *šayḫ*. On cherche en vain Ǧawān. Baybarṣ fait raser la ville, et ne laisse que Sainte Sophie. Les *fidāwīyeh* veulent la détruire, mais Baybarṣ les en empêche. Il rappelle une prédiction comme quoi Sainte Sophie deviendra une des grandes mosquées du monde musulman, et que la ville entière

deviendra musulmane. Baybarṣ ayant juré de ne pas rentrer au Caire sans Ǧawān, on le cherche partout. Au bout de quarante jours, Mūsā arrive avec al-Burṭuquš.

Explications : al-Burṭuquš se rend à Yaġra où il dit à Aṣfūt d'emmener Rūma à Birkat al-Ḥūt. Puis il reprend la route et se fait intercepter par Mūsā. Al-Burṭuquš demande grâce à Baybarṣ qui la lui accorde s'il lui dit où se trouve Ǧawān. Il lui dit qu'il se trouve au monastère al-ʿĀmūd. Šīḥa se souvient alors du *Kitāb al-Yūnān*. Ils se rendent au monastère.

[La Mort de Ǧawān] (p. 27)

Ǧawān est reçu fraîchement par son oncle Karsīmūn qui le considère comme le diable incarné, mais il lui donne l'hospitalité. Mais, au bout de vingt jours, Ǧawān a disparu. Karsīmūn pense qu'il est parti semer la zizanie quelque part. Les moines, eux, croient que les Ancêtres l'ont emporté. Après plusieurs jours, il réapparaît dans sa cellule. Il raconte que les Ancêtres, Aṣfūt et Bašrān l'ont emporté et accueilli pendant six jours. Karsīmūn arrive, mais on le prévient que la flotte musulmane approche. Il fait fermer les portes du monastère fortifié qui contient douze mille hommes. Le monastère est assiégé. Ǧawān disparaît une nouvelle fois. Après plusieurs jours de siège, Baybarṣ écrit une lettre à Karsīmūn pour qu'il lui livre Ǧawān, et la confie à Ibrāhīm. Karsīmūn répond que les Ancêtres l'ont enlevé, mais que de toute façon, il ne le livrerait pas. Ǧawān apparaît et disparaît : en fait, il disparaît au fond d'un puits qui conduit à la pièce des magiciens grecs qui avaient construits le monastère. Il avait découvert cette cache lorsque, jeune, il avait séjourné chez son oncle, et était parti à la recherche de son trésor.

Baybarṣ pense qu'al-Burṭuquš a menti, et il le fait mettre à la torture. Mais Saʿd arrive et annonce que Ǧawān se tient sur les remparts de la tour, complètement ivre. On remet al-Burṭuquš en prison. Šīḥa va faire un tour au port, et voit son fils Ṭūd arriver en bateau.

Explications : en retournant chez son maître, Ṭūd rencontre sa mère qui l'emmène quelques jours chez elle. Puis il se rend de nouveau chez son maître qui lui demande ce qu'il a fait. Apprenant que Ǧawān s'est encore échappé, il dit à Ṭūd d'aller prendre le monastère. Ṭūd s'embarque, voit son père, ouvre les portes du monastère. Baybarṣ lance l'armée, mais al-Baṭarnī est déjà là avec ses capitaines. Karsīmūn est fait prisonnier, mais on ne trouve toujours pas Ǧawān. Ṭūd écrit sur une feuille qu'il jette à terre, et la feuille les conduit jusqu'au puits. Ṭūd descend avec Šīḥa, ouvre la porte, et ils trouvent Ǧawān ivre, en train de chanter. On le fait prisonnier, et Baybarṣ ordonne que l'on rase le monastère (dernier signe annonçant

la chute de Ǧawān). Ce dernier accuse Karsīmūn de l'avoir trahi. Karsīmūn s'en défend, et Ǧawān veut savoir qui l'a trahi : al-Burṭuquš lui dit que c'est lui.

179

On conduit les prisonniers sur le bateau d'Abū ʿAlī et tous repartent pour Alexandrie, puis le Caire où l'on prépare le découpage de Ǧawān. Šīḥa arrive au *dīwān* et découpe publiquement Ǧawān. Al-Burṭuquš porte ce qui reste de Ǧawān sur un plateau dans les rues du Caire jusqu'au quartier chrétien. Là, Naṣīr al-Nimr lui coupe la tête.

Explications : Naṣīr et Ismāʿīl, après la mort de ʿArnūs, s'étaient retirés dans leur forteresse. Apprenant la nouvelle de la capture de Ǧawān, Naṣīr va trouver Ismāʿīl. Ils arrivent au Caire au moment où al-Burṭuquš porte Ǧawān à travers les rues du Caire, et Naṣīr coupe la tête de Ǧawān.

Al-Burṭuquš s'enfuit retrouver Aṣfūt lorsqu'il voit les *fidāwīyeh* tuer les autres prisonniers : Mīḫā'īl, Qaflanṭīn et Karsīmūn. Ibrāhīm brûle les corps et récupère les cendres qu'il vendra comme reliques aux rois chrétiens qui construiront une église à Malte pour abriter les reliques de Ǧawān.

Ismāʿīl et Naṣīr veulent venger ʿArnūs. Ils partent pour les pays francs, entrent aux *dīwān* et tuent ainsi dix-sept rois. Ils arrivent à Ǧazā'īr al-Ġulf auprès de Fartīn. Ismāʿīl lui coupe la tête. Puis, ils rentrent dans leur forteresse, satisfaits de leur vengeance.

Šīḥa demande à Baybarṣ de lui accorder l'argent et la fille de Ǧawān. Baybarṣ lui écrit un firman. Mais al-ʿUqāb se révolte contre lui. Šīḥa, qui avait l'intention de partager l'argent avec les *fidāwīyeh*, prend la mouche contre al-ʿUqāb qui tente de soulever les *fidāwīyeh* contre lui, mais Saʿd lui dit que cette fois, il n'y parviendra pas.

180

Lacune entre 179 et 180, due au changement de main.

[Rūma, fille de Ǧawān]

On comprend qu'Ibrāhīm qui veut acheter des chevaux. Šīḥa lui prête l'argent, et il part pour la forteresse d'al-Ṣahyūn. Il est aussi question de Badr al-

Ġafīr qui trouve les ismaéliens drogués, les réveille, et Sayf al-Ġaḍbān trouve une lettre disant que leur hôte est en fait Šīḥa. Il semble, en outre, que Sayf al-Ġaḍbān soit tombé amoureux de Rūma, la fille de Ǧawān. Il part avec des *fidāwīyeh* à la recherche de leurs chevaux, vendus par Šīḥa à Ibrāhīm. Šīḥa est à la poursuite d'Aṣfūt et Rūma. Ibrāhīm veut bien leur rendre leurs chevaux et leurs armes, mais les met en garde de ne pas contrarier les plans de Šīḥa. Mais Sayf veut retrouver Rūma. Ils se mettent à sa poursuite en se rendant à Yaġra, puis Birkat al-Ḥūt. Ibrāhīm et Saʿd les suivent discrètement.

Aṣfūt emmène Rūma chez le *babb* Farītaq qui veut l'épouser, mais voyant sa laideur, elle refuse. Le *babb* la met dans son harem. Al-Burṭuquš part, désespéré. Au bout de quelque temps, on lui apprend que Šīḥa, déguisé en Aṣfūt, a enlevé Rūma.

Explications : ayant rencontré des hommes de la forteresse, Šīḥa a prétendu être Aṣfūt, disant que l'autre est en fait Šīḥa déguisé. Le *babb* confronte les deux hommes et demande à Rūma de désigner son frère. Šīḥa lui fait signe, et elle dit que c'est lui[55]. On roue Aṣfūt de coups de bâton, et on le jette en prison. Mais voici qu'arrivent les *fidāwīyeh*. On ferme les portes de la ville. Šīḥa/Aṣfūt propose un plan au *babb* qui envoie une lettre aux *fidāwīyeh*, dit qu'il a épousé Rūma, mais que s'ils veulent se mettre à son service, ils sont les bienvenus. Sayf accepte à condition qu'il tue Šīḥa. Le *babb* va à leur rencontre, les drogue pendant le repas, et les jette en prison avec Aṣfūt qu'ils prennent pour Šīḥa, mais qui s'en défend. Les *fidāwīyeh* finissent par comprendre. Pendant ce temps, on prépare la noce du *babb*. Il entre au harem, et Šīḥa lui donne un élixir supposé aphrodisiaque, qui décompose sa chair et ses os. Šīḥa demande à Rūma de l'épouser. Elle accepte, à condition de garder sa religion. Ils partent et rencontrent Muḥammad al-Sābiq Šiḥīn, fils de Šīḥa, qui lui demande d'aller délivrer les *fidāwīyeh* sans se faire reconnaître. Après leur libération, ils trouvent une lettre de Šīḥa leur disant de retourner chez eux. Mais Sayf ne veut pas lâcher prise, et Aṣfūt lui promet sa sœur en mariage s'il la délivre de Šīḥa. Ils partent à leur poursuite.

Šīḥa (en tant qu'Aṣfūt) arrive à la forteresse al-Sāhīya et raconte au *babb* al-Ṭarq son histoire. La même chose se produit : les *fidāwīyeh* arrivent et se font prendre. Le *babb* demande à Šīḥa/Aṣfūt la main de Rūma. Lorsque le *babb* entre chez elle, Šīḥa l'égorge et s'enfuit avec elle. Puis il envoie Muḥammad avec Nuwayrid pour délivrer les *fidāwīyeh*. Muḥammad fait croire à Aṣfūt qu'il a vu son père, Ǧawān, en rêve qui lui a dit d'aller le délivrer.

---

[55] Le texte ne donne pas d'explication sur cette complicité entre Šīḥa et Rùma, si ce n'est qu'elle ne veut pas épouser le *babb*, ni être manipulée par son propre frère.

Pendant ce temps, Šīḥa arrive dans un monastère, mais le temps de lui faire préparer à manger, Rūma a disparu. Il part à sa recherche, et la trouve morte de peur, en présence d'Ibrāhīm et Saʿd. Šīḥa la ramène, et elle lui demande quand il va l'épouser. Il répond, lorsqu'elle se sera convertie à l'Islam. Elle s'y refuse toujours. Ils arrivent à la forteresse al-Nasūr, chez le *babb* al-Aflāzūr. Même jeu de Šīḥa. Arrive Aṣfūt qui accuse Šīḥa. Mais, cette fois-ci, Rūma désigne son vrai frère. Le *babb* jette Šīḥa en prison. Pendant la nuit, un homme qui dit être al-Imām ʿAlī *ibn ʿamm rasūl Allāh*, se présente au *babb*, lui dit de se convertir et de délivrer Šīḥa, et de l'aider à quitter la ville. Il se convertit, délivre Šīḥa. Mais, Aṣfūt et Rūma ont disparu. Le *babb* convertit toute la ville et attend le retour de Šīḥa. Pendant ce temps, Aṣfūt et Rūma se sont enfuis, de peur des *fidāwīyeh*. Mais ceux-ci les rattrapent. Aṣfūt doit prouver qu'il n'est pas Šīḥa, en leur montrant qu'il n'est pas circoncis. On prépare le mariage de Rūma avec Sayf. ʿIzz al-Dīn Muhlik va dans un village à la recherche d'une coiffeuse. Il rencontre une vieille qui lui dit avoir deux filles coiffeuses. Elles arrivent et apprêtent Rūma avec une robe de mariée. Mais les trois femmes sont en fait Šīḥa et ses deux fils. Ils droguent les *fidāwīyeh* et emmènent Rūma. Ils rasent la barbe de Sayf et des autres, et leur laissent une lettre. Puis ils se rendent à la forteresse al-Nasūr où ils rencontrent Ibrāhīm et Saʿd. Šīḥa les envoie auprès des *fidāwīyeh* drogués. En les réveillant, ils voient la lettre de Šīḥa qui les menace de les dépecer s'ils mentionnent seulement Rūma. Sayf jure de ne plus parler de mariage avec Rūma. Ibrāhīm les ramène auprès de Šīḥa, et ils retournent tous chez le *babb* al-Aflāzūr. Šīḥa lui enseigne l'Islam avant de le quitter avec les *fidāwīyeh* et Rūma. Arrivés au bord de la mer, ils voient un navire avec Baybarṣ à bord.

Explications : alors qu'il était au Caire, un autre fils de Šīḥa, Ṭuwayrid, lui apprend que son père est à la poursuite d'Aṣfūt à Birkat al-Ḥūt. Baybarṣ, craignant pour Šīḥa, à cause des *fidāwīyeh*, se rend à Alexandrie et prend la mer pour Birkat al-Ḥūt. On explique tout à Baybarṣ, et on lui présente le *babb* converti. La fête dure trois jours, alors que Rūma est envoyée au Caire, accompagnée par les *fidāwīyeh.* Puis tous partent pour le Caire. Là, Rūma s'est convertie. Šīḥa se rend au *dīwān*, et fait écrire une demande en mariage pour elle. On célèbre leurs noces.

[181] (170)

Commence au folio 21 sur 60

(Il est possible que les trois derniers fascicules ne fassent par partie de la même recension. Ils n'ont pas été inclus par le *ḥakawātī* dans la séquence numérotée

IFEAD. Ces trois derniers fascicules racontent la fin de la *Sīra*, à partir de la mort de Baybarṣ. Il y a un trou entre le dernier fascicule numéroté IFEAD et ces trois derniers.)

[La mort d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī, de Šīḥa, puis de Baybarṣ]

Le fascicule commence avec la prise de Ṭarṭūs, grâce à Ǧulquš al-Ṭayyār (un des fils de Šīḥa). Puis, Baybarṣ fait le tour des villes de la côte et les met en ruine. Il se rend auprès d'al-Baṭarnī à Lattaquié, car ce dernier est malade. Il reste auprès de lui, mais au bout de trois jours, al-Baṭarnī meurt. Le roi confie le commandement de la flotte à son fils, ʿAlī Būǧī. Après l'avoir enterré, le roi se rend à Damiette. Là, Šīḥa reçoit la visite d'un paysan qui lui donne un melon ; il le récompense et mange, mais le melon est empoisonné, car le paysan était à la solde d'un des serviteurs de Ǧawān. On donne la date précise de sa mort : la nuit du vendredi du mois de Raǧab 707 H. On l'enterre à Damiette où Baybarṣ lui fait construire un mausolée. Puis il retourne au Caire. Là, il distribue de l'argent et décide de partir pour Damas. Il emmène Ibrāhīm et Saʿd, ainsi que le vizir Qalawūn, car il craint qu'il ne sème la zizanie au Caire. A Damas, Qalawūn attend son heure, et un jour qu'il est seul avec le roi, il empoisonne son eau. Le roi tombe malade et meurt quelques jours après. On envoie la nouvelle à al-Saʿīd qui succède à son père. Aḥmad Šalāmiš arrive du Ṣaʿīd et s'en prend à Qalawūn.

[La chevauchée de Mašhūd Ibn Ṣamṣam contre l'Islam] (fol. 38v.)

Pendant ce temps, tous les rois ennemis de Baybarṣ et de l'Islam se réjouissent et font la fête, surtout ceux d'Abyssinie et du Soudan. Là, le roi Mašhūd Ibn Ṣamṣam réunit une armée et envoie son vizir Ḥassān Sūd al-Ḥabašī en pays d'Islam. Il se rend au Ṣaʿīd,enlève Šalāmiš et ses dignitaires, et les envoie à Mašhūd qui les met en prison, et qui part en campagne contre l'Egypte. Al-Saʿīd part avec l'armée pour le Ṣaʿīd, et apprend que Šalāmiš est prisonnier. Il demande à Ǧulquš de lui ramener son frère et ses émirs. Ǧulquš part avec ses frères pour Madīnat al-Dūr (ville de Mašhūd). En route, il rencontre l'armée de Mašhūd. Il prend la place d'un des vizirs (ʿAbd Kawkab) et s'en va à Madīnat al-Dūr avec une fausse lettre de Mašhūd à son fils, Balaḫiyūd, lui demandant de laisser le gouvernement à son frère et de partir le rejoindre avec mille hommes et les prisonniers qu'il veut mettre à mort seulement en Egypte, après l'avoir conquise. Balaḫiyūd part avec le prisonnier et ses hommes. Pendant ce temps, les frères de Ǧulquš le rejoignent et ils partent délivrer Šalāmiš et son neveu Aḥmad al-ʿAzīz. Šalāmiš se plaint en disant que si Šīḥa était en

vie il serait venu les délivrer. Son neveu lui dit qu'ils peuvent essayer d'appeler Ğulquš par trois fois, comme ils le faisaient pour Šīḥa. Il commence à appeler, et le vizir ʿAbd Kawkab arrive (en fait Ğulquš), mais il le renvoie. Il appelle une deuxième, puis une troisième fois et le vizir réapparaît et les délivre, en se révélant à eux. Ils libèrent tous les prisonniers, préviennent al-Saʿīd de leur libération et lui demande de se tenir prêt avec son armée à minuit pour investir le camp ennemi. Ils prennent Mašhūd par surprise, et Ğulquš lui coupe la tête, pendant qu'un autre coupe la tête de Ḥassān Sūd al- Ḥabašī. L'armée ennemie est mise en déroute. Al-Saʿīd procède au partage du butin, et ils retournent tous au Caire. Là, Qalawūn décide de se débarrasser d'al-Saʿīd et de Šalāmiš. Il prend conseil des dix émirs rebelles, et finit par demander à Baylabakk, le trésorier, de lui procurer du poison pour les tuer, il lui donne le prix du poison et lui promet de le faire Grand Vizir. Baylabakk accepte et lui donne le poison contre l'argent. Mais il se rend ensuite chez les deux rois et leur raconte toute l'affaire, en nommant les dix vizirs. On les fait venir pendant la nuit et on leur coupe la tête. Puis Šalāmiš fait envoyer les têtes des émirs à Qalawūn sur un plateau comme présent. Qalawūn accepte le présent sans se douter de rien, mais lorsqu'il soulève le couvercle, il trouve les dix têtes. Le lendemain, au *dīwān*, il demande une explication, mais il nie savoir quoi que ce soit. Šalāmiš retourne chez lui

[La chevauchée de Būluṣ Ibn Ṭāğrīn contre l'Islam] (fol. 49v.)

Un jour, au *dīwān*, al-Saʿīd reçoit des nouvelles d'Alep : le *babb* Būluṣ, ayant appris la mort de Baybarṣ a décidé d'attaquer l'Islam, avec quarante rois francs. Al-Saʿīd écrit à son frère qui arrive avec son armée. Le gouvernement est confié à Aḥmad ʿAzīz. Les armées se rencontrent, al-Saʿīd est blessé, mais Šalāmiš continue la bataille et, bientôt, les rois Francs demandent une trêve. Ils en profitent pour envoyer une lettre par mer à Būluṣ pour lever des renforts, mais le bateau est intercepté par ʿUṯmān Šāh, fils de ʿArnūs qui venait en renfort de l'armée musulmane. Ayant appris la demande de renforts, il déguise ses soldats et le bateau à la manière de Chypre et se rend à Ṣaydā où les rois francs pensent qu'il s'agit des renforts.

Il attaque les Francs, et l'armée de Šalāmiš se lance dans la bataille et met l'armée franque en déroute. Al-Saʿīd va repartir au Caire avec la moitié de l'armée, et Šalāmiš restera avec l'autre moitié pour détruire tous les lieux de cultes francs. Qalawūn fait remarquer qu'il s'agit là d'une pratique que Baybarṣ rejetait, mais Šalāmiš se jette sur lui pour le tuer, alors que Šāhīn s'interpose. Šalāmiš fait le tour

des royaumes de la côte et rase tous les lieux de culte, puis retourne au Caire. Là, il reçoit la nouvelle que les Francs reconstruisent Ṣūr.

[La reconstruction de Ṣūr et la chevauchée des rois de la côte] (fol. 56v.)

A présent, on en est aux fils des anciens rois de la côte : Rīzū Ibn Sarğawīl, al-Ṭarīf Ibn al-Brinḏ. Après la destruction des lieux de culte, ils vont se plaindre à Rome, à Būluṣ qui lève une nouvelle armée et ils partent pour Ṣūr. Al-Saʿīd confie le gouvernement à al-Ṭūfrīn, puis il envoie Qalawūn avec une armée, suivi de Šalāmiš, puis de lui-même avec Tāğ al-Dīn. Il a également prévenu les fils de ʿArnūs. Les *fidāwīyeh* arrivent avec Ibrāhīm et Saʿd et retrouvent les fils de Baybarṣ qu'ils n'avaient pas revus depuis la mort de ce dernier. Al-Saʿīd envoie Ibrāhīm en ambassade auprès de Būluṣ.

[182] (171)

Ibrāhīm prend Saʿd avec lui, comme d'habitude, mais celui-ci aura un rôle à jouer : après le départ d'Ibrāhīm il fait tomber le tarbouche de la tête du *babb*. Ibrāhīm ne chante pas son chant habituel, il ne parade pas longtemps, ni de façon élaborée. Le *babb* est réticent à se lever, voudrait qu'il lui remette la lettre de façon courtoise, et ne se lève que sur la menace.

Ibrāhīm rapporte la déclaration de guerre à al-Saʿīd. Aḥmad Šalāmiš finit par prendre Rīzū prisonnier, et celui-ci a le choix entre la mort ou la conversion. Il se convertit. Il se bat avec les musulmans, mais, il finit par délivrer les prisonniers francs et par faire prisonnier Aḥmad Šalāmiš avec qui il retourne au camp des Francs. On l'enferme en prison.

Le lendemain, le *babb*[56] fait venir Šalāmiš et s'apprête à le faire mettre à mort, lorsque la tête du bourreau tombe, frappée par al-Ḥanaš Walīd Fāris et son frère Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl. Les deux *fidāwīyeh* tombent sous les coups des Francs qui décident d'envoyer leurs cadavres chez les musulmans, ainsi que le corps sans tête d'un soldat qui ressemble à Šalāmiš, alors qu'ils mettent ce dernier en prison, craignant les *fidāwīyeh*.

Au camp musulman, on se lamente sur la mort des deux *fidāwīyeh* qui étaient partis à la recherche de Šalāmiš et sur la mort de ce dernier. Sauf Qalawūn et les

[56] Ici il n'est plus question du *babb* Būlṣā, mais de ʿAbd al-Ṣalīb.

émirs, qui, s'ils ne craignaient pas les *fidāwīyeh*, mettraient bien Qalawūn sur le trône, à la place d'al-Saʿīd.

Pendant ce temps, au camp des Francs, les fils de Šīḥa, Ṭuwayrid et Nuwayrid, ont tout observé. Ils savent que ce n'est pas le corps de Šalāmiš qui a été envoyé aux musulmans. Ṭuwayrid envoie son frère prévenir al-Saʿīd, mais sans que les émirs le sachent. Ils égorgent dix rois francs, la nuit, si bien qu'entre les combats contre Aḥmad al-ʿAzīz et les meurtres la nuit, les Francs sont de plus en plus effrayés. Craignant que les *fidāwīyeh* ne tentent de délivrer Šalāmiš, on l'envoie par bateau, à la forteresse al-Ṣafra. On suggère au *babb* Būluṣ de partir avec le reste des soldats à Ǧazāyir al-Zaʿfarān et d'y rassembler l'armée pour repartir en campagne. Un des fils de Šīḥa se rend en secret dans Ṣūr, et apprend les nouvelles de l'armée et de Šalāmiš. Il prévient al-Saʿīd qui décide de raser Ṣūr. Il écrit à ʿAlī Būǧī d'amener la flotte d'Alexandrie, et il demande à Ǧulquš de libérer son frère. Ǧulquš demande qu'on lui donne un navire et un capitaine rusé et il part avec ses frères pour la forteresse al-Ṣafra, après avoir maquillé le navire à la manière de Ǧazāyir al-Zaʿfarān. Pendant ce temps, al-Saʿīd s'y rend avec la flotte.

Les musulmans prennent le port. Puis arrivent la flotte des fils de ʿArnūs et celle de Brousse.

[La mort d'al-Saʿīd] (fol. 16r.)

Qalawūn fait encore des siennes et il est mis aux fers dans un bateau. Pendant ce temps, les fils de Šīḥa sont à la recherche de Šalāmiš. Ils rencontrent un navire venant d'Andalousie et commandé par le capitaine Ḥamqān, lui aussi parti à la recherche de Šalāmiš, à la demande de ʿAbd al-Salām roi d'al-Andalus. Il s'approche de la forteresse et les gens croient qu'il s'agit d'un bateau franc apportant des prisonniers. Il s'empare de la forteresse et délivre Šalāmiš. On envoie la nouvelle à al-Saʿīd qui jette son armée dans la bataille et met en déroute les Francs. Šalāmiš demande des nouvelles de Qalawūn et on lui apprend qu'il a été mis aux fers. Il le fait délivrer. Mais, de retour au Caire, après avoir fait pendre tous les prisonniers aux mâts des bateaux, il se fait empoisonner par Qalawūn qui paie une servante pour le faire. Al-Saʿīd fait jurer l'allégeance à Šalāmiš qui devient roi (al-ʿĀdil). Il suspecte Qalawūn et le fait venir, mais celui-ci jure par Dieu qu'il n'y est pour rien. Al-Saʿīd, souffrant, demande à partir pour Damas, mais il décède en arrivant.

[La chevauchée du *qān* Sarğīl] (fol. 23v.)

Pendant ce temps, au pays des *ʿağam*, le *qān* Sarğīl apprend la nouvelle de la mort d'al-Saʿīd. Bientôt la décision est prise de partir en campagne contre l'Islam. L'armée se dirige vers Alep. Prévenu, Šalāmiš réunit son armée, prévient les fils de ʿArnūs et laisse le trône à Tāğ al-Dīn. Après plusieurs jours de combats singuliers, Šalāmiš affronte le *qān* qui s'apprête à fuir lorsque l'armée de Zandār roi du Daylam, arrive à la rescousse, et avec lui un brigand qui se nomme Dīwār. Le lendemain, Šalāmiš se bat contre Dīwār qui le fait prisonnier. Les *ʿağam* montrent la tête coupée de Šalāmiš à l'armée musulmane. Šāhīn demande à Qalawūn de prendre la place du roi. Il ordonne qu'on ramène la tête de Šalāmīš, et c'est Ğulquš qui se déguise en soldat *ʿağamī* et part pour le camp ennemi. Il enlève un vizir du *qān*, Šanfīr et lui promet la vie sauve s'il lui dit où se trouve Šalāmiš. Le vizir lui dit qu'il a été mis en prison dans une forteresse (Baškā), et que la tête était celle d'un soldat.

Ğulquš prévient les *fidāwīyeh* qui montent une expédition pour le sauver, alors que Qalawūn ignore tout. Ils écrivent une lettre à la reine Bīğāna, femme de ʿArnūs et au Šāh Malik Ibn *al-qān* Bahramān pour qu'ils envoient une armée les rejoindre à la forteresse. Arrivés là, l'armée étant déguisée en soldats de Tūrīz, et Ğulquš ayant écrit une lettre de la part du *qān* pour qu'on lui remette Šalāmiš, on leur ouvre les portes ; ils massacrent les gens de la forteresse et délivrent Šalāmiš. Ils en profitent pour faire le sac d'Ispahan, et retournent auprès de l'armée musulmane. Šalāmiš étant de retour, il se bat contre le *qān* et le fait prisonnier, au grand dam de Qalawūn. L'armée *ʿağamī* est mise en déroute, et Šalāmiš décide d'envoyer le *qān* dans la prison d'Alep. De retour au Caire, il donne l'ordre de raser toutes les églises et les monastères et de tuer les prêtres et les moines ; il envoie son cousin Aḥmad al-ʿAzīz s'en charger dans les royaumes de la côte.

[La fausse conversion du roi d'al-Buġdān et la chevauchée de Kund Farūn] (fol. 38r.)

Un jour, des nouvelles arrivent d'Alexandrie : le roi d'al-Buġdān demande la permission de se rendre à Jérusalem avec sa famille. Il est reçu au Caire par le roi, et distribue des largesses au Caire, puis partout en route pour Jérusalem. Là, il visite la mosquée al-Aqṣā et se convertit ainsi que toute sa famille. Šalāmiš le fait venir au Caire où il le nomme vizir. Il se fait bien voir du peuple, des pauvres, en distribuant de l'argent. En fait, sa conversion est feinte. Ayant appris que Šalāmiš avait fait détruire les lieux de cultes chrétiens, il a réuni des rois chrétiens et fomenté un complot pour se débarrasser de Šalāmiš. Il donne du poison à sa femme et lui

explique comment faire pour empoisonner le roi. Mais il ne sait pas qu'elle s'est véritablement convertie, et elle se rend au harem de Šalāmiš et demande à le voir. La reine écrit à son époux au *dīwān* et il va la rejoindre. La femme du roi franc lui raconte toute l'affaire. Il fait venir le roi et le confond devant le conseil avec le témoignage de sa femme. Il fait crucifier le roi et sa suite, et fait entrer sa femme dans son harem. Les espions des rois chrétiens ont suivi toute l'affaire et préviennent le Kund Farūn qui lève l'armée et se rend à Antioche, dont il reconstruit les murailles et les fortifications. Le gouverneur d'Alep prévient Šalāmiš. Ǧulquš part en éclaireur avec ses frères, tandis que Šalāmīš réunit l'armée et part pour Alep. L'armée franque est déjà en route et la bataille s'engage sans préambule. Pendant le combat, Šalāmīš reconnaît trois serviteurs de Ǧawān qui se battent pour l'Islam. Il les fait arrêter et, le soir, leur demande pourquoi il se battent avec lui. Ils répondent qu'ils se sont convertis. Šalāmiš les suspecte et demande secrètement à Ibrāhīm de tester leur conversion. Ils sont persuadés qu'elle est feinte. Ibrāhīm les espionne et, un soir, il les voit qui tentent d'entrer dans le pavillon de Šalāmiš. Il les arrête et Šalāmiš les fait mettre à mort.

Explications : les rois francs les ont fait venir et ont monté ce plan avec eux. Lorsqu'ils apprennent la nouvelle de leur mise à mort, ils se demandent comment faire pour se débarrasser de Šalāmiš. Un dignitaire leur dit de ne pas se faire de souci car il peut le leur amener. En fait, il s'agit de Ǧulquš qui, avec ses frères, a infiltré le camp ennemi. Muḥammad Sābiq drogue Šalāmiš et le conduit au camp ennemi. Il le réveille et lui fait croire qu'il est un ministre du Kund Farūn et qu'il l'a enlevé.

[183] (172)

Il se fait reconnaître et lui explique son plan : il va le livrer à Farūn, mais il le fera mettre en prison, puis le délivrera et ouvrira les portes de la ville. Puis il fait prévenir Ibrāhīm, et la ville est mise à sac. Šalāmiš veut poursuivre la campagne en marchant sur Rome. Qalawūn lui demande pourquoi, car il n'en voit pas la nécessité. Šalāmiš se jette une fois encore sur lui pour le tuer, mais Šāhīn et Ibrāhīm s'interposent. Il fait venir la flotte d'Alexandrie, mais voici qu'arrivent les bateaux d'Andalousie, menés par le capitaine Ḥamqān. Ce dernier se plaint que l'Andalousie a été attaquée par quatre rois chrétiens, et que ʿAbd al-Salām a dû fuir.

Šalāmiš fait prévenir les fils de ʿArnūs et embarque avec l'armée pour l'Andalousie, sur la flotte de ʿAlī Būǧī. Après avoir pris le port, l'armée musulmane installe le camp et les Francs ferment les portes de la ville. Mais une partie de la

flotte s'est déguisée en flotte chrétienne et la ville les accueille, si bien que, entrés dans la place, ils coupent la tête aux quatre rois et mettent les Francs en déroute. Šalāmiš les poursuit pour tous les exterminer. Il repart au Caire, après avoir réinstallé ʿAbd al-Salām sur le trône d'Andalousie.

[La libération du *qān* Sarğīl] (fol. 8r.)

Un jour, au *dīwān*, Šalāmiš reçoit la nouvelle de Damas que la femme du *qān* Sarğīl s'est présentée au gouverneur avec son fils et ses deux filles, demandant la permission de se rendre au Caire pour voir le roi. Šalāmiš la reçoit et elle plaide en faveur de la libération de son mari. Comme il refuse, elle fait le tour des vizirs qui plaident pour lui, mais il s'obstine. Elle s'adresse à Qalawūn qui plaide pour lui, et là, Šalāmiš accepte : Qalawūn les accompagnera à Alep, avec une lettre du roi pour faire libérer Sarğīl. Il complote toujours la mort de Šalāmiš avec Fāris al-Armanī. Pendant ce temps, comme c'est la crue du Nil, on plante les pavillons à Ğīzeh pour faire la fête. Fāris al-Armanī et Baylabān forment le projet de tuer le roi, mais un eunuque du palais les entend et va prévenir Šalāmiš. Pendant la parade, Fāris al-Armanī et Baylabān tentent de le tuer, mais Ibrāhīm et Saʿd veillent et les arrêtent. Le roi convoque le conseil et on leur coupe la tête. On envoie les têtes à Qalawūn, à Alep. Ce dernier fait délivrer Sarğīl et l'envoie chez lui avec sa famille, puis il rentre au Caire. Là, encore une fois, il dit ne rien savoir de l'affaire. Šalāmiš lui dit de reprendre sa place au *dīwān*.

[Takhīl et Tāğ Fīl] (fol. 13v.)

Šalāmiš reçoit cinq soldats *ʿağam* avec une lettre du Šāh Malik Ibn *al-qān* Bahramān : deux rois mages mazdéens, Takhīl et Tāğ Fīl, ont envahi le Ḫurāsān. Lui-même a pris les armes et a conquis Ispahan, mais il est à présent en lutte contre les deux rois et il demande à Šalāmiš de l'aider. Ce dernier lève une armée. Il rejoint le Ḫurasān et les armées s'affrontent. Après plusieurs jours de combats singuliers, al-Šāh Malik descend sur le champ de bataille, et tue, coup sur coup, Takhīl et Tāğ Fīl. Voyant cela, Šalāmiš envoie l'armée à l'attaque, et la ville est prise, l'armée des mages mise en déroute. Šalāmiš met al-Šāh Malik sur le trône du Ḫurasān et s'en retourne au Caire.

[Maʿrūf Abū Ṭabar Ibn ʿArnūs] (fol. 20r.)

(Cet épisode qui semble ne pas appartenir pas à la recension de Damas. L'histoire de Maʿrūf Ibn ʿArnūs et de sa mère, a déjà fait l'objet d'un récit différent. Voir fascicule 123.).

On revient à l'histoire de Maʿrūf Abū Ṭabar Ibn ʿArnūs et sa femme, al-Mayyāsa bint al-Muhalab, prisonnière, et son arrivée à la recherche de sa femme, à Ġulf al-Ğawānī et Ṣūrdīn al-ʿAẓmā[57].

On rappelle le mariage de ʿArnūs avec Salmā al-Biqāʿīya et l'arrivée de son oncle à elle, pendant le mariage, le *muqaddam* Damm Ibn Šarr al-Ḥuṣūn qui avait blessé ʿArnūs. Le problème est que Salmā était promise à son cousin, Ḥassān al-Biqāʿī, parti en pays francs pour réunir l'argent de la dot pendant plusieurs années. A son retour, sa mère lui apprend qu'elle a épousé ʿArnūs. Il jure de la tuer, mais un lieutenant de la forteresse part la prévenir du danger. Salmā s'enfuit, déguisée en nonne et part pour Rome, puis se réfugie dans un couvent, dont la supérieure est Marīna, femme de Dāhīyat al-Rūm qui avait attaqué l'Islam sous Baybarṣ. Après la mort de son époux, elle s'était retirée dans le couvent avec son fils. Là, le fils de Salmā devient proche du fils de la supérieure et de Dāhīyat al-Rūm (Martūmīn) et lorsque l'on propose à Martūmīn de devenir *babb* de la région, il accepte à condition que Maʿrūf soit son vizir. Salmā se plaint qu'elle a la nostalgie du pays et voudrait bien retourner voir ce qui s'y passe. Un jour ils reçoivent la visite du vizir du *babb* de Rome qui leur réclame le tribut annuel. Maʿrūf (que l'on appelle ʿAbd al-Masīḥ Abū Ṭabar) propose à Martūmīn de le débarrasser du *babb* de Rome, Falakna, et de le mettre sur son trône, en échange de quoi il désire partir pour visiter Jérusalem. Maʿrūf lève une armée, part pour Rome, tue Falakna, prend Rome, dont Martūmīn devient le roi. Maʿrūf part pour Iskandarūn et, de là, se rend à la forteresse de Ṣahyūn. Les *fidāwīyeh* l'accueillent et le font sultan des forteresses. Ils disent qu'il doit se marier et lui choisissent une femme : Mayyāsa, fille d'al-Muhallab. Nuit de noces. Pendant ce temps, Martūmīn ayant appris la nouvelle de la conversion de Maʿrūf, demande à un *fidāwī* chrétien de le lui ramener. Maʿrūf se rend au Caire pour rendre visite à sa sœur, Maryam al-Ḥamqā, femme de Tuḫtamur. Šalāmiš officialise sa souveraineté sur les Ismaéliens, puis Maʿrūf rend visite à Maryam.]

[57] Peut-être une référence à un épisode entre les fascicules 180 et [181].

[L'enlèvement de Mayyāsa, femme de Maʿrūf] (fol. 27v.)

Šalāmiš apprend que les rois de la côte refusent de payer le tribut annuel. Il envoie Maʿrūf et les *fidāwīyeh* qui rasent les villes qui ne veulent pas payer. Pendant ce temps, al-Ṭūn arrive à Iskandarūn et de là à Ṣahyūn, où il égorge la mère de Maʿrūf et enlève Mayyāsa. On apprend la nouvelle à Maʿrūf qui pense que le coupable est Ḥassān, l'ancien fiancé de Mayyāsa. Il en parle à sa sœur et à Aḥmad ʿAzīz. Mais la nuit, il rêve de son père ʿArnūs qui lui dit de se rendre à Ġulf al-Ğawānī et Ṣūrdīn al-ʿAẓmā. Il part pour Iskandarūn et prend le bateau pour Ġulf al-Ğawānī.

Pendant ce temps, le bateau sur lequel se trouve al-Ṭùn, se dirigeant vers Rome est intercepté par un bateau de Ġulf al-Ğawānī et Ṣūrdīn al-ʿAẓmā car les deux royaumes sont ennemis.

Arrivé à Ġulf, Mayyāsa raconte son histoire au *babb* al-Ṭūdrīn Ibn Aṣṭālūt al-Ġulfī. Or, il se trouve que celui-ci et sa femme se sont convertis en secret à l'Islam. Il met Mayyāsa dans le harem, et fait mettre à mort al-Ṭūn et l'équipage. Arrive Maʿrūf à la recherche de Mayyāsa. Il se fait passer pour un marchand et arrive au *dīwān* avec des cadeaux. Mais, Mayyāsa qui observe le *dīwān* le reconnaît et prévient la femme d'al-Ṭūdrīn qui écrit une lettre qu'elle lui fait porter par un eunuque. Al-Ṭūdrīn se rend au harem et Mayyāsa lui dit que le marchand est Maʿrūf. Al-Ṭūdrīn désire partir en pays d'Islam avec sa femme. Il prétexte un vœu qu'il a fait pour se rendre à Jérusalem, et part pour Alexandrie avec Maʿrūf et Mayyāsa. Arrivés au Caire, al-Ṭūdrīn est reçu par Šalāmiš qui lui donne une charge et le nomme Ṭūd al-Aṭwād.

[La mort d'Aḥmad Šalāmiš al-Malik al ʿĀdil] (fol. 37r.)

Pendant ce temps, Qalawūn complote toujours et fait donner du poison à Šalāmiš par un des médecins. Tāğ al-Dīn fait avaler au médecin son propre poison et il meurt sur l'heure, en même temps que Šalāmiš. Šāhīn convoque le *dīwān* pour faire accepter Tāğ al-Dīn comme successeur, mais Qalawūn arrive avec ses hommes en armes et monte sur le trône. Les dignitaires acceptent le fait accompli et Qalawūn devient sultan. Šāhīn demande la permission de quitter sa charge de Grand Vizir, car il désire se retirer à Damas, où il fait construire une mosquée et un mausolée. Il meurt à Damas ayant fini ses jours au service de Dieu. Qalawūn chasse Tāğ Baḫt et Tāğ al-Dīn qui partent pour Damas. Mais, arrivés à Jérusalem, Tāğ al-Dīn meurt et la reine le fait enterrer là, puis se rend à Damas.

Quant à Qalawūn, il imagine un stratagème pour se débarrasser des émirs dont il craint qu'ils ne veuillent le tuer. Il fait construire une salle en sous-sol, et fait installer des chaises piégées. Il les convoque, les fait asseoir, et fait agir le mécanisme par un mamelouk, et tous les émirs sont tués. Il fait murer la salle qui devient leur tombeau.

[La mort de Qalawūn] (fol. 42r.)

A Damas, Tāğ Baḫt rencontre Ibrāhīm qui est devenu aveugle. Il l'emmène avec lui au Caire. Alors que Qalawūn se rend à la mosquée, il demande à Tāğ Baḫt de le placer sur son chemin lorsqu'il passera. Il lui bloque le passage et Qalawūn le frappe au visage. Par la grâce de Dieu, la vue est rendue à Ibrāhīm alors que le sang coule sur sa joue. Il jette Qalawūn de son cheval. Ḫalīl, le fils de Qalawūn (mais aussi « fils » d'Ibrāhīm), prend parti pour Ibrāhīm qu'il emmène dans son palais. Au *dīwān* on s'apprête à mettre Qalawūn à mort, mais il meurt de peur. On l'enterre et on place de grosses pierres sur sa tombe. On propose le trône à Ḫalīl qui le refuse, et c'est son fils, Muḥammad al-Nāṣir qui devient sultan. Il demande à Ibrāhīm de le servir, mais celui-ci a juré de ne servir personne après Baybarṣ. Il repart pour Damas avec la reine qui meurt en chemin et que l'on enterre auprès de son fils Tāğ al-Dīn. Ibrāhīm retourne à Damas où il sert Dieu auprès du *šayḫ* Raslān, et où il meurt. On l'enterre avec les objets ayant appartenu à Maʿrūf.

Au Caire, le roi apprend que les rois de la côte refusent de payer le tribut. Il lève l'armée et part prendre toutes les villes de la côte. Il revient au Caire. Là son père Ḫalīl meurt, ainsi que sa sœur Fitna (femme d'al-Saʿīd). Lui-même continue de régner jusqu'à sa mort.

Fin de la Sīra.

ANNEXE 2

Fascicules doubles

Collection Francis Guinle

Ces fascicules proviennent de séquences de mains différentes. Leur numérotation varie donc selon le manuscrit original dans lequel ils s'inséraient à l'origine. L'ordre choisi ici est celui des fascicules IFEAD auxquels leur contenu correspond. Parfois ces fascicules portent plusieurs numéros, et il est difficile de savoir qu'elle était la numérotation d'origine. Chaque *ḥakawātī* reconstitue l'histoire à partir de livrets disparates, et il est ainsi amené à numéroter différemment les fascicules. Lorsque deux numéros apparaissent sur le livret, je note le second entre parenthèses.

8

Main : divers (même main que le fascicule IFEAD 94)

Le martyr de Ǧamr

Correspond au fascicule 12

9

Main : divers (même main que le fascicule 9 et que IFEAD 94)

Suite du précédent.

10

Main : divers (même main que les fascicules 8 et 9 et que IFEAD 94)

Suite du précédent.

115 (135)

Main C2

Le fascicule commence au moment de la nuit de noces de ʿArnūs et al-ʿAṣmīra. Cette dernière lui donne un fils, Mīrūniš. ʿArnūs rentre à Alexandrie avec elle, mais elle disparaît sur le bateau.

Il semble que cela corresponde à l'épisode de la disparition d'al-Ranqīs. (voir IFEAD 94). A la page 4, al-Ranqīs est mentionnée à la place d'al-ʿAṣmīra. Le nom du magicien est également différent, ici il s'agit d'Aṣṭālūt, au lieu d'Armānīya. Le fascicule IFEAD 94 étant défectueux, ce livret permet de combler une lacune.

La ruse de Šīḥa consiste à faire entrer les musulmans dans la ville dite imprenable. Il ouvre les portes et la bataille commence. Al-Kund Farūn tente de s'échapper, mais Ismāʿīl le rattrape. Al-Ranqīs parle en faveur de son père et Baybarṣ fait signe à ʿArnūs de plaider pour lui. Il est gracié, avec un tribut annuel à payer à Baybarṣ. Al-Ranqīs est invitée à partir sur le vaisseau de Abū ʿAlī et à se rendre au Caire auprès de la reine Tāğ Baḫt. Mais voici qu'elle disparaît.

135 (112)

Main C2 plus une autre main non identifiée.

Histoire de Maṣlabūn

Correspond au fascicule IFEAD 105. Etant donné qu'il y a un trou entre 104 et 105, et que ce fascicule est de deux mains différentes, dont majoritairement C2, il comble en partie le trou.

130

Les premières pages sont d'une main différente du reste, et portent le numéro 108. Ensuite, le numéro 109. Mais sur la couverture c'est le numéro 130. Main C2 pour la seconde partie du fascicule

Ğawān a enlevé le fils de Baybarṣ (Šalāmiš), et il essaie de le fourguer à un roi de la côte, mais ils refusent tous. Il décide de se rendre à Constantinople.

Correspond aux fasciculex 118 et 119 IFEAD. Le nom du *babb* est différent, il s'agit de Dùmār, au lieu de Māryūs), et l'île s'appelle Murğān, au lieu de Fīnīsīya.

129

Main C1

Episode de la mort du *babb* al-Ṭāwūs : récit du patriarche Tamṯīl (en fait Šīḥa) au *dīwān* de Baybarṣ, il apporte la tête du *babb*, l'argent et les quatorze vizirs.

Les noms changent, par exemple l'identité du patriarche et le nom du monastère.

Correspond au fascicule 121 de l'IFEAD

131 (132)

Main : Divers

Annonce les épisodes :

- al-Malik al-Ṭāwūs
- Bābrīn
- ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī
- ʿAbd al-Raḥman Qaṭāʿiš

Correspond aux fascicules 120-121-122 de l'IFEAD.

Le récit commence lorsque Abū ʿAlī al-Baṭarnī amène ʿĀṣim au Caire.

138

Main C2

Le récit commence au moment où Ismāʿīl se plaint au roi de l'attitude de Badr al-Ġafīr qui a envoyé ʿArnūs et Qaṭlūniğ à Basandīd. Il s'agit de l'aventure avec al-ʿAṣmīra, la chevauchée d'al-ʿAṣmīr et le mariage de Ṭuwayrid.

Correspond au fascicule IFEAD 126

140

Main C1

Le fascicule commence en pleine bataille, sur le chant du vizir Šāhīn.

Ğawān décide un repli stratégique sur Hama, puis Alep. Il est alors question de la magicienne Maṭğarīna, puis du mariage de Ṭuwayrid avec al-ʿAṣmīra

Correspond au fascicule 126 (et 127)

131

Main C2

Episode de Yatmūrid, fils de ʿArnūs.

Le fasicule commence lorsque Yatmūrid accueille ʿArnūs et les autres dans un palais.

Correspond à IFEAD 132-133

161

Main C1

Rivalité entre Iskandarūn, fils de Šāhīn et Ṭūfrīn, fils d'Aydamur

Correspond à IFEAD 137

171

Main C1

Episode de la chute de Ṣūr

Correspond à IFEAD 142

149 (re-numéroté 133)

Main C2

Episode de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī. Commence au moment où Faḍl enlève ʿArnūs et Ibrāhīm :

Correspond au fascicule IFEAD 144

177

Main C1

Episode de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī

Le récit commence alors que Faḍl vient de manger du raisin et se retrouve drogué

Correspond à IFEAD 145B

139

Main : divers

Histoire de la bague magique de ʿAlī Bazdaġān

Le fascicule commence alors que ʿAlī a donné la bague à Baybarṣ (en fait il s'agit d'une copie, il a gardé la vraie bague)

Correspond au fascicule IFEAD 149B

188

Main C1

Correspond à l'épisode de ʿAlī Bazdaġān et la bague magique. Le récit commence lorsque ʿAlī est à Damas et va affronter ʿAwakil, il demande au génie de pendre le *ḫanātī* à la porte du Ḫān.

Correspond à IFEAD 149B

Fascicules doubles

IFEAD

Les fascicules appartiennent à des mains différentes. Ils sont classés dans l'ordre des fascicules IFEAD qui correspondent à leur contenu.

136

Main C2

Enlèvement de Ṣafā' al-Wudd

L'histoire commence ici au moment où le fils d'al-Burṭuquš, al-Arqaš, vient d'enlever Ṣafā' al-Wudd, et l'a conduite à Rome, auprès de Dūfuš. Il demande ensuite à al-Arqaš de lui ramener ʿArnūs. Histoire d'Ibrāhīm au pays des *ʿağam*. Libération de Ṣafā' al-Wudd.

Correspond au fascicule IFEAD 124

170

Main C2

(Aussi numéroté 151)

Episode de l'aliénation d'Ibrāhīm au sujet de Maryam al-Ḥamqā, promise, puis femme de Tuḫtamur. L'histoire ici commence au moment où Šīḥa réconcilie les *fidāwīyeh* et Ibrāhīm, et qu'ils quittent le Caire, alors que sa mère, al-Šamṭa y arrive.

Les deux Magiciens Kišyār et Mihyār

Ibrāhīm Sultan de ʿIwağ Bābil

Le fascicule se termine au moment où ʿArnūs et Baybarṣ sont partis à la recherche d'Ibrāhīm, au pays des *ʿağam.*

Correspond aux fascicules IFEA 131-132

195

Main C2

Episode de Dāhīyat al-Rūm. Le texte commence au moment où ʿArnūs descend sur le champ de bataille pour se battre contre Dāhīyat al-Rūm. Il se termine au même endroit que IFEAD 152B

Correspond au fascicule IFEAD 152B

151

Main : Divers

Fin de l'épisode de ʿAfrūna et de Dahā' al-Rūm. Dāhayat al-Rūm, lorsque Šams al-Dīn Ibn al-Harim devenu sultan des forteresses à la place de Šīḥa a une vision et rend le sultanat à Šīḥa. Ensuite, histoire de Zanbīq.

Le fascicule s'arrête un peu avant la fin de l'épisode.

Correspond à IFEAD 153A

206

Main C2

Il s'agit de l'épisode de l'enlèvement de Baybarṣ qui est conduit prisonnier à Rome, auprès de Dūfuš, pendant que Baybarṣ al-Ṭabarsī occupe le sultanat au Caire. Dūfuš et Ǧawān sont aidés dans leur entreprise par un magicien : Šùm. Puis conversion de Tamīm, le magicien.

Le fascicule se termine au moment où Badr ayant pu franchir les lignes ennemies, grâce à la magie de Tamīm, entre au *dīwān* du Caire et apporte la lettre et la nouvelle de la libération de Baybarṣ.

Correspond au fascicule IFEAD 155D

181 / 182

Le fascicule porte ces deux numéros. Cependant, on note un autre numéro en toutes lettres : 159

La main semble différente du précédent bien que le carnet et le papier soient identiques.

Il s'agit de l'épisode intitulé « *dīwān* de la bague révélatrice » (*al-Kafš*) que Baybarṣ utilise contre le sabre magique de l'Eglise de Marie à Damas, que possède Martīn.

Le fascicule commence au moment où Tāğ Nās aide Baybarṣ à trouver la bague. L'épisode terminé, le fascicule continue avec l'histoire de la ville de Šamsīn et Qamrīn.

Le fascicule 159 IFEAD se termine au folio 47 de ce fascicule, au moment où la magicienne va « créer » les deux soleils et les deux lunes.

Le fascicule 160 IFEAD change de main et il y a un trou qui peut être comblé ici à partir du folio 47.

Lorsque la magicienne arrive au trésor, les gardiens lui disent que ce trésor doit revenir à Baybarṣ. Elle promet qu'elle lui remettra le trésor lorsqu'en son temps, Baybarṣ apparaîtra. Les gardiens acceptent de le lui donner. Rentrée chez elle, elle construit un mur entre deux montagnes et accroche les joyaux pour qu'ils donnent l'impression d'un soliel et d'une lune. La magicienne a une fille, Bahā' al-Nūr que Dieu a rappelée à lui. Les dignitaires lui demande pourquoi elle l'a laissée mourir. Elle entre dans sa salle magique et tente, sans succès, de faire revenir sa fille. Elle demande aux génies de lui amener une fille qui lui ressemble.

Ici on peut reprendre l'histoire dans le fascicule 160 IFEAD.

Folio 62 : fin de l'épisode. Retour de Baybarṣ au Caire. Puis il est question de la reine Murğāna, fille du *babb* Marṭīn al-Abraš, et de Ṭūfrīn (dans le fascicule 160 IFEAD il s'agit d'Amīlyā) et de leur mariage. On enchaîne sur l'épisode de Marzūq al-Hindī. Le fascicule se termine au moment où Saʿd sauve Baybarṣ en coupant la tête de Hindī Šár.

Correspond aux fascicules IFEAD 159-160

108

Main D. Même main que le fascicule IFEAD 94 et les fascicules 8-9-10 de la collection Francis Guinle.

Episode De la prise d'Antioche. L'histoire commence au moment où les émirs (dont Qalawūn) ont décidé de deserter. Le roi donne un firman à Ibrāhīm pour arrêter les émirs, et il le vend à Manṣūr al-ʿUqāb. Finalement la ville est prise et rasée.

Episode de la reconstruction d'Antioche par le *babb* Qarṣanṭīn, puis sa campagne contre l'Islam.

Libération d'Alfrad Mākūl (folio 36, comble le manque du manuscrit IFEAD, folio 57)

Episode de Darāwandīn et du Šāh ʿAbdīn : cet épisode ne figure pas dans le manuscrit de l'IFEAD. En revanche, on le retrouve dans un autre double, d'une main différente : voir ci-dessous, 163.

Correspond en partie à IFEAD 162

163

Main : Divers

Histoire de Manṣūr al-ʿUqāb à Darāwandīn. Voir le fascicule double 108.

Commence au moment où Manṣūr al-ʿUqāb demande au parfumier à combien de jours il se trouve de la ville.

Le début, l'épisode de Manṣūr al-ʿUqāb à Darāwandīn est absent du manuscrit de l'IFEAD, en revanche, on le retrouve dans le manuscrit double 108, d'une autre main. Cet épisode s'inscrit entre la prise d'Antioche après sa reconstruction par le *babb* Qarṣanṭīn, et le rétablissement d'Alfrad Mākūl comme *babb* d'Antioche, et l'épisode de l'enlèvement de Baybarṣ, transporté à Yānisa.

Correspond en partie à IFEAD 163

164

Main : Divers

Suite du double précédent, 163

Il s'agit de l'épisode où on a enlevé Baybarṣ qui se trouve prisonnier d'un patriarche dans le pays aux quarante monastères, Yānisa. Le texte commence au moment où Šīḥa se trouve à Yānisa, déguisé en prêtre désirant visiter les monastères. Il est accueilli par le Maṭrān Abū Dāhīya. Il se fait passer pour lui, puis pour le patriarche.

Changement de main 4 feuillets avant la fin du fascicule, au moment du retour de Baybarṣ à Alexandrie.

Retour au Caire. Là, Baybarṣ reçoit un message d'Alep, confronté à l'armée francque, dirigée par le roi de la ville de Kīklūn. Le roi part en campagne, et arrive devant Alep. Il envoie Ibrāhīm en ambassade.

Correspond à IFEAD 163-164

Dans le fascicule IFEAD 163, il manque les folios 14-23, récupérables ici.

166

Main C1

Il s'agit de la dernière tentative de Halawūn contre l'Islam. L'histoire commence au moment où Halawūn envoie le Šāh Šāhīn al-Daylamī sur le champ de bataille. Baybarṣ a été rendu aveugle par les mages. Malgré cela, il a pu tuer Šāhīn al-Daylamī, et s'est enfui avec Ibrāhīm et Saʿd vers Alep, puis Damas où il va tenter de retrouver la vue. Là, un médecin prévient Ibrāhīm que c'est le fait d'un magicien, et qu'il faudra tuer ce magicien pour que le roi retrouve la vue. Baybarṣ se fait porter à la mosquée des Omeyyades, auprès de Yaḥyā, et là, apparaît al-Ḫiḍr qui le guérit. Bataille contre le magicien, puis capture de Halawūn, puis sa mise à mort.

Le vizir Saqalanṭās, vizir de Halawūn puis d'Abrā pousse ce dernier à la révolte contre Baybarṣ, mais il est vite mis fin à ses intrigues. Retour de Baybarṣ au Caire. Fin de l'épisode folio 49. Changement de main.

On enchaîne sur l'épisode de la mort de l'Empereur Frīdīrīk. Dūfuš part en guerre. Ambassade d'Ibrāhīm. Le fascicule se termine pendant la bataille, et le chant d'Ibrāhīm.

Correspond aux fascicules IFEAD 165-166

233

Main C2

Episode de Ǧawān et Rūmān al-Azraq.

L'histoire commence après la mort de ʿArnūs, au moment où le roi, à Ṣūr, fait venir al-Baṭarnī et sa flotte pour le conduire avec l'armée à Gênes. A Gênes, ambassade d'Ibrāhīm. Bataille et arrivée des quatre fils de ʿArnūs. (Ici, le chevalier franc qui descend sur le champ de bataille se nomme ʿAbd al-Ṣalīb, alors qu'il se nomme Diksūn dans le fascicule IFEAD où il est présenté come un chevalier anglais). Fin de l'épisode et début de l'épisode suivant : « al-Amīr Ṣamṣām al-Ḥabašī ».

Correspond aux fascicules IFEAD 168-169

234

Main C2

Continuation directe de 233

Suite de l'épisode « al-Amīr Ṣamṣām al-Ḥabašī ». Le fascicule se termine sur le tour que joue la magicienne Tāğ Maryūn à Ibrāhīm, un peu avant la fin du fascicule IFEAD 169.

Correspond à IFEAD 169

ANNEXE 3

Tableau des épisodes

Je reprends, entre crochets, les titres ajoutés par les éditeurs de la recension de Damas, Georges Bohas et Katia Zakharia. Lorsque j'ai moi-même ajouté des titres, je le signale dans la cellule correspondante. A partir du troisième volume, il semble que les éditeurs ont décidé de ne plus intervenir. Cependant, compte tenu du fait que certaines mains ne donnent aucun titre, alors que d'autres les multiplient, il me paraît raisonnable d'en ajouter pour une meilleure lisibilité du manuscrit. En conséquence, tous les titres entre crochets après le fascicule 29 sont les miens. Les titres donnés sont parfois « raccourcis » à l'essentiel du contenu du *dīwān*. On trouvera les titres arabes qui apparaissent effectivement dans le manuscrit dans cette même annexe, après ce tableau.

La première colonne numérote les épisodes. La deuxième donne le numéro du fascicule qui correspond aux épisodes. La troisième colonne contient le cycle principal auquel l'épisode en question est rattaché. Enfin la dernière colonne propose des liens avec d'autres cycles.

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
1	1	[Le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb]	Quête du héros	Maḥmūd/Baybarṣ
2	1	[Les vicissitudes de ʿAlī Āġā al-Warrāq]	Quête du héros	Maḥmūd/Baybarṣ
3	1	[La quête de ʿAlī Āġā al-Warrāq]	Quête du héros	Maḥmūd/Baybarṣ
4	1	[Le mamelouk malade du Hammam de Brousse]	Quête du héros	Maḥmūd/Baybarṣ
5	2	[Le voyage à Damas]	Les vicissitudes du héros	Maḥmūd/Baybarṣ. Alliances. Prédiction
6	2	[Maḥmūd au *maristān*]	Les vicissitudes du héros	Maḥmūd/Baybarṣ. Baybarṣ redresseur de

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
				torts
7	2	[Maḥmūd chez Aḥmad Bášā]	Les vicissitudes du héros	Maḥmūd/Baybarṣ. Le Monde du Secret
8	3	[*Sīrat* Maḥmūd]	Les vicissitudes du héros	Maḥmūd/Baybarṣ. Enlèvements (oncles)
9	3	[Baybarṣ, le *litt*, et l'arbalète]	Initiation du héros	Maḥmūd/Baybarṣ. Baybarṣ redresseur de torts
10	3	[Baybarṣ et l'arbalète à jalets]	Initiation du héros	Maḥmūd/Baybarṣ. Baybarṣ redresseur de torts
11	4	Baybarṣ et les joueurs de *ḥakam*	Initiation du héros	Itinéraire de Baybarṣ
12	4	Aḥmad Āġā	Initiation du héros	Itinéraire de Baybarṣ. Baybarṣ redresseur de torts
13	4	Baybarṣ et Maḥmūd le lutteur	Initiation du héros	Itinéraire de Baybarṣ
14	4	Baybarṣ tue al-ʿArand, palefrenier du gouverneur de Damas	Initiation du héros	Itinéraire de Baybarṣ. Baybarṣ redresseur de torts
15	4	Baybarṣ et ʻĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī	Initiation du héros	Baybarṣ et les ismaéliens
16	5	Baybarṣ et le *babb* Sarğawīl al-Mahrī	Initiation du héros	Baybarṣ et les Francs. Baybarṣ redresseur de torts Baybarṣ et les *fidāwīyeh*
17	6	[La ruse du gouverneur de Damas, et le voyage de Baybarṣ en Egypte]	Initiation du héros	Trahison. Ennemis de Baybarṣ. Ibrāhīm Les méfaits de Ğawān
18	7	[Origines et filiation du *qāḍī* Ğawān]	Vicissitudes de l'antagoniste	Itinéraires de Ğawān, Šīḥa, Baybarṣ. Prédiction.
19	8	ʿUṯmān Ibn al-Ḥublā	Cycle ʿUṯmān Vicissitudes et initiation	Itinérairede Baybarṣ
20	8	[ʿUṯmān se repent]	Cycle ʿUṯmān Vicissitudes et initiation	Itinéraire de Baybarṣ
21	8	[La Sucrerie de Banhā al-	Montée en puissance	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
		ʿAsal]	de Baybarṣ	Baybarṣ
22		[Le Pavillon royal]	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
23	9	[Baybarṣ à la caserne]	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
24	9	[Baybarṣ encafetané]	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
25	9	Le palais de Bādīs	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
26	11	[Le *sūq* de Baybarṣ]	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
27	11	Baybarṣ *wālī* du Caire	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
28	11	Al-Maḥalla et Ḫiḍr al-Baḥīrī	Montée en puissance de Baybarṣ	Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ. Baybarṣ et les bédouins
29	12	Le martyr du *muqaddam* Ǧamr	La succession à la souveraineté sur les forteresses	Maʿrūf. Šīḥa
30	13	Baybarṣ écuyer de droite et de gauche	Montée en puissance de Baybarṣ	Trahison (Ǧawān). Cycle ʿUṯmān/ Itinéraire Baybarṣ
31	13	Antioche et le *babb* Alfrad Mākūl	Les Francs contre l'Islam. Conquête d'Antioche	Ambassades. Le Chevalier Sans Nom. Conquête d'une ville francque
32	14	Baybarṣ s'affrère avec Maʿrūf et les *fidāwīyeh*	Baybarṣ et les *fidāwīyeh*	Alliances. Trahisons
33	15	La chute de Jérusalem	Cycle Francs contre l'Islam. Conquête de Jérusalem	Conquête d'une ville francque. Baybarṣ et les émirs
34	16	Baybarṣ s'affrère à la maison de Šākir	Baybarṣ et les *fidāwīyeh*	Alliances
35	16	Le *qān* Halawūn	Cycle *ʿaǧamī* contre l'Islam.	Cycle Halawūn
36	17	La reine Maryam al-Zunnārīya	Cycle Maʿrūf	La succession à la souveraineté sur les forteresses. Maʿrūf, Šīḥa. Enlèvements d'épouses de musulman
37	18	Maʿrūf prisonnier en Catalogne	Cycle Maʿrūf	La succession à la souveraineté sur les forteresses. Maʿrūf, Šīḥa.

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
38	19	Muḥammad Āġā al-Daylamī	Cycle *ʿağamī* Cycle Halawūn	Cycle Halawūn
39	19	Baybarṣ et Šīḥa à Gênes	Prédiction. Alliance	Itinéraires Baybarṣ, Šīḥa, Ğawān
40	20	La mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	Succession	Baybarṣ, les émirs et le pouvoir vicisitudes de Baybarṣ
41	21	Le roi ʿĪsā Ġāzī	Succession	Baybarṣ, les émirs et le pouvoir vicisitudes de Baybarṣ
42	21	Le martyr du roi Ġāzī	Succession	Baybarṣ, les émirs et le pouvoir vicisitudes de Baybarṣ
43	22B	[Al-Malik al-Ašraf] (ajouté par moi)	Succession	Baybarṣ, les émirs et le pouvoir vicisitudes de Baybarṣ
44	22B	Al-Malik al-Muʿizz Aybak	Succession	Baybarṣ, les émirs et le pouvoir vicisitudes de Baybarṣ
45	26	La Conquête d'al-ʿArīš	Cycle Francs contre l'Islam. Conquête d'al-ʿArīš	Conquête d'une ville francque. Baybarṣ et les émirs. Le Chevalier Sans Nom
46	27	[Faḫr al-Dīn] (ajouté par moi)	Cycle Francs contre l'Islam. Souveraineté des forteresses	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté de Šīḥa
47	27	[Al-Malik al-Ẓāhir] (ajouté par moi)	Succession	Baybarṣ et le pouvoir
48	28	[Muḥammad Manğak] (ajouté par moi)	Injustice; Baybarṣ combat l'injustice. Episode inséré	Baybarṣ redresseur de torts Les méfaits de Ğawān
49	28	[L'Enlèvement de Baybarṣ] (ajouté par moi)	Les méfaits de Ğawān.	Cycle des enlèvements
50	28	[Le Chevalier Sans Nom ou *Sīrat* Ibrāhīm] (ajouté par moi)	Cycle d'Ibrāhīm	Baybarṣ et les *fidāwīyeh*
51	29	[Ibrāhīm et Šīḥa] (ajouté par moi)	Les ruses de Šīḥa	Šīḥa et les *fidāwīyeh*
52	31	[La Prise de Sīs]	Cycle Francs contre	Šīḥa et les *fidāwīyeh*

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
			l'Islam.	Souveraineté des forteresses
53	32	Al-Nisr Ibn ʿAğbūr	*Fidāwīyeh* rebelles	Quête de Maʿrūf Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
54	35	Saʿd Abā Rīyāḥ	Itinéraire de Saʿd	Fausse conversion. Enlèvements de Baybarṣ (Ğawān)
55	36	[Ibrāhīm et la jument al-Ṣalḥadīya]	Itinéraire de Saʿd	Baybarṣ et les *fidāwīyeh*
56	37	[Le siège de Tripoli]	Cycle Francs contre l'Islam. Conquête de Tripoli	Les méfaits de Ğawān. Ambassade
57	39	[Al-Timur Šāh al-Halāwī]	Cycle *ʿağamī*	Fausse conversion
58	40	[Qawādīs al-Māltī]	Cycle Francs contre l'Islam	Enlèvements de Baybarṣ (Qawādīs al-Māltī)
59	40	[Muḥammad Āġā al-Turğumān]	Injustice Episode inséré	Baybarṣ redresseur de torts
60	41	[Asṭālūt al-Ġulfī]	Cycle Francs contre l'Islam	Faux pélerinage. Ambassade
61	41	Ṣārim al-Dīn al-Nábulusī	Cycle Francs contre l'Islam. Prise de Jérusalem	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté de Šīḥa Quête de Maʿrūf
62	43	[Le voyage à Rome]	Cycle Ibrāhīm	L'Empereur de Rome Ambassade et négociations
63	45	Le tourment d'Ibrāhīm sur le Pont d'al-Ankubār	Cycle Francs contre l'Islam	Ibrāhīm. ʿArnūs
64	46	[Ṣawwān Ibn al-Afʿā]	*Fidāwīyeh* rebelles	Quête de Maʿrūf Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
65	46	La guérison d'Ibrāhīm et son mariage	Cycle d'Ibrāhīm	Enlèvements (épouse)
66	48	[La disparition d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī]	Les ruses de Šīḥa	Enlèvements
67	49	La bataille de Gênes	Cycle Francs contre l'Islam. Conquête de	Enlèvements de Baybarṣ par Marīğa

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
			Gênes	
68	50	Muḥammad Sābiq Šīḥīn	Cycle fils des héros	Conversion
69	51	[Saʿīd al-Qara Aṣlān]	*sīrat* al-Qara Aṣlān	Baybarṣ et les bédouins
70	52	[Ǧabal Ibn Mašhab]	*Fidāwīyeh* rebelles	Quête de Maʿrūf Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Les méfaits de Ǧawān Prise de Lattaquié
71	55	[Ḫalīl Ibn Qalawūn]	Cycle fils des héros	Baybarṣ et les émirs Emirs et *fidāwīyeh* Les méfatis de Ǧawān
72	56	[Baybarṣ retourne chez son père]	*sīrat* Maḥmūd/Baybarṣ	Halawūn. Enlèvements (Durr Mulk) ; Amazones
73	58	[Qasṭūn al-Armānī]	Fausse conversion	Enlèvements de Baybarṣ (Ǧawān)
74	59	[Aydamur et Durr Mulk]	Cycle Epouses de musulmans enlevées par des chrétiens.	Enlèvements
75	59	[Abū ʿAlī al- Baṭarnī à la recherche de Maʿrūf]	Cycle Maʿrūf	Quête de Maʿrūf
76	59	[Šaraf al-Dīn]	Cycle Francs contre l'Islam. Prise de Beyrouth	Enlèvements de Baybarṣ (Abū Šanāʿa al-Yahūdī). Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté de Šīḥa
77	61	Les Sept plaies de Baybarṣ et la libération de Maʿrūf et le *dīwān* de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr	Cycle Maʿrūf ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr	La quête de Maʿrūf
78	61	La première plaie : Le message de Ǧawān	Les méfaits de Ǧawān	Magie (magicien)
79	62	[La deuxième plaie : Šihāb al-Dīn Ḥadīd]	ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr	Baybarṣ et les *fidāwīyeh*
80	62	La troisième plaie : Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd	*Fidāwīyeh* rebelles	Les ruses de Šīḥa Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
81	62	La quatrième plaie :	Cycle *ʿağamī*	Enlèvements

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
		Le *qān* Halawūn		Cycle Halawūn
82	63	[La cinquième plaie : ʿAlī Šaftūr]	*Fidāwīyeh* rebelles	Conversion
83	63	[la sixième plaie : Maʿrūf]	Cycle Maʿrūf	Quête de Maʿrūf
84	63	[La septième plaie : La libération de Maʿrūf]	Cycle Maʿrūf	Quête de Maʿrūf Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
85	64	ʿArnūs Ibn Maʿrūf	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs (Kātrīn fille du roi des Balkans – Mārīna, fille du *babb* al-Maġlawīn) Cycle Maʿrūf
86	66	La Bataille de ʿArnūs à Swaydīya	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle ʿArnūs Cycle Maʿrūf Conversion
87	68	Ṣāṭrus et son fils Turs al-Naṣrānīya	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle ʿArnūs Cycle Maʿrūf Enlèvements
88	68	Kātrīn, fille d'al-Mankubīrd	Cycle ʿArnūs	Cycle Francs contre l'Islam Les Epouses de ʿArnūs Cycle Maʿrūf Cycle Halawūn
89	69	Asad al-Dīn al-Balāṭunusī	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
90	71	Šihāb al-Dīn	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Enlèvement de Baybarṣ par Sarkīs
91	71	L'empoisonnement d'al-Malik al-Ẓāhir	Fausse conversion	Les méfaits de Ğawān Empoisonnement (Baybarṣ) Fausse accusation (al-Saʿīd)
92	72	Les deux *babb-s*, al-Ḍamm et al-Šahīq	Cycle Francs contre l'Islam (Jerusalem)	Ambassade. Ibrāhīm
93	73	L'Assassinat de l'amiral	Cycle ʿArnūs	Cycle Maʿrūf

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
		Kinyār		Abū ʿAlī al-Baṭarnī
94	73	La Reine al-Ṣafīra fille de Bāšqirān	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs Cycle Francs contre l'Islam
95	74	ʿAlī Āġā Tarīmas	Injustice	Baybarṣ redresseur de torts
96	75	[Naṣīr al-Nimr]	*Fidāwīyeh* rebelles	Cycle Francs contre l'Islam. Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Enlèvements (émirs)
97	76	[La chevauchée de Dufuš]	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle Francs contre l'Islam L'Empereur
98	77	[La Rébellion de ʿArnūs]	Cycle ʿArnūs	Cycle Maʿrūf Empoisonnement (Baybarṣ)
99	78	[Le martyr de Maʿrūf]	Cycle Maʿrūf	Cycle Francs contre l'Islam Cycle ʿArnūs
100	79/80	ʿArnūs dans la Vallée du Feu et à Ǧazahīl	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs (Maryam et al-Ranṭā)
101	79	[La Rébellion d'Ismāʿīl]	Šīḥa et les *fidāwīyeh*	Les Epouses de ʿArnūs (Enlèvements)
102	81	Ibrīza al-Qannāṣa	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿarnūs
103	81	La Chute de ʿAsqalān	Cycle Francs contre l'Islam	Les méfaits de Ǧawān
104	82	Le Capitaine Sayf al-Māḍī	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Cycle Francs contre l'Islam
105	82	Al-ʿArmīd et son père al-ʿArand	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle ʿArnūs
106	83	L'empoisonnement de ʿArnūs	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle ʿArnūs Mīḫā'īl de Constantinople
107	83	Le vizir Aydamur al-Bahlawān	Cycle Aydamur	Cycle Halawūn

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
108	84	Mīrūniš et la hache al-Mīrūnišī	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle ʿArnūs Fausse conversion Enlèvements (al-Saʿīd)
109	85	Mīrūna al-Šamsīya	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs Magie (magicienne)
110	86	[Awlād al-Zawānī]	Cycle *ʿağamī*	Cycle Halawūn Fausse conversion
111	86	ʿAlī al-Manāwī	Cycle *ʿağamī*	Cycle Halawūn Fausse accusation
112	87	Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ	Cycle Ismāʿīl	Conversion Cycle Francs contre l'Islam
113	87	ʿAzāqīr et son fils Ḥarb	Les méfaits de Ǧawān	Enlèvements divers Conversion Affiliation (Ḥarb/Ismāʿīl)
114	89	ʿAzqūr Ibn Ḫanāğir	Cycle Francs contre l'Islam	Ḥarb
114	89	Ṣalbūn Ibn Ḫanāğir	Cycle Francs contre l'Islam	Ḥarb
115	89	ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī	Baybarṣ et les émirs	Cycle Halawūn
116	90	[Nāṣir Ibn Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn]	Cycle ʿArnūs	Cycle ʿArnūs Enlèvements (Salma)
117	91	[Al-Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn]	Les Epouses de ʿArnūs	Cycle ʿArnūs Conversion
118	92	[Le magicien Armānīya]	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs Magie. Saʿd.
119	95	[Les reliques de Constantinople]	Les ruses de Šīḥa	Magie (al-Maṭrada – femme de Šīḥa)
120	95	La Rébellion de Manṣūr al-ʿUqāb	Cycle Francs contre l'Islam (Mīḫāʿīl)	Emirs et *fidāwīyeh* Rébellion Enlèvements de Baybarṣ (par des *ʿağamī*)

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
121	96	Al-*muqadamm* Sahīl Ibn Muhāğir	*Fidāwīyeh* rebelles	Ambassade Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Affiliation (Sayf al-Ġaḍbān / Ibrāhīm
122	97	La seconde prise de Beyrouth	Cycle Francs contre l'Islam (Beyrouth)	Enlèvements (Āsīya, fille de Abū ʿAlī) Mort de Sahīl
123	97	Le duc Qabṭāwīl le magicien	Les méfaits de Ğawān	Magie Enlèvements de Baybarṣ (Qabṭāwīl)
124	98	Bandar Ḫān al-ʿAğam	Cycle *ʿağamī*	Epouses de Šīḥa (Tāğ Nās) Epouses de ʿArnūs (Bīğāna) Ismāʿīl et le lion Magie Substitution (de Baybarṣ)
125	100	[Aḥmad Šalāmiš]	Cycle *ʿağamī*	Cycle Halawūn Enlèvements (Fāṭma fiancée d'Aḥmad Šalāmiš)
126	101	[Le chien Bīlmān]	Les méfaits de Ğawān	Baybarṣ et le lion Monde du Secret
127	102	[Nağm al-Dīn al-Ġayūr]	*Fidāwīyeh* rebelles	Magie Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
128	103	[Ismāʿīl et le lion, et le *babb* al-Maġlawīn]	Cycle Francs contre l'Islam (Alexandrie)	Ambassade (Ibrāhīm) Fausse conversion (al-Maġlawīn) Enlèvements (fils et bru de Šams al-Dīn)
129	104	[Le capitaine de vaisseau Tarbīs]	Cycle Francs contre l'Islam (Lattaquié)	Abū ʿAlī
130	104	[Kāmil Ibn Ḫaṭṭāb]	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Vengeance

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
131	105	[La ville de Qasanṭūra]	Cycle Francs contre l'Islam	Les méfaits de Ǧawān Les ruses de Šīḥa Magie Conversions
132	106	[Kāmil Ibn Ḫaṭṭab et al-Qannāṣa]	Fausse accusation	Enlèvements (al-Qannāṣa)
133	107	ʿĪsā al-Ǧamāhirī	Cycle des fils des héros	Cycle Ibrāhīm Conversion Affiliation (Saʿd)
134	108	Naṣrūn al-Ṭayyār	Cycle des fils des héros	Cycle Saʿd Conversion Affiliation (Ibrāhīm)
135	109	La Mort feinte de Šīḥa	Les ruses de Šīḥa	Al-Burṭuquš et Rūma
136	109	La Campagne militaire de l'Empereur	Cycle Francs contre l'Islam	L'Empereur de Rome
137	110	L'Empereur prisonnier de Baybarṣ	Cycle Empereur de Rome	Succession de Šīḥa
138	110	La Conversion de l'Empereur	Cycle Empereur de Rome	Les Epouses de Šīḥa (Nūria, fille de l'Empereur)
139	111	[Yaʿqūb al-Hadīr]	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle Empereur de Rome Enlèvements (Baybarṣ, Šīḥa) par Yaʿqūb al-Hadīr. Conversion
140	112	[Al-Ġandūr Ibn Yaʿqūb al-Hadīrī]	Cycle Yaʿqūb al-Hadīr	Hadīr al-Raʿūd Enlèvement de Yaʿqūb par son fils Conversion
141	113	[Al-Ṭūfrīn Ibn Aydamur]	Cycle des fils des héros	Cycle Aydamur. Durr Mulk
142	113	La chevauchée d'al-Ṭūfrīn et de ses oncles	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle les fils des héros Cycle Aydamur. Durr Mulk
143	113	Nuwayrid Ibn al-Dayr	Cycle les fils des héros	Fils de Šīḥa
144	114	Les ruses de Nuwayrid	Cycle des fils des héros	Fils de Šīḥa

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
145	115	La conversion de Nuwayrid, fils de Šīḥa	Cycle des fils des héros	Fils de Šīḥa Conversion
146	116	La Conversion d'al-Ṭūfrīn	Cycle des fils des héros	Fils d'Aydamur Conversion
147	117	Le Prince Qaṭlūniğ Ḥammāl al-Ḫayl	Cycle des fils des héros	Cycle fils de ʿArnūs (Mārīna) Conversion Ambassade d'Ibrāhīm
148	117	La conversion de Qaṭlūniğ fils de ʿArnūs	Cycle des fils des héros	Cycle fils de ʿArnūs Conversion
149	118	La princesse Kātrīn	Cycle des fils des héros	Les ruses de Šīḥa Conversion (Kātrīn)
150	118	Le *muqaddam* Badr al-Dīn al-Ḥumayrī	*Fidāwīyeh* rebelless	Enlèvements (Aḥmad Šalāmiš)
151	118	La Prise de Ṭarṭūz	*Fidāwīyeh* rebelles Cycle Francs contre l'Islam	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
152	119	La Princesse Ṣūfīya	Cycle des fils des héros	Aḥmad Šalāmīš Conversion (Ṣūfīya)
153	119	Kirğīn Ibn ʿArnūs	Cycle des fils des héros	Cycle fils de ʿArnūs Conversion
154	120	ʿĀṣim Ibn al-Marqabī	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
155	120	Le Meurtre prétendu de Šīḥa	Cycle Francs contre l'Islam	Les ruses de Šīḥa
156	121	[Le *babb* Bābrīn]	Cycle Francs contre l'Islam	Les méfaits de Ğawān
157	122	ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš	*Fidāwīyeh* rebelles	Vengeance
158	122	L'assassinat de Qaṭāʿiš et d'al-Bābrīn	Cycle Francs contre l'Islam	Empoisonnement
159	123	Le Capitaine Maʿrūf Abū Ṭabar	Cycle des fils des héros	Cycle fils de ʿArnūs (Salma)
160	123	Al-Amīra Ṣafā' al-Wudd	*Fitna*	Conflit amoureux Enlèvements Aḥmad Ibn Aybak La famille de Baybarṣ

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
161	124	La disparition d'al-Amīra Ṣafā' al-Wudd	Fausses accusations *Fitna*	Aliénation d'Ibrāhīm
162	124	Al-Arqaš Ibn al-Burṭuquš	Enlèvements	Dūfuš, fils de l'Empereur
163	124	Ibrāhīm roi de Šams	Cycle d'Ibrāhīm	Enlèvements Magie Cycle *ʿağamī* Cycle Halawūn
164	125	La Princesse al-ʿAṣmīra	Cycle ʿArnūs	Cycle les fils de ʿArnūs Cycle les fils de Šīḥa
165	126	La chevauchée du roi al-ʿAṣmīr	Cycle Francs contre l'Islam	Magie Les Epouses de Šīḥa (Hīlāna) Cycle les fils de Šīḥa
166	126	Ṭuwayrid Ibn Šīḥa	Cycle les fils des héros	Cycle les fils de Šīḥa Conversion (Tūwīrid/al-ʿAṣmīra)
167	127	Le cheval enchanté	Enlèvements	Cycle *ʿağamī* Magie
168	127	Yāsir Ibn ʿAmmār al-Qadmūsī	Quête de Maʿrūf	*Fidāwīyeh* et bédouins Affiliation (Yāsir/Ībrāhīm)
169	127	La trahison du vizir Qalawūn	Trahison des émirs	Cycle *ʿağamī* Magie Enlèvements Les Epouses de ʿArnūs (Billawra) Conversion
170	128	[Ṣabā, fille de l'émir Ğahdān et la révolte d'Ismāʿīl]	Cycle d'Ismāʿīl	Epouses d'Ismāʿīl Rébellion Fils d'Ismāʿīl (ʿAlī)
171	129	La Reine Maryam al-Ḥamqā'	Cycle les fils des héros	Cycle ʿArnūs Les Epouses de ʿArnūs (Ranqīs) Ambassade d'Ibrāhīm
172	130	La mort de Ramramīma et la libération d'al-Ranqīs	Les Epouses de ʿArnūs (al-Ranqīs)	Magie
173	130	La bataille et la conversion de Maryam à l'Islam	Cycle Francs contre l'Islam	Conversion

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
174	130	La seconde aliénation d'Ibrāhīm	*Fitna*	Conflit amoureux Enlèvements Fausse accusation Aliènation d'Ibrāhīm Les méfaits de Ǧawān
175	131	Les deux magiciens Kišyār et Mihyār	Cycle d'Ibrāhīm	Magie
176	131	Ibrāhīm Sultan de ʿIwaǧ Bābil	Cycle d'Ibrāhīm	Cycle *ʿaǧamī* Cycle Halawūn
177	132	Al -Qirān al-Aṣfīn	Les méfaits de Ǧawān	Al-Burṭuquš et les *fidāwīyeh* Enlèvements (ʿArnūs)
178	132	Le Roi Yatmūrid	Cycle fils des héros	La poursuite de Ǧawān Cycle fils de ʿArnūs
179	133	La Chevauchée du roi Yatmūrid	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle fils de ʿArnūs Les Epouses de ʿArnūs (al-Ranṭā) Conversion
180	133	Les Dix émirs	Rébellion des émirs	Cycle Qalawūn Les fils de ʿArnūs Les Epouses de ʿArnūs (Ǧawāhir Ḫān)
181	134	Ḫasqān Šāh	Cycle fils des héros	Cycle fils de ʿArnūs *Fidāwīyeh* rebelles(ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir) Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté de Šīḥa
182	134	Nasrīn Šāh	Cycle fils des héros	Cycle fils de ʿArnūs Les Epouses de ʿArnūs (Bīǧana)
183	134	Le Capitaine al-Ġuṣayb al-Ḥaytarī	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté de Šīḥa Enlèvements Enlèvements de Baybarṣ par Ġuṣayb al-Ḥaytarī
184	135	ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī	Cycle Adraʿīyeh	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté de Šīḥa. Cycle Halawūn
185	136	La bataille des Adraʿīyeh	Cycle Adraʿīyeh	Souveraineté de Šīḥa

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
186	136	Ṣaqr al-Ḥāyum Ibn al-ʿUqāb	Cycle fils des héros	Affiliation « Fils » d'Ibrāhīm
187	136	La fille de l'émir Yarlik	Conflit amoureux *Fitna*	Conflit chez les fils des émirs
188	137	La rébellion d'Iskandarūn	Cycle fils des héros	Les méfaits de Ǧawān Cycle Francs contre l'Islam Conversion (la princesse Marsīl)
189	138	Al-Amīra Sitt al-Salāṭīn	Cycle fils des héros	Mariages
190	138	Le Trésor de ʿAyn al-Damm	Enlèvements	Magie
191	139	La Chevauchée du *babb* Rāfā'īl	Cycle Francs contre l'Islam	Magie
192	139	Ḫātim al-Muqābala	Cycle Šīḥa	Šīḥa et ses épouses Magie Conversion (Princesse al-Fayrā, fille de Rāfā'īl)
193	139	On rase la barbe de Ǧawān	Enlèvements	Poursuite de Ǧawān
194	140	Kūḫ al-ʿAǧam	Cycle *ʿaǧamī*	Cycle Ibrāhīm
195	140	Saʿīd al-Ǧāriḥ, le frère d'Ibrāhīm	Cycle *ʿaǧamī*	Cycle Ibrāhīm
196	141	Le *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Enlèvements de Šīḥa, puis Baybarṣ
197	141	La soumission du *muqaddam* ʿAlī Ġuwayl	*Fidāwīyeh* rebelles	Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Enlèvements de Baybarṣ (Ḫālid al-Bazāʿī)
198	141	La Princesse Mārǧulīnā	Cycle Ibrāhīm	Conversion Mariage ʿAlī Ġuwayl
199	142	La Bataille de Ṣūr	Les méfaits de Ǧawān	Enlèvements
200	142	La Conquête de Sūr	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle Adraʿīyeh
201	143	Faḍl al-Dīn chef de la maison al-Adraʿ	Cycle Adraʿīyeh	Souveraineté de Šīḥa

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
202	143	La Parade prestigieuse	Cycle Adraʿīyeh	Magie Souveraineté de Šīḥa
203	144	Le Meurtre de Maǧīr al-Dīn al-Ruṣāfī	Cycle Adraʿīyeh	Les ruses de Šīḥa Souveraineté de Šīḥa
204	145A	[La Mort de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī]	Cycle Adraʿīyeh	Les ruses de Šīḥa Souveraineté de Šīḥa
205	145B	La Rébellion de ʿAlāy al-Dīn	Cycle Adraʿīyeh	Rébellion Enlèvements de Baybarṣ
206	146A	[La Reine Baḥrūma]	Cycle ʿArnūs	Fausse conversion Cycle Francs contre l'Islam Ambassade d'Ibrāhīm Nimr al-ʿĀmarī
207	147B	La Trahison de Nimr	*Fitna*	Les ruses de Šīḥa Enlèvements Aliénation d'Ibrāhīm Enlèvements de Baybarṣ
208	148A	[Ḥarb et la chute de ʿAkka]	Cycle Francs contre l'Islam	Epouse du Qra Aṣlān (Safīya) Conversion (Marīna-Zahra al-Misīḥ) Cycle des fils des héros (Qara Aṣlān/Markanṭīn)
209	148B	[La Conversion de Markanṭīn]	Cycle des fils des héros	Conversion
210	148B	[ʿAlī Bazdaġān]	Enlèvements	Magie Enlèvements de Baybarṣ Cycle Halawūn Cycle Francs contre l'Islam
211	150B	[L'empoisonnement de Baybarṣ]	Empoisonnement	Magie (Mušmisīna) Cycle Francs contre l'Islam
212	151A	[La Reine ʿAfrūna]	Cycle Francs contre l'Islam	Magie Les ruses de Šīḥa et de ses fils
213	152A	[La fausse consversion et la mort de la reine ʿAfrūna]	Fausse conversion	Trahison Enlèvements (ʿArnūs) Souveraineté de Šīḥa

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
214	153A	[Zanbīq al-Yašhabī]	Cycle Adraʿīyeh	Souveraineté de Šīḥa Les ruses de Šīḥa Aliénation d'Ibrāhīm Enlèvements de Baybarṣ
215	154	[Al-Amīra Kātrīn]	Cycle Adraʿīyeh	Cycle Francs contre l'Islam Les Epouses de ʿArnūs Conversion (Kātrīn)
215	154	La Rébellion des *fidāwīyeh*	Cycle des fils des héros	Disparitions Les ruses de Šīḥa
216	155A	[Darrāğ al-Aṣamm]	*Fidāwīyeh* rebelles	Quête de Maʿrūf Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses Enlèvements (Šīḥa)
217	155B	[Šāhīn al-Ṭawīl]	Injustice	Baybarṣ redresseur de torts Substitution
218	155C	[Les magiciens Šūm et Tamīm]	Cycle Francs contre l'Islam	Magie Baybarṣ al-Tabarsī Cycle Francs contre l'Islam Conversion (Tamīm)
219	155E	[Al-Muktafī bi-llāh]	Cycle *ʿağamī*	Cycle Halawūn Le descendant du Calife
220	155E	[Mīrūniš]	Cycle Francs contre l'Islam	Magie Les méfaits de Ğawān
221	157	La Princesse Biyātrīs	Cycle ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs Conversion
222	157	Dùmār, fils de ʿArnūs	Cycle des fils des héros	Cycle des fils des héros Les Epouses de ʿArnūs (Ibrīza al-Qannāṣa) Conversion
223	157	*Al-muqaddam* ʿAlī Ġāb	*Fidāwīyeh* rebelles	Quête de Maʿrūf Souveraineté de Šīḥa

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
224	158	Al-Sayf al-Aḫfā	Cycle Francs contre l'Islam	Faux pélerinage Magie Les méfaits de Ǧawān Conversion (d'Emilia, la fille de Martīn pour épouser al-Ṭūfrīn)
225	159	La bague magique	Cycle Francs contre l'Islam	Magie
226	159	Madīnat Šamsayn et Qamarayn	Substitution	Magie
227	160	[Marzūq al-Hindī]	Enlèvements	Ambassade d'Ibāhīm Les ruses de Šīḥa
228	160	[Šaraf al-Dīn]	Fausse accusation	Exactions
229	161	Le vizir Abū al-ʿAyš	Enlèvements	Emirs bédouins Affiliation : Ḥasān / Šaraf al-Dīn
230	161	La quatrième révolte d'Antioche	Cycle Francs contre l'Islam	Les méfaits de Ǧawān
231	161	ʿAlī Ṭawīr	*Fidāwīyeh* rebelles Prise d'Antioche	Quête de Maʿrūf Šīḥa et les *fidāwīyeh* Souveraineté des forteresses
232	162	Le *babb* Qarṣanṭīn al-Ǐṭālī	Cycle Francs contre l'Islam	Les méfaits de Ǧawān
233	163	Yānisa Ḏāt al-Arṣād	Enlèvements	Magie Les ruses de Šīḥa
234	164	La chute de Kīklūn	Cycle Francs contre l'Islam	Conversion (Nūra pour épouser Ḥamqān) Conversion al-Ġaḍbān (père de Nūra)
235	164	La Pendaison feinte d'Ibrāhīm	*Fitna*	Enlèvements Cycle Ibrāhīm
236	165	L'exécution du *qān* Halawūn	Cycle *ʿağamī*	Cycle d'Halawūn Epouses de ʿArnūs (Kirǧīna) Fils de ʿArnūs (Kirǧīn) Magie Cycle Abrahā, fils de Halawūn

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
237	166	Le Meurtre de l'Empereur Frīdīrīk	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle Empereur de Rome Les méfaits de Ǧawān
238	166	Qaṭmūriǧ Abū ʿUmud	Cycle Francs contre l'Islam Les fils de ʿArnūs	Les Epouses de ʿArnūs (Kātrīn, fille d'un des rois des Balkans) Conversion
239	167	ʿUṯmān Šāh Ibn ʿArnūs	Cycle des fils des héros	Cycle *ʿaǧamī* Les fils de ʿArnūs Epouses de ʿArnūs (Zahzahān, fille de Halawūn)
240	167	Le Martyr de ʿArnūs	Cycle ʿArnūs	Cycle Francs contre l'Islam Conversion (Paulina, pour épouser Ḫaṭṭāb) Ambassade de Naṣīr
241	169	Al-Amīr Ṣamṣām al-Ḥabašī	Cycle des fils des héros	Les fils de ʿArnūs Les Epouses de ʿArnūs (Tāǧ Mīrūn) Conversion
242	170	Mīrūniš Ibn ʿArnūs	Cycle des fils des héros	Les fils de ʿArnūs Les Epouses de ʿArnūs (Mīrūna al-Šamsīya) Conversion
243	170	Al-ʿArfīd Ibn Hadīr	Fausse conversion	*Fidāwīyeh* chrétien Cycle des fils des héros Les fils de ʿArnūs (Ṣafrīn) Les Epouses de ʿArnūs (Ṣafrīna) Conversion
244	172	[Al-ʿArfaǧ Ibn Ḍamīn al-Ǧūnī]	Enlèvements	Les méfaits de Ǧawān
245	172	[Le *babb* Mīrūn]	Cycle Francs contre l'Islam	Les fils de ʿArnūs Conversion (les sept soeurs)
246	174	[Al-Sayf al-Aḫfā fait sa réapparition]	Cycle Francs contre l'Islam (al-Rūm ʿĀṭṭ)	Magie Les ruses de Šīḥa
247	176	[Anṭūn al-Mālṭī et la chevauchée de Mīḫā'īl]	Cycle Francs contre l'Islam (Mīḫā'īl)	Qara Aṣlān Poursuite de Ǧawān

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
248	177	[La Chute de Constantinople]	Cycle Ǧawān	Magie Les Epouses de Šīḥa Les fils de Šīḥa Poursuite de Ǧawān
249	178	[La Mort de Ǧawān]	Cycle Ǧawān	Prédiction
250	180	[Rūma, fille de Ǧawān]	*Fitna*	Les Epouses de Šīḥa Les enfants de Ǧawān
251	[181]	[La mort de ʿAlī al-Baṭarnī, de Šīḥa, puis de Baybarṣ]	Mort des héros	Trahison Empoisonnements Cycle Qalawūn
252	[181]	[La chevauchée de Mašhūd Ibn Ṣamṣam contre l'Islam]	Cycle attaques contre l'Islam	Succession de Baybarṣ Ǧulqūš, fils de Šīḥa
253	[181]	[La chevauchée de Būlṣa Ibn Ṭāğrīn contre l'Islam]	Cycle Francs contre l'Islam	Cycle Šalāmiš
254	[181]	[La reconstruction de Ṣūr et la chevauchée des rois de la côte]	Cycle Francs contre l'Islam	Les fils des rois de la côte Ambassade d'Ibrāhīm Fausse conversion Les fils de Šīḥa
255	[182]	[La mort d'al-Saʿīd]	Cycle Qalawūn	Succession de Baybarṣ Empoisonnement Cycle Qalawūn Cycle Šalāmiš
256	[181]	[La chevauchée du *qān* Sarğīl]	Cycle *ʿağamī*	Cycle Šalāmiš Ǧulqūš, fils de Šīḥa
257	[182]	[La fausse conversion du roi d'al-Buġdān et la chevauchée de Kund Farūn]	Fausses conversions	Cycle Francs contre l'Islam Les fils de Šīḥa Faux Enlèvements
258	[183]	[La libération du *qān* Sarğīl]	Cycle Qalawūn	Cycle Qalawūn
259	[183]	[Takhīl et Tāğ Fīl]	Cycle *ʿağamī*	Cycle Šalāmiš
260	[183]	[Maʿrūf Abū Ṭabar Ibn ʿArnūs]	Cycle des fils des héros	Les fils de ʿArnūs Succession de Šīḥa Souveraineté des forteresses

N°	Fasc.	Titre	Cycle	Liens
261	[183]	[L'Enlèvement de Mayyāsa, femme de Maʿrūf Abū Ṭabar Ibn ʿArnūs]	Cycle des fils des héros	Les fils de ʿArnūs Enlèvements (Mīyāsa, femme de Maʿrūf) Conversion
262	[183]	[La mort d'Aḥmad Šalāmiš al-Malik al ʿĀdil]	Cycle Qalawūn	Empoisonnement Succession de Baybarṣ
263	[183]	[La mort de Qalawūn]	Cycle Ibrāhīm	Succession mamelouke Muḥammad al-Nāṣir, petit-fils de Qalawūn

Titres arabes des épisodes tels qu'ils figurent dans le manuscrit

Fascicule	Titre
4	ديوان تعلم بيبرص الطوابق السَّبْعَه
4	ديوان احمد آغا استيت آغة باب السلام
4	ديوان محمود العجمى المصارعجى ومايجرى له مع بيبرص وزعل ست الشام من بيبرص ورؤيتها للملك الصالح ايوب بالمنام فيروق خاطرها
4	ديوان قتل العرند سايس وزير الشام عن يد الأمير بيبرص
4	ديوان عاصم ابن المرقبى وامتحانه الى الأمير بيبرص ومخاواتهم بالشام
5	ديوان البب سرجويل المهرى ملك صفد ووضع يد بيبرص على صيوان سرجويل
7	ديوان عثمان بن الحبله
9	ديوان سراية باديس
11	بيبرص والي مصر
11	ديوان المَحَلِة وخضر البحيري
12	ديوان استشهاد المقدم جمر
13	ديوان بيبرص سلحدار ميمنه وميسره
13	ديوان انطاكيه والبب الفرد ماكول
14	ديوان مخاوات بيبرص مع معروف والفداويه
15	ديوان وقعة القدس
16	ديوان مخاوات بيبرص مع بيت شاكر
16	ديوان القان هلوون
17	ديوان الملكة مريم الزناريه وما سيأتي من سيرتها
18	ديوان حَبس مَعْرُوف بالقَيطلان
19	ديوان محمد اغا الدّيلمى

Fascicule	Titre
19	ديوان بيبرص مع شيحه فى جنوه
20	ديوان وفات الملك الصالح
21	ديوان الملك عيسى غازى
21 [22A]	ديوان استشهاد الملك الغاز[ي]
22B	ديوان الملك المعز ايبك
26	ديوان فتوح العريش
32	ديوان النسر ابن عجبور
35	ديوان سعد ابا رياح
45	ديوان تقطيعة ابراهيم بجسر الانكبار
46	ديوان شفاء ابراهيم وزواجه
49	ديوان وقعة جنوه
50	ديوان محمد السابق شيحين
61	السبعة دبلات وخلاص المقدم معروف من القيطلان وديوان عماد الدين علقم ابن فخر
61	ديوان السبعة دبلات الدبلة الأولى ورقة الريم بابا جوان
62	الدبله الثالثه نصير النمر ابن داغر العنيد
62	الدبله الرابعه القان هلوون خان
64	ديوان عرنوس ابن معروف
66	ديوان وقعة عرنوس بالسويديه
68	ديوان صطرس وابنه ترس النصرانيه
68	ديوان كاترين ابنة المنكبيرد
69	ديوان اسد الدين البلاطنسى
71	ديوان سمّية الملك الظاهر
72	ديوان الببين الضم والشهيق
73	ديوان مقتل الاميرال كنيار

Fascicule	Titre
73	ديوان الملكه الصفيره بنت الباشقران
74	ديوان على اغا تربس
80	ديوان عرنوس بوادى النار وجزهيل
80	ديوان اسماعيل ابو السباع
81	ديوان ابريزه القناصه
81	ديوان وقعة عسقلان
82	ديوان المقدم سيف الماضى
82	ديوان العرميد وابوه العرند
83	ديوان سمية عرنوس
83	ديوان الوزير ايدمر البهلوان
84	ديوان ميرونش والطبر الميرونشى
85	ديوان ميرونه الشمسيه
86	ديوان على مناوى
87	ديوان جونش ابن ابو السباع
87	ديوان عزاقير وابنه حرب
89	ديوان عزقور ابن خناجر
89	ديوان صلبون ابن خناجر
89	علاى الدين البيسرى
95	عصاوة منصور العقاب
96	ديوان المقدم سهيل ابن المهاجر
97	ديوان فتوح بيروت الثانى
97	ديوان الدوق قبطاويل الساحر
98	ديوان بندر خان العجم
107	ديوان عيسى الجماهرى

Fascicule	Titre
108	ديوان نصرون الطيار
109	ديوان موتة شيحه الكذابه
109	ديوان ركوب الأمبرطور فريديك
110	ديوان يسُر القيصر باشقران
110	ديوان اسلام جلالة القيصر
113	ديوان ركوب الطوفرين و عمومه
114	ديوان ملاعيب نويرد
115	ديوان اسلام ابن شيحه نويرد
116	ديوان اسلام الطوفرين
117	ديوان البرنس قطلونج حمال الخيل
117	ديوان اسلام قطلونج ابن عرنوس
118	ديوان البرنسس كاترين
118	ديوان المقدم بدر الدين الحُميرى
118	ديوان فتوح مدينة طرطوز
119	ديوان البرنسس صوفيا
119	ديوان كرجين ابن عرنوس
120	ديوان المقدم عاصم ابن بحر المرقبى
120	ديوان قتلة شيحه الكذّابه
122	ديوان عبد الرحمن قطاعش
122	ديوان مقتل قطاعش والبابرين
123	ديوان المقدم معروف ابو طرب
123	ديوان الأميرة صفاء الود
124	ديوان فقد الأميرة صفاء الود
124	ديوان الأرقش ابن البرطقش

Fascicule	Titre
124	ديوان تسلطن ابراهيم مدينة شمس
125	ديوان البرنسس العصميره
126	ديوان ركوب الملك العصمير
126	ديوان طويرد ابن شيحه
127	ديوان الجواد المطلسم
127	ديوان ياسر ابن عمار القدموسى
127	ديوان خيانة الوزير قلوون
129	ديوان الملكه مريم الحمقاء
130	ديوان قتل رمرميمه وخلاص رنقيس
130	ديوان القتال واسلام الملكه ميرم
130	ديوان تقطيعة ابراهيم الثانيه
131	ديوان الساحرين كشيار ومهيار
131	ديوان تسلطن ابراهيم على عوج بابل
132	ديوان القران الأصفين
132	ديوان الملك يتمورد
133	ديوان ركوب الملك يتمورد
133	ديوان العشرة الأماره
134	ديوان خسقان شاه
134	ديوان نسرين شاه
134	ديوان المقدم غصيب الحيترى
135	ديوان عاصم ابن يعقوب الأدرعى
136	ديوان وقعة الادرعيه
136	ديوان صقر الحايم ابن العقاب
136	ديوان بنت الأمير يرلك

Fascicule	Titre
137	ديوان عصاوة اسكندرون
138	ديوان الأميرة ست السلاطين
138	ديوان كنز عين الدم
139	ديوان ركوب البب رافائيل
139	ديوان خاتم المقابله
139	ديوان حلق دقن جوان
140	ديوان مدينة كوخ العجم
140	ديوان سعيد الجارح اخو ابراهيم
141	ديوان المقدم على غويل
141	ديوان اطاعة المقدم على غويل
142	ديوان وقعة صور
142	ديوان فتوح صور
143	ديوان فضل الدين سلطان بيت الأدرع
143	ديوان العراضة المشهورة
144	ديوان مقتل مجير الدين الرصافى
154	ديوان عصاوة وجاق الفداويه
156	ديوان فتوح مدينة بغداد
156	ديوان الحكيمين سمعان و شمعون
157	ديوان البرنسيس بياتريس
157	ديوان دومار ابن عرنوس
157	ديوان المقدم على غاب
158	ديوان سيف الأخفا
159	ديوان خاتم الكشف
159	ديوان مدينة شمسين وقمرين

Fascicule	Titre
161	ديوان الوزير ابو العيش
161	ديوان عصاوة انطاكيه رابعاً
161	ديوان المقدم على طوير
162	ديوان البب قصنطين الأيطالى
163	ديوان يانسه ذات الارصاد
164	ديوان وقعة مدينة كيكلون
164	ديوان شنقة ابراهيم الكذابه
165	ديوان مقتل القان هلوون
166	ديوان مقتل القيصر فريدريك
166	ديوان قطمورج ابو عمد
167	ديوان عثمان شاه ابن عرنوس
167	ديوان استشهاد عرنوس
169	ديوان الأمير صمصام الحبشى
170	ديوان ميرونش ابن عرنوس
170	ديوان العرفيد ابن هدير

ANNEXE 4

LISTES DES PERSONNAGES (1)

La première colonne donne le nom en translittération, la parenté et/ou la fonction du personnage. La deuxième colonne donne le numéro du fascicule du manuscrit dans lequel le personnage est mentionné pour la première fois. La troisième colonne donne le nom du personnage en arabe.

Le « nom » peut-être une référence au métier du personnage, à sa parenté avec un autre personnage, à sa fonction, lorsque, comme ceci arrive parfois, aucun « nom propre » lui est attribué dans le récit.

Les noms sont classés par ordre alphabétique selon la succession suivante:

A-Ā-ʿA-ʿĀ-B-C-D-Ḍ-Ğ-Ġ-H-Ḥ-Ḫ-I-ʿI-ʿĪ-J-K-M-N-P-Q-R-S-Ṣ-T-Ṭ-U-ʿU-W-Y-Z

N.B. Tous les *fidāwīyeh* ismaéliens sont mentionnés au cours d'une parade devant Baybarṣ au fascicule 14. Certains ne réapparaissent plus dans le récit ; d'autres apparaissent avant dans le récit, enfin, la plupart réapparaissent plus tard. Pour ces derniers, j'ai mis entre parenthèses le numéro du fascicule dans lequel ils font leur réapparition.

Dans chaque cas, le premier tableau donne la liste par ordre alphabétique des translittérations, le second donne l'ordre alphabétique des noms en arabe.

Liste générale des personnages (1)

Ordre alphabétique des translittérations

Nom	Fasc.	اسم
Abrahā, fils de Halawūn	18	ابرها
Abū al-ʿAbbās, personnage du Monde du Secret, surnom d'al-Ḫiḍr	7	ابو العباس
Abū ʿAlāy al-Šāġūrī, construit un palanquin pour la femme de Baybarṣ quʿil accompagne au Caire	25	ابو علاى الشاغوري
Abū ʿAlī, pauvre *ḥammāmī* du Caire	54	ابو علي
Abū ʿAlī, père de ʿAlī Ibn Manāwī	86	ابو علي
Abū ʿAlī al-Bašīr : responsable du Nil	40	ابو علي البشير
Abū ʿAlī al-Baṭarnī, capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī	20	ابو علي البطرني
Abū ʿAlī al-Rawwās, celui chez qui déjeune ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš le lieutenant de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī tous les jours	35	ابو علي الرواس
Abū ʿAlī al-Sammān, chef du souk de Baybarṣ	11	ابو علي السمان
Abū ʿAṭīya, poète dont Šīḥa prend lʿidentité pour se rendre à la forteresse de Nimr al-ʿĀmirī.	145A	ابو عطية
Abū ʿAyša al-Murābiʿ (al-Bustānī), trouve Ǧabal al-Dīn dans le jardin et prend son cheval et ses armes	53	ابو عيشة المرابع
Abū/Abā Ǧābir al-Qayrawānī, *šayḫ* du monde du secret qui vient en aide à Baybarṣ à plusieurs reprises	92	ابا/ابو جابر القيرواني
Abū al-Ḫayr, chef des palefreniers du Caire	7	ابو الخير
Abū Maryam, aubergiste de Ǧazahīl	79	ابو مريم
Abū al-Nūr, grand-père d'al-Armānīya et constructeur du monastère al-Salāsil	10	ابو النور
Abū al-Nūr, prétendu ancien, invoqué par Ǧawān et qui aurait engendré Nūria, fille du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā	75	ابو النور
Abū Sirḥān, chef de la sucrerie, « père » de Sirḥān	9	ابو سرحان
Abū Šaḥāda, épicier, créancier de ʿAlī Āġā al-Warrāq	1	ابو شحادة

Nom	Fasc.	اسم
Abū Šanāʿa al-Yahūdī, un juif qui enlève Baybarṣ et le vizir Šāhīn	60	ابو شناعة اليهودي
Abū Sirḥān, chef de la sucrerie, « père » de Sirḥān	9	ابو سرحان
Abū ʿUrqūb, vieux mage au service de Faḍl	143	ابو عرقوب
Afras (al-), espion du *babb* al-Fanǧ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	الافرس
Afrīmūn, prêtre de la grande église de Jérusalem	15	افريمون
Aġnātīf, duc vassal de Maryam al-Ḥamqā, fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs	129	اغناتيف
Ahl al-Ṭawābiq, confrérie des joueurs de Ḥakam	4	اهل الطوابق
Aḥmad, émir de Bagdad	6	احمد
Aḥmad Āġā, pédéraste repenti de Damas, devient l'ami de Baybarṣ	4	احمد اغا
Aḥmad al-ʿAzīz, fils de Maryam et Tuḫtamur	132	احمد العزيز
Aḥmad al-Badawī, soufi, personnage du Monde du Secret que Baybarṣ rencontre au cours de l'aventure du pont de al-Maḥalla	12	احمد البدوي
Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī, frère de la Dame de Damas	1	احمد باشى الاقواسي
Aḥmad al-Fawwāl, *šayḫ* du Monde du Secret vu par Baybarṣ d'abord au Ǧabal Qāsyūn, puis en route pour Jérusalem	27	احمد الفوال
Aḥmad Ibn Aybak, fils du mamelouk Aybak al Al-Turkmānī	25	احمد ابن ايبك
Aḥmad Ibn Barkadar Bāšī al-Muḫtār Bāšī	32	احمد ابن بركدر باشى
Aḥmad Ibn al-Dāyir, geôlier du Caire	70	احمد ابن الداير
Aḥmad Iskandarūn, fils du vizir Šāhīn	71	احمد اسكندرون
Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ.	50	احمد شلامش
Aḥmar Damawī (al-), *muqaddam* de la forteresse al-Qannāya.	145C	الاحمر دموي
Alfard Mākūl, *babb* d'Antioche	13	الفرد ماكول
Amīn (al-) Ǧumuʿa, chef du port d'Alexandrie	48	الامين جمعة
Anṭūn, un des « fils » de ʿArnūs (en fait un des fils des rois anciennement sous la coupe d'al-Maġlawīn, adoptés par ʿArnūs)	83	انطون

Nom	Fasc.	اسم
Aqrīṭaš *babb* de ʿAtalīd	71	اقريطش
Ardūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn, frère de Mīrūniš	84	اردونش
Ardūniš, un des fils des rois des Balkans de la suite de ʿArnūs	83	اردونش
Armānīya (al-), prêtre magicien, frère d'al-Balīya al-Sāḥira	91	الارمانية
Arqaš (al-) Ibn al-Burṭuquš, fils d'al-Burṭuquš	124	الارقش ابن البرطقش
Asad al-Dīn al-ʿAbūs, *fidāwī* ismaélien, capitaine de la forteresse d'al-Maʿarra	2	اسد الدين العبوس
Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de ʿAqīl al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 (69)	اسد الدين البلاطنسي
Asṭālūt al-Ġulfī, *babb* d'al-Ġulf	48	اسطالوت
Aṣamm (al-), père de Darrāğ, de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14	الاصم
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Ğazāʿīr al-Nār, succède à Kasyānūš	132	الاصبين
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Qayqabūn	32	الاصفين
Aṣfūt, fils de Bašrān, père de Ğawān	7	اصفوت ابن بشران
Awlād al-Zawānī, troupe *ʿağamī* dont Sabʿ al-Maġul est le chef	86	اولاد الزواني
Ayā' Ḫān, femme de Ğamak, mère de Maḥmūd/Baybarṣ	3	ايا خان
Aybak al-Al-Turkmānī, émir sʿopposant à Baybarṣ, devient al-Malik al-Muʿizz Aybak	9	ايبك
Aydamur al-Bahlawān, mamelouk de Masʿūd Bak, acheté par ʿAlī Āġā al-Warrāq	1	ايدمر البلهوان
Ayduġmiš, neveu de Baybarṣ	19	ايدغمش
Āġā Aḥmad, émir du Qaṣāṣ, sʿen prend a un kurde auquel il avait demandé la main de sa fille qui lui a été refusée	4	الآغا احمد
Āsīya, fille d'al-Baṭarnī	97	آسية
ʿAbbās Abū al-Ḏawāʿib, père de Ḥusām al-Maṣāʿib de la forteresse al-ʿĀlīya, *fidāwī* ismaélien	14	عباس ابو الذواعب
ʿAbd al-Aḥad, nom que donne Šīḥa à Ibrāhīm (al-Ḥūrānī) à Ṭabarayya	29	عبد الاحد
ʿAbd al-Aḥad, moine du monastère d'al-Zaʿfarān ou al-ʿUyūn, en fait Šīḥa	30	عبد الاحد
ʿAbd al-Aḥad, nom d'emprunt de ʿImād à al-Qayṭalān	64	عبد الاحد

Nom	Fasc.	اسم
ʿAbd Allah al-Muġāwirī, invoqué par Šīḥa pour voyager	13	عبد الله المغاوري
ʿAbd Allah Tarīmas, tisserand d'Alexandrie	74	عبد الله تريمس
ʿAbd Allāh, vizir du roi d'al-Ṣīn, ʿAbd al-Raḥmān 1er	128	عبد الله
ʿAbd al-Falāḥ (Šāh), mari de Durrī Ḫān (sœur de Baybarṣ)	124	عبد الفلاح (الشاه)
ʿAbd al-Ġafūr (Šāh), roi d'al-Dayham	131	عبد الغفور
ʿAbd al-Masīḥ, colosse de Maqdūnīya, en fait un ismaélien, Badr Ibn Šamsa	36	عبد المسيح
ʿAbd al-Nār, espion de Halawūn	99	عبد النار
ʿAbd Nār Maǧūsī, mage de Bārīz al-ʿAǧam	125	عبد نار مجوسي
ʿAbd al-Nūr, en fait ʿAlī Šaftūr, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf et frère de ʿImād al-Dīn ʿAlqam	63	عبد النور
ʿAbd al-Qādir, gouverneur de Bagdad	48	عبد القادر
ʿAbd al-Raḥmān (Šāh), roi de Bārīz al-ʿAǧam	123	عبد الرحمن (الشاه)
ʿAbd al-Raḥmān, 1er roi d'al-Ṣīn	127	عبد الرحمن
ʿAbd al-Raḥmān, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	136	عبد الرحمن
ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, lieutenant de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	18	عبد الرحمن قطاعش
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* de Yānisa	13	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, remplace Ğawān à Yaġra	7	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* de Lattaquié	54	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	63	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣanam, roi idolâtre d'une région où Šīḥa échoue en route pour al-Ṣīn.	128	عبد الصنم
ʿAbd al-Šams, roi tartare, a pris le pouvoir à Kūḫ al-ʿAǧam avec son vizir Naǧm, le magicien	140	عبد الشمس
ʿAfīf (al-), ami de Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	120	العفيف
ʿAfifī (al-), frère de Ḫaṭṭāb, oncle de Kāmil, *fidāwī* ismaélien	107	العفيفي
ʿAǧbūr, père de Ḥasan al-Nisr *fidāwī* de la forteresse de Ṣafīyā	14 (32)	عجبور

Nom	Fasc.	اسم
ʿAhīğ (al-), *babb*, le plus jeune des trois fils du roi d'al-Ğazā'ir décédé	72	العهيج
ʿAlāy al-Dīn, fils de ʿImād al-Dīn (gouverneur d'Alep)	128	علاى الدين
ʿAlāy al-Dīn, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	144	علاى الدين
ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī, émir de Baybarṣ	89	علاى الدين البيسري
ʿAlāy al-Dīn al-Qaymarī, gouverneur de Jérusalem	29	علاى الدين القيمري
ʿAlāy al-Dīn al-Šāh Bandar, chef du *ḫān*, chargé par Baybarṣ de surveiller le *ḫān* du Caire	11	علاى الدين الشاه بندر
ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf	134	علاى الدين ابن شاكر
ʿAlī, de la forteresse al-Ğamīrīya, *fidāwī* ismaélien	118	علي
ʿAlī, fils de Ismāʿīl et Ṣabā, devient capitaine de la forteresse al-ʿIrq à la mort de Haddām al-ʿArqāwī	129	علي
ʿAlī Āġā al-Ṣāliḥānī, dignitaire de la suite de Baybarṣ	40	علي آغا الصالحاني
ʿAlī Āġā Tarīmas, neveu de ʿAbd Allah Tarīmas, tisserand d'Alexandrie	74	علي آغا تريمس
ʿAlī Āġā al-Warrāq, marchand de mamelouks de Damas	1	علي آغا الوراق
ʿAlī al-Ṣāliḥānī Ibn al-Šiyyāḥ, fils adoptif de Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī, propriétaire du jardin de Damas	28	علي الصالحاني ابن الشياح
ʿAlī Būğī, fils de Abū ʿAlī al-Baṭarnī	68	علي بوجي
ʿAlī Ġāb, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (157)	علي غاب
ʿAlī Ġuwayl, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (141)	علي غويل
ʿAlī Ibn Manāwī, sauveur des jeunes filles du Caire	86	علي المناوى
ʿAlī Šaftūr, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf et frère de ʿImād al-Dīn ʿAlqam	14 (63)	علي شفتور
ʿAlī Ṭuwayr, fils de la sœur de Maʿrūf, *fidāwī* ismaélien	14 (161)	علي طوير
ʿAmmār al-Qadmūsī, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf. Epouse une bédouine, Ṣubḥa, fille de l'émir Ṣabāḥ	127	عمار القدموسي
ʿAnīd (al-), suzerain du *babb* Baḫṭrīn, *babb*	81	العنيد
ʿAqīl al-Balāṭunusī, père de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 (31)	عقيل البلاطنسي

Nom	Fasc.	اسم
ʿArand (al-), palefrenier de ʿĪsā al-Nāṣir	4	العرند
ʿArand (al-), père d'al-ʿArmīd de la forteresse al-Ṭard (chrétien)	82	العرند
ʿArfağ (al-) Ibn Ḍamīm al-Ǧūnī, *fidāwī* chrétien	172	العرفج ابن ذميم الجوني
ʿArfīd (al-), *fidāwī* ismaélien	14	العرفيد
ʿArmīd (al-) de la forteresse al-Ṭard (chrétien)	82	العرميد
ʿArnūs (al-Diyābrū), chevalier qui protège Ibrāhīm et l'armée musulmane au retour de Rome, en réalité ismaélien, fils de Maʿrūf	45	عرنوس (الديابرو)
ʿAṣm Ibn al-ʿArfīd (al-), *fidāwī*, neveu maternel d'al-Nisr Ibn al-ʿAğbūr	14 (32)	العصم ابن العرفيد
ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	4	عاصم ابن بحر المرقبي
ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī, *fidāwī* dont Ismāʿīl a tué le père Yaʿqūb, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	135	عاصم ابن يعقوب
ʿAṣmīr (al-), fils de Ǧamhīr, roi de Basandīd	59	العصمير
ʿAṣmīra (al-), princesse de Basandīd, fille du roi al-ʿAṣmīr	13 (125)	العصميرة
ʿAṭafanṭūraz (al-), vizir du *babb* al-Maġlawīn	118	العطفنطورز
ʿAwakil, joueur de *ḥakam*, cousin du palefrenier du vizir Uquš. Tué par ʿAlī Bazdaġān	149A	عوكل
ʿAyša al-Mašnātīya, sœur de Ḥasan al-Mašnātī, épouse de Saʿd, se fait passer pour Nūr al-Masīḥ à Tripoli	38	عيشة المشناتية
ʿAyša al-Qaraʿa, femme de Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī	2	عيشة القرعة
ʿAyša al-Šamṭa, mère d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī, *labwa*	6	عيشة الشمطة
ʿAzāqīr, de Yaġra, mercenaire chrétien	87	عزاقير
ʿAzqūr, frère de ʿAzāqīr	87	عزقور
ʿĀmir Ibn al-Muʿtamir, capitaine de l'armée d'al-Aṣfīn	132	عامر ابن المعتمر
ʿĀmir, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	102	عامر
Badr al-Dīn al-Ḥumayrī, *fidāwī* ismaélien	118	بدر الدين الحميري
Badr al-Dīn Ibn Harim, *fidāwīyeh* (musulman de la ville franque d'al-Taqalīn)	102	بدر الدين ابن هرم
Badr al-Ġafīr, *fidāwī* de la maison de Šākir, cousin paternel de Maʿrūf	16	بدر الغفير

Nom	Fasc.	اسم
Badr Ibn Šamsa, Ismaélien	33	بدر ابن شمسة
Badra, fille d'Ismāʿīl, nièce de Maʿrūf	13	بدرة
Bahā, fille de la magicienne de Šam sayn et Qamarayn	159	بهاء
Bahārīd, fils de Ṣafā al-Wudd et Aḥmad Ibn Aybak	125	بهاريد
Bahramān, Šāh du Ḫurastān, beau-père de ʿArnūs, père de Ǧawahir Ḫān	133	بهرمان شاه
Baḥr al-Marqabī, de la forteresse al-Marqab, père de ʿĀṣim, *fidāwī* ismaélien	14 (104)	بحر المرقبي
Baḥrūma, reine d'al-Yarmaq	146A	بحرومة
Baḫriyūn, moine du monastère al-Habā wa Qubbat al-Nāsūt de Qasanṭūra	105	بخريون
Baḫtrīn, *babb* d'al-Bašqāt	81	بختري
Baḫtrīn, *babb* de Yānisa Ḏāt al-Arṣad	163	بختري
Bakrūmā, neveu de Ǧurǧīs Abū Maryam, dont Šīḥa prend l'identité	31	بكرومى
Balīya (al-) al-Sāḥira, sœur d'al-Armānīya	91	البلية الساحرة
Billawra, fille de Muǧrim, vizir magicien de Nakrān le roi de Kawkab et usurpateur du trône d'al-Ṣīn, épouse ʿArnūs	128	بلورة
Bāš qirān, « roi des rois francs » (l'Empereur de Rome, aussi appelé Frīdīrīk ou Frīdrīk)	42	باش قران
Bašrān, grand-père de Ǧawān	7	بشران
Baybarṣ, al-Malik al-Ẓāhir, héros de la *Sīra*	1	بيبرص (الملك الظاهر)
Baybarṣ al-Ṭabarsī/al-Ṭaybarsī, émir de la faction d'Aybak et de Qalawūn	26	بيبرص الطبرسي
Baylabakk al-Lakkām, émir du pélerinage	24	بيلبك اللكام
Baylabān al-Kurdī, vizir kurde	55	بيلبان
Bazābiz, fils de Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī	2	بزابز
Bābrīn (al-Raym), fils du *qirān* Rūdrīk	120	بابرين (الريم)
Bādīs, personnage ayant construit le palais dont Baybarṣ hérite au Caire	9	باديس
Bint Kašyānūš, Femme du *babb* al-Brinz de Tripoli, fille du *babb* Kašyānūš de Ǧazāyir	38	بنت كشيانوش

Nom	Fasc.	اسم
Bint al-Qāḍīn, cousine du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	55	بنت القاضن
Bint al-Šāh Maḥmūd, la jeune fille vierge sauvée par Ibrāhīm, épouse ʿAlī al-Ğallūmī, fils d'Ibrāhīm Siyāğ al-ʿAḏārā	33	بنت الشاه محمود
Bint al-Tarazī Bāšī, femme de Ḥarḥaš, fils de Muqallid al-Būlāqī	11	بنت اترزي باشى
Bint Urğawān al-Salāsilī, femme de Šīḥa, mère de Naṣrūn	51	بين ارجوان
Bint Yarlik, fille de l'émir Yarlik dont al-Ṭūfrīn, fils d'Idamur, Ḫalīl et Aḥmad Iskandarūn (fils de Šāhīn) tombent amoureux. Elle épouse al-Ṭūfrīn	136	بنت يرلك
Bint Zāhid, épouse d'Aydamur	83	بنت زاهد
Bīğāna, reine de la ville au lion du pays *ʿağam*, épouse ʿArnūs	99	بيجانة
Bīla, mamelouk de Baybarṣ quʿil offre au roi ʿĪsā Ġāzī dans un premier temps, puis reprend pour en faire son trésorier	21	بيلة
Brinz (al-) (Le Prince), *babb* de Tripoli	37	البرنز
Buštuk, émir musulman	26	بشتك
Buṭrus al-Akbar, constructeur du palais de l'île en route pour Rome	43	بطرس
Būluṣ, soldat de Tripoli	38	بولص
Būluṣ Ibn Ṭāğrīn, *babb*	[181]	بولص ابن طاجرين
Būnwā, *personna* de Šīḥa, à Rome auprès de Dūfuš	76	بونوا
Courtier, vendeur du *litt* et de lʿarbalète	3	دلال
Dahdahūn, sorcier qui aide Ğawān	61	دهدهون
Dakmīn, *babb* de Ṣūr	142	دكمين
Dalfram, ancien *babb* de Ṣūrdīn	113	دلفرم
Damkīn (al-), père de l'abesse, femme de Šīḥa	54	الدمكين
Damkīn (al-), fils du *babb* d'al-Ğazāʿīr, frère de Hūd	76	الدمكين
Damm, prétendant éconduit de Nāfila, la femme dIbrāhīm *fidāwī* ismaélien	47	دم
Damm, surnom de Nāṣir, fils de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn, *fidāwī*, chrétien par sa mère.	90	دم، ناصر ابن شرف الدين شر الحصون

Nom	Fasc.	اسم
Dardānīš, *babb* de Ṣūrdīn, « père » d'al-Ṭūfrīn, *babb*	59	دردانيش
Darrāğ, fils d'al-Aṣamm de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14 (155A)	دراج
Dawīdār, fonction du personnage qui veut acheter le *ḫān* de Muḥammad Manğak	28	دويدار
Dawūd, fils de Šāhīn al-Misyāṭī	14 (47)	دوود
Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī*, père de Naṣīr al-Nimr	14	داغر العنيد
Dāryūs, fils de Dumān al-Ḥakīm, ancêtre de Mayṭafūr	138	داريوس
Derviche, premier maître de Maḥmūd	1	درويش
Dibl al-Baysānī, *fidāwī* ismaélien, frère de Ḥasan al-Ḥūrānī	5	دبل البيساني
Dumān al-Ḥakīm, ancêtre de Mayṭafūr, qui a construit le monastère ʿAyn al-Damm	138	دمان الحكيم
Dumīlika, nom d'emprunt de Šīḥa à al-Qayṭalān	64	دميلكة
Durr Mulk, sœur de Baybarṣ	57	در ملك
Durrī Ḫān, sœur de Baybarṣ, mère de Ṣafā al-Wudd	124	دوري خان
Dūfuš, fils de l'Empereur de Rome	44	دوفش
Dūmār, fils de Bāš qirān	77	دومار
Dūmarīn, père de Mayṭafūr	138	دومرين
Dūmrīna (al), fille du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb, reine de Ğazā'īr al-Banāt	172	دومرينة
Ḍā'iʿ al-Inṣāf, fils d'un pauvre bûcheron thué par Šáhīn al-Ṭawīl	155B	ضائع الانصاف
Faḍl al-Dīn ʿIzz al-Adraʿī, fils de Yaʿqūb al-Adraʿī	18	فضل الدين عز الادراعي
Faḫr al-Aṣīl, *muqaddam*, gendre de Ğamr	2	فخر الاصيل
Faḫr al-Dīn Ğisr, neveu de Sulaymān al-Ğāmūs	27	فخر الدين جسر
Falak, fils de Šahīd et de Riyāḥīya, émir	75	فلك
Falamtik (al-), *babb* de Ğazāʿīr al-Fīl	106	الفلمتك
Falaḥ (al-), *fidāwī* chrétien commandant de Qāra, frère d'al-Ḥāriṭ	29	الفلح

Nom	Fasc.	اسم
Falyūr (al-), *babb* de Ğazāʿīr al-Fīl	106	الفليور
Fanğ Manṭarīn (al-), *babb* de Qasanṭūra	105	الفنج منطرين
Farānhīš (al-), *babb* d'al-ʿArīš	26	الفرانهيش
Farqad (al-), fils d'al-Ṭūdrīya, frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā, frère d'al-Ṭūd	75	الفرقد
Fartīn al-Luddāwī, *fidāwī* chrétien prétendant de la fille du *babb* Ğūrğ roi de ʿAsqalān	82	فرتين
Fartīn, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, *babb* de Qaṣanṭūra	105	فرتين
Fartīn, fils du *babb* al-Harūqštīl	104	فرتين
Farūn (al-Kund), *babb* de d'al-Ğazāʿīr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā	142	فرون
Farwīl (al-) d'al-Qayṭalān, frère de Ṣalīb al-Rūm	112	الفرويل
Fasīdqa, maîtresse de Dūfuš	76	فسيدقة
Faṣantūr, vizir d'al-Ġalaṭa	83	فصنتور
Fayrā (al-), fille du *babb* Rafā'īl	138	فيرى
Fāris al-Dīn Ṭay, chevalier de la suite de Baybarṣ, donné à Baybarṣ par le vizir Šāhīn, en même temps que Fāris Quṭāya, son frère	13	فارس الدين طى
Fāris Quṭāya, chevalier de la suite de Baybarṣ, donné à Baybarṣ par le vizir Šāhīn, deviendra son chargé du harem, frère de Fāris al-Dīn Ṭay	13	فارس قطاية
Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie, enlevée par Naṣrūn	140	فاطمة
Fāṭima al-Aqwāsī, Sitt al-Šām, la Dame de Damas, mère adoptive de Maḥmūd/Baybarṣ	3	فاطمة الاقواسي، ست الشام
Fāṭima al-Ḫurazmīya, fille d'un marchand du al-Ḫwārizm, épouse d'Aḥmad Šalāmiš	101	فاطمة الخرزمية
Fāṭima al-Ḥūrānīya, sœur d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	46	فاطمة الحورانية
Femme de ʿAlī Āġā al-Warrāq	1	الحرمه
Femme, descendante du roi Bādīs	10	حرمه
Fīlīb, *babb,* gouverneur de Lattaquié	53	فيليب

Nom	Fasc.	اسم
Fransīs, *babb,* roi de Sīs	31	فرنسيس
Frīdrīk/Frīdīrīk, Empereur de Rome (aussi appelé Bāš qirān)	42	فريديريك/فريدريك
Furṭūnis, fils du *babb* al-ʿAnīd, suzerain du *babb* Baḫtrīn, prétendant de Ibrīza al-Qannāṣa	81	فرطونس
Ǧabal Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī*	14 (46)	جبل ابن راس الشيخ مشهب
Ǧābir, frère de l'émir Sayf al-Qabā'il, oncle de Šīḥa	7	جابر
Ǧahdān, émir bédouin de la région de Ḥamāh	128	جهدان
Ǧamak, père de Maḥmūd/Baybarṣ	3	جمك
Ǧamāl al-Dīn Yaġmūd, dignitaire de Damas qui part à la tête d'une troupe pour s'opposer à Numayrid	36	جمال الدين يغمود
Ǧamhīr, *babb,* roi de Basandīd, père d'al-ʿAṣmīr	59	جمهير
Ǧamhīra, fille d'al-ʿAṣmīr, roi de Basandīd	59	جمهيره
Ǧamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn, ismaélien, père de Maʿrūf et d'Ismāʿīl	2	جمر
Ǧannettū, mamelouk favori du roi ʿĪsā Ġāzī	21	جننتو
Ǧantīr, marchand français de Constantinople	48	جنتير
Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	133	جواهر خان
Ǧawān Ibn Aṣfūt, patriarche chrétien, ennemi de Baybarṣ et de Šīḥa	7	جوان ابن اصفوت
Ǧāk, fils de Dalfram l'ancien *babb* de Ṣūrdīn	112	جاك
Ǧānīnā, fille de Dakmīn, *babb* de Ṣūr	142	جانينى
Ǧulquš al-Ṭayyār, fils de Šīḥa et Tāǧ Nās	144	جلقش
Ǧundāwīl, *babb* d'al-Arbaʿ, père des princesses Biyātrīs et Mārsīl	157	جنداويل
Ǧurǧ, fils du *babb* Sarǧawīl de Ṣafad	107	جرج ابن سرجويل
Ǧūrǧ, *babb* de ʿAsqalān (*Dūq*)	81	جورج
Ǧurǧīs Abū Maryam, co-propriétaire aveugle du *ḫān* de Sīs	30	جرجيس ابو مريم

Nom	Fasc.	اسم
Ǧurǧīs al-Ġuyūmī, vizir du *babb* al-Maġlawīn	103	جرجيس الغيومي
Ǧurǧīs, soldat3. chrétien frère de Ḥannākān (tué au siège de Lattaquié)	54	جرجيس
Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ, fils d'Ismāʿīl et de Ǧūnašīya, *fidāwī*	87	جونيت ابن ابو السباع
Ǧūniš, « fils » du *babb* Ǧūnīt, roi de Šiwā, en fait fils d'Ismāʿīl et de Ǧūnišīya (prend le nom de Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ)	85	جونش
Ǧūnīt, fils du *babb* Ḥannā dont Šīḥa prend la place	7	جونيت
Ǧūnīt, *babb* de Šiwā et père de Ǧūnišīya, grand-père de Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ	87	جونيت
Ǧūnīt, *babb* de Serbie (Belgrade), père de Mārīna, épouse de Šāhīn et mère d'Iskandarūn (et belle-sœur de ʿArnūs)	137	جونيت
Ǧūwīl (Ṣalīb al-Rūm), fils de Umm Ǧūwīl, aussi Umm Ṣalīb al-Rūm, suivante-nourrice de Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn d'al-Bašqāt	81	جويل (صليب الروم)
Ġaḍbān (al-), père de Saʿd al-Haǧīn, capitaine de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 153A	الغضبان
Ġannām, émir bédouin, ennemi de Ṣabāḥ	127	غنام
Ġandūr (al-), fils de Yaʿqūb al-Hadīrī, de la forteresse al-Nār	112	الغندور
Ġanṭāwīl, *babb* de Madīnat al-Rāq	157	غنطلويل
Ġayṭafūr (al-), *babb* de Yāfā	26	الغيطفور
Ġayūr (al-), père de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* ismaélien	14	الغيور
Ġazāla, fille de ʿAyn al-Balīya al-Sāḥira, allusion à une conquête de ʿArnūs dans un épisode lacunaire du manuscrit	76	غزالة بنت عين البلية الساحرة
Ġīyāṯ al-Dīn gouverneur de Homs	39	غياث الدين
Ġuṣayb al-Ḥaytarī, *fidāwī* de la forteresse al-Ḥaytar. En fait fils de Sayf al-Māḍī et de la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar	134	غصيب الحيتري
Haddām (al-), lieutenant de Hadīr al-Ruʿūd	112	الهدام
Haddām (al-) al-ʿArqāwī, fils adoptif d'Ismāʿīl, capitaine de la forteresse al-ʿIrq	129	هدام العرقاوي
Hadīr al-Ruʿūd, frère aîné du *muqaddam* Yaʿqūb al-Hadīrī, de la forteresse al-Nār	109	هدير الرعود
Haǧǧām (al-) Ibn Ḥanāǧir, écuyer du roi de Tripoli qui tente d'attaquer le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb au *dīwān*, arrêté par Baybarṣ d'un coup de *litt*	13	الهجام ابن خناجر

Nom	Fasc.	اسم
Halawūn, *qān* de Perse	16	هلوون
Harim, père de Šams al-Dīn, de la forteresse Šamsayn, *fidāwī* ismaélien	14	هرم
Harqūš (al-), frère du *babb* al-Aṣfīn	91	الهرقوش
Hārdī, *fidāwī* anglais qui tente d'enlever Maryam al-Ḥamqā au Caire	130	هردي
Hīlāna, tante d'al-ʿAṣmīra, abbesse du couvent al-Nūr, en fait femme de Šīḥa	59	هيلانة
Hīnūlad, *babb* andalou, veut épouser Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	134	هينولد
Hūd, frère du *babb* Dardānīš	59	هود
Hūd, fils du *babb* d'al-Ǧazāʿīr, frère de al-Damkīn	76	هود
Ḥadīd, *fidāwī* de la forteresse al-Ḥadīda, père de Šihāb al-Dīn	14	حديد
Ḥaǧīǧ, danseuse dont Muḥammad, frère de lait de Baybarṣ, est épris	12	حجيج
Ḥāǧǧ ʿAbd Allah, tailleur chrétien du Caire, complice de Ǧawān et de ʿAzqūr (il faisait partie des mamelouks chrétiens achetés par ʿAlī Āġa)	89	حاج عبد الله
Ḥāǧǧ ʿAbd al-Quddūs, nom d'emprunt de Šīḥa en tant que médecin maghrébin	53	حاج عبد القدوس
Ḥāǧǧ Sālim, maître du dernier degré du Ḥakam	8	حاج سالم
Ḥamdān, frère de Zahrandān (lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī)	146C	حمدان
Ḥamdān, émir, père de Lūlū	169	حمدان
Ḥamdān, lieutenant de ʿAlī Šaftūr	84	حمدان
Ḥamqān, capitaine de vaisseau franc de la flotte de Mūlay ʿAbd al-Salām, *babb* d'al-Andalus	124	حمقان
Ḥanaš (al-), neveu de Ǧabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	52	الحنش
Ḥannā, *babb* de Gênes	7	حنا
Ḥannā, chrétien, fils de Yaqūb al-Rāmī	97	حنا
Ḥannā, *fidāwī* chrétien sous la gouverne de Buštuk	112	حنا
Ḥannākān, soldat chrétien tué au siège de Lattaquié	53	حناكان

Nom	Fasc.	اسم
Ḥarb, fils de ʿAzāqīr	87	حرب
Ḥarḥaš, chef d'une bande de truands concurrente à celle de ʿUṯmān, puis compagnon de ce dernier	10	حرحش
Ḥarḥaš, fils de Muqallid al-Būlāqī	11	حرحش
Ḥarīrī (al-), lieutenant de ʿAlī Ġuwayl	141	الحريري
Ḥarīṯ (al-), *fidāwī* chrétien d'une forteresse franque	29	الحريث
Ḥarṯ (al-) al-Ašğaʿī, père adoptif de Mūsā	28	الحرث الاشجعي
Ḥarūqaštīl (al-), *babb* d'al-Ğazā'īr al-ʿUẓm, *babb*	104	الحروقشتيل
Ḥasab al-Ḥūrānī, grand-père d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	28	حسب الحوراني
Ḥasan Ḏāt al-Numūr, neveu de Nimr al-ʿĀmirī. Epouse sa cousine Numayra fille de Nimr	147	حسن ذات النمور
Ḥasan Āġā al-Šanīʿ, secrétaire corrompu à al-Maḥalla	12	حسن آغا الشني
Ḥasan, Āġā al-wuğāqīya, chef des troupes qui s'en prend aux jeunes filles et aux jeunes gens qui passent et les emmène dans son repaire, tué par Baybarṣ	1	حسن اغا الوجاقية
Ḥasan al-Ḥūrānī, *fidāwī*, frère de Dibl al-Baysānī	5	حسن الحوراني
Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt, le seul à connaître les passages secrets conduisant à l'intérieur de Tripoli, *fidāwī* ismaélien	14 (38)	حسن المشناتي
Ḥasan al-Nisr Ibn ʿAğbūr, *fidāwī* ismaélien de la forteresse de Ṣafīyā	11 (32)	حسن النسر ابن عجبور
Ḥasan Šāh, prétend être le fils de ʿAbd al-Raḥmān 1cr, roi d'al-Ṣīn et le frère du Šāh Ḥusayn	127	حسن شاه
Ḥasanayn, fils de la servante du palais de Aḥmad Ibn Aybak, ayant volé un sabre à son maître	123	حسنين
Ḥasnā, sœur de Ṣawwān, épouse Ḥanaš	54	حسنى
Ḥassān Abū al-Ḏawā'ib, émir bédouin	161	حسن ابو الذوائب
Ḥassān al-Armanī, émir musulman	26	حسان الارمني
Ḥassān al-Kuraydī, gouverneur de Ġaza	28	حسان الكريدي
Ḥaydara, vieillard de la ville de Rūmad qui veut faire le pélérinage, dont Ğawān prend la place	150B	حيدرة
Ḥayyār, fils de Muhannā, gardien des chamelles magiques	56	حيار

Nom	Fasc.	اسم
Ḥubla (al-), mère de ʿUṯmān	8	حبلة
Ḥusām al-Maṣāʿib, fils de ʿAbbās Abū al-Ḍawā'ib, de la forteresse al-ʿĀlīya, *fidāwī* ismaélien	14	حسام المصاعب
Ḥusayn (Šāh), prétend être le fils de ʿAbd al-Raḥmān 1er, roi d'al-Ṣīn et le frère de Šāh Ḥasan	127	حسين شاه
Ḥusayn, ancien porte étendard du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	135	حسين
Ḥusayn, éphèbe que l'on présente comme palefrenier à Baybarṣ	8	حسين
Ḥusayn, émir kurde qui a refusé la main de sa fille à Āġā Aḥmad	9	حسين
Ḥusayn, émir turcoman, frère de Zāhid	83	حسين
Ḥusayn, frère de Salīm Āġā al-Turğumān	40	حسين
Ḥusayn, vieux vizir du temps d'al-Ṣāliḥ Ayyūb	112	حسين
Ḥusayn Āġā, émir, au service du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	10	حسين آغا
Ḥusayn Āġā, gardien du grenier de Damas	62	حسين آغا
Ḥusayn Āġā al-Burṣawī, dignitaire de Brousse	60	حسين آغا البصروي
Ḫalīl al-Malik al-Ašraf	22B	خليل الملك الأشرف
Ḫalīl, fils de Qalawūn et d'al-Šarīfa al-Maġribīya	55	خليل
Ḫalīl, jeune paysan de Ṣanamayn	5	خليل
Ḫālid al-Bazāʿī, lieutenant de la forteresse Bazāʿa de ʿAlī Ġuwayl	141	خالد
Ḫamm (al-), *babb,* un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédék	76	الخم
Ḫasqān Šāh, fils de ʿArnūs et de Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān)	133	خسقان شاه
Ḫātūn, fille de Muḥammad Āġā, kurde de Damas, épouse de ʿAlī Ibn Manāwī	87	خاتون
Ḫaṭṭāb, *fidāwī*, de la forteresse Damawīya, *fidāwī* ismaélien	14 (15)	خطاب
Ḫayr Allah, capitaine de navire de Murād Salān al-ʿAğam	98	خير الله
Ḫiḍr (al-) Abū al-ʿAbbās, personnage du Monde du Secret	7	الخضر (ابو العباس)

Nom	Fasc.	اسم
Ḫiḍr al-Baḥīrī, bédouin, bandit notoire de la région de al-Maḥalla	11	خضر البحيري
Ibn Qarīnāt/Quraynāt al-Ġazāla, émir	84	ابن قرينات الغزالة
Ibrāhīm Āġā al-Ǧunaynī, gardien du château al-Ablaq à Damas	29	ابراهيم آغا الجنيني
Ibrāhīm Ibn Ǧābir, cousin de Šīḥa	7	ابراهيم ابن جابر
Ibrāhīm Ibn Ḥasan al-Ḥūrānī	6	ابراهيم ابن حسن الحوراني
Ibrāhīm Ibn Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	ابراهيم ابن محمد الادهمي
Ibrāhīm Siyāǧ al-ʿAḏārā = le Chevalier Sans Nom = Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	6	ابراهيم سياج العذارى
Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn d'al-Bašaqāt	81	ابريزة القناصة
Idwārd, père de Dardānīš, roi de Ṣūfrīn	113	ادوارد
Ilyās, *fidāwī* chrétien auprès du *babb* al-Aṣfīn, roi d'al-Qayqabūn	63	الياس
Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ, fils aîné du *muqaddam* Ǧamr, frère de Maʿrūf	12	اسماعيل ابو السباع
Iṣṭifānus, *babb,* père de Naṣra (femme de Saʿd) et père adoptif de Naṣrūn, fils de Saʿd	40	اصطفنوس
ʿIlǧ (al-), maître de la forteresse chrétienne al-Marqab	71	العلج
ʿImād al-Dīn Abū al-Ḫayš, fils du gouverneur d'Alep al-Muẓaffar (devient gouverneur d'Alep à la mort de son père)	2	عماد الدين ابو الخيش
ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl, neveu de Maʿrūf de la citadelle Ṣahyūn, *fidāwī* ismaélien	14 (61)	عماد الدين علقم ابن فخر الأصيل
ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī Bašā al-Akrād, chef des émirs kurdes	21	عز الدين الحلى
ʿIzz al-Dīn Māǧid, émir bédouin contacté par Aybak pour se débarrasser de Baybarṣ	22B	عز الدين مجيد
ʿĪsā, le *silāḥdār* de Dakmīn, roi de Ṣūr	142	عيسى
ʿĪsā al-Burayǧī, prieur d'un monastère dont Šīḥa prend la place	32	عيسى البريجي
ʿĪsā al-Ǧamāhirī, fils de ʿIbrāhīm et de Nāfila, *fidāwī* ismaélien	107	عيسى الجماهري
ʿĪsā Ġāzī, fils du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, lui succède (ʿĪsā al-Malik al-Ġāzī)	21	عيسى غازي

Nom	Fasc.	اسم
ʿĪsā Ibn Ğābir, se présente au roi comme Ismaélien, en fait un Franc, Muʿīq (al-) Ibn Yaḥrub	30	عيسى ابن جابر
ʿĪsā al-Nāṣir, vizir de Damas	1	عيسى الناصر
Juif, secrétaire du Mamelouk chef de la fabrique de sucre qui appartient à Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī	8	اليهودي
Kafar Ḫān, roi de Bandar Ḫān	99	كفر خان
Kafardās (al-), frère du *babb* Alfrad Mākūl	29	الكفرداس
Kafīr Ibn Mattā, chevalier chrétien	26	كفير ابن متى
Kafīrī (al-), capitaine de la forteresse Kafīr al-Zayt (ami et complice de Nirm al-ʿĀmirī)	147	الكفيري
Kafrīn, fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	52	كفرين
Kafrīn, fils du *babb* al-Farānhiš	25	كفرين
Kafrīn, neveu de Kafīr Ibn Mattā	28	كفرين
Karīm al-Dīn, fils du *qāḍī* Yaḥyā	7	كريم الدين
Karhīt, *fidāwī* chrétien envoyé par Ğawān à la citadelle d'Alep au moment de la mort de Maʿrūf	78	كرهيت
Karhīt, *fidāwī* qui enlève Durr Malik	59	كرهيت
Karsīmūn, fils de Bašrān, oncle de Ğawān	7	كرسيمون
Kasīb, fils de Bāš qirān	76	كسيب
Kasīb, fils du *babb* al-Kūnd Farūn, et frère d'al-Ranqīs	91	كسيب
Kasībū al-Kayyāl, petit-fils de Sarğawīl	5	كسيبو
Kāsir al-ʿUqāb, père de Manṣūr al-ʿUqāb Ibn Kāsir, cousin de Maʿrūf, de la forteresse al-Kahf, *fidāwī* ismaélien	14	كاسر العقاب
Kasīr, fils de Bāš qirān	76	كسيرة
Kašyānūš, *babb* d'al-Ğazāʿīr al-Nār	39	كشيانوش
Kāmil, fils adoptif d'Ibrāhīm	46	كامل
Kāmil, fils du *muqaddam* Ḫaṭṭāb	104	كامل
Kātrīn, fille de ʿAṭafanṭūraz	117	كاترين

Nom	Fasc.	اسم
Kātrīn, fille du 36ème roi des Balkans, épouse de ʿArnūs	65	كاترين
Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	68	كاترين
Kuʿaykiʿ, *šayḫ* de Ṣanamayn	5	كعيكع
Kaʿkaʿ, *šayḫ* de Ṣanamayn	5	كعكع
Kinyār, amiral d'al-Qayṭalān, oncle du roi ʿAbd al-Ṣalīb	19	كنيار
Kirğīn, fils de ʿArnūs, *babb* d'une île d'Espagne, puis *fidāwī* ismaélien	165	كرجين
Kirğīna, mère de Kirğīn, une des femmes de ʿArnūs	119	كرجينة
Kišyār, mage magicien qui a enlevé Maryam al-Ḥamqā (frère de Mihyār)	131	كشيار
Kund Farūn (al-), frère du *babb* Dardānīš	59	الكند فرون
Kund Farūn (al-), *babb*, père d'al-Ranqīs	91	الكند فرون
Kūnt Armān/Ūrmān (al-), chef des soldals de ʿAbd al-Ṣalīb, roi d'al-Qayṭalān	70	الكونت ارمان/اورمان
Kūnt Fītrī (al-), frère de Marīn, neveu du Pape	43	الكونت فيتري
Kūnt Lūsyān (al-), fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	59	الكونت لوسيان
Frīdrīk Bāš qirān, Empereur de Rome	42	فرديريك باشاقران
Lamʿa, oncle de Maḥmūd/Baybarṣ	3	لمعة
Laylā, fille de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, sœur de Sayf al-Raḍabān	145B	ليلى
Lārūš al-Armanī, *fidāwī* ismaélien	60	لاروش الارمني
Maḏīd Haqq, fils de Masʿūd Bayk	52	مذيد
Maġlawīn, *babb* d'al-Burduqān	65	المغلوين
Marġarīt, fille du *babb* Sarğawīl de Ṣafad	107	مرغريت
Maḥmūd, joaillier de Damas, originaire du Ḫwārizm	3	محمود
Maḥmūd, fils d'Ibrāhīm, fils de Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	محمود
Maḥmūd al-ʿAğamī al-Muṣāriʿğī, lutteur de Damas	4	محمود العجمي

Nom	Fasc.	اسم
		المصارعجي
Maḥmūd Efendī al-Ağalānī, chef des notables de Damas	5	محمود افندي الاجلاني
Maḥmūd al-Fāḫrānī, palefrenier en chef de Qalawūn	55	محمود الفاخراني
Maḥmūd Šāh, roi de Ḫazḫīr, adopte Ḫaqān Šāh comme successeur sur le trône	134	محمود شاه
Maḫbarūn, ancêtre (comme ceux souvent invoqués par Ğawān) qui apparaît à Saqrāq al-Ğanawī pour prévenir le *babb* Fīlīb	53	مخبرون
Maksarūn, coupeur de bois du souk de Damas (3e plaie de Baybarṣ), en réalité Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd	62	مكسرون
Malik al-Ašraf (al-), fils du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et de Šağarat al-Durr, succède à ʿĪsā Ġāzī	22B	الملك الأشرف
Malik al-ʿĀdil (al-), nom de Baybarṣ, puis nom de monarque de Šalāmiš	24	الملك العادل
Mandaġūš, *sayyāf* envoyé par Ğawān et le *babb* Maqdamīn pour provoquer les émirs au Ḥakam	56	مندغوس
Manğikīya, fille de Ğūnīt, roi de Serbie, épouse de ʿArnūs, sœur de Mārīna et de Mārsīl	137	منجكية
Manfaḫ, marchand avare	28	منفخ
Mankubīrd (al-), *babb* d'Ankubār	45	المنكبيرد
Manlā Aḥmad (al-), fils d'al-Manlā Muḥammad et cousin de ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī	141	المنلى احمد
Manlā Muḥammad (al-), oncle de ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī, père d'al-Manlā Aḥmad	141	المنلى محمد
Manṣūr al-ʿUqāb Ibn Kāsir, oncle maternel de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de Kāsir al-ʿUqāb, *fidāwī* ismaélien	13	منصور العقاب ابن كاسر
Manʿam, fils de Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī	118	منعم
Maqdamīn (al-), *babb* de Maqdūnīya	36	المقدمين
Marīn, fils de Sarğawīl al-Mahrī, *babb* de Ṣafad	5	مرين
Marīn al-Ğaʿbarī, capitaine de la forteresse franque al-Ğaʿbar *fidāwī* chrétien	47	مرين الجعبري
Marīn al-Ḥāğib, neveu de l'Empereur de Rome	42	مرين الحاجب
Marīn, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	مرين

Nom	Fasc.	اسم
Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn	35	مرين
Marīn, vizir du *babb* al-Mankubīrd	71	مرين
Marīna, fille du *babb* al-Maqdamīn	35	مرينة
Marīna, femme de Marīn, vizir du *babb* al-Mankubīrd	71	مرينة
Mašhūd Ibn Ṣamṣam, roi de Madīnat al-Dùr	[181]	مشهود ابن صمصم
Mayyāsa, femme de Maʿrūf Abū Ṭabar (fils de ʿArnūs et Salma)	[183]	مياسة
Māhūd (al-Šāh), roi de ʿIwağ Bābil	131	ماهود
Mārīna, fille de Ğūnīt, roi de Serbie, épouse de Šāhīn et mère d'Iskandarūn (et belle-sœur de ʿArnūs), sœur d'al-Manğikīya et de Mārsīl	137	مرينة
Mārīna, fille du *babb* al-Maġlawīn, roi d'al-Burduqān, épouse de ʿArnūs	65	مارينة
Mārğulīnā, princesse d'al-Ğazāʿīr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā	141	مارجليني
Markanṭīn al-Ğumayhrī, *fidāwī* chrétien	47	مركنطين الجميهري
Markanṭīn, un des fils des rois des Balkans, « fils » de ʿArnūs	67	مركنطين
Markīzmān al-Ṣaddām (al-), oncle de Dūfuš	44	المركيزمان الصدام
Mārsīl, fille de Ğūnīt, *babb* de Serbie, sœur de Mārīna et de Manğikīya, épouse Ḫalīl Ibn Qalawūn	137	مارسيل
Mārsīl, moine du monastère al-ʿArūs près d'al-Abnūs	120	مارسيل
Martīn al-Maš, général bulgare envoyé par Ṣāṭrus à Lattaquié pour relever Turs et qui tente de s'attaquer à ʿArnūs qui lui coupe la tête et prend son identité pour entrer dans la ville.	68	مرتين المش
Mārtīnū de Yaġra, *babb*	114	مارتينو
Māryā, nièce du *babb* Māryās, femme de Ğawān	7	ماريا
Maryam al-Ḥamqā', fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs	129	مريم الحمقاء
Maryam al-Zunnārīya fille du *babb* Ḥannā de Gênes, épouse de Maʿrūf, mère de ʿArnūs	17	مريم الزنارية
Maryam, fille de Abū Maryam, aubergiste de Ğazahīl, épouse de ʿArnūs	79	مريم
Marzūq al-Hindī, roi de l'Inde qui attaque La Mekke	160	مرزوق الهندي

Nom	Fasc.	اسم
Māryās, *babb* de Yaġra, confie sa fille à ʿAṣfūt qui la viole	7	مرياس
Māryūs, *babb* de Fīnīsīya	119	ماريوس
Maʿrūf Ibn Ṭabar, fils de ʿArnūs et Salma, petit-fils de Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	123	معروف ابن طبر
Maʿrūf, *fidāwī,* chef des ismaéliens, fils de Ǧamr	12	معروف
Masʿūd Bayk, gouverneur de Brousse	1	مسعود بك
Masʿūd, neveu de ʿIzz al-Dīn Māǧid, émir	22B	مسعود
Maṣlabūn al-Muhāǧir, maître du monastère al-Habā wa Qubbat al-Nāsūt de Qasanṭūra	105	مصلبون المهاجر
Maṭǧarīna, magicienne, mère d'al-ʿAṣmīr	126	مطجرينة
Maṭrada (al-), *ǧinnīya*, femme de Šīḥa	98	المطردة
Mayṭafūr, prêtre-magicien qui réclame le monastère ʿAyn al-Damm comme son bien, son ancêtre, al-Ḥakīm Dumān, ayant construit ce monastère.	138	ميطفور
Mazdahūr, marchand d'esclaves présenté à Baybarṣ par Šams al-Dīn	123	مزدهور
Mazdarīn, fils d'al-ʿArmīd	83	مزدرين
Mīḫā'īl, *qirān* de Constantinople	10	ميخائيل
Mīrūn, fils de Kātrīn et ʿArnūs	68	ميرون
Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīǧ, roi de l'île de Mīrūn (épouse de ʿArnūs)	85	ميرونة الشمسية
Mīrūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīǧ, roi de l'île de Mīrūn	84	ميرونش
Mīšīl, capitaine du bateau affrété par Ǧawān à Ṭarṭūz, se convertit à l'Islam grâce à une vision d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, et délivre Šalāmiš	119	ميشيل
Mihyār, mage magicien frère de Kišyār	131	مهيار
Mudayriǧ, *fidāwī* chrétien de la forteresse al-Nār	106	مديرج
Mufarriǧ al-Ṭanǧī, cousin de Abū ʿAlī al-Baṭarnī	60	مفرج الطنجي
Mufliḥ, émir bédouin	127	مفلح
Muǧīr al-Dīn al-Ruṣāfī, *muqaddam fidāwī*, père de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, de la forteresse al-Ruṣāfīya	14 (144)	مجير الدين الرصافي

Nom	Fasc.	اسم
Muġīt (al-), de la forteresse al-Karak	23	المغيث
Muğrim, vizir magicien de Nakrān le roi de Kawkab et usurpateur du trône d'al-Ṣīn	128	مجرم
Muhannā, émir, gardien des chamelles magiques	56	مهنا
Muḥammad Āġā, fils de Salīm Āġā al-Turğumān	40	محمد آغا
Muḥammad Āġā al-Daylamī, émir proche de Baybarṣ	19	محمد آغا الديلمي
Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla, ministre musulman de Ḥalawūn	19	محمد آغا رشيد الدولة
Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	محمد الادهمي
Muḥammad al-Ğammāl, *šayḫ* du monde du secret vu par Baybarṣ d'abord au Ğabal Qāsyūn.	2	محمد الجمال
Muḥammad al-Fawwāl, *šayḫ* d'al-Maḥalla	12	محمد الفوال
Muḥammad al-Šarīf, nom d'emprunt de Šīḥa à Tripoli	38	محمد الشريف
Muḥammad al-Saʿīd, fils aîné de Baybarṣ	27	محمد السعيد
Muḥammad Daqīq al-ʿĪd, *šayḫ* d'al-Azhar	1	محمد
Muḥammad, tailleur opiomane du souk de Damas, ami de Baybarṣ	3	محمد الخياط
Muḥammad Manğak, aubergiste de Ġazza grugé par Ğawān	28	محمد منجك
Muḥammad Ṭaqṭīq, *šayḫ* du Caire	7	محمد طقطيق
Muḥammad Sābiq Šīḥīn, fils de Šīḥa et de la fille d'Urğawān	50	محمد سابق شيحين
Muḥammad, dont la cousine a été enlevée par Ḫiḍr al-Baḥīrī	12	محمد
Muḥammad, fils de Maḥmūd, fils d'Ibrāhīm, fils de Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	محمد
Muḥammad, frère de lait de Baybarṣ	12	محمد
Muḥyī al-Dīn al-Nawawī (*šayḫ*), mentor d'Ibrāhīm à Damas.	79	محى الدين النووى
Muḥyān Malik al-Barukān, chef des tribus du Maghreb, fils de Malika Nuzhā et de l'émir Qā'id	51	محيان
Muʿīq (al-) Ibn Yaḥrub, Franc qui se fait passer pour Ismaélien (ʿĪsā Ibn Ğābir)	30	معيق ابن يحرب
Mūlāy ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus	51	مولاى عبد السلام

Nom	Fasc.	اسم
Muqallid al-Būlāqī, mis en prison par Baybarṣ pour ses malversations	11	مقلد
Murād, fils de lʿémir Ḥusayn, fiancé de Bint Zāhid	83	مراد
Murayğa, capitaine chrétien qui enlève Baybarṣ avec Ğawān	19	مريجه
Murayğa al-Salāsalī, envoyé à Alexandrie par le *babb* Ḥannā et Ğawān	49	مريجه السلاسلي
Murğān, esclave de la maison du vizir Baylabān	55	مرجان
Maṣāʿib, *fidāwī* de la forteresse al-Ṣaʿībīya, *fidāwī* ismaélien	14	مصاعب
Muṭğarīn, roi de l'île d'al-Raṣad, *babb*	85	مطجرين
Muṭğarīna, magicienne, mère du *babb* Muṭağarīn, roi de l'île d'al-Raṣad	85	مطجرينة
Muẓẓafar (al-), gouverneur d'alep	2	المظفر
Muʿtamir (al-), *fidāwī* chrétien qui aide Ğawān à prendre ʿArnūs et son père, puis chargé de conduire le harem de ʿArnūs à Rome (voir fasc. 79)	72	المعتمر
Mūrad (Šāh), roi musulman de Šamsīn	140	مورد شاه
Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, de la forteresse al-Ans, père adoptif d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	14 (28)	موسى ابن حسن القصار
Nağm, magicien au service de ʿAbd Šams, roi tartare qui pris le pouvoir à Kūḫ al-ʿAğam	140	نجم
Nağm al-Dīn al-Bunduqdārī, beau-frère de la Dame de Damas, vizir du Roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	6	نجم الدين البندقداري
Nağm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* rebelle qui a tué le gardien du harem de Šīḥa, *fidāwī* ismaélien	14 (102)	نجم الدين الغيور
Nağma, femme de ʿĪsā al-Nāṣir	25	نجمة
Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī*	62	ناصر النمر ابن داغر العنيد
Naṣra, fille du *babb* Iṣṭifānus	40	نصرة
Naṣrūn, fils de Saʿd et de Naṣra, devient Nāṣir al-Dīn	108	نصرون
Naṣrūn, marchand au service deSantūšā, *babb* de Šawā, et qui enlève Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie	139	نصرون
Naṣrīn Šāh, fils de ʿArnūs et de la reine Bīğāna	99	نصرين شاه
Nāfila al-Ḥaṣūn, fille de Šāhīn al-Misyāṭī, labwa	28	نافلة الحصون

Nom	Fasc.	اسم
Nāhid, lieutenant de Badr al-Ġafīr	50	ناهد
Nāhid, lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	103	ناهد
Nāṣir al-Dīn ʿAwn, de la forteresse al-Nāṣirīya, sauve la sœur du roi (cʿest aussi lʿoncle de Badr al-Ġafīr), *fidāwī* ismaélien	57	ناصر الدين عون
Nimr al-ʿĀmirī, chef des ʿAwāmir	144	نمر العامري
Niqūla, tailleur chrétien d'al-Ruḫām	83	نقولة
Nakrān, roi de Kawkab, prend possession du royaume d'al-Ṣīn	128	نكران
Numayra fille de Nimr al-ʿĀmirī (épouse son cousin, Ḥasan Ḏāt al-Numūr)	147	نميرة
Numayrid al-Ṣalḫadī, le frère d'al-Ṣahīğ, maître de la forteresse Ṣalḫad	36	نميرد الصلخدي
Nuwayrid Ibn al-Dayr, fils de Šīḥa et de l'abbesse (fille du duc al-Damkīn)	113	نويرد البن الدير
Nuzhā Bint Mawlāy ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus	51	نزها بنت مولای عبد السلام
Nūr al-Dīn, apparaît à Maḥmūd au *maristān* pour le guérir (il s'agit de l'ayyoubide b. Zinkī)	2	نور الدين
Nūr al-Dīn, fils de Šams al-Dīn, lieutenant d'al-Qannāṣa de la forteresse al-Nābulusī	106	نور الدين
Nūr al-Masīḥ, fille du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra, convertie à lʿIslam, elle épouse ʿUmar Ibn al-Ǧazzār	105	نور المسيح
Nūr al-Masīḥ, en fait ʿAyša al-Mašnātīya, sœur de Ḥasan al-Mašnātī, fiancée de Saʿd	38	نور المسيح
Nūria, fille de l'Empereur de Rome, épouse Šīḥa	110	نورية
Nūria, fille du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā	75	نورية
Paysan, possesseur du *litt* et de lʿarbalète trouvés dans son champ	3	فلاح
Qabṭāwīl, magicien, gouverneur de Qanṣala	97	قبطاويل
Qaflanṭīn, moine du monastère al-Ṭīn	121	قفلنطين
Qaflanṭīn, patriarche, nom d'emprunt de Šīḥa pour se rendre à al-Ġulf	49	قفلنطين
Qalawūn, mamelouk de Masʿūd Bayk, acheté par ʿAlī Āġā al-Warrāq, devient émir du royaume, puis roi	1	قلوون

Nom	Fasc.	اسم
Qannāṣa (al-), fille de Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī	106	القناصة
Qarīnāt/Quraynāt al-Ġazāla, émir bédouin	84	قرينات الغزالة
Qarṣāra, la fille d'al-Amīn Ğumuʿa	88	قرصارة
Qasanṭūr, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	قسنطور
Qasanṭūr, ministre de la reine al-Ranqīs	92	قسنطور
Qasṭūn, vizir arménien de lʿarmée d'al-Mankubīrd, sauve Aydamur lors de la bataille d'Ankubār. Epousera la sœur de Baybarṣ et le trahira à l'instigation de Ğawān	45	قسطون
Qaṭīša, femme du colporteur dont Šīḥa prend la place pour se rendre dans la forteresse de ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī	136	قطيشة
Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs et Mārīna, fille d'al-Maġlawīn	117	قطلونج
Qawādīs al-Málṭī, *fidāwī* chrétien	39	قواديس المالتي
Qays al-Salṭī, ennemi de Ğamr	141	قيس السلطي
Qā'id (al-Amīr), fils du chef des tribus du Maghreb, l'émir Muḥayān Malik al-Barukān, émir	51	قائد
Qīyānūs, moine du monastère al-Nāqūs qui nʿest autre que Šīḥa	40	قيانوس
Qubağī Bāšī (al-), envoyé du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb à Damas	1	قبجي باشى
Raḥṭ (al-), génie du palais de Bādīs	10	الرهط
Ramramīma, magicienne, « mère » de Maryam al-Ḥamqā	129	رمرميمة
Ramramīna, reine voisine du *babb* al-Ḥarūqaštīl, roi d'al-Ğazā'īr al-ʿUẓm	104	رمرمينة
Ranqīs (al-), fille du *babb* al-Kund Farūn (épouse de ʿArnūs)	91	الرنقيس
Ranṭā (al-), fille de Ranṭā'īl, *babb* de Ğazahīl, épouse de ʿArnūs	79	الرنطا
Ranṭā'īl, *babb* de Ğazahīl	79	رنطايل
Rašīd Tarīmas, tisserand d'Alexandrie	74	رشيد
Rāfāyīl, *babb* de Sicile qui fait enlever Baybarṣ à l'instigation du prêtre-magicien Mayṭafūr (puis se convertit à lʿIslam)	138	رافايل
Rās al-Šayḫ Mašhab père de Ğabal, de la forteresse al-ʿUlayqa *fidāwī* ismaélien	14	راس الشيخ مشهب
Riyāḥ Ibn Mukāfiḥ, aussi dit fils de Šahīm, chrétien de la forteresse Qalʿat al-Šaqīf	33	رياح

Nom	Fasc.	اسم
Riyāḥīya, fille de Šahīm, sœur de Riyāḥ et épouse de Šahīd	75	رياحية
Rīzū Ibn Sarğawīl, *babb*	[181]	ريزو ابن سرجويل
Rūdrīk, *babb* allemand d'al-Abnūs	120	رودريك
Rūdūlf, *babb* de Rūrītānyā, en guerre contre Kirğīn	12	رودولف
Rūm ʿĀṭṭ (al-), *babb* de Beyrouth	59	الروم عاط
Rūmā, fille de Ğawān et Māryā	7	روما
Rūmālīnū, *babb* de Tripoli	108	رومالينو
Sabʿ al-Andalus, frère de Mūlāy ʿAbd al-Salām roi d'al-Andalus	79	سبع الاندلس
Sage grec qui construit le coffre qui sauvera Ibrāhīm	45	حكيم يوناني
Suhayl Ibn Muhāğir, *fidāwī*, père de Sayf al-Ġaḍbān, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سهيل ابن مهاجر
Salīm, mamelouk personnel du vizir Šāhīn	14	سليم
Salīm, Mamelouk chef de la fabrique de sucre qui appartient à Nağm al-Dīn al-Bunduqdārī	9	سليم
Salīm, fils de Bahramān, Šāh du Ḫurastān oncle de Ḫaqān Šāh	134	سليم
Salīm, fils d'al-Timur Šāh al-Halāwī	39	سليم
Salīm Āġā al-Turğumān, interprète d'Alexandrie	40	سليم آغا الترجمان
Salma/Salmā al-Biqāʿīya, fille du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, de la Forteresse al-Biqāʿ (épouse de ʿArnūs)	90	سلمة البقاعية
Samʿal Abū al-Nūr, *persona* de Šīḥa comme patriarche d'Espagne	112	سمعل ابو النور
Samʿān *babb* deṬarṭūz	11_	سمعان
Samʿān de Ğabal al-Adaqīya, nom d'emprunt de Ṣawwān Ibn al-Afʿā	52	سمعان
Samʿān, chevalier franc, en fait Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn	60	سمعان
Sanqal al-Ašqar, frère de Sanqal al-Rūmī, officier du corps d'armée du vizir Šāhīn	41	سنقل الاشقر
Sanqal al-Rūmī, frère de Sanqal al-Ašqar, officier du corps d'armée du vizir Šāhīn	41	سنقل الرومي
Santūšā, *babb* de Šawā, fait enlever Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie, par Naṣrūn	140	سنتوشا

Nom	Fasc.	اسم
Saqalanṭās, vizir de Halawūn	48	سقلنطاس
Saqrāq al-Ǧanawī, fils de Bašrān et oncle de Ǧawān	7	سقراق الجنوى
Sarāsib, lieutenant d'al-ʿArmīd de la forteresse al-Ṭard	82	سراسب
Sarāsih, envoyé par Miḫā'īl, *qirān* de Constantinople, pour tuer Baybarṣ	10	سراسه
Sarǧawīl al-Mahrī, *babb* de Ṣafad	5	سرجويل المهري
Sarkīs, envoyé par le *babb* Maqdamīn et Ǧawān à Alexandrie pour libérer Qalawūn	55	سركيس
Sarkīs, maître de la forteresse al-Aḥmar	71	سركيس
Sarkīs, un des trois frères chrétiens : Sarkīs, Ǧurǧīs et Ḥannā, ce dernier au service du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb, tué au cours de la prise de Lattaquié	54	سركيس
Sarrāq al-Būš al-Mahbūl, surnom d'Ibrāhīm (« Voleur de Bétail Fou »)	28	سراق البوش المهبول
Sarsūb, messager de Iṣṭifānus à Rūmālīnū, prince de Tripoli	108	سرسوب
Suwayd al-Zarʿī, *muqaddam* de la forteresse de Ḥasan al-Ḥūrānī	125	سويد الزرعي
Sayf al-Dawla Ḫān, roi de Bandar Ḫān	98	سيف الدولة خان
Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl, neveu de Ǧabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	53	سيف الدين ناب الفيل
Sayf al-Ġaḍbān, fils du *muqaddam* al-Suhayl Ibn Muhāğir, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سيف الغضبان
Sayf al-Ġaḍbān, fils de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, frère de Laylā	145C	سيف الغضبان الادرعي
Sayf al-Māḍī, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf, marié à la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar, parti à la recherche de Maʿrūf, père de Ġuṣayb al-Ḥaytarī.	14 (82)	سيف الماضي
Sayf al-Masīḥ, bras droit de *qirān* Miḫā'īl, en fait un musulman, Badr Ibn Šamsa	33	سيف المسيح
Sayf Nār, fils du mage de Bārīz al-ʿAǧam, ʿAbd Nār Maǧūsī	124	سيف نار
Sayf al-Qabāʿil, père de Šīḥa	7	سيف القبائل
Sayf al-Rūm Ibn Raqṭīš (al-Burṭuquš) acolyte de Ǧawān	7	سيف الروم ابن رقطيس (البرطقش)
Saʿd Abā Riyāḥ, fils de Dibl, cousin d'Ibrāhīm al-Ḥūrānī	28	سعد ابا الرياح

Nom	Fasc.	اسم
Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, fils de Muǧīr al-Dīn, *fidāwī* ismaélien	14 (95)	سعد الدين الرصافي
Saʿd al-Haǧīn (aussi Saʿd al-Muhaǧinī), fils d'al-Ǧaḍbān de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 (152B)	سعد الهجين
Saʿdūn al-Dabbāḥ, *fidāwī* rebelle de la maison Šākir, part à la recherche de Ṣafā al-Wudd	124	سعدون الدباح
Saʿīd al-Qara Aṣlān, fils de la servante noire, concubine de l'émir Qā'id	51	سعيد القرة اصلان
Saʿīd al-Ǧāriḥ, demi-frère d'Ibrāhīm, fils d'une servante noire d'al-Šamṭā et de Ḥasan al-Ḥūrānī	140	سعيد الجارح
Sāǧir, frère d'al-Muʿīq Ibn Yaḥrub	30	ساجر
Sirḥān, fils adoptif du chef de la sucrerie	9	سرحان
Sirr al-Dīn al-Maġribī, émir	26	سر الدين المغربى
Sitt al-Ǧamāhirī, mère adoptive de ʿĪsā al-Ǧamāhirī	108	ست الجماهري
Sitt al-Salāṭīn, fille d'al-Saʿīd et petite fille de Baybarṣ, épouse d'Iskandarūn (fils de Šāhīn)	138	ست السلاطين
Sitt ʿAyša, femme de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī, sœur de la Dame de Damas	6	ست عيشة
Siyāǧ al-ʿAḍārā, surnom d'Ibrāhīm (« Rempart des Pucelles »)	26	سياج العذارى
Sulaymān al-Ǧāmūs, *fidāwī*	9	سليمان الجاموس
Sulṭān al-Biqāʿī, de la forteresse al-Biqāʿ, frère de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn et père de Salma al-Biqāʿīya, épouse de ʿArnūs	14 (90)	سلطان البقاعي
Ṣūfīya, fille du *babb* Māryūs, roi de Fīnīsīya	119	سوفية
Ṣabā, fille de l'émir Ǧahdān, épouse d'Ismāʿīl	128	صبى
Ṣabāḥ, émir bédouin	127	صباح
Ṣabāḥ, protecteur de Riyāḥīya, père adoptif de l'émir Falak, émir	75	صباح
Ṣabūn, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صبون
Ṣadīm (al-), *babb* de Ṣaydā	60	الصديم
Ṣafā al-Wudd, fille de Durrī Ḫān et nièce de Baybarṣ, sœur de Ayduġmiš	123	صفاء الوود
Ṣafīra (al-), fille de Bāš qirān, épouse de ʿArnūs	73	الصفيرة
Ṣafīya, fille du *babb* Ṣalbān, épouse de Saʿīd Qara Aṣlān	52	صفية

Nom	Fasc.	اسم
Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et Ṣafīra [Ṣafrīna], fille de l'Empereur de Rome.	171	صفرين
Ṣafrīn, fils du *babb* al-Aṣfīn de Qayqabūn	90	صفرين
Ṣafrīna, fille du *babb* al-Aṣfīn de Qayqabūn	90	صفرينة
Ṣahīğ (al-), maître de la forteresse Ṣalḫad, frère de Numayrid al-Ṣalḫadī	36	الصهيج
Ṣahīğ (al-), *babb* de l'île de Mīrūn	84	الصهيج
Ṣalāḥ al-Dīn (al-), *šayḫ* tué par Ğawān qui devient *qāḍī* du *dīwān* d'al-Ṣāliḥ Ayyūb sous ce nom	7	الصلاح الدين
Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī de la forteresse al-Qayṣarīya, *fidāwī* ismaélien qui aide Qaṭlūniš à prendre possession du Portugal	14 (117)	صلاح الدين القيصري
Ṣalbān, de ʿAkka, *babb*, grand-père de Markanṭīn le fils d'al-Qarā Aṣlān	31	صلبان
Ṣalbūn, fils de Bāš qirān	76	صلبون
Ṣalbūn, frère de ʿAzāqīr	87	صلبون
Ṣalīb al-Rūm, chef de lʿarmée du *babb* Ṭabarīn	28	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de Bāš qirān	76	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	111	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صليب الروم
Ṣaqr, fils de Sulaymān al-Ğāmūs, *fidāwī*	11	صقر
Ṣaqr al-Ḥāyūm Ibn al-ʿUqāb, fils de Manṣūr al-ʿUqāb	111	صقر الحايوم
Ṣawwān Ibn al-Afʿā, lieutenant du *muqaddam* Ğabal de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī* récalcitrant	46	صوان ابن الافعا
Ṣāliḥ Ibn al-Sallāwī, Alexandrin qui se sacrifie à Qasanṭūra	105	صالح ابن السلاوي
Ṣāliḥ Nağm al-Dīn al-Ayyūbī (al-) ou al-Ṣāliḥ Ayyūb, roi ayyubide	1	الصالح نجم الدين الايوبي
Ṣāliḥ, *fidāwī*, lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	90	صالح
Ṣāṭrus, géomancier du *babb* Maqdamīn	36	صاطرس
Ṣāṭrus, *babb* bulgare, beau-père du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	52	صاطرس
Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, de la forteresse de Nābulus, *fidāwī* ismaélien	14 (41)	صارم الدين النابلسي

Nom	Fasc.	اسم
Ṣubḥa, fille de lʿémir Ṣabāḥ, femme de ʿAmmār al-Qadmūsī	127	صبحة
Šaddād Ibn Maṣāʿib, *muqaddam* de la forteresse al-Ṣaʿībīya *fidāwī* ismaélien	58	شداد ابن مصاعب
Šahbān, frère d'al-Maṭrada	98	شهبان
Šahīd al-Šaqīfī, de la forteresse al-Šaqīf	75	شهيد الشقيفي
Šahīm, propiètaire chrétien d'al-Šaqīf	75	شهيم
Šahīq (al-), *babb*, un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir	72	الشهيق
Šahīq (al-), frère du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	84	الشهيق
Šağarat al-Durr, femme d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, puis d'Aybak. Mère de Ḫalīl et seconde mère adopive de Baybarṣ	1	شجرة الدر
Šams al-Dīn al-Adraʿī, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	15 (146 A)	شمس الدين الادرعي
Šams al-Dīn, fils de Harim, de la forteresse Šamsīn, *fidāwī* ismaélien	14 (151A)	شمس الدين ابن هرم
Šams al-Dīn, lieutenant d'al-Qannāṣa de la forteresse al-Nābulusī	11	شمس الدين
Šamsa, mère de Badr Ibn Šamsa	36	شمسة
Šamsa, reine de Bārīz al-ʿAğam, épouse Ibrāhīm	125	شمسة
Šamsīn Šāh, frère de ʿAbd Šams, roi tartare qui a pris le pouvoir à Kūḫ al-ʿAğam	140	شمسين شاه
Šamsīn, fils d'Ibrāhīm et de Šamsa, reine de Bārīz al-ʿAğam	125	شمسين
Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn de la forteresse al-Biqāʿ, frère du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	14 (59)	شرف الدين شر الحصون
Šarīfa al-Maġribīya (qui converti Marīna, fille du *babb* al-Maqdamīn), devient l'épouse de Qalawūn	35	شريفة المغربية
Šayḫ de la confrérie des chasseurs à Damas	3	شيخ
Šayḫ Farağ, fausse identité de Šīḥa comme portier du souk de Damas	62	شيخ فرج
Šayḫ Manṣūr (nom d'emprunt au Caire) = al-Burṭuquš = Sayf al-Rūm	7	شيخ منصور
Šayḫ Muḥammad ʿAyn al-Falak, nom d'emprunt du magicien al-Armānīya	92	شيخ محمد عين الفلك
Šayḫ Muḥammad Ṭaqṭīq, de la mosquée du quartier de Nağm al-Dīn al-Bunduqdārī	7	شيخ محمد طقطيق
Šayḫ Nağm, fausse identité de Šīḥa pour tromper Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd	62	شيخ نجم

Nom	Fasc.	اسم
Šayḫ Raslān, apparaît à Maḥmūd au *maristān* pour le guérir	2	شيخ رسلان
Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabāʿil, dit Šīḥa Ǧamā al-Dīn, devient bras droit de Baybarṣ et sultan des forteresses ismaéliennes	7	شعبان ابن سيف القبائل (شيحة)
Šāh Birka Ḫān, Šāh persan	24	شاه بركة خلن
Šāh Maḏīd, fils de Masʿūd Bayk	52	شاه مذيد
Šāh Maḥmūd (al-), roi de la ville musulmane al-Ḫurazmīya en pays *ʿaǧam*	101	الشاه محمود
Šāh Murād, roi de Murād Salān al-ʿAǧam	98	شاه مراد
Šāh Sabʿ Ḫayr Allah, *ʿaǧamī*, au service de Halawūn, sème le trouble au Caire où il prétend être musulman, en fait Sabʿ al-Muġul	84	شاه سبع خير الله
Šāh Yāqūt (al-), capitaine de la forteresse al-Qaram où Baybarṣ est enfermé par Halawūn	69	الشاه ياقوت
Šāhīn Abū Ġaṭṭās, lieutenant de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	61	شاهين ابو غطاس
Šāhīn al-Misyāṭī, père de Nāfila, la fiancée d'Ibrāhīm, et de Dāwūd, de la forteresse d'al-Misyāt	14 (46)	شاهين المسياطي
Šāhīn, Grand Vizir d'al-Ṣāliḥ Ayyūb	1	شاهين
Šáhīn al-Ṭawīl, ancien mamelouk du vizir Šāhīn	155B	شاهين الطويل
Šākir, fils de Badr al-Ġafīr	31	شاكر
Šārtir, *babb* de Qāsīya	89	شارتر
Šātlīt, capitaine de vaisseau, fils de l'amiral Kinyār, se met au service de Maryam al-Ḥamqā, fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs	129	شاتليت
Šihāb al-Dīn Ḥadīd, fils de Ḥadīd de la forteresse al-Ḥadīda, *fidāwī* ismaélien père adoptif de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	14 (15)	شهاب الدين حديد
Šīḥa, Ǧamāl al-Dīn (Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il), bras droit de Baybarṣ et sultan des forteresses ismaéliennes	7	شيحة جمال الدين (شعبان ابن سيف القبائل)
Tanbal Šalabī, esclave au service de Baybarṣ	26	تنبل شلبي
Tarbīs, capitaine de navire d'al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm	104	تربيس

Nom	Fasc.	اسم
Turs al-Naṣrānīya, fils de Ṣāṭrus	67	ترس النصرانية
Tāğ Baḫt, femme de Baybarṣ, fille du Šāh Birka Ḫān (frère de Halawūn)	24	تاج بخت
Tāğ Nās, fille de Qabṭāwīl, magicien, gouverneur de Qanṣala, femme de Šīḥa	97	تاج ناس
Timur Šāh al-Halāwī (al-), Frère du Qān Halawūn	39	التمر شاه الهلاوى
Taym et al-Mulahhab (al-), personnages qui ouvrent la ville de Tripoli à Baybarṣ en échange de la souveraineté des citadelles	40	التيم و الملهب
Tuḫtamur, frère de Baybarṣ	19	تختمر
Tūmā, fils du *babb* Ğūrğ, roi de ʿAsqalān	81	توما
Tūmā, nom d'emprunt de Mūsā, qui vient se mettre au service d'al-Ṭūfrīn	114	توما
Ṭabarīn, *babb* de Ṭabarayya	28	طبرين
Ṭalʿa, oncle de Maḥmūd/Baybarṣ.	7	طلعة
Ṭarīf Ibn al-Brinḏ (al-), *babb*	[181]	الطريف ابن البرنذ
Ṭānīs, frère de Sarāsib, en charge de la forteresse al-Ṭard	83	طانيس
Ṭāwūs (al-), *babb* allemand, fils du *qirān* Rūdrīk	120	الطاؤوس
Ṭuwayrid, fils de l'abbesse de Basandīd, Hŏlāna, et de Šīḥa	59	طويرد
Ṭūd (al-), fils d'al-Ṭūdrīya, frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā, frère d'al-Farqad	75	الطود
Ṭūd al-Baḥr, fils de Šīḥa et al-Maṭrada al-ğinnīya	144	طود البحر
Ṭūdrīya (al-), frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā	75	الطودرية
Ṭūfrīn (al-), prince de Ṣūrdīn, fils d'Aydamur et Durr Malik	59 (113)	الطوفرين
Uquš al-Nağībī, mamelouk, gouverneur de Damas à la place de ʿĪsā al -Nāṣir	37	اقش النجيبي
Umm Aḥmad, femme de Aybak	25	ام احمد
Umm ʿAlī, femme d'un pauvre *ḥammāmī*, Abū ʿAlī	54	ام علي
Umm ʿUrqūb, mère de ʿUrqūb	143	ام عرقوب
Umm ʿĪd, entremetteuse embauchée par ʿAlāy al-Dīn, fils de ʿImād al-Dīn, pour séduire Ṣabā, fille de lʿémir Ğahdān,	128	ام عيد

Nom	Fasc.	اسم
épouse d'Ismāʿīl		
Umm Ǧùwīl (aussi Umm Ṣalīb al-Rùm) suivante-nourrice de Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn, d'al-Bašqāt	81	ام جويل
Umm Ḫiḍr, tenancière de bordel au Caire	11	ام خذر
Umm Maryam, femme d'Abū Maryam, aubergiste de Ǧazahīl	79	ام مريم
Umm Naṣīr Ibn Dāġir, mère de Naṣīr Ibn Dāġir et sœur de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī,	145C	ام ناصر ابن داغر
Umm Qaṭīr Bān, la vieille femme du palais de Kinyār, qui soigne Maʿrūf, en fait Šīḥa.	64	ام قطير بان
Umm Saʿīd al-Ǧāriḥ, servante noire d'al-Šamṭā et épouse de Ḥasan al-Ḥūrānī	140	ام سعيد الجارح
Umm Zahrandān mère du lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī	147	ام زهرندان
Urǧawān al-Salāsilī de la forteresse Ḥuṣn al-Salāsil, « père » de Naṣrūn Sābiq, fils de Šīḥa, en fait son grand-père	51	ارجوان السلاسلي
Uṭūz Bayk, successeur d'Aybak	25	اطوز بك
ʿUlayyā, fille de Ǧamr, sœur de Maʿrūf, mère de ʿAlī Ġuwayl.	141	عليى
ʿUqayrib, chef des palefreniers de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī	7	عقيرب
ʿUṯmān, chef des truands du Caire, palefrenier et compagnon de Baybarṣ	7	عثمان
ʿUmar Ibn al-Ǧazzār, capitaine de vaisseau d'Alexandrie qui conduit Baybarṣ et Sāliḥ Ibn al-Sallāwī à Qasanṭūra	79	عمر ابن الجزار
Walīd (al-), *fidāwī* ismaélien, père de Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt	14	الوليد
Yarlik, émir	14 (136)	يرلك
Yasīn Āġā al-Tarazī, beau-père de ʿAlī, marchand dont le père était lʿassocié de Šīḥa	138	يسين آغا الترزي
Yasīn, gardien du harem de Šīḥa, tué par Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	102	يسين
Yatmūrid, nom donné à ʿArnūs par son père adoptif en pays franc	79	يتمورد
Yatmūrid, fils de ʿArnūs et al-Ranṭā (fille du *babb* Ranṭa'īl, roi de Ǧazahīl)	79 (132)	يتمورد
Yaʿqūb al-Adraʿī, *fidāwī* (non ismaélien) que rencontre Badra à son retour de chez son oncle Maʿrūf	13	يعقوب الادرعي
Yaʿqūb al-Hadīr, *fidāwī* chrétien de la forteresse al-Nār qui se convertit à l'Islam	109	يعقوب الهدير
Yaʿqūb al-Rāmī, chrétien de Beyrouth qui enlève la fille d'al-Baṭarnī	97	يعقوب الرامي

Nom	Fasc.	اسم
Yaʿqūb al-Sabtī, capitaine de vaisseau, cousin de Abū ʿAlī al-Baṭarnī	59	يعقوب السبتي
Yaʿqūb, Āġā chargé de récolter les tributs des rois de la côte	137	يعقوب آغا
Yāqūt (Šāh), de la forteresse al-Qaram, à la solde de Halawūn	69	ياقوت
Yāqūt, esclave d'al-Šāh Bandar ʿAlāy al-Dīn	11	ياقوت
Yāqūt, esclave de la maison de Qalawūn	55	ياقوت
Yāqūt, esclave du chef de la police de Damas	1	ياقوت
Yāsir Ibn ʿAmmār al-Qadmūsī, fils du *muqaddam* ʿAmmār al-Qadmūsī	127	ياسر ابن عمار القدموسي
Yāsir, tailleur chrétien du Caire, qui loue sa maison à Ibrāhīm lorsque celui-ci enlève Maryam al-Ḥamqā	131	ياسر
Yūsfān Šāh, nom donné à ʿArnūs par son beau-père Bahramān, Šāh du Ḫurastān	134	يوسفان شاه
Yūsuf Āġā Ayduġmiš, gouverneur d'Alexandrie	16	يوسف آغا ايدغمش
Yūsuf Āġā al-Ḫaznadār, mamelouk que Yūsuf Āġā Ayduġmiš avait acheté à ʿAlī Āġā al-Warrāq, se fait passer pour un Algérien du nom de Zītūra	73	يوسف آغا الخزندار
Yūsuf, éphèbe que l'on présente comme palefrenier à Baybarṣ	8	يوسف
Yūšaʿ, patriarche, nom d'emprunt de Šīḥa	54	يوشع
Zaġarfaṭūr, moine du monastère al-Suways, à la fois un vrai moine, secrétement converti à lʿIslam et un des déguisements de Šīḥa	42	زغرفطور
Zāhid, émir turcoman	83	زاهد
Zahrandān, lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī	144	زهرندان
Zaʿra, femme de Maʿrūf, mère de ʿImād al-Dīn	19	زعرة
Zīntuh, nom d'emprunt de Šīḥa à Constantinople	48	زينته
Zinnitū, envoyé par le *babb* al-Farānhīš d'al-ʿArīš pour tuer Baybarṣ	26	زينتو

Liste générale des personnages (2)

Ordre alphabétique arabe

Nom	Fasc.	اسم
Abū/Abā Ǧābir al-Qayrawānī, *šayḫ* du monde du secret qui vient en aide à Baybarṣ à plusieurs reprises	92	ابا جابر القيرواني
Ibrāhīm, fils de Ǧābir, cousin de Šīḥa	7	ابراهيم ابن جابر
Ibrāhīm, fils de Ḥasan al-Ḥūrānī	6	ابراهيم ابن حسن الحوراني
Ibrāhīm, fils de Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	ابراهيم ابن محمد الادهمي
Ibrāhīm Āġā al-Ǧunaynī, gardien du château al-Ablaq à Damas	29	ابراهيم آغا الجنيني
Abrahā, fils de Halawūn	18	ابرها
Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn d'al-Bašaqāt	81	ابريزة القناصة
Ibn Qarīnāt/Quraynāt al-Ġazāla, émir	84	ابن قرينات الغزالة
Abū al-Ḫayr, chef des palefreniers du Caire	7	ابو الخير
Abū al-ʿAbbās (al-Ḫiḍr), personnage du Monde du Secret	7	ابو العباس
Abū al-Nūr, grand-père de prêtre al-Armānīya et constructeur du monastère al-Salāsil	10	ابو النور
Abū al-Nūr, prétendu ancien, invoqué par Ǧawān et qui aurait engendré Nùria, fille du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā	75	ابو النور
Abū Sirḥān, chef de la sucrerie, « père » de Sirḥān	9	ابو سرحان
Abū Šaḥāda, épicier, créancier de ʿAlī Āġā al-Warrāq	1	ابو شحادة
Abū Šanāʿa al-Yahūdī, un juif qui enlève Baybarṣ et le vizir Šāhīn	60	ابو شناعة اليهودي
Abū ʿUrqūb, vieux mage au service de Faḍl	143	ابو عرقوب
Abū ʿAṭīya, poète dont Šīḥa prend l'identité pour se rendre à la forteresse de Nimr al-ʿĀmirī.	145A	ابو عطية

Nom	Fasc.	اسم
Abū ʿAlāy al-Šāġūrī, construit un palanquin pour la femme de Baybarṣ quʿil accompagne au Caire	25	ابو علاى الشاغوري
Abū ʿAlī, pauvre *ḥammāmī* du Caire	54	ابو علي
Abū ʿAlī, père de ʿAlī Ibn Manāwī	86	ابو علي
Abū ʿAlī al-Bašīr, responsable du Nil	40	ابو علي البشير
Abū ʿAlī al-Baṭarnī, capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī	20	ابو علي البطرني
Abū ʿAlī al-Rawwās, celui chez qui déjeune ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš le lieutenant de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī tous les jours	35	ابو علي الرواس
Abū ʿAlī al-Sammān, chef du souk de Baybarṣ	11	ابو علي السمان
Abū ʿAyša al-Murābiʿ (al-Bustānī), trouve Ǧabal al-Dīn dans le jardin et prend son cheval et ses armes	53	ابو عيشة المرابع
Abū Maryam, aubergiste de Ǧazahīl	79	ابو مريم
Aḥmad, émir de Bagdad	6	احمد
Aḥmad Ibn al-Dāyir, geôlier du Caire	70	احمد ابن الداير
Aḥmad Ibn Aybak, fils du mamelouk Aybak le Turcoman	25	احمد ابن ايبك
Aḥmad, fils de Barkadar Bāšī al-Muhtār Bāšī	32	احمد ابن بركدر باشى
Aḥmad Iskandarūn, fils du vizir Šāhīn	71	احمد اسكندرون
Aḥmad Āġā, pédéraste repenti de Damas, devient l'ami de Baybarṣ	4	احمد اغا
Aḥmad al-Badawī, soufi, personnage du Monde du Secret que Baybarṣ rencontre au cours de lʿaventure du pont de al-Maḥalla	12	احمد البدوي
Aḥmad al-ʿAzīz, fils de Maryam et Tuḫtamur	132	احمد العزيز
Aḥmad al-Fawwāl, *šayḫ* du Monde du Secret vu par Baybarṣ d'abord au Ǧabal Qāsyūn, puis en route pour Jérusalem	27	احمد الفوال
Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī, frère de la Dame de Damas	1	احمد باشا الاقواسي
Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ.	50	احمد شلامش
Aḥmar Dumawī (al-), *muqaddam* de la forteresse al-Qannāya.	145C	الاحمر دموي
Idwārd, père de Dardānīš, roi de Ṣūfrīn	113	ادوارد

Nom	Fasc.	اسم
Urğawān al-Salāsilī de la forteresse Ḥunṣ al-Salāsil, « père » de Naṣrūn Sābiq, fils de Šīḥa, en fait son grand-père	51	ارجوان السلاسلي
Ardūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn, frère de Mīrūniš	84	اردونش
Ardūniš, un des fils des rois des Balkans de la suite de ʿArnūs	83	اردونش
Arqaš (al-) Ibn al-Burṭuquš, fils d'al-Burṭuquš	124	الارقش ابن البرطقش
Armānīya (al-), prêtre magicien, frère d'al-Balīya al-Sāḥira	91	الارمانية
ʿArmīd (al-) de la forteresse al-Ṭard (chrétien)	82	العرميد
Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de ʿAqīl al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 (69)	اسد الدين البلاطنسي
Asad al-Dīn al-ʿAbūs, *fidāwī* ismaélien, capitaine de la forteresse d'al-Maʿarra	2	اسد الدين العبوس
Asṭālūt al-Ġulfī, *babb* d'al-Ġulf	48	اسطالوت
Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ, fils aîné du *muqaddam* Ğamr, frère de Maʿrūf	12	اسماعيل ابو السباع
Āsīya, fille d'al-Baṭarnī	97	آسية
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Ğazāʿīr al-Nār, succède à Kašyānūš	132	الاصبين
Iṣṭifānus, *babb,* père de Naṣra (femme de Saʿd) et père adoptif de Naṣrūn, fils de Saʿd	40	اصطفنوس
Aṣfūt, fils de Bašrān, père de Ğawān	7	اصفوت ابن بشران
Aṣfūt, fils de Ğawān	176	اصفوت أبن جوان
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Qayqabūn	32	الاصفين
Aṣamm (al-), père de Darrāğ, de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14	الاصم
Uṭūz Bayk, successeur d'Aybak	25	اطوز بك
Āġā Aḥmad, émir du Qaṣāṣ, s'en prend a un kurde auquel il avait demandé la main de sa fille qui lui a été refusée	4	الآغا احمد
Aġnātīf, duc vassal de Maryam al-Ḥamqā, fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs	129	اغناتيف
Afras (al-), espion du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	الافرس
Afrīmūn, patriarche de Jérusalem	15	افريمون
Aqrīṭaš *babb* de ʿAtalīd	71	اقريطش

Nom	Fasc.	اسم
Uquš al-Naǧībī, mamelouk, gouverneur de Damas à la place de ʿĪsā al -Nāṣir	37	اقش النجيبي
Umm Aḥmad, femme de Aybak	25	ام احمد
Umm Ǧūwīl, aussi Umm Ṣalīb al-Rūm, suivante-nourrice de Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn, d'al-Bašqāt	81	ام جويل
Umm Ḫiḍr, tenancière de bordel au Caire	11	ام خدار
Umm Zahrandān mère du lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī	147	ام زهرندان
Umm Saʿīd al-Ǧāriḥ, servante noire d'al-Šamṭā et épouse de Ḥasan al-Ḫūrānī	140	ام سعيد الجارح
Umm ʿUrqūb, mère de ʿUrqūb	143	ام عرقوب
Umm ʿAlī, femme d'un pauvre *ḥammāmī*, Abū ʿAlī	54	ام علي
Umm ʿĪd, entremetteuse embauchée par ʿAlāy al-Dīn, fils de ʿImād al-Dīn pour séduire Ṣabā, fille de lʿémir Ǧahdān, épouse d'Ismāʿīl	128	ام عيد
Umm Qaṭīr Bān, la vieille femme du palais de Kinyār, qui soigne Maʿrūf, en fait Šīḥa	64	ام قطير بان
Umm Maryam, femme de Abū Maryam, aubergiste de Ǧazahīl	79	ام مريم
Umm Naṣīr Ibn Dāġir, mère de Naṣīr Ibn Dāġir, sœur de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī,	145C	ام ناصر ابن داغر
Amīn (al-) Ǧumuʿa, chef du port d'Alexandrie	48	الامين جمعة
Anṭūn, un des « fils » de ʿArnūs (en fait un des fils des rois anciennement sous la coupe d'al-Maġlawīn, adoptés par ʿArnūs)	83	انطون
Ahl al-Ṭawābiq, confrérie des joueurs de Ḥakam	4	اهل الطوابق
Awlād al-Zawānī, troupe *ʿaǧamī* dont Sabaʿ al-Maġul est le chef	86	اولاد الزواني
Ayā' Ḫān, femme de Ǧamak, mère de Maḥmūd/Baybarṣ	3	ايا خان
Aybak al-Turkmānī, émir sʿopposant à Baybarṣ, devient al-Malik al-Muʿizz Aybak	9	ايبك
Ayduġmiš, neveu de Baybarṣ	19	ايدغمش
Aydamur al-Balhawān, mamelouk de Masʿūd Bak, acheté par ʿAlī Āġā al-Warrāq, devient émir du royaume	1	ايدمر البلهوان
Bābrīn (al-Raym), fils du *qirān* Rūdrīk (Rodrigue)	120	بابرين (الريم)
Bādīs, personnage ayant construit le palais dont Baybarṣ hérite au Caire	9	باديس

Nom	Fasc.	اسم
Baḥr al-Marqabī, de la forteresse al-Marqab, père de Āṣim, *fidāwī* ismaélien	14 (104)	بحر المرقبي
Baḥrūma, reine d'al-Yarmaq	146A	بحرومة
Baḫtrīn, *babb* d'al-Bašqāt	81	بخترين
Baḫtrīn, *babb* de Yānisa Ḏāt al-Arṣad	163	بخترين
Baḫriyūn, moine du monastère al-Habā wa Qubbat al-Nāsūt de Qasanṭūra	105	بخريون
Badr Ibn Šamsa, Ismaëlien	33	بدر ابن شمسة
Badr al-Dīn Ibn Harim, *fidāwīyeh* (musulman de la ville franque d'al-Taqalīn)	102	بدر الدين ابن هرم
Badr al-Dīn al-Ḥumayrī, *fidāwī* ismaélien	118	بدر الدين الحميري
Badr al-Ġafīr, *fidāwī* de la maison de Šākir, cousin paternel de Maʿrūf	16	بدر الغفير
Badra, fille d'Ismāʿīl, nièce de Maʿrūf	13	بدرة
Brinz (al-) (Le Prince), *babb* de Tripoli	37	البرنز
Bazābiz, fils de Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī	2	بزابز
Buštuk, émir musulman	26	بشتك
Bašrān, Grand-père de Ğawān	7	بشران
Buṭrus al-Akbar, constructeur du palais de l'île en route pour Rome	43	بطرس
Bakrūmā, neveu de Ğurğīs Abū Maryam, dont Šīḥa prend l'identité	31	بكرومى
Billawra, fille de Muğrim, vizir magicien de Nakrān le roi de Kawkib et usurpateur du trône d'al-Ṣīn, épouse ʿArnūs	128	بلورة
Balīya (al-) al-Sāḥira, sœur d'al-Armānīya	91	البلية الساحرة
Bint al-Qāḍīn, cousine du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	55	بنت القاضن
Bahārīd, fils de Ṣafā al-Wudd et Aḥmad Ibn Aybak	125	بهاريد
Bahramān, Šāh du Ḫurastān, beau-père de ʿArnūs, père de Ğawahir Ḫān	133	بهرمان شاه
Būluṣ, soldat de Tripoli	38	بولص
Būluṣ Ibn Ṭāğrīn, *babb*	[181]	بولص ابن طاجرين

Nom	Fasc.	اسم
Būnwā, *persona* de Šīḥa, à Rome auprès de Dūfuš	76	بونوا
Baybarṣ, al-Malik al-Ẓāhir, héros de la *Sīra*	1	بيبرص (الملك الظاهر)
Baybarṣ al-Ṭabarsī/alṬaybarsī, émir de la faction d'Aybak et de Qalawūn	26	بيبرص الطبرسي
Bint al-Tarazī Bāšī, femme de Ḥarḥaš, fils de Muqallid al-Būlāqī	11	بنت اترزي باشى
Bint al-Šāh Maḥmūd, la jeune fille vierge sauvée par Ibrāhīm, épouse ʿAlī al-Ğalūmī, fils d'Ibrāhīm Siyāğ al-ʿAḏārā	33	بنت الشاه محمود
Bint Zāhid, épouse d'Aydamur	83	بنت زاهد
Bint Kašyānūš, Femme du *babb* al-Brinz de Tripoli, fille du *babb* Kašyānūš de Ğazāyir	38	بنت كشيانوش
Bint Yarlik, fille de l'émir Yarlik dont al-Ṭūfrīn, fils d'Idamur, Ḫalīl et Aḥmad Iskandarūn (fils de Šāhīn) tombent amoureux. Elle épouse al-Ṭūfrīn	136	بنت يرلك
Bahā, fille de la magicienne de Šam sayn et Qamarayn	159	بهاء
Bīğāna, reine de la ville au lion du pays *ʿağam*, épouse ʿArnūs	99	بيجانة
Baylabān al-Kurdī, vizir kurde	55	بيلبان
Baylabakk al-Lakkām,émir du pélerinage	24	بيلبك اللكام
Bīla, mamelouk de Baybarṣ quʿil offre au roi ʿĪsā Ġāzī dans un premier temps, puis reprend pour en faire son trésorier	21	بيلة
Bint Urğawān al-Salāsilī, femme de Šīḥa, mère de Naṣrūn	51	بين ارجوان
Tāğ Baḫt, femme de Baybarṣ, fille du Šāh Birka Ḫān (frère de Halawūn)	24	تاج بخت
Tāğ Nās, fille de Qabṭāwīl, magicien, gouverneur de Qanṣala, femme de Šīḥa	97	تاج ناس
Tuḫtamur, frère de Baybarṣ	19	تختمر
Tarbīs, capitaine de navire d'al-Ğazā'īr al-ʿUẓm	104	تربيس
Turs al-Naṣrānīya, fils de Ṣāṭrus	67	ترس النصرانية
Timur Šāh al-Halāwī (al-), Frère du Qān Halawūn	39	التمر شاه الهلاوى
Tanbal Šalabī, esclave au service de Baybarṣ	26	تنبل شلبي
Tūmā, fils du *babb* Ğūrğ, roi de ʿAsqalān	81	توما
Tūmā, nom d'emprunt de Mūsā, qui vient se mettre au service d'al-Ṭūfrīn	114	توما

Nom	Fasc.	اسم
Taym et al-Mulahhab (al-), personnages qui ouvrent la ville de Tripoli à Baybarṣ en échange de la souveraineté des citadelles	40	التيم المهلب
Ǧābir, frère de lʿémir Sayf al-Qabāʿil, oncle de Šīḥa	7	جابر
Ǧāk, fils de Dalfram l'ancien roi de Ṣūrdīn	112	جاك
Ǧānīnā, fille de Dakmīn, roi de Ṣūr	142	جانينى
Ǧabal Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī*	14 (46)	جبل ابن راس الشيخ مشهب
Ǧurǧ, fils du *babb* Sarǧawīl de Ṣafad	107	جرج ابن سرجويل
Ǧurǧīs, soldal chrétien frère de Ḥannākān (tué au siège de Lattaquié)	54	جرجيس
Ǧurǧīs Abū Maryam, co-propriétaire aveugle du *ḫān* de Sīs	30	جرجيس ابو مريم
Ǧurǧīs al-Ġuyūmī, vizir du *babb* al-Maġlawīn	103	جرجيس الغيومي
Ǧulquš al-Ṭayyār, fils de Šīḥa et Tāǧ Nās	144	جلقش
Ǧamāl al-Dīn Yaġmūd, dignitaire de Damas qui part à la tête d'une troupe pour s'opposer à Numayrid	36	جمال الدين يغمود
Ǧamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn, ismaélien, père de Maʿrūf et l'Ismāʿīl	2	جمر
Ǧamak, père de Maḥmūd/Baybarṣ	3	جمك
Ǧamhīr, *babb* de Basandīd	59	جمهير
Ǧamhīra, fille d'al-ʿAṣmīr, roi de Basandīd	59	جمهيره
Ǧannettū, mamelouk favori du roi ʿĪsā Ġāzī	21	جننتو
Ǧantīr, marchand français de Constantinople	48	جنتير
Ǧundāwīl, *babb* d'al-Arbaʿ, père des princesses Biyātrīs et Mārsīl	157	جنداويل
Ǧahdān, émir bédouin de la région de Ḥamāh	128	جهدان
Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	133	جواهر خان
Ǧawān Ibn Aṣfūt, chrétien, ennemi de Baybarṣ et de Šīḥa	7	جوان ابن اصفوت

Nom	Fasc.	اسم
Ǧūrǧ, *babb* de ʿAsqalān (*Dūq*)	81	جورج
Ǧūniš, « fils » du *babb* Ǧūnīt, *babb* de Šiwā, en fait fils d'Ismāʿīl et de Ǧūnišīya (prend le nom de Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ)	85	جونش
Ǧūnīt, fils du *babb* Ḥannā dont Šīḥa prend la place	7	جونيت
Ǧūnīt, *babb* de Šiwā et père de Ǧūnišīya, grand-père de Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ	87	جونيت
Ǧūnīt, roi de Serbie (Belgrade), père de Mārīna, épouse de Šāhīn et mère d'Iskandarūn (et belle-sœur de ʿArnūs)	137	جونيت
Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ, fils d'Ismāʿīl et de Ǧūnašīya, *fidāwī*	87	جونيت ابن ابو السباع
Ǧūwīl (Ṣalīb al-Rūm), fils de Umm Ǧūwīl, aussi Umm Ṣalīb al-Rūm, suivante-nourrice de Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn d'al-Bašqāt	81	جويل (صليب الروم)
Ḥāǧǧ Sālim, maître du dernier degré du Ḥakam	8	حاج سالم
Ḥāǧǧ ʿAbd al-Quddūs, nom d'emprunt de Šīḥa en tant que médecin maghrébin	53	حاج عبد القدوس
Ḥāǧǧ ʿAbd Allah, tailleur chrétien du Caire, complice de Ǧawān et de ʿAzqūr (il faisait partie des mamelouks chrétiens achetés par ʿAlī Āġa)	89	حاج عبد الله
Ḥubla (al-), mère de ʿUṯmān	8	حبلة
Ḥaǧīǧ, danseuse dont Muḥammad, frère de lait de Baybarṣ, est épris	12	حجيج
Ḥadīd, *fidāwī* de la forteresse al-Ḥadīda, père de Šihāb al-Dīn	14	حديد
Ḥarb, fils de ʿAzāqīr	87	حرب
Ḥarḥaš, chef d'une bande de truands concurrente à celle de ʿUṯmān, puis compagnon de ce dernier	10	حرحش
Ḥarḥaš, fils de Muqallid al-Būlāqī	11	حرحش
Femme de ʿAlī Āġā al-Warrāq	1	الحرمه
Femme, descendante du roi Bādīs	10	حرمه
Ḥarūqaštīl (al-), *babb* d'al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm	104	الحروقشتيل
Ḥarīṯ (al-), *fidāwī* chrétien d'une forteresse franque	29	الحريث
Ḥarṯ (al-) al-Ašǧaʿī, père adoptif de Mūsā	28	الحرث الاشجعي
Ḥarīrī (al-), lieutenant de ʿAlī Ġuwayl	141	الحريري

Nom	Fasc.	اسم
Ḥusām al-Maṣāʿib, fils de ʿAbbās Abū al-Ḍawāʿib, de la forteresse al-ʿĀ līya, *fidāwī* ismaélien	14	حسام المصاعب
Ḥassān al-Armanī, émir musulman	26	حسان الارمني
Ḥassān Abū al-Ḍawā'ib, émir bédouin	161	حسن ابو الذوائب
Ḥassān al-Kuraydī, gouverneur de Ġaza	28	حسان الكريدي
Ḥasab al-Ḥūrānī, grand-père d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	28	حسب الحوراني
Ḥasan Āġā al-Šanīʿ, secrétaire corrompu à al-Maḥalla	12	حسن آغا الشني
Ḥasan Āġā Wağāqiya, chef de police de quartier du Caire, qui sʿen prend aux jeunes filles et aux jeunes gens qui passent et les emmène dans son repaire, tué par Baybarṣ	1	حسن اغا الوجاقية
Ḥasan al-Ḥūrānī, *fidāwī*, frère de Dibl al-Baysānī	5	حسن الحوراني
Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt, le seul à connaître les passages secrets conduisant à lʿintérieur de Tripoli, *fidāwī* ismaélien	14 (38)	حسن المشناتي
Ḥasan al-Nisr Ibn ʿAğbūr, *fidāwī* ismaélien de la forteresse de Ṣafīyā	11 (32)	حسن النسر ابن عجبور
Ḥasan Ḏāt al-Numūr, neveu de Nimr al-ʿĀmirī. Epouse sa cousine Numayra fille de Nimr	147	حسن ذات النمور
Ḥasan Šāh, prétend être le fils de ʿAbd al-Raḥmān 1er, roi d'al-Ṣīn et le frère du Šāh Ḥusayn	127	حسن شاه
Ḥasnā, sœur de Ṣawwān, épouse Ḥanaš	54	حسنى
Ḥasanayn, fils de la servante du palais de Aḥmad Ibn Aybak, ayant volé un sabre à son maître	123	حسنين
Ḥusayn, ancien porte étendard du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	135	حسين
Ḥusayn, émir kurde qui a refusé la main de sa fille à Āġā Aḥmad	9	حسين
Ḥusayn, émir turcoman, frère de Zāhid	83	حسين
Ḥusayn, éphèbe que l'on présente comme palefrenier à Baybarṣ	8	حسين
Ḥusayn, frère de Salīm Āġā al-Turğumān	40	حسين
Ḥusayn, vieux vizir du temps d'al-Ṣāliḥ Ayyūb	112	حسين
Ḥusayn Āġā, émir, au service du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	10	حسين آغا
Ḥusayn Āġā, gardien du grenier de Damas	62	حسين آغا

Nom	Fasc.	اسم
Ḥusayn Āġā al-Burṣawī, dignitaire de Brousse	60	حسين آغا البصروي
Ḥusayn (Šāh), prétend être le fils de ʿAbd al-Raḥmān 1er, roi d'al-Ṣīn et le frère de Šāh Ḥasan	127	حسين شاه
Sage grec qui construit le coffre qui sauvera Ibrāhīm	45	حكيم يوناني
Ḥamdān, frère de Zahrandān (lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī)	146C	حمدان
Ḥamdān, émir, père de Lūlū	169	حمدان
Ḥamdān, frère de Zahrandān (lieutenant de Nirm al-Āmirī)	146C	حمدان
Ḥamdān, lieutenant de ʿAlī Šaftūr	84	حمدان
Ḥamqān, capitaine de vaisseau franc de la flotte de Mūlay ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus	124	حمقان
Ḥannā, chrétien, fils de Yaʿqūb al-Rāmī	97	حنا
Ḥannā, *fidāwī* chrétien sous la gouverne de Buštuk	112	حنا
Ḥannā, *babb* de Gênes	7	حنا
Ḥannākān, soldat chrétien tué au siège de Lattaquié	53	حناكان
Ḥanaš (al-), neveu de Ǧabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	52	الحنش
Ḥayyār, fils de Muhannā, gardien des chamelles magiques	56	حيار
Ḥaydara, vieillard de Madinat al-Rūmad qui veut faire le pélérinage, dont Ǧawān prend la place	150B	حيدرة
Ḫātūn, fille de Muḥammad Āġā, kurde de Damas, épouse de ʿAlī Ibn Manāwī	87	خاتون
Ḫālid al-Bazāʿī, lieutenant de la forteresse Bazāʿa de ʿAlī Ġuwayl	141	خالد
Ḫayr Allah, capitaine de navire de Murād Salān al-ʿAǧam	98	خسر الله
Ḫasqān Šāh, fils de ʿArnūs et de Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān)	133	خسقان شاه
Ḫiḍr al-Baḥīrī, bédouin, terroriste notoire de la région de al-Maḥalla	11	خضر البحيري
Ḫaṭṭāb, *fidāwī* ismaélien, de la forteresse Damawīya	14 (15)	خطاب
Ḫalīl, fils de Qalawūn et d'al-Šarīfa al-Maġribīya	55	خليل
Ḫalīl, jeune paysan de Ṣanamayn	5	خليل

Nom	Fasc.	اسم
Ḫalīl al-Malik al-Ašraf	22B	خليل الملك الأشرف
Ḫamm (al-), *babb*. Un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédé	76	الخم
Dāryūs, fils de Dumān al-Ḥakīm, ancêtre de Mayṭafūr	138	داريوس
Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī*, père de Naṣīr al-Nimr	14	داغر العنيد
Dibl al-Baysānī, *fidāwī* ismaélien, frère d'al-Ḥūrānī	5	دبل البيساني
Durr Mulk, sœur de Baybarṣ	57	در ملك
Darrāǧ, fils d'al-Aṣamm de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14 (155A)	دراج
Dardānīš, roi de Ṣūrdīn, « père » d'al-Ṭūfrīn, *babb*	59	دردانيش
Derviche, premier maître de Maḥmūd	1	درويش
Dakmīn, roi de Ṣūr, *babb*	142	دكمين
Courtier, vendeur du *litt* et de lʿarbalète	3	دلال
Dalfram, ancien roi de Ṣūrdīn	113	دلفرم
Damm, prétendant de Nāfila, la femme dIbrāhīm *fidāwī* ismaélien	47	دم
Damm, surnom de Nāṣir, fils de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn, *fidāwī*, chrétien par sa mère.	90	دم، ناصر ابن شرف الدين شر الحصون
Dumān, al-Ḥakīm, ancêtre de Mayṭafūr, qui a construit le monastère ʿAyn al-Damm	138	دمان الحكيم
Damkīn (al-), père de l'abesse, femme de Šīḥa	54	الدمكين
Damkīn (al-), fils du roi d'al-Ǧazāʿīr, frère de Hūd	76	الدمكين
Dumīlika, nom d'emprunt de Šīḥa à al-Qayṭalān	64	دميلكة
Dahdahūn, sorcier qui aide Ǧawān	61	دهدهون
Durrī Ḫān, sœur de Baybarṣ, mère de Ṣafā al-Wudd	124	دوري خان
Dūfuš, fils de l'Empereur de Rome	44	دوفش
Dūmār, fils de Bāš qirān	77	دومار

Nom	Fasc.	اسم
Dūmarīn, père de Mayṭafūr	138	دومرين
Dūmrīna (al), fille du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb, reine de Ǧazā'īr al-Banāt	172	دومرينة
Dawūd, fils de Šāhīn al-Misyāṭī	14 (47)	دوود
Dawīdār, fonction du personnage qui veut acheter le *ḫān* de Muḥammad Manǧak	28	دويدار
Rās al-Šayḫ Mašhab père de Ǧabal, de la forteresse al-ʿUlayqa *fidāwī* ismaélien	14	راس الشيخ مشهب
Rāfāyīl, *babb* de Sicile qui fait enlever Baybarṣ à l'instigation du prêtre-magicien Mayṭafūr (puis se convertit à lʿIslam)	138	رافايل
Rašīd Tarīmas, tisserand d'Alexandrie	74	رشيد
Ramramīma, magicienne, « mère » de Maryam al-Ḥamqā	129	رمرميمة
Ramramīna, reine voisine du *babb* al-Ḥarūqaštīl, roi d'al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm	104	رمرمينة
Ranṭā (al-), fille de Ranṭā'īl, *babb* de Ǧazahīl, épouse de ʿArnūs	79	الرنطا
Ranṭā'īl, roi de Ǧazahīl, *babb* de Ǧazahīl	79	رنطايل
Ranqīs (al-), fille du *babb* al-Kund Farūn (épouse de ʿArnūs)	91	الرنقيس
Raḥṭ (al-), génie du palais de Bādīs	10	الرهط
Rūdrīk, *babb* allemand d'al-Abnūs	120	رودريك
Rūdūlf, *babb* de Rūrītānyā, en guerre contre Kirǧīn	12	رودولف
Rūm ʿĀṭṭ (al-), *babb* de Beyrouth	59	الروم عاط
Rūmā, fille de Ǧawān et Māryā	7	روما
Rūmālīnū, prince de Tripoli	108	رومالينو
Riyāḥ Ibn Mukāfiḥ, aussi dit fils de Šahīm, chrétien de la forteresse Qalʿat al-Šaqīf	33	رياح
Riyāḥīya, fille de Šahīm, sœur de Riyāḥ et épouse de Šahīd	75	رياحية
Rīzū Ibn Sarǧawīl, *babb*	[181]	ريزو ابن سرجويل
Zāhid, émir turcoman	83	زاهد
Zaʿra, femme de Maʿrūf, mère de ʿImād al-Dīn	19	زعرة

Nom	Fasc.	اسم
Zaġarfaṭūr, moine du monastère al-Suways, à la fois un vrai moine, secrétement converti à lʿIslam et un des déguisements de Šīḥa	42	زغرفطور
Zahrandān, lieutenant de Nimr al-ʿĀmirī	144	زهرندان
Zīntuh, nom d'emprunt de Šīḥa à Constantinople	48	زينته
Zinnitū, envoyé par le *babb* al-Farānhīš d'al-ʿArīš pour tuer Baybarṣ	26	زينتو
Sāğir, frère d'al-Muʿīq Ibn Yaḥrub	30	ساجر
Sabʿ al-Andalus, frère de Mūlāy ʿAbd al-Salām roi d'al-Andalus	79	سبع الاندلس
Sitt al-Ğamāhirī, mère adoptive de ʿĪsā al-Ğamāhirī	108	ست الجماهري
Sitt al-Salāṭīn, fille d'al-Saʿīd et petite fille de Baybarṣ, épouse Iskandarūn (fils de Šāhīn)	138	ست السلاطين
Sitt ʿAyša, femme de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī, sœur de la Dame de Damas	6	ست عيشة
Sirr al-Dīn al-Maġribī, émir	26	سر الدين المغربى
Sarāsib, lieutenant d'al-ʿArmīd de la forteresse al-Ṭard	82	سراسب
Sarāsih, envoyé par Miḫā'īl, Roi de Constantinople pour tuer Baybarṣ	10	سراسه
Sarrāq al-Būš al-Mahbūl, surnom d'Ibrāhīm (« Voleur de Bétail Fou »)	28	سراق البوش المهبول
Sarǧawīl al-Mahrī, *babb* de Ṣafad	5	سرجويل المهري
Sirḥān, fils adoptif du chef de la sucrerie	9	سرحان
Sarsūb, messager de Iṣṭifānus à Rūmālīnū, prince de Tripoli	108	سرسوب
Sarkīs, envoyé par le *babb* Maqdamīn et Ğawān à Alexandrie pour libérer Qalawūn	55	سركيس
Sarkīs, maître de la forteresse al-Aḥmar	71	سركيس
Sarkīs, un des trois frères chrétiens : Sarkīs, Ğurğīs et Ḥannā, ce dernier au service du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb, tué au cours de la prise de Lattaquié	54	سركيس
Saʿd Abā Riyāḥ, fils de Dibl, cousin d'Ibrāhīm al-Ḥūrānī	28	سعد ابا الرياح
Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, fils de Muğīr al-Dīn, *fidāwī* ismaélien	14 (95)	سعد الدينالرصافي
Saʿd al-Hağīn (aussi Saʿd al-Muhağinī), fils d'al-Ğaḍbān de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 (152B)	سعد الهجين

Nom	Fasc.	اسم
Saʿdūn al-Dabbāḥ, *fidāwī* rebelle de la maison Šākir, part à la recherche de Ṣafā al-Wudd	124	سعدون الدباح
Saʿīd al-Ǧāriḥ, demi-frère d'Ibrāhīm, fils d'une servante noire d'al-Šamṭā et de Ḥasan al-Ḥūrānī	140	سعيد الجارح
Saʿīd al-Qara Aṣlān, fils de la servante noire, concubine de l'émir Qā'id	51	سعيد القرة اصلان
Saqrāq al-Ǧanawī, fils de Bašrān et oncle de Ǧawān	7	سقراق الجنوى
Saqalanṭās, vizir de Halawūn	48	سقلنطاس
Sulṭān al-Biqāʿī, de la forteresse al-Biqāʿ, frère de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn et père de Salma al-Biqāʿīya, épouse de ʿArnūs	14 (90)	سلطان البقاعي
Salma al-Biqāʿīya, fille du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, de la Forteresse al-Biqāʿ (épouse de ʿArnūs)	90	سلمة البقاعية
Salīm, fils d'al-Timur Šāh al-Halāwī	39	سليم
Salīm, fils de Bahramān, Šāh du Ḫurastān oncle de Ḫaqān Šāh	134	سليم
Salīm, mamelouk chef de la fabrique de sucre qui appartient à Naǧm al-Dīn	9	سليم
Salīm, mamelouk personnel du vizir Šāhīn	14	سليم
Salīm Āġā al-Turǧumān, interprète d'Alexandrie	40	سليم آغا الترجمان
Sulaymān al-Ǧāmūs, *fidāwī*	9	سليمان الجاموس
Samʿān *babb* deṬarṭūz	11_	سمعان
Samʿān de Ǧabal al-Adaqīya, nom d'emprunt de Ṣawwān Ibn al-Afʿā	52	سمعان
Samʿān, chevalier franc, en fait Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn	60	سمعان
Samʿal Abū al-Nūr, *persona* de Šīḥa comme patriarche d'Espagne	112	سمعل ابو النور
Santūšā, *babb* de Šawā, fait enlever Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie, par Naṣrūn	140	سنتوشا
Sanqal al-Ašqar, frère de Sanqal al-Rūmī, officier du corps d'armée du vizir Šāhīn	41	سنقل الاشقر
Sanqal al-Rūmī, frère de Sanqal al-Ašqar, officier du corps d'armée du vizir Šāhīn	41	سنقل الرومي
Suhayl Ibn Muhāǧir, *fidāwī*, père de Sayf al-Ġaḍbān, de la forteresse de Sīǧar	14 (96)	سهيل ابن مهاجر
Ṣūfīya, fille du *babb* Māryūs, roi de Fīnīsīya	119	سوفية
Suwayd al-Zarʿī, *muqaddam* de la forteresse de Ḥasan al-Ḥūrānī	125	سويد الزرعي

Nom	Fasc.	اسم
Siyāğ al-ʿAḍārā, surnom d'Ibrāhīm (« Rempart des Pucelles »)	26	سياج العذارى
Sayf al-Dawla Ḫān, roi de Bandar Ḫān	98	سيف الدولة خان
Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl, neveu de Ğabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	53	سيف الدين ناب الفيل
Sayf al-Rūm Ibn Raqṭīš (al-Burṭuquš) acolyte de Ğawān	7	سيف الروم ابنرقطيس (البرطقش)
Sayf al-Ġaḍbān, fils de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī et frère de Laylā	145C	سيف الغضبان الادرعي
Sayf al-Ġaḍbān, fils du *muqaddam* al-Suhayl Ibn Muhāğir, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سيف الغضبان
Sayf al-Qabāʿil, père de Šīḥa, émir	7	سيف القبائل
Sayf al-Māḍī, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf, marié à la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar, parti à la recherche de Maʿrūf, père de Ġuṣayb al-Ḥaytarī.	14 (82)	سيف الماضي
Sayf al-Masīḥ, bras droit de Qirān Miḫā'īl, en fait un musulman, Badr Ibn Šamsa	33	سيف المسيح
Sayf Nār, fils du mage de Bārīz al-ʿAğam, ʿAbd Nār Mağūsī	124	سيف نار
Šātlīt, capitaine de vaisseau, fils de lʿamiral Kinyār, se met au service de Maryam al-Ḥamqā, fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs	129	شاتليت
Šārtir, *babb* de Qāsīya	89	شارتر
Šākir, fils de Badr al-Ġafīr	31	شاكر
Šāh Birka Ḫān, Šāh persan	24	شاه بركة خلن
Šāh Sabʿ Ḫayr Allah, *ʿağamī*, au service de Halawūn, sème le trouble au Caire où il prétend être musulman, en fait Sabʿ al-Muġul	84	شاه سبع خير الله
Šāh Maḥmūd (al-), roi de la ville musulmane al-Ḫurazmīya en pays *ʿağam*	101	الشاه محمود
Šāh Maḍīd, fils de Masʿūd Bayk	52	شاه مذيد
Šāh Murād, roi de Murād Salān al-ʿAğam	98	شاه مراد
Šāh Yāqūt (al-), capitaine de la forteresse al-Qaram où est enfermé Baybarṣ par Halawūn	69	الشاه ياقوت
Šāhīn, Grand Vizir d'al-Ṣāliḥ Ayyūb	1	شاهين
Šāhīn Abū Ġaṭṭās, lieutenant de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	61	شاهين ابو غطاس

Nom	Fasc.	اسم
Šáhīn al-Ṭawīl, ancien mamelouk du vizir Šāhīn	155B	شاهين الطويل
Šāhīn al-Misyāṭī, père de Nāfila, la fiancée d'Ibrāhīm, et de Dāwūd, de la forteresse d'al-Misyāt	14 (46)	شاهين المسياطي
Šağarat al-Durr, femme d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, puis d'Aybak. Mère de Ḫalīl et seconde mère adopive de Baybarṣ	1	شجرة الدر
Šaddād, *fidāwī*, fils de Maṣāʿib, de la forteresse al-Ṣaʿībīya	58	شداد
Šaddād Ibn Maṣāʿib, *muqaddam* de la forteresse al-Ṣaʿībīya *fidāwī* ismaélien	58	شداد ابن مصاعب
Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn de la forteresse al-Biqāʿ, frère du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	14 (59)	شرف الدين شر الحصون
Šarīfa al-Maġribīya (qui converti Marīna, fille du *babb* al-Maqdamīn), devient l'épouse de Qalawūn	35	شريفة المغربية
Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabāʿil, dit Šīḫa Ğamā al-Dīn, devient bras droit de Baybarṣ et sultan des forteresses ismaéliennes	7	شعبان ابن سيف القبائل (شيحة)
Šams al-Dīn, lieutenant d'al-Qannāṣa de la forteresse al-Nābulusī	11	شمس الدين
Šams al-Dīn, fils de Harim, de la forteresse Šamsīn, *fidāwī* ismaélien	14 (151A)	شمس الدين ابن هرم
Šams al-Dīn al-Adraʿī, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	15 (146A)	شمس الدين الادرعي
Šamsa, mère de Badr Ibn Šamsa	36	شمسة
Šamsa, reine de Bārīz al-ʿAğam, épouse Ibrāhīm	125	شمسة
Šamsīn, fils d'Ibrāhīm et de Šamsa, reine de Bārīz al-ʿAğam	125	شمسين
Šamsīn Šāh, frère de ʿAbd Šams, roi Tartare qui a pris le pouvoir à Kūḫ al-ʿAğam	140	شمسين شاه
Šihāb al-Dīn Ḥadīd, fils de Ḥadīd de la forteresse al-Ḥadīda, *fidāwī* ismaélien père adoptif de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	14 (15)	شهاب الدين حديد
Šahbān, frère d'al-Maṭrada	98	شهبان
Šahīd al-Šaqīfī, de la forteresse al-Šaqīf	75	شهيد الشقيفي
Šahīq (al-), *babb*, un des trois fils du roi d'al-Ğazā'ir	72	الشهيق
Šahīq (al-), frère du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	84	الشهيق
Šahīm, propiètaire chrétien d'al-Šaqīf	75	شهيم
Šīḫa, Ğamāl al-Dīn (Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il), bras droit de Baybarṣ et sultan des forteresses ismaéliennes	7	شيحة جمال الدين

Nom	Fasc.	اسم
		(شعبان ابن سيف القبائل)
Šayḫ de la confrérie des chasseurs à Damas	3	شيخ
Šayḫ Raslān, apparâit à Maḥmūd au *maristān* pour le guérir	2	شيخ رسلان
Šayḫ Farağ, fausse identité de Šīḥa comme portier du souk de Damas	62	شيخ فرج
Šayḫ Muḥammad Ṭaqṭīq, de la mosquée du quartier de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī	7	شيخ محمد طقطيق
Šayḫ Muḥammad ʿAyn al-Falak, nom d'emprunt d'al-Armānīya	92	شيخ محمد عين الفلك
Šayḫ Manṣūr (nom d'emprunt au Caire) = al-Burṭuquš = Sayf al-Rūm	7	شيخ منصور
Šayḫ Naǧm, fausse identité de Šīḥa pour tromper Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd	62	شيخ نجم
Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, de la forteresse de Nābulus, *fidāwī* ismaélien	14 (41)	صارم الدين النابلسي
Ṣāṭrus, géomancier du *babb* Maqdamīn	36	صاطرس
Ṣāṭrus, *babb* Bulgare, beau-père du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	52	صاطرس
Ṣāliḥ, *fidāwī* lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	90	صالح
Ṣāliḥ Ibn al-Sallāwī, Alexandrin qui se sacrifie à Qasanṭūra	105	صالح ابن السلاوي
Ṣāliḥ Naǧm al-Dīn al-Ayyūbī (al-) ou al-Ṣāliḥ Ayyūb, roi Ayyubide	1	الصالح نجم الدين الايوبي
Ṣabāḥ, émir bédouin	127	صباح
Ṣabāḥ, protecteur de Riyāḥīya, père adoptif de l'émir Falak, émir	75	صباح
Ṣubḥa, fille de l'émir Ṣabāḥ, femme de ʿAmmār al-Qadmūsī	127	صبحة
Ṣabūn, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صبون
Ṣabā, fille de l'émir Ǧahdān, épouse d'Ismāʿīl	128	صبى
Ṣadīm (al-), roi de Ṣaydā, *babb*	60	الصديم
Ṣafā al-Wudd, fille de Durrī Ḫān et nièce de Baybarṣ, sœur de Ayduġmiš	123	صفاء الوود
Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et al-Ṣafīra [Ṣafrīna], fille de l'Empereur de Rome.	171	صفرين

Nom	Fasc.	اسم
Ṣafrīn, fils du *babb* al-Aṣfīn de Qayqabūn	90	صفرين
Ṣafrīna, fille du *babb* al-Aṣfīn de Qayqabūn	90	صفرينة
Ṣafīya, fille du *babb* Ṣalbān, épouse de Saʿīd Qara Aṣlān	52	صفية
Ṣafīra (al-) [Ṣafrīna], fille de Bāš qirān, épouse de ʿArnūs	73	الصفيرة
Ṣaqr, fils de Sulaymān al-Ǧāmūs, *fidāwī*	11	صقر
Ṣaqr al-Ḥāyūm Ibn al-ʿUqāb, fils de Manṣūr al-ʿUqāb	111	صقر الحايوم
Ṣalāḥ al-Dīn (al-), *šayḫ* tué par Ǧawān qui devient *qāḍī* du *dīwān* d'al-Ṣāliḥ Ayyūb sous ce nom	7	الصلاح الدين
Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī de la forteresse al-Qayṣarīya, *fidāwī* ismaélien ⁂aide Qaṭlūniš à prendre possession du Portugal	14 (117)	صلاح الدين القيصري
Ṣalbān, *babb* de ʿAkka, grand-père de Markanṭīn le fils d'al-Qarā Aṣlān	31	صلبان
Ṣalbūn, fils de Bāš qirān (Empereur de Rome)	76	صلبون
Ṣalbūn, frère de ʿAzāqīr	87	صلبون
Ṣalīb al-Rūm, chef de lʿarmée du *babb* Ṭabarīn	28	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de Bāš qirān (Empereur de Rome)	76	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	111	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صليب الروم
Ṣahīǧ (al-), maître de la forteresse Ṣalḫad, frère de Numayrid al-Ṣalḫadī	36	الصهيج
Ṣahīǧ (al-), *babb* de l'île de Mīrūn	84	الصهيج
Ṣawwān Ibn al-Afʿā, lieutenant du *muqaddam* Ǧabal de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī* récalcitrant	46	صوان ابن الافعا
Ḍāʾiʿ al-Inṣāf, fils d'un pauvre bûcheron thué par Šāhīn al-Ṭawīl	155B	ضائع الانصاف
Ṭāwūs (al-), *babb* allemand, fils du *qirān* Rūdrīk *babb*	120	الطاؤوس
Ṭānīs, frère de Sarāsib, en charge de la forteresse al-Ṭard	83	طانيس
Ṭabarīn, *babb* de Ṭabarayya	28	طبرين
Ṭarīf Ibn al-Brinḏ (al-), *babb*	[181]	الطريف ابن البرنذ

Nom	Fasc.	اسم
Ṭalʿa, oncle de Maḥmūd/Baybarṣ.	7	طلعة
Ṭūd (al-), fils d'al-Ṭūdrīya, frère du *babb* al-Ṣadīm, *babb* de Ṣaydā, frère d'al-Farqad	75	الطود
Ṭūd al-Baḥr, fils de Šīḥa et al-Maṭrada al-ǧinnīya	144	طود البحر
Ṭūdrīya (al-), frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā	75	الطودرية
Ṭūfrīn (al-), prince de Ṣūrdīn, fils d'Aydamur et Durr Malik	59 (113)	الطوفرين
Ṭuwayrid, fils de lʿabbesse de Basandīd, Hīlāna et de Šīḥa	59	طويرد
ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	4	عاصم ابن بحر المرقبي
ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī, *fidāwī* dont Ismāʿīl a tué le père Yaʿqūb, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	135	عاصم ابن يعقوب
ʿĀmir, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	102	عامر
ʿĀmir Ibn al-Muʿtamir, capitaine de l'armée d'al-Aṣfīn	132	عامر ابن المعتمر
ʿAbbās Abū al-Ḏawāʿib, père de Ḥasām al-Maṣāʿib de la forteresse al-ʿĀlīya, *fidāwī* ismaélien	14	عباس ابو ذواعب
ʿAbd al-Aḥad, moine du monastère d'al-Zaʿfarān ou al-ʿUyūn, en fait Šīḥa	30	عبد الاحد
ʿAbd al-Aḥad, nom d'emprunt de ʿImād à al-Qayṭalān	64	عبد الاحد
ʿAbd al-Aḥad, nom que donne Šīḥa à Ibrāhīm (al-Ḥūrānī) à Ṭabarayya	29	عبد الاحد
ʿAbd al-Raḥmān 1er roi d'al-Ṣīn	127	عبد الرحمن
ʿAbd al-Raḥmān, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	136	عبد الرحمن
ʿAbd al-Raḥmān (Šāh), roi de Bārīz al-ʿAǧam	123	عبد الرحمن (الشاه)
ʿAbd al-Raḥmān Qaṭāʿiš, lieutenant de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	18	عبد الرحمن قطاعش
ʿAbd Šams, roi tartare, a pris le pouvoir à Kūḫ al-ʿAǧam avec son vizir Naǧm, le magicien	140	عبد الشمس
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* de Yānisa	13	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, remplace Ǧawān à Yaġra	7	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* de Lattaquié	54	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	63	عبد الصليب

Nom	Fasc.	اسم
ʿAbd al-Ṣanam, roi idolâtre d'une région où Šīḥa échoue en route pour al-Ṣīn.	128	عبد الصنم
ʿAbd al-Ġafūr (Šāh), roi d'al-Dayham	131	عبد الغفور
ʿAbd al-Falāḥ (Šah), mari de Durrī Ḫān (sœur de Baybarṣ)	124	عبد الفلاح (الشاه)
ʿAbd al-Qādir, gouverneur de Bagdad	48	عبد القادر
ʿAbd Allāh, vizir du roi d'al-Ṣīn, ʿAbd al-Raḥmān 1er	128	عبد الله
ʿAbd Allah al-Muġāwirī, invoqué par Šīḥa pour voyager	13	عبد الله المغاوري
ʿAbd Allah Tarīmas, tisserand d'Alexandrie	74	عبد الله تريمس
ʿAbd al-Masīḥ, colosse du jardin des arbres al-Anwār à Maqdūnīya, en fait un ismaélien, Badr Ibn Šamsa	36	عبد المسيح
ʿAbd al-Nār, espion de Halawūn	99	عبد النار
ʿAbd Nār Maǧūsī, mage mazdanéen de Bārīz al-ʿAǧam	124	عبد نار مجوسي
ʿAbd al-Nūr, en fait ʿAlī Šaftūr, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf et frère de ʿImād al-Dīn ʿAlqam	63	عبد النور
ʿUṯmān, chef des truands du Caire, palefrenier et compagnon de Baybarṣ	7	عثمان
ʿAǧbūr, père de Ḥasan al-Nisr *fidāwī* de la forteresse de Ṣafīyā	14 (32)	عجبور
ʿArfaǧ (al-) Ibn Ḍamīm al-Ǧūnī, *fidāwī* chrétien	172	العرفج ابن ذميم الجوني
ʿArfīd (al-), *fidāwī* ismaélien	14	العرفيد
ʿArand (al-), père d'al-ʿArmīd de la forteresse al-Ṭard (chrétien)	82	العرند
ʿArand (al-), palefrenier de ʿĪsā al-Nāṣir	4	العرند
ʿArnūs (al-Diyābrū), chevalier qui protège Ibrāhīm et l'armée musulmane au retour de Rome, en réalité ismaélien, fils de Maʿrūf	45	عرنوس (الديابرو)
ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī Bašā al-Akrād, chef des émirs kurdes	21	عز الدين الحلى
ʿIzz al-Dīn Māǧid, émir bédouin contacté par Aybak pour se débarrasser de Baybarṣ	22B	عز الدين مجيد
ʿAzāqīr, de Yaġra, mercenaire chrétien	87	عزاقير
ʿAzqūr, frère de ʿAzāqīr	87	عزقور
ʿAṣm Ibn al-ʿArfīd (al-), *fidāwī* (neveu maternel d'al-Nisr Ibn al-ʿAǧbūr)	14 (32)	العصم ابن العرفيد

Nom	Fasc.	اسم
ʿAṣmīr (al-), fils de Ǧamhīr, roi de Basandīd	59	العصمير
ʿAṣmīra (al-), princesse de Basandīd, fille du roi al-ʿAṣmīr	13 (125)	العصميرة
ʿAṭafanṭūraz (al-), vizir du *babb* al-Maġlawīn	118	العطفنطورز
ʿAfīf (al-), ami de Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	120	العفيف
ʿAfifī (al-), frère de Ḫaṭṭāb, oncle de Kāmil, *fidāwī* ismaélien	107	العفيفي
ʿUqayrib, chef des palefreniers de Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī	7	عقيرب
ʿAqīl al-Balāṭunusī, père de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 (31)	عقيل البلاطنسي
ʿAlāy al-Dīn, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	144	علای الدين
ʿAlāy al-Dīn, fils de ʿImād al-Dīn (gouverneur d'Alep)	128	علای الدين
ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf	134	علای الدين ابن شاكر
ʿAlāy al-Dīn al-Baysarī, émir de Baybarṣ	89	علای الدين البيسري
ʿAlāy al-Dīn al-Šāh Bandar, chef du *ḫān*, chargé par Baybarṣ de surveiller le *ḫān* du Caire	11	علای الدين الشاه بندر
ʿAlāy al-Dīn al-Qaymarī, gouverneur de Jérusalem	29	علای الدين القيمري
ʿĪlǧ (al-), maître de la forteresse chrétienne al-Marqab	71	العلج
ʿAlī, de la forteresse al-Ǧamīrīya, *fidāwī* ismaélien	118	علي
ʿAlī, fils de Ismāʿīl et Ṣabā, devient capitaine de la forteresse al-ʿIrq à la mort de Haddām al-ʿArqāwī	129	علي
ʿAlī al-Manāwī, sauveur des jeunes filles du Caire	86	علي المناوى
ʿAlī Āġā al-Ṣāliḥānī, dignitaire de la suite de Baybarṣ	40	علي آغا الصالحاني
ʿAlī Āġā al-Warrāq, marchand de mamelouks de Damas	1	علي آغا الوراق
ʿAlī Āġā Tarīmas, neveu de ʿAbd Allah Tarīmas, tisserand d'Alexandrie	74	علي آغا تريمس
ʿAlī al-Ṣāliḥānī Ibn al-Šiyyāḥ, fils adoptif de Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī, propiétaire du jardin de Damas	28	علي الصالحاني ابن الشياح
ʿAlī Būǧī, fils de Abū ʿAlī al-Baṭarnī	68	علي بوجي

Nom	Fasc.	اسم
ʿAlī Šaftūr, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf et frère de ʿImād al-Dīn ʿAlqam	14 (63)	علي شفتور
ʿAlī Ṭuwayr, fils de la sœur de Maʿrūf, *fidāwī* ismaélien	14 (161)	علي طوير
ʿAlī Ġāb, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (157)	علي غاب
ʿAlī Ġuwayl, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (141)	علي غويل
ʿUlayyā, fille de Ğamr, sœur de Maʿrūf, mère de ʿAlī Ġuwayl.	141	عليى
ʿImād al-Dīn Abū al-Ḫayš, fils du gouverneur d'alep al-Muẓaffar (devient gouverneur d'alep à la mort de son père)	2	عماد الدين ابو الخيش
ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl, neveu de Maʿrūf de la citadelle Ṣahyūn, *fidāwī* ismaélien	14 (61)	عماد الدين علقم ابن فخر الأصيل
ʿAmmār al-Qadmūsī, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf. Epouse une bédouine, Ṣubḥa, fille de l'émir Ṣabāḥ	127	عمار القدموسي
ʿUmar Ibn al-Ğazzār, capitaine de vaisseau d'Alexandrie qui conduit Baybarṣ et Sāliḥ Ibn al-Sallāwī à Qasanṭūra	79	عمر ابن الجزار
ʿAnīd (al-), *babb,* suzerain du *babb* Baḫṭrīn*b*	81	العنيد
ʿAhīğ (al-), *babb*, le plus jeune des trois fils du roi d'al-Ğazā'ir décédé	72	العهيج
ʿAwakil, joueur de *ḥakam*, cousin du palefrenier du vizir Uquš. Tué par ʿAlī Bazdaġān	149A	عوكل
ʿĪsā, le *silāḥdār* de Dakmīn, roi de Ṣūr	142	عيسى
ʿĪsā Ibn Ğābir, se présente au roi comme Ismaélien, en fait un Franc, al-Muʿīq Ibn Yaḥrub	30	عيسى ابن جابر
ʿĪsā al-Burayğī, prieur d'un monastère dont Šīḥa prend la place	32	عيسى البريجي
ʿĪsā al-Ğamāhirī, fils de ʿIbrāhīm et de Nāfila, *fidāwī* ismaélien	107	عيسى الجماهري
ʿĪsā al-Nāṣir, vizir de Damas	1	عيسى الناصر
ʿĪsā Ġāzī, fils du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb, lui succède (ʿĪsā al-Malik al-Ġāzī)	21	عيسى غازي
ʿAyša al-Šamṭa, mère d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī, *labwa*	6	عيشة الشمطة
ʿAyša al-Qarʿa, femme de Aḥmad Bāšā al-Aqwāsī	2	عيشة القرعة
ʿAyša al-Mašnātīya, sœur de Ḥasan al-Mašnātī, épouse de Saʿd, se fait passer pour Nūr al-Masīḥ à Tripoli	38	عيشة المشناتية
Ġazāla, fille de ʿAyn al-Balīya al-Sāḥira, allusion à une conquête d'Arnūs dans un épisode lacunaire du manuscrit	76	غزالة بنت عين البلية

Nom	Fasc.	اسم
		الساحرة
Ġuṣayb al-Ḥaytarī, *fidāwī* de la forteresse al-Ḥaytar. En fait fils de Sayf al-Māḍī et la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar	134	غصيب الحيتري
Ġaḍbān (al-), père de Saʿd al-Haǧīn, capitaine de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 153A	الغضبان
Ġanām, émir bédouin, ennemi de Ṣabāḥ	127	غنام
Ġandūr (al-), fils de Yaʿqūb al-Hadīrī, de la forteresse al-Nār	112	الغندور
Ġanṭāwīl, *babb* de Madīnat al-Rāq	157	غنطلويل
Ġīyāṯ al-Dīn gouverneur de Homs	39	غياث الدين
Ġayṭafūr (al-), *babb* de Yāfā	26	الغيطفور
Ġayūr (al-), père de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* ismaélien	14	الغيور
Fāris al-Dīn Ṭay chevalier de la suite de Baybarṣ, donné à Baybarṣ par le vizir Šāhīn, en même temps que Fāris Quṭāya, son frère	13	فارس الدين طا
Fāris Quṭāya, chevalier de la suite de Baybarṣ, donné à Baybarṣ par le vizir Šāhīn, deviendra son chargé du harem, frère de Fāris al-Dīn Ṭay	13	فارس قطاية
Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie, enlevée Naṣrūn	140	فاطمة
Fāṭima al-Aqwāsī, Sitt al-Šām, la Dame de Damas, mère adoptive de Maḥmūd/Baybarṣ	3	فاطمة الاقواسي، ست الشام
Fāṭima al-Ḥūrānīyeh sœur d'Ibrāhīm	46	فاطمة الحورانية
Fāṭima al-Ḫurazmīya, fille d'un marchand d'al-Ḫurazmīya, épouse d'Aḥmad Šalāmiš	101	فاطمة الخرزمية
Faḫr al-Aṣīl, *muqaddam*, gendre de Ǧamr	2	فخر الاصيل
Faḫr al-Dīn Ǧisr, neveu de Sulaymān al-Ǧāmūs	27	فخر الدين جسر
Farānhīš (al-), *babb* d'al-ʿArīš	26	الفرانهيش
Fartīn al-Luddāwī, *fidāwī* chrétien prétendant de la fille du *babb* Ǧūrǧ roi de ʿAsqalān	82	فرتين
Fartīn, fils du *babb* al-Fanǧ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	فرتين
Fartīn, fils du *babb* al-Harūqštīl	104	فرتين

Nom	Fasc.	اسم
Alfard Mākūl, *babb* d'Antioche	13	الفرد ماكول
Frīdrīk (Bāš qirān), Empereur de Rome	42	فريدريك باش قران
Furṭūnis, fils du *babb* al-ʿAnīd, suzerain du *babb* Baḫtrīn, prétendant de Ibrīza al-Qannāṣa	81	فرطونس
Farqad (al-), fils d'al-Ṭūdrīya, frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā, frère d'al-Ṭūd	75	الفرقد
Fransīs, *babb* de Sīs	31	فرنسيس
Farūn (al-Kund), roi de d'al-Ğazāʿīr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā	142	فرون
Farwīl (al-) de Qayṭalān, frère de Ṣalīb al-Rūm	112	الفرويل
Fasīdqa, maîtresse de Dūfuš	76	فسيدقة
Faṣantūr, vizir d'al-ġalaṭa	83	فصنتور
Faḍl al-Dīn ʿIzz al-Adraʿī, fils de Yaʿqūb al-Adraʿī	18	فضل الدين الادراعي
Paysan, possesseur du *litt* et de lʿarbalète trouvés dans son champ	3	فلاح
Falḥ (al-), *fidāwī* chrétien, commandant de Qāra, frère d'al-Ḥarīṭ	29	الفلح
Falak, fils de Šahīd et de Riyāḥīya, émir	75	فلك
Falamtik, *babb* de Ğazāʿīr al-Fīl	106	الفلمتك
Falyūr (al-) *babb* de Ğazāʿīr al-Fīl	106	الفليور
Fanğ Manṭarīn (al-), *babb* de Qasanṭūra	105	الفنج منطرين
Fayrā (al-), fille du *babb* Rāfā'īl	138	فيرى
Fīlīb, gouverneur de Lattaquié (Laltakieh), *babb*	53	فيليب
Qā'id, fils du chef des tribus du Maghreb, l'émir Muḥayān Malik al-Barukān, émir	51	قائد
Qubağī Bāšī, envoyé du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb à Damas	1	قبجي باشى
Qabṭāwīl, magicien, gouverneur de Qanṣala	97	قبطاويل
Qarāṣīya fille du *babb* ʿAbd al-Ṣalīb, femme de Šīḥa en fait l'abesse fille de Damkin	55	قراصية
Qarṣāra, la fille d'al-Amīn Ğumuʿa	88	قرصارة

Nom	Fasc.	اسم
Qarīnāt/Quraynāt al-Ġazāla, émir bédouin	84	قرينات الغزالة
Qasṭūn, vizir arménien de lʿarmée d'al-Mankubīrd, sauve Aydamur lors de la bataille d'Ankubār. Epousera la sœur de Baybarṣ et le trahira à l'instigation de Ğawān	45	قسطون
Qasanṭūr, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn de Qasanṭūra	105	قسنطور
Qasanṭūr, ministre de la reine al-Ranqīs	92	قسنطور
Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs et Mārīna, fille d'al-Maġlawīn	117	قطلونج
Qaṭīša, femme du colporteur dont Šīḥa prend la place pour se rendre dans la forteresse de ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī	136	قطيشة
Qaflanṭīn, moine du monastère al-Ṭīn	121	قفلنطين
Qaflanṭīn, patriarche, nom d'emprunt de Šīḥa pour se rendre à al-Ġulf	49	قفلنطين
Qalawūn, mamelouk de Masʿūd Bayk, acheté par ʿAlī Āġā al-Warrāq, devient émir du royaume, puis roi	1	قلوون
Qannāṣa (al-), fille de Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī	106	القناصة
Qawādīs al-Māltī	39	قواديس المالتي
Qīyānūs, moine du monastère al-Nāqūs qui nʿest autre que Šīḥa	40	قيانوس
Qays al-Salṭī, ennemi de Ğamr	141	قيس السلطي
Kātrīn, fille de ʿAṭafanṭūraz	117	كاترين
Kātrīn, fille du 36ème roi des Balkans, épouse de ʿArnūs	65	كاترين
Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	68	كاترين
Kāsir al-ʿUqāb, père de Manṣūr al-ʿUqāb Ibn Kāsir, cousin de Maʿrūf, de la forteresse al-Kahf, *fidāwī* ismaélien	14	كاسر العقاب
Kāmil, fils adoptif d'Ibrāhīm	46	كامل
Kāmil, fils du *muqaddam* Ḫaṭṭāb	104	كامل
Kirğīna, mère de Kirğīn, une des femmes de ʿArnūs	119	كرجنة
Kirğīn, fils de ʿArnūs, *babb* d'une île d'Espagne, puis *fidāwī* ismaélien	165	كرجين
Karsīmūn, fils de Bašrān, oncle de Ğawān	7	كرسيمون
Karhīt, *fidāwī* chrétien envoyé par Ğawān à la citadelle d'Alep au moment de la mort de Maʿrūf	78	كرهيت

Nom	Fasc.	اسم
Karhīt, *fidāwī* qui enlève Durr Malik	59	كرهيت
Karīm al-Dīn, fils du *qāḍī* Yaḥyā	7	كريم الدين
Kasīb, fils de Bāš qirān	76	كسيب
Kasīb, fils du *babb* al-Kūnd Farūn, et frère d'al-Ranqīs	91	كسيب
Kasībū al-Kayyāl, petit-fils de Sarğawīl	5	كسيبو
Kasīr, fils de Bāš qirān	76	كسيرة
Kišyār, mage magicien qui a enlevé Maryam al-Ḥamqā (frère de Mihyār)	131	كشيار
Kašyānūš *babb* d'al-Ğazāʿīr al-Nār	39	كشيانوش
Kaʿkaʿ, *šayḫ* de Ṣanamayn	5	كعكع
Kuʿaykiʿ, *šayḫ* de Ṣanamayn	5	كعيكع
Kafar Ḫān, roi de Bandar Ḫān	99	كفر خان
Kafardās (al-), frère du *babb* Alfrad Mākūl	29	الكفرداس
Kafrīn, fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	52	كفرين
Kafrīn, fils du *babb* al-Farānhiš	25	كفرين
Kafrīn, neveu de Kafīr Ibn Mattā	28	كفرين
Kafīr Ibn Mattā, chevalier chrétien	26	كفير ابن متى
Kafīrī (al-), capitaine de la forteresse Kafīr al-Zayt (ami et complice de Nirm al-ʿĀmirī)	147	الكفيري
Kund Farūn (al-), frère du *babb* Dardānīš	59	الكند فرون
Kund Farūn (al-), père de Malika al-Ranqīs, *babb*	91	الكند فرون
Kinyār amiral d'al-Qayṭalān, oncle du roi ʿAbd al-Ṣalīb	19	كنيار
Kūnt Armān/Ūrmān (al-), chef des soldals de ʿAbd al-Ṣalīb, roi d'al-Qayṭalān	70	الكونت ارمان/اورمان
Kūnt Fītrī (al-), frère de Marīn, neveu du Pape	43	الكونت فيتري
Kūnt Lūsyān (al-), fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	59	الكونت لوسيان

Nom	Fasc.	اسم
Lārūš al-Armanī *fidāwī* ismaélien	60	لاروش الارمني
Lamʿa, oncle de Maḥmūd/Baybarṣ	3	لمعة
Laylā, fille de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī, sœur de Sayf al-Raḍabān	145B	ليلى
Mārtīnū de Yaġra, *babb*	114	مارتينو
Mārğulīnā, princesse d'al-Ğazāʿīr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā	141	مارجليني
Mārsīl, moine du monastère al-ʿArūs près d'al-Abnūs	120	مارسيل
Māryūs, *babb* de Fīnīsīya	119	ماروس
Māryā, nièce du *babb* Māryās, femme de Ğawān	7	ماريا
Mārīna, fille du *babb* al-Maġlawīn, roi d'al-Burduqān, épouse de ʿArnūs	65	مارينة
Māhūd (al-Šāh), roi de ʿIwağ Bābil	131	ماهود
Muğrim, vizir magicien de Nakrān le roi de Kawkab et usurpateur du trône d'al-Ṣīn	128	مجرم
Muğīr al-Dīn al-Ruṣāfī, *muqaddam fidāwī*, père de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, de la forteresse al-Ruṣāfīya	14 (144)	مجير الدين الرصافي
Maḫbarūn, ancêtre (comme ceux souvent invoqués par Ğawān) qui apparaît à Saqrāq al-Ğanawī pour prévenir le *babb* Fīlīb	53	مخبرون
Muḥammad Daqīq Al-ʿĪd, *šayḫ* d'al-Azhar	1	محمد
Muḥammad le Tailleur de Damas	5	محمد
Muḥammad, dont la cousine a été enlevée par Ḫiḍr al-Baḥīrī	12	محمد
Muḥammad, fils de Maḥmūd, fils d'Ibrāhīm, fils de Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	محمد
Muḥammad, frère de lait de Baybarṣ	12	محمد
Muḥammad Āġā, kurde de Damas qui prétend aider ʿAlī Ibn Manāwī, mais le trahit	86	محمد آغا
Muḥammad Āġā, fils de Salīm Āġā al-Turğumān	40	محمد آغا
Muḥammad Āġā al-Daylamī, émir proche de Baybarṣ	19	محمد آغا الديلمي
Muḥammad Āġā Rašīd al-Dawla, ministre musulman de Ḥalawūn	19	محمد آغا رشيد الدولة
Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	محمد الادهمي

Nom	Fasc.	اسم
Muḥammad al-Ǧammāl, *šayḫ* du monde du secret vu par Baybarṣ d'abord au Ǧabal Qāsyūn.	2	محمد الجمال
Muḥammad, tailleur opiomane du souk de Damas, ami de Baybarṣ	3	محمد الخياط
Muḥammad al-Saʿīd, fils aîné de Baybarṣ	27	محمد السعيد
Muḥammad al-Šarīf, nom d'emprunt de Šīḥa à Tripoli	38	محمد الشريف
Muḥammad al-Fawwāl, *šayḫ* d'al-Maḥalla que Baybarṣ rencontre près du pont	12	محمد الفوال
Muḥammad Sābiq Šīḥīn, fils de Šīḥa et de la fille d'Urǧawān	50	محمد سابق شيحين
Muḥammad Ṭaqṭīq, *šayḫ du Caire*	7	محمد طقطيق
Muḥammad Manǧak, aubergiste de Ġazza grugé par Ǧawān	28	محمد منجك
Maḥmūd, fils d'Ibrāhīm, fils de Muḥammad al-Adhamī, ancêtre de Maḥmūd/Baybarṣ	3	محمود
Maḥmūd, joaillier de Damas, originaire du Ḫwārizm	3	محمود
Maḥmūd Efendī al-Aǧalānī, chef des notables de Damas	5	محمود افندي الاجلاني
Maḥmūd al-ʿAǧamī al-Muṣāriʿǧī, lutteur de Damas	4	محمود العجمي المصارعجي
Maḥmūd al-Fāḫrānī, palefrenier en chef de Qalawūn	55	محمود الفاخراني
Maḥmūd Šāh, roi de Ḫazḫīr, adopte Ḫaqān Šāh comme successeur sur le trône	134	محمود شاه
Muḥyī al-Dīn al-Nawawī (*šayḫ*), mentor d'Ibrāhīm à Damas.	79	محى الدين النووى
Muḥyān Malik al-Barukān, chef des tribus du Maghreb, émir	51	محيان
Muḥyān, fils de Malika Nuzhā et de l'émir Qā'id	51	محيان
Mudayriǧ, *fidāwī* chrétien de la forteresse al-Nār	106	مديرج
Maḏīd Haqq, fils de Masʿūd Bayk	52	مذيد
Murād, fils de lʿémir Ḥusayn, fiancé de Bint Zāhid	83	مراد
Martīn al-Maš, général Bulgare envoyé par Ṣāṭrus à Lattaquié pour relever Turs et qui tente de s'attaquer à ʿArnūs qui lui coupe le tête et prend son identité pour entrer dans la ville.	68	مرتين المش

Nom	Fasc.	اسم
Murğān, esclave de la maison du vizir Baylabān	55	مرجان
Marzūq al-Hindī, roi de l'Inde qui attaque La Mekke	160	مرزوق الهندي
Mārsīl, fille de Ğūnīt, roi de Serbie, sœur de Mārīna et de Manğikīya, épouse Ḫalīl	137	مارسيل
Marġarīt, fille du *babb* Sarğawīl de Ṣafad	107	مرغريت
Markanṭīn, un des fils des rois des Balkans, « fils » de ʿArnūs	67	مركنطين
Markanṭīn al-Ğumayhrī, fidāwī chrétien	47	مركنطين الجميهري
Markīzmān al-Ṣaddām (al-), oncle de Dūfuš	44	المركيزمان الصدام
Māryās, *babb* de Yaġra, confie sa fille à ʿAṣfūt qui la viole	7	مرياس
Murayğa, capitaine chrétien qui enlève Baybarṣ à Gênes avec Ğawān	19	مريجه
Murayğa al-Salāsalī, envoyé à Alexandrie par le *babb* Ḥannā et Ğawān	49	مريجه السلاسلي
Maryam, fille de Abū Maryam, aubergiste de Ğazahīl, épouse ʿArnūs	79	مريم
Maryam al-Ḥamqā, fille de ʿArnūs et d'al-Ranqīs	129	مريم الحمقاء
Maryam al-Zunnārīya fille du *babb* Ḥannā de Gênes, épouse de Maʿrūf, mère de ʿArnūs	17	مريم الزنارية
Marīn, fils de Sarğawīl al-Mahrī *babb* de Ṣafad	5	مرين
Marīn, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	مرين
Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn	35	مرين
Marīn, vizir du *babb* al-Mankubīrd	71	مرين
Marīn al-Ğaʿbarī, capitaine de la forteresse franque al-Ğaʿbar *fidāwī* chrétien	47	مرين الجعبري
Marīn al-Ḥāğib, neveu de l'Empereur de Rome	42	مرين الحاجب
Marīna, fille du *babb* al-Maqdamīn	35	مرينة
Marīna, femme de Marīn, vizir du *babb* al-Mankubīrd	71	مرينة
Mārīna, fille de Ğūnīt, roi de Serbie, épouse de Šāhīn et mère d'Iskandarūn (et belle-sœur de ʿArnūs), sœur d'al-Manğikīya et de Mārsīl	137	مرينة
Mazdarīn, fils d'al-ʿArmīd	83	مزدرين

Nom	Fasc.	اسم
Mazdahūr, marchand d'esclaves présenté à Baybarṣ par Šams al-Dīn	123	مزدهور
Masʿūd, neveu de ʿIzz al-Dīn Māğid, émir	22B	مسعود
Masʿūd Bayk, gouverneur de Brousse	1	مسعود بك
Mašhūd Ibn Ṣamṣam, roi de Madīnat al-Dùr	[181]	مشهود ابن صمصم
Maṣāʿib, *fidāwī* de la forteresse al-Ṣaʿībīya, *fidāwī* ismaélien	14	مصاعب
Maṣlabūn al-Muhāğir, maître du monastère al-Habā wa Qubbat al-Nāsūt de Qasanṭūra	105	مصلبون
Muṭğarīn, roi de l'île d'al-Raṣad, *babb*	85	مطجرين
Maṭğarīna, magicienne, mère d'al-ʿAṣmīr	126	مطجرينة
Muṭğarīna, magicienne, mère du *babb* Muṭağarīn, roi de l'île d'al-Raṣad	85	مطجرينة
Maṭrada (al-), *ğinnīya*, femme de Šīḥa	98	المطردة
Muẓẓafar (al-), gouverneur d'Alep	2	المظفر
Muʿtamir (al-), *fidāwī* chrétien qui aide Ğawān à prendre ʿArnūs et son père, puis chargé de conduire le harem de ʿArnūs à Rome	72	المعتمر
Maʿrūf, chef ismaélien, fils de Ğamr	12	معروف
Maʿrūf Ibn Ṭabar, fils de ʿArnūs et Salma, petit-fils de Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	123	معروف ابن طبر
Muʿīq (al-) Ibn Yaḥrub, Franc qui se fait passer pour Ismaélien (ʿĪsā Ibn Ğābir)	30	المعيق ابن يحرب
Maġlawīn (al-), *babb* d'al-Burduqān	65	المغلوين
Muġīt (al-), de la forteresse al-Karak	23	المغيت
Mufarriğ al-Ṭanğī, cousin d'Abū ʿAlī al-Baṭarnī	60	مفرج الطنجي
Mufliḥ, émir bédouin	127	مفلح
Maqdamīn (al-) de Maqdūnīya, *babb*	36	المقدمين
Muqallid al-Būlāqī, mis en prison par Baybarṣ pour ses malversations	11	مقلد
Maksarūn, coupeur de bois du souk de Damas (3e plaie de Baybarṣ), en réalité Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd	62	مكسرون
Malik al-Ašraf (al-), fils du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb et de Šağarat al-Durr, succède à ʿĪsā Ġāzī	22B	الملك الأشرف

Nom	Fasc.	اسم
Malik al-ʿĀdil (al-), nom de Baybarṣ, puis nom de monarque de Šalāmiš	24	الملك العادل
Manǧikīya, fille de Ğūnīt, roi de Serbie, épouse de ʿArnūs, sœur de Mārīna et de Mārsīl	137	منجكية
Mandaġūš, *sayyāf* envoyé par Ğawān et le *babb* Maqdamīn pour provoquer les émirs au Ḥakam	56	مندغوس
Manṣūr al-ʿUqāb Ibn Kāsir, oncle maternel de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de Kāsir al-ʿUqāb, *fidāwī* ismaélien	13	منصور العقاب ابن كاسر
Manʿam, fils de Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī	118	منعم
Manfaḫ, marchand avare	28	منفخ
Mankubīrd (al-), *babb* d'Ankubār	45	المنكبيرد
Manlā Aḥmad (al-), fils d'al-Manlā Muḥammad et cousin de ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī	141	المنلى احمد
Manlā Muḥammad (al-), oncle de ʿIzz al-Dīn al-Ḥillī, père d'al-Manlā Aḥmad	141	المنلى محمد
Muhannā, émir, gardien des chamelles magiques	56	مهنا
Mihyār, mage magicien frère de Kišyār	131	مهيار
Mūrad (Šāh), roi musulman de Šamsayn	140	مورد شاه
Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, de la forteresse al-Ans, père adoptif d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	14 (28)	موسى ابن حسن القصار
Mūlāy ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus	51	مولاى عبد السلام
Mayyāsa, femme de Maʿrūf Abū Ṭabar (fils de ʿArnūs et Salma)	[183]	مياسة
Mīḫā'īl, *qirān* de Constantinople	10	ميخائيل
Mīrūn, fils de Kātrīn et ʿArnūs	68	ميرون
Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn (épouse de ʿArnūs)	85	ميرونة الشمسية
Mīrūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	84	ميرونش
Mīšīl, capitaine du bateau affrété par Ğawān à Ṭarṭūz, se convertit à l'Islam grâce à une vision d'al-Ṣāliḥ Ayyūb et délivre Šalāmiš	119	ميشيل
Mayṭafūr, prêtre-magicien qui réclame le monastère ʿAyn al-Damm comme son bien, son ancêtre, al-Ḥakīm Dumān, ayant construit ce monastère.	138	ميطفور

Nom	Fasc.	اسم
Nāṣir al-Dīn ʿAwn, de la forteresse al-Nāṣirīya, sauve la sœur du roi (cʿest aussi lʿoncle de Badr al-Ġafīr), *fidāwī* ismaélien	57	ناصر الدين عون
Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī*	62	ناصر النمر ابن داغر العنيد
Nāhid, lieutenant de Badr al-Ġafīr	50	ناهد
Nāhid, lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	103	ناهد
Naǧm, magicien au service de ʿAbd Šams, roi Tartare qui pris le pouvoir à Kūḫ al-ʿAǧam	140	نجم
Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī, beau-frère de la Dame de Damas, vizir du Roi al-Ṣāliḥ Ayyūb	6	نجم الدين البندقداري
Naǧm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* rebelle qui a tué le gardien du harem de Šīḥa	14 (102)	نجم الدين الغيور
Naǧma, femme de ʿĪsā al-Nāṣir	25	نجمة
Nuzhā Bint Mawlāy ʿAbd al-Salām, roi d'al-Andalus	51	نزها بنت مولای عبد السلام
Naṣra, fille du *babb* Iṣṭifānus	40	نصرة
Naṣrūn, fils de Saʿd et de Naṣra, devient Nāṣir al-Dīn	108	نصرون
Naṣrūn, marchand au service du *babb* Santūšā de Šawā, et qui enlève Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie	139	نصرون
Naṣrīn Šāh, fils de ʿArnūs et la reine Bīǧāna	99	نصرين شاه
Nāfila al-Ḥaṣūn, fille de Šāhīn al-Misyāṭī, *labwa*	28	نافلة الحصون
Niqūla, tailleur chrétien d'al-Ruḫām	83	نقولة
Nakrān, roi de Kawkab, prend possession du royaume d'al-Ṣīn	128	نكران
Nimr al-ʿĀmirī, chef des ʿAwāmir	144	نمر العامري
Numayra fille de Nimr al-ʿĀmirī) (épouse son cousin, Ḥasan Ḏāt al-Numūr)	147	نميرة
Numayrid al-Ṣalḫadī, le frère d'al-Ṣahīǧ, maître de la forteresse Ṣalḫad	36	نميرد الصلخدي
Nūr al-Dīn, apparaît à Maḥmūd au *maristān* pour le guérir	2	نور الدين
Nūr al-Dīn, fils de Šams al-Dīn, lieutenant d'al-Qannāṣa de la forteresse al-Nābulusī	106	نور الدين

Nom	Fasc.	اسم
Nūr al-Masīḥ, fille du *babb* al-Fanǧ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra, convertie à lʿIslam, elle épouse ʿUmar Ibn al-Ǧazzār	105	نور المسيح
Nūr al-Masīḥ, en fait ʿAyša al-Mašnātīya, sœur de Ḥasan al-Mašnātī, fiancée de Saʿd	38	نور المسيح
Nūria, fille de l'Empereur de Rome, épouse Šīḥa	110	نورية
Nūria, fille du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā	75	نورية
Nuwayrid Ibn al-Dayr, fils de Šīḥa et de l'abbesse (fille du duc al-Damkīn)	113	نويرد البن الدير
Haǧǧām (al-) Ibn Ḫanāǧir, écuyer du roi de Tripoli qui tente d'attaquer le roi al-Ṣāliḥ Ayyūb au *dīwān*, arrêté par Baybarṣ d'un coup de *litt*	13	الهجام ابن خناجر
Haddām (al-), lieutenant de Hadīr al-Ruʿūd	112	الهدام
Haddām (al-) al-ʿArqāwī, fils adoptif d'Ismāʿīl, capitaine de la forteresse al-ʿIrq	129	هدام العرقاوي
Hadīr al-Ruʿūd, frère aîné du *muqaddam* Yaʿqūb al-Hadīrī, de la forteresse al-Nār	109	هدير الرعود
Hārdī, *fidāwī* anglais qui tente d'enlever Maryam al-Ḥamqā au Caire	130	هردي
Harqūš (al-), frère du *babb* al-Aṣfīn	91	الهرقوش
Harim, père de Šams al-Dīn, de la forteresse Šamsīn, *fidāwī* ismaélien	14	هرم
Halawūn, *qān* de Perse	16	هلوون
Hūd, fils du roi d'al-Ǧazāʿīr, frère de al-Damkīn	76	هود
Hūd, frère du *babb* Dardānīš	59	هود
Hīlāna, tante d'al-ʿAṣmīra, abbesse du couvent al-Nūr, en fait femme de Šīḥa	59	هيلانة
Hīnūlad, *babb* andaloux, veut épouser Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	134	هينولد
Walīd (al-), *fidāwī* ismaélien, père de Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt	14	الوليد
Ilyās, *fidāwī* chrétien auprès du *babb* al-Aṣfīn, roi d'al-Qayqabūn	63	الياس
Yāsir, tailleur chrétien du Caire, qui loue sa maison à Ibrāhīm lorsque celui-ci enlève Maryam al-Ḥamqā	131	ياسر
Yāsir Ibn ʿAmmār al-Qadmūsī, fils du *muqaddam* ʿAmmār al-Qadmūsī	127	ياسر ابن عمار القدموسي

Nom	Fasc.	اسم
Yāqūt (Šāh), de la forteresse al-Qaram, à la solde de Halawūn	69	ياقوت
Yāqūt, esclave d'al-Šāh Bandar ʿAlāy al-Dīn	11	ياقوت
Yāqūt, esclave de la maison de Qalawūn	55	ياقوت
Yāqūt, esclave du chef de la police de Damas	1	ياقوت
Yatmūrid, nom donné à ʿArnūs par son père adoptif en pays franc	79	يتمورد
Yatmūrid, fils de ʿArnūs et al-Ranṭā (fille du *babb* Ranṭa'īl, roi de Ǧazahīl)	79 (132)	يتمورد
Yarlik, émir	14 (136)	يرلك
Yasīn, gardien du harem de Šīḥa, tué par Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	102	يسين
Yasīn Āġā al-Tarazī, beau-père de ʿAlī, marchand dont le père était lʿassocié de Šīḥa	138	يسين آغا الترزي
Yaʿqūb, Āġā chargé de récolter les tributs des rois de la côte	137	يعقوب آغا
Yaʿqūb al-Adraʿī, *fidāwī* (non ismaélien) que rencontre Badra à son retour de chez son oncle Maʿrūf	13	يعقوب الادرعي
Yaʿqūb al-Rāmī, chrétien de Beyrouth qui enlève la fille d'al-Baṭarnī	97	يعقوب الرامي
Yaʿqūb al-Sabtī, capitaine de vaisseau, cousin de Abū ʿAlī al-Baṭarnī	59	يعقوب السبتي
Yaʿqūb al-Hadīr *fidāwī* chrétien de la forteresse al-Nár qui se convertit à l'Islam	109	يعقوب الهدير
Juif, secrétaire du Mamelouk chef de la fabrique de sucre qui appartient à Naǧm al-Dīn al-Bunduqdārī	8	اليهودي
Yūsuf, éphèbe que l'on présente comme palefrenier à Baybarṣ	8	يوسف
Yūsuf Āġā al-Ḫaznadār, mamelouk que Yūsuf Āġā Ayduġmiš avait acheté à ʿAlī Āġā al-Warrāq, se fait passer pour un Algérien du nom de Zītūra	73	يوسف آغا الخزندار
Yūsuf Āġā Ayduġmiš, gouverneur d'Alexandrie	16	يوسف آغا ايدغمش
Yūsfān Šāh, nom donné à ʿArnūs par son beau-père Bahramān, Šāh du Ḫurastān	134	يوسفان شاه
Yūšaʿ, patriarche, nom d'emprunt de Šīḥa	54	يوشع

Les personnages principaux (1)

Ordre alphabétique des translittérations

Nom	Fasc.	اسم
Abū ʿAlī al-Baṭarnī, capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī	20	ابو علي البطرني
Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ.	50	احمد شلامش
Aydamur al-Balhawān, mamelouk de Masʿūd Bak, acheté par ʿAlī Āġā al-Warrāq, devient émir du royaume	1	ايدمر البلهوان
ʿArnūs (al-Dīyābaruh), chevalier qui protège Ibrāhīm e l'armée musulmane au retour de Rome, en réalit ismaélien, fils de Maʿrūf	45	عرنوس (الديابرو)
Aybak al-Al-Turkmānī, émir sʿopposant à Baybarṣ, devient al-Malik al-Muʿizz Aybak	9	ايبك
Baybarṣ, al-Malik al-Ẓāhir, héros de la *Sīra*	1	بيبرص (الملك الظاهر)
Ğamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn, ismaélien, père de Maʿrūf et l'Ismāʿīl	2	جمر
Ğawān Ibn Aṣfūt, chrétien, ennemi de Baybarṣ et de Šīḥa	7	جوان ابن اصفوت
Frīdrīk Bāš qirān, Empereur de Rome	42	فرديريك باشاقران
Halawūn, Qān de Perse	16	هلوون
Ibrāhīm Ibn Ḥasan al-Ḥūrānī	6	ابراهيم ابن حسن الحوراني
Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ, fils aîné du *muqaddam* Ğamr, frère de Maʿrūf	12	اسماعيل ابو السباع
Karsīmūn, fils de Bašrān, oncle de Ğawān	7	كرسيمون
Maryam al-Zunnārīya fille du *babb* Ḥannā de Gênes, épouse de Maʿrūf, mère de ʿArnūs	17	مريم الزنارية
Maʿrūf, chef ismaélien, fils de Ğamr	12	معروف
Muḥammad al-Saʿīd, fils aîné de Baybarṣ	27	محمد السعيد
Rūmā, fille de Ğawān et Māryā	7	روما
Saʿīd al-Qara Aṣlān, fils de la servante noire, concubine de lʿémir Qā'id	51	سعيد القرة

Nom	Fasc.	اسم
		اصلان
Ṣāliḥ Naǧm al-Dīn al-Ayyūbī (al-) ou al-Ṣāliḥ Ayyūb, roi Ayyubide, premier roi musulman que sert Baybarṣ	1	الصالح نجم الدين الايوبي
Šaǧarat al-Durr, femme d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, puis d'Aybak. Mère de Ḫalīl et seconde mère adopive de Baybarṣ	1	شجرة الدر
Šāhīn, Grand Vizir d'al-Ṣāliḥ Ayyūb	1	شاهين
Šīḥa, Ǧamāl al-Dīn (Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il), bras droit de Baybarṣ et sultan des forteresses ismaéliennes	7	شيحة جمال الدين (شعبان ابن سيف القبائل)
ʿUṯmān, chef des truands du Caire, palefrenier et compagnon de Baybarṣ	7	عثمان

Les personnages principaux (2)

Ordre alphabétique arabe

Nom	Fasc.	اسم
Ibrāhīm, fils de Ḥasan al-Ḥūrānī, devient le Chevalier Sans Nom	6	ابراهيم ابن حسن الحوراني
Abū ʿAlī al-Baṭarnī, capitaine du vaisseau al-Ġurāb al-Manṣūrī	20	ابو علي البطرني
Aḥmad Šalāmiš, fils cadet de Baybarṣ.	50	احمد شلامش
Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ, fils aîné du *muqaddam* Ğamr, frère de Maʿrūf	12	اسماعيل ابو السباع
Aybak al-Al-Turkmānī, émir sʿopposant à Baybarṣ, devient al-Malik al-Muʿizz Aybak	9	ايبك
Aydamur al-Balhawān, mamelouk de Masʿūd Bak, acheté par ʿAlī Āġā al-Warrāq, devient émir du royaume	1	ايدمر البلهوان
Baybarṣ, al-Malik al-Ẓāhir, héros de la *Sīra*	1	بيبرص (الملك الظاهر)
Ğamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn, ismaélien, père de Maʿrūf et l'Ismāʿīl	2	جمر
Ğawān Ibn Aṣfūt, chrétien, ennemi de Baybarṣ et de Šīḥa	7	جوان ابن اصفوت
ʿArnūs (al-Dðyābarū), chevalier qui protège Ibrāhīm e l'armée musulmane au retour de Rome, en réalit ismaélien, fils de Maʿrūf	45	عرنوس (الديابرو)
Rūmā, fille de Ğawān et Māryā	7	روما
Saʿīd al-Qara Aṣlān, fils de la servante noire, concubine de lʿémir Qā'id	51	سعيد القرة اصلان
Šāhīn, Grand Vizir d'al-Ṣāliḥ Ayyūb	1	شاهين
Šağarat al-Durr, femme d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, puis d'Aybak. Mère de Ḫalīl et seconde mère adopive de Baybarṣ	1	شجرة الدر
Šīḥa, Ğamāl al-Dīn (Šaʿbān Ibn Sayf al-Qabā'il), bras droit de Baybarṣ et sultan des forteresses ismaéliennes	7	شيحة جمال الدين (شعبان ابن سيف القبائل)
Ṣāliḥ Nağm al-Dīn al-Ayyūbī (al-) ou al-Ṣāliḥ Ayyūb, roi Ayyubide	1	الصالح نجم الدين الايوبي

Nom	Fasc.	اسم
ʿUṯmān, chef des truands du Caire, palefrenier et compagnon de Baybarṣ	7	عثمان
Frīdrīk Bāš qirān, Empereur de Rome	42	فرديريك باشاقران
Karsīmūn, fils de Bašrān, oncle de Ǧawān	7	كرسيمون
Muḥammad al-Saʿīd, fils aîné de Baybarṣ	27	محمد السعيد
Maryam al-Zunnārīya fille du *babb* Ḥannā de Gênes, épouse de Maʿrūf, mère de ʿArnūs	17	مريم الزنارية
Maʿrūf, chef ismaélien, fils de Ǧamr	12	معروف
Halawūn, Qān de Perse	16	هلوون

Les rois et princes francs, babbs (1)

Ordre alphabétique des translittérations

Nom	Fasc.	اسم
Alfard Mākūl, *babb* d'Antioche	13	الفرد ماكول
Aṣfīn (al-),*babb* d'al-Ǧazāʿīr al-Nār, succède à Kašyānūš	132	الاصبين
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Qayqabūn*b*	32	الاصفين
Aqrīṭaš *babb* de ʿAtalīd	71	اقريطش
Asṭālūt al-Ġulfī, *babb* d'al-Ġulf	48	اسطالوت
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* de Lattaquié	54	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	63	عبد الصليب
ʿAhīğ (al-), *babb*, le plus jeune des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédé	72	العهيج
ʿAnīd (al-), *babb,* suzerain du *babb* Baḫṭrīn	81	العنيد
Bābrīn (al-Raym), fils du *qirān* Rūdrīk (Rodrigue)	120	بابرين (الريم)
Baḫtrīn, *babb* d'al-Bašqāt	81	بختري ن
Baḫtrīn, *babb* de Yānisa Ḏāt al-Arṣad	163	بختري ن
Brinz (al-) (Le Prince), *babb* de Tripoli	37	البرنز
Būluṣ Ibn Ṭāğrīn, *babb*	[181]	بولص ابن طاجرين
Damkīn (al-), fils du roi d'al-Ǧazāʿīr, frère de Hūd	76	الدمكين
Dakmīn, *babb* de Ṣūr	142	دكمين
Dalfram, *babb,* ancien roi de Ṣūrdīn	113	دلفرم
Dardānīš, *babb* de Ṣūrdīn, « père » d'al-Ṭūfrīn	59	دردانيش

Nom	Fasc.	اسم
Falamtik *babb* de Ǧazāʿīr al-Fīl	106	الفلمتك
Falyūr (al-) *babb* de Ǧazāʿīr al-Fīl	106	الفليور
Fanǧ Manṭarīn (al-), *babb* de Qasanṭūra	105	الفنج منطرين
Farānhīš (al-), *babb* d'al-ʿArīš	26	الفرانهيش
Farqad (al-), fils d'al-Ṭūdrīya, frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā, frère d'al-Ṭūd	75	الفرقد
Fartīn, fils du *babb* al-Fanǧ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	فرتين
Fartīn, fils du *babb* al-Harūqštīl	104	فرتين
Farūn (al-Kund), *babb* d'al-Ǧazāʿīr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā	142	فرون
Farwīl (al-) de Qayṭalān, frère de Ṣalīb al-Rūm	112	الفرويل
Fīlīb, *babb,* gouverneur de Lattaquié (Laltakieh)	53	فيليب
Fransīs, *babb* de Sīs	31	فرنسيس
Frīdrīk Bāš qirān, Empereur de Rome	42	فرديريك باشاقران
Furṭūnis, fils du *babb* al-ʿAnīd, suzerain du *babb* Baḫtrīn, prétendant de Ibrīza al-Qannāṣa	81	فرطونس
Ǧamhīr, *babb* de Basandīd	59	جمهير
Ǧundāwīl, *babb* d'al-Arbaʿ, père des princesses Biyātrīs et Mārsīl	157	جنداويل
Ġanṭāwīl, *babb* de Madīnat al-Rāq	157	غنطلويل
Ġayṭafūr (al-), *babb* de Yāfā	26	الغيطفور
Ǧāk, fils de Dalfram l'ancien roi de Ṣūrdīn	112	جاك
Ǧūnīt, *babb,* père de Ǧūnišīya, grand-père de Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ	87	جونيت
Ǧūnīt, *babb* de Serbie (Belgrade), père de Mārīna, épouse de Šāhīn et mère d'Iskandarūn (et belle-sœur de ʿArnūs)	137	جونيت
Ǧūrǧ, *babb* de ʿAsqalān (*Dūq*)	81	جورج
Harqūš (al-), frère du *babb* al-Aṣfīn	91	الهرقوش
Hīnūlad, *babb* andaloux, veut épouser Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	134	هينولد

Nom	Fasc.	اسم
Hūd, fils du roi d'al-Ǧazāʿīr, frère de al-Damkīn	76	هود
Hūd, frère du *babb* Dardānīš	59	هود
Ḥannā, *babb* de Gênes	7	حنا
Ḥarūqaštīl (al-), *babb* d'al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm	104	الحروقشتيل
Ḫamm (al-), *babb,* un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédé	76	الخم
Ḫamm (al-), *babb,* un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédé	76	الخم
Idwārd, père de Dardānīš, roi de Ṣūfrīn	113	ادوارد
Iṣṭifānus, *babb,* père de Naṣra (femme de Saʿd) et père adoptif de Naṣrūn, fils de Saʿd	40	اصطفنوس
Kafrīn, fils du *babb* al-Mankubīrd roi d'Ankubār	52	كفرين
Kafrīn, fils du *babb* al-Farānhiš	25	كفرين
Kafrīn, neveu de Kafīr Ibn Mattā	28	كفرين
Kasīb, fils de Bāš qirān	76	كسيب
Kasīb, fils du *babb* al-Kūnd Farūn, et frère d'al-Ranqīs	91	كسيب
Kasībū al-Kayyāl, petit-fls de Sarǧawīl	5	كسيبو
Kasīr, fils de Bāš qirān	76	كسيرة
Kašyānūš *babb* d'al-Ǧazāʿīr al-Nār	39	كشيانوش
Kund Farūn (al-), frère du *babb* Darnādīš	59	الكند فرون
Kund Farūn (al-), *babb,* père de Malika al-Ranqīs	91	الكند فرون
Kund Farūn (al-), *babb,* père de Malika al-Ranqīs	91	الكند فرون
Kūnt Fītrī (al-), frère de Marīn, neveu du Pape	43	الكونت فيتري
Kūnt Lūsyān (al-), fils du *babb* al-Mankubīrd roi d'Ankubār	59	الكونت لوسيان
Maġlawīn, *babb* d'al-Burduqān	65	المغلوين
Mankubīrd (al-), *babb* d'Ankubār	45	المنكبيرد

Nom	Fasc.	اسم
Maqdamīn (al-) *babb* de Maqdūnīya	36	المقدمين
Marīn al-Ḥāğib, neveu de l'Empereur de Rome	42	مرين الحاجب
Marīn, fils de Sarğawīl al-Mahrī *babb* de Ṣafad	5	مرين
Marīn, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	مرين
Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn	35	مرين
Mārtīnū *babb* de Yaġra	114	مارتينو
Māryās, *babb* de Yaġra, confie sa fille à ʿAṣfūt qui la viole	7	مرياس
Māryūs, *babb* de Fīnīsīya	119	ماروس
Mīḫā'īl, *qirān* de Constantinople	10	ميخائيل
Mīrūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	84	ميرونش
Mūlāy ʿAbd al-Salām, *babb* d'al-Andalus	51	مولای عبد السلام
Muṭğarīn, *babb* de l'île d'al-Raṣad	85	مطجرين
Qasanṭūr, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	قسنطور
Rāfāyīl, *babb* de Sicile qui fait enlever Baybarṣ à l'instigation du prêtre-magicien Mayṭafūr (puis se convertit à lʿIslam)	138	رافايل
Ranṭā'īl,*babb* de Ğazahīl, *babb* de Ğazahīl	79	رنطايل
Rīzū Ibn Sarğawīl, *babb*	[181]	ريزو ابن سرجويل
Rūdrīk, *babb* allemand d'al-Abnūs	120	رودريك
Rūdūlf, *babb* de Rūrītānyā, en guerre contre Kirğīn	12	رودولف
Rūm ʿĀṭṭ (al-), *babb* de Beyrouth	59	الروم عاط
Sabʿ al-Andalus, frère de Mūlāy ʿAbd al-Salām *babb* d'al-Andalus	79	سبع الاندلس
Samʿān *babb* deṬarṭūz	11_	سمعان
Santūšā, *babb* de Šawā, fait enlever Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie, par Naṣrūn	140	سنتوشا
Sarğawīl al-Mahrī, *babb* de Ṣafad	5	سرجويل المهري

Nom	Fasc.	اسم
Ṣabūn, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صبون
Ṣadīm (al-), *babb* de Ṣaydā	60	الصديم
Ṣafrīn, fils du *babb* al-Aṣfīn de Qayqabūn	90	صفرين
Ṣahīğ (al-), *babb* de l'île de Mīrūn	84	الصهيج
Ṣalbān, *babb* de ʿAkka, grand-père de Markanṭīn le fils d'al-Qarā Aṣlān	31	صلبان
Ṣalbūn, fils de Bāš qirān (Empereur de Rome)	76	صلبون
Ṣalīb al-Rūm, fils de Bāš qirān	76	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de Bāš qirān (Empereur de Rome)	76	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	111	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils du *babb* al-Kund Farūn, frèe d'al-Ranqīs	91	صليب الروم
Ṣāṭrus, *babb* bulgare, beau-père du *babb* al-Mankubīrd roi d'Ankubār	52	صاطرس
Šahīq (al-), *babb*, un des trois fils du roi d'al-Ğazā'ir	72	الشهيق
Šahīq (al-), frère du *babb* al-Ṣahīğ roi de l'île de Mīrūn	84	الشهيق
Šārtir, *babb* de Qāsīya	89	شارتر
Tūmā, fils du *babb* Ğūrğ, roi de ʿAsqalān	81	توما
Ṭabarīn, *babb* de Ṭabarayya	28	طبرين
Ṭarīf Ibn al-Brinḏ (al-), *babb*	[181]	الطريف ابن البرنذ
Ṭāwūs (al-), *babb* allemand, fils du *qirān* Rūdrīk	120	الطاؤوس

Les rois et princes francs, *babbs* (2)

Ordre alphabétique arabe

Nom	Fasc.	اسم
Idwārd, père de Dardānīš, roi de Ṣūfrīn	113	ادوارد
Asṭālūt al-Ġulfī, *babb* d'al-Ġulf	48	اسطالوت
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Ǧazāʿīr al-Nār, succède à Kašyānūš	132	الاصبين
Iṣṭifānus, *babb,* père de Naṣra (femme de Saʿd) et père adoptif de Naṣrūn, fils de Saʿd	40	اصطفنوس
Aṣfīn (al-), *babb* d'al-Qayqabūn	32	الاصفين
Aqrīṭaš *babb* de ʿAtalīd	71	اقريطش
Baḫtrīn, *babb* d'al-Bašqāt	81	بختري
Baḫtrīn, *babb* de Yānisa Ḏāt al-Arṣad	163	بختري
Brinz (al-) (Le Prince), *babb* de Tripoli	37	البرنز
Būluṣ Ibn Ṭāğrīn, *babb*	[181]	بولص ابن طاجرين
Tūmā, fils du *babb* Ǧūrǧ, roi de ʿAsqalān	81	توما
Ǧāk, fils de Dalfram l'ancien roi de Ṣūrdīn	112	جاك
Ǧamhīr, *babb* de Basandīd	59	جمهير
Ǧundāwīl, *babb* d'al-Arbaʿ, père des princesses Biyātrīs et Mārsīl	157	جنداويل
Ǧūrǧ, *babb* de ʿAsqalān (*Dūq*)	81	جورج
Ǧūnīt, *babb*, père de Ǧūnišīya, grand-père de Ǧūniš Ibn Abū al-Sibāʿ	87	جونيت
Ǧūnīt, *babb* de Serbie (Belgrade), père de Mārīna, épouse de Šāhīn et mère d'Iskandarūn (et belle-sœur de ʿArnūs)	137	جونيت
Ḥarūqaštīl (al-), *babb* d'al-Ǧazā'īr al-ʿUẓm	104	الحروقشتيل
Ḥannā, *babb* de Gênes	7	حنا

Nom	Fasc.	اسم
Ḫamm (al-), *babb,* un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédé, *babb*	76	الخم
Ḫamm (al-), *babb*, un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir décédé, *babb*	76	الخم
Dardānīš, *babb* de Ṣūrdīn, « père » d'al-Ṭūfrīn	59	دردانيش
Rāfāyīl, *babb* de Sicile qui fait enlever Baybarṣ à l'instigation du prêtre-magicien Mayṭafūr (puis se convertit à lʿIslam)	138	رافايل
Ranṭā'īl, *babb* de Ǧazahīl	79	رنطايل
Rūdrīk, *babb* allemand d'al-Abnūs	120	رودريك
Rūdūlf,*babb* de Rūrītānyā, en guerre contre Kirǧīn	12	رودولف
Rūm ʿĀṭṭ (al-), *babb* de Beyrouth	59	الروم عاط
Rīzū Ibn Sarǧawīl, *babb*	[181]	ريزو ابن سرجويل
Rīm Bābrīn (al-), fils du *qirān* Rūdrīk (Rodrigue)	120	الريم بابرين
Sabʿ al-Andalus, frère de Mūlāy ʿAbd al-Salām roi d'al-Andalus	79	سبع الاندلس
Sarǧawīl al-Mahrī, *babb* de Ṣafad	5	سرجويل المهري
Samʿān *babb* deṬarṭūz	11_	سمعان
Santūšā, *babb* de Šawā, fait enlever Fāṭima, la fille du gardien du port d'Alexandrie, par Naṣrūn	140	سنتوشا
Šārtir, *babb* de Qāsīya	89	شارتر
Šahīq (al-), *babb*, un des trois fils du roi d'al-Ǧazā'ir	72	الشهيق
Šahīq (al-), frère du *babb* al-Ṣahīǧ roi de l'île de Mīrūn	84	الشهيق
Ṣāṭrus, *babb* bulgare, beau-père du *babb* al-Mankubīrd roi d'Ankubār	52	صاطرس
Ṣabūn, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صبون
Ṣadīm (al-), *babb* de Ṣaydā	60	الصديم
Ṣafrīn, fils du *babb* al-Aṣfīn de Qayqabūn	90	صفرين
Ṣalbān, *babb* de ʿAkka, grand-père de Markanṭīn le fils d'al-Qarā Aṣlān	31	صلبان
Ṣalbūn, fils de Bāš qirān (Empereur de Rome)	76	صلبون

Nom	Fasc.	اسم
Ṣalīb al-Rūm, fils de Bāš qirān	76	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de Bāš qirān (Empereur de Rome)	76	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils de ʿAbd al-Ṣalīb, roi d'al-Qayṭalān	111	صليب الروم
Ṣalīb al-Rūm, fils du *babb* al-Kund Farūn, frère d'al-Ranqīs	91	صليب الروم
Ṣahīğ (al-), *babb* de l'île de Mīrūn	84	الصهيج
Ṭāwūs (al-), *babb* allemand, fils du *qirān* Rūdrīk *babb*	120	الطاؤوس
Ṭabarīn, *babb* de Ṭabarayya	28	طبرين
Ṭarīf Ibn al-Brinḏ (al-), *babb*	[181]	الطريف ابن البرنذ
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* de Lattaquié	54	عبد الصليب
ʿAbd al-Ṣalīb, *babb* d'al-Qayṭalān	63	عبد الصليب
ʿAnīd (al-), *babb,* suzerain du *babb* Baḫṭrīn	81	العنيد
ʿAhīğ (al-), *babb*, le plus jeune des trois fils du roi d'al-Ğazā'ir décédé	72	العهيج
Ġanṭāwīl, *babb* de Madīnat al-Rāq	157	غنطلويل
Ġayṭafūr (al-), *babb* de Yāfā	26	الغيطفور
Farānhīš (al-), *babb* d'al-ʿArīš	26	الفرانهيش
Fartīn, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	فرتين
Fartīn, fils du *babb* al-Harūqštīl	104	فرتين
Alfard Mākūl, *babb* d'Antioche	13	الفرد ماكول
Frīdrīk Bāš qirān, Empereur de Rome	42	فرديريك باشاقران
Furṭūnis, fils du *babb* al-ʿAnīd, suzerain du *babb* Baḫṭrīn, prétendant de Ibrīza al-Qannāṣa	81	فرطونس
Farqad (al-), fils d'al-Ṭūdrīya, frère du *babb* al-Ṣadīm, roi de Ṣaydā, frère d'al-Ṭūd	75	الفرقد
Fransīs, *babb* de Sīs	31	فرنسيس
Farūn (al-Kund), *babb* de d'al-Ğazāʿīr al-Ašātīl, dans la ville de Zārīyā	142	فرون

Nom	Fasc.	اسم
Farwīl (al-), *babb* d'al-Qayṭalān, frère de Ṣalīb al-Rūm	112	الفرويل
Fanğ Manṭarīn (al-), *babb* de Qasanṭūra	105	الفنج منطرين
Fīlīb, *babb*, gouverneur de Lattaquié	53	فيليب
Qasanṭūr, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	قسنطور
Kasīb, fils de Bāš qirān	76	كسيب
Kasīb, fils du *babb* al-Kūnd Farūn, et frère d'al-Ranqīs	91	كسيب
Kasībū al-Kayyāl, petit-fls de Sarğawīl	5	كسيبو
Kasīr, fils de Bāš qirān	76	كسيرة
Kašyānūš *babb* d'al-Ğazāʿīr al-Nār	39	كشيانوش
Kafrīn, fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	52	كفرين
Kafrīn, fils du *babb* al-Farānhiš	25	كفرين
Kafrīn, neveu de Kafīr Ibn Mattā	28	كفرين
Kund Farūn (al-), frère du *babb* Darnādīš	59	الكند فرون
Kund Farūn (al-), père de Malika al-Ranqīs, *babb*	91	الكند فرون
Kūnt Fītrī (al-), frère de Marīn, neveu du Pape	43	الكونت فيتري
Kūnt Lūsyān (al-), fils du *babb* al-Mankubīrd, roi d'Ankubār	59	الكونت لوسيان
Mártīnū, *babb* de Yaġra	114	مارتينو
Māryūs, *babb* de Fīnīsīya	119	ماروس
Māryās, *babb* de Yaġra, confie sa fille à ʿAṣfūt qui la viole	7	مرياس
Marīn, fils de Sarğawīl al-Mahrī *babb* de Ṣafad	5	مرين
Marīn, fils du *babb* al-Fanğ Manṭarīn, roi de Qasanṭūra	105	مرين
Marīn, fils du *babb* al-Maqdamīn	35	مرين
Marīn al-Ḥāğib, neveu de l'Empereur de Rome	42	مرين الحاجب

Nom	Fasc.	اسم
Muṭğarīn, *babb* de l'île d'al-Raṣad	85	مطجرين
Maġlawīn, *babb* d'al-Burduqān	65	المغلوين
Maqdamīn (al-), *babb* de Maqdūnīya	36	المقدمين
Mankubīrd (al-), *babb* d'Ankubār	45	المنكبيرد
Mūlāy ʿAbd al-Salām, *babb* d'al-Andalus	51	مولای عبد السلام
Mīḫā'īl, *qirān* de Constantinople	10	ميخائيل
Mīrūniš, neveu du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	84	ميرونش
Harqūš (al-), frère du *babb* al-Aṣfīn	91	الهرقوش
Hūd, fils du roi d'al-Ğazāʿīr, frère de al-Damkīn	76	هود
Hūd, frère du *babb* Dardānīš	59	هود
Hīnūlad, *babb* andaloux, veut épouser Ğawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	134	هينولد

Les *fidāwīyeh* (1)

Ordre alphabétique des translittérations

Nom	Fasc.	اسم
Aḥmar Dumawī (al-), *muqaddam* de la forteresse al-Qannāya.	145C	الاحمر دموي
Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de ʿAqīl al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 69	البلاطنسي اسد الدين
Asad al-Dīn al-ʿAbūs, *fidāwī* ismaélien, capitaine de laforteresse d'al-Maʿarra	2	اسد الدين العبوس
Aṣamm (al-), père de Darrāğ, de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14	الاصم
ʿAbbās Abū al-Ḏawāʿib, père de Ḥasām al-Maṣāʿib de la forteresse al-ʿĀlīya, *fidāwī* ismaélien	14	عباس ابو ذواعب
ʿAbd al-Raḥmān, lieutenant de Nağm al-Dīn al-Ġayūr	136	عبد الرحمن
ʿAfīf (al-), ami de Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	120	العفيف
ʿAfifī (al-), frère de Ḫaṭṭāb, oncle de Kāmil, *fidāwī* ismaélien	107	العفيفي
ʿAğbūr, père de Ḥasan al-Nisr *fidāwī* de la forteresse de Ṣafīyā	14 (32)	عجبور
ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf, et resté en pays Franc. Il libère Ğawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	134	علای الدين ابن شاكر
ʿAlī Ġāb, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (157)	علي غاب
ʿAlī Ġuwayl, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (141)	علي غويل
ʿAlī Ṭuwayr,, fils de la sœur de Maʿrūf, *fidāwī* ismaélien	14 (161)	علي طوير
ʿAlī Šaftūr, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf et frère de ʿImād al-Dīn ʿAlqam	14 (63)	علي شفتور
ʿAlī, de la forteresse al-Ğamīrīya, *fidāwī* ismaélien	118	علي
ʿAlī, fils d'Ismāʿīl et Ṣabā, devient capitaine de la forteresse al-ʿIrq à la mort de Haddām al-ʿArqāwī	129	علي
ʿAmmār al-Qadmūsī, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf. Epouse une bédouine, Ṣubḥa, fille de l'émir Ṣabāḥ	127	عمار القدموسي
ʿAqīl al-Balāṭunusī, père de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 (31)	عقيل البلاطنسي

Nom	Fasc.	اسم
ʿAṣm Ibn al-ʿArfīd (al-), *fidāwī* (neveu maternel d'al-Nisr Ibn al-ʿAğbūr	14 (32)	العصم ابن العرفيد
ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	4	عاصم ابن بحر المرقبي
ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī, *fidāwī* dont Ismāʿīl a tué le père Yaʿqūb, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	135	عاصم ابن يعقوب
ʿArfīd (al-), *fidāwī* ismaélien	14	العرفيد
ʿArnūs, al-Dīyābarū, chevalier qui protège Ibrāhīm e l'armée musulmane au retour de Rome, en réalit ismaélien, fils de Maʿrūf	45	عرنوس (الديابرو)
ʿĀmir, lieutenant de Nağm al-Dīn al-Ġayūr	102	عامر
Badr al-Ġafīr, *fidāwī* de la maison de Šākir, cousin paternel de Maʿrūf	16	بدر الغفير
Badr al-Dīn al-Ḥumayrī, *fidāwī* ismaélien	118	بدر الدين الحميري
Badr al-Dīn Ibn Harim, *fidāwī* (musulman de la ville franque d'al-Taqalīn)	102	بدر الدين ابن هرم
Badr Ibn Šamsa, *fidāwī*	33	بدر ابن شمسة
Baḥr al-Marqabī, de la forteresse al-Marqab, père de Āṣim, *fidāwī* ismaélien	14 (104)	بحر المرقبي
Damm, prétendant de Nāfila, la femme dIbrāhīm *fidāwī* ismaélien	47	دم
Darrāğ, fils d'al-Aṣamm de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14 (155A)	دراج
Dawūd, fils de Šāhīn al-Misyāṭī	14 (47)	دوود
Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī* père de Naṣīr al-Nimr	14	داغر العنيد
Faḫr al-Aṣīl, *muqaddam*, gendre de Ğamr	2	فخر الاصيل
Faḫr al-Dīn Ğisr, neveu de Sulaymān al-Ğāmūs	27	فخر الدين جسر
Ğabal Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī*	14 (46)	جبل الدين ابن راس الشيخ مشهب
Ğamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn, ismaélien, père de Maʿrūf et l'Ismāʿīl	2	جمر
Ğūniš Ibn Abū al-Sibāʿ, fils d'Ismāʿīl et de Ğūnašīya, *fidāwī*	87	جونيت ابن ابو السباع
Ġaḍbān (al-), père de Saʿd al-Hağīn, capitaine de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 153A	الغضبان
Ġuṣayb al-Ḥaytarī, *fidāwī* de la forteresse al-Ḥaytar. En fait fils de Sayf al-Māḍī et la fille chrétienne du commandant	134	غصيب الحيتري

Nom	Fasc.	اسم
chrétien de la forteresse al-Ḥaytar		
Ġayūr (al-), père de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* ismaélien	14	الغيور
Haddām (al-) al-ʿArqāwī, fils adoptif d'Ismāʿīl, capitaine de la forteresse al-ʿIrq	129	هدام العرقاوي
Harim, père de Šams al-Dīn, de la forteresse Šamsīn, *fidāwī* ismaélien	14	هرم
Ḥadīd de la forteresse al-Ḥadīda, père de Šihāb al-Dīn	14	حديد
Ḥamdān, lieutenant de ʿAlī Šaftūr	84	حمدان
Ḥanaš (al-), neveu de Ǧabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	52	الحنش
Ḥarīrī (al-), lieutenant de ʿAlī Ġuwayl	141	الحريري
Ḥarīṭ (al-) al-ʿAšǧaʿī, père adoptif de Mūsā	28	الحريث العشجعي
Ḥasab al-Ḥūrānī, grand-père d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	28	حسب الحوراني
Ḥasan al-Ḥūrānī, *fidāwī*, frère de Dibl al-Baysānī	5	حسن الحوراني
Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt, le seul à connaître les passages secrets conduisant à l'intérieur de Tripoli, *fidāwī* ismaélien	14 (38)	حسن المشناتي
Ḥasan al-Nisr Ibn ʿAǧbūr, *fidāwī* ismaélien de la forteresse de Ṣafīyā	11 (32)	عجبور حسن النسر ابن
Ḥusām al-Maṣāʿib, fils de ʿAbbās Abū al-Ḍawāʿib, de la forteresse al-ʿĀ līya, *fidāwī* ismaélien	14	حسام المصاعب
Ḫālid al-Bazāʿī, lieutenant de la forteresse Bazāʿa de ʿAlī Ġuwayl	141	خالد
Ḫaṭṭāb, *fidāwī*, de la forteresse Damawīya, *fidāwī* ismaélien	14 (15)	خطاب
Ibrāhīm, fils de Ḥasan al-Ḥūrānī, devient le Chevalier Sans Nom	6	ابراهيم ابن حسن الحوراني
Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ, fils aîné du *muqaddam* Ǧamr, frère de Maʿrūf	12	اسماعيل ابو السباع
ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl, neveu de Maʿrūf de la citadelle Ṣahyūn, *fidāwī* ismaélien	14 (61)	عماد الدين علقم ابن فخر الأصيل
ʿĪsā al-Ǧamāhirī, fils de ʿIbrāhīm et de Nāfila, *fidāwī* ismaélien	107	عيسى الجماهري
Kāmil, fils adoptif d'Ibrāhīm	46	كامل
Kāmil, fils du *muqaddam* Ḫaṭṭāb	104	كامل

Nom	Fasc.	اسم
Kirğīn, fils de ʿArnūs, *babb* d'une île d'Espagne, puis *fidāwī* ismaélien	165	كرجين
Muğīr al-Dīn al-Ruṣāfī, *muqaddam fidāwī*, père de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, de la forteresse al-Ruṣāfīya	14 (144)	مجير الدين الرصافي
Manṣūr al-ʿUqāb Ibn Kāsir, oncle maternel de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de Kāsir al-ʿUqāb, *fidāwī* ismaélien	13	منصور العقاب ابن كاسر
Maʿrūf Ibn Ṭabar, fils de ʿArnūs et Salma, petit-fils de Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	123	معروف ابن طبر
Maʿrūf, chef ismaélien, fils de Ğamr	12	معروف
Mīrūn, fils de Kātrīn et ʿArnūs	68	ميرون
Maṣāʿib, *fidāwī* de la forteresse al-Ṣaʿībīya, *fidāwī* ismaélien	14	مصاعب
Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, de la forteresse al-Ans, père adoptif d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	14 (28)	موسى ابن حسن القصار
Nağm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* rebelle qui a tué le gardien du harem de Šīḥa, *fidāwī* ismaélien	14 (102)	نجم الدين الغيور
Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī*	62	ناصر النمر ابن داغر العنيد
Naṣrūn, fils de Saʿd et de Naṣra, devient Nāṣir al-Dīn	108	نصرون
Naṣrīn Šāh, fils de ʿArnūs et la reine Bīğāna	99	نصرين شاه
Nāhid, lieutenant de Badr al-Ġafīr	50	ناهد
Nāhid, lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	103	ناهد
Nāṣir al-Dīn ʿAwn, de la forteresse al-Nāṣirīya, sauve la sœur du roi (cʿest aussi lʿoncle de Badr al-Ġafīr), *fidāwī* ismaélien	57	ناصر الدين عون
Nūr al-Dīn, fils de Šams al-Dīn, lieutenant d'al-Qannāṣa de la forteresse al-Nābulusī	106	نور الدين
Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs et Mārīna, fille d'al-Maġlawīn	117	قطلونج
Rās al-Šayḫ Mašhab père de Ğabal, de la forteresse al-ʿUlayqa *fidāwī* ismaélien	14	راس الشيخ مشهب
Suhayl Ibn Muhāğir, *fidāwī*, père de Sayf al-Ġaḍbān, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سهيل ابن مهاجر
Suwayd al-Zarʿī, *muqaddam* de la forteresse de Ḥasan al-Ḥūrānī	125	سويد الزرعي
Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl, neveu de Ğabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	53	سيف الدين ناب الفيل

Nom	Fasc.	اسم
Sayf al-Ġaḍbān, fils du *muqaddam* al-Suhayl Ibn Muhāğir, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سيف الغضبان
Sayf al-Māḍī, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf, marié à la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar, parti à la recherche de Maʿrūf, père de Ġuṣayb al-Ḥaytarī.	14 (82)	سيف الماضي
Saʿd Abā Riyāḥ, fils de Dibl, cousin d'Ibrāhīm al-Ḥūrānī	28	سعد ابا الرياح
Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, fils de Muğīr al-Dīn, *fidāwī* ismaélien	14 (95)	سعد الدينالرصافي
Saʿd al-Hağīn (aussi Saʿd al-Muhağinī), fils d'al-Ğaḍbān de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 (152B)	سعد الهجين
Saʿdūn al-Dabbāḥ, *fidāwī* rebelle de la maison Šākir, part à la recherche de Ṣafā al-Wudd	124	سعدون الدباح
Sulaymān al-Ğāmūs, *fidāwī*	9	سليمان الجاموس
Sulṭān al-Biqāʿī, de la forteresse al-Biqāʿ, frère de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn et père de Salma al-Biqāʿīya, épouse de ʿArnūs	14 (90)	سلطان البقاعي
Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et Ṣafīra [Ṣafrīna], fille de l'Empereur de Rome.	171	صفرين
Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī de la forteresse al-Qayṣarīya, *fidāwī* ismaélien ₰aide Qaṭlūniš à prendre possession du Portugal	14 (117)	صلاح الدين القيصري
Ṣaqr, fils de Sulaymān al-Ğāmūs, *fidāwī*	11	صقر
Ṣaqr al-Ḥāyūm Ibn al-ʿUqāb, fils de Manṣūr al-ʿUqāb	111	صقر الحايوم
Ṣawwān Ibn al-Afʿā, lieutenant du *muqaddam* Ğabal de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī* récalcitrant	46	صوان ابن الافعا
Ṣāliḥ, *fidāwī* lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	90	صالح
Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, de la forteresse de Nābulus, *fidāwī* ismaélien	14 (41)	صارم الدين النابلسي
Šaddād Ibn Maṣāʿib, *muqaddam* de la forteresse al-Ṣaʿībīya *fidāwī* ismaélien	58	شداد ابن مصاعب
Šihāb al-Dīn Ḥadīd, fils de Ḥadīd de la forteresse al-Ḥadīda, *fidāwī* ismaélien père adoptif de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	14 (15)	شهاب الدين حديد
Šams al-Dīn, fils de Harim, de la forteresse Šamsīn, *fidāwī* ismaélien	14 (151A)	شمس الدين ابن هرم
Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn de la forteresse al-Biqāʿ, frère du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	14 (59)	شرف الدين شر الحصون
Šāhīn Abū Ġaṭṭās, lieutenant de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	61	شاهين ابو غطاس
Šāhīn al-Misyāṭī, père de Nāfila, la fiancée d'Ibrāhīm, et de Dāwūd, de la forteresse d'al-Misyāt	14 (46)	شاهين المسياطي

Nom	Fasc.	اسم
Šākir, fils de Badr al-Ġafīr	31	شاكر
Walīd (al-), *fidāwī* ismaélien, père de Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt	14	الوليد
Yatmūrid, fils de ʿArnūs et al-Ranṭā (fille du *babb* Ranṭa'īl, roi de Ǧazahīl)	79 (132)	يتمورد
Yaʿqūb al-Hadīr *fidāwī* chrétien de la forteresse al-Nár qui se convertit à l'Islam	109	يعقوب الهدير
Yāsir Ibn ʿAmmār al-Qadmūsī, fils du *muqaddam* ʿAmmār al-Qadmūsī	127	ياسر ابن عمار القدموسي

Les *fidāwīyeh* (2)

Ordre alphabétique arabe

Nom	Fasc.	اسم
Ibrāhīm, fils de Ḥasan al-Ḥūrānī	6	ابراهيم ابن حسن الحوراني
Aḥmar Dumawī (al-), *muqaddam* de la forteresse al-Qannāya.	145C	الاحمر دموي
Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de ʿAqīl al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 69	اسد الدين البلاطنسي
Asad al-Dīn al-ʿAbūs, *fidāwī* ismaélien, capitaine de la forteresse d'al-Maʿarra	2	اسد الدين العبوس
Ismāʿīl Abū al-Sibāʿ, fils aîné du *muqaddam* Ğamr, frère de Maʿrūf	12	اسماعيل ابو السباع
Aṣamm (al-), père de Darrāğ, de la forteresse al-Madrağ, *fidāwī* ismaélien	14	الاصم
Baḥr al-Marqabī, de la forteresse al-Marqab, père de Āṣim, *fidāwī* ismaélien	14 (104)	بحر المرقبي
Badr Ibn Šamsa, *fidāwī*	33	بدر ابن شمسة
Badr al-Dīn Ibn Harim, *fidāwī* (musulman de la ville franque d'al-Taqalīn)	102	بدر الدين ابن هرم
Badr al-Dīn al-Ḥumayrī, *fidāwī* ismaélien	118	بدر الدين الحميري
Badr al-Ġafīr, *fidāwī* de la maison de Šākir, cousin paternel de Maʿrūf	16	بدر الغفير
Ğabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī*	14 (46)	جبل الدين ابن راس الشيخ مشهب
Ğamr, capitaine de la forteresse de Ṣahyūn, ismaélien, père de Maʿrūf et l'Ismāʿīl	2	جمر
Ğūniš Ibn Abū al-Sibāʿ, fils d'Ismāʿīl et de Ğūnašīya, *fidāwī*	87	جونيت ابن ابو السباع
Ḥadīd de la forteresse al-Ḥadīda, père de Šihāb al-Dīn	14	حديد

Nom	Fasc.	اسم
Ḥarīṯ (al-) al-ʿAšǧaʿī, père adoptif de Mūsā	28	الحريث العشجعي
Ḥarīrī (al-), lieutenant de ʿAlī Ġuwayl	141	الحريري
Ḥusām al-Maṣāʿib, fils de ʿAbbās Abū al-Ḍawāʿib, de la forteresse al-ʿĀ līya, *fidāwī* ismaélien	14	حسام المصاعب
Ḥasab al-Ḥūrānī, grand-père d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	28	حسب الحوراني
Ḥasan al-Ḥūrānī, *fidāwī*, frère de Dibl al-Baysānī	5	حسن الحوراني
Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt, le seul à connaître les passages secrets conduisant à l'intérieur de Tripoli, *fidāwī* ismaélien	14 (38)	حسن المشناتي
Ḥasan al-Nisr Ibn ʿAǧbūr, *fidāwī* ismaélien de la forteresse de Ṣafīyā	11 (32)	حسن النسر ابن عجبور
Ḥamdān, lieutenant de ʿAlī Šaftūr	84	حمدان
Ḥanaš (al-), neveu de Ǧabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	52	الحنش
Ḫālid al-Bazāʿī, lieutenant de la forteresse Bazāʿa de ʿAlī Ġuwayl	141	خالد
Ḫaṭṭāb, *fidāwī*, de la forteresse Damawīya, *fidāwī* ismaélien	14 (15)	خطاب
Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī* père de Naṣīr al-Nimr	14	داغر العنيد
Darrāǧ, fils d'al-Aṣamm de la forteresse al-Madraǧ, *fidāwī* ismaélien	14 (155A)	دراج
Damm, prétendant de Nāfila, la femme dIbrāhīm *fidāwī* ismaélien	47	دم
Dawūd, fils de Šāhīn al-Misyāṭī	14 (47)	دوود
ʿArnūs, al-Dīyābarū, chevalier qui protège Ibrāhīm e l'armée musulmane au retour de Rome, en réalit ismaélien, fils de Maʿrūf	45	عرنوس (الديابرو)
Rās al-Šayḫ Mašhab père de Ǧabal, de la forteresse al-ʿUlayqa *fidāwī* ismaélien	14	راس الشيخ مشهب
Saʿd Abā Riyāḥ, fils de Dibl, cousin d'Ibrāhīm al-Ḥūrānī	28	سعد ابا الرياح

Nom	Fasc.	اسم
Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, fils de Muğīr al-Dīn, *fidāwī* ismaélien	14 (95)	سعد الدينالرصافي
Saʿd al-Hağīn (aussi Saʿd al-Muhağinī), fils d'al-Ğaḍbān de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 (152B)	سعد الهجين
Saʿdūn al-Dabbāḥ, *fidāwī* rebelle de la maison Šākir, part à la recherche de Ṣafā al-Wudd	124	سعدون الدباح
Sulṭān al-Biqāʿī, de la forteresse al-Biqāʿ, frère de Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn et père de Salma al-Biqāʿīya, épouse de ʿArnūs	14 (90)	سلطان البقاعي
Sulaymān al-Ğāmūs, *fidāwī*	9	سليمان الجاموس
Suhayl Ibn Muhāğir, *fidāwī*, père de Sayf al-Ġaḍbān, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سهيل ابن مهاجر
Suwayd al-Zarʿī, *muqaddam* de la forteresse de Ḥasan al-Ḥūrānī	125	سويد الزرعي
Sayf al-Dīn Nāb al-Fīl, neveu de Ğabal al-Dīn Ibn Rās al-Šayḫ Mašhab, seigneur de la forteresse al-ʿUlayqa	53	سيف الدين ناب الفيل
Sayf al-Ġaḍbān, fils du *muqaddam* al-Suhayl Ibn Muhāğir, de la forteresse de Sīğar	14 (96)	سيف الغضبان
Sayf al-Māḍī, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf, marié à la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar, parti à la recherche de Maʿrūf, père de Ġuṣayb al-Ḥaytarī.	14 (82)	سيف الماضي
Šākir, fils de Badr al-Ġafīr	31	شاكر
Šāhīn Abū Ġaṭṭās, lieutenant de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	61	شاهين ابو غطاس
Šāhīn al-Misyāṭī, père de Nāfila, la fiancée d'Ibrāhīm, et de Dāwūd, de la forteresse d'al-Misyāt	14 (46)	شاهين المسياطي
Šaddād Ibn Maṣāʿib, *muqaddam* de la forteresse al-Ṣaʿībīya *fidāwī* ismaélien	58	شداد ابن مصاعب
Šaraf al-Dīn Šarr al-Ḥuṣūn de la forteresse al-Biqāʿ, frère du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	14 (59)	شرف الدين شر الحصون
Šams al-Dīn, fils de Harim, de la forteresse Šamsayn, *fidāwī* ismaélien	14 (151A)	شمس الدين ابن هرم
Šihāb al-Dīn Ḥadīd, fils de Ḥadīd de la forteresse al-Ḥadīda, *fidāwī* ismaélien père adoptif de ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl	14 (15)	شهاب الدين حديد

Nom	Fasc.	اسم
Ṣārim al-Dīn al-Nābulusī, de la forteresse de Nābulus, *fidāwī* ismaélien	14 (41)	صارم الدين النابلسي
Ṣāliḥ, *fidāwī* lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	90	صالح
Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et Ṣafīra [Ṣafrīna], fille de l'Empereur de Rome.	171	صفرين
Ṣaqr, fils de Sulaymān al-Ǧāmūs, *fidāwī*	11	صقر
Ṣaqr al-Ḥāyūm Ibn al-ʿUqāb, fils de Manṣūr al-ʿUqāb	111	صقر الحايوم
Ṣalāḥ al-Dīn al-Qayṣarī de la forteresse al-Qayṣarīya, *fidāwī* ismaélien aide Qaṭlūniš à prendre possession du Portugal	14 (117)	صلاح الدين القيصري
Ṣawwān Ibn al-Afʿā, lieutenant du *muqaddam* Ǧabal de la forteresse al-ʿUlayqa, *fidāwī* récalcitrant	46	صوان ابن الافعا
ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	4	عاصم ابن بحر المرقبي
ʿĀṣim Ibn Yaʿqūb al-Adraʿī, *fidāwī* dont Ismāʿīl a tué le père Yaʿqūb, frère de Faḍl al-Dīn al-Adraʿī	135	عاصم ابن يعقوب
ʿĀmir, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-ġuyūr	102	عامر
ʿAbbās Abū al-Ḏawāʿib, père de Ḥasām al-Maṣāʿib de la forteresse al-ʿĀlīya, *fidāwī* ismaélien	14	عباس ابو ذواعب
ʿAbd al-Raḥmān, lieutenant de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr	136	عبد الرحمن
ʿAǧbūr, père de Ḥasan al-Nisr *fidāwī* de la forteresse de Ṣafīyā	14 (32)	عجبور
ʿArfīd (al-), *fidāwī* ismaélien	14	العرفيد
ʿAṣm Ibn al-ʿArfīd (al-), *fidāwī* (neveu maternel d'al-Nisr Ibn al-ʿAǧbūr	14 (32)	العصم ابن العرفيد
ʿAfīf (al-), ami de Baḥr al-Marqabī, *fidāwī* ismaélien	120	العفيف
ʿAfifī (al-), frère de Ḫaṭṭāb, oncle de Kāmil, *fidāwī* ismaélien	107	العفيفي
ʿAqīl al-Balāṭunusī, père de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, de la forteresse al-Balāṭunus, *fidāwī* ismaélien	14 (31)	عقيل البلاطنسي
ʿAlāy al-Dīn Ibn Šākir, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf, et resté en pays Franc. Il libère Ǧawahir Ḫān (fille de Bahramān, Šāh du Ḫurastān), épouse de ʿArnūs, mère de Ḫaqān Šāh	134	علای الدين ابن شاكر

Nom	Fasc.	اسم
ʿAlī, de la forteresse al-Ǧamīrīya, *fidāwī* ismaélien	118	علي
ʿAlī, fils de Ismāʿīl et Ṣabā, devient capitaine de la forteresse al-ʿIrq à la mort de Haddām al-ʿArqāwī	129	علي
ʿAlī Šaftūr, *fidāwī*, neveu de Maʿrūf et frère de ʿImād al-Dīn ʿAlqam	14 (63)	علي شفتور
ʿAlī Ṭuwayr,, fils de la sœur de Maʿrūf, *fidāwī* ismaélien	14 (161)	علي طوير
ʿAlī Ġāb, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (157)	علي غاب
ʿAlī Ġuwayl, fils de la sœur de Maʿrūf, de la forteresse Bazāġa *fidāwī* ismaélien	14 (141)	علي غويل
ʿImād al-Dīn ʿAlqam Ibn Faḫr al-Aṣīl, neveu de Maʿrūf de la citadelle Ṣahyūn, *fidāwī* ismaélien	14 (61)	عماد الدين علقم ابن فخر الأصيل
ʿAmmār al-Qadmūsī, *muqaddam fidāwī* parti à la recherche de Maʿrūf. Epouse une bédouine, Ṣubḥa, fille de l'émir Ṣabāḥ	127	عمار القدموسي
ʿĪsā al-Ǧamāhirī, fils de ʿIbrāhīm et de Nāfila, *fidāwī* ismaélien	107	عيسى الجماهري
Ġuṣayb al-Ḥaytarī, *fidāwī* de la forteresse al-Ḥaytar. En fait fils de Sayf al-Māḍī et la fille chrétienne du commandant chrétien de la forteresse al-Ḥaytar	134	غصيب الحيتري
Ġaḍbān (al-), père de Saʿd al-Haǧīn, capitaine de la forteresse al-Marzīya, *fidāwī* ismaélien	14 153A	الغضبان
Ġayūr (al-), père de Naǧm al-Dīn al-Ġayūr, *fidāwī* ismaélien	14	الغيور
Faḫr al-Aṣīl, *muqaddam*, gendre de Ǧamr	2	فخر الاصيل
Faḫr al-Dīn Ǧisr, neveu de Sulaymān al-Ǧāmūs	27	فخر الدين جسر
Qaṭlūniǧ, fils de ʿArnūs et Mārīna, fille d'al-Maġlawīn	117	قطلونج
Kāmil, fils adoptif d'Ibrāhīm	46	كامل
Kāmil, fils du *muqaddam* Ḫaṭṭāb	104	كامل
Kirǧīn, fils de ʿArnūs, *babb* d'une île d'Espagne, puis *fidāwī* ismaélien	165	كرجين

Nom	Fasc.	اسم
Muğīr al-Dīn al-Ruṣāfī, *muqaddam fidāwī*, père de Saʿd al-Dīn al-Ruṣāfī, de la forteresse al-Ruṣāfīya	14 (144)	مجير الدين الرصافي
Maṣāʿib, *fidāwī* de la forteresse al-Ṣaʿībīya, *fidāwī* ismaélien	14	مصاعب
Maʿrūf, chef ismaélien, fils de Ğamr	12	معروف
Maʿrūf Ibn Ṭabar, fils de ʿArnūs et Salma, petit-fils de Sulṭān al-Biqāʿī, *fidāwī* ismaélien	123	معروف ابن طبر
Manṣūr al-ʿUqāb Ibn Kāsir, oncle maternel de Asad al-Dīn al-Balāṭunusī, fils de Kāsir al-ʿUqāb, *fidāwī* ismaélien	13	منصور العقاب ابن كاسر
Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār, de la forteresse al-Ans, père adoptif d'Ibrāhīm Ibn al-Ḥūrānī	14 (28)	موسى ابن حسن القصار
Mīrūn, fils de Kātrīn et ʿArnūs	68	ميرون
Nāṣir al-Dīn ʿAwn, de la forteresse al-Nāṣirīya, sauve la sœur du roi (cʿest aussi lʿoncle de Badr al-Ġafīr), *fidāwī* ismaélien	57	ناصر الدين عون
Naṣīr al-Nimr Ibn Dāġir al-ʿAnīd, *fidāwī*	62	ناصر النمر ابن داغر العنيد
Nāhid, lieutenant de Badr al-Ġafīr	50	ناهد
Nāhid, lieutenant de Mūsā Ibn Ḥasan al-Qaṣṣār	103	ناهد
Nağm al-Dīn, fils de, *fidāwī* rebelle qui a tué le gardien du harem de Šīḥa, *fidāwī* ismaélien	14 (102)	نجم الدين الغيور
Naṣrūn, fils de Saʿd et de Naṣra, devient Nāṣir al-Dīn	108	نصرون
Naṣrīn Šāh, fils de ʿArnūs et la reine Bīğāna	99	نصرين شاه
Nūr al-Dīn, fils de Šams al-Dīn, lieutenant d'al-Qannāṣa de la forteresse al-Nābulusī	106	نور الدين
Haddām (al-) al-ʿArqāwī, fils adoptif d'Ismāʿīl, capitaine de la forteresse al-ʿIrq	129	هدام العرقاوي
Harim, père de Šams al-Dīn, de la forteresse Šamsīn, *fidāwī* ismaélien	14	هرم

Nom	Fasc.	اسم
Walīd (al-), *fidāwī* ismaélien, père de Ḥasan al-Mašnātī, capitaine de la forteresse Mašnāt	14	الوليد
Yāsir Ibn ʿAmmār al-Qadmūsī, fils du *muqaddam* ʿAmmār al-Qadmūsī	127	ياسر ابن عمار القدموسي
Yatmūrid, fils de ʿArnūs et al-Ranṭā (fille du *babb* Ranṭa'īl, roi de Ğazahīl)	79 (132)	يتمورد
Yaʿqūb al-Hadīr *fidāwī* converti de la forteresse al-Nār	109	يعقوب الهدير

ʿArnūs (1)

Ordre alphabétique des translittérations

Les femmes de ʿArnūs

Nom	Fasc.	اسم
Billawra, fille de Muğrim, vizir magicien de Nakrān le roi de Kawkib et usurpateur du trône d'al-Ṣīn, épouse ʿArnūs	128	بلورة
Biyātrīs, fille du *babb* Ğandawīl	157	بياتريس
Bīğāna, reine de la ville au lion du pays *ʿağam*, épouse ʿArnūs	99	بيجانة
Ğawāhir Ḫān, fille de Šāh Baḫrmān	133	جواهر خان
Ġazāla, fille de ʿAyn al-Balīya, magicienne, conquête de ʿArnūs (épisode lacunaire)	76	غزالةبنت عين البلية
Ibrīza al-Qannāṣa, fille du*babb* Baḫṭrīn d'al-Bašaqāt	81	ابريزة القناصة
Kātrīn, fille d'un roi des Balkans	65	كاترين
Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd	68	كاترين
Kātrīn, fille du *babb* al-Afras de Ğazāyir al-Zaʿfarān	154	كاترين
Kirğīna, fille de Saqarmīd magicien *ʿağamī.* Episode lacunaire	165 119	كرجينة
Manğīkīya (al-), fille du *babb* Gūnīt de Belgrade	137	المنجكية
Maryam, fille de Abū Maryam, aubergiste de Ğazahīl, épouse ʿArnūs	79	مريم
Mārīna, fille du *babb* al-Maġlawīn	65	مارينة
Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn (épouse de ʿArnūs)	84	ميرونة الشمسية
Ranṭā (al-), fille du *babb* Ranṭā'īl de Ğazahīl	79	الرنطا
Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn	91	الرنقيس
Salma al-Biqāʿīya, fille du *muqaddam* Sulṭān al-Biqāʿī, de la Forteresse al-Biqāʿ (épouse de ʿArnūs)	90	سلمة البقاعية
Ṣafīra (al-), [Ṣafrīna ?], fille de Bāš qirān, empereur de Rome	73	صفيرة

Nom	Fasc.	اسم
Tāğ Mīrūn (al-), fille d'al-Ṭamṭīm, roi de Dūr Référence à un épisode manquant dans la recension de Damas. Elle réapparaît au fascicule 169	[169]	تاج ميرون
Zahzahān, fille du *qān* Halawūn, probablement dans un épisode lacunaire. Elle réapparaît dans le récit au fascicule 167	[167]	زهزهان

Les fils de ʿArnūs

Nom	Fasc.	اسم
Dūmār, fils de ʿArnūs et de la princesse Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫtrīn.	157	دومار
Ḫasqān Šāh, fils de ʿArnūs et Ğawahir Ḫān	133	خسقان شاه
Kirğīn, fils de Kirğīna, fille du magicien Saqarmīd	119 (165)	كرجين
Maʿrūf, fils de ʿArnūs et Salma al-Biqāʿīya	123 (91)	معروف
Maryam al-Ḥamqā', fille de ʿArnūs et Ranqīs	129	مريم الحمقاء
Mīrūn, fils de ʿArnūs et Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd	(68)	ميرون
Mīrūniš, fils de ʿArnūs et Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	170	ميرونش
Naṣrīn Šāh, fils de ʿArnūs et la reine Bīğāna	134 (99)	نصرين شاه
Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs et Mārīna, file du *babb* al-Maġlawīn	117	قطلونج
Qaṭmūriğ, fils de ʿArnūs et de Kātrīn, fille d'un roi des Balkans	166	قطمورج
Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et Ṣafīra [Ṣafrīna ?], fille de l'Empereur de Rome.	171	صفرين
Ṣamṣām al-Ḥabašī, fils de ʿArnūs et al-Amīra Tāğ Mīrūn fille d'al-Ṭamṭīm, roi de Dūr	169	صمصام
ʿUṯmān Šāh, fils de ʿArnūs et de Zahzahān, fille de Halawūn	167	عثمان شاه
Yatmūrid, fils de ʿArnūs et al-Ranṭā	132	يتمورد

Douze fils de ʿArnūs sont mentionnés après sa mort (sans être nommés) dans le fascicule 169, fol. 23r. :

قال الراوى الى يوم كان الملك الظاهر جالس بقصر الأبلق وعنده اولاد عرنوس الأثنى عشر…

Ceci est au début de l'épisode de Ṣamṣām al-Ḥabašī qui devient le 13e fils de ʿArnūs, puis au fascicule 170, le 14e, Mīrūniš. Il en manque donc deux avant, probablement dans des épisodes manquant. ʿArnūs aura eu 20 Femmes et 16 enfants (dont une fille, Maryam al-Ḥamqā')

Quatorze fils de ʿArnūs sont mentionnés dans le fascicule 171. Ṣafrīn est le 15e fils

le *dīwān* de Mīrūn, fils de ʿArnūs et Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd est absent de la recension, à cause d'une lacune dans le manuscrit.

ʿArnūs (2)

Ordre alphabétique arabe

Les femmes de ʿArnūs

Nom	Fasc.	اسم
Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫṭrīn d'al-Bašaqāt	81	ابريزة القناصة
Billawra, fille de Muğrim, vizir magicien de Nakrān (Nakwān ?) le roi de Kawkib et usurpateur du trône d'al-Ṣīn, épouse ʿArnūs	128	بلورة
Biyātrīs, fille du *babb* Ğandawīl	157	بياتريس
Bīğāna, reine de la ville au lion du pays *ʿağam*, épouse ʿArnūs	99	بيجانة
Tāğ Mīrūn (al-), fille d'al-Ṭamṭīm, roi de Dūr Référence à un épisode manquant dans la recension de Damas. Elle réapparaît au fascicule 169	169	تاج ميرون
Ğawāhir Ḫān, fille de Šāh Baḫrmān	133	جواهر خان
Ranṭā (al-), fille du *babb* Ranṭā'īl de Ğazahīl	79	الرنطا
Ranqīs, fille du *babb* al-Kund Farūn	91	الرنقيس
Zahzahān, fille du *qān* Halawūn, probablement dans un épisode lacunaire. Elle réapparaît dans le récit au fascicule 167	[167]	زهزهان
Salma al-Biqāʿīya, fille du Muqaddam Sulṭān al-Biqāʿī, de la Forteresse al-Biqāʿ (épouse de ʿArnūs)	90	سلمة البقاعية
Ṣafīra (al-), [Ṣafrīna ?], fille de Bāš qirān, Empereur de Rome	73	صفيرة
Ġazāla, fille de ʿAyn al-Balīya, magicienne, conquête de ʿArnūs (épisode lacunaire)	76	غزالةبنت عين البلية
Kātrīn, fille d'un roi des Balkans	65	كاترين
Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd	68	كاترين
Kātrīn, fille du *babb* al-Afras de Ğazāyir al-Zaʿfarān	154	كاترين
Kirğīna, fille de Saqarmīd magicien *ʿağamī*. Episode lacunaire	165 (119)	كرجينة

Nom	Fasc.	اسم
Mārīna, fille du *babb* al-Maġlawīn	65	مارينة
Maryam, fille de Abū Maryam, aubergiste de Ğazahīl, épouse ʿArnūs	79	مريم
Manğīkīya (al-), fille du *babb* Gūnīt de Belgrade	137	المنجكية
Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn (épouse de ʿArnūs)	84	ميرونة الشمسية

Les fils de ʿArnūs

Nom	Fasc.	اسم
Ḫasqān Šāh, fils de ʿArnūs et Ğawahir Ḫān	133	خسقان شاه
Dūmār, fils de ʿArnūs et de la princesse Ibrīza al-Qannāṣa, fille du *babb* Baḫtrīn.	157	دومار
Ṣafrīn, fils de ʿArnūs et Ṣafīra [Ṣafrīna ?], fille de l'Empereur de Rome.	171	صفرين
Ṣamṣām al-Ḥabašī, fils de ʿArnūs et al-Amīra Tāğ Mīrūn fille d'al-Ṭamṭīm, roi de Dūr	169	صمصام
ʿUṯmān Šāh, fils de ʿArnūs et de Zahzahān, fille de Halawūn	167	عثمان شاه
Qaṭlūniğ, fils de ʿArnūs et Mārīna, fille du *babb* al-Maġlawīn	117	قطلونج
Qaṭmūriğ, fils de ʿArnūs et de Kātrīn, fille d'un roi des Balkans	166	قطمورج
Kirğīn, fils de Kirğīna, fille du magicien Saqarmīd	119 (165)	كرجين
Maryam al-Ḥamqā', fille de ʿArnūs et Ranqīs	129	مريم الحمقاء
Maʿrūf, fils de ʿArnūs et Salma al-Biqāʿīya	123 (91)	معروف
Mīrūn, fils de ʿArnūs et Kātrīn, fille du *babb* al-Mankubīrd	(68)	ميرون
Mīrūniš, fils de ʿArnūs et Mīrūna al-Šamsīya, fille du *babb* al-Ṣahīğ, roi de l'île de Mīrūn	170	ميرونش
Naṣrīn Šāh, fils de ʿArnūs et la reine Bīğāna	134 (99)	نصرين شاه
Yatmūrid, fils de ʿArnūs et al-Ranṭā	132	يتمورد

Šīḥa (1)

Ordre alphabétique des translittérations

Les femmes de Šīḥa

Nom	Fasc.	اسم
Abesse, fille du *babb* al-Damkīn de Yaġra	54	راهبه بنت الدمكين
Bint Urğawān, capitaine de la forteresse de Gênes	51	بنت ارجوان
Hīlāna, abbesse, sœur du *babb* Al-ʿAṣmīr	126	هيلانه
Maṭrada (al-), *ğinnīya*, fille du rois des djinns	[95]	المطردة
Nūria, fille de l'Empereur Frīdīrīk de Rome	110	نوريه
Rūma, fille de Ğawān	7 [180]	رومه [رومى]
Tāğ Nās, fille du magicien Qabṭāwīl	98	تاج ناس

Les fils de Šīḥa

Nom	Fasc.	اسم
Ğulquš al-Ṭayyār, fils de Šīḥa et Tāğ Nās	144	جلقش الطيار
Muḥammad Sābiq Šīḥīn, fils de Šīḥa et de la fille d'Urğawān, capitaine de la forteresse de Gênes	50	محمد سابق شيحين
Nuwayrid, fils de Šīḥa et de l'Abesse, fille du *babb* al-Damakīn de Yaġra	113	نويرد
Ṭuwayrid, fils de Šīḥa et Hīlāna	126	طويرد
Ṭūd al-Baḥr, fils de Šīḥa et d'al-Maṭrada, *ğinnīya*, fille du roi des djinns	144	طود البحر

Šīḥa (2)

Ordre alphabétique arabe

Les femmes de Šīḥa

Nom	Fasc.	اسم
Bint Urğawān, capitaine de la forteresse de Gênes	51	بنت ارجوان
Tāğ Nās, fille du magicien Qabṭāwīl	98	تاج ناس
Abesse, fille du *babb* al-Damkīn de Yaġra	54	راهبه بنت الدمكين
Rūma, fille de Ğawān	7 [180]	رومه
Maṭrada (al-), *ğinnīya*, fille du rois des djinns	[95]	المطردة
Nūria, fille de l'Empereur Frīdīrīk de Rome	110	نوريه
Hīlāna, abbesse, sœur du *babb* Al-ʿAṣmīr	126	هيلانه

Les fils de Šīḥa

Nom	Fasc.	اسم
Ğulquš al-Ṭayyār, fils de Šīḥa et Tāğ Nās	144	جلقش الطيار
Ṭūd al-Baḥr, fils de Šīḥa et d'al-Maṭrada, *ğinnīya*, fille du roi des djinns	144	طود البحر
Ṭuwayrid, fils de Šīḥa et Hīlāna	126	طويرد
Muḥammad Sābiq Šīḥīn, fils de Šīḥa et de la fille d'Urğawān, capitaine de la forteresse de Gênes	50	محمد سابق شيحين
Nuwayrid, fils de Šīḥa et de l'Abesse, fille du *babb* al-Damakīn de Yaġra	113	نويرد

ANNEXE 5

LES MANUSCRITS

Cette annexe n'a pas l'intention de reprendre le travail monumental sur les titres figurants dans les divers manuscrit de la *Sīra*, entrepris par Thomas Herzog dans sa thèse[58]. Il s'agit ici de situer brièvement le contenu des manuscrits des quatre bibliothèques consultées : Londres, British Library : Paris, Bibliothèque Nationale ; Berlin, Staatbibliothek ; Gotha, Forschungs- und Landesbibliothek.

Londres, British Library

MSS or. 4644-4654

La première séquence de fascicules comporte cinq volumes (or. 4644 – or. 4648) et date du début du XIXe siècle ; elle commence au début de la *Sīra*, et se termine avec le différend entre Baybars et son vizir Šāhīn au sujet de ʿAlāʾ al-Dīn que Baybars veut faire mettre à mort et pour qui Šāhīn intercède.

La deuxième séquence comporte deux volumes de fascicules de la même main, mais rapportant des épisodes éloignés l'un de l'autre (or. 4649 et or. 4653) datant de 1764. Le premier volume de 130 fol. reprend le début de la *Sīra* et se termine sur la mort du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb ; le second de 53 fol. débute sur l'attaque de Tripoli par le roi Franc Martūn al-Abraš, et se termine sur une aventure de Šīḥa qui délivre Baybarṣ dans l'église de Constantinople, et fait prisonniers Ǧawān et al-Burṭuquš.

La troisième séquence est constituée de trois volumes datant du XVIIIe siècle, comportant des fascicules de mains différentes (or. 4650 – or. 4652). Le premier de ces volumes se termine sur l'accession au pouvoir de Baybars et correspond au volume or 4645, pages 14-128. Le deuxième se termine sur la libération de Durr Mulk, soeur de Baybars (cf. or 4646, fol. 22). Le troisième

[58] Thomas Herzog, « Entshehung, Überlieferung und Bedeutung der *Sīrat Baybars* in ihrem sozio-politischen Kontext », (Anlagen zu Teil A).

volume date de 1820. D'une main différente il est en continuation du précédent, et se termine sur l'expédition de ʿAlī al-Baṭarnī pour aller délivrer sa femme et ses enfants, prisonniers à Gênes (cf. or. 4646, fol. 23 jusqu'à or. 4648, fol. 35).

La dernière séquence est un double volume écrit dans des mains différentes, datées du XVIIe et du XVIIIe siècles or. (4654). Le premier fascicule (numéroté « 9 » et « 10 ») commence par une campagne mitilaire de Baybars contre Halawūn, et se termine par le combat de ʿArnūs contre Malika Nuğūm, une amazone. Le second fascicule raconte la mort de Baybars et se termine par la montée sur le trône de Muḥammad Ibn Qalawūn, c'est-à-dire la fin de la *Sīra* ; il porte la mention : « هذا الحرف العاشر وهو الحرف الأخير ».

Paris, BN

MSS Arabe 3908

XVIIe siècle. Le récit commence avec Ğawān qui entend parlé de l'île d'al-Mānaʿa et la reine al-ʿAfʿa et sa fille al-Ḥamqā (en fait la fille de ʿArnūs et d'une de ses épouses, Maryam. Il est ensuite question d'Abrah, fils du *qān* Qalawūn.

MSS Arabe 3909

XVIIe siècle. Début de la Sīra, avec la longue introduction historique. Le rêve du roi al-Sāliḥ Ayyūb apparaît au folio 60v.

MSS Arabe 3910

XVII-XVIIIe siècles. Commence par le rêve du roi al-Sāliḥ Ayyūb. L'histoire des mésaventures de ʿAli Āġā est absente, ainsi que la première rencontre de Baybarṣ avec Ibrāhīm. Comporte l'histoire de Maryam al-Zunnārīya, et celle de Abū Bakr al-Baṭarnī.

MSS Arabe 3911

XVIIIe siècle. Réunion factice de deux livrets dont le premier, inachevé, s'arrête au fol. 134. Commence par le rêve du roi al-Sāliḥ Ayyūb. Le premier livret devait vraisemblablement être précédé d'un autre contenant l'introduction historique

comme la formule : « ...ويرجع النص والملام الى سيرة خادم الحرمين » , et le fait qu'on annonce qu'il s'agit des 2e, 3e et 4e parties de la *Sīra*.

MSS Arabe 3912

XVIIIè siècle. Assemblage de trois fasicules. Commence par la chevauchée de Dāhyat al-Rùm sur Alep et se poursuit par l'histoire d'al-Ranqīs, fille d'al-Kund Farūn.

MSS Arabe 3913

XVIIIe siècle. Le manuscrit comprend quarante-sept titres rubriqués. Il commence par une expédition de Baybars en Inde. Certains épisodes ne correspondent à aucun de la recension de Damas. D'autres, comme ceux qui concernent Naṣīr al-Nimr, Nimr al-ʿĀmirī, Šihāb al-Dīn Ḥadīd, Qaṭmūriğ, Baybarṣ al-Ṭaybarsī, se trouvent dans les deux recensions. Il est aussi question de la mort d'al-Qara Aṣlān.

MSS Arabe 3914

XVIIIe siècle. Le volume commence après la mort d'al-Ṣāliḥ Ayyūb, alors que l'on envoie ʿUṯmān pour ramener ʿĪsā, le fils d'al-Ṣāliḥ Ayyūb.

MSS Arabe 3915

XVIIe-XVIIIe siècles. Le volume commence par l'entrée en scène du *muqaddam* ʿĀṣim Ibn Baḥr al-Marqabī. Il comprend, entre autre, l'épisode concernant Šarr al-Ḥuṣūn Ibn Damm.

MSS Arabe 3916

XVIIIe siècle :1762-3.

Episode de Ğawān à Maqdūniya.

MSS Arabe 3917

XVIIe siècle. Comprend l'épisode de Ḫalīl Ibn Qalawūn.

MSS Arabe 3918

XVIe siècle. Fragment. ʿArnūs aux Balkans, et épisode de l'épée Qāsim al-Ḥadīd.

MSS Arabe 3919

XVIIe-XVIIIe siècle. Plusieurs fragments de différentes tailles et mains. Chevauchée du roi d'Antioche.

MSS Arabe 3920

XVIIIe siècle. Plusieurs épisodes dont celui du *muqaddam* Šihāb al-Dīn Ḥadīd, Ḥasan al-Nimr, al-Ṭufrīn (fils d'Aydamur) et Munīr (Nuwayrid dans la recension de Damas), fils de Šīḥa.

MSS Arabe 4746-4754

XIXe siècle. Il s'agit d'une collection de neuf volumes variant de 323 à 420 feuillets, comportant des titres rubriqués, représentant 36 parties d'un exemplaire de la *Sīrat Baybars*.

Commence par l'introduction historique. L'épisode du rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb apparaît au folio 94r. Le volume 4754 comprend la fin de la *Sīra*. Manuscrit complet.

MSS Arabe 4981-4997

XIXe siècle. 17 volumes qui s'apparentent à la série 4746-4754. Il comprend l'ensemble de la *Sīra*, divisée en trente-cinq parties.

MSS Arabe 6912

Fascicule fragmentaire de 106 fols. Episode du *muqaddam* Samʿān.

Berlin, Staatbibliothek

MSS We 561-586

XVIIIe siècle. Cette série de fascicules comporte l'ensemble de la *Sīra*. Le premier fasicule (We 561) commence par une introduction historique remontant au Prophète et à sa succession. Le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb est mentionné au folio 37r. Il s'agit cependant d'un ensemble composite : d'une part les mains changent, d'autres part, on note des chevauchements entre certains fascicules.

MSS We 618-623

XVIIIe siècle. Cette suite est un condensé de la *Sīra* en six fascicules, allant du rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb au marriage de Šīḥa avec Rūma, la fille de Ǧawān. L'ensemble couvre donc les fascicules 1 à 180 de la recension de Damas, le tout en 144 folios.

MSS Spr. 1355

XIXe siècle. Il s'agit d'un seul volume, qui couvre les mêmes épisodes que We 618-623. Le volume comporte 352 folios.

MSS We 171,1 - 171,11

XVIIIe siècle. Cette suite de manuscrits déparaillés doit être réordonnée. Certains fascicules se recoupent. le fascicule 171,5 comporte l'épisode de l'enlèvement de Baybarṣ à Gênes et sa rencontre avec Baybarṣ. Aucun autre fascicule de la série ne contient des épisodes antérieurs à celui-ci. Une tentative de reconstituer la séquence donne l'ordre suivant : 171,5 - 171,1 - 171,3 - 171,6 - 171, 7, 171,8 et 171,9 - 171,10 - 171,11 - 171,2 - 171,4.

MSS We 172

Un seul fascicule de 82 folios. Première partie de la *Sīra*, avec une brève introduction historique. Le rêve du roi al-Ṣāliḥ Ayyūb apparaît au fol. 9v. Le fascicule s'arrête au règne d'Aybak.

Thomas Herzog mentionne une autre série de fascicules que je n'ai eu le loisir de consulter. il s'agit des MSS We 587 - 613a. La séquence est hétéroclite, de différentes mains et différentes époques (XVIIe - XIXe siècle)[59].

Gotha, Forschungsbibliothek

MSS Orient 2600-2628 (Katalog Pertsch)

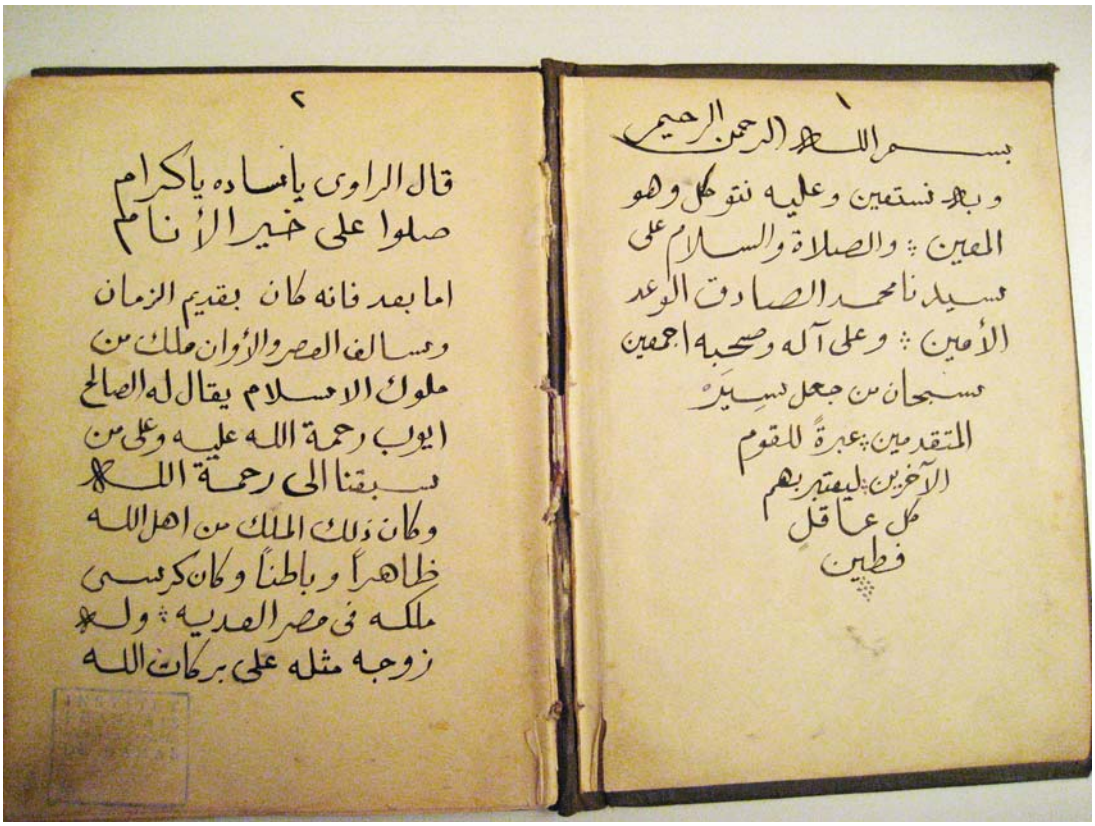
XVIIe-XVIIIe siècles. Il s'agit encore une fois d'une collection hétéroclite. Les volumes 2600-2609 représentent une version longue, marquée comme provenant d'Alep, et couvrant l'ensemble du récit. Le volume 2600 commence par une longue introduction historique. Le volume 2609, qui comporte la fin de la *Sīra*, est incomplet. Les autres volumes sont très fragmentaires et dispersés, avec de fréquents recoupements. La plupart d'entre eux sont marqués comme provenant du Caire ou d'Alep. Le volume 2628 est une version condensée : la *Sīra* se termine au folio 283r., mais le manuscrit se poursuit avec une aventrue de ʿArnūs ; le volume totalise 312 folios.

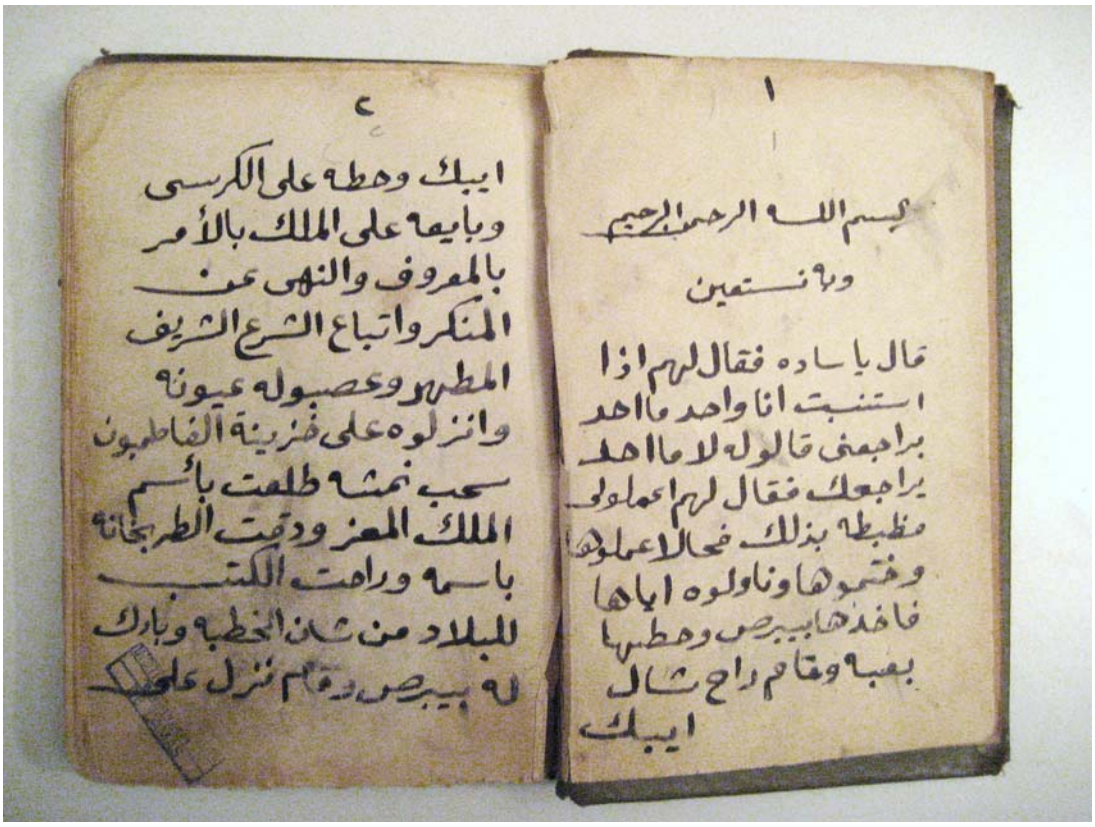
[59] Voir thomas Herzog, « Entstehung, Überlieferung und Bedeutung des *Sīrat Baibars* in ihrem sozio-politischen Kontext », Anlagen Band (Annexes).

ANNEXE 6

Les différentes mains du MS IFPO-IFEAD

Main A1 - fascicule 1





١

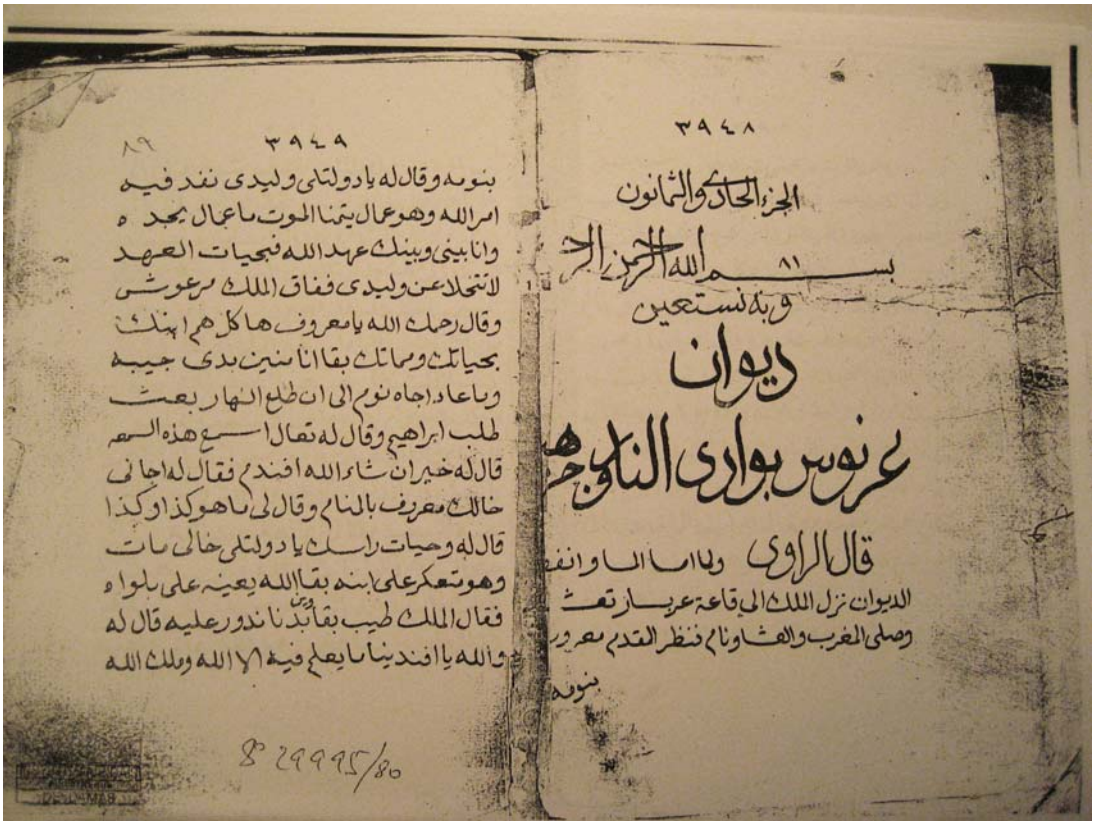
بسم الله الرحمن الرحيم

وبه نستعين

قال يا ساده فقال لهم اذا
استنبت انا واحد ما احد
يراجعني قالوله لا ما احد
يراجعك فقال لهم اعملوا لي
مظبطه بذلك فحالا عملوها
وختموها وناولوه اياها
فاخذها ببيرص وحطها
بعبه وقام راح شال
ايبك

٢

ايبك وحطه على الكرسي
وبايعه على الملك بالأمر
بالمعروف والنهي عن
المنكر واتباع الشرع الشريف
المطهر وعصبوله عيونه
وانزلوه على خزينة الفاطمون
سحب نمشه طلعت بأسم
الملك المعز ودقت الطبجانه
باسمه وراحت الكتب
للبلاد من شان الخطبه وبارك
له ببيرص وقام نزل على



٣٩٤٨

الجزء الحادي والثمانون

٨١ بسم الله الرحمن الرحيم

وبه نستعين

ديوان

عرنوس بوادي النارنج

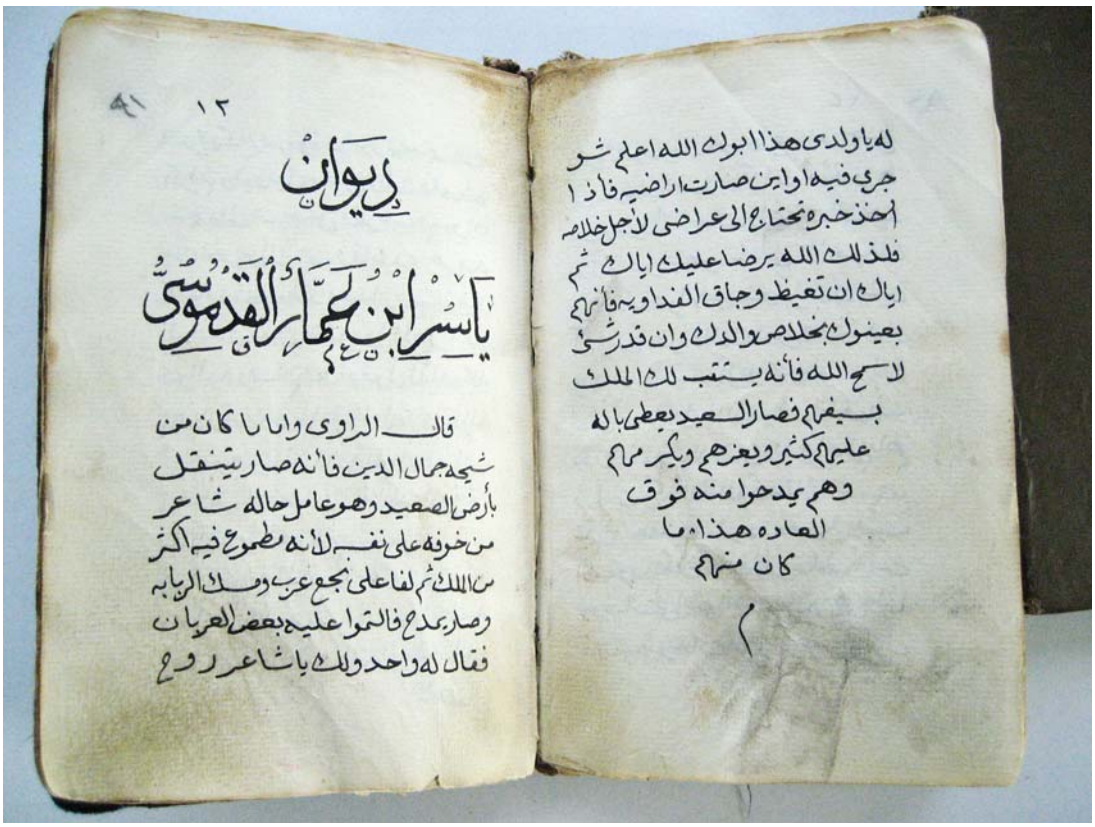
قال الراوي ولما اصبح الصباح وانفض الديوان نزل الملك الى قاعة عرسه ترعش وصلى المغرب والعشا ونام فنظر القدم مصروره بنومه

٣٩٤٩

٨٢

بنومه وقال له يا دولتلي وليدي نفد فيه امر الله وهو عمال يتمنا الموت ما عمال يجده وانا بيني وبينك عهد الله فبحيات العهد لا تتخلا عن وليدي فقاق الملك مرعوش وقال رحمك الله يا معروف ها كل هم اهنك بحياتك وسماتك بقا انا مني بدي جيبه وما عاد اجاه نوم الى ان طلع النهار بعث طلب ابراهيم وقال له تعال اسمع هذه السهر قال له خير ان شاء الله افندم فقال له اجاني خالك معروف بالمنام وقال لي ناهو كذا وكذا قال له وحيات راسك يا دولتلي خالي مات وهو تعكر على ابنه بقا الله يعينه على بلواه فقال الملك طيب بقا أبدًا نا ندور عليه قال له والله يا افندينا ما يعلم فيه الا الله وملك الله

8° 29995/80



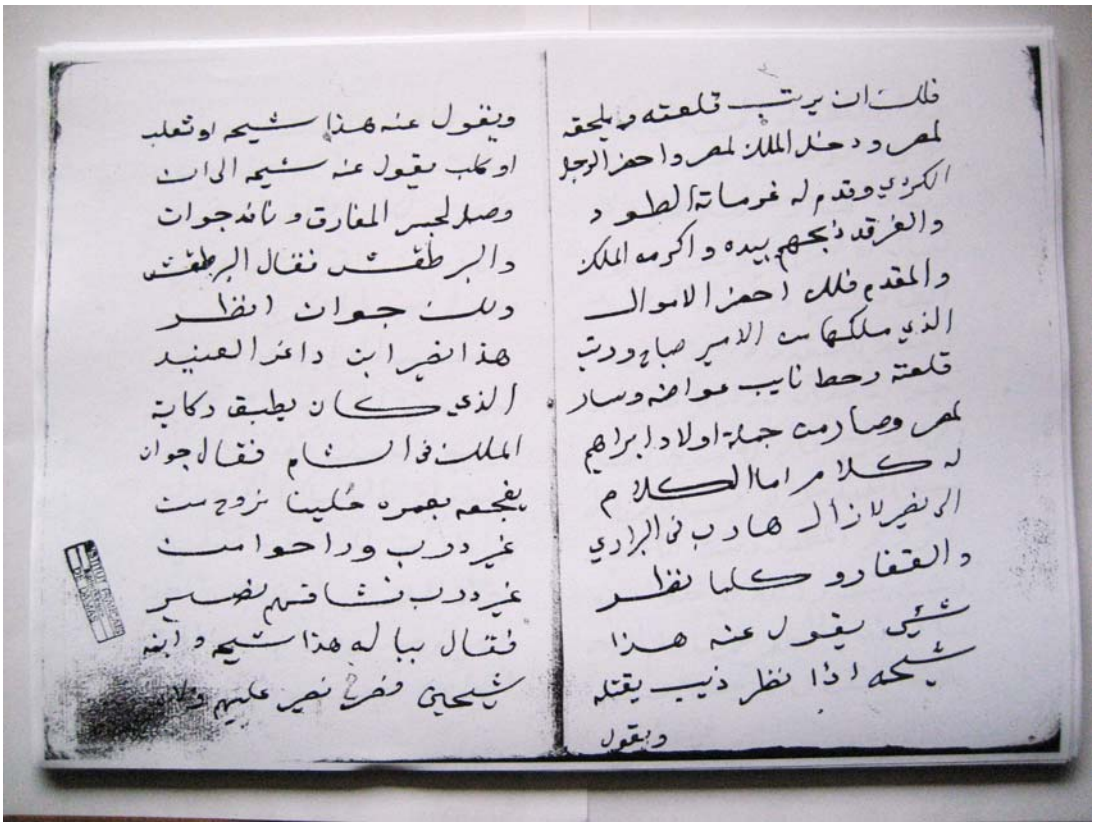
له يا ولدى هذا ابوك الله اعلم شو
جرى فيه او اين صارت اراضيه فاذا
احذ خبره نحتاج الى عراضى لاجل خلاصه
فلذلك الله يرضا عليك اياك ثم
اياك ان تفيظ وجاق الفداويه فانهم
بعينوك بخلاص والدك وان قدرشى
لاسمح الله فانه يستقب لك الملك
بسيفهم فصار السعيد يعطى باله
عليهم كثير ويعزهم ويكرمهم
وهم يمدحوا منه فوق
العاده هذا ما
كان منهم

١٢

ديوان

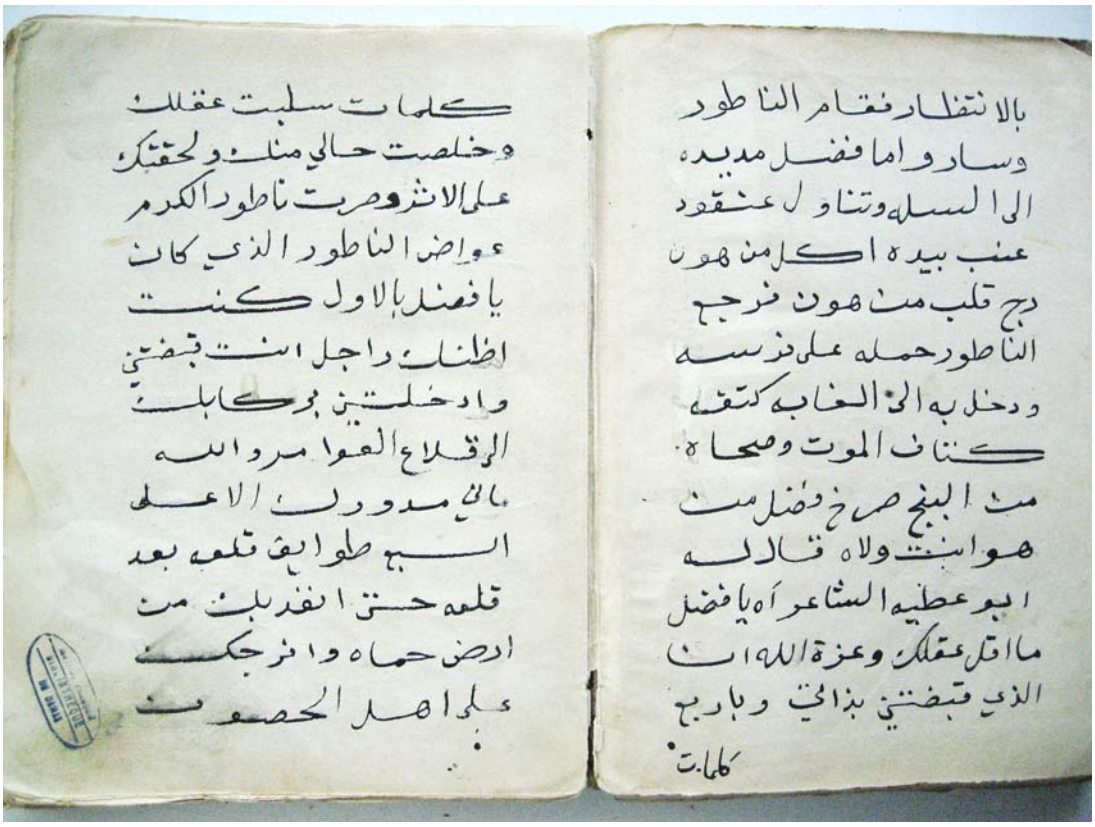
ياسر ابن عمار القدموسى

قال الراوى واما ما كان من
شيخه جمال الدين فانه صار يتنقل
بأرض الصعيد وهو عامل حاله شاعر
من خوفه على نفسه لانه مطموع فيه اكثر
من الملك ثم لفا على جمع عرب وملك الربابه
وصار يمدح فالتموا عليه بعض العربان
فقال له واحد ولك ياشاعر روح



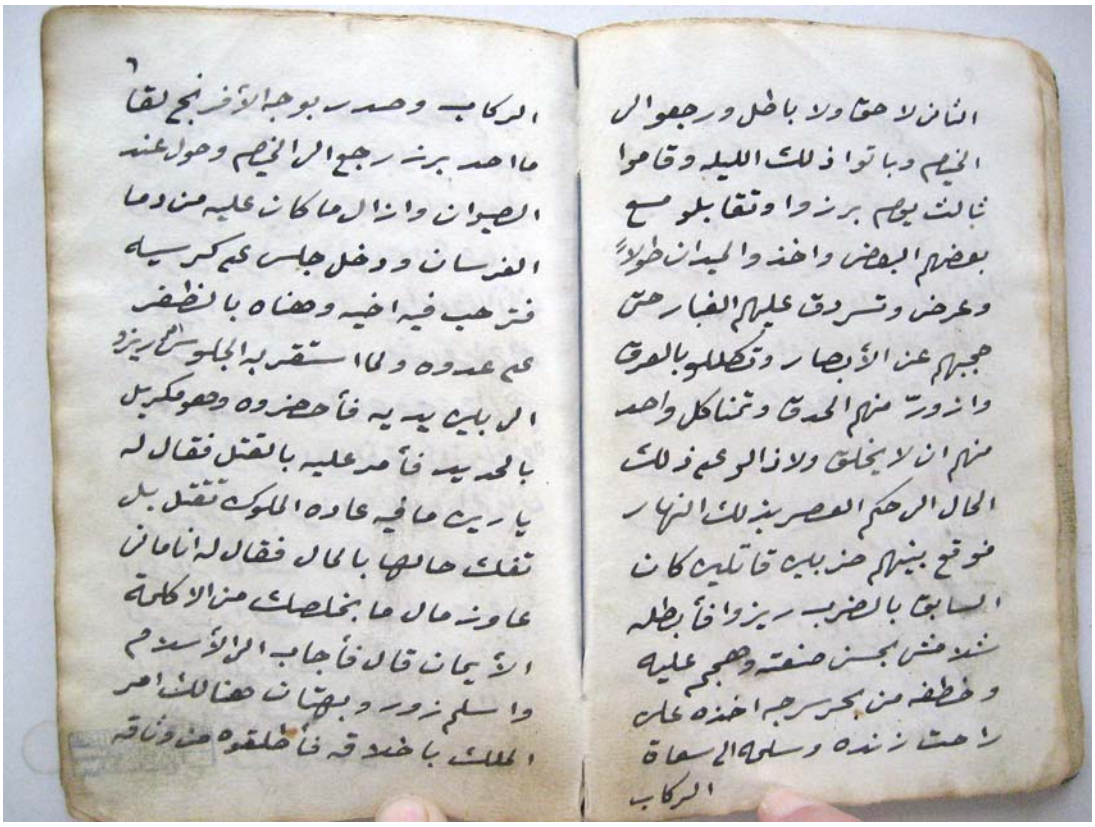
فلك ان يرتب قلعته ويلحقه
لمص ودخل الملك لمص واحضر الرجل
الكردي وقدم له غرمساته الطلع و
والغرقد بجهم بيده واكرمه الملك
والمقدم فلك احضر الاموال
الذي ملكها من الامير صباح ورتب
قلعته وحط نايب عوضه وسار
لمص وصار من جملة اولاد ابراهيم
له كلام واما الكلام
الى نصير لازال هادب في البراري
والقفار وكلما نظر
شيخ يقول عنه هذا
شيخه اذا نظر ذيب يقتله
ويقول

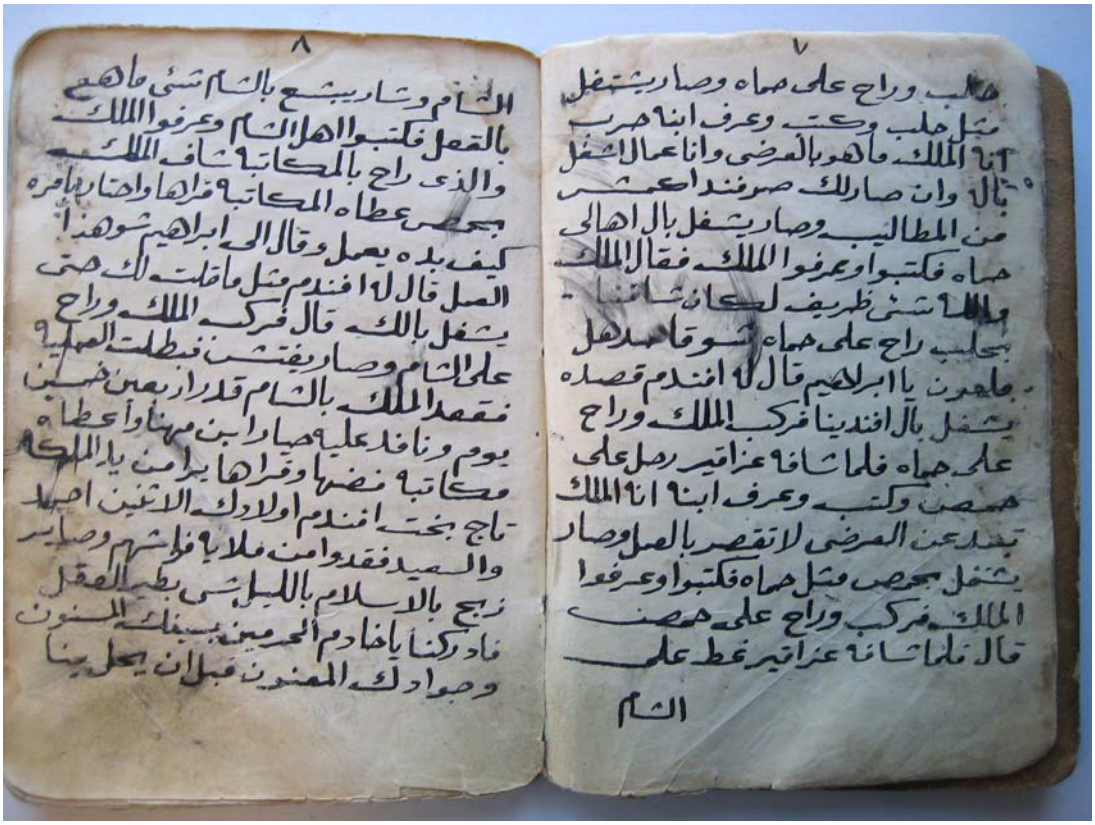
ويقول عنه هذا شيخ او ثعلب
او كلب يقول عنه شيخ الى ان
وصل لجسر المفارق وشاف جوان
والبرطقش فقال البرطقش
ذلك جوان انظر
هذا نصر ابن داغر العنيد
الذي كان يطبق حكايته
الملك في الشام فقال جوان
بفجعم بعمره حكينا نروح ست
غير دوب وراحوا ست
غير دوب شافهم نصير
فقال ببالة هذا شيخ وابنه
شيخي فضرخ نصير عليهم و



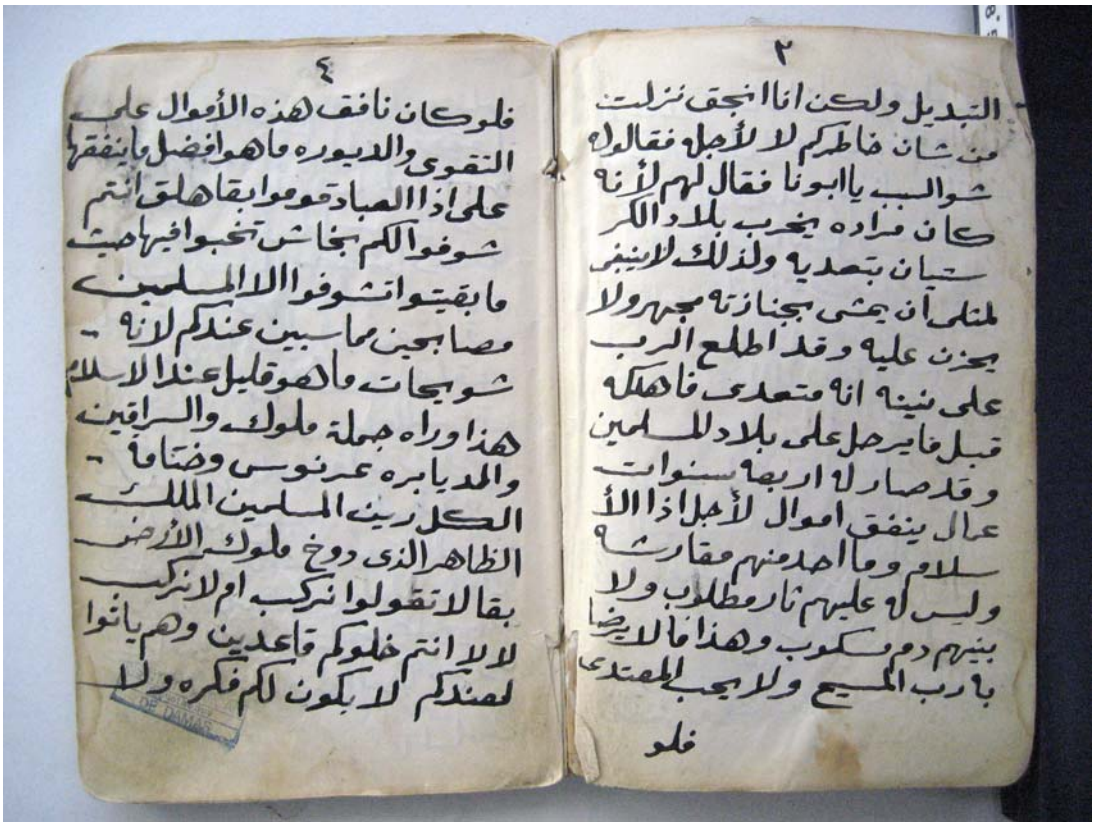
بالانتظار فقام الناطور
وسار واما فضل مديده
الى السلة وتناول عنقود
عنب بيده اكل من هون
وج قلب من هون فرجع
الناطور حمله على فرسه
ودخل به الى الغابه كتف
كتاف الموت وصحاه
من البنج صرخ فضل من
هو انت ولاه قال له
ابو عطيه الشاعر آه يا فضل
ما اقل عقلك وعزة الله ان
الذي قبضتني بذاتي وباربع
كلمات

كلمات سلبت عقلك
وخلصت حالي منك ولحقتك
على الاثر وصرت ناطور الكرم
عوض الناطور الذي كان
يا فضل بالاول كنت
اظنك واجل انت قبضتني
وادخلتني بوكالتك
الرقلاع العوامر والله
مالي مدور الا على
السبع طوايف قلعه بعد
قلعه حتى انقلبت من
ارض حماه وانزجكت
على اهل الحصون





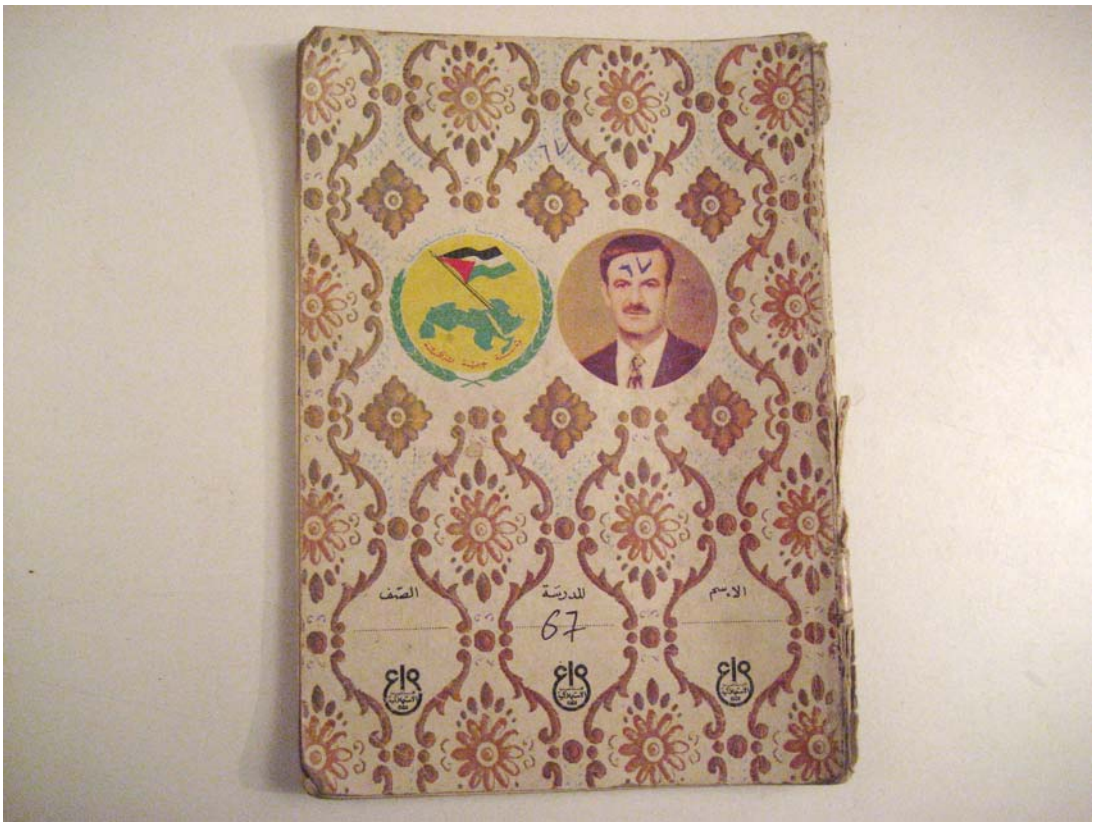




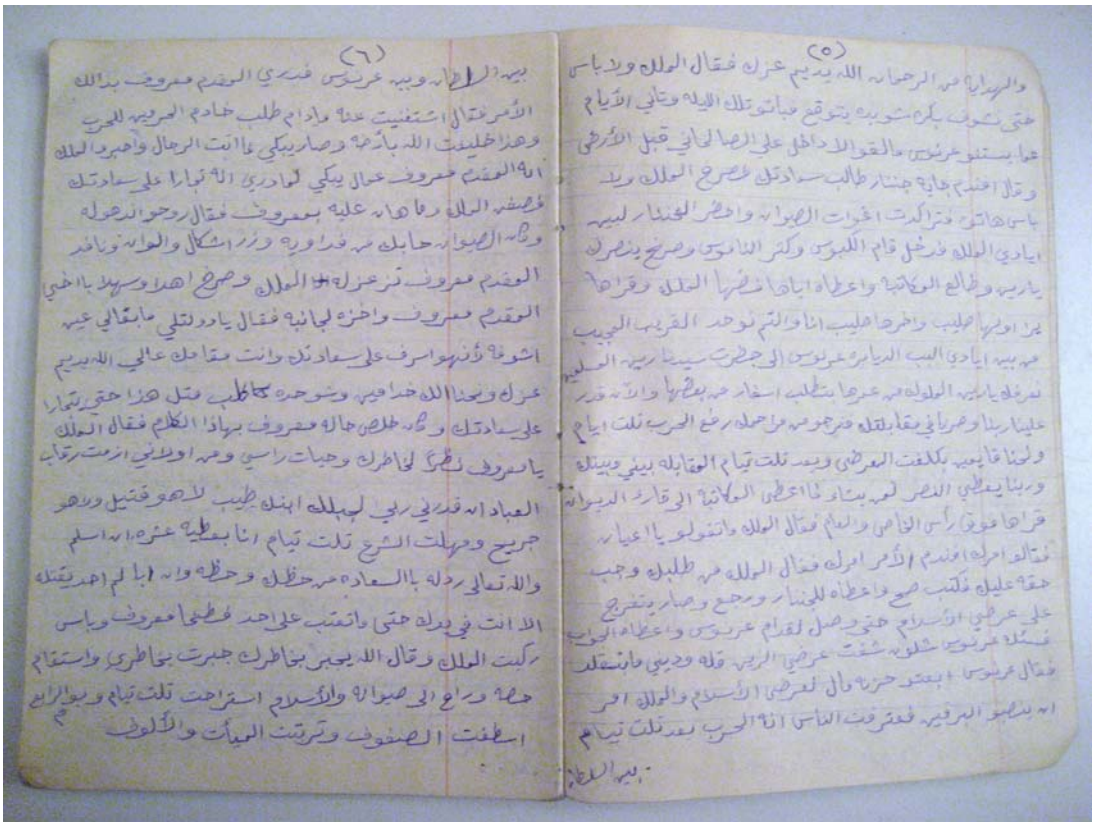
Ces trois fascicules (88 - 111 - 121) sont vraisemblablement de la même main

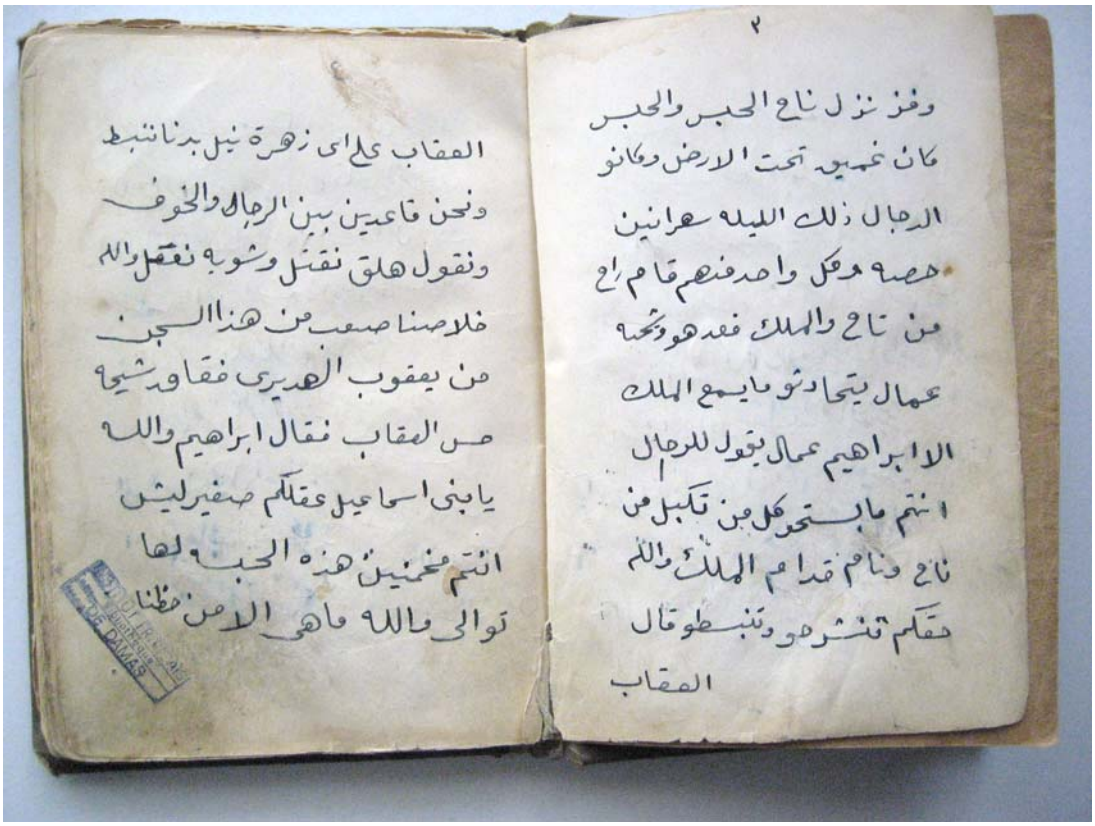
Main Divers - fascicule 67

Couverture



Fascicule 67



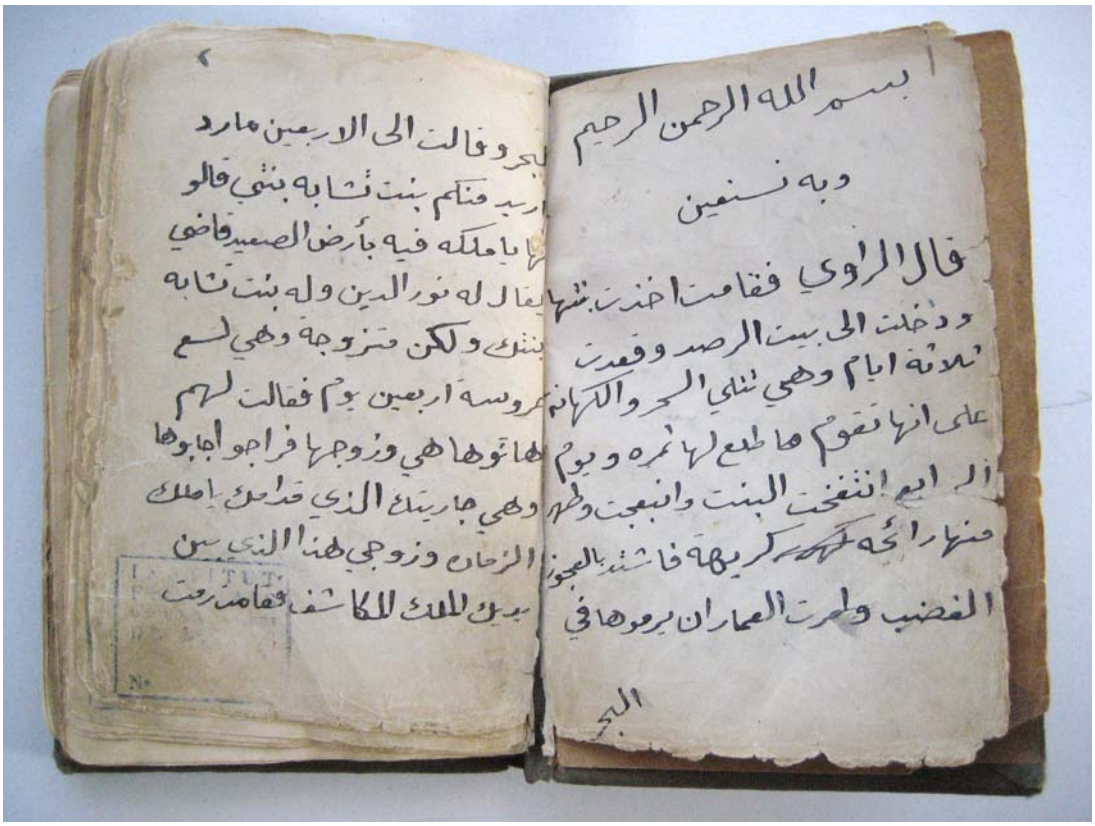


٢

وفز نزل ناح الحبس والحبس
كان تحميه تحت الارض وكانو
الرجال ذلك الليله سهرانين
حصه وكل واحد منهم قام راح
من ناح والملك فقد هو وتحته
عمال يتحادثو مايسمع الملك
الا ابراهيم عمال يقول للرجال
انتم ما بستحو كل من تكبل من
ناح وناح قدام الملك والله
حقكم تفشرهو وتبسطو قال
العقاب

العقاب على اى زهرة نيل بدنا نتبسط
ونحن قاعدين بين الرجال والخوف
ونقول هلق نقتل وشوبه نعقل والله
خلاصنا صعب من هذا السجن
من يعقوب الهديرى فقاد شيخه
عن العقاب فقال ابراهيم والله
يابنى اسماعيل عقلكم صغير ليش
انتم مخمنين هذه الحبه لها
تو الى والله فاهى الامن فطنا

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE DIJON



بسم الله الرحمن الرحيم

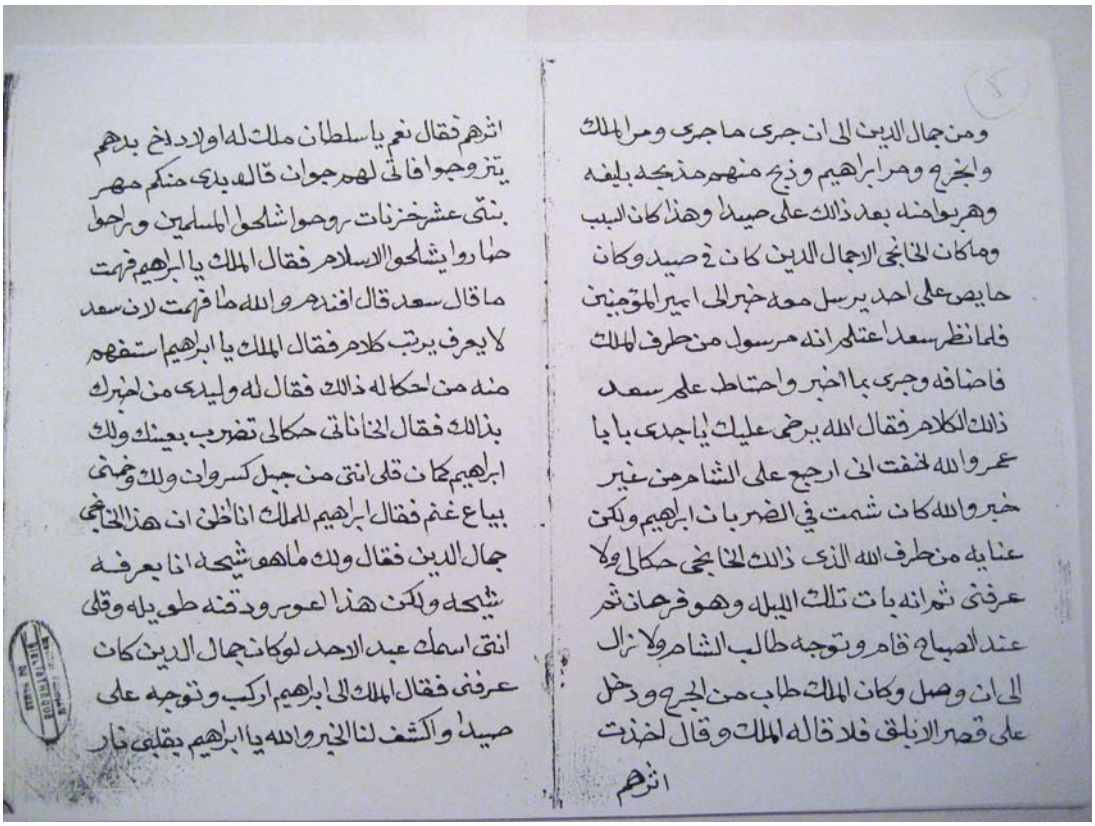
وبه نستعين

قال الراوي فقامت اخذت بنتها
ودخلت الى بيت الرصد وقعدت
ثلاثة ايام وهي تتلي السحر والكهانة
على انها تقوم ها طلع لها نمره ويوم
الرابع انتفخت البنت وانبعجت وظهر
منها رائحة كريهة فاشتد بالعجوز
الغضب وامرت العمران يرموها في
البحر

البحر وقالت الى الاربعين مارد
اربعة فنام بنت شابة بنتي قالو
لها يا ملكة فيه بأرض الصعيد قاضي
يقال له نور الدين وله بنت شابة
بنتي ولكن متزوجة وهي لسع
عروسة اربعين يوم فقالت لهم
هاتوها هي وزوجها فراحو اجابوها
وهي جارية الذي قتلوا املك
الزمان وزوجي هذا النبي سين
بن الملك الكاشف فقام رمت

INSTITUT
N°

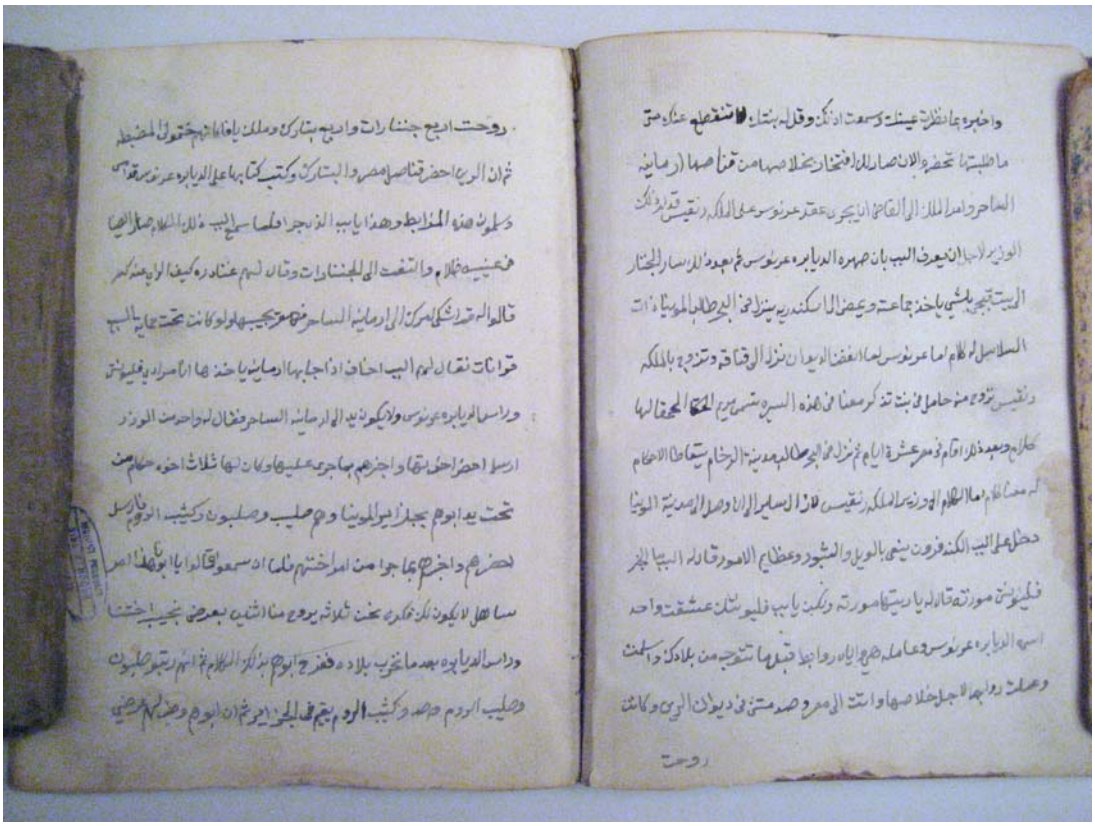
Ces deux fascicules (112 - 160) sont vraisemblablement de la même main

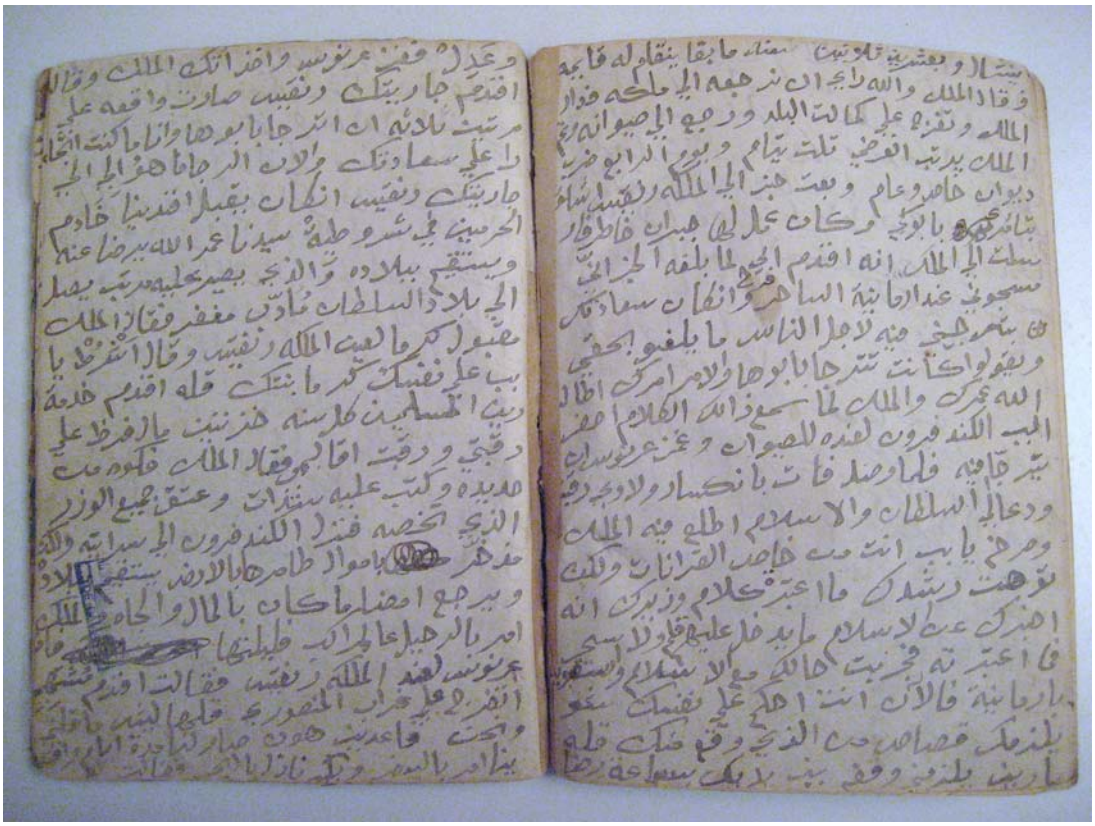


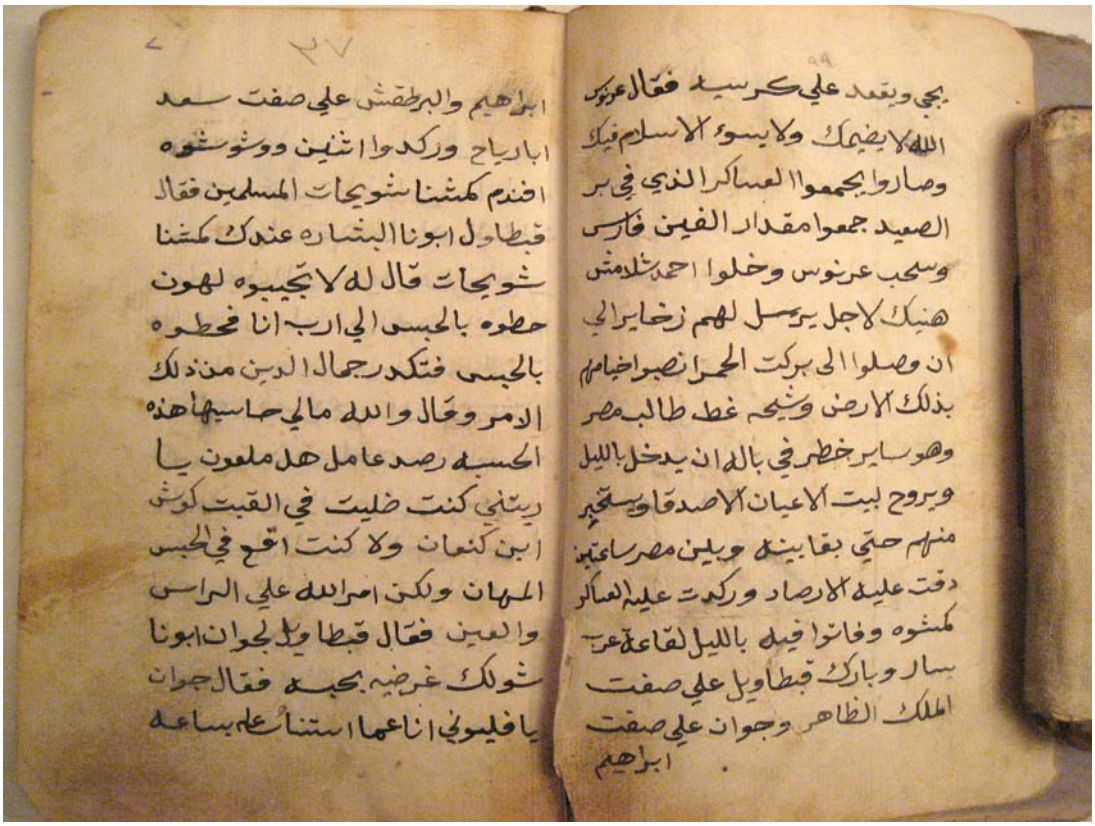
ومن جمال الدين الى ان جرى ما جرى ومر الملك
والخرج ومر ابراهيم وذبح منهم مذبحة بليغة
وهرب وامنه بعد ذلك على صيدا وهذا كان السبب
وما كان الخانجي الا جمال الدين كان في صيدا وكان
حايص على احد يرسل معه خبر الى امير المؤمنين
فلما نظر سعد اعتلم انه مرسول من طرف الملك
فاضافه وجرى بما اخبر واحتاط علم سعد
ذلك الكلام فقال الله يرضى عليك يا جدي يا با
عمر والله لخفت اني ارجع على الشام من غير
خبر والله كان شمت في الضربات ابراهيم ولكن
عنايه من طرف الله الذي ذلك الخانجي حكالي ولا
عرفني ثم انه بات تلك الليله وهو فرحان ثم
عند الصباح قام وتوجه طالب الشام ولا زال
الى ان وصل وكان الملك طاب من الجرح ودخل
على قصر الابلق فلا قاله الملك وقال لخذت

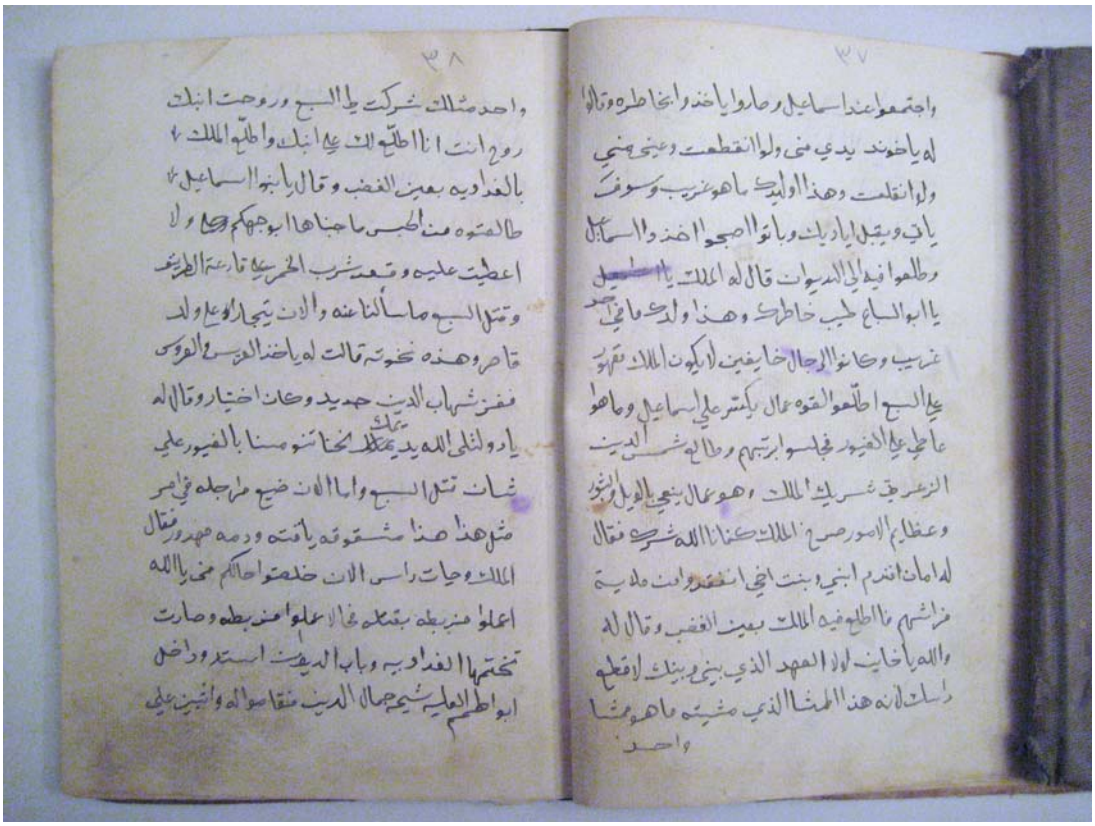
انرهم

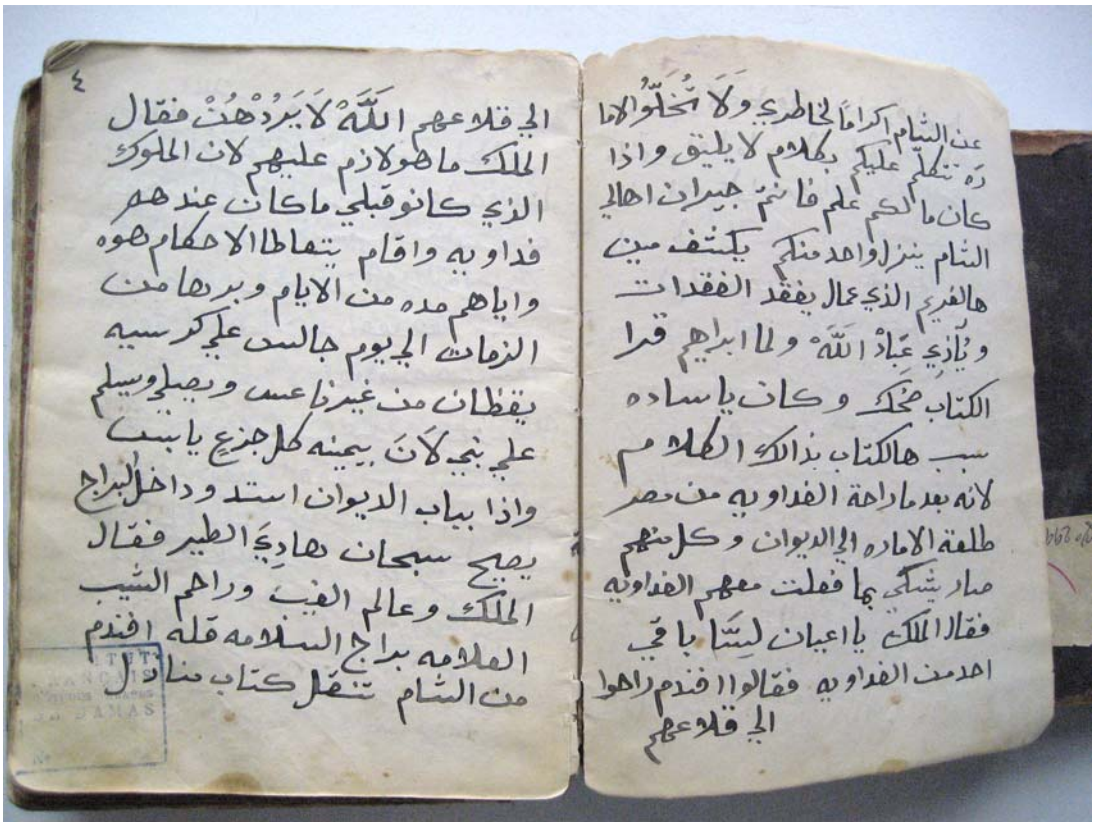
انرهم فقال نعم يا سلطان ملك له اولاد ابخ بدهم
يتزوجوا فاتى لهم جوان قاله بدي منكم مهر
بنتي عشر خزنات روحوا شالحوا المسلمين وراحوا
حطاروا يشالحوا الاسلام فقال الملك يا ابراهيم فهمت
ما قال سعد قال افندم والله ما فهمت لان سعد
لا يعرف يرتب كلام فقال الملك يا ابراهيم استفهم
منه من احكاله ذلك فقال له وليدي من اخبرك
بذلك فقال الخانا اتى حكالي تضرب بعينك ولك
ابراهيم كان قلي انتي من جبل كسروان ولك وخبني
بياع غنم فقال ابراهيم للملك انا اظن ان هذا الخانجي
جمال الدين فقال ولك ما هو شيخه انا بعرفه
شيخه ولكن هذا امر ودقته طويله وقلي
انتي اسمك عبد الاحد لو كان جمال الدين كان
عرفني فقال الملك الى ابراهيم اركب وتوجه على
صيدا واكشف لنا الخبر والله يا ابراهيم بقلبي نار

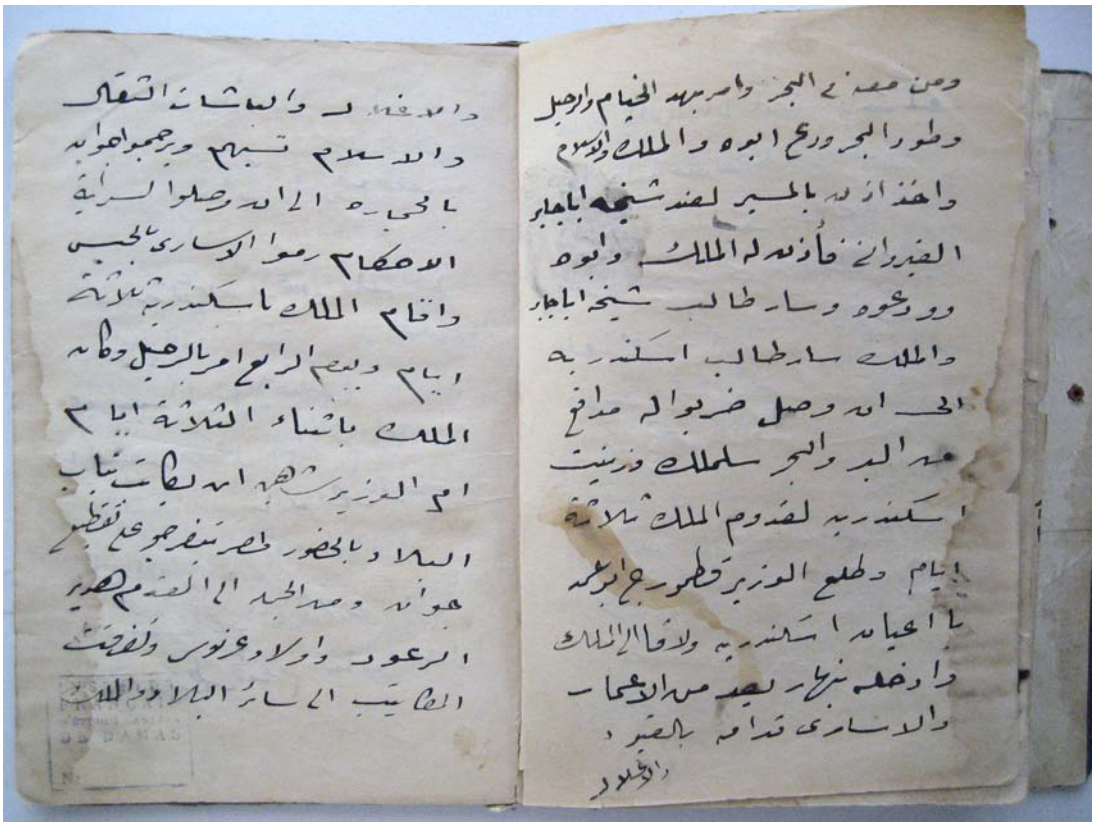












TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION **3**

PREMIERE PARTIE **29**

LA RECENSION DAMASCENE **31**

CHAPITRE 1 **35**

Description du manuscrit **35**
A) Les différentes mains 36
B) Les trous dans le manuscrit 49

CHAPITRE 2 **59**

Variations du récit dans la recension damascène **59**
A) Le Martyr du capitaine Ǧamr 59
B) ʿArnūs et la Vallée du Feu 69

CHAPITRE 3 **79**

La recension damascène et la grammaire du récit **79**
A) Gestion des invariants 92
a) Le schéma actantiel 92
b) Les « sphères d'action » 99
c) Les motifs 106
B) Les étapes du récit 113
C) La naissance du héros 119

DEUXIEME PARTIE **127**

LES ELEMENTS STRUCTURELS DU RECIT **129**

CHAPITRE 1 **131**

La structure par épisodes **131**
A) La structure en miroir 136
a) « *Sīrat* Maḥmūd » et « *Sīrat* Ǧawān » 138
b) De Damas au Caire 147
1) La structure d'ensemble 150
2) Les objets magiques 151
3) Aḥmad Āġā et ʿUṯmān 156
B) Les cycles d'épisodes 168
a) Šīḥa et les *fidāwīyeh* : la succession de Maʿrūf 169
1) Šīḥa et les *fidāwīyeh* récalcitrants 175

2) Šīḥa et les Adraʿīyeh 188
b) Le cycle de ʿArnūs (femmes et fils) 199
1) Les cycles associés : Šīḥa, ses femmes et ses fils, Aydamur 216
c) Les fausses conversions 220

CHAPITRE 2 **231**

Temps et espace **231**
A) L'organisation de l'espace 232
B) Le linéaire et le circulaire 237
C) Les mondes parallèles 253
D) Les itinéraires spatio-temporels, la géographie métaphorique 263
a) La Parade prestigieuse 263
b) Opposition et infiltration 266

CHAPITRE 3 **269**

Les schémas initiatiques **269**
A) Les tribulations de ʿAlī Āġā al-Warrāq 270
B) Les tribulations et l'initiation du héros 276
a) « Baybarṣ à la caserne » 279
b) « Le palais de Bādīs » 282
C) L'itinéraire de Šīḥa 284
D) La perte du nom et la prolifération des noms 290
E) Les « traversées du désert » 300
F) Au détour du chemin 302

TROISIEME PARTIE **307**

RITUALISATION ET PROCEDES NARRATIFS **309**

CHAPITRE 1 **311**

De la marge au centre **311**
A) Le manifeste (*ẓāhir*) et le caché (*bāṭin*) 319
a) La nomination 322
b) Les signes 325
1) Les signes extérieurs 325
2) Les signes distinctifs 335
B) Ritualisation et processus d'intégration : 350
a) « *hātū kurk* ! » 350
b) Le pacte 355
c) La prose rimée 359

CHAPITRE 2 **363**

Répétition et variation **363**
A) Le style formulaire 363
A) Les épisodes types 370
a) Episode type: prise des villes franques. 370
1) La prise de Tripoli 374
b) Episode type : La Chevauchée des fils des héros contre l'Islam. 384
1) La chevauchée de Qaṭmūriğ 387
2) La Chevauchée de Mīrūniš 396
3) La Chevauchée de la reine Maryam al-Ḥamqā' 399

RESUME

« Les stratégies narratives dans la recension damascène de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ* ».

La thèse tente d'analyser les stratégies narratives d'un manuscrit de conteur de la recension damascène de *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*, et d'en déterminer les spécificités. En effet, si le genre *sīra* peut, comme tout récit, se ramener à une grammaire que partage l'ensemble des *siyar*, chaque recension peut également proposer des stratégies narratives qui lui sont propre. Au-delà des invariants, ce sont donc les variants et leur utilisation particulière qui constituent la spécificité de la recension de Damas. Des concepts fondamentaux du genre, comme la structure par épisodes, la répétition, le style formulaire, le double et la substitution sont mis en oeuvre dans des stratégies spécifiques qui dépendent de choix essentiels dans le récit, comme, par exemple, un dévoilement permanent qui ne laisse que peu de place au suspense.

This thesis is an attempt to analyse the narrative strategies in a storyteller's manuscript of the Damas recension of *Sīrat al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*, and to determine its specificities. Like any form of narration, the *sīra* genre depends on a grammar shared by all the *siyar*. Yet, every single recension can also develop its own narrative strategies. Beyond the invariants, what contributes to the specificity of the Damas recension is a particular use of the variant elements. Some fundamental concepts of the genre, such as the episode structure, repetition, formulaic style, double and substitution are brought into play in specific strategies which are based on essential choices in the narrative, such as, for instance, a continuous disclosure which leaves little scope for suspense.

Mots clef : Arabe - littérature populaire - *sīra* - narratologie - conteur

Keywords : Arabic - Popular literature - *sīra* - narratology - storyteller